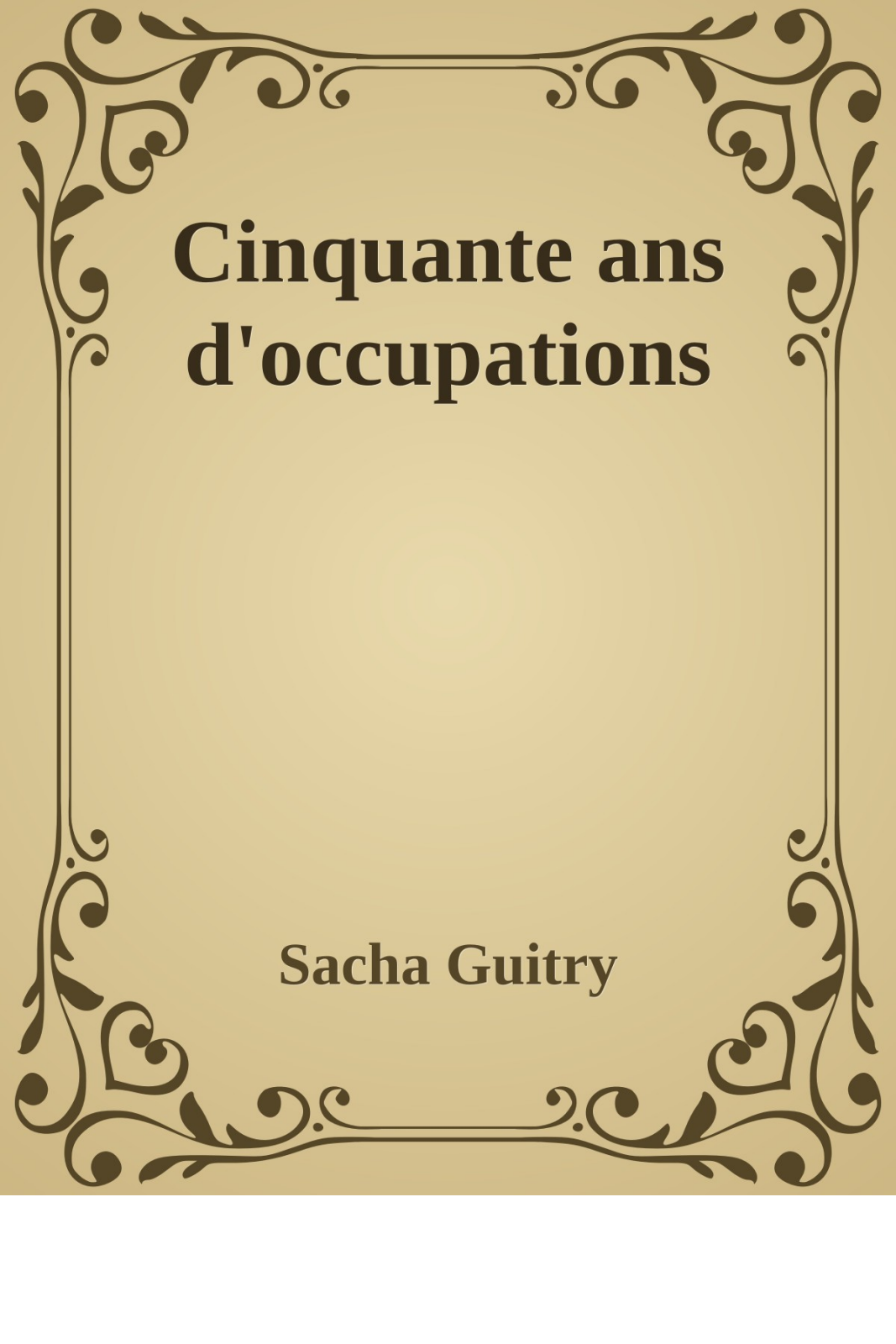


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Cinquante ans d'occupations

Sacha Guitry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Sacha Guitry



Cinquante ans
d'occupations

omnibus

Cinquante ans d'occupations

Jusqu'à nouvel ordre • Pensées Mon portrait • Toutes réflexions
faites Elles et toi • Les femmes et l'amour • L'esprit Si j'ai bonne
mémoire • Portraits et anecdotes La maladie • Mes médecins Le petit
carnet rouge • Ceux de chez nous Lucien Guitry • Quatre ans
d'occupations • Soixante jours de prison • De 1429 à 1942 ou De
Jeanne d'Arc à Philippe Pétain • Des merveilles • Et puis voici des vers

Préface d'Alain Decaux de l'Académie française

omnibus

Nous remercions Pierre Aubart, Henri Jadoux et Stéphane Prince
qui nous ont permis de mener à bien la réalisation de ce volume.

Les éditeurs.

© Presses de la Cité, 1993
ISBN 2-258-05096-0
N° Éditeur 188
Dépôt légal ; novembre 1998

SOMMAIRE

Préface d'Alain Decaux, de l'Académie française

I. L'ESPRIT

Jusqu'à nouvel ordre

Pensées

Mon portrait

Toutes réflexions faites

Elles et toi

Les femmes et l'amour

L'esprit

II. SI J'AI BONNE MÉMOIRE

Si j'ai bonne mémoire

Portraits et anecdotes

La maladie

Mes médecins

Le petit carnet rouge

Ceux de chez nous

Lucien Guitry

III. QUATRE ANS D'OCCUPATIONS

Quatre ans d'occupations

Soixante jours de prison

IV. COLLECTIONNEUR

De 1429 à 1942 ou De Jeanne d'Arc à Philippe

Pétain

Des merveilles

V. ET PUIS VOICI DES VERS

VI. ANNEXES

Repères biographiques

Index des noms cités

Table des chapitres

PREFACE

C'était un roi. Je ne l'ai connu que dans ses dernières années. De sa gloire je n'ai perçu que l'écho tamisé. Ce qu'il en subsistait, ce que reflétait une personnalité demeurée écrasante, ce que me contaient les survivants de ses plus éblouissantes années, tout me conduisait à une certitude : j'assistais, moi qui entraais dans la vie, lui qui en sortait, à la fin d'un règne dont son siècle avait été marqué.

Il a vingt ans quand, en 1905, sa première pièce, *Nono*, réveille en sursaut un théâtre convenu, compassé, empesé. Jules Renard s'écrie qu'un auteur dramatique est né avec qui l'avenir doit désormais prendre rendez-vous. Le jeune Guitry bouscule les tabous, piétine les règles avec une allégresse aussi impertinente qu'iconoclaste. Il invente un style dont la légèreté apparente dissimule l'acuité, dont la cocasserie cache souvent la cruauté. Il surprend, il épate. Il aime ce dernier mot, il s'en réclame : « Épateur, ça, je l'avoue. Épateur, parce qu'au fond très épaté d'en être arrivé là... » Les pièces qu'il écrit vont aux nues. Bientôt, il les joue et ne laissera plus à quiconque le droit de les mettre en scène. Il invite le public à une connivence qui ne se démentira plus. De la scène il fait une chaire d'où il se raconte, s'explique, prend à partie des spectateurs ravis de devenir des confidents.

Il a fallu du temps pour que l'on comprenne que cette fantaisie, cette liberté d'esprit, ce ton inimitable recouvraient une originalité profonde. En fait, Sacha Guitry ne ressemblait à aucun autre. Il avait inventé un théâtre qui ne devait rien qu'à lui-même.

Pour ceux qui, comme moi, ont cherché à travers son œuvre la trace de l'homme qu'il était, ses rapports avec le cinéma apparaissent singulièrement révélateurs. Il tourne son premier film en 1914. À cette époque, le cinéma est naturellement muet et il lui porte de ce fait une fort piètre estime. Cependant, très jeune, il est entré dans l'intimité de gens célèbres. Les premiers furent les amis de son père, Lucien Guitry. Partager à douze ans les déjeuners hebdomadaires du grand comédien avec Alphonse Allais, Alfred Capus, Jules Renard et Tristan Bernard, voilà une circonstance qui peut expliquer bien des choix ultérieurs. Doté en outre d'un véritable don pour le dessin et la caricature – il en a vécu avant de se consacrer au théâtre – il s'est trouvé mis en contact

avec d'autres gens qu'il a aimés, admirés. Une passion précoce pour la peinture, mêlée d'un jugement très sûr, l'a fait l'ami des grands peintres et sculpteurs de son temps. Visionnaire aussi en cela, ce sont ces hommes qu'il a voulu fixer pour l'éternité en usant précisément de l'invention des frères Lumière. D'où ce film merveilleux qu'il a intitulé *Ceux de chez nous* où l'on rencontre Claude Monet et Renoir, Rodin et Lucien Guitry, Saint-Saëns, Sarah Bernhardt, bien d'autres. À noter qu'il se borne, pour tourner ce film, à engager un cameraman. Celui-ci s'entête à vouloir filmer tous les personnages en pied. Sacha s'étonne :

— Pourquoi ne peut-on prendre seulement leur visage ?

— Parce que cela ne s'est jamais fait !

— Eh bien, cela se fera.

Cela se fit en effet. Dans l'instant.

Guitry n'en a pas moins continué à détester le cinéma tant que celui-ci est demeuré muet. Dès lors que la pellicule parlera, il se jettera avec un empressement qui ressemblera à de l'avidité sur ce moyen nouveau d'occuper la scène, même si celle-ci s'étale sur une toile blanche. Il tourne sous la direction d'un réalisateur le premier film qu'il ait écrit et interprété. Il en sort convaincu qu'un auteur, pour n'être pas trahi, doit se passer d'intermédiaire. La technique dont on lui rebat les oreilles, il décide non seulement qu'il n'en sera pas esclave, mais qu'elle doit se mettre à son service. Ainsi devient-il le premier auteur complet de l'histoire du cinéma : surtout le premier auteur libre. Trente ans plus tard, les réalisateurs de la Nouvelle Vague reconnaîtront en lui – souvent avec stupéfaction – celui qui leur a montré la voie. Truffaut célébrera en lui son maître. Orson Welles dira que, s'il n'avait pour sa part découvert et admiré *Le Roman d'un tricheur* de Sacha Guitry – le premier film qui ait été réalisé selon le principe d'une action commentée par la voix d'un narrateur –, il n'aurait pas conçu lui-même *Citizen Kane*.

Son arrivée au cinéma a tout à coup démultiplié le nombre de ses spectateurs. Désormais, presque toujours, lorsqu'il crée une pièce, il en fera un film. Étrangement, ce ne sera pas du théâtre filmé car il prolongera le texte d'images insolites, coruscantes, qui en feront une œuvre nouvelle : *Désiré* ou *Quadrille*, par exemple.

Ses pièces ne lui suffisant plus, il en vient à concevoir directement pour le cinéma. Il prend l'histoire – autre passion chez lui – à bras-le-corps. Il endosse le pourpoint de François Ier, se glisse sous la perruque de Louis XIV, se drape dans la redingote grise de Napoléon, passe de la barbe de Pasteur à la moustache de Napoléon III et claudique avec plus de naturel encore que Talleyrand lui-même. Il met en présence Voltaire et Fragonard et, les désignant à son public, il proclame :

« L'ironie et la grâce : la France ! »

Les Français se reconnaissent dans cette France-là. Les plus audacieux s'identifient à ce Sacha en qui ils retrouvent, extériorisés jusqu'à la provocation, leurs défauts autant que leurs qualités.

Comme il aime à faire de ses femmes successives des actrices, le public du cinéma va associer de plus en plus les œuvres que présente l'auteur et sa propre vie privée. Celle-ci va susciter une curiosité de plus en plus appuyée, savamment entretenue par les journaux. Il devient un personnage de l'actualité quotidienne : trop envahissant aux yeux de certains. Parce que l'on parle de lui sans cesse – ce qui ravit les uns mais exaspère les autres – le mythe va naître de sa vanité. Il s'en étonnera, puis s'en affligera, rappellera qu'il n'a « sollicité ni la Légion d'honneur ni l'académie Goncourt », qu'il n'a jamais demandé aucune interview, qu'il n'a « jamais envoyé de notes aux journaux », qu'il a toujours évité de se montrer dans les endroits publics, pour la simple raison qu'il déteste être un point de mire. Il ajoutera qu'il n'a jamais fait imprimer son nom sur une affiche « en plus gros caractères que ceux employés pour ses interprètes ». Rien n'y fera : pour des détracteurs dont le nombre augmentera logiquement en proportion de sa popularité grandissante, il sera devenu « Monsieur Moâ ». Il répondra joliment mais un peu tristement :

— Pauvres sots qui me reprochez ma façon de dire « Moi », si vous étiez de mes intimes, vous sauriez comment je dis « Toi »...

Quelle lucidité quand il ajoute :

— On ne m'aime jamais sans me haïr un peu. On ne me hait jamais sans un rien de tendresse.

Cette vie qu'il dévore comme le plus précieux des fruits, il entend la savourer jusqu'à l'extrême limite que le destin pourra lui accorder :

« Je voudrais mourir le plus tard possible, non seulement de vieillesse, mais avec une lenteur extrême et accablé aussi d'infirmités nombreuses » : seule façon à ses yeux de prendre congé sans trop de regrets.

Il ne sera hélas ! que trop bien entendu.

Puisque son travail fait couler vers lui beaucoup d'argent il a décidé que cette provende était faite pour lui procurer tous les plaisirs que se donnaient les grands seigneurs de la Renaissance : son hôtel de Paris est rempli d'œuvres d'art réunies passionnément depuis son adolescence, son château de Ternay l'attend dès que la campagne lui manque, sa propriété du Cap-D'Ail l'accueille aussitôt qu'il ressent le besoin de mer et de soleil.

Dans la grande galerie de sa maison du Champ-de-Mars, il reçoit le monde entier. Il donne audience à la manière du Roi-Soleil. Il vit comme un prince.

Il mourra ruiné.

Au vrai, en Sacha Guitry, notre siècle aura connu l'un de ses

derniers personnages. Il n'est plus d'événement important de notre histoire – grande ou petite – auquel on ne tienne à l'associer. Si l'on fête le cinquantenaire du lycée Janson-de-Sailly où pourtant il n'a séjourné que quelques jours – « Il ne m'a pas fallu moins de onze institutions pour atteindre l'âge du baccalauréat... Je ne dis pas le baccalauréat. Je dis l'âge du baccalauréat... » –, c'est à lui, le préférant à quelques Prix Nobel et à plusieurs ministres, que l'on demande, au nom des anciens élèves, de prendre la parole devant le président de la République. Inaugure-t-on un nouvel émetteur de radio appelé à un immense succès – le Poste Parisien –, on le sollicite encore et, en quelques vers ravissants, il apprend aux Français le nom oublié de celui sans qui la radio n'aurait pas existé : Édouard Branly. Le roi et la reine d'Angleterre viennent-ils à Paris en voyage officiel, c'est lui que l'on invite à écrire et représenter devant eux un impromptu. Maurice Martin du Gard trouve une juste formule pour résumer tout cela : « Sacha est le Molière du président Lebrun. »

Pas seulement du président Lebrun.

C'est par Paul Léautaud que je suis venu à Sacha Guitry. Ayant eu la chance, à peine adolescent, de découvrir l'auteur du Petit Ami, je lus avec émerveillement le recueil de ses articles du Mercure de France publié sous le titre : Le Théâtre de Maurice Poissard (son pseudonyme de critique dramatique). Léautaud, si avare de compliments, si empressé à déboulonner les fausses gloires, parlait de Sacha avec tant d'enthousiasme, le désignant comme le premier auteur dramatique de son temps, que sans tarder je voulus y « aller voir ».

Je collectionnais. La Petite Illustration. Presque tout le théâtre de Sacha Guitry y avait trouvé asile. J'en entrepris la lecture. J'en sortis ébloui. Chose rare : ces pièces, si parfaitement identifiées pour la scène, m'étaient apparues faites d'abord pour être lues. Je n'en compris que plus tard la raison : Guitry écrit la meilleure, la plus limpide, la plus vive et – pour tout dire – la plus classique des langues françaises. Quand je découvris ses livres de souvenirs, ces pensées, réflexions et maximes qui le situent à mi-chemin de Chamfort et de Jules Renard – tout en ne ressemblant qu'à lui-même – j'en reçus la plus évidente des confirmations.

Je connaissais désormais l'auteur. Je n'eus de cesse d'aller à la rencontre de l'acteur et du metteur en scène. Une soirée au théâtre de la Madeleine allait faire de moi – définitivement – un « sachaguitryste ».

Dans les derniers temps de l'Occupation, nombre de mes amis étaient de jeunes acteurs ou, plus précisément, des apprentis comédiens. Certains d'entre eux souhaitaient monter une pièce dans l'un de ces cinémas qui, pour pallier les coupures de courant, jouaient,

toit ouvert, à la lumière du jour. Je leur suggèrai une farce que Sacha avait écrite à leur âge, ou à peu près : Jean III, ou l'irrésistible vocation du fils Mondoucet. Quand ils comprirent qu'il s'agissait de leur histoire – celle d'un jeune bourgeois prêt à enfreindre tous les interdits pour faire du théâtre – ils jurèrent de jouer Jean III. Encore fallait-il obtenir que l'auteur autorisât la représentation. J'étudiais depuis un an en faculté le droit et l'histoire, ce qui, à leurs yeux, me nimbait de respectabilité. Ce fut un cri unanime : il ne pouvait appartenir qu'à moi de me rendre chez Sacha Guitry et de le convaincre. Un matin, le 3 juillet 1944, je vainquis la folle terreur qui me paralysait et sonnai à la porte du 18, avenue Élisée-Reclus, face au Champ-de-Mars. Là demeurait mon idole.

Cet hôtel particulier, son père, Lucien Guitry, l'avait fait construire grâce aux cachets rapportés d'une tournée, en Amérique du Sud. Après la mort du plus illustre acteur de son temps – le Comédien, disait Sacha – son fils vint s'y installer en 1927. Il ne le quitta plus jusqu'à sa propre mort, en 1957.

Un long et maigre valet de chambre – pantalon noir et veste blanche – m'ouvre. Il m'enveloppe d'une méfiance accablée et accablante. En deux mots, je m'explique.

— Attendez.

Il a repoussé à demi la porte, comme pour m'ôter toute velléité d'entrer. Un instant plus tard, tirée par la main d'une charmante dame à cheveux blancs, elle s'ouvre de nouveau. Je développe les raisons de ma présence. La dame me sourit. Je saurai que Mme Choisel est secrétaire de Sacha depuis le temps d'Yvonne Printemps.

— Entrez, monsieur.

Me voici dans la place. Mme Choisel me fait asseoir dans le hall ovale du rez-de-chaussée, au pied d'un escalier qui s'arrondit pour rejoindre – élan superbe – le seul étage. Tout autour de sa courbe surgissent des tableaux : d'abord Lucien Guitry par Vuillard, puis deux dessins de Matisse, des Utrillo, un Largillière. L'insolite : cette robe de chambre qui étale sous verre sa splendeur, j'apprendrai plus tard qu'il s'agit de celle de Flaubert. De nouveau un portrait de Lucien Guitry, puis un autre encore, plus petit.

J'ai vu Mme Choisel gravir l'escalier. Sur le palier, une porte s'est ouverte et refermée. J'imagine la secrétaire en train de plaider ma cause. De seconde en seconde je me sens davantage un intrus. Tout à coup une voix – quelle voix ! – tombe du ciel.

— Montez, monsieur, montez...

Je lève la tête. Il est là, les mains appuyées sur la rampe, penché vers moi. Je m'élance plus que je ne grimpe. J'arrive au terme de mon ascension au moment où Mme Choisel, discrète, amorce sa descente. Vêtu d'une robe de chambre verte, sans manches, qui recouvre elle-

même un peignoir de bain orange – c’est ainsi – le maître de maison me tend une main dont Henri Jadoux, le plus authentique de ses amis, a dit drôlement qu’elle était « celle d’un prélat qui serait haltérophile ». Il est grand, plus imposant encore que je ne me le figurais. Les yeux plus gris que bleus, il porte des lunettes au-dessus desquelles s’élance un front dégarni cerné de cheveux blanchissants.

Pour me désigner la double porte qui ouvre sur cette galerie où il vit, reçoit, travaille, le geste est royal.

À peine ai-je franchi le seuil et c’est l’éblouissement. Toutes les fenêtres de la pièce ouvrent sur le Champ-de-Mars, ce matin-là incendié de soleil. Au centre, des meubles du XVIII^e siècle recouverts de cuir rouge. Au fond à droite, un vaste bureau surchargé de livres et de papiers. À gauche, au fond, le buste de Clemenceau par Rodin. Tout autour, un foisonnement d’œuvres d’art qui me laissent pantois. Sur les murs encombrés jusqu’au plafond, mon regard erre de Toulouse-Lautrec à Cézanne, de Renoir à Van Gogh, de Manet à Gauguin, de Rouault à Modigliani. Des dizaines, des centaines de toiles et de dessins originaux. Sacha me regarde en souriant et, dans ce sourire, je vois l’ironie se nuancer d’indulgence.

— Vous êtes acteur, monsieur ?

— Oh ! non, maître !

— Mais alors... je croyais que vous vouliez jouer Jean III ?

Je mets les choses au point, précise que ce sont des amis comédiens qui... que... Il m’écoute attentivement, se tourne vers un monsieur mince et brun, jeune encore, assis sur le canapé rouge :

— C’est tentant, n’est-ce pas, cher Jadoux ?

Il me gardera une heure. J’aurai droit à la visite exhaustive de la galerie, à l’histoire des tableaux, des sculptures, des manuscrits, des reliques historiques.

— Ce portefeuille a appartenu à l’Empereur. Il l’a oublié dans la berline qui le conduisait au Bellerophon et, au-delà, à Sainte-Hélène.

Quelques pas. Voici Voltaire par Houdon :

— Il s’agit de l’épreuve originale en plâtre.

Il prend un livre dans un rayon, de la même façon que le prêtre, à l’autel, saisit l’hostie. Il l’ouvre à mon intention. Le titre : L’Ecole des Femmes. La date : 1663. Il tourne les feuillets, s’arrête à la page 52, me désigne en marge le mot Esprit remplaçant le mot Amour.

— Cette correction est de la main de Molière... On a du moins tout lieu de le penser...

De temps à autre, il s’adresse à l’homme du canapé.

— Ne trouvez-vous pas, Jadoux, qu’il faudrait dire oui à ce jeune homme ?

Jadoux sourit et hoche la tête. Sacha, inquisiteur, revient à moi :

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans... dans vingt jours.

Il s'arrête, feint la stupeur, l'incrédulité.

— Et il n'a pas encore dix-neuf ans !

Il m'entraîne vers la cheminée, derrière le bureau. Au centre trône le buste en terre cuite de Jean-Jacques Rousseau.

— Jean-Jacques, c'est la liberté !

Le buste est flanqué, à droite, d'une photographie dédicacée du comte de Paris et, à gauche, d'une photographie dédicacée du prince Napoléon. Avec cette solennité qui lui va si bien, il proclame :

— Voilà mes opinions politiques.

Je ne puis m'empêcher, dans un souffle, d'observer :

— Comment les conciliez-vous ?

La voix se fait plus profonde encore. Il barytonise :

— Ah ! monsieur, cela ne me regarde pas. Qu'ils s'arrangent entre eux !

Nous revenons au centre de la pièce. Nous nous asseyons. Le sourire du silencieux Jadoux s'élargit : celui d'un homme dont je sens que, dans la minute, il saisit tout, comprend tout, enregistre tout.

— Ils ont de l'argent, vos amis, pour monter la pièce ?

— Non.

— À leur âge je n'en avais pas davantage.

Un silence de théâtre. Je meurs à petit feu. La voix qui reprend, très gaie tout à coup :

— Eh bien, c'est oui !

Ai-je bien entendu ?

— À une condition, toutefois !

— Elle est acceptée, maître !

— Quand la pièce sera prête à être jouée, je viendrai la voir répéter et j'en superviserai la mise en scène.

Il se lève, me reconduit.

— À bientôt !

Il n'y eut pas de bientôt et pas de représentation de Jean III. Paris fut libéré et quelques jeunes gens s'arrogèrent le droit d'arrêter Sacha Guitry. Au premier jour de l'insurrection parisienne, au lieu de s'en prendre aux grands coupables – qui existaient hélas ! – ils ont préféré venir s'emparer de la personne d'un auteur dramatique. Probablement inspirés par le cadre, ils l'ont fait en proférant une réplique de théâtre :

— On vient vous arrêter au nom du Comité de Libération !

Aujourd'hui, d'autres jeunes gens viennent parfois m'interroger sur Sacha Guitry. Ils s'étonnent : qu'avait donc bien pu accomplir de si répréhensible cet homme qu'ils admirent et dont certaines des œuvres cinématographiques – La Poison, par exemple – sont devenues des films-cultes ? Quand je leur explique que, voulant instruire le procès

de celui que la rumeur accusait de crimes impardonnables, le juge ne trouva devant lui qu'un dossier désespérément vide ; quand je raconte que, devant la vacuité absolue de faits à lui reprocher, on est allé jusqu'à envoyer des communiqués aux journaux, sollicitant « des témoignages contre Sacha Guitry », on me regarde comme si je plaisantais. Malheureusement, je ne plaisante pas. La vigilance d'une meute acharnée à le perdre – confrères jaloux, journalistes enchantés de brûler ce qu'ils avaient adoré – interdisait au juge la moindre indulgence. Il fallut bien pourtant conclure à un non-lieu. Toutes les accusations contre Sacha s'étaient, l'une après l'autre, envolées en fumée.

On lui reprochait d'avoir, dès l'automne de 1940, rouvert son théâtre. Mais les autres n'en faisaient-ils pas autant ? Il avait tenu – lui – pour son premier spectacle, à reprendre sa pièce Pasteur à la fin de laquelle on joue *La Marseillaise*. On lui faisait grief d'avoir tourné des films. Mais les autres n'en avaient-ils pas tourné aussi ? La plupart des grands réalisateurs avaient cédé aux sollicitations de la Continental, firme allemande dont les offres financières étaient telles que l'on songeait rarement à s'y dérober. Un auteur de films avait – exception rarissime – refusé toujours de tourner pour les Allemands : Sacha Guitry. Il avait publié un livre : De 1429 à 1942 dont on critiquait le sous-titre : de Jeanne d'Arc à Philippe Pétain. On se gardait bien de signaler que, dans ce livre, Sacha Guitry avait tenu à reproduire la première page de L'Aurore du 13 janvier 1898, celle où s'inscrivait le fameux « J'accuse ! » d'Émile Zola clamant l'innocence du capitaine Dreyfus. Ailleurs se voyait une double page consacrée à Sarah Bernhardt, cependant que Sacha exprimait sa passion pour Rachel, sa ferveur pour Georges de Porto-Riche, son admiration pour Paul Dukas, Pissarro, Henri Bergson : tous juifs. On lui reprochait d'avoir « vu » des Allemands. On se gardait bien de dire que c'étaient eux qui étaient venus à lui. Pouvait-il refuser sa loge, à l'issue d'une représentation, à un général en uniforme vert venu témoigner son admiration ? L'enthousiasme du militaire était si grand qu'il s'écria :

— Demandez-moi quelque chose, monsieur Guitry. Si je le puis, je l'obtiendrai pour vous.

Plusieurs des amis de Sacha avaient des fils prisonniers en Allemagne. Sans trop y croire, il lança :

— Donnez-moi des prisonniers.

— Vous en aurez dix !

Le lendemain, il envoya une liste de onze noms. Tous furent libérés.

Il fallut que ce fût Tristan Bernard lui-même qui la proclamât pour que la presse acceptât de faire allusion à une démarche dont Sacha lui-même n'avait rien révélé. Tristan Bernard était juif. La Gestapo était

venue l'arrêter ainsi que sa femme. L'homme le plus spirituel de son temps avait eu ce mot déchirant :

— Nous vivions jusqu'ici dans la crainte. Nous vivrons désormais dans l'espoir.

Tristan Bernard et sa femme allaient-ils partir pour Auschwitz ? Dès le lendemain, Sacha Guitry « vit » en effet des Allemands. Il alla leur dire :

— Vous avez arrêté un grand auteur français. Il est âgé, malade. S'il vous faut absolument un auteur dramatique, je suis là. Je suis plus jeune et en meilleure santé.

Tristan Bernard et sa femme furent alors transportés à l'hôpital Rothschild. Ils étaient sauvés. Quant à Sacha, on n'osa pas le prendre au mot.

La meute continuait à s'acharner. Elle fit tant et tant que l'on ouvrit une seconde instruction, fait rarissime dans l'histoire judiciaire française. Pas plus que la première fois, on ne fut capable de découvrir aucun – je dis bien aucun – fait concret que l'on pût reprocher à Sacha Guitry. D'ailleurs, des personnalités de la Résistance ou de la France libre, telles que le colonel Rémy, commençaient à manifester leur réprobation devant cette véritable traque que subissait un homme qui, aux yeux du monde, avait incarné si bien et si longtemps l'esprit français. La seconde instruction s'acheva par un second non-lieu. Sacha Guitry commenta :

— Je suis l'homme de deux non-lieux. Et si j'ai bénéficié de deux non-lieux, c'est assurément qu'il n'y avait pas lieu.

Il plaisantait parce qu'il savait que c'était l'attitude qu'on attendait de lui. La boutade cachait – mal – beaucoup d'amertume.

Le paradoxe est que, de l'arrestation d'un homme que j'aimais et plaignais, naquit pour moi une chance insigne.

Membre d'un groupe de secouristes appelé à porter secours aux victimes des bombardements qui désolaient la région parisienne, je fus mobilisé quand la capitale s'insurgea à l'approche des Alliés. J'habitais non loin du Champ-de-Mars. Enfourchant mon vélo pour rejoindre mon poste, j'appris soudain l'arrestation de Sacha Guitry.

Je suis allé sonner pour la seconde fois à la porte du 18, avenue Élisée-Reclus. Mme Choisel m'a reçu, a eu un haut-le-corps en voyant paraître un garçon vêtu en héros : chemise kaki, brassard, casque modèle 14-18. Aux premiers mots, elle me reconnut. Ses yeux s'emplirent de larmes. Oui, on avait arrêté M. Guitry. C'était une erreur tragique. Mais, en partant, il lui avait déclaré :

— Madame, je vous confie ma maison.

Elle se tordait les mains.

— Et si des gens mal intentionnés veulent piller les collections ?

— Il y a la police.

— Mais non ! Elle vient de se mettre en grève pour affirmer sa solidarité avec la Résistance.

Je l'apprenais. Soudain elle interrogea :

— Vous allez voir des chefs ?

— C'est probable...

— Je vous en supplie, obtenez d'eux qu'ils fassent garder ces collections qui sont l'orgueil de la France !

Et le miracle s'accomplit. Deux heures plus tard, l'un de ces « Chefs », lisant la lettre qu'avait dactylographiée à tout hasard Mme Choisel, me déclarait tout à trac :

— T'es nommé !

J'ai donc gardé durant trois jours la maison de Sacha Guitry. Quand lui-même, après huit semaines de prison, recouvra la liberté Henri Jadoux lui conta l'aventure. Il voulut me voir. Il me serra dans ses bras :

— Puisque vous avez sauvé ma maison, considérez désormais que vous y êtes chez vous !

Ainsi m'est advenu ce que je considère comme l'un des plus indéniables bonheurs de ma vie : malgré les quarante années qui nous séparaient, je suis devenu l'ami de Sacha Guitry – et c'est auprès de ce roi que j'ai eu vingt ans,

Alain Decaux de l'Académie française.

I. L'ESPRIT

Jusqu'à nouvel ordre
Pensées
Mon portrait
Toutes réflexions faites
Elles et toi
Les femmes et l'amour
L'esprit



JUSQU'À NOUVEL ORDRE...

Édition originale parue chez Maurice de Brunhoff, août 1913.

Mon cher Ami.

Je vous dédie ce livre en témoignage de ma tendresse et de mon admiration pour vous.

Vous m'avez jusqu'ici prodigué les trésors infinis de votre intelligence et de votre bonté. Et certes, je n'ai pas la folle prétention, en vous offrant ce livre, de m'acquitter envers vous !

Mais, mon cher ami – tout se paye ! – vous avez encouragé l'impression de cet ouvrage et vous trouverez bon qu'aujourd'hui je vous en laisse un peu la responsabilité.

À vous de tout mon cœur.

S. G.

L'ARGENT

Ce qui prime tout dans la vie, c'est l'argent.

Sans argent, il n'y a pas de bonheur possible, et, jusqu'à une certaine limite, l'argent fait le bonheur. Cette limite varie selon les besoins de chaque individu.

Il ne faut pas manquer d'argent, et il ne faut pas en avoir beaucoup trop. Parce que ceux qui en ont beaucoup trop se le font prendre par ceux qui n'en ont pas assez – et s'ils ne se laissent pas prendre leur argent, ils deviennent odieux.

Il est bien évident que Rockefeller n'est pas l'homme le plus heureux du monde parce qu'il en est le plus riche, mais il est bien évident aussi que l'homme le plus pauvre du monde est le plus malheureux de tous.

Nous ne pensons qu'à l'argent.

Celui qui en a pense au sien, celui qui n'en a pas pense à celui des autres. C'est notre plus grande préoccupation.

Donc, l'argent prime tout.

Mais ce n'est pas tout.

Il y a la santé !

Et pourtant...

Nous hésiterions à compromettre notre fortune pour affermir notre santé, et nous n'hésiterions pas à compromettre notre santé pour doubler notre fortune.

Vous, du moins.

Si un millionnaire était assez bête pour offrir cinquante louis par doigt de pied coupé, il serait ruiné au bout de dix minutes.

(D'autant plus que les doigts des pieds sont voisins les uns des autres et qu'on peut en couper deux ou trois à la fois.)

LA SANTÉ

Ça, c'est tout !

L'AMOUR

Un de mes amis, à qui je déclarais que je n'aimais pas Venise, m'a dit :
— Vous verrez, mon vieux, plus tard... quand vous aurez eu de la peine... quand vous aurez le cœur meurtri, déchiré...
Je n'aimerai donc jamais Venise !

LE TRAVAIL

La santé, l'argent et l'amour nous procurent des plaisirs et nous assurent le bonheur – mais les plus grandes joies de la vie nous sont données par le travail.

L'homme qui mange n'est pas toujours beau, l'homme qui pleure est parfois laid, l'homme qui aime est souvent grotesque, l'homme qui meurt est d'ordinaire affreux, mais l'homme qui travaille n'est jamais ridicule.

Qu'il repasse un couteau, qu'il compose une valse, qu'il fauche à travers champ, qu'il cire des bottines, ou bien qu'il peigne un mur, son geste est naturel et n'est jamais vulgaire.

Le plus grand danger que court un artiste est d'atteindre trop rapidement le but qu'il s'était proposé.

Et je pense qu'il convient de le placer, ce but, si loin, si haut qu'on ne puisse y parvenir jamais.

Dame, il est dangereux d'être au sommet de quoi que ce soit, parce que c'est tout petit, un sommet – et on ne peut pas s'y tenir. Si on pouvait s'y tenir, ce ne serait plus un sommet, et, comme il ne faut pas redescendre, il est préférable de monter toujours, toujours...

Les industriels, les boutiquiers et les bourgeois s'imaginent aisément que nos préoccupations, nos doutes et nos joies sont de même nature que les leurs. Et ils pensent sincèrement que, avec de l'argent, on peut toujours nous avoir.

Quelle erreur !

Qu'ils cherchent, et ils verront que, dans l'œuvre des plus grands peintres, les plus beaux tableaux sont ceux qu'ils ont faits de leur mère.

L'ORGUEIL

La Nature nous a donné, à nous qui ne possédons ni la rapidité de la gazelle, ni la trompe de l'éléphant, ni la férocité du tigre, ni l'aiguillon de la guêpe, la Nature nous a donné, parmi d'autres armes, l'orgueil.

Et celui qui n'a pas d'orgueil est plus infirme qu'un bossu.

L'orgueil nous préserve des maux les plus grands. Sans son secours, nous connaîtrions l'envie, la colère, le désir de nous venger, l'amertume et l'ennui.

Ah ! Que de peines évitées, sans même nous en rendre compte, grâce à l'orgueil, qui nous cuirasse et nous protège ! Que de satisfactions intérieures, que de joies délicates nous lui devons !

L'orgueil, à mes yeux, n'est pas, ainsi que l'affirme Monsieur Larousse, la « trop avantageuse opinion de soi-même ». Non. Pourquoi tromper le monde ? Pourquoi lui dire que l'orgueil est un défaut, que c'est un péché ?

L'orgueil est une passion, comme l'amour.

Comme l'amour il a fait commettre des crimes, comme l'amour, il a fait faire de grandes choses.

Il excite et stimule.

L'amour inspira sans doute les plus beaux vers, et nous devons à l'orgueil les plus superbes mots qui aient été dits.

L'orgueil fait partie de cette tendresse infinie qu'on doit avoir pour soi-même et sans laquelle tout bonheur me paraît improbable.

Il y a trois façons, je pense, de porter son propre orgueil.

Primo, comme on porte une épée, ainsi que faisait Monsieur J. Barbey d'Aurevilly.

Ah ! ça, c'est magnifique !

C'est magnifique, mais ça demande des aptitudes assez rares, telles que la beauté du corps, la distinction naturelle, l'élégance de l'esprit, le courage et l'intelligence.

Passons.

La seconde façon – la plus répandue – de porter son orgueil est assez irritante. On le porte masqué, et il prend alors le nom de « modestie ».

Les modestes, avec leurs singeries, avec leur feinte résignation à la médiocrité, avec leurs sourires désabusés, font un mauvais calcul, car nous sommes toujours disposés à ne concéder de talent à personne. Ah ! Oui, vraiment, nous ne demandons qu'à nous laisser tromper par la modestie des autres !

Et je préfère la troisième façon de porter son orgueil : en soi !

Il faut avoir un immense orgueil, et il faut sans cesse l'entretenir.

Mon orgueil, à moi, est si grand que je considère avec une émotion joyeuse tout ce qui m'arrive. Je me dis : « Faut-il que cela soit bon,

pour que cela me soit arrivé ! »

Je ne peux envier personne et je ne peux rien désirer. Je suis persuadé que j'ai tout. Et si j'avais des pellicules, je serais fier de mes pellicules.

Il faut placer son orgueil hors d'atteinte. Il faut qu'il soit inaccessible, inébranlable et, s'il se peut, complètement invisible. Car, vu de loin, mal vu, vu simplement, l'orgueil ressemble à de la vanité. Et c'est laid.

La vanité, c'est l'orgueil des autres.

L'INDULGENCE

Voilà bien la plus intelligente des vertus, la plus maligne et la plus délicate.

Pourquoi vous en voudrais-je d'un mot blessant, d'un geste maladroit, d'une vilaine pensée ?

Il faut avoir pour chacun la somme de bonté qui lui fait défaut afin de rétablir l'équilibre.

LE COURAGE

Il ne faut pas confondre la bravoure et le courage.

Il ne faut pas confondre la lâcheté et la peur.

Être courageux, c'est attendre le danger. Être brave, c'est aller au-devant du danger.

Le courage est une vertu, tandis que la bravoure est un phénomène nerveux comme la peur.

D'ailleurs n'a-t-on pas dit que la bravoure c'était la fuite en avant ?

L'homme qui est brave et l'homme qui a peur s'imaginent toujours qu'ils sont en danger et – bien que la conduite du premier soit l'opposé de la conduite du second – ils obéissent tous deux à leurs nerfs, leur instinct seul les guide et ils sont irresponsables l'un et l'autre.

Donc la bravoure et la peur se manifestent spontanément. Tandis que le courage et la lâcheté sont des sentiments raisonnés. En face du danger on peut être lâche ou courageux sans perdre un instant sa lucidité d'esprit – seulement, il ne faut pas être lâche.

LA FANTAISIE

Tous comptes faits, je place la Fantaisie en tête des qualités humaines.

Une décision aussi grave, aussi, disons le mot, capitale, ne va pas sans explication.

Et je m'explique.

La bonté, le courage, la probité, sont des vertus dont on ne peut pas contester l'existence, la valeur et l'utilité. Mais il faut être juste, il ne faut pas se laisser aveugler par son admiration, il faut enfin reconnaître que ces vertus se manifestent à peu près de la même façon chez tous les individus qui les possèdent.

La bonté, par exemple, d'un pharmacien ressemble à s'y méprendre à la bonté d'un fruitier.

La probité – un second exemple ne sera pas de trop –, la probité d'un capitaine d'infanterie coloniale ne diffère pas de celle d'un fabricant de portemanteaux.

Le courage – un dernier exemple fera bien – le courage d'un imbécile est semblable à celui d'un esprit fleuri, charmant et disert.

Il n'y a pas deux sortes de bonté, il n'y a qu'une espèce de probité, et je ne connais pas deux façons d'être courageux.

Résumons-nous : les vertus ne sauraient nous être personnelles, car, si elles l'étaient, elles pourraient être modifiées, et, par cela même, elles perdraient de leur intégralité.

Les vertus que nous possédons nous ont été prêtées, et nous devons les rendre intactes afin que d'autres puissent s'en servir après nous.

La Fantaisie, elle, n'est pas un prêt : c'est un don.

Ne cherchez pas à ma préférence une autre cause.

C'est un don merveilleux, dont la rareté augmente la valeur.

C'est une faculté qui a le pouvoir de s'adapter, malgré nous-mêmes, à toutes nos actions en les colorant.

Et, j'y pense, c'est bien plus qu'un don, c'est plus qu'une faculté, c'est un sens, c'est un sixième sens.

Si bien que ceux qui en sont privés sont, à mes yeux, des espèces d'infirmes.

Nous ne sommes ni le maître ni l'esclave de notre fantaisie. Elle fait partie de notre organisme au même degré que l'odorat.

Mais, si nous n'en sommes pas l'esclave, nous en sommes parfois la victime, et, de même que nous sentons les odeurs mauvaises, notre fantaisie souffre et nous fait souffrir de la médiocrité des gens.

Mais les joies qu'elle nous procure sont si nombreuses et si grandes que nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de cet inconvénient.

La Fantaisie est un sens au point que, si nous voulions, en un jour de gravité, nous en défaire, nous ne le pourrions pas.

On a vu des gens, très honnêtes pendant la première partie de leur existence, qui devenaient tout à coup escrocs, voleurs et bandits, parce que l'honnêteté est une vertu prêtée, c'est-à-dire qu'elle conserve

toujours son indépendance en respectant la nôtre.

Tel n'est pas, je le répète, le cas de la Fantaisie, qui naît, vit et meurt avec nous.

Mais, si la Fantaisie ne s'acquiert pas, elle se développe du moins le plus aisément du monde.

Et elle est à ce point personnelle à chaque individu qu'il est impossible de la pasticher.

Je parle alors de la Fantaisie en art.

Dieu sait si MM. Reboux et Muller ont réussi leur livre *À la manière de...* Eh bien, je me permets de les mettre au défi de parodier la manière d'Alphonse Allais. Et dites-vous bien que je ne risque pas grand-chose en lançant ce défi, car jamais la Fantaisie la plus effrénée, la plus folle, ne devient un travers. C'est toujours une qualité, et l'on ne peut caricaturer que les défauts.

Un jour qu'il fera moins chaud, vous vous amuserez à regarder autour de vous et vous vous apercevrez – ce qui est surprenant ! – que la Fantaisie se rencontre rarement chez les personnes qui en auraient tant besoin.

Les auteurs gais, les humoristes, les comiques, en sont généralement dépourvus.

Vous découvrirez, en revanche, chez des bourgeois, chez des bookmakers, chez des hommes du monde, chez des commerçants, chez des industriels, les signes évidents de la Fantaisie la plus naturelle et la plus savoureuse.

L'AMITIÉ

Je cherche un ami intime.

J'ai des camarades qui m'amuse et des relations qui ne m'amuse pas. J'ai quelques amis qui me plaisent et que j'aime et qui m'aiment. Mais il faut que je réunisse au moins quatre de ces amis-là pour que j'aie l'impression d'en avoir un vrai – et encore !

Je cherche un ami intime, dont je ferai mon ami d'enfance.

Oh ! Je le prévient que je suis très difficile.

Je ne lui demande pas seulement d'être mon ami, il faut que je sois le sien – et ça dépend de lui.

Je veux qu'il n'ait pas de talent et pas d'amertume. Mais je veux qu'il ait eu des dons – autrefois – et qu'il lui en soit resté du goût pour les arts et pour les choses de l'esprit.

Être doué, c'est n'avoir pas assez de talent pour se spécialiser. Un don n'est agréable que s'il est accompagné au moins d'un autre don. L'homme qui serait seulement doué pour le dessin serait un médiocre dessinateur. Mais s'il était également doué pour la musique et la

littérature, ce serait un compagnon charmant.

Je consacrerai à mon ami intime la moitié de ma vie, et je veux qu'on dise qu'il me consacre toute la sienne.

Il ne se rendra pas compte de la place qu'il tiendra dans mon existence. S'il s'en rendait compte, je le trouverais encombrant.

Je ne lui demande aucun dévouement, mais je veux qu'il soit digne du mien.

Oh ! Et je ne veux pas qu'il soit marié, et je ne veux pas qu'il soit pauvre.

Si j'avais un ami pauvre, il cesserait de l'être, puisqu'il serait mon ami intime. Mais il cesserait aussi d'être mon ami intime, puisqu'il serait mon obligé. S'il était reconnaissant, je serais gêné ; et s'il était ingrat, je serais furieux.

Je veux que mon ami intime n'ait aucun défaut de prononciation, et je ne veux pas qu'il soit dur d'oreille.

Il se fera connaître à moi, un soir, en me racontant des histoires courtes et fines, et en prenant du plaisir à l'audition de mes plus longues anecdotes.

Quelques jours après, nous parlerons de notre enfance, et je lui raconterai mes parents. Il rira sans cesse.

Un beau soir, enfin, je lui déclarerai mon amitié. Et tout de suite il saura si j'aime ou non ma femme, et combien exactement je gagne par an.

Et alors, plusieurs fois par semaine, sans se l'être dit, sans s'être donné rendez-vous, nous nous retrouverons au coin du feu et nous causerons...

J'attache une grande importance aux conversations dans la vie. De l'échange des idées franches et nues jaillit souvent l'idée, et jamais l'ennui ne vient.

Je pense qu'il convient d'avoir une aussi grande pudeur à livrer ses idées, ses pensées et ses goûts, qu'à livrer son corps.

L'homme qui cause avec n'importe qui et le renseigne sur ses joies et ses peines est à mes yeux semblable à celui qui ramasse une fille sur les boulevards et l'emmène chez lui.

Je comprendrais presque qu'il n'eût pas le dégoût d'elle, mais je n'admets pas qu'il n'ait pas honte de lui.

On ne doit pas se prostituer. On doit avoir le respect de soi-même, de son corps et de son cerveau. Et j'aime infiniment les gens qui se dérobent au cours des réunions nombreuses, et qui s'évadent des conversations, et qui semblent ne s'intéresser à rien, et qui acceptent une réputation de frivolité incessante, pour n'avoir pas à dévoiler devant tout le monde ce qu'ils conservent jalousement et qui constitue le charme de l'intimité.

Si, l'ayant trouvé, je me fâche un jour avec cet ami, j'aurai

beaucoup de chagrin et nous resterons six mois sans nous voir.

Puis nous nous réconcilierons pour être bien sûrs que c'est fini, pour n'avoir plus de chagrin et pour n'être plus tentés de nous réconcilier

Et nous étant revus une fois, nous ne nous reverrons plus jamais.

LES REPAS

Chaque repas que je prends en dehors de chez moi confirme mon opinion sur la déplorable façon actuelle de recevoir.

Je ne suis ni extrêmement difficile ni ce qu'on appelle « goinfre », mais, comme on ne fait que deux grands repas par jour, il m'est désagréable, odieux même, de sacrifier l'un ou l'autre.

Je déteste la bonne franquette et je hais la fortune du pot.

Or, la coutume, ou plus exactement la mode, veut que l'on n'attache plus aucune importance aux aliments et aux boissons que l'on offre.

— Pourvu que ce soit bon et qu'il y en ait assez ! disent les maîtresses de maison.

Et elles ajoutent :

— D'ailleurs on mange toujours trop !

Mais non, mais non. Vous m'avez invité pour me nourrir et non pas pour me soigner.

Et puis, c'est avec des principes pareils qu'il n'y en a jamais assez et que ce n'est jamais bon.

Mettez-vous bien dans la tête qu'on ne sauve pas un dîner en ajoutant à la dernière minute des bouchées à la reine !

La personne qui vous invite estime qu'elle vous fait un plaisir, et son dérangement se borne à faire mettre un couvert de plus.

Car c'est un dérangement pour elle !

C'est inouï !

Mais, madame, lorsque je m'assieds à votre table, je vous donne une marque de confiance dont vous devez vous rendre digne.

Et, croyez-moi, je n'en fais pas uniquement une question de nourriture.

Quand un dîner est mauvais, ça ne prouve pas seulement que le dîner est mauvais. Ça prouve que le café ne sera pas buvable, ça prouve que les liqueurs seront oubliées et les cigares omis. Ça prouve que vous ne tenez pas à ce que je revienne. Ça prouve que j'ai eu tort de venir.

Pourquoi ai-je l'impression qu'autrefois on agissait différemment ?

Et à quoi faut-il attribuer cette insouciance des amphitryons ?

À leur avarice ?

Oui, d'abord, bien sûr. Mais aussi, mais surtout, cela tient à la facilité qu'on a d'ouvrir sa porte à n'importe qui, presque.

Il faut estimer ses convives. Or, on s'invite à dîner pour faire connaissance.

On commence tout simplement par la faim.

Ensuite, on se rend l'invitation.

On fait ça trois fois, quatre fois, jusqu'à ce que ça vienne.

Et, le plus souvent, on s'aperçoit – trop tard ! que l'amitié ne vient pas en mangeant.

Eh ! Oui, trop tard ! Vous ne pouvez plus vous dérober. Le pli est pris, c'est l'engrenage. Et puis on sait que vous avez dîné à plusieurs reprises les uns chez les autres, on croit que vous êtes des intimes et on ne s'explique pas vos sévérités réciproques – car, pour tout le monde, vous êtes des amis, excepté pour vous.

Ainsi vous détruisez l'un des plus grands charmes de la vie. Et, l'ayant méconnu, pour un peu vous le contesteriez.

Et pourtant, est-il un plaisir plus savoureux que celui d'avoir à sa table deux amis gourmands et gais ?

Je dis « deux », parce que pour manger, c'est comme pour causer, il ne faut pas être nombreux.

Moins on est de fous, plus on rit.

Car, il faut bien l'avouer, on ne s'amuse jamais lorsqu'on est quinze ou vingt à table – ou ailleurs.

Un grand dîner, mais c'est sinistre, un grand dîner !

On n'est jamais placé comme on aurait souhaité l'être. On a toujours trop chaud, on est mal et on mange fort peu d'un tas de plats compliqués et prévus.

C'est partout la même truite saumonée, le fatal filet jardinière avec quatre petits pois dans une minuscule croustade, c'est la glace à la framboise et c'est le fromage, en carton sans doute, dont tout le monde a envie, mais que personne n'ose entamer !

Ah ! Que la vie est belle et que l'on bavarde bien quand on est quatre et qu'on a mangé chacun son perdreau !

Puisque vous avez la manie d'avoir chez vous des gens célèbres, ne les invitez donc pas tous à la fois !

On brille mieux quand on est seul, et les gens célèbres préfèrent ne pas se rencontrer.

Conviez-les chacun à leur tour, offrez-leur de bons mets et de bons vins, et vous les aurez souvent, et, au moins, vous pourrez profiter d'eux.

Vous faites venir Capus, et le même soir, vous invitez Donnay pour épater Capus !

C'est une faute inutile.

Capus est bien plus épaté de voir Capus chez vous que d'y voir

LE JEU

J'ai cru m'apercevoir que, pour bien se rendre compte du physique d'un homme, il fallait le voir dormir.

Je m'aperçois que, pour bien se rendre compte du caractère d'un homme, il faut le voir jouer.

Dans ces deux cas, l'individu qu'on examine perd instantanément tout ce qui est factice en lui.

Le sommeil combat victorieusement le rictus ironique, le masque volontaire et la fausse bonhomie.

Il triomphe, après une bien courte lutte, de l'expression la plus soigneusement étudiée. Les yeux se ferment, les muscles et les nerfs se détendent, et bientôt il ne reste plus qu'une forme inexpressive et exacte.

On se trouve en face de la vérité.

Ah ! Dame, c'est un peu effrayant. C'est toujours un peu effrayant, la vérité. Et il faut qu'une femme soit réellement jolie pour l'être encore.

À ce propos, je conseille au jeune marié de s'endormir le second pendant les premiers jours...

Avec une égale franchise, avec une promptitude semblable, le jeu dévoile à l'indiscret qui s'en amuse, le caractère le plus savamment dissimulé.

Autour d'une table de baccara, de roulette ou de petits chevaux, au poker, au bésigue ou à l'écarté, il y a deux sortes de personnes :

1° Les joueurs ;

2° Les pas-joueurs.

Les pas-joueurs sont là pour s'amuser, et ils s'ennuient. Et, s'ils ne s'ennuient pas, ils ennuiant les autres. Leur distraction perpétuelle est agaçante et leurs plaisanteries paraissent toutes déplacées.

Ces malheureux prennent inconsidérément le Jeu pour un jeu. Ils parlent, ils fument, ils rient. Ils disent « zut » quand ils perdent et « chouette » quand ils gagnent.

Ils ne sont pas joueurs.

Ils ignorent cette volupté spéciale et complète. La plus complète qui soit, peut-être.

En effet, la sensation que le joueur éprouve a cela de particulier qu'elle se manifeste sans concours extérieur.

La boisson, l'opium et la morphine apportent à ceux qui s'y sont adonnés l'illusion d'un bonheur longuement souhaité, une libération momentanée, une quiétude passagère. Soit. Mais à quel prix !

C'est l'abandon de soi-même. C'est le renoncement à la vie. Ces passions-là sont lâches.

Se piquer à la morphine, c'est se fuir. Boire, c'est se quitter. Fumer l'opium, c'est se perdre.

Tandis que jouer, c'est courir après soi !

C'est se chercher.

Et quand ils se trouvent, les joueurs, ils ne veulent plus se quitter. Et quand ils se perdent – ne le disent-ils pas ? – quand ils se perdent, ils veulent se rattraper !

L'argent, au jeu, n'a plus sa valeur et n'a plus sa forme.

Son argent, c'est soi. C'est soi en petits morceaux. Ce qu'on perd, on vous l'arrache. Ce qu'on gagne, on vous le rend.

On ne joue pas contre quelqu'un. On joue contre soi, avec soi, en soi. C'est une lutte intérieure qui se livre, par votre volonté, entre votre instinct et votre raison.

Quand la raison triomphe, quand on a bien fait de tirer à cinq ou de jouer le 17, on est fier d'être aussi raisonnable et aussi fort.

Et quand l'instinct triomphe, quand on a bien fait de jouer au hasard, n'importe quoi, alors on est fier d'avoir autant de chance.

Ah ! Voilà le grand mot ! La Chance ! Avoir de la Chance !

Quel rayonnement ! On a du soleil dans les yeux quand on a de la chance. La somme qu'on gagne, mon Dieu ! c'est toujours peu de chose, mais c'est la chance qui vous l'a fait gagner !

Cent francs perdus : très petit ennui.

Vingt francs gagnés : immense joie...

D'ailleurs, un vrai joueur ne perd jamais. Il gagne ou il ne gagne pas. La somme qu'il laisse n'est pas perdue. L'argent ne peut pas se perdre. Il s'éloigne momentanément. Il découche. Le vrai joueur ne peut pas perdre, puisqu'il peut rejouer le lendemain.

Et, maintenant, regardez avec moi les visages.

Vous allez assister à un spectacle saisissant.

Regardez. Pendant une seconde, ils vont tous se ressembler...

Hein ? Vous avez vu. Au moment où le hasard décide, ils se ressemblent tous. Et ils doivent avoir la même température.

L'œil désorbité, la bouche entrouverte, leur visage exprime simultanément l'espoir, la crainte, l'envie que cela cesse, vite, et le désir que cela dure encore...

Puis – voyez – comme si chaque homme ôtait un masque, les tempéraments les plus divers se révèlent soudain.

Chaque être est solitaire dans cette multitude. Et, sans que vous ayez à faire le moindre travail, il se livre à vous sans pudeur et sans fards.

Vous le voyez tel qu'il est.

Vous savez tout à coup s'il est orgueilleux, s'il est inquiet, s'il est

timide, s'il est honnête, s'il est vaniteux et s'il est un peu fou. Vous savez également s'il a, en jouant, une arrière-pensée et s'il destine à quelque chose l'argent qu'il espère gagner.

Vous en doutez ?

Eh bien, choisissez votre homme et ayez un peu de patience. Attendez qu'il ait fini de jouer et regardez-le bien quand il quittera la table verte...

Qu'il se lève lentement ou bien d'un coup sec – vous ne le reconnaîtrez pas quand il sera debout.

L'AUTO

Et il y a deux espèces d'individus :

1° Ceux qui ont des autos ;

2° Ceux qui n'ont pas d'auto.

Depuis quelques années, toutes les personnes assez fortunées pour avoir une automobile en ont une – ou deux.

Ce qui signifie que les plus vieilles gens, qui considéraient l'automobile comme on considère un sport, c'est-à-dire avec un peu d'effroi et avec peu de confiance, en ont enfin reconnu l'utilité, l'agrément et parfois la nécessité.

Et c'est à l'aviation sans doute que nous devons ce bouleversement.

Vous allez me comprendre.

Je l'espère du moins.

Les vieux, qui sont vieux, comme leur nom l'indique, n'applaudissent jamais à l'amélioration de quoi que ce soit. Ils voient d'un mauvais œil l'avenir.

Cela tient à ce que, pour eux, l'avenir est chose incertaine.

Ils disent qu'ils ont été heureux « comme ça » toute leur vie, et qu'il faut les laisser tranquilles.

Ce n'est pas uniquement par raison de santé qu'ils disent cela. Et leur crainte de l'inconnu est tout autant morale que physique.

La nouveauté bouleverse les vieux en art, en mécanique, en médecine, en tout.

C'est dommage, parce qu'ils ne font, en somme, qu'ajourner leur plaisir et leur confort. Une chose nouvelle cesse vite d'être une chose nouvelle, et ils l'adoptent toujours – un peu trop tard.

Ils reconnaissent l'utilité d'une innovation lorsque celle-ci, par le fait d'une innovation plus récente, est déjà démodée.

Ils renoncèrent aux lampes à huile, lorsqu'on se servit du gaz, et ils achetèrent des lampes à pétrole.

Ils voient à présent que les jeunes hommes s'enthousiasment aux progrès éblouissants de l'aviation, et ils en concluent que l'automobile

n'est plus un sport et que c'est un mode de locomotion assez désuet pour eux.

Il ne faut pas nier le charme enivrant de l'auto.

Regardez-les, tous ceux qui conduisent. Ils ont dans les yeux, en dépit de la fatigue et de la poussière, cette flamme orgueilleuse, ce contentement de soi-même, et ils ont tous cette volubilité dans le récit d'une journée sans panne.

Ils n'ont lutté contre personne, et cependant ils sont vainqueurs.

Ils avaient dit, en partant :

— Avec une voiture aussi vite que la mienne, mon cher, on ne peut pas avoir d'accident !

Ils disent, en rentrant :

— Je peux m'estimer heureux de n'avoir pas eu d'accident avec une voiture aussi vite que la mienne !

Et n'avez-vous pas remarqué le prestige dont jouit le chauffeur parmi les autres domestiques ?

Il transforme la cuisine en un petit royaume. Il y disserte avec autorité. Il est, dit-il, le maître de ses maîtres. On le sert avant le vieux valet de chambre et s'il aidait un soir à essuyer la vaisselle, on parlerait pendant huit jours de sa complaisance et de sa simplicité.

Et ne niez pas non plus le chagrin résigné de celui qui n'a pas d'auto et qui fait tristement fonctionner la corne de la voiture de son ami. Et comme il ment, lorsqu'il dit qu'il ne croit pas que ça l'amuserait de parcourir les routes comme un fou, sans rien voir.

Il dit :

— Quel plaisir pouvez-vous trouver à cette fuite dans la poussière et le vent ?

— La poussière, dit l'autre, on la fait lever... Quand elle retombe, on est loin.

— On a les reins brisés par les cahots de la voiture, ajoute celui qui n'a pas d'auto, et le tympan crevé par le bruit du moteur !

— Pardon ! Ça dépend du moteur et de la façon dont la voiture est suspendue ! Ainsi avec la mienne... D'ailleurs, tenez, venez faire un tour...

— Soit.

Et l'on s'aperçoit alors que celui qui n'a pas d'auto a du moins le cache-poussière le plus pratique et les lunettes les plus agréables.

Il attendait qu'on vînt le chercher.

Celui qui a une auto emmène l'autre en quatrième accélérée, « pour qu'il voie un peu ». Et l'autre est enchanté.

C'est ainsi que d'ordinaire se termine le conflit. Car le plus grand plaisir de celui qui a une auto est tout de même d'éblouir celui qui n'en a pas. À condition, bien entendu, que la promenade n'ait pas de but.

Lorsque au bout de cinq kilomètres, celui qui n'a pas d'auto dit :

— Voulez-vous arrêter un instant ?... Je voudrais dire bonjour à mon oncle, qui habite là, à gauche.

Alors celui qui a une auto est furieux, parce qu'il n'aime pas qu'on se serve de sa voiture.

L'automobile est devenue indispensable à ce qu'on peut appeler la vie moderne. L'une fait partie de l'autre.

Il est inutile de se gendарmer. Il ne faut pas se croire plus fort que les autres. Il ne faut pas dire :

— Moi, je peux me passer d'auto... l'électricité me brûle les yeux... je ne me mets jamais en habit le soir... je ne me bats pas en duel... et cependant je vais où je veux, quand je veux, et je fais ce que je veux.

C'est faux ! C'est fou !

Si vous avez une auto, battez-vous en duel. Si vous vous battez en duel, mettez-vous le soir en habit. Et si vous vous mettez le soir en habit, ayez une auto.

Vous n'en sortirez pas.

Ou bien alors faites comme moi... Séparez votre existence en deux parts égales, consacrant l'une à vos enfants et l'autre à Dieu.

LES VICÉS

J'ai constaté ce matin, en prenant mon petit déjeuner, que j'avais atteint déjà cette période si longue de la vie qui est placée entre la prime jeunesse et la misanthropie.

C'est-à-dire que je vais apporter désormais un soin extrême au choix de mes fréquentations, je vous en préviens.

Eh ! Oui, j'ai vécu cette première époque de l'existence où l'on désire connaître le plus de gens possible. On se dépense, on se prodigue, on aime tout le monde, on s'amuse partout, on trouve que la vie est belle et on n'imagine pas qu'elle puisse être plus belle.

Et puis, tout à coup, un beau matin, en prenant son petit déjeuner, on s'aperçoit qu'un mot qu'on a fait la veille sur Mme D... s'applique admirablement à Mme R...

On pense à d'autres mots et on se fait la même réflexion.

Et on finit par se dire :

— Ah çà ! mais, est-ce que par hasard toutes les personnes se ressembleraient ?

Alors on passe en revue ses amis, ses parents, ses relations. On cherche, on cherche honnêtement, et on trouve qu'il n'y a que deux ou trois catégories de gens normaux, comme il y a les blonds, les bruns et quelques roux.

La monotonie des conversations qu'on a, la monotonie des

observations qu'on fait, la monotonie de l'existence vous apparaît alors dans toute sa fadeur.

Tous mes amis sont un peu avarés, un peu généreux, un peu lâches, un peu courageux. Ils sont normaux, impitoyablement, comme vos amis à vous, comme tout le monde.

Ainsi, je sais tout ce que va me dire le couple qui vient déjeuner tout à l'heure.

C'est un couple intelligent, fin, compréhensif et agréable. Il est de Paris, il est des nôtres, il en a vu de toutes les couleurs et je donnerais bien vingt sous pour qu'il ait oublié que je l'attends. Si on peut appeler ça attendre !

Pourquoi suis-je ainsi ?

Qu'est-ce qui lui manque donc, à ce couple, pour me plaire ? ;

Une qualité ?

Non.

Non, car je me persuade, en pensant à lui, qu'il a toutes les qualités. Je lui en ajoute. Je lui en prête. Je lui en donne même, pour ce que ça me coûte ! Celle-là et puis celle-là, et puis encore celle-là – et il est toujours aussi terne, aussi fade.

Lui manque-t-il un défaut ?

Oh ! Non, un défaut est un inconvénient. On en a toujours trop.

Alors ?

Je sais. Il lui manque un vice.

Oh ! Comme il deviendrait pittoresque d'un coup, ce couple, s'il avait un vice. Même s'ils n'avaient qu'un vice pour eux deux. Oh !

S'ils avaient un vice abominable et qu'ils cacheraient avec soin, quel déjeuner charmant je ferais !

Comme je prendrais plaisir à tout ce qu'ils diraient ! Chacune de leurs phrases aurait un relief étrange et que j'apprécierais.

Je pense à ceux, rares, hélas ! de mes amis qui en ont, des vices, et je m'aperçois que je ne tiens réellement qu'à ceux-là.

Ce sont les seuls êtres avec lesquels il me soit agréable de vivre.

Leurs conversations ne me lassent jamais et leurs silences me troublent.

Ne m'accusez ni de perversité, ni d'ingénuité.

Si j'avoue mon penchant pour les vices c'est qu'il a ses raisons.

Un vice est une force qui domine et qui gouverne un être, à tel point que sa responsabilité est hors de cause. Il est le jouet d'une invincible passion.

Et, n'étant pas responsable, il ne peut pas, lui, être méprisé. Et son vice seul peut être condamné par vous.

D'où vient, chez l'homme affligé d'un vice, ce charme étrange ?

Vous étiez sur vos gardes, vous ne vouliez pas le connaître, vous étiez prévenu et vous causez avec lui depuis seulement dix minutes et

vous êtes ravi et vous n'en revenez pas. Vous le voyez deux fois, trois fois, vous passez vingt-quatre heures avec lui, chez moi à la campagne, et vous ne pouvez plus le quitter, et vous souhaitez devenir son intime.

Pourquoi ?

Pensez-y un instant et vous allez comprendre.

Tout d'abord, songez que son vice est un mal personnel qui a grandi avec lui, qui est sans doute héréditaire, mais qui n'est pas contagieux. Et c'est là votre garantie. Vous ne risquez rien.

Il ne vous en parlera même pas de son vice, car il en a honte.

Il a tellement honte de sa difformité qu'il ne s'arroge jamais le droit de juger la conduite d'autrui.

L'âme humaine est si bien équilibrée que, lorsqu'on possède un vice, on n'a pas de défauts. On a en soi une sorte de microbe géant qui détruit tous les autres.

LE CŒUR

Le cœur n'est pas seulement un organe, ce n'est pas seulement une des quatre couleurs du jeu de cartes, c'est aussi une façon de parler.

Et c'est une façon de parler d'autant plus répandue qu'elle est vague.

Et elle est d'autant plus vague qu'elle a plusieurs significations.

En effet le mot cœur est employé à contresens lorsqu'il s'agit d'un malaise de l'estomac, lorsqu'on parle d'amour et aussi pour définir la sensibilité de quelqu'un.

Ajoutons tout de suite que l'on commet une erreur, et rien de plus, quand on attribue le mal de mer à la sensibilité du cœur.

On a pris l'habitude de se tromper et on prétend qu'on a mal au cœur comme on se vante d'avoir un rhume de cerveau, ce qui est également inexact.

En amour, c'est autre chose. En amour, le mot cœur se matérialise d'une façon imprévue.

Cet organe essentiel et si grave devient un objet charmant – impalpable sans doute – mais dont on peut néanmoins disposer au profit d'une personne qu'on a distinguée et qu'on aime.

Donc, à ce propos, il se modifie.

Et il affecte alors à peu près la forme d'un cœur réel dont on aurait supprimé l'aorte, l'artère pulmonaire, la veine cave inférieure et l'oreillette droite.

Ainsi transformé, il est l'emblème de l'amour.

Il personnifie, non pas l'individu, mais bien le sentiment éprouvé par cet individu.

On dit :

— Je vous donne mon cœur !

Et cela signifie :

— Vous me plaisez beaucoup.

On dit :

— Tu m'as brisé le cœur !

Et cela signifie :

— C'est dégoûtant ce que tu m'as fait là !

On dit :

— Je te reprends mon cœur !?

Et cela signifie :

— F... le camp !

Enfin, lorsqu'on veut définir, comme je vous le disais plus haut, la sensibilité d'un être humain, on proclame qu'il a beaucoup ou qu'il n'a pas du tout de cœur.

Je pense qu'il est inutile d'insister, n'est-ce pas, sur l'inexactitude de semblables assertions.

On ne peut pas avoir « beaucoup de cœur » et il est également impossible de n'en point posséder.

C'est donc, une fois de plus, une façon de parler.

C'est la 5^e façon d'employer le mot cœur.

Récapitulons :

Le voici dans toutes ses transformations :

1° Cœur dans le sens organe ;

2° Cœur dans le sens estomac ;

3° Cœur dans le sens amour ;

4° Cœur dans le sens couleur ;

5° Cœur dans le sens sensibilité.

Au cours de cette dernière transformation, le cœur quitte sa place accoutumée et il vient se placer, croit-on, sur la main.

On a ou on n'a pas le cœur sur la main.

Mais, en réalité, ce qu'on entend par avoir du cœur, c'est avoir une faiblesse des glandes lacrymales en même temps qu'une légère paralysie du cervelet.

Mais, pour la plupart des gens, avoir du cœur, c'est sauver un papillon qui allait se brûler à la lampe, alors qu'on vient de tuer une douzaine de mouches. Avoir du cœur, c'est porter longtemps le deuil de son oncle, c'est faire soigner sa bonne par son propre médecin et c'est pleurer abondamment en présence d'un malheur au lieu d'en conjurer les effets.

Un ami à moi, qui est commerçant, vient de perdre son frère et, le jour de l'enterrement, sa boutique est restée ouverte et il n'a pas quitté sa place derrière le comptoir.

Sa conduite a été remarquée et quelqu'un m'a dit :

— N'est-ce pas effrayant, cet homme qui peut..., etc.

Non. Non, ce n'est pas effrayant. C'est très bien, comme tout ce qui est rare.

Cet homme, je le sais, avait trop de chagrin pour profiter de son malheur et se donner un jour de vacances.

En somme, quand on dit d'un homme qu'il a du cœur, on veut dire tout simplement qu'il est peu intelligent, incapable de prendre une initiative, pas très bien portant et plutôt ennuyeux dans la conversation.

Et, quand on dit d'un homme qu'il n'a pas de cœur, on veut tout simplement dire qu'il possède un certain empire sur lui-même, on veut dire qu'il est personnel, qu'il a de la volonté, de la sagesse, de l'intelligence, et qu'il est d'un commerce agréable.

LE MALHEUR DES AUTRES

Il ne faut pas trop s'affecter du malheur des autres.

Il arrive chaque jour entre la place de l'Étoile et la place de la Concorde un nombre d'accidents qui ne varie guère. Donc chaque accident arrivé à autrui est un accident évité par vous.

Le nombre des maladies et des larmes est équilibré de la même façon – et chaque fois qu'un homme meurt, ce n'est pas vous.

LA MALADIE

Il y a des gens qui peuvent, qui savent être malades. Moi, je ne peux pas. Ça me rend malade.

J'envisage tout de suite l'aggravation possible du moindre malaise. Et, en somme, comme tout peut s'aggraver, je m'affole.

J'ai eu le tort de me renseigner sur la façon dont se déclaraient certaines maladies et sur les symptômes qui les précédaient.

De sorte qu'à présent j'en sais trop et je n'en sais pas assez.

J'en sais trop pour ne pas m'imaginer qu'on me cache la vérité et je n'en sais pas assez pour calmer tout de suite l'inquiétude des miens et la mienne propre.

En définitive, je sais juste assez de médecine pour me tromper et je dois être capable de conseiller une médication, non seulement néfaste, mais exactement opposée à celle qui serait nécessaire.

Pour ces raisons, et pour une autre encore, je m'abstiens d'être malade – et, je m'en trouve fort bien.

N'ai-je pas cent autres moyens d'expérimenter la tendresse, le courage et le dévouement de ceux qui m'entourent ?

L'estime que je professe à l'égard de la santé subit parfois de dures épreuves.

En effet la santé est mal vue à notre époque.

Lorsqu'un homme est mal portant, on évite avec soin de parler devant lui de santé, d'appétit, de virilité. Mais devant un individu resplendissant, on s'entretient ouvertement des accidents qui peuvent survenir aux meilleurs estomacs, aux poumons les plus solides.

On respecte la maladie et on ne respecte pas la santé !

En somme, on n'ose pas parler de l'homme bien portant à l'homme malade, tandis qu'on ne cesse d'impressionner l'homme bien portant en lui parlant de l'homme malade.

Bien mieux ! Dans certaines familles, où il y a un gastralgique, on se conforme à son régime et, pour ne pas lui « crever le cœur », les membres valides de la famille se privent des mets indigestes, c'est-à-dire des plus succulents.

Plus fort, encore !

Dans la plupart des maisons où je vais, on me reproche – presque – le repas qu'on m'a pourtant offert.

Je suis toujours « le dernier » et on me regarde comme un phénomène parce que je prélève sur le plat qu'on me présente une assez forte quantité de nourriture et que je l'absorbe, parce que je bois du vin en mangeant, parce que je demande qu'on me repasse le plat, parce que je prends de tout !! C'est inouï ! Et, généralement, quand on me voit, à la fin du repas, entamer le fromage, la maîtresse de la maison dit à ma femme :

— Faites-le examiner par un médecin... il doit être malade.

Cette disgrâce dont souffre la santé, dirai-je cette maladie de la santé, et qui s'affirme chaque jour davantage, est motivée sans doute par les modes, et elle l'est indiscutablement par la disparition lente et fatale de la noblesse.

Je m'explique.

À présent, pour qu'un homme soit élégant, il faut qu'il soit mince.

La race n'existe plus.

Les plus grands noms s'éteignent.

Les sélections sont devenues impossibles. Le mélange est admis. Il n'était pas évitable.

L'inélégance et la mauvaise éducation ne peuvent être tolérées que si elles sont accompagnées d'un titre superbe et vieux.

Maintenant, il n'y a plus de titres, et pourtant il faut bien que les modes changent !

Et si celui qui les lance n'est pas sauvegardé par la compétence d'ancêtres fameux, il est bien obligé de les accréditer, ces modes, en les portant. Il faut qu'il en prouve la beauté, la grâce.

Eh bien ! N'avez-vous pas commis cent fois l'erreur de prendre un

homme maigre pour un homme distingué ?

Ne dites-vous pas d'une femme sans formes :

— Elle est élancée !

Les plaisanteries les plus grossières ont été faites à propos de l'embonpoint de M. Fallières, et personne, jamais, ne contesta l'élégance du roi Édouard VII qui n'était pas si mince.

Je ne compare pas cet homme et ce souvenir, bien sûr, mais que demain, un homme ventru, presque chauve, portant la barbe et ne portant pas de nom, essaye de lancer un chapeau ou la forme d'un pardessus !... Il sera ridicule !

La mode est ce qu'elle est, je ne la discute pas, mais la Victoire de Samothrace aurait une effroyable touche vêtue à cette mode.

Et cependant la Victoire représente un bien beau corps de femme et elle représente aussi de la force et de la santé.

L'ÉCONOMIE

Lorsque vous dites que l'avarice est un défaut, nous sommes les meilleurs amis du monde. Mais lorsque vous ajoutez que l'économie est une qualité, il y a un petit froid dans nos relations.

Ah ! Que je n'aime pas l'économie !

L'avarice est laide, l'économie est ridicule.

Je ne conteste pas, non, non, car je ne suis pas complètement fou, l'utilité, la nécessité d'équilibrer son budget et de se conduire avec sagesse dans la vie. Je ne préconise pas les dépenses insensées. Il faut mettre de l'argent de côté, il faut penser à l'avenir, il faut se préparer une vieillesse exempte de soucis, il faut mourir en ayant assuré aux siens la nourriture et la tranquillité... Tout cela est exact, et sans doute je m'y conformerai moi-même. Mais tout cela n'a aucun rapport avec l'économie journalière, incessante et insupportable.

Sachez vous priver d'une chose qui vous tente, si vous n'avez pas les moyens de la bien faire.

Car, comprenez-moi, c'est dans la dépense que l'économie me déplaît.

L'avarice, tout affreuse qu'elle est, possède un avantage sur l'économie : elle peut être dissimulée.

Étant avare, vous n'avez qu'à mentir, et vous trompez le monde. Vous niez avec énergie l'existence d'une fortune dont vous voulez être seul à profiter.

Mais d'ailleurs l'avarice est bien plus qu'un défaut : c'est une passion.

Si c'était un défaut, vous en seriez le maître. Or vous en êtes l'esclave.

Et, en somme, je commettais une erreur en écrivant que l'avarice pouvait être dissimulée. Elle doit l'être et elle l'est, de ce fait même qu'elle est véritable.

Tandis que si vous êtes économe, cela éclate à chacun de vos gestes et dans toutes vos paroles. L'avarice est un cancer, l'économie est une maladie de peau.

À ce propos, M. Robert Montesquiou – je ne crois pas me tromper – parle avec infiniment d'esprit d'une dame qui conserve dans son armoire à glace une boîte de carton sur laquelle ces mots sont écrits : Petits bouts de ficelle ne pouvant servir à rien.

Être économe, c'est faire une chose à moitié. C'est la commencer par vanité, et puis, tout à coup, c'est l'interrompre.

Être économe, c'est envoyer une dépêche inutile en employant le style télégraphique.

LE PARASITE

Quand vous dites d'un homme que c'est un parasite, vous avez la prétention de le ternir aux yeux de vos auditeurs, n'est-ce pas ?

Oui ? Eh bien ! N'ayez pas cette prétention devant moi.

Les parasites ne méritent pas la mauvaise réputation que vous leur faites, vous qui faites les parasites.

Dame ! ce n'est pas comme la colère, la gourmandise ou l'avarice. On n'est pas parasite comme on est lâche, en naissant, parce que, pour être parasite, il faut être deux.

Et le second, c'est vous.

C'est vous qui l'avez attiré dans votre intérieur pour l'éblouir avec votre luxe. C'est vous qui l'avez invité à dîner, un soir qu'il était là et que la personne que vous attendiez n'y était pas.

C'est vous le coupable.

Voyons, soyez franc, vous souvenez-vous que cet homme vous ait jamais dit :

— Je vous en prie, gardez-moi à déjeuner. Je n'ai pas mangé hier !
Hein ?

Jamais.

Alors, pourquoi le bourriez-vous comme ça, devant le monde ?

Pourquoi avez-vous dit un jour, à l'un de vos convives, en passant à table :

— Ne le regardez pas se servir, ça le gêne... et je tiens à ce qu'il en prenne pour demain !

C'est très vilain, ça !

Chaque fois qu'il venait, vous pensiez :

— Il abuse !

Chaque fois qu'il allait chez les autres, vous disiez :

— Quel ingrat !

C'est un paresseux et il n'a pas de volonté, je l'avoue. Mais alors, justement, sachant cela, il n'était peut-être pas très utile de lui offrir, ainsi que vous l'avez fait quand vous l'avez connu, un vieux veston à vous, du linge, des chaussures et trois repas par semaine.

Pourquoi avez-vous fait cela ?

Par bonté ?

Non, vous le connaissiez à peine.

Par intérêt ?

Non, même pas. Ce n'est pas par intérêt.

Vous l'avez fait parce que, tout bonnement, sa présence à votre table flattait votre vanité.

Et vous l'avez fait aussi à cause de cette manie intermittente de faire du bien, à cause de ce besoin de faire l'aumône, tout à coup, à cause de cette superstition, de cette frousse de perdre votre bonheur et de cette habitude que vous avez d'en donner parfois un tout petit bout pour faire croire que vous avez mérité tout le reste.

Et maintenant que vous êtes brouillés, vous n'arrêtez pas de lui reprocher vos dons et votre grandeur d'âme !

Oh ! Que vous m'énervez quand vous parlez de lui !

D'abord, vous ne deviez pas vous brouiller. Ensuite vous ne devez pas dire qu'il vous a tapé. C'est faux. Il ne vous a pas tapé, et c'est ça qui vous embêtait. Alors, un jour, de force, vous lui avez mis vingt francs dans la main en lui disant :

— Vous me rendrez ça quand vous pourrez !

Et vous croyez qu'« il peut », parce que vous êtes fâchés !

Vous devriez avoir des remords, plutôt que des regrets.

Car vous êtes responsable, et c'est votre faute si, désormais, le malheureux ne peut plus parler d'argent sans qu'on s'imagine qu'il va vous en emprunter.

Si vous n'aviez pas raconté l'histoire du linge et des chaussures, il pourrait parler de vêtements sans que l'on croie qu'il en manque et qu'on va être obligé de lui donner les siens.

Grâce à vous, il ne peut plus faire de visites, à aucune heure du jour, sans que tout de suite on soit persuadé qu'il vient se faire inviter au prochain repas. Si ce repas est éloigné, on l'accuse de n'avoir pas de franchise et de vouloir être plus malin que les autres, et, s'il arrive dix minutes avant que l'on serve, on pense que tout de même il est par trop muflé.

Parasite ?

Est-ce qu'il pouvait ne pas le devenir ?

Et puis, d'abord, il ne sait pas, lui, qu'il est parasite.

Tout le monde est comme vous, tout le monde l'invite à dîner, à

souper, à goûter, à venir cet été – il croit tout simplement qu'il est irrésistible et charmant, il se dit qu'il a une conversation éblouissante et un esprit supérieur, il s'en persuade et ça lui donne une autorité si grande que, ma foi, ça finit par être vrai.

On se l'arrache, il va partout, il connaît tout Paris, il use les vêtements de tout le monde, on lui repasse quatre fois les plats, sous prétexte qu'il est pauvre ; alors, il mange trop, il grossit, il se laisse aller, il a définitivement renoncé à toute espèce de travail, et ce malheureux parasite n'a plus qu'une seule joie...

De temps en temps, pas bien souvent, parce que, si ça se savait, ça lui ferait trop d'ennemis, mais, de temps en temps, il dit à tout le monde qu'il n'est pas libre le lendemain pour déjeuner – et dans sa petite chambre, tout seul enfin, il jeûne !

LES DOMESTIQUES

Ils font partie de notre existence, et notre chère intimité serait détruite si nous ne la leur livrions pas.

C'est-à-dire qu'il faut s'embrasser devant eux, sans aucune gêne, ou bien qu'il faut s'embrasser derrière leur dos.

Si vous êtes obligés de vous cacher, si vous vous taisez quand ils entrent, le charme de votre existence est en jeu, vous limitez vos joies.

Mais si vous ne vous cachez pas, si vous ne tronquez pas vos conversations à leur approche, si vous dites devant eux ce que vous pensez de vos amis, vous provoquez leurs sourires pendant le service et leurs dangereux bavardages ensuite.

Et, pour ma part, j'accorde à mes domestiques, à eux seuls peut-être, le pouvoir de me rendre la vie insupportable.

Ne sont-ce pas les seuls êtres à qui nous confions, le premier jour qu'ils entrent chez nous :

Notre estomac,

Notre sommeil,

Nos vêtements,

Et notre courrier ?

Et, cette confiance illimitée, soudaine, folle, sur quelle certitude est-elle basée ?

Sur notre merveilleux instinct ?

Sur cet instinct qui tant de fois nous a trompés, lorsqu'il s'agissait d'un ami intime qui devint infidèle.

Sur la foi d'un certificat absolument semblable à celui que nous avons remis à celui ou à celle que nous remplaçons ?

Sur rien !

En vérité, cette confiance n'est basée sur rien.

Elle est le fait d'une habitude, d'une nécessité.

Et nous ne nous disons même pas, en engageant un domestique :

— Il n'est peut-être pas parfait, puisqu'il est libre.

Il est vrai – et Beaumarchais, comme toujours, a raison, lorsqu'il le dit – que peu de maîtres seraient capables d'être domestiques, quand on songe aux vertus exigées pour tenir cet emploi.

Il a raison...

Ou du moins, il avait raison !

À l'époque où vécut Beaumarchais, on exigeait. Maintenant, on demande.

Il est juste d'ajouter qu'autrefois on les payait fort peu.

Faut-il être avec eux indulgent, familier et bon – faut-il leur montrer qu'ils sont nos égaux ?

Faut-il être sévère, impitoyable et fier – faut-il leur montrer qu'ils ne sont pas nos égaux ?

Mais, voilà...

Sont-ils nos égaux ?

Que pensez-vous de Jaurès ?

Étiez-vous dreyfusard ?

Croyez-vous à la revanche ?

Etc.

Il y a toutes sortes de domestiques, et cependant je crois qu'il n'y en a que deux espèces :

1° Ceux qui sont dévoués ;

2° Ceux qui ne sont pas dévoués.

Les domestiques dévoués deviennent vite de mauvais domestiques, et ce sont des amis qu'on n'aurait pas choisis.

Les domestiques qui ne sont pas dévoués sont de bons domestiques, souvent, mais leur indifférence est odieuse, parce qu'elle se manifeste sans cesse.

Quels sont les meilleurs ?

Ne cherchons pas.

Le syndicalisme est en marche, et bientôt nous n'aurons plus la peine de choisir.

Dans dix ans, il n'y aura plus que deux sortes de domestiques : les bons et les mauvais.

Mais ce ne sera pas le rêve.

Car s'il nous sera toujours aisé de renvoyer les mauvais – à cette époque-là, nous ne pourrons plus garder les bons.

Les bons seront peu nombreux, leurs exigences seront folles (on se les arrachera tout de même), et nous n'aurons plus, pour nous consoler, la satisfaction d'avoir de mauvais domestiques dévoués.

Car cette race aura complètement disparu.

Alors les valets de chambre et les cuisinières prendront des maîtres

à leur service.

En quittant une place, le serviteur devra laisser sur la table de l'office un certificat attestant le bon caractère et l'honnêteté du bourgeois qu'il délaisse.

Et je prévois le jour où les bureaux de placement seront transformés en salons élégants. Là, entre quatre et six, les domestiques y viendront choisir des maîtres libres et avenants.

À cette époque, les demandes d'emploi, à la dernière page des journaux, seront ainsi conçues :

Ménage 35-40 ans, pas d'enf., au 4e, avec asc., cherche valet de chambre. Offre 150 fr. par mois et 40 fr. de champagne. Écrire A. B. 7, Bureaux...

LA MONTRE

La montre est un petit animal à sang froid qui vit dans une coquille, replié sur lui-même.

Parmi les mille petits chefs-d'œuvre de la nature, il n'en est pas de plus mystérieusement compliqué ni de plus joli.

La montre est un animal dont les origines sont connues et dont la forme s'est constamment modifiée. Autrefois sa coquille était bombée, dodue et ronde. À présent, la montre devient de plus en plus plate.

La montre, animal domestique, peut être classée dans la famille des parasites. Elle vit, en effet, de préférence sur l'homme.

Cependant, il faut croire qu'elle s'échapperait volontiers et changerait d'homme, si l'on n'avait la bonne et prudente habitude de la mettre en laisse et de l'attacher à son vêtement par une chaîne solide.

Les battements du cœur de la montre rendent un son métallique et sa respiration est si régulière qu'on la donne en exemple aux malades.

Et, d'ailleurs, la montre est un des animaux les plus sujets aux maladies, les plus fragiles. Il faut prendre grand soin de sa montre, ne pas l'exposer au froid et, surtout, ne pas la taquiner. Elle possède un tempérament lymphatique et, sans cesse, il faut la remonter.

Les pattes, au nombre de deux, sont semblables à des pattes d'insecte, mais n'étant pas de la même taille, il est facile de comprendre que l'une est plus grande que l'autre.

Chez une montre normale il faut à la grande patte une heure exactement pour faire le tour de son ventre. Tandis que la petite met douze heures pour faire la même chose.

La montre possède un gros intestin comme vous et moi, et ce gros intestin affecte la forme spirallique.

La montre est l'animal connu qui a le plus de dents. Ces dents

disposées en rond autour de petites roues assurent une mastication régulière du Temps.

Elle ne mange pas autre chose.

LA DERNIÈRE D'UNE PIÈCE

J'ai assisté, ce soir, à la mort d'une chose que j'avais conçue, créée, que j'ai fait vivre pendant six mois – et qui me l'a rendu largement.

C'est fini.

À minuit, le rideau s'est fermé pour la dernière fois.

C'était une pièce qui faisait rire. Elle a fait son devoir jusqu'à la dernière minute – et puis, tout à coup, ç'a été le silence.

C'était fini !

On s'est regardé. On a eu tous le même sourire, le même geste. On a pris un temps – l'habitude ! – puis on s'est dit au revoir très gentiment. Les mains se sont serrées, les cœurs aussi.

Quelqu'un a murmuré près de moi :

— On aurait pu la jouer encore quinze ou vingt jours !

Un autre a dit :

— Il y aura une belle reprise à faire avec ça dans quelque temps !

Ce sont les choses gentilles qui font qu'on a un peu de peine.

Car, c'est fatal, il n'y a pas que des choses gentilles.

Il y a heureusement un tas de petites lâchetés qui consolent, qui vous redressent, qui vous rappellent à la réalité si peu dramatique des événements.

Il y a le pauvre bougre qui a fait une gaffe deux mois auparavant et qui profite du trouble, à cet instant-là, pour s'en excuser.

Il y a les employés dont inconsciemment la courtoisie décline quand on annonce les dernières – et qui la laissent éteindre ce jour-là.

Il y a... il y a...

Il y a que c'est fini, quoi !

Je ne devrais pas être triste, en somme, car cette mort n'a pas été accidentelle. Elle était prévue, elle était fatale, elle a été belle, et, pourtant, ce soir, je suis moins gai que de coutume.

Ça passera.

D'ailleurs, ça va mieux depuis un instant, depuis que j'écris.

Demain, il n'y paraîtra plus. Et même...

Ah ! dame ! Il faut bien que, ça aussi, ça ait son bon côté !

Et même, je vais éprouver dès demain une sensation infiniment agréable – je me souviens !

Eh ! Oui, me voilà débarrassé d'une préoccupation qui ne devrait être qu'importante et qui prend à la fin d'étranges proportions si l'on n'y met bon ordre.

Ça aussi, c'est fini. Je vais rentrer dans une vie plus normale.

Je vais soudain cesser de m'imaginer que l'auteur qui me succède sur l'affiche a fait tout au monde pour m'en chasser.

À partir de demain les recettes de mes confrères me sembleront enfin normales et justifiées.

Je regarderai changer le temps avec une indifférence superbe.

Si des personnes rencontrées par hasard me disent qu'elles ont horreur du théâtre, je ne me donnerai aucun mal pour modifier leur opinion.

Le secrétaire général ne me communiquera plus, avant de les envoyer à la presse, ces petites notes brèves et sans doute inutiles qui sont destinées à soutenir d'abord puis à faire remonter les recettes.

Rien n'est plus cocasse que ces communiqués invariablement optimistes.

Ce sont des bulletins de victoire pendant les premières représentations. Ils sont ornés de chiffres mirifiques et, pour frapper davantage le lecteur, on les agrmente souvent de mots en italique. On va même parfois jusqu'au point d'exclamation, dans le but évident de faire croire que, soi-même, on est surpris de réaliser de semblables bénéfices.

Quand les recettes ne sont tout de même plus assez belles pour être publiées, on se rattrape sur « l'étranger ».

On s'applique à décrire les grandes nations européennes s'arrachant l'œuvre triomphale. Et on garde toujours l'Amérique pour le communiqué suivant.

Après « l'étranger », ça devient difficile. Les notes n'ont plus cette clarté, cet accent, cette verve. Elles sont plus rares et, chose curieuse, elles sont plus longues. On ne trouve plus rien à dire, alors on fait des phrases. On arrange la vérité...

En somme, on a passé insensiblement des bulletins de victoire à des espèces de bulletins de santé qui semblent rédigés par un docteur ami de la famille.

Le dernier bulletin qui annonce la mort de la pièce n'est jamais publié avec l'assentiment de l'auteur.

C'est une coutume.

LE CHIEN

Pour les miens ; quand ils sauront lire.

S. G.

L'homme est l'ennemi du chien...

(Ceux qui pensent le contraire n'ont qu'à ne pas changer d'opinion, voilà tout !)

Nous nous procurons des chiens à l'usage de nos instincts les plus naturels, c'est-à-dire les plus laids.

Nous, qui attachons à l'indépendance et à la liberté le prix qu'elles valent, nous nous flattons d'avoir un chien docile, impersonnel et rampant. Nous en sommes fiers ; c'est comme un domestique de plus dans la maison.

Lorsque nous voulons reconnaître aux chiens d'autres qualités que l'obéissance, ce sont toujours des qualités qui font que nous nous retrouvons en eux. En cela notre orgueil est bien grand.

Tom pense comme un homme ! Dick réfléchit comme un homme ! Turc rit comme un homme ! Tom, Dick et Turc comprennent tout !

Il y a sur ces similitudes, supposées, de caractère une dizaine d'histoires typiques, toujours les mêmes d'ailleurs, mais avec variantes, et qui permettent aux gens de certifier que le chien est d'une intelligence remarquable.

Cela est aisé à faire admettre, car les contradictions à ce sujet sont extrêmement rares, d'autant plus rares que toutes les personnes ont à citer un trait concluant de compréhension canine, ou deux.

Et quel inépuisable sujet de conversation ! Un repas entier peut être consacré à la gloire du chien ! Les histoires émouvantes de sauvetages ont un peu disparu et les petits cas psychologiques sont très en faveur dans tous les milieux.

Vous connaissez, n'est-ce pas, ce chien qui a senti deux ans et demi à l'avance que telle personne vous serait hostile un jour, et trahirait votre affection ?

Vous connaissez aussi, je pense, ce chien si extraordinairement doué qu'il aboie contre les gens mal vêtus ?... Est-ce beau, mon Dieu, est-ce beau !

C'est Buffon, je crois, qui a dit que le chien était l'ami de l'homme ; sur quoi s'est-il basé pour dire cela ?

Sur la domesticité du chien ?

Il n'y est pour rien, vraiment !

Sur la fidélité ?

Sa fidélité est le résultat d'une série de fessées, claques, torgnoles, coups de pied, coups de genou, coups de fouet et autres tatouilles.

Et puis sa fidélité est subordonnée à une question de nourriture.

Gardez un chien pendant quatre ans et donnez-le à un ami. Si cet ami lui fait servir de copieuses pâtées, votre chien vous aura bien vite oublié.

Non ?

Oh ! Non, ça, vous ne pouvez pas le croire ! Vous seriez trop vexé !

Eh bien ! admettons qu'il vous reconnaisse. Et puis après ?

Ça ne prouvera ni son intelligence ni sa fidélité, ça prouvera simplement qu'il vous aura reconnu !

Nous imaginons, parce qu'elles nous flattent, les crises de joie de nos chiens lorsque nous les retrouverons.

Nous prétendons que leurs contorsions et leurs lèchements augmentent en raison de la longueur de nos absences.

Quelle folie !

Évidemment, ça leur fait quelque chose de nous revoir, mais leur joie – ce que nous appelons leur joie – serait bien vite passée si, l'ayant souvent provoquée sans nous en rendre compte par nos propres cris, nous ne l'entretenions pas par des onomatopées qui leur sont familières et dont nous connaissons l'effet. Plus nous revenons de loin, plus nous sommes contents de revoir nos petits esclaves, plus nous leur faisons fête et plus ils nous semblent être joyeux.

Notre indulgence pour le chien et l'admiration qu'éveillent en nous ses moindres actions prouvent notre parti pris et notre ignorance des autres bêtes de la terre.

Le manque de fierté du chien, sa bassesse et sa peur l'ont fait choisir par l'homme, entre tous les autres animaux, pour lui être « fidèle », c'est-à-dire servile, pour lui permettre d'exercer sans contrôle sa tyrannie et pour le défendre par ses cris. Ses cris, à l'approche du danger, avertissent l'homme et démontrent le peu de courage du chien. Le chien ne défend pas l'homme : il l'appelle à son secours.

Ceux qui disent « mon chien est mon meilleur ami » affichent un orgueil immodéré d'eux-mêmes, – ou bien ils révèlent leur misanthropie.

Être aimé sans être critiqué, sans doute est pour M. Barrés la plus grande des joies... mais il faut être un bien mauvais bougre, tout de même, pour n'avoir pas près de soi un ami, un au moins, dont la société vous soit plus précieuse que celle d'une bête.

J'aime infiniment les animaux, mais je les aime justement pour ce qui les différencie des humains. Rien ne me fatigue plus rapidement que la conversation d'un perroquet, et, dans un animal dressé, ce qui m'amuse le plus ce sont les tours qu'il rate.

Dernièrement, dans un grand music-hall, on exhibait un pauvre chimpanzé à qui l'on faisait retirer son habit, allumer une cigarette, éteindre une bougie...

Cela démontrait, certes, la patience du barnum, et le public applaudissait le barnum. Mais ce qui mettait la salle en joie, c'étaient, en dépit d'un dressage destiné à les dissimuler, c'étaient les fugitives réapparitions du singe, du vrai singe, lorsqu'il se livrait à des gesticulations naturelles et à des grimaces folles.

Le chien est l'un des animaux les plus inutiles de la terre (oh !) et il n'est pas parmi les plus beaux (oh !). Il n'est ni fort, ni rusé (oh ! oh !), il est paresseux et son caractère ne présente aucune particularité.

Il ne produit rien et ne détruit rien.

La plupart des « maîtres » vantent leurs chiens ou, plus exactement, se vantent d'avoir des chiens si « intelligents » qu'ils comprennent, au moins, une trentaine de mots. Ils ajoutent, et ne disent pas la vérité, que les intonations qu'ils prennent n'y sont pour rien. Ils disent aussi que les chiens savent parfaitement « demander » et qu'ils emploient des aboiements différents pour exprimer différents désirs.

Si les chiens retenaient et comprenaient seulement trente mots de notre vocabulaire, ne connaîtrions-nous pas, nous, nous qui sommes tout de même plus doués qu'eux, tous les secrets de leur langage ?

Si, quelque chose, effectivement, lie le chien à l'homme, et réciproquement, ce doit être l'inimitié de l'homme pour le chien.

L'homme est l'ennemi du chien, à cause de l'existence qu'il lui fait mener, semblable à la sienne presque. Cette existence sédentaire est néfaste au chien, qui aurait besoin de liberté morale pour se développer et devenir, à la longue, un peu moins aisément « domesticable ».

Ce qu'on appelle « rendre un chien heureux », c'est abolir chez lui toute espèce d'originalité.

N'avez-vous pas souvent entendu cette phrase, dite par un monsieur qui battait son chien :

— Un chien doit être élevé comme un enfant !

Cette formule, ce genre d'éducation éclaire l'âme du monsieur doublement. Il élève son chien comme on ne doit pas élever un enfant et il préconise un mode d'éducation qui, même s'il était jugé bon pour l'un, ne pourrait pas donner de satisfaisants résultats avec l'autre. Si l'esclavage du chien n'était pas si ancien, s'il n'était pas devenu héréditaire, peut-être aurions-nous avec lui, maintenant, les joies et les surprises que nous prodiguons sans cesse les chats indépendants, personnels et mystérieux.

PETIT MANUEL À L'USAGE DES GENS QUI NE RACONTENT PAS BIEN LES HISTOIRES ET QUI LES ÉCOUTENT MAL.

I

Dès l'abord, entendons-nous sur la signification du mot « histoire ».

Une histoire, ce qu'on est convenu d'appeler une histoire, est un conte bref destiné à faire rire, dont la provenance n'est pas connue, dont l'auteur reste ignoré, et qui fait son chemin dans le monde, et dans tous les mondes, avec une incroyable rapidité, par sa seule puissance comique et sans le concours de l'écriture.

II

Une bonne histoire doit perdre, en effet, deux tiers de sa valeur si elle est écrite, c'est-à-dire si elle est lue. Les bonnes histoires sont faites pour être entendues.

III

La carrière d'une histoire est absolument subordonnée à sa qualité.

Je connais des histoires qui sont entrées, pour toujours, dans le gros public parce qu'elles sont simples, drôles et surtout parce qu'elles sont humaines.

Humaines ! Voilà leur plus grande, leur plus indispensable qualité. Et, lorsqu'elles sont humaines, elles démontrent de la façon la plus évidente l'inutilité de ce que les auteurs dramatiques appellent « l'art des préparations ».

En réalité, « l'art des préparations » est une nécessité pour les écrivains qui, comme M. Scribe, imaginent des conflits si invraisemblables et tellement illogiques qu'ils se trouvent alors dans l'obligation de commencer invariablement leurs comédies par une scène entre deux domestiques chargés de présenter au public les personnages principaux de façon à faire admettre les erreurs

psychologiques que ces personnages ne manqueront pas de commettre dans le courant de la pièce.

Veillez vous souvenir maintenant de La Parisienne. Henry Becque s'y prend d'une tout autre manière.

Avant que le rideau se lève nous sommes ignorants du drame qui va se dérouler, et, en quelques secondes – à la douzième réplique, je crois – et d'un seul mot, le caractère de la femme, celui du mari et celui de l'amant nous sont à la fois révélés. Cela simplement parce qu'ils sont humains et d'une étonnante vérité.

Eh ! bien, lorsque vous voulez raconter une « bonne » histoire de cocu, vous devez pouvoir commencer ainsi :

— Un jour, un cocu...

IV

Il est d'admirables histoires qui disparaissent vite parce qu'elles sont subtiles, parce qu'elles sont singulières, parce qu'elles sont indépendantes et qu'il est impossible de les classer, de les mettre en série.

V

Car les histoires vont par séries. Elles vivent en bandes et elles se reproduisent entre elles.

VI

Les principales séries sont :

Série A. – Les histoires d'argent, communément appelées « histoires juives ».

Série B. – Les histoires qui se passent dans les compartiments de chemin de fer.

Série C. – Les histoires de jeunes mariés.

Série D. – Les gaffes de généraux.

Série E. – Les histoires d'alcooliques.

Série F. – Les histoires macabres.

Etc..., etc.

VII

Indépendamment de ces histoires, qui sont générales et universelles, il est exact de dire que chaque corps de métier, que chaque industrie possède en outre une série qui lui est personnelle de plaisanteries et d'anecdotes. Les pharmaciens rient entre eux d'une quantité de farces dont la cocasserie échappe aux architectes.

VIII

Ne commencez jamais une histoire sans l'avoir, une fois, repassée mentalement.

Prendre la parole, retenir l'attention d'un auditoire est chose grave. Ajournez cette joie délicate si vous doutez de votre succès, si vous avez oublié, par exemple, la partie où réside justement l'intérêt de l'histoire que vous alliez commencer.

IX

Si – et ça finit toujours comme ça – on se met à raconter des histoires (ce sont d'ailleurs les plus drôles) qui se terminent par un mot violemment grossier, n'en concluez pas que vous pourrez, à votre tour, raconter les pires ordures.

Saisissez – ah ! voilà le plus difficile ! – saisissez la différence qui existe entre une histoire qui est drôle parce qu'elle est sale, et une histoire qui n'est pas drôle parce qu'elle est dégoûtante.

X

Surtout, lorsque quelqu'un commence une histoire, ne dites pas, radieux :

— Je la connais !

XI

Ne pensez pas à l'histoire que vous allez raconter sitôt que sera terminée celle qu'on vous raconte.

XII

Lorsqu'une de vos histoires n'a pas « porté », n'ajoutez pas :

— Et ce qu'il y a de plus rigolo, c'est que c'est arrivé !

Non, n'ajoutez rien. Faites-vous oublier.

XIII

Ne confondez pas les histoires et les anecdotes. Ne parlez pas de vos parents.

XIV

Recommandez à votre femme de bien vouloir ne pas soupirer lorsque vous commencez une histoire que vous avez déjà racontée devant elle cinquante ou même cent fois – puisque ça ne vous empêchera pas de la raconter encore ?

XV

Quand une histoire a bien fait rire, perdez l'habitude de dire :

— Je la replacerai !

Nous savons tous que vous la replacerez, et mal.

XVI

Ne rectifiez pas l'histoire en cours de récit. Ne donnez pas votre version.

XVII

Lorsque la série B sort, par exemple, attendez qu'elle semble épuisée, et n'entamez pas la série D, même si vous craignez d'oublier l'histoire « si drôle qui vous revient ».

XVIII

Lorsque le récit que vous avez entrepris est long et peu intéressant, si long et si peu intéressant que vous vous apercevez vous-même de la nécessité où vous êtes de conclure et d'en finir, ne dites pas à chaque instant : « Bref... » Ne vous servez pas du mot bref comme d'un petit paquet de lest qu'on jette à l'impatience des auditeurs, pour repartir de plus belle – si j'ose dire !

LE TRAIN DES MARIS

Allant chercher des amis à la gare de Trouville, samedi dernier, j'ai eu l'avantage d'assister à l'arrivée du train qu'on appelle le train des maris.

Le train devait entrer en gare à 8 heures 45. Mais, étant parti de Paris avec une heure de retard, cela ne lui était plus guère possible.

Je déambulais depuis déjà dix minutes, lorsque je fus frappé du grand nombre de dames qui attendaient comme moi le train de 8 heures 45.

Certaines de ces dames étaient élégantes, d'autres l'étaient moins, plusieurs ne l'étaient pas et – me croirez-vous ? – aucune d'elles n'était accompagnée !

Cela me parut étrange, et il me fallut quelques secondes de réflexion pour comprendre que toutes ces dames seules attendaient leurs maris.

Elles les attendaient toutes, mais toutes ne les attendaient pas de la même façon.

L'une regardait alternativement sa montre et la pendule de la gare. Une petite brune avait apporté un livre et, assise, elle lisait sans impatience. Une autre, pensive, arpentait lentement le quai. Une autre encore allait constamment au-devant du train qui ne venait toujours pas...

À 9 heures 5, la plus amoureuse de ces dames demanda à un employé qui passait près d'elle si le train avait beaucoup de retard. L'employé, sur un ton de lassitude résignée, répondit qu'il n'en savait rien et il ajouta qu'il n'y avait pas de retard annoncé.

— Ah ! bon, fit la dame.

Étant donnée l'heure, je ne compris pas comment la réponse de l'employé avait pu satisfaire la dame,

À 9 heures 30, une autre dame demanda à parler au chef de gare. On lui indiqua le chemin.

Elle revint quelques instants plus tard en déclarant qu'on était toujours sans nouvelles du train de 8 heures 45 et que vraiment c'était honteux de laisser ainsi les gens dans l'incertitude !

Des groupes de dames s'étaient formés peu à peu, et sans qu'aucune présentation eût été faite, des conversations amères, pessimistes et vengeresses s'étaient engagées.

Toutes ces dames étaient du même avis, elles n'avaient personne à

convaincre et cependant la plupart d'entre elles s'adressaient aux autres en criant.

À 10 heures 15, une grosse blonde en piqué blanc, plus énergique, plus résolue que ses semblables, dit :

— Je vais aller voir au bureau du télégraphe !

Et elle s'éloigna d'un pas ridiculement décidé.

Pour accélérer sa marche, elle avait imprimé à ses petits bras un rapide mouvement natatoire, et le long voile blanc dont elle s'était ornée traînait à présent derrière elle et balayait le quai, qui en avait d'ailleurs bien besoin.

Une dizaine d'épouses, confiantes, l'avaient suivie.

L'employé du télégraphe vit arriver cette trombe avec effroi.

— Monsieur, dit la grosse blonde en piqué blanc, est-on toujours sans nouvelles du train de Paris ?

— Ti-di-dim, dim, dim...

— Monsieur, je vous parle !

— Madame ?... Dim-di-di-dim...

— Quelles sont les nouvelles du train de Paris ?

— J'en attends, madame ! Dim, di-dim, tic-di-di-dim...

— Téléphonez à Lisieux...

— Nous n'avons pas le téléphone avec Lisieux ! :

— Oh ! Ils n'ont même pas le téléphone !

— Dim-dim...

— C'est monstrueux ! Télégraphiez...

— C'est ce que vous m'empêchez de faire, madame ! Dic-dim-di-di-dic...

La placidité de cet employé irresponsable l'exaspéra davantage. Mais, tout de même, elle comprit qu'elle l'importunait, et, comme elle voulait en finir d'une façon éclatante, elle dit en frappant sur la planchette du guichet :

— Vous allez voir le procès que je vais faire à la Compagnie !

Et elle sortit, digne et stupide.

Et elle revint, toujours suivie des dix dames qui l'avaient accompagnée et dans l'estime desquelles elle occupa dès lors une place démesurée.

Cette grosse blonde en piqué blanc paraissait avoir perdu tout empire sur ses nerfs. Elle parcourait le quai d'arrivée – s'il est digne encore de porter ce nom ! – en hurlant :

— Ce n'est même plus la peine de l'attendre maintenant ! Pensez donc, il est près de dix heures et demie ! Il y a sûrement eu un accident !!!

À ce mot, il se produisit un phénomène des plus curieux...

Une dame – j'allais dire une veuve ! – éclata en sanglots convulsifs ; une autre embrassa tendrement l'enfant qu'elle portait et

qui dormait sur ses bras ; une autre, pâle, murmura :

— Oh ! Ne dites pas un mot pareil !

Une autre dit simplement :

— Je ne crois pas...

Et j'en remarquai plusieurs qui, sans avoir rien dit, s'étaient éloignées.

Je suivis l'une d'elles, charmante, et, en la dépassant près d'un réverbère, je vis qu'elle souriait et que dans ses yeux il y avait un indéfinissable espoir !

J'en suivis une autre ; mais en m'approchant de celle-là, je la trouvai si laide avec un long nez rouge, des yeux tout petits, une bouche énorme, enfin si laide, quoi, que j'eus envie de lui dire :

— Oh ! Non, pas vous ! Vous, ne riez pas ! Vous vous vantez madame... car, c'est lui qui doit être enchanté, même s'il y a eu un accident !

LES MOTS

Quelle mystérieuse et surprenante existence que celle des mots.

Et comme elle est différente de la nôtre !

Et comme elle est plus belle encore !

Nous, nous naissons sans savoir pourquoi, après n'avoir été que momentanément désirés, et la plupart des hommes meurent sans que l'on ait compris la raison de leur passage sur terre.

Tel n'est pas le cas des mots.

Les mots ne viennent au monde que si l'on a absolument besoin d'eux. Ils naissent en une seconde et l'on s'aperçoit tout à coup qu'ils sont indispensables et l'on se demande comment on a pu se passer d'eux si longtemps.

Mais si d'aventure on se trompe, si l'on fait naître un mot qui n'était pas réellement nécessaire, si, l'ayant utilisé pendant quelques jours, on convient qu'il est de trop et qu'il fait double emploi, il passe alors rapidement de mode, on n'y pense même plus et il finit par disparaître complètement.

Hélas ! Il n'en est pas de même parmi nous, et le temps n'est pas proche où l'on pourra supprimer les êtres dont l'utilité n'aurait pas été reconnue.

Les mots vivent en commun, et ils se reproduisent entre eux.

De sorte qu'un mot – il faut bien l'avouer – n'est jamais tout à fait nouveau. Et, pour peu qu'on en ait l'habitude, on découvre en chacun d'eux bien aisément ses origines.

Le plus souvent la mère est latine et parfois le père est anglais.

Cependant, nous ne devons pas contester l'existence d'une infinité

de mots dont la naissance est ignorée, dont la provenance demeure inconnue.

On dit d'eux qu'ils sont d'Argot. Soit.

Ce sont les petits voyous de la langue. Ce sont des bâtards. Ils sont nés d'un coup sec, pour les besoins d'une cause, mauvaise sans doute, mais qu'importe ! Ils vivent et ils ont la vie dure !

Ils viennent des faubourgs, ils y ont grandi, ils y sont devenus populaires, mais ils n'y sont pas restés.

Ils se faufilent dans tous les milieux, dans toutes les phrases, hardiment, gaïement.

Ils détonnent un peu, certes, et les belles dames les prononcent en rougissant, mais ils ont un parfum, une odeur, si vous préférez, dont le charme est bien grand.

Seulement, ils sont terribles !

Ils ne se font pas annoncer et souvent on voudrait ne pas les laisser passer. Mais leur adresse est telle qu'ils vous échappent et vous n'y pouvez rien.

Vous l'avouez vous-même, vous dites :

— Excusez-moi, ça m'a échappé !

Et nous vous excusons, parce que nous savons bien que ce n'est pas votre faute. Nous savons qu'il n'y a pas moyen de les élever, ces petits voyous-là. Et nous y renonçons, d'ailleurs, en souvenir du jour où leur spontanéité nous a tiré d'embarras.

En effet, ils raniment, quand ils veulent, une phrase mourante, ils la stimulent, ils lui donnent un relief soudain, et le plus vilain d'entre eux, bien placé, entre deux mots, entre deux portes, dans l'oreille, a fait glisser plus d'une femme.

Les mots ont une existence infiniment longue, comparativement à celle des humains. Et ce ne sont pas les mots les plus employés qui meurent le plus rapidement. Non. Bien au contraire.

Les mots ne meurent pas de vieillesse, c'est ça qui est beau. Ils meurent dans l'oubli, et c'est à force de ne plus servir qu'ils disparaissent.

Quelles leçons ils nous donnent !

Chez eux, il n'y a pas d'enterrement.

On n'annonce, en effet, jamais la mort d'un vieux mot.

Tandis que la naissance d'un mot nouveau est un véritable petit événement.

Tout le monde l'essaye, on s'en amuse, il va de bouche en bouche.

Mais les gens graves et ceux qui font profession de l'être accueillent avec méfiance, pourtant, le mot qui vient de naître, et c'est pourquoi l'on attend qu'il ait une majorité pour le naturaliser français.

La naturalisation se fait en présence de quarante messieurs, qui sont généralement trente-huit, et qui portent le nom et l'habit

d'académicien.

Mais l'existence de tous les mots n'est pas exempte de soucis.

Certains en voient de dures.

Et, par exemple, il arrive à un grand nombre de mots de servir les uns pour les autres.

Ainsi, tenez, le mot « vache » sert alternativement à désigner un animal, une femme qu'on n'aime plus et un agent de police.

Il y a des familles de mots, très nombreuses, très unies, comme il y a des familles d'arbres, et ils ont également la même racine.

Il y a aussi quelques mots, rares, qui vivent seuls.

Et je vous signale la présence de vieux, de très vieux mots, que vous trouverez, si ça vous amuse, en les cherchant dans les livres anciens, et vous verrez qu'ils sont séchés entre les feuillets comme des fleurs mortes.

PENSÉES

Les Pensées ont paru en avril 1918 dans le Journal Ota.

À force de vivre constamment avec quelqu'un sans jamais s'en éloigner un instant, on finit par oublier un peu sa silhouette. Gare au jour où, vous étant arrêté un instant pour refaire le nœud de votre soulier, votre compagne vous aura dépassé de quelques mètres ! Gare à ces quelques mètres qui vous séparent !

Elle est de dos... elle marche lentement... vous l'observez... la suivriez-vous, si vous n'étiez pas obligé de la rejoindre ?

Bien entendu, je pense également que l'on devrait apporter un soin extrême quant au choix de ses amitiés. Hélas ! on ne choisit pas ceux qui vous aiment.

Il se produit quelque chose d'assez mystérieux au début d'une amitié. Une circonstance imprévue souvent la détermine et l'on devient l'esclave d'une confidence ou d'un secret. Plus tard, un jour, on passe en revue ses amis et l'on constate parmi eux la présence de deux ou trois individus qui ne devaient pas être là – mais il n'y a plus rien à faire, le pli est pris. Comment pourriez-vous prétendre que la raison qui vous avait poussé vers eux n'existe plus puisqu'il vous est impossible de la formuler. Vous les trouvez ennuyeux, inutiles et gênants parfois – tant pis, c'est trop tard, il n'y a plus rien à faire !

Alors, par la suite, vous cherchez à justifier l'amitié que vous leur portez par des services que vous prétendez avoir reçus d'eux. Vous imaginez une histoire à leur avantage, vous la racontez à tout le monde, vous donnez à leur bon cœur une place capitale dans votre existence – l'histoire se répand, se répète et vous lie pour toujours !

D'ailleurs, il est bien regrettable encore de ne pouvoir choisir ses ennemis.

Ceux que vous vous faites, vous-même, volontairement, ceux-là vous honorent parce que vous vous appliquez à les choisir parmi ceux dont la haine prendra bien vite, aux yeux du monde, la forme de l'envie – mais ceux qui se permettent d'être vos ennemis, sans même avoir été vos amis, sans vous connaître, sans votre assentiment, ceux-là vous sont odieux.

De quel droit tel imbécile, évident à vos yeux, se permet-il de vous haïr ?

Quoi, cet homme affreux vous juge et vous condamne ? Qui lui en a donné l'autorisation ? D'où lui vient ce pouvoir de prendre une pareille détermination à votre sujet ?

Quoi ! vous ne lui avez rien fait – et il vous déteste ? Il n'a même pas l'air de se venger – Ah ! non !

Les gens écoutant mal le bien qu'on dit les uns des autres, vous aimeriez mieux, n'est-ce pas, tout imbécile qu'il est, avoir cet homme-là pour ami. Parce que s'il vous aimait, s'il était votre ami, il ne donnerait pas, du moins, cette impression de lucidité et

d'indépendance que lui prête sa haine pour vous.

Vous ne voulez pas qu'il se fasse, en somme, une réputation de clairvoyance sur votre dos ; vous voulez qu'il vous aime sans savoir pourquoi – comme il vous déteste – et sans vous comprendre même, parce que vous savez que, déjà, il est idiot et que de la sorte, en plus, il aura l'air aveugle.

Les opinions sur les choses diffèrent selon la profession que l'on exerce.

Ainsi, pour tous les commerçants, le papier timbré est une feuille bleue que l'on envoie – tandis que pour tous les gens de lettres c'est une feuille bleue que l'on reçoit.

Je ne me suis pas encore fait à cette idée que l'on pouvait habiter les uns au-dessus des autres. Je dis cela au sujet des maisons.

Le plus grand agrément, pour moi, des villes de province provient des maisons, de ces petites maisons qui n'abritent jamais qu'une famille à la fois. Et en province seulement j'ai l'impression que je passe devant des maisons natales.

Croyez-vous qu'un immeuble de cinq ou six étages puisse un jour devenir une maison ancienne ?

Non. Ce ne sera jamais qu'une vieille maison neuve.

Que penseriez-vous d'une plaque de marbre commémorant la naissance d'un grand homme sur un immeuble avec ascenseur ?

Lorsque vous avez fait une chose désagréable à quelqu'un, ne cherchez pas à l'effacer par des attentions et des gentilleses. Car ce serait avouer non seulement votre faute, mais ce serait reconnaître en plus que vous l'avez sciemment commise. Vous n'auriez plus de circonstances atténuantes, et plus vos gentilleses seraient manifestes plus elles donneraient d'importance à votre mauvaise action.

Et puis, tenez, supposons que vous me donniez un vase de porcelaine – ou même de faïence – par vous destiné à effacer une muflerie ; eh bien ! Ce serait pour moi le souvenir non d'une gentillesse, mais bien de votre muflerie. Je l'aurais peut-être oubliée sans cela.

Et sachez que tout cadeau qui n'est justifié par aucun anniversaire peut donner à la personne à qui vous l'offrez des doutes sur votre constance ou sur votre amitié.

Aux compliments qu'elle vous fait sur votre personne, vous finissez par connaître intimement le mari ou l'amant de la femme que vous aimez. Vos qualités sont, à ses yeux, des victoires que vous remportez sur les défauts de l'autre.

Avez-vous remarqué que, quel que soit le bruit qui vous réveille, il cesse aussitôt que vous êtes éveillé ?

Dans le fond, je ne suis pas très partisan des élans spontanés et irréfléchis qui font dire d'un homme « il a de bons mouvements ». Je

me méfie des « bons mouvements » qui n'ont pas été raisonnés, ayant cru m'apercevoir que les êtres susceptibles d'avoir de ces mouvements-là se fiaient un peu trop à eux-mêmes et avaient une tendance à tous les qualifier de « bons ». J'estime que si vous êtes capable d'un bon mouvement, vous êtes également capable d'un mauvais mouvement. Oui, si votre conduite n'est pas placée sous le contrôle de votre raison, je suis obligé de me méfier de vous.

Lorsque deux êtres sont destinés à tomber dans les bras l'un de l'autre et que l'homme est en train de parler à la femme, j'ai l'impression que bien souvent la qualité des paroles qu'il profère importe peu. Je pense qu'il faut seulement qu'une certaine quantité de choses aient été dites. Et c'est à ce dosage que l'on reconnaît les véritables amants. L'homme doit en somme laisser à la femme convoitée juste le temps qu'il lui faut pour envisager sa chute sans lui laisser le loisir d'en examiner les conséquences.

Je m'amuse tout de même plus lorsque je m'ennuie que lorsque je ne m'ennuie pas – parce que lorsque je ne m'ennuie pas, je pense aux choses qui me sont imposées pour me distraire, tandis que lorsque je m'ennuie je pense aux choses que je choisis moi-même pour me désennuyer – et ça ne traîne pas.

Si jamais vous aviez – on ne sait pas ce qui peut arriver – un petit conflit amoureux et que, au cours de la discussion, vous preniez la détermination énergique de quitter brusquement l'endroit où vous vous trouvez, ne le faites qu'après vous être assuré que le col de votre veston n'est pas relevé derrière – par exemple – car vous laisseriez en partant un souvenir plus comique qu'autoritaire.

J'ai cru m'apercevoir que dans les salles de bains à la campagne l'eau froide venait d'ordinaire par le robinet d'eau chaude et que, par le robinet d'eau froide, elle venait également.

Je n'ai pas présente à l'esprit la définition du Fataliste par Tolstoï – j'ignore même si cette question existe dans son œuvre, mais elle en émane du moins, et je croirais volontiers que, être fataliste, ce n'est pas tellement croire en Dieu. C'est bien plutôt, je pense, une sorte de lassitude, une forme du dilettantisme et un manque presque total de volonté. C'est une espèce de renoncement que l'on veut croire momentané et, tandis que la confiance en soi somnole, c'est une résignation passive et presque souriante en présence d'une volonté supérieure – que l'on suppose bienfaisante, que les uns appellent la volonté du Destin, d'autres la volonté de Dieu, et qui n'est, somme toute, en général que la volonté des autres.

Il est regrettable que l'on soit enclin à souhaiter que l'auteur d'un méfait soit puni de préférence à tout autre individu.

On se réjouit de la souffrance de quelqu'un lorsque cette souffrance

vous semble méritée – même si la faute commise ne vous touche en quoi que ce soit.

Et pour justifier le contentement qu'on en a, on ajoute que cela satisfait le sentiment qu'on a de la justice.

Je partage d'ailleurs cette façon de voir lorsqu'il s'agit d'un véritable criminel – mais dans bien des cas elle me révolte.

Ainsi dans les affaires sentimentales je n'aime pas qu'un ennui, je n'aime pas qu'un chagrin soit la punition méritée d'un être quel qu'il soit. Car, en somme, en amour, faire du mal, c'est être heureux. Or, être puni d'avoir fait du mal, c'est être puni d'avoir voulu être heureux – et, sous couvert de justice, je ne vois rien de plus injuste. Un être heureux distribue son bonheur à ceux qui l'entourent.

Si ta femme, si ton mari te trompe, c'est qu'elle a, ou qu'il a voulu être un peu plus heureux, ou heureuse, et tu n'as pas le droit de l'en punir.

Les punitions devraient toujours frapper à côté, les malheurs devraient toujours être injustes – afin que, ne les ayant pas mérités, nous puissions les supporter et les vaincre n'étant pas affaiblis par ce triste sentiment : la résignation.

Le jour anniversaire de sa naissance, mon oncle dînait chez moi.

— Eh ! oui, me dit-il, j'ai aujourd'hui soixante ans !

Étant resté silencieux et singulièrement absorbé pendant quelques instants, il ajouta :

— Sacré nom d'un petit bonhomme, j'ai dormi pendant vingt ans !

— Comment cela ?

— Dame ! Je dors en moyenne huit heures par jour... Or, trois fois huit font bien vingt-quatre ?

— Il me semble...

— Eh bien, j'ai dormi le tiers de ma vie... J'ai dormi vingt ans !... Est-ce bête, mon Dieu !...

Cette constatation comique et presque douloureuse m'a souvent poursuivi. J'y pense souvent et depuis ce jour je ne me suis jamais endormi volontairement.

Je n'aime vraiment pas cette espèce de mort, ce renoncement à la vie, je n'aime pas cet oubli des choses – car les choses, quelles qu'elles soient, m'ont toujours semblé dignes d'intérêt et je ne consens à fermer les yeux que lorsque mes pensées s'embrouillent, jusqu'à rendre féeriques les conceptions les plus banales. Je laisse à ma fatigue le soin de m'assigner l'instant où je dois m'endormir, et je m'éteins souvent avant d'avoir éteint la lumière.

Sitôt que je m'éveille, je débrouille et je reprends le fil de mes projets. Je m'applique donc à continuer de vivre avant même d'avoir ouvert les yeux.

Et ce sont, n'est-ce pas ? des minutes charmantes. On est encore un

peu l'esclave des rêves qu'on a faits, ils se mêlent aux réalités qui se précisent doucement ; on retrouve la page commencée, la phrase suspendue, le mot inachevé...

Je souhaiterais volontiers n'avoir à dormir que de minuit à une heure du matin, puisque c'est l'heure transitoire pendant laquelle on dit « demain » au lieu de dire « aujourd'hui », pendant laquelle on dit « aujourd'hui » au lieu de dire « hier ».

En dehors de cette heure-là qui reste vague, et qui est presque inutile, il m'est assez désagréable de dormir. N'est-il pas odieux de commencer sa journée huit ou neuf heures en retard ?

N'ayant jamais le temps de faire ce que j'ai à faire, je suis obligé de penser que les heures qui me font défaut sont celles justement que je consacre au sommeil.

S'il m'arrive parfois de m'éveiller à trois ou quatre heures du matin, je ne fais rien pour reprendre mon sommeil, sachant à quel point tout effort dans ce sens serait inutile, car il m'est impossible de dormir pendant le jour.

Je comprends que l'on ait besoin de se reposer à la fin d'une journée de travail, mais au commencement cela me paraît illogique.

Quand un film cinématographique enthousiasme le public – ça arrive ! – il l'applaudit volontiers, mais il cesse aussitôt que revient la lumière, et il est tout honteux de ce qu'il vient de faire. Il ne sait plus de quel côté se tourner, on dirait qu'il a peur qu'on se moque de lui. Dame : l'écran n'est plus qu'un morceau de calicot blanc, les images se sont évanouies et ces comédiens qui viennent de l'émouvoir ou de l'amuser sont en Amérique, à présent, ou dans le Midi, en train de tourner d'autres films et il ne reste plus que l'opérateur qui remet son veston.

Chaque fois qu'un coup dur vous arrive dans la vie et que, dans l'espoir d'y penser un peu moins, on raconte la chose à un ami plus âgé que soi, cet ami vous dit en souriant :

— J'ai passé par là !

Tous les vieux ont passé par là ! Tout ce qui nous arrive leur est arrivé, paraît-il.

Pourquoi, diable, alors, ne nous ont-ils pas prévenus ? Est-ce par esprit de justice, pour que cela nous arrive sûrement à notre tour ? Peut-être ! Est-ce parce que ce sont des sujets dont on n'aime à parler qu'à des gens plus âgés que soi ? C'est possible ! Est-ce parce qu'ils savent que l'expérience de la vie est individuelle et qu'elle est incessible ? C'est probable !

Et cependant, j'ai l'impression qu'en s'y prenant de bonne heure il y aurait, sans doute, moyen d'arranger tout cela ! Non pas tout, j'exagère, car la plupart des grands malheurs sont inévitables – mais je m'obstine à croire qu'il y a bien des choses qui pourraient s'arranger si

l'on nous armait un peu mieux pour la vie au départ.

Chaque jour nous apporte, hélas ! la preuve désolante de l'inutilité de l'exemple en matière de punition. On a beau fusiller, guillotiner, mettre en prison ceux qui semblent avoir mérité ces terribles sanctions – d'autres, demain peut-être, seront découverts qui les auront également méritées.

Les philosophes les plus clairvoyants, les écrivains les plus purs, les psychologues les plus avisés se sont efforcés de dépeindre le mal, d'en définir les causes et d'en constater les ravages – ils l'ont fait sous toutes les formes, sous forme de romans, de comédies, de chansons, de drames et d'opéras – en trois lignes, en cent lignes, en trois cents pages, en dix volumes – en prose ou bien en vers – de toutes les façons, cruellement, gaiement, gravement, avec passion, avec ironie ou avec indifférence – et ça n'a servi à rien !

Les gens n'ont pas cessé pendant un jour de voler, de mentir, d'assassiner, de se saouler, de trahir, de se faire cocus les uns les autres !

La rigueur des lois est donc bien peu de chose et, puisque son action n'est point préventive, son efficacité morale me semble à peu près nulle. La loi recherche, découvre et punit les criminels – mais elle n'efface pas les crimes. Elle arrive donc un peu tard.

Ce qu'il faudrait trouver, ce sont les infamies, les crimes et les vols qui n'ont pas été commis – qui ont failli l'être et qui ne l'ont pas été pour des raisons qu'il serait infiniment utile, je crois, de découvrir et de noter.

Pourquoi cet homme, un jour, sur le point de voler n'a-t-il pas fait le geste fatal, irréparable ?

Que s'est-il passé dans l'âme de tel autre homme au moment où il allait frapper son semblable.

Sur le point de détruire le bonheur d'un ami, quelle est la pensée qui a traversé l'esprit de celui qui allait se mal conduire et l'en a empêché ?

J'ai l'impression que cela, voyez-vous, on ne le sait pas.

Les romanciers médiocres se sont seuls appliqués à dépeindre des caractères élevés et des actes ayant pour mobile l'abnégation et le dévouement, mais ils l'ont fait d'une façon si arbitraire et si fausse qu'il est impossible d'adopter leurs conceptions et leurs vues.

En vérité, on s'obstine à ne trouver intéressantes que les existences tumultueuses, dramatiques, navrantes ou compliquées – alors qu'on devrait nous enseigner à n'admirer justement que les vies exemptes de ces soucis bas et vulgaires qui les rendent intolérables.

Car, enfin, voyons, tout de même, si j'ai bonne mémoire, des gens ont été heureux ?

Pourquoi l'ont-ils été ? Parce qu'ils ont vécu dans le calme,

entourés d'amour et d'amitié, parce qu'ils avaient une mission laborieuse à remplir et qu'ils l'ont remplie.

Dès l'enfance on nous dit : « Ceci est bien, ceci est mal. »

Or, les exemples qu'on nous propose sont stupides en ce sens que les bons sont inaccessibles, alors que les mauvais sont à la portée de tous.

On nous cite des attentats, des rapt, des horreurs et, en fouillant l'Histoire, nous apprenons que certains violaient leurs filles, tandis que d'autres étaient parjures – le mal enfin nous est enseigné de façon que nous puissions bien nous rendre compte que l'un de nous – vous ou moi – peut devenir aisément, en une seconde d'aberration, un homme infâme et condamnable.

Tandis que pour le bien, les exemples qu'on nous fournit sont si grandioses, tellement exceptionnels et surhumains, que c'en est réellement décourageant. C'est Bayard ou Jeanne d'Arc, c'est saint Vincent de Paul ou Turenne – c'est trop, c'est effrayant ! Des saints ou des héros, c'est énorme ! D'un côté, c'est le crime, de l'autre côté, c'est la perfection sans tache, toute pure, absolue et immortelle, ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste, puisqu'il faut toute une existence pour devenir un saint et qu'il suffit d'une minute pour devenir un criminel.

Un homme, au hasard, quel qu'il soit, a bien moins de chemin à faire pour mériter la mort que la vie éternelle !

Pourquoi nous proposer des buts inaccessibles ?

C'est peut-être parce qu'un jour des jeunes gens se sont bercés d'illusions impossibles que tant d'existences ont été brisées.

Pourquoi ne nous parle-t-on pas des gens heureux qui n'ont pas eu d'histoires ?

Pourquoi ne recherche-t-on pas minutieusement les détails nombreux et divers d'une vie sans chagrin, sans laideur et sans haine.

Pourquoi ne nous offre-t-on pas comme modèle un homme idéal et simple ; à qui nous pourrions tous, sans prétention, nous efforcer de ressembler ?

La fortune et le célibat donnent à l'homme son indépendance.

Il en profite généralement pour devenir petit à petit l'esclave d'une passion.

Mais il ne perd son indépendance que si cette passion se rapporte à l'argent ou à l'amour.

S'il devient amoureux d'une femme déterminée ou bien s'il thésaurise, il cesse d'être indépendant – puisque son indépendance lui était assurée par ce fait qu'il n'avait pas le souci de l'argent et qu'il pouvait vivre à son unique guise sans avoir jamais à imposer ses goûts ni à partager ceux des autres.

Je trouve original un homme indépendant – parce que rien au monde ne me semble plus original qu'un homme naturel – et un

homme ne peut être naturel que s'il est indépendant.

L'homme subit les influences de ceux qui l'entourent, et quelque égoïste qu'il soit, ses goûts, à la longue se modifient fatalement.

La vie à deux impose de mutuelles et constantes concessions.

Elles sont exquises dans l'amour, mais elles n'en sont, par cela même, que plus nombreuses et plus importantes.

En dehors de l'amour, elles ressemblent à un renoncement partiel, volontaire ou obligatoire de la personnalité. Elles n'en sont pas moins pénibles et douloureuses parfois.

Est-ce ce renoncement progressif et journalier qui vous mène à la mort avec sérénité ?

C'est possible !

Faut-il s'imaginer qu'on s'est lassé de toutes choses afin de ne pas trop les regretter ?

Peut-être.

Si l'on nous racontait la vie exacte de cent mille individus, croyez-vous qu'il nous serait possible d'envier l'une de ces existences au point de nous efforcer d'y conformer la nôtre ?

Je crois plutôt que, en les étudiant, nous nous apercevions que le bonheur exige un concours de circonstances tel que nous serions vite découragés et que, tous comptes faits, c'est vers la vie d'un homme indépendant que nous porterions les yeux – si par hasard nous n'avions pas assez de fantaisie et d'orgueil pour prendre comme modèle l'homme le plus malheureux du monde et qui aurait été le plus heureux de tous, s'il avait eu seulement cette qualité que nous croyons avoir.

Quand j'étais jeune – il y a de cela quatre ou cinq ans – j'étais plutôt enclin à qualifier d'originales les existences tumultueuses et quasi lamentables de certains êtres qui, par leur propos, leur conduite et leurs vêtements, s'efforçaient en somme de paraître anormaux pour cacher leur misère morale et leur pauvreté.

J'ai changé.

Un homme presque heureux me paraît aujourd'hui plus original.

L'idée qu'on peut mener une vie sans souci, sans heurt et sans angoisse me semble digne d'intérêt.

La pensée qu'un monsieur n'est l'esclave de personne, la pensée que son âme peut être exempte de bassesse et que, d'un bout à l'autre de l'année, il est parfaitement libre de ne pas mentir – cela me plaît infiniment.

Si, être indépendant, c'est n'être l'esclave de personne – c'est être du moins l'esclave de soi-même. C'est dormir quand on a sommeil, manger quand on a faim, c'est ne sortir de chez soi, c'est n'y rentrer que quand on en a envie – c'est ne faire en somme jamais un effort – c'est ne jamais faire plaisir, ce qui n'est pas merveilleux – mais c'est ne

jamais faire de peine, ce qui est capital.

Nous nous présentons les uns devant les autres recouverts d'une couche épaisse d'hypocrisie indispensable à notre vie, sans doute – à notre vie qui n'est qu'un mensonge perpétuel !

Car les êtres qui vivent sans contrainte aucune sont aussi rares que ceux qui se promènent nus.

La coutume et la bienséance nous obligent à un langage et à des gesticulations dont je ne conteste pas la nécessité – mais, mon Dieu ! quel travestissement !

Et quel danger aussi !

Le fait d'avoir un jour menti sur un point quel qu'il soit, par gracieuseté, nous contraint de toujours mentir sur ce point, pour n'avoir pas l'air d'un menteur.

Nous nous jouons la comédie les uns aux autres et nous ne sommes dupes pourtant que de nous-mêmes.

Et c'est pourquoi j'ai tant de goût pour un homme indépendant. J'ai l'impression d'avoir un homme en face de moi – et même s'il n'est pas un homme supérieur, il me plaît.

Il est bien entendu qu'un homme de valeur, bien marié ou mal marié, pauvre ou riche, me donnera des joies bien plus grandes. Mais en le regardant vivre, je lui trouverai tant de sujets de tourments que ma propre tranquillité en sera compromise – et que mon plaisir en sera diminué.

L'homme indépendant ne me donne aucun souci lorsque je pense à lui – car si son état ne le satisfait plus, il lui suffirait d'une seconde pour le modifier.

Si l'autre essaye, il est perdu !

Si l'on perd son indépendance, on la retrouve intacte car elle vous est personnelle, et qui que ce soit ne peut s'en servir – si l'on perd son bonheur, dans quel état le retrouve-t-on !

L'un est fragile, l'autre ne l'est pas.

Combien de gens dans leur ménage, s'appliquent à paraître maniaques – dans l'unique but de se donner à eux-mêmes l'illusion de l'indépendance !

Combien de gens cachent la vérité parmi ceux qui font croire qu'il leur est nécessaire de dormir à l'issue des repas !

Combien de gens prétendent qu'ils étaient « en train de penser à quelque chose » à la minute même où ils s'efforçaient de tout oublier !

Depuis quelques mois – sans but, sans raison, pour le plaisir – je notais dans un petit cahier toutes les réflexions qui me venaient à l'esprit et, lorsque le cahier fut rempli, je conçus le projet de le publier à cette place.

C'était peut-être prétentieux, mais ce n'était pas bête, en somme, car il représentait pour moi, ce petit cahier, la valeur environ d'une

douzaine d'articles.

Or, tout ce que contenait ce petit cahier, je l'ai oublié – c'est fini !

Hélas !

Et à moins de le republier une seconde fois avec l'espoir que personne ne s'en apercevrait – ce qui me vexerait d'ailleurs profondément ! – je ne vois pas très bien comment je vais m'en tirer aujourd'hui !

MON PORTRAIT

Ce portrait précédait l'ouvrage *Toutes réflexions faites* publié aux éditions de l'Élan en décembre 1947.



À plusieurs reprises déjà, depuis quinze ou vingt ans, je m'étais demandé si le moment n'était pas venu de faire mon portrait – non point tant par orgueil qu'animé du désir d'en faire un ressemblant qu'on pourrait opposer à tant de caricatures malveillantes ou maladroites dont j'ai eu connaissance, et qui m'ont fort désobligé.

Ce portrait de moi-même, esquissé naguère, je l'avais repris trois fois sans pouvoir l'achever.

J'en ai précisément sous les yeux les ébauches. Elles ne manquent pas de qualités, mais elles sont un peu narquoises et par instants superficielles.

Elles témoignent en vérité de mon indifférence à mon égard et du mépris que j'ai pour l'opinion d'autrui.

Je ne me suis pas guéri de cette indifférence, et ce mépris s'est affirmé jusqu'à devenir chronique désormais – mais l'inaction qui m'est imposée depuis un an bientôt était propice à la réflexion qui conduit inéluctablement à la connaissance approfondie de soi.

En outre, ayant été le plus favorisé des hommes – et cela pendant quarante années consécutives – il se pourrait fort bien qu'une telle aventure ait eu pourtant sa raison d'être – soit qu'elle ait modifié mon point de vue en m'apportant des éléments nouveaux d'observation – soit qu'elle m'ait ancré davantage encore dans mes convictions.

Cette aventure est-elle ce « revers de la médaille » que nous prédisent volontiers tous les déshérités qui restent convaincus que tout revers a sa médaille ?

Est-elle ce « juste retour des choses d'ici-bas » – dont ne bénéficient jamais assez les malheureux ?

Non. Je croirais plutôt qu'elle est le parachèvement logique d'une existence exceptionnelle qui se devait à elle-même d'être paradoxale jusqu'au bout.

Je peux dire à présent que j'aurai tout connu.

Or, donc, croqué ce 15 avril de l'an 1945 – an de disgrâce s'il en fût, quant à moi-même – voici mon portrait sans retouches.

Je jouis d'une prestance physique qui porte sur les nerfs à la plupart des gens – mais qui me rend bien des services, d'autre part.

Ma démarche, mes gestes, et, plus encore, ma voix contribuent à me faire aimer par les uns et à me faire détester par les autres. Car je suis détesté par beaucoup de personnes – et je m'en rends bien compte.

Si j'en parle aujourd'hui fort délibérément, c'est bien pour la raison que je n'en souffre plus.

Mais que j'en ai souffert !

Je l'avoue à ma honte.

Et j'en reparlerai.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, je n'ai jamais été satisfait de mon physique. Je le trouve excessif. Et je n'ai que faire de ma force qui est herculéenne – et qui ne m'a jamais servi à rien.

Je me demande pourquoi j'ai des biceps de lutteur !

À vingt ans, je me trouvais trop gros, mais je ne faisais rien pour maigrir. Plus tard, je me suis trouvé quelconque, et j'ai toujours évité de me regarder dans les glaces – hormis pour me maquiller, bien entendu – et là, précisément, bien heureux de pouvoir me corriger un peu.

D'ailleurs, en vérité, je n'aime pas qu'on me regarde – alors que j'ai passé ma vie à me montrer !

Même au théâtre, j'ai l'espoir qu'on m'écoute – en regardant mes partenaires.

Les photographies qu'on a faites de moi en témoignent d'ailleurs. Je pose sans plaisir, en ne sachant jamais quelle contenance prendre.

Cela tient à ce que les traits de mon visage m'ont été imposés et qu'ils se trouvent en désaccord avec mon caractère, mes sentiments et mes pensées, toutes choses qui, elles, me sont propres.

Je serais différent si j'avais pu me faire – comme, moralement, je me suis fait.

Et toute lutte est vaine à cet égard, d'ailleurs. Je suis l'esclave d'un physique prépondérant – et, de même que, « à la scène », il me serait impossible de feindre avec succès l'humilité ou la réserve, j'ai dû dès longtemps renoncer à passer pour simple « à la ville ».

Quand je me suis vu à l'écran, j'ai tout de suite compris pourquoi j'étais antipathique à tant de gens.

J'ai je ne sais quoi de péremptoire et je dirai même d'infailible propre à me rendre assez odieux. Mes traits sont empâtés, mon regard est imprécis, je n'ai rien qui soit apparemment spirituel – et, à n'en pas douter, j'étais fait pour jouer les grands premiers rôles de drame. Je ne dis pas pour les jouer bien – mais pour les jouer, certainement.

Je l'ai fait quelquefois, jamais avec plaisir – hanté par la pensée que j'imitais mon père.

Je dois ajouter que je ne me suis d'ailleurs jamais considéré comme un acteur, n'ayant interprété que mes propres ouvrages. Et, parfois même, il m'est arrivé de me dire, saluant le public en fin de soirée :

— Veux-tu saluer en auteur, je te prie, et sans sourire, car c'est ta pièce en ce moment qu'on applaudit, ce n'est pas toi.

Les auteurs ont toujours envié leurs interprètes – et je n'échappe pas à la règle commune.

Mais – abordons le caractère.

Aux yeux des gens, mes deux plus grands défauts sont l'égoïsme et la vanité.

Suis-je égoïste ?

Oui, comme tout le monde – mais pas plus. Peut-être moins que beaucoup d'autres – mais cela doit se voir davantage chez un homme de mon espèce : un homme heureux.

On trouve naturel qu'un homme malheureux ne s'occupe que de soi – tandis qu'un homme heureux passera pour un monstre s'il ne s'occupe pas exclusivement des autres – les gens restant d'ailleurs convaincus qu'il n'est heureux que parce qu'il s'occupe exclusivement de lui.

Et rien n'y fait – rien n'y fera.

A-t-il un joli geste – c'est pour se faire pardonner !

Donne-t-il un peu d'argent – il aurait pu en donner plus !

En donne-t-il beaucoup – hein, faut-il qu'il en ait !

Car je suis de ces hommes à qui l'on ne pardonne rien.

On ne me pardonne même pas les malheurs qui me sont arrivés – car on est convaincu qu'aucun n'a pu m'atteindre, et qu'il n'y en a pas dont je n'aie tiré quelque profit – ce qui est vrai, d'ailleurs.

Mes maladies, mes foudres, mes infortunes conjugales, les calomnies dont je suis abreuvé depuis plus de trente ans, tout cela m'est reproché comme autant d'avantages du fait que mon travail ne s'en ressent jamais.

On ne me pardonne pas d'être le fils d'un homme incomparable – auquel il faut pourtant, bon gré mal gré, qu'on me compare, car je le renouvelle et je le continue – le talent mis à part. Même physique et même voix – et même façon d'être, héréditaire aussi. Même orgueil apparent, même dédain railleur des règles établies, même insolence quand il faut et même liberté conquise et conservée – conservée à tout prix – jusque dans la prison où je payais aussi ses quarante ans à lui de Royauté sur le Théâtre.

Deux Guitry, c'est beaucoup – pour les ratés, c'est trop. C'est trop, c'est encombrant – et ça n'en finit plus !

Et je règle aujourd'hui les dettes de mon père en acquittant les miennes.

Les femmes ne me pardonnent pas de m'être marié quatre fois – les hommes ne me pardonnent pas d'avoir quatre fois divorcé.

Et l'on verra que ceux qui m'ont fait arrêter, s'apercevant de la sottise qu'ils ont faite, ne me le pardonneront pas de sitôt.

Suis-je vaniteux ?

Moi, je prétends que non, car je me connais bien.

Aucune de mes pièces ne me satisfait complètement – et quant à la situation que j'occupe, n'ayant rien fait jamais pour y parvenir, elle me surprend bien plus qu'elle ne comble mes vœux. Je n'ai sollicité ni la Légion d'Honneur, ni l'Académie Goncourt, ni quelque fauteuil présidentiel que ce soit. Je n'ai proposé de pièces de moi à aucun directeur depuis plus de trente ans – je n'ai jamais demandé que l'on

m'interviewât, je n'ai jamais envoyé de notes à des journaux – j'ai toujours évité de me montrer dans les endroits publics – je n'ai jamais fait imprimer mon nom sur une affiche en plus gros caractères que ceux employés pour mes interprètes – et, finalement, je mets au défi mes détracteurs de fournir une preuve de cette vanité qu'on me reproche tant.

Or donc, vaniteux, non – mais épateur, ça je l'avoue.

Épateur, parce qu'au fond très épaté d'en être arrivé là.

Très épaté pour la raison que cette heureuse issue était imprévisible.

Mon incoercible paresse, en effet, et mon ignorance quasi totale ne me désignaient guère à tant de professions toutes plus absorbantes, et plus ardues d'ailleurs les unes que les autres – mais d'autre part, il m'avait plu de considérer comme autant de défis les avertissements qui m'avaient été prodigués dès ma prime jeunesse.

À ceux qui m'avaient dit : « Tu verras ! » – j'avais répondu : « Nous verrons ! »

Je n'avais pas de but, mais je faisais un rêve.

Et pour tout dire, en vérité, je ne rêvais que d'épater l'adorable auteur de mes jours.

Et je m'accuse aussi d'un peu d'ostentation.

Je suis visiblement enchanté d'avoir pu réunir chez moi tant de tableaux de choix, de livres admirables et de manuscrits précieux.

Je fais l'étalage de mes collections avec une sorte d'impudeur que j'observe – et dont je me guéris chaque jour davantage, car toutes ces merveilles, je les vois s'en aller de chez moi une à une.

Je les avais acquises avec discernement – avec amour aussi – puisque j'avais formé dès longtemps le dessein d'offrir à mon pays ma maison telle quelle, avec ses objets d'art, avec le souvenir si présent de mon père.

Un an de cauchemar a vu s'évanouir quarante années de rêves.

Non, non, ni vaniteux – ni, d'ailleurs, égoïste.

Turbulent, touche-à-tout, d'une impatience folle et dévorant la vie – du reste convaincu que rien n'est impossible – et parfois, j'en conviens, me croyant tout permis – sans volonté suivie, sans ambition réelle et pas persévérant – opposant une force d'inertie déplorable aux choses qui m'ennuient – mais faisant toujours passer le bonheur des autres avant le mien – me sacrifiant sans le savoir, ou bien alors pour mon plaisir – négligeant ma santé jusqu'à la compromettre – prodigue, je m'en flatte, mais incapable de faire un pas par intérêt – et travaillant quinze heures par jour, comme si ce n'était pas permis – tel est l'homme que j'étais – et que je suis peut-être encore.

Illusionniste-né, vite il m'est apparu qu'au mépris des coutumes et des conventions, j'avais pour mission de plaire à mes contemporains –

sans cependant jamais déplaire à Jules Renard.

Comblé par le Destin, je n'ai pas eu d'autre souci.

Il est pourtant une vertu que je possède au plus haut point – c'est le sang-froid.

Ce qu'on appelle « le coup dur » me met hors de combat, du moins physiquement, pendant quelques secondes – le temps d'en supputer toutes les conséquences. J'en vois les avantages et les inconvénients – si bien que le comique aussitôt s'en dégage. Et, dès lors, attentif, intéressé, subtil, je ne néglige rien de ce que l'incident pourrait avoir d'irracontable si je devais cesser d'y tenir le beau rôle.

En quelque circonstance que ce soit, je ne me suis jamais départi de ce calme – et j'en ai fait l'expérience, récemment, sous la menace d'une arme à feu, dans ma cellule, à trois reprises.

Je puis donc me flatter de ne m'être jamais mis en colère de ma vie.

Je n'ai jamais donné de coup de poing sur les tables ni fait claquer les portes – je n'ai jamais levé la main sur personne – et j'ai détesté pendant quelques instants ceux ou celles qui m'ont fait élever la voix.

Dans le commerce journalier, j'ai tout lieu de me croire en somme assez vivable – encore qu'à de certains égards je sois peut-être singulier.

Rien ne me distrait, rien ne m'amuse – et ce qui ne me passionne pas m'ennuie.

Je ne suis guère intransigeant, mais il n'est rien que je supporte aussi mal que l'impolitesse.

L'injure et la grossièreté elles-mêmes m'offusquent beaucoup moins.

Dans la rupture avec la femme, avec l'ami ou la maîtresse – voire avec la servante, avec le fournisseur – étant toujours hostile à la demi-mesure, je ne suis pas de ceux qui se réconcilient.

Dans la conversation, je suis intolérant, pérorateur et formel – parfois brillant d'ailleurs – mais trop persuasif et toujours volubile.

Bavard impénitent, je suis pris de vertige en prenant la parole – et je ne la rendrais pas pour un boulet de canon !

Mais il peut advenir qu'un adversaire assez rusé pour s'en saisir m'en dépossède cependant.

Quand ce malheur m'arrive – hélas ! – je tombe en un état voisin de la torpeur qui ne manque jamais d'attirer l'attention des âmes charitables.

Éprises de justice, ou prises de pitié, elles me font alors restituer mon bien – et je reviens à la vie.

Ainsi j'aurai parlé de moi pour la première – et pour la dernière fois sans doute.

Et si j'en ai parlé, si j'en ai trop parlé, que l'on s'en prenne à

d'autres.

Il n'aurait pas fallu qu'on m'en donnât l'exemple.

L'homme qu'on incarcère est tenté de se croire assez intéressant – et pour peu qu'on ait mis sa vie en question, il attache aussitôt du prix à sa personne – et beaucoup moins à l'existence.

Ce qu'on m'accusait d'être, assez injustement : égoïste, cynique, impudent et moqueur – puissé-je le devenir afin que mes ennemis, voyant la différence, en restent confondus.

Les réflexions qui suivent, notées au jour le jour au cours de cette année, achèveront de me dépeindre – et me feront mieux connaître encore.

Je n'ai qu'une passion : le travail.

Je n'ai qu'un seul bonheur : aimer.

Et je n'ai qu'un amour : la France.

Toutes réflexions faites

1947. Éditions de l'Élan.

I

Dès longtemps j'avais décelé chez mes amis les plus intimes comme un secret espoir de me voir malheureux dans mon propre intérêt.

Lorsqu'un événement se produit dans ma vie – je m'imagine aussitôt que la chose m'arrive.

J'ai déchiré le testament que je venais d'écrire.

Il faisait tant d'heureux que j'en serais arrivé à me tuer pour ne pas trop les faire attendre.

Pauvres sots qui me reprochez ma façon de dire « Moi » – si vous étiez de mes intimes, vous sauriez comment je dis « Toi ».

En amour, le plaisir que j'éprouve est pour moi secondaire.

Ma sensualité se satisfait fort bien du plaisir que je donne.

Ô privilège du génie !

Lorsque l'on vient d'entendre un morceau de Mozart, le silence qui lui succède est encore de lui.

Si ceux qui disent du mal de moi savaient exactement ce que je pense d'eux, ils en diraient bien davantage !

Je ne suis pas fort en affaires – mais je me suis fait rouler toutes les fois que c'était mon intérêt – et ceux qui m'ont roulé y ont perdu plus que moi.

— Quoi de nouveau ?

— Molière.

Il y a des gens qui augmentent votre solitude en venant la troubler.

Loin de la partager ainsi qu'ils le prétendent, ils la doublent au contraire – et, même, ils la corrompent en y mêlant la leur.

La Libération.

J'en ai été le premier prévenu.

Claude Monet semble avoir découpé ses tableaux dans des toiles d'au moins trente mètres carrés.

Il a beau leur mettre des cadres, on sent bien que le ciel ne s'arrête pas là.

Je suis si fatigué que je bâille en dormant.

Il faut se faire aussi des serments à soi-même – et, ceux-là, les tenir.

Cinq hommes armés qui m'ont conduit à la mairie !

Un instant, j'ai pensé qu'on allait me marier de force.

Il y a certaines bêtises que j'ai faites parce que je savais qu'elles seraient amusantes à raconter.

Le Théâtre est né de l'Église.

Elle ne le lui pardonnera jamais.

Jalousie de métier.

Du jour où j'ai compris quels étaient les gens que j'exaspérais, j'avoue que j'ai tout fait pour les exaspérer.

Atteint de lassitude et de mélancolie, je détourne parfois la tête – et, si je ne me surveillais pas, bien des phrases de moi commenceraient ainsi :

— De mon vivant...

« Masque mortuaire » ?

Pourquoi « masque » ?

Au contraire – tombé, le masque !

Redouter l'ironie, c'est craindre la raison.

Être privé de quoi que ce soit – quel supplice !

Être privé de tout – quel débarras !

J'ai vu faire à une femme infidèle une chose qui m'a souverainement déplu.

D'abord elle avait été infidèle – et déjà cela ne m'avait pas plu – mais, en outre, elle tournait en ridicule la prononciation et certaines façons de s'exprimer de son amant – et cela, elle le faisait dans l'espoir de détourner les soupçons de son mari. Et c'était fort antipathique, car, en somme, elle privait sa faute de la seule excuse qu'elle pouvait avoir : l'aveuglement.

L'avocat sans sa robe et le prêtre en civil se demandent si la vérité ne va pas leur échapper.

Je n'ai pas aimé le médecin que j'ai vu hier – il ne joue pas bien.

Ils sont venus me voir à l'improviste, elle et lui, ce matin – c'était urgent : ils avaient à me mentir.

La vie quotidienne est un peu comme un bal masqué.

Nos sentiments et nos travers sont là, fardés et travestis – les uns portant parfois les costumes des autres.

Artifices, faux nez, sabres de bois, postiches – tout l'arsenal de la Maison Hypocrisie est de la fête !

Notre ruse est en Ingénue – notre caprice est en Amour – notre timidité se masque d'arrogance – et notre vanité se met en Modestie.

Mais ce n'est pas encore assez : notre vulgarité s'attife en Roi-Soleil – notre avarice enguenillée prétend qu'elle est l'Enfant Prodigue – et notre lâcheté s'habille en Matamore !

Oui, déguisés, tous ils sont là – et nous sommes les seuls à ne pas les reconnaître.

II

21 février 1945.

J'ai cinquante-dix ans !

J'ai appris à aimer certains hommes par le mal que j'en avais entendu dire par d'autres hommes que je n'aimais pas.

La Chapelle Sixtine !

C'est à se mettre à genoux, c'est bien simple.

Il y a des gens dont on voit qu'ils ressemblent à leur père – bien qu'on n'ait jamais vu leur père.

On peut pleurer pendant deux jours – on ne peut pas rire pendant deux heures.

Dame ! Ce sont les autres qui vous font rire – tandis que c'est sur soi qu'on pleure.

Révolution Nationale !

Une révolution, pour ces gens-là, cela consiste à usurper des places, à ternir des réputations, à brûler des images.

(11 juillet 1941.)

Un homme devient un sectaire quand il s'est aperçu qu'il était dans l'erreur – et qu'il n'en démord plus.

Paul Valéry.

Tout poème de lui ressemble à une anthologie de ses plus beaux vers.

On n'est traduit en toutes langues que si l'on est de son pays, absolument.

Et Cervantès ne serait pas universel s'il n'était pas l'Espagne elle-même, en personne.

Être assez intelligent, c'est n'être pas assez intelligent précisément.

Être à moitié quoi que ce soit d'ailleurs est inutile, car c'est toujours l'autre moitié qui fait défaut.

Comme elle serait instructive et passionnante à consulter la liste de tous les sujets que n'ont pas abordé les hommes de génie.

J'ai fait tant et tant de projets – et depuis si longtemps, que mon avenir est plein de vieilles connaissances.

On dirait le passé d'un autre.

Ah ! Que les hommes ont donc la mémoire courte – et se peut-il qu'en devenant des pères ils oublient aussitôt qu'ils ont été des fils !

Il avait épousé sa vieille maîtresse pour n'être pas tenté de faire un jour ou l'autre un mariage d'amour.

Dans le silence de la nuit, sans le tic-tac d'une pendule, on est un sourd.

Imagine-t-on un poète français qui n'ait pas lu Villon – et qui ait du génie ?

Je n'en vois qu'un – et c'est Villon...

La Critique a sa raison d'être : elle est la providence des illettrés, des vaniteux et des crétins.

Dès lors, que de lecteurs à sa dévotion !

Ils vous diront – oh ! les menteurs – qu'elle leur mâche la besogne

en leur indiquant les livres qu'il faut lire.

C'est faux.

Elle les dispense de les lire – en leur donnant pourtant le loisir d'en parler.

Je ne désire que ce que j'ai.

Nos dénouements sont arbitraires – et le rideau final n'est qu'une solution de continuité.

Une comédie qui se termine par un mariage, c'en est une autre qui commence – ou bien, un drame.

Beau rideau cramoisi, orné de franges d'or – combien entraînes-tu de pièces dans ta chute !

Je n'aurais jamais épousé la fille de Molière ou celle de Fragonard – car je ne me serais pas reconnu le droit de faire des petits-fils à des hommes pareils.

Ma mémoire est fantasque – et parfois il m'arrive de parler très fort à l'oreille d'un myope.

Ce qui tue, c'est l'espoir.

Et, tandis qu'ils en meurent, combien on voit de gens qui disent qu'ils en vivent.

Je n'aime pas qu'on me téléphone – et je donne d'interminables coups de téléphone pour que, pendant ce temps-là, personne ne puisse me téléphoner.

Cet homme vous ennuie ?

Rendez-lui donc service – et vous en serez débarrassé.

À de certaines heures, je n'aime à fréquenter que des gens qui me sont indifférents – et plus ils me sont indifférents, plus je m'attache à eux.

Or, à ces heures-là, j'éprouve un singulier plaisir à reporter toute ma tendresse sur des objets dont la valeur – enfin ! – n'est que sentimentale : une lettre de Stendhal, un pinceau de Monet, l'encrier de Flaubert, quatre coups de crayon de Lautrec, une arabesque de Matisse...

Croquis, dessins, pastels, ébauches des grands maîtres – je vous regarde avec amour, avec respect.

Je vous adore.

Un croquis, ce n'est pas le début d'un chef-d'œuvre à venir, ce n'en est pas la fin – c'en est l'essentiel.

Voyez ces arbres faits d'un trait, ces regards faits d'un point, ces mains faites d'une ombre !

Avez-vous admiré comment Rodin, les yeux fixés sur le motif, cerne le corps d'une odalisque – avez-vous vu comment La Tour se fait sourire – comment Daumier sait mettre Rossinante au pas – comment s'y prend Degas pour que sa danseuse ait effleuré le sol la seconde d'avant – avez-vous vu comment Watteau fait s'asseoir un Marquis,

très confortablement, bien qu'il ait négligé de lui donner un siège ?

Traits de crayon – traits de génie.

Instants miraculeux qui, déjà, s'éternisent !

III

« La critique est aisée » – à qui le dites-vous !

Elle s'enrichit à nos dépens – et se nourrit de petits fours.

Oui, c'est être constant que d'adorer l'amour, et c'est ne pas changer de goût que de changer de femmes – puisque les femmes changent.

Si je relis le Misanthrope, je me dis que nous sommes cinq en ce moment, peut-être dix, peut-être mille à le relire.

Mais si je reste seul pendant vingt-cinq minutes devant le Fifre de Manet, je me dis que, pendant ces vingt-cinq minutes-là, moi seul au monde ai vu le Fifre de Manet.

Nous avons beau dire : « Mon temps... je perds mon temps... je prends mon temps... » – ce possessif est dérisoire : c'est toujours lui qui nous possède.

Il faut de temps à autre me faire souvenir des gens avec qui je suis brouillé, sans quoi je ferais des gaffes – et je les saluerais.

L'on doit apprendre à remercier. C'est tout un art. Et dans certaines circonstances n'hésitons pas à décerner nos remerciements.

Nous pouvons même aller jusqu'à féliciter celui qui nous oblige.

C'est ainsi que l'on augmente son crédit – car cela tend à démontrer que tout en somme nous est dû.

Mais non, cet homme-là n'est pas tellement faux – puisque cela se voit sur son visage qu'il est faux.

Colette.

Elle préfère les synonymes – et c'est bien ce qui rend sa phrase si jolie.

Lorsque les bons acteurs sortent de scène, ils entrent dans la pièce voisine.

Les mauvais qui s'en vont, eux, n'entrent nulle part.

Elle bâillait devant moi.

Je lui ai dit :

— Baille-baille !

L'un des mensonges les plus fructueux, les plus intéressants qui soient, et l'un des plus faciles en outre, est celui qui consiste à faire croire à quelqu'un qui vous ment qu'on le croit.

Cette diversité parfois si monotone de la vie !

C'est un ami très, très intime – il ne faut pas s'aviser de dire du mal de moi devant lui.

Il ne faut pas en dire trop de bien non plus – pitié pour lui ! – c’est un ami très, très intime.

Je ne suis détesté que par des imbéciles – ou par des gens qui sont d’une laideur extrême.

Il est vrai d’ajouter que l’un n’exclut pas l’autre et que l’idiotisme est compatible en outre avec le bicornu.

Sentant venir la mort, le photographe a dit entre ses dents :

— Attention... ne bougeons plus !

Ma vie de garçon a la vie dure – et c’est en vain que depuis quarante ans je l’enterre.

Je me demande parfois si je ne deviens pas fou, car il m’arrive de me dire :

— Plus tard, quand je serai jeune...

Lorsque le temps subitement se rafraîchit, Femmes, j’aimerais pouvoir vous mettre à toutes un manteau chaud sur les épaules.

C’était le jour de son procès.

En désespoir un peu de cause, l’accusé, s’adressant au Président du Tribunal, lui dit ingénument :

— Monsieur, je vous fais juge...

L’homme le plus modeste du monde à l’égard de sa propre valeur pensera néanmoins qu’il en sait toujours assez pour enseigner à son fils le métier qu’il exerce.

Vos amis qui vous prédisent des malheurs en arrivent bien vite à vous les souhaiter – et ils les provoqueraient au besoin pour conserver votre confiance.

À la tombée du jour, je me suis promené seul dans les bois pendant une heure. J’allais, me répétant tout bas le mot « amour » – dans l’espoir où j’étais qu’une réflexion profonde, originale ou drôle me viendrait à l’esprit.

Je disais : « L’amour... quand l’amour... si l’amour... l’amour... l’amour... » et c’était malgré moi des refrains de chansons qui me venaient à la mémoire.

De tout ce que j’avais entendu, de tout ce que j’avais lu, de tout ce que j’avais dit moi-même, il ne restait que des refrains – des refrains qui, liés les uns aux autres, ne formaient plus qu’un grand refrain berceur, doux et mélancolique.

J’avais beau faire un grand effort pour évoquer l’amour sous une forme plus haute, je ne parvenais pas à lui donner les ailes immenses dont souvent on le pare. J’avais beau me répéter qu’il est plus fort que tout, qu’on se ruine pour lui, qu’on vole et qu’on se tue, j’avais beau me souvenir et me battre les flancs – c’était en vain. Dans le silence de cette allée que j’arpentais, les mots qui me venaient étaient toujours les mêmes.

Alors, j’allai dans le passé. Je réveillai tous les amants héroïques

d'autrefois afin d'en tirer quelque chose.

Hélas !

Des serments éternels, des promesses infinies, des sanglots prolongés, de tout ce passé dans lequel je plongeais mes regards et mes mains, il ne restait plus que des petites mèches de cheveux... quelques fleurs fanées... des bijoux bon marché... des fins de lettres... des commencements de phrases... des points de suspension, des petites taches, un peu de sang... des points d'exclamation... des « oh ! »... des « ah ! »... des cris... des baisers... des baisers très longs... des baisers très courts volés à quelqu'un... des silences, des silences interminables... des murmures, des plaintes étouffées... des soupirs... d'autres cris... des silences différents... et puis, des mots... des mots... des mots méchants... des mots cruels... des mots incompréhensibles... des sobriquets... de petits mots... des mots moyens... et de grands mots, le mot « toujours »... le mot « jamais »... et le mot « adieu » qui revient tout le temps, tout le temps... et puis des vers... des vers... beaucoup de vers... des vers très longs, mais très fragiles et qui se cassent en morceaux pour qu'on puisse facilement les mettre en musique – et les refrains de chansonnettes recommençaient dans ma mémoire leur danse nostalgique et triste et souriante...

IV

On n'oublie pas qu'on a été en prison – et les autres n'oublient pas que vous y êtes allé.

S'ils l'oubliaient d'ailleurs, vous leur en parleriez – et si vous l'oubliez, ils vous en feraient souvenir.

Les romanciers fameux abordent le Théâtre – avec l'espoir sans doute de le faire sombrer.

— Je voudrais lire un livre admirable sur Voltaire.

— Lisez Voltaire.

Écoles : établissements où l'on apprend à des enfants ce qu'il leur est indispensable de savoir pour devenir des professeurs.

D'un beau nom, faire un mot – casse-cou !

Claudélie, Maurassienne, Giraldienne – Tarpéienne !

Nous éprouvons un sentiment pour nos amis – que nos amis aussi éprouvent – pour les leurs.

Le sens critique.

Dieu nous en garde !

Car ce sens déplorable annihile tous les autres.

En acquérant le sens critique, nous devenons myope et dur d'oreille, nous n'avons plus guère de nez, nous voyons s'émousser notre goût – et nous manquons bientôt de tact.

Et voilà nos cinq sens absorbés par ce parasite qui s'en nourrit et s'en régale.

Sa mort l'a fait connaître.

Il peut revenir maintenant.

Ah ! Si les gens se contentaient encore de dire des sottises.

Mais, pour notre malheur, ne prétendent-ils pas nous les faire approuver !

Ainsi, quelqu'un tout récemment m'a déclaré :

— On dira ce qu'on voudra, c'est tout de même joli la peinture.

Or, à cette ânerie qui se suffisait grandement à elle-même, il a cru devoir ajouter :

— Hein ?

Sa sollicitation m'a gâté mon plaisir.

Un homme qui ne demande jamais de service à personne finit par se faire la réputation d'un homme qui n'en rend pas.

Pourquoi, dans les villes où l'on passe, s'applique-t-on à choisir douze cartes postales différentes – puisqu'elles sont destinées à douze personnes différentes ?

Immortaliser le chef-d'œuvre d'Henry Monnier en statufiant Monsieur Prudhomme – et le placer tel quel au centre du plus bourgeois des quartiers de Paris – comme une borne.

Si la vie est une expérience, et si l'on doit revivre après avoir vécu – ma foi, mon expérience est faite, qu'on m'emporte !

Lorsque, pendant un jour entier, je me trouve privé de femme, j'ai l'impression que, ce jour-là, une femme doit se trouver entièrement privée de tout.

J'ai pris mon rhume en grippe.

Il va falloir qu'un jour enfin je me décide à lire les livres que, depuis trente ans, je conseille à mes amis de lire.

J'aurai passé ma vie à confirmer la règle.

Ces journalistes venimeux qui vous insultent, vous diffament – il ne suffit pas qu'on les lise. Il convient encore qu'on ait vu les gueules dont ils sont pourvus.

Ça renseigne et ça tranquillise.

(25 octobre 1940.)

En cherchant bien, l'on trouverait à la plupart des bonnes actions des circonstances atténuantes.

Essayiste : homme de lettres prudent qui essaye de ne rien faire – et qui, pour conserver la place qu'il occupe, se résigne à ne publier chaque année qu'une soixantaine de réflexions qui lui sont suggérées par des pensées qu'il avait réunies en volume naguère – et qui, elles-mêmes, résumaient des notes parues déjà – notes qu'il avait prises au cours de l'élaboration d'un ouvrage qu'il se proposait d'entreprendre à l'époque.

Fort estimé de ses confrères, il parvient de la sorte à se survivre en marge – en marges de ses livres.

J'ai la prétention de ne pas plaire à tout le monde.

— Quoi de nouveau ?

Molière.

Il y a des gens qui parlent, qui parlent, qui parlent – jusqu'à ce qu'ils aient enfin trouvé quelque chose à dire.

Se méfier des vieux qui disent : « Place aux jeunes ! »

Ils n'ont qu'à s'en aller, s'ils aiment tant les jeunes !

Or, il faut observer que ceux qui disent : « Place aux jeunes ! » ne leur offrent jamais que les places des autres.

C'est la familiarité de mes ennemis qui, plus que tout, me désoblige – car elle laisserait à supposer que ce sont là d'anciens amis.

Avoir dit, de bonne foi, le contraire de la vérité, c'est s'en être approché – de dos – mais de bien près.

Et l'astronome sincère qui, vers 1603, se serait écrié : « Puisque la terre ne tourne pas... » aurait singulièrement facilité sa tâche à Galilée.

Je suis libre d'avoir une opinion – et c'est déjà très beau – mais je voudrais bien être libre aussi de n'en pas avoir.

La nécessité pour l'auteur dramatique de se tenir toujours à sa disposition, l'obligation où il se trouve d'être quand il le faut son propre cobaye, cette optique singulière, cette faculté de voir « théâtre », de ne voir même que « théâtre » et de ne procéder jamais que par réplique, plaidant le pour, plaidant le contre, à tour de rôle – voilà toutes les raisons qu'il a de rester à l'écart des affaires publiques.

Si l'on a pu voir en effet des romanciers prenant parti, si l'on a vu des gens de lettres et des poètes se tourner vers la politique un instant – du moins constate-t-on que, de Corneille à nos jours, nul auteur dramatique ne s'y est fourvoyé.

L'écrivain de théâtre ne peut se départir en aucun cas, jamais, de son indépendance. Et l'accuser d'avoir un jour pris position, c'est tout bonnement lui contester le don du théâtre.

N'observant les événements et les hommes que du point de vue purement scénique, il doit en rester le témoin vigilant – mais combien détaché – s'il veut en être un jour le peintre scrupuleux.

Pour son malheur – hélas ! – l'homme qui s'abstient d'avoir une opinion devient bientôt suspect à « tous les partis.

Nous vivons en un temps où la plupart des gens se croiraient déshonorés s'ils n'avaient pas d'opinion.

Ils en ont une en Art, une autre en politique, une autre en poésie – et qu'importe qu'elles soient incompatibles entre elles !

Il faut apparemment que rien ne leur échappe.

Ils préfèrent avoir une opinion, fût-elle absurde, sur Pascal, plutôt que d'être obligés d'avouer qu'ils ne l'ont pas lu.

Par exemple, ils diront :

— Pascal, oui... c'est possible... mais, moi, je n'aime pas les sectaires.

Phrase entendue par eux un jour – dont ils se serviront pendant toute leur vie, refusant à en dire davantage – et pour cause.

Et les personnes présentes, qui n'auront pas lu davantage Pascal — et qui ne savent pas très bien ce que c'est qu'un sectaire – se le tiendront pour dit.

Ceux qui se croient obligés d'avoir une opinion se montrent sans respect pour l'opinion d'autrui – et pensent que la leur doit toujours prévaloir.

Ce sont pourtant des gens qui, d'ordinaire, donnent leur amitié à n'importe qui, se sont mariés n'importe comment, élèvent leurs enfants en dépit du bon sens et se trompent une fois sur deux dans leurs affaires.

Mais tous les démentis que la vie aura pu leur donner ne sauraient ébranler leur conviction formelle qu'ils savent cependant se faire une opinion.

Ils disent : « Voici mon opinion... telle est mon opinion... »

Ils considèrent qu'elle est leur œuvre personnelle – et ne s'aperçoivent pas que cette opinion dont ils s'enorgueillissent est fort exactement celle de leur beau-frère ou bien de leur concierge.

V

Mon nom était fait.

Je me suis fait un prénom.

L'homme qui ne tient pas compte du scepticisme éventuel de son interlocuteur ne me semble pas être un homme complètement intelligent.

J'écris une lettre et je l'envoie.

Le brouillon en est là, sous mes yeux.

Je le relis.

Je n'en suis pas satisfait – mais la lettre est partie !

Je corrige le brouillon quand même.

La Folle de Chaillot.

J'ai l'impression que Giraudoux a dû partir avant la fin.

Les bons acteurs sont à la scène exactement comme à la ville – et les mauvais sont à la ville exactement comme à la scène – aussi mauvais.

Certes, il y avait à Drancy le dessus du panier à salade – mais il faut avouer que tous n'étaient pas dignes du malheur qui leur arrivait.

Il est fort indiscret de regarder quelqu'un qui dort – car c'est lire

une lettre qui ne vous est pas adressée.

Il y a des êtres prédestinés – qui peuvent parvenir à tout en faisant diamétralement le contraire de ce qu'on leur conseille.

Voilà un homme que je connais à peine – et qui cependant me déteste comme si nous étions parents.

Les mots qui font fortune appauvrissent la langue.

Moreno.

Elle a l'air d'une femme qui vient pour vous dire la mauvaise aventure.

La Vie des Abeilles de Maeterlinck en est à sa quatrième traduction en langue portugaise !

Je ne sais rien de plus émouvant que cette jeunesse éternelle d'un chef-d'œuvre qui voit mourir ses traductions l'une après l'autre, de vieillesse.

Il est doux de penser que la plus belle main du monde, moulée vivante, est moins vivante ainsi que sculptée par Rodin.

Il y a des gens qui vous disent si gentiment :

— Bonjour...

Qu'on est tenté de leur répondre :

— Très bien, merci.

Il ne devrait pas y avoir de chefs-d'œuvre plus beaux que les livres scolaires.

Si vous êtes un jour traité de parvenu, tenez pour bien certain que vous serez arrivé.

Elle est si parfaitement laide – qu'elle devient vraiment jolie dans un bon miroir déformant.

Le peu que je sais, c'est à mon ignorance que je le dois.

Mes ennemis, ma foi, me font beaucoup d'honneur : ils s'acharnent après moi comme si j'avais de l'avenir !

C'est encore plagier un auteur que de faire systématiquement le contraire de ce qu'il fait.

Nous sommes loin de nous douter des services que pourraient nous rendre nos défauts – si nous savions les mettre en œuvre.

Ce qui ne tolère pas la plaisanterie supporte mal la réflexion.

Dans une discussion qui va s'envenimer, faire aussitôt celui qui devient dur d'oreille – et faire répéter sa phrase à l'interlocuteur.

Redite, articulée – comme elle s'arrondit aux angles tout de suite !

Ils se sont emparés de Lavoisier – et ils lui ont coupé le corps.

Cet homme qui, depuis deux ans, dit de moi pis que pendre, est mort hier au soir.

Je n'en demandais pas tant !

Et, d'autre part, je veux espérer qu'ils ne vont pas tous chercher à s'en tirer de cette façon-là !

Bien qu'il soit natif de Salzbourg – lorsque Mozart est venu au

monde, il est venu au monde entier.

Un critique de profession s'est avisé de publier quatre cents pages sur Molière – mais en dépit de ses éloges, il ne parvient pas à le diminuer.

Si vous croyez que ce n'est pas parler de soi que de donner son opinion sur autrui !

Tandis qu'ils me palpaient – ceux qui m'ont arrêté – je me suis fait le serment d'être le spectateur des événements qui allaient se produire.

Je n'ai pas l'habitude de jouer dans les pièces des autres.

Point de vue théâtral – qui transpose la vie sans la dénaturer et qui la rend toujours – et pour le moins – vivable.

— Quoi de nouveau ?

— Molière.

Jouer la comédie, c'est avoir un rendez-vous d'amour tous les soirs à 9 heures avec mille personnes.

Depuis deux ans, tous les soirs, à 9 heures, je frappe avec ma plume, au fond de l'encrier, trois petits coups discrets.

Théâtre, mes amours, on vous adore – et l'on vous hait.

On vous insulte, on vous jalouse – on vous envie !

On vous condamne, on vous exècre – on vous désire !

On vous dénigre, on vous méprise – on vous préfère !

C'est si beau, le Théâtre – et un théâtre, c'est si beau !

Ça l'air d'un vieux bateau.

C'est l'intérieur de quelque vieille caravelle, avec ses mâts et ses cordages – avec ses passerelles et ses immenses toiles que l'on enroule et qu'on déroule – et qui ressemblent à des voiles – toiles de fond où l'on voit passer des nuages et qui sont perforées d'étoiles.

Et le trou du rideau, c'est un petit hublot par lequel on vient regarder si la salle n'est pas houleuse – car, d'un four on dira que la pièce a sombré.

Et nous avons aussi, nous autres, des vedettes – qui n'hésitent jamais à se mettre en avant.

Cabotage et cabotinage, dame ! ça se ressemble un peu – et bateleur et batelier, ça se ressemble aussi d'ailleurs.

Et nous avons la nostalgie, Public, de ce flot que vous êtes – qui revient tous les soirs, qui n'est jamais le même et qui garde pourtant toujours la même forme – et votre rire qui s'élève et qui grandit – et qui s'éteint tout doucement, rappelle un peu le bruit magnifique et charmant que font les vagues sur la grève.



L'AUTEUR DE L'AUTEUR

VI

N'ayant pas eu d'enfant – je suis toujours un fils.

Si, lorsqu'ils prennent la parole, les idiots brusquement disaient le contraire de ce qu'ils allaient dire, ce serait ébouriffant.

Ils continueraient d'être des idiots – et ne diraient pourtant que des choses sensées.

Avez-vous observé tous vos amis – de dos ?

Ne le faites jamais.

Rarissimes sont ceux que vous rappelleriez.

Quand il lui prend la fantaisie d'écrire en prose, il faudrait à Paul Fort un dictionnaire spécial de mots qui ne riment pas.

Que de lettres l'on n'écrit que pour leur post-scriptum !

L'intelligence incite à la réflexion – et la réflexion conduit au scepticisme.

Le scepticisme, lui, vous mène à l'ironie.

L'ironie, à son tour, vous présente à l'esprit – qui se trouve en rapport direct avec l'humour – qui fait si bon ménage avec la

fantaisie !

L'ironie.

C'est le scepticisme – très à son avantage.

Être ironique, ce n'est pas seulement douter de la clairvoyance des autres – c'est mettre en doute aussi sa propre clairvoyance à l'égard du prochain.

Et, dès lors, l'ironie est le seul témoignage de modestie qui ne soit pas entaché de vanité.

L'esprit.

De même qu'une réflexion juste a plus de rayonnements qu'une grenade n'a d'éclats, un trait d'esprit a plus de pénétration qu'une balle de mitraillette.

Une époque, cela se raconte en quelques « mots ».

Méfions-nous !

L'humour.

Pour qu'une plaisanterie humoriste ait, si j'ose dire, son plein rendement, il convient que trois personnes soient en présence : celle qui la profère – celle qui la comprend – et celle à qui elle échappe. Le plaisir de celle qui la goûte étant décuplé par l'incompréhension de la tierce personne.

La fantaisie.

Les vertus sont impersonnelles – et la probité d'un coiffeur ressemble à s'y méprendre à celle d'un fruitier.

Il n'en va pas de même avec la fantaisie.

Celle d'Henry Monnier diffère essentiellement de celle d'Alphonse Allais.

Les vertus que nous pouvons avoir nous ont été prêtées – et nous devons les rendre intactes à notre mort. On les attend – pour les prêter à d'autres ensuite.

La Fantaisie, elle, n'est pas un prêt, elle est un don. Elle est un sixième sens – qui, à l'image de nos autres sens, naît, vit et meurt avec nous.

Et : « Je te lègue ma Fantaisie » – ne serait pas moins extravagant que : « Je te lègue mon odorat ».

Par un juste retour des choses d'ici-bas, le Docteur s'est laissé tomber dans un fauteuil en disant à mi-voix :

— Mes malades me tuent !

Je conviendrais bien volontiers que les femmes nous sont supérieures – si cela pouvait les dissuader de se prétendre nos égales.

Que d'aventures qui m'arrivent et qui ressemblent à des comédies !

Que de sujets, journellement, m'apporte encore la vie !

Mais, dans la vie, hélas ! on ne fait pas tomber le rideau quand on veut.

Imitez vos défauts pour vous en corriger.

Vous buvez trop d'alcool ?

Faites semblant d'être ivre – et vous en boirez moins.

Vous êtes pointilleux ?

Froissez-vous sans raison aucune – et vous rirez.

Vous êtes coléreux ?

Simulez la colère – et vous verrez combien c'est bête la colère.

J'ai, depuis vingt années, cet homme à mon service – et sa fidélité fait l'admiration de tous ceux qui m'entourent.

Je n'y contredis pas – mais j'aimerais aussi qu'on admirât la mienne.

Lorsque votre moral se trouve être au plus bas, remontez le moral d'un moins heureux que vous.

Vous trouverez pour lui des arguments auxquels vous n'aviez pas songé pour vous – et dont vous ferez votre profit.

Au Cinématographe, les sentiments, les mots et les gestes sont faux quand les arbres sont vrais.

Il ne faut pas s'en étonner.

Jouer la comédie, c'est mentir avec l'intention de tromper. Tout doit mentir autour de soi.

Le bon acteur doit dire mieux : « Je t'aime ! » – à une actrice qu'il n'aime pas, qu'à l'actrice qu'il aime. Il doit mieux donner au public l'impression qu'il mange en scène, s'il ne mange pas vraiment.

Le fin du fin, c'est paraître amoureux d'une actrice qu'on aime – et c'est manger d'un vrai poulet en faisant croire qu'il est en carton.

Il est des écrivains que l'on connaissait mal, sur lesquels on se jette, et qui vous ensorcellent – et qui, pendant un mois, vous dispensent des autres.

Ce sont ordinairement des écrivains de second ordre.

Les grands hommes, orgueilleux et distants, eux, n'ayant rien à redouter, vous adressent généreusement aux autres avec l'air de vous dire : « Allez et revenez ! »

Je croyais que l'on canonisait ceux qui avaient fait des miracles ?

J'aime tellement la langue française que je considère un peu comme une trahison le fait d'apprendre une langue étrangère.

Et puisqu'on dit communément qu'on ne sait pas un traître mot de telle ou telle langue, que ne dit-on d'un homme qu'il est en train d'apprendre quelques traîtres mots d'allemand – par exemple.

C'est une erreur de croire qu'en parlant bas à l'oreille de quelqu'un qui travaille on le dérange moins.

Qu'il accède au pouvoir – je n'en serais pas surpris. Il a bien des atouts en effet dans son jeu, et, même, il se pourrait qu'il devînt populaire – mais je doute qu'il ait jamais pour lui la minorité.

Que de gens ne se montrent bien élevés que parce qu'ils ont des domestiques !

Combien de « patrons » livrés à eux-mêmes doivent se conduire comme des mufles et s'empiffrer comme des porcs.

Il y a des tableaux qui sont beaux à crier.

Une bibliothèque où ne figurerait pas l'œuvre d'Anatole France serait boiteuse – et elle pencherait du mauvais côté.

Oh ! Je me doutais bien que quand on est dans le malheur, on ne peut guère compter sur ses amis intimes – mais je m'étais imaginé que l'on pouvait du moins tabler sur ses vrais ennemis.

Naïf, je me disais que ceux qui me détestent auraient la loyauté de prendre ma défense – dans leur propre intérêt, pour paraître équitables – et par ambition.

Mais ils ont préféré perdre tout leur crédit.

On ne peut décidément compter sur personne !

Remercions le Ciel que Voltaire et Rousseau se soient ainsi tenus éloignés l'un de l'autre.

C'est ce qui nous permet de les mettre en pendants.

Lorsque Monsieur Renan parvint au Paradis, le Bon Dieu s'écria :

— Ah ! Que j'étais anxieux de vous voir !

— Eh bien, et moi donc, lui répondit l'auteur de la Vie de Jésus.

Dieu n'est pas, à mon sens, un sujet de conversation et ce n'est pas encore assez que de le prendre au sérieux.

Je tolère assez mal que, d'un air pénétré, les gens s'en entretiennent – et je préférerais que l'on en plaisantât.

Je n'admets pas qu'on en dispose – et que tout un chacun le mette à sa portée.

Je n'admettrai jamais qu'on se dise averti de ses desseins secrets, de ses ressentiments et de ses préférences.

Je n'aime pas qu'on s'en remette à lui du soin d'être vengé – ni qu'on l'accable de demandes saugrenues.

Je n'aime pas non plus qu'on mette à son actif la mort prématurée d'un oncle à héritage, une victoire militaire ou bien la guérison d'une

albuminurie.

Je n'aime pas qu'on l'amadoue par des promesses – et que, par des offrandes, on ait l'air quelque peu de lui graisser la patte.

Enfin, je n'aime pas que l'homme en fasse un homme – à sa piètre mesure.

Quelque modestes que s'appliquent à paraître les croyants, je les trouve impudents – et maladroits d'ailleurs.

Leur maintien compassé, la feinte humilité de leurs regards fuyants, leurs propos abrégés, leur affectation, leurs mines entendues, – toute leur attitude enfin laisserait à penser qu'ils sont en relations personnelles et suivies avec le Créateur, – ce qui me semble excessif pour le moins.

Et je ne vois que les athées pour m'être plus antipathiques.

Ceux-là ne portent pas à rire.

La gravité maussade et froide avec laquelle ils parlent du Néant me rend l'idée de Dieu séduisante au possible.

Leurs arguments décolorés tombent à plat – et quand ils cherchent à convaincre, ils en sont pour leurs frais, car la démonstration qu'ils font de la non-existence de Dieu leur donne aussitôt l'air de nier l'évidence.

Ne pas croire en Dieu, c'est repousser une hypothèse ravissante.

Nier Dieu, c'est croire en soi : – comme crédulité, je n'en vois pas de pire !

Nier Dieu, c'est se priver de l'unique intérêt que peut avoir la mort.

Et, pour tout dire enfin, l'athée n'est à mes yeux qu'un fanatique sans passion, sans haine, sans amour – sans ironie d'ailleurs – et, partant, sans excuse.

Et, s'il faut en conclure, que faut-il en conclure ?

Les témoignages accumulés de la présence au Ciel du Divin Créateur sont loin d'être probants.

Mais, d'autre part – assurément – la « preuve du contraire » est inimaginable.

Or donc, précisément, il n'en faut pas conclure.

Il faut laisser à Dieu le bénéfice du doute.

Ce doute, dès l'enfance, on devrait le glisser dans nos âmes – et nous saurions dès lors en faire notre profit.

Rien au monde n'est plus obsédant que le doute. Aucune conviction n'a sa ténacité. Et quand il est ancré en nous, rien ne peut l'arracher.

Le bonheur et la joie, la fortune et l'amour, tout aussi bien que l'injustice et le malheur, nous y maintiendraient davantage – car douter de l'existence de Dieu, c'est douter plus encore de sa non-existence.

Quant à celui qui va mal faire, c'est dans ce doute seul qu'il peut

s'en abstenir – puisqu'il n'est pas d'accommodements possibles avec le doute.

Et quant à moi, je doute en Dieu.

Et je me dis que s'il existe, il doit être tellement intelligent, compréhensif, spirituel même, qu'il ne doit pas être surpris du sentiment d'incertitude qui m'anime à son égard – incertitude raisonnée qu'il a d'ailleurs tout le loisir de transformer en certitude à l'instant même.

La moindre apparition sera la bienvenue.

VII

On ne m'aime jamais sans me haïr un peu.

On ne me hait jamais sans un rien de tendresse.

Français, nous n'avons pas, nous, le sens de l'humour, mais, grâce au Ciel, nous possédons le sens du ridicule – et c'est ce qui nous sauve – à la dernière minute.

Il y a des heures où l'on préfère à tout Jean-Jacques – de même qu'il y a des minutes où rien n'est plus délectable au monde qu'un peu d'eau vive prise à sa source et qu'on porte à ses lèvres au creux de ses mains jointes.

Il possède, en effet, l'inestimable don de complaire à l'esprit comme on plaît à l'oreille – et le prodige est tel que les mots qu'il emploie sont agréables aux yeux.

Ma femme s'est remariée avec un emballleur.

Je suis le premier mari de la femme d'un emballleur.

Il est possible, en ce moment, que j'aie raison – mais je me demande si c'est mon intérêt d'avoir raison en ce moment.

Victor Hugo s'est contredit pour être sûr d'avoir tout dit.

Nous disons volontiers que l'Avenir est à nous – mais c'est faux.

Le Passé seul est vraiment nôtre.

Et il n'y a pas de Présent puisque chaque instant qui s'écoule tombe dans le Passé.

Le Passé se nourrit des minutes présentes et c'est ainsi qu'il nous absorbe.

Donc, ce n'est pas encore assez que de dire à l'enfant :

— Songe à ton avenir.

Il faut lui dire encore :

— Prépare ton passé !

Il est possible, en ce moment, que j'aie raison – mais je me demande si c'est mon intérêt d'avoir raison en ce moment.

Victor Hugo s'est contredit pour être sûr d'avoir tout dit.

Nous disons volontiers que l'Avenir est à nous – mais c'est faux.

Le Passé seul est vraiment nôtre.

Et il n'y a pas de Présent puisque chaque instant qui s'écoule tombe dans le Passé.

Le Passé se nourrit des minutes présentes et c'est ainsi qu'il nous absorbe.

Donc, ce n'est pas encore assez que de dire à l'enfant :

— Songe à ton avenir.

Il faut lui dire encore :

— Prépare ton passé !

Musset a échappé à Sainte-Beuve – comme on échappe à un accident.

Ce qui, probablement, fausse tout dans la vie, c'est qu'on est convaincu qu'on dit la vérité parce qu'on dit ce qu'on pense.

Est-ce qu'il n'y a pas au Panthéon plus de « coupables » que de Juges ?

Suspendre Segonzac !

Mais c'est au mur, Messieurs, qu'on suspend Segonzac !

Merci, gendarme paternel, merci, gendarme avec pitié, qui, me considérant comme un petit enfant, m'avez dit ce jour-là :

— Donnez-moi vos menottes.

Tant d'épreuves – pourquoi !

Je suis incorrigible.

Et même enfin j'admire que, cessant d'être un point de mire, on puisse devenir aussi vite une cible.

Sois de ton temps, jeune homme – car on n'est pas de tous les temps, si l'on n'a pas d'abord été de son époque.

— Quel dommage que vous n'ayez pas un fils !

À cette phrase, à ce regret que l'on m'a si souvent exprimé, je répons aujourd'hui :

— Ç'aurait fait trois Guitty. J'ai eu pitié de mes confrères.

Rastelli, le jongleur – avec ses deux mains droites.

Je fonderais bien un parti – n'était la crainte de voir des gens s'y affilier.

La littérature hermétique.

C'est ce que j'en saisis justement qui m'échappe.

On peut être hermétique et ne rien renfermer.

Il y a des portes sans issue – et il y a même de fausses portes.

Aimez la chose à double sens – mais assurez-vous bien d'abord qu'elle ait un sens.

Certes, ce n'est pas une raison parce que vous ne comprenez pas pour que cela ne signifie rien – mais ce n'est pas une raison non plus pour que cela signifie quelque chose.

Quand on vous assure :

— C'est profond.

Répliquez donc :

— C'est creux, peut-être.

Et quand une œuvre d'art vous donne le vertige, souvenez-vous que ce qui donne le mieux encore le vertige, c'est le vide.

Personne autour de moi, jamais, ne s'est rendu compte à quel point j'aurais pu être malheureux si je l'avais voulu.

Vous me jugez sur mes réponses ?

Si vous croyez que je ne vous juge pas sur vos questions !

Revendiquons le droit de plaisanter sur tout – mais ne plaisantons pas avec l'esprit : c'est trop sérieux.

Car, en regardant de près les choses ; Tartuffe, c'est autrement sévère que Cinna – Candide, c'est très grave – et Bernard Shaw, pourtant, c'est plus sérieux qu'Ibsen !

Il n'y a qu'une forme de haine qui soit sincère et qui soit vraie, qui soit avouable et qui soit propre – elle a pour nom : le mépris.

On peut venger quelqu'un – mais se venger, soi, non.

Non, non – n'être jamais parmi ceux qui haïssent.

Tâcher d'être plutôt parmi ceux que l'on hait – on y est en meilleure compagnie.

Au choix : mort violente – ou pas violente ?

Elle est pour moi toujours violente – car mourir, je trouve ça violent !

Les chiffres sont éloquents – et il devrait y avoir un Ministère de la Reconnaissance Nationale dont le numéro de téléphone serait : Invalides 14-18.

— Quoi de nouveau ?

— Molière.

Il est neuf heures, je travaille – et le repas du soir est servi déjà depuis vingt minutes – et la pendule, sans arrêt, me conseille : « Dîne donc, dîne donc, dîne donc... »

DÉDICACE

Ce singulier ouvrage où j'ai mis le meilleur de moi-même et le pire, je le dédie à mes amis.

Et puisque, par bonheur, j'ai deux sortes d'amis : les meilleurs et les pires, je dédie le meilleur de moi-même aux meilleurs, et le pire de moi, je le dédie aux autres.

À ma libération, j'avais précisément dressé la double liste des « fidèles » et des « traîtres ».

Or, j'observai bientôt que l'une piétinait, tandis que l'autre allait s'allongeant tous les jours.

Celle qui s'allongeait, qui s'imposait à moi, formelle, concluante, était celle des traîtres. Et, devant leur nombre accablant, il m'apparut alors que l'ingratitude et la peur étaient des sentiments on ne peut plus normaux.

À telle enseigne que j'en arrivais même à considérer ceux qui m'étaient restés fidèles comme des espèces de monstres dont je ferais peut-être bien de me méfier à l'avenir.

C'était aller trop loin.

Mais, aussi bien, c'était leur faute !

Pourquoi m'être restés fidèles – quand les autres me trahissaient ?

Si tous encore m'avaient trahi, j'aurais compris.

Mais – franchement – pourquoi ceux-ci et pas les autres ?

Ou bien alors : pourquoi les autres – et pas ceux-ci ?

Ils auraient dû se mettre d'accord !

J'en étais là de mes pensées – lorsque la vérité soudain m'est apparue.

Que mes amis que j'ai perdus soient indulgents, qu'ils me pardonnent – j'ai compris.

Moi qui les accusais – j'en ai honte à présent ! – car le pacte, en effet, c'est moi qui l'ai rompu.

Notre amitié s'était fondée sur mon bonheur, sur cette chance inouïe qui me favorisait depuis quarante années – quand ils ont eu le sentiment que mon bonheur pliait bagages et que ma chance était au diable, il est juste après tout qu'ils m'aient tourné le dos.

Pour eux, la comédie était jouée – rideau !

Mais que penser de vous, alors, « monstres » qui m'êtes restés fidèles – et que je porte dans mon cœur ?

Qui vous retient ?

Qu'attendez-vous ?

Nous avons cependant signé le même pacte.

Vous n'estimez donc pas qu'il est rompu ?

Pourquoi ?

Pour vous, la comédie n'est pas finie encore – ?

Eh ! Eh !

Qui sait ?

Ce n'est peut-être qu'un entr'acte...

ELLES ET TOI

Édition pré-originale dans le journal Quatre et Trois (15, 22, 29 août/5 septembre 1946), chez Raoul Solar, Monte-Carlo.

Oui, *Elles et Toi* : les autres femmes et toi – pas comparativement – mais il n'en reste pas moins que toutes ces réflexions me sont venues à l'esprit durant notre aventure car, ou bien tu m'as fait penser aux autres, ou bien tu m'en as fait souvenir.

Or donc, ce petit livre est l'histoire de ton règne.

J'en ai respecté le désordre, afin de conserver l'ordre chronologique de ces pensées – que je te dois.

Elles ne te sont pas toutes favorables.

Je suis le premier à le regretter.

Mais puisque je te les devais – tu ne les as pas volées !

*

Avoir à soi un être humain, tout lui donner – lui donner tout : l'amour des Arts, de la nature et de la vie – faire enfin son bonheur, et l'entendre un beau soir crier : « Je suis heureuse ! » – c'était cela mon rêve – et n'en ai pas eu d'autre.

Hélas !

On ne peut pas faire leur bonheur – de force.

Et celles que nous ne rendrons pas heureuses à notre idée sauront nous rendre malheureux à leur façon.

Faire des concessions ?

Oui, c'est un point de vue – mais sur un cimetière.

On peut bien – au besoin – se passer d'être heureux, si l'on fait le bonheur de celle que l'on aime – car la vue du bonheur que l'on donne réjouit l'âme et satisfait la vanité. Mais conserver par-devers soi une femme qu'on ne rend pas heureuse, c'est faire le malheur de deux femmes à la fois : de celle, tout d'abord, qui pourrait être heureuse entre les bras d'un autre – et puis de celle aussi qui, peut-être, à sa place, elle, serait heureuse – et vous rendrait heureux.

En vérité, j'ai pour la femme un tel amour, et pour l'amour un tel penchant, que la pensée de vivre à deux sans s'adorer me fait horreur.

Par respect pour nous-mêmes, précipitons la fin de nos amours qui s'amenuisent – et que que s'aimer modérément soit l'apanage des médiocres.

Dès l'instant qu'on s'abstient de faire ouvertement des projets d'avenir, c'est qu'on en fait mentalement qui ne concernent plus la personne présente.

Et qu'on le veuille ou non, celle qu'on aime encore devient bientôt « la précédente » – alors même que celle qui va lui succéder n'est pas choisie déjà.

Il y a un an, quand nous passions la soirée ensemble, nous la passions seuls tous les deux.

Quand il nous arrive aujourd'hui de passer la soirée ensemble, nous la passons seuls l'un et l'autre.

Mariage de raison – folie.

Et mariage d'amour aussi – mais le risque est moins grand.

Et il n'y a de raisonnable, en vérité, que les divorces – on se connaît.

Et je crois aux divorces de raison.

Nous étions tous les deux l'un en face de l'autre – et j'ai lu dans ses yeux qu'elle ne m'aimait plus, qu'elle envisageait tout ; l'avenir incertain, sa trahison, la mienne, et ma colère, et ma douleur, et même aussi ma haine – et même aussi ma mort.

Et armée jusqu'aux dents, cuirassée, implacable, elle ne voyait pas dans mon regard éteint que j'avais commencé à l'oublier déjà.

Allons, faisons la paix, veux-tu : séparons-nous.

Et puisque tu tiens absolument à me devenir indifférente – c'est entendu, je te pardonne.

À l'égard de celui qui vous prend votre femme, il n'est de pire vengeance que de la lui laisser.

Elle est partie en claquant les portes.

Elle avait l'air de gifler ma maison.

— Monsieur est servi !

Je n'avais pas entendu cela depuis bien des années.

Et ce bon serviteur ne croit pas si bien dire !

Elle est partie – enfin !

Enfin, me voilà seul !

C'était, depuis bien des années, mon rêve.

Je vais donc enfin vivre seul !

Et, déjà, je me demande avec qui.

*

**

Tu m'es tombée du ciel – comme parachutée – une ombrelle à la main et le sourire aux lèvres.

Depuis trois ans tu me plaisais.

Je ne t'en avais jamais rien dit.

J'évitais même de m'en parler. Mais je pensais souvent à toi. Tu faisais partie de mes rêves – et je te mettais de côté pour plus tard.

Quand une femme qui me plaît me fait demander au téléphone, je me donne vite un coup de peigne avant d'y aller.

Ta bouche m'a tendu notre premier baiser – comme s'il était entre tes lèvres – comme un fruit.

Instinct miraculeux des femmes qui font le geste qu'on espère, qui savent ne pas dire le mot que l'on redoute et qui vous donnent le baiser que l'on attend !

Pourtant, pendant les premiers jours, il faut se résigner à s'entendre appeler Jim, Jo, Fred ou Bobby.

Quand elles s'en aperçoivent, elles en restent confondues.

Pas tant que nous !

Toi, prudente, tu m'as tout de suite appelé « chéri » – j'en suis resté confus.

Aimer, c'est faire constamment l'amour, à tout propos – jusqu'en paroles.

Et c'est le faire où que ce soit, n'importe quand – parce qu'on est heureux, parce qu'on est morose, parce qu'on se sent bien, parce qu'on est malade – et parfois même aussi parce qu'on n'en a pas le temps.

Elle était juchée sur dix centimètres de talons, les épaules de son manteau étaient rembourrées à la mode, elle venait de faire faire sa permanente et ses racines, ses ongles étaient carminés sang-de-bœuf, ses yeux bleus s'ornaient d'une frange de faux cils, on voyait que son fond de teint était invisible, le rouge qu'elle avait aux lèvres en rectifiait les courbes – et avouez qu'il faut être aussi fou qu'un homme amoureux pour dire à cette femme :

— Dis-moi la vérité, c'est tout ce que je te demande.

Qu'elle laisse tomber ce manteau, descendez-la de ses souliers, qu'elle dépose ses faux cils, débarbouillez-la au savon, puis prenez entre vos mains son visage mis à nu, et vous vous apercevrez qu'elle avait maquillé un masque.

Le mystère en effet subsiste – et l'on en arrive à se demander si, avec tous leurs artifices, elles n'avouent pas davantage.

Tu es aussi peu que possible la femme qu'il me faut.

C'est bien tentant !

Elles nous aiment en bloc – nous les adorons en détail.

Nous, nous avons une tête – elles, elles ont des yeux, un nez, une bouche, des cheveux et des oreilles.

Nous, nous avons un corps – elles, elles ont des épaules, des seins, des bras, des hanches.

Et si nous avons, nous, des jambes – elles, elles ont des cuisses, des genoux, des mollets et des pieds.

Dis, veux-tu que ce soit pour toute la vie ?

Nous verrons bien le temps que cela durera.

Comment les autres hommes peuvent-ils vivre sans toi ?

On n'est pas toujours en beauté – mais ne t'en inquiète pas.

Tu me plais tellement que, quand il t'arrive de n'être pas jolie, je te trouve belle.

Quand on dit d'une femme qu'elle est cultivée, je m'imagine qu'il lui pousse de la scarole entre les jambes et du persil dans les oreilles.

Toi, quand tu arriveras un jour à l'heure, c'est que tu te seras trompée d'heure.

Ce qui les inquiète toutes – à leur propre sujet – c'est la facilité avec laquelle je me console du départ de la précédente.

Elle s'attache à moi à la façon du lierre.

Décidément, je suis mûr !

Dieu, que tu étais jolie ce soir au téléphone !

Quand on aime une femme laide il n'y a pas de raison pour que cela cesse – même, au contraire. On l'aimera de plus en plus, puisque si la beauté s'altère avec le temps, la laideur, elle, s'accentue.

Je t'adore !

Et j'appelle ça une pensée.

S'aimer profondément, indissolublement – évidemment, oui, c'est beaucoup – mais c'est tout de même se contenter de peu.

Lorsque tu tardes à t'éveiller, je me réjouis d'abord en songeant que tu auras bien dormi – mais je finis toujours par me demander si ce n'est pas parce que tu as mal dormi que tu tardes tant à t'éveiller.

Quand vous dites à une femme qu'elle est une des dix plus jolies femmes de Paris, elle se demande aussitôt quelles peuvent bien être les neuf autres – et elle les recherche comme pour les gifler.

Oui, d'accord – il est adorable ton corps.

Tâche d'en être digne.

Lorsque celle que j'aime est là, tout près de moi, quand je la sens qui s'abandonne dans mes bras, je ne la considère plus que comme un être humain, sans personnalité, sans nationalité, sans parents, sans argent, sans défauts, sans défense, que je ne connais guère et qui m'appartient cependant.

J'écoute les battements de son cœur avec émotion, je la protège – et j'ai l'air de dire au monde entier : « Essayez donc de me la prendre ! »

Donnerais-je ma vie pour elle ?

Oh ! Sûrement – mais qu'on ne me laisse pas le temps de réfléchir.

Elles vous ont tout un système philosophique – en vérité sommaire, et qui ne concerne que les hommes – mais qui tient parfaitement debout quand ceux-ci sont couchés.

Je vois très bien un homme disant à ses amis :

— Je vous préviens loyalement que si vous n'accueillez pas gentiment ma maîtresse, je vais être obligé de l'épouser.

Il y a des femmes dont l'infidélité est le seul lien qui les attache encore à leur mari.

Nous redoutons depuis huit jours la première discussion que nous allons avoir – convaincus qu'elle sera révélatrice et décisive, quelque bénigne qu'elle soit.

Nous l'évitons avec un soin qui témoigne de notre amour – et malheureusement aussi de notre clairvoyance.

Et c'en est même attendrissant.

Et tu le fais d'ailleurs avec un tact extrême – et quelle gentillesse !

C'est à celui qui ne dira pas le mot qui, tout à coup, mettrait le feu aux poudres.

Nous nous connaissons trop déjà pour ne pas appréhender d'en savoir davantage.

Cela va devenir une hantise, tu vas voir.

Et cette discussion, l'estimant désormais fatale – et nécessaire – nous ne ferons bientôt plus rien pour l'éviter.

Même, il se peut que, dans trois jours, n'importe quel prétexte nous soit bon pour qu'elle éclate enfin.

Elles s'imaginent qu'on veut les détourner de leur chemin – et ne s'aperçoivent pas qu'elles sont dans l'ornière.

J'observe que, parfois, c'est avec la froideur d'un bourreau bienfaisant que tu me regardes être heureux dans tes bras.

En jouant, tu m'as donné un très violent coup d'ongle – et tu t'es écriée :

— Oh ! Que tu m'as fait mal à l'ongle !

Il y a en toi quelque chose d'ingénu qui disparaît aussitôt que tu fais l'enfant.

Elles considèrent comme des remontrances les avertissements que nous avons la loyauté de leur donner.

Il avait courtisé ma femme, elle est partie avec lui – et j'apprends aujourd'hui qu'il dit de moi pis que pendre.

Il n'a pas été long à se venger !

Et si vous commenciez par cesser de mentir, mesdames, vous finirez par croire un peu ce qu'on vous dit.

J'imagine un cocu disant :

— Ce qui m'exaspère, c'est de penser que ce monsieur sait maintenant de quoi je me contentais !

Perfides, infidèles, indiscrètes et perverses, elles n'en sont pas moins pitoyables – et c'est bien là leur force !

Si les femmes savaient combien on les regrette, elles s'en iraient plus vite !

— Dis-moi que tu m'aimes.

— En ce moment, je te déteste.

— Dis-moi tout de même que tu m'aimes.

— Puisque je te dis que je te déteste.

— Ça m'est égal. Mens-moi. Je verrai si tu as fait des progrès comme actrice. Tu sais, moi, je m'y retrouve toujours.

Elles croient volontiers que parce qu'elles ont fait le contraire de ce qu'on leur demandait, elles ont pris une initiative.

Deux femmes finiront toujours par se mettre d'accord sur le dos d'une troisième.

Chérie, je me demande si tu ne joues pas un trop grand rôle dans ta vie.

Rien n'est plus amusant, rien n'est plus émouvant qu'une discussion vive entre un homme et une femme qui ont toutes les

raisons de se séparer déjà – et qui ne le désirent ni l'un ni l'autre encore.

La scène inéluctable éclate – et, tout de suite, les voilà qui jettent leurs griefs dans les plateaux de la balance – un peu comme pour s'en débarrasser, mais sans jamais perdre de vue que la fonction d'une balance est d'établir un équilibre.

Leur colère est évidente – mais il est à noter déjà que la mauvaise foi ne viendra pas gâter les choses davantage. Et s'ils vont jusqu'aux pires injures, ils prennent soin d'éviter celles qui seraient ineffaçables.

Ils se tendent des pièges – et, simultanément, des perches.

Parfois, l'on dirait même qu'ils cherchent à provoquer le cri du cœur qui leur permettrait de se jeter plus vite dans les bras l'un de l'autre.

C'est une lutte – à qui sera le plus faible.

À l'affût de toutes les concessions possibles, ils conviennent à tour de rôle de tels travers insignifiants sur lesquels ils insistent.

Ils se sont fait d'abord les plus graves reproches afin d'en arriver plus vite aux peccadilles.

Ils énumèrent à présent leurs propres défauts parmi lesquels ils glissent adroitement leurs plus exquises qualités.

Ce chapitre étant abordé, c'est alors un assaut de congratulations réciproques.

Ils vont bientôt se jeter leurs vertus à la tête !

Tout cela devient confus – et l'on voit apparaître enfin le verbe aimer avec son cortège de conjugaisons renforcées par des « plus », des « moins », des « davantage » et d'interminables adverbes.

De là à se prouver que les fautes commises l'ont été par amour, il n'y a qu'un pas – et le pas est bien vite franchi :

— Est-ce que je t'aurais menti si je ne t'aimais pas !

Et c'est à croire que les baisers ont été inventés aussi pour se fermer la bouche.

Un grand amour est peut-être incomplet s'il n'a pas son déclin, son agonie, son dénouement.

Vous êtes en contradiction souvent ton corps et toi – et ce n'est pas le moindre de tes charmes.

La plupart des autres corps qu'il m'a été donné de connaître se conformaient bien davantage aux circonstances.

J'ai vu des femmes évanouies dont la poitrine défailait – belles poitrines cependant. J'ai vu des femmes en colère dont les jambes devenaient soudain méconnaissables. J'ai vu des femmes qui ne pouvaient pas retenir leurs larmes et dont le ventre apparaissait.

Je t'ai vue inondée de pleurs avec des seins qui continuaient d'être à la fête. Je t'ai vue en colère avec des jambes gaies. Je t'ai vue pliée en deux de douleurs d'estomac avec des hanches qui ne se privaient

pas d'être voluptueuses encore.

Quand tu n'es pas à prendre avec des pincettes, ton corps oppose un démenti formel aux reproches que tu me fais – et lorsque tu t'éloignes, il a l'air bien souvent de te suivre à regret.

Mais quand tu fais l'amour, tu as parfois en revanche de la peine à le suivre – et ce n'est pas ton moindre défaut.

Comment pourrais-tu tenir, il est vrai, toutes les promesses qu'il fait sans t'avoir consultée !

Tu me demandes d'être indulgent comme si je t'aimais – or, n'oublie pas que je t'adore.

Donc, ne sois pas trop exigeante : contente-toi de tout – et ne m'en demande pas moins.

Elles peuvent être divines – et, dans le même instant, devenir diaboliques.

J'étais hier de fort bonne humeur, toi-même tu voyais la vie assez en rose et nous avons fait très bien l'amour – mais tu m'as dit une chose qui me trouble. Tu m'as dit que depuis quelques jours tu me trouvais plus compréhensif à ton sujet, plus confiant, moins inquiet – tu m'inquiètes : est-ce que je t'aimerais moins ?

Il y a celles qui vous disent qu'elles ne sont pas à vendre, et qui n'accepteraient pas un centime de vous !

Ce sont généralement celles-là qui vous ruinent.

Je m'en veux de l'avoir observé, mais voilà que déjà je me donne à choisir entre elle et mon travail – et quand je sens qu'elle va être en retard, vite je prends la plume pour qu'elle arrive un peu trop tôt.

Dame, il faut bien que je me défende !

Décidément – tu n'es pas assez gaie pour que je te prenne au sérieux.

Femmes que nous aimons, c'est vous qui nous faites travailler.

Femmes que nous n'aimons plus, c'est vous qui nous en empêchez.

Tromper, trahir, oui, c'est affreux – mais c'est cruel aussi que de rester fidèle, car c'est enchaîner l'autre.

Tu es indiscreète : tu retiens tout ce que je te dis.

Elles ont un redoutable avantage sur nous : elles peuvent faire semblant – nous, pas.

Je conviendrais volontiers qu'elles nous sont supérieures – rien que pour les dissuader de se croire nos égales.

Souvent j'en mets plusieurs dans le même panier.

Quand je les y mets toutes, je ne t'oublie jamais.

Tu as vingt ans.

Si tu m'aimes, tu m'ôtes vingt ans.

Si tu ne m'aimes pas, tu me les ajoutes.

Quand, pour calmer mes jalousies rétrospectives, tu me declares que le passé est aboli en toi, quand tu me dis combien, après six mois,

tu as de la peine à te souvenir de certains gestes, quand tu me parles de ces visages que tu n'aperçois plus qu'à travers un brouillard, tu me tranquillises – et tu m'inquiètes. Et je me désole en songeant que tu vas m'oublier si vite !

Ne te méprends pas sur ma douceur, ne te fais pas trop d'illusions sur ma patience. Si je ne te donne pas des ordres, c'est dans la crainte seule de te voir m'obéir – ce qui m'empêcherait d'avoir de l'estime pour toi.

N'est pas cocu qui veut.

Et nous ne devons épouser que de très jolies femmes si nous voulons qu'un jour on nous en délivre.

Faut-il être assez sûr, mon Dieu, qu'on les adore, pour oser en parler ainsi !

Parce que tu n'obéis qu'à toi-même, tu crois que tu restes indépendante.

Vois de qui tu dépends !

De temps à autre, elles ont douze ans. Mais qu'un événement grave se produise – et crac ! elles en ont huit.

Quand tu fais celle qui est en prison et que tu me traites comme un geôlier, tu me fais souvenir que les geôliers aussi passent en prison leur vie.

Tu m'accuses parfois de n'être pas à la page – et tu ne t'aperçois pas que j'en suis déjà au chapitre suivant.

Quand je te pose une question qui t'embarrasse, tu la répètes toujours avant de me répondre.

Si je te demande :

— Qu'est-ce que tu as fait de 5 à 6 ?

Tu te reposes la question :

— Ce que j'ai fait de 5 à 6 ?

C'est ainsi que tu prends ton élan pour mentir.

Consciente, organisée – et maligne, ô combien – tu es d'ailleurs l'une des menteuses les plus intéressantes à observer qui soient : tu ne mens pas.

Je t'avais calomniée. Car tu ne mens jamais – au sens propre du terme.

Pas si bête – pardi !

Tu t'abstiens seulement de dire la vérité entière.

Et dès le premier jour – pour te faire la main – tu gardes le silence, un silence de chat, sur certains points insignifiants.

Ainsi tu tâtes le terrain – et tu prends tes mesures.

Si tu as fait quatre courses absolument avouables, tu n'en cites pourtant que trois. Tu t'en mets de côté.

Prévoyante de l'avenir, il ne faut pas que tu aies à modifier ta façon d'être le jour où tu auras vraiment quelque chose à cacher.

Elles croient que tous les hommes sont pareils, parce qu'elles se conduisent de la même manière avec tous les hommes.

Ta lassitude à mon égard est évidente – mais c'est quand, tout à coup, redevenue gentille et tendre, tu veux bien m'exprimer ton sentiment pour moi – oui, c'est alors que, justement, je m'aperçois le mieux de son insuffisance.

Ton passé, j'en ai fait tout de suite mon affaire – et je ne suis en vérité jaloux que de ton avenir. Il m'exaspère quand j'y pense.

Et, te comblant encore d'attentions, d'égards, je m'applique à te le préparer, non pas navrant – mon Dieu ! je n'ai pas cet espoir – mais peut-être incomplet.

Une femme sur ses genoux avec laquelle on n'est plus d'accord – c'est lourd !

Tu faisais une réussite.

Je t'ai demandé ce que tu demandais. Tu m'as répondu :

— Rien.

Soit – mais alors, la prochaine fois que tu éternueras, je ne te dirai pas : « À tes souhaits. »

C'en est encore une, celle-là, tenez, qui prend l'entêtement pour de la volonté, qui confond excentrique avec original et susceptible avec sensible – encore une, tenez, qui reste convaincue que la contradiction tient lieu de caractère – et qui croit volontiers que faire des façons c'est avoir des manières.

Ta personnalité, dont tu fais si grand cas, ne vaut pas ta personne.

Ta personne, c'est ton instinct.

Ta personnalité, c'est la couleur de tes cheveux – quand ils sont teints.

Ta personne, c'est ton odeur.

Ta personnalité, ce n'est que ton parfum.

Ta personnalité, c'est ce que tu comprends.

Ta personne – c'est mieux – c'est ce que tu devines.

Ta personne égayée, c'est un feu d'artifice.

Ta personnalité, c'est beaucoup d'artifices.

Ta personnalité, c'est tout ce qui s'achète – et que tu peux revendre.

Ta personne n'a pas de prix – et je sais bien ce qu'il m'en coûte !

Tu as un charme irrésistible – en ton absence – et tu laisses un souvenir que ton retour efface.

On les a dans ses bras – puis un jour sur les bras – et bientôt sur le dos.

Ton corps est comme un défi d'en trouver un plus beau.

Cela donne envie de chercher.

Le jour où j'ai le plus désiré te mettre sur un trône, tu m'as dit :

— Je ne peux pas vivre en esclavage !

Patience !

Elles finissent toujours par nous faire une chose qui nous empêche d'avoir de l'estime pour elles.

Je m'aperçois que, bien souvent, je porte sur toi des jugements sévères qui t'absolvent – et qui me condamnent.

Je n'ai pas encore osé dire à mes amis intimes que nous sommes pour ainsi dire séparés – tant je redoute qu'ils ne m'en félicitent.

Je te déteste beaucoup trop – ce n'est pas normal : je dois t'aimer encore.

Depuis trois ou quatre jours – dans la crainte d'une réconciliation — ils évitaient soigneusement tout sujet de dispute.

Je ne sais rien de plus triste – ou de plus inquiétant – que le visage d'une femme qui ne sait pas qu'on la regarde.

Ils se sont séparés, tout à coup, hier au soir, pour un mot – pour un mot sur lequel il s'est précipité, tellement il craignait qu'elle ne le retirât – alors qu'elle était prête à le lui répéter.

Ils se sont séparés comme s'ils n'avaient plus une minute à perdre – comme s'ils se trouvaient sur le quai d'une gare.

S'étant mutuellement rendu leur liberté comme on se restitue de précieux cadeaux, ils se sont séparés sans un geste inutile – en laissant derrière eux des portes entrouvertes.

*

**

Lorsque, pendant un jour entier, je me trouve privé de femme, j'ai l'impression que, ce jour-là, une femme doit se trouver entièrement privée de tout.

Je ne sais rien de plus ravissant que l'entrée dans un salon d'une femme jeune, élégante et jolie.

On était là trois ou quatre hommes, on était entourés de tableaux, d'objets d'art, on causait librement, sans contrainte, et l'ambiance était cordiale.

Elle est entrée !

Les hommes se sont levés comme si quelqu'un avait dit : « Fixe ! » — la peinture s'est effacée, les objets d'art sont rentrés dans l'ombre et la conversation s'est brisée en tombant.

Elle accapare désormais l'attention comme elle paraît avoir confisqué la lumière.

S'en étant aperçu, elle dit que pour rien au monde elle ne voudrait déranger les hommes. Elle leur laisse à peine le temps de lui baiser la main et elle s'assied très vite sur l'un des trois fauteuils qui lui sont offerts.

Elle a lancé comme un défi sa jambe droite sur sa jambe gauche et elle pose à présent la pointe de son petit menton volontaire au creux de sa main gantée.

Elle remplit son rôle de point de mire à la perfection. Immobile, souriante à peine, elle a l'air de se mettre aux enchères – et elle a le toupet de dire :

— Continuez, continuez, je vous en prie. Ne vous interrompez surtout pas pour moi.

Et elle prend le visage attentif de quelqu'un qui peut tout entendre, tout comprendre et que tout passionne, même la politique étrangère.

Tant et si bien que l'un des hommes, ramassant les morceaux de la conversation rompue, s'applique à reprendre le fil d'un entretien qui semble n'avoir plus d'intérêt que pour elle.

Et elle écoute gravement ce qui se dit, tout en pensant : « Je crois que j'aurais tout de même mieux fait de mettre mon petit chapeau noir au lieu de celui que j'ai sur la tête. »

Nos femmes restent convaincues que, loin d'elles, nous retrouvons l'âge que nous avons lorsque nous les avons connues – ce qui est vrai d'ailleurs.

Oui, c'est être constant que d'adorer l'amour, et c'est ne pas changer de goût que de changer de femmes – puisque les femmes changent.

Notre erreur la plus grande n'est pas de croire qu'elles nous aiment — mais bien plutôt de nous imaginer que, nous, nous les aimons.

Il y a des femmes si susceptibles et qui sont tellement assoiffées d'égards qu'on n'ose pas se permettre de ne pas leur faire la cour.

Ce matin, nous nous sommes revus, si j'ose dire, par téléphone – et pour me faire croire que tu ne m'aimes plus, tu m'as fort gentiment proposé de me rendre visite « en amie ».

Je n'ai pas voulu être en reste avec toi – et, pour te faire croire que je t'aime toujours, je t'ai répondu qu'une telle entrevue me mettrait au supplice.

Et nous en sommes hypocritement restés là pour aujourd'hui.

Questionnez vingt hommes, questionnez vingt femmes, demandez-leur quel est leur plus voluptueux souvenir. Ils vous répondront :

— Nous ne nous connaissions pas, nous nous sommes aimés pendant trois heures, à la folie – et nous ne nous sommes jamais revus.

Les honnêtes femmes sont inconsolables des fautes qu'elles n'ont pas commises.

Je me souviens d'un soir où tu avais du chagrin – et, parce que cela te faisait de la peine d'avoir du chagrin, tu pleurais – et ça te faisait sangloter de voir que tu pleurais.

En somme, tu avais un immense chagrin parce que c'était toi qui avais du chagrin.

Les femmes s'imaginent parfois qu'elles deviennent amoureuses d'un homme, alors qu'elles ont simplement pris en grippe la femme de cet homme.

Celles qui sont la franchise même ne disent que la moitié de ce qu'elles pensent – ou bien alors elles en disent le double.

S'il y a mille et une façons de faire l'amour – et je le crois – il en est une exceptionnelle, et qui n'est pas à dédaigner.

La chose peut se faire devant trente personnes et cela ne dure que dix secondes – et cela se fait avec les yeux.

On s'est peut-être vu déjà deux ou trois fois, pas davantage, à des dîners, chez des personnes – et, ce soir, on est placé l'un en face de l'autre, à table.

On se regarde – on se sourit. On est des gens bien élevés – et l'on s'adresse la parole. Mais le sujet qu'on a choisi – les croisières à l'automne – n'est qu'un prétexte assurément, puisque si l'on se parle, on ne s'écoute guère.

Or, voilà qu'un autre dialogue – mais muet, celui-là – s'engage tout à coup. Les regards ont cessé leur va-et-vient normal. On les dirait plantés à jamais l'un dans l'autre.

Et l'on questionne :

— J'ose ?

Et son regard répond :

— Osez.

Alors, on ose :

— Donne-toi.

— Je me donne... mais vous savez que je suis une femme honnête...

— C'est bien pour cela que c'est merveilleux.

— Encore ! Encore !... Assez.

— Nous sommes d'accord.

Cela n'a duré que dix secondes.

Les regards ont repris leur va-et-vient normal et l'entretien, qui s'était un instant dénoué, se renoue :

— Et vous n'êtes jamais allée jusqu'en Finlande... ?

Lorsque le temps subitement se rafraîchit, j'aimerais pouvoir leur mettre à toutes un manteau chaud sur les épaules.

Quand elles retirent leur gant, très vite, pour donner leur main à baiser, on dirait qu'elles commencent à se mettre nues.

Une femme, une vraie femme, c'est une femme avant tout qui n'est pas féministe.

J'aime leur façon de nous dire qu'elles en avaient envie depuis deux ans – quand elles s'aperçoivent qu'elles viennent de se donner à nous en vingt minutes.

L'éducation confère aux femmes le privilège de retrouver à chaque nouvelle aventure amoureuse l'essentiel de leur virginité : la pudeur.

Il faut s'amuser à mentir aux femmes.

On a l'impression qu'on se rembourse.

Elle m'avait dit un jour :

— Chéri, est-ce que tu savais qu'oroscope, idrogène, ipocrite et arpie ne sont pas dans le dictionnaire ?

J'avais trouvé excellente l'idée qui t'était venue d'apprendre l'anglais – mais j'aurais bien aimé aussi te voir apprendre le français.

Mariés depuis dix ans, pendant qu'ils font l'amour il pense aux femmes qu'il désire, tandis qu'elle se donne aux hommes qui lui plaisent.

Il ne leur reste plus qu'à se dire merci quand tout s'est bien passé.

Elle était journalière – plusieurs fois par jour.

Une femme encore jeune et jolie au possible était tantôt chez moi et nous feuilletons ensemble ce cahier.

Elle souriait parfois – mais la plupart de ces réflexions la faisaient bondir.

— C'est faux ! C'est faux ! C'est faux ! s'écriait-elle alors.

J'en ai d'abord été navré – mais j'observai bientôt qu'elle ne bondissait que lorsque j'écris : « Les femmes sont ceci, les femmes font cela... » – c'est ce pluriel qui l'offusquait.

Elle m'en fit part d'ailleurs – et le fit en ces termes :

— Pourquoi « les femmes »... et là, précisément, tenez... pourquoi ?... Dites Madame B...

Elle nommait une de ses amies – et elle ajouta :

— Car l'observation que vous faites lui sied à merveille. Et, là, mettez Madame G...

Et elle nommait une autre amie à elle.

— Et, là, mettez Mademoiselle R... ! Et, là, mettez Madame D... !

Et toutes ses amies à la fin y passèrent.

Car, à les entendre, ces Dames, toutes les femmes sont admirables – mais, prises une par une, comme il en va différemment !

À l'exception d'une vieille amie de leur mère qui vit dans les Deux-Sèvres, elles ne connaissent guère que des sottes, des hypocrites, des avares et des médisantes.

Et cependant – arrangez ça ! – « toutes les femmes sont courageuses, indulgentes, dévouées, perspicaces et loyales » !

Il y a des femmes qui se jettent à votre cou comme elles se lanceraient à la tête d'un cheval – pour vous faire croire que vous êtes emballé.

Mesdames, il nous est difficile de revenir aussi vite que vous sur les décisions que vous prenez.

Je lui parlais de Balzac avec cette frénésie qui s'empare de nous quand nous venons d'en relire une centaine de pages – et, comme son regard était fixé sur moi, je l'ai prise à témoin :

— Hein, quel géant, Balzac ?

Alors, se saisissant du téléphone, elle m'a répondu :

— En tout cas tu as bien fait de m'en parler... Balzac 48-34... il faut que je demande à mon coiffeur s'il peut me prendre avant midi.

Je ne cesse de penser que je ne pense plus à toi.

Elles tiennent pour suspects les hommes qui ne les désirent pas.

Elles ne sont clairvoyantes qu'avec ceux qu'elles aveuglent.

Et quand nous cessons de les aimer elles ne savent plus par quel bout nous prendre.

Je crois que nous allons avoir bien de la peine à nous entendre, vous et moi, car sur beaucoup de points nous nous ressemblons fort.

Il ne faut pas attendre que certaines femmes vous demandent de l'argent. Il faut leur en donner tout de suite.

Ça les remet à leur place.

Abstenez-vous de raconter à votre femme les infamies que vous ont faites celles qui l'ont précédée.

Ce n'est pas la peine de lui donner des idées.

Son sommeil était, de beaucoup, ce qu'elle avait de plus profond.

Être marié, avoir une maîtresse – et tromper celle-ci avec n'importe quelle créature, cela donne un peu l'impression qu'on redevient fidèle à sa femme – paraît-il.

Quand nous en avons par-dessus la tête, nous allons jusqu'à leur reprocher cette facilité avec laquelle nous les avons eues – dont nous avons été pourtant si fier !

Il y a des femmes ordinaires et parfois même assez vulgaires – et qui nous plaisent – mais que nous n'aimerions pas avoir pour confidentes du sentiment qu'elles nous inspirent.

Son inconduite ne laissait rien à désirer : elle donnait tout.

Il est enivrant de parvenir à faire la conquête d'une femme en ne se montrant à elle que sous un jour très favorable, en évitant tout ce qui pourrait briser son élan vers vous.

Mais il est également délectable de lui fournir un jour tous les prétextes de se ressaisir, de se reprendre – et, quand soi-même on en est las, il est assez voluptueux de la voir se détacher de vous.

Elle s'est donnée à moi – et c'est elle qui m'a eu.

Il y a de cela bien des années, je disais à l'une d'elles :

— Pense qu'un jour tous ces tableaux, toutes ces merveilles seront à toi.

Elle a murmuré :

— Oui, mais... quand !

À notre première entrevue avec elles, les femmes qui veulent nous séduire se montrent cyniquement à nous telles qu'elles sont.

Elles s'offrent avec une impudeur propre à nous enchanter.

Mais aussitôt ce but atteint, nous les voyons qui font, fort prudemment, marche arrière.

Il s'agissait pour elles d'attirer notre attention – comment vont-

elles s'y prendre pour la retenir ?

Oh – le plus adroitement du monde.

Sans perdre aucun des avantages acquis, elles s'appliquent à effacer ce que la première impression si vive qu'elles nous ont faite pourrait avoir de fâcheux pour elles – par la suite.

Elles ne feront plus les mêmes gestes, ne diront plus les mêmes mots avant longtemps. S'étant assurées de nos sens, elles cherchent à présent le chemin de notre cœur.

Le premier jour, elles nous ont pris – elles sont en train de nous garder.

Méfions-nous.

Une femme ne tolérera pas que, devant elle, vous disiez du mal de sa meilleure amie – et elle vous l'arrachera des mains pour l'achever.

Elles nous abandonnent leur corps convaincues que cela devrait nous suffire – alors que, précisément, cela devrait nous suffire.

Quand elles viennent de faire un peu de peine, un peu de mal à celui qui les aime, elles s'éloignent de lui pendant une heure ou deux – pour lui laisser le temps de leur trouver des excuses.

L'idée d'ailleurs n'est pas mauvaise.

Et, quant à moi, j'ai la conviction que s'il m'arrivait par malheur de rester pendant peut-être un an sans femme auprès de moi, j'écrirais un livre de pensées qui toutes seraient à la louange des femmes.

Voilà trois semaines aujourd'hui que nous sommes séparés et que nous ne nous sommes pas donné signe de vie.

Estimant la rupture définitive désormais, j'ai décroché le téléphone à mon réveil – pour lui signifier qu'à l'avenir je lui interdisais de me téléphoner.

Et je ne me suis pas tout de suite rendu compte que je venais de faire ainsi le premier pas.

L'amour, ce n'est souvent qu'une question de peau – mais qu'est-ce que vous voulez répondre à une question pareille !

Je lui avais défendu de me téléphoner, je lui avais défendu de m'écrire, je lui avais défendu de remettre les pieds chez moi – alors elle a compris ce que j'attendais d'elle : elle m'a téléphoné, elle m'a écrit et elle est revenue.

Elle est tout de même plus obéissante que je ne croyais.

*

**

C'était de vrais amants d'une espèce connue faits pour se rencontrer, mais pas faits pour s'entendre – et qui n'étaient jamais d'accord – et qui s'en rejetaient la faute – injustement.

À maintes occasions, ils avaient tenté de mettre en harmonie leurs goûts, leur caractère – bien inutilement.

— Quelle heure as-tu ?

— J'ai six heures dix.

— Moi, j'ai six heures.

L'un retardait sa montre et l'autre l'avancait – et cet écart de dix minutes subsistait.

C'était de vrais amants, d'une espèce connue, qui vivaient sur le pied de guerre – et qui, pour en venir aux mains, faisaient l'amour.

Ils le faisaient effectivement comme on se bat – sans ménager leurs forces. Toute caresse étant considérée comme ruse de guerre.

À l'issue de ces corps à corps, ils concluaient un armistice et s'endormaient – d'un œil – dans les bras l'un de l'autre.

Enlacés, bouche à bouche, ils faisaient des projets de rupture.

Et, de fait, leur amour s'abreuvait de querelles – et se nourrissait de réconciliations.

Ils se disaient adieu tous les cinq ou six jours :

— Eh bien ! adieu !

— J'allais le dire !

Puis ils se revoyaient – pour se brouiller encore.

C'était de vrais amants » d'une espèce connue – et qui s'aimaient à tour de rôle.

Or, un certain dimanche, en fin d'une journée passée ensemble, exquise, ils se sont dit bonsoir – ils se sont dit bonsoir après un long silence – un silence accordé, consenti, dont ils avaient, en l'observant, fait le meilleur usage.

Ils se sont dit bonsoir à plusieurs reprises – se donnant rendez-vous pour le lendemain même :

— À demain, mon chéri.

— Bonne nuit, mon amour.

Comme ils étaient d'accord !

— On se téléphonera, tu veux, à son réveil ?

— Voilà. Très bonne idée.

Elle rentrée chez elle

et lui rentré chez lui

Ils se sont fait inscrire aux abonnés absents.

*

**

C'est cette passion que j'ai pour l'harmonie, c'est mon amour de la couleur et la forme qui me font vous aimer, femmes, bien davantage – et beaucoup plus qu'il ne faudrait...

Et souvent mal à votre gré.

Car je vous considère comme autant d'objets d'art, infiniment précieux : livres, dessins, pastels, reliques, miniatures...

Vous vous plaisez à dire que je vous mets sous clef. Non. Je vous mets sous verre.

Vous, dans une cage ? Non, dans une vitrine – avec : « Défense d'y

toucher. »

Mes jalousies sont celles d'un amateur fervent qui ne tolère pas que l'on profane ses trésors – et mon égoïsme est celui d'un bibliophile avisé qui ne prête jamais ses livres.

Vous, en prison chez moi ?

Légende.

Libres, précisément – libres de rester là deux ans, dix ans, vingt ans – à la seule condition de vous y trouver bien, de vous y croire heureuses.

Ma porte, en vérité, n'est fermée qu'aux intrus – et pour que nulle n'en ignore, j'ai fait graver sur cette porte, à l'intérieur :

« Sortie libre. »

Femmes, je vous adore – comme on adore une édition originale : avec ses fautes.

Femmes, je vous feuillette avec tendresse, avec respect – et j'aime à vous relire, à vous relire encore – jusques à vous savoir par cœur.

Et je ne fais jamais de cornes à mes beaux livres.

Bien vous vêtir, femmes, c'est vous relire – et je vous aime en robe simple : janséniste.

Et quand vous me voyez vous entourer d'égards, je vous encadre.

Jambes, je vous caresse en pensant à Carpeaux – beaux yeux, je vous admire en songeant à Renoir.

Quand je mets du désordre, apparemment, dans vos cheveux, ce sont des corrections que je me permets de faire.

Coiffure nouvelle ?

De quel droit ?

Épreuve à corriger – mauvaise impression.

Il y a des coiffures qui sont pleines de fautes d'impression.

Il s'en faut, là, d'une virgule – ici peut-être d'un accent.

Étant sortie Manet, je veux bien vous voir revenir Lautrec – mais pas Henner ou Bouguereau !

Laissez-moi déplacer ces deux petites mèches qui mettaient votre front comme entre parenthèses.

Jeune fille, exemplaire de luxe dont les pages sont incoupées, en te donnant mon nom je t'offre un ex-libris qui te déflore, hélas ! mais qui te valorise.

Toi qui t'obstines à conserver un caractère indéchiffrable – illisible ! – tu n'entreras jamais dans ma collection.

Toi, belle fille, édition populaire tombée dans le domaine public, et dévorée en une nuit – déjà je te remets en circulation.

Adieu, demi-chagrin !

Et vous, si belle encor – mais un peu tard d'époque...

Et vous !

Et vous !

Et vous !

Et toi « ré-impression » qui te croyais « originale » !

Toi, livre de chevet que j'avais prise un soir pour un premier tirage
– in-octavo pourtant qui te mettais en quatre !

Et toi, bel in-quarto qui te pliais en deux !

Toi, partie petit plâtre, et qui m'es revenue du Midi petit bronze...

Toi, ravissante ébauche – et vous, petite esquisse – et toi camée
d'opale – et toi, morceau choisi...

Vous que j'ai tant aimées pendant de si longs mois, comme je vous
vois loin, mon Dieu ! si loin déjà.

Tandis que toi, croquis dont je me suis lassé si vite – que j'ai de
peine à t'effacer !

LES FEMMES ET L'AMOUR

Sous ce titre, Sacha Guitry fit de nombreuses causeries à partir de 1932. Le recueil de textes présenté ici a paru après sa mort, au Livre Contemporain, en 1959.



Les femmes sont des amours, des merveilles de dévouement,
d'intelligence et de courage.

S. G.

La Femme

Allocution prononcée à la Vieféminine, le 27 mars 1914

Je me suis livré pendant trois semaines à un travail véritablement, gigantesque : j'ai voulu retrouver les origines de la femme.

Je dois d'ailleurs vous avouer tout de suite que je n'y suis point parvenu.

Des personnes mal renseignées prétendant que la femme est d'une invention relativement récente – je n'insisterai pas sur la stupidité d'une semblable assertion.

Dans mon enfance – je vous parle de quelques dizaines d'années – il y avait déjà beaucoup de femmes.

Ce qui serait intéressant de savoir, ce serait le temps qui s'est écoulé entre la création du premier homme et la création de la première femme !

Oui, je voudrais savoir à quel âge l'homme s'est dit :

— Je voudrais avoir une femme !

Il y a une vieille légende bretonne – je ne sais pas si vous la connaissez – qui dit que la première femme a été faite avec une côte empruntée au premier homme.

A-t-on voulu se moquer de moi en me racontant ça ?

C'est possible.

En tout cas, ce n'est pas très drôle comme plaisanterie.

Remy de Gourmont a imaginé des choses bien plus curieuses et bien plus amusantes au sujet de la création de la femme.

Je vous les recommande.

Au point de vue physiologique, l'utilité de la femme est flagrante – elle l'est à tel point qu'il est impossible d'imaginer le second homme sans la présence de la femme, sans son concours effectif.

Ce point étant établi, son utilité étant reconnue, posons-nous brutalement la question suivante :

— En dehors de cela, en dehors de sa fonction naturelle, à quoi peut bien servir une femme, qu'est-ce qu'une femme peut faire ?

Eh ! bien, ma réponse sera précise et très nette – une femme peut tout faire !

Elle peut gouverner, elle peut peindre – elle peut être médecin, avocat, sculpteur, chimiste, architecte, compositeur de musique,

concierge ou balayeuse – elle peut faire la cuisine, jouer la comédie, labourer le sol, fabriquer du papier, des boutons, des bouchons, des bouteilles, des épingles, des lacets, des bottines et des portemanteaux – elle peut coudre, broder, écrire, photographier – elle peut penser, parler, chanter – se taire aussi – quelquefois !

Elle peut tout faire enfin !

Seulement – il y a un seulement – est-elle faite pour travailler ?

Il y en a qui disent « oui » – il y en a qui disent « non » – il y en a qui disent « oui et non » – moi, je me dis : « je ne crois pas ».

Il faut plaindre les femmes qui travaillent, il faut les secourir – mais il ne faut pas encourager les autres à en faire autant.

Je vous jure que la femme n'est pas faite pour travailler.

À côté de ça, il n'y a pas un très gros effort à faire pour l'obliger à danser, à jouer au baccara, à patiner ou à essayer des robes. Je ne le dis pas ironiquement – du tout !

Les femmes semblent même supérieurement douées pour les fonctions qui coûtent de l'argent au lieu d'en rapporter.

J'ai une opinion étrange : je trouve que les femmes doivent être jolies – et j'ai remarqué une chose très curieuse : c'est que toutes les femmes sont jolies – quand elles sont aimées.

Et c'est pourquoi, je ne serais pas éloigné de croire que les femmes sont faites pour être aimées.

Et, étant donné qu'il y a sur terre autant de femmes que d'hommes, il y aurait très bien moyen de s'arranger.

Je dis qu'elles sont faites pour être aimées, les femmes – j'ajouterai même qu'elles le sont plus peut-être encore que pour aimer.

Prenons un exemple...

J'estime qu'un homme adroit peut dire à n'importe quelle femme qu'il est amoureux d'elle sans la fâcher. Si elle est amoureuse d'un autre homme ou si elle est honnête, elle lui dira qu'il perd son temps et qu'il doit renoncer à elle – mais elle ne sera pas étonnée.

Mais amener une femme dans un coin... lui dire des saletés, tout bas... lui presser les mains en lui jurant qu'on aime la musique... quand on sait que ça n'ira pas plus loin... que ça ne peut pas aller plus loin... ça, ça me dégoûte !... Ça me dégoûte de la part de la femme parce qu'elle risque de tomber sur un brave homme sincère et naïf et de lui faire énormément de peine... Et ça me dégoûte de la part de l'homme parce que c'est un signe d'impuissance ! D'ailleurs, le manque de pudeur est signe d'impuissance !... Il y a toute une catégorie d'hommes qui ne font la cour qu'aux femmes fidèles... et qui seraient bien embarrassés si les femmes disaient : – allons-y !

Ça ne peut pas étonner une femme qu'un homme soit amoureux d'elle – même si elle est laide et fanée et que, lui, il est jeune et beau – elle peut toujours s'expliquer à elle-même pourquoi il est amoureux

d'elle.

Les femmes ne se rendent pas compte de ce que c'est pour l'homme qui les aime que de connaître ce penchant qu'elles ont presque toutes à se faire faire la cour !...

N'avez-vous pas observé comme moi, messieurs, l'intelligence, l'ingéniosité, la finesse, la perspicacité infinie d'une femme à qui on va dire : Je vous aime !

À quel point elle vous devine – comme elle vous étudie – et quelle adresse elle a pour vous faire parler – quand elle le veut ! Là, elle est vraiment supérieure, elle est sublime et, à ce moment-là, l'homme le plus malin du monde est un collégien devant elle.

En somme, bien des femmes se plaignent de la vie et pensent que, pour elles, tout cela est très mal organisé. Eh ! bien, je voudrais savoir de quoi se plaignent les jolies femmes – de quoi se plaignent les femmes qui sont aimées.

N'est-ce pas, ça peut aussi avoir de l'intérêt.

Je veux bien reconnaître que les jolies femmes ne sont pas seules intéressantes – mais alors, vous, ayez la gentillesse de reconnaître qu'elles le sont également.

Il y a assez de gens qui s'occupent des malheureux, des disgraciés, des déshérités, pour que je défende un peu le bonheur, la grâce et la beauté.

Il n'y a pas que des malheureux.

Il n'y a pas que des gens laids.

Or, sous le prétexte magnifique de favoriser les gens malheureux, vous risquez de faire du mal à ceux qui ne le sont pas. C'est très grave.

Il est communément admis que l'on doit respecter la douleur et qu'il convient d'avoir pitié des êtres qui sont malheureux. Mais je verrais d'un fort bon œil qu'on eût également tous les égards possibles envers les gens heureux. On ne saurait avoir trop de considération pour eux, car les heureux font des heureux par égoïsme – tandis que, hélas ! les malheureux ne font le bonheur de personne.

Je trouve que les gens sont vraiment par trop laids.

Je ne veux pas parler des traits de leur visage. Ils ne peuvent pas changer la forme de leur nez, la hauteur de leur front, la couleur de leurs yeux – mais ils pourraient ne pas s'enlaidir ainsi, comme à plaisir.

Ce dont je me plains, c'est de l'expression de leurs regards, des grimaces qu'ils font avec leurs lèvres. Ce que je déplore, ce sont leurs gestes qui sont lourds, leurs attitudes disgracieuses, leurs façons si souvent vulgaires de marcher, de fumer, de manger, de s'asseoir.

Les femmes sont indispensables à la vie, parce qu'elles en sont le plus merveilleux ornement. Mais comment ne comprennent-elles pas qu'elles risquent de perdre leur pouvoir infini en cherchant à singer

les hommes ?

Que les femmes de génie, que les femmes de talent continuent d'être des exceptions.

D'autant plus que, s'il faut en croire Jean-Jacques Rousseau : Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun et n'ont aucun génie.

Le jour où elles travailleront toutes, le jour où elles auront toutes un métier, ce ne seront plus des femmes. Et les hommes n'auront plus en rentrant chez eux, le soir, cette joie exquise de trouver une femme en train de se coiffer ou de mettre une robe neuve.

Est-ce que ce n'est pas un spectacle délicieux pour un homme qui a travaillé toute la journée que celui d'une femme qui l'attend et qui n'est pas fatiguée ?

Les femmes prises par la beauté supérieure du travail – car elle est supérieure à tout ! – renonceront vite à la coquetterie, à la grâce, à la frivolité. Elles ne se feront plus onduler, elles feront faire des poches à leurs robes pour mettre leur courrier – et celles qui sont myopes porteront des lorgnons. Elles s'apercevront que c'est très agréable de fumer quand on travaille – elles fumeront. Elles fumeront d'abord des cigarettes blondes. Au bout de quelque temps, elles se rendront compte que le tabac blond trouble un peu la mémoire et, couragement, elles se mettront au caporal.

Je viens de vous faire le portrait exact d'une femme que je connais qui a un bureau d'affaires à Paris et qui achète nos pièces pour l'Amérique. C'est une femme évidemment remarquable – mais ce n'est pas une femme !

Les femmes qui ont été aimées autrefois ne disent pas du mal des hommes – et les hommes qui ont été heureux en amour ne sont pas féministes.

Bien des hommes remarquables et des grands hommes vous diront le contraire de ce que je vous dis là ! – mais avez-vous remarqué que les grands hommes sont généralement des hommes âgés ? Leur point de vue n'est pas le même.

Ils pensent peut-être un peu moins aux plaisirs infinis dont la femme dispose.

Un ami à moi qui a quatre-vingts ans m'a dit un jour :

— Mon cher, les femmes ne savent plus aimer comme sous l'Empire !

C'est peut-être un peu de sa faute à lui aussi, n'est-ce pas ?

Des hommes en train de poser des rails, d'abattre un arbre ou de soulever une grosse pierre – c'est magnifique. L'effort que fait un homme l'embellit davantage.

Un ouvrier qui travaille n'est jamais ridicule et il n'est pas à plaindre. D'ailleurs, c'est tellement beau à voir qu'on s'arrête toujours

instinctivement devant les chantiers.

Eh ! bien, imaginez maintenant un chantier de femmes – comme ce serait disgracieux et pénible !

Je ne sais pas si vous êtes comme moi – mais je ne peux pas regarder une femme à genoux qui nettoie un escalier.

Les mains de femmes ne sont pas faites pour ça – et leur corps n'est pas fait pour produire un effort – d'ailleurs, depuis l'antiquité, regardez toutes les statues de femmes – elles sont immobiles – elles ont parfois des attitudes – elles font rarement des gestes – et jamais elles ne sont en mouvement.

Aucune statue ne représente une femme qui court – mais il y a une quantité innombrable de statues de femmes, admirables, qui ne signifient rien.

Voyez-vous, je donnerais volontiers dix ans de la vie d'un d'entre vous pour vous convaincre que la femme est le plus bel ornement de la vie – car elle l'est véritablement – et elle a tellement le sens de la grâce et de l'élégance qu'elle est indispensable dans les maisons où on en fabrique.

Pour faire des robes, des chapeaux, des poudres, des parfums, des maquillages, des fleurs artificielles, les femmes sont supérieures aux hommes. Elles ont du génie devant un bout de ruban. Et, dans ces métiers-là, on rencontre des jolies femmes parce que, d'abord, pour elles, ce ne sont pas des métiers ; elles font naturellement ces travaux-là – comme le Théâtre, qui, pour les femmes, n'a jamais été qu'un prétexte ou un pis-aller – excepté pour une dizaine de vraies artistes. Je ne les nommerai pas, car les autres aussi sont mes amies.

La femme ne doit pas travailler parce qu'elle n'est pas seulement le plus bel ornement de la vie, elle possède en outre une puissance intellectuelle, une influence morale, un courage, un dévouement, une audace, une volonté, une finesse et une sensibilité dont elle ne peut disposer utilement qu'en faveur d'un homme – et d'un homme qu'elle aime !

Toutes ces qualités admirables ne peuvent lui servir à rien si elle est seule.

L'homme, en se mariant, doit apporter l'argent, l'intelligence, la force et l'expérience – la femme n'a qu'à apporter sa virginité absolue pour que les deux dots soient égales.

Car c'est dans son amour qu'elle découvrira toutes ses vertus. Les vertus, ça ne s'apprend pas à l'école. Elle doit les avoir en elle. Et elle les a.

La femme devient la collaboratrice de l'homme, et son égale absolue, de ce fait même que l'homme a le cerveau bourré d'un tas de choses qui troublent son jugement – tandis que son cerveau, à elle, est complètement vide et pur – si bien que le conseil qu'elle donne, elle le

donne avec son instinct qui est supérieur à celui de l'homme.

Ce qui fait que la femme est un auxiliaire inestimable pour l'homme, c'est la fraîcheur même de sa pensée – c'est parce qu'elle n'est pas au courant de la chose qu'on lui demande qu'elle risque de vous donner un conseil utile – étant ignorante, sa vanité n'est pas en jeu – elle est guidée par son instinct et par son amour pour vous – elle ne doit pas se tromper.

LA FEMME CHEZ ELLE

La Femme chez Elle...

... c'est une Reine – et il faut que ce soit une Reine.

C'est la Reine d'Angleterre – ou c'est la Grande-Duchesse de Luxembourg.

J'entends par là que son royaume est un hôtel particulier de trois étages – ou bien qu'il se compose de trois petites pièces qui se commandent – et qui n'obéissent qu'à elle.

Mais pour que ce soit une vraie Reine, il faut qu'elle ait un Roi. Un Prince Consort n'en tient pas lieu.

Il faut que, du matin au soir, elle organise sa maison, tandis que le Roi, son époux gagne ou perd des batailles qu'il doit livrer sans cesse contre cette ennemie que l'on nomme la Chance – et qui a deux visages – et cinquante surnoms.

Il faut qu'en paraissant au seuil de sa demeure, heureux ou malheureux de sa journée vécue, l'homme soit satisfait de retrouver sa femme – de la voir bien coiffée, souriante, avenante – et surtout préférable à toute autre.

Je suis sûr qu'il vaut mieux, quand on rentre chez soi, que deux bras vous accueillent – plutôt que de trouver sa femme rangeant dans un placard des boîtes de conserve ou jouant au piano une valse de Chopin qui demande instamment à être mieux jouée...

Oh ! Je n'ai pas la prétention de résoudre un problème à mon sens insoluble, puisque l'amour en fait les frais – mais je crois mordicus au charme d'un sourire – et je crois à la Femme chez elle, pour peu qu'elle soit dans le cadre qui lui convient – pas trop doré – pas trop éteint...

Question de goût, question de tact – elles en ont tant !

Texte destiné à présenter le premier numéro de la revue *La Femme chez elle*, éditée par les grands magasins du Bon Marché – et qu'il baptisait par ailleurs Le Magazine d'un magasin.

Les Femmes et l'Amour

Causerie prononcée par Sacha Guitry à diverses reprises depuis 1932 aussi bien en France qu'à l'étranger. Une partie a été enregistrée chez Gramophone en 1934 (La Voix de son Maître FKLP 7008 A).

Mesdames et messieurs,

J'ai eu l'occasion de faire au cours de ma vie une série d'observations sur les Femmes et sur l'Amour – observations que j'ai notées, et qui, bien qu'elles soient souvent contradictoires, sont toutes d'une sincérité absolue.

Oui, j'ai jeté à votre intention, pêle-mêle sur le papier, toutes les idées, toutes les réflexions qui me sont passées par la tête.

Depuis trente ans que je fais des pièces, depuis trente ans que je les joue, il m'a été donné d'entendre bien des mots, d'observer bien des choses – et quand j'ai raconté ces choses à mes amis, il m'a semblé qu'ils y prenaient quelque plaisir... Alors, je me suis demandé pourquoi j'en priverais celui de mes amis que je préfère à tous, c'est-à-dire vous, le Public.

Au sujet des femmes, donc, aucune conférence, jamais, n'aura été plus improvisée que celle-ci.

Oh ! J'aurais pu certainement mettre un peu d'ordre dans tout cela, mais c'est contraire à mes principes !

Je ne sais pas si vous aimez les plans ? Moi, je les ai en horreur – et je n'en fais jamais quand j'écris une pièce.

Une comédie est un ouvrage littéraire composé de répliques dites par des personnages. Or, ces répliques, ce sont eux qui nous les dictent. Nous ne devons pas les leur imposer, car nous risquerions de les faire mentir – ou bien nous les empêcherions de mentir à leur aise, ce qui serait aussi grave.

Si nous ne voulons pas que nos personnages soient des marionnettes, nous ne devons pas les faire agir avant de les connaître intimement. Pour les bien connaître, il faut qu'ils soient vivants, et tant qu'ils n'auront pas parlé, ils n'auront pas vécu.

Une pièce n'est à peine commencée, pour moi, qu'à la dixième réplique.

Vous pouvez choisir physiquement vos personnages, vous pouvez établir leur état civil et vous pouvez les mettre de force dans une certaine situation, mais, s'ils n'ont pas encore parlé, vous n'avez pas le droit de les en faire sortir – à moins que vous n'ayez le goût de l'arbitraire.

Je me souviens de la façon dont j'ai fait ma pièce *Quadrille*.

Voici : j'ai imaginé la situation dans laquelle se trouvent les deux personnages principaux au troisième acte et, tout de suite, j'ai commencé cette scène. Je ne connaissais alors que l'état civil de cet homme et de cette femme. À la première réplique, son caractère à lui m'était révélé. À la vingtième réplique, leurs sentiments réciproques m'étaient connus. Vers le milieu de la scène, j'avais deviné – si j'ose dire – ce qui avait pu se passer avant, et, au second tiers de la scène, je savais comment se terminerait la comédie.

Et, en somme, *Quadrille* est une scène à deux personnages, précédée de deux actes et prolongée de trois !

Elle se noue pendant les deux premiers actes, les nœuds en sont serrés pendant vingt-cinq minutes, et elle se dénoue, non sans difficultés voulues, pendant les trois derniers.

Au cours de ces six actes, si ma pièce présente quelque surprise, je puis me permettre de dire que j'en ai été le premier surpris !

J'avais vingt-sept ans, je jouais dans *La Prise de Berg-op-Zoom* le rôle d'un homme de quarante-cinq ans et, pour bien paraître cet âge, je me couvrais les cheveux de poudre blanche... Je jouais dans *Quadrille* le rôle d'un homme de quarante-cinq ans, et je me mettais du noir sur les cheveux pour ne paraître que cet âge...

Je ne cherche pas d'autres raisons à la mélancolie que j'éprouve parfois...

La différence essentielle qu'il y a entre le Roman et le Théâtre est évidente.

Songez d'ailleurs à cette difficulté que ne connaissent pas les romanciers : nous ne pouvons pas raconter nos personnages. Nous disons entre parenthèses : entre un homme gros, maigre..., etc. – mais, psychologiquement, il faut que ce soit un autre personnage qui le présente et celui-ci peut être sujet à caution...

Le romancier raconte une aventure qui s'est passée tandis que, dans une pièce de théâtre, l'aventure se passe, elle est en train de se passer et, censément, l'auteur en ignore le dénouement.

Victor Hugo disait : Lorsqu'il m'arrive d'aller au théâtre, je déteste qu'un ami me raconte à l'avance le sujet de la pièce que je vais voir.

Comme il avait raison – et comme je partage l'opinion de Diderot quand il s'écrie : Faire le compte rendu d'un livre ou d'une comédie, c'est un crime !

Et quel est l'auteur dramatique qui demandait :

« Dites-moi donc le titre de cette pièce fameuse où l'on voit un barbon qui veut garder pour lui, pour lui seul, une jeune fille innocente et qui la séquestre – bien inutilement d'ailleurs, puisque grâce à la complicité d'un serviteur malin, la belle reçoit en cachette celui qu'elle aime et qu'elle parvient à l'épouser à la barbe et au nez de son tuteur aveugle ? »

Et chacun de répondre :

— C'est l'École des femmes !

Et lui d'ajouter :

— Oui, mais c'est aussi le Barbier de Séville.

Lorsque le rideau tombe à la fin du Barbier de Séville, quand la pièce est finie, quand ils descendent vers la rampe tous les cinq : Figaro, Bartholo, Basile, Almaviva, Rosine – d'où vient cette émotion si vive qu'on ressent ?

Pourquoi ne nous rendons-nous pas compte tout de suite que ce sont à présent des acteurs qui s'avancent et nous saluent ?

Et par quel miracle restent-ils ainsi vivants tous les cinq, bien que la pièce soit finie !

Oui, s'ils s'avancent pour le saluer, le Public – pourquoi n'en fait-il pas autant ?

Malgré de tels exemples, on voit encore des gens qui prétendent que le Public « veut » connaître l'analyse de la pièce qu'il vient applaudir.

Quelle erreur !

Le Public ne vient au Théâtre que pour être étonné, surpris, charmé, ému...

Les pièces entièrement préméditées, admirablement construites, ont des chances de réussite beaucoup plus grandes que les comédies dont l'auteur a été le premier spectateur. Mais ces pièces, pour bien construites qu'elles soient, n'ont peut-être pas la vie dure. Les autres, plus fragiles mais, à mon sens, plus souples, peuvent avoir un destin meilleur. C'est un peu la fable du Chêne et du Roseau,

Je voudrais faire une conférence – une conférence qui durerait une heure – et au cours de laquelle j'expliquerais au Public les raisons pour lesquelles je ne veux plus jouer la comédie. J'aurais sous les yeux ma conférence écrite. Je retirerais de temps à autre mes lunettes – mais, vite, je les remettrais pour consulter mes notes. Il y aurait des pages qui seraient à l'envers – et que je retournerais.

Il y en aurait qui seraient difficiles à lire. Puis, lorsque j'aurais convaincu mon auditoire, je ramasserais tous ces feuillets qui seraient des pages blanches, je les mettrais sous mon bras et je sortirais de scène – ayant joué la comédie pendant une heure !

Je me souviens d'un soir – pendant deux actes j'ai trouvé le public mauvais. Au troisième j'ai fait une expérience, j'ai joué comme s'il

était fin – et ça a porté !

C'est moi qui étais mauvais – et non pas lui !

Je tiens toujours à être le premier surpris des événements qui se passent – et, mesdames et messieurs, mon père disait très justement que l'on ne pouvait parler d'amour et de théâtre qu'à bâtons rompus...

J'ajouterai aujourd'hui : à bâtons rompus sur le dos des Femmes...

Permettez-moi de ne pas mettre de gants et de vous en parler comme si nous étions entre amis très intimes, le soir, au coin du feu, formellement décidés à ne pas se froisser d'une opinion librement exprimée – que celui qui parle, d'ailleurs, ne vous oblige pas du tout à partager !

La pensée de faire sur les Femmes une conférence, une causerie plutôt, ou, mieux encore, un bavardage, cette pensée me plaisait infiniment – mais la nécessité de me faire une opinion équitable sur elles m'a plongé tout de suite dans un grand embarras...

Je crois qu'il est, en vérité, difficile à un auteur dramatique d'avoir sur les Femmes une opinion justement équitable...

Pour peu qu'il ait écrit une vingtaine de pièces sur l'amour – et c'est mon cas – il aura joué toute sa vie un double rôle.

Tour à tour accusateur et défenseur – puisque une scène est un dialogue – il lui arrive parfois de faire triompher des idées qui ne sont pas les siennes, mais dont il devient l'esclave si ses pièces réussissent !

Le cas m'est arrivé avec Jean de La Fontaine.

Au troisième acte de cette pièce, pour bien marquer le caractère amoral du fabuliste, je lui faisais dire ceci :

« Non, la fidélité n'est pas une qualité humaine. Non, une qualité dont on ne fait bénéficier qu'un seul être à la fois ne saurait être une qualité – non !... L'indulgence, voilà la grande qualité !... N'être pas l'ennemi des plaisirs de l'autre !... On ne fait pas volontairement le bonheur de quelqu'un, voyons, c'est un hasard prodigieux !... Rencontrer celle ou celui qu'on devait rencontrer – oui, ah ! Cela, oui – mais cela, n'en parlons pas !... Et quand ce n'est pas cela, que ce soit la vie, la vie telle qu'elle est – et qui, mon Dieu, tous comptes faits, reste charmante. Ah ! Croyez-moi bien, ne pas être l'ennemi !... L'être d'autant moins que, quelque vantardise que nous ayons, les occasions pour nous ne sont pas si nombreuses – et il arrive un moment dans la vie où leur rareté nous les rend extrêmement précieuses. Quand on a dépassé la quarantaine et qu'on se dit en se regardant le matin dans son miroir : “Je n'en ai peut-être plus que pour huit ou dix ans !” – cela, c'est terrible !... Alors on se hâte et l'on prend ce qu'on trouve... et l'on fait mal les choses... et, mon Dieu, c'est si peu de chose, quand on y pense, le plaisir. C'est tellement fugitif et si doux !... Ah ! Tenez... j'aimerais mieux voler plutôt que d'empêcher deux êtres qui s'aiment de s'embrasser !... Quand on est jaloux il faut se cacher

comme on se cache quand on a la lèpre !... Un homme n'a pas le droit de compromettre les minutes de bonheur qu'une femme peut avoir... et qu'elle ne lui vole pas, car on ne vole personne – et les baisers qu'on donne à l'un, on ne les aurait pas donnés à l'autre !... Est-ce qu'on pense à l'autre quand on aime !... Mais non !... Et sachez bien que bien des gens, des gens très simples, que nous ne connaissons pas, ont compris la vie de cette façon-là, et l'ont acceptée sans se l'être jamais dit, sans en avoir parlé – ou, plus exactement, parce qu'ils n'en avaient justement jamais parlé. Car il ne faut pas parler de ces choses-là, bien entendu. Seulement, voilà... pour pouvoir ne pas en parler, il faut être d'accord ! »

Eh ! bien, je ne partage pas du tout cette opinion ! Or, j'ai créé ce rôle et, tous les soirs, pendant six mois, je me suis appliqué à faire applaudir cette théorie que je désapprouvais.

Quand un auteur dramatique joue ses propres pièces, il a toujours l'air de partager les opinions du personnage qu'il interprète ! Et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle on a dit que je racontais ma vie privée dans mes pièces – ce qui est naturellement complètement faux !

On a joué, à Paris, une pièce écrite sur moi, c'est-à-dire contre moi, et dans laquelle l'auteur prétend que je raconte ma vie dans mes pièces !

La pièce était signée Alfred Savoir – mais je crois qu'il convient plutôt de l'attribuer à la malveillance 10...

J'ai eu récemment un témoignage de cette opinion toute faite que l'homme de la rue peut avoir de moi.

J'étais devant l'entrée des artistes de la Comédie-Française. Je venais de répéter Tartuffe que je devais jouer le lendemain. Je souffrais d'une rage de dents, j'avais relevé le col de mon pardessus, j'attendais depuis un quart d'heure ma voiture qui était en retard – et je m'étais appuyé dans l'angle de la porte pour éviter le plus possible le courant d'air. Je devais, à mon sens, donner une assez piteuse impression...

Or, un vieux monsieur et une vieille dame, bras dessus bras dessous, deux vieux bourgeois du quartier, passèrent à ce moment. Ils étaient encore à dix mètres de moi – et je vis que le vieux monsieur faisait signe à la vieille dame que j'étais là, dans l'angle de cette porte. Je vis que cette vieille dame n'avait aucune sympathie à mon égard et, en passant près de moi, elle dit exprès, à haute voix pour que je l'entende bien :

— Quelle suffisance !

Il n'y a pas de gens modestes. Il y a des ratés qui ont la prétention d'être modestes – et qui font les modestes pour faire croire qu'ils ne sont pas des ratés !

Il est à noter d'ailleurs que les ratés ont toutes les prétentions. Et

plus ils sont incapables, plus ils s'estiment opprimés, de même que plus ils sont inconnus, plus il leur est facile de se dire méconnus.

Malheur à eux le jour où ils ont la déveine d'avoir un peu de chance – car l'on voit alors ce jour-là de quoi ils étaient capables.

Si l'on dit « fausse modestie », c'est bien pour faire croire qu'il en est une vraie. Ce qui n'est pas exact.

La modestie est toujours feinte – quand elle se laisse voir – et c'est le travesti préféré de l'hypocrisie.

Peu de personnes savent supporter leur propre notoriété, leur gloire. Et ceux qui prennent une attitude à ce sujet paraissent avoir usurpé la place qu'ils occupent.

J'étais un jour chez un fruitier et je choisisais des pêches. C'était une toute petite boutique. Un homme et une jeune femme entrèrent. Celle-ci sembla enchantée de me voir, et elle dit tout haut au monsieur qui l'accompagnait :

— Oh ! Sacha Guitry !

Et le monsieur lui répondit :

— Et puis après !

Dernièrement, je descendais le faubourg Saint-Honoré. Deux dames le remontaient. L'une d'elles, en me voyant, dit :

— Tiens, Sacha Guitry !

Et l'autre lui répondit :

— Penses-tu !

Je me promenais avec un ami dans le jardin du Palais-Royal – et deux gosses de huit ou neuf ans nous suivaient et venaient me regarder sous le nez.

L'un d'eux disait :

— Je te dis que c'est lui !

L'autre répondait :

— Je te dis que non !

Un instant plus tard, ils en étaient à se disputer, presque à se battre à ce sujet. Alors, l'un d'eux me dit :

— N'est-ce pas, monsieur, que vous êtes Sacha Guitry ?

Je lui répondis :

— Pas du tout.

Alors, celui qui m'avait interpellé se jeta sur son camarade et se mit à le gifler. L'ami qui m'accompagnait me dit :

— Oh ! Ce n'est pas gentil ce que vous avez fait là ! Dites-lui que c'est bien vous...

Je lui répondis :

— Vous voulez donc que ce soit l'autre qui batte celui-là ?

Le jour de l'enterrement de Mme Sarah Bernhardt, mon père, accompagné de Muratore, montait la grande allée centrale du cimetière. Une triple haie de curieux regardait passer tous ces gens

célèbres qui accompagnaient à sa dernière demeure l'admirable actrice que le monde entier venait de perdre.

Quelqu'un dit :

— Tiens ! Voilà Sacha Guitry et son père !

Alors, mon père se pencha vers Muratore et lui dit :

— Ils vous prennent pour moi !

On s'imagine qu'on est connu – on l'est bien moins qu'on ne le croit.

Ainsi, tenez, un soir, j'ai accompagné à la gare de Biarritz deux amis qui s'en retournaient à Paris.

Le train venait de s'en aller, lorsque je vis venir à moi un monsieur fort aimable qui me dit :

— Monsieur, j'ai entendu dernièrement par la T.S.F. la radiodiffusion de votre pièce *Mon père avait raison*. Ah ! Monsieur, ç'a été pour nous un bien grand plaisir de vous entendre ! Nous vous aimons tellement, ma femme et moi, nous vous connaissons si bien – et, ce jour-là, je me suis dit : la prochaine fois que je verrai M. Le Bargy, je lui dirai !

Le Bargy était un très grand comédien, mais, comme il était mort, ça m'a un peu ennuyé.

D'ailleurs, quand on est un homme connu, il vous arrive constamment des mistoufles de cette espèce et qui sont excellentes, en somme, car elles donnent des douches à votre vanité.

Il est extrêmement difficile d'écrire des histoires, de ces histoires du passé qui me sont arrivées ou bien auxquelles j'ai assisté, car si l'on s'embarrasse trop de la question du choix des mots, si l'on cherche à tourner sa phrase, il est bien évident que l'histoire, elle, y perd beaucoup !

Donc, désireux de me faire une opinion sur les femmes, je me suis posé une dizaine de questions, auxquelles j'ai répondu le plus honnêtement.

Eh ! bien, mes réponses témoignent d'une véritable passion pour la femme – et d'une très vive animosité contre les femmes !

Je n'en tire aucune conclusion, mais j'ai souvent constaté ce fait chez les hommes qui consacrent aux femmes la moitié de leur existence !

Et puis, vous savez, ceux qui disent toujours du bien des femmes sont généralement des hommes qui en changent tout le temps – ou bien qui n'en changent jamais – ce qui m'incite à penser qu'elles ne jouent pas dans leur vie un bien grand rôle...

Eh ! bien, à table ! – si j'ose dire – et parlons des femmes...

Quel est le plus grand défaut des femmes ?

En vérité, c'est l'embarras du choix qui nous fait hésiter. Et puis, ce n'est pas toujours le même ! Et, cependant, il en est un qu'elles ont

presque toutes : elles détestent les femmes...

Et, si je pouvais me permettre d'exprimer un vœu, je les voudrais surtout plus indulgentes entre elles...

Car si elles ne s'occupaient que des hommes, elles seraient en somme bien plus agréables à fréquenter ! Le malheur, c'est qu'elles s'occupent des autres femmes !

Quand vous dites du mal des femmes devant une femme, elle se met en colère, elle s'énerve – et elle vous déclare naturellement que les femmes sont plus intelligentes que les hommes... qu'elles sont courageuses... instinctives... dévouées... patientes... fidèles... douces... aimables... courageuses... instinctives... dévouées – car elle répétera plusieurs fois les mêmes qualités pour que c'en fasse davantage ! Et lorsque vous pourrez enfin placer un mot, vous lui demanderez de bien vouloir en citer une... ou deux... ou trois... parmi vos connaissances, qui ait précisément toutes ces qualités-là...

— Deux ou trois ? dira-t-elle... Eh ! bien, mais, heu...

Alors, vous, pour l'aider, vous lui en proposerez quelques-unes... vous lui direz :

— Germaine ?

— Ah ! Non, celle-là, merci !

— Madeleine, alors ?

— Allons, allons, voyons, tu veux rire ! Madeleine ! Ah ! Non !... cette grue !

— Henriette ?

— Oh ! Cette vipère !

— Marguerite ?

— Oh ! Tais-toi !

— Eugénie ?

— Cette garce !

Alors, en fin de compte, elle se souviendra d'une amie de sa mère, que vous ne connaissez pas, qui habite la province – et qui a justement toutes les qualités énumérées plus haut.

Remarquez bien qu'elles avoueront très volontiers qu'elles sont jalouses – mais, ce qu'elles n'avoueront jamais, c'est qu'elles sont jalouses des femmes, et non pas des hommes – car aussitôt qu'une femme est aimée par un homme, on dirait que toutes les autres femmes ont été abandonnées par cet homme-là !

Certes, elles ont du cœur – elles ont beaucoup de cœur – mais leur cœur est singulier...

Si une femme est malheureuse, elles lui font du bien... Mais si une femme est heureuse, elles en disent du mal !

Et, de même que la plupart d'entre elles ne peuvent pas se résigner à leur bonheur, elles ne croient pas au bonheur des autres.

Quand on leur dit qu'une femme est heureuse, elles répondent :

« Oui, eh ! bien... nous en reparlerons dans un an ! »

Et pendant vingt ans elles le répéteront sans se lasser.

Elles ressemblent un peu à ce journal américain qui avait annoncé, en 1877, la mort de Victor Hugo.

Victor Hugo n'était pas mort. Aucune rectification, mais... huit ans plus tard, en 1885, quand il est mort réellement, le journal américain a commencé son article ainsi : Nous avons été les premiers à annoncer la mort du grand poète français Victor Hugo...

Évidemment – cela devait arriver un jour !

Je crois que la méchanceté des femmes entre elles vient de ce fait qu'il y a plusieurs sortes d'hommes : les riches, les pauvres, les vieux, les jeunes, les hommes mariés, les veufs, les champions, tes artistes, les militaires – j'allais dire les prêtres ! – les aviateurs, les hommes politiques... enfin, il y en a vraiment pour tous les goûts...

Tandis qu'il n'y a que deux sortes de femmes : celles qui sont... comment dirais-je ?... aimables – et celles qui ne le sont pas !

Or, celles qui ne le sont pas détestent celles qui sont aimées.

Dans un endroit public, comme un restaurant, par exemple, ou une salle de jeux, on saisit des regards féminins qui sont bouleversants parfois de cruauté ! Et j'ajoute qu'elles ne regardent méchamment que les femmes qui sont accompagnées par un homme. Oh ! Ça... elles ne se moqueront jamais d'une femme seule ! Elles sont trop contentes d'en voir une qui ait l'air abandonnée.

Les femmes ont des trouvailles que les hommes n'auraient certainement pas...

Dernièrement, une jeune femme m'a dit ceci : « Quand je vois venir à moi une femme qui me dévisage, alors, moi, immédiatement, je regarde ses pieds en souriant... Eh ! bien, ça, c'est infaillible... elle se trouble... et, quelquefois même, elle finit par trébucher ! »

Je le répète, je ne crois pas qu'un homme aurait de ces idées-là !

Oui, si je me permettais de donner un conseil aux femmes, je leur dirais très respectueusement qu'elles feraient beaucoup mieux, à mon avis, de prendre modèle sur les femmes qui sont aimées – plutôt que de les considérer comme des ennemies.

Elles s'apercevraient alors que, pour être aimées, article premier : il faut être aimables.

Lorsque je dis que je n'aime pas les femmes, comprenez-moi. J'entends par-là que je regrette de ne pas pouvoir m'en passer une journée entière, de ne pouvoir rien imaginer sans elles, ni plaisir, ni voyage, ni distraction, ni travail même...

Car si l'idée m'enchantait d'un repas pris entre hommes, je dois à la vérité de dire qu'un second repas sans femmes me semblerait sinistre !

Et, en somme, si je me permets de dire que je n'aime pas les femmes, c'est parce que je les adore, bien entendu...

Tout ce mal que je pense et que je dis des femmes, je ne le pense et ne le dis que des personnes qui me plaisent ou qui m'ont plu.

Et on ne peut les aimer à la folie – l'une après l'autre – que si l'on considère que celle que l'on aime est la seule qui soit aimable sur la terre.

L'aimée, c'est l'élue – et dire à une femme qu'on l'aime, c'est dire à toutes les autres qu'on ne les aime pas.

D'ailleurs, quand une femme est élue – toutes les autres devraient prendre le deuil.

Parlons un peu des femmes.

Lorsque je dis : « parlons des femmes » il est bien entendu que nous ne parlerons que de celles pour qui l'amour est la raison de vivre et parfois même aussi le moyen d'exister. Épargnons les jeunes filles, estimons les épouses et respectons les mères – et ne prenons de liberté qu'avec les autres...

Car il y a, devant l'amour, trois sortes de femmes : celles qu'on épouse, celles qu'on aime – et celles qu'on paye. Ça peut d'ailleurs très bien être la même... On commence par la payer – on se met à l'aimer – puis on finit par l'épouser.

Méfiez-vous des femmes qu'on épouse, car celles qui ne vous trompent pas vous le reprochent toute leur vie – comme si c'était de votre faute – alors que, le plus souvent, ce n'est même pas de la leur !... C'est effrayant de vivre à deux quand on ne s'adore pas !... Quelle indécence et quelle horreur !...

J'avais un ami qui avait épousé à soixante-dix ans une femme de quarante ans. Cette femme avait son père qui, lui, avait soixante-cinq ans – et elle avait, d'un premier lit, un fils âgé de vingt ans.

Son père mourut. Enterrement, longs voiles de crêpe, beaucoup de peine et beaucoup de larmes.

Deux ans passent. La malheureuse perd son fils. Enterrement du fils, longs voiles de crêpe et très abondantes larmes et immense chagrin.

J'étais à l'enterrement. À la sacristie, je m'approchai d'elle et, comme elle me tendait son visage inondé de larmes, je la pris dans mes bras et l'embrassai.

Je constatai alors que les voiles de crêpe sentaient la naphthaline. Elle les avait mis de côté – et je pense à la tête de son mari !

Mais si l'on peut confondre l'épouse, l'amante et la maîtresse, il ne faut pas confondre le Mariage et l'Amour – car si l'on peut très bien ne pas aimer sa femme, on ne peut pas ne pas adorer son amante.

Mais, d'abord, parlons des épouses...

Rien ne me paraît plus beau qu'un jeune homme qui rencontre une jeune fille (c'est délicieux d'avoir le même âge... quand on est jeune... !) – qui la trouve jolie, en devient amoureux, le lui dit,

l'émue, la convainc, lui demande sa main, l'obtient, l'épouse, l'aime, s'en fait aimer – ne la trahit jamais, n'est pas trompé par elle – lui fait des enfants, vit avec elle toute sa vie – et meurt quelques mois avant elle !...

Vous avez beau l'épouser, lui donner votre nom, elle n'entre dans votre famille que du jour où elle vous donne un enfant – car elle le donne à votre père, à votre mère, à vos aïeules ce jour-là.

Non, rien ne me semble plus beau que certains couples exemplaires, comme M. et Mme Michelet – comme Louis Pasteur et Mme Pasteur – comme Marcelin Berthelot et sa femme – comme d'autres encore !...

Et, à ce propos, voici, tenez, une des plus belles lettres qui soient. J'ai la joie de la posséder, autographe. Elle est inédite – elle est très simple – et, pour cette raison même, elle est très belle.

C'est une lettre que Rodin adresse à sa femme en 1913.

Il avait à cette époque, je pense, soixante-quinze ans – et Mme Rodin probablement soixante-cinq.

La lettre est courte – elle a quatre lignes.

Il lui écrit ces quatre lignes sans aucune raison, comme il arrive parfois qu'on embrasse tout à coup quelqu'un qu'on aime... mais avec cette différence que, généralement, quand on donne un baiser à quelqu'un, c'est qu'on avait envie d'être embrassé soi-même.

Tandis que prendre à soixante-quinze ans du papier, de l'encre, une plume, une enveloppe et un timbre pour envoyer quelques mots à quelqu'un dont on est sûr – je trouve cela extrêmement beau.

Voici ces quatre lignes :

Ma bonne Rose,

Je t'envoie cette lettre comme une réflexion que je fais de la grandeur du cadeau que Dieu m'a fait en te mettant près de moi.

Mets ceci dans ton cœur généreux.

Je reviens mardi.

Ton ami,

Auguste Rodin (24 août 1913)

Je ne sais pas si vous éprouvez la même sensation que moi – mais moi, depuis quinze ans que j'ai cette lettre sur mon bureau, encadrée, jamais je n'ai pu la lire sans être ému.

Mais de pareils ménages sont rarissimes – et ce n'est pas surprenant, car veuillez convenir avec moi que la plupart des mariages se concluent de la façon la plus inconsidérée !

Déjà c'est un prodige qu'un homme et une femme faits pour vivre ensemble puissent vivre ensemble !

Car il y a, entre l'homme et la femme, une dualité que je crois bien plus profonde encore qu'on ne pense.

L'homme en est responsable. Son égoïsme, sa vanité et cet instinct

qu'il a de la propriété – même à l'état sauvage – nous préparaient les femmes dont nous faisons aujourd'hui nos épouses ou nos maîtresses.

Sans l'avoir voulu, la femme est devenue l'ennemie de l'homme – et, sans le savoir, elle se venge sur lui des cruautés de l'homme d'autrefois.

L'esclavage en Afrique... la mutilation des pieds des femmes en Chine... la ceinture de chasteté en France... les harems en Turquie... la traite des blanches en Argentine... toutes ces monstruosité-là, nous les payons aujourd'hui – car toutes les vertus, toutes les qualités, les femmes les ont en elles : l'intelligence, la bonté, le courage, la patience et l'abnégation – oui, toutes, elles les ont. Seulement... seulement, je crois qu'elles sont mythomanes ! Elles sont presque toutes mythomanes !

Vous savez ce que c'est que la mythomanie ?

C'est le goût, c'est la manie du mythe – et, un mythe, c'est une chose qui n'est pas vraie.

Ça ne veut pas dire qu'elles aiment, par exemple, les bijoux faux – non !

Elles n'aiment pas non plus qu'on leur dise des choses inexacts – et, ce qu'elles préfèrent, c'est en dire elles-mêmes, sachant parfaitement que personne ne saurait le faire mieux.

Elles possèdent, en effet, le don merveilleux de dissimuler non seulement la vérité, mais de remplacer cette vérité par un mythe...

Les hommes aussi savent mentir, mais ils savent mentir comme les Français savent les langues étrangères : ils n'ont jamais un très bon accent.

Vous savez que jouer la comédie, c'est mentir avec l'intention de tromper ?

Eh ! bien, voilà la raison pour laquelle les femmes jouent mieux la comédie que les hommes – et je vais vous prouver pourquoi les actrices jouent mieux que les acteurs...

Nous, les hommes, nous éprouvons souvent le besoin – et parfois même l'impérieuse nécessité – de nous faire des têtes pour jouer certains rôles. Nous mettons des perruques, des barbes, des moustaches, des favoris, nous portons des monocles, des binocles ou des lunettes : les femmes ne le peuvent pas. Qu'elles jouent une impératrice, une cuisinière, une fille publique, une religieuse ou une concierge, elles doivent jouer tous leurs rôles avec le même visage. Dès lors, quel talent il leur faut !

Quand j'ai joué le rôle de Napoléon III, je me suis mis une perruque, je me suis collé des moustaches et une barbiche qui m'allait fort bien d'ailleurs.

Quand Mme Sarah Bernhardt a joué Marie-Antoinette, elle n'a pu modifier son visage, se camoufler, mais comme elle avait du génie,

elle ressemblait beaucoup plus à Marie-Antoinette que je n'ai pu ressembler à Napoléon III.

C'est d'ailleurs la première et la dernière fois qu'on nous compare, elle et moi !

Vous savez sans doute que les femmes, pas toutes, bien sûr, mais une certaine quantité de femmes, ont une tendance à accorder ce qu'elles appellent leurs faveurs à des hommes qui possèdent une certaine fortune. C'est une vieille habitude qu'elles ont prise. Or, elles ont remarqué que pour attirer sur elles l'attention de ces messieurs, la scène était l'endroit le plus favorable. Le théâtre est le plus agréable moyen de se faire connaître. Y briller, s'y faire un nom, être de ce monde-là, voilà de quoi tenter les oisifs et les vaniteux. Les femmes qui « cherchent quelqu'un » ont évidemment toutes les raisons de croire que c'est sur ce « plateau », dans ce cadre factice, éclairées de façon violente mais adroite, superbement vêtues, copieusement fardées et, vues de loin, très à leur avantage, qu'elles peuvent le mieux faire illusion, plaire, charmer et ravir tous les cœurs – et le nombre est grand des actrices qui n'ont pas embrassé dans un autre but la carrière dramatique.

Je dois d'ailleurs ajouter que la perfection sur la scène est parfaitement compatible avec la légèreté des mœurs.

Combien d'admirables actrices ont été d'excellentes courtisanes !

Elles ne se trompent pas, d'ailleurs et, pour peu qu'elles jouent d'une « certaine » manière, les bonbons et les fleurs ne tarderont pas à faire leur apparition, précédant de fort peu la carte de visite qu'un chasseur soudoyé présente en souriant. Mais c'est le premier jour, et la coutume veut que dès le premier jour on ne reçoive pas. Les fleurs, le lendemain, sont tressées en corbeille – on met à son corsage la plus épanouie, et l'on s'amuse en scène à l'effeuiller un peu – et, le troisième jour, une ombre en habit noir se glisse dans la loge après le deuxième acte. Le verrou que l'on pousse avec précaution fait le petit bruit sec d'un piège qui se ferme...

D'ailleurs, convenons-en, ces actrices-là ne sont pas les moins bonnes de nos comédiennes !

Non, vraiment, tant qu'elles « cherchent quelqu'un », ces actrices ne sont pas toujours à dédaigner – et elles ne deviennent nos ennemies que du jour où elles ont « trouvé ». Ah ! Ce jour-là, tout change ! Elles croient qu'elles ont en mains toutes les possibilités. Il ne leur est plus nécessaire de jouer tous les soirs n'importe quoi dans n'importe quelle pièce – alors, elles veulent choisir. Ayant atteint le but qu'elles se proposaient, ayant découvert l'oiseau rare, voilà que, tout à coup, l'ambition s'est emparée d'elles. Ce qu'elles visent à présent qu'elles ont – croient-elles ! – la fortune, c'est la notoriété, tout simplement. Elles en connaissent le tarif et sont disposées à faire tous les sacrifices

possibles en échange d'une « gloire » indiscutable, éclatante, immédiate. Et il la leur faut tout de suite et à tout prix, parce qu'elles savent qu'elles peuvent l'avoir le lendemain. Elles savent, oui, que tout est à vendre ou à louer, les théâtres, les palissades dans les rues et les placards dans les journaux. Elles savent aussi que, pour être joués, bien des auteurs, hélas ! sont prêts à faire toutes les concessions possibles.

Elles veulent être « la première » sur l'affiche, elles veulent avoir le premier rôle de la pièce – et si ce rôle n'est pas dans leurs cordes, on s'arrange – on l'arrange ! Cela se modifie, un rôle, que diable ! Et une pièce, donc ! Le principal personnage féminin de leur pièce était une femme du monde et elle avait trente ans – ils en font une petite ouvrière ou une petite courtisane à peine majeure !

Et grâce à ces demoiselles, nous voyons disparaître un emploi capital, le plus réellement attrayant, le plus nécessaire peut-être du théâtre : celui de « jeune première ». Personnage fondamental qui pouvait déchaîner de véritables passions, autour duquel un drame pouvait se jouer, pour lequel on pouvait se battre, se ruiner, se tuer...

Je ne conteste ici ni le talent, ni la beauté, ni le charme de ces actrices dont je parle. Il est indispensable que ce qui est à la mode soit représenté sur la scène – mais je m'inquiète un peu de l'importance que je vois prendre à un emploi qui n'était jadis que secondaire. La « petite femme » que personnifiait si bien l'inoubliable Lavallière n'était jamais le personnage principal de la pièce.

Ces actrices-là, venant s'ajouter au nombre grandissant des vedettes venues du music-hall, mettent jusqu'à un certain point l'art dramatique en péril.

Leur présence parmi les acteurs et la notoriété de leur inconduite ont contribué grandement à faire exécrer cette profession.

En effet, si les femmes honnêtes, qui le sont presque toutes, ont toujours été jalouses des actrices – les hommes ont toujours été jaloux des acteurs – car le public est convaincu que les acteurs sont les amants de cœur des actrices – ce qui est d'ailleurs absolument exact !

Mais permettez-moi d'ajouter que s'il y a parmi nous des femmes dont l'inconduite est notoire et qui font ce métier dans le but unique d'étendre le cercle de leurs relations, il y en a certainement sept sur dix qui le font parce qu'elles ont la passion du théâtre.

Pourquoi n'aimerions-nous pas les femmes pour ce qu'elles font le mieux : mentir !

Donc, disons-le, répétons-le, avouons-le et inclinons-nous : elles savent mieux mentir que nous.

Elles aiment tellement le mensonge que, lorsqu'elles sont obligées de nous dire la vérité, elles nous la disent de manière à n'être pas croyable – pour nous en déguster !

Donc, pour ce qui est de mentir, mesdames, chapeau bas !

Je veux penser qu'elles sont sensibles à cette victoire qu'elles remportent sur les hommes et qui, depuis la création du monde, ne leur fut jamais contestée par personne ! Songez à la diversité inouïe des moyens qu'elles emploient pour conserver leur titre...

Mais si nous avons le devoir de constater qu'elles sont mythomanes, avons-nous le droit de le leur reprocher ?

Non – mille fois non – car, encore une fois, le coupable c'est l'homme !

Quelle que soit la disgrâce physique d'un homme, quel que soit son âge, que veut-il à tout prix que la femme lui dise : je t'aime !

Et c'est ainsi depuis des siècles !

Et, lui demandant de nous mentir sur ce point capital, devons-nous être surpris qu'elle nous mente sur d'autres points ?

Oui, le mensonge mène à l'infidélité ! Car c'est à force de mentir qu'une femme finit par tromper !

Elles sont élevées dans le mensonge et les femmes ne cesseront jamais de mentir tant que les mères auront des filles !

Je connais une jeune femme qui m'a dit dernièrement un mot ravissant que je n'avais jamais entendu et qui m'a éclairé sur cette question.

Je la complimentais sur sa droiture, sur sa loyauté. Elle m'a répondu :

— N'en soyez pas surpris, mon père est mort lorsque j'avais six mois !

Et elle ajouta :

— Quand j'étais enfant, dans toutes les maisons où j'allais, j'entendais toujours les mères qui disaient à leurs filles : « Ne dis pas à Papa que j'ai payé ce chapeau 39 francs... ne lui dis pas ceci, ne lui dis pas cela... » Or, je vous le répète, mon père est mort quand j'avais six mois... et je n'ai pas de frère, alors... comme il n'y avait pas d'homme à la maison, Maman ne m'a pas appris à mentir !

Vais-je vous parler des courtisanes ?

Non, car en vérité, ces personnes me semblent dénuées d'intérêt, par ce fait seul qu'elles font leur métier sans plaisir et sans passion.

D'ailleurs, la courtisanerie est un métier qui tend à disparaître, car la liberté qu'on accorde aux jeunes filles et, d'autre part, la mauvaise tenue des femmes du monde, lui font une terrible concurrence !

Les bourgeoises et les courtisanes ont à présent les mêmes fournisseurs, elles ont la même coiffure, le même argot – les mêmes amants !

On finit par ne plus savoir lesquelles ont copié les autres !

On dit un galant homme, et on dit une femme galante.

Un galant homme c'est exquis – et une femme galante c'est

horrible.

Il y a trois raisons d'être infidèle :

1° Parce qu'on n'aime plus la personne qu'on trompe.

2° Parce qu'on aime une autre personne.

3° Parce qu'on n'est plus aimé de la personne qu'on trompe.

Or, je crois que des êtres sont surtout infidèles parce qu'ils ne sont plus aimés.

Il vaut mieux aimer quelqu'un qui ne vous aime pas que d'être aimé par une personne qu'on n'aime pas.

Et quand nous disons que la faute de la femme est plus grave que celle de l'homme, nous voulons dire par-là qu'en nous privant de ses caresses, elle nous prive du meilleur d'elle-même !

En effet, que reste-t-il d'une femme infidèle ?

Entre nous, pas grand-chose !

Que reste-t-il d'un homme infidèle ?

Son nom, sa situation, sa fortune, trois choses dont bien des femmes savent se contenter !

Oui, le coupable c'est l'homme et, huit fois sur dix, c'est sa vanité qui cause son malheur.

La vanité des hommes est incommensurable : ils choisissent presque toujours des femmes qui n'étaient pas faites pour eux...

Voici, en quelques lignes, un petit tableau du mariage que nous devons à l'admirable Colette :

Être mariée, c'est trembler que la côtelette de Monsieur soit trop cuite, l'eau minérale pas assez froide, la chemise mal empesée, le faux col trop mou, le bain brûlant, c'est assumer le rôle épuisant d'intermédiaire-tampon entre Monsieur et le reste de l'humanité !...

C'est très joli, c'est ravissant, mais convenez vraiment que c'est faux pour la plupart des femmes ! Et comme ils sont nombreux les hommes qui tremblent devant leur moitié et ont l'existence empoisonnée par elle !

Oui, elles vous soignent merveilleusement...

Mais, enfin, on ne peut pas tout le temps être malade !

À cela, vous me direz qu'elles ne sont peut-être pas heureuses, ces femmes-là...

C'est possible !

Mais, à cela, je vous répondrai que, « en général, les femmes sont malheureuses parce qu'elles croient toujours qu'elles pourraient être heureuses – plus heureuses autrement ».

Il y a des hommes mariés qui se conduisent comme des goujats – il y en a dans tous les mondes – mais il y a aussi des monstres féminins... Or, les monstres féminins sont beaucoup plus redoutables que les goujats, parce que les hommes n'ont pas d'influence sur les femmes !

Un homme coléreux, méchant et brutal, rendra sa femme malheureuse, mais il ne la rendra pas méchante, coléreuse et brutale.

Tandis qu'une femme avare et médisante rendra son mari avare et médisant – et malheureux – et ce sera très grave, car c'est son travail qui s'en ressentira !

Il n'y a pas que le foyer conjugal dans la vie !

Il n'y a pas que la paix du ménage...

Il y a le travail – et, ça, c'est sacré !

Il y a la vie – et puis aussi, il y a sa vie.

On vous donne la vie.

Plus tard, on fait sa vie.

Puis on refait sa vie.

On peut aussi gâcher sa vie.

Quelqu'un peut vous sauver la vie.

Quelqu'un peut vous l'empoisonner !

On connaît les femmes qui ont encouragé leur mari, qui l'ont guidé de leurs conseils... mais on ne connaît pas toutes celles qui ont démoralisé leur mari et l'ont brouillé avec tout le monde !

Avez-vous observé ceci ? Un mari dira très bien : « Oh ! que ma femme est embêtante et malveillante ! » Il le dira même à un ami intime à lui... mais s'il s'aperçoit que tout le monde la trouve malveillante, il aura pitié d'elle et il en prendra la défense et, pour diminuer ses torts, il les partagera !

Si elle a pris en horreur Mme Une telle, et si elle en dit du mal, il en dira aussi du mal pour que sa femme n'ait pas l'air trop méchant !

Et il deviendra alors un de ces hommes dont on dit :

« Dans le fond, il est aussi méchant que sa femme ! »

On ne parle jamais de la bonté des hommes... Elle existe pourtant.

Car un homme peut toujours s'en aller de chez lui, un homme peut vivre seul... La plupart des femmes ne le pourraient pas.

Et quand un mari et une femme qui ne s'aiment plus continuent de vivre ensemble, c'est surtout le mari que j'admire – et que je n'envie pas !

Une personne qui partageait la vie de mon père et qui, ce jour-là, depuis une heure, l'insupportait par ses questions, ses allusions et ses reproches, reçut une gifre magistrale, inattendue. Médusée, la personne s'écria :

— Oh ! Mon Dieu... j'ai peur !

Mais il lui dit, très vite et comme pour la tranquilliser :

— N'aie pas peur, je suis là !

Oui, le bonheur de vivre à deux, quand il est par miracle réussi, est incroyablement merveilleux. Je ne comprends pas, par exemple, comment on peut supporter la perte d'un enfant si l'on n'a pas près de soi une femme qu'on aime... Elle est un grand stimulant...

Il est évident qu'on travaille d'abord pour bien faire, pour être content de soi, autant qu'on peut l'être, pour toucher à peu près au but, et aussi pour plaire, pour obtenir les suffrages de ceux qu'on aime, pour savoir qu'on ne s'est pas trompé... Mais on travaille encore pour réussir, pour s'enrichir – et, cela, c'est pour la femme. Si l'on a à côté de soi une femme qu'on déteste, on se venge en ne réussissant pas.

Toute haine active est indigne parce qu'elle est vengeresse ou bien intéressée.

Se venger, c'est être intéressé. Cette façon de « s'y retrouver » n'est pas digne.

On ne se hait véritablement bien qu'en famille – et plus on est proche parent, plus l'on s'approche pour tuer. Mieux on se tue.

Un fils qui tue sa mère veut y porter la main – il la prend à la gorge – et c'est à coups de marteau qu'il l'achèvera.

Sa femme, elle, on la tue à bout portant, sans y toucher – car elle n'est pas de votre sang.

Et l'amant de sa femme, on le tue à l'épée – ou au fusil de chasse – car on observe les distances.

Un homme qu'on connaît à peine, on le tuera du plus loin qu'on peut – et dans le dos si c'est possible.

Et quant aux ennemis de son pays, dont on se fait une idée vague, on préfère ne pas les voir et on les tue avec des canons à très longue portée.

On peut – au besoin – se passer d'être heureux en ménage si l'on fait le bonheur absolu de l'autre parce que la vue du bonheur que l'on donne réjouit l'âme et satisfait la vanité.

Mais vivre en face d'un être qu'on ne rend pas heureux, cela ne me paraît pas supportable. Il faut se séparer d'une femme qu'on ne rend pas heureuse, quelque plaisir qu'on éprouve à la sentir près de soi.

Grand avantage du divorce : il prend la liberté sous sa protection !... Pourquoi se marie-t-on, d'ailleurs ?... Pour pouvoir divorcer un jour. Il n'est question que de ça dans un contrat de mariage – ou bien de votre mort. Ordinairement, les gens qui se marient ne se connaissent guère. L'un vers l'autre poussés par un sentiment vif, ils ne sont animés que du désir charmant de vivre côte à côte et de faire leur bonheur. La légalité de leur union ne joue là aucun rôle. Elle les autorise, en somme, à faire l'amour – un point c'est tout – autorisation dont, d'ailleurs, ils se seraient fort bien passés ! La loi n'interviendra, opérante et formelle, qu'au jour de leur divorce. Là, elle saura se rendre utile. Les huissiers, les notaires, les avocats et les avoués, prenant en mains les intérêts de leurs clients, articuleront des « attendus » inattendus. Ils les sépareront de corps immédiatement afin de les empêcher de pouvoir faire l'amour. Le

Président du Tribunal les appellera tous deux en conciliation – et, en termes choisis, d’ailleurs, et mesurés, il élargira le fossé qui déjà les sépare. Et c’est ainsi que leur sécurité présente et à venir leur sera garantie. Quant aux hideuses questions d’argent, elles se régleront automatiquement. La femme aura le plaisir de voir que le Tribunal condamne son mari à lui verser une somme – nettement inférieure à celle que, de lui-même, il lui aurait donnée ! Et c’est pourquoi je prétends que le divorce est mieux qu’une institution. C’est une conclusion, c’est une conséquence – c’est le parachèvement logique du mariage – c’est comme qui dirait le dénouement d’un drame – car c’est dramatique, n’est-ce pas, de continuer de vivre ensemble quand on a cessé de s’aimer. Cela devrait être interdit, d’ailleurs, car c’est d’un déplorable exemple. Donc, le divorce, voilà la solution – par excellence durable – puisqu’en fait elle doit durer toute la vie !... Et convenez avec moi que si les divorces avaient lieu à l’église... en musique, avec chœurs, tous cierges allumés, le divorce deviendrait alors un sacrement – et ce serait justice – et ce serait très beau – parce que c’est très beau de recouvrer sa liberté – en demandant à Dieu de bénir la rupture qu’il vient de consacrer !

Vous êtes-vous jamais demandé, mesdames et messieurs, quelle avait été l’existence amoureuse des grands hommes de lettres français ?

Pitoyable, le plus souvent.

Jean de La Fontaine épouse une bourgeoise de province : elle le trompe !

Molière épouse une actrice : elle le trahit !

Corneille devient aussi amoureux d’une actrice : Marquise – l’un des prénoms de Mlle Du Parc – elle le dédaigne !

Mais, cette bourgeoise et ces actrices, devons-nous les haïr ? Égoïstement, non !

Non, car entre autres chefs-d’œuvre, La Fontaine écrit : Le Mal Marié.

Non, car Molière écrit : L’École des femmes.

Non, car Corneille adressa à Marquise un des plus ravissants bijoux de notre langue.

Permettez-moi de vous le rappeler :

Stances

Marquise, si mon visage
À quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu’à mon âge
Vous ne vaudrez guères mieux.

Le temps aux plus belles choses

Se plaist à faire un affront :
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le mesme cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous estes ;
Vous serez ce que je suis.

Ce pendant j'ay quelques charmes
Qui sont assez éclatans
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du tems.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usez.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent dous,
Et dans mille ans faire croire
Ce qui me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'auray quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'auray dit.

Pensez-y, belle Marquise :
Quoy qu'un grison fasse effroy,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moy.

Voltaire prend en flagrant délit Mme Du Châtelet...
Vigny est trahi par Mme Dorval...
Flaubert est assommé par Louise Colet...
Baudelaire par Jeanne Duval...
Balzac meurt seul tandis que Mme de Balzac est enfermée avec son
amant dans la chambre voisine...

George Sand trompe Alfred de Musset – et, enfin, Victor Hugo est
trahi par Sainte-Beuve – par un critique – la pire des disgrâces !

Heureusement pour lui, il rencontre Juliette Drouet et il s'en
éprend... et il en est aimé... et elle le console !

Et les amours de Verlaine : lamentables celles-là !

Je possède une lettre de lui qui commence par ces mots : Ma chère Hortense... – et qui se termine ainsi : Au revoir, ma chère Adèle...

Je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut aux pensées, aux réflexions sévères, trop sévères à l'égard des femmes – mais je voudrais connaître le nom de la garce qui les a suggérées à X... ou à Y...

Encore une fois, ce n'est pas la pensée en elle-même que je rapporte, c'est l'état d'esprit d'un grand homme qui seul, le soir, chez lui, l'a formulée.

Qu'elle soit injuste, fausse même – elle est là, c'est un fait. Et, pour peu qu'elle soit bien écrite, elle compte.

Pensées, réflexions, maximes – et jeux de mots.

Il ne faut pas s'étonner de leur mélancolie ni de leur pessimisme.

On ne réfléchit pas lorsque l'on est heureux.

Lorsqu'un homme qui parle parle admirablement, lorsqu'un homme qui écrit écrit admirablement, les opinions qu'il exprime devraient instantanément passer au second plan...

Si tel poète s'écrie : « Ah ! Les femmes, quelles vaches ! » – ça n'a que la valeur d'une porte qu'on fait claquer.

Il faut considérer que les pensées de Démocrite ou de Plutarque ou d'Épicure sont formulées par un ami à soi qui n'est pas écrivain et pour lequel on n'a qu'une estime médiocre – afin de pouvoir les juger.

Tous les hommes de valeur : écrivains, savants, artistes, devraient publier chaque année non pas un livre d'eux, mais un livre de pensées, de pensées des autres qu'ils auraient choisies et qui seraient annuellement un portrait d'eux cent fois plus ressemblant qu'aucun autre.

Car citer les pensées des autres, c'est souvent regretter de ne pas les avoir eues soi-même et c'est en prendre un peu la responsabilité !

Par quel détestable miracle, des hommes – et je rougis d'en être ! – ont-ils pu dire, écrire, penser tant d'horreurs concernant les femmes ?

Faut-il donc que ce sentiment divin se transforme inéluctablement en une sorte de haine ?

Se peut-il que des êtres aussi sensibles et délicats, aussi tendres et pudiques, puissent déchaîner tant de colères et de rancœurs !

Que de larmes ! Que de regrets !

Et que de mots affreux, et que d'injures et que de coups !

Et, d'autre part, se peut-il que les amours malheureuses aient engendré tant de chefs-d'œuvre !

Est-ce donc une folie de vouloir vivre à deux ?

Le bonheur est-il le privilège des gens qui s'aiment bien : tendrement ?

Je collectionne depuis vingt ans toutes les lettres d'amour que je

puis découvrir. Elles sont édifiantes, je vous le jure.

Ainsi, tenez...

Georges de Porto-Riche prend pour maîtresse une petite actrice dont je tairai le nom par galanterie. Il en devient très amoureux et il lui écrit des vers adorables.

À quelque temps de là, il lui adresse un soir cette petite lettre :

En hâte, des remords ! des regrets !

Mon Dieu que je pense à vous quand je m'éreinte avec d'autres qui ne disent rien à mon cœur ni à mes sens.

Plus je vieillis, plus on me veut... Et quand vous survenez, j'ai cent ans ! Je voudrais n'avoir de forces que pour vous seule !

Ma chère âme, vous êtes mon souvenir permanent.

Georges de Porto-Riche

Or, pourquoi ai-je cette lettre en ma possession ?

Parce que cette petite actrice, le jour où elle l'a reçue, a dit à un commerçant qu'elle connaissait un peu :

— Si ça vous intéresse, vous, les autographes, tenez, en voilà un de Porto-Riche !

Et elle le lui a donné – et, moi, je l'ai acheté à ce commerçant.

Quel crime ! Donner une lettre qu'on a reçue de l'homme qui a le mieux parlé d'amour, qui a le mieux aimé les femmes, car, mesdames, vous n'avez jamais eu de plus zélé défenseur que lui.

Mais vous vous dites peut-être qu'il est assez normal que les grands hommes soient malheureux, pour cette double raison que, d'abord, le malheur inspire mieux que le bonheur et, qu'en outre, les grands hommes sont généralement d'abominables égoïstes ?

Je suis allé au-devant de cette observation et, tandis que je préparais cette causerie, j'ai ouvert, par curiosité, mon livre d'adresses, mon livre personnel d'adresses...

Ce livre, je l'ai apporté pour le feuilleter avec vous.

Il est édifiant ! Je ne dirai pas tout haut le nom des personnes dont je vais résumer en deux mots l'existence privée, car la plupart de mes amis sont des gens très connus.

Mais, écoutez... et je vous donne ma parole d'honneur que je ne vais pas mentir...

Que disait La Fontaine en parlant du mariage ? Ces quatre vers :

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucun d'eux ne me tente.

Cependant des humains presque les quatre parts

S'exposent hardiment au plus grand des hasards...

Les quatre parts aussi des humains se repentent !

Je ne vais pas aussi loin que lui : je ne suis pas l'ennemi du mariage...

Vous devez dire : « Cet homme-là ne connaît que des monstres ! » N'en croyez rien – et, quand vous rentrerez chez vous, ce soir, prenez

vosre livre d'adresres, et regardez l'existence intime des gens que vous connaissez... Vous n'en croirez pas vos yeux... Et peut-être il vous viendra l'envie de rayer certains noms, certains de vos amis qui, par leur mauvaise conduite, donnent le mauvais exemple !

Je ne suis pas l'ennemi du mariage, au contraire, j'adore la vie à deux – mais je suis l'ennemi des mauvais mariages, car les gens mal mariés, maussades, infidèles et malheureux, font du tort à l'amour !

Dans l'intérêt général, on n'a pas le droit d'être malheureux en ménage, car c'est immoral que d'être malheureux !

Je déteste les gens qui font la fête du matin au soir et qui se disputent d'un bout de l'année à l'autre...

Je ne comprends pas qu'on soit impoli avec une personne, sous prétexte qu'on couche dans le même lit que cette personne !

Et quant aux histoires, quant aux potins qu'on raconte sur la vie privée des gens qui se conduisent mal, ils ne m'ont jamais amusé.

Les hommes qui ont des maîtresses, les femmes qui ont des amants, et qui sont obligés de mentir et de se cacher pour faire l'amour – non, je ne trouve pas ça drôle – et je partage sur ce point l'opinion de notre admirable Courteline, exprimée par lui d'une manière prodigieusement comique. Il dit – excusez-moi, mesdames, mais c'est Courteline qui parle :

Les histoires compliquées, obscures, celles dont on dit « Quelle drôle d'affaire !... Je ne comprends pas pourquoi il ou elle a dit cela... Il y a là-dedans une chose dont le mystère m'échappe... » – sont toujours des histoires de gens qui se sont montré leur derrière quand ils n'en avaient pas le droit.

J'ai eu la joie de connaître intimement Courteline.

Il est extrêmement difficile à définir.

Il n'était pas spirituel, il était drôle – même, il était risible. Il était un de ses personnages. Il était petit, il était laid, il ne donnait pas l'impression d'un homme soigné. Il était vêtu d'une façon singulière – mais je ne suis pas éloigné de penser qu'il devait se trouver élégant.

Il allait tous les deux ans chez Coutard, qui vendait des vêtements tout faits, se faisait apporter une pile de pantalons à carreaux, se mettait devant la glace, déplaiait un par un les pantalons, les posait sur lui, ne prenant même pas la peine de les essayer – et il disait :

— Celui-là... Pas celui-là... Celui-là, oui... Et puis encore celui-là.

Et il ajoutait :

— En voilà pour deux ans !

Il portait des vestons croisés qui avaient un bouton de plus que tous les autres vestons – et cela donnait l'impression que ses vestons avaient un nombre incalculable de boutons.

Toutes les autres choses qu'il portait étaient on ne peut plus quelconques. Il avait toujours une serviette de cuir sous le bras,

serviette bourrée d'un tas de choses. C'est dans cette serviette qu'il portait ses bretelles.

Il avait une voix perchée et criarde qui rendait plus drôles encore les choses qu'il disait.

Il disait, en vérité, tout ce qui lui passait par la tête. Or, il lui passait par la tête les idées les plus imprévues, les plus folles, les plus cocasses, les plus profondes – et, tout ce qu'il disait, il le disait le plus sérieusement du monde et sans jamais sourire. Il usait des gros mots de la façon la plus comique – et souvent il était grossier. Mais il l'était de telle façon qu'il était impossible de s'en froisser – ni même de s'en étonner. Il lui arrivait de vous couper la parole ainsi :

— C'est complètement idiot ce que vous dites là, mon vieux...

Je lui ai entendu dire à sa femme, un soir, à table :

— Marie-Jeanne, remets-toi de la poudre ! À ton âge, il faut qu'une femme se surveille.

Un jour, à Tours, à l'issue d'une représentation organisée par mon père, en 1915, au bénéfice des blessés, et au cours de laquelle Courteline avait joué Monsieur Badin, le général commandant la place de Tours lui adressait des compliments. Il lui dit :

— Quant à vous, monsieur Courteline, vous nous avez prouvé aujourd'hui que vous aviez autant de talent comme acteur que comme auteur...

Mais, comme ce général s'exprimait avec une certaine difficulté et comme il s'embarrassait dans sa phrase surchargée d'éloges, Courteline lui coupa brusquement la parole en ces termes surprenants :

— Taisez-vous donc, mon général !

On m'a souvent demandé quel acteur était Courteline.

On ne peut pas dire d'un auteur qui n'a joué que ses propres pièces qu'il est un acteur. On peut dire qu'il est un mauvais acteur s'il les joue mal – mais on ne peut pas dire qu'il est un bon acteur s'il les joue bien.

Courteline, quand il jouait, était mieux qu'un acteur. Il était mieux qu'admirable, il était mieux que parfait : il était extraordinaire – et les autres acteurs semblaient autour de lui plus que médiocres.

Il était, en vérité, presque impossible de le suivre, de lui donner la réplique – de lui répondre sur le même ton. C'était la vérité même – c'en était même hallucinant. Il ne semblait pas improviser son texte – car ce n'était plus du texte – et le décor lui-même n'avait plus l'air d'un décor. Donc, il faut bien le dire, c'était beaucoup trop bien – mais c'était merveilleux...

Il sera malaisé de classer Courteline parmi les écrivains de son siècle, mais j'ai l'impression et la certitude que son œuvre se rangera d'elle-même parmi celles des plus grands écrivains de tous les temps.

Il ne faudra pas manquer de publier la correspondance de Courteline – car elle est un merveilleux témoignage de sa façon de penser, de son admirable liberté d'esprit et de sa précision formelle.

Alfred Athis, un jour...

Alfred Athis, ami charmant – hélas ! parti si vite – qui avait un esprit fou et qui fit de ravissantes pièces, dont une avec Tristan Bernard dans laquelle deux femmes, l'une de quarante ans, l'autre de vingt ans, se faisaient des confidences.

La femme de quarante ans disait :

— Le mien est un garçon tout jeune...

Celle de vingt ans répliquait :

— Le mien, à moi, n'est plus très jeune...

Et sans le savoir, elles parlaient du même homme, d'un homme de trente ans !

Alfred Athis, un jour, était chez moi, et je lui lisais le premier acte d'une pièce en deux actes dont je ne trouvais pas la fin. Il me l'indiqua instantanément. Elle était logique et cependant originelle. Elle me crevait les yeux : je ne la voyais pas.

— Alors, puisque tu m'as trouvé ma fin... finissons-la ensemble !

Et nous l'avons finie ensemble – et comme Noblet me demandait une pièce pour la créer à Monaco, je la lui ai envoyée. Un mois plus tard la pièce était jouée et elle avait eu beaucoup de succès – voici pourquoi. En post-scriptum à sa lettre me l'annonçant, Noblet me disait : Votre pièce ressemble étonnamment à « La Navette » de Becque, le sais-tu ?

Je ne le savais pas pour la honteuse raison que je ne connaissais pas La Navette !

Le soir même, je la lisais – et je me disais en la lisant : « Oui, évidemment... elles se ressemblent... ce qui est à la fois très dommage et extrêmement flatteur... d'autant plus que, mon Dieu, La Navette ne me paraît pas tellement supérieure à la nôtre ! »

Mais, l'ayant lue jusqu'au bout, mon opinion soudain changea. Et la chose, souvent, m'est arrivée depuis. Il y a des pièces qu'on lit et dont on ne cesse en les lisant de les trouver assez inférieures à l'idée que l'on s'en faisait – mais aussitôt le livre fermé, on s'aperçoit que le sujet n'est pas à reprendre, qu'il n'a jamais été mieux traité, et, dans le souvenir qu'on en garde, il prend la forme absolue de ce que l'on est convenu d'appeler un chef-d'œuvre – ce qui ne veut pas dire en l'occurrence œuvre parfaite, mais bien plutôt originale – selon cette définition : qui sert de modèle et n'en a pas eu. Ce sont de ces pièces qui nous font dire, en les saluant très bas : « Voilà désormais un sujet auquel il n'est plus permis de toucher ! »

Vous pouvez en faire l'expérience avec une pièce célèbre en un acte, avec Théodore cherche des allumettes, de Courteline. Il est à

mon avis parfaitement possible de lire cette pièce sans la trouver drôle. Mais quand vous l'aurez finie, vous vous apercevrez instantanément que vous avez lu un chef-d'œuvre – pour la seule raison que je défie le meilleur des auteurs dramatiques de mettre à la scène désormais un collégien qui rentre en retard chez lui et qui ne trouve pas les allumettes.

Le contraire se produit souvent, et je suis sûr qu'il vous arrive de lire des pièces qui vous amusent, qui vous plaisent, qui vous font rire follement pendant que vous les lisez – mais dont il ne reste rien quand le rideau se ferme.

Quand on vous donne une pièce d'or, pour savoir si elle est vraie, vous la faites sonner sur la table – et elle rend alors un son qui ne trompe pas.

Il en va de même avec les pièces de théâtre. Celles qui sont vraies ont une résonance à laquelle on ne peut pas se méprendre.

Et aussi longtemps qu'un sujet de pièce n'a pas rendu un son particulier, il appartient à tout le monde.

Voilà pourquoi notre petite Comédie en deux actes : L'Escalier de service, a été jouée une fois pour toutes à Monaco, le 25 février 1907 !

Il est vrai de dire que la femme a en elle toutes les possibilités.

Elle s'adapte merveilleusement à toutes les circonstances.

Elle change de nom comme de chemise, et elle fait peau neuve aussi aisément qu'elle sait se conformer à toutes les modes qui lui sont imposées.

À cet égard elle est favorisée et elle est supérieure à l'homme — qui ne possède pas d'ailleurs son admirable souplesse.

Exemple :

Un monsieur fait la connaissance d'une petite personne, l'invite à dîner, lui offre une somme d'argent pour passer la nuit avec elle...

Elle accepte !

Qu'est-ce que c'est que cette petite personne ?

Aujourd'hui, on dit que c'est une poule.

Bon.

Un an plus tard, ils sont toujours ensemble et elle se tient très bien : ce n'est plus une poule – c'est une femme entretenue.

Deux ans plus tard, si tout va bien, ce n'est plus une femme entretenue, c'est la maîtresse de M. X...

Cinq ans plus tard, quand il l'épouse, elle devient Mme X... – et, si elle continue à se tenir très bien, elle est reçue partout.

Il y a en France une femme de moins – et une dame de plus !

Maintenant, supposons l'inverse : une dame rencontre un joli garçon, l'invite à souper, lui offre de l'argent pour passer la nuit avec elle...

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

C'est un..., nous sommes d'accord.

Un an plus tard, s'ils sont encore ensemble, ce sera encore un...

— parfaitement !

Deux ans plus tard... cinq ans plus tard – surtout si elle l'épouse, ce sera toujours un... – n'est-ce pas ?

Nous sommes bien d'accord !

Et, cela, pour la simple raison suivante : c'est qu'un homme peut très facilement trouver une femme jeune, jolie, intelligente même – et surtout perfectible...

Tandis qu'une femme ne trouvera jamais à entretenir qu'un homme moralement ignoble.

À cela, vous me direz qu'il y a des femmes très riches mais très laides et qui épousent des jeunes gens très bien.

À cela, je vous répondrai que ce ne sont pas, à mon avis, des jeunes gens très bien !

Mais laissons de côté ces personnes et, avant de vous parler d'Amour, laissez-moi vous dire deux mots de la femme moderne.

Mais, d'abord, y a-t-il une femme moderne ?

Eh ! bien, oui, je le crois. Et c'est un fait extrêmement rare, c'est un fait qui ne s'est guère produit que trois ou quatre fois depuis le Moyen Age.

Aucun peuple, je crois, ne peut se flatter d'aimer individuellement les femmes autant que nous : Chez aucun peuple la femme n'a tenu une place aussi grande qu'en France...

« Je crois que dans les pays où le féminisme est très développé, où le vote des femmes est une chose acquise, je crois que, dans ces pays, on n'aime pas la femme comme nous l'aimons. »

Donner à la femme les mêmes droits qu'à l'homme – folie !

Lui en donner d'autres, oui. Lui en donner, s'il le faut, davantage – mais pas les mêmes.

Et qu'on la place très au-dessus de l'homme – pour qu'elle ne soit plus sur le même plan que lui.

Mais, hélas ! je crois bien qu'il est temps d'en parler au passé !

Et je vois à cela deux causes, deux raisons...

D'abord, la femme est devenue la rivale de l'homme, dans tous les arts, dans tous les sports et dans la plupart des métiers. Or, la rivalité n'engendre pas l'Amour et tue la courtoisie.

D'autre part, elle a voulu être libre... Et elle l'est aujourd'hui – et elle en est extrêmement heureuse !...

Seulement... je crois que son règne est fini !

Elle, elle vous dira que son règne commence – mais je crois bien qu'elle se trompe !

Balzac disait que la femme était une esclave qu'il fallait mettre sur un trône !

Quand vous dites cela aujourd'hui à une femme, elle vous répond :

« Penses-tu !... C'est fini toutes ces blagues-là ! »

Et quand vous lui dites : « Je sors ce soir ! » – elle vous répond :

« — Eh ! bien, moi aussi ! »

Il y a vingt ans, les femmes demandaient la liberté pour toutes les femmes – aujourd'hui chacune d'elles demande sa liberté personnelle ! D'ailleurs, elle ne la demande pas – elle la prend.

Elles nous étaient supérieures, elles sont devenues nos égales. Elles sont libres – seulement... nous aussi !

Et nous nous rendons compte, aujourd'hui, nous, hommes, que nous ne l'étions pas autant qu'elles le croyaient !

Elles disaient : « Nous sommes en prison – et nos maris sont nos geôliers ! »

Elles semblaient ignorer que les geôliers aussi passent leur vie entière dans les prisons ! Il n'y pas beaucoup de différence entre les geôliers et les prisonniers !... Et, quand on libère les prisonniers, on libère aussi les geôliers !

Et pour finir, maintenant, parlons d'amour !

Parlons des amantes, parlons de celles dont c'est la profession d'aimer...

Cette fois, je ne dis pas : le métier... non – je dis bien : la profession.

Car il y a des femmes dont c'est réellement la profession.

Il y en a dans tous les mondes : bourgeoises, actrices ou grandes dames... Ce sont celles qui ont inspiré les poètes, qui font commettre des crimes – mais qui nous font croire quelquefois que le Paradis est sur la terre !

Eh ! bien, il y a des hommes dont c'est également la profession d'aimer...

Quand ces deux êtres-là se rencontrent, ils deviennent des amants – et ils font de l'amour comme deux pôles qui se rencontrent font de la lumière !

Je voudrais définir ce que sont les amants.

Je crois qu'un véritable amant est un homme qui part de ce principe que « c'est la seconde fois qu'elle aime qu'une femme aime le mieux, le plus et le plus longtemps »...

Et je crois qu'une véritable amante est une femme qui préfère un homme à un autre !

Les amants sont en général des êtres immoraux – d'ailleurs inconscients des crimes qu'ils commettent et des chagrins qu'ils causent – parce qu'ils sont réellement la proie de la passion qui les dévore !

Ils sont tellement heureux – ou bien si malheureux – que le bonheur ou le malheur des autres leur semble négligeable.

On dit d'un homme qu'il est cruel quand il n'aime plus, c'est inexact, c'est quand il aime qu'il est cruel – mais parce qu'il aime une autre femme. On est sans pitié quand on aime – et c'est normal en somme, puisqu'on n'a même pas de pitié pour soi-même.

Les amants compromettent leur situation, leur carrière, leur fortune, leur santé même, sans réfléchir un seul instant.

Un être véritablement amoureux, homme ou femme, ne vit que pour l'être qu'il aime ! Il ne peut voir que lui – et tout le reste est dans l'ombre...

Il en mourra peut-être, il le sait... mais il pense qu'il vaut mieux en mourir que de vivre sans avoir aimé !

Et, à chaque nouvel Amour, il se trouvera tel qu'il était jadis à son premier Amour !

Oscar Wilde l'a merveilleusement exprimé dans cette pensée :

Pour retrouver sa jeunesse, il n'y a qu'à recommencer ses folies !

Et comme il a raison de dire : ses folies... Car un nouvel amour doit être une folie... Une folie... en apparence... car on a vu de ces folies qui ont duré pendant vingt ans !

Or, une folie qui dure vingt ans n'est plus une folie, si ces deux êtres-là sont heureux !

Seulement... voilà... sont-ils heureux ?

Question à laquelle il est en vérité bien difficile de répondre ! Chacun a sa conception personnelle du bonheur et, dame, passer deux, trois, cinq, dix, quinze, vingt ans de sa vie à se regarder dans le blanc des yeux, et à se surveiller soi-même constamment, à ne jamais dire un mot, à ne jamais faire un geste qui puisse froisser l'autre ou lui faire de la peine... c'est quelque chose d'occupant...

Mais je dois avouer que c'est ainsi que je comprends la vie – c'est ainsi que je comprends l'amour !

Je considère que la vie serait invivable sans amour et sans travail. L'un peut aller sans l'autre au besoin – mais, pour moi, le bonheur, c'est d'obtenir une femme et de travailler auprès d'elle. On ne peut être heureux, on ne peut être gai qu'en travaillant beaucoup, énormément, tout le temps.

En plus du but sacré de distraire les gens, je cherche de petits moyens de les rendre heureux – c'est, chez moi, une préoccupation perpétuelle.

Voyez-vous, je suis persuadé que presque tous les gens organisent mal leur existence... Ils débutent dans la vie par deux erreurs : le choix de leur carrière et le choix de leur femme – et le bonheur dans la vie ne dépend que de ces deux choses capitales !

J'ai vu depuis trente ans, vingt personnes, vingt amis, vingt relations faire ces deux erreurs ou, au moins, l'une des deux... Quand le malheur arrive, ils accusent le sort...

Un jour, j'ai reçu une lettre d'un spectateur – il me disait : « Monsieur, j'ai suivi le conseil que vous donniez à votre personnage dans votre pièce – et je m'en suis bien trouvé. » Ce jour-là, j'ai été content.

Il n'y a que deux passions qui soient aussi fortes que l'amour : c'est l'ambition et le jeu (à ces deux passions je préfère l'amour car il les contient toutes les deux, l'amour étant un jeu et aussi une ambition).

Oui, c'est un jeu. C'est un jeu de hasard, d'abord – bien que, par la suite, on ait un grand plaisir à s'imaginer qu'on a voulu les choses. Oui, il y a une part de hasard très grand dans ce jeu.

Ça commence comme un jeu de cartes dont l'atout serait toujours le cœur : vous vous appliquez d'abord à cacher votre jeu, ensuite vous jouez au plus fin – et, pour finir, vous jouez cartes sur table. Puis cela devient un jeu d'adresse.

Bientôt, cela devient un match : il s'agissait de savoir lequel serait gagnant – il s'agit maintenant de savoir lequel sera vainqueur... Car, neuf fois sur dix, l'homme s' imagine qu'il a eu une femme – alors que, huit fois sur dix, c'est la femme qui a eu l'homme !

Je trouve absolument normal qu'un homme fasse de sa vie deux parts égales : consacrant l'une à son travail, l'autre à la femme qu'il aime et dont il est aimé – car il faut adorer la femme que l'on aime – sinon, à mon avis, il vaut mieux vivre seul et travailler le double !

J'ai fait un petit acte, mesdames et messieurs – une scène de ménage – intitulé : Une vilaine femme brune.

Nous allons vous le jouer...

Mes intentions sont pures et, en jouant ce petit acte, nous n'avons pas d'autre but que de vous faire sourire.

Le décor représente un salon...

Une vilaine femme brune

**Comédie en un acte créée au Théâtre des Variétés le 23 novembre
1915.**

À mon ami Victor Ullmann.
S. G.

Au lever du rideau, elle est seule en scène. Assise devant une table à jeu, elle paraît faire une réussite.

Un instant plus tard, il entre.

Lui. – Bonsoir, amour de ma vie...

Elle. – Bonsoir, trésor de mon existence...

Lui. – Comment te portes-tu ?

Elle. – Je me porte, ma foi, très bien.

Lui. – Et comme tu as raison !... Bonsoir... (Il l'embrasse.) Tu fais une réussite ?

Elle. – Non, mon chéri... Viens voir, c'est amusant au possible !... J'ai acheté tantôt un petit livre intitulé « Le Langage des cartes »... et tu vois, regarde, je suis en train de me les tirer !... Tout ça, c'est des blagues, bien sûr... Mais tout de même, c'est rigolo !... Ainsi, tu vois... toi, te voilà... et la dame de cœur, c'est moi. Regarde comme je suis entourée, tu vois... ça, c'est un bon jeune homme... et puis, tu vois, je vais recevoir une lettre d'un homme blond qui est de tout cœur avec moi...

Lui. – Attendons.

Elle. – Là... j'ai une petite colère...

Lui. – Ne te crois pas obligée... tant pis si les cartes se trompent !
Elle. – Bien sûr...

Lui (s'asseyant et ouvrant un journal du soir). – Tiens, on vient de créer deux nouveaux sous-secrétaires d'État...

Elle. – Non...

Lui. – Comment, non... mais si.

Elle. – Je ne le vois pas dans mes cartes...

Lui. – C'est possible, moi je le vois dans mon journal.

Elle. – Si tu aimes mieux croire aux journaux qu'aux cartes !... Ce sont des sous-secrétariats à la Guerre ?

Lui. – Non...

Elle. – À la Marine ?

Lui. – Non, à l'Agriculture...

Elle. – Eh ! bien, maintenant, je vais te tirer les tiennes...

Lui. – Mes quoi ?

Elle. – Tes cartes... Assieds-toi... près de moi... Viens... Recueille-toi...

Lui. – Je me recueille.

Elle. – Non... vraiment, pense à ce que tu vas faire...

Lui. – Je ne sais pas ce que je vais faire... comment veux-tu que j'y pense ?

Elle. – Pense que je vais te tirer les cartes...

Lui. – Bon.

Elle. – Pense que tu ne pourras plus rien me cacher maintenant que

j'ai ce petit livre-là...

Lui. – Soit.

Elle. – Coupe... (Il tend la main.) (Elle pousse un cri.) Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle. – De la main gauche, voyons !

Lui. – J'ai cru que tu t'étais coupée ! (Il coupe. Elle retourne une dizaine de cartes.)

Elle. – Oh ! c'est épatant. N'y touche pas !... 1, 2, 3, 4, 5... tiens, tu as un petit ennui...

Lui. – Non...

Elle. – Si, si, tu as un ennui...

Lui. – Mais puisque je te dis que non...

Elle. – Oh ! tu peux bien me dire ce que tu voudras... je le vois... regarde toi-même... tu vas avoir sûrement un ennui !

Lui. – Si j'avais un petit ennui, je te le dirais. Il n'y a pas de honte à avoir un petit ennui...

Elle. – Dis donc... c'est peut-être du côté de Bachelard ?

Lui. – Mais non, j'ai vu Bachelard tantôt et il doit signer demain...

Elle. – Eh ! bien, mon chéri, il ne signera pas !

Lui. – Mais ne dis donc pas qu'il ne signera pas... voyons... nous sommes complètement d'accord !

Elle. – Vous êtes d'accord verbalement... Et, à ta place, moi, je lui téléphonerais !

Lui. – Mais non, et puis, ne mêle donc pas Bachelard à ces histoires-là...

Elle. – Moi, mon chéri, je te dis ce que je vois... si tu ne veux pas en tenir compte, c'est ton affaire !... Seulement, que tu le veuilles ou non, ce roi de pique, placé comme il est là, représente un homme brun et riche, qui n'est pas de tout cœur avec toi... et pour moi, c'est Bachelard !

Lui. – Mais non, ne continue pas à dire que c'est Bachelard, c'est peut-être tout simplement le propriétaire.

Elle. – Non, non, ce n'est pas un homme de loi...

Lui. – Mais un propriétaire n'est pas fatalement un homme de loi...

Elle. – Ah ! Non ?...

Lui. – Mais non.

Elle. – Tous les propriétaires ne sont pas des hommes de loi ?

Lui. – Mais non. En voilà une idée...

Elle. – Alors, pourquoi le nôtre nous poursuit-il ?

Lui. – Mais il ne nous poursuit pas... il nous fait poursuivre... parce que je ne le paye pas...

Elle. – Il nous fait poursuivre !... Ah ! Ah ! il n'ose même pas le faire lui-même... c'est un joli monsieur !

Lui. – C'est bien simple, il me dégoûte tellement que je ne le paye

pas !

Elle. – Il n'a que ce qu'il mérite...

Lui. – Tiens !

Elle. – Trois sept, 1, 2, 3, 4, 5, une grossesse.

Lui. – Pour moi ?

Elle. – Évidemment.

Lui. – C'est impossible.

Elle. – Attends... non ; trois sept, grossesse... c'est pour les femmes.

Lui. – C'est ce qu'il me semblait.

Elle. – Je me suis trompée, quoi ! Pour les hommes, trois sept, c'est embarras d'argent.

Lui. – J'aime mieux ça ; j'aurais été ridicule avec un ventre comme ça... (Il reprend la lecture de son journal.)

Elle. – 1, 2, 3, 4, 5,... tiens !?!?

Lui. – Quoi ?

Elle. – Qu'est-ce que c'est que cette femme brune ?

Lui (se retournant vers la porte). – Où ça ?

Elle. – Là...

Lui. – Eh ! bien, mais c'est la dame de pique.

Elle. – Oh ! Je vois bien que c'est la dame de pique, mais je me demande ce qu'elle fait à côté de toi...

Lui. – Ça, je n'en sais rien. Ce n'est pas moi qui l'y ai mise...

Elle. – Oui, mais elle y est tout de même...

Lui. – Si ça t'embête qu'elle soit là, tu n'as qu'à la retirer...

Elle. – Oh ! Non, tant pis, j'aime mieux savoir...

Lui. – Savoir quoi ?

Elle. – Savoir pourquoi elle est si près de toi...

Lui. – Tu vas le demander à la bonne ?

Elle. – Non, je vais le demander aux cartes ; c'est bien plus simple !

Lui. – Ça, le fait est...

Elle. – 1, 2, 3, 4, 5. Eh ! bien, mais c'est toujours agréable d'apprendre ces choses-là !

Lui. – Quoi donc ?

Elle. – Tu lui donnes de l'argent ?

Lui. – À qui, à la dame de pique ?

Elle. – Non, non, pas à la dame de pique... à cette femme brune !

Lui. – Mais quelle femme brune ?

Elle. – Je me le demande, et je te le demande. 1, 2, 3, 4, 5... c'est une femme mariée !... Il fait un joli métier, le mari. C'est du propre... 1, 2, 3, 4, 5... c'est d'ailleurs une femme dont tu ferais bien de te méfier... elle est à côté du 8 de pique, je la crois malade... et puis... tiens, tiens, tiens...

Lui. – Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Elle. – Tu vas recevoir une lettre d'elle à la tombée de la nuit !

J'aime autant te prévenir que c'est une femme capable de faire un scandale !

Lui. – C'est bon à savoir...

Elle. – Et je n'invente rien...

Lui. – Où serait l'amusement ?

Elle. – Tu peux voir toi-même où est placé le 9 de carreau !

Lui. – Je te crois sur parole...

Elle. Je ne te dis que ce que je vois.

Lui. – Tu ne vois pas par hasard, si on va servir bientôt ?

Elle. – Non, mais je vois autre chose... 1, 2, 3, 4, 5... dis donc, il y a longtemps que tu n'as pas vu Germaine ?

Lui. – Qui ça ?

Elle. – Germaine.

Lui. – Pourquoi dis-tu qu'il y a longtemps que j'ai vu Germaine ?

Elle. – Je ne t'ai pas dit qu'il y avait longtemps, je t'ai demandé s'il y avait longtemps que tu n'avais vu Germaine ?

Lui. – Demande-le aux cartes...

Elle. – C'est fait...

Lui. – Eh ! bien, alors tu es renseignée...

Elle. – Oui, mais c'est que, justement, j'aimerais bien savoir si ta réponse va concorder avec ce que je viens d'apprendre...

Lui. – Eh ! bien, non, il n'y a pas longtemps. Je l'ai rencontrée avant-hier, et, tiens, tu m'y fais penser, elle m'a dit de te dire que c'était entendu pour mardi dîner...

Elle. – Comment a-t-elle pu te dire avant-hier que c'était entendu pour mardi... je l'ai seulement invitée hier matin !!! Ah !

Lui. – Attends une seconde ! Attends ! C'est peut-être hier que je l'ai rencontrée... ma foi, je n'en sais plus rien !

Elle. – Toi qui as une si bonne mémoire... C'est drôle !... 1, 2, 3, 4, 5... (Il se lève et va pour sortir.) Une seconde, je te prie...

Lui. – Qu'est-ce que tu veux ?

Elle. – Je voudrais que tu aies la gentillesse de m'expliquer ce que fait là ce 10 de pique ?

Lui. – Ah ! Mais je n'en sais rien... tu commences à m'embêter avec tes cartes !

Elle. – Eh ! bien, moi, je vais te l'expliquer... 1, 2, 3, 4, 5... trahison !!! !

Lui. – Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Tout à l'heure, tu m'as annoncé que tu étais très entourée et que tu allais recevoir une lettre d'un jeune homme blond... je ne t'ai rien dit... et cependant ça ne m'a pas été très agréable !... Seulement, moi, je suis tout de même assez malin pour ne pas attacher plus d'importance qu'il ne faut à des bêtises pareilles !

Elle. – Il n'y a pas de comparaison, mon cher ami, entre ce qu'il y

avait dans mes cartes et ce qu'il y a dans les tiennes ! Je vois là des précisions qui me sont un peu plus que désagréables, je te le jure !

Lui. – Mais, encore une fois, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? À quoi veux-tu en venir ?

Elle. – Eh ! bien, sans attacher, en effet, plus d'importance qu'il ne faut à ce genre de révélations, je veux tout simplement que tu aies l'obligeance d'écrire à ton amie Germaine que le dîner de mardi est remis !

Lui. – Mais pourquoi ça ?

Elle. – Parce que !

Lui. – Parce que quoi ?

Elle. – Parce qu'il y a tout de même des coïncidences qui vous éclairent et vous rafraîchissent la mémoire... parce que ton attitude me déplaît... et parce que, depuis longtemps, ses façons à elle me sont souverainement odieuses !... Qu'elle aille faire ce métier-là chez les autres... mais pas chez moi !!!

Lui. – Ah ! ça, mais est-ce que tu es folle ?

Elle. – Non, mon ami, je ne suis pas folle... et je ne suis pas plus bête qu'une autre, non plus ! Ne touche pas à mes cartes, s'il te plaît. Seulement, on en supporte, on en supporte... et puis, un beau jour, on dit : Assez ! Quel besoin a-t-elle de t'écrire... et pourquoi ne m'a-t-elle pas répondu à moi ?

Lui. – Elle m'a répondu... (Elle pousse un cri.) Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ?

Elle. – Elle t'a donc répondu ?

Lui. – Mais non... Mais non... elle ne m'a pas répondu.

Elle. – C'est toi qui viens de le dire...

Lui. – Ce n'est pas ça que j'ai dit...

Elle. – Alors, qu'est-ce que tu as dit ?

Lui. – J'ai dit que... ou plutôt j'allais t'expliquer et je t'explique qu'en me renvoyant un livre que je lui avais prêté, elle a glissé tout simplement entre deux pages un petit bout de papier de rien du tout, sur lequel elle avait écrit : « Entendu mardi dîner. » En voilà une affaire !...

Elle. – Quel livre lui avais-tu donc prêté ?

Lui. – Quel livre lui avais-je donc prêté ? « Le Rouge et le Noir » de Stendhal...

Elle. – Tout simplement !

Lui. – Quoi tout simplement ? Tu ne vas pas dire que c'est un livre cochon ?... Et puis, d'abord, pardon... pardon... (Désignant la dame de pique.) Germaine n'est pas brune...

Elle. – Si, mon ami, seulement, elle se teint !!!

Lui. – Elle se teint ?

Elle. – Oui, monsieur, elle se teint... aussi bien qu'elle se farde et

qu'elle se fait tirer la peau...

Lui. – Mais jamais de la vie...

Elle. – Ah ! Ah ! je vois qu'on ne peut même plus y toucher sans que tu sois bouleversé !

Lui. – Je ne suis pas bouleversé...

Elle. – Oh ! Oh ! Ç'a été plus loin que je ne croyais !

La bonne (entrant). – Madame est servie.

Lui. – Allons dîner...

Elle. – Une seconde, je vais te couvrir...

Lui. – Qu'est-ce que tu vas me faire ?

Elle. – Je sais ce que je dis... (Elle modifie la place des cartes.) Eh ! bien, mais... ça y est, tu es sur elle...

Lui. – Comment, je suis...

Elle. – Parfaitement ! Eh ! bien, tiens, tiens... tiens... et tiens.. ; voilà ce que je fais de cette saleté... (Elle déchire une carte.)

Lui. – Allons bon... voilà que tu déchires les cartes maintenant !! !

Elle. – Si jamais cette femme remet les pieds ici, je te jure que c'est moi qui le fais, le scandale... et devant son mari encore, son ignoble mari... qui ferait mille fois mieux de surveiller sa femme que de faire la cour à celles de ses amis...

Lui. – Allons, bon, voilà autre chose, maintenant ! Zut.. tiens ! Tu sais que c'est servi n'est-ce pas ?

Elle. – Ça m'est égal ! Je n'ai pas faim... !

Lui. – Bon... mais moi, j'ai très faim...

Elle. – Eh ! bien... mange !

Lui. – Eh ! bien... m... (Il va pour sortir.)

Elle (brusquement joyeuse). – Gustave !

Lui. – Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle. – Je me suis trompée... il fallait au moins treize cartes... et il n'y en a que neuf...

Lui. – Eh ! bien, tu vois... comme il faut faire attention à ce qu'on fait... et à ce qu'on dit...

Elle (câline). – Oui, mais... enfin... tout de même... dans le fond... j'aime autant que Germaine ne vienne plus ici...

RIDEAU

Lettres d'amour

C'est le texte d'une série d'émissions que Sacha Guitry enregistra pour le Poste Parisien (15,22,29 décembre 1939 – 5,12,19 et 26 janvier, 2,9, et 10 février 1940). Il réunit ensuite ces causeries sous forme d'une conférence qu'il prononça une première fois à Monte-Carlo (Théâtre des Beaux-Arts), le 15 février 1940 – puis à Nice (Palais de la Méditerranée), le 20 février 1940 – enfin, l'ayant augmentée de plusieurs documents, à la salle Gaveau, le 1^{er} mars 1941, sous le titre plus général de les plus belles. C'est cette dernière version qui est publiée ici.

J'ai souvent l'occasion de parler de l'Amour et de parler des Femmes – et je ne m'en lasse pas !

Et, si cette occasion ne m'était pas offerte, je crois bien, entre nous, que je la ferais naître !

La Femme !

Sujet délicieux, divers, inépuisable – et sur lequel j'adore m'étendre.

Aimer !

Joie inouïe ! Véritable raison d'être et d'exister !

Si je devais cesser d'aimer, la vie me semblerait d'une telle fadeur que, très probablement, je cesserais de vivre !

Je cesserais de vivre, également, d'ailleurs, s'il me fallait un jour cesser de travailler !

Le Travail et l'Amour sont associés en moi d'une telle manière qu'il ne m'est pas possible d'imaginer l'un sans l'autre – ni de parler de l'un sans reparler de l'autre !

Et, depuis trente ans, je me flatte de n'avoir jamais écrit le mot Amour sans commencer ce mot par une majuscule !

Et il en est de même pour le mot Travail – avec la seule différence que, le travail, pour moi, s'écrit : Théâtre.

Mais c'est toujours un T majuscule qui commence !

Le Théâtre et l'Amour ?

Ce titre m'avait plu.

Et, d'ailleurs, il me plaît toujours.

Mais à peine m'étais-je mis au travail que, déjà, je sentais la

nécessité d'élargir mon sujet.

Le Théâtre et l'Amour – parbleu, je pense bien ! – mais pourquoi pas aussi la Peinture et l'Amour, la Musique et l'Amour ?

Et pourquoi pas tout simplement : l'Amour ?

Et puisque j'ai la liberté de dire ici ce qui me plaît – ma foi, dès aujourd'hui, je dirai donc : l'Amour.

L'Amour avec, non seulement des pensées et des mots cueillis par-ci par-là, rassemblés avec soin et présentés le mieux possible – non, non, l'Amour avec, en mains, des témoignages irréfutables – imprévus, émouvants, désenchantés, cocasses, hypocrites, sincères – révélateurs toujours.

Quels sont-ils donc, ces témoignages ?

Eh ! bien, ce sont des lettres – oui, des lettres d'Amour dont quelques-unes, sans doute, n'ont jamais été publiées.

Ces lettres ne constituent pas seulement un document humain d'une valeur exceptionnelle – car elles nous en apprennent assurément de belles sur le caractère immuable et l'humeur momentanée de ceux qui les ont écrites – mais, d'un tout autre point de vue, elles sont d'un intérêt bien vif quand leurs auteurs sont des hommes précisément de lettres – car les lettres de gens de lettres sont bien souvent d'un style, ô combien différent de celui qui nous les ont rendus fameux.

Ces lettres cependant sont de leur écriture.

Elle est là, sous nos yeux, vivante et personnelle.

Que faut-il en conclure ?

Auraient-ils deux façons d'écrire ? Ou bien devons-nous considérer que, dans leurs lettres, leur style est en pantoufles ?

Non – je croirais plutôt que la plupart de ces missives étant des cris du cœur, des élans spontanés, sont beaucoup plus parlées qu'elles ne sont écrites – car écrire, en effet, c'est souvent s'écrier – et si leurs auteurs continuent de s'exprimer en bon français, du moins négligent-ils de donner à leurs lettres intimes une forme littéraire qui en atténuerait sans doute, à leurs yeux mêmes, la franchise – et qui en limiterait singulièrement la portée.

Une lettre ne doit pas être une pièce d'anthologie – elle ne doit pas l'être au départ – mais elle peut le devenir à son arrivée.

Une lettre, en principe, n'est en vérité valable que pendant la minute où elle a été écrite.

Car peut-être eût-elle été différente la veille – ou bien le serait-elle deux jours plus tard.

Et celui qui l'écrit le sait si bien, d'ailleurs, que la grande majorité des lettres sont datées.

Si vous écrivez : 15 octobre cela semble un peu dire : Voici ce que je pense le 15 octobre.

Or donc : valable un jour.

Et si vous ajoutez à 15 octobre – 6 heures du soir – vous avez l'air de stipuler : « Valable une heure. »

Et, quand la date est à la fin, elle me paraît encore plus formelle : Je t'aime, je t'adore, et à toi pour la vie – le 23 février...

Le 27 on verra si j'en suis là encore !

Et quand la date est soulignée – ç'a l'air un peu de dire : « Bon pour cette date-là ! »

Ce qui fait qu'une lettre est précieuse, c'est qu'elle ne doit être connue que de deux personnes : celle qui l'a envoyée et celle qui la reçoit – la pensée qu'elle a été lue peut-être avant moi la déflore à mes yeux.

Ce n'est pas sans raison que, jadis, on cachetait les lettres. L'expression vient de là : elles conservaient tout leur cachet !

Parlant des lettres qu'on adresse à ceux qu'on aime, Mme Desbordes-Valmore a dit ceci : Une chère écriture est un portrait vivant !

Et comme c'est bien dit, n'est-ce pas ? Et comme c'est vrai !

Il est fort émouvant de penser qu'il y a si peu de lettres d'amour qui soient en circulation.

J'y vois trois raisons :

1° Parce qu'elles sont sans beauté ;

2° Parce qu'elles sont obscènes ;

et,

3° Parce qu'elles sont trop belles, trop pures et que ce serait un crime que d'y porter les yeux.

Je pense que la plupart des amants les détruisent eux-mêmes.

Il n'est pas du tout nécessaire en effet d'avoir étudié la graphologie pour lire entre les lignes, entre les mots, entre les lettres d'une lettre que l'on reçoit.

Avant de percevoir la voix de celle ou de celui qui vous écrit — » car on entend sa voix si l'on tend bien l'oreille (on a parlé des yeux du cœur : allez-vous le priver d'oreilles ? – alors qu'il a précisément deux oreillettes !) – avant de percevoir le son de cette voix qui vous est familière, n'êtes-vous pas informé, dès l'abord, d'un état de santé qui vous préoccupait, de quelle humeur elle est, cette personne chère ?

L'enveloppe déjà vous en avait dit long.

Sitôt qu'elle est entre vos mains, la lettre parle – même à l'envers encore, elle vous tranquillise ou bien vous inquiète – et vous en devinez, des choses, qui vont se confirmer bientôt en la lisant !

On a si rarement l'occasion d'écrire à ceux qu'on aime car, plus on s'aime, moins l'on se quitte – et le rêve serait assurément de n'avoir jamais à écrire à ceux qu'on porte dans son cœur.

Mais c'est un tel besoin que l'on s'écrit quand même – et quel est celui d'entre nous qui n'a pas trouvé sur son oreiller ou bien sur son

bureau trois lignes ou trois mots de l'écriture aimée – trois mots griffonnés au crayon sur un bout de papier, glissé dans une enveloppe avec, pour toute adresse : « À Toi » ?

Cri d'amour murmuré avant de s'endormir. Dernier « bonsoir » de ce soir-là. Tendre appel dans la nuit qui vous fait rouvrir une porte et vous fait vous pencher sur un doux visage endormi.

Et lorsque le destin cruel sépare ceux qui s'aiment, ils en profitent alors pour se révéler plus tendres, plus aimants, plus attentifs, plus sages – plus éloquents surtout qu'ils ne le supposaient.

Nous n'osons pas toujours nous dire dans les yeux jusqu'à quel point nous nous aimons. On a parfois moins de pudeur en écrivant. Les silencieux, les humbles mêmes ont, la plume à la main, des trouvailles charmantes et les bavards, en écrivant, disent des choses capitales en peu de mots.

Les lettres qu'on reçoit, celles que l'on écrit, jouent dans notre vie un grand rôle – un très grand rôle. Elles ont une influence considérable sur nos actions, sur nos pensées, par le fait seul que nous les relisons. Nous relisons presque toujours les lettres que nous envoyons – et nous relisons deux fois, trois fois, dix fois celles qu'on nous adresse. Nous n'oserions jamais faire répéter aux gens deux fois, trois fois, dix fois ce qu'ils viennent de nous dire – et, ce que nous venons de dire nous-mêmes, nous ne le répéterions peut-être pas...

Hélas, depuis une vingtaine d'années, les lettres sont devenues rares !

Le téléphone en est la cause – et la machine à écrire aussi – et les télégrammes et les messages téléphonés – et les avis d'appel – et la sténographie... inventions merveilleuses, excellentes idées qui font gagner du temps, qui simplifient la vie certainement, mais qui lui retirent une bien grande partie de son charme !

Six mots nous apprennent d'une manière elliptique la naissance d'un fils ou la mort d'une mère... quelques instants plus tard la nouvelle nous parvient à New York et toute lettre alors devient superflue ! Nous apprenons désormais à nous passer de tout détail — eh ! bien, mais c'est dommage !

Et c'est la mort d'un style, du style épistolaire, qui occupe, à mon sens, une place privilégiée entre la chose écrite – absolument écrite — et la parole.

Écrire une lettre, c'est graver sa pensée en une épreuve unique, originale... Écrire une lettre, c'est réfléchir en prononçant les mots lettre par lettre... Et, souligner des mots, c'est élever la voix.

Une lettre de Musset, c'est une esquisse de Fragonard.

Et c'est pourquoi j'ai réuni à votre intention des lettres admirables.

Elles sont de deux espèces : les unes m'appartiennent, les autres – hélas ! – ne m'appartiennent pas !

Celles que j'ai l'honneur de posséder sont là – si j'ose dire – en chair et en os... c'est-à-dire : autographes.

Ce sont d'inestimables témoins que je ne consulte jamais sans émotion et que je me réjouis de vous faire connaître, car j'ai l'arrière-pensée, bien entendu, de vous faire partager un peu cette passion que j'ai pour les lettres autographes. Tous les collectionneurs ont le même défaut ! Il ne faut pas leur en tenir rigueur, car, d'une part, vous savez qu'on double ses joies en les partageant... et, d'autre part n'est-ce pas vous donner un témoignage d'amitié que vous convier à ce partage ?

Et, d'ailleurs, il convient de dire que, depuis quelques années déjà, le public aime à collectionner les signatures autographes. La notoriété – un peu excessive – des artistes de cinéma en est la raison. Nous recevons journellement, les uns et les autres, des demandes d'autographes qui sont parfois impératives : Veuillez m'envoyer par retour un autographe de vous ! Mais elles n'en sont pas moins flatteuses pour cela.

Pourtant je veux vous signaler la naïveté d'une dame qui m'avait demandé par lettre un autographe. L'idée m'est venue de lui écrire ceci : Madame, excusez-moi, mais je ne donne jamais d'autographes. Et j'ai signé.

Deux jours plus tard, elle m'a répondu : Eh bien, Monsieur, ce n'est pas aimable de votre part !

Je pense qu'elle avait dû déchirer ma lettre.

Mais – parlons de vrais autographes : avoir entre les mains la lettre originale de Louis Pasteur annonçant à un ami la découverte d'un sérum contre la rage... ou bien la lettre d'Henri IV remerciant Marie de Médicis de lui avoir envoyé un panache blanc... ou bien encore celle de George Sand commandant un piano pour Chopin – elle est là ! – convenez que, d'avoir entre les mains ces lettres, rien n'est plus émouvant.

On peut prétendre qu'imprimées ces lettres sont les mêmes – on peut le prétendre, en effet, mais c'est faux.

Une lettre imprimée n'a plus son éloquence – car l'éloquence, c'est le verbe et non le mot – et l'écriture seule peut donner une idée de l'intonation.

Une lettre imprimée, c'est vous qui la lisez – autographe, c'est l'autre qui parle. Imprimée, elle est discutable – autographe, elle est sans réplique !

Ainsi – prenons la lettre d'Henri IV à Marie de Médicis.. ;

Si vous la lisez imprimée, vous lisez ces mots :

Je vous remercie ma belle maîtresse du présent que vous m'avez envoyé.

Si vous la lisez autographe, vous observez qu'Henri IV avait écrit ceci :

Je vous remercie ma belle maîtresse du panache que vous m'avez envoyé – puis il raya le mot panache et écrivit au-dessus le mot présent.

Mais panache est tout à fait lisible. Or, si vous n'aviez pas lu la lettre originale, vous n'auriez jamais su que c'est à Marie de Médicis que nous devons cet illustre panache immortalisé par le Vert-Galant !

Et puisque j'ai parlé de ce soldat fameux, voici la lettre d'un autre soldat également fameux, lettre admirable s'il en fut – et adressée à celle qu'il aime :

Je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie – et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens.

Quand libre de toute inquiétude, de toute affaire, pourrai-je passer mes instants près de toi ? N'avoir qu'à t'aimer, et ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver ?

J'espère que tu pourras bientôt me rejoindre. Je croyais t'aimer il y a quelques jours, mais, depuis que je t'aime, je sens que je t'aime mille fois plus encore.

Depuis que je te connais, je t'adore tous les jours davantage.

Sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne surtout ! Surtout ne sois jamais jalouse, ne pleure jamais, tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang.

Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une pensée qui ne te soit pas soumise.

Repose-toi bien, rétablis vite ta santé, viens me rejoindre et... au moins, qu'avant de mourir nous puissions dire : nous fûmes heureux tant de jours.

Millions de baisers.

N.

Ravissante, émouvante lettre, n'est-ce pas ?

Il est vrai d'ajouter que ce soldat fameux n'est autre que le Général Bonaparte et que, la lettre, il l'écrivit à Joséphine de Beauharnais !

Et il est à noter d'ailleurs que, parmi toutes les lettres d'amour, la plus belle de toutes, trouvée unanimement la plus belle de toutes, est une autre lettre de l'Empereur Napoléon adressée à la Citoyenne Bonaparte – sa femme.

Aucun écrivain, aucun poète, n'a, semble-t-il, mieux exprimé l'Amour ardent d'un être pour un autre. Et cette lettre, la voici :

Je n'ai pas passé un jour sans t'aimer ; je n'ai pas passé une nuit sans te serrer dans mes bras ; je n'ai pas pris une tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui me tiennent éloigné de l'âme de ma vie.

Au milieu des affaires, à la tête des troupes, en parcourant les camps, mon adorable Joséphine est seule dans mon cœur, occupe mon esprit, absorbe ma pensée.

Si je m'éloigne de toi avec la vitesse du torrent du Rhône, c'est pour te

revoir plus vite.

Si, au milieu de la nuit, je me lève pour travailler, c'est que cela peut avancer de quelques jours l'arrivée de ma douce amie, et cependant, dans ta lettre du 23 au 26 Ventôse, tu me traites de « vous » !

« Vous » toi-même !

Ah ! Mauvaise, comment as-tu pu écrire cette lettre ? Qu'elle est froide, et puis du 23 au 26, restent quatre jours. Qu'as-tu fait, puisque tu n'as pas écrit à ton mari ?

Ah ! Mon amie, ce « vous » et ces quatre jours me font regretter mon antique indifférence.

Malheur à qui en serait la cause.

Puisse-t-il pour peine et pour supplice, éprouver ce que la conviction et l'évidence (qui servit ton ami) me feraient éprouver ! L'Enfer n'a pas de supplice ! Ni les Furies, de serpents !

« Vous ! vous ! »

Ah ! Que sera-ce dans quinze jours ! Mon âme est triste ; mon cœur est esclave, et mon imagination m'effraie... Tu m'aimes moins ; tu seras consolée. Un jour, tu ne m'aimeras plus ; dis-le moi ; je saurai au moins mériter le malheur...

Adieu, femme, tourment, bonheur, espérance et âme de ma vie, que j'aime, que je crains, qui m'inspire des sentiments tendres qui m'appellent à la Nature, et des mouvements impétueux aussi volcaniques que le tonnerre.

Je ne te demande ni amour éternel, ni fidélité, mais seulement... vérité, franchise sans bornes.

Le jour où tu dirais : « je t'aime moins », sera le dernier de mon amour ou le dernier de ma vie.

Si mon cœur était assez vil pour aimer sans retour, je le hacherais avec les dents.

Joséphine, Joséphine ! Souviens-toi de ce que je t'ai dit quelquefois :

La nature m'a fait l'âme forte et décidée. Elle t'a bâtie de dentelle et de gaze. As-tu cessé de m'aimer ?

Pardon, âme de ma vie, mon âme est tendue sur de vastes combinaisons. Mon cœur, entièrement occupé par toi, a des craintes qui me rendent malheureux...

Je suis ennuyé de ne pas t'appeler par ton nom. J'attends que tu me récrives.

Adieu t'Ah ! si tu m'aimes moins, tu ne m'auras jamais aimé. Je serais alors bien à plaindre.

Bonaparte

P.S. – La guerre cette année n'est plus reconnaissable.

J'ai fait donner de la viande, du pain, des fourrages ; ma cavalerie armée marchera bientôt. Mes soldats me marquent une confiance qui ne s'exprime pas.

Toi seule me chagrines ; toi seule, le plaisir et le tourment de ma vie.

Un baiser à tes enfants dont tu ne parles pas ! Pardi ! Cela allongerait tes lettres de moitié. Les visiteurs, à dix heures du matin, n'auraient pas le plaisir de te voir.

Voici, tenez, une lettre ravissante et, dans son genre, probablement unique – lettre que tout homme voudrait avoir écrite, lettre que toute femme aimerait à recevoir.

Mais, pour en apprécier la saveur et la grâce, peut-être convient-il de se représenter les choses telles qu'elles se sont passées.

Nous sommes en 1757, chez Mlle Sophie Volland, au crépuscule d'un beau jour. Elle n'est pas chez elle – et Diderot se présente. Il n'a rien à lui dire, rien à lui demander – il vient à l'improviste : il veut seulement lui baiser la main. La servante qui lui ouvre la porte ne peut pas ignorer les tendres relations de sa jeune maîtresse avec le philosophe. Donc, qu'il veuille bien entrer, il est un peu chez lui. Et le voilà dans le boudoir. Il attendra celle qu'il aime. Il s'est assis devant son écritoire – parce que l'écritoire est près de la fenêtre. Il rêve – et réfléchit. Sans doute pense-t-il qu'il est bien doux d'attendre un être qu'on adore sans avoir à compter les minutes qui passent. Dame, elle, elle ne sait pas qu'il est là, seul, chez elle. Elle fait probablement des emplettes – ou bien elle est chez des amis. Et, de fil en aiguille, ne va-t-il pas alors jusqu'à se demander s'il n'est pas indiscret de l'attendre davantage ? Venir à tout hasard, c'était lui faire une surprise – mais rester si longtemps, c'est la lui imposer. N'est-ce pas maladroit – peut-être imprudent même ? Or la nuit qui descend vient effacer les ombres et c'est bientôt l'obscurité ! Qu'il s'en retourne donc – mais pourtant qu'il lui laisse un petit mot d'écrit. De l'encre, une plume et du papier sont là. La feuille blanche, il la distingue à peine. La plume, il la cherche et la trouve. Il la porte à tâtons jusques à l'encrier, puis il écrit sans voir – et, d'ailleurs, il le dit :

J'écris sans voir. Je suis venu, je voulais vous baiser la main et m'en retourner. Je m'en retournerai sans cette récompense. Mais ne serai-je pas assez récompensé si je vous ai montré combien je vous aime. Il est 9 heures, je vous écris que je vous aime, je veux du moins vous l'écrire, mais je ne sais si la plume se prête à mon désir. Ne viendrez-vous pas pour que je vous le dise et que je m'enfuie. Adieu, ma Sophie. Bonsoir. Votre cœur ne vous dit donc pas que je suis ici. Voilà la première fois que j'écris dans les ténèbres. Cette situation devrait m'inspirer des choses bien tendres, je n'en éprouve qu'une : je ne saurais sortir d'ici. L'espoir de vous voir un moment m'y retient, et j'y continue de vous parler sans savoir si je forme des caractères. Partout où il n'y aura rien d'écrit, lisez que je vous aime.

D.

Parlons maintenant de ces lettres d'amour dont on fait si grand cas, dont on aime à citer les passages fameux – et qui, certes, sont ravissantes, mais qui, toutes, à mon sens, ne sont pas d'une sincérité

aveuglante...

J'entends par-là qu'elles sont surtout trop littéraires dans leur forme pour émouvoir et pour convaincre ! On les sent destinées à une éventuelle postérité – et, dès lors, on se méfie un peu d'un Amour exprimé en termes si choisis.

En vérité, ces lettres-là ont été trop visiblement recopiées pour n'être pas sujettes à caution. Et voilà bien le grand reproche qu'on peut faire à certaines missives : elles ont été recopiées ! Or, une lettre recopiée, mais ça se voit, ça se devine – même avant de l'avoir lue...

On n'écrit pas cinq ou six pages sans ratures – et, d'un bout d'une lettre à l'autre, on n'a pas la même écriture ! Quoi, parmi tous ces mots, aucun n'est mis en vedette ? Aucun n'a sa physionomie propre ? Pas une négation ne manque et l'orthographe est respectée ! C'est bien peu vraisemblable !

La lettre est ravissante en soi – mais combien j'aimerais avoir en mains l'original de cette lettre, avec ses corrections – qui sont des correctifs peut-être !

Ces observations m'ont été suggérées par la lecture attentive d'une correspondance amoureuse dont je veux vous entretenir.

Elle est extrêmement significative, cette correspondance, car elle est un curieux mélange précisément de lettres originales et de missives recopiées – de vanité et d'Amour sincère, d'impudeur et de préciosité !...

L'Amour assurément peut donner du génie – ou l'apparence du génie – ce qui me paraît être encore plus convaincant – et pour avoir aimé, et pour avoir écrit dix lettres amoureuses où votre cœur s'est exprimé comme on exprime l'essentiel d'un fruit mûr, vous voilà désormais immortelle – et votre nom figurera dans le Larousse – et vos arrière-petits-neveux liront dans des anthologies ces lettres enflammées, témoignage vivant d'une conduite jadis notoire et dorénavant consacrée, dont ils pourront s'enorgueillir. Ils diront :

« Oui, notre grand-oncle était cocu – mais de quelle manière adorable il l'était !... Oui, notre grand-tante évidemment s'est compromise – mais en quels termes ! Écoutez-la qui se raconte dans ses lettres... »

Et, pour s'être bien racontée, son nom voisine, au dictionnaire, avec celui d'un tzar et celui, vénéré, du fondateur, en 1500, de l'ordre de Saint-Barnabé !

Je veux parler ici d'Anne de Bellinzani, plus connue sous le nom de la Présidente Ferrand – femme de Michel Ferrand, président de la première chambre des Requêtes.

Elle était née en 1657. Mariée à dix-neuf ans avec Michel Ferrand, elle eût vécu dans l'ombre – inconnue – méconnue – et le nom de Ferrand serait bien ignoré si cette femme ardente, un jour, n'avait pas

eu l'excellente idée de trahir son mari avec le baron Louis-Nicolas Le Tonnelier de Breteuil – car – et M. Larousse le dit lui-même : La Présidente Ferrand échangea avec le baron de Breteuil une correspondance passionnée !

Et le voilà, son titre à l'immortalité !

Réjouissez-vous, petits-neveux, votre grand-oncle était cocu par une épistolière !

Je ne dis certes pas que l'exemple est à suivre, mais il n'en est pas moins vrai que l'instruction obligatoire nous permet d'espérer, dans un proche avenir, un Larousse en 300 volumes, pour peu qu'on y fasse figurer toutes les femmes infidèles qui se seront bien racontées dans leurs lettres d'amour !

Et voici maintenant quelques-unes de ces lettres passionnées – et d'ailleurs passionnantes :

Est-il possible que vous m'aimiez ? N'est-ce point un songe ? Hélas ! qu'il est doux de se pouvoir flatter de ce que l'on souhaite si ardemment !... Ne craignez plus mes réflexions, elles sont entièrement détruites,

Achez de me rendre folle, il n'y a que cet état d'heureux !

Tant que l'on voit la raison, on est à plaindre ! Je ne veux plus voir que vous, que la passion que vous dites avoir pour moi, que la mienne, enfin que les douceurs dont l'amour a récompensé ma constance !...

Laissez-moi vous faire observer, en passant, que cette charmante dame appelle « sa constance » le fait d'avoir constamment trompé son mari !

Cependant, soyons juste : elle a voulu lui résister et, pendant deux mois, elle s'est absentée – oui, sur un mouvement de colère, elle est partie – mais elle est revenue – elle a cédé – et, maintenant, la voilà ravie d'avoir cédé et elle le lui dit – l'encourageant à bien l'aimer désormais – et c'est gaillardement qu'elle le lui déclare :

Le moyen de garder sa colère avec vous ! J'avais raison de ne vouloir plus vous voir. C'était assurément le moyen de garder ma fierté !

Dieu ! Que je me trouve faible ! Est-il possible que j'aie si facilement cédé – moi, que deux mois d'absence et de résolution semblaient avoir rendue invincible ? Mais vous êtes un homme terrible, à qui rien ne peut résister, il faut l'avouer, je ne vous ai pas plus tôt vu que j'ai souhaité d'être vaincue – et mes réflexions n'ont fait que me persuader que vous étiez digne de votre victoire !

Aimez-la, je vous en conjure.

Aimez-moi, s'il est possible, autant que je vous aime !

Voilà qui est fort bien dit, n'est-ce pas ?

Je commence à vous écrire aussitôt que vous venez de me quitter !

Pourrais-je être occupée d'autre chose que de vous dans les

moments qui succèdent à ceux que nous venons de passer ensemble !

Ah ! Mon cher amant, puis-je en croire les transports que je vous ai vus ! ?

Êtes-vous aussi tendre et aussi sensible que moi ? Mais non – personne n’a jamais connu ce que je viens de sentir – et l’amour, pour me récompenser de tant de peines, a fait pour moi des plaisirs tout nouveaux !

L’impression qu’ils ont faite sur mes sens est si vive que je n’ose encore me laisser voir à personne ! Il serait aisé de démêler quelle est la paresse où je suis...

Mais... mon mari entre...

Dieu ! Quelle cruauté de voir ce qu’on hait en quittant ce qu’on aime !

Comment me présenterais-je à ses yeux en l’état où je suis – il me ramène la crainte et la pudeur que vous aviez écartées ! Voilà qui n’est peut-être pas très agréable pour le mari – mais, entre nous, il est plaisant d’imaginer la scène : Madame est là, en train d’écrire à son amant... Le mari entre – elle le dit : Mon mari entre... – et elle continue d’écrire : Quelle cruauté d’être obligée de voir ce qu’on hait en quittant ce qu’on aime...

Pauvre président Ferrand – hein ? Et si le malheureux homme partage le lit de sa moitié... agréable existence !!!

Eh ! bien, figurez-vous que malgré tous ces témoignages d’Amour, M. de Breteuil est jaloux ! Et de qui est-il jaloux ?

Je vous le donne en mille !!! Du mari !

Oui, du pauvre président ! Et il soupçonne sa maîtresse d’avoir encore pour son mari certaines attentions !

Or, savez-vous comment la dame les qualifie, ces soupçons ? De la façon suivante :

Quelles assurances puis-je vous donner contre le plus injurieux soupçon du monde ?

Oui, elle trouve injurieuse cette idée qu’elle pourrait avoir encore pour son mari certaines attentions – elle conclut :

Vous ignorez ce que vous valez et la force de l’idée que vous laissez de vous, puisque vous croyez que je puisse souffrir un autre que mon amant – et profaner par un indigne devoir ce qui ne doit être accordé qu’à l’amour.

Que pensez-vous de ce devoir conjugal qu’elle qualifie d’indigne ? Je connais des gens qui diraient : – Elle va fort, la Présidente !

Mais, tout à coup, voici trois lignes qui me paraissent justifier son inconduite et qui l’excusent !

Oui, tant pis pour le mari quand une femme peut s’écrier :

Ah ! Que vous seriez content de moi si vous saviez ce qui se passe dans mon cœur ! Je vous adore – et ce que je sens pour vous est

quelque chose au-delà de l'amour !

Bravo, monsieur de Breteuil !

Et, maintenant, voici la dernière lettre de la Présidente Ferrand au baron de Breteuil. C'est la plus importante de toutes, parce qu'elle est comme un recueil de tous les sentiments divers, contradictoires, que peut éprouver dans la même minute une femme amoureuse !

Et si la lettre précédente semblait excuser son inconduite, celle-ci, à mes yeux, justifie amplement sa présence au dictionnaire Larousse. Je la livre à vos réflexions, mesdames – et aux vôtres, messieurs !

Ingrat, tu m'accusais ! Et tu me réduis à me justifier ! Tu as mille torts à mon égard ! Ah ! Que tu connais bien mon cœur ! Tu sais qu'il ne peut rien souffrir qui blesse sa délicatesse, et c'est un moyen sûr de le faire parler que de l'accuser d'infidélité !

La manière dont je suis touchée de tes injustes reproches me fait sentir mille maux – et je vais te faire connaître que je t'ai trop aimé pour cesser de t'aimer de ma vie !

Et je viens t'avouer que je t'aime encore avec une violence qui ne peut être comparée qu'à ton injustice.

Et la honte d'avouer ce que je croyais te cacher le reste de mes jours, cède sans résistance à la douleur de me voir accuser par un homme que j'ai aimé huit ans entiers sans en être aimée – et sans espérance de l'être !

Non seulement je n'ai jamais aimé que toi, mais je n'ai jamais eu une pensée ni une complaisance qui aient pu te déplaire.

J'en jure par la peine que j'ai à cesser de t'aimer.

Je suis prête à t'en donner toutes les marques que tu voudras.

Garde mes lettres – et surtout celle-ci et rends-les publiques si tu trouves que j'aie jamais aimé un autre que toi...

Oui, je consens, si tu me trouves infidèle, d'être déshonorée par un horrible éclat !

Mais après que je t'aurai fait voir mon innocence, n'attends plus de moi que des marques de mépris et de haine.

Cependant, quoique ma raison soit convaincue de ta perfidie... je sens que mon cœur ne l'est pas encore et que sa faiblesse cherche à te donner des moyens de te justifier !

Il est évident, n'est-ce pas, que ces vingt dernières lignes, écrites en 1680, constituent un témoignage d'amour si vif et si sincère qu'il est de tous les temps !

Il y a deux lettres fameuses, deux lettres d'amour qu'on n'a pas le droit d'ignorer, parce que c'est un drame d'amour en un prologue et en deux lettres – et parce que l'homme et la femme qui l'ont vécu, ce drame, sont précisément deux très grands écrivains.

La femme est la plus célèbre des romancières, l'homme est un poète de génie – c'est George Sand et c'est Alfred de Musset.

Le drame, le voici :

George Sand et Musset s'adorent – et les voilà tous deux qui partent pour Venise...

Beau décor pour un prologue !

Mais Musset tombe malade – et George Sand tombe amoureuse du Dr Pagello qui vient soigner Musset ! Musset s'en aperçoit. George Sand, d'ailleurs, n'a rien fait pour le lui cacher – et le pauvre Musset s'éloigne – et c'est la fin du prologue... et c'est la fin de leur Amour !

Les deux derniers actes, ce sont ces lettres, ces deux lettres, ces deux lettres inouïes – que je livre à vos méditations.

Musset a vingt-trois ans, George Sand en a trente et un.

La première lettre est de Musset – elle est datée de Paris, 30 avril 1834.

Cette lettre répond à plusieurs billets de George Sand qui lui offrait son amitié – et Musset l'appelle mon frère chéri...

Elles ont plus de cent ans, ces lettres, mais voyez comme elles sont vivantes encore :

Ce n'est donc pas un rêve, mon frère chéri. Cette amitié qui survit à l'amour, dont tout le monde se moque, dont je me suis tant moqué moi-même, cette amitié-là existe, c'est donc vrai ! Tu me le dis, et je le crois : tu m'aimes. Maintenant c'est fini pour toujours. J'ai renoncé, non pas à mes amis, mais à la vie que j'ai menée avec eux. Sois fière, mon grand et brave George, tu as fait un homme d'un enfant. Sois heureuse, sois aimée, sois bénie, repose-toi, pardonne-moi.

Qu'étais-je donc sans toi, mon amour ? Rappelle-toi nos conversations, regarde où tu m'as pris et où tu m'as laissé... Suis ton passage dans ma vie !... Il faut que tu m'écrives souvent, que tu me laisses écrire ma vie, à mesure que je la vivrai. Songe à cela : je n'ai que toi, j'ai tout nié, tout blasphémé, je doute de tout hormis de toi. Toutes les fois que je relèverai la tête dans l'orage, comme un pilote effrayé, trouverai-je toujours mon étoile, la seule étoile de ma nuit ? Consulte-toi, ces trois lettres que j'ai reçues, est-ce le dernier serrement de main de la maîtresse qui me quitte, ou le premier de l'amie qui me reste ? Mais, néglige-moi, oublie-moi, qu'importe ! Ne t'ai-je pas tenue embrassée de ces bras que voilà...

Sais-tu pourquoi je n'aime que toi, sais-tu pourquoi, quand je vais dans le monde, à présent, je regarde de travers comme un cheval ombrageux ? C'est que je ne m'abuse sur aucun de tes défauts : tu ne mens pas, voilà pourquoi je t'aime.

Je me souviens de cette terrible nuit, mais, dis-moi : quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu ? Me disais-tu que tu m'aimais ? N'étais-je pas averti ?

Avais-je aucun droit, ô mon enfant chérie ? Lorsque tu m'aimais, m'as-tu jamais trompé ? Quels reproches ai-je jamais eu à te faire pendant sept mois que je t'ai vue jour par jour ? Et quel est donc le lâche misérable qui

appelle perfide la femme qui l'estime assez pour l'avertir que son heure est venue ? Le mensonge, voilà ce que j'abhorre, ce qui me rend le plus défiant des hommes, peut-être le plus malheureux... Mais tu es aussi sincère que tu es noble et orgueilleuse. Voilà pourquoi je crois en toi, et je te défendrai contre le monde entier jusqu'à ce que je crève.

Maintenant, qui voudra peut me tromper, me maltraiter et me déchirer, je puis souffrir, je sais que tu existes ! S'il y a quelque chose de bon en moi, si je fais quelque chose de grand de mes mains ou de ma plume, dis-toi que tu sais d'où cela vient, oui, George, il y a quelque chose de moi qui vaut mieux que je ne pensais. Lorsque j'ai vu ce brave Pagello, j'y ai reconnu la bonne partie de moi-même, mais pure et exempte des souillures irréparables qui l'ont empoisonnée en moi. C'est pourquoi j'ai compris qu'il fallait partir ! Ne regrette pas, ma sœur bien-aimée, d'avoir été ma maîtresse. Les plaisirs que j'ai trouvés dans tes bras étaient plus chastes, c'est vrai, mais ne me dis pas qu'ils étaient moins grands qu'ailleurs. Il faut me connaître comme je me connais moi-même, pour savoir ce qu'il en est.

Rappelle-toi une strophe de Namouna : « Il y avait dans tes bras un moment dont le souvenir m'a empêché jusqu'à aujourd'hui, m'empêchera encore longtemps, d'approcher une autre femme. »

J'aurai cependant d'autres maîtresses : maintenant les arbres se couvrent de verdure, et l'odeur des lilas entre ici par bouffées. Tout renaît et le cœur me bondit malgré moi. Je suis encore jeune, la première femme que j'aurai sera jeune aussi. Je ne pourrai avoir aucune confiance dans une femme faite, de ce que je t'ai trouvée, c'est une raison pour ne plus vouloir chercher. Je t'ai écrit tristement la dernière fois, peut-être lâchement, je ne m'en souviens pas. Je venais du Quai Malaquais, et j'avoue que c'est la seule chose que je ne puisse supporter encore. Je n'y ai été que trois fois, et toujours je suis rentré comme abruti pour toute la journée, sans pouvoir dire un mot à personne. J'ai retrouvé les cigarettes que tu avais faites avant ton départ, et qui étaient restées dans la soucoupe. Je les ai fumées avec une tristesse et un bonheur étranges. J'ai de plus volé un petit peigne à moitié cassé dans la toilette, et je m'en vais partout avec ça dans ma poche. Tu vois que je te dis toutes mes bêtises, mais pourquoi me ferais-je plus héroïque que je ne suis !

Tu aideras ton camarade à consoler ton amant. Une chose m'a charmé dans ta lettre, c'est la manière dont tu me parles de Pagello, de ses soins pour toi, de ton affection pour lui, de la franchise avec laquelle tu me laisses lire dans ton cœur. Traite-moi toujours ainsi, ça me rend fier...

Mon amie, la femme qui parle ainsi de son nouvel amant à celui qu'elle quitte et qui l'aime encore, lui donne la preuve d'estime la plus grande qu'un homme puisse recevoir d'une femme. Dis à Pagello que je le remercie de t'aimer et de veiller sur toi comme il le fait. N'est-ce pas la chose la plus ridicule du monde que ce sentiment-là : je l'aime ce garçon presque autant que toi, arrange ça comme tu voudras ! Il est cause que j'ai perdu toute la

richesse de ma vie et je l'aime comme s'il me l'avait donnée. Je ne voudrais pas vous voir ensemble, et je suis heureux de penser que vous êtes ensemble ! Oh, mon ange, sois heureuse et je le serai. Adieu, mon frère, mon oiseau, ma mignonne adorée. Adieu, tout ce que j'aime sous ce triste ciel, tout ce que j'ai trouvé sur cette pauvre terre. Chantes-tu encore quelquefois nos vieilles romances espagnoles ? Et penses-tu quelquefois à Roméo mourant ? Adieu ma Juliette.

A. de M.

Cette lettre d'Alfred de Musset arriva le 10 mai à Venise.

Le 12, deux jours plus tard, George Sand lui répondit ceci :

Non, mon enfant chéri, ces trois lettres ne sont pas le dernier serrement de main de l'amante qui te quitte, c'est l'embrassement du frère qui te reste. Ce sentiment-là est trop pur et trop doux pour que j'éprouve jamais le besoin d'en finir avec lui. Es-tu sûr, toi, mon petit, de n'être jamais forcé de le rendre ? Un nouvel amour ne t'imposera-t-il pas comme une condition ? Que mon souvenir n'empoisonne aucune des jouissances de ta vie, mais ne laisse pas ces jouissances détruire et mépriser mon souvenir... Sois heureux, sois aimé ! Comment ne le serais-tu pas ? Mais garde-moi dans un petit coin secret de ton cœur, et descends-y dans tes jours de tristesse, pour y trouver une consolation ou un encouragement. Tu ne parles pas de ta santé cependant tu me dis que l'odeur du printemps et l'odeur des lilas entrent dans ta chambre par bouffées et font bondir ton cœur d'amour et de jeunesse. Cela est un signe de santé et de force, le plus doux certainement que la nature nous offre. Aime donc, mon Alfred, aime pour tout de bon, aime une femme jeune, belle, et qui n'ait pas encore souffert... Ménage-la et ne la fais pas souffrir. Le cœur d'une femme est une chose si délicate, quand ce n'est pas un glaçon ou une pierre. Je crois qu'il n'y a guère de milieu.

Ton âme est faite pour aimer ardemment, ou pour se dessécher tout à fait.

Tu l'as dit cent fois et tu as beau t'en dédire, rien n'a effacé cette sentence-là : il n'y a au monde que l'amour qui soit quelque chose.

Moi, mon enfant, voilà que mon âme se calme et pour la première fois de ma vie j'aime sans passion. Tu n'es pas encore arrivé là, toi.

Peut-être marcheras-tu en sens contraire, peut-être ton dernier amour sera-t-il plus romanesque et plus jeune... Mais, ton bon cœur ! Ton bon cœur, ne le tue pas, je t'en supplie. Qu'il se mette tout entier ou en partie dans toutes les amours de ta vie, et qu'il y joue toujours son rôle noble, afin qu'un jour tu puisses regarder en arrière et dire comme moi : « J'ai souffert souvent, je me suis trompée quelquefois, mais j'ai aimé, c'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. »

G S.

Or, cette phrase, cette admirable dernière phrase :

« J'ai souffert souvent, je me suis trompée quelquefois, mais j'ai

aimé, c'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui...»

Cette phrase tout entière, dont il a respecté jusqu'à la ponctuation, se trouve dans la plus belle scène de son plus ravissant chef-d'œuvre : On ne badine pas avec l'amour.

La chose mérite d'être signalée.

Elle me paraît littérairement d'une importance extrême.

Cette collaboration involontaire de George Sand avec Alfred de Musset, ce vol commis par lui, ce vol qui n'en est pas un puisqu'en somme ces mots furent inspirés par lui – ce vol est à la gloire de George Sand.

Mais il est plus encore à la gloire du sentiment divin qu'on appelle l'Amour !

George Sand fut à deux reprises amante du génie, puisque après avoir été la maîtresse de Musset elle fut la compagne de Chopin.

Pourtant il semble qu'elle n'ait pas voulu quitter l'un pour l'autre, et soyons-lui reconnaissants d'avoir glissé, si j'ose dire, le Docteur Pagello entre l'adorable Musset et le divin Chopin.

Comme nous serions désolés de savoir, en effet, qu'elle a pu préférer l'un de ces deux grands hommes à l'autre !

L'un s'en allait vers la boisson... l'autre partait de la poitrine... Il est excellent qu'un docteur ait fait en somme l'intérim !

Il y aura toujours des femmes pour défendre George Sand – et des hommes pour l'attaquer.

Et comme je les comprends, d'ailleurs, les unes et les autres !

Est-il possible, en effet, d'aimer la poésie et la musique, et de rester indifférent devant cette femme éminente – proéminente même – où se sont rencontrés deux génies similaires – car, enfin, qu'on le veuille ou non, qu'on explique la chose d'une manière ou d'une autre : ils ont eu le même penchant pour elle tous les deux !

Que les fervents admirateurs de Musset et de Chopin trouvent exaspérant que ces deux êtres délicats aient aimé cette romancière hommasse qui fumait le cigare et portait des culottes de drap rouge – je l'admets – mais, c'est ainsi – que diable ! – ils n'y changeront rien – et, s'il est tout à fait normal qu'on s'intéresse, qu'on se passionne même aux aventures de ces trois personnages fameux – je ne suis pas très enchanté de ce débordement intarissable d'injures à l'adresse de George Sand. J'en suis même assez affecté, comme d'une injustice.

Quand je connaissais mal ses deux aventures amoureuses, je partageais précisément cette opinion sévère à l'égard de George Sand – et je pensais, comme tant d'autres, évidemment, que ce n'était pas là la femme qu'on eût aimé voir au bras de ces deux hommes élégants, jeunes, raffinés, fragiles, incomparables – sinon l'un à l'autre !

Mais, à la réflexion, je me suis demandé de quel droit je me mêlais

ainsi de leurs affaires – et de leurs goûts.

Quand on aime les gens – et quand on les admire, il me semble que le premier devoir est de ne pas se permettre de juger leur conduite intime sans en avoir été prié par eux.

Je comprends bien ce sentiment de jalousie qu'on éprouve à l'égard des êtres qu'on admire passionnément – mais n'est-il pas un peu sujet à caution ?

Les musicographes ne veulent pas que les amours de George Sand avec Chopin aient inspiré ce très grand homme – et, pour détruire ce qu'ils appellent une légende, ils n'accordent à George Sand aucune connaissance ni, même, aucun sens musical. Mais ce n'est pas encore assez : ils s'appliquent à nous démontrer que Chopin n'a jamais aimé George Sand, que George Sand n'a jamais aimé réellement Chopin et la preuve en est, disent-ils, qu'elle l'a fait, en somme, mourir à petit feu, en l'obligeant de rester avec elle à l'île Majorque.

Cette dernière accusation, absolument gratuite, n'est fondée, en vérité sur rien – et, qu'on l'admette ou non, c'est bien à Majorque que le divin Chopin écrivit quelques-uns de ses chefs-d'œuvre les plus beaux : le prélude en fa dièse mineur – le prélude en si mineur – celui, n° 15, en ré bémol – ainsi que le 2^e prélude en fa majeur – la mazurka n° 41 – la sonate en si bémol – et ses deux polonaises les plus fameuses.

Je ne suis peut-être pas trop mal placé, d'ailleurs, pour lever ce lièvre et parler de la chose – puisque, précisément, j'ai passé des années entières à étudier la vie ardente de Pasteur, l'existence de Frans Hals ou bien celle de Béranger – à reconstituer la vie privée de Debureau – l'intimité de Jean de La Fontaine et celle aussi d'Henri Monnier – celle de Talleyrand, de Louis XIV et de Napoléon, celle de Mozart – et je connais ce sentiment de jalousie dont j'ai parlé, je le connais pour l'avoir éprouvé, pour l'avoir combattu. On se prend d'un amour singulier pour ceux qu'on voudrait faire revivre un peu – et l'on doit craindre constamment d'être injuste à l'égard des femmes qu'ils ont choisies, qu'ils ont aimées.

On les prend dans ses bras, ces hommes qu'on admire, on les encense, on les console, on les caresse, on les protège – on en devient l'ami si sincère et si vif qu'on finit même par s'en croire le confident !

Et cette observation me paraît assez bien fondée en l'occurrence – car je doute qu'aucun homme ait été plus choyé, plus aimé, plus protégé que ne l'est encore Chopin cent ans après sa mort – et les musicographes amoureux continuent à l'arracher des bras de George Sand en jurant leurs grands dieux qu'il ne l'a pas aimée !

Il est, d'ailleurs, palpitant de constater jusqu'à quel point des êtres comme Chopin, Musset et Mozart, peuvent être adorés par ceux qui se sont donné la mission de raconter leur vie privée. Car ce n'est pas

seulement de l'amitié qu'ils ont pour eux, ce n'est pas seulement de la tendresse, c'est vraiment de l'amour – une espèce d'amour platonique – mais qui n'est pas, je le répète, exempt de jalousie – bien au contraire !

Ça les ennuie qu'ils aient aimé – d'ailleurs, ils le contesteront toujours ! – et, quand ils en parlent, ils ont recours à des ruses, à des roueries – à des astuces singulières et autres fourberies qui ne sont pas précisément très masculines !

Dire que George Sand n'a pas apprécié le génie de Chopin – c'est injuste et c'est faux, car on n'a pas le droit d'ignorer son opinion sur lui.

La voici – exprimée en termes qui ne sont ni modérés, ni tellement incompetents :

Le génie de Chopin est le plus profond et le plus plein de sentiments et d'émotion qui ait existé. Il a fait parler à un seul instrument la langue de l'infini ! Il ne lui a fallu ni saxophones, ni ophicléides pour remplir l'âme de terreur – ni orgue d'église, ni voix humaine pour la remplir de joies et d'enthousiasme ! Il n'a pas été connu et il ne l'est pas encore de la foule. Il faut de grands progrès dans le goût et l'intelligence de l'art pour que ses œuvres deviennent populaires. Un jour viendra où l'on orchestrera sa musique sans rien changer à sa partition de piano, et où tout le monde saura que ce génie aussi vaste, aussi complet, aussi savant que celui des plus grands maîtres qu'il s'était assimilé a gardé me individualité encore plus exquise que celle de Sébastien Bach, encore plus puissante que celle de Beethoven, encore plus dramatique que celle de Weber ! Mozart, seul, lui est supérieur.

Or, Émile Vuillermoz, qui ne peut pas être injuste, veut bien convenir lui-même qu'il faut savoir gré à George Sand d'avoir écrit sur les possibilités orchestrales de l'écriture de Chopin un passage éminemment prophétique dont aucun musicien ne saurait nier la perspicacité. Et il ajoute que l'idée de placer Mozart au-dessus de Beethoven fut considérée longtemps comme un odieux blasphème – et que George Sand, ce jour-là, avait fait preuve de la plus clairvoyante sagesse.

Dire que George Sand abrégé la vie de Chopin, c'est une calomnie. Dire qu'elle n'aima pas Chopin, c'est une médisance – mais dire que Chopin n'a pas aimé George Sand, c'est une maladresse – à son égard à lui ! car, l'ayant rencontrée en 1836, il fut son amant jusqu'en 1847, plus de dix ans !

Et cela, c'est un fait – il n'est pas discutable.

Ils ont été amant et maîtresse pendant dix ans – et dire, aujourd'hui, que Chopin n'a pas aimé George Sand, c'est mal parler de lui – c'est laisser supposer qu'il a pu vivre pendant dix ans avec une femme sans l'aimer – eh ! bien, je prétends, sans preuves en mains,

que c'est faux, que c'est impossible – qu'un homme de génie ne donne pas dix ans de sa vie à une femme qui n'est pas sa femme, sans aimer cette femme.

Et je préfère cent fois mieux ne pas comprendre pourquoi il l'aime, que de m'imaginer qu'il peut ne pas l'aimer – puisque rien ne l'oblige à vivre à ses côtés.

Oui, je l'estime bien plus s'il l'aime que s'il ne l'aime pas – car je détesterais savoir qu'un homme que j'admire ait pu, pendant dix ans, supporter la présence d'une femme qu'il n'aurait pas aimée.

Et dire qu'elle n'a pas veillé sur Chopin, sur son travail, sur son génie, c'est l'injustice même.

Et en voici la preuve.

Lettre autographe que je possède, adressée à M. Pleyel, facteur de pianos.

Elle est datée du 8 avril 1839, et leur aventure est déjà vieille de trois ans :

Monsieur Pleyel 23, rue Rochechouart, Paris

8 avril 1839,

Monsieur,

Je compte être en Berry le 1er mai avec Chopin et je désirerais le surprendre agréablement en lui faisant mettre dans sa chambre un de vos pianos.

Auriez-vous l'obligeance de m'en envoyer un en location. Je ne sais pas si vous êtes dans l'usage d'envoyer en province des pianos loués au mois, mais je vous ferai observer que personne chez moi ne fait de musique et que Chopin seul posera les mains sur cet instrument. J'ai un voiturier de confiance qui passera chez vous pour le prendre du 15 au 20 courant et qui le ramènera aussitôt que Chopin repartira pour Paris.

D'ailleurs, s'il arrivait le moindre accident au piano, je serais responsable.

Je vous prierais de faire faire l'emballage chez vous à mes frais, enfin je désirerais que ce fût un piano à queue, car depuis longtemps Chopin joue sur des pianinos et il a soif d'un instrument plus approprié à ses forces nouvelles. Je sais que je vous ferai plaisir en vous disant que sa guérison est à peu près complète.

Voudrez-vous bien, Monsieur, me garder le petit secret de ma surprise et recevoir l'assurance de mes sentiments distingués.

George Sand.

P.S. – L'adresse, pour le piano, sera :

Madame Sand, à Nohant, par Châteauroux (Indre).

La distance est de 70 lieues, le voyage est de 7 jours.

Et voilà comment, avec une lettre, on peut rétablir bien des faits importants et détruire des légendes néfastes.

George Sand et Chopin n'ont pas passé le mois de mai à Majorque,

comme on le dit, puisque cette lettre, datée de Paris, 8 avril, annonce leur arrivée en Berri pour le 1^{er} mai – Chopin n'était pas moribond au retour de Majorque ainsi qu'on aime à le prétendre, puisque George Sand apprend à Pleyel que sa guérison est à peu près complète – et cette lettre nous enseigne, en outre que, par les soins de sa maîtresse, Chopin a pu avoir, enfin, un piano approprié à ses forces nouvelles, lui qui n'avait à sa disposition, depuis longtemps que des instruments dérisoires.

Nous apprenons, également, par cette lettre, que Chopin travaillait dans sa chambre – elle nous permet aussi d'affirmer que George Sand ne jouait pas de piano devant le merveilleux Chopin, ainsi qu'on le prétend pour mieux la rendre ridicule, puisqu'elle dit elle-même que Chopin seul posera les mains sur cet instrument. Et cette façon de le dire est un témoignage évident de son respect pour son génie – et il n'est pas non plus indifférent d'apprendre que George Sand prend à ses frais la location, l'emballage et le transport d'un piano dont elle veut être responsable s'il lui arrivait le moindre accident – et enfin ce n'est pas sans émotion que nous voyons George Sand se donner tant de peine pour faire une surprise à son amant – quand on songe que cette surprise (dont elle demande à Pleyel de garder le secret), est un piano pour Chopin ! Comment n'être pas ému, en effet, en pensant que Chopin allait être surpris de trouver un piano dans sa chambre ! Un dernier mot encore.

On aime à dire que George Sand avait un amour maternel pour Chopin – et c'est la seule concession qu'on veuille bien lui faire. Il est vraisemblable, en effet, qu'en plus elle ait aimé Chopin comme on aime un enfant. Je n'y vois rien de mal – et le crois volontiers, d'autant plus volontiers que, récemment, une très jeune femme amoureuse a dit devant moi ce mot délicieux :

— Ah ! Vous avez de la chance, vous autres, les hommes... vous retrouvez toujours une mère !

Et voici maintenant une lettre de Musset.

Éblouissante lettre où son esprit se montre à chaque ligne, où sa grâce infinie se voit à chaque mot, où son génie se manifeste à chaque phrase !

Cette lettre est, à mon sens, le plus émouvant témoignage de cette fantaisie douloureuse et légère – et qui n'est qu'à lui seul. Ce sont là de ces choses que l'on relit dix fois, vingt fois, cent fois, sans jamais s'en lasser et qu'on aime à relire, alors même qu'on sait qu'on les connaît par cœur. Privilège de l'écriture – source inépuisable de joies. Elle m'appartient, cette lettre, et depuis des années – mais j'y découvre encore des détails qui m'enchantent. Je sais à quel moment il a repris de l'encre. Je crois avoir deviné quels sont les mots qu'il a choisis de préférence à d'autres et même je prétends saisir le sens de ses accents.

La lettre est adressée à Mme Jaubert, une amie à lui.

La voici :

Mercredi soir.

Je rentre, Madame, et je trouve dans mon tiroir comme un remords l'aimable lettre dans laquelle vous me parlez de votre visite à la J. Il est bien tard pour vous dire que j'ai été à l'Assomption où par parenthèse il y avait un mariage dans un coin (opposition, contraste, palpitant d'intérêt), beaucoup de vieux juifs, peu de parents, immensément de tristesse et pas du tout de douleur – parlons de ce monde – Je sais que Mlle Adine pousse des cris pleins d'avenir – je sais aussi que vous êtes bien portante et que vous n'avez pas la migraine. Quoi encore ? Isnard, vêtu de vert, parade macaroniquement devant l'Empereur de toutes les Siciles – Mlle Taglioni meurt de triomphe, enterrée sous les roses – Tissandier dit qu'il n'y a pas autant de maris trompés qu'on se l'imagine, et manque son antépénultième mariage – Mignet dîne chez Véry, et dit que Byron ne vivra pas – il aime mieux Ballanche. Mlle de B. ma future, est malade. Je lui ai promis des vers – je me fais des bleus au front, et il ne sort rien. Mon ami A. T. a enfin trouvé une demoiselle qui lui rend des coups de poing quand il lui en donne – le voilà fixé pour la vie – Musard joue aux Champs-Élysées – personne n'y va – La Valette perd quinze mille francs au piquet, et dit que l'amitié n'est qu'un rêve. Méry qui est laid, en dit autant de l'amour. Auriol a inventé une balance – Lantour-Mézeray trouve qu'après ses tulipes il n'y a au monde que Fanny Essler, et il court chez Tortoni après les papillons, un numéro du Constitutionnel à la main. Balzac s'est sauvé, toute réflexion faite – il aime mieux cela que d'aller en prison — son journal a fait banqueroute, et son dernier roman aussi. Que vous dirai-je encore de nouveau ? il ne me reste qu'à parler de moi – vous me reprochez de ne pas travailler – c'est bien honnête de votre part, et assurément, Madame, plus que je ne mérite. Voulez-vous me permettre de vous dire mes raisons ?

Je suis assis dans ma robe de chambre à carreaux rouges et je compte sur mes doigts, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre ; vingt-cinq et demi – c'est mon âge. Combien d'amis ? Zéro, ni chien, ni chat. Combien de maîtresses ? pas la plus imperceptible apparence. Combien d'argent ? trente sous – et la permission de me déshonorer en jouant sur parole – quel doux sentier semé de fleurs !

Bonsoir Madame, ma verveine est morte, mon voyage manqué ma tête vide, et quant à mon cœur, je ne sais où il est, avec la Marquise probablement, car je n'en entends pas parler. Voilà mes raisons pour ne rien faire, sans compter le proverbe le plus juste qui ait jamais été ici-bas : À quoi bon autre chose que rien ? Est-ce que vous l'avez oublié. Rien ! Vive rien ! il n'y a que cela au monde.

Mille compliments respectueux.

Alfred de Musset

Louise Colet doit à Flaubert d'être parmi les amoureuses célèbres.

Voici – extraits d'une lettre de lui – deux passages et une petite phrase :

Oh ! Que je voudrais faire de grandes œuvres pour te plaire ! Que je voudrais te voir tressaillir à mon style !

J'ai le regret de tout mon passé – il me semble que j'aurais dû le tenir en réserve, dans une vague attente, pour te le donner au jour venu.

Et : Je voudrais ne t'avoir jamais connue.

Cri d'amour que déjà, avant lui – comme d'autres amants sans doute – avait lancé la religieuse portugaise, Marianna Alcoforado : Adieu, je voudrais bien ne vous avoir jamais vu. Mais elle corrige aussitôt cette sorte d'aveu par celui – plus pénible – de sa résignation : Ah ! Je sens vivement la fausseté de ce sentiment, et je connais dans le moment que je vous écris que j'aime bien mieux être malheureuse en vous aimant, que de ne vous avoir jamais vu : je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure.

C'est bien dit, trop bien peut-être et dans le style, justement, de ces lettres sans rature sujettes à caution – mais la passion tout de même est là, violente. La vraie souffrance apparaît mieux dans cet autre aveu : Je voudrais bien ne vous laisser pas à une autre.

Célèbre aussi est l'Amour de Catherine II pour Potemkine, mais là, point de phrase – et, pour le bien prouver, elle écrivit un jour une lettre assurant de son amour le séduisant « Gricha » – mais lui disant aussi *Je veux que tu m'aimes* – pour enfin barrer d'une grande croix toute cette lettre – en ne laissant apparents que les trois mots suivants : Je t'aime.

Comment ne pas être émus devant ces cris inspirés par l'Amour à des hommes de génie ?

Voici, par exemple, ce qu'écrivait Chateaubriand à la comtesse de Castellane – dans le moment même où s'achevait cette guerre d'Espagne qu'il avait déclenchée.

Que m'importe le monde sans toi ? Tu es venue me ravir jusqu'au plaisir du succès de cette guerre que j'avais seul déterminée et dont la gloire me trouvait sensible. Aujourd'hui, tout a disparu à mes yeux, hors toi. C'est toi que je vois partout, que je cherche partout.

De Richard Wagner à Mathilde Wesendonck : Comme je dépends de toi, ma bien-aimée !

Et de Benjamin Constant à Mme Récamier : Je n'ai rien vu que vous pendant ces deux jours. Tout le passé, tout votre charme que j'ai toujours craint est entré dans mon cœur. Il est de fait que j'ai peine à respirer en vous écrivant. Prenez-y garde, vous pouvez me rendre trop

malheureux pour n'en être pas malheureuse. Je n'ai jamais qu'une pensée. Vous l'avez voulu : cette pensée, c'est vous.

Les amours de Hugo et de Juliette Drouet sont connues dans ce qu'elles ont de sincère et d'un peu puéril dans leur expression.

C'était le plus illustre des vieillards et, jusqu'à la fin, elle l'a aimé comme on aime un étudiant.

Je n'en veux pour preuve qu'un document autographe dont j'ai fait l'acquisition il y a quelques semaines et que vous serez les premiers à connaître.

C'est une page du livre de comptes de Juliette Drouet, alors qu'ils passaient ensemble l'été à Bièvres.

Page amusante et émouvante ne fût-ce qu'à cause de la dernière ligne...

On y apprend qu'elle est pour lui « Juju » tandis qu'il est pour elle « Toto ».

L'indiscrétion que nous commettons en pénétrant dans leur intimité atténue singulièrement à mon sens ce que ces sobriquets pourraient avoir d'un peu risible. Elle additionne ses dépenses, en soustrait ses recettes – et conclut : Déficit à mon avantage...

Seule une femme peut avoir tant de délicatesse pour ainsi dire involontaire.

Elle ne sortait jamais sans lui, n'ouvrait jamais son courrier qu'en présence de son « Toto », et lui écrivait deux fois par jour. Elle fut malheureuse de n'avoir de lui jamais plus que des moments – mais, pour ces moments-là, elle sacrifia tout le reste.

Voici, d'elle, quelques phrases qui le disent bien :

... Je t'aime, c'est ma vie ; je t'aime, c'est mon souffle ; je t'aime, c'est ma pensée ; je t'aime, c'est mon passé ; je t'aime, c'est mon présent ; je t'aime, c'est mon avenir ; je t'aime, c'est mon âme...

Elle se donna à lui aussi totalement qu'il est possible de le faire.

Que votre volonté soit faite, ô Toto, et tenez-moi compte, par tout votre amour, de l'abnégation entière que je fais de ma volonté, de ma vie et de mes plaisirs.

Et :

Je sens si bien toute l'importance de la tranquillité dont tu vas avoir besoin pendant ton travail, mon pauvre chéri aimé, que je voudrais fuir jusqu'au moindre prétexte de la troubler malgré moi. Je voudrais m'effacer et vivre dans une sorte de torpeur ou de somnambulisme qui te tranquilliserait et te laisserait toute liberté de penser et d'écrire... Avant toutes choses, je veux ce que tu veux et je n'ai pas d'autre ambition que de te complaire, d'autre désir que de te plaire, d'autre besoin que d'être aimée de toi, d'autre bonheur que de t'adorer. Je t'attends avec toutes les tendresses dehors.

Il y eut sans doute entre eux quelques orages, mais vite dissipés –

elle n'hésite d'ailleurs pas à prendre à son compte les torts que lui-même ne lui donnait peut-être pas. Elle était la première à reconnaître ce que son amour avait d'absolu : Il t'étreint trop fortement, il te fatigue, tu penses à me fuir... – mais elle revenait toujours au même aveu, au même cri : Il me faut toi, il ne me faut que toi, je ne peux pas vivre sans toi...

Georges de Porto-Riche m'a raconté que, dans sa jeunesse, il avait été présenté à Victor Hugo par Auguste Vacquerie.

Il se souvenait encore de l'émotion qu'il en avait éprouvée. C'était après le dîner. Hugo, dans un fauteuil, se trouvait auprès de la cheminée – et c'était l'heure où Georges et Jeanne devaient aller se coucher. Quelqu'un poussa ses deux petits-enfants vers l'illustre vieillard en leur disant :

— Embrassez grand-papa Soleil !

Je prétends avoir le droit de raconter des histoires dont je n'ai pas été le témoin, lorsque lesdites histoires m'ont été racontées par des hommes tels que Mirabeau, Porto-Riche, Tailhade – car ou bien elles sont vraies – ou bien ils les ont inventées !

De la correspondance de Mme Du Châtelet et de Voltaire, il ne reste que quelques lignes. Mais il a fait un portrait d'elle en vers – qu'il est assez piquant de présenter avec celui que fit Mme Du Deffand de la même personne.

Il vécut, on le sait, quatorze ans auprès d'elle. La plupart du temps, ils étaient à Cirey, dont le Président Henault disait : C'est une chose rare. Ils sont là tous les deux seuls, comblés de plaisirs. L'un fait des vers de son côté, et l'autre des triangles.

Voici l'essentiel du portrait de Voltaire :

Portrait de la marquise Du Châtelet

La ressemblance est impossible,

La belle change à tout moment.

De peur de paraître sensible,

Elle raille le sentiment.

Sachez que cette âme rebelle

Mesure le ciel au compas.

Elle parcourt mieux que Fontenelle

Les mondes qu'on ne connaît pas.

Cette belle âme est une étoffe.

Qu'elle brode en mille façons.

Son esprit est un philosophe,

Mais elle aime un peu les pompons.

Quiconque est dans sa comédie

Y perd son grec et son latin.

Elle étudie, elle étudie.

L'amour n'est qu'un entracte vain.

Elle a de beaux yeux d'où s'élance
Un regard profond ou moqueur
Une bouche dont le silence
Est éloquent et parle au cœur.
Un bouquet orne son corsage,
Ici ce qu'on montre est divin ;
Ce qu'on cache... je suis un sage...
Le pinceau me brûle la main.
L'aurore à l'étude l'appelle,
Déjà son creuset est au feu,
Mais le soir on revoit la belle
Qui se prend de fureur au jeu.

On l'appelait La belle Émilie, La belle dame. Madame de Graffigny, La Nymphé au début de ses lettres écrites de Cirey et La mégère, à la fin.

Et voici le portrait de Mme Du Châtelet par Mme Du Deffand :

Représentez-vous une femme grande et sèche, sans cul, sans hanches, la poitrine étroite, deux petits tétons arrivant de fort loin, de gros bras ; de grosses jambes, des pieds énormes, une très petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits yeux vert de mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clairsemées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Émilie ; figure dont elle est si contente, qu'elle n'y épargne rien pour la faire valoir : frisures, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion : mais comme elle veut être belle en dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se passer de bas, de chemises, de mouchoirs et autres bagatelles.

Née sans talent, sans mémoire, sans imagination, elle s'est faite géomètre pour paraître au-dessus des autres femmes, ne doutant pas que la singularité ne donne la supériorité. Le trop d'ardeur pour la représentation lui a cependant un peu nuï. Certain fragment donné au public sous son nom et revendiqué par un cuistre, a semé quelques soupçons ; on en est venu à dire qu'elle étudiait la géométrie pour parvenir à entendre son livre. Sa science est un problème difficile à résoudre. Elle n'en parle que comme Sganarelle parlait latin, devant ceux qui ne le savaient pas. Belle, magnifique, savante, il ne lui manquait plus que de devenir princesse, elle l'est devenue non par la grâce de Dieu, ni par celle du roi, mais par la sienne. Ce ridicule lui a passé comme les autres ; on la regarde comme une princesse de théâtre et l'on a presque oublié qu'elle est femme de condition. On dirait que l'existence de la divine Émilie n'est qu'un prestige. Elle a tant travaillé à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en fait ; ses défauts même ne lui sont peut-être pas naturels : ils pourraient tenir à ses prétentions ; son impolitesse et son inconsidération à l'état de princesse ; sa sécheresse et ses distractions à celui de savante ; son rire glapissant, ses grimaces et ses contorsions à celui de jolie femme. Tant de

prétentions satisfaites n'auraient cependant pas suffi pour la rendre aussi fameuse qu'elle voulait l'être : il faut pour être célèbre être célébrée ; c'est à quoi elle est parvenue en devenant maîtresse déclarée de M. de Voltaire. C'est lui qui la rend l'objet de l'attention du public et le sujet des conversations particulières – c'est à lui qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir, et, en attendant, elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent.

Voltaire surprit un jour Mme Du Châtelet et Saint-Lambert conversant ensemble d'autre chose que de vers et de philosophie. Saint-Lambert avait voulu se battre en duel, mais Voltaire avait plus simplement annoncé ce soir-là son intention de quitter Cirey. Le lendemain matin, Saint-Lambert vint faire des excuses à Voltaire qui lui répondit : Mon enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît, jouissez de ces instants trop courts : un vieillard, un malade comme je suis, n'est plus fait pour les plaisirs.

Six jours après ses couches, Mme Du Châtelet mourut – l'enfant était de Saint-Lambert – Voltaire en eut beaucoup de chagrin.

Le jour même de sa mort – 10 septembre 1749 – il écrivit à Mme Denis :

Ma chère enfant, je viens de perdre un ami de vingt ans. Je ne regardais plus, il y a longtemps, Mme Du Châtelet comme une femme, vous le savez, et je me flatte que vous entrez dans ma cruelle douleur. L'avoir vu mourir et dans quelles circonstances ! et par quelle cause ! Cela est affreux. Je n'abandonne pas Mme Du Châtelet dans la douleur où nous sommes l'un et l'autre.

Quelques jours plus tard, ayant repris ses esprits, Voltaire voulut reprendre un petit portrait de lui que Mme Du Châtelet tenait renfermé dans le chaton d'une bague de cornaline entourée de petits diamants. Son secrétaire, Longchamp, lui apprit que cette bague avait été déjà réclamée par la Marquise de Boufflers, qui avait tiré de dessous ce chaton un petit portrait de Saint-Lambert. La bague, ensuite, avait été remise à M. Du Châtelet. Voltaire alors leva les bras au ciel : – Voilà bien les femmes ! J'en avais ôté Richelieu, Saint-Lambert m'en a expulsé ; cela est dans l'ordre, un clou chasse l'autre ; ainsi vont les choses de ce monde !

Le tendre attachement de Voltaire pour sa nièce, la gourmande et potelée Mme Denis, a fait couler beaucoup d'encre – on se demande pourquoi. Ses propos parfois révèlent une intimité qui ne laisse aucune place au doute – mais on s'amuse à douter encore. C'est qu'il mêle à tout – aux recommandations les plus pratiques comme aux propos affectueux – un esprit qui fait hésiter ceux qui ne l'entendent point. Ne cherchons pas autre chose que le plaisir qu'il nous donne. Évitions donc de gâcher ce plaisir par des considérations quelconques, et

laissons de côté ce qui pourrait détruire ou confirmer l'hypothèse que nous aurons choisie.

Voici quelques extraits des lettres qu'il écrivit à Mme Denis, après son retour de Berlin – il vécut seul alors, n'ayant revu sa nièce qu'à Francfort où elle était venue le rejoindre – on sait qu'elle fut – en même temps que Voltaire – retenue prisonnière dans cette ville, sur l'ordre du Roi de Prusse. C'est à cet événement que fait allusion le passage suivant :

Hier le secrétaire du Comte de Stadian me trouva fondant en larmes, je pleurais votre départ et votre séjour.

Et sa lettre se termine ainsi :

Adieu, puisse-je venir mourir dans vos bras ; ignoré des hommes et surtout des rois.

Avant de rejoindre Mme Denis à Plombières, il s'arrêta à Senones. C'est de là qu'il lui écrivit cette lettre :

Je vous dirai comme l'autre : « Vendez tout et suivez-moy. »

Faites-vous philosophe avec moi. Le train du monde ne vaut pas la peine qu'on s'y attache.

Voici maintenant quelques allusions à la grossesse d'une dame qui pourrait bien être Mme Denis :

Est-il vrai que Mme Daurade soit grosse ? J'aimerais fort un petit Daurade ; mais dites à la mère qu'elle se conserve.

Mais, un mois plus tard, un événement – qu'on devine – s'étant produit, il écrit :

L'aventure de Mme Daurade me perce le cœur.

Et dans une autre lettre, il précise :

Vous ne sauriez croire à quel point je regrette ce que Mme Daurade m'avait promis. On ne fait pas de cette besogne-là quand on veut, j'ai bien peur que ce ne soit une perte irréparable, vous n'en êtes pas assez affligée ! Comment réparerons-nous cette perte ? Sera-ce auprès d'Auxerre ? Je voudrais que ce fût à Naples.

Il souhaitait qu'elle vînt le rejoindre – mais il la mettait en garde contre cette solitude qu'il disait préférer à tout :

Pourrez-vous quitter Paris pour un solitaire qui s'enferme dans sa chambre les trois quarts du jour ?

Enfin, ma chère enfant, nous raisonnerons à tête reposée, ou à tête échauffée, et tête à tête, de notre destinée à Plombières.

Et voici un magnifique passage de la lettre qu'il lui écrivit de Colmar le 12 avril 1754 :

Je suis absolument seul et je ne peux être autrement douze heures du jour, partageant tout mon temps entre les souffrances et le travail. Ce serait une vie abominable pour tout autre. Mais vous auriez de la société à Strasbourg. Quelle société pourtant ! et qu'a-t-on à se dire ! et à quoi passe-t-on ses jours ! dans quel vide ! dans quelle honteuse inutilité ! dans quel

ennuy, qu'on baptise du nom de société ! et dans quelles vaines espérances d'un lendemain plus agréable. Je ne connais que le travail qui puisse consoler l'espèce humaine d'exister. La plupart des gens les plus sages ont si peu d'idées de leur fonds qu'ils sont obligés d'aller mendier aux âmes de leurs voisins de vains secours contre le néant de leurs âmes. Mon bonheur, que je dois à mes maladies, est d'être seul partout, à Manheim, à Gotha, à Stuggart, à Bayreuth, je passerais la journée avec moy-même ; je la passais ainsi à Potsdam. Il faut encor ajouter que non seulement mes maux me rendent solitaire ; mais j'ay toujours, dans mes études, un objet, une vue déterminée. Quand on ne lit que pour lire, on se lasse dès le premier jour ; quand on a un but certain, on ne se lasse et on ne s'ennuye jamais.

Voulez-vous maintenant que je vous donne un exemple de ce qu'on appelle « avoir la manière » ?

On a – ou on n'a pas la manière, et vous savez fort bien que quand on a la manière, on peut alors tout dire.

Ainsi, que penseriez-vous d'un monsieur qui écrirait à une dame, au lendemain de la mort de son mari :

En somme, chère Madame... bonne chose pour vous !

Vous en penseriez, n'est-ce pas, que c'est un insensé ou bien un véritable mufle !

Eh ! bien, voici les douze premières lignes d'une lettre de Jean-Jacques Rousseau adressée à Mme de Verdelin, à l'occasion de la mort de son mari – et vous allez voir comment un homme de génie s'y prend pour dire à une dame de ses amies Votre mari est mort – bonne chose pour vous !

Vos regrets sont bien légitimes, Madame ; ce que vous me marquez des derniers moments de M. de Verdelin prouve qu'il vous était sincèrement attaché, et combien ne devrait-il pas l'être ! Cependant, comme dans l'état où il était, il a plus gagné que vous n'avez perdu, les sentiments qu'il vous laisse doivent être plus relatifs à lui qu'à vous. D'ailleurs, moi qui sais combien vous êtes bonne mère, et qu'en le perdant vous avez pour ainsi dire acquis vos enfants, tout ce que je puis faire en cette circonstance, par respect pour votre bon cœur et pour sa mémoire est de ne pas vous féliciter.

On connaît la passion soudaine de Jean-Jacques pour la comtesse d'Houdetot, tendrement attachée à Saint-Lambert, militaire et poète – qui avait déjà séduit – on l'a vu – Mme Du Châtelet, l'amie de Voltaire.

Mme d'Houdetot n'accorda jamais au citoyen de Genève que des baisers furtifs. Il comprit bien vite qu'il ne devait jamais en attendre davantage. C'est avec la manière encore que, sur ce point, il la rassure dans la lettre suivante. Mais en lui offrant à la fin de succomber aussi – à la condition toutefois que ce soit elle qui fasse le premier pas...

Vous souvient-il de m'avoir une fois reproché des cruautés bien raffinées ? Ah ! si j'en juge par l'impression fatale que ces mots n'ont cessé

de faire sur moi, c'est bien à vous qu'il faut reprocher ces cruautés. Je me garderai pour mon repos, de rechercher avec trop de soin le sens qu'ils purent avoir dans la circonstance où vous les prononçâtes ; mais quelque signification qu'ils eussent ils peuvent me rendre coupable, ils ne me rendront jamais séducteur.

Que je vous dise une fois ce que vous devez attendre, sur ce point difficile, de votre trop tendre et trop faible ami. Mes promesses n'ont jamais trompé personne : ce n'est pas par vous qu'elles commenceront. Vous avez assez vu de ma force à les tenir, vous m'avez assez vu me débattre dans leurs chaînes pour ne pas craindre que je les puisse briser. Ma passion funeste, vous la connaissez, il n'en fut jamais d'égale ; je n'ai rien senti de pareil à la fleur de mes ans ; elle peut me faire oublier tout et mon devoir même, excepté le vôtre. Cent fois elle m'eût déjà rendu méprisable, si je pouvais l'être par elle sans que vous le devinssiez aussi. Non, je le sens, la vertu même, près de vous, ne m'est pas assez sacrée, pour me faire respecter, dans mes égarements, le dépôt d'un ami. Mais vous êtes à lui... Si vous êtes à moi, je perds, en vous possédant, celle que j'honore, ou je vous ôte à celui que vous aimez. Non, Sophie ; je puis mourir de mes fureurs mais je ne vous rendrais point vile. Si vous êtes faible, et que je le voie, je succombe à l'instant même : tant que vous demeurez à mes yeux ce que vous êtes, je n'en trahirai pas moins mon ami dans mon cœur, mais je lui rendrai son dépôt aussi pur que je l'ai reçu. Le crime est déjà cent fois commis par ma volonté. S'il l'est dans la vôtre, je le consomme, et je suis le plus traître et le plus heureux des hommes ; mais je ne puis corrompre celle que j'idolâtre. Qu'elle reste fidèle, et que je meure, ou qu'elle me laisse voir dans ses yeux qu'elle est coupable, je n'aurai plus rien à ménager.

Et voici une de ces phrases que Jean-Jacques, seul, pouvait écrire :

Croyez-moi, chère Sophie ; mon cœur est fait pour vous aimer, il en est digne et vous serez toujours après la vertu, ce qu'il y aura de plus cher au monde, soyons amis pour mon bonheur et peut-être pour le vôtre ; si mon cœur ne me trompe pas nous en deviendrons meilleurs tous les deux.

Enfin, toujours de Jean-Jacques, voici deux passages tirés de lettres destinées encore à Mme d'Houdetot, mais qui ne furent jamais envoyées.

Nous avons eu beau cesser de nous voir, nous ne cesserons point de nous aimer, je le sens ; car notre attachement naturel est fondé sur des rapports qui ne périssent point.

L'objet de la vie humaine est la félicité de l'homme, mais qui de nous sait comment on y parvient sans principe, sans base assurée, nous courons de désirs en désirs et ceux que nous venons à bout de satisfaire nous laissent aussi loin du bonheur qu'avant d'avoir rien obtenu. Nous n'avons de règle invariable, ni dans la raison qui manque de soutien, de prise et de consistance, ni dans les passions qui

se succèdent et s'entredétruisent incessamment, victimes de l'aveugle inconstance de nos cœurs, la jouissance des biens désirés ne fait que nous préparer et des privations et des peines, tout ce que nous possédons ne sert qu'à nous montrer ce qui nous manque et faute de savoir comment il faut vivre, nous mourrons sans avoir vécu.

Nous assistons depuis une vingtaine d'années à la mort inéluctable d'un style épistolaire – qui occupait une place privilégiée entre la chose écrite, absolument écrite, et la parole.

C'est grand dommage – et cela devient un malheur véritable quand il s'agit d'hommes illustres ou de femmes célèbres.

André Gide ne devrait pas avoir le droit de se servir du téléphone – Henry de Montherlant non plus – ni Colette, bien sûr.

Nous ne devons pas être frustrés finalement d'une ligne tombée de leur plume. Et quand un marchand d'autographes nous dit en nous parlant d'une lettre de Balzac : « Elle n'a aucun intérêt » – cet homme se trompe : une lettre de Balzac qui n'a pas d'intérêt, c'est très intéressant.

Rivarol fut l'homme le plus spirituel de son temps – il passe pour n'être jamais resté cinq minutes sans faire un mot d'esprit – eh ! bien, imaginez une lettre de lui, une longue lettre de quatre pages, au cours de laquelle parlant d'un tas de choses, il ne témoignerait pas de cet esprit fameux – quelle révélation ce serait !

Ainsi, considérons que c'est un vrai bonheur pour nous de posséder les lettres adressées à Mme de Goddeville par Beaumarchais.

Elles sont éblouissantes et vives – et certains vous diront qu'ils les trouvent obscènes – mais chacun conviendra qu'elles sont toujours directes et captivantes d'intérêt, car l'auteur du Barbier de Séville s'y montre sans détours – et comme l'orthographe elle-même en est révélatrice – et savoureuse !

En voilà un, Beaumarchais, qui se moque des règles et des usages !

Et comme il est pressé !

Il ne prend même pas le temps de mettre les apostrophes !

Voici quelques passages de ces lettres étonnantes – on y a rétabli l'orthographe afin de n'en point ralentir la lecture.

D'honneur, je n'entends rien à votre lettre. Que veulent dire ces larmes et ces douleurs meurtrières ? Et que vous ai-je écrit qui pût vous affliger à ce point ?

Ne partez point. Je vous prie, ne partez point. Irez-vous comme une ombre errante indigner les Driades de mes prétendues félonies ? Et pourquoi voulez-vous changer une liaison de plaisir en un roman désastreux ? Réellement vous n'êtes qu'un enfant. Fi, que c'est laid de pleurer, lorsqu'on peut rire en se baisant, ou se baiser en riant ! Le baiser à fleur de lèvres, la caresse délicate à fleur d'épiderme, ne valent-ils pas cent fois mieux que les étreintes douloureuses de

l'amour au désespoir. Je ne veux point me passionner, parce que je ne le puis, ni ne le dois. Vous auriez semé quelque agrément sur l'uniformité d'une vie devenue trop laborieuse pour un homme aussi gai que je le suis. Vous êtes bien comme toutes les femmes ardentes qui ne savent gré de rien, si elles n'ont absorbé tout.

Enfin ne partez pas. Je ne puis soutenir l'idée de vous causer plus de chagrin que je n'aurais pu vous donner de plaisir. Je ferai l'impossible pour aller ce soir vous prouver que vous n'avez pas le sens d'un oiseau.

Comme tout cela est bien dit, comme il sait prendre le ton convenable et faire sourire les mots tout en grondant sa belle dame !

Voici maintenant quelques citations choisies entre des images présentées dans leur vérité si nue, si vive, qu'elles souffriraient sans doute de n'être plus uniquement dans un livre de Lui.

Vous êtes donc homme de la ceinture en haut ? À la bonne heure ; pourvu que vous soyez femme de la ceinture en bas, comme je me le suis laissé dire, il doit être fort agréable d'avoir à parler à toute votre personne ; et moi qui n'ai pas encore renoncé à la gaieté du geste, je m'accommoderais fort du commerce entier, et vive la chorégraphie !

Et cette lettre se termine ainsi :

En vérité je ne sais ce que je vous écris, mon cabinet est plein. On croit que je quitte une affaire pour une plus pressée. Ah ! si l'on savait quelle affaire je traite en ce moment !

Et toujours une femme met en jeu quelque autre femme, quand elle croit avoir à se plaindre d'un homme !

Aime sans douleur celui qui ne peut penser à toi sans plaisir.

J'irai te voir le plus tôt possible et je rendrai au plaisir tous les moments que le chagrin lui a dérobés.

Le plus grand mal en fait de procès n'est pas de n'y rien entendre ; mais bien de croire légèrement qu'on y entend quelque chose.

L'amour est le commerce des plus doux plaisirs pris et rendus exclusivement. Dès qu'on y mêle amertume et reproche, que la jalousie fait naître la défiance, l'attrait s'enfuit : il ne reste plus que l'embarras de sentir qu'on est enchaîné.

Je ne suis ni assez libre, ni assez aimable pour faire et suivre une passion. Je me fais pitié quand je pense à tout ce qui m'accable.

J'ouvre ta lettre, j'y trouve : « Comment te portes-tu ? Que fais-tu ? M'aimes-tu ? » À cela je réponds : « Bien, rien, oui. »

J'ai vu quelquefois porter de beaux raisins au pressoir ; mais avant que de faire le moindre effort du cabestan, le propriétaire se plaisait à recueillir la première liqueur échappée des grappes par la seule pression de leur amoncellement. Il prétendait que c'était le plus parfait de la cuvée et l'appelait, si je m'en souviens bien, la mère goutte, parce qu'elle était Dieu donnée et sans aucun effort.

Pour plaindre les peines il faut les connaître et mon système, à moi, c'est de les renfermer toutes et de ne faire partager autour de moi que ce qu'il y a d'heureux dans le cours de ma vie.

L'amitié est le commerce des esprits, l'amour est le commerce des corps et ce qu'on nomme les sentiments du cœur sont un assemblage de tout cela, prenant sur chacun selon les lieux et les temps, beaucoup sur l'esprit en l'absence, un peu sur le corps en présence ; des reproches et des justifications ; voilà toute l'affaire.

Tu ne sais faire l'amour que sur un lit. Il est quelquefois charmant sur une feuille de papier. Et si le commerce de deux amants n'est pas ce doux délire qui, forçant les obstacles et dévorant l'espace et le temps, les attire l'un vers l'autre par l'impossibilité de s'en priver davantage, il n'est rien.

Raisonne ou fais-moi raisonner et tu ne me tiens plus. Ton triomphe est le plaisir. Faire jaillir le feu de l'encre et du papier, voilà ton métier, imbécile.

C'est pour n'avoir pas le sens commun que je t'aime. Et malheur à ce drôle d'amour-là si je raisonne une fois.

L'Amour a, dit-on, un bandeau sur les yeux. La lettre que vous allez lire le prouve assez bien et vous le comprendrez quand vous saurez à qui elle est adressée.

Mademoiselle,

Un vieux courtisan, un vieux militaire, sans avoir l'avantage d'être connu de vous, prend la liberté de vous écrire, pour vous dire sans compliment que vous faites l'admiration de toute l'Europe depuis de longues années, et qu'il désire fort de lier amitié avec vous. Plus que cela, Mademoiselle, veuf depuis 18 mois sans enfants, il touche à son XIVE lustre : il n'est pas beau, il n'est pas laid non plus comme un diable, voudriez-vous l'épouser ? Tâtez-vous, répondez » si vous le jugez à propos du moins sous 25 ans, et l'affaire se pourra terminer avec le temps à la satisfaction des deux parties. Décoré de deux Ordres militaires, il peut coucher sauf meilleur avis avec une Chevalière de Saint-Louis.

Pensez bien de moy, Mademoiselle, je vous en supplie, car si une fois vous en pensez mal, adieu la brouette et plus de mariage ! Je suis avec bien du respect,

Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Joigny de Blamont,

Baron et commandeur honoraire de l'Ordre Royal et Militaire de la Sainte-Ampoule, et de celui de Notre-Dame de l'Étoile.

J'ai été successivement Lieutenant des Gardes de la Porte du Roy, mousquetaire de la première compagnie, Cornette au Régiment de Pons Cavalerie et reçu Baron et Chevalier de la Sainte-Ampoule le 1er août 1748. Je suis licencié en Droit depuis 1733.

Respect par conséquent incapable de se démentir, vis-à-vis tous les Avocats du Parlement et les Censeurs Royaux. Quant aux Plénipotentiaires dans les Cours étrangères, il ne me convient point de toucher à cette corde, non curvis homini coutingis adire covinthum. Si vous vous déterminez par hasard, Mademoiselle, à faire un voyage en Champagne, je vous offre un appartement dans la maison que j'occupe et de plus la table de 60 chevaliers de Saint-Louis de cette ville avec lesquels j'ai servi.

à Châlons-en-Champagne, Ce 6 février 1782, rue du Collège.

Toutes les nuits, je mets coucher votre estampe à mon chevet, mais quelle différence, Mademoiselle, de l'ombre à la réalité !

ENVELOPPE

Mademoiselle Déon de Beaumont

Chevalière de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis,

en son hôtel à Tonnerre en Bourgogne

À TONNERRE

Cette « manière » d'avouer un penchant est assez cavalière, peut-être même est-elle inspirée surtout par la curiosité – il n'en est pas moins vrai que le Chevalier d'Éon fit, on le sait, bien d'autres dupes. Beaumarchais, qui le rencontra secrètement à Londres pour lui reprendre les lettres de Louis XV qu'il possédait, fut – lui aussi – tout près d'être berné.

Voici tout un dossier de lettres autographes précieuses entre toutes – et quelques documents aussi – qui concernent l'une des femmes les plus passionnantes – les plus passionnées qui aient vécu – de la femme qui, de 1804 à nos jours – depuis cent ans – aura sans doute fait couler le plus d'encre et le plus de larmes.

Elle avait un nom et un prénom. Ce nom et ce prénom sont, pour ainsi dire, restés inconnus.

Le nom et le prénom qu'elle a choisis sont devenus célèbres.

Le nom et le prénom qu'un auteur lui a donnés dans une œuvre de lui, sont demeurés fameux – mais son surnom l'a rendue immortelle !

Elle s'appelait Alphonsine Plessis, elle s'est fait appeler Marie Duplessis – Alexandre Dumas fils l'a appelée Marguerite Gautier – et on l'a surnommée : La Dame aux camélias !

Parmi les pièces d'Amour, il en est une assurément que l'on jouera toujours, c'est *La Dame aux camélias*.

Et cela pour deux raisons : le rôle principal est un rôle de femme – et cette femme meurt à la fin de la pièce. C'est un rôle magnifique et qui tentera toutes les grandes actrices – et même, hélas ! les mauvaises comédiennes aussi. Sarah Bernhardt la jouait d'une manière inégalable – inégalée ! – à tel point qu'on ne se souvient plus du nom de celle qui créa la pièce : Eugénie Doche.

Je suis même surpris qu'un tel oubli n'ait pas à la longue rendu son nom célèbre !

Eléonora Duse était admirable, bien entendu, dans le rôle de Marguerite Gautier, mais elle dénaturait la pièce... Mais, dénaturée parfois et bien souvent mal jouée, *La Dame aux camélias* n'a jamais cessé d'émouvoir.

Et cependant la pièce date – ce qui fait que certains la trouvent démodée. Je ne suis pas de leur avis, et quand elle est bien jouée, tout simplement bien jouée et non pas camouflée et non pas rajeunie par d'insensés décors et par Dieu sait quelles robes prétendues stylisées, quand elle est elle-même, quand elle date vraiment de 1852, elle conserve le privilège rare de toucher les cœurs !

Ah ! La mise en scène... cette ennemie implacable du théâtre !

Or, après tant d'années, en dépit de ses rides, pourquoi conserve-t-elle encore ce pouvoir ?

En voilà la seconde raison :

Elle a été vécue par celui qui l'a faite !

Vous savez, n'est-ce pas, que, dans la pièce, l'amant se nomme Armand Duval. Pourquoi ces initiales : A. D. ? Quel est donc le nom de l'auteur ? Alexandre Dumas = A. D.

Voilà une curieuse coïncidence !

Or, l'un des passages les plus émouvants de la pièce – quel est-il ?

Est-ce que ce n'est pas cette lettre, cette fameuse lettre qu'Armand Duval écrit à Marguerite Gautier et que Sarah Bernhardt lisait d'une manière incomparable ?

Cette lettre est simple, elle n'est pas littéraire, mais elle a quelque chose d'émouvant parce qu'elle a quelque chose de vrai...

Je l'avais toujours pensé – j'en suis sûr aujourd'hui, car j'ai pu récemment acquérir l'original de cette lettre fameuse. Elle est d'une écriture célèbre et elle est signée : A. D.

Armand Duval ? Non : Alexandre Dumas.

Et c'est précisément la lettre de rupture que Dumas adressa en 1846 à Marie Duplessis ! – car il avait été l'amant de son modèle !

Et le rôle d'Armand Duval, il l'avait joué lui-même à la ville !

Et c'est à cela que la pièce doit sa vertu singulière.

Or, cette fameuse lettre de rupture, elle la lui avait renvoyée et il l'avait conservée – et, le 28 janvier 1884, au lendemain de la reprise de *La Dame aux camélias* par Sarah Bernhardt... (Je devrais dire « au lendemain de la création » de cette pièce par Elle !) ... il en fit cadeau à la merveilleuse interprète. Il la glissa dans l'édition originale de son œuvre et il y joignit la lettre suivante. Car j'ai pu acquérir également cette seconde lettre. (Sarah Bernhardt, un des nombreux jours où – hélas ! – elle a eu besoin de 10 000 francs, les avait vendues à l'un de mes amis qui a bien voulu me les céder.)

Les voici toutes les deux.

Voici d'abord la lettre de Dumas à Sarah Bernhardt :

Ma chère Sarah.

Permettez-moi de vous offrir un exemplaire d'une édition devenue assez rare de La Dame aux camélias. Ce qui fait cet exemplaire unique dans son genre, c'est la lettre autographe que vous trouverez à la 12e page et qui est à peu près conforme à la lettre imprimée en cet endroit. Cette lettre a été écrite par le véritable Armand Duval, il y a bien près de quarante ans, ce qui ne le rajeunit pas. Il avait alors l'âge qu'a aujourd'hui votre fils.

Cette lettre est la seule chose palpable qui reste de cette histoire. Il me semble qu'elle vous revient de droit puisque c'est vous qui venez de rendre à ce passé mort la jeunesse et la vie. Gardez-la, en tous cas, comme un souvenir de la belle soirée de samedi dernier et comme un bien faible témoignage de ma très grande admiration et de ma très vive reconnaissance.

Là-dessus, je vous applaudis de toutes mes forces et je vous embrasse de tout mon cœur.

A. Dumas fils

28 janvier 1884.

Voici maintenant la fameuse lettre de rupture de Dumas à Marie Duplessis :

Ma chère Marie.

Je ne suis ni assez riche pour vous aimer comme je le voudrais ni assez pauvre pour être aimé comme vous le voudriez. Oublions donc tous deux – vous, un nom qui doit vous être à peu près indifférent – moi, – un bonheur qui me devient impossible.

Il est inutile de vous dire combien je suis triste – puisque vous savez déjà combien je vous aime – Adieu donc – vous avez trop de cœur pour ne pas comprendre la cause de ma lettre et trop d'esprit pour ne pas me la pardonner.

Mille souvenirs.

A. D.

30 août – minuit.

Née à Nonant, dans l'Orne, en 1824, Marie Duplessis mourut à Paris en 1847 à l'âge de vingt-trois ans !

D'une beauté, d'une grâce et d'un charme profond, elle fut adorée.

Mais – même en admettant qu'elle se soit donnée aux hommes à 17 ans, cette vie amoureuse et brûlante, cette carrière qu'elle exerçait comme on cultive un art, aura duré 6 ans !

Six ans d'Amour – et ce fut tout ! Six ans d'une notoriété en somme détestable et qu'une mort prématurée poétise à jamais !

Voici son passeport avec sa description physique...

Elle habitait à Paris, 11, boulevard de la Madeleine, elle avait sous la toise 1 m. 65, ses cheveux étaient châains, elle avait un front bas, un nez bien fait et une bouche moyenne.

Ce passeport est matière à quelques réflexions – si l'on veut.

C'est un de ces passeports comme on les faisait autrefois, bien joliment ornés, mais vraiment peu pratiques, car on devait les plier en 8 ou bien en 16 afin de pouvoir les glisser dans sa poche. La feuille ouverte, en effet, n'a pas moins de 42 centimètres sur 33.

Alphonsine Plessis, dite Marie Duplessis, quittait Paris ce jour-là et se rendait en Angleterre dans un but défini qui n'est pas avouable. Mais comme il fallait qu'elle eût une profession, elle est qualifiée rentière. Elle vivait en effet, des rentes des autres – et ce qu'elle allait chercher en Angleterre c'était un dernier protecteur.

Dès lors, le libellé de ce passeport devient assez piquant. Ne semble-t-elle pas aller chercher librement un protecteur, au Nom du Roi ?

Et, de fait, elle épousa en février 1846, à Kensington le Comte, Édouard Perrégaux.

En outre, ce passeport, qui lui fut délivré le 3 février 1846, signale en lettres italiques qu'il n'est valable que pour un an – or, un an plus tard, exactement, le 7 février 1847, mourut Marie Duplessis.

Parlons maintenant de la dernière note de ses médecins.

Cette note aussi est éloquente. En six mois elle aura reçu 184 visites de ses médecins – 44 au mois de novembre !

Nous voyons que des pansements y sont mentionnés. Nous nous demandons si les 7 consultations de MM. Chomel et Louis n'ont pas été tardives – et nous apprenons que ces deux médecins connus demandaient 20 francs par consultation, alors que le Dr Davaine se contentait de 5 francs par visite.

Nous la savions poitrinaire – on évitait de dire tuberculeuse, alors – et la présence à son chevet du Dr Chomel laisse à penser que le mal qui l'emportait s'était généralisé.

Je veux mettre à présent sous vos yeux un document modeste – et qui donne à rêver. C'est la facture d'un fleuriste, authentifiée par la suscription du liquidateur.

Elle nous apprend qu'en 1843 le camélia était une fleur assez rare, car ne trouvez-vous pas que payer 20 francs à cette époque 4 fleurs de camélia, c'était les payer cher ? Un camélia, 5 francs – le prix d'une visite de médecin ! Mais n'est-il pas plus surprenant encore de penser que les camélias qu'elle portait à son corsage ou à sa main ne lui étaient pas tous offerts.

Il est un détail peu connu – peut-être vous amusera-t-il de le connaître – 13 fois par an, Marie Duplessis portait à son corsage pendant quelques jours consécutifs des camélias tachés de rouge.

Avis préventif !

1847 ! Paris est à ses pieds ! On se ruine pour elle, on se suicide dans la rue sous ses fenêtres – et les dames de la société l'exècrent assurément... mais comme elles l'envient ! Et combien elles

voudraient connaître son secret !!!

Elles parlent volontiers d'artifices, de procédés... et d'un certain pouvoir maléfique qu'elle doit avoir, cette créature...

Elles devraient pourtant savoir qu'il n'y a ni secret ni procédé en Amour... et que le charme d'une femme n'est qu'impondérable !

On copie ses robes, ses chapeaux, on se fait raconter quelles sont ses habitudes... on singe ses manies... et c'est elle : la pécheresse, la courtisane, l'infâme enfin... oui, c'est elle qui lance la mode et qui donne le ton !

Mais... un matin d'avril, le bruit court dans Paris que Marie Duplessis est malade... Elle a craché le sang !

Les dames de la société n'en croient pas leurs oreilles ! Quoi ! Duplessis se meurt ? Est-ce vrai ?... C'était vrai !

Et, si des hommes se sont tués pour ses beaux yeux, la Dame aux camélias n'a pas voulu être en reste avec ses amants – ils se sont tués pour elle, elle est morte pour eux : elle s'est consumée par Amour – et, le jour de sa mort, elle est entrée dans la légende et rien ne va pouvoir la dépoétiser !

Au lendemain de sa mort, on mit en vente tout ce qu'elle possédait. L'exposition en eut lieu dans son appartement même, boulevard de la Madeleine, et l'on vit alors un spectacle inouï : toutes les dames de la société sont venues visiter cette maison, cette maison maudite que leurs maris avaient ornée, embellie !

Les voyez-vous, toutes ces dames... examinant – avec quelle attention ! – le salon, le boudoir, la chambre à coucher – le lit ! – la coiffeuse... la salle de bains de la femme perdue !

On raconte qu'elles touchaient à tout... tournaient les robinets... faisaient tout fonctionner... Ont-elles appris grand-chose ? J'en doute fort – on n'apprend pas à plaire !

Dieu sait si, dans le cours de sa brève existence, Marie Duplessis a reçu des fleurs ! – car on dévalisait pour elle les fleuristes...

Tous les camélias de Paris venaient s'épanouir chez elle et, toute sa vie, elle en eut trois à son corsage.

Mais si, de son vivant, elle a été la providence des fleuristes... elle l'est bien davantage encore depuis qu'elle n'est plus !

Sa tombe, au cimetière Montmartre, en est le témoignage impressionnant : depuis 1847 elle est toujours fleurie !!!

Fleurie de camélias, de violettes, de roses et d'orchidées.

Mais ce qui rend plus curieuse encore, cette modeste tombe, ce sont les Avis au Public qui l'entourent.

En effet, sur de petites pancartes, en langue anglaise, italienne, allemande, espagnole, il est recommandé au public de ne pas détériorer cette tombe – car, depuis bientôt cent ans, des amoureux viennent là prélever de minuscules petites parcelles de pierre,

considérées par eux comme autant de reliques !

Et voici maintenant cette lettre de Marie Duplessis qui est également ma propriété, et qui est l'une des deux ou trois lettres connues d'elle.

Elle est adressée à Agénor, Duc de Guiches, son amant :

À Monsieur le Duc de Guiches

15 Maddisson square

Londres – Angleterre.

Mon cher Agénor,

Bien qu'il y ait bien peu de temps d'écoulé depuis ton départ, j'ai cependant bien des choses à te dire. D'abord, mon ange, je suis bien triste, je m'ennuie beaucoup de ne pas te voir. Je ne sais pas encore quand je partirai, mais je voudrais que ce fût bientôt – car je suis ennuyée, depuis que tu es parti, par le Général qui voudrait absolument que je le reçoive et que je sois avec lui comme par le passé. Il ne fallait pas qu'il changeât de conduite avec moi. Nous aurions été si heureux s'il n'était pas venu nous surprendre. Notre vie était si bien organisée !

Mais parlons du présent, mon pauvre ange – et ne regrettons pas le passé. Je suis toujours dans la même position que tu m'as laissée. Quelqu'un que tu ne connais pas m'a fait une proposition que je te dirai dans ma prochaine lettre – si mes affaires ne t'ennuient pas trop. Je voudrais aussi te demander conseil : si je dois ou non partir avec Mme Weiller. Je suis très embarrassée car j'ai peine à comprendre cette femme qui, tantôt est bonne à l'excès pour moi – et qui, tantôt change tout à fait de manières.

J'attends donc de toi une réponse et un conseil d'ami.

Écris-moi bien vite une bien longue lettre – dis-moi tout ce que tu penses, ce que tu fais – dis-moi aussi que tu m'aimes, j'ai besoin de le croire. Ce sera une consolation de ton absence, mon bon ange. Je suis bien triste, mais je t'aime plus tendrement que jamais.

Je t'embrasse mille fois sur ta bouche et partout...

Adieu, mon ange chéri, ne m'oublie pas trop. Pense quelques fois à celle qui t'aime.

Marie Duplessis

Cette lettre n'est pas facile à déchiffrer – l'écriture en est déplorable, la ponctuation en est absente et l'orthographe plus que défectueuse.

Elle dit : n'oublie pas celle qui t'aime... – et elle écrit celle, « cel » – mais, en l'écoutant, n'avez-vous pas, comme je l'ai moi-même, l'impression d'entendre un petit chant d'oiseau mélancolique, naïf et tendre et qui s'éloigne, un soir d'automne...

Voici maintenant une lettre autographe de Liszt, lettre admirable et qui donne à rêver.

Voici quelques réflexions qui m'ont été suggérées par elle et qui

concernent la modestie.

Quelques idiots que je connais souriraient en pensant que j'aborde un sujet qu'à leur médiocre avis je passe pour ignorer !

Or, il se trouve justement que pour l'avoir étudiée, j'ai mon opinion sur la modestie – et je ne me ferai pas prier pour vous la dire !

Je n'y crois pas ! Non, je ne crois pas à la modestie. Je n'y crois pas dans le sens où l'on emploie communément ce mot.

Je crois que des gens aussi bien que des choses peuvent être modestes quand ils n'y sont pour rien !

Le prix d'un objet est modeste – mais... ce n'est pas l'objet qui l'a fixé, ce prix – c'est sa médiocrité.

Eh ! bien, je dirai volontiers d'un homme, qu'il est modeste – et j'entendrai par là qu'il est, en fait, médiocre.

La modestie n'est pas une vertu acquise : c'est un fait.

Mais je ne crois pas à la modestie possible de Victor Hugo, de Wagner, de Rubens, de Pascal, de l'Empereur ou bien de Lavoisier.

D'ailleurs je ne crois à la vraie modestie de qui que ce soit puisque l'homme le plus modeste du monde se flatte de pouvoir enseigner à son fils le métier qu'il exerce !

Mais, en revanche je crois au doute... à ce doute émouvant né de la réflexion.

Oui, je crois que Mozart peut douter de lui-même. Je crois que Baudelaire a pu s'inquiéter... Je crois que Rembrandt lui-même a pu se poser d'angoissantes questions...

Et Pasteur a douté pendant une seconde... mais pas devant témoins !

À ce propos, voici cette lettre de Liszt.

Prodigieux virtuose et homme de génie, Liszt est à Paris et il donne un concert et, le lendemain de ce concert, il écrit à un ami intime :

Je te saurai bien bon gré, mon cher Joseph, de mettre deux mots dans le Journal de Paris sur le Concert d'hier soir. Pour cette fois et pour cette fois seulement, je réclame de ton amitié le silence sur les côtés défectueux de mon talent. Je crois avoir bien joué hier au soir, c'est du reste l'avis unanime des gens compétents, 40 billets de parterre eussent déterminé un succès énorme, sans aucun doute. Je n'ai point voulu les donner et je me suis présenté poitrine nue. Viens donc à mon aide, toi qui me comprends et m'aimes. Je sens que tu peux le faire sans déshonneur.

Tout à toi.

F. Liszt.

Quelle modestie – n'est-ce pas ?

Eh ! bien, relisons-la ensemble... Admiron à la fois ce doute – et cette conviction !

Il parle du côté défectueux de son talent... Mais il n'y croit pas – car il dit que :

40 billets de faveur eussent déterminé un succès énorme !

Donc, il ne doute pas du succès qu'il eût remporté si 40 billets de faveur l'eussent déterminé !

En somme, ce dont il doute, ce n'est pas de son merveilleux talent, c'est de la compréhension du public !

Or, la crainte de n'être pas compris témoigne de sa conviction qu'il est nettement supérieur à ceux qui l'écoutent !

Et la certitude qu'il a que 40 personnes à sa dévotion eussent déterminé un succès énorme nous montre en quelle estime il tient les spectateurs ! Alors, direz-vous, pourquoi parle-t-il du côté défectueux de son talent ?

Il en parle pour que l'autre n'en parle pas ! Il ne veut même pas qu'on le défende et il le lui dit :

Je réclame de ton amitié le silence sur les côtés défectueux de mon talent !

Et quant à la dernière ligne de sa lettre, celle où il dit à son ami : Viens à mon aide, je sens que tu peux le faire sans déshonneur... elle témoigne une fois de plus de l'importance qu'il attache à son talent – ce qui tend à prouver qu'il se sait du génie !

Et voici, de lui, quelques passages d'une lettre adressée à Mme d'Agoult :

Marie, Marie ! Oh ! redonnez-moi ma vie, redonnez-moi votre amour, que ton beau front se penche encore voluptueusement sur le mien, que tes larmes adorables rafraîchissent comme une rosée céleste mon pauvre cœur tout desséché, tout consumé.

Ne m'écoutez donc plus quand je vous parlerai d'autre chose que d'amour et de bonheur ; déchirez et brûlez toutes les pages de mes lettres où il se trouve par hasard un nom qui n'est pas le vôtre, une pensée qui n'est pas digne de vous : jetez au loin dans la poussière des chemins et la boue des ruisseaux tout souvenir, toute affection, toutes les misères qui se sont croisées et entrecroisées dans ma vie si dénudée, si infirme, si calamiteuse avant vous.

Marie, Marie, apprend-moi la langue mystérieuse de ton âme !

À la fin de cette lettre, reparaît l'éternel aveu des amants : Je ne puis vivre sans toi !

Chère âme, pourquoi t'ai-je quittée ? Pourquoi m'as-tu laissé partir ? Hélas ! Nous sommes si pitoyablement raisonnables !

Oh ! si tu te sens quelque désir de me revoir, viens, tu me trouveras seul, seul ! Car sans toi, il n'y a ni regard, ni soleil, ni nature, ni Dieu, ni temple, ni vie pour moi.

Autre cri romantique, de Berlioz celui-là, si émouvant et si simple lancé vers la femme aimée.

Oui, c'est beau la vie, mais la mort serait plus belle, être à vos pieds, la tête sur vos genoux, vos deux mains dans les miennes et finir ainsi !...

Pensez-vous quelquefois aux millions de lettres qui furent écrites – puis déchirées, et que personne n’a connues ?

Qui sait si les plus belles ne furent pas détruites avant que d’être cachetées ! Que d’aveux ne sont point parvenus à leurs destinataires ! Que de liens ont failli se rompre ! Ou plutôt, que de liens ont été rompus pendant une heure, de par la volonté de l’un des deux amants... rupture ignorée par l’autre ! Combien de déterminations cruelles ont été prises – puis annulées !

Dame ! C’est que, penser ce n’est pas réfléchir – et l’on s’en aperçoit bien vite en écrivant !

Ah – quand les premiers mots sont là... quand on a sous les yeux la phrase commencée... et qu’il y manque un adverbe... un adjectif... tout change !

Et puis, n’est-ce pas, lorsque l’on pense, il faut en convenir, c’est à l’autre qu’on pense... tandis que, quand on réfléchit, on pense à soi !

Oui, quand on pense, on est tout seul, tandis que lorsque l’on écrit, l’autre est présent !

On est là, tous les deux pendant qu’on fait sa lettre... et l’autre vous écoute... et le voilà qui vous questionne... ou vous répond !

Une lettre, c’est un dialogue dont on a supprimé les répliques de l’autre... Mais, pour pouvoir les supprimer, faut-il encore pourtant qu’on en ait tenu compte !

Eh ! bien, voici l’une de ces lettres – lettre qui fut écrite et qui fut déchirée – puis conservée en huit morceaux – ce qui m’a permis de la reconstituer – lettre dont chaque paragraphe annulait le précédent – lettre enfin qui n’avait plus sa raison d’être aussitôt que la dernière ligne en fut tracée !...

Le dernier acte inédit de *Faisons un rêve...*

Lors de sa causerie *Lettres d'amour*, Sacha Guitry intercalait à cet endroit précis ce texte inédit de l'acte IV de *Faisons un rêve*.

QUATRIÈME ACTE

Elle est à la porte du fond, laquelle est entrouverte.

Elle. – Oui, mon chéri... à tout à l'heure... dépêche-toi...

(On entend une porte qu'on fait claquer. Elle referme la porte du salon et descend vers le bureau. Elle s'assied... Un temps...)

Il le faut... j'en suis sûre... et pourtant j'hésite... Pourquoi n'ai-je pas osé lui en parler !...

(Elle prend un cahier de feuilles de papier à lettres... puis la plume... qu'elle trempe dans l'encre... Elle réfléchit... Puis lentement... très lentement... elle commence à écrire...)

Mardi soir,

Mon amant chéri,

Tout à l'heure, quand tu rentreras... je serai partie... pour toujours... Hélas ! Il le faut !...

Nous avons fait un rêve !... Oui, vivre ensemble toute la vie... c'eût été beau... C'était trop beau !...

Nous venons de passer deux jours dans les bras l'un de l'autre !... Deux jours que je n'oublierai jamais et dont je veux garder le souvenir intact !

Je ne veux pas qu'une discussion vienne en rompre le charme – je veux qu'il se prolonge en moi et je profite de ton absence pour m'en aller, lâchement...

J'emporte comme une voleuse les derniers mots que tu m'as jetés avant de faire claquer la porte... Je ne veux pas t'en entendre prononcer d'autres...

Tu m'as dit en partant : « A tout à l'heure, mon amour !... » Ce n'est pas un mot. Ce n'est presque rien et si je devais te revoir, si je n'avais pas pris la décision que j'ai prise, je ne m'en souviendrais sans doute déjà plus. Mais parce que je sais que je ne te reverrai pas, ces mots ont tout à coup, pour moi, une signification douloureuse et pourtant très douce... Je t'ai obligé à commettre un mensonge sans que tu en sois coupable. Tu as dit : « À tout à l'heure... » Et tout à l'heure tu ne me reverras pas !...

Désormais, chaque soir en m'endormant, je répéterai tout bas ces mots : « À tout à l'heure, mon amour... »

Je veux conserver dans mon oreille le son de ta voix quand tu disais ces mots... Je veux conserver cette illusion, mon amour, que « tout à l'heure » je te reverrai...

Mais comprends-moi bien, n'est-ce pas, il ne faut pas que je te revoie jamais.

(Elle souligne ce dernier mot.)

Je sais combien tu es adroit, et je suis sûre que tu voudras bien m'éviter toute rencontre avec toi !...

Autant que cela te sera possible, tu n'iras pas dans les endroits où tu sais que j'ai l'habitude d'aller...

Songe à ce que serait pour moi ton regard, vu de loin ! Songe à l'horreur d'un coup de chapeau ! Songe à la poignée de mains que je te donnerais ! Songe aux phrases banales que nous serions obligés d'échanger tous les deux !

(S'interrompant d'écrire...)

Oh non ! Surtout pas cela, je t'en supplie !

(Continuant.)

N'efface pas le souvenir que j'ai actuellement de toi... Je te vois dans l'encadrement de cette porte... Je revois ton sourire, et dans tes yeux que j'aime, la certitude que tu avais de me revoir « tout à l'heure » !

N'efface pas ce départ qui évoque un retour !... Aie pitié de ma faiblesse, et pense au mal que tu pourrais me faire !

Oh ! va, je ne fais pas la maligne, et j'avoue sans rougir la peine immense que j'ai !... Tu m'as prise tout à fait. Je ne pense pas qu'il y eût jamais des amours plus rapides, plus fugitives que les nôtres et pourtant je ne pense pas qu'un amour fût jamais plus grand que celui qui me déchire actuellement le cœur !...

Je sais bien qu'on se croit toujours plus atteint que les autres ! Qu'importe ! Je ne veux pas qu'on me détrompe !... Et si c'est une illusion... tant pis !... Je veux la conserver !... Je ne veux pas qu'on me dise qu'il est possible d'aimer davantage.

Je veux t'avoir aimé follement... et je ne veux pas penser qu'une autre plus que moi puisse t'aimer maintenant...

Songe à la fragilité d'une si merveilleuse illusion ! Et sache que d'un mot malheureux tu pourrais la détruire à jamais !...

Je me méfie de ta franchise turbulente... Je me méfie de ce que tu appelles ta bonne humeur et dont tu es si fier... Je me méfie de ton esprit parisien... J'ai peur d'un jeu de mots... j'ai peur de m'apercevoir que tout cela... peut-être... tu l'as pris à la blague !...

Si je n'ai été pour toi qu'une bonne fortune, je ne veux pas le savoir... Je crois tellement que j'ai été autre chose !...

(Elle s'interrompt d'écrire.)

Ah ! Ton esprit et ta gaieté, comme c'est peu de choses, si tu

savais ! Et dire que tu crois que c'est pour cela que je t'aime !... J'aime mieux que tu ne saches pas... Tu deviendrais plus fat encore...

(Elle reprend la plume.)

Depuis ce matin, je sens dans tes paroles et dans tes gestes une inquiétude qui augmente... Et tantôt, à plusieurs reprises, j'ai senti que ton regard fuyait le mien... l'heure fatale approchait, n'est-ce pas, mon amour ?...

On rentre d'Orléans demain matin... et il s'agissait de savoir lequel de nous deux en parlerait le premier !... J'ai eu ce triste courage. Tu te demandais depuis ce matin, n'est-ce pas, comment les choses allaient se passer... eh ! bien, tu vois... elles vont se passer le mieux du monde !... Je veux nous éviter toutes les petites hypocrisies qui ne seraient pas dignes de notre amour !... Nous vivons depuis quarante-huit heures dans un rêve inouï... Nous avons parlé de tout... et nous n'avons parlé de rien... ç'a été un tourbillon de mots et de baisers... nous n'avons cessé de regarder la vie que pour faire l'amour... Nous ne nous sommes pas dit « vous » une seule fois pendant deux jours... et hier, en dînant dans ce petit salon nous nous sommes tutoyés devant le garçon qui nous servait... avec une inconscience joyeuse et sans même nous en rendre compte !... Nous avons commis toutes les imprudences... au bout de quelques heures... avant-hier déjà... nous ne prenions plus la précaution de baisser les stores dans les taxis que nous prenions... et avoue, n'est-ce pas, que désormais tu ne diras plus que la musique de Manon a un peu vieilli ?... avoue qu'elle était hier soir d'une éternelle jeunesse...

(Elle ferme un instant les yeux et l'on a vaguement l'impression qu'on entend – à peine – les deux premières mesures du Rêve...)

(Elle reprend sa lettre.)

... et l'ouvreuse, en sortant, tu te souviens... qui t'a dit : « Vot'dame a oublié son sac !... » Et la promenade au Bois, le soir, à la tombée de la nuit... ton bras autour de mon cou !... Et, en rentrant au théâtre, le petit souper froid dans la même assiette et dans le même verre !... Car nous avons déjà des souvenirs... et comme ils sont nombreux !... Tout me revient à l'esprit... je revois chaque chose.. ; et le champagne d'hier me grise de nouveau !... Je ne sais, vois-tu, je ne sais pas ce que je donnerais pour avoir un jour de moins... ou plutôt pour avoir un jour de plus à vivre dans tes bras... prends-moi contre toi... serre-moi bien fort... Je t'aime... Je t'aime...

(Elle a cessé d'écrire sans s'en apercevoir... Elle s'en aperçoit... revient à sa lettre... raye quelques mots... et continue de parler, sans l'écrire...)

Ah ! Pourquoi l'autre matin quand je t'ai dit : « Alors, nous avons toute la vie devant nous !... » pourquoi m'as-tu répondu : « Mieux que

ça... nous avons deux jours !...» C'était un mot charmant... mais c'était un mot terrible !... Tu as eu l'adresse de ne pas le répéter depuis deux jours... et je viens seulement de m'en souvenir !... Tu n'effaceras jamais ce mot-là... Maintenant ! C'est fini !...

Tu as évité soigneusement de parler de ce qui allait se passer ce soir entre nous... et si tu ne m'avais pas laissée seule... peut-être n'y penserais-je pas encore !... Il a fallu que tu sortes... il faut bien que j'y pense !... Tu fais des courses en ce moment... tu es chez un libraire pour toi... ou chez un parfumeur pour moi... et c'est peut-être exprès que tu m'as laissée seule... pour que je prenne moi-même la grande décision !... Tu veux m'en laisser toute la responsabilité... tu me connais donc déjà !!! Tu es donc bien persuadé que je vais rentrer chez moi, ce soir... pour toujours !!! Et pourtant... si je restais... si, tout à l'heure, je te disais : « Partons tous les deux !... » tu ne pourrais pas me dire « non » ! et nous partirions ce soir tous les deux... et nous ferions la chose irrémédiable dont tu as parlé le premier !... Donc, ça dépend de moi... uniquement de moi...

(Elle reprend la plume et continue d'écrire...)

Trois solutions s'offrent à moi... Je reste – je pars – ou je rentre ce soir pour revenir demain...

Tu n'as pas dit un mot... Rien ne t'a échappé depuis deux jours qui puisse m'indiquer la solution que tu préfères... Il faut donc que je choisisse ! Ou bien c'est le bonheur, la folie merveilleuse, irraisonnée... C'est le grand départ ce soir, c'est le réveil demain dans du soleil et de la joie... C'est pour toute la vie !

(Elle reprend de l'encre...)

Oui. Mais, non...

(Elle écrit.)

Non, ça, tu m'en aurais parlé... Tu n'aurais pas pu ne pas m'en parler ! Ça, ça t'aurait échappé...

(Elle s'énervait un peu en écrivant...)

Si tu avais ce désir comme je l'ai moi-même, tu n'aurais pas pu me parler d'autre chose, puisque moi, pas une seconde, je n'ai pu penser à autre chose ! Et il ne faut plus, n'est-ce pas, que j'y pense ? Quand tu m'en as parlé, toi... quand tu m'as dit que je serais « ta femme »... C'est qu'à ce moment-là tu croyais, n'est-ce pas, que mon mari était au courant de tout, que tout était perdu et qu'il me serait impossible de rentrer chez moi ? Alors tu as eu ce mouvement spontané et ce que tu m'as offert, en somme, c'était la réparation !

Tu m'avais compromise et tu me réhabilitais !... Je ne me trompe pas, puisque cinq minutes plus tard, les choses s'étant arrangées, tu m'as crié ce mot : « Nous avons mieux que toute la vie, nous avons deux jours ! » Ce mot-là t'est parti du cœur et tu étais vraiment toi-même à cette minute-là !

(Elle prend de l'encre.)

Comment ai-je pu, mon Dieu ! ne pas comprendre tout de suite !
Comment ai-je pu m'illusionner davantage !... Maintenant j'ai
compris !... Et il me semble que je t'entends dire : « Enfin ! »

(Elle reprend sa lettre.)

Puisque tu m'as laissé le soin de choisir... je m'en vais... c'est cette
solution-là que j'adopte... parce qu'il le faut !...

(Elle souligne plusieurs fois les derniers mots. Elle est extrêmement
énervée.)

Je sais bien qu'elle va vous surprendre un peu... et je vous cause
peut-être un chagrin très grand...

(Elle prend de l'encre...)

Tant pis !...

(Elle écrit...)

En réfléchissant bien... il n'est pas difficile de comprendre que ce
n'est pas celle que vous souhaitiez le plus !... Votre caractère
indépendant s'accommoderait sans doute bien mieux... d'une
solution... mixte !... Et il est bien évident que le fait pour vous d'avoir
une maîtresse mariée comblerait tous vos vœux... puisque votre chère
petite existence n'en serait pas pour cela désorganisée !... Oui, mais...
que voulez-vous... il faut un peu compter avec moi !... Chacun a ses
goûts dans la vie... et vous aviez éveillé en moi le goût de l'aventure...
et la grande Folie, je l'aurais volontiers commise... Mais, que voulez-
vous, je n'ai pas encore le goût de l'adultère ! Le mensonge
quotidien... la petite infamie qui se commet chaque jour... Non !...

(Elle prend de l'encre.)

Oui !... Oh ! Je sais bien...

(Elle écrit.)

Le cinq à sept devient régulier... une demi-journée de temps en
temps... et parfois une journée entière... évidemment...

(Elle reprend de l'encre.)

Oh ! Je sais bien... oui...

(Elle écrit.)

C'est la chose de tout repos... qui peut se prolonger presque
indéfiniment... C'est l'ignorance des défauts de celui qu'on aime... et
c'est le refuge... c'est l'endroit intime que tout le monde ignore... c'est
la pudeur obligatoire... c'est le désir qui se renouvelle sans cesse... et
qui n'est jamais satisfait... c'est le plaisir qui ne s'épuise pas... c'est
l'ivresse infinie des minutes qu'on vole... c'est le baiser sur les lèvres à
chaque seconde... puisque les secondes sont comptées... c'est la
privation de l'être qu'on aime... et c'est la joie exquise de le retrouver
et de le reprendre chaque jour... c'est l'injustice de la vie contre
laquelle on se révolte... et qui m'encourage à t'aimer davantage...
c'est le mystère dans l'amour... c'est tout l'agrément de l'amour... c'est

l'amour enfin tel que je le veux pour nous... et c'est ça, vois-tu, notre amour... c'est ça, la vérité... sûrement...

(La porte s'ouvre brusquement et il entre.)

Toi !...

(Elle détruit sa lettre et se jette dans ses bras.)

Viens, toi que j'adore... Nous avons mieux que deux jours, nous n'avons plus que quelques heures... vite... profitons-en !!!...

Rideau

Lettres d'amour (suite)

Et puisque j'ai cité tout à l'heure le nom de Mme Desbordes-Valmore, voici une lettre d'elle – qui est tout un poème – et qui parle précisément d'une écriture aimée et de l'émotion si vive qu'elle donne.

C'est la lettre – en vers – d'une femme séparée de l'amant qu'elle adore – et dans laquelle elle le supplie de ne pas lui écrire.

N'écris pas ! Je suis triste et je voudrais m'éteindre...

Les beaux étés sans toi c'est l'amour sans flambeau...

J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre,

Et frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau.

N'écris pas !

N'écris pas ! N'apprenons qu'à mourir à nous-mêmes !

Ne demande qu'à Dieu, qu'à toi si je t'aimais.

Au fond de son silence, écouter que tu m'aimes

C'est entendre le ciel, sans y monter jamais !

N'écris pas !

N'écris pas ! Je te crains, j'ai peur de ma mémoire,

Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent,

Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire,

Une chère écriture est un portrait vivant,

N'écris pas !

N'écris pas ces deux mots que je n'ose plus lire !

Il semble que ta voix les répand sur mon cœur,

Que je les vois briller à travers ton sourire,

Il semble qu'un baiser les empreint sur mon cœur.

N'écris pas !

Marceline Desbordes-Valmore

Permettez-moi de vous parler d'un homme qui fut mon ami très intime et que j'ai tendrement aimé : Alphonse Allais.

Il est rare qu'un homme intelligent soit constamment intelligent – j'entends par là que, s'il lui est impossible de dire une sottise, il est, du moins, capable d'en commettre.

Combien avons-nous connu d'hommes intelligents qui toléraient près d'eux des épouses néfastes !

Il est bien rare également qu'un homme spirituel soit constamment spirituel. Dans le commerce journalier de la vie il peut lui arriver en effet de dire – mon Dieu ! n'importe quoi !

Il ne laissera s'échapper aucune occasion de faire un mot d'esprit et, pour peu que vous lui tendiez la perche, attendez-vous à une

éblouissante repartie – mais, je le répète encore : si son esprit n'est pas sollicité il est un homme comme les autres.

Eh ! bien, il n'en va pas de même avec un humoriste. L'humour est une prédisposition de l'esprit – native et singulière – et le véritable humoriste est toujours en état de grâce !

Il n'est pas nécessaire, en effet, de le solliciter, car il ne procède pas par repartie – ni par riposte.

Un humoriste-né ne peut pas un instant cesser d'être humoriste.

Alphonse Allais était un humoriste-né – et il l'était du matin au soir et, par ces lettres, vous allez voir qu'il l'était encore dans les circonstances les plus tragiques de la vie.

Voici de lui deux lettres autographes, lettres inconnues, lettres inouïes.

Écrites à deux jours d'intervalle elles sont adressées à mon père.

Imaginez la chose. Mon père pouvait s'attendre à tout d'Alphonse Allais... mais pas à cette lettre-là, qui lui annonce son intention d'en finir avec la vie. Lettre écrite bien entendu dans ce style personnel et plaisant – le seul qui soit à sa disposition.

Lettre d'autant plus émouvante qu'il s'est réellement suicidé quelques années plus tard.

Je voudrais vous la lire comme il parlait – et comme il l'aurait lue lui-même, avec ce flegme imperturbable qui témoignait de sa pudeur exquise :

Mon cher ami,

Si une pièce de cinquante louis n'était pas de nature à vous outrepasser, son envoi ici m'éviterait du tragique brusque.

Car j'ai commis, ces temps-ci, de telles maladresses que j'en suis acculé là, à la lettre.

Si vous ne pouvez pas, n'en éprouvez pas surtout l'ombre d'un ennui ; ce qui arrivera devait arriver et ça fera le compte.

Si vous pouvez, un simple mot par télégramme – Toulon – bureau restant : Entendu.

Au cas contraire, ne vous dérangez pas, au moment qu'il faudra, j'aurai compris.

Tout cela n'est pas très gai, mais à bien considérer, ça n'est pas plus triste qu'autre chose.

C'est dans de bien étranges sentiments, mon cher Guitry, que je vous serre la main.

Votre,

A. Allais

Mon père envoya bien vite le télégramme demandé, et voici la seconde lettre d'Alphonse Allais :

Voici la plus ancienne lettre que j'aie de lui. J'avais quinze ans, et je lui avais exprimé le désir de devenir acteur – il me répondit ceci :

Apprends tout ce qui te semble amusant à apprendre. Hommes, femmes, princes, princesses, servantes, maîtresses, maîtres, valets. Tout en un mot. L'important ce n'est pas de savoir son rôle. On le sait toujours. L'important est de posséder toutes les expressions. Tu vois comme c'est simple !

Vers 1918, dans une lettre, il me parle de son imprésario et il me dit : Je ne cesse de l'engueuler à toute heure. Il faut que je me surveille, autrement je ne pourrai plus m'en passer !

Je lui proposais une actrice pour un rôle. Il me répond :

Je veux bien, mais elle vaut mieux que ce rôle. Donc elle ne sera pas très bonne !

Il m'écrit :

J'ai donné à Élise (c'était sa femme de chambre), j'ai donné à Élise, pour la remercier d'un travail de géant, une jaquette en tricot de soie. Elle s'est récriée et m'a dit : « C'est trop. Je n'ai rien fait pour mériter cela. C'est trop de la moitié. » Me vois-tu lui donnant une demi-jaquette ?

Il m'écrit étant malade :

Les médecins appellent « extrasystoles » mes intermittences. En attendant de guérir nos maladies, ils les baptisent !

Un jour, ce télégramme de lui que j'ai reçu :

Envoie-moi de tes nouvelles par télégraphe, suis inquiet sans aucune raison, mais, tout de même, câble-moi. Tendresses.

Et, le lendemain, cette lettre :

J'ai rêvé en extrême fin de sommeil que tu venais en ton costume de velours marron au bord de mon lit, me disant : « Ça ne va pas très bien. » J'ai bondi sur le téléphone et j'ai hurlé ma dépêche à une vieille idiote qui, me faisant répéter trois fois « Lucien Guitry » a cru devoir ajouter : « Le grand musicien ? »

Vous savez, n'est-ce pas, qu'il est de par le monde une trentaine de tableaux dont nous disons volontiers lorsque nous nous trouvons devant l'un d'eux : « Oh ! Voilà le plus beau tableau du monde ! »

Et c'est vrai chaque fois.

Devant certains chefs-d'œuvre on éprouve une joie si vive, si complète, qu'on ne saurait rien imaginer qui fût plus beau – et, de la meilleure foi du monde on s'écrie : « Oui, voilà le plus beau tableau qui soit ! »

Eh ! bien, j'ai le bonheur d'avoir une de ces lettres dont on a parfaitement le droit de dire : « Voilà la plus belle lettre du monde ! » Et cela signifie qu'à la minute où on la lit, il n'est pas possible d'en imaginer une qui soit plus belle !

C'est une lettre de Louis Pasteur adressée à son ami Jules Vercelet. Les premières lignes en sont extrêmement banales.

J'entends par-là que Louis Pasteur n'ayant rien à dire à son ami qui fût intéressant – et n'étant pas homme de lettres – il a négligé de recourir à des adverbess imprévus pour lui donner de ses nouvelles. Il

n'a rien fait pour que le début de sa lettre fût quand même intéressant. Ce qu'il croit devoir lui dire, il le lui dit.

Je ne dis même pas qu'il le lui dit modestement, non – il le lui dit tout simplement.

Pasteur, en écrivant ces vingt premières lignes, ne se dit pas à chaque mot :

« Attention, je suis Louis Pasteur ! »

Non – il est l'ami de Jules Vercel, un point c'est tout.

Mais – tout à coup – cessant de parler de lui-même, il l'entretient de ses travaux... alors, tout change !

Tout change – et la langue n'est plus la même... et la phrase qui roule sur elle-même et qui se renouvelle en chemin... grandit, s'élève... et, ce qu'il dit, étant absolument sublime, il le dit d'une manière admirable – et je mets au défi le plus grand écrivain de le mieux dire !

Et sitôt qu'il a déclaré la chose capitale – il tourne court. Ce n'est plus Louis Pasteur, homme de génie, qui parle, c'est l'ami de Jules Vercel, qui lui dit au revoir et les mots tout à coup n'ont plus de résonance. Et voici cette lettre :

Mon cher Jules,

Nous nous félicitons avec toi et tous les vôtres des bonnes nouvelles que tu nous donnes sur l'avenir de ton fils. Certainement, avec l'extension donnée à la demande, vous réussirez et le retour dans le Jura se fera plus tard, aisément, comme tu le prévois.

Ce que tu fais pour notre petite vigne est toujours bien fait. Envoie-moi la note à payer.

Hélas ! Je ne pourrai, nous ne pourrons aller à Arbois pour les congés de Pâques. Mon installation, celle de mes chiens, devrais-je dire, est commencée à Villeneuve-l'Étang et m'occupera encore quelque temps.

J'ai d'autre part mes nouvelles expériences sur la rage soumises en ce moment à la Commission dont j'ai demandé, l'an dernier, la nomination pour les contrôler.

Cela durera quelques mois. Je démontre cette année qu'on peut vacciner ou rendre réfractaires à la rage les chiens après qu'ils ont été mordus par des chiens enragés, etc.

Je n'ai pas encore osé traiter des hommes après morsure par chiens rabiques. Mais le moment n'est peut-être pas éloigné et j'ai grande envie de commencer par moi, c'est-à-dire de m'inoculer la rage pour en arrêter ensuite les effets, tant je commence à m'aguerrir et à être sûr de mes résultats.

Bien à toi.

Mes respects à Madame Vercel.

Louis Pasteur

Je crois qu'en vous disant que cette lettre était sublime, je ne me

trompais pas.

Mais revenons à l'Amour.

Un jour fut posée à de jeunes candidats de seize à dix-neuf ans, la question suivante :

« Peut-on considérer l'Amour comme un mode de connaissance ? »

Voici la réponse faite par un candidat supposé :

Ah ! L'étrange question qui nous est posée, là !

Et quelle singulière façon aussi de s'exprimer !

« Peut-on considérer l'Amour... » !

Car, observez qu'il n'y a pas : doit-on – mais bien : peut-on.

Ce qui revient à dire : est-il possible de – faut-il être assez fou pour considérer que l'Amour.

Eh ! bien, supposons que l'un de nous réponde négativement à cette singulière question posée de la sorte.

Oui, admettons qu'un jeune homme – car nous sommes de jeunes hommes : nous avons de seize à dix-neuf ans. Or, admettons que l'un de nous réponde : « Non, l'Amour ne peut pas être un mode de connaissance. Il ne peut rien nous apprendre – et, déjà, nous le savons dénué d'intérêt. Nous avons lu *Roméo et Juliette*, nous connaissons *Manon* par cœur, nous avons dévoré *Adolphe* – L'Éducation sentimentale, *Le Rouge et le Noir*, *Amoureuse*, et *L'École des Femmes*, n'ont pas de secrets pour nous – et nous voilà bien convaincus que l'Amour ne joue dans la vie qu'un rôle secondaire, effacé. Nous ne comprenons pas qu'un homme de la valeur de Napoléon ait écrit ces lettres enflammées qu'il adressait à Joséphine. Nous sommes surpris que l'Amour ait inspiré tant de chefs-d'œuvre immortels, en peinture, en sculpture, en musique – car rien de ce que nous avons lu, rien de ce que nous avons entendu, rien de ce que nous avons vu n'a élargi le champ de nos connaissances. Nous nous sentons plus intelligents que Molière, plus avertis que Stendhal, plus équilibrés que l'Empereur, plus malins que Goya, moins légers que Renoir et, pour tout dire, enfin, moins naïfs que Shakespeare. »

Il est à présumer que le jeune homme qui aurait envoyé cette réponse se serait vu décerner le maximum de points vu la question posée – tandis qu'en conséquence eût été recalé celui qui se serait écrié :

« Puisqu'il me faut imaginer l'Amour, je l'imagine – et je le vois paré des grâces les plus tendres – il doit tout faire admettre – et l'on doit tout comprendre, ou bien tout deviner, pour peu qu'on soit aimé par celle que l'on aime.

Huntèle

P.C.C

S.G

Pensées sur les femmes et l'Amour

Le monde est mené par les femmes et il va à hue et à dia parce que combien d'hommes ont une femme et une maîtresse et que, de ce fait, ils sont écartelés.

Je n'aime pas les femmes qui font l'enfant – à l'exception, bien entendu, des femmes enceintes de neuf mois.

C'est surtout quand elles sont sérieuses qu'il ne faut pas oublier que ce sont des enfants.

J'adore l'idée d'une jolie femme qui entrerait chez moi et me dirait :

Je suis lasse... et dormirait entre mes bras pendant deux heures.

Oui, c'est beaucoup leur demander quand je leur dis :

— Soyez loyales tout le jour et soyez franches.

Mais dès que vient le soir et deux fois le dimanche. Il faut jouer la comédie.

Lorsque tu cesseras de croire que tu m'aimes...

Tu pars toujours de ce principe que je mens.

C'est ce qui fausse tout et tu es tellement convaincue que tu connais mon visage quand je mens que, s'il m'arrivait de mentir, tu me croirais.

Je m'amuse à mentir aux femmes – c'est exquis !

Il n'est pas question de faire l'apologie du mensonge. Mais il ne faut pas le calomnier non plus. Car, il faut bien le dire, lorsque l'on s'aime éperdument, on est en danger de mort puisqu'on donnerait volontiers sa vie pour sauver l'être que l'on aime – eh ! bien, mais est-ce qu'on ne nous apprend pas qu'il faut mentir à ceux qui sont sur le point de mourir ?

Il est possible que la plus abominable exclamation qui soit sortie de la bouche d'une femme soit celle-ci :

— Mon mari... j'aimerais mieux le voir mort qu'infidèle !

La plupart des femmes infidèles ne sont pas coupables. Tant d'hommes sont des goujats ! ou des maladroits ! Et combien de femmes ont dû tromper leur mari pour transformer en une sorte de dignité indifférente et polie la haine qu'elles sentaient naître en elles.

Il faut être amoureux de la femme qu'on aime. J'entends par-là qu'il faut la courtiser comme si jamais on ne l'avait eue – qu'il faut la convoiter comme si elle était la femme d'un autre.

Il faut se la prendre à soi-même.

Quand on veut enflammer une femme – et puis l'étendre,

Il convient qu'on soit tendre.

Il sied que l'on soit doux...

Eh ! Oui, pour l'enflammer, en somme, on l'amadoué !

Quand on aime une p., ce qui doit être horrible, c'est de la retrouver aux repas.

Les femmes ne sont pas dégoûtées. Il n'y a pas de bordels d'hommes.

Les femmes ne sont pas des anges —

Et quel que soit leur père —

Fuss't-elles de Quimper,

Fuss't-elles de Coulanges !

— Sois sage !

Ce conseil salutaire est ordinairement le premier qu'on nous donne. Combien il est prématuré ! On nous le donne sur tous les tons, du ton de la prière au ton de la menace, ce qui tend à le déconsidérer aux yeux mêmes de ceux qui nous proposent la sagesse. Ils y renoncent assez vite et, sitôt que nous avons l'âge dit « de raison », il n'en est plus question – et il n'en est plus question d'ailleurs.

Jusqu'à l'âge de dix ans, nos parents nous recommandent d'être sages. De dix à vingt ans, nos professeurs nous invitent à être sérieux, puis viennent nos premières maîtresses qui nous supplient d'être gentils. Enfin, voici nos épouses qui nous demandent d'être bons – et qui vont nous prier bientôt d'être indulgents.

Et c'est alors qu'ayant bien travaillé, beaucoup souffert et bien aimé, nous nous apercevons qu'il faut avoir vécu pendant cinquante années pour suivre le conseil qu'on nous donnait jadis. Ayant atteint la soixantaine, nous nous efforçons en effet d'être sages.

L'horreur d'une femme qui veut quelque chose et qui vous dit :

— Tu es jeune, ce soir !

Un vieillard devrait avoir trois femmes : la sienne, une du claque – et une jeune fille qu'il ne toucherait pas.

Il n'y a qu'une chose qui soit plus agréable que de reprendre sa liberté, c'est de l'enchaîner.

Il n'y a qu'une chose qui soit plus agréable que d'enchaîner sa liberté, c'est de la reprendre.

Regardez-la.

Quand elle est seule.

À quoi donc pense-t-elle ?

Triste, elle a le regard des bêtes que l'on tue.

Elle pense à tous ceux sans doute qui l'ont eue.

Elle avait du chagrin – car elle se croyait inconsolable,

Je lui disais comment Robespierre était mort. Elle m'a interrompu

pour me dire :

— Je n'aime pas apprendre la mort de qui que ce soit..

L'une d'elles m'a dit :

Quand on voit dans quel état est l'Europe et qu'on pense à la Chine dont la civilisation est cent mille fois plus raffinée que la nôtre, on est en droit de se demander si nous allons continuer à leur envoyer des missionnaires.

Elle. – Qui est Chamfort ?

Moi. – Tu demandes qui est Chamfort !?

Elle. – Si je ne le demande pas, je ne le saurai jamais.

Impatience d'un collectionneur amoureux envers sa bonne amie :

— Je donnerais tous mes autographes : Balzac, Rousseau – et Proust, pour un seul mot de toi !

Réponse de la dame :

— Envoie.

Il prêtait de temps en temps des mots spirituels à sa femme – pour qu'il ait une petite raison de ne pas s'en séparer.

L'amant et le mari complètement d'accord – et la femme tenue dans l'ignorance de cet accord !

— Tu m'as trompée avec cette femme !

— Je te trahis bien davantage quand je suis seul.

— Si tu étais à ma place...

— Si j'étais à ta place, il y a longtemps que je n'y serais plus !

On devrait avoir le courage de tromper de temps en temps les jolies femmes avec des femmes qui ne sont pas jeunes et qui seraient laides. Ça leur apprendrait à vivre.

Il y a des femmes qui sont faites pour ne plus être aimées – et qui deviennent adorables alors – et pour toujours !

Cela vous suffit, à vous, de vous mettre en colère !

Moi, je préfère retirer mon amour, mon amitié, mon estime à ceux qui me déplaisent.

Vous vous vengez ?

Vous avez tort. Se venger, c'est être quitte – c'est courir le risque de se réconcilier, c'est oublier l'injure. Ô combien je préfère oublier la personne...

— Tu commences à m'em...

(Quelqu'un entre qui ne doit pas savoir qu'ils se tutoient.)

—... disais-je à ma mère.

On s'attaque à ta vie privée ?

C'est que l'on ne trouve rien à redire à tes ouvrages.

Un homme est malade. Il est couché – et il se dispute avec sa femme. Celle-ci est excédée, il est vrai – mais elle l'est tellement que lorsque son mari lui dit :

— Tu vois combien je suis malade !

Elle répond :

— Eh ! bien, crève !

Je l'ai entendu, il y a de cela bien des années, et je continue à me demander s'il convient d'appeler cela un cri du cœur.

Une dame, à qui je racontais la chose, et à laquelle je demandais :

— D'où peut venir une réponse pareille ?

M'a répondu :

— Des nerfs.

Quel dommage que les nerfs puissent parler !

Il y a certains « mots », de ces « mots » inouïs qui ne sont pas de vous – mais qui pourtant vous appartiennent pour la raison que, seul, vous les avez perçus. J'entends par là que ceux qui les ont énoncés n'en ont pas compris la sottise, la bassesse ou la cocasserie.

Ces mots-là leur ont échappé – recueillez-les.

Ce ne sont pas des mots d'esprit – bien au contraire. Ce sont là de ces mots qu'on nomme « cris du cœur » – et qui, le plus souvent, n'ont pas à s'en vanter – car ils témoignent à la fois d'un manque absolu de cœur et d'une véritable indigence d'esprit.

On a un capital d'amour auquel il ne faut pas toucher. Ce capital est placé, selon les individus, dans le cœur, dans la tête, ou autre part.

Pourquoi ce film que nous avons vu hier au soir est-il mauvais ?

Cette question, je me la suis posée dix fois depuis hier.

Mes neuf premières réponses ont été pertinentes. La dernière est subtile et elle explique tout : l'auteur est laid.

Mais il n'est pas d'une de ces laideurs aiguës ou terrifiantes qui ont leur beauté – du tout. Il y a le rapace et le porc. Lui, c'est le porc. Et c'est précisément cet homme-là qui nous conte une histoire d'amour qui commence par un coup de foudre et s'achève par un suicide !

Et voilà pourquoi le film est mauvais.

S'il nous racontait avec clairvoyance et franchise des histoires qui lui sont arrivées – passe encore – mais dans ce film-là, c'est un rêve qu'il fait.

Il se voit amoureux – ce qui est bien normal – mais il se voit aimé, aimé à la folie, et par deux femmes encore et nous voilà dans la fiction, où tout est faux, les mots, les gestes, les silences – parce qu'ils n'ont pas été vécus.

L'imagination supplée à tout, je pense – hormis à l'amour.

Un homme paralysé des deux jambes peut fort bien nous conter les aventures d'un intrépide cavalier – mais pour faire parler d'amour deux femmes qui se disputent un homme, il vaut mieux avoir été cet homme-là dans sa jeunesse ou récemment.

Pourquoi Racine, Alfred de Musset, Georges de Porto-Riche, Maurice Donnay et, tout près de nous, Paul Géraudy, ont-ils si bien parlé d'amour ?

Regardez leurs visages – ils sont beaux ou charmants.

On en pourrait citer vingt autres...

Les hommes qui sont beaux ont le droit de dénigrer les femmes – les hommes qui sont laids n'ont pas le droit d'en dire du bien : ils n'ont eu que des femmes ordinaires.

La Révolution Nationale !

Une France nouvelle !

Soit. Mais il faudrait d'abord obliger tous les gens à divorcer, liberté leur étant laissée d'épouser la même personne dès le lendemain.

Comment voulez-vous qu'une Révolution Nationale soit menée par des hommes annihilés par les femmes, écœurés de la vie, sans espoir, sans passions, sans courage et sans force.

Le fait qu'aucune des femmes de lettres illustres n'ait publié de pensées sur les hommes doit prouver quelque chose. Oui, mais – quoi ?

Peut-être faut-il avoir eu vingt femmes pour oser en parler.

Ce serait avouer qu'elles ont eu vingt hommes.

Est-ce difficulté à réfléchir ?

Est-ce pudeur ?

Pages choisies

ELLE A UNE LETTRE A ECRIRE

Oui, elle¹ a une lettre à écrire, une lettre importante – et il faut qu'elle l'écrive – il le faut depuis trois jours. Depuis trois jours elle me parle de cette lettre et cela devient une obsession pour elle. Il est vrai d'ajouter qu'elle n'y pense guère qu'aux moments où il ne lui est pas possible de mettre ce projet à exécution. C'est dans la rue, c'est pendant les repas, c'est sur le point de s'endormir qu'elle se promet bien de s'en débarrasser aussitôt qu'elle en aura l'occasion. Mais l'occasion se présente-t-elle, elle fait comme si elle ne la voyait pas. Elle parvient à se faire croire qu'elle ne pense pas à sa lettre, elle se crée de minimes occupations qu'elle renouvelle jusqu'à la minute où, de nouveau, réellement, la chose est devenue impossible.

Pourtant, ce soir, soudain, je l'ai vue s'échapper d'un fauteuil, traverser l'endroit où nous nous trouvions et s'avancer vers mon bureau avec l'air déterminé d'une personne qui en a assez à la fin et qui vient de prendre une résolution énergique.

— Je vais écrire ma lettre, me dit-elle sur un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Je compris alors nettement que cette détermination était le résultat d'une longue réflexion et qu'aucune puissance, fût-elle divine, n'aurait pu l'en détourner.

Elle se fit une place en face de moi, une large brèche dans mes livres et dans mes paperasses, elle choisit un porte-plume parmi les miens, elle en changea la plume usagée contre une neuve, puis, avec une gravité que je ne lui connaissais pas, elle prit une feuille de papier et une enveloppe – oui, une seule feuille et une seule enveloppe, car elle ne se doutait pas des difficultés qu'elle allait avoir à surmonter.

Depuis des mois et des mois qu'elle partage ma vie, c'est la seconde fois que je la vois écrire. La première fois, c'était à sa mère qu'elle avait envoyé de ses nouvelles, et ça n'avait duré que cinq ou six minutes – et ce n'était en somme qu'une carte-lettre. Elle avait bien peut-être un peu dépassé le pointillé qui la bordait, cette carte – mais, mon Dieu, ça n'avait pas grande importance. Elle pensait sans doute que le principal était que ses nouvelles fussent bonnes.

Cette fois-ci, c'est autre chose – elle le sait parfaitement – et je sens que ça ne va pas aller tout seul. Il s'agit d'une lettre presque officielle

et ce n'est pas d'un cœur léger qu'elle vient de prendre la plume.

Elle est installée. La brèche s'est agrandie par la suppression d'un objet d'art qui la gênait. Elle a mis l'encrier de profil, elle a réfléchi un instant, ses yeux posés sur moi comme si elle ne me voyait pas, puis, le bras tendu, la plume jusqu'au fond de l'encrier, elle m'a demandé sur un ton inquisiteur :

— Quel jour sommes-nous ?

Il est une heure du matin. Elle m'a prié vers minuit de lui céder ma place – et, pendant une heure, je me suis promené de long en large.

Elle en est à sa troisième plume. Elle a sorti de la bibliothèque tous les volumes du Larousse dans lesquels elle s'obstine à chercher des imparfaits du subjonctif, se refusant à me consulter, moi, car elle prétend que je suis ironique et d'ailleurs imprécis dans mes réponses. Sept feuilles de papier à lettres sont froissées ou déchirées au fond de la corbeille. Son dernier brouillon est près d'elle – et elle vient de recommencer sa lettre pour la neuvième fois.

Je ne dis pas qu'elle a de l'encre partout, car c'est mal de mentir, mais les trois premiers doigts de sa main droite en sont maculés. Il y en a aussi sur son peignoir et il y en a un peu sur son front.

— Vaut-il mieux la dater au commencement ou à la fin ?

— Il ne faut jamais se vanter de rien, et si tu n'es pas sûre de la terminer ce mois-ci, il est préférable de ne la dater que lorsque tu l'auras finie.

Cette plaisanterie n'a pas été accueillie favorablement.

Je viens de m'asseoir dans un fauteuil, à quelques mètres d'elle, et j'ai croisé mes bras et mes jambes. Elle m'a prié de jeter mon cigare qui lui donnait mal à la tête, et elle me demande de ne pas avoir cet air impatient qui l'agace, dit-elle.

À force de recommencer sa lettre et de la lire tout haut, nous la savons par cœur maintenant tous les deux. Dans la septième et dans la huitième copie, il n'y avait aucune faute, mais pour cette raison, sans doute, qu'elle sait par cœur sa lettre, elle avait omis un mot – le même dans les deux copies.

Il est une heure et demie. Je sens que je m'endors. Tout à coup, j'entends :

— Ouf !

J'ouvre les yeux et je la vois debout, triomphante et brandissant sa lettre terminée dont l'encre n'est pas sèche encore.

— Ça y est ?

— Ça y est.

Elle est venue à moi et m'a donné sa lettre à lire. Il n'y manque pas un mot, il n'y a pas une faute – mais au bas de la dernière page, souligné d'un trait puissant et net, elle a écrit : 25 juillet 1817.

Cette nouvelle a paru dans *Candide* le 4 octobre 1934.

Il était une fois un magnifique paquebot qui venait de quitter Southampton et qui s'en allait vers New York – en faisant un crochet par Le Havre.

Il y avait bien des passagers sur ce bateau. Il y en avait de toutes les sortes, de toutes les classes et de toutes les races – mais comme ils ne joueront aucun rôle dans ce récit, celui qui l'entreprend ne voit pas la nécessité d'en parler davantage. L'une de ces personnes, seule, a pour lui de l'intérêt. D'elle, en revanche, alors lecteur éventuel, vous allez tout connaître.

Elle avait vingt-deux ans, elle était Anglaise, elle était ravissante et blonde, elle était la fille d'un avocat et d'une ancienne actrice, et elle avait épousé six mois auparavant l'un des hommes les plus jolis de l'Angleterre. Elle adorait ce joli homme, ce joli homme l'adorait.

Il venait d'être nommé consul à Baltimore et elle allait le rejoindre là-bas.

L'avant-veille de son départ, elle avait reçu de son mari la lettre suivante :

Baltimore, le 12 avril.

Mon amour,

Lorsque vous recevrez ce mot, vous pourrez compter sur les doigts de vos mains que j'aime les jours qui nous sépareront encore.

Votre première traversée ! Comme il est cruel de penser que vous allez sans moi la faire. Il m'eût été si doux de vous conduire à votre cabine et de vous y installer – et j'aurais tant aimé vous aimer entre le ciel et l'eau, petite chose adorable et si pure !

Pourtant, je ne regrette pas d'être arrivé sans vous ici, car il y avait bien des choses à faire pour que notre demeure fût digne de vous recevoir. Elle vous attend. Et je veux espérer que la surprise que vous en aurez ne sera pas désagréable. Ce n'est pas un palais – bénissons le Seigneur ! – c'est une maison délicieuse et confortable. Mais c'est déjà trop vous en dire, et je me tais.

Avez-vous pu obtenir la cabine que j'occupais, le n° 17 ? Puisque le hasard a voulu que vous prissiez le bateau que j'ai pris moi-même, il me serait tellement agréable de savoir que vous avez dormi dans le même lit que moi !

Faites un bon voyage et, voulez-vous me faire un plaisir, un grand plaisir ? Pendant la traversée, notez deux fois par jour toutes vos impressions, et lorsque je lirai ces pages, j'aurai l'illusion de faire avec vous ce voyage.

Transmettez à vos parents mon affectueuse gratitude et, quant à vous, je vous adore, éperdument.

Venez, venez, venez très vite !

J.

À peine installée dans sa cabine, elle avait commencé de griffonner, docile, ses impressions sur un petit cahier dont la couverture était rouge et dont elle avait fait l'acquisition le matin même.

« Jeudi, cinq heures du soir.

Il est cinq heures. Nous ne sommes pas encore partis et vous voyez que déjà je vous obéis : je prends des notes. J'aime infiniment cette idée que vous avez eue, mais il ne faudra pas que vous soyez sévère. Je ne sais pas comment on doit s'y prendre pour écrire, et je veux espérer que si mes phrases sont incorrectes, vous aurez la bonté de ne pas me le dire.

Je suis tout à fait bien installée, mais je n'ai malheureusement pas pu avoir votre cabine. Elle était retenue déjà. J'ai demandé tout de suite au commissaire du bord s'il ne me serait pas possible d'en faire l'échange. Il m'a répondu qu'à son grand regret, la chose n'était pas faisable, car le voyageur qui doit l'occuper ne prendra le bateau qu'au Havre. Mais figurez-vous que j'ai le n°16, alors que vous aviez le n°17. De ce fait, je suis donc votre voisine. Et cette pensée me trouble infiniment. Tout à l'heure je déchanterai, et mon lit qui n'est pas très grand, je m'en vais le trouver ce soir beaucoup trop grand !

Je n'ai sorti de mon sac de voyage qu'une seule chose encore votre portrait. Et, après chaque mot que j'écris, je vous regarde.

Maman m'a naturellement accompagnée jusqu'ici, et elle a beaucoup pleuré lorsqu'elle a dû me quitter, tout à l'heure. Pour nous éviter le chagrin de nous voir nous éloigner l'une de l'autre, nous avons convenu sagement qu'elle n'attendrait pas sur le quai et que je ne resterais pas sur le pont jusqu'à la minute déchirante du départ. Mais comme je suis certaine qu'elle n'a pas tenu sa promesse, je monte vite sur le pont, et je reviens. »

Au Havre, un nombre assez considérable de passagers montèrent sur le bateau. Il y en avait, là encore, de toutes les espèces, et de toutes les couleurs. Mais ceux-ci n'ayant en l'occurrence guère plus d'intérêt que ceux qui s'étaient embarqués à Southampton, l'un d'eux, seul, doit retenir dès à présent notre attention.

Trente-cinq ans, avec l'air d'en avoir quarante et d'en paraître à peine trente, élégant, d'une élégance naturelle, plus innée que vestimentaire, cet homme avait une carrure d'athlète avec des mains de violoniste, une bouche gourmande, et un charme infini dans le regard. C'était un de ces hommes, enfin, qui font rougir les femmes honnêtes et dont elles préfèrent garder pour elles ce qu'elles en pensent.

Mal marié à vingt-sept ans, il avait divorcé cinq ans plus tard,

conservant de la vie à deux un souvenir abominable, et s'étant bien juré qu'on ne l'y prendrait plus ! Dès lors, il avait eu dix-huit ou vingt maîtresses – il ne les comptait pas plus qu'elles ne comptaient pour lui ! Il les avait quittées comme il les avait prises, ne les ayant jamais gardées qu'un nombre de nuits mathématiquement égal au nombre des jours qu'elles avaient cru devoir lui résister. Certaines de ces unions avaient duré deux mois, d'autres, deux jours, quelques-unes, deux heures.

Cette façon d'être avec les femmes lui paraissait originale et légitime. Il prétendait en outre qu'elle le préservait de tout délire possible, de tout entraînement que, d'avance, il jugeait fatal. Il se croyait à l'abri désormais du désir de voir se prolonger des unions que la sensualité des femmes – ou leur faiblesse – ne rendaient jamais que plus ou moins éphémères.

Dépît mal déguisé, mépris de circonstance, serment d'ivrogne.

Après dix-huit mois de cette existence divertissante mais décousue, il était devenu soudainement amoureux fou, et pour la vie, lui semblait-il, d'une Viennoise, mariée à un Américain, qu'il avait rencontrée à Montreux et qui ne s'était pas refusée à lui un seul instant.

S'il fallait leur trouver des excuses, on leur en trouverait : cette Autrichienne et ce Français semblaient avoir été faits l'un pour l'autre.

Commettaient-ils une folie en s'abandonnant de la sorte au gré de leur désir ?

Mais non, mais non, mille fois non !

S'il faut en croire la légende, Dieu, de ses mains, créa le premier homme et la première femme, et l'on a toutes les raisons de penser qu'il le fit alors avec soin, assortissant, si j'ose dire, l'une à l'autre, afin qu'il fût harmonieux, ce premier couple. Puis, l'ayant achevé, la légende ne nous rapporte pas qu'il en ait dit : « C'est le dernier ! »

Même, tout porte à croire qu'il s'était réservé le droit d'en composer d'autres encore – et je suis certain qu'il en compose d'autres et qu'il s'amuse – pourquoi ne s'amuserait-il pas ! – à faire se rencontrer des hommes et des femmes qui sont de races qui s'opposent et de pays très différents, des êtres qui se trouvaient à mille kilomètres les uns des autres – et qui étaient à mille lieues d'y penser ! – des êtres qui se voient, se regardent, s'observent et ne comprennent pas d'où peut bien leur venir l'irrésistible envie de se jeter l'un contre l'autre.

Cette Autrichienne et ce Français devaient avoir été créés par Dieu dans ces conditions, justement.

Après trois nuits d'amour, d'un amour éperdu, frénétique, ils avaient fui Montreux et s'étaient réfugiés à la Villa d'Este. C'est de là qu'elle avait avisé, par câble, son mari qui se trouvait à New York, de l'irrévocable décision qu'elle avait prise de divorcer.

Cette femme et ce mari, qui ne manquaient aucune occasion de mettre entre eux des océans ou des montagnes, ne se faisaient aucune illusion sur leur fidélité réciproque, et l'un et l'autre ils s'attendaient à recevoir un jour de l'autre l'information laconique qui lui parvint ce jour-là. Mais, cependant, cette détermination souleva des questions d'intérêt qu'il était malaisé de résoudre ainsi, quelque désir qu'ils eussent d'en finir au plus tôt – ou bien à cause justement de ce désir.

Le héros de cette aventure et sa maîtresse s'en étant vite convaincus, elle s'embarqua pour New York la semaine suivante, tandis qu'il revenait à Paris.

Les lois américaines favorisent les amoureux en rompant les mariages avec autant de promptitude qu'elles les concluent, et bientôt il avait reçu cette dépêche tant attendue, tant espérée : « Je suis libre et je suis à toi, viens vite me chercher, je t'adore. S. »

Depuis plus de dix jours, sa malle de cabine et son sac de voyage étaient prêts et, le lendemain même, il s'embarquait au Havre. Il allait enfin la revoir et sa joie en était presque enfantine ! Il était comme un fiancé. Cette femme était sa maîtresse, elle avait été mariée et pourtant il allait vers elle avec un émoi surprenant. Son divorce, à ses yeux, lui conférait une virginité nouvelle et dans sa pensée elle allait se donner à lui pour la première fois !

Fallait-il attribuer ce sentiment à l'interminable mois de séparation pendant lequel il lui avait été d'une scrupuleuse fidélité ?

Peut-être.

À peine était-il entré dans sa cabine qu'il avait tout de suite retiré de son sac de voyage le portrait de celle qu'il aimait.

Ce soir-là, dans la grande salle à manger du paquebot, trois cents personnes étaient là qui dînaient, deux par deux, trois par trois, cinq par cinq. Curieuse, étonnante coïncidence, deux passagers seuls se trouvaient seuls, chacun à une table, et ces deux passagers se faisaient vis-à-vis. C'était une jeune Anglaise ravissante, folle de son mari. C'était un homme de trente-cinq ans, fort bien de sa personne et très épris de sa maîtresse.

Jamais deux êtres plus amoureux ne s'étaient trouvés face à face.

Quelques heures plus tard, elle notait sur son cahier :

« Je viens de dîner. La nourriture est très choisie et l'on n'est pas du tout incommodé par le mouvement du bateau. Mais mon dîner, pourtant, n'a pas été très agréable. Je m'en voudrais de ne pas vous en dire la raison. Un Français, qui s'est embarqué au Havre et qui voyage seul, s'était assis en face de moi et, pendant tout le dîner, il n'a cessé de me regarder. Je ne dis pas qu'il se soit mal conduit et je sais bien que, d'autre part, c'est une manie pour ainsi dire involontaire qu'ont les Français et les Italiens également, de dévisager ainsi les femmes, mais, mon Dieu, que c'est indécent ! Cet homme qui ne sait pas qui je

suis, et qui se permet de me regarder de la sorte ! Il me semble que cela doit se voir pourtant que je vous aime ! Alors pourquoi ces yeux vainement attendris et fiévreux...»

Tandis qu'elle écrivait ces mots, il arpentait le pont à grandes enjambées et se disait :

« Est-ce assez curieux que cette jeune femme si jolie n'ait pas lu dans mes yeux combien je suis épris de celle qui m'attend ! Pourquoi m'a-t-elle regardé ainsi ? Pourquoi cette insistance ? Elle n'a fichtre pourtant pas l'apparence d'une de ces créatures comme il m'a tant été donné d'en voir et d'en connaître. Bien au contraire. Et tout, dans son maintien, décèle, ainsi que dans sa mise, un être réservé – pudique même. Et cependant, je m'y connais, son regard était brûlant, j'en suis sûr – sûr autant que je suis certain de ne l'avoir pas regardée, moi ! Car elle n'a même pas l'excuse d'avoir été provoquée...»

Et tandis qu'il se disait ces choses, elle continuait d'écrire :

« Demain, voici ce que je ferai : je placerai ma chaise de l'autre côté de ma table, de manière à lui tourner le dos. Il comprendra, je pense. »

Il se disait encore :

« Demain, je sais ce que je ferai. J'irai m'asseoir à la table qui est libre, derrière elle, et, de la sorte, j'aurai la paix. »

Le lendemain, comme elle avait changé de place et qu'il avait changé de table, ils se trouvèrent de nouveau l'un en face de l'autre.

En dépit de la vive contrariété qu'ils en éprouvèrent, ils eurent un certain effort à faire pour ne pas se sourire.

Dans le courant de l'après-midi, il eut l'occasion de s'entretenir avec le commissaire du bord. Il en profita pour lui demander qui était cette jeune femme, si jolie.

— J'en sais bien peu de chose, sinon qu'elle est Anglaise et que son mari vient d'être nommé consul à Baltimore. Mais puisque vous m'en parlez, monsieur, je tiens à vous dire que cette dame m'avait, au départ de Southampton, exprimé le désir d'échanger sa cabine contre la vôtre...

— Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit ?

— Parce que vous vous êtes embarqué au Havre.

— On pouvait encore en faire l'échange à ce moment.

— Cette dame s'était installée au n°16...

— Nous sommes donc voisins ?

— Oui, monsieur.

— Je ne le savais pas. Il est évidemment trop tard à présent pour...

— C'est mon avis.

À ce moment exact, la jeune femme passa.

— Présentez-moi, voulez-vous, dit-il au commissaire du bord.

Et la chose se fit, comme en un rêve.

Ils parlaient d'elle, elle était arrivée à point nommé, cette rencontre n'avait d'aucune manière été préméditée, ni par lui ni par elle, et il leur apparaissait, à l'un comme à l'autre, qu'il ne pouvait pas, lui, ne pas prendre l'initiative de cette présentation à laquelle elle ne pouvait pas, elle, se dérober. D'autant que cet événement fortuit leur fournissait l'occasion de mettre au point les choses et de faire cesser un malentendu dont ils s'exagéraient inconsciemment l'importance.

Leur confusion était si grande et si visible que le commissaire du bord leur faussa compagnie, sous un prétexte qu'il ne prit même pas la peine de formuler.

La conversation entre eux s'engagea tout d'abord sur la question de cet échange de leurs cabines qui pouvait très bien se faire encore si elle le désirait. Elle répondit à cette offre d'une manière évasive – et tout de suite elle parla de son mari. Elle avait hâte d'en parler, comme il avait hâte de parler de celle qu'il aimait.

Ils en parlèrent pendant deux heures, jusqu'à l'heure du dîner ; puis ils se séparèrent d'une manière assez brusque, en négligeant de se dire adieu, en évitant de se dire au revoir : comme des gens qui laisseraient une porte ouverte, exprès.

Ils dînèrent en face l'un de l'autre, et, pendant tout ce repas, ils ne cessèrent de se regarder. Leurs yeux semblaient se dire :

« Je m'aperçois que vous n'en savez pas assez sur l'être que j'adore et qui m'attend là-bas. Je me suis mal fait comprendre sans doute, et je voudrais pouvoir vous en parler encore. Je voudrais vous convaincre, afin que ce regard que vous posez sur moi n'ait pas cette fixité qui me trouble et me gêne... »

À tour de rôle, ils se plaignirent au maître d'hôtel de la lenteur du service qui leur paraissait inaccoutumée.

Ils quittèrent ensemble la salle à manger et se saluèrent à la porte. Elle prit à droite, il prit à gauche – et ils se retrouvèrent sur le pont, trois minutes plus tard, comme à un rendez-vous. Ils ne s'en étonnèrent même pas, tant ils l'avaient désiré l'un et l'autre ; et l'entretien reprit.

Il se prolongea de nouveau durant deux longues heures, et toujours, inlassablement, sur le même sujet.

Quand elle lui vantait le charme et les vertus de celui qu'elle aimait, quand elle concluait :

— Je n' imagine pas qu'on puisse être à la fois meilleur ni plus beau...

Il répondait :

— Comme je vous comprends, puisque celle que j'aime ne se contente pas pour moi d'être la plus jolie. Elle semble avoir été conçue et faite par un peintre, un très grand peintre. Ce n'est pas une femme,

c'est un chef-d'œuvre. Les yeux, les mains, les pieds, et la coiffure, et le sourire, tout en elle est parfait – mais d'une perfection singulière, voulue, oui, voulue : de cette perfection excessive, improbable, dont, encore une fois, les œuvres d'art ont seules le privilège !

Et ces deux amoureux fidèles à deux absents dissipaient tout malentendu de la sorte, mais ne s'apercevaient pas du danger qu'ils couraient par le fait justement de l'avoir dissipé, car ce malentendu c'était leur sauvegarde. Rien, dès lors, ne les séparait plus, et tout les rapprochait.

La similitude de leurs situations, l'identité de leurs sentiments, les avaient mis dans un état de communion qui les incitait sans cesse à de nouvelles confidences. Voluptueux et volubiles, c'était à celui qui serait le plus aimant des deux ! Qu'on veuille bien prendre ce mot dans les deux sens qu'il peut avoir, car s'ils étaient aimant du verbe aimer, ils étaient aussi deux aimants, deux pôles magnétiques attirés l'un par l'autre ; et, quand minuit sonna, ils appelèrent à leur secours les deux portraits de ces deux êtres adorés.

Il leur restait encore à commettre cette imprudence-là !

Au seuil de leurs cabines, ils se les présentèrent.

— Qu'elle est jolie ! dit-elle.

— Comme il est beau ! répondit-il.

Mais ces deux visages immobiles n'eurent pas le pouvoir apaisant qu'ils en attendaient. Tout au contraire ; et leur trouble devint extrême à ce moment.

Le long couloir était désert et presque obscur. Il fit un pas vers elle ; elle en frissonna et s'appuya au mur, très pâle et les paupières closes. Il la prit dans ses bras, posa ses lèvres sur les siennes, et, dix secondes plus tard, la porte de la cabine 17 s'était refermée sur eux.

Et jamais deux êtres n'auront été plus aimés que ne l'ont été, cette nuit-là, ce consul et cette Viennoise.

Car cette jeune femme, incapable d'être infidèle, s'est donnée à cet homme inconnu et fidèle, convaincue qu'elle lui prouvait ainsi combien elle aimait l'autre. Même, elle lui en donna des témoignages dont elle avait jusqu'alors privé cet autre, par pudeur – se promettant d'ailleurs, à l'avenir, de l'en faire bénéficier. Et de ce fait, elle en conclut qu'elle aimait son mari plus encore qu'elle ne le soupçonnait.

Quand elle s'éveilla, elle était seule et elle s'aperçut que son sac de voyage était près d'elle, et ses robes aussi, et ses objets de toilette, et le portrait, bien entendu, de celui qu'elle aimait.

L'échange des cabines s'était fait de la sorte et le déménagement s'était opéré pendant son sommeil.

À dater de ce jour et jusqu'à l'arrivée à New York, ils mirent à ne pas se rencontrer autant d'adresse l'un que l'autre ; et tandis qu'il pensait : « Elle a compris combien j'aimais celle que j'aime ! » – elle

notait sur son cahier :

« J'ai fait comprendre à ce Français combien je vous adore et j'ai la paix de ce côté. D'autre part, mon voisin, informé du désir que j'avais eu d'avoir votre cabine, me l'a très aimablement offerte et je viens d'y passer la nuit en ne pensant qu'à vous et, dans le rêve que j'ai fait, j'ai dû crier tout haut votre nom, j'en suis sûre...»

SUZANNE LINGER

Suzanne Linger n'avait pas vingt ans lorsqu'elle s'est mariée – lorsqu'on l'a mariée ! – et elle n'avait pas vingt ans pour cette simple raison qu'elle en avait dix-sept.

Or, ce Linger qui l'épousa avait, lui, quarante ans à cette époque. Ce qui, si mes comptes sont exacts, leur faisait une différence de pas loin de vingt-trois ans ! Et j'estime que cette différence, énorme, ne fera qu'augmenter.

Les parents de Suzanne avaient fait la sourde oreille quand certains de leurs amis, dans l'intérêt de l'enfant, s'étaient permis de leur exprimer leur appréhension et leurs craintes au sujet de ce mariage.

Ils ne voyaient qu'une chose – Linger avait soixante mille francs de rentes ! Le reste importait peu.

Le mariage, rapidement conclu, fut célébré à Saint-Philippe-du-Roule le 27 juillet 1908.

Suzanne, à qui l'on n'avait demandé que son acceptation, considéra tout de suite son mari comme une espèce de parent nouveau – et il fit désormais partie de sa famille.

Dix ans ont passé et son sentiment à cet égard ne s'est pas modifié. Elle aime son mari un peu moins que son père et elle aime son oncle presque autant que lui. Elle le regarde vivre avec une sorte d'indifférence résignée – tout à fait résignée maintenant, car elle sait que cet homme passera toute sa vie à côté d'elle. L'idée qu'elle pourrait divorcer et choisir un autre mari ne lui viendra jamais. La pensée qu'elle aurait pu être heureuse au lieu simplement de n'être pas malheureuse – cette pensée, pourtant bien naturelle, ne lui traversera jamais l'esprit.

Elle a fait docilement le sacrifice de son existence sans jamais s'en rendre compte. Elle vieillira, comme ça, tout doucement, sans s'en apercevoir – et un jour elle sera veuve, le plus naturellement du monde – et elle aura tout simplement beaucoup de chagrin.

Depuis le jour de son mariage, elle estime son mari, elle le respecte et elle en a peur – car elle en a une peur épouvantable.

Elle l'a vu une fois en colère, parce que leur petit chien avait fait dans le salon, et elle en a gardé un souvenir effrayant.

Alors, depuis, elle évite soigneusement tout sujet d'irritation – et la vie passe pour elle silencieuse et terne.

Et, ma foi, bien des femmes pourraient l'envier, n'était cette crainte qu'elle a de lui qui la tourmente trop et la torture presque.

Quand elle est près de lui, elle a l'air d'être en classe quand elle est

loin de lui, on la dirait en récréation. Tout plaisir qu'elle prend seule semble avoir pour elle la saveur d'un fruit défendu – et, après dix ans de mariage, elle continue de considérer son mari avec la même déférence affectueuse et craintive.

Lorsqu'elle parle de Linger, il semble qu'elle veuille se faire pardonner ce qu'elle trouve certainement d'incestueux dans ses rapports avec lui.

Voulez-vous me permettre de vous relater maintenant un fait qui ne manquera pas d'apporter un peu de précision à tout cela ?

Dernièrement, Linger est allé en Angleterre pour des raisons ignorées d'elle, d'ailleurs.

Restée seule, Suzanne voulut en profiter pour ranger un peu l'appartement. Elle a fait lessiver le couloir, elle a fait battre les tapis – pas entre eux, bien sûr – et elle a fait venir le frotteur.

Puis l'idée lui est venue de mettre en ordre, aussi, les placards, la bibliothèque et le bureau de son mari.

Elle le fit. Or, dans un tiroir du bureau, savez-vous ce qu'elle trouva ?

Je vais vous le dire, ne vous donnez pas la peine de chercher.

Elle trouva un paquet de factures acquittées et soigneusement ficelées.

Elle déficela le paquet en tremblant, et elle apprit que son mari avait, dans le courant du mois de juin, payé douze paires de bas de soie – qu'elle ne connaissait même pas de vue ! Et aussi des chemises de linon – qu'elle ne connaissait même pas de nom ! Et également un petit fauteuil en velours côtelé – dont il ne lui avait jamais parlé !

En examinant soigneusement ces factures, Suzanne comprit que pendant le mois de juin, son mari ne lui avait pas été complètement fidèle, et pendant un instant, elle ne cessa de faire :

— Oh !... oh !... oh !...

Puis, rouge de honte, elle reficela vivement le petit paquet de factures, qu'elle replaça où elle l'avait trouvé, dans le fond du tiroir, qu'elle ferma, en disant :

— Quelle affaire ça ferait, mon Dieu, s'il savait que je sais ça !...

Elle était séduisante avec ses yeux pervers
Dont on ne savait pas s'ils étaient gris ou verts,
Avec sa bouche indescriptible et ses mains souples,
Aux doigts qui jonglent,
Aux jolis ongles
Bien vernis...
Mains précieuses et fragiles,
Et bien agiles,
Et bien adroites,
On eût dit deux mains droites,
Mais sensuelles – et si souples
Qu'à peine réunies
Elles donnaient un peu l'impression d'un couple.
Je puis bien me vanter
D'avoir apprécié les mains que j'ai connues –
Mais je n'en vis jamais qui, sitôt dégantées,
Fussent à ce point nues.
On ne savait presque rien d'elle, en vérité.
Sa vie était comme un problème
Où l'on n'eût rencontré que la difficulté
De se trouver un jour dans la nécessité
D'avoir à l'épouser soi-même.
Mince et toujours vêtue avec simplicité
Elle était cependant d'une élégance extrême.
Elle avait des bijoux, de l'or et de la terre
Et, paraît-il, douze millions en Angleterre.
D'où lui venait cette fortune – ça, mystère.
Elle avait des amis – des amis très intimes,
Dont elle négligeait de nous dire les noms,
Elle en avait à Brive, à Carpentras, à Nîmes,
À Rochefort, à Tulle, à Lunéville, à Lyon.
C'étaient, d'ailleurs, toujours des hommes,
Qu'elle considérait comme de vieux parents,
Qu'elle voyait trois fois par an,
Et qui lui léguaient en mourant
De fort considérables sommes.
Elle quittait Paris brusquement le dimanche,
Allait dans l'Ain, dans l'Aisne ou le Tarn ou la Manche,
S'en revenait par Tours,
Puis s'en allait passer deux jours
Dans quelque vieux castel
Aux environs de Lille.

Il y a
Comme ça
Des commis voyageurs qui vont de ville en ville
Aux ordres de la clientèle.
Que faisait-elle ?
Vêtue avec simplicité,
Séduisante, perverse et mince,
Avec ses adorables mains
Aux ongles teintés de carmin,
Elle allait fermer des yeux en province...

*

**

Vieillards pliés en deux et penchés vers la terre,
Las d'être solitaires,
Ils se sont épousés dans l'arrière-saison :
Mariage d'inclinaison !

*

**

Jadis,
Vers 1890,
Leur rêve était d'avoir quelques bijoux très beaux.
Vers 1900 leur rêve était d'être très riches.
Or, leur rêve, aujourd'hui, c'est d'être une Garbo,
Ou bien une Dietrich !

*

**

Mon grand-père était l'amant d'une très jolie femme. Il lui a fait
une fille, qui était ravissante – et qui a joué d'ailleurs la comédie.
Lorsque j'avais seize ans, j'étais tombé amoureux fou d'elle. Je le lui ai
laissé voir – et j'ai commencé à lui faire ma cour. Elle m'a dit :

— Je vous arrête tout de suite, car je suis votre tante !

*

**

Une femme m'a dit un jour un mot bien ravissant. Elle avait eu
deux amants avant de me connaître. D'une part, je le savais – et,
d'autre part, elle savait que je le savais – et, la question s'étant posée,
elle me les assurait :

— Oui, deux... Deux, ce qui n'est pas, mon Dieu, beaucoup.

— Certes.

Elle avait l'air de dire qu'on ne peut tout de même pas en avoir eu
moins.

Elle ajouta :

— Ce qui va vous autoriser à me dire : « Vos amants... » Et il est
vraiment dommage que, deux, cela fasse un pluriel.

Quoi ?

Tu me demandes si je me souviens de toi ?

Parbleu !

Toi si fine et jolie,

Avec des yeux d'un bleu si bleu,

Comment veux-tu que je t'oublie !

Je n'oublierai jamais tes yeux.

Je n'oublierai jamais ta voix

Spirituelle sinon gaie,

Ni la précision de tes mains distinguées,

Ni la blondeur de tes cheveux.

Je te revois,

Quand je le veux,

Sans m'en lasser.

Et, d'ailleurs, de ton corps,

Après trente ans passés

Je me souviens encor

Et non pas sans émoi.

Mais qui j'oublie – oh ! mais, alors,

Complètement, comme on oublie un mort –

C'est ce jeune homme, auprès de toi,

Dont tu me dis que c'était moi.

L'ESPRIT

Sont rassemblés ici des textes publiés après la mort de l'auteur dans L'Esprit (1958) et bâtons rompus (1981).

UNE RÉHABILITATION DE LA LOUFOQUERIE

Refrain :

Les gens sont laids ! les gens sont méchants ! les gens sont bêtes !
les gens sont tristes !

Tout être vivant n'a-t-il pas suffisamment de charme physique, de cœur, de cerveau et de santé pour être aimé, pour être bon, pour comprendre et pour rire ?

Si, je crois...

Et cependant...

(Refrain.)

Ah ! ils sont surtout tristes !

Tous les gens sont tristes !

Dans la rue on ne rencontre que des gens tourmentés, des regards inquiets.

Et, en somme, on leur pardonnerait leur laideur, leurs défauts et leur bêtise s'ils consentaient à prendre part à la vie.

Mais non, ils veulent tous être « quelqu'un » et c'est ce qui fait qu'ils sont tous « le même ».

Ils sont sérieux !

Ils se dépêchent de pleurer de tout, de peur d'être obligés de rire.

Les gens veulent penser, ils veulent donner l'impression qu'ils ont des tas de choses en tête.

Ils ne trompent que les imbéciles. Car, avez-vous remarqué à quel point les gens parlent sérieusement ?

Ils s'intéressent à tout, ils ont des opinions sur tout, aucune question ne leur est étrangère et ils épuisent les sujets de conversation, au lieu de s'en servir une minute ou deux en passant.

Il faut être sérieux même si l'échange des opinions n'amène aucune solution !

Pourquoi ?

Ah ! vive l'indifférence qu'on doit avoir pour soi-même, pour les gens qui vous entourent et pour les événements qu'on traverse !

La frivolité est le commencement de la sagesse.

(Refrain.)

Il faut secouer les gens et tout d'abord il convient de réhabiliter la loufoquerie qui meurt d'un discrédit qui me navre et qu'augmente encore son absence à la page 459 du petit dictionnaire Larousse.

Donc s'il faut en croire le petit dictionnaire Larousse il n'y a pas de « loufoques », il n'y a pas de loufoquerie.

Ciel ! triple ciel !

Mais mon pauvre M. Larousse, qu'est-ce que vous allez dire quand vous saurez qu'il y a deux sortes de loufoqueries.

La première, la loufoquerie naturelle qui se manifeste sans cesse dans la façon de se conduire, de s'habiller, dans la façon de vivre en un mot. Cette loufoquerie-là est généralement déterminée par le goût trop prononcé de la boisson ou bien par une disposition spéciale du cerveau due à un grand-parent déséquilibré.

Et cette loufoquerie n'est pas de la folie. Un loufoque n'est pas un fou.

La deuxième sorte de loufoquerie est celle mise à la disposition de l'art qu'il exerce par un homme spirituel et gai.

Cette loufoquerie est à mes yeux l'exaspération d'une gaieté solide, personnelle et accessible.

C'est Ubu roi, et Ubu roi est un chef-d'œuvre qu'on le veuille ou non. Chaque genre littéraire a son chef-d'œuvre, et Ubu roi est le chef-d'œuvre du genre loufoque.

Et le genre loufoque est un genre parce qu'il exige un dosage exceptionnel des dons les plus divers.

Le drame en cinq actes intitulé Ubu roi eut et aura toujours de nombreux détracteurs. C'est ce qui me permet d'ajouter qu'un vrai loufoque ne doit pas faire rire tout le monde.

Il faut que cent personnes, les femmes d'abord, ne comprennent pas ce qu'il y a de drôle, de supérieurement drôle dans une loufoquerie pour qu'elle soit réussie.

Parce que le rire obtenu par une loufoquerie est augmenté et il est complété par celui de votre voisin.

Vous riez de la chose et de ce qu'elle lui échappe.

(Refrain.)

De quand date l'agonie de la loufoquerie ?

Elle date du jour où dans l'âme de l'artiste naît le goût des honneurs et le souci de l'opinion publique.

(Refrain.)

L'influence des honneurs est incontestable et elle est déplorable.

Lorsqu'un artiste prévoit le moment favorable de demander sa croix il renonce à s'amuser, renonce presque à amuser les autres et il finit par perdre toute bonne humeur.

Il semble ne pas se rendre compte du danger qui l'attend au faîte de sa propre situation.

La Rosette !

L'Académie !

Mais, fou, une fois que vous y êtes, c'est fini !

C'est fini en ce sens que si vous pouvez encore faire de belles choses, ces choses n'auront jamais pour vous le charme de celles qui

vous ont fait décorer, qui vous ont fait élire !

Et cependant vous voudriez encore émettre des idées, combattre des coutumes et renverser des lois... vous voudriez lutter, comme autrefois et rentrer à coups de poing dans la bourgeoisie.

(Refrain.)

Mais être courageux, c'est risquer quelque chose et vous ne risquez rien : vous avez tout.

C'est fini !

Hommes de ma génération, croyez-moi il ne faut pas arriver trop vite à la gloire ! Tant que vous aurez à travailler, n'acceptez pas de récompense... ne demandez pas la croix...

*

**

POURQUOI JE TROUVE LA VIE AMUSANTE

On m'a dit que je possédais le secret de faire rire le monde.

Je me demande bien quel est ce secret ?

Je ne puis répondre directement à cette question, ce n'est pas que je craigne d'éventer mes secrets professionnels, mais parce que chaque pièce, chaque acteur comique et chaque auteur arrivent au même résultat par des voies différentes. Au lieu d'essayer d'ériger une théorie qui serait complètement fausse, je préfère conter quelques exemples tirés de la vie quotidienne, des incidents que j'ai trouvés amusants, et qui ont fait, moi et d'autres, rire. La vie est un magasin inépuisable, dans lequel l'auteur trouve sa matière. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que ce qui est amusant dans la vie ne l'est pas toujours sur scène. C'est à l'écrivain de choisir les cas qu'il pourra transférer dans ses pièces. Il travaille et observe toujours et lui-même rit un peu. Sa plus grande satisfaction professionnelle aura lieu le jour où, de la masse de ses observations, il aura pu sélectionner certains traits qui procureront aux spectateurs le vrai rire, mais cela au détriment du sien propre. Étant jeune, je riaais beaucoup, mais les gens riaient peu à mes pièces. Maintenant que je suis plus âgé, je ris moins moi-même, mais j'arrive à faire rire les autres.

Le fait est qu'une personne peut être très amusante dans les conversations courantes et cependant être absolument incapable d'exprimer de l'humour dans ses écrits. Beaucoup d'écrivains qui ont produit des œuvres comiques sont ternes dans la conversation. Suivant le cas, la plume est plus puissante que la langue, ou la langue plus puissante que la plume. L'un des interlocuteurs les plus brillants que j'aie jamais rencontrés était un Champenois. D'autre part, M. Bernard Shaw, dont les pièces débordent d'humour, ne me donna pas l'impression d'être amusant. En se basant sur ce que l'on écrit de lui, le simple lecteur aurait raison de supposer que quiconque est admis dans la société de B. Shaw meurt de rire ; quand j'eus la fortune de rencontrer le célèbre auteur, je ris à peine, je ne le trouvai pas « amusant », je le trouvai quelque chose de plus grand : un homme très intéressant et un grand homme. Un homme de ce genre peut prendre de grandes libertés. Il peut même aller jusqu'à oublier d'être amusant. Venant de lui, les moindres choses acquièrent de l'importance.

C'est là où certaines personnes raisonnent mal. Elles attendent quelque chose d'« amusant » d'une célébrité, et elles sont enchantées

lorsqu'elles croient avoir pu capter quelques traits d'esprit de sa conversation. Suivant toute probabilité, ce qu'elle dit n'est pas du tout amusant, non pas une simple boutade, mais l'expression d'une idée d'intérêt général. Quand je lis Molière, loin de me mettre à rire, je deviens songeur en présence de la profondeur des idées émises.

La jeunesse rit facilement. Elle rit de quelqu'un qui tombe dans la rue. Elle rit des faibles et parfois des impotents. Elle n'a pourtant pas nécessairement un cœur de pierre. C'est son privilège de rire même lorsque l'humour est affadi par la cruauté. Mais en prenant de l'âge, lorsqu'on sait ce que c'est que de rire à ses dépens, l'on se restreint et, avant de rire des autres, on se demande instinctivement si l'on voudrait être tourné en ridicule dans de pareilles circonstances. Ainsi, avec l'âge, le rire devient parent des larmes et la tragédie n'est séparée de la comédie que par une mince membrane.

Un quelconque qui est dur d'oreille peut être amusant mais pas autant qu'un sourd, lequel est tragique. Un myope est un personnage sujet aux farces, un aveugle ne peut être comique. Un homme excentrique est la source de situations risibles, un fou ne peut être que dramatique.

Dans la vie sociale courante, la comédie prend ses éléments de ce qui l'entoure et des circonstances. Le célèbre dramaturge français Victorien Sardou était brillant causeur. Quand il était en compagnie, il portait sur ses épaules tout le poids de la conversation, n'offrant jamais à personne l'occasion de placer un mot. Un jour, après avoir parlé pendant des heures et sentant sa gorge sèche, il avala un verre de vin mais, en le portant à ses lèvres, il fit un geste significatif de sa main libre, intimant à ceux qui l'entouraient l'ordre de ne pas profiter de ce moment de silence pour s'immiscer et couper le flot de son éloquence. Ce geste fit rire, mais un rire qui se propagea dans toute la France comme une traînée de poudre.

J'étais une fois l'hôte d'un homme riche réputé pour son avarice. Les mets étaient parcimonieux – un maigre poulet pour cinq à six convives. Nous étions tous affamés, mais notre hôte semblait croire que les plats étaient plantureux. Il nous dit qu'il venait d'acheter un yacht et qu'il pensait donner un grand dîner à cette occasion.

— Quand aura-t-il lieu ? nous demanda-t-il.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? répondis-je aussi innocemment que possible, tandis que s'élevait un grondement de rires.

Un jour, après m'être fait couper les cheveux, je me regardai dans un miroir. Peut-être avais-je l'air mécontent ; en tout cas le coiffeur, qui s'était éloigné, s'approcha vivement :

— Ils sont trop courts, dis-je en me rasseyant.

La physionomie du coiffeur était anxieuse. Il croyait peut-être que j'attendais qu'il me remît les cheveux.

Bien qu'il soit de mon métier de faire rire les autres, j'aime bien rire aussi lorsque je peux le faire. Toute sorte d'humour ne m'amuse pas. Bien que j'aie passé quelque temps en Angleterre et en Amérique, je ne connais pas suffisamment cette langue pour apprécier et saisir toutes les nuances de l'humour anglo-saxon.

L'humour du plus grand comédien : Charlie Chaplin, me fait rire aux larmes ; il est irrésistible. Il excite le rire des Anglo-Saxons, des Latins, des Slaves, des Chinois, des Nègres, des enfants comme des adultes, des hommes comme des femmes. Cependant, même son humour est imparfait puisqu'il est un homme qui n'en rit jamais et cet homme, c'est Charlie Chaplin lui-même.

*

**

SOYONS SINCÈRES

« Toute question de syntaxe mise à part – et d'ailleurs respectée il est vraiment dommage que nous ne puissions pas écrire exactement comme nous parlons quand nous sommes entre intimes et que nous sommes sincères.

Ce serait terrible bien sûr, mais ce serait bien agréable, et bien charmant tout de même. Et puis, surtout, que de services cela rendrait ! Que de choses seraient mises au point ! Que de gens cela remettrait à leur place !

Ah ! Voyez-vous qu'un jour la chose soit admise et que l'autorisation nous soit donnée à tous d'écrire ce que nous pensons !

Quel bouleversement, mon Dieu ! Mais la première émotion passée, les premières timidités vaincues, quelle joie délirante et quelle ivresse !

Ah ! Si tout à coup, la franchise et la bonne foi étaient reconnues d'utilité publique – quel rêve ! Mais quel beau rêve !

Et je ne veux pas croire que pendant toute ma vie les choses se passeront comme elles se sont passées jusqu'ici. Je voudrais tant pouvoir en arrivant au Ciel, je voudrais tant pouvoir leur dire à tous qu'il y a quelque chose de changé sur la Terre et que Paris a eu un jour la fantaisie d'être franc avec lui-même – et qu'il l'a été ouvertement, par écrit !

Oui, nous devrions tous, un beau matin, nous mettre courageusement à écrire ce que nous pensons de la vie en général, des événements, de l'art et des gens en particulier. Nous devrions le faire ne fût-ce que pendant huit jours pour nous rendre compte un peu de l'effet que cela nous ferait.

Il faudrait bien entendu le faire sans méchanceté, sans haine, sans parti pris, sans fausse modestie, sans fausse honte, sans ostentation et sans autre but que celui d'être franc.

Ce serait une façon, non pas de faire mieux connaître nos contemporains mais bien plutôt sans doute l'infailible moyen de nous mieux connaître nous-mêmes – et de nous faire apprécier si nous le méritons.

Car, avant toute chose, j'en fais une question individuelle.

Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes – et nous finissons par nous oublier à force de nous cacher et de mentir. Car nous n'arrêtons pas de mentir les uns et les autres.

Nous mentons par besoin quelquefois, souvent par habitude, et la

plupart du temps pour qu'on nous rende la pareille.

Certains d'entre nous se font une mentalité comme ils se font une tête – car les gens se font des têtes – comme les sauvages – mais moins originales.

Or, l'homme qui est obligé de se faire une tête pour remplir une fonction dans la vie prouve surabondamment qu'il n'est pas à sa place et que, cette fonction, il l'a usurpée sciemment – puisqu'il se trouve dans la nécessité d'y conformer son physique pour y justifier sa présence.

Il n'est pas niable qu'un homme qui se fait une tête se fait du même coup une mentalité qui ne peut être qu'un mensonge – et un mensonge particulièrement odieux puisqu'il est conscient.

Je me méfieraient d'un docteur qui se serait fait une tête de médecin.

Les gens sincères sont aussi rares que ceux qui laissent pousser indéfiniment leur barbe et leurs cheveux sans modifier leur direction.

Ce qui se passe est étrange à la minute même où l'on se met au travail.

Bien heureux est celui qui laisse aller sa plume au gré de sa pensée.

Celui-là seul, je l'aime et je peux l'admirer.

Mais les autres ! Comme je les trouve différents de celui-là !

Je crois que chez eux la prétention vient tout d'abord prendre la place du naturel. Les hommes qu'ils sont en réalité s'effacent devant ceux qu'ils voudraient être. Et c'est bien là, d'ailleurs, la plus stupide manifestation qui soit de la prétention – car vouloir être un autre homme que celui que l'on est, n'est-ce pas sottement avouer la piètre opinion que l'on a de soi-même ?

Savoir pertinemment que l'on est faible et se dire : « Si j'étais fort, qu'est-ce que je penserais en ce moment ? » et se mettre à penser comme si on était fort et croire que cela peut donner quelque chose de bien – quelle folie !

Il y en a même qui vont jusqu'à se demander ce qu'ils diraient dans telle circonstance s'ils avaient de l'esprit !

C'est d'ailleurs pour cette raison que tant de pièces drôles sont si tristes.

Le naturel, cette qualité fondamentale si précieuse et si rare, est bien certainement la moins répandue qui soit.

Et, hélas ! le naturel ne revient au galop que dans la vie courante – et pas dans l'art. D'ailleurs, il ne revient peut-être que si on le chasse et non pas si on l'étouffe.

Que d'écrivains médiocres nous amuseraient s'ils se contentaient de nous révéler les insurmontables difficultés qu'ils ont à vaincre quand ils veulent écrire.

Remarquez bien que je ne conteste pas la nécessité de certains pieux mensonges – aumônes dues à ceux qui souffrent. Il ne s'agit pas

non plus de se conduire comme des goujats et de s'écrier au milieu d'un repas qui nous est offert : « Je trouve que la viande n'est pas fraîche ! »

D'ailleurs, c'est bien simple, il ne s'agit pas de dire la Vérité. Car la vérité qui est bonne à entendre n'est jamais bonne à dire pour cette raison qu'on n'est jamais sûr de la connaître.

Et ce que je voudrais, ce qui serait, je crois, le rêve, ce serait que les gens fussent eux-mêmes pendant huit jours.

Oh ! je sais bien que c'est impossible, mais je le voudrais tout de même !

Car si jamais la chose se faisait, on connaîtrait les gens tels qu'ils sont et l'on pourrait enfin leur assigner la place qui leur est réservée sur la terre. Je le voudrais pour eux-mêmes autant que pour les autres car ils seraient bien plus heureux s'ils étaient à leur place. Ils y seraient à l'aise et cesseraient d'occuper des places dont les titulaires véritables sont injustement privés.

Je ne sais pas ce qu'on fera de moi le jour où mon idée sera adoptée – mais je connais une demi-douzaine d'individus qu'on enverra au bagne et une belle poignée de gens de théâtre qui seront dirigés vers la province en train spécial traîné par deux locomotives dans le cas où l'une d'elles viendrait à s'abîmer.

*

ARTICLES POUR FUMEURS

Article premier

Le tabac est un poison.

Article II

Tant pis !

Article III

Entre autres vertus, le tabac donne à celui qui fume une très grande indulgence dont bénéficie celui qui ne fume pas.

Le fumeur, en effet, laisse à ses contemporains toute leur liberté et il ne se plaindra jamais de ce que devant lui l'on ne fume pas.

La réciproque à ce sujet se fait, hélas ! tirer l'oreille.

Article IV

Vous avez parfaitement le droit de dire à un fumeur qu'il fume trop – s'il fume votre tabac.

Ne fumez pas le tabac des autres sous prétexte que vous ne fumez pas.

LA CIGARETTE

Petite amie, je t'aime !

Tu es fine, mince, propre et blonde. Tout de blanc habillée, tu as bien l'air de sortir d'une boîte. Tu es silencieuse et docile et je t'allume quand je veux !

Tu parfumes l'endroit où je travaille et le chemin que je parcours – car il ne me semble pas que je puisse me passer de toi et partout où je vais tu m'accompagnes – et tu me grises un peu, sans cesse...

On m'a souvent fait des reproches à ton sujet. On m'a dit que tu me faisais tourner la tête et que tu finirais par me faire perdre la

mémoire !

Ah ! Grands dieux, si c'était vrai !... Je n'aime pas les souvenirs.

Fais-moi tout oublier – je ne t'oublierai jamais !

Si je pensais que je te dois mon insouciance dans la vie, je ne t'en aimerais que davantage !

Je t'ai consacré deux doigts de la main gauche. Et j'ai tellement pris l'habitude de sentir ta douce chaleur qui augmente à chaque instant, tellement, vois-tu, que ces deux doigts me semblent inutiles et réellement gauches quand tu n'es pas entre eux. C'est là que tu vis et que tu te consumes doucement – à ma volonté.

Mais si je t'aime ainsi, n'est-ce pas que tu m'aimes également et que tu es bien entre mes doigts qui te caressent constamment sans jamais te meurtrir ?

Je suis sûr que tu m'aimes puisque, lorsque je me sépare de toi un instant et que je te pose quelque part, tu profites de ce que j'ai le dos tourné pour faire un peu de mal et tâcher de mettre le feu !

Et puis, avoue que tu es jalouse ?

Je suis sûr aussi que tu es jalouse, puisque, lorsque je prends une femme dans mes bras, tu fais tout au monde pour la brûler un peu afin que brusquement elle s'éloigne de moi.

D'ailleurs, tu n'attends même pas qu'elle soit dans mes bras et ta jalousie se manifeste aussitôt que je veux lui parler de trop près – tu la prends tout de suite à la gorge et tu la fais tousser – et, petite hypocrite, tu laisses accuser le vent !

Avoue-moi que tu m'aimes et que tu es jalouse..., dis... avoue... écris... écris un « oui » fugitif... écris-le dans l'air en fumée bleue puisque c'est ton langage... dis-moi que tu aimes savoir que tu es le parfum de ma vie... Pourquoi fais-tu monter si droite ta fumée ?... Dis-moi que tu aimes ma bouche et que je sais comment te prendre avec mes lèvres... Dis... me suis-je trompé ? M'aimes-tu ? Cesse de dessiner une fleur dont la tige flexible est trop longue... M'aimes-tu ?

Ah ! enfin...

Je viens de voir enfin nettement la première lettre du mot « oui »...

LE CIGARE

Un bon cigare est un événement heureux dans la vie d'un homme.

Le cigare donne à ceux qui sont pauvres l'illusion de la richesse. Il en donne l'assurance à ceux qui sont fortunés – et il la leur renouvelle à chaque cigare nouveau. Il faut renouveler ses assurances.

On passe les cigares...

Le moment est grave et ceux qui en prennent n'hésitent pas. Je veux dire par là qu'ils n'hésitent pas à en choisir un. Ils n'hésitent pas

à hésiter entre un gros court ou un grand mince. Car si l'invité est un personnage d'une discrétion extrême et incompréhensible lorsqu'on lui propose une tasse de café qui doit bien coûter 25 ou 30 francs, il n'est plus du tout le même en présence d'un cigare qui vaut 250 francs.

Enfin le choix est fait – et le plaisir a commencé.

D'abord, on s'imagine volontiers qu'on a choisi le meilleur cigare de la boîte – première sensation fort agréable. La forme de l'objet, sa taille et sa couleur ont guidé votre choix et c'est en connaisseur que vous l'avez palpé. Ensuite vous l'avez humé délicieusement. Puis vous en avez constaté la sécheresse en le portant à votre oreille – en pensant, bien entendu, qu'on remarquerait ce geste.

Vos sens et votre orgueil sont déjà flattés et ravis et pourtant le cigare n'est pas allumé !

Attention !

De grandes choses se préparent...

Vous venez de couper ou de perforer le bout du cigare avec soin – ou bien encore avec vos dents vous l'avez déchiré d'un coup sec et vous vous en êtes négligemment débarrassé sur le veston de votre voisin ou sur le tapis du salon. Ce qui tend à prouver à la fois une éducation imparfaite, une grande habitude du cigare ou un tempérament d'artiste tout simplement.

Enfin... l'allumette... et l'allumette tout entière y passe...

Et, dès les premières bouffées, votre visage a exprimé une satisfaction puérile, un contentement de soi que vous ne parvenez pas à dissimuler.

Ah ! que la vie est belle, n'est-ce pas ?

Le cigare tient dans votre main une place importante et dont vous êtes fier.

Vous vous appliquez à lui conserver la position semi-verticale propice à la conservation probable de la cendre – et, lorsque vous le portez à vos lèvres, avec infiniment de précautions, vous l'accueillez par un baiser délicat de bon nègre – et c'est en louchant un peu que vous le tédez !

Au bout de dix minutes, vous êtes assez intime avec votre cigare pour pouvoir le pincer entre vos dents et l'y conserver – tout en le surveillant, bien entendu.

Cette liberté que vous rendez à votre main vous permet de prendre une part plus active à la conversation. Car c'est pour vous une véritable joie, n'est-ce pas, de pouvoir contredire, ayant mis vos deux mains dans vos poches, un interlocuteur qui, lui, ne fume pas, cependant que la place occupée maintenant par votre cigare vous oblige à découvrir un peu vos maxillaires, ce qui donne à vos propos une valeur particulière et un mordant inaccoutumé !

Pourtant, méfiez-vous. Ne dites sèchement ni le mot « oui » ni le

mot « non » – car vous risqueriez alors de faire tomber dans votre café ou sur votre gilet dix minutes de cendre accumulée avec tant de patience et de précautions. Vous seriez en outre ridicule, et vous vous seriez bêtement supprimé le plaisir délicieux de pouvoir déposer volontairement cette cendre tout à l'heure au bord d'un cendrier, après l'avoir refroidie pendant un instant au creux de votre main.

D'ailleurs, je vous conseille de ne pas conserver trop longtemps votre cigare entre vos dents. Vous risqueriez en parlant de vous énerver, de l'oublier peut-être et de le laisser éteindre – ce qui serait une faute grave ! – et, l'ayant déplacé sans cesse, d'une commissure à l'autre, vous finiriez par en transformer le bout en une ignoble chique dont vous seriez honteux.

La fin d'un cigare est une chose triste. Et je méprise ceux qui la prolongent trop.

Si la naissance d'un enfant de génie ressemble à la naissance d'un enfant idiot, la fin d'un corona ressemble étonnamment à la fin d'un cigare de huit sous.

Cela ne sent pas très bon, et si vous ne crachez pas sans cesse, vous en avez du moins constamment envie – et ça se voit parfaitement. On imagine le jus marron dont vous n'osez pas vous défaire et qui vous incommode. Votre conversation devient amère et l'air important que vous prenez pour dissimuler votre malaise n'est en somme qu'une affreuse grimace.

Et ma foi, tenez, tant pis... je préfère vous voir prendre un second cigare ! Prenez... prenez... jetez ça, cher ami, allez... ne continuez pas ce mégot qui m'écœure autant que vous !...

LA PIPE

Les Anglais fument la pipe par atavisme ; les Allemands parce que ça fait plus de fumée que le cigare et que la cigarette et puis parce que ça sent mauvais ; les peintres fument la pipe parce que c'est commode ; les pauvres parce que c'est économique ; les jeunes gens parce qu'ils croient que c'est chic, et les gens chics fument la pipe parce qu'ils croient que ce n'est pas chic et que c'est assez chic de faire une chose pas chic.

Et puis, enfin, dans chaque corps de métier, dans chaque monde, il y a une dizaine d'hommes qui adorent fumer la pipe.

Mais je n'ai pu observer que ceux qui ont fumé la pipe devant moi et ceux-là ne m'ont jamais donné l'impression que c'était le goût du tabac qui les incitait à agir de la sorte.

Il m'a plutôt semblé qu'ils y étaient poussés psychologiquement et que leur désir de fumer la pipe était périodique.

Si je ne me trompe pas, il y a un âge où on aime la pipe, ou plutôt certains âges, il y a des endroits où on aime à fumer la pipe, il y a des moments où c'est particulièrement agréable. Pendant huit jours on fume la pipe – c'est un peu comme si, pendant trois jours, on ne se rasait pas. Ça repose. On cause avec Anatole France et c'est merveilleux – c'est le corona des coronas ; mais ce n'est pas désagréable non plus de bavarder avec le jardinier – c'est la pipe !

Oui. Oh ! je comprends bien son charme. C'est la vieille camarade avec qui on ne fait plus l'amour, c'est de la tendresse de tout repos, c'est un peu de médiocrité volontaire, ça s'éteint, ça se tasse et ça se rallume – et on la secoue, et on lui cogne doucement le front au bord de la cheminée, et la cendre tombe et les souvenirs évoqués s'effacent – et on la met dans sa poche et on l'oublie – et on la retrouve – et puis c'est à soi – et puis on est le seul à en aimer l'odeur... et puis enfin, même si on est riche, ça ne coûte pas cher !

LA PRISE

Ah ! jadis !

Autrefois !

1830 !

C'était charmant !

Le joli geste, du revers de la main sur le jabot !...

Eh ! bien, mettez-vous un jabot et achetez-en – il y en a toujours.

Mais surtout ne m'en offrez pas !

LA CHIQUE

Les marins d'eau douce ne peuvent pas chiquer – ils n'auraient pas la place de cracher.

Pour chiquer tranquillement il faut l'océan et ne pas trop s'approcher des côtes. Mais ce n'est pas tout – en plus, il faut aimer cela.

LE NARGHILEH

Tout le monde a essayé une fois – et tout le monde a trouvé ça délicieux et supérieur à toute autre façon de fumer.

Comment se fait-il que personne n'ait recommencé ?

L'OPIUM

Les Européens qui fument de l'opium me font penser aux Chinois qui portent des chapeaux melon.

LE HACHISCH

Les Européens qui fument du hachisch me font penser aux Arabes qui se mettent en smoking.

LES PORTE-CIGARETTES

Je ne les trouve jamais assez grands. Et, quand ils peuvent contenir les cigarettes dont j'ai besoin, ils sont trop gros dans ma poche.

Je n'ai jamais perdu une boîte de cigarettes – j'ai perdu tous mes porte-cigarettes ou bien je les ai donnés parce que la fermeture ne fonctionnait plus.

LES FUME-CIGARETTES

Je supplie mes amis de ne plus m'en donner. J'en ai trop, j'en ai partout, je ne sais plus où les mettre.

J'en ai eu un magnifique, en ambre vert, long comme ça... La vie m'était devenue intolérable.

Il m'était extrêmement difficile d'y faire entrer mes cigarettes. J'étais obligé de retirer un peu de tabac et d'amincir la cigarette pour l'introduire dans l'ouverture. C'était long à faire et c'était ennuyeux et lorsque enfin j'y parvenais, la cigarette avait un air triste, le papier en était un peu déchiré et elle n'était pas droite. Tant pis, je l'allumais... mais à la troisième bouffée, généralement, elle tombait – et tout était à recommencer. C'était moins commode avec une cigarette allumée et je me brûlais. Pourtant, je parvenais à la remettre à sa place, mais je ne la terminais jamais sans avoir à refaire ce travail. Et puis je me cognais partout et je devais faire attention aux portières des voitures, aux objets sur les cheminées, et, en général, à tous les angles.

Enfin, phénomène qui prouve une fois de plus la malignité des choses, cette cigarette que j'avais eu tant de difficulté à faire tenir pendant que je la fumais, il m'était impossible de la retirer lorsqu'elle était finie ! Je devais me servir de mon épingle de cravate que j'ai brisée un jour en l'employant ainsi.

Mais tout a une fin et, le 15 octobre 1917 – il y a des choses qu'un fumeur n'oublie pas ! – j'ai eu la joie de briser à jamais ce superbe cadeau qui m'avait empoisonné l'existence pendant trois mois.

LE BRIQUET À MÈCHE D'AMADOU

Moi aussi j'en ai un.

Mais je n'y touche plus depuis le jour où l'ayant remis encore enflammé dans ma poche, j'ai brûlé la doublure de mon veston, mon pantalon, mon caleçon et un petit morceau de peau m'appartenant personnellement.

Je n'aime pas ce serpent mol et roux qui met des vers luisants dans sa chevelure.

LE BRIQUET AUTOMATIQUE

M. Larousse vous offre une définition du mot automatique qui traduit parfaitement l'opinion que j'ai du briquet en question.

Automatique : qui s'exécute sans la participation de la volonté.

J'ai cru m'apercevoir en effet que la volonté n'était qu'un bien faible facteur lorsqu'il s'agissait d'enflammer l'un de ces briquets.

LA BLAGUE À TABAC

Je ne comprends pas qu'un homme se serve de cela devant une femme.

LE POT À TABAC

Je n'ose pas mettre le nom d'un de mes amis, tout simplement – et pourtant je suis sûr que cela vous ferait rire – mais je n'ose pas !

LE PAPIER À CIGARETTE

Je n'ai rien trouvé à dire sur le papier à cigarette.

LES ALLUMETTES DE LA RÉGIE

Oui, je sais bien... on les rate !... Mais c'est peut-être injuste de toujours les accuser, elles !

Nous ne savons peut-être pas comment les prendre.

Moi, je les aime, tout imparfaites qu'elles sont – et je les préfère à tous les briquets du monde.

Et puis – ça, on en est sûr – les allumettes suédoises sont françaises ! J'aime leur petit corps rose et leur tête blonde, j'aime leur froideur et leur réserve. En voilà qui ne s'enflamment pas et qui n'en font qu'à leur tête !

Et comme elles sont taquines !

Quand on en possède une boîte toute pleine, on peut en prendre une au hasard, on est sûr de ne pas la rater ; mais si par malheur on

n'en a qu'une, elle ratera sûrement !

L'ALLUMETTE DITE DE CUISINE

Pffff !... Je ne peux pas la souffrir !

L'ALLUMETTE-BOUGIE

Celles-là, coiffées d'un bonnet phrygien, ce sont de vraies révolutionnaires, elles ratent toutes – ou bien elles s'allument toutes à la fois dans la poche. Quand la boîte est usée, il en reste toujours une, dans le coin, placée sous l'élastique et qui refuse obstinément de sortir. Vous serez obligé de casser complètement la boîte pour l'avoir – mais ne vous donnez pas cette peine, elle ratera comme les autres.

Parmi les allumettes-bougies, on trouve souvent des sœurs siamoises – deux têtes sous le même petit bonnet rouge.

LE PETIT MACHIN EN POILS BLANCS POUR NETTOYER LES PIPES

J'aime beaucoup ce petit vieillard coiffé en brosse, propre et flexible – oui, avant, je l'aime beaucoup.

Mais après... quand on s'en est servi !

Pourquoi se fait-il alors la tête de Courteline ? De Courteline que j'aime, lui, avant, après, toujours.

SORTE DE CONCLUSION

Le tabac est pour moi un guide très sûr.

Tant que je peux fumer je suis bien portant.

Quand je jette une cigarette qui n'est pas terminée, c'est que ça ne va pas bien.

Tant que je ne fume pas, je reste à la diète et je cesse de travailler.

Quand je sens de nouveau le désir de fumer, c'est que ça va mieux.

Et lorsqu'il m'arrive, ayant une cigarette dans la main, d'en allumer distraitemment une autre, c'est que le travail en train sera réussi !...

Le jour où j'avouerai que le tabac m'a fait du mal...

*

**

DE L'AUTOMOBILE

Je continue à partager l'opinion de ceux qui disent que si le chemin de fer avait été inventé après l'automobile, personne ne voyagerait en automobile.

Ah ! qu'on prenne sa voiture pour aller à Versailles ou bien à Rambouillet, je l'admets, bien entendu, mais qu'on mette trois jours pour aller de Paris à Monaco, qu'on couche dans deux hôtels qui ne sont pas toujours ceux dans lesquels on avait décidé de passer la nuit, cela je ne le comprends pas.

Ce n'est pas seulement l'inconfort de l'auto qui me déplaît et me fatigue, c'est l'état d'esprit dans lequel vous met ce sport qui me paraît surtout déplorable.

D'ailleurs les gens moyens ne pensent qu'à leur moyenne.

Ils sont venus de Paris à La Bourboule en six heures et si « leur moyenne » ne vous fait pas pousser de grands cris, ils vous expliqueront que c'est l'heure qu'ils ont perdue à déjeuner qui les a retardés. Car les automobilistes, les vrais automobilistes considèrent volontiers que l'heure qu'ils ont passée à table a été une heure perdue. Cette heure délicieuse, ce merveilleux prétexte à effleurer cent mille sujets différents, ils la méprisent. Est-ce que plus d'un sujet les occupe, les passionne ? Ils n'en ont qu'un : leur moyenne.

L'automobile rend idiot.

Comprenons-nous. Les gens qui vont en automobile restent ce qu'ils sont – mais les gens qui font de l'automobile deviennent idiots. Ils ne sont pas de voyages, ils ne visitent pas la Bretagne ou la Provence : ils font la Bretagne ou la Provence.

Regardez un homme qui « fait de l'automobile », s'il va de Toulouse à Marseille, il n'a pas l'air d'aller à Marseille, il a l'air de fuir Toulouse.

L'homme qui conduit sa voiture établit une moyenne. Il fait la chose la plus inutile, la plus dangereuse, la plus stupide, la moins significative qui soit, la plus décevante, celle dont il ne reste vraiment rien et qui plus qu'aucune autre s'en va en poussière. Il fait de la vitesse. Tous les goûts sont dans la nature. X... pendant son été peut faire de la peinture, Y... peut faire du tennis, Z... peut faire de la marche. Le premier perfectionne son goût, le second exerce son adresse et le troisième fera du bien à sa santé. Mais que pensez-vous de celui qui, pendant ses vacances, se serait contenté de faire de la vitesse ?

Quand on ne veut pas travailler il y a bien des choses à faire qui, bien qu'elles soient d'un agrément très secondaire, sont pourtant encore capables de vous orner la cervelle et de vous redonner la force physique. Et le repos lui-même a son charme et son utilité, mais la vitesse ! Cette idée tout à coup de se mettre à aller vite, à aller vite d'un point à un autre, d'où qu'on parte, où qu'on aille et quels que soient les lieux que l'on traverse !

Et je ne parle pas du point d'honneur stupide du monsieur qui ne veut pas se laisser dépasser sur la route. Et du danger mortel qu'on fait courir à ceux qui vous ont imprudemment confié leur existence.

Ils font de la vitesse.

Et c'est qu'ils en parlent comme d'une chose existante, palpable, ils disent : « ma vitesse... » – « la vitesse que j'ai faite... ». Et ils la qualifient de merveilleuse, de régulière. Ils s'en souviennent avec orgueil, avec attendrissement alors qu'ils viennent de faire, en vérité, la chose la plus éphémère du monde et dont il ne peut rester rien.

Réflexions de quelqu'un qui conduit sa voiture

I

On est en droit de se demander si les citadins qui continuent à employer des animaux pour tirer leurs véhicules ne sont pas des entêtés, des originaux, de méchantes gens qui détestent les bêtes ou de simples déments.

D'ailleurs, le cheval, disons-le, au risque même de contrarier bien des personnes, le cheval, « ce fier et fougueux animal », a je ne sais quoi de préhistorique qui disparaît un peu quand il porte un spécimen humain sur son dos, mais qui s'accuse étrangement quand il voisine avec des capots de voitures automobiles.

Aux champs ses proportions sont belles et quand il tire la charrue nous l'admirons. Quand il porte un soldat nous le trouvons superbe et nous le trouvons beau quand un jockey le mène – mais quand il traîne un fiacre, il n'est que pitoyable. Et quand il « porte en ville » du charbon, des denrées ou des pierres, il est anachronique.

Oui, « ce fier et fougueux animal » n'a plus l'air aujourd'hui, dans les rues, que d'une grande bête et cette « noble conquête de l'homme » ne méritait pas un pareil destin.

II

Une femme qui conduit, c'est charmant ; la petite main gantée qui sort de la portière et qui a l'air de demander si gentiment la permission de tourner, c'est délicieux – mais c'est surtout délicieux si elle est seule, cette femme. Si elle est seule, on se demande : « Où va-t-elle ? » – Si elle est avec une amie, on s'inquiète : « D'où viennent-

elles ? » – Mais si près d'elle il y a un homme, ce sont d'autres questions que l'on se pose alors : « Est-ce qu'il est malade ? – Qui paye l'essence ? – Est-ce qu'on le sert le premier à table ? »

D'ailleurs le monsieur qui est conduit par une dame a toujours un peu l'air ennuyé. Et je conseille aux hommes dont les femmes conduisent d'adopter l'attitude effrayée d'un monsieur qui pour la première fois vient de confier en tremblant le volant de sa voiture – et sa vie ! à celle qu'il aime. De la sorte, il fera peur à tout le monde, ce qui sera déjà un avantage, car les gens, prudemment, s'écarteront pour les laisser passer – et, de plus, il aura l'air de quelqu'un qui, personnellement, connaît l'art de conduire, puisqu'il est capable de l'enseigner.

III

Dans les rues, il y a des voitures – et cela, c'est tout naturel ! – mais il y a aussi des personnes qui vont à pied – et cela, ce n'est pas tout à fait naturel. Cependant il convient de faire une importante distinction entre les piétons et les personnes qui vont à pied d'un point défini à un autre point défini.

Celles-ci ne font rien que de normal, en somme – tandis que le piéton est un individu tout à fait particulier. Il ne va nulle part – mais, en revanche, il est partout, partout où il ne devrait pas être.

C'est un être diabolique, qui possède une mentalité tout à fait singulière. C'est une sorte d'ennemi, une espèce de microbe qui vit dans les artères et qui a été créé et mis au monde pour rendre la circulation difficile.

Le piéton, comme son nom l'indique, ne marche pas : il piétine. Il piétine et passe sa vie entière à traverser les boulevards, les places, les avenues et les rues. Quand il est fatigué, il cherche un endroit où il y a déjà une agglomération causée par un accident ou par des réparations tardivement apportées aux chaussées et il vient augmenter le nombre infini des badauds. Le piéton, en vérité, c'est l'individu dont la fonction naturelle est d'empoisonner la vie de ceux qui possèdent des automobiles. Par exemple, il attendra patiemment au bord d'un trottoir l'arrivée d'une voiture pour enfin traverser.

Il ne craint pas d'être écrasé, car il se sait invulnérable. En effet, on n'écrase jamais de piéton. Ce qu'on écrase, hélas ! parfois, ce sont de pauvres gens distraits ou maladroits ou follement imprudents.

Le piéton, lui, sait traverser. Il est la cause de la plupart des accidents, mais il n'en est jamais la victime. Son but, son rêve est d'être égratigné par le pare-chocs ou par l'une des ailes d'une voiture dite de luxe. Car on a bien la sensation que le piéton, quand il traverse, a, dans sa poche, ses papiers d'identité tout prêts et bien en règle.

LE JEU

J'ai cru m'apercevoir que, pour bien se rendre compte du physique d'un homme, il faut le voir dormir.

Je m'aperçois que, pour bien se rendre compte du caractère d'un homme, il faut le voir jouer.

Dans ces deux cas, l'individu qu'on examine perd instantanément tout ce qui est factice.

On se trouve en face de la vérité.

À ce propos, je conseille au jeune marié de s'endormir le second pendant les premiers jours.

Avec un égale franchise, avec une promptitude semblable, le jeu dévoile à l'indiscret qui s'en amuse le caractère le plus savamment dissimulé.

Autour d'une table de baccara ou de roulette il y a deux sortes de personnes : les joueurs et les pas-joueurs.

Les premiers jouent pour le jeu, les seconds pour s'amuser.

Ils ne sont pas joueurs. Ils ignorent cette volupté spéciale et complète, la plus complète qui soit peut-être.

Le joueur l'éprouve, et cette sensation a cela de particulier qu'elle se manifeste sans concours extérieur.

La boisson, l'opium et la morphine apportent à ceux qui s'y sont adonnés l'illusion d'un bonheur longuement souhaité, une libération momentanée, une quiétude passagère. Mais à quel prix ! C'est l'abandon de soi-même. C'est le renoncement à la vie. Ces passions là sont lâches.

Se piquer à la morphine, c'est vouloir fuir. Fumer l'opium, c'est se perdre. Boire, c'est se quitter.

Tandis que jouer, c'est courir après soi. C'est se chercher.

J'aime le jeu – et j'aime le jeu non point seulement parce qu'il donne le goût du risque, mais bien plus encore parce qu'il est un témoignage de confiance – de confiance en soi tout d'abord, et de confiance aussi dans la vie, dans le Destin – car le hasard, à mes yeux, n'est pas autre chose que le Destin, et le Destin, pour moi, c'est le Bon Dieu. Je ne suis donc pas éloigné de penser qu'être joueur, c'est croire en Dieu.

Le jeu, vilipendé par ceux qui ne jouent pas, n'est pas du tout ce qu'ils en disent.

Ce que les gens qui ne jouent pas ne savent pas, ce qu'ils ignorent, ce sont les bienfaits du jeu. Ses inconvénients, je les connais comme

eux. Certes, c'est un danger, mais qu'est-ce qui n'est pas un danger dans la vie !

Or, il ne faut pas contester l'influence excellente que le jeu peut avoir sur le moral. L'homme qui vient de gagner 1 000 francs, ce n'est pas un billet de 1 000 francs qu'il a gagné – c'est la possibilité d'en gagner cent fois plus.

Il n'a pas gagné 1 000 francs – il a gagné !

Quand il perd 1 000 francs, il n'a perdu que 1 000 francs, il n'a perdu que 1 000 francs. Quand il les gagne, il a gagné les premiers 1 000 francs d'une fortune incalculable. Tous les espoirs lui sont permis – et voyez cette confiance en lui qu'il a, c'est magnifique ! En amour, en affaires, pendant vingt-quatre heures, il va tout oser – et ce début d'une fortune, dû au hasard uniquement, peut le mener à la fortune véritable.

On dit du jeu que c'est un vice.

C'est possible.

Mais je me méfie toujours un peu des assertions qui ne sont pas devenues des proverbes.

Qu'on dise que l'excès en tout est un défaut, j'y consens volontiers. Mais si l'excès en tout est un défaut, ne pas jouer du tout, cela devient un défaut puisque c'est excessif.

D'abord qui a dit que le jeu était un vice ?

Un avare probablement.

Comment, nous mettrions tous les jours en jeu notre santé, notre bonheur, et nous hésiterions à compromettre une parcelle de notre avoir monétaire – ce serait attacher à l'argent vraiment trop d'importance !

On se ruine au jeu ?

Qui se ruine au jeu ?

Ceux qui ne sont maîtres ni de leurs passions, ni de leurs nerfs.

Donc les imbéciles, les faibles, les hésitants, les incapables. Entend-on jamais dire qu'un homme éminent se soit ruiné au jeu ? Jamais. Or, la plupart des hommes éminents sont joueurs. Ceux qui se ruinent au jeu se seraient ruinés dans leurs affaires ou bien avec les femmes.

Pourquoi voudriez-vous qu'il n'y eût pas au jeu des imbéciles aussi, puisqu'il y en a partout ?

C'est immoral ?

Et l'on encourage les courses de chevaux, on tolère la Bourse des valeurs – dont on ne peut pas toujours dire que ce sont des jeux de hasard.

Le jeu ne guérit rien ?

Allons donc !

Il guérit du jeu et il est seul à pouvoir le faire.

Qu'est-ce que vous pouvez lui demander de plus !

J'ai peut-être des défauts – qui n'en a pas ! – mais, il est une qualité qu'on ne peut pas me contester, c'est la fidélité. Depuis trente ans que je joue à la roulette, je joue toujours les mêmes numéros : le 35, le 3, le 26, le 0 et le 32.

On appelle cela « jouer les voisins du zéro ».

Et je les joue pour deux raisons. Ou bien parce que l'un d'entre eux vient de sortir, ou bien parce qu'aucun d'eux ne vient de sortir.

Oui, ou bien je me dis : « Puisque l'un d'eux vient de sortir, c'est qu'ils sont en train de sortir. Profitons-en ! » – ou bien, je me dis : « Ils ne sont pas encore sortis, donc cela va être à eux maintenant de sortir. Profitons-en ! »

Et voilà trente ans que je me tiens ce raisonnement stupide. Je dis qu'il est stupide parce que voilà trente ans que je perds au jeu avec une régularité pour ainsi dire méthodique.

Je dois donner à ceux qui m'observent l'impression d'un homme qui joue à qui perd gagne.

Je ne me crois pas plus bête qu'un autre, mais je n'ai jamais vu quelqu'un jouer plus bêtement que moi. Je me le répète sans cesse. Quand je suis seul avec moi-même, je m'injurie – et chaque fois je me fais la promesse formelle d'abandonner ces cinq numéros fatidiques. J'arrive à la table de jeu absolument décidé à jouer le 14, le 31, le 7, le 18 ou le 30 – et, à la dernière seconde, j'annonce : « le 0, le 3, le 26, le 32 et le 35 » – le croupier docilement place mes pièces, en me souriant comme on sourit à un garçon atteint d'une maladie incurable.

Ce qui me console, c'est que je ne suis pas seul à jouer comme un idiot.

Nous sommes nombreux qui cherchons à nous substituer ainsi au Hasard – fous que nous sommes !

L'an dernier, j'ai observé dans un casino un homme extraordinaire. C'est un professeur de roulette.

Oui, il donne des leçons de roulette comme il donnerait des leçons d'anglais ou des leçons de piano.

Il apprend à jouer à la roulette aux autres, comme si ses élèves, un jour, à force de bien travailler, pouvaient arriver à très bien jouer à la roulette.

Je n'ai pas pris de leçons avec lui, mais je m'imagine qu'il est une question qu'il doit éviter de soulever, c'est la question du gain. Je pense que pour un professeur de roulette, le principal n'est pas de gagner mais plutôt de bien jouer.

Il doit prétendre même qu'il est préférable de perdre en jouant bien que de gagner en jouant mal.

Pour un mathématicien de cette espèce, je suis convaincu que les probabilités ont un charme beaucoup plus grand que les certitudes.

Souvent je l'ai vu jouer. Voici comment la chose se passait.

Il avait une secrétaire. C'était sa nièce ou sa cousine ou sa maîtresse, je l'ignore. Elle devait avoir une vingtaine d'années et lui, je pense qu'il frisait la soixantaine.

Il s'installait à une table inoccupée. Et je dis bien qu'il s'installait, car il sortait de sa poche une assez grande quantité de papiers. Il y avait des « permanences » et d'interminables listes de numéros allant de 0 à 36.

Toutes les suppositions, il les avait faites, tous les coups possibles, il les avait prévus.

Il avait le visage du monsieur qui a la tête bourrée de chiffres. La maîtresse, la cousine ou la nièce se tenait entre la table de roulette où l'on jouait et la table du professeur. Elle venait lui dire à l'oreille le numéro sortant, puis elle s'en retournait.

Alors, notre homme commençait une série d'opérations. Il multipliait ce numéro par huit, l'additionnait avec le précédent, le divisait par sept, puis il rappelait sa nièce, lui remettait dix francs en lui disant : « Mets ça au 24. » Et son visage était l'expression même de la confiance absolue. Il allait toucher le 24. Le 24 ne pouvait pas ne pas sortir – et, dans un instant, sa cousine, sa nièce ou sa maîtresse allait lui apporter trente-cinq fois 10 francs.

La bille tournait, tournait, puis, dans un silence relatif, le croupier annonçait :

— Le 31.

Notre homme avait alors une mimique inouïe. Il écarquillait les yeux, il écartait les bras et il murmurait :

— Comment le 31... mais ce n'est pas possible... après le 14... voyons, voyons, voyons... qu'est-ce qui s'est passé... c'est inadmissible !

Et il paraissait mettre en doute d'abord l'honnêteté du croupier, puis la probité de la maison et enfin l'existence de Dieu.

La chose se renouvelait pendant une heure ou deux, et il lui suffisait de toucher un numéro plein tous les deux ou trois jours pour lui redonner une confiance absolue dans le système dont il était l'inventeur.

Eh bien ! cet homme, je l'observais et j'en souriais sans m'apercevoir que mon système à moi n'était pas plus intelligent que le sien.

Lorsqu'il y a deux ans, j'ai constaté que ce système m'avait entraîné dans des pertes assez importantes, j'ai voulu remédier à cet ennui qui m'arrivait et je me suis fourré dans la tête cette idée que je devais sinon gagner au jeu, du moins ne pas y perdre.

J'y suis arrivé : j'ai fait un film sur le jeu – et si ce film a du succès, je finirai par considérer que toutes les heures que j'ai passées autour du tapis vert, je les consacrais au travail, à la documentation qui

m'était nécessaire.

Même, je vais plus loin encore, car il faut être logique dans la vie : tout cet argent que j'ai perdu, je vais avoir le droit de le soustraire de ma déclaration d'impôts en le faisant figurer à la rubrique « Frais professionnels ». Je n'ai donc pas à insister sur les avantages considérables que le jeu aura eus pour moi.

*

**

CONFÉRENCE SUR LA CARICATURE ET L'IMITATION

Mesdames et messieurs.

La causerie que je devais vous faire aujourd'hui sur la caricature et l'imitation... hélas ! va bien avoir lieu tout de suite.

[...]

Allons, vous me faites bavarder inutilement, je commence. Et je vais tout de suite vous faire entrer dans le vif du sujet. Ça me coûtera ce que ça me coûtera, tant pis.

La caricature n'est pas un art secondaire pour cette simple raison que ce n'est pas un art.

Ce n'est pas un art et ce n'est pas non plus un métier, c'est un don.

C'est un don parce qu'on ne peut pas apprendre à faire des caricatures.

Forain n'en a jamais réussi aucune, Caran d'Ache non plus.

Et la caricature n'est pas un métier parce qu'un très bon caricaturiste n'a pas plus de quatre ou cinq années d'existence. Et si ce n'est pas un bon dessinateur, s'il ne peut pas se renouveler, il est fini.

En cinq ans on a fait tout le monde, on a même refait tout le monde – une dizaine de fois au moins.

Cappiello – je peux le nommer, puisque depuis qu'il ne fait plus de caricatures, il couvre d'excellentes affiches les murs de Paris – s'est brusquement arrêté, après avoir brillé dans tous les journaux pendant cinq ans, parce qu'il ne voulait pas refaire ce qu'il avait une fois déjà si bien réussi.

Sem, c'est un cas différent, il dure plus longtemps pour la raison suivante : non seulement il a caricaturé tous les gens de théâtre, mais aussi les gens du monde, les habitués des courses, du pesage, des Acacias, de Monte-Carlo, de Trouville.

Il a compris qu'en caricaturant les gens riches, les snobs, les sportmen, il se créait une clientèle spéciale qui se renouvelle beaucoup plus que celle des gens du théâtre, et qui est encore plus friande de publicité.

Je ne vais pas vous faire l'historique de la caricature à travers les siècles, ce serait ennuyeux, et puis, et surtout, parce que je ne la connais pas. Ce qu'il y a dans les livres, vous pouvez le lire vous-même, et en ne vous disant que ce que je sais, ce sera moins long.

Le mot « caricature », malheureusement, est assez vague, le mot

« charge » serait plus exact pour désigner le portrait d'une personne dont on déforme les traits.

Le mot « caricature » est employé parfois lorsqu'il s'agit d'un dessin accompagné d'une légende comique.

On ne devrait pas ! On ne devrait pas !

Parce que, en somme, où finit le dessin sérieux ?... où commence le dessin comique ?... Nous n'en savons rien... Moi, du moins.

Daumier, pendant la moitié de sa vie, a été considéré comme un dessinateur comique. Et maintenant on en parle, et on a raison, comme d'un très grand maître.

Ah ! dame, je ne comprendrai jamais cette espèce de dédain que la plupart des personnes ont pour les gens qui les amusent !

Avez-vous remarqué ça ?

Du moment que ça fait rire, ça n'a pas de valeur !

Seulement quand une œuvre est triste et ennuyeuse, vous êtes enclin à la trouver profonde.

Tout ce qui vous distrait vous paraît un peu vil.

Little Tich a envie d'avoir les palmes académiques. Depuis six mois, je fais tout ce que je peux pour les lui obtenir... et je le fais en vain. Et Tich est cependant le plus merveilleux comique du monde.

On m'a répondu :

— C'est dommage que ce soit un nain !

Nous n'y pouvons rien, ni lui ni moi.

Vous devez bien vous douter que la caricature est en faveur depuis l'Antiquité et que depuis l'Antiquité, il y a des gens qui l'aiment et d'autres qui ne l'aiment pas.

Il en est même qui ont horreur de la caricature. Ils vous supplient de faire un croquis d'eux, et lorsque le croquis est fait, ils sont furieux.

J'ai déjà fait beaucoup de caricatures, j'en ai même réussi quelques-unes... Eh bien ! jamais je n'ai rencontré une personne qui voulût convenir de la ressemblance de son portrait.

La caricature est une manifestation très spirituelle de la satire et de la fantaisie.

Et puis ça peut n'être pas laid, lorsqu'on n'a pas pour but de déplaire.

Il est juste d'ajouter qu'autrefois, et d'ailleurs jusqu'à l'apparition de Cappiello, la caricature était considérée comme une attaque, et c'était une chose particulièrement fâcheuse.

Bien entendu, ça consistera toujours à déformer les gens et à souligner leurs imperfections physiques ; mais il y a la manière.

Dans les portraits-charges de Boilly, de Nadar et de Dantan, il y a une méchanceté évidente. L'exagération d'un nez ou d'un menton y est volontairement désagréable, on dirait des injures.

Certains de ces dessins sont fort beaux, mais ce sont des charges

pénibles.

Si Dantan fait un homme gros, il lui dessine un ventre énorme et disproportionné. C'est plus facile que de lui faire exactement le ventre qu'il a. D'ailleurs, jusqu'en 1895, on fait de grosses têtes et de tout petits corps. Léandre encore le fait maintenant.

Cappiello apporte enfin quelque chose de tout à fait nouveau et de tout à fait charmant : la caricature sans aucune méchanceté et schématique. Il n'emploie que les traits indispensables à la ressemblance.

Il rompt complètement avec la tradition. Il fait des silhouettes proportionnées, gracieuses, souvent spirituelles, et il imagine la caricature de théâtre.

C'est-à-dire que réunissant plusieurs interprètes d'une même pièce, il les groupe dans son dessin, de façon à évoquer une des scènes principales de la pièce.

Ce genre nouveau fait fureur à Paris, et Cappiello acquiert rapidement une célébrité à laquelle chacun souscrit, car ayant croqué tout le monde, il ne s'est fâché avec personne.

Une caricature doit être ressemblante... Aucune discussion n'est possible à ce sujet.

Eh bien ! la caricature doit « rendre » surtout ce qui frappe dans le visage et dans l'allure de quelqu'un. Et l'on peut au besoin supprimer ce qui n'aide pas à la ressemblance – et que l'artiste a le droit de juger inutile.

Par exemple, prenons Jules Renard.

Dès l'abord, ce qui frappe chez Jules Renard, c'est la forme de la tête, et puis son œil. (Je dis « son » œil parce qu'il est difficile de voir deux choses à la fois.) Il a cependant un nez, un menton, un autre œil, de la barbe... Enfin il a tout ce dont il a besoin, ce grand homme, et on voit qu'il a tout ça... Mais on ne regarde que « son » œil et la forme de sa tête.

Et voici une caricature de Jules Renard que j'ai faite en ne me servant que de l'essentiel.

On reproche beaucoup à certains caricaturistes leur façon d'esquisser les pieds et les mains.

Mais veuillez admettre qu'un pied est une chose assez informe. Lorsque vous croisez quelqu'un dans la rue, d'abord, vous ne pensez pas à regarder ses pieds ; mais si vous les regardiez, ça ne vous donnerait pas du tout l'impression que vous croyez.

Lorsqu'une personne parle, gesticule, la dimension seule de ses mains peut vous frapper. Mais vous ne voyez pas si ces mains ont des ongles à chaque doigt.

On vous montre ce que vous voyez, ce que vous ne pouvez pas ne pas voir.

Et maintenant, je vous parle particulièrement de Sem.

Il est incontestablement le plus grand caricaturiste de notre époque, et sans doute le plus grand qui ait jamais existé.

: Et cela pour plusieurs raisons :

Premièrement, il a réussi toutes les caricatures qu'il a faites.

Deuxièmement, il est tout à fait personnel.

Enfin, c'est le seul caricaturiste qui ait pu publier des albums de caricatures sans mettre leurs noms sous les personnages. Et il est impossible de se tromper.

Non seulement Sem obtient la ressemblance du visage, mais, non content d'esquisser le corps en proportion avec la figure – comme le fit Capiello – il s'applique à ce que cette ressemblance soit parfaite de la tête aux pieds. Il fait, chose qui n'avait jamais été faite, des mains, des pieds ressemblants. Les vêtements aussi sont exacts et il serait impossible de se servir des mêmes pour deux personnages. Chaque type a son chapeau, son pardessus, sa démarche et sa façon de tenir sa cigarette. Et c'est pour ces raisons que Sem un jour sera peut-être égalé, mais jamais il ne sera surpassé. On ne peut faire mieux.

Les personnes qui n'ont aucune notion du dessin disent que Sem dessine mal. C'est faux. Un homme qui dessine mal, c'est un homme qui ne peut pas faire ce qu'il veut. Or, Sem fait ce qu'il veut, ses bonshommes marchent, causent, rient, pensent, donc, il fait bien ce qu'il a voulu faire et, à ce que vous voyez, il ajoute ce que vous ne pouvez pas voir.

Ouvrez un album de Sem et refermez-le, vous aurez l'impression d'avoir vu passer quelqu'un, et vous l'aurez tout de suite reconnu. Eh bien ! il n'y a pas à chercher plus loin, le but de Sem est atteint.

Il faut aussi complimenter Sem d'être resté uniquement un caricaturiste. À notre époque les gens qui exercent leur métier sont très rares. Les romanciers veulent être auteurs dramatiques, les acteurs veulent être du monde et les gens du monde jouent la comédie – ou du moins, ils en ont l'illusion – les dessinateurs veulent faire de la peinture... et moi-même, je joue mes pièces, je dessine, et j'ai fait quelques tableaux. Je connais même un monsieur destiné à vendre du velours de coton au mètre qui fait de la critique !

Sem n'est pas le plus grand génie du monde, non, seulement il est comme on dit, le premier dans sa partie.

Je m'intéresse très peu à la fabrication des boutons de porte, et cependant, si l'on me montrait l'homme le plus doué au monde pour fabriquer des boutons de porte, ça me ferait quelque chose de penser que cet homme-là est le premier dans sa partie ! j'aurais même pour lui une certaine admiration.

J'ai la certitude que les albums de Sem ne s'effeuilleront pas à mesure que les gens disparaîtront, ils représentent une époque. Malgré

lui en effet Sem aura fait mieux que des caricatures, ou autre chose, il aura illustré les modes depuis 1900. On consultera ses albums plus tard, ce seront des documents plus utiles que n'importe quelles photographies, car les gens, leurs vêtements et leur allure sont plus ressemblants vus et faits par Sem que par n'importe quel photographe.

Parce que, chez le photographe, on sait qu'on va être reproduit... on s'applique à être beau... on est immobilisé tandis que Sem vous prend au moment où vous n'y pensez pas, quand vous êtes naturels. Il fait, en somme le contraire d'une retouche.

Et je crois que ce seront, dans l'avenir, les albums de Rouveyre qu'on consultera quand on voudra avoir l'impression d'un personnage disparu. Lui, Rouveyre, a fait autre chose que des caricatures, que des charges. Avec une férocité d'infirme – et ce n'est pas un infirme – il a saisi et tracé les expressions douloureuses, les inquiétudes et les tourments de nos contemporains.

La plupart des gens se méfient quand un dessinateur, carnet en ; main, les croque. Le mot pourrait prêter à confusion, je le sais, mais ; ce n'est pas ça qu'ils craignent. Et au risque de passer pour le monsieur qui veut tout savoir, je vais vous dire ce qu'ils redoutent ; i qu'on fasse d'eux une caricature. C'est même parfois de la haine que certaines personnes professent à l'égard des caricatures.

Voici pourquoi.

L'influence d'une caricature réussie est considérable, dès que la personne concernée est reconnue, elle s'y conforme.

Le jour où elle voit sa caricature, elle commence par dire :

— Mais je n'ai jamais tenu mes mains comme ça !

Et à partir de ce jour-là – petit à petit... elle arrive à tenir ses mains « comme ça ».

Les femmes devraient seulement se dire, si elles se trouvent un peu vieilles, que nous les faisons ainsi pour que nos caricatures soient ressemblantes pour longtemps.

Et maintenant, pour terminer, comme on dit au milieu des conférences... je vais vous parler de l'imitation.

L'imitation, comme la caricature, n'est pas un art, ni un métier : c'est un don. Et il y a entre la caricature et l'imitation une parenté que je me plais à trouver d'autant plus grande qu'elle est incontrôlable.

Et c'est pourquoi j'affirme que l'imitation est une forme de la caricature. Ça consiste également à exagérer une imperfection physique. Ça peut être aussi drôle, aussi évocateur... et aussi déplaisant. Il faut que ce soit impeccable pour que ce soit bien. Une imitation médiocre n'a pas plus d'intérêt qu'une caricature passable, mais c'est un don très divertissant parce qu'il implique chez l'imitateur une forme d'esprit spéciale et rare.

CONFÉRENCE SUR L'HISTOIRE DU THÉÂTRE

Mesdames et messieurs,

Je vais donc vous parler de théâtre. Ce n'est certes pas sans raison qu'on m'a demandé de le faire, car c'est bien le sujet que je connais le mieux.

Mon père était Lucien Guitry, j'ai passé mon enfance dans les coulisses. J'ai fait représenter soixante-treize pièces, je joue la comédie tous les soirs depuis l'âge de seize ans – et si cette causerie avait été reculée d'une quinzaine de jours, je pourrais vous annoncer que j'ai trente ans de théâtre.

Donc, c'est bien le sujet que je connais le mieux – mais, pour votre malheur, c'est aussi le sujet que j'aime le mieux – or, vous savez que lorsqu'on aime une chose passionnément on préfère en parler d'une façon sérieuse – d'avance, je m'en excuse auprès des personnes qui seraient venues ici avec l'arrière-pensée qu'elles allaient s'amuser.

Je n'ai qu'un seul espoir, c'est de ne pas trop vous ennuyer.

Voilà huit jours que je travaille à cette conférence – et j'ai voulu noter tout ce que j'ai à vous dire.

Ceci vous montre quelle estime j'ai pour vous et l'importance que j'attache à votre opinion.

Généralement, je fais mes pièces en trois ou quatre jours après y avoir pensé pendant un an ou deux – et s'il m'a fallu plus de huit jours pour préparer cette conférence, c'est sans doute parce que j'y pense depuis quinze ou vingt ans.

Mais – commençons par le commencement – et permettez-moi, en quelques mots, de vous raconter, à ma façon, l'histoire du théâtre en France.

Je pense que si notre Sainte Mère l'Eglise a tellement combattu le théâtre chez nous, c'est par un sentiment normal de jalousie – question de concurrence et jalousie de métier.

En effet, rien ne ressemble plus au théâtre que l'Eglise :

Décor merveilleux ;

Éclairage à effet ;

Costumes magnifiques ;

Musique ravissante.

Et quelle pièce ! quel sujet émouvant, quelle féerie incomparable !

Il faut en effet, que ce soit une pièce admirable pour qu'on puisse

ainsi la jouer tous les jours, après tant de siècles !

(Une seule petite observation que je me permets de faire en passant : Quand on joue une pièce depuis si longtemps, on devrait savoir son rôle par cœur et ne pas le lire en tournant le dos au public !)

Mais ce n'est pas seulement par jalousie que l'Église a combattu le théâtre, c'est aussi parce qu'elle croyait avoir le droit de lui reprendre ce qu'elle lui avait donné.

Le théâtre est né de l'Église.

Le premier poème qu'on écrivit en France fut composé sur la demande du clergé qui sentait la nécessité de rester en contact avec les fidèles.

En l'an 812...

(Cette précision vous donne, je pense, une idée de mon érudition.)

En l'an 812, les évêques réunis en concile à Tours avaient ordonné de transposer les homélies en langue romane rustique.

Les deux plus anciens de ces poèmes furent une Passion de Jésus, Christ et une Vie de saint Léger, datant tous deux du Xe siècle.

Ces poèmes étaient récités sur les parvis des églises.

C'étaient de véritables drames récités – donc joués – donc le théâtre était virtuellement fondé.

Et l'on peut dire que la première pièce de théâtre fut une sorte de parade imaginée pour attirer la foule et la faire entrer à l'intérieur.

Cela n'a pas beaucoup changé.

Donc, vous voyez ce que nous devons à l'Église :

L'inspiration des poètes,

Les premiers acteurs

Et le premier décor – c'est-à-dire : des marches, un cintre, et une porte au fond.

Mais quels furent réellement les premiers acteurs en France ?

On les appelait des jongleurs.

C'étaient des montreurs de bêtes, des acrobates, des pitres...

Et cela n'a pas beaucoup changé non plus – je veux dire par là que la vocation d'un comédien se manifeste généralement dès son enfance par un goût inné de la grimace, de la pitrerie, de l'imitation.

C'est toujours en singeant quelqu'un que le comédien se révèle.

L'acteur, à mon avis, vient du pitre instinctif. Et à propos de singe et de singeries, je vais peut-être vous apprendre une chose. Saint Louis, vers 1260..., j'étais bien jeune à cette époque ! Saint Louis ayant établi un droit de péage à l'entrée de Paris, les charlatans, les saltimbanques, en un mot les acteurs qui avaient un singe ne payaient que 4 deniers – mais si c'était un jongleur, il jonglait, faisait quelques grimaces devant celui qui percevait l'impôt, et il en était dispensé, et c'est de là que vient l'expression : payer en monnaie de singe.

Je viens de vous dire que l'acteur venait du pitre.

En voici une preuve – peut-être :

Depuis quinze ans, le music-hall n'est-il pas devenu le fournisseur des théâtres ?

Plus que le Conservatoire, en tout cas – puisque nous lui devons une dizaine de vedettes qui sont parmi les meilleurs artistes de Paris : Raimu, Paulin, Dranem, Max Dearly, Louis Maurel, Gaby Morlay, Spinelly, Jane Marnac, Marguerite Pierry et je ne parle pas du merveilleux Charlie Chaplin qui jouait à l'Olympia, il y a une vingtaine d'années – ni non plus d'une personne que je ne veux pas nommer, qui se trouve dans la salle et qui a débuté en chantant dans des revues.

Mais revenons à l'histoire du théâtre.

Donc, jusqu'au XVI^e siècle, rien ou presque rien.

Aucun nom à retenir – un seul chef-d'œuvre à signaler dont l'auteur est resté inconnu : la Farce de Maître Pathelin.

Mais, en vérité, rien ni personne jusqu'en 1629, jusqu'à Pierre Corneille.

Des hommes de talent : Jodelle, Garnier, Alexandre Hardy – des tragédies, beaucoup de tragédies imitées de Sophocle et d'Euripide – mais pas un homme de génie jusqu'à Corneille.

Voilà qui est capital car cela nous montre à quel point le théâtre était en retard, déjà !

En 1629, quand débuta Corneille, la France avait déjà donné le jour à : François Villon, Ronsard, Rabelais, Calvin, Clément Marot, Malherbe et Montaigne – et je ne vous parle ni des sculpteurs ni des peintres admirables qui illustraient la France à cette époque.

Pas un auteur dramatique de génie et, déjà, quatre poètes parmi les plus grands, deux admirables philosophes et l'immortel Rabelais.

Eh bien ! ce retard de plus d'une centaine d'années sur les autres arts – ce temps perdu – le théâtre ne l'a pas encore rattrapé tout à fait.

Pourquoi est-il toujours en retard ?

Parce qu'on ne nous permet pas de profiter des enseignements des autres arts – parce que le théâtre est le seul art qui s'exerce devant des personnes assemblées qu'il faut instantanément conquérir.

Au théâtre, on est constamment obligé de tenir compte de l'influence que peut avoir l'opinion d'un spectateur sur celle de son voisin.

Quand vous regardez un tableau, ou bien quand vous lisez un livre, chacun de vous est seul et vous êtes vous-même – tandis que vous n'êtes plus tout à fait vous-même dans une salle de théâtre.

Et puis, n'oublions pas que l'art dramatique est l'art le plus complet qui soit : il s'adresse en même temps à l'œil, à l'oreille et à l'intelligence.

Chacun des autres arts n'occupe jamais qu'un seul de vos sens.

Or, quand il faut mettre d'accord l'œil, l'oreille et l'intelligence d'un être, multiplié par mille, on est évidemment contraint de le faire avec précaution et selon certaines règles établies – or, qui dit règles dit chaînes et c'en est alors fini de cette liberté si précieuse en art.

Le théâtre classique, imité des Grecs et des Latins, nous a justement imposé des règles – qui n'ont pas été longtemps respectées – mais l'idée que l'art dramatique pouvait avoir des règles a permis d'en créer toujours de nouvelles.

On a fini par comprendre que les fameuses unités de temps et de lieu que respectaient les classiques étaient une obligation pour eux, du fait que les représentations étaient données dans des endroits où il était impossible de changer de décor et de faire tomber un rideau.

Restait l'unité d'action.

La critique qui a toujours peur de se tromper – et qui se trompe si souvent – n'a pas manqué d'adopter cette dernière unité comme parole d'Évangile et d'en faire mieux qu'une règle : une loi. Et c'est une des raisons pour lesquelles je n'hésite pas à placer la critique parmi les ennemis de l'art dramatique.

Tout à l'heure, je vous en parlerai longuement.

Mais revenons à l'histoire du théâtre.

Après Corneille, c'est le divin Racine, puis, c'est enfin Molière.

Vous vous rendez bien compte, n'est-ce pas, de ce que peut être Molière pour un auteur dramatique.

Molière, c'est l'homme qui fait des pièces comme un jardin produit des fleurs – c'est l'homme qui joue ses propres œuvres, qui compose une troupe, qui fait des tournées, qui dirige un théâtre, qui fait des farces quand ça lui chante, des chefs-d'œuvre quand ça lui plaît – et qui meurt un soir sur la scène en jouant la comédie... le rêve !

Et il est d'ailleurs intéressant de noter que les deux plus grands auteurs dramatiques du monde – Shakespeare et Molière ont été comédiens tous les deux.

Ce n'est pas une coïncidence – et ce fait seul aiderait à démontrer l'influence considérable de l'acteur dans l'art dramatique – car Molière et Shakespeare n'étaient pas des auteurs dramatiques qui jouaient la comédie – c'étaient des comédiens qui ont écrit des chefs-d'œuvre, car l'un et l'autre ont été acteurs avant d'écrire – et cela me paraît d'une importance extrême.

Mais, restons dans notre sujet.

Donc, la tragédie s'éteint avec ceux qui l'ont créée en France, avec Corneille et Racine – tandis que la comédie qui s'était endormie un moment se réveille tout à coup, et Beaumarchais donne ces deux merveilles : Le Barbier de Séville et Le Mariage de Figaro.

Mais après Beaumarchais, voilà que de nouveau le théâtre s'endort

pendant cinquante années.

Il est devenu fade et, pendant l'Empire, il est asservi – et c'est le romantisme enfin qui lui redonne un sang nouveau.

Victor Hugo bouleverse tout.

Mais le romantisme a quelque chose en lui d'excessif et d'un peu ridicule. Il est éblouissant, il est parfois génial – mais il s'éloigne trop systématiquement de la vérité.

Alors trois auteurs dramatiques viennent réagir à leur tour. Ce sont Emile Augier, Alexandre Dumas fils et Victorien Sardou.

Avec des tempéraments différents mais des dons admirables, ils donnent à la comédie un sens social et moralisateur.

Deux grands auteurs comiques, Labiche et Meilhac, apportent également leur contribution à la transformation radicale qui vient de s'opérer.

Mais tous ces grands auteurs dramatiques-là ne semblent pas s'apercevoir que le théâtre est toujours en retard d'une cinquantaine d'années sur les autres arts, car à l'époque où Dumas fils donnait le Demi-Monde et l'Ami des femmes, Balzac, Flaubert et Stendhal étaient morts en laissant trente chefs-d'œuvre immortels.

Le souci d'être vrais tourmente Dumas fils et Augier – mais ils sont les esclaves d'une formule théâtrale dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui. Leur plus grande préoccupation est de construire solidement leur pièce.

La vérité qui se trouve dans leurs comédies est subordonnée toujours au dénouement qu'ils ont imaginé – ils procèdent par coups de théâtre, et ils mettent volontairement leurs personnages dans des situations dramatiques sans les avoir honnêtement consultés. Ils les font agir de force, toujours en vue de ce fameux dénouement auquel ils donnent une importance que je trouve excessive et absolument arbitraire – car on ne m'ôtera pas de la tête cette idée qu'une pièce qui finit, c'est une autre pièce qui commence.

Le romantisme et son successeur, le théâtre moderne, ont enfanté le théâtre d'action dans lequel le sujet joue le rôle principal – et le monde entier en est désormais empoisonné.

Grâce à Dieu, le cinématographe est en train de nous le prendre !

Qu'il le prenne – et surtout qu'il le garde !

Je ne suis pas l'ennemi des pièces bien construites – mais je m'obstine à penser que cette préoccupation est nuisible à l'art dramatique car elle en diminue la portée artistique. Je prétends que les règles qui nous sont imposées au nom de votre plaisir, paralysent la poésie, la fantaisie, la liberté, en un mot : le génie d'un auteur. Une pièce bien construite, c'est une maison de rapport le plus souvent sans aucun style. Dans vingt ans, la maison de rapport sera couverte de poussière...

Dans vingt ans, la chaumière sera couverte de lierre et de roses...

Les pièces bien construites, selon les règles établies, je les trouve amusantes, passionnantes – mais je ne peux pas admettre qu’elles nous soient sans cesse données en exemple – je ne peux pas admettre que vous soyez uniquement sensible, vous, Public, à ce genre de théâtre.

Lorsque tout est subordonné à l’action dans une œuvre théâtrale, l’étude des caractères en est fatalement moins profonde et moins exacte.

C’est une erreur de croire que le sujet d’une pièce a tellement d’importance. Je vais vous en proposer la preuve :

Les comédies de Molière, les drames de Shakespeare, nous les connaissons tous par cœur – et cependant nous les relisons sans cesse et chaque fois que nous les relisons nous y découvrons des beautés nouvelles.

Pourquoi – parce que, justement, ce qui nous intéresse, ce n’est pas « ce qui va arriver » – nous le savons ce qui va arriver, et ça nous est bien égal ! Ce qui nous intéresse, ce n’est pas « ce qui va arriver », c’est comment ça va arriver !

Donc, le sujet n’est pas grand-chose – il n’est jamais qu’un prétexte – et nous ne remarquons pas que *L’Ecole des femmes* et *Le Barbier de Séville* ont exactement le même sujet.

Et maintenant, il me reste à vous parler encore de deux auteurs considérables – mais aussi différents l’un de l’autre que l’émeraude et le ciment armé.

Alfred de Musset et Eugène Scribe.

Musset, l’émeraude – Scribe, le ciment armé.

Scribe a fait représenter plus de trois cent cinquante comédies. C’était l’homme que les directeurs s’arrachaient parce que nul autre que lui ne savait construire aussi solidement une pièce – c’était vraiment du ciment armé : il n’en reste pas une.

Alfred de Musset n’a écrit que seize comédies – ce sont seize chefs-d’œuvre.

Il les a écrites entre 1830 et 1850, en vingt ans – mais savez-vous qu’il les a fait imprimer avant de les faire jouer ? Saviez-vous qu’on lui refusait toutes ses pièces ? Saviez-vous que *Le Chandelier*, cette merveille, publiée en 1835, n’a été représentée qu’en 1848 ?! – treize ans plus tard.

On a de la peine à le croire – et du chagrin quand on l’apprend.

Or, à la même époque, entre 1830 et 1850, Scribe a fait représenter plus de soixante pièces dont aucune aujourd’hui n’est jouable et pourtant elles sont toutes admirablement construites, tandis que celles de Musset sont faites librement sans règles, sans méthode mais avec du génie !

Mais revenons au théâtre moderne.

Le public commençait à se fatiguer des grandes comédies à tendance moralisatrice de Dumas et d'Augier – et l'influence de Balzac et de Flaubert se fait enfin sentir – mais avec cinquante ans de retard, toujours – et le théâtre naturaliste vient au monde.

Il fut excessif comme le romantisme l'avait été – il a montré sans ménagements tout ce qui est abominable et triste dans la vie – mais nous lui devons deux grands noms : Henry Becque et Georges de Porto-Riche.

Deux grands hommes très différents d'ailleurs parce que l'un est poète et que l'autre ne l'est pas – parce que l'un est catholique et que l'autre est juif – parce qu'Henry Becque enfonce des portes, tandis que Porto-Riche est un renouveau du passé.

Georges de Porto-Riche et Henry Becque viennent d'avoir une influence considérable sur le théâtre.

Nous leur devons la presque totalité des auteurs dramatiques dont le début du siècle peut s'enorgueillir :

Octave Mirbeau, Henry Bataille, François de Curel, Paul Hervieu, Eugène Brieux, Alfred Capus, Maurice Donnay, Henry Bernstein, (et combien d'autres) et tous les autres à l'exception d'Edmond Rostand qui nous vient du romantisme, de Georges Feydeau qui nous vient de Labiche, d'Henri Lavedan, qui est venu de lui-même, de Fiers et de Caillavet qui viennent de Meilhac avec Francis de Croisset et de Georges Courteline qui nous vient du Ciel, c'est-à-dire de Molière.

Henry Becque, c'est l'observation cruelle, impitoyable de la vie, c'est le refus systématique de toute concession, c'est la puissance, c'est l'amour de la vérité – c'est une véritable révolution.

Georges de Porto-Riche, c'est l'amour. Peut-être on vous dira que ce n'est pas une autre chose que l'amour – c'est possible – à cela, vous pourrez toujours répondre que cette chose, c'est tout 1

La Chance de Françoise, Amoureuse, le Passé, le Vieil Homme et l'Infidèle aussi – voilà cinq chefs-d'œuvre.

De sa mort, il pensait que c'était une minute très importante de sa vie et il voulait qu'elle fût en harmonie avec son existence. Elle le fut – et il mourut en récitant des vers.

Voici son testament.

Je ne crois pas qu'il en existe de pareil.

Que ceux qui m'ont aimé, que mes parents, mes amis, mes amies ; que ceux ou celles qui ont apprécié mes ouvrages ne soient pas blessés ni peïnés par les déterminations suivantes :

Qu'on les leur communique délicatement.

Je désire être incinéré dans le plus court délai – à l'aube sans bruit – sans aucun honneur – accompagné seulement de mes proches habituels.

Même éteint, sur mon dernier lit, je ne veux être vu, ni regardé de

personne – qu'on ne soit pas témoin de mon sommeil ultime, de mon départ.

Conformément à mes volontés, qu'on me transporte au bord de la mer dans le triste et solitaire enclos que j'ai désigné.

L'influence de Georges de Porto-Riche aura été au moins aussi grande que celle d'Henry Becque.

On avait parlé d'amour avant lui, mais on n'en avait jamais parlé de cette façon-là.

Je vous ai dit que Porto-Riche était israélite – or, avant lui, on ne remarque aucun auteur dramatique juif en France.

Son œuvre porte les caractères de sa race. Il n'invente rien, mais il dissèque le cœur humain avec une précision et une impudeur merveilleuses.

Il ose tout dire – et je crois bien qu'il a tout dit sur l'amour.

Si vous étiez auteur dramatique, et si vous lisiez le deuxième acte d'*Amoureuse*, vous vous apercevriez qu'il est presque impossible maintenant d'écrire une longue scène d'amour sans retomber à un moment dans le deuxième acte d'*Amoureuse*.

Et son influence a été si grande qu'il s'est créé une littérature théâtrale israélite.

Le nombre des auteurs juifs est considérable en France : Henry Bernstein, Edmond Sée, André Picard, Romain Coolus, Pierre Wolff, Kistemaekers, Pierre Veber, Nozière, Alfred Athis, Caillavet, Max Maurey, Duvemois, Alfred Savoir... et combien d'autres – et l'admirable Tristan Bernard.

Donc, récapitulons :

Au XVII^e siècle :

Corneille, Racine et Molière.

Au XVIII^e : un homme, Beaumarchais.

Au XIX^e : plusieurs écoles. Un homme de génie : Musset. Deux chefs : Henry Becque et Porto-Riche ; et une quinzaine d'auteurs dramatiques : Augier, Dumas, Meilhac, Labiche, Sardou, Rostand, Feydeau, Curel, Capus, Donnay, Fiers et Caillavet, Bataille et Bernstein qui font briller d'un éclat magnifique le théâtre français.

Et si vous me demandiez maintenant comment se présente, à mes yeux, l'avenir du théâtre, je vous répondrais ceci :

Puisque le théâtre a pris l'habitude d'être en retard d'une cinquantaine d'années sur les autres arts, quelle influence va-t-il subir désormais ?

Eh bien, par la pensée, reportons-nous à cinquante ans en arrière.

Nous voilà en 1880.

Que voyons-nous ?

Nous voyons une floraison de peintres comme on n'en avait pas vu depuis le XVI^e siècle en Hollande.

En 1880, sont en plein travail Courbet, Manet, Degas, Cézanne ; Claude Monet, Renoir, Pissarro, Sisley – et Forain. C'est-à-dire l'impressionnisme qui va bouleverser la peinture et devant lequel tous les musées du monde entier vont bientôt s'ouvrir.

La France ne s'en rend pas très bien compte encore, mais l'impressionnisme est une des plus grandes dates de l'histoire de l'art. En Angleterre, en Allemagne, en Amérique on le sait – et quand on voyage un peu, c'est une joie de voir la place magnifique qu'occupe à l'étranger la peinture française.

Eh bien ! cette admirable école a sur le théâtre une influence dont les auteurs dramatiques eux-mêmes ne s'aperçoivent pas, mais qui est indéniable – qui était fatale, et qui est bienfaisante.

Ce que l'impressionnisme a fait, je vais essayer de vous le dire clairement :

Il a rompu toute relation avec l'art factice qui l'avait précédé : celui de Meissonier, de Bonnat, de Détaillé et de Bouguereau – et il a repris la tradition immortelle du passé, celle de Rembrandt, de Vélasquez, de Goya, de Vermeer et de Frans Hals, qui fut le premier impressionniste, l'ancêtre de Manet.

L'impressionnisme a d'abord remis la construction à sa place, c'est-à-dire au second plan, remettant du même coup le contenu à sa véritable place, c'est-à-dire au premier plan. Il a mis la couleur sur la construction pour la dissimuler, et c'est ce qui a fait dire qu'elle n'existait pas dans leurs œuvres.

Dire une chose pareille, c'est comme si l'on disait que la tour Eiffel est mieux construite que la cathédrale d'Amiens.

Puis, s'étant juré de ne jamais mentir, il a cessé de faire ses paysages dans son atelier – l'impressionnisme est sorti pour peindre – et ce n'est pas le moins admirable côté de son enseignement.

Ensuite il a cessé de faire poser des ouvriers menuisiers habillés en maréchaux de l'Empire – et s'il trouvait que tel paysan, rencontré sur la route, avait une belle tête, il le faisait poser en paysan et non pas en archevêque.

Et enfin, pour être sûr de ne pas mentir, l'impressionnisme a pour ainsi dire supprimé le sujet des tableaux qu'il faisait.

Il cherchait des prétextes pour peindre et il en trouvait à chaque seconde – et quand je dis qu'il supprimait les sujets des tableaux, j'entends par là qu'il n'en composait pas lui-même, sachant se contenter de ceux que la nature avait prévus et, ressentant une impression, il s'appliquait à la reproduire, telle qu'il l'avait ressentie. En un mot l'impressionnisme nous a enseigné la réalité poétique de la vie. Il nous a appris à admirer et à aimer ce qu'on avait pris l'habitude de mépriser en art depuis deux ou trois siècles : la simplicité des sujets – la poésie des choses banales – la drôlerie des choses sérieuses – la

mélancolie des choses gaies – et, par-dessus tout, l'amour et le respect de la vérité – ce qui n'est pas la recherche de la laideur.

Eh bien ! grâce à l'impressionnisme, je suis convaincu que le théâtre va cesser d'offrir au public des sujets inventés, c'est-à-dire mensongers. Je suis sûr qu'il va cesser d'embellir les choses qui n'en ont pas besoin.

À ce propos, il y a une phrase de Rodin qui est un véritable chef-d'œuvre.

La voici :

« Celui qui ajoute du vert au printemps, des roses à l'automne, du pourpre à de jeunes lèvres, crée de la laideur parce qu'il ment. » !

Je voudrais voir cette phrase écrite au-dessus de toutes les tables de travail.

Lorsque je pense à l'art dramatique – et j'y pense tous les jours – je ne peux m'empêcher d'établir un parallèle entre la peinture et le théâtre. Je trouve que le théâtre est beaucoup plus voisin de la peinture que de la littérature – et ce qui me pousse à les comparer sans cesse c'est que, en peinture, il n'y a pas que la peinture à l'huile. Il y a l'aquarelle, le pastel, la gouache, le dessin, les croquis et les esquisses.

Eh bien ! au théâtre, s'il y a des peintures : le Misanthrope, Shylock... – il y a aussi des aquarelles : les Femmes savantes... – et des pastels : le Jeu de l'amour et du hasard.

Il y a aussi des dessins, il y a aussi des esquisses !

Jadis, on les estimait peu – mais, depuis, on a compris que le génie des peintres était éclatant dans leurs esquisses.

On est fier aujourd'hui de posséder un croquis de Rubens, une esquisse de Watteau, un dessin de Lautrec.

Pourquoi n'aurions-nous pas, nous, auteurs dramatiques, le droit de faire des dessins et d'esquisser des personnages ?

La critique nous conteste ce droit, bien entendu – mais tout à l'heure, je vous dirai ce que je pense de la critique !

Il vaut mieux faire des dessins légers et naturels que des peintures lourdes et prétentieuses.

Malheureusement, dans notre beau pays de France, on n'est guère considéré que si l'on fait des œuvres graves – et les auteurs le savent bien.

N'oublions pas que Molière n'a pas été de l'Académie française.

Je sais bien que le temps remet toujours les gens à leur place – mais n'empêche que, de leur vivant, les auteurs et les acteurs comiques ont à souffrir du mépris incompréhensible de la critique et du public.

C'est une grande injustice.

Le public, encouragé par la critique, s'est toujours laissé

impressionner par les pièces dramatiques, graves et ennuyeuses. Il a une tendance à croire que les pièces ennuyeuses sont les pièces sérieuses et que les pièces sérieuses sont des pièces importantes.

C'est une grande erreur – comme c'est une grande erreur aussi de croire que toutes les larmes sont nobles.

Il y a des larmes vulgaires comme il y a des rires vulgaires.

D'ailleurs, je n'aime pas beaucoup les pièces qui font pleurer le public.

Qu'on le touche, qu'on l'émeuve, oui – mais qu'on le fasse sangloter, ce n'est pas naturel – je vais même plus loin : ce n'est pas artistique.

Une œuvre d'art ne doit pas faire pleurer puisque ni la Neuvième symphonie, ni le portrait de la mère de Rembrandt, ni les Bourgeois de Calais, de Rodin, ne font sangloter personne.

Et puis, vraiment, il n'est pas naturel que les chagrins des autres nous fassent tant de peine.

Lorsqu'on nous raconte une histoire arrivée à des gens que nous ne connaissons pas, lorsque nous lisons dans les journaux qu'une malheureuse femme s'est noyée avec ses quatre enfants parce qu'elle ne pouvait plus les nourrir, nous plaignons cette pauvre femme mais nous n'éclatons pas en sanglots – et pourtant ce que nous venons de lire est la vérité.

Eh bien ! puisque la vérité ne nous fait pas pleurer – il ne faut pas chercher à nous tirer des larmes avec la même histoire inventée de toutes pièces et portée à la scène.

On parle beaucoup, en ce moment, du déclin du théâtre et de sa décadence – mais il ne faut pas s'en émouvoir... ni s'en étonner.

C'est une vieille habitude.

Voici les titres et les dates d'une douzaine de brochures parues en France sur ce sujet :

- Causes de la décadence du théâtre, 1768
- Du théâtre et des causes de sa décadence, 1771
- Les causes de la décadence du théâtre, 1807
- Considérations sur les causes de la décadence des théâtres, 1828
- Recherches sur les causes, etc., 1841
- À quelles causes attribuer la décadence, etc., 1842
- De la décadence de l'art dramatique, 1849
- Rapport au Sénat sur la décadence des théâtres, etc., 1866.

Donc, vieille habitude, vraiment – moins surprenante ici que partout ailleurs, car nul pays n'est plus conservateur que le nôtre et l'on regrettera toujours chez nous le temps passé.

Mais depuis quelques mois, ce n'est plus seulement par habitude qu'on parle de la mort du théâtre et ceux qui en parlent sont des gens qui prennent leurs désirs pour des réalités.

Le théâtre se meurt !

Tel est le bruit que font courir ceux qu'on nomme : les cinéastes.

Ces messieurs qui disposent actuellement de capitaux considérables n'ont pas grand-peine à trouver parmi nous les soutiens qui sont nécessaires à leur propagande – car les auteurs mécontents sont en grand nombre, hélas ! Il y a trois sortes d'auteurs mécontents : Ceux dont les pièces ne réussissent pas.

Ceux qui font des pièces et ne les placent pas. Ceux qui ne peuvent pas faire de pièces – et même ceux dont Jules Renard disait qu'ils sont aigris par le succès.

Donc vous voyez à quel point Messieurs les cinéastes ont l'embarras du choix ! Tous les mois ou tous les deux mois, ils font venir un auteur mécontent et lui proposent un contrat, trois contrats, six contrats. Ils font miroiter à ses yeux l'espoir d'un bénéfice fabuleux car dans le monde du cinématographe on jongle avec les millions, vous ne l'ignorez pas – et voilà un auteur emballé, conquis, enchanté qui déclarera dans quarante-huit heures, et l'écrira, que le théâtre est mort, est mort décidément.

Pensez donc ! Il s'en va, lui, il quitte le théâtre – le théâtre est donc mort !

LA CRITIQUE

VUE
PAR



Je n'ai pas formé le dessein de répondre à ceux qui proclament la mort du théâtre car rien ne me paraît plus inexact et plus perfide que leur assertion. Il est comique, en effet, de voir cette année-ci justement des auteurs qui osent annoncer le déclin de l'art dramatique alors que deux pièces à Paris, deux pièces du même auteur, se jouent depuis bientôt deux ans : *Topaze* et *Marins*, alors que *Le Sexe faible* d'Edouard Bourdet fait quasiment le maximum depuis dix mois.

Nous vivons justement à une époque bénie quand on voit Knock, Maya, Volpone, restés affichés pendant dix ou douze mois consécutifs alors qu'en 1899 *La Nouvelle Idole*, à sa création, n'était jouée que quarante-huit fois, alors qu'en 1892, *Amoureuse*, ce chef-d'œuvre, était, à sa création représentée soixante-neuf fois.

J'ai l'impression, mesdames et messieurs, que vous devez penser que ma conférence est un peu désordonnée.

Elle l'est sans doute – mais je n'en suis pas surpris, car mon père a écrit un jour cette phrase très belle et très juste : « On ne peut parler de théâtre que comme on parle d'amour, c'est-à-dire à bâtons rompus. »

Et maintenant, si vous le voulez bien, je vais m'entretenir de la critique et du cinématographe.

Je considère que ce sont les deux plus grands ennemis du théâtre et en essayant de vous le prouver je vais essayer de vous convaincre.

La Critique, ce mal qui répand la terreur, est une institution néfaste mais indispensable à l'art dramatique, je le déclare hautement.

C'est notre gloire, en effet, de tolérer qu'on nous critique ouvertement dans les journaux – à une époque où vous seriez condamné à un million de dommages et intérêts si vous vous permettiez d'écrire que le quinquina Dubonnet de cette année est un peu moins bon que celui de l'année dernière. (Ce qui n'est pas vrai, je m'empresse de le dire.)

Donc conservons la critique pour notre gloire et – ceci dit – tapons dessus :

La critique est généralement exercée par des journalistes incompetents ou par des auteurs dramatiques qui n'ont pas réussi comme, par exemple : Lucien Descaves, Edmond Sée ou Franc-Nohain.

Il y a des exceptions – mais je n'en vois que cinq ou six à notre époque.

La critique n'a jamais été utile à personne – ni aux auteurs ni au public – et elle a fait beaucoup de mal.

Mais, je dois ajouter qu'elle n'est pas complètement responsable, car j'ai toujours pensé que le fait de demander à quelqu'un son opinion mettait cette personne dans une situation défavorable à l'exposé de cette opinion.

En d'autres termes ; si vous avez une opinion et si vous la donnez spontanément, elle sera claire, exacte et personnelle – mais, si on vous la demande, vous serez tellement flatté et vous y attacherez une telle importance que vous la modifierez malgré vous en l'exprimant.

Et voyez-vous, j'aime cent fois mieux le snobisme que la critique – car même lorsqu'il se trompe, il fait encore du bien à quelqu'un !

Les critiques jouissent d'un privilège extraordinaire : ils écrivent dans les journaux ! C'est la seule branche littéraire qui s'exerce de cette façon.

Or, c'est un avantage considérable car il est impossible de se souvenir pendant plus de vingt-quatre heures de ce qu'on a lu dans un journal. Le numéro du lendemain vient effacer celui de la veille – et, de ce fait, les articles de ces messieurs tombent dans l'oubli

instantanément... On ne peut jamais les relire et comme on les oublie sitôt qu'on les a lus on ne peut pas se souvenir des bêtises qu'ils ont dites... Et c'est ce qui les sauve.

Mais il y a des gens qui sont curieux, il y a des gens qui aiment le théâtre et qui adorent faire des recherches – c'est-à-dire des trouvailles.

Et j'ai mis de côté pour vous quelques trouvailles.

Vous savez que Francisque Sarcey fut considéré comme le plus grand, le plus avisé, le plus perspicace des critiques. Eh bien, voici ce qu'il disait de Réjane :

« Mlle Réjane est une charmante comédienne, mais, voilà le diable : elle joue nature – et elle le fait exprès. »

Geoffroy – écrivain complètement ignoré aujourd'hui – mais qui fut le plus célèbre critique de son temps, disait en 1802, dans le Journal des débats, parlant du Barbier de Séville : « C'est un salmis de quolibets qu'on méprise après en avoir ri. »

Et au lendemain de la première du Chandelier d'Alfred de Musset, le critique du Constitutionnel osait dire de ce chef-d'œuvre que c'était : « de la purée d'ananas dans de la soupe aux choux » !!!

Auguste Vitu, critique au Figaro, écrivait en parlant des Corbeaux d'Henry Becque que c'était une pièce « écoeurante ».

Tout à l'heure, je vous parlais de l'impressionnisme – eh bien ! vous connaissez de nom, peut-être, Albert Wolff. Il était au Figaro et c'était un critique célèbre.

Savez-vous ce qu'il écrivait en parlant de Claude Monet, de Cézanne, de Sisley et de Renoir ?

Ceci :

« Ces soi-disant artistes prennent des toiles, des couleurs et des brosses, jettent au hasard quelques tons et signent le tout. C'est ainsi qu'à Ville-Evrard, maison de fous, des esprits égarés ramassent des cailloux et se figurent avoir trouvé des diamants. »

En réponse à toutes ces monstruosité, je vais vous communiquer sur la critique l'opinion d'un grand auteur dramatique : Henry Becque, d'un grand poète : Théophile Gautier et d'un grand romancier : Gustave Flaubert.

Henry Becque écrit :

« La grosse erreur de la critique et son insupportable prétention est de croire qu'elle est utile, efficace et salutaire – alors qu'elle ne sert à rien ! Et quant à une action de la critique sur la littérature et sur les écrivains, on hausse les épaules rien que d'y penser. »

Voici ce qu'en disait Théophile Gautier :

« Une chose certaine et facile à démontrer à ceux qui pourraient en douter, c'est l'antipathie naturelle des critiques contre les poètes – de celui qui ne fait rien contre celui qui fait, du frelon contre l'abeille –

du cheval hongre contre l'éta lon.

« Le critique qui voit le poète se promener dans le jardin de poésie... ramasse les pierres du grand chemin pour les lui jeter et le blesser derrière son mur, s'il est assez adroit pour cela. Le critique qui n'a rien produit est un lâche, c'est un abbé qui courtise la femme d'un laïque, celui-ci ne peut lui rendre la pareille ni se battre avec lui.

« Ne serait-ce pas quelque chose à faire que la critique des critiques ? Car ces gens dégoûtés sont loin d'avoir l'infail libilité de notre Saint-Père. Il y aurait de quoi remplir un journal quotidien et du plus grand format. Leurs bévues historiques ou autres, leurs situations controuvées, leurs fautes de français, leurs plagiat s, leurs radotages, leurs plaisanteries rebattues et de mauvais goût, leur pauvreté d'idées, leur manque d'intelligence et de tact, leur ignorance des choses les plus simples fourniraient amplement aux auteurs de quoi prendre leur revanche, sans autre travail que de souligner les passages au crayon et de les reproduire textuellement. »

Et voici maintenant l'opinion de Flaubert :

« Je me fais fort de soutenir dans une thèse qu'il n'y a pas une critique de bonne depuis qu'on en fait, que ça ne sert à rien qu'à embêter les auteurs et à abrutir le public. On fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'art, de même qu'on se met mouchard quand on ne peut pas être soldat. »

Mais ne croyez pas que la France ait le monopole de la haine de la critique car, traduite de l'anglais, voici une admirable page de l'auteur de Gulliver, de Swift, écrite il y a deux cents ans, en 1730 :

« La déesse que l'on nommait la Critique demeurait au sommet d'une montagne – elle était étendue, dans sa tanière sur les restes d'innombrables volumes à demi dévorés.

« À sa droite était assis son père : l'ignorance, aveugle de vieillesse. À sa gauche, sa mère : l'orgueil. À ses côtés jouaient ses enfants : le bruit et l'impudence, la sottise et la vanité.

« La déesse avait des griffes comme un chat et ses oreilles ressemblaient à celles de l'âne.

« Elle se nourrissait de l'épanchement de sa propre bile – et elle était pourvue de mamelles où une foule de monstres hideux prenaient avidement leur nourriture. »

À ces opinions de quatre grands écrivains, permettez-moi d'ajouter celle du plus grand comédien de notre époque, celle de mon père.

Il écrivit ceci :

« Il y a des gens qui lisent la critique... il y a des gens qui lisent leur critique ! Est-ce possible ? Rien n'est plus abrutissant, j'imagine ! Comment se satisfaire d'un éloge venu des critiques, comment s'offenser de leurs dénigrements !

« Acteurs, mes camarades, voulez-vous me faire le plaisir de rejeter

tout cela avant d'y jeter les yeux ! »

Et pour finir, laissez-moi vous citer ce mot ravissant de Georges de Porto-Riche qu'il m'a dit un soir, dans ma loge, au lendemain d'une première :

« Ne lisez donc pas les articles qu'on fait sur vous. Aucun ne peut vous contenter, et soyez convaincu que si vous écriviez vous-même un article sur vous, vous ne seriez pas satisfait ! »

Cette phrase qui peut paraître une boutade est parfaitement profonde.

Car – il faut être juste – nous ne sommes pas justes, nous non plus – et nous ne sommes jamais satisfaits.

Nous oublions les bons articles et nous nous souvenons toujours de ceux qui furent mauvais – mais c'est leur faute aussi et les critiques nous donnent le mauvais exemple en ne se souvenant pas de nos bonnes pièces, le soir où nous allons peut-être avoir un four.

Ils se montrent impitoyables ce soir-là – et, alors que notre pièce est déjà malade, ils viennent l'achever et lui porter le coup de grâce et nous ne pouvons pas le leur pardonner, car l'expérience nous apprend que huit chefs-d'œuvre sur dix ont échoué à leur apparition.

*

**

CONFÉRENCE SUR L'ÉDUCATION

Mesdames et messieurs,

Je vous remercie d'avoir bien voulu répondre à ce rendez-vous. Je vous ai demandé de bien vouloir venir aujourd'hui parce que je désirais vous entretenir d'un sujet qui me passionne : l'éducation des enfants – ou plus exactement celle des hommes – car j'estime que lorsqu'on élève un enfant, on pense trop que c'est un enfant et on ne pense pas assez que ça va bientôt être un homme. On l'élève un peu comme si toute sa vie il devait rester un enfant.

J'ai été extrêmement impressionné en lisant dans un livre de Fabre – le grand Fabre des insectes – la visite qu'il reçut de Pasteur. Elle prouve à quel point on peut apprendre rapidement et utilement ce dont on a besoin. Quelques propos échangés leur suffirent pour cela !

Et j'estime que l'instruction qu'on donne est tout à fait défectueuse et le plus souvent inutile.

Je m'explique :

On ne devrait enseigner aux enfants que des choses qui peuvent servir à tout le monde, quel que soit le métier qu'on choisisse plus tard.

Rien n'est plus facile à apprendre que la géométrie pour peu qu'on en ait besoin. Quand on n'en a pas besoin, quand ça ne vous manque pas, c'est assommant. Je suis enchanté de ne pas avoir appris la géométrie et l'algèbre car ça ne pourrait me servir à rien.

Songez au temps perdu !... Ça passe si vite l'enfance, et c'est le meilleur moment pour apprendre. La mémoire est toute fraîche.

Songez qu'on ne peut pas vous apprendre votre métier – je ne parle pas de la menuiserie et de la couture – je suis à un autre étage. Personne ne peut vous apprendre votre métier – vous, vous pourrez l'apprendre, mais on ne peut pas vous l'enseigner.

On n'apprend pas à jouer la comédie, on n'apprend pas à écrire, on n'apprend pas à être éloquent – on peut, on doit se perfectionner soi-même, mais son talent, son génie on l'a en soi. Et je ne pense pas que vous soyez d'un avis opposé au mien.

Si vous étiez d'un avis opposé au mien, je me permettrais de vous faire observer que, en peinture : ni Delacroix, ni Daumier, ni Corot, ni Courbet, ni Manet, ni Claude Monet, ni Renoir, ni Degas, ni Toulouse-Lautrec, ni Cézanne n'ont été « prix de Rome ». En musique : ni

Gounod, ni Reyer, ni Saint-Saëns, ni Massenet. Et je pourrais vous lire, mesdames et messieurs, la liste des premiers prix du Conservatoire depuis quarante ans – eh bien, sur quarante, trente au moins sont complètement inconnus !

Et c'est pourquoi j'estime que les écoles, les conservatoires sont faits pour les médiocres – or, nous ne nous occupons pas des médiocres – ils ne sont pas intéressants. Occupons-nous des grands hommes et, sans parti pris, convenez avec moi que c'est tout de même impressionnant de penser que la photographie en couleurs et le phonographe ont été inventés par Charles Cros, qui était chansonnier au Chat noir. Pascal avait quinze ans lorsqu'il rétablit les trente-deux propositions d'Euclide – je ne sais pas ce que c'est, mais c'est sûrement merveilleux – et on ne peut pas dire que, à quinze ans, son instruction l'ait beaucoup aidé.

La veille du jour où Octave Mirbeau fit son premier article, il était employé de banque. Alphonse Allais, jusqu'à vingt ans, fit ses études de pharmacie.

La boîte à graisser les locomotives a été inventée par un gendarme. L'or adhésif a été trouvé par un comédien et enfin Zola n'a jamais pu être bachelier.

Pour ma part, pour ma modeste part, je n'ai jamais pu utiliser jusqu'à présent ce qui m'a été enseigné au collège et je n'ai jamais eu à regretter d'avoir oublié complètement la plupart des choses qu'on avait essayé de m'apprendre.

En revanche, j'ai souffert et je souffre encore et sans doute je souffrirai toujours de ne pas connaître davantage la vie.

On ne nous apprend pas à vivre – on ne nous dit pas quand nous sommes petits que la vie est une chose magnifique – on nous dit le contraire. Pourquoi ?

Pourquoi puisque c'est faux. Moi, je ne peux pas supporter qu'on dise devant moi que la vie est une chose triste. Nous devrions tous être heureux – il y a du bonheur pour tout le monde – et ceux qui ne sont pas heureux sont des maladroits.

Seulement, pour être heureux, pour jouir de la vie, il faut qu'on nous renseigne un peu mieux – il faut que dès le commencement de notre existence on nous apprenne à vivre. Et ça on ne le fait pas. D'abord, et voilà un point capital, il faudrait donner à lire aux enfants des livres moins stupides. Je ne veux pas dire de noms, parce qu'il ne faut faire de peine à personne – mais véritablement les lectures des enfants sont lamentables.

Comment voudriez-vous qu'aiguillés de la sorte ils aient à vingt ans le goût des beaux livres ?

Songez à la crédulité des enfants, profitez donc de ce qu'ils sont malléables et facilement influençables pour leur inculquer tout de

suite des idées moins fausses et moins bêtes que celles que, trop souvent, on développe à leur intention dans les livres qu'on leur destine. Au lieu de vous adresser toujours à leur sensibilité, au lieu de parler toujours à leur cœur, parlez donc à leur petite intelligence, éveillez-la et cherchez à comprendre ce qu'elle attend.

Tout de même, dans la vie, on se sert plus souvent et plus utilement de son intelligence que de son cœur. Les affaires, ça ne se fait pas avec le cœur.

Et puis au lieu de leur montrer ce qu'il ne faut pas faire, au lieu de les effrayer – montrez-leur donc ce qu'il faut faire, et rassurez-les.

Mais revenons à l'instruction élémentaire et prenons, par exemple, l'histoire de France telle qu'on l'apprend au collège – connaissez-vous rien de plus triste ?

Il n'est question que de guerres, d'assassinats, de vols et de trahisons. S'il fallait en croire les historiens, nous n'aurions eu en France, comme héros, que des guerriers, et pourtant, ce n'est pas exact.

Or, c'est pour ça que je vous ai demandé de venir aujourd'hui.

Je n'ai pas la prétention d'avoir inventé une façon nouvelle d'éduquer les enfants, mais j'ai la certitude qu'il conviendrait de modifier celle qui est en vigueur.

Je n'ai pas non plus la prétention de vous faire adopter ma manière de voir – si ça pouvait se faire aussi vite, la tâche serait trop facile et je ne l'aurais pas entreprise.

Je sais très bien ce que vous pensez en ce moment – vous vous dites : ce gros jeune homme est très gentil, mais de quoi se mêle-t-il ? Qu'il élève ses enfants comme il l'entend et qu'il ne s'occupe pas des nôtres !

À cela, je vous répondrai que, si j'avais des enfants, je ferais ce que vous me conseillez et je m'occuperais d'eux – mais comme je n'en ai pas, je suis bien obligé de m'occuper de ceux des autres ! Et puis, je vais vous dire la vérité, ça m'amuse de vous parler de ça ! Et même si je dois renoncer à vous convaincre, j'ai le devoir de vous expliquer quelle est mon idée.

Au lieu de faire lire aux enfants la vie des hommes célèbres, sans vous inquiéter si leur vie a été belle – faites-leur lire au contraire de belles existences, sans vous inquiéter si les hommes qui les ont vécues ont été célèbres – vous comprenez ?

Ce n'est pas parce qu'un jour on a fait une action d'éclat que fatalement on a mené une existence exemplaire. Tandis qu'un homme mérite de devenir illustre s'il n'a pendant toute sa vie fait de peine à personne.

Si l'on trouvait – et on peut le trouver – un homme dont l'existence eût été celle que je dis, c'est-à-dire exemplaire, il conviendrait d'écrire

sa vie et d'en noter les plus petits détails – et cela formerait un livre merveilleux d'éducation, un modèle de bonheur.

C'est facile d'être courageux sur un champ de bataille – il y a les clairons, les tambours, les coups de feu – et c'est beaucoup plus difficile d'être courageux quand on a besoin d'argent. Dans quelle classe apprend-on aux jeunes gens ce qu'on n'a pas le droit de faire dans la vie et expliquez-moi donc comment il se fait que, ce droit, les avocats seuls l'apprennent ?

Vous me direz qu'il y a la vie des saints – oui, mais c'est trop ! – on ne peut pas être un saint et c'est déjà beau d'être un homme !

Que de bons écrivains fassent ce travail, qu'ils fassent des recherches, qu'ils établissent des biographies exemplaires, qu'ils fassent cette énorme besogne et je suis sûr qu'ils en seront récompensés.

Je me réserve moi, la joie d'écrire un jour la vie de Claude Monet. C'est un grand homme, un des plus grands peintres qui aient jamais existé – mais c'est aussi un homme admirable. Il a été pauvre, il a été malheureux, mais il a lutté et il a triomphé, son œuvre est considérable – il a aujourd'hui soixante-quatorze ans – il a une grande barbe blanche, il a l'air du Bon Dieu, il marche le front haut, l'œil grand ouvert et il a la sérénité de l'homme qui a parcouru la vie sans jamais commettre une vilaine action.

Il en est d'ailleurs largement récompensé, car en dépit de son grand âge il mange de tout, boit sa bouteille à chaque repas, fume toute la journée, et il est vingt fois plus agile que moi. Et, n'en doutez pas, c'est là la plus belle des récompenses – il a une santé robuste et la conscience tranquille.

Voilà l'exemple d'une belle vie qu'on aimerait – et qu'on devrait, entre autres, raconter aux enfants.

Comment faut-il élever les enfants ?

Il m'apparaît que la plupart des gens se le demandent comme si le problème était insoluble – et cependant ils se le demandent aussi comme si la question se posait pour la première fois, comme s'ils n'avaient pas eux-mêmes été des enfants.

Et ce qui m'a toujours frappé, c'est de voir combien l'enfance était peu respectée.

Or, pourquoi ai-je l'impression qu'il n'y a justement pas une minute à perdre à ce sujet – et que, dès la seconde où l'enfant vient au monde, il convient de songer qu'il sera plus tard un homme – qu'il deviendra utile, agréable, nécessaire – et qu'il sera peut-être même un grand homme.

Je suis hanté par cette idée qu'on ne prévoit jamais les grands hommes, qu'on ne les attend pas, qu'on ne les espère même pas – et c'est sans doute la raison pour laquelle ils sont d'ordinaire si mal

accueillis.

Il y a le doute, j'en conviens – mais il ne faut pas toujours s'abstenir dans le doute, et puisqu'il ne nous est pas possible de fêter la naissance d'un grand homme, du moins conviendrait-il que tout être humain qui paraît fût entouré d'égards – et cela pour la raison justement qu'on ne sait pas qui vient de naître.

Car il faudrait se souvenir qu'en 1717 un enfant anonyme fut déposé sur les marches de la chapelle de Saint-Jean-le-Rond, qu'on lui donna ce nom – et qu'il devint un jour l'illustre d'Alembert.

Pourquoi tout savetier considère-t-il qu'il met au monde un savetier ?

De quel droit M. Watteau, couvreur à Valenciennes, se permet-il de lever la main sur Watteau ?

Je conviens volontiers que le génie se soucie peu de ces brimades et que rien ne saurait l'empêcher d'éclorre, mais je reste convaincu que si l'enfance était envisagée avec plus de respect, il y aurait beaucoup moins d'imbéciles sur terre.

Beaucoup moins de modestes aussi, me dira-t-on.

Tant mieux.

Quelle manie, mon Dieu, de vouloir à tout prix que les autres soient modestes ! Comme si c'était une qualité, d'ailleurs, – alors que ce n'est qu'une vertu, peut-être.

Avez-vous jamais vu quelqu'un parvenant à la gloire, à la fortune, au bonheur même, à force de modestie ?

Il m'apparaît plutôt que c'est l'orgueil qui nous y mène.

Modeste – au départ ?

Il sera bien temps de l'être au retour – si l'on a fait fausse route –, et à ce propos, tenez, voici une admirable histoire qu'Anatole France aimait à raconter, et dont il est l'auteur.

« Dans une petite ville de province, il était une fois un petit garçon de condition modeste qui, sur le seuil de la maison de ses parents, aimait à jouer seul à des jeux qui semblaient singuliers aux petits garçons de son âge.

« Assis au bord du trottoir, il construisait des ponts, des écluses et s'amusait à détourner de son cours le ruisseau d'eau claire qui descendait la rue au creux de ce trottoir. Il était inventif, ingénieux, surprenant, cet enfant qui n'avait guère plus d'une dizaine d'années.

« Or, un certain docteur qui habitait tout en haut de la rue observa cet enfant. Il vit qu'il avait des yeux brillants d'intelligence – et bientôt il prit l'habitude de lui dire bonjour chaque soir en montant chez lui. Parfois il s'arrêtait et lui posait quelques questions auxquelles l'enfant répondait toujours judicieusement. Il s'attacha à lui.

« Un soir il ne le vit pas à sa place habituelle. Il n'en fut pas autrement étonné, le lendemain non plus l'enfant n'était pas là. Alors

il s'inquiéta – mais n'en voulait rien dire.

« Le quatrième jour, il entra dans la maison et demanda à la mère de l'enfant s'il n'était pas souffrant.

« Elle lui répondit que, justement, il n'allait pas bien du tout. Il se rendit au chevet de l'enfant et il constata qu'il avait une méningite – et qu'il était perdu.

« Pourtant, il fit tout au monde pour le sauver. Il venait le voir deux fois par jour et il le soignait avec autant de dévouement et de tendresse que s'il eût été son propre enfant.

« Hélas, ce fut en vain, le mal implacable avait raison de cette petite existence fragile – et huit jours plus tard l'enfant mourut dans ses bras.

« Notre docteur en fut profondément affecté. Il conserva toujours le souvenir du regard de ce petit être prodigieusement doué que le Destin, aidé par une mère négligente, avait rayé du nombre des humains. Oui, il était hanté par l'intelligence précoce de ce pauvre petit bonhomme qui s'en était allé.

« Vingt ans plus tard, appelé en consultation par un très vieux monsieur malade, il se rendit chez lui. Cela se passait dans une autre ville. En entrant dans le salon, il vit un portrait d'enfant, un très ancien portrait devant lequel il resta bouche bée. C'était un enfant d'une dizaine d'années qui avait les yeux, le merveilleux regard du petit qui était mort dans ses bras. Il en fut tellement impressionné qu'il demanda ce que c'était que ce tableau.

« On lui répondit que c'était le portrait de Pascal enfant. »

Mais revenons à l'éducation.

Pourquoi parler aux enfants comme s'ils étaient destinés à demeurer toute leur vie des enfants.

Comment n'être pas poursuivi par la pensée qu'un enfant de dix ans est un homme qui n'est encore âgé que de dix ans.

Et dès lors, songez aux précautions qu'il conviendrait de prendre à son égard.

Songez à toutes les choses qu'il conviendrait de lui dire, à toutes celles qu'il conviendrait de lui cacher.

Ainsi, que pensez-vous de ces parents qui se disputent devant leurs enfants – ou qui se font la tête à longueur de journée ?

C'est une grande erreur de croire que les enfants n'entendent que ce qu'on leur dit, ne retiennent que ce qu'on leur apprend. C'est précisément quand on ne leur parle pas à eux directement qu'ils comprennent le plus et retiennent le mieux. Et c'est bien souvent sur le dos de leurs parents que leur éducation se fait.

J'ai connu une charmante jeune femme qui adorait sa mère mais qui parlait volontiers de son père d'une manière déplaisante. Elle n'en disait rien de mal, mais elle semblait n'avoir aucune considération

pour lui. Je lui en fis l'observation un jour et lui en demandai la raison. Elle chercha dans ses souvenirs et ne trouva pas tout de suite. J'insistai :

— De quand date ce sentiment ?

Alors elle se souvint et me dit :

— J'étais très petite alors et ce jour-là ma mère était allée avec moi chez sa modiste. Elle avait choisi un chapeau qui coûtait cinq cents francs. Elle a payé les cinq cents francs et dans la rue elle m'a recommandé ; « Tu ne diras pas à ton père que j'ai payé ce chapeau cinq cents francs. Je lui dirai, moi, que je l'ai payé deux cents. » J'en conclus que mon père n'était pas un homme très intelligent, qu'il était avare, qu'on pouvait lui faire croire tout ce qu'on voulait – et j'en ai déduit que le mensonge n'était pas fait pour les chiens.

Une autre chose encore qui m'a toujours surpris. Pourquoi d'un plat manqué dire à son fils : « Prie le Bon Dieu d'en avoir comme ça toute ta vie ! »

En voilà une idée, par exemple !

Et pourquoi ne pas plutôt lui dire : « Travaille, et tu pourras t'offrir un jour les choses que tu aimes, sans avoir à déranger le Bon Dieu pour cela ! »

Ah ! que les hommes ont la mémoire courte – et se peut-il ainsi qu'en devenant des pères, ils oublient à l'instant qu'ils ont été des fils !

Et pourquoi les livres scolaires ne sont-ils pas des chefs-d'œuvre ?

Pourquoi ceux qui sont chargés d'instruire les hommes ne sont-ils pas choisis parmi les hommes illustres – puisque ceux à qui l'on confie cette mission sacrée ne sont jamais devenus des hommes illustres.

La fille de mon jardinier m'a prêté ce matin son Histoire de France – et je l'ai lue d'un bout à l'autre.

Je ne m'en remettrai pas de sitôt.

Cette chronologie a la vanité de se croire exacte parce qu'elle est précise. Tous les événements sont placés à leur date, en effet, et aucune erreur n'a été commise – mais la vérité n'en est pas moins faussée.

Présenter ainsi l'Histoire, c'est trahir – oh ! de la meilleure foi du monde, j'en suis sûr – et l'agrégé qui l'a conçu, ce manuel, n'a pas prémédité son crime, vous le pensez bien. Il s'est, ni plus ni moins, conformé à l'usage. Il a respecté la coutume absurde qui veut sans doute que la première impression d'un enfant soit mauvaise en face de son pays.

Quel sentiment peut-il éprouver, en effet, devant tant de malheurs qu'aucun avantage ne vient immédiatement contrebalancer !

Mettre entre les mains d'un enfant l'histoire politique de son pays, commencer par là son éducation et ne pas le prévenir tout de suite qu'il y a eu autre chose que des guerres, autre chose que des victoires

et des défaites, autre chose que des assassinats, des pillages et des persécutions – oui, ne pas le lui dire tout de suite, c'est un crime.

Si vous croyez devoir apprendre à vos enfants que les Français furent défaits à Pavie en 1525, faites-le, mais qu'ils sachent aussi qu'en cette même année Rabelais concevait son Pantagruel tandis que s'élevait le château de Chambord.

Si vous leur racontez avec tant d'horribles détails le massacre de la Saint-Barthélemy, ne manquez pas de leur apprendre que, quelques mois plus tard, Montaigne a fait paraître un immortel chef-d'œuvre. Si vous ne le leur dites pas, vous en aurez menti.

Et si, tout au long d'une année qui fut pour nous cruelle, vous ne découvrez rien qui soit à notre honneur, inventez quelque chose – vous n'aurez pas menti.

*

LETTRES À MON FILS

Eh ! Pourquoi dites-vous que je n'ai pas de fils ?

Qu'est-ce que vous en savez – quand moi-même je n'en sais rien ?

Un jeune homme a passé, là, devant ma fenêtre. Il y a cinq minutes.

Prouvez-moi donc que ce garçon n'est pas mon fils.

Il est mon fils.

La preuve en est que...

Mon chéri,

Je t'ai trouvé bien bonne mine, tout à l'heure – et tu marchais d'un pas léger qui m'a ravi.

Tes deux mains dans tes poches et tes cheveux au vent, tu étais la jeunesse en personne.

Tu passais seul à ce moment dans cette allée – et pourtant tu semblais dépasser tout le monde.

Tu ne t'enfuyais pas – tu fuyais la laideur, la bassesse et l'envie.

Tu étais beau.

Tu souriais.

Un enfant qui courait t'a lancé son ballon dans les pattes – oh ! sans le faire exprès. Tu n'as pas ralenti ta marche un seul instant, mais d'un coup de pied sec tu l'as envoyé loin, ce ballon – comme bottant les fesses à quelque préjugé.

Ce geste a confirmé mon sentiment très net – et je parierais bien que tu as pris ce matin la détermination de vivre et d'être heureux.

Je t'en fais mon compliment.

Vis, sois heureux – la vie est belle.

Elle est belle – et pourtant les hommes sont laids.

Ne les regarde pas.

Ne cherche pas à les comprendre – en ce moment :

Ils marchent sur la tête.

Devant ce monde renversé, ne te dis pas : « J'arrive mal. » Dis-toi plutôt : « J'arrive à temps. »

On ne peut pas arriver mieux que tu n'arrives : on t'attendait.

On t'attendait parce que, toi, tu n'es responsable de rien.

Toi, tu n'as pas de comptes à rendre : en 1938, tu avais sept ans – alors, tu penses !

Et ce serait à toi plutôt d'en demander. C'est toi qui pourrais dire aux hommes : « Alors, c'est ça, La Liberté ? C'est ça, la Politique et la Justice ? Alors, c'est ça, la République ? »

Tu pourrais même aller plus loin, tu pourrais même aussi leur dire : « Alors, c'est ça, l'intelligence ? »

Mais ne t'y frotte pas – ce serait inutile.

Les hommes sont dans le malheur. Ils y sont par leur faute – et c'est pourquoi d'ailleurs ils jurent leurs grands dieux que les choses en sont là de par leur volonté.

Tu ne peux rien pour eux – si tu t'occupes d'eux.

Mais tu pourras beaucoup pour eux s'ils te voient tel que je t'ai vu, cheveux au vent, mains dans les poches, ayant pris la résolution de vivre et d'être heureux.

S'ils te voient tel que je t'ai vu, ça les renversera, ça les retournera — tant et si bien, d'ailleurs, qu'ils se retrouveront les deux pieds sur le sol.

Quand on est beau, quand on est jeune, on ne doit pas rester chez soi. Va-t'en, dès le matin par les rues de la ville. Ne regarde personne — et montre-toi joyeux, déterminé, charmant.

Sois l'avenir, enfin, d'un pays merveilleux qui n'a pas son pareil. Sois heureux, je t'en prie, fais cela pour la France – elle en a tant besoin.

Heureux ne veut pas dire : à qui tout réussit. Heureux veut dire : favorable. Et d'un événement l'on dit qu'il est heureux quand il fait le bonheur précisément de tous.

Sois heureux dans ce sens, sois un événement – et si tu es heureux, tout te réussira. Donc, sois heureux, commence – et le bonheur viendra.

D'ailleurs, puisque tu as dix-huit ans ! c'est toi, la France – mais ce n'est toi qu'à condition que tu le veuilles.

Or, le veux-tu ?

Oui ?

Eh bien alors, à ceux qui te diront que la France aujourd'hui n'est pas reconnaissable, réponds en souriant :

— Vous ne m'avez donc pas regardé !

Alors, peut-être – enfin ! – te reconnaîtront-ils.

Mon chéri,

J'ai reçu ton adorable lettre.

— Tu veux bien me demander de t'en dire davantage.

— Oh ! Avec joie – tu penses bien !

Alors, allons au plus pressé.

Nous sommes entourés de menteurs et d'esclaves.

Ne prends guère au sérieux que les gens qui plaisantent – et méfie-toi des autres.

— Les gens qui parlent gravement, qui sont formels dans leurs propos, ne sont à l'ordinaire que des gens ordinaires – et puisqu'ils se prennent au sérieux, t'en voilà dispensé.

M. de Montesquieu se tue à te le dire : « La gravité est le bonheur des imbéciles. »

Et ne prends pas non plus les choses au sérieux – car les coutumes et les lois, la haine, l'imposture, l'hypocrisie et la sottise en ont dénaturé le sens.

Mais la vie, aime-la – et reste convaincu que rien n'en peut altérer la beauté, l'harmonie, le charme et l'équilibre.

Il n'est pas de puissance humaine, et si malfaisante soit-elle, qui puisse retarder l'éclosion d'une rose.

Les partisans les plus hideux, l'autocrate le plus abject ou le monarque le plus sot ne peuvent rien contre l'amour – et le génie échappe à leurs injonctions.

Or donc, les livres, les saisons, les femmes, la peinture et le bruit de la ville et le calme des champs – il faudrait que, pour toi, ce fût cela, la vie, la vie extérieure.

Tu me diras : « Et la famille – et l'amitié – et les plaisirs – et les voyages ? »

Oui, la famille, assurément – mais laisse-moi te faire observer que la famille, c'est à prendre ou à laisser.

L'amitié oui, bien entendu – mais, par prudence, fais état de l'amitié que toi tu portes à tes amis, de préférence encore à celle qu'ils te vouent.

Avons-nous des amis ? Certes oui – mais, tout récemment, j'ai cru m'apercevoir que ce ne sont pas ceux sur lesquels nous comptons.

On dit communément que l'on n'a pas d'amis – et c'est fort consolant : si l'on n'a pas d'amis, eux, n'en ont pas non plus – et, dès lors, tu n'as pas de reproches à leur faire.

Les plaisirs ?

Oui – mais, donnes-en, va, c'est plus sûr !

Quant aux voyages – cent fois, oui.

Oui, l'Acropole et les musées, les cathédrales et les palais, le pont de Galata, l'île de Walcheren, Stresa, le lac de Côme et les bouches du Nil – oui, oui, c'est merveilleux et c'est sublime à voir – mais c'est plus merveilleux, c'est plus sublime encore à montrer – tu verras.

Rien n'est plus beau, je crois, qu'un Vermeer que l'on montre à la femme qu'on aime.

Mais, pour l'amour du ciel, tâche de préférer le plus longtemps possible, à la mélancolie de la nuit qui descend, la splendeur du jour qui se lève.

Quant à ta vie à toi, personnelle, intérieure, intime, celle dont tu disposes, qu'elle soit passionnée pour être passionnante : admire

éperdument, adore à la folie – et que, par-dessus tout, ton travail soit sacré.

Cinquante années – bientôt – d'un travail continu, d'un bonheur incessant, m'auront précisément appris que le bonheur, notre bonheur, dépendait à la fois du choix de notre femme – et du choix de notre carrière.

Toute erreur au départ, sur l'un de ces deux points, peut nous être fatale – d'autant qu'ils sont liés, si tu veux bien m'en croire.

L'Amour, sans le Travail, à la fin nous obsède – et le Travail, lui, nous dévore sans l'Amour.

Tandis que l'un « et » l'autre, ils nous sont un refuge – ils nous sont une joie renouvelée sans cesse et nourrie l'un par l'autre – l'un donnant appétit de l'autre – ou nous aidant à supporter les misères que nous fait l'autre.

Mais oui, vive la vie, mon chéri – et fais la sourde oreille aux avertissements de ceux qui tenteraient de t'en dégoûter.

(Cependant, si l'envie, un jour, te prenait de leur clouer le bec, propose-leur donc de la quitter six mois plus tôt, cette existence qu'ils abominent – et tu verras quelle tête ils feront !)

Mais, d'autre part, chéri, ne t'insurge pas trop contre « les vieilles barbes » – ou bien tâche de le faire avec discernement.

Quand tu leur cries : « Vous n'avez donc pas été jeunes vous autres ? » ton apostrophe est judicieuse en apparence – mais considère bien que dans l'avenir, des jeunes gens exaspérés par vos conseils vous demanderont à leur tour si, oui ou non, vous avez été jeunes, vous autres.

Et il en sera toujours de même.

Et pourrait-il en être autrement quand l'immense majorité des êtres est bourrelée de remords et navrée de regrets.

À qui la faute ?

À leur vanité, sans nul doute.

Les gens, pour la plupart, embrassent des carrières pour lesquelles ils n'étaient pas faits – et se choisissent des femmes qui ne font pas « couple » avec eux.

Dès lors, ils mèneront une existence pitoyable, à la fois médiocre et maussade.

Et, cela, je voudrais précisément te l'éviter – en attirant ton attention sur un point spécial – entre tous délicat.

Laissons pour aujourd'hui de côté le travail – et s'il te plaît, parlons d'amour.

Figure-toi, que le jour où je t'ai vu, passant devant chez moi, cheveux au vent, mains dans les poches, heureux, déterminé, charmant, je t'ai suivi longtemps des yeux – puis, ne te voyant plus, je me suis imaginé que, cent mètres plus loin, tu avais croisé, peut-être,

une très jolie fille allant à son travail – ou désœuvrée, qui sait ! – et j’ai pensé que, la voyant jeune et jolie, tu avais dû tourner la tête — et j’ai pensé que, te voyant, jeune et si beau, sans doute elle avait dû se retourner aussi.

Tenons la chose pour réelle – dis, veux-tu ?

Or donc, vous étant regardés, peut-être vous êtes-vous adressé la parole – peut-être avez-vous fait ensemble quelques pas – peut-être avez-vous pris rendez-vous – tout de suite.

Il n’y aurait pas de mal à cela – et telle présentation faite par le hasard au détour d’une allée, fichtre, en vaut bien une autre – et d’autant que d’ailleurs, le hasard est le travestissement favori du Destin.

Donc, tu as peut-être rencontré ta femme, ce jour-là – oui, oui, ta femme à toi, la femme de ta vie – ça je suis convaincu que l’on peut vivre à deux d’un bout à l’autre de la vie, en ayant l’un pour l’autre un sentiment que rien ne saurait altérer, fait d’amour, de respect, de confiance et d’amitié. Je crois à l’amitié du mari pour la femme – et réciproquement. Je crois au sacrifice, à l’abnégation. J’y crois jusqu’à la mort – et par-delà la tombe. En un mot, mon enfant, je crois sincèrement au bonheur conjugal.

Et me voilà donc bien placé pour te dire à présent que je crois d’autre part au malheur conjugal – et que j’y crois dur comme fer — restant bien convaincu que la plupart des gens ont fait aux environs de leur vingtième année la plus absurde des sottises à cet égard.

Et ce n’est pas être un rabat-joie que de dire à son fils : « Oui, tu as peut-être rencontré ta femme ce jour-là – mais ce n’est peut-être pas ta femme que tu as rencontrée ce jour-là ! »

Chéri, l’homme à vingt ans cherche déjà sa femme – tandis que la femme, elle, cherche un mari.

Je ne t’en dis pas davantage, mais je te supplie de te poser la question suivante : « Est-ce bien elle qui m’a plu, elle, en personne, et n’était-ce pas plutôt l’Amour qui me chantait ce matin-là ? »

P.S. Mais quand tu m’entends dire de la plupart des gens qu’ils ont péché par vanité, s’étant choisis des femmes qui leur sont supérieures pour une ou deux raisons – ne va pas te méprendre surtout ! – car ce que je redoute pour toi c’est de te voir plutôt pécher par modestie en te satisfaisant de peu.

Là, le péril est bien plus grand !

Si tu pêches par vanité, le pire qui puisse t’arriver c’est d’être trahi par ta femme – puis d’être abandonné par elle.

Si tu pêches par modestie, si ta femme ne te vaut pas, sais-tu ce qui te pend au nez ?

C’est qu’elle te soit fidèle – et jamais ne te quitte !

J'AI RENDEZ-VOUS AVEC L'AVENIR

J'attends un jeune homme, un très jeune homme, un jeune acteur de vingt-neuf ans que je viens d'engager pour jouer dans *Pasteur* le rôle d'un élève. Je ne le connais pas. Il est très joli garçon, très doué pour le théâtre – récemment démobilisé, il est bouillant d'avenir. Cultivé, énergique, il me paraît avoir le goût du risque, l'amour des belles choses et le désir ardent de tout lire, de tout connaître : de s'élever. J'aime sa répulsion pour ce qui est faisandé, et l'évident mépris qu'il a pour la médiocrité.

Je lui ai demandé de passer me voir vers midi. Je lui ai dit que je lui montrerais des choses qui l'intéresseront sans doute. Et depuis vingt-quatre heures, je pense à lui. J'ai réuni mes autographes les plus précieux, les livres les plus beaux, j'ai modifié la place de quelques-uns de mes tableaux et j'ai mis en valeur certains bustes. J'ai voulu mettre au premier plan dans les vitrines ce qui concerne le théâtre – et cette demi-heure que je vais passer à lui montrer tout cela, je m'en fais une fête.

Je suis allé me recoiffer et j'ai troqué ma robe de chambre habituelle contre un vêtement d'intérieur plus sobre. J'ai rendez-vous avec l'avenir.

2 SI J'AI BONNE MÉMOIRE

Si j'ai bonne mémoire
Portraits et anecdotes
La maladie
Mes médecins
Le petit carnet rouge
Ceux de chez nous
Lucien Guitry

On trouvera dans l'index des noms figurant en fin de volume des repères biographiques sur la plupart des personnes évoquées ici par Sacha Guitry.

SI J'AI BONNE MÉMOIRE

À la mémoire de celle qui m'a fait ce don magnifique : la vie.
S.



Du 15 mars au 31 mai 1934, Sacha Guitry publie sous ce titre dans L'Excelsior une série de souvenirs. La plupart seront rassemblés en un volume publié par Plon au mois de septembre.

PRÉCAUTION LIMINAIRE

Anatole France a dit ceci :

On reproche aux gens de parler d'eux-mêmes. C'est pourtant le sujet qu'ils traitent le mieux.

Rarement un écrivain est si bien inspiré que lorsqu'il se raconte...

Il faut considérer qu'il y a en chacun de nous un besoin de vérité qui nous fait rejeter, à certains moments, les plus belles fictions.

Nous aimons tant les lettres et les petits cahiers des grands hommes et même ceux des petits hommes lorsqu'ils ont aimé, cru, espéré en quelque chose et qu'ils ont laissé un peu de leur âme au bout de leur plume !

Il y a beaucoup à admirer chez une personne ordinaire, sans compter que ce que nous y admirons se retrouve chez nous et cela nous est doux.

Nous aimons toutes les confessions et tous les Mémoires. Les écrivains ne nous ennuiant jamais en nous parlant de leurs amours et de leurs haines, de leurs joies et de leurs douleurs...

Heureusement que M. France a dit cela !

Encouragé, couvert et d'avance approuvé par lui – impudemment je prends la plume et je commence.

PRÉFACE...

PRÉAMBULE...

OU PLUTÔT MONOLOGUE

Rome.

Je termine aujourd'hui ma tournée d'Italie, nous sommes le 21 février 1934, il est deux heures du matin – et j'entre dans ma cinquantième année.

Un an de plus : un an de moins.

Quand je pense qu'un de mes amis m'a conseillé un jour de jouer au golf, non seulement pour ma santé, mais parce que, m'a-t-il dit : « Ça fait toujours passer une heure. »

Faire passer les heures – au lieu de les retenir.

Elles passent déjà si vite !

Et toutes celles qu'on nous fait perdre !

Et toutes celles que nous perdons !

Si j'ai dormi huit heures par nuit depuis le jour de ma naissance, à soixante ans j'aurai dormi pendant vingt ans : le tiers, en somme, de ma vie.

Quel temps perdu !

Donc, cinquante ans – dans un an.

Je n'en reviens pas.

Dans le fond, c'est superbe – c'est une espèce de preuve.

Je ne sais pas de quoi, par exemple.

Oui, cinquante ans, je trouve cela très beau – pour un homme de mon âge. Et dire que lorsque j'avais vingt ans je considérais qu'un homme de cinquante ans était vieux !

Était-ce bête.

Oui, c'était bête, mais ce n'était que bête. Ce qui est ennuyeux c'est que cela continue sans doute et qu'aujourd'hui les jeunes gens

considèrent peut-être qu'un homme de cinquante ans est vieux.

Ils verront ça !

Je viens d'y penser pendant vingt-cinq minutes. Je me suis promené de long en large en me questionnant. Je voulais à tout prix des réponses honnêtes – et je me suis regardé impitoyablement dans une glace.

Je les parais.

Pourquoi ne les paraîtrais-je pas ?

Est-ce que les autres ne paraissent pas leur âge ? Alors ? D'ailleurs, il est logique, il est normal qu'on paraisse son âge. C'est de la franchise.

Je me suis laissé tomber dans un fauteuil et je me suis fait à cette idée qu'être vieux, cela devait être très bien. Seulement, j'imagine que pour y arriver, cela doit être assez pénible.

La jeunesse, ça dure quinze ans, de vingt à trente-cinq – l'âge mûr également, de trente-cinq à cinquante. Et ce qui dure le plus longtemps, ce qui peut durer le plus longtemps, c'est la vieillesse. Cela peut durer cinquante années. Donc, c'est un but. Eh ! bien, si c'est un but, il vaut mieux l'atteindre aussi vite que possible. Et c'est pourquoi les gens qui se défendent, comme ils disent, semblent souvent si ridicules. Teintures et moumoutes, artifices divers : mensonges maladroits, dont celui qui les fait seul est toujours la dupe. Il faut s'en méfier, car je pense qu'ils ont sur le moral, aussi bien que sur le physique, une influence pernicieuse.

Mais cela doit être assurément désolant de vieillir – pendant que l'on vieillit. Cela doit s'aggraver tous les jours, comme un mal incurable. On doit chaque matin se sentir un peu moins jeune que la veille. Perdre des cheveux blancs, mon Dieu, ce n'est pas grave, en somme, puisqu'on avait été contrarié de les voir blanchir, mais perdre des cheveux blonds ou bruns, des cheveux qui n'ont même pas terminé leur carrière de cheveux, c'est odieux et c'est injuste, car c'est une partie de soi-même qui meurt dans la force de l'âge.

Une ruine, c'est magnifique, et puis c'est immortel – mais je n'aurais pas voulu voir s'effriter le Forum.

Il faudrait pouvoir passer de la maturité à la vieillesse en cinq minutes. Cela se ferait comme on fait une opération. Et c'est à cela qu'on devrait employer la chirurgie esthétique. Je crois qu'elle rendrait ainsi de bien plus importants services. On vous endormirait jeune encore – c'est-à-dire : plus très jeune – et l'on se réveillerait couvert de cheveux blancs, cravate de Commandeur au cou, respecté, respectable et surtout délivré d'un souci déplorable.

Devant un buste de moi récemment terminé, que je trouvais médiocre et que je lui montrais, Antoine Bourdelle m'a dit un jour :

— Ne soyez pas sévère, ne soyez surtout pas injuste. Ce n'est pas la

faute du sculpteur.

Puis, m'ayant examiné attentivement, il ajouta :

— Pas encore. Non, ce n'est pas encore le moment de faire votre buste. Attendez donc une quinzaine d'années.

Il y a de cela quinze ans.

Bourdelle avait raison. Pour être fait ressemblant, il faut d'abord se ressembler. Je ne me ressemblais pas lorsque j'avais trente ans. À la façon d'un vêtement, mon physique ne m'allait pas très bien.

On n'a pas droit à tous les âges – ce serait trop beau !

On est un homme de vingt ans, ou de trente-cinq ou de cinquante ou de soixante. Or, j'ai l'impression que je suis un homme de cinquante ans. Le moment est donc venu de faire mon portrait – et puisqu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, qu'on m'autorise à le tracer en quelques traits.

D'ailleurs, il m'en souvient, c'était jadis mon rêve d'être quinquagénaire.

Me voilà satisfait, je pense ?

Oui, pour un an !

S.G.

POURQUOI JE SUIS NÉ

Une date

Je suis né le 21 février 1885.

Cette révélation n'a rien pour mon lecteur qui soit très émouvant, je m'en rends compte, mais l'on voudra bien convenir que, pour moi, c'est une date.

Lorsque je vins au monde j'étais extrêmement rouge. Mes parents me regardèrent avec effroi, puis ils se regardèrent avec tristesse, et mon père dit à ma mère :

— C'est un monstre, mais ça ne fait rien, nous l'aimerons bien tout de même.

Mais il convient que l'on sache pourquoi je suis venu au monde.

René de Pont-Jest, ancien officier de marine, romancier, chroniqueur, homme très distingué, esprit fin, fine lame, aimant les femmes, aimant le jeu – type disparu du Parisien à guêtres blanches sous pantalons à carreaux – donne chez lui, rue Condorcet, des bals masqués quatre fois l'an. Tout Paris s'y presse. Au cours de la soirée, Christine Nilsson chante, Sarah Bernhardt enchante, Serpette joue du piano, Mounet-Sully dit des vers et Coquelin, cadet, récite ses premiers monologues.

Un soir, Mounet-Sully veut faire une surprise. Il amène un jeune permissionnaire qu'on ne reconnaît pas tout de suite – et qui conquiert l'auditoire en récitant « La mort du loup ».

— Qui est ce jeune homme étonnant ?

— Mais c'est Guitry... vous savez bien, le créateur du Fils de Coralie.

— En effet !

On l'accueille, on le fête, on le garde à souper – et on lui fait promettre de revenir à sa prochaine permission. Il promet – même il est prêt à le jurer !

Il revient en janvier, revient en février – mais quand il redemande une quatrième permission, on la lui refuse. Alors il saute le mur.

La chose est grave – mais René de Pont-Jest intervient en personne. On s'en occupe, on se démène. Louise Abbéma connaît le général, Sarah Bernhardt connaît le ministre, et tout s'arrange enfin.

Mais pour sauter le mur, pour risquer la prison, il faut qu'il ait une raison. Tous les amis intimes la connaissent déjà – hormis M. de Pont-

Jest, bien entendu, puisque la raison, c'est sa fille. Elle a vingt ans. Elle est la beauté même et tous deux ils s'adorent. Il finit son service militaire et demande sa main. Refus catégorique, trois fois renouvelé. M. de Pont-Jest ne veut pas que sa fille épouse un comédien – il ne le veut pas, mais le mercredi 10 juin 1882, mon père et ma mère se marient à Londres, à l'église Saint-Martin.

Lucien Guitry était en tournée là-bas depuis quatre jours, avec Sarah Bernhardt et le beau Damala, son mari, quand Mlle de Pont-Jest vint le rejoindre.

Il dit dans ses Mémoires :

Ah ! ce premier voyage à Londres où j'arrivai le samedi soir à six heures. Tout était bouclé ! Et le lendemain, c'était dimanche ! Et le surlendemain c'était lundi de Pentecôte ! Le mardi, c'était la fête de la reine ! Le mercredi, j'ai heureusement trouvé une occupation...

Ce mercredi dont il parle était le jour de son mariage. Il avait pour témoin Sarah Bernhardt.

Trente-sept années plus tard, quand j'épousai Yvonne Printemps, j'eus pour témoin Sarah Bernhardt.

Mon père en 1882

Mais il me faut rappeler brièvement quelle était la situation de mon père à cette époque.

Né à Paris en 1860, il s'était présenté au Conservatoire à l'âge de quinze ans et, deux ans plus tard, il en était sorti avec deux prix – mais pas les deux premiers. Il remportait un second prix de tragédie et un second prix de comédie. Les deux premiers prix avaient été décernés, cette année-là, à Théophile Barraï. À cet excellent Barraï qu'on vit longtemps à la Comédie-Française, dans des « silhouettes », et, plus tard, sur le Boulevard, dans des caricatures. Bon comédien d'ailleurs, mais enfin, tout de même, n'est-ce pas, comme c'est comique, le Conservatoire ? Pas plus comique que les autres écoles, mais pas moins, vraiment.

Réclamé par la Comédie-Française, selon son droit, Lucien Guitry avait refusé – déjà ! – d'y entrer, s'était vu, de ce fait, condamner à 10 000 francs de dommages-intérêts – et s'était engagé au théâtre du Gymnase parce que, là, au moins, il allait jouer, jouer tout de suite le rôle principal d'une pièce nouvelle : le Fils de Coralie. Débuts éclatants. Il avait également repris le rôle d'Armand Duval dans la Dame aux camélias, et sa carrière s'ouvrait magnifique devant lui, quand, tout à coup, mourut Montigny, son directeur. Mon père avait pour lui une véritable tendresse et le considérait comme un grand directeur. Aussi quelques mois plus tard quittait-il le théâtre de ses

débuts, de ses premiers succès. Il s'exilait volontairement parce que l'engagement qu'il venait de signer avec la direction des théâtres impériaux de Russie lui permettait de payer le dédit du contrat qui le liait contre son gré au successeur antipathique de Montigny.

L'impossibilité où se trouvait mon père de supporter auprès de lui quelqu'un qu'il n'aimait – ou n'aimât – pas s'affirmait à vingt ans déjà.



Lucien Guitry en 1905.

Mais ce mariage à vingt-deux ans n'était pas étranger non plus à cet engagement, car s'il le condamnait à neuf ans d'exil en Russie, il allait leur assurer du moins l'existence à tous deux – à nous quatre, puisque bientôt nous avons été quatre.

En effet, lorsque je vins au monde, mon frère m'attendait déjà – mais pas depuis longtemps. Il était né le 5 mars 1884, et j'arrivai le 21 février suivant. Si bien que nous étions jumeaux pendant une douzaine de jours par an.

Voilà donc pourquoi j'étais né – pourquoi j'étais né à Pétersbourg – et voilà pourquoi pendant les cinq premières années de ma vie je passai l'hiver en Russie et l'été en France.

Mes plus anciens souvenirs datent de 1889. J'avais quatre ans. Je les situe dans le parc d'une propriété, dont j'ai su plus tard qu'elle était à Saint-Martin-de-la-Lieue, et dans laquelle mes parents passaient la belle saison.

Mais, à la vérité, possédant plusieurs photographies de ce parc, les ayant souvent regardées, les ayant égarées, les ayant retrouvées, je ne sais plus très bien, lorsque je les examine à présent, si je me souviens d'avoir déjà vu ce parc – ou ces photographies.

À cette époque, ma mère était en instance de divorce et la garde des enfants lui avait été confiée. Donc nous habitions avec elle, ou plus exactement, avec elle chez son père, René de Pont-Jest. Mais tous les dimanches, nous déjeunions, mon frère et moi, chez notre grand-mère paternelle qui habitait au Palais-Royal. Une servante nous y conduisait à midi, et c'était le frère de mon père qui nous ramenait vers cinq heures à notre mère.

Un certain dimanche, dont je me souviens avec une étonnante précision, il se passa ceci.

Nous étions arrivés, mon frère et moi, depuis déjà quelques minutes chez notre grand-mère, lorsque mon père entra. Je le revois tel qu'il était exactement ce jour-là. Il portait la barbe et la moustache, et il avait un pardessus macfarlane à carreaux. Il nous embrassa, nous regarda longuement tous les deux, puis il dit :

— Je sais que Jean n'a pas été sage cette semaine... aussi c'est avec Sacha que je vais aller chercher des gâteaux pour le dessert !

On pouvait toujours dire que le pauvre petit Jean n'avait pas été sage. Pourtant il l'embrassa de nouveau, puis, prenant la main que je lui tendais, il m'emmena.

Un fiacre découvert attendait à la porte. Sur la banquette, il y avait trois ou quatre livres dont la couverture était jaune.

Je me revois dans ce fiacre, assis à côté de mon père. Ma fierté d'avoir été choisi par lui n'allait pas sans une certaine inquiétude, je dois le dire. D'où me venait cette inquiétude ? De son émotion sans doute.

Je lui avais indiqué du doigt la première pâtisserie devant laquelle nous étions passés. Il m'avait dit :

— Non, pas celle-là.

Cinq minutes plus tard, je lui en indiquai une autre.

— Non, dans celle-là non plus, les gâteaux ne sont pas bons. Plus loin, il y en a une bien meilleure.

Je devais avoir l'air intrigué décidément, car il ajouta :

— Tu vas en avoir des gâteaux, ne crains rien !

Un quart d'heure plus tard le fiacre s'arrêtait devant un immense

bâtiment qui me fit très peur. Des gens affairés couraient dans tous les sens. Ceux qui entraient dans ce bâtiment allaient aussi vite que ceux qui en sortaient, et, tous, ils portaient des choses trop lourdes pour eux.

Il avait payé le cocher, m'avait pris dans ses bras, et je comprenais très bien qu'il cherchait à me dissimuler sous la pèlerine de son manteau.

Où m'emmenait-il ?

Il ne m'emmenait pas. Il m'enlevait.

Il retournait à Saint-Petersbourg pour sa dernière saison d'hiver – et c'était affreusement cruel ce qu'il faisait, bien sûr, puisque ma mère allait rester huit mois sans me revoir. Mais qu'on ne me demande pas de regretter d'avoir été pendant ce temps plus aimé, choyé, chéri qu'aucun autre enfant peut-être ne le fut !

Que s'était-il passé à Paris tandis que le train nous emportait vers la Russie ?

Mon oncle avait reconduit Jean rue de Sontay chez ma mère, et je laisse à penser son effroi tout d'abord, puis son immense peine.

Mon grand-père, averti tout de suite, voulut obtenir qu'on arrêât mon père en route, et des dépêches furent envoyées à Berlin et ailleurs. Mes souvenirs sont imprécis à cet égard, et je sais seulement ce qu'on m'a dit plus tard – mais je n'oublierai jamais qu'aux frontières mon père m'enveloppait dans une couverture et me glissait sous la banquette où je passais, terrifié, des quarts d'heure étouffants.

Ma vocation

Si l'on me demandait de quelle époque date ma vocation pour le théâtre, je répondrais qu'à l'âge de cinq ans déjà j'étais convaincu qu'un jour je ferais la même chose que mon père – seulement je ne savais pas ce que faisait mon père.

Je ne pouvais pas deviner ce que c'était qu'une profession, bien entendu, et je ne devais pas connaître la signification exacte du mot « métier », mais à n'en pas douter mon père faisait une chose passionnante et qui m'intriguait fort.

Il m'avait fait faire en réduction certains de ses costumes de théâtre et j'adorais m'en affubler. J'avais le manteau de Louis XI et son chapeau de feutre, j'avais le pourpoint d'Hamlet, la veste de Tabarin, et j'avais un polichinelle aussi grand – ou aussi petit – que moi, à qui je faisais jouer le rôle de Polonius en le plaçant derrière un porteserviettes. À force de le tuer, j'ai même fini par le casser. J'aimais bien dire aussi certaines tirades du Louis XI de Casimir Delavigne que mon père m'avait apprises :

Qu'il me revienne encore un murmure, une plainte,

Je mets la main sur vous, et mon doute éclairci,

Je vous envoie à Dieu pour obtenir merci...

Vêtu de l'un de ces costumes, rien ne me paraissait plus drôle que d'ouvrir brusquement la porte du salon en affectant de prendre un air terrible. Mon rêve était de provoquer le rire par la surprise. À cet égard, je n'ai pas beaucoup changé.

Les personnes qui assistaient à ces apparitions riaient avec mon père et s'écriaient souvent :

— Ce qu'il peut vous ressembler !

L'idée que je ressemblais à mon père m'avait beaucoup frappé, et le désir que j'avais de lui ressembler davantage me conduisit tout naturellement au désir de faire plus tard la même chose que lui.

Mais que faisait-il ?

Je le regardais vivre avec étonnement.

Qu'avait-il de plus que les autres ?

Ce qu'il avait de plus, c'était vingt ans de moins. C'était un tout jeune homme – et je viens seulement de m'en rendre compte en y pensant.

Mais pourquoi me semblait-il si différent des autres ? Qu'avait-il donc de si précieux en lui ? Son avenir.

Il se mettait très vite à table, déjeunait en douze minutes et s'en allait rapidement en disant :

— Cré nom d'un chien, je vais encore être en retard.

Il avait peur d'être en retard – et pourtant je savais qu'il allait travailler.

Quand il rentrait le soir, il disait parfois :

— Ça va, je suis content. Je crois que ça marchera très bien.

Puis on dînait. Il parlait, en dînant, de certains de ses amis que je connaissais très bien, que j'avais vus souvent à la maison et qui, de temps à autre, me donnaient des jouets. Mais il en parlait d'une façon pour moi singulière. Il disait, par exemple :

— Hitemans, aux deux, m'a fait tordre !... Lina Munte est bien maintenant, mais depuis quelques jours elle en faisait trop. Quant à Lorteur, il a un trac fou pour mardi !

D'ailleurs, le mardi, je l'avais remarqué à la longue, le mardi était un jour spécial. J'ai su plus tard que c'était le jour des premières au théâtre Michel.

Ces soirs-là, mon père dînait plus rapidement encore que de coutume. Il était nerveux, mais pas triste. Cependant, il lui arrivait tout à coup de changer de visage. Ses gros sourcils se fronçaient et il s'écriait : « Monsieur le marquis, vous êtes un gentilhomme, je ne suis qu'un roturier, mais vous ne m'empêcherez pas de vous dire que tout homme qui insulte une femme est un lâche ! » Un instant plus tard, il s'accusait tout haut de crimes abominables, et cela devant les

domestiques, qui ne paraissaient pas en être surpris – ce qui me tranquillisait un peu. Soudain, son regard grave, terrible, menaçant, devenait d'une douceur extrême. Il le posait sur moi, et, tendrement, il me disait :

— Clémentine, pour un baiser de vous je donnerais ma vie !

Je ne pouvais pas comprendre qu'il venait de repasser son rôle, je ne pouvais pas comprendre que devant cet homme heureux, séduisant, qui venait de m'embrasser en partant, s'ouvrait la plus magnifique des carrières d'acteur – mais comme je l'aimais, comme je le trouvais beau, comme il me plaisait, ce jeune homme qui était mon père !

À celle qui me couchait, j'ai demandé un jour :

— Où va papa, le soir ?

Elle m'a répondu :

— Il va travailler pour te gagner des sous.

Et, devant ma surprise, elle ajouta :

— Dame, il va jouer ce soir,

Et je me suis endormi avec cette idée que l'on pouvait gagner des sous en jouant – et j'ai grandi avec cette idée que le mot jouer était synonyme du mot travailler.

Et je n'ai pas changé d'idée.

Ma véritable vocation

Oui, j'avais la robe de Louis XI et le pourpoint d'Hamlet, et je les trouvais beaux, mais c'est à un autre costume qu'allaient mes préférences.

Oui, je comprenais bien qu'on admirait mon père et, quand je le voyais sur la scène, certes il m'impressionnait, mais, il faut dire la vérité, j'aurais préféré faire plus tard ce que faisait Douroff.

C'était cela ma vocation, ma véritable vocation !

Douroff était un clown.

C'était le clown illustre du Cirque Ciniselli. J'allais tous les dimanches en matinée le voir, et je voulais être au premier rang, toujours, pour bien le voir. Et mon cœur battait fort quand il apparaissait !

Ce visage tout blanc, ces yeux pétillants de malice, ces sourcils différents, l'un sévère et froncé, l'autre gai, s'envolant, cette voix extraordinaire – et cet accent anglais que ce Russe prenait pour parler en français – et ce costume magnifique, bicolore et pailleté, tout cela m'enchantait ! Je le considérais comme un être irréel, improbable, et j'étais en extase devant lui.

Il était adoré comme l'était chez nous Footit, comme le sont toujours les clowns.

L'entrée, je ne dis pas d'un clown, mais du clown – car il n'y a pas

deux clowns dans un cirque – l'entrée du clown élu, sur la piste, c'est quelque chose de charmant ! Cet être seul au centre de ce disque, au centre du public – il n'y a pas d'hommes plus entouré que lui ! Et ce « ah » familier qui l'accueille, cet ordre amical, cette promesse de rire que se fait à elle-même la foule – quel encouragement ! C'est l'arrivée de l'histriion sur la place publique. Tout le monde l'attend et cependant il a toujours l'air de n'avoir pas été prévu au programme et d'être en plus. Et la surprise souvent si bien jouée de M. Loyal :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ?

Cet air d'être un intrus qu'on lui donne, tout contribue à le faire aimer. Il ne joue pas un personnage : il est un personnage. Il est traditionnel et classique.

Douroff montrait des animaux savants. Il avait un ours docile, des oies dressées et des petits cochons têtus et grognons qui faisaient la joie du public.

Je retrouve cette photographie de moi, évident témoignage du désir que j'avais de lui ressembler. C'est à Douroff que je dois certainement cette prédilection que j'ai toujours eue pour les clowns, c'est à lui que je dois d'avoir, plus tard, tant aimé et peut-être assez bien compris ces hommes qui mettent en échec les lois de l'équilibre et de la pesanteur, ces êtres dont la psychologie nous est révélée par des faits – et jamais par des mots : Rice, Tom Hearn, Grock, Jackson, Fields, Bobbie Clarke, Baggesen – et Little Tich, père spirituel, infiniment spirituel de Charlie Chaplin, ce clown de génie.

Douroff, je l'aimais d'autant plus qu'il me reconnaissait toujours et qu'il m'adressait la parole, ce qui me remplissait à la fois d'orgueil et de confusion.

Mais comment pouvait-il savoir certains détails de ma petite existence ?

Il me montrait du doigt, s'adressait au public et disait :

— Voilà un petit garçon qui n'a pas voulu manger sa soupe hier au soir !

Et c'était vrai !

Pouvais-je ne pas le considérer comme un être fabuleux ! Comment pouvait-il deviner ces choses que mon père ne devait raconter qu'à ses amis intimes ? Quelle pouvait être la source de ses renseignements ?

On voyait bien, de temps à autre, à la maison un gros homme mélancolique et doux, et qui avait un peu le regard de Douroff. Mais il n'avait pas son blanc visage et ses sourcils en désaccord, il n'avait pas sa voix criarde que j'aimais...

Et cependant c'était Douroff – mais on ne me le disait pas. Et comme on avait raison de ne pas me le dire, de me laisser mes illusions !

C'est à Saint-Pétersbourg, en 1890, que j'ai joué la comédie pour la première fois.

Joué n'est pas tout à fait exact. En vérité, j'ai figuré dans une pantomime en un acte que mon père avait faite en collaboration avec un grand comédien russe qui se nommait Davidof. Cette pantomime fut créée au palais Impérial, devant Alexandre III.

Mon père y jouait le rôle de Pierrot. Moi, j'étais Pierrot fils.

Il avait été convenu que le tsar nous garderait à souper après la représentation. J'étais assis à sa droite et je me trouvais en face d'un jeune homme en uniforme blanc qui devait devenir un jour Nicolas II »

En vue de ce repas, mon père m'avait fait mille recommandations : « Fais ceci... ne fais pas cela... ne parle que si l'on te questionne... et surtout ne laisse rien dans ton assiette. Donc, sers-toi peu ! »

Or, il m'arriva un malheur. Quand on passa les fromages et que ce fut à mon tour de me servir, je fis maladroitement tomber dans mon assiette un morceau de gruyère grand comme une boîte de dominos. Le valet de pied voulut reprendre cette part excessive de fromage, mais, d'un coup de coude, l'empereur l'en empêcha. Je levai la tête et je rencontrai le regard impitoyable de mon père qui semblait me dire : « Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Ne laisse rien dans ton assiette ! »

Et j'attaquai mon morceau de gruyère, dans un silence effrayant et voulu. À la cinquième bouchée, un grand éclat de rire dont l'empereur avait donné le signal mit fin à mon supplice.

Mais cette aventure m'a servi de leçon. Qu'on m'invite à dîner et qu'on m'offre du gruyère – on verra quelles précautions je prends pour que pareil ennui ne m'arrive plus !

Lorsque, après une interminable séparation de treize années, mon père vint me voir jouer pour la première fois, c'était au Vaudeville, et je jouais Deburau. Vingt-huit ans s'étaient écoulés depuis l'époque de mes débuts à Pétersbourg – et je puis dire, en somme, qu'il ne m'avait pas vu jouer depuis le jour où cette photographie avait été prise. Vingt-huit années – et il me retrouvait en Pierrot ! Mais, ce jour-là, c'était moi qui jouais le rôle du père.

Mon père m'a raconté plus tard qu'il avait joué pour la première fois, cette année-là, le rôle de Jean Gaussin dans Sapho.

J'ai dit déjà que le théâtre Michel affichait tous les huit jours un spectacle nouveau. C'était un travail écrasant et les pièces, hâtivement montées, étaient souvent mal suées.

Ce fut le cas de l'admirable Sapho, ce soir-là. Hittemans jouait le rôle de Césaire, mais il ne savait pas plus le rôle de Césaire que mon père ne savait le rôle de Gaussin. L'inquiétude était grande du côté des

coulisses au moment où l'on frappa les trois coups.

Cependant, les trois premiers actes « marchèrent » bien, très bien même. Je ne dis pas que ce fut au grand étonnement des comédiens, car les comédiens savent bien qu'il y a un dieu pour eux, un dieu qui prend quand il le veut, pour les sauver, l'humble apparence d'un souffleur.

Donc, tout alla très bien et rien de grave, en somme, ne s'était produit, hors quelques défauts imperceptibles de mémoire, lorsque le quatrième acte commença. Au cours de cet acte, Césaire et Gaussin se disent ceci :

Césaire. – Dis donc, garçon, il me semble que le moral se remonte, hein ?

Gaussin. – En effet, je vais mieux, bien mieux. Quand je songe à la vie que je menais, à toutes les misères, à toutes les bassesses dont cette passion est faite, il me semble sortir d'une fièvre pernicieuse...

Or, voici ce qui se passa, voici ce que le public entendit :

Hittemans. – Dis donc, garçon...

Le Souffleur. – Il me semble que le moral...

Hittemans. – Il me semble bien que le moral se remonte, n'est-ce pas ?

Le Souffleur. – En effet, je vais mieux...

Lucien Guitry. – En effet, je vais mieux.

Le Souffleur. – Bien mieux...

Lucien Guitry. – Bien mieux... oui.

Le Souffleur. – Quand je songe...

Lucien Guitry et Hittemans. – ?...

Le Souffleur. – Quand je songe...

Hittemans. – Quand je songe...

Le Souffleur. – À la vie que je menais...

Hittemans. – À la vie que je menais...

Le Souffleur. – À toutes les misères... à toutes les bassesses...

Hittemans. – À toutes les misères... à toutes les bassesses...

Le Souffleur. – Dont cette passion est faite...

Hittemans. – Dont cette passion est faite... ?

Le Souffleur. – Il me semble sortir d'une fièvre pernicieuse...

Hittemans. – Il me semble sortir... d'une fièvre... ?

Alors, Hittemans, s'apercevant que depuis quelques instants il s'était emparé du texte de mon père, s'arrêta, lui posa la main sur l'épaule et lui dit :

— Mais... est-ce que ce n'est pas toi qui devrais me dire tout ça !

Départ de Pétersbourg et retour à Paris

Mais un jour, il fallut revenir à Paris et j'ai quitté ma ville natale que

je ne devais revoir que vingt ans plus tard, en tournée.

Je ne me souviens plus du tout du Pétersbourg de 1910 – mais, ce soir, je revois celui de mon enfance. Je revois notre appartement, le bureau de mon père, un coupe-papier d'ivoire dont j'avais très peur parce que, pour rire, un jour, j'en avais été menacé...

(Je viens de m'en servir, il y a deux minutes, pour ouvrir une lettre.)

Je revois la salle à manger, des journaux imprimés sur papier rose, pliés et posés sur la table du salon. Je revois les traîneaux rapides et silencieux, les cochers qui me paraissaient avoir de si gros derrières à cause de leurs manteaux fourrés, serrés à la taille et plissés aux hanches. Je revois des patineurs sur la Neva, je revois leurs silhouettes légères que le vent semblait incliner de gauche à droite, et puis de droite à gauche, comme des balanciers...

Je me souviens surtout du silence étonnant qui régnait dans les rues. Silence que seul le bruit sourd du pas des chevaux troublait pendant quelques secondes et rendait plus profond lorsqu'il s'éloignait.

Je revois la perspective Nevski. Je vois des gens qui passent – le col de leur pelisse remonté jusqu'aux oreilles, leurs toques enfoncées jusqu'aux yeux, les mains au fond des poches, chaussés de bottes, bouche close et nez rouge...

Je revois le palais de l'empereur, la cathédrale de Kazan, le pont Alexandre...

La ville est toute blanche, les trottoirs ont disparu sous la neige qui tombe avec une telle lenteur qu'elle semble ne pas tomber de très haut, et qui tombe pendant des heures et des heures, jusqu'à ce qu'elle ait arrondi tous les angles – et qui tombe sur les statues de bronze, comme de la lumière, aux mêmes places qu'elle, quand elle est perpendiculaire – et toutes les statues de bronze ont l'air d'être éclairées par en haut...

À Paris, je retrouvai mon frère Jean qui allait au collège déjà. Je me souviens parfaitement de mon arrivée. Je portais, ce jour-là, un costume de peluche verte et j'étais coiffé d'un large béret orné d'une longue plume. Mon frère avait un tablier noir, comme en portent les collégiens, serré à la taille par un ceinturon de cuir. Nous nous regardâmes tous les deux avec surprise. Il avait déjà ce regard spirituel et moqueur qui fit plus tard son charme – et moi j'avais déjà, visible sur ce portrait, cet air légèrement abruti que j'ai conservé longtemps – que j'ai peut-être encore puisqu'on me dit qu'on « me retrouve très bien » sur mes portraits d'enfant.

Ce jour-là, notre mère nous poussa dans les bras l'un de l'autre. Alors, Jean m'embrassa – très peu – et me dit à l'oreille :

— Pourquoi qu'on t'habille en singe ?

Le divorce venait d'être prononcé entre mon père et ma mère, et c'est elle qui conservait, bien entendu, la garde des enfants.

Mes souvenirs à ce sujet sont assez vagues, assurément. Pouvions-nous même, mon frère et moi, nous rendre compte de ce que notre existence avait d'anormal ? Nous sentions bien qu'il se passait quelque chose de grave dans la vie de nos parents, mais, à la vérité, non, nous ne pouvions pas nous rendre compte du malheur qui nous arrivait.

Ne pas pouvoir se dire qu'on se souvient d'avoir vu son père et sa mère à la même table. N'avoir pas eu leurs deux visages penchés au-dessus de votre lit quand vous avez été malade. C'est affreux – plus tard.

Car c'est plus tard qu'on s'en rend compte et qu'on se dit : « J'ai eu mes parents, je les ai adorés l'un et l'autre – mais séparément. Et la famille, ce qu'on appelle la famille, cela, je ne sais pas ce que c'est. »

Je connais un petit garçon dont les parents ont divorcé quand il était encore au berceau. Élevé par son père, mais conduit chez sa mère deux fois par semaine, il a grandi sans rien savoir, sans rien comprendre, et, tout dernièrement, sa mère lui ayant dit en le regardant dans les yeux :

— Ce que tu peux déjà ressembler à ton père, toi !

L'enfant, surpris, ému, s'est écrié :

— Tu connais donc papa ?

Quand je rentrais chez ma mère, le dimanche soir, elle me demandait parfois quelles étaient les personnes que j'avais rencontrées chez mon père. Je me revois un soir, à genoux sur mon lit, faisant ma prière et ma mère me questionnant. Et je me souviens de ce curieux dialogue entre nous :

Moi. – Notre Père qui êtes aux cieux...

Ma mère. – Qui y avait-il à dîner chez ton papa, ce soir ?

Moi. – Il y avait un monsieur noble. Que votre nom soit sanctifié...

Ma mère. – Noble ?

Moi. – Oui, maman. Que votre règne arrive.

Ma mère. – Noble ?... Jean de Reské ?

Moi. – Non. Que votre volonté soit faite...

Ma mère. – Georges de Porto-Riche ?

Moi. – Non. Sur la terre comme aux cieux...

Ma mère. – De Najac ?

Moi. – Non...

Et ma mère me cita une dizaine de noms à particule choisis parmi les gens que mon père pouvait connaître. À tous, je répondais négativement.

Ma mère. – Comment est-il ?

Moi. – Il n'a pas de cheveux... et il a des petites moustaches.

Ma mère. – Mais ce n'est pas un noble..., c'est Noblet !

Moi. – Oui, oui, c'est ça, Noblet. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien...

Quelques mois plus tard, en octobre, on me mit au collège – et c'est ici que se termine le premier chapitre de ma vie,

MES PENSIONS

M. de Saint-Ange Bautier

Je n'ai pas la prétention d'avoir été un collégien modèle. Et voici pourquoi. Je ne suis pas de ces gens qui ont séjourné dix ans dans la même pension – non, et, en vérité, il ne m'a pas fallu moins de onze institutions, lycées, collèges, écoles, pour atteindre l'âge du baccalauréat.

(Je ne dis pas le baccalauréat. Je dis l'âge du baccalauréat.)

La particularité la plus frappante, peut-être, de ma vie de collégien, est que je n'ai jamais pu dépasser la classe dite de sixième. J'y suis resté jusqu'à dix-huit ans. La raison en est toute simple. Dans les collèges, la coutume veut que le nouvel élève redouble la classe qu'il vient de faire dans la maison d'éducation précédente. Or, ayant changé onze fois de collège, j'ai redoublé dix fois ma sixième.

Je peux vraiment dire ma sixième.

Je ne viens pas me vanter ici d'avoir été un élève détestable, mais il est bon que l'on sache quelle est mon expérience en la matière, afin que je puisse utilement profiter peut-être de l'occasion qui s'offre à moi de dire tout haut ce que je pense de l'instruction telle qu'elle est pratiquée en France – et ailleurs aussi sans doute.

Mais il convient d'abord que je raconte mes pensions,

En 1891, à l'âge de six ans, je suis entré chez M. de Saint-Ange Bautier, 15, rue Saint-Ferdinand, aux Ternes.

M. de Saint-Ange Bautier, comme éducateur, n'avait pas de grandes prétentions. Il enseignait à lire et à écrire, c'était tout. De ce fait, il n'avait pour élèves que des enfants en bas âge.

Il portait une longue barbe noire et des lunettes d'or qui semblaient faire partie de son visage austère. Il ne les retirait jamais complètement. Je parle de ses lunettes. Parfois, au cours d'une leçon, il les soulevait et les posait sur son front pâle, afin de pouvoir essayer ses yeux – ses yeux qui nous paraissaient minuscules.

D'une élévation brusque de ses sourcils, M. Bautier pouvait remettre ses lunettes en place – et il reprenait la leçon.

Il paraissait n'avoir pas de santé, sa patience était sans bornes et je n'ai jamais vu de ma vie un homme plus triste et plus doux que M. de Saint-Ange Bautier. Mais nous n'étions pas en âge d'apprécier la patience. Et comme il nous questionnait sans cesse et que ses

questions ne différaient guère, je m'étais mis cette idée en tête qu'il ne devait rien savoir, ne pouvant rien retenir.



M. de Saint-Ange Bautier.

Il nous demandait :

Combien font deux et deux ?

Tous en chœur, nous répondions :

— Quatre !

Et je pensais : « Voilà trois jours de suite que nous le lui disons. Il l'a encore oublié ! »

Il y avait un tableau noir qui pendait au mur derrière son pupitre. Nous n'allions jamais à ce tableau noir. Il se le réservait à lui. Il y traçait à la craie de longues lettres moulées – avec une lenteur ! Rien au monde, assurément, ne devait lui sembler plus voluptueux que de faire succéder des pleins à des déliés. Il nous paraissait bien que c'était sa seule joie sur la terre – et nous la respections d'ailleurs, comme on respecte les manies inoffensives et les passions muettes. Et nous le regardions faire avec un sentiment, inattendu chez des enfants, mais qui était, j'en suis certain, de l'indulgence.

J'avais cette impression, fausse peut-être, mais très nette, qu'il s'attachait particulièrement à certains d'entre nous. Sa tendresse se

manifestait alors de la façon la plus singulière. Comme il savait qu'on lui retirait ses élèves aussitôt qu'il leur avait appris le peu qu'il paraissait savoir lui-même, je pense qu'il négligeait de faire travailler ceux auxquels allait sa préférence, afin de s'en séparer le plus tard possible.

En revanche, les élèves qu'il n'aimait pas savaient lire et écrire au bout de trois mois. Je suis resté un an chez lui. J'en étais très fier.

Et c'est probablement à cause de cela que, par la suite, j'ai toujours considéré comme des ennemis ceux qui ont voulu me faire travailler.

Et, aujourd'hui encore, lorsque j'entends dire d'un enfant qu'il est « très en retard », j'en conclus, à part moi, qu'il est sans doute très aimé.

Un soir, mon grand-père me prit sur ses genoux et me dit :

— Nous allons voir un peu où tu en es !

Et, plaçant le titre d'un journal sous mes yeux, il ajouta :

— Lis.

Je lus, ou plutôt j'épelai :

— L, e, le... F, i, Fi... g, a, ga... r, o, ro...

— Ça fait ?

— Le...

— Le quoi ?

Je ne sais pas.

— Recommence.

Je recommençai, docilement, mais sans plaisir et sans espoir.

— L, e, le... F, i, Fi... g, a, ga... r, o, ro !

— Eh bien... ça fait ?

Alors, j'ai voulu deviner et j'ai dit :

— Le Gaulois !

Janson-de-Sailly

L'année suivante, en 1892, on me coupe les cheveux et j'entre au lycée. J'ai le trousseau nécessaire et l'uniforme obligatoire.

Ma fierté d'avoir un vêtement si neuf et si nouveau s'évanouit bien vite. Mon col me gêne, mes bottines sont trop lourdes, mon mouchoir me paraît énorme – et moi, je me sens extrêmement petit.

Et puis, on m'a trop dit que je devais être content d'entrer au lycée comme pensionnaire, on m'a trop répété que ç'allait me faire du bien – ça m'inquiète.

Quelle nuit vais-je passer ? C'est cela surtout qui me tourmente.

Ma mère, mon grand-père et ma grand-mère me conduisent en voiture et, vers la fin de la journée, ils me remettent entre les mains du proviseur.

Je garderai toujours le souvenir de ces minutes sinistres. D'autant plus que mes parents ne peuvent plus me dissimuler maintenant leur émotion. Ils ont les yeux remplis de larmes, et comme ils ne cessent de me conseiller d'être « bien courageux », je finis par me demander si je les reverrai jamais, s'ils ne sont pas en train de me sacrifier, si je ne suis pas en danger de mort.

Que se passe-t-il donc ? Pourquoi mes parents n'ont-ils pas conservé leur sang-froid ? D'où leur vient tout à coup cette envie folle qu'ils ont de me prendre dans leurs bras et de me ramener à la maison ? Qui est fautif ?



M. le Proviseur.

Le proviseur.

Ce proviseur dont l'attitude est odieuse. Ce n'est pas l'enfant qui le dit, c'est l'homme qui s'en souvient. Et je m'en souviens parfaitement. Je le revois, jouant si mal la comédie – car c'est une comédie qu'il joue : la comédie de l'homme qui est sévère parce qu'il le faut, mais qui est juste parce qu'il le doit !

Juste – comme si j'étais coupable !

Gravité imbécile, autorité stupide, et quel visage antipathique ! Et pourquoi tout cela ? Pour terrifier un enfant de sept ans ! C'est

vraiment malin. Ils n'aiment donc pas leur métier, ces gens-là ? Ils ne le comprennent sûrement donc pas ? Non, non, ils ne comprennent sûrement pas que leur profession pourrait être la plus belle du monde.

Ils aiment mieux se faire craindre que de se faire aimer. C'est plus vite fait, c'est plus facile, évidemment. Cela devrait être le paradis, voyons, une école. Cette idée en elle-même est ravissante de réunir des enfants afin de les instruire et de les rendre sociables. Pourquoi faut-il alors toujours que les lycées aient l'air ainsi d'être des prisons ?

D'abord on ne devrait pas avoir le droit de construire ce qu'on veut. Cela devrait être défendu de déshonorer les villes. On devrait punir les architectes qui construisent de pareilles horreurs.

Et comment se fait-il que les professeurs n'aient pas depuis longtemps trouvé le moyen d'empêcher leurs élèves de les prendre en grippe ou de se moquer d'eux ?

On dit que les enfants sont méchants. Je crois plutôt qu'ils le deviennent. Je suis même disposé à croire qu'ils ne demandent qu'à le devenir – mais ils ne demandent aussi qu'à devenir intelligents. Et je crois que nous ne savons pas à quel point nous sommes intelligents quand nous avons dix ans. Vers quinze ans, ça se gâte au contact des grandes personnes imbéciles ou maladroites, ou malfaisantes, qui éveillent en nous nos plus mauvais instincts. Mais nous serions surpris de ce que nous comprenons quand nous avons dix ans, si nous savions à cet âge-là ce que cela signifie : comprendre.

Comprendre, c'est presque deviner – et nous devinons tout quand nous sommes enfants. Nous n'avons peut-être que du flair – mais quel flair nous avons pour démasquer les hypocrites, par exemple !

Pourquoi les parents ne se gendarment-ils pas contre cette façon qu'on a, dans les collèges, de traiter les enfants ?

Est-ce parce qu'ils oublient qu'ils ont été petits eux-mêmes – ou bien est-ce parce qu'ils s'en souviennent et qu'ils veulent que leurs enfants soient aussi malheureux qu'eux ?

Donc, me voilà « bouclé », c'est fini. Et mes parents s'en sont allés.

On me fait parcourir d'interminables couloirs. Je dépose en passant mon linge à la lingerie et l'on me conduit à ma classe, à la 6e B. Je suis présenté à mes condisciples, et mon prénom déclenche une hilarité immédiate et générale.

D'ailleurs, pendant cinq ans, je n'ai été appelé que Pacha ou Crachat.

Après la classe, courte récréation. On me questionne, on se moque de moi – puis c'est le dîner : c'est l'horrible soupe grasse, c'est la viande uniquement composée de nerfs, ce sont les haricots et c'est l'orange.

Après le dîner, encore une courte récréation – destinée sans doute à nous faire prendre froid – et puis, enfin, c'est le coucher.

Le lit n'est pas bien grand, mais, mon Dieu, que les draps sont épais et rugueux !

Un surveillant passe et vient près de mon lit. Va-t-il me border ? Non, mais il me demande doucement si je n'ai besoin de rien. J'ai besoin de trop de choses et je préfère lui dire que je n'ai besoin de rien – et je le remercie de sa gentillesse. Je l'en remercie encore aujourd'hui.

Tout le monde est couché, maintenant. On chuchote encore un peu de lit à lit. Le surveillant a mis le gaz en veilleuse et il continue sa ronde en faisant : « Chut ! Chut ! Chut ! Chut ! Chut ! Chut ! Chut ! » Il a l'air de chercher à imiter le bruit du chemin de fer. Mais il ne doit pas le faire exprès.

J'ai dormi cette nuit-là, pour la première fois de ma vie, avec une cinquantaine d'enfants de mon âge – et j'ai bien eu l'impression que je dormais seul pour la première fois de ma vie.

Sainte-Croix de Neuilly

En quittant le lycée Janson-de-Sailly, d'où j'avais été renvoyé pour incapacité absolue, je fus placé par mes parents entre les mains des prêtres qui dirigeaient 30, avenue du Roule, à Neuilly, l'institution Sainte-Croix. C'est là que j'ai fait ma première communion. J'obtins même une dispense d'un an pour pouvoir la faire en même temps que mon frère. Ma mère y tenait beaucoup.

Je n'ai jamais reçu qu'une gifle dans ma vie. Cette gifle m'a été donnée par mon grand-oncle maternel devant un millier de personnes. Je dois ajouter que mon grand-oncle était Mgr de Bonfils, évêque du Mans, et qu'il était venu spécialement à Paris pour nous donner la confirmation – circonstance qui retire à son geste tout caractère de brutalité.

Cette dispense d'un an, ce prélat n'avait eu qu'un mot à dire, bien entendu, pour me la faire accorder. Je le savais, du reste – mais on voulait me faire croire que je la devais à ma piété. On ne cessait de m'en féliciter. On disait devant moi :

— Lui qui est en retard dans toutes les branches, c'est très beau qu'en catéchisme il soit en avance d'un an sur tous ses camarades !

Ma grand-mère prétendait qu'il ne fallait pas trop s'en étonner, d'ailleurs, puisqu'il y avait plusieurs ecclésiastiques dans notre famille.

Que signifiait tout cela ?

Cela signifiait qu'en vérité ma pauvre mère ne fondait pas de grands espoirs sur mon avenir. J'étais lymphatique et distrait, je semblais peu intelligent et mon extrême douceur devait être prise pour un rien de fausseté – et voilà, sans doute, la raison pour laquelle

une amie de ma mère lui avait mis cette idée en tête que j'avais « tout ce qu'il fallait » pour entrer dans les ordres – et voilà pourquoi l'on tenait devant moi des propos destinés à faire naître en mon âme la vocation religieuse.

Pourtant, à cette époque, je n'avais pas la foi. Ceux qui me l'ont donnée, ce sont quelques athées, plus tard, que j'ai connus.

Mon apathie odieuse, dans le courant de l'année scolaire, devenait fort embarrassante lorsque approchait l'époque de la distribution des prix. En effet, l'habitude était que chaque élève eût un prix et l'habileté des professeurs s'aiguïssait à ce petit travail.

Il ne fallait peiner personne et contenter toutes les familles. Mais quel prix, quelle marque d'honneur pouvait-on donner à un élève tel que moi, en retard de deux classes, déjà – et si peu studieux et si indiscipliné !

Le grand jour approchait et l'on n'avait toujours pas trouvé pour moi de prix qui fût justifié.

Le grand jour approchait de plus en plus, dois-je le dire, et j'étais inquiet tout de même. J'étais inquiet de l'attitude que j'allais devoir prendre en présence de l'affront qu'on ne manquerait pas de faire à mes parents. J'allais être le seul, bien sûr, à n'avoir pas de prix. Si la pensée du chagrin de ma mère ne m'avait pas tourmenté, j'eusse été satisfait de la distinction à laquelle je me croyais réservé.

Le grand jour est venu. Le hall, transformé en salle des fêtes, est plein de monde.

Sur l'estrade, dans des fauteuils rouges, ont pris place des messieurs graves et décorés, un capitaine et des curés. À droite, sur une petite table, entre ses pieds et tout autour d'elle, des livres, des livres rouges et dorés.

Dans la salle, les élèves par division. Au fond, les parents des élèves, les garçons des dortoirs et ceux des réfectoires.

La séance va commencer. Sitôt que tout le monde est assis, une sonnette impérieuse réclame le silence, et le monsieur qui occupe la place d'honneur sur l'estrade, le monsieur qui préside se lève. On l'applaudit. Il s'incline, sourit et prononce distinctement ces mots.

— Mesdames, Messieurs, mes enfants...

Et puis, c'est fini – on n'entend plus rien pendant une demi-heure. Il parle certainement, et l'on voit bien de loin que ses lèvres remuent, mais les paroles qu'il prononce ne parviennent pas jusqu'à nous – ce qui nous encourage à parler de nos petites affaires. Au bout d'une demi-heure, nous sommes interrompus par des applaudissements qui ne nous sont pas destinés à nous, mais bien à l'orateur.

Puis, c'est enfin la distribution des prix. C'est le bonheur pour tous, c'est la honte pour moi et pour les miens.

D'abord, ce sont les grands. Parmi eux, un certain Marcel Robinier,

élève de seconde, est nommé sept fois. On l'acclame.

Je me souviens qu'il pouvait réciter par cœur douze pages de *De Viris Illustribus Urbis Romae*. Il est coiffeur, à présent.

Après les grands, ce sont les moyens – et, à quatre heures, on appelle les petits.

Comme ça a passé vite !

Déjà nous – déjà eux !

On appelle les prix des élèves de sixième. C'est ma classe, comme toujours.

Géographie, dessin, calcul, histoire – tout et tous y passent ! Chacun à son tour, mes camarades se lèvent et traversent la salle, l'immense salle, et, rouges ou blêmes, ils vont là-bas, au fond, et montent sur l'estrade. On leur remet un livre doré et le monsieur qui préside, et qui sourit de leur trouble, les embrasse.

Tout à coup – ô miracle ! – prodige incroyable : mon nom ! Je viens d'entendre mon nom ! Est-ce possible ? Cette nouvelle me suffoque – mes camarades la confirment pourtant par leur étonnement. C'est donc vrai. Et pour la seconde fois, ces mots insensés viennent frapper mes oreilles :

— Sacha Guitry, second prix de gymnastique !

Voilà donc ce qu'ils ont trouvé ! Un prix de gymnastique, même second, est inespéré pour moi. Je traverse à mon tour l'immense salle. Je croise en chemin un de mes condisciples qui vient de recevoir son prix et qui pleure de joie. Son émotion me gagne et lorsque j'arrive devant l'estrade, mes jambes tremblent et il me semble que je vais m'évanouir.

— Venez, mon enfant, me dit le monsieur qui préside, en me tendant les bras, venez, vous avez un second prix de gymnastique !

Je franchis les trois premières marches sans difficulté – mais je veux enjamber les deux suivantes, mon pied glisse, je perds tout équilibre, je m'effondre et je dégringole au bas de l'estrade.

Tumulte, cris, rires, bousculades – et, en somme, déplorable justification d'un prix de gymnastique immérité.

Le Père Didon

En 1896, à l'époque où j'entrai chez les dominicains d'Arcueil, le Père Didon y occupait une fonction mal définie, certes, mais qui semblait capitale, bien qu'elle disparût avec lui.

Il n'était pas le directeur de l'école, il n'en était pas le proviseur – il en était l'âme. Il ne faisait peut-être rien, mais il était tout. Il ressemblait à Coquelin aîné – à condition que l'on connût mal Coquelin aîné. Il était très grand, très fort et avait une démarche

imposante et pesante. On ne le voyait jamais que de loin, toujours seul et sans chapeau. Il avait sa voiture. Cette voiture n'était sans doute pas très belle – mais, le soir, en hiver, quand il traversait le parc et que nous apercevions son visage éclairé par une lanterne qui se trouvait à l'intérieur du coupé, cela nous impressionnait fort.

Je suis resté plus d'un an et demi à Arcueil et j'en garde un mauvais souvenir. Il y faisait très froid, on y mangeait très mal, il y régnait une atmosphère cellulaire, et les leçons qu'on nous donnait avaient toujours l'air d'être des punitions.

Mon frère avait été renvoyé d'Arcueil assez rapidement et ma mère l'avait placé à l'institution Schlumberg, avenue Bugeaud. Nous nous retrouvions le dimanche à la maison et nous passions la journée ensemble. Il ne cessait alors de me dire : « Mais fais-toi donc mettre à la porte d'Arcueil. Tu ne sais pas comme on est bien chez le père Schlumberg ! » Dès lors, au lieu de me contenter de ne rien faire, je me suis mis à tout faire pour être à mon tour renvoyé. Mais je n'arrivais pas à mes fins. On me punissait bien, mais l'on ne me renvoyait pas.

Un jour, une idée m'est venue que j'ai cru excellente – et que je puis considérer comme ma première idée de pièce. M'étant échappé de la classe, un matin, j'étais allé jusqu'au pavillon que le Père Didon occupait à l'entrée du parc. Au garçon de bureau qui voulut m'empêcher d'entrer, je dis effrontément que le Père Didon m'avait fait demander – et je frappai à la porte de son cabinet de travail.

— Entrez.

J'entrai. Il était assis derrière sa table. Il écrivait. Il leva la tête.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il avait la voix sèche de l'homme qu'on dérange. J'en fus impressionné, mais je pris mon courage à deux mains et tombai à deux genoux devant lui en murmurant :

— Mon père, je ne crois plus en Dieu !

Il me semble que ses deux sourcils venaient de s'envoler, et je vis dans ses yeux un grand étonnement auquel succéda vite l'expression de la plus vive contrariété. Puis, posément, très posément – et textuellement – il laissa tomber ces mots dans le silence :

— Mon enfant... il faut croire en Dieu... Il le faut, parce que, voyez-vous... Dieu... c'est certain.

Et nous nous regardâmes tous les deux fixement pendant quelques secondes.

Ne croyant pas avoir à me fournir une raison, une preuve plus évidente de l'existence de Dieu, il me congédia. Il le fit sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Je me relevai. Il se leva. J'eus très peur. Il m'accompagna jusqu'à la porte – mais ce n'était point par politesse. C'était pour dire au

garçon de bureau :

— Je défends qu'à l'avenir on laisse entrer les élèves chez moi.

Voulait-on me punir ou me donner la foi ? Je ne l'ai jamais su, mais, à la suite de cet incident dont on parla beaucoup, j'ai dû servir la messe du Père Didon, chaque jour, pendant trois mois.

À sept heures, aussitôt après la soupe du matin, je me rendais à la chapelle de notre révérend Père. Cette chapelle minuscule attenait à son cabinet de travail – et là je préparais ses vêtements sacerdotaux de façon qu'il n'eût aucune peine à les endosser. Puis, non sans émotion, je frappais à sa porte. Il répondait :

— Voilà ! Voilà ! Tout de suite.

Il répondait comme si j'avais déjà frappé plusieurs fois.

Je me mettais à genoux et j'attendais qu'il vînt. :

Parfois, en entrant, il disait :

— Bonjour, mon enfant.

Il disait parfois :

— Allons-y.

Et, tout de suite, il introduisait sa tête vénérable sous le surplis de dentelle empesée – en même temps qu'il glissait ses deux mains dans les manches.

La messe commençait dès que sa tête échevelée apparaissait à l'encolure, dès que ses mains délivrées pouvaient se joindre. Je ne pensais pas qu'il fût possible de s'acquitter aussi rapidement de ses devoirs religieux. C'était merveille de le voir et de l'entendre. Cette messe ne me sembla jamais durer plus de cinq ou six minutes.

C'était une grande figure, c'était un grand prédicateur. Nous étions certainement trop jeunes pour apprécier cet homme à sa juste valeur, mais je suis convaincu que son influence aurait pu être considérable s'il avait eu le temps de s'occuper de nous moins indirectement.

Je conserve le souvenir du discours étonnant – et grave, paraît-il – qu'il prononça un jour de distribution de prix en présence du général Jamont, en grand uniforme, culotte de peau, bicorne orné de plumes blanches. Je le revois, ce général, assis dans un très grand fauteuil de bois doré, frisant, puis défrisant assez nerveusement les plumes de son bicorne, tandis qu'au son de la Marseillaise le Père Didon, debout, les bras levés, semblait prévoir et ne pas redouter une guerre prochaine avec les Allemands. Quelle voix il avait ! C'était magnifique !

Si mes souvenirs sont exacts le général Jamont eut à regretter de n'être pas resté chez lui, ce jour-là.

L'institution Schlumberg

En quittant les dominicains d'Arcueil, d'où j'avais été non sans peine

chassé – et reconduit chez ma mère par un surveillant qui m'avait dit en route : « Je vous envie ! » – j'allai rejoindre mon frère chez ce M. Schlumberg dont il me disait merveille.

Alcoolique et pédagogue, M. Schlumberg, sujet allemand, s'était fait naturaliser français, afin de pouvoir diriger une institution préparatoire aux grandes écoles : Polytechnique, Centrale, Saint-Cyr,

Nous étions, chez lui, une trentaine d'élèves. Dix internes et environ vingt externes. J'étais interne, comme toujours, mais j'avais ma chambre.

Avoir sa chambre à soi – quelle joie ! – y réunir, la nuit, ses camarades et faire du chocolat à l'eau sur une lampe à alcool – quelle ivresse ! – être « chipé » un soir, comme nous l'avons été par M. Schlumberg, pris de boisson, en chemise de nuit et coiffé d'un chapeau haut de forme – quel souvenir !

L'enseignement était assuré par M. Schlumberg lui-même qui apprenait le français aux Allemands et l'allemand aux Français, et par MM. Lassol et Henriet qui étaient, à eux deux, professeurs de tout le reste : histoire, géographie, arithmétique, algèbre.

Je sortais de sixième et j'y rentrais, comme j'en avais pris l'habitude. De ce fait, je m'attendais à me trouver de nouveau avec des enfants de sept à huit ans, moi qui en avais déjà treize.

Erreur. Inattendu bonheur ! Je n'étais pas le plus âgé, je n'étais pas le moins instruit. L'aîné d'entre nous avait trente-sept ans et il en était encore à Louis XI ! Je dois à la vérité de dire qu'il était grec, qu'il bégayait et qu'il ne semblait pas devoir se remettre jamais d'une fièvre typhoïde qu'il avait eue jadis.

Ce qu'était l'institution Schlumberg, je pourrais peut-être aisément le décrire. Mais je puis faire mieux.

Il y avait chez M. Schlumberg un cahier jaune, cartonné, intitulé le Cahier des Classes. Sur ce cahier, M. Schlumberg, ou bien les professeurs, ou bien les surveillants, prenaient des notes, marquaient les punitions et s'efforçaient de rendre compte avec précision de la conduite des élèves – ou, plus exactement, de leur inconduite.

Ce cahier, je l'ai. Je l'ai, parce que je l'ai volé. Je l'ai volé, parce que mon père en connaissait l'existence et qu'il désirait le lire – « à tête reposée », m'avait-il dit. Au vrai, je savais bien ce qu'il en voulait faire. Il voulait le montrer à ses amis intimes – et qu'on demande à Tristan Bernard s'il ne se souvient pas d'avoir follement ri à la lecture de ce cahier.

Y prendrez-vous, Lecteur, un plaisir aussi vif ? Je ne puis que le souhaiter – et voici les meilleurs passages de ce livre, pour nous fameux.

Je tiens à donner ma parole d'honneur que je n'ai retranché ni ajouté une virgule à ces notes.

Le 8 novembre (Étude de 5 à 7 heures). – Parsons dort, Wells rêve et Williamsson casse des noix sur la tête de Zogheb qui pleure.

Vendredi 11 novembre. – L'élève Grose fait rire ses camarades en tirant la langue au professeur qui lui tourne le dos.

En récréation, pendant une de ses absences de raison, Zogheb crie : « M... ! » pendant que le petit Pierre, sur ses conseils, crie à tue-tête : « À bas les Allemands ! »

Lundi 14 novembre. – Parsons a passé la matinée chez Grose et Barbier qui lui ont assuré qu'ils étaient disposés à admirer les singeries, exercices sauvages et autres pantomimes que le sieur Parsons offre en étude aujourd'hui. Grose a vu de nouveau Barbier à cinq heures chez lui et s'est rendu ensuite chez Wells avec lequel il a eu une courte entrevue. À l'issue de ces divers entretiens, les élèves Grose, Wells, et Barbier ont fait un tapage d'enfer dans leur étude.

Qu'on veuille bien considérer que Grose, Wells, Barbier, Parsons, Zogheb et les autres étaient des enfants entre huit et douze ans, et l'on admirera, sans doute, la niaiserie de ces professeurs à qui l'on confiait le soin de nous instruire.

Mercredi (Classe de 5 à 6 heures). – Sont absents : Frank, Peygard, Grose, Greef, Wells, Valdès, Bissel et Parsons.

Le 26 novembre (Étude de 11 heures). – Barbier est absolument malpropre à cette étude. Il se pioche le nez, tue des mouches, et passe ses mains sur ses lèvres. Les observations glissent sur lui, je le jette à la porte avec trois cents lignes.

Lundi 5 décembre. – Classe de 8 à 9 heures : absent, M. Wells.

Classe de 9 à 10 heures : absent, M. Wells.

Classe de 10 à 11 heures : absent, M. Wells.

Classe de 1 h 30 à 2 h 30 : absent, M. Wells.

Classe de 2 h 30 à 3 h 30 : Zogheb casse le mur et jette de l'encre sur les pupitres.

M. Cazeaux aîné passe son temps sur un banc dans la cour de récréation, de sorte que, ce soir, il n'y a personne en classe.

Il y a un instant, je vous priais, Lecteur, d'admirer la niaiserie de nos professeurs – peut-être conviendrait-il aussi d'admirer leur patience ! N'étaient-ils pas à plaindre, ces pauvres hommes sans autorité devant cette poignée d'enfants riches, indomptables et gais, qui leur faisaient la nique et se savaient invulnérables !

Étude de 8 à 9 heures : Réintégration de M. Wells.

La gravité sereine de sa démarche est ironique et fait comprendre que, libre de ses actions dans la plénitude de son indépendance, il n'a rien à répondre sur la demande de son emploi du temps.

Mardi 6 décembre. – M. Wells n'assiste à aucune classe.

Jeudi 8 (Étude de 2 heures.) – Zogheb, dont la conduite est individuellement scandaleuse, nourrit contre ses camarades en

général, et contre Heverson en particulier, des sentiments fort peu flatteurs. « Mufle, rosse, petit chameau, etc., » sont les mots dont il se sert pour appeler quelqu'un en cours, en classe ou en étude. Il ne fait aucun devoir, quoique possédant plus de vingt cahiers tous garnis de choses substantielles, bourrés de documents irréfutables, d'aperçus ingénieusement idiots et, surtout, de caricatures au bas desquelles il glisse des insanités d'un genre plutôt douteux.

Samedi 19. – Pendant l'étude, Zogheb fait un pari saugrenu : « À celui qui fera la plus laide grimace. » Cent lignes.

Mardi 13. – Depuis trois jours, Cazeaux semble atteint de diarrhée infantile dont les effets nauséabonds agissent trop désagréablement sur l'olfactif. C'est dégoûtant. Il en est, aujourd'hui, à la quatrième édition, Comme application de bismuth, deux cents lignes me semblent indispensables pour arrêter cette orgie éolienne.

Vendredi. – Je prie M. Schlumberg de défendre à Guitry aîné de prendre ses récréations en classe. Il ne fait que jouer avec les torchons du tableau noir, ce qui produit une pernicieuse poussière. De plus, personne ne peut travailler, en raison même des embarras qu'il cause et du bruit qu'il fait.

20 décembre (Classe de 8 à 9 heures). – Weiss se livre éperdument à des fouilles nasales du plus mauvais goût.

Moi. – Veux-tu que je t'aide, jeune polisson ?

Lui. – Pouvez pas, vous avez les doigts trop gros.

Moi. – C'est dégoûtant, mon ami, de se retirer ainsi les choses du nez.

Lui, froidement. – C'est bien, je vais les remettre.

Jeudi 12 (Classe de géométrie). – Je demande à M. Guitry pourquoi il ne suit pas la classe de géométrie. Il me répond sur son ton ordinaire : « Monsieur, je n'ai pas encore pu m'arranger avec M. Schlumberg sur cette question. »

Mardi 17. – M. Guitry n'a fait, aujourd'hui, ni son devoir de français ni son devoir de calcul. Il persiste à faire ce qui lui plaît et prétend aller dans sa chambre sans permission.

M. Wells n'a pas paru depuis le déjeuner de midi. Il est parti sur sa bicyclette sans aucune permission de qui que ce soit.

M. Lipmann est sorti sans autorisation avant une heure, il n'est rentré que vers 5 heures.

Mardi 7 février. – M. Wells, pendant la récréation de 3 h 30, s'est promené sur le rebord des fenêtres du premier étage face à la cour.

Jeudi 23 février. – Funérailles de M. le président de la République.

Classe de 9 heures. – J'ai fait à M. Wells une observation nécessitée par une incongruité peu tolérable. M. Wells a quitté la classe.

Étude de 5 à 7 heures. – L'élève Bloch jeune ne veut pas travailler. Il a écrit deux lignes de son devoir dans une heure. Je ne suis pas

satisfait de cet élève.

Jeudi 2 mars. – MM. Guitry frères n'apportent aucun soin ni à leurs devoirs ni à leurs leçons. Ils lisent trop de romans.

Mercredi. – Les frères Guitry font ce qui leur plaît. Ni l'un ni l'autre n'ont corrigé les fautes de leur dictée. Ni l'un ni l'autre n'ont apporté le moindre soin à leurs devoirs.

Guitry aîné a même négligé d'adopter la disposition en vers, dictée par le professeur. Je manque de moyens disciplinaires pour ramener ces élèves à la raison.

Samedi 25 mars. – M. Wells n'a pas assisté à l'étude de ce matin. Il ne sait pas sa leçon et n'a pas voulu l'apprendre. Wells prétend n'avoir pas su qu'il avait à l'étudier. Devant l'avis contraire de tous ses camarades, il prétend qu'il n'apprend pas la prose, qu'il n'est pas obligé de l'apprendre, pas plus que la poésie. Je lui réponds que, s'il en était ainsi, s'il pouvait agir à sa guise, il resterait ou sortirait comme il lui plairait, ce qui est impossible. Là-dessus, sous prétexte que je l'ai mis à la porte, il s'en va et ne revient plus.

J'ai remarqué que M. Wells mettait beaucoup de méchanceté dans ses réponses.

Cette petite phrase ajoutée, cette dernière ligne qui constate la méchanceté des réponses de ce petit garçon, m'avait frappé jadis et je la comprenais mal. Qu'entendait-il par « méchanceté », ce surveillant ? Comment un élève pouvait-il être méchant à l'égard de son supérieur ? Je ne l'avais pas relue depuis longtemps, cette phrase.

Je la retrouve et je la reconnais – et voilà que, de nouveau, elle me semble mélancolique et me paraît tout à fait différente des autres observations contenues dans ce cahier. Elle est rédigée simplement, d'une façon presque enfantine, elle a même un peu l'air d'une traduction littéraire. Ce n'est pas une réclamation, c'est comme une petite plainte que ce surveillant laisse échapper. Il remarque la méchanceté des réponses de son élève – et c'est tout, et il ne demande pas qu'il soit puni pour cette méchanceté. S'il avait été grossier, il lui donnerait trois cents lignes, bien sûr, ou bien il le priverait de dessert, mais il n'a été que méchant et le voilà pour ainsi dire désarmé – et pitoyable, n'est-ce pas ? tout à coup.

Lundi 27 mars. – M. Guitry aîné lit des romans au lieu d'écouter la leçon. Il ne prend pas de notes et se contente de laisser glisser son crayon sur le papier.

Samedi 21 avril. – Le jeune Guitry est d'une insouciance exaspérante. Ce matin il a été déjà signalé à M. le directeur pour son manque de soin dans le devoir de français. Je suis obligé, à regret, de revenir à la charge. Le cours de dictée d'arithmétique est écrit très négligemment, d'une façon illisible. Décidément, il traverse une mauvaise période. Je demande qu'il ne puisse pas sortir demain avant

d'avoir copié quatre fois, d'une façon soignée, la leçon d'aujourd'hui.

Étude du soir, 8 heures. – Zogheb, inconvenant et tapageur. Les élèves ne travaillent pas ; ils bavardent, Viaud, très bavard, ne veut pas faire la punition que je lui inflige. Guitry jeune imite son frère, fait fort et parle à haute voix.

Mercredi 26 avril. – Les frères Guitry nécessitent sans cesse de nouvelles observations.

À dix heures dix minutes ; je suis dans la salle numéro 1 avec mon élève, M. Remicci. Les frères Guitry arrivent en dansant pour y faire leur étude. De quel droit ? Je les fais descendre.

Quelques minutes après, j'entends un grand bruit dans la direction de la salle numéro 3. J'y vais : les frères Guitry y sont en train de se battre et de se jeter à la tête les livres dont ils disposent. Je les fais descendre encore.

Il est fatigant de faire des observations toujours aux mêmes élèves et toujours pour les mêmes raisons.

Mercredi 26 avril (Étude de 5 à 7 heures). – Guitry aîné dérange l'étude en lançant des petites pierres sur son camarade Viaud.

8 h 10. – Guitry aîné trouble le commencement de l'étude, s'enferme seul dans la salle d'étude et en défend l'entrée à ses camarades ainsi qu'à moi. Danse sur les tables, crie, etc.

27 avril. – M. Williamson quitte l'étude pour aller jouer de la mandoline.

Étude de 2 heures. – M. Guitry jeune n'a pas fait son devoir de géométrie.

Étude de 3 heures. – MM. Guitry frères n'ont pas fait leur devoir d'arithmétique.

Étude de 4 heures. – M. Viaud n'a fait aucun devoir.

Lundi 1er mai. – Mme Schlumberg arrive à l'étude et me prie d'aller dans la chambre de Guitry jeune où ce dernier poussait des cris. Je trouve les deux frères Guitry en train de se battre sur le parquet et sur le lit. Le plus jeune criait. MM. Frank et Lipmann, assis, contemplaient cette comédie.

6 h 30. – MM. Wells et Grose, m'informant qu'ils n'ont plus rien à faire, quittent l'étude.

MM. Williamson et Guitry Sacha quittent l'étude. Le premier pour étudier la musique, le deuxième pour prendre une leçon de peinture.

Jeudi 25. – MM. Guitry ne savent pas leurs leçons et paraissent décidés à ne rien faire.

Samedi 27. – MM. Guitry frères n'ont pas su leurs leçons. Je propose pour MM. Guitry une consigne pour demain dimanche.

8 h 30 du soir. – Certains élèves, toujours les mêmes, ont de la difficulté à être calmes, le soir, au coucher.

C'est ainsi que l'on obtient difficilement de M. Guitry aîné qu'il se

couche et qu'il éteigne sa lumière. Il la rallume aussitôt le départ du surveillant.

M. Zogheb se relève un quart d'heure après le coucher. Je le trouve en chemise devant la porte de M. Guitry et il cause avec MM. Guitry et Dahn.

Enfin, il y a un dangereux abus, sur lequel je tiens à attirer toute l'attention de la Direction.

Avant-hier soir, de ma chambre, je voyais M. Graham s'engager, vers 9 heures du soir, sur la bordure intérieure de pierre du premier étage.

Je n'insisterai pas sur les dangers que présentent de pareilles excursions nocturnes et même diurnes.

Jeudi 1er juin. – M. Guitry n'est même pas descendu en récréation.

Il n'apparut qu'à une heure et demie.

7 juin (Étude de 2 h 30). – Plus d'une heure que l'étude est commencée et Guitry aîné n'a encore rien fait. Cet élève a une tenue inconvenante : sans col, sans cravate, chemise débraillée, on aperçoit le gilet de flanelle. Se plaignant de la chaleur, il se couche sur la table et il vient de passer dix minutes à simuler jouer de la guitare avec une raquette.

10 juin (Étude de 5 à 7 heures). – L'étude eût été très tranquille sans la présence des frères Guitry.

C'est de cette pension que je me suis échappé, un jour, et que je suis allé chez l'épicier de mes parents pour lui faire une commande, soi-disant de la part de ma mère.

— Monsieur, lui ai-je dit, je voudrais 4 kilos de sucre à 0 fr. 75,250 grammes de lentilles à 2 francs le kilo, 125 grammes de sel à

0 fr. 50 le kilo et 3 livres et demie de farine à 0 fr. 80 le kilo.

— Bien, monsieur Sacha.

Il avait pris note de ma commande.

— Ça va faire combien tout cela ?

Il m'a répondu que cela ferait 5 fr. 05. Je l'ai remercié et je suis parti en courant, car je venais de lui faire le problème qu'on nous avait posé le matin même à la pension.

Le Père Métayer

Ma huitième pension fut l'institution Chevalier, car, entre-temps, j'avais passé trois mois au lycée de Chambéry.

Le lycée de Chambéry, c'était le bagne pour enfants, c'est bien simple. Quant à l'école Lacordaire c'était une succursale, si j'ose dire, des dominicains d'Arcueil. Je n'en ai gardé qu'un souvenir : le Père Métayer, qui dirigeait ma division. Je le considérais, à cette époque,

comme un homme assez âgé, mais c'était un homme très jeune, car dernièrement, je l'ai revu, et il est jeune encore. Il était sévère, mais il n'était pas injuste et c'était un esprit distingué. C'est lui qui m'a fait renvoyer, mais il ne m'a pas gardé rancune des misères que j'ai dû lui faire, puisqu'il y a deux ou trois ans il a bien voulu me demander de présider le banquet des anciens élèves de l'école.

Il était venu me voir au théâtre, dans ma loge, et j'ai eu avec lui un court entretien qui témoignait de la pureté de son âme et de son ignorance absolue des choses du théâtre. Il était là quand j'arrivai.

M'étant assis à ma coiffeuse, je commençai à me maquiller. Il posa sa main sur mon bras et me dit sur un ton de reproche :

— Qu'est-ce que vous faites, Sacha ?

— Mais, mon Père, je me maquille.

— Il ne faut pas vous maquiller, Sacha. Un homme ne doit pas se maquiller.

Alors, je lui expliquai que j'étais obligé de le faire. Il n'insista pas, par politesse, mais je sentis très bien que je ne l'avais pas convaincu.

L'institution Chevalier

Je ne suis resté que quarante-huit heures à l'institution Chevalier, car c'est par erreur qu'on m'y avait placé.

En effet, l'institution Chevalier est ce qu'on appelle « un four à bachots », et elle ne comprend que deux classes : la rhétorique et la philosophie. Or, j'étais toujours en sixième !

L'institution Hooswel

Cette institution anglo-saxonne jouissait, à Passy, d'une excellente réputation, pleinement justifiée.

Son directeur, M. Hooswel, était un homme tout à fait agréable et sérieux. Et puis, celui-là avait au moins une façon intelligente d'entendre l'éducation des jeunes gens qui lui étaient confiés.

Sa méthode était rationnelle. Il donnait à la santé du corps une part égale à celle de l'esprit.

On faisait des sports, on mangeait bien – et on se lavait ! Il y avait une salle de douches chez M. Hooswel. C'était la première fois que je voyais cela dans un collège.

Les classes étaient moins ennuyeuses qu'ailleurs, et une saine et franche gaieté régnait dans cette école.

M. Hooswel avait un fils, Edmund, âgé de dix-huit ans et qui était le plus charmant garçon du monde. Tout était pour le mieux lorsqu'un

malheur arriva : M. Hooswel mourut brusquement, un matin, d'une embolie.

Edmund était son héritier. L'école était son héritage. Nous étions douze élèves et Edmund écrivit douze lettres destinées à nos familles. Dans ces lettres, il annonçait la mort de son père et apprenait à nos parents que son oncle devenait, désormais, le directeur de l'institution. Il n'avait pas d'oncle.

Il congédia les professeurs, et, nous étant tous mis d'accord pour ne rien dire à nos familles, nous conçûmes le projet délicieux de dépenser désormais en fêtes, en promenades, en distractions les mensualités que nos parents payaient pour notre instruction.

Cette existence merveilleuse fut, hélas ! de courte durée.

Quelqu'un vendit la mèche et, quatre mois plus tard, l'institution Hooswel avait fermé ses portes.

Ma dixième pension

Elle se trouvait rue de Passy. Elle existe toujours. C'est l'institution Mariaud. Institution préparatoire aux Grandes Écoles, maison très sérieuse.

Il y avait là un garçon maigre et brun qui ne portait pas de chapeau, qui s'agitait beaucoup et qui était extrêmement désireux de s'instruire. Il était serviable, aimable et fort intelligent, mais il avait une intelligence en désordre. Il n'était jamais à la page. Pendant la classe d'histoire, il terminait son devoir d'anglais. Il s'appelait Paul Dufrène. Il s'appelle aujourd'hui Paul Dufrény, il est mon secrétaire – et il n'a pas changé. Il fait tout le temps quelque chose, mais comme il ne fait jamais ce que je lui demande, il a toujours l'air de ne rien faire. Je crois que c'est l'homme au monde qui sait le plus de choses inutiles. Il sait le poids exact de la Tour Eiffel, la quantité d'eau qui se trouve dans le jaune de l'œuf, et, à dix mètres près, la longueur de la rue de Rivoli.

Dernièrement, j'étais à Turin. Il m'a téléphoné à deux heures du matin pour me demander quelle était, « selon moi », la véritable définition du mot « travail ». Il a plusieurs qualités précieuses, mais il a un terrible défaut : il lui est impossible de mentir. Lorsque je ne veux pas être dérangé, si je lui demande de recevoir quelqu'un à ma place et de lui dire que je ne suis pas là, il s'en acquitte de manière à me brouiller avec cette personne. Mais s'il a une cervelle d'oiseau, il a une âme de saint-bernard. Il se jetterait au feu pour moi – et c'est sans doute la raison pour laquelle il a provoqué, dernièrement, dans mon bureau, un magnifique feu de cheminée.

Je garde de l'institution Mariaud un délicieux souvenir – au

nombre. Parfois, vers une heure moins le quart, à la belle saison, une voiture découverte s'arrêtait à la porte de l'école. C'était mon père qui venait me chercher pour aller déjeuner avec lui. Sans descendre de sa voiture, il m'appelait. Je courais à la fenêtre.

— Moi, je déjeune à Armenonville... et toi ?

Alors, je descendais l'escalier comme un fou. Parfois, M. Mariaud voulait me barrer la route et m'empêcher de sortir – l'insensé ! Un jour, il vint même jusque dans la rue et dit à mon père :

— Il n'a fait aucun de ses devoirs, monsieur Guitry, depuis trois jours...

Je revois le sourire de mon père et je l'entends encore murmurer à l'oreille de mon directeur :

— Foutez-vous donc de ça, monsieur Mariaud !

Et d'ailleurs, c'est chez M. Mariaud que le goût du travail, enfin, m'est venu. Je ne parle pas du travail en classe, je parle du travail en dehors des classes, car c'est là que j'écrivis ma première pièce. J'avais seize ans. Cette idée d'écrire m'était venue soudainement et sans aucune raison à ma connaissance. Chaque fois que l'on me prenait en train d'écrire, on me punissait et M. Mariaud disait : « Mais quel entêtement ! »

Je ne regrette pas trop de m'être entêté.

L'avant-dernière

Ma onzième pension – car en écrivant ces souvenirs je m'aperçois tout à coup que je m'étais vanté en disant que je n'avais « fait » que onze pensions. En vérité, j'en ai fait douze – et cette onzième pension, que j'avais oubliée, se trouvait dans le quartier de la plaine Monceau. J'y suis resté fort peu de temps. Elle était dirigée par M. et Mme Grandin. Dirigée, d'ailleurs, n'est pas exact, car M. et Mme Grandin ne s'occupaient exclusivement que de leurs affaires personnelles. M. Grandin trompait sa femme. Il la trompait avec une charmante personne qui était, disait-il, professeur de français. Cette charmante personne ne savait sans doute pas assez le français pour l'enseigner, mais M. Grandin avait trouvé ce prétexte pour l'avoir constamment près de lui, chez lui, dans sa maison. J'entrai dans cette école à l'époque où Mme Grandin, informée de l'inconduite de son mari, allait tenter de vains efforts pour reconquérir ce qu'elle croyait être son bonheur. Pauvre Mme Grandin ! Bafouée par son mari, elle était devenue la risée de tous. Il ne se passait pas de jour qu'elle n'entrât dans la salle des classes, blême de colère et de chagrin, brandissant une lettre ou bien un mouchoir de femme qu'elle venait de trouver dans une poche d'un des vêtements de son mari.

— Et ça ! Vas-tu me dire encore que ce mouchoir est à toi ?

Et M. Grandin, calme, mais également blême, répondait :

— Fous-moi la paix pendant les classes !

— Les classes, les classes, répliquait alors Mme Grandin, comment oses-tu seulement te permettre de juger la conduite de ces jeunes gens qui sont là et qui t'écoutent, quand tu leur donnes l'abominable exemple d'un homme qui se conduit, dans sa propre maison, comme un véritable cochon, comme un salaud... que tu es !

— Assez, assez, criait M. Grandin, sors d'ici !

— Ce n'est pas à moi, c'est à ta putain d'en sortir..., etc.

Il est évident que, dans ces conditions-là, nous n'étions pas absolument étouffés par ce fameux respect que l'on doit à ses maîtres.

Nous ne sûmes jamais comment les choses se terminèrent entre M. et Mme Grandin, mais j'incline à penser que cela finit mal, car un lundi matin, nous trouvâmes fermée la porte de l'école.

La dernière

Ma dernière pension, la douzième, se trouvait 77, rue des Dames. M. Prax la dirigeait. C'était un charmant homme. Il m'avait donné sa chambre et je jouissais, chez lui, d'une certaine liberté. J'en usai largement – j'en ai même abusé. J'avais dix-sept ans !

Mes repas, je les prenais souvent au-dehors – mes classes, je ne les prenais pas du tout – et, parfois, je rentrais tard la nuit ou très tôt le matin.

M. Prax le supporta pendant quelques mois, mais un jour il jugea qu'il était de son devoir d'en aviser mon père.

Lucien Guitry, à cette époque, dirigeait le théâtre de la Renaissance et il y jouait la Châtelaine. Il y a trente-deux ans de cela. Donc, un soir, M. Prax frappa à la porte de la loge de mon père, entra et lui dit :

— Monsieur, j'ai conçu le projet de renvoyer de chez moi monsieur votre fils... mais, hélas ! cela m'est impossible.

— Pourquoi ? lui répondit mon père. Si vous ne pouvez pas le garder, tant pis, que voulez-vous mettez-le dehors !

— Mais je ne peux pas, monsieur. Je ne peux pas le mettre dehors. Il n'est pas rentré depuis cinq jours !

Enfin, j'avais donc terminé mes études – sans les avoir faites.

Réflexions que m'ont suggérées mes douze pensions

On ne peut pas ne pas mettre ses enfants au collège – c'est d'ailleurs une obligation – mais c'est surtout une nécessité. Il est, en effet,

nécessaire que, dès le jeune âge, nous apprenions à vivre en commun.

Eh bien, le grand malheur c'est qu'au collège, justement, on ne nous apprend pas à vivre, on ne nous prépare pas à vivre – et c'est un crime de ne pas nous dire, avant toute autre chose, que le travail est la plus grande joie de la vie.

Si nous avions, dès l'enfance, cette idée bien ancrée dans la tête que du choix de notre métier dépend notre bonheur, nous nous appliquerions davantage – et nous le choisirions, ce métier, avec infiniment de soin.

On appelle récréation le moment où l'on cesse de travailler – c'est un tort. Et rien ne devrait être plus récréatif que le travail. Les classes devraient être passionnantes. Seulement, pour cela, encore une fois, il faudrait des professeurs passionnés, convaincus de la grandeur de leur mission, et non de pauvres bougres, d'ordinaire médiocres et souvent ordinaires.

Qu'ils soient très érudits, ces hommes, j'en conviens – mais ce n'est pas suffisant. Et c'est la conviction qui leur manque.

Et puis, ce n'est pas dans une salle aux murs gris et froids que les classes devraient être faites. C'est dans une immense bibliothèque – et le droit d'y choisir des livres à son gré devrait être la plus haute récompense décernée à un élève.

Et je rêve d'un professeur qui dirait à un enfant :

— Vous n'avez pas été sage, tantôt. Pour votre punition, vous n'assisterez pas à la classe ?

Très jeune déjà, je me demandais pourquoi nos professeurs s'obstinaient à vouloir nous faire apprendre par cœur ce qui se trouvait dans des livres. Je me disais : « Du moment que c'est imprimé, pourquoi ne pas se contenter d'avoir ces livres près de soi ? »

Cette idée, par exemple, est insensée de vouloir vous faire retenir tous les chefs-lieux et toutes les sous-préfectures.

Pour quoi faire ?

Pourquoi, puisque personne jamais ne les a retenus ?

Pendant plusieurs années de mon enfance, je n'ai entendu parler que de cela ! On ne me demandait plus de mes nouvelles – on me demandait si je savais mes départements ! Et ce possessif, d'ailleurs, m'intriguait beaucoup. On me disait que je ne savais pas mes départements, alors que tel de mes camarades savait déjà les siens. C'étaient pourtant les mêmes !

J'avais fini par me convaincre que la vie devait sans doute se passer à réciter les départements – ou bien cherchait-on peut-être un homme, enfin, qui fût capable de les apprendre tous par cœur !

On ferait bien mieux de nous enseigner quels sont nos devoirs et quels sont nos droits, et à ce sujet le Code civil nous rendrait plus de service que les départements !

Le grand malheur, c'est que le temps que nous perdons, nous le perdons à l'époque la plus précieuse de la vie. À l'heure où l'intelligence s'ouvre, on nous confie à des prêtres qui ne connaissent pas la vie, ou bien à des hommes qui ont trop peut-être à s'en plaindre pour nous la faire aimer.

J'ai la conviction, je le répète, que nous sommes extrêmement intelligents entre huit et quatorze ans – et que la plupart d'entre nous le sont moins entre quatorze et vingt ans, beaucoup moins. Pourquoi ?

Parce que, au sortir du collège, nous ne savons rien de la vie, nous ne sommes pas armés, et c'est la raison pour laquelle nous faisons tant de bêtises vers l'âge de dix-huit ans.

Libérés du joug familial, délivrés de la surveillance de nos professeurs, nous sommes sans défense, et, quand nos mauvais instincts ne nous guident pas, ce sont nos mauvaises fréquentations qui nous perdent – pour un temps – ou pour toujours !

Les exceptions peuvent être nombreuses – mon opinion est faite et je n'en changerai pas.

Nos dispositions naturelles, nos aptitudes particulières, tout ce qu'il y avait en nous d'original entre huit et quatorze ans n'existe plus à dix-huit ans.

Tout cela peut revenir plus tard – mais quel temps perdu !

C'est du point de vue moral que je me permets de critiquer surtout l'instruction.

Je trouve qu'on parle beaucoup trop aux enfants du passé et pas assez de l'avenir – c'est-à-dire trop des autres et pas assez d'eux-mêmes. La morale leur est enseignée sur des textes anciens, en un langage qui manque de clarté – et les exemples qu'on leur propose sont mauvais, car il est impossible de les suivre.

Jeanne d'Arc, Bayard, saint Vincent de Paul – c'est trop ! Et c'est trop loin. De tels exemples sont presque décourageants.

Sans vouloir éplucher le programme scolaire dans ses détails – ce qui serait facile, mais ennuyeux – permettez-moi seulement de vous dire une chose, Lecteur, qui va vous éclairer sur le fond de ma pensée.

Un livre comme *Télémaque* ne peut avoir aucune influence sur un cerveau d'enfant – tandis que si vous racontez à des petits bonshommes de douze ans des existences exemplaires d'hommes vivant à leur époque, vous pouvez leur faire un bien immense.

Au lieu de nous faire apprendre les *Fables* de La Fontaine, qui sont d'adorables chefs-d'œuvre dont nous ne pouvons pas apprécier les beautés quand nous sommes petits, au lieu de nous faire admirer la bonté de Saint-Louis ou le courage de Jeanne Hachette – on ferait bien mieux de nous raconter la vie de Pasteur, qui fut sublime, celle de Balzac, celle de Guynemer, celle de Claude Monet, celle d'un industriel honnête et laborieux, et enfin – et surtout ! – celle d'un

inconnu, d'un père de famille quelconque qui n'aurait jamais fait de mal à personne, qui aurait été toute sa vie un brave homme, qui aurait fait simplement son devoir et qui aurait été heureux ! Cet homme-là, nous ne l'imaginons jamais quand nous sommes enfants – et, cependant, chacun d'entre nous peut devenir un brave homme – voilà ce qu'on devrait nous dire tout de suite.

Mais, hélas ! Je le répète, – et je le répète exprès – pour nous apprendre ces choses-là, pour nous faire aimer le travail et la vie, il faudrait que nos professeurs fussent passionnés, intelligents et sympathiques. Oui, surtout sympathiques ! Le physique d'un professeur a une importance considérable. On est en train de réformer le programme de l'instruction – on a bien raison de le faire. Mais ce ne sera pas suffisant.

Je crois que, en l'occurrence, la façon de donner vaut tout aussi bien que ce qu'on donne.

Comment voulez-vous qu'un enfant s'intéresse à des questions qui lui sont posées par un professeur qui semble ne jamais s'y intéresser lui-même ?

Je suis convaincu que les professeurs des classes élevées, des grandes écoles, sont des gens supérieurs, mais – et j'insiste sur ce point – c'est au début de l'instruction que nous devrions être confiés à des hommes remarquables.

Si, dès notre jeune âge, on nous donnait le goût du travail, nous apprendrions rapidement ensuite ce dont nous aurions besoin – car je crois qu'on n'apprend aisément et utilement que ce dont on a besoin. Cela, on l'apprend très vite et on ne l'oublie jamais.

Pour me résumer, je reproche à l'instruction, telle qu'elle est donnée, de n'être pas une arme. Or la vie est une lutte, pas toute la vie, mais le début de la vie est une lutte contre les autres, contre les événements et contre soi-même.

Eh bien, il faut en convenir : une année de misère nous en apprend davantage sur la vie que dix années de pension.

Une année de misère nous donne l'amour et le respect du travail – parce qu'elle nous en fait connaître la douceur et le prix.

Si, pendant mes dix années de collège, je fus le plus lamentable des cancres, je puis me vanter d'avoir rattrapé le temps perdu – et je suis convaincu aujourd'hui que l'homme qui n'aime pas son métier, qui le fait sans plaisir et dans l'unique but de gagner sa vie, est le plus malheureux des hommes.

SOUVENIRS ÉPARS

Madame Sarah

Mais, tout à coup, j'y pense, il y a nos dimanches, il y a nos vacances, il y a nos sorties.

Que sont-ils nos dimanches, à nous, fils d'acteurs – quand nous ne sommes pas en retenue ? Bien différents de ceux des autres, en vérité. Trouvons-nous nos parents prêts à nous promener, heureux de nous conduire au jardin d'Acclimatation ou bien au cirque ? Mais non. Nos parents jouent deux fois, ce jour-là : en matinée et en soirée – et si nous allons au théâtre, c'est dans les coulisses des théâtres où ils jouent que d'ordinaire nous allons.

Notre mère est devenue actrice depuis son divorce. Prenant la moitié de son nom de jeune fille et la moitié du nom de mon père, elle est, au théâtre, Madame de Pontry.

Et voici ce que sont nos dimanches.

Nous arrivons chez notre mère le matin – lorsque nous n'y sommes pas depuis la veille au soir – on nous habille, et, vers midi, nous allons « embrasser Madame Sarah ».

Nous sommes allés « embrasser Madame Sarah » tous les dimanches pendant dix ans, comme d'autres vont à la messe – pieusement.

C'était un être à la fois fabuleux et familier pour nous. Nous entrions toujours chez elle avec un bouquet de roses ou de violettes à la main. Nous savions bien que ce n'était pas une reine, mais nous comprenions bien que c'était une souveraine.

En sortant de chez elle, nous allions déjeuner chez notre père. Sitôt après le déjeuner, nous retrouvions notre mère et nous allions la voir jouer – toujours de la coulisse – au Châtelet ou bien ailleurs. Je dis « ou bien ailleurs », parce que je sais qu'elle a joué ailleurs qu'au Châtelet, mais, s'il faut dire la vérité, je me souviens seulement de l'avoir vue jouer au Châtelet dans Michel Strogoff. Et il me semble, tant j'ai vu jouer de fois cette pièce, qu'elle a joué Michel Strogoff pendant plus de dix ans ! Ne l'a-t-elle pas jouée pendant plus de dix ans, du reste ? Ne reprenait-on pas la pièce tous les ans, à l'époque des fêtes ? Assurément si. Dans ces conditions, je devrais pouvoir raconter Michel Strogoff dans tous ses détails. J'en suis, hélas ! empêché, car je

n'ai jamais pu comprendre exactement ce qui se passait dans ce drame. En voici la raison.

Marie Laurent, cette grande et belle actrice, jouait le rôle de Marfa Strogoff, tandis que ma mère jouait celui de Sangar, la méchante femme, la conseillère infâme de l'émir Féopard. Or, parfois, Marie Laurent qui avait à cette époque quatre-vingts ans, se faisait « doubler » par ma mère. Ces jours-là, ma mère était, naturellement, remplacée par une autre actrice – et moi, alors, je ne comprenais plus rien à la pièce !

Nous dînions tous les dimanches chez notre grand-mère paternelle, et la soirée, nous la passions dans les coulisses du théâtre de la Renaissance où jouait notre père.

En arrivant à la Renaissance, nous allions de nouveau « embrasser Madame Sarah ».

Décidément, Madame Sarah jouait un grand rôle dans notre existence. Après notre père et notre mère c'était assurément la personne la plus importante du monde à nos yeux – et c'était toujours chez elle que nous allions d'abord à Noël, au Jour de l'An, à Pâques.

Ah ! les arbres de Noël chez Madame Sarah ! C'était merveilleux. Au milieu de son atelier s'élevait un arbre immense, mille bougies l'éclairaient et cinquante joujoux pendaient à ses branches – car nous étions bien cinquante enfants chez elle ce jour-là. Chaque joujou était numéroté et, quand le moment était venu de nous les distribuer, Madame Sarah nous tendait un grand sac de velours dans lequel chaque enfant prenait un numéro – au hasard. Mais le hasard, chez elle, faisait si bien les choses que le plus beau joujou tombait toujours entre les mains de la fille de son fils. Vêtue comme une princesse de légende, adorée, choyée, Simone Bernhardt nous paraissait être quelqu'un de très précieux et de pas tout à fait semblable à nous – et nous trouvions naturel qu'elle eût un jouet bien plus beau que les nôtres, et même nous comprenions qu'en somme nous n'étions là cinquante enfants que pour la voir être heureuse, plus heureuse que tous les autres enfants du monde.

Qu'on veuille bien le comprendre : j'ai tant aimé Madame Sarah dans mon enfance, et, plus tard, j'eus pour elle tant de vénération, tant de respect et une si profonde tendresse, que toute critique, à son sujet, m'a toujours été désagréable. Que l'on raconte plaisamment sa vie, comme l'a fait dernièrement encore Reynaldo Hahn, soit. Que l'on décrive avec exactitude et drôlerie – ainsi que Jules Renard le fait dans son admirable Journal – sa maison, ses repas, ses accueils surprenants, ses lubies, ses excentricités, ses injustices, ses mensonges extraordinaires, certes, on en a bien le droit et je suis le premier à en rire. Que l'on raconte aussi – comme le faisait mon père avec tant de mesure et d'esprit – certaines anecdotes théâtrales qui prouvent à la

fois la cocasserie de son caractère et la constance de son génie, je l'approuve, bien sûr. Mais qu'on veuille comparer Sarah Bernhardt à d'autres actrices, qu'on la discute ou qu'on la blâme, cela ne m'est pas seulement odieux : il m'est impossible de le supporter.

Jules Renard a écrit : « Ceux qui n'aiment pas Victor Hugo me sont ennuyeux à lire, même quand ils n'en parlent pas. » J'adore cette réflexion, et j'éprouve ce sentiment à l'égard de certains jeunes comédiens qui se demandent avec une angoisse imbécile « ce qui se passerait » si Sarah Bernhardt revenait aujourd'hui ! Ils croient que Sarah Bernhardt était une actrice de son époque. Comme ils sont bêtes ! Ils ne devinent donc pas que si elle revenait, elle serait de leur époque.

Il y a en Art une catégorie de joies supérieures, si profondes et si hautes que l'on est à jamais l'obligé de celle ou de celui qui vous les ont données.

En famille

Je ne sais si j'avais en moi le sens de la famille, mais je dois avouer qu'il ne s'est guère développé. Je n'en suis pas fautif. Chacun a deux familles, l'une maternelle et l'autre paternelle, mais quand ces deux familles sont désunies par un divorce, ce que de l'une on entend dire par l'autre est très peu favorable à l'éclosion de ce sentiment fait de tendresse et de respect.

Je n'ai pas connu mon grand-père paternel – ou, si je l'ai connu, je n'en ai pas du moins gardé le souvenir, car je devais avoir cinq ou six ans quand il est mort. Mais parfois mon père en parlait. Il n'en parlait jamais longtemps. Il en disait seulement quelques mots, et j'en ai conclu que mon grand-père devait parler peu.

Je me souviens très vaguement de ma grand-mère maternelle. On la disait pleine de bon sens et de douceur. Lorsque mon grand-père parlait d'elle, il disait : « Ma pauvre Louise... » ce qui me laissait à penser qu'il n'avait pas dû la rendre très heureuse.

J'ai mieux connu, sans pourtant la connaître bien, la mère de mon père.

Pour mes douze ans d'alors, c'était une grosse dame impotente dont la gravité nous inspirait assurément plus de crainte étonnée que de tendresse.

Nous lui rendions visite, mon frère et moi, tous les dimanches, en fin de journée. Deux chaises nous attendaient près de la table à jeu sur laquelle notre grand-mère faisait d'innombrables patiences. Elle trônait sur son fauteuil, parée dès le matin pour le repas du soir – et, pour que nous ne risquions pas de mettre du désordre dans sa coiffure

de dentelle, on nous avait enseigné l'art de tendre à son baiser nos fronts indifférents.

Elle nous posait cinq ou six questions qui concernaient l'état de notre instruction, et nous prenions congé d'elle assez rapidement.

C'était, semblait-il, convenu entre elle et nous. Oui, cela se passait comme si un jour elle nous eût dit : « Mes petits-enfants, votre visite dominicale ne me distrait pas plus qu'elle ne vous amuse, alors, si vous le voulez bien, elle sera courte au possible ! »

D'ailleurs cette visite était purement protocolaire, puisque nous dînions chez elle tous les dimanches soir. Donc, à sept heures, nous revenions. Toute la famille était réunie autour d'elle et son passage du salon à la salle à manger n'allait pas sans cérémonie. En vérité c'était la grande difficulté qu'elle avait à se mouvoir qui nous donnait cette impression. Son fils aîné, notre oncle Edmond, lui offrait son bras, et, comme elle avait à faire une trentaine de pas pour aller d'un fauteuil à l'autre – de celui du salon à celui de la salle à manger – cela durait cinq minutes. Cinq minutes pendant lesquelles nous gardions le silence et la regardions passer avec déférence.

Quand je dis que toute la famille était là, réunie, je ne dis pas la vérité – puisqu'il n'était justement pas là. Lui, son préféré, mon père. Il n'était jamais là, le dimanche, car il jouait ce soir-là comme il jouait les autres soirs, et les dîners de famille c'est trop long quand on joue.

Ma grand-mère savait bien qu'il ne viendrait pas, mais cependant, tous les dimanches, elle l'attendait jusqu'à la dernière minute, avec le secret espoir de le voir apparaître – et, tous les dimanches, c'était la même déception, le même début de repas morne et silencieux.

Ce que j'ai su de ma grand-mère, plus tard – trop tard ! – c'est que la noblesse de son visage n'était point démentie par son caractère. J'ai appris qu'elle était d'une grande intelligence – et j'ai compris enfin que notre trouble, devant elle, venait bien moins de la ressemblance que, mon frère et moi, nous lui supposions avec la reine Victoria, que de la similitude émouvante de son regard et du regard de notre père.

Et ce n'était pas seulement ce regard qui nous impressionnait, je m'en rends compte aujourd'hui. C'était cette même attitude imposante, c'était ce même don de pouvoir porter avec allure le plus simple vêtement, c'était cette même faculté de rester longtemps immobile et ce même plaisir à garder le silence.

Elle mourut de vieillesse en 1902.

Son agonie dura huit ou dix jours. Ses enfants la veillaient chacun à son tour. Un soir, distraitement, l'un de mes oncles dit à la femme de chambre qui passait le café et qui lui en offrait :

— Non, pas de café, ce soir, merci. C'est moi qui veille.

Il voulait être sûr de dormir.

Notre oncle Edmond était un être exquis, d'une infinie bonté et

d'un esprit semblable à celui de son frère. C'était la droiture même et la logique en personne.

Succédant à son père, il vendait des rasoirs et du savon à barbe. Quand un client lui demandait si ce « fameux savon » était vraiment meilleur que les autres, il répondait :

— Depuis trente ans, je ne me sers que de celui-là.

Or, il portait toute la barbe – mais aucun client jamais ne songea à lui en faire la remarque.

Notre tante Adèle nous paraissait très laide – et elle était justement très jolie. Mais elle était restée vieille fille et n'était pas aimable – et c'est pourquoi nous la trouvions laide.

Elle habitait dans la même maison que ma grand-mère, mais au cinquième étage. Elle avait un singe qu'elle appelait Jacqueline et qui était, je pense, sa seule fréquentation. Ce singe, un jour, l'avait cruellement mordue au pouce, mais elle ne lui en avait pas gardé rancune. Elle préférait d'ailleurs qu'il ne fût jamais question de cette morsure, et j'ai toujours pensé qu'elles avaient dû se disputer ce jour-là toutes les deux, sa singesse et elle. Lorsqu'on faisait allusion à cette blessure qui lui a peut-être coûté la vie, elle semblait penser qu'on ferait bien mieux de ne pas se mêler de leurs affaires.

Cette vieille demoiselle menait à Paris une existence absolument provinciale. Ne sortant pour ainsi dire jamais, ne recevant pour ainsi dire personne, n'ouvrant pas trois fois l'an les persiennes de son salon, elle passait son dimanche assise dans le jardin du Palais-Royal, et lorsque nous traversions ce jardin pour aller rendre nos devoirs à notre grand-mère, nous l'embrassions en passant – et quand il m'arrivait de ne pas soulever mon chapeau assez vite, elle ne manquait pas de me dire : « Tu as peur que le serin qui est dessous ne s'envole... »

Notre tante Valentine était à cette époque professeur de piano. Elle avait remporté le premier prix au concours du Conservatoire, en ; 1867. Elle a aujourd'hui quatre-vingts ans et il est impossible de tolérer la vieillesse avec plus d'esprit, plus de philosophie souriante et de meilleure grâce.

Dernièrement, je lui ai demandé :

— Ta santé ?

Elle m'a répondu :

— J'en ai bien assez pour mon âge !

Quand elle était plus jeune, elle était très distraite. Un jour, accompagnant son frère jusqu'à sa porte, elle lui avait dit en l'embrassant :

— Au revoir, ma petite fille, et enfoncez bien votre quatrième doigt.

L'habitude des élèves.

Nous avions un parent pour lequel mon père avait peu d'amitié. Le pauvre homme mourut un jour – et nous l'avons accompagné jusqu'à sa dernière demeure qui était extrêmement éloignée de la précédente. Il avait fallu se lever de grand matin, il faisait extrêmement chaud et nous marchions depuis bientôt une heure, lorsque mon père se tourna vers moi et me dit, à voix basse, d'une inexprimable manière :

— Je commence à le regretter !

Parmi les plus beaux gestes...

Ma mère cessa de vivre à quarante-deux ans. Une bronchite négligée fit germer lentement dans son être un mal impitoyable. Et, bientôt, par prudence, on ne nous laissa plus l'approcher qu'une fois ou deux par semaine. Un jour que nous étions, mon frère et moi, auprès d'elle, on lui présenta un quartier de pêche. Elle le porta à ses lèvres mais n'en prit qu'une bouchée, sans plaisir, et comme elle allait le reposer dans son assiette, disant qu'elle en avait assez, nous avons, mon frère et moi, tendu la main vers ce quartier de pêche. Elle ignorait la gravité de son état et elle ne se doutait pas du danger que nous pouvions courir en mordant après elle à ce fruit. Alors, elle nous l'offrit. Une amie à elle était là, qui la soignait depuis des mois – avec quel dévouement ! Elle vit le geste de ma mère, et, doucement, très doucement, elle lui prit des mains le fruit qu'elle nous tendait.

— Pour ne pas faire de jaloux, dit-elle, c'est moi qui vais le manger.

Et elle le mangea. Celle qui fit cela ne m'en voudra pas de la nommer. C'est Madame Jeanne Bourelly,

René de Pont-Jest

J'ai parlé déjà de René de Pont-Jest, mon grand-père maternel, il me faut en parler encore. C'est un cas de conscience.

Ce romancier très oublié – à ce point-là, c'en est injuste –, ce chroniqueur, ce galant homme, cet homme brave, nous l'avons bêtement méconnu, mon frère et moi.

Il publia plus de quarante volumes, dont quelques-uns réussirent à merveille – tel, par exemple, ce Procès des Tughis dont il parlait volontiers. Ce roman avait, disait-il, fait la fortune du Petit Journal. Il disait également qu'il avait inventé l'affiche en couleur à l'occasion du lancement d'un livre de lui intitulé le Fleuve des perles ou l'Araignée rouge, ouvrage couronné par l'Académie française. Il se flattait aussi d'avoir sauvé la ville de Dunkerque et d'avoir, en outre, donné l'idée

de défendre Paris par l'armée de mer pendant la guerre de 1870.

Malheureusement, nous avions pris, mon frère et moi, la détestable habitude de tourner en dérision notre grand-père, et nous étions convenus une fois pour toutes qu'il ne fallait ajouter foi à aucune des histoires qu'il nous racontait. Nous nous sommes ainsi bien stupidement privés des lumières d'un homme parfaitement intelligent, instructif, cultivé, spirituel et bon.

Mais pour quelle raison nous étions-nous fourré cette idée dans la tête que tout ce qu'il disait était inexact ? Sans doute parce qu'il parlait comme il écrivait – comme il écrivait ses romans, avec le perpétuel souci d'éveiller l'intérêt, de retenir l'attention, de captiver enfin. Il prenait la parole comme il prenait la plume : pour un long temps, et tout ce qu'il disait débutait comme le premier chapitre d'un interminable roman, formellement destiné à devenir populaire. C'était notre excuse, notre seule excuse.

Entre deux bouchées, sans raison, sans provocation aucune, il posait son couteau comme on pose une épée et commençait :

— Le 18 avril 1865, par un grand froid qui nous mordait aux oreilles, nous arrivâmes à Pékin...

Pouvions-nous ne pas mettre en doute la véracité d'une histoire qui débutait ainsi ?

Et puis, ce charmant homme, comme la plupart des écrivains qui n'écrivent pas extrêmement bien, avait un excessif respect de la grammaire, quand il parlait. Il ne nous épargnait aucun imparfait du subjonctif. Les « eussiez », les « vinsse », les « parcourusse » et les « pusse », les « aimassiez » et les « vissiez », dont il ornait pompeusement ses phrases, donnaient à ses récits je ne sais quel parfum d'invraisemblance, et les privaient par trop vraiment de naturel.

Donc, dès notre prime enfance, convaincus que notre grand-père inventait tout ce qu'il racontait et ne disait jamais la vérité, nous en étions arrivés à croire que ses romans n'étaient pas de lui, qu'il n'avait pas tant de décorations qu'il le disait, qu'il ne s'était pas battu en duel onze fois, qu'il n'était ni bonapartiste ni royaliste, qu'il n'avait pas eu la concession de l'Inde française à l'Exposition de 1900, qu'il n'avait même pas été officier de marine – oui, nous en étions arrivés à douter de tout ce qui le concernait.

Or, aujourd'hui même, 6 avril 1934, et pour en avoir le cœur net, j'ai fouillé dans une malle où j'entasse depuis plus de trente ans une inconcevable quantité de papiers de famille et j'ai découvert sans grande peine, mais non sans émotion, que tout ce que nous avait dit notre grand-père était vrai : la concession de l'Inde française, les duels – tout. Et lorsque l'amiral Bouet-Willaumez demanda à l'amiral Pothuau la Légion d'honneur pour René de Pont-Jest, il le fit « non

seulement en raison des services qu'il avait rendus à l'escadre de la Baltique » pendant qu'il la commandait, mais encore pour avoir été le « premier à donner l'idée de faire défendre Paris par l'armée de mer ».

En feuilletant tous ces papiers jaunis, je suis tombé sur une véritable mine de documents concernant le retour possible de la monarchie. Il m'a semblé même que mon grand-père avait hésité toujours entre le prince Victor et le duc d'Orléans – et j'allais en conclure à une certaine instabilité de ses opinions politiques, quand, au contraire, il m'apparut qu'il n'existait pas une manière plus précise, plus impartiale de n'être pas républicain.

J'ai souvent entendu dire que certaines maladies, que bien des tares physiques « sautaient » une génération. Je suis disposé à le croire. Je vais même plus loin, depuis que je feuillette tous ces papiers de mon grand-père, et je suis convaincu aujourd'hui que les défauts et les travers ont également une tendance à sauter une génération.

Je savais que René de Pont-Jest avait été joueur, je savais même qu'il passait toutes ses soirées – et bien souvent ses nuits – au Cercle de la Presse, je savais qu'il s'était ruiné au jeu et je sais comment il est mort, mais je ne savais pas, et je ne pouvais pas deviner qu'il avait établi – avec combien de preuves irréfutables à l'appui – une sorte de montante d'Alembert infaillible sur les voisins du zéro, et destinée, dans son esprit, à faire certainement sauter la banque à Monaco. Or, depuis vingt ans, je n'ai jamais joué à la roulette que les voisins du zéro – système faillible, je dois le dire, mais avec lequel néanmoins je ne désespère pas de gagner un beau jour les lustres et le tapis du Casino !

Nous remontions à pied la rue Royale, un soir d'été, mon grand-père et moi.

Au coin du faubourg Saint-Honoré, un aveugle, assis sur un pliant, demandait l'aumône. Mon aïeul fouilla dans sa poche et me remit quatre sous.

— Donne ça à ce malheureux.

Je déposai les quatre sous dans le chapeau du malheureux et je revins vers mon grand-père. Au bout de quelques pas, il me dit :

— Tu aurais dû le saluer.

— Le pauvre ?

— Et ! oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut toujours saluer les pauvres à qui l'on fait l'aumône.

Alors, j'ai dit :

— Pas celui-là... c'est un aveugle.

Ce n'était pas bête, mais mon grand-père avait réponse à tout, et ce qu'il m'a répondu ce jour-là m'a semblé bien joli. Il m'a dit :

— Et si c'est un faux aveugle ?

Mon premier amour

(Il s'agit de l'épouse de l'auteur dramatique Georges Feydeau, femme de grande beauté.)

J'avais treize ans.

Elle était ravissante.

Que dis-je, ravissante : c'était une des plus jolies femmes de Paris. Mais de cela je ne me rendais pas compte. Je la trouvais jolie – il se trouve qu'elle l'était extrêmement. Ce n'était qu'une coïncidence.

Elle était la fille d'un peintre célèbre et elle avait épousé le plus triomphant des auteurs. C'était un des amis intimes de mon père – il est devenu le mien plus tard. À cette époque, j'étais le camarade de leurs fils. Presque tous les dimanches, j'allais goûter chez eux. D'ailleurs cette famille était l'image du bonheur – et tous, ils étaient beaux.

Elle avait un sourire adorable et des yeux caressants.

Pouvais-je n'en être pas épris ?

Et vais-je me demander pourquoi je l'ai aimée ?

C'est le contraire qui eût été monstrueux, criminel – inquiétant. C'était mieux que mon droit, c'était mon devoir de l'aimer – puisque à treize ans, on ne peut pas savoir ce que c'est que d'aimer.

J'en rêvais...

Le lui dire ?

Plutôt la mort !

Alors ?

Le lui prouver.

Faire des économies pendant toute la semaine et commettre une folie le dimanche suivant. Ces économies, je les ai faites, et cette folie, je l'ai commise. Huit francs : un énorme bouquet de violettes. Il était magnifique ! C'était le plus beau bouquet de violettes que l'on ait jamais vu. Il me fallait mes deux mains pour le tenir.

Mon plan : arriver chez elle à deux heures et demander à la voir, au lieu d'aller directement à la nursery.

La chose n'alla pas sans un peu de tirage. Elle était occupée. J'insistai. La femme de chambre me conduisit à son boudoir.

Elle se coiffait pour sortir. J'étais entré le cœur battant.

— Bonjour, mon petit. Pourquoi veux-tu me voir ?

Elle ne s'était pas encore retournée. Elle n'avait pas encore vu le bouquet : elle ne pouvait pas comprendre.

— Pour ça, madame...

Et je lui tendis mes huit francs de violettes.

— Oh ! les belles fleurs, fit-elle.

Il me sembla que la partie était gagnée. Je m'étais approché d'elle en tremblant. Elle prit entre ses mains mon bouquet comme on prend une tête d'enfant, et elle le porta à son joli visage comme pour l'embrasser.

— Et elles sentent bon !

Puis elle ajouta en me congédiant :

— Tu remercieras bien ton papa de ma part.

Je suis présenté à Mounet-Sully

C'était au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Mon père jouait l'Assommoir et j'entrai dans sa loge pendant un entracte que Mounet-Sully, spectateur ce soir-là, était venu passer avec lui. Je devais avoir, à cette époque, une quinzaine d'années et je voyais Mounet-Sully à la ville pour la première fois. Il me fit une grande impression. Il était beau, son sourire était charmant et, quand il parlait à voix basse, on entendait dans sa poitrine comme un bruit de tonnerre lointain, très lointain. Certes, il était beau, mais, hélas ! ses pauvres yeux étaient abîmés déjà et l'on se demandait s'il ne vous regardait pas en face quand il était de profil.

Mon père me présenta en ces termes :

— Mon cher Mounet, voici mon fils Sacha, votre futur élève.

C'était une habitude qu'avait prise mon père de me présenter ainsi à tous les comédiens célèbres, français ou étrangers.

Mounet-Sully, qui prenait tout au sérieux, et désireux sans doute de me témoigner sa sympathie, m'ouvrit ses bras, plein d'une familière majesté, et me dit d'une voix éclatante comme si je me trouvais à cinquante mètres de là et séparé de lui par un fleuve :

— Venez !... Venez !... Venez, mon enfant... et permettez-moi de vous embrasser !

Tout refus de ma part eût été impossible d'ailleurs, car il avait aussitôt glissé sa main droite derrière ma nuque, m'avait attiré contre lui – et de ma vie je n'oublierai la violence du baiser qu'il posa sur mon front.

Mounet-Sully.

Il reprit avec mon père la conversation que j'avais interrompue, il parla de la Comédie-Française et de Jules Claretie, qu'il appelait « Monsieur Clarecie », en appuyant longuement sur la dernière syllabe jusqu'à la transformer en une sorte de sifflement.

Quelques instants plus tard, il prit congé de mon père, oubliant de

me dire au revoir en passant devant moi et se dirigea vers la porte que, respectueusement, lui ouvrait l'habilleur. Cet habilleur était extrêmement petit, il portait de grosses moustaches noires et il n'y avait en somme aucun point de ressemblance entre lui et moi. Pourtant Mounet le regarda fixement – si je puis dire ! – et s'écria : – Encore une fois, mon enfant... que je vous embrasse encore une fois !

Et sur le front de l'habilleur surpris, et peut-être enchanté, Mounet mit un baiser rapide mais fervent.

Ma première aventure

Mon camarade de collège Colin et moi, nous avions à nous deux une trentaine d'années et une cinquantaine de francs le jour où nous avons décidé d'avoir une aventure.

Notre projet était bien simple : inviter à souper une jolie femme, une actrice.

Une seule, oui : à la fin du souper, elle choisirait.

Une actrice – mais laquelle ?

N'avions-nous pas l'embarras du choix ?

Je les connaissais toutes : Jane Hading, Andrée Mégard, Lavallière, Germaine Gallois...

— Elles jouent toutes ce soir. Allons-y ! Et commençons par...

Je ne dis pas son nom. Mais je puis jurer que cette idée qu'elle aurait pu souper avec moi l'a bien fait rire.

Quand je lui ai dit :

— Madame, je viens vous demander si vous ne voulez pas avoir la gentillesse de venir souper avec mon ami Colin et moi.

Elle a eu un « Quoi ? » – d'une éloquence ! Ce « quoi ? » dans un éclat de rire signifiait bien : « Non, mais voyez l'inconscience, le toupet de ce gamin ! »

Notre deuxième tentative n'eut pas un résultat meilleur. La troisième non plus. Alors, dégoûtés des actrices, qui nous semblaient manquer vraiment de fantaisie, nous sommes allés au Moulin-Rouge. C'était l'époque où florissait le quadrille fameux : La Goulue, Grille d'Égout – je ne me souviens pas du nom de la troisième – et Mélinite, la délicieuse Jane Avril. L'une d'elles surtout nous séduisit. Effrontément, je l'abordai. C'était entre deux danses, elle était essoufflée et de mauvaise humeur. À ma proposition de venir souper avec nous, celle-là ne sourit pas, car ça ne lui souriait guère, et c'est après un regard bien méprisant vers moi qu'elle me répondit :

— Tout à l'heure, peut-être... si je n'ai personne d'autre.

À une heure du matin, nous traversions la place Blanche, elle, Colin et moi. Nous étions dans un état indescriptible de fierté – pas

elle : lui et moi. Elle, elle était toujours d'aussi mauvaise humeur. Cinq minutes plus tard, nous étions au premier étage d'un restaurant qui se trouvait en face du Moulin-Rouge – dans un salon ! Nous soupions en cabinet particulier avec une femme ! Mais notre joie était bien compromise. Notre conquête était lugubre. Pommettes saillantes, grands yeux magnifiques et cernés qui lui mangeaient le visage, maquillage excessif : un Lautrec – qui, d'ailleurs, l'immortalisa. Conversation morne, à laquelle elle évitait de prendre part. Champagne demi-sec et tranche de jambon. Nous nous étions mis à bavarder Colin et moi.

— Par ton père, tu devrais tâcher d'avoir deux places pour la matinée de dimanche au Gymnase.

Distraitement, elle me demanda :

— Ton père est cabot ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Lucien Guitry.

Alors, elle bondit :

— Tu es le fils de Guitry ?

— Mais oui.

— Qu'est-ce que tu fais dehors, à cette heure-ci ?

— Mais je...

— Vous n'êtes donc pas au collège, tous les deux ?

— Si, mais on s'est échappé...

— Et tu racoles au Moulin-Rouge n'importe quelle femme que tu ne connais pas ? Tu ne sais donc pas ce que tu risques !... Quand on pense que des parents se donnent la peine d'élever leurs enfants le mieux qu'ils peuvent... et voilà ce qu'ils font !... Vous allez me faire le plaisir de finir votre jambon tous les deux... et vous allez rentrer tout de suite à votre pension !

Et elle nous a ramenés elle-même jusqu'à la porte, chez Mariaud, pour être certaine que nous n'irions pas ailleurs.

Une autre aventure

Il m'est impossible de dire à qui cette aventure est arrivée. Mais, d'autre part, il m'est impossible de ne pas raconter cette aventure,

Il y avait un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui faisait semblant de faire ses études dans une pension qui se trouvait du côté du parc Monceau. Cette pension avait son entrée principale sur la rue, mais elle avait un petit jardin dont la grille s'ouvrait sur une rue parallèle. C'est par cette grille que le jeune garçon en question s'échappait tous les deux ou trois jours.

Où allait-il ?

Il allait rue de Chazelles, chez une ravissante créature dont il avait fait la connaissance au palais de Glace quelques jours auparavant. Cette ravissante créature avait pris l'habitude de se promener entièrement nue sous un manteau de loutre. Elle prétendait que cela simplifiait énormément les pourparlers. Donc, notre ami allait souvent chez elle. Le directeur de son école s'avisa de le surveiller et même un jour il le suivit, tandis qu'il se rendait chez cette dame dont je viens de parler. S'étant convaincu de l'inconduite de son élève, il crut devoir en avertir sa famille. Le grand-père du jeune homme en conçut une juste colère. C'était un écrivain. S'étant austèrement vêtu, s'étant coiffé d'un chapeau haut de forme, il se présenta, dès le lendemain, chez la courtisane. Il se nommait – supposons – M. de Saint-Just.

À la femme de chambre qui lui ouvrit la porte, il dit :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de dire à Mlle X. V. que le père Duval est là !

— Bien, monsieur.

Allait-elle refuser sa porte à un inconnu dont sa femme de chambre lui disait que c'était « un monsieur très bien » ? Elle s'en serait voulu – et tout de suite elle fit entrer M. de Saint-Just dans son boudoir.

Du seuil de la porte, il lui répéta ces mots dont il était décidément enchanté :

— Je suis le père Duval !

— Eh bien ! entrez, monsieur Duval.

— Vous me comprenez, n'est-ce pas, Marguerite ?

Elle s'appelait Odette et ne comprenait pas. Elle le lui avoua.

— Vous ne connaissez pas la Dame aux camélias, mademoiselle ?

— Non, pas du tout, monsieur.

— Eh bien, au troisième acte de la Dame aux camélias, M. Duval vient chez la maîtresse de son fils Armand pour la prier de rompre avec lui !

Puis il lui expliqua quelle était sa parenté avec le jeune collégien dont il est question. Il lui exposa les dangers qu'elle faisait courir à un enfant qui n'avait pas encore terminé ses études. Il lui fit, en un mot, longuement la morale.

Lorsque, deux heures plus tard, le collégien dont il est question se présenta chez sa belle maîtresse, elle était dans son lit, souriante, et l'attendait.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda-t-il.

Alors lui désignant la place inoccupée, près d'elle, dans son lit, elle répondit au petit-fils de M. de Saint-Just :

— Devine un peu qui sort d'ici ?

Mon père et ses amis

En revenant de Pétersbourg, Lucien Guitry était entré à l'Odéon. Il y avait repris *Kean*, *Macbeth*, *Sapho*, il avait joué *Amoureuse* avec Réjane. Avec elle, il venait de créer *Lysistrata* – et, comme il n'était plus d'accord avec Porel, Sarah Bernhardt lui ouvrit toutes grandes les portes de son théâtre.

Sarah Bernhardt, depuis trente ans, savait à qui parler : elle trouvait quelqu'un qui pouvait lui répondre.



Réjane.

Imaginez ce que devait être, à trente-deux ans, l'homme qui allait avoir la carrière qu'il a eue. Il embrassait la vie, ne songeait qu'à la rendre plus belle encore, et commençait à se composer cette cour familière d'amis qu'il a sans cesse renouvelée jusqu'à la fin de sa somptueuse existence – la plus somptueuse qui soit puisqu'il dépensait toujours d'avance l'argent qu'il allait gagner.

Il changeait d'appartement quand il changeait de théâtre. Il entra à la Renaissance en 1894 et il y resta jusqu'en 1910 – il habita 26, place Vendôme de 1894 à 1910.

Ses premiers amis furent Forain, Edmond Haraucourt, Maupassant, Georges et Henri Cain, Messenger.

Ensuite vinrent Noblet, Feydeau, Calmettes et Maurice Donnay.

Puis, ce fut, si j'ose dire, la grande série de tous ceux dont il a joué

les pièces : François de Curel, Abel Hermant, Octave Mirbeau, Georges de Porto-Riche, Vandérem, Gustave Guiches, Anatole France, Edmond Rostand, Alfred Capus, Eugène Brieux, Jules Lemaître, Henri Lavedan, Paul Bourget, Henry Bataille, Henry Bernstein...

Tous ces hommes-là, tous ces grands auteurs dramatiques-là, je les ai vus venir à tour de rôle – de beaux rôles – s’asseoir l’un après l’autre à sa table, et, du petit salon voisin, je les ai tous, ou presque tous, entendus lire leurs manuscrits.

Ah ! les conversations qui succédaient à ces lectures, comme elles étaient intéressantes, passionnantes !

Il s’en est dit de belles choses autour de cette table ! Que de conseils donnés – et suivis par les plus grands ! Que de fins d’actes instantanément rectifiées et jouées par lui – rectifiées comme on rectifie le tir de quelqu’un ! Que de promesses de succès faites et tenues ! Que de projets pour l’an suivant ! Après de telles lectures, ah ! que la vie semblait donc belle à ces deux hommes qui se cherchent toujours, indispensables l’un à l’autre : l’auteur et l’interprète.

Mais il n’y avait pas que des lectures de cette espèce autour de cette table.

Il y avait parfois la lecture-désastre. Un premier acte qui ne présageait rien de bon, un deuxième acte, mon Dieu, possible – à condition d’y changer, d’en couper bien des choses – mais un troisième acte inécoutable jusqu’au bout. Tellement inécoutable qu’il ne l’écoutait pas.

Il y avait même la lecture interrompue dès le premier acte, pour une ou quatre, ou cinq raisons qui ne pouvaient en rien désobliger l’auteur. Raisons ingénieusement exposées, noyées dans un flot de paroles aimables, sans cesse renouvelé jusqu’à l’antichambre et dont, en se fermant, la porte arrêta le débit.

Il y avait aussi la lecture douloureuse, pénible et désolante. Celle de la pièce d’un ami, d’un ami cher, qu’il écoutait avec bonheur, mais qu’à son grand regret il ne trouvait pas bonne. Car il ne suffit pas qu’une pièce soit belle – hélas ! il faut tout de même aussi qu’elle soit bonne. Ce mot dit mal, en vérité, ce qu’il faut qu’elle soit pour être mise en scène, mais il faut qu’elle soit ce que tant d’admirables œuvres ne sont pas : faites pour être vues pendant qu’on les écoute.

Il y eut également, un soir – j’étais présent – la lecture endormante. Un homme d’un talent bien grand, bien remarquable, était venu souper chez mon père pour lui lire une pièce. Ce fut vers une heure du matin seulement qu’il commença cette lecture, d’une voix monotone et grave. Dès la deuxième scène, lorsque je vis mon père poser sa main en visière sur ses yeux qu’il prétendait mal démaquillés, je compris très bien ce qui allait se passer. Cinq minutes plus tard, il était endormi. Sous la table, j’avais placé mon pied gauche tout près de son

pied droit, et lorsque je sentais arriver la fin des actes, tout doucement je l'en avertissais – alors, il s'éveillait et disait :

— C'est très bien.

À deux heures et demie du matin, quand la lecture fut terminée, il se leva et dit à l'auteur :

— Mon ami, votre pièce est admirable, mais ce n'est pas un rôle pour moi... et j'en suis le premier désolé !

Cette pièce, un an plus tard, eut un succès considérable. Nous étions à la générale, mon père et moi, et le motif de son refus que j'avais pris pour une échappatoire, m'apparut alors judicieux au possible. Le rôle n'était pas pour lui, en effet. Les deux premières scènes de la pièce lui avaient suffi pour s'en convaincre, et c'était par amitié qu'il avait fait semblant d'en écouter la suite.

La lecture de « l'Aiglon »

Une lecture inoubliable pour moi fut celle de l'Aiglon.

Elle eut lieu place Vendôme, un matin, vers midi, et je conserve, pour cette raison-là aussi, un large tabouret Louis XIV, recouvert de velours rouge, sur lequel Edmond Rostand posa son manuscrit pour en faire la lecture.

Il venait, en somme – et non sans appréhension – proposer à mon père le rôle de Flambeau, conçu pour Coquelin, mais que celui-ci, pour des raisons qu'on évitait de préciser, ne jouerait pas.

Du petit salon voisin qu'aucune porte ne séparait de la pièce où le poète s'était installé en face de son futur interprète, j'écoutai cette lecture et j'étais dans l'état de ravissement qu'on peut imaginer.

Il lut le premier acte avec rapidité, ayant prévenu mon père qu'il n'en « était » pas. Premier acte éblouissant, le plus éblouissant qu'il ait peut-être jamais écrit et dont Lucien Guitry fut enthousiasmé. Le deuxième acte produisit également sur lui le plus grand effet.

En vérité, Rostand ne lisait pas sa pièce : il la jouait. Il la jouait en imitant un peu Sarah Bernhardt, et il la jouait admirablement. Il la savait par cœur et même il oubliait souvent de tourner les pages. Sa jeune gloire, son visage délicat, sa voix charmante, tout le rendait séduisant au possible.

Le troisième acte, qu'il lut peut-être un peu moins bien, ne détruisit cependant pas l'effet considérable produit par le deuxième.

— Magnifique, magnifique, disait mon père.

— Alors ? demandait Rostand.

— Alors... mais oui... évidemment... et je ne vois pas bien ce qui pourrait m'empêcher de jouer cette admirable pièce...



Edmond Rostand.

Mais ce qui pouvait l'empêcher de la jouer, Rostand sentait bien que mon père l'avait deviné. C'étaient les actes suivants : celui du bal, celui de Wagram, et enfin le dernier dont Flambeau n'était pas non plus ! N'être pas d'un premier acte, mon Dieu, cela s'accepte volontiers, mais mourir à l'avant-dernier !

Alors, cet homme exquis, en annonçant : « Quatrième acte... » eut un petit malaise. Je ne dis pas qu'il le simula, mais j'eus bien l'impression qu'il ne fit rien pour le surmonter. Il ferma les yeux, s'épongea le front, s'excusa, mais déclara qu'il n'en pouvait plus, que sa fatigue était extrême et que, d'ailleurs, il mourait de faim.

Mon père n'insista pas, et nous allâmes tous les trois déjeuner chez Prunier. Lucien Guitry n'était pas dupe de ce qui s'était passé, et Rostand savait bien qu'il n'en était pas dupe. Si l'un avait fait semblant de se trouver mal, l'autre avait fait semblant de croire à ce malaise. Et l'on sentait chez ces deux hommes une crainte identique de voir leur joie gâtée – et puisque Sarah Bernhardt désirait connaître à deux heures la réponse de mon père, ils feignaient de croire à l'impossibilité pour eux de la faire attendre. Si bien qu'avant la fin de ce déjeuner il fut convenu que Lucien Guitry créerait le rôle de

Les mousquetaires

Vers 1897 et jusqu'en 1909, il y avait à la maison une fois ou deux par semaine le déjeuner des « mousquetaires ».

Les mousquetaires, c'étaient Jules Renard, Alfred Capus et Tristan Bernard groupés autour de mon père. C'étaient quatre hommes qui s'amusaient ensemble et qui s'aimaient vraiment. Quatre hommes qui se jugeaient sans complaisance, mais avec tellement d'esprit ! C'étaient quatre hommes qui ne cessaient de sourire que pour rire aux éclats.

Une pareille intimité intellectuelle est chose rare.



Les mousquetaires.

C'était magnifique et terrible à la fois. Magnifique pour eux, terrible pour les autres, car les ridicules, à ces déjeuners, passaient de bien mauvais quarts d'heure. Sans indulgence pour eux-mêmes, ils étaient impitoyables envers leurs amis, leurs relations et leurs parents. Ils n'avaient même pas le temps de s'occuper des gens qu'ils n'aimaient pas ! Un seul homme trouvait grâce devant eux, toujours : Alphonse Allais. Celui-là, c'était de la tendresse qu'ils avaient pour lui. Il pouvait même – c'était le seul – venir se glisser parmi les mousquetaires, quand il voulait. Il est vrai que c'était un homme extraordinaire par son intelligence, par son esprit, par son talent – auquel on voudra bien rendre justice un jour, je veux le croire – –, par ce je-ne-sais-quoi d'indolent dans son être qui charmait

irrésistiblement. Son visage, ses yeux, sa distinction, ses belles mains, tout le faisait aimer – et puis, par-dessus tout, l'imprévu, la cocasserie, la justesse étonnante et la rapidité de ses observations. C'était l'esprit le plus indépendant qui fût. Aucune considération ne pouvait intervenir entre le monde et lui. Il était libre absolument. Sa situation d'écrivain était à peu près nulle – et Renard a dit de lui pourtant que c'était un grand écrivain –, il n'avait pas de passé, se savait sans avenir, vivait au jour le jour, ne désirait rien et pouvait hardiment plaisanter les travers, les faiblesses de chacun, sans qu'il eût à redouter qu'on lui rendît la pareille. Je dois ajouter qu'une délicatesse infinie le préservait de tout excès dans cette voie.

C'est qu'ils aimaient à se taquiner, les mousquetaires !

Et même, il faut le dire, ils ne se passaient rien.

Comment taquinaient-ils Tristan ?

Avec beaucoup de cœur – pour bien lui rendre la pareille.

Capus ?

Sans indulgence.

Renard ?

Cruellement – car il était lui-même extrêmement cruel !

Mon père ?

Avec prudence – car il avait, qui le contestera, en plus de son esprit, un peu de leur esprit à chacun d'eux pour leur répondre.

Sur quoi taquinaient-ils Allais ?

Sur rien, jamais. Ils auraient pu le taquiner sur la boisson, bien sûr – car, hélas ! il buvait. Mais, tous, ils savaient bien qu'il en mourrait un jour.

Octave Mirbeau

Parmi les amis de mon père que l'on voyait d'une manière intermittente, il en est un qui m'impressionnait, à cette époque, bien plus que tous les autres. Je ne me doutais pas que cet homme deviendrait, quelques années plus tard, mon plus tendre ami. Il était grand, il était roux, il avait les sourcils en broussaille et les yeux bleu de ciel. Il ne mâchait pas les mots, mais il les hachait – et il avait l'air d'un chien de berger. C'était Mirbeau.

Il était toujours porteur de nouvelles terrifiantes. Clemenceau venait de lui dire ceci, Labori venait de lui dire cela, du Paty de Clam avait menti, Scheurer-Kestner savait la vérité...

Je me demandais ce que pouvait bien être cet homme. Était-ce un officier en civil, était-ce un homme politique, un avocat ?

Je l'avais vu trois fois – trois fois il n'avait parlé que de l'affaire Dreyfus. D'ailleurs, on ne parlait guère que de l'affaire Dreyfus à cette

époque.

Les personnes qui n'avaient pas au moins une dizaine d'années en 1894 ne peuvent pas se rendre compte de ce qu'a été l'affaire Dreyfus.

Dieu sait si l'affaire Stavisky intéresse, passionne et dégoûte en ce moment tout le monde, mais on peut dire que c'est bien peu de chose à côté de l'affaire Dreyfus.

La raison en est toute simple. Il s'agit de coupables aujourd'hui, à cette époque-là, il s'agissait d'un innocent.

Donc, Mirbeau, pour moi, devait être une sorte d'homme politique.

Mais un jour, il entra dans un état d'effervescence encore plus grand.

Que s'était-il passé ?

Allait-on fusiller le colonel Picquart ?

Non. Mirbeau venait de découvrir Maeterlinck !

Huit jours plus tard, c'était pour glorifier Rodin qu'il se mettait dans un état semblable.

Jules Renard disait que Mirbeau s'éveillait en colère. Et c'était bien la vérité. Oui, d'avance, au réveil, il était convaincu que cent injustices allaient se commettre dans la journée et il en était exaspéré d'avance.

Mirbeau aimait à considérer que ses interlocuteurs étaient ses adversaires, et quand il vous conseillait d'aller voir une exposition de Monet, ce conseil avait l'air d'une provocation.

Cette façon d'être – je ne dis pas ce travers – le faisait détester par certains, mais elle le faisait adorer par les autres. Car c'était un homme adorable. Comme tous les êtres d'une violence extrême, comme tous les êtres qui sont disposés à se battre pour une idée, il a peut-être lui-même commis des injustices, mais c'était toujours au service de la justice et d'une noble cause.

D'ailleurs, a-t-il commis des injustices ?

Bien des gens de lettres ont cru qu'ils n'aimaient pas Mirbeau. Erreur.

C'était lui qui ne les aimait pas.

Le Breuil

Nos parents se partageaient nos grandes vacances. Nous passions avec notre mère le mois de juillet à Dieppe, à Aix-les-Bains ou bien à Pontailac, selon qu'elle s'était engagée pour la saison d'été avec le Casino de l'une ou l'autre de ces villes. Le mois d'août, nous le passions chez notre père au Breuil.

Le Breuil, c'était, à six kilomètres d'Honfleur, au milieu de trois cents hectares de bois, une maison spacieuse et d'apparence modeste. Elle se disait « château ». Elle exagérait. Mais bien qu'elle n'eût pas de

style, l'intérieur en était confortable, luxueux.

Les bois à l'entour étaient d'une réelle beauté – et c'était bien plus une forêt qu'un parc. Il y avait de grandes allées ogivales, ombreuses, dans lesquelles mon père se promenait en récitant des vers. Sa voix y résonnait comme dans une cathédrale.

Le Breuil, c'était, si je puis dire, la succursale d'été du 26 de la place Vendôme. C'était là que se retrouvaient les « mousquetaires », à la belle saison.

Un poulailler nombreux, des moutons à tête noire que François de Curel lui avait offerts, une trentaine de chiens, un aigle, de gros oiseaux bizarres et ce chimpanzé femelle, que mon père appelait Lakmé, qui déjeunait à table avec nous quelquefois, qui mangeait très proprement, et qui comprenait si bien les règles du jeu de cache-cache ! Animal étonnant, mélancolique et tendre, et qui se promenait des heures entières la main dans la main de mon père, lui adressant parfois de mystérieuses paroles...

Le Breuil, c'était la chambre de Capus, celle d'Allais, celle de Renard et celle de Tristan, en plus des trois nôtres.

Mais c'était surtout la grande pièce du bas qui s'ouvrait sur le parc, avec, au fond, la mer. Dans cette pièce, on prenait ses repas, on bavardait, on jouait aux cartes ou bien au jacquet. Capus lisait un acte, Tristan faisait des mots, Renard en préparait. Allais disait n'importe quoi – n'importe quoi d'Allais, c'était toujours très bien !

Une représentation désastreuse

Un soir à Dieppe – il y a trente-trois ans de cela – j'ai assisté à une représentation qui fut désastreuse. On jouait une pièce en vers qui se passait au dix-huitième siècle, et dont les deux interprètes principaux, M. L... et Mlle S..., d'un âge trop certain, étaient, en outre, atteints d'une myopie qui touchait à la cécité.

La pièce était représentée dans un de ces décors fatigués et neutres qui « peuvent servir » pour toutes les époques, de Louis XIII à nos jours, dont les fenêtres s'ouvrent en dehors, bien entendu, et dont les portes ont, en guise de serrure, deux petits boutons de cuivre qui ne sont jamais vissés à la même hauteur. Ces portes ont l'avantage de pouvoir s'ouvrir d'un coup de poing, ce qui confère au comédien qui entre en scène – il le croit, du moins – une très grande allure et de l'autorité. La difficulté consiste à refermer derrière soi ces deux battants de porte sans perdre les qualités acquises en entrant.

Le comédien L... avait fait son apparition selon les règles – mais, pour son malheur, il voulut faire trop bien les choses. Il tenait dans chacune de ses mains chacun des battants de la porte dont il venait de

franchir le seuil, et il prétendait la refermer sans se retourner, d'un seul coup, imprimant en somme à ses bras le mouvement de la natation. Hélas ! il n'avait pas pensé à son épée – qu'il portait à droite, d'ailleurs ! – et son épée fut pincée entre les deux battants de la porte, si fortement pincée qu'il ne parvenait pas à se libérer, malgré les petits mouvements qu'il faisait et qui rappelaient un peu ceux de la danse du ventre. Alors, pour en finir, il donna un grand coup de reins – qui cassa le bout de son épée, sans déchirer pourtant le cuir du fourreau. Si bien que, sans s'en apercevoir, il joua tout le premier acte avec un petit bout d'épée qui pendait et tremblait sans cesse – ce qui ne manqua pas d'amuser le public.

Au deuxième acte, le comédien L... avait à faire une partie de trictrac avec le roi de France. Ils avaient une façon de remuer les dés dans les cornets qui n'était peut-être pas tout à fait distinguée, mais, mon Dieu, le public n'y prenait pas garde. Pourtant, cette partie finit mal. Au début de l'acte, on avait, en scène, passé des rafraîchissements et un grand verre sans pied, rempli d'eau, se trouvait encore sur la table de jeu, à portée de la main de L... qui, je vous l'ai dit, n'est-ce pas, était très myope. Le malheureux prit ce verre pour l'un des cornets et en s'écriant :

— À moi, Sire...

... il lança tout le contenu du verre sur le roi désolé qu'il inonda.

Mais c'est au dernier acte que la myopie de L..., jointe à celle de Mlle S... fit merveille.

À l'issue d'une scène d'amour au cours de laquelle il lui avait déclaré que si elle s'obstinait à se refuser à lui il emploierait au besoin la force, Mlle S... avait à lui dire :

— Si vous faites un pas, je sonne les valets !! Et comme il avait un pas à faire, elle devait prendre la sonnette qui devait se trouver sur la table et elle devait sonner en s'écriant :

— Vous l'avez voulu !

Voilà ce qui devait se passer. Mais voici ce qui se passa.

Elle dit :

— Si vous faites un pas, je sonne les valets...

Il fit le pas. Alors elle se pencha sur la table – et ne trouva pas la sonnette, parce qu'elle ne la voyait pas. Elle chercha, comme un aveugle, à tâtons. Elle chercha longtemps – si longtemps qu'il vint à L... cette idée saugrenue d'aider sa camarade à trouver la sonnette. Et dans un silence que le fou rire du public commençait à troubler, on vit ces deux pauvres myopes, front contre front, doigts écartés, frôlant, caressant l'encrier Empire, la lampe Louis-Philippe et le vase Directoire destinés à créer « l'atmosphère » d'une pièce qui se passe au dix-huitième siècle. Enfin, L... eut un soupir de soulagement : il avait trouvé ! Il crut, oui, qu'il avait trouvé la sonnette et il poussa vers Mlle

S... – qui le prit – un objet de cuivre, une sorte de petite cloche qui n'était malheureusement pas la sonnette.

Elle s'écria :

— Vous l'aurez voulu !

Et elle agita dans le vide et dans le silence le couvercle muet de l'encrier Empire.

— Je veux croire – et j'espère – que nous ne reverrons plus jamais cela. Et le cinématographe aura commis du moins un meurtre bienfaisant : il a porté un coup fatal, un coup mortel aux représentations inconcevables que les théâtres de province imposaient au public. Je dis bien « imposaient », car le pauvre public de Brest ou de Poitiers ne pouvait pas choisir. Il est bien évident qu'aujourd'hui les spectacles mal présentés, les interprétations défectueuses de tant de tournées, sont devenus impossibles. Je suis navré de voir le cinématographe prendre dans nos grandes villes la place du théâtre, mais je comprends très bien, hélas ! qu'un spectateur n'hésite pas entre une représentation dite « de gala » et un film qui lui promet une distribution éclatante, car au moins celui-ci tiendra sûrement sa promesse – et puis, même en admettant que le film soit mauvais, il n'aura pas été meilleur à Paris.

Depuis une dizaine d'années, le public a pénétré par l'écran dans des intérieurs luxueux, on a reconstitué pour lui le passé, il a suivi des chasses royales, il a vu des années en marche et des combats navals – il a tout vu, grâce au cinématographe, et nos décors de toile filent un mauvais coton, si j'ose dire.

C'en est fini de tout ce bric-à-brac, et le trompe-l'œil lui-même ne trompe plus personne.

On a vu des hommes jeunes dans les rôles de jeunes premiers et des femmes jolies dans les rôles de jolies femmes – faisons bien attention, désormais !

Je pense que nous n'allons plus pouvoir compter que sur le talent réel pour jouer la comédie – et sur le goût véritable pour présenter nos spectacles.

Céline Chaumont

Je n'ai vu jouer Céline Chaumont qu'une seule fois. Il y a de cela bien longtemps – et c'est l'un de mes plus précis, de mes plus précieux souvenirs de théâtre.

Les Variétés organisaient au bénéfice des petites filles de Dubroca une représentation extraordinaire – et mon père m'avait dit quelques jours auparavant :

« Chaumont va rejouer le premier acte de la Cigale avec Baron et

Germain qui l'ont créée avec elle. Ne manque surtout pas cette représentation, car tu verras ce jour-là une chose que tu ne reverras jamais ! »

Et c'était bien la vérité. J'ai vu depuis des choses qui m'ont semblé vingt fois plus belles : Sarah Bernhardt dans *Phèdre*, Chaliapine dans *Boris*, la Duse dans les *Revenants*, Jeanne Granier dans les *Deux Écoles*, Réjane dans n'importe quoi et mon père dans tout – mais ça, ce qu'était Céline Chaumont, je ne l'ai jamais revu en effet. Cette virtuose coquelinesque, cette force de persuasion, cet allant continu, cet imprévu constant, ce petit chemin accidenté fait de surprises et de détours qu'elle prenait pour atteindre non pas la vérité mais la vraisemblance, cette fantaisie dans l'émotion même, c'était toute une époque, c'était tout un théâtre que l'on peut très bien regretter – et que l'on peut préférer même à certaines façons de « jouer vrai » qui me semblent inquiétantes.

Cette admirable actrice, qui mourut en 1926, n'a pas laissé un très grand nom, mais son influence fut considérable.

Elle avait débuté dans l'ombre de Déjazet. Elle en avait été la petite camarade pauvre qu'on aime à protéger, à qui l'on donne à « finir » ses robes usagées, à qui l'on se confie en se démaquillant et qui se charge de porter les lettres de rupture ou bien les billets doux.

Et ce n'est pas sans raison que je dis cela, car c'est à Céline Chaumont, précisément, que Déjazet confiait les lettres d'amour qu'elle recevait de Fechter, le créateur d'Armand Duval de la *Dame aux camélias* – qui lui-même remettait à Chaumont, quand il les avait lues, les lettres de Déjazet qu'elle lui apportait. Car si Déjazet avait un autre amant, Fechter était marié, lui. Et c'est la raison pour laquelle j'ai reçu cinquante années plus tard des mains de Céline Chaumont toute la correspondance amoureuse de Fechter et de Déjazet.

Petite et point jolie du tout, Céline Chaumont eut à souffrir de son physique qui était aussi peu « théâtre » que possible – mais à chaque rôle nouveau, son talent s'affirmait davantage, et aucune actrice ne peut se vanter d'avoir été plus qu'elle irremplaçable dans ses créations. On pouvait la « doubler », bien sûr, un soir – mais l'on ne pouvait pas « reprendre » ses rôles. Elle les marquait d'une empreinte ineffaçable. Réjane, l'admirable Réjane elle-même, échoua quand elle voulut jouer la *Cigale* après elle. *Divorçons* sans Céline Chaumont n'était plus *Divorçons* pour ceux qui l'avaient vue dans le rôle de Cyprienne – et la *Petite Marquise* a bien été mise en répétition dix fois depuis trente ans, en vue d'une reprise qui jamais n'a pu être donnée.

Sa carrière n'aura pas été longue, en somme. Née en 1848, elle débuta de bonne heure, mais elle abandonna le théâtre vers 1897. Elle avait joué la comédie pendant une trentaine d'années, puis elle vécut trente ans sans remonter sur les planches. En quittant le théâtre, elle

se consacra au professorat et l'on peut dire que, pendant trente années, presque toutes les comédiennes de Paris ont passé par ses mains.

Ève Lavallière ne joua jamais un rôle sans l'avoir travaillé avec Céline Chaumont, qui les lui « établissait » tous. On a dit que Cécile Sorel l'avait souvent consultée et l'on sait que Régine Flory lui avait donné toute sa confiance. Mais combien d'autres, hommes et femmes ; sont venus lui dire : « Madame, je ne m'en sors pas de cette tirade... dites-moi comment je dois m'y prendre pour la dire ! »

Elle avait une méthode, un principe : la recherche constante de l'« effet ». Elle prétendait que l'on pouvait, que l'on devait faire un « effet » à chaque mot – et elle vous faisait faire un sort à chaque mot. J'en parle en connaissance de cause, car j'ai voulu prendre, un jour, une leçon avec elle, par curiosité. Quand elle vous jouait votre propre rôle, quand elle vous l'indiquait, c'était prodigieux – mais il était extrêmement difficile, du moins pour un homme, de se conformer à ses indications. Cependant, que de précieux avis elle vous donnait. Quelle connaissance profonde elle avait du métier d'acteur ! Elle était bien plus savante qu'aucune autre grande comédienne parce que toutes ses qualités, elle les avait acquises en jouant. La nature n'ayant rien fait pour elle, et, d'autre part, n'ayant pas de génie, c'était par le travail et par l'intelligence qu'elle atteignait à la perfection. Demander à Sarah Bernhardt de vous indiquer sa façon de jouer *Athalie*, c'eût été lui demander comment il fallait s'y prendre pour être sublime ! Les leçons de Sarah Bernhardt eussent été bien étranges, je crois – mais ce qu'en quelques heures Céline Chaumont parvenait à faire d'une mauvaise actrice, cela, réellement, c'était inouï ! Même en une heure – oui, en une heure, un jour, je lui ai vu « indiquer » à une chanteuse de café-concert la façon de « détailler » trois couplets imbéciles qui la veille ne faisaient aucun effet, et qui, dès le soir même, amusèrent le public par la quantité infinie de sous-entendus que Céline Chaumont y avait glissés.

Et c'est à elle que nous devons toutes ces petites bonnes femmes faussement naïves, libertines et maniérées, dont le public est si friand depuis une vingtaine d'années. Nous les lui devons par procuration, puisque c'était à elle que nous devions l'irremplaçable Lavallière.

Noblet m'a raconté ceci.

Il devait reprendre à ses côtés le rôle de Dupuis dans la *Petite Marquise*, à Bruxelles, pendant une courte série de représentations. À la première répétition, Céline Chaumont lui dit : « Je vous préviens que pendant toute votre longue tirade du premier acte j'ai une vingtaine d'effets. N'en soyez pas surpris. » – « Comment, vous avez... lui répondit Noblet, mais c'est bien moi, n'est-ce pas, qui dis la tirade ? » – « Naturellement. Mais pendant que vous parlez, moi, je

fais des effets ! »

Et c'était la vérité. Pendant toute cette tirade Céline Chaumont ne cessait de faire rire par ses mines, ses sourires et ses soupirs.

Dois-je ajouter qu'elle était, de ce fait, haïe, détestée de tous ses camarades – mais combien admirée !

Une répétition de « l'Aiglon »

On répétait tous les jours à une heure un quart pour la demie. C'était, du moins, ce que prétendait le bulletin de service – car les figurants seuls étaient exacts au rendez-vous fixé. Les acteurs arrivaient, sans se hâter, les uns après les autres, mon père ne venait jamais les rejoindre avant deux heures et demie, Edmond Rostand paraissait à trois heures, et, vers quatre heures moins dix, Mme Sarah Bernhardt faisait son entrée ! Tout le monde se levait, se découvrait et chacun à son tour venait lui baiser la main. Comme il y avait au moins soixante personnes sur le théâtre, le baisemain prenait bien une demi-heure. Aussitôt après le baisemain, Mme Sarah Bernhardt se retirait dans sa loge afin de s'habiller, car pour être plus à son aise, c'était dans le costume de Lorenzaccio qu'elle répétait l'Aiglon. Dès qu'elle était prête, la répétition commençait. Mais, à cinq heures, elle était interrompue par « la tasse de thé de Mme Sarah ». Toute la troupe la regardait prendre son thé avec patience, avec tendresse, avec respect. Tout ce que faisait cette femme était extraordinaire, mais les personnes qui l'entouraient trouvaient absolument naturel qu'elle ne fit que des choses extraordinaires.

Mais voilà pourquoi on a répété l'Aiglon pendant cinq ou six mois !

Depuis plusieurs semaines, à l'acte de Wagram, lorsque mon père-Flambeau lui disait :

... Le ciel blanchit vers l'est !

Mme Sarah-l'Aiglon répondait :

J'empoigne la crinière ! Aléa jacta est !

Un jour, elle se demanda ce que pouvaient bien signifier ces mots : J'empoigne la crinière. Elle pensait que c'était une allusion, peut-être, à la queue d'une comète. Elle voulut en avoir le fin mot et posa la question à Edmond Rostand.

— Mais non, madame. Ça veut dire ce que ça dit. Vous êtes à côté de votre cheval et vous empoignez sa crinière pour monter à califourchon dessus.

— Comment, mon cheval ? J'ai un cheval ?

Mais naturellement, madame. Vous partez pour la France. Vous ne pouvez y aller à pied !

Alors, s'adressant à son régisseur, elle lui dit que, dès le lendemain,

il fallait se procurer un cheval.

Le lendemain, on amena sur scène l'animal demandé. C'était un grand diable de cheval bai que conduisait par la bride un de ces petits hommes d'écurie qui se ressemblent tous et que l'on reconnaît même quand ils ne tiennent pas de cheval par la bride. On les reconnaît à leurs jambes en parenthèses qui réservent toujours la place du cheval. Mais c'est encore à leurs yeux qu'on peut les reconnaître. Les gens qui soignent les chevaux ont je ne sais quoi d'angélique dans le regard.

Mme Sarah Bernhardt observa de loin ce cheval, comme on observe un ennemi. Puis, courageusement, elle alla à lui. J'entends par là qu'elle en avait une peur épouvantable et qu'elle cherchait – en vain d'ailleurs – à la dissimuler. Lorsqu'elle fut à un mètre de « la plus noble conquête que l'homme eût jamais faite », celle-ci, voulant lui témoigner probablement sa déférence, frappa très violemment le sol de son sabot. Mme Sarah fit un bond en arrière et dit :

— Qu'on emmène tout de suite ce cheval, il est vicieux et horriblement méchant ! Je ne veux plus le voir jamais, jamais, jamais !

Et elle ajouta :

— Qu'on en trouve un autre, de n'importe quelle couleur, de n'importe quel âge, mais je veux que ce soit le cheval le plus doux qu'il y ait au monde.

Deux jours plus tard, le lad revint avec un autre cheval. Il était gros, il était gris, il était énorme – et il avait la tête entourée d'un vieux caleçon de laine. Pourquoi ? Nous allions le savoir. Le lad le lui retira, ce caleçon, découvrant un visage, si je puis dire, dont la douceur extrême confinait à la stupidité. Mme Sarah se leva et fit deux pas prudents vers lui.

— Est-ce qu'il est doux, au moins, celui-là ?

— Oh ! madame. Donnez-lui votre main, vous allez voir.

— Ma main ?... Mais jamais de la vie. Laissez-moi faire... et tenez-le bien.

Alors, le regardant bien en face, elle fit :

— Hou !

Le cheval en fut peut-être un peu surpris, mais il n'en laissa rien paraître.

— Nous allons faire une autre expérience, dit-elle. Apportez-moi le tonnerre.

On lui apporta cette plaque de tôle dont on se sert dans les théâtres pour imiter l'orage. Elle la fit remuer par deux hommes, avec le plus de violence possible. Le bruit était assourdissant, mais le cheval ne broncha pas. Alors, tranquilisée, heureuse, Mme Sarah eut une idée. Tendant sa main droite à Rostand, sa main gauche à mon père, elle dit :

— Donnons-nous tous la main !

Et nous nous donnâmes tous la main comme pour faire une ronde. Mais elle nous conduisit à reculons jusqu'au fond de la scène et, là, elle nous dit à voix basse, afin de n'être pas entendue par le cheval :

— Nous allons tous courir sur lui en criant : Vive l'Empereur !... Attention... une, deux, trois !...

Et nous avons couru, entraînés par elle, vers ce pauvre cheval en criant à tue-tête : « Vive l'Empereur ! »

Alors, il se produisit une chose qu'il est bien difficile de raconter. Aidez-moi. Devinez. Imaginez ce que peut faire un animal qui a peur et qui n'a pas l'usage de la parole. Il ne peut faire que du bruit, n'est-ce pas ? Vous avez deviné. C'est ce qu'il fit. Il fit du bruit. Un bruit qui ressemblait à un écho sonore et tardif du tonnerre de tout à l'heure. Il n'y fallait pas voir l'expression brutale d'une opinion républicaine – mais néanmoins, Mme Sarah Bernhardt en fut très offusquée. Elle dit :

— Nous allons le garder parce qu'il n'est pas méchant... mais c'est un cochon !

Puis, se tournant vers Edmond Rostand, elle lui dit, comme s'il avait neuf ans et comme si elle en avait quinze :

— Vous l'avez, votre cheval, soyez heureux !

Alors, timidement, il lui répondit :

— Oui, mais c'est que... voilà, madame, il en faut deux !

— Deux quoi ?

— Deux chevaux.

— Pourquoi deux chevaux ?

— Parce qu'il en faut un pour Guitry... puisque Flambeau part avec vous.

— Deux chevaux !

Elle pensait qu'il abusait un peu, mais vite elle ajouta :

— Soit, soit, soit.

Elle était décidée à ne rien lui refuser ! Se tournant alors vers le garçon d'écurie, elle dit :

— Nous retenons ce cheval. Veuillez donc le ramener demain sans faute, et amenez-en un autre... mais aussi doux que celui-ci.

Le lad répondit :

Alors, j'en amènerai deux autres.

— Non. Pas deux autres. Ramenez celui-ci... et amenez-en un autre.

— Non, madame, je serai obligé d'en amener deux autres.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Elle s'énervait déjà, elle le bourrait de « pourquoi », comme on bourre de coups de poing, tandis qu'il enroulait son caleçon de laine autour de la tête du cheval.

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Alors, il expliqua :

— Parce que, madame, je vais vous dire ; ce cheval qui n'a peur de rien... a peur des autres chevaux... et c'est pour qu'il ne les voie pas dans la rue que je lui mets ce caleçon autour de la tête...

Alors Mme Sarah Bernhardt décida qu'il n'y aurait pas de chevaux à l'acte de Wagram.

Et, tous les soirs, pendant sept ou huit cents représentations triomphales, Mme Sarah Bernhardt a dit, en levant les bras au ciel :

J'empoigne la crinière ! Aléa jacta est !

Alice Lavigne

Je me trouvais dans la loge de mon père, un soir, à la Renaissance, et nous bavardions avec son administrateur Paul Mussay, mari de Céline Chaumont, ancien directeur du Palais-Royal, lorsque je vis entrer une femme grisonnante, et pourtant jeune encore, les yeux d'un bleu beaucoup trop pâle et grands ouverts, dans un visage désolé mais souriant, et qui marchait à petits pas, les deux mains à la taille d'une jeune femme qui la conduisait de la sorte et qui voyait pour elle.

Elle dit en entrant :

— Où est-il ? Où est-il ?

Mon père s'était levé, il alla très vite à elle et lui prit les mains.

— Bonjour, Alice.

— Ah ! Lucien, que je suis contente de vous voir !

Elle lui fit de grands compliments, de ces compliments imprévus et précieux que seuls vous font ceux qui ne voient pas.

Quand elle fut assise, Mussay s'avança vers elle, la prit par les épaules et, sans lui dire un mot, l'embrassa tendrement.

— Qui m'embrasse ? C'est vous, Lucien ?

— Non, ce n'est pas Guitry. Devine qui t'embrasse ?

— Mussay !

Elle venait de reconnaître sa voix.

Alors, elle lui dit vingt fois : « Merci, merci, merci, merci encore... toujours merci ! » et elle pleura. Des yeux qui ne voient plus et qui pleurent, c'est déchirant.

De quoi le remerciait-elle avec tant d'émotion ?

De ceci.

En 1896, dix ans auparavant, il y avait au Palais-Royal une actrice irrésistiblement drôle et très aimée, très admirée – la délicieuse Mlle Arletty, des Bouffes, la rappelle un peu. Elle se nommait Alice Lavigne.

Depuis quelques mois, sa vue baissait. Elle consulta tous les médecins, tous les oculistes de Paris. Ce fut en vain. Elle perdait la vue.

Le monde des théâtres en était attristé.

Un jour, elle entra dans le bureau de son directeur, de Paul Mussay.

— Patron, il n'y a plus d'espoir.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que le nouvel oculiste que j'ai vu ce matin n'a pas su me jouer la comédie que les autres me jouent depuis six mois... et avant les vacances ce sera fini pour toujours.

— Tu mens ! lui répliqua Mussay. Tu mens, ou, plus exactement, tu es en train de prêcher le faux pour savoir le vrai. Or, ma petite Alice, ceux qui te soignent ont justement besoin de ta confiance, et si tu veux guérir il faut que désormais...

— Mais, mon pauvre patron, je te jure que ce qu'il m'a dit...

— Eh bien, tu t'es trompée. Tu l'as vu, ce matin, ton nouvel oculiste ?

— Oui.

— Moi, je sors à l'instant de chez lui ! Nous avons longuement parlé de toi. Il m'a expliqué ce que tu avais...

Il l'avait vu, en effet, et le médecin hélas ! avait été formel : elle était incurable et, dans quelques semaines, elle serait aveugle.

— Tu vas guérir, je te le jure.

— Mais non, mais non.

— Mais si ! Et je vais t'en donner la preuve. Tu es à fin d'engagement ici ?

— Oui.

— Eh bien, je te rengage pour trois ans... là ! J'espère que tu es tranquillisée, maintenant. Signons.

Elle cessa bientôt de jouer. Six mois plus tard, elle ne voyait plus le jour. Réjane organisa pour elle au Vaudeville une représentation comme on n'en vit jamais : Sarah Bernhardt, Bartet, Emma Calvé, Rose Caron, Jeanne Granier, Réjane, Yvette Guilbert et Céline Chaumont, Lucien Guitry, Mounet-Sully, les deux Coquelin, Worms, Baron, Maurice de Féraudy, Huguenet, Brasseur, Noblet, Polin, Lucien Fugère...

Et la recette dépassa cent mille francs, ce qui représente aujourd'hui une somme qu'on réaliserait difficilement, je pense.

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, son loyer lui fut offert par Andrée Mégard, Ève Lavallière, Marcelle Lender et par Réjane – pourquoi ne les nommerais-je pas ! Elles le lui faisaient parvenir de la manière la plus délicate, la plus touchante – mieux qu'anonymement. Elles joignaient à la somme une petite lettre qu'on lisait à Alice Lavigne et qu'elles signaient du nom de l'homme à qui elle pensait toujours, mais qui, lui, ne pensait plus jamais à elle.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Acteur ? Auteur ? Dessinateur ?

On ne cessait de me demander ce que je ferais plus tard. Tout le monde s'en inquiétait. Cela m'était insupportable ! Je n'en savais rien moi-même – et la pensée de « faire quelque chose plus tard » me devenait odieuse.

C'est vers ma quatorzième année seulement que l'idée de jouer la comédie commença à me trotter sérieusement par la tête.

Peut-être ignore-t-on que la vocation théâtrale chez le fils d'un acteur n'a pas le même caractère que chez le fils d'un bourgeois, pour le fils d'un bourgeois, c'est le fruit défendu, parce que c'est le péché, et la tentation en est beaucoup plus grande. Pour le fils d'un acteur, c'est la chose interdite, en principe interdite, parce qu'il faut en être digne.

L'acteur et le bourgeois diront les mêmes mots, mais sur quel ton différent ! le jour où leur enfant, prenant à deux mains son courage, s'en viendra déclarer à son père le désir d'embrasser la carrière d'acteur :

— Toi, un acteur ! s'écriera le bourgeois.

Et cela voudra dire : « Toi, mon fils, qui portes un nom sans tache, tu ferais ce métier dégradant ! »

— Toi, un acteur ! dira le comédien.

Et cela signifiera : « Toi, mon fils, tu irais risquer de ternir l'éclat du nom que tu portes ? Réfléchis bien, mon enfant, et ne te méprends pas. Le désir naturel que tu éprouves de monter sur les planches n'est pas le signe d'une vocation irrésistible. De même qu'on ne peut pas acheter une charge de comédien, on ne devient pas acteur comme on devient notaire. »

Et tandis que le bourgeois ajoutera :

— Qu'un fils de comédien suive la route que son père lui a tracée, je l'admets...

Le comédien expliquera :

— Je croirais plutôt à la vocation sincère d'un fils de bourgeois qu'à celle d'un fils de comédien.

Ces mots, je ne les ai pas entendus, mais ce sentiment, je crois l'avoir deviné. Et je me suis demandé alors si cette envie que j'avais de devenir acteur était justifiée par des dons véritables. N'était-il pas trop naturel qu'elle me vînt, cette envie ?

Pourtant, par acquis de conscience, j'en informai mon père. C'est par lettre que je le fis, car j'étais en villégiature à Dieppe, à cette époque, et loin de lui.

J'ai conservé sa réponse.

La voici.

Mon cher petit,

J'ai beaucoup pensé à ce que tu m'as écrit. Il faudra en reparler et nous en reparlerons.

Pour l'instant, tu me demandes de t'indiquer cinq ou six scènes. Apprends tout ce qui te semble amusant à apprendre. Hommes, femmes, princes, princesses, servantes, maîtresses, maîtres, valets. Tout en un mot. L'important ce n'est pas de savoir son rôle. On le sait toujours. L'important est de posséder toutes les expressions. Tu vois comme c'est simple !

Je t'embrasse tendrement mon cher petit.

L.G.

Elle n'était guère encourageante, cette réponse.

« Nous en reparlerons », me disait-il. Et c'était moins la promesse d'en reparler que le désir de n'en point parler. Il remettait la chose à plus tard. Et cette lettre me donna beaucoup à réfléchir.

Je n'ai pas tout de suite compris combien elle était sage – mais je me suis bien rendu compte des difficultés que j'allais avoir à surmonter, dans le cas où mon père se serait opposé à mon désir.

Faire de force un autre métier que celui de son père, ce n'est déjà pas facile – mais faire de force le même métier que son père, cela peut devenir impossible.

J'eus très peur.

Et puis, on ne peut pas se cacher pour jouer la comédie. On peut prendre un faux nom – mais pas un faux visage – à moins de jouer toujours avec une fausse barbe !

On peut écrire, on peut dessiner sans en aviser personne. Cela peut se faire chez soi. Mais jouer la comédie, c'est autre chose. On ne peut pas jouer la comédie chez soi. Pour être acteur, il faut l'assentiment d'un directeur, d'un auteur, de plusieurs camarades – et du public !

Alors, ma foi, j'ai dessiné.

On a bien le droit, n'est-ce pas, de parler du jeune homme qu'on a été, alors qu'on n'est plus ce jeune homme ?

J'étais très doué pour le dessin et j'avais le sens de la caricature. Mais, naturellement, je ne travaillais pas. Je dessinais beaucoup trop vite et j'avais hâte de finir la chose commencée – à peine commencée. Et cette hâte était si grande qu'en vérité je ne finissais rien. Quand j'en avais assez, je signalais mon dessin – et parce qu'il était signé, je le croyais fini.

Je ne me suis d'ailleurs jamais complètement guéri de cette

particularité – et j’ai bâclé quelquefois des fins de pièces en dix minutes pour les lire à quelqu’un qui venait déjeuner !

Mais si je dessinais, je ne dessinais guère que pour mon plaisir, sans espoir d’avenir – et, sans doute, surtout, pour qu’on cessât de me demander ce que je ferais plus tard.

J’avais remarqué que, quand je dessinais, on me laissait tranquille – alors, pour pouvoir ne rien faire, je dessinais tout le temps.

Ma première pièce

C’était un dimanche. Il était une heure du matin. Je venais de la terminer, cette pièce, et j’étais en train de la recopier sur la table de la salle à manger, chez nous, lorsque mon grand-père, revenant de son cercle, entra.

— Qu’est-ce que tu fais là ?

— Je travaille.

— Toi !?!?

— Je viens de faire une pièce.

— Une pièce ? Lis-moi ça tout de suite !

Il m’écouta avec l’émotion grand-paternelle que l’on peut imaginer. Il me félicita, m’avoua son étonnement, m’embrassa – et me conseilla de mettre mon petit acte au fond d’un tiroir.

Cette opinion, à peine déguisée, ne me désobligeait pas, mais c’était, me semble-t-il, attacher bien de l’importance à mon petit acte — ou bien à moi-même.

Comment cette idée m’était-elle venue de faire une pièce ? Je me le suis quelquefois demandé. Il m’a toujours été impossible de m’en souvenir. En vérité, puisque l’on continuait à dire de moi que je ne pourrais jamais rien faire, je pensais que je pouvais faire n’importe quoi – et, ma foi, je l’avais écrite comme je dessinais, pour m’amuser, pour me distraire. Pouvais-je me douter que j’allais en écrire une centaine d’autres ? Certainement pas. Pourquoi l’aurais-je alors cachée ?

Je n’ai donc pas suivi le conseil de mon grand-père – ce conseil qui depuis lors m’a été donné une dizaine de fois, notamment pour Berg-op-Zoom, pour Jean de La Fontaine, pour le Veilleur de nuit — et, quelques jours plus tard, ayant fait la connaissance de Francis de Croisset, je lui ai lu mon petit acte. C’est à lui que je dois d’avoir été joué. Qu’on lui en fasse un grief si l’on veut, mais que l’on m’autorise à remercier ce jeune homme qu’il était alors, qui n’était célèbre que depuis trois semaines, mais qui déjà ne songeait qu’à rendre service et qu’à se faire aimer – et voilà trente ans que cela dure ! C’est grâce à lui que, dès le lendemain, Marguerite Deval reçut le Page, qui fut

représenté la saison suivante à ce théâtre des Mathurins qui devait un jour devenir mon théâtre, et qui porta mon nom de 1913 à 1920.

Marguerite Deval était une directrice exceptionnelle. Elle ne recevait pas que des pièces dans son théâtre – elle recevait. La salle était comme un salon, et les spectateurs semblaient être des invités. C'était l'époque bénie où les gens s'habillaient pour aller au théâtre ! Elle chantait et jouait la comédie comme une femme du monde, en amateur – mais avec quel talent, quel tact ! D'ailleurs, tous les acteurs dont elle s'entourait avaient l'air de prêter leur concours à des soirées mondaines. Elle ne composait que des spectacles coupés – le rêve ! Et elle réalisait cet autre rêve qui a toujours été, et qui continue d'être le rêve de ma vie : elle habitait dans son théâtre ! Elle n'avait que quelques marches à descendre pour passer de sa salle à manger à son boudoir : sa loge – sa loge où Tout-Paris se donnait rendez-vous.

Elle me fit transformer ma pièce en opérette, prétendant qu'elle n'était pas comédienne. Elle était, en effet, ce que l'on appelait à l'époque une divette... Une heure plus tard, le Page était devenu un opéra bouffe – mais ce n'est malheureusement pas elle qui l'a créé. Ma pièce fut d'ailleurs extrêmement bien jouée par Marie Lebey, par Remongin, Mlle Dartigue, Claudie de Sivry et Simon-Max, ce délicieux chanteur d'opérette, le créateur de Grenicheux des Cloches de Corneville, qui s'était obstiné à réclamer son costume de Tapinois, parce qu'il y avait sur le manuscrit : « Il entre en tapinois. »

Mon collaborateur musical, Ludo Ratz, de son vrai nom Saraz, était professeur de mathématiques à l'École polytechnique et il écrivait sa musique avec des chiffres. C'était un homme de talent. Il avait à cette époque soixante-treize ans – j'en avais dix-sept. Cela faisait une moyenne.

Mais Francis de Croisset a si joliment et si spirituellement raconté tout cela que je ne vois pas la nécessité d'en parler davantage.

Tout ce que je puis dire de ce petit acte en vers qui fut créé au théâtre des Mathurins le 15 avril 1902, c'est qu'il n'a pas déplu et même il me souvient que l'excellent Gaston Leroux en avait dit : « La chose est d'un rire énorme et tranquille. » Il devait prendre mes désirs pour des réalités !

Pendant vingt ans, j'ai regretté de n'avoir pas conservé le manuscrit du Page. Dame, ma première pièce, n'est-ce pas ? – je me disais que, peut-être...

Or, pour fêter mes trente ans de théâtre, il y a de cela deux ans, des amis charmants voulurent me faire une surprise. Ils retrouvèrent le Page aux Archives nationales où l'on conserve les manuscrits déposés à la censure – détail que j'ignorais – et ils l'ont fait copier, et, cette copie, ils me l'ont offerte.

Hélas !

Chers amis, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mes illusions !

Je voudrais jouer la comédie !

Six mois ont passé – et je m'inquiète un peu. On me paie mes dessins dix francs au Rire 19 et au Sourire 2, ma petite pièce a dû me rapporter peut-être quinze louis – ça va mal !

Que vais-je faire ?

Jouer la comédie.

Oui, mais, où ?

Partout où je me présente, je sens qu'on a très peur de déplaire à mon père en me faisant jouer.

Pourtant, un jour, un directeur me proposa de m'engager. Même il parla de mettre mon nom sur l'affiche en assez gros caractères. C'était inquiétant. Cet homme, en effet, n'aimait pas Lucien Guitry – je l'ai compris à temps, et je m'en suis allé.

Je me suis alors souvenu de cette phrase de la lettre de mon père :

« Nous en reparlerons. »

Et nous en avons, un soir, reparlé.

— Mais, mon petit, si tu y tiens vraiment, pourquoi pas ? Tu penses bien que je ne ferai rien pour t'en empêcher. Il n'y a pas de plus beau métier que le métier d'acteur. Seulement, alors, il faut que tu t'y mettes. Il faut que tu travailles. Récite-moi quelque chose.

Je nous revois tous les deux, lui dans un fauteuil, souriant, moi debout, paralysé par le trac, et lui récitant le combat de Rodrigue contre les Maures :

Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort...

Lorsque Rodrigue eut achevé le récit de son exploit, mon père me dit :

— Eh bien, écoute, ce n'est pas mal. Mais comme cela peut être mieux, il faut que tu prennes des leçons. Seulement, voilà... avec qui ?

— Mais, papa...

Il me coupa la parole :

— Non. Il ne faut justement pas que ce soit avec moi. Je manquerais de patience ou de sévérité. Je te conseille d'aller demain avec un mot de moi chez Talbot.

— Bien, papa.

Je prends une leçon avec Talbot

Talbot était un vieux comédien du Théâtre-Français, retraité depuis une dizaine d'années. Il avait, je crois, quatre-vingt-deux ans – et il habitait rue des Martyrs une petite maison bien simple et bien sale. Il me reçut sans amabilité et il ouvrit en bougonnant la lettre que je lui tendais. L'ayant lue, son attitude devint tout à fait différente. Il me fit

passer dans son atelier qui se trouvait au fond du jardin, s'assit en face de moi et me dit :

— Récitez-moi ce que vous savez, mon enfant.

Je replaçai mon combat de Rodrigue contre les Maures :

Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort...

Au quatrième vers, il m'interrompit en ces termes :

— Mais vous ne savez pas respirer, mon petit !... Vous respirez avec vos poumons. Il faut respirer avec votre ventre. Venez plus près de moi. Déboutonnez votre pantalon.

— Comment ?

— Déboutonnez votre pantalon.

Un peu surpris, je fis ce qu'il me demandait. Alors, il introduisit sa main dans l'ouverture de mon pantalon et l'appuya sur mon ventre.

— Respirez ?

Je respirai.

— Oui, c'est bien ce que je vous disais. Vous ne savez pas respirer.

Et, tandis que je reboutonnais mon pantalon, je le vis qui déboutonnait le sien.

— Donnez-moi votre main.

Et ce fut à mon tour d'introduire ma main dans le pantalon du retraité. L'idée de la lui refuser ne me vint pas à l'esprit, je dois l'avouer, tellement son regard était prometteur – mais du moins, depuis quelques secondes, j'avais décidé que je ne remettrais plus jamais les mains ni les pieds chez ce vieillard.

Ayant placé ma dextre comme il l'entendait sur son abdomen, il se mit à respirer par le nez d'une façon épouvantable. Ce qu'il faisait ressemblait à un ronflement sonore et prolongé. Quand il avait absorbé toute la quantité d'air que son ventre était capable de contenir, il attendait une demi-seconde puis, par sa bouche entrouverte à la hauteur de mon visage que j'écartais le plus possible, il la restituait à l'atmosphère qu'il viciait lentement.

Je débute à Versailles

Noblet, à qui je racontai cela, me dit :

— Joue donc... c'est la meilleure façon d'apprendre ton métier.

Huit jours plus tard, je débute à Versailles, dans *Hernani*.

Je ne jouais pas le rôle d'Hernani – ni celui de Don Carlos, ni celui de Don Ruy Gomez de Silva – mais, avec Pierre Juvenet, Mondolo et un troisième acteur qui se nommait Guéguette, nous jouions tous les autres rôles. Chacun de nous devait toucher dix francs. C'était le tragédien Segond qui jouait Hernani, et c'était Jeanne Morlet qui jouait Dona Sol.

La représentation fut désastreuse d'un bout à l'autre – pas tant à cause de nous, d'ailleurs, qu'à cause de mon frère qui se trouvait dans la salle avec une bande de gigolos et de gigolettes qui applaudissaient à tout rompre aussitôt que j'ouvrais la bouche.

Le metteur en scène n'avait pas respecté les indications du poète concernant le début du dernier acte de son chef-d'œuvre. Victor Hugo dit que « des masques, des dominos épars, isolés ou groupés, traversent ça et là la terrasse ». Or, pour représenter tous ces individus « isolés ou groupés », nous étions quatre : Pierre Juvenet, Mondolo, Guéguette et moi. Si nous n'avions encore été que quatre ! – mais on avait oublié de louer des dominos. Nous ne pouvions pas jouer ces jeunes seigneurs avec les costumes des conjurés que nous portions aux actes précédents – et mon frère avait eu, à l'entracte une idée : il avait été emprunter dans une maison voisine, qu'on me permettra de ne pas désigner plus clairement, des peignoirs féminins roses et bleus. Notre entrée en scène, vêtus de ces peignoirs déclencha une telle hilarité, puis un tel scandale, qu'à la fin du spectacle, ce bon Félix Lagrange, qui dirigeait le théâtre, me dit :

— Non seulement je vous refuse vos dix francs, mais je vous fiche mon billet que vous ne jouerez jamais à Versailles !

Ce brave homme avait dit vrai : je n'ai jamais joué à Versailles.

DE RÉVÉLATIONS EN RÉVÉLATIONS

1904-1905

D'octobre 1904 à juillet 1905, j'allai de révélations en révélations, toutes plus importantes, plus instructives les unes que les autres – et ce fut assurément l'année capitale de ma vie.

Depuis quelques mois, les choses allaient pour moi de plus en plus mal.

Oh ! Je ne m'ennuyais pas – au contraire ! Même, j'avais l'impression que je m'amusais un peu trop. Ça ne pouvait pas durer longtemps comme ça !

Je devais être en train de traverser ce qu'on appelle une mauvaise période, car j'étais en somme extrêmement heureux. Or, être heureux sera toujours considéré par les autres comme quelque chose d'assez inquiétant et de pas tout à fait normal. Ce qui me contrariait, ce qui me gâtait mon plaisir un peu – beaucoup même, parfois – c'était de constater que plus je devenais sympathique aux gens que je connaissais à peine, plus je devenais antipathique aux gens que je connaissais beaucoup.

Il est vrai que j'évoluais dans un monde frivole où l'on acquiert vite une aisance, une désinvolture et un vocabulaire elliptique exaspérants pour les personnes qui n'ont plus l'âge ni le loisir de se mêler à vos jeux.

Je ne viens pas défendre ici le monde de la noce. Mais du fait qu'il a ses lois, ses coutumes, ses modes, ses mœurs – ses mauvaises mœurs – et son langage, j'incline à penser qu'il vaut bien mieux l'avoir connu et observé dans son jeune âge que d'en avoir nié systématiquement l'existence. C'est une école comme une autre. J'entends : à la façon de la misère et du chagrin.

Et c'est réellement un monde – un monde à part – qui ne manque d'ailleurs ni de cœur ni d'esprit. Et croirait-on que c'est un monde assez fermé ? N'y entre pas qui veut. C'est un peu comme un cercle, un cercle vicieux, car il est également difficile d'en sortir.

Et comme, d'autre part, je suis convaincu qu'on n'y rentre jamais quand on en est sorti, de ce cercle, ne vaut-il pas mieux en avoir fait le tour à vingt ans – plutôt que de courir le risque d'une curiosité tardive ou d'un regret ?

Je vois très bien un fils qui dirait à son père :

— Si tu t'en es privé, papa, tu manques peut-être un peu d'expérience à ce sujet. Si tu ne t'en es pas privé, pourquoi veux-tu

que je m'en prive ?

Et, pour ma part, lorsque j'y pense, je suis ravi d'avoir bien fait la noce à dix-huit ans.

Donc, dès la rentrée, cette année-là, changement à vue.

Adieu, plaisirs – les joies vont apparaître et les contrariétés aussi !

En octobre, je visite avec mon père les musées de Hollande. Première révélation.

Je passe le mois de novembre chez Eugène Demolder – avec Alfred Jarry. Autre révélation !

En décembre, je débute à la Renaissance dans une pièce de Maurice Donnay.

En janvier, brouille entre mon père et moi.

Un jour de février, n'ayant pas de quoi déjeuner, je vais demander « quelque chose » à Alfred Capus. Il me donne un louis en me disant :

— Tiens... mais il ne faut pas que tu en prennes l'habitude !

Du coup, me voilà convaincu qu'il ne faut, dans la vie, compter sur personne.

Le mois suivant, je reviens sur cette opinion. On peut toujours compter sur ceux qui n'ont rien : Alphonse Allais me recueille et je passe avec lui quatre semaines à Tamaris.

En avril, j'acquies la conviction que je ne suis pas fait pour vivre seul.

En mai, et en qualité de « jeune premier, comique au besoin », je signe un contrat pour la saison d'été qui vient. La vie est belle !

En juin, je fais mes débuts au Casino de Saint-Valéry-en-Caux.

En juillet...

Mais il me faut la raconter par le menu, cette année-là.

La Hollande ou plutôt : la peinture.

En octobre, Eugène Demolder, cet auteur – presque inconnu – d'un livre admirable – presque ignoré – la Route d'émeraude, nous conduit, mon père et moi, à travers les musées de Hollande. Il nous avait dit :

— Venez, que je vous montre des tableaux !

Et cet homme, ce petit bonhomme rondet, belge, rempli d'esprit, de talent et de cœur, qui avait épousé la fille de Rops, qui ressemblait au personnage du Bon Bock de Manet, nous a fait faire un merveilleux voyage parce qu'il savait comment cela se montre, un musée.

Je le revois dans ma chambre, à La Haye, assis au pied de mon lit, venu me réveiller, et je l'entends encore, m'expliquant :

— Ce matin, tu vas voir le petit taureau de Paul Potter, la vue de Delft, par Vermeer, et le plus beau peut-être des Holbein. Et ce sera tout pour aujourd'hui. Et ce sera grandement suffisant ! Et même tu vas me promettre que tu ne chercheras pas à voir les autres. Les autres, nous les verrons plus tard. Trois tableaux comme ceux-là, tu en as pour deux heures – si tu veux en avoir pour toute la vie ! Et

maintenant je vais te dire qui était Paul Potter, qui était Vermeer et qui était Holbein...

Et comme il avait raison ! On peut lire en une nuit les Fleurs du mal – on a tort – mais, comme on peut les relire le lendemain, c'est encore admissible. Mais se vanter d'avoir vu deux cents tableaux en une matinée, c'est avouer vraiment qu'on ne les a pas regardés.

Demolder savait, lui, l'importance que la peinture peut avoir – devrait avoir – dans la vie des hommes. Il savait, lui, qu'à certaines heures mélancoliques de l'existence un regard de Memling dont on se souvient vous apporte autant de réconfort et d'apaisement que dix vers de Ronsard que l'on se récite à voix basse.

Il ne nous montrait que trois ou quatre chefs-d'œuvre par jour – mais il nous les montrait si intelligemment que nous les apprenions par cœur, afin de ne jamais les oublier.

Et je les connais si bien, tous ceux qu'il m'a montrés – si bien, que c'est à cause d'eux justement que je retourne en Hollande tous les ans.

Alfred Jarry

Eugène Demolder me rend l'affection que je lui porte – et il m'invite à venir passer le mois de novembre chez lui, à la Demi-Lune, près d'Essennes.

Alfred Jarry habite à cent mètres de chez Demolder.

Habite – j'exagère.

Il s'abrite, le pauvre, il gîte au bord de la Seine, dans une mesure pitoyable, délabrée, et sur laquelle on distingue encore ces mots ; Écurie et Remise. Quatre murs, un toit dont l'imperméabilité est douteuse, pas de parquet : de la terre battue. Une porte sans serrure, qui va et qui vient, mais qui ne descend plus jusqu'au sol. À l'intérieur une commode – qui ne l'est guère – car elle n'a ni dessus, ni tiroirs, ni dessous. Une planche sur deux tréteaux – c'est son bureau – et un grabat couvert de vieux vêtements, sous lesquels il se glisse, la nuit, pour dormir.

Quant à sa bicyclette elle est pendue au plafond au moyen d'une corde et d'une poulie.

— À cause des rats qui mangeraient mes pneumatiques, me dit-il.

Une trentaine d'années, pas grand, pas beau, moustache fine et tombante – il aurait l'air d'un petit mécanicien de province, sans ses cheveux qu'il porte extrêmement longs et qui ont des reflets verdâtres, sans surtout ce regard d'un charme étrange et si prenant où l'intelligence brille.

Un jour que je le questionnais sur la couleur de ses cheveux :

— Je l'ai obtenue, me répondit-il, en absorbant un litre de teinture

de Lyon l'avant-veille de mon conseil de révision. Je pensais que ce serait un motif de réforme !

Mais peut-être est-il bon que je dise qui était – qui est Alfred Jarry.

Alfred Jarry est l'auteur d'Ubu roi. Ubu roi fut, à sa création, considéré comme un chef-d'œuvre. La pièce avait été conçue pour être représentée par des marionnettes, mais le succès fut tel qu'on la joua réellement quelques semaines plus tard, au théâtre de l'Œuvre, sous la direction de Lugné-Poe. Gémier interprétait le Père Ubu et l'admirable Louise France était la Mère Ubu. Ce fut un triomphe – et un scandale, ou bien ce fut un scandale – et un triomphe. L'un étant la conséquence de l'autre.

Est-ce un chef-d'œuvre ?

Question d'ailleurs assez oiseuse. Mais il me paraît bien que c'est le chef-d'œuvre du genre.

Quel est ce genre ?

Il est précisément très difficile à définir, car ce n'est ni de l'humour ni de la parodie. Il ne s'apparente à aucune forme littéraire. Il est en outre sans exemple, et les imitations qu'on en a faites me semblent trop préméditées pour lui être seulement comparées.

Pourtant, s'il me fallait absolument classer ce phénomène, je lui assignerais une place d'honneur parmi les caricatures excessives, parmi les charges les plus puissantes, les plus originales qui aient jamais été faites. Oui, je crois bien que Ubu est une énorme charge, avec tout ce qu'une charge peut comporter de couleur, de relief et d'esprit.

Quoi qu'il en soit, la pièce débute par cette foudroyante réplique que le Père Ubu lance à la Mère Ubu :

— Mère Ubu, pourquoi êtes-vous si laide, ce soir ?... Est-ce parce qu'il y a du monde à dîner 20 ? Ah !

Au cours de la pièce, Jarry use d'un mot que le maréchal Cambronne immortalisa – et qui le lui rendit. Or, notre auteur trouvait qu'il manquait à ce mot quelque chose : une lettre.

Il disait :

— Il commence bien, mais il finit mal. Il lui faudrait un autre r !

Il l'ajouta – et dans la bouche de ses personnages le mot fameux se terminait par ces trois lettres : d, r, e.

Le soir de la première, lorsque pour la sixième ou septième fois le mot fut prononcé sur scène, à la manière de Jarry, un spectateur spirituel, M. Albert Gillou, fit rire toute la salle en répondant de son fauteuil :

— Mangre !

Revenons à Jarry lui-même.

Il vivait donc dans cette mesure, au bord de l'eau, quand je l'ai connu.

Il était dans la misère – mais il était très difficile, quasiment impossible de faire accepter un centime à ce petit Breton fier et têtue.

Il usait les costumes de Valette et les souliers de Rachilde, qui lui témoignaient tant d'affectueuses bontés ! Il ne pouvait pas entrer complètement ses pieds dans les souliers de Rachilde, bien entendu – mais il les préférait aux souliers de Valette, à cause des talons qui le grandissaient un peu.

Il y avait, à quelques mètres de la « maison » de Jarry, un cabaret où les mariniers se désaltéraient en attendant l'ouverture des écluses. C'était là qu'il venait bien trop souvent s'asseoir. Nous allions parfois l'y rejoindre. Demolder lui dit un jour paternellement qu'il devrait s'abstenir de boire autant qu'il le faisait.

— J'y suis bien obligé !

Et il nous expliqua mystérieusement :

— Les patrons de ce bistrot n'osent pas me réclamer les sommes considérables que je leur dois depuis deux ans, parce qu'ils savent très bien qu'ils perdraient ma clientèle s'ils en exigeaient le paiement ! Mais si je restais deux jours sans venir prendre mon absinthe, ils n'hésiteraient plus et me mettraient le couteau sur la gorge. Je bois pour ne pas payer ce que je dois !

C'était d'une extrême drôlerie, mais cela désolait doublement le cher Demolder, car c'était lui qui sans rien dire payait chaque semaine tout ce que Jarry prenait depuis deux ans chez ce bistrot.

Il en est mort, à l'hôpital, à trente-trois ans.

Jarry était doué d'une très grande adresse à l'arc et à la sarbacane, aussi bien qu'au pistolet.

Monté sur le toit de sa maison, il s'amusait un jour à « tirer » les pommes d'une voisine. Elle poussa des cris :

— Arrêtez, misérable, vous allez tuer mes enfants !

Il lui répondit :

— Je vous en ferai d'autres, madame !

Nous étions allés ensemble à la répétition générale des Travaux d'Hercule. Demolder et Jarry avaient une carte de Claude Terrasse :

« Veuillez placer le mieux possible ces deux personnes. » Mais quand le contrôleur vit dans quel accoutrement elles se trouvaient, ces deux personnes, il hésita à les placer aux fauteuils d'orchestre. Demolder portait un costume de velours côtelé beige clair, il était coiffé d'un bonnet de fourrure et il avait à la main une canne de gardien de troupeaux. Jarry était en complet de toile blanche – pas très blanche – et il s'était fait lui-même une chemise avec du papier. La cravate était peinte à l'encre de Chine.

Le contrôleur et l'administrateur s'étaient dit quelques mots à l'oreille, et ils octroyèrent prudemment à Jarry et à Demolder deux fauteuils de première galerie.

Arrivés tout là-haut, ils s'installèrent sans mot dire – mais Jarry préparait sa vengeance.

Lorsque le chef d'orchestre apparut à sa place, quand, les bras en croix, il obtint enfin le silence désiré – on entendit dans ce silence la voix polichinesque de Jarry qui disait lentement :

— Je ne comprends pas qu'on laisse entrer dans une salle de théâtre les spectateurs des trois premiers rangs avec des instruments de musique !

— Cent francs d'amende !

— Tu joueras dans la pièce de Donnay.

— Quoi ?

— Oui, ton rôle n'est pas long. Dix répliques. Mais tu peux les dire bien, car elles sont charmantes.

Je n'en croyais pas mes oreilles !

J'allais jouer, et j'allais jouer chez mon père !

J'allais me faire un nom !

— Tu joueras sous le nom de Lorcey.

— Comment... quel nom ?

— Lorcey.

— Pourquoi ?

— Parce que.

Dans le fond peut-être a-t-il raison. C'est certainement plus prudent.

Et puis, soyons juste, je veux me faire un nom, n'est-ce pas ? Essayons de me faire le nom de Lorcey !

Le principal, c'est de jouer et de gagner sa vie.

— Tu auras trois cents francs par mois.

— Trois cents ?

— Oui. C'est beau !

— Mais oui.

C'était, en effet, de quoi vivre. Pas comme je vivais chez lui – mais puisque je vivais chez lui !

— Je serai en scène avec toi ?

— Non, avec Guy.

— Ah !...

Guy était un comédien excellent, mais j'eusse préféré avoir cette scène avec mon père. D'ailleurs cette scène, c'était avec mon père que je l'avais, seulement c'était Guy qui jouait mon père dans la pièce.

Dire que j'ai eu du succès serait excessif. Dire que je n'en ai pas eu serait inexact. On ne disait pas :

— Tiens ! Tiens !!

On disait :

— Ce Guitry est vraiment extraordinaire, il ferait jouer n'importe qui !

Après l'Escalade, ce fut la Massière, cette pièce ravissante de Jules Lemaitre, que monta mon père. Quelle distribution elle avait : Anna Judic, Marthe Brandès, Lucien Guitry.

C'était l'histoire d'un père, d'un homme célèbre, en désaccord avec son fils. Il fut un instant question de me confier le rôle du fils. Je l'ai d'ailleurs appris – mais c'est Maury qui l'a joué. Heureusement pour la pièce ! Mais ce fut une déception cruelle, douloureuse pour moi – et j'en avais conçu pour ce charmant Maury une haine véritable.

Grâce à Dieu, la Massière ne « tenait » pas toute la soirée, et mon père offrit à Jules Lemaitre de faire reprendre en lever de rideau un acte en vers de lui, la Bonne Hélène. La pièce fut également très bien montée : Arquillière, Noizeux, Nelly Cormon, si belle, et Marthe Ritter, exquise actrice. Quant à moi, je jouais le rôle de Pâris. Je ne sais pas comment je l'ai joué – mais j'avais un costume magnifique. On en peut juger par certaine photographie qui est la cause du malheur qui m'arriva certain soir. Courteline n'est pas étranger lui-même à ce malheur. Je m'explique.

Les bottes que je portais dans ce rôle étaient interminables à lacer. D'autre part, je voulais conserver un souvenir de ce costume dont j'étais si fier. Mon cher ami Nadar, fils du photographe illustre, illustre photographe lui-même, m'avait dit :

— Viens donc un dimanche après la matinée avec ton costume. Je te photographierai, tu dîneras à la maison et tu seras tout habillé pour la soirée.

L'idée n'était pas mauvaise – et c'est ainsi que les choses se passèrent.

Mais la Conversion d'Alceste venait justement de paraître et Courteline en avait envoyé un exemplaire à Nadar.

— Lis-nous ça en prenant ton café.

Il était huit heures, mais j'étais habillé : j'avais donc tout le temps.

Le temps passe vite quand on lit une pièce de Courteline. Et j'ai laissé passer le temps – et la demie de huit heures sonnait quand, affolé, je suis parti de chez Nadar, avec ma perruque dans mon casque et mon casque sous mon bras. Pas une voiture rue d'Anjou – et les gens que je croisais devaient se demander où allait ce gladiateur courant.

Je me revois disputant à une vieille dame une urbaine préhistorique au coin de la rue des Mathurins et de la rue Tronchet.

— Il faut que je sois à la caserne avant neuf heures. Pitié, madame !

Elle eut pitié – pas trop surprise, par ailleurs, celle-là, du nouveau costume des fantassins.

Il était neuf heures moins dix quand j'arrivai à la Renaissance. J'étais en retard de vingt minutes ! Les régisseurs, échelonnés dans la

rue de Bondy, levèrent les bras au ciel quand ils me virent descendre de mon fiacre.

— Je vous préviens que votre père est dans un état ! me disait l'un.

— Le public tape des pieds depuis dix minutes, me disait l'autre.

Je grimpe l'escalier quatre à quatre. On frappe les trois coups.

Catastrophe – ma perruque était restée dans le fiacre !

Or, elle était volumineuse, cette perruque, et sans elle, ma tête entraînait dans mon casque si loin, si loin, qu'il me rabattait les oreilles et me bouchait les yeux – Dranem ! Moins drôle, évidemment, mais quand même Dranem, et quand même très drôle.

Le rideau s'ouvre – et j'entre ainsi. Le public s'étonne, il s'étonne d'autant plus que Hélène m'accueille par ces mots : « Voici mon beau Pâris ! » Mes camarades, non prévenus, pouffent de rire en me voyant paraître. Ils en perdent l'usage de la parole. Pourtant Noizeux croit devoir ajouter à son texte :

— Il a quelque chose de changé, ce soir, Pâris !

Le public, qui avait souri de confiance, s'inquiète, puis se fâche de n'être pas dans la confidence – et, bientôt, il emboîte.

À ma sortie de scène, on me montre le bulletin de service.

À la rubrique « Observations », mon père avait écrit : « M. Lorcey, cent francs d'amende pour être arrivé vingt minutes en retard et avoir joué sans perruque dans le but de faire rire ses camarades. »

J'avais joué sans perruque et j'étais arrivé en retard, c'était vrai – mais je gagnais dix francs par jour, et cent francs d'amende, cela me parut excessif.

J'allai trouver mon père et je le lui dis. Il était en colère et semblait ne pas vouloir revenir sur sa décision. J'insistai, maladroitement sans doute. Pour en finir, il me dit :

— D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser.

Et je laissai.

Et quelques heures plus tard, j'étais dans le train qui m'emmenait à Tamaris, près de Toulon, chez Alphonse Allais.

Et c'est pour ça, oui, c'est pour ça que pendant treize années, nous sommes restés sans nous revoir, mon père et moi !

Alphonse Allais

Je passe tout le mois de mars à Tamaris, près de Toulon, chez Allais – et j'apprends à l'aimer davantage.

J'ai vu des gens qui parlaient peu de leurs ouvrages, qui n'attachaient pas d'importance à leurs travaux – mais je n'en ai jamais vu qui fussent à ce point modestes. Il écrivait et publiait une centaine de contes par an – il n'y faisait aucune allusion, jamais. Il négligeait

même d'envoyer ses livres à ses amis. On démarquait ses contes, on lui volait ses inventions les plus étourdissantes, les plus personnelles – il ne songeait pas à s'en plaindre.



Il écrivait hebdomadairement au *Journal* et au *Sourire*. Il devait envoyer ses deux articles le jeudi. Il aurait très bien pu les faire le mercredi. Il attendait le jeudi soir, il attendait jusqu'à la dernière minute, puis il allait s'asseoir dans le fond du café le plus voisin de la poste – car il n'écrivait jamais chez lui, et tous ses contes il les a faits sur du papier à lettres. Sitôt qu'il avait terminé ses deux articles, il les mettait sous enveloppe sans les avoir relus et envoyait un garçon les jeter à la poste.

Certains d'entre eux se ressentent de cette hâte extrême, d'autres sont le témoignage de sa prodigieuse imagination – mais les plus savoureux de tous sont assurément ceux qu'il a commencés sans savoir où il allait, Allais. Sa langue, son esprit, son ingéniosité faisaient alors merveille. Et ce sont de véritables chefs-d'œuvre d'écriture. Il avait le génie de la parenthèse et du « renvoi au bas de la page ». Quand il avait écrit une phrase dont il n'était pas satisfait, il la mettait entre guillemets et l'attribuait à certains écrivains médiocres comme Ohnet. Même alors, il ajoutait sic.

On peut ne pas goûter l'esprit d'Alphonse Allais – mais c'est dommage. On peut aussi ne pas aimer les œuvres de Laurent Tailhade – mais on a bien tort. Et j'ai rapproché ces deux noms parce que, justement, Tailhade ne goûtait pas l'esprit d'Allais. Il prétendait que je

m'exagérais sa valeur. Un jour qu'il me disait cela, je lui ai demandé s'il lui était arrivé déjà de lire un livre entier d'Alphonse Allais. Il en avait lu seulement des contes par-ci par-là.

— Il a donc publié des livres ?

— Non. Mais chaque année, il publie un recueil de ses contes.

Nous étions à la campagne, chez moi, à Honfleur, et je lui ai mis de force entre les mains Rose et vert pomme en lui disant :

— Lisez-le pendant que je travaille. Mais ne vous éloignez pas. Je veux vous entendre rire.

— Rire ?

— Oui, vous rirez... malgré vous.

Et je l'ai installé en face de moi dans un fauteuil.

Docilement – amicalement, devrais-je dire – il lut de la première à la dernière page le livre d'Allais. Il n'en passa pas une ligne – je le surveillai.

Il ne sourit pas une fois !

Mais quand il eut fini : 21

— Je vous fais mes excuses, Sacha. Il n'est pas drôle, votre ami... mais c'est un admirable écrivain !

Venant de Tailhade, j'aimais bien mieux cela que s'il avait souri. Parmi les mots d'Allais les plus frappants et les plus fins, je me souviens de celui-ci.

La nouvelle promotion de la Légion d'honneur venait de paraître. Jules Renard y figurait, mais il était mal entouré. Il y avait là deux ou trois écrivains qu'on aurait pu très bien ne pas décorer. Allais venait d'ouvrir son journal. Il s'écria :

— Oh ! vous avez vu ce pauvre Renard qu'on a décoré dans une rafle.

Il disait :

— La preuve que Shakespeare n'a pas écrit lui-même ses pièces, c'est qu'on l'appelait Willy.

Il disait aussi :

— Comme ils sont bizarres, les Anglais. Alors que nous, Français, nous donnons à nos places, à nos rues, à nos avenues des noms de victoires : rue de Rocroy, place d'Iéna, avenue de Wagram... eux, les Anglais, ils leur donnent des noms de défaites : Trafalgar Square, Waterloo Place...

Venant de Tamaris, nous allions à Toulon chaque jour tous les deux, et nous passions de longues et délicieuses heures aux terrasses débordantes des cafés, sur le port.

Un jour que le mistral soufflait, Allais dit au garçon en s'asseyant, et avec cet imperturbable sérieux qu'il ne quittait jamais :

— Garçon, deux vermouths-grenadine... et un peu moins de vent, s'il vous plaît !

Quand on va très souvent dans les mêmes cafés, on finit par en connaître les habitués, et l'on se dit bonjour, même on se serre la main, sans savoir comment on s'appelle. On se dit : « Bonjour, monsieur. Au revoir, monsieur. » Allais n'aimait pas à appeler les gens monsieur. Il les appelait mon capitaine, mon cher maître ou bien docteur. Or, parmi ces docteurs, il en est un auquel l'appellation est restée. On continue encore à l'appeler docteur aujourd'hui – et on le consulte ! On ne le consulte que dans les cafés, mais comme il est d'une prudence extrême dans les médications qu'il conseille, n'indiquant d'ailleurs jamais que des spécialités, il a fini par se faire une très agréable petite clientèle.

C'est le docteur Pelet. Il me l'a confirmé par téléphone, un jour, en termes spirituels : « Oui, c'est la vérité, je suis devenu médecin à cause d'Alphonse Allais... mais il m'appelait docteur parce que je suis docteur en droit. »

Les plaisanteries d'Allais étaient à longue portée. En voici un autre exemple :

Allais avait abonné pour dix ans à la Cote de la Bourse un certain Marcel Leconte, repris de justice, qui a passé sa vie à mourir de faim, vauté sur le parapet du port d'Honfleur. Il attendait là l'arrivée des bateaux du Havre et aidait à les décharger. Allais avait donné comme adresse : Marcel Leconte Café Français, Honfleur – et tous les samedis on voyait le patron mécontent du Café Français qui lançait à Leconte la Cote de la Bourse, en lui criant :

— Leconte, voilà votre journal !

Lorsque Allais mourut, il y avait encore trois ans d'abonnement à courir. Allais n'était plus là – la blague continuait !

Nous nous promenions un matin, Alphonse Allais et moi, sur la route d'Honfleur à Pont-Audemer. Nous passions devant la gare de Saint-Sauveur. Petite gare minuscule et d'ailleurs coquette. Un train s'y arrêtait le matin, un autre train, peut-être le même, venant en sens inverse s'y arrêtait le soir.

— Allons dire bonjour à ce chef de gare qui doit être bien seul, me dit-il.

— Vous le connaissez ?

— Du tout.

Nous entrâmes. Un homme était là, tout seul, en effet, qui se promenait sur le quai, les mains derrière le dos. Nous allâmes à lui.

— Vous êtes le chef de gare, monsieur ? lui dit Allais.

— Parfaitement, monsieur.

— Eh bien ! je vous fais tous mes compliments, vous avez une gare charmante... charmante, charmante... mais comme elle est mal placée. Vous auriez cela à Paris, vous feriez un argent fou !

POURQUOI ET COMMENT JE SUIS DEVENU AUTEUR DRAMATIQUE

En admettant que cela ait un intérêt quelconque, voici comment et pourquoi je suis devenu auteur dramatique...

Oh ! croyez bien que j'aimerais mille fois mieux raconter la vie d'un autre que la mienne – mais quand on a pris la décision d'écrire ses souvenirs, n'est-ce pas, c'est difficile !

Et savez-vous ce qu'il y a d'un peu lassant, d'assez ingrat dans ce genre de travail ? C'est que vous ne pouvez guère raconter dans vos Mémoires que les événements qui vous sont un peu défavorables. Par pudeur, vous devez écarter systématiquement tout ce qui pourrait vous faire valoir.

J'en fais l'observation et je vous le signale en passant, de manière que votre imagination, Lecteur, veuille bien suppléer à ce manque.

Je ne voudrais tout de même pas, pour le plaisir de faire le modeste, avoir l'air d'un ingrat envers la vie.

En avril 1905, je me retrouve à Paris sans un centime en poche, mais j'ai visité les musées de Hollande, j'ai dévoré la bibliothèque de Demolder, j'ai joué la comédie – mal, mais je l'ai jouée – j'ai passé quatre semaines avec Alphonse Allais, et je me suis pris d'un véritable amour pour l'œuvre de Jules Renard.

Soyons franc. J'avais parcouru bien des livres depuis mon enfance, et j'en avais lu quelques-uns – mais je n'en avais relu aucun. La littérature me paraissait être quelque chose d'assez ennuyeux. Enfant, je n'avais pas aimé Jules Verne, ni même Alexandre Dumas. Tous les romans me semblaient trop longs et je ne parvenais pas à m'intéresser aux événements qui se produisaient dans l'existence des personnages. Je n'aimais que les pensées, les réflexions et les maximes – ou bien les vers. Mais malheureusement, j'avais la manie de vouloir apprendre les vers qui me plaisaient. De ce fait, j'en lisais peu – de ce fait, j'en sais beaucoup par cœur.

Quant aux classiques, j'avoue à ma honte que je n'en avais pas le goût. J'avais été trop souvent puni à cause d'eux – et, d'autre part, comme vous étiez illogiques, mes chers professeurs ! Vous me mettiez en retenue parce que je n'avais pas appris telle fable du Bonhomme, et quand je ne savais pas où étaient les îles les Bermudes, vous me disiez :

— Vous me copierez vingt fois le Chêne et le Roseau !

À la classe de français, c'était un crime de ne pas le connaître – et à la classe de géographie c'était une punition de le copier.

Il fallait, à mon avis, choisir.

Mes premières amours furent Jules Renard, Laurent Tailhade et Alphonse Allais. Mes premiers écrits parus dans le *Gil Bios* 22 s'en ressentent d'ailleurs assez fâcheusement. C'étaient d'évidents pastiches. Et c'est alors que j'ai fait, sans l'avoir voulu, le contraire de ce qu'on fait généralement. Comme on remonte un fleuve pour aller à sa source, je suis parti de Jules Renard pour aller à Montaigne. Le chemin qu'avait fait Renard, je l'ai fait à l'envers.

Quelques mois plus tard, on me remit les brochures des pièces dans lesquelles je devais jouer, en saison d'été, à Saint-Valéry-en-Caux. Se trouvaient parmi elles, *Amoureuse* et *la Parisienne*.

J'en avais beaucoup entendu parler, de ces deux pièces – et j'en avais parlé moi-même effrontément. Je savais que c'étaient deux chefs-d'œuvre, mais, par je ne sais quelle négligence incompréhensible, coupable, je ne les avais jamais lues.

Il m'a fallu lire trois fois de suite *la Parisienne* pour en comprendre l'importance. Dès le premier abord, il m'a semblé que c'était, par un homme remarquable, un vaudeville manqué. Cette observation n'était pas complètement bête. Je dirai pourquoi dans un instant. À la deuxième lecture, la puissance du dialogue et sa véracité m'apparurent enfin. Imaginez ce que fut alors pour moi la troisième lecture !

« La Parisienne » et Paul Ferrier

Et voici pourquoi mon observation citée plus haut n'était pas complètement bête. Paul Ferrier, ce vieil auteur dramatique si distingué, si charmant et qui remporta tant de grands et légitimes succès au cours de sa longue carrière, m'a raconté un jour une anecdote savoureuse. La voici – et permettez-moi de lui donner la parole :

— Je vois Becque qui se promenait un soir, vers cinq heures, devant le théâtre du Palais-Royal où j'avais une pièce en répétition. Je lui demande ce qu'il fait là. Il me répond qu'il m'attendait pour me demander un service. Le service, c'était de lui faire recevoir une pièce au Palais-Royal. Oui, au Palais-Royal !... Sa pièce n'était pas faite, mais il en avait l'idée. Une idée « épatante », disait-il, et « tordante », et « bien faite pour em... Labiche » ! Car ce cher grand homme de Becque n'avait qu'un but, n'avait qu'un rêve : em... Labiche ! Il avait pris Labiche en grippe sous le prétexte que sa gloire étouffait le nom de son collaborateur Martin qui était son cousin, à lui Becque. Que son

idée fût « épatante », je n'en doutais pas, mais, à cette époque, il n'était pas facile de faire recevoir une pièce sur une idée, fût-elle la plus « épatante » du monde. Je le lui dis, et lui conseillai de faire d'abord la pièce. Alors, il me regarda, hésita peut-être un instant – puis, dans l'espoir d'être joué, il me demanda de la faire avec lui !... Et instantanément, il me la raconta. Et ce qu'il me raconta, c'était la Parisienne. Le coup de théâtre du début me suffoqua. C'était une trouvaille inouïe ! Quant à la suite, j'eus bien l'impression qu'il improvisait en me la racontant. Je ne cessai de l'encourager par mes exclamations. Il s'arrêta tout à coup, posa sa main sur la mienne et me dit : « Nous en ferons une autre, Ferrier, voulez-vous. Celle-là, je viens d'en trouver la fin et je vais la faire tout seul ! »

Et le délicieux Paul Ferrier m'ayant raconté cette anecdote, ajouta :
— Et voilà comment j'ai failli faire un chef-d'œuvre !

Oui, dans la Parisienne il y a des monologues comme il y en a dans les pièces de Labiche – et il est parfaitement vraisemblable que, « pour em... Labiche », Henry Becque, sans l'avoir voulu, ait fait un chef-d'œuvre.

La lecture d'*Amoureuse* fut une nouvelle révélation pour moi. Je n'avais rien lu à cette époque qui fût, à mon avis, comparable au deuxième acte d'*Amoureuse*. Je n'ai pas lu depuis beaucoup d'actes qui lui soient comparables.

Et Georges de Porto-Riche fit alors pour moi ce qu'avait fait Jules Renard. Il m'indiqua Musset qui m'adressa à Beaumarchais qui me renvoya à Molière.

Je joue la comédie à Saint-Valéry-en-Caux

Donc, en juin 1905, je débute au Casino de Saint-Valéry-en-Caux. Je vais jouer Simpson dans la Parisienne, le principal rôle des Joies du foyer – quelle imprudence ! – mais je ne jouerai pas dans *Amoureuse*. J'aurai de la sorte un crime de moins sur la conscience.

C'est dans le Député de Bombignac, vieille comédie excellente d'Alexandre Bisson, que j'ai donné la mesure de mes capacités.

Alexandre Bisson était bègue. Il lut un jour une pièce à un directeur de théâtre qui ignorait sa petite infirmité. À la fin du premier acte, le directeur, énervé, lui déclara :

— La pièce est drôle, mais tous ces personnages qui bégayaient, c'est exaspérant !

Je jouais dans Bombignac le rôle du vicomte de Morard. Je devais entrer au milieu du premier acte, annoncé par un valet de pied et accueilli par un « Ah ! » très flatteur des personnages qui se trouvaient en scène. Puis, les ayant salués, je devais dire textuellement ceci : « Vraiment, mesdames, je ne sais comment vous remercier d'un accueil si cordial. Je viens passer trois semaines à Poitiers, chez un vieil oncle à moi, et si ma visite est un peu matinale, c'est que j'avais

grand-hâte de revoir Raymond et de lui serrer la main. »

Terrible, interminable réplique d'entrée ! Il n'y a qu'un auteur bègue pour avoir l'idée de donner à dire aux autres une phrase pareille !

D'ailleurs, je ne l'ai pas dite.

Je m'étais collé – Dieu sait pourquoi ! – des moustaches et une petite barbiche. J'avais un pantalon de toile blanche qui avait excessivement rétréci au blanchissage. J'avais égaré un de mes gants – et au moment d'entrer en scène, m'étant aperçu que mes moustaches se décollaient, je les avais vivement retirées – oubliant la barbiche. J'avais l'air d'un garçon de café américain.

— Monsieur le vicomte de Morard !

Et c'est dans cette tenue que j'entrai. Au lieu du « Ah ! » flatteur prévu sur la brochure, c'est par un gloussement que je fus accueilli — un gloussement qui trouva son écho dans la salle. Alors je me suis troublé, je me suis tellement troublé qu'au lieu de dire :

— Vraiment, mesdames...

J'ai dit :

— Vraiment, merdailles !

Courteline, Feydeau, Tristan Bernard – pardon, mes maîtres ! – vous n'avez jamais fait rire autant que j'ai fait rire mes camarades, ce soir-là.

Quant à la fameuse phrase : « Je ne sais comment vous remercier d'un accueil si cordial... », je ne l'ai pas bredouillée, je ne l'ai pas bafouillée, non, j'en ai fait une bouillie, une véritable bouillie. J'avais l'air de parler une langue inconnue, mais nègre en tout cas. Alors, dans la salle, il se passa ce qui devait logiquement se passer, ce qui se passe toujours dans ces cas-là, au rire franc qui avait empoigné le public, succéda tout à coup un emboîtement en règle.

Je me sentais désespéré, perdu, navré.

À l'entracte, Edmond Sée, André Picard, d'autres amis vinrent me voir dans ma loge et me dirent combien j'étais coupable de me laisser ainsi dominer par le trac, et combien j'étais stupide de prendre à ce point les choses au sérieux.

Leur gentillesse et leurs sages conseils me redonnèrent un peu de courage.

Que se passa-t-il au deuxième acte ? Rien sans doute, puisque je n'en ai pas gardé le souvenir. Mais au troisième acte, le malheur ; dépassa mes craintes. J'étais en scène, assis. Je devais me lever, courir à la fenêtre, ouvrir cette fenêtre, me pencher au-dehors, puis, m'étant retourné, je devais m'écrier : « Une voiture vient de s'arrêter devant le perron du château ! »

Depuis le début de l'acte, j'avais agréablement surpris le public en donnant plusieurs répliques sans bafouiller. Moi-même j'avais repris

confiance. Je constatais dans tous mes gestes une aisance imprévue qui me faisait présager une fin d'acte réparatrice.

Ah ! j'étais loin de me douter de ce qui allait m'arriver. Quand ce fut le moment pour moi d'aller à la fenêtre, de l'ouvrir et de me pencher au-dehors – j'y allai résolument. Hélas ! je ne savais pas que le décor était appliqué au mur – et je donnai violemment de la tête contre ce mur. Renvoyé en arrière, je me pris le pied dans le tapis et m'étais de tout mon long !

Alors, malgré ou peut-être à cause du mal que je venais de me faire, j'ai voulu être le premier à en rire – et j'en ai ri comme un fou, et aucune puissance humaine n'aurait pu m'empêcher de prendre ainsi la chose. Je ne savais pas ce que j'allais devenir, mais j'étais bien sûr que je ne deviendrais jamais comédien. J'en éprouvai presque une sorte de joie rageuse. Je me sentais délivré d'un immense souci. Je n'allais plus avoir cette crainte constante de ternir l'éclat du nom que je portais !

« Nono »

Le lendemain, j'étais résilié.

En m'en retournant chez moi, je m'arrêtai chez un marchand de couleurs et j'achetai du papier à dessin et des crayons Conté.

Rentré à la maison, lorsque je me suis trouvé devant mes six feuilles de papier Watman et mes crayons Conté, je me suis demandé quels dessins, quels croquis j'allais faire.

Renard, Capus, Donnay, Tristan, mon père – tous y passèrent. Ils étaient plus ou moins ressemblants. Mais le plus ressemblant de tous, c'était mon père. Évidemment. À force de chercher ses traits et son regard, à force de penser à lui, l'idée tout à coup me vint de lui faire une pièce. Ce n'était pas une idée de pièce qui me venait, c'était l'idée de lui faire une pièce. Elle était folle, cette idée, car nous étions brouillés depuis déjà six mois, mais c'était un bien joli rêve – qui s'est réalisé plus tard, treize ans plus tard, avec Pasteur.

D'ailleurs, mes cinq ou six premières pièces, c'est en pensant à lui que je les ai conçues. Celles qui réussirent lui doivent beaucoup, puisqu'il les inspira – et les deux autres qui sombrèrent, il les aurait sauvées peut-être en les jouant !

J'avais plié en huit mes feuilles de papier à dessin et, sans autre dessein, sans savoir où j'allais, j'ai commencé d'écrire sur cet in-octavo une scène violente entre un homme de quarante ans et sa maîtresse. La femme est cramponnante et l'homme est excédé. J'avais eu l'occasion d'assister dans mon enfance à une scène de cette espèce, et j'en avais gardé un souvenir – qui ne s'est jamais effacé. Des mots

horriblement cruels entre deux êtres qui dix minutes auparavant paraissaient s'adorer encore – je n'en revenais pas ! Je continue d'ailleurs à n'en pas revenir.

Je n'avais pris pour modèle, en écrivant, ni Porto-Riche, ni Renard. Non, du tout. J'essayais de me souvenir de toutes les choses que j'avais entendues, m'efforçant justement d'oublier celles que j'avais lues.

Mais, en revanche, je ne cessais de me dire : « Attention ! Il faut que je m'arrange de manière à contenter Renard... mais sans déplaire à Porto-Riche ! »

J'ai fort peu de mérite à me souvenir de ce détail, car ce que je me disais ce jour-là, je n'ai jamais cessé de me le répéter.

Deux heures plus tard, j'avais écrit le premier acte de *Nono*.

Edmond Sée habitait une villa voisine de la mienne. Nous avions pratiqué même une ouverture dans la haie de fusains qui les séparait, afin de pouvoir aller plus aisément l'un chez l'autre. Contrarié pour moi de ce qui s'était passé la veille au Casino, il vint amicalement me demander ce que j'allais faire.

— Ce que je vais faire ?... En tout cas, voilà ce que je viens de faire : un acte.

Il me demanda de le lui lire. Je le lui aurais lu même s'il ne me l'avait pas demandé.

Qu'on veuille bien me permettre de m'en souvenir tout haut, puisque je ne l'oublierai jamais : il a beaucoup aimé cet acte. Et même il m'en a dit des choses inespérées, vraiment. Cette lecture, il en a très souvent parlé, et dans des termes qui m'ont infiniment touché. Sa mémoire rafraîchissant la mienne, l'entretien que nous avons eu ce jour-là est très présent à mon esprit. Quand il m'a conseillé de ne pas m'arrêter en chemin et de continuer tout de suite, je lui ai répondu que c'était bien mon intention d'en faire d'autres.

— Avant d'en faire d'autres, il faut finir celle-là.

Je restai bouche bée. Il continua :

— C'est une pièce en trois actes ?

— *Nono* ?

Oui.

— Bien sûr !

— Eh bien, c'est ce que je disais... avant d'en faire d'autres, il faut faire le deux et le trois de celle-ci.

— Naturellement !

Je disais « naturellement », et j'avais dit « bien sûr », mais à la vérité la chose n'était sûre que depuis une seconde, car ce premier acte de *Nono*, dans mon esprit, c'était un acte, une pièce en un acte, et non pas le premier acte d'une pièce. Mais j'avais dit « bien sûr » – et j'ai fait les deux autres.

Je dois donc à Edmond Sée une fière chandelle – presque un cierge !

Nono ne m'a été refusée par aucun directeur, car aucun des directeurs auxquels je m'adressai n'a désiré en prendre connaissance.

Trois actes, pensez donc ! Pouvais-je espérer avoir à vingt ans même une lecture au Vaudeville ou bien au Gymnase ! Et j'en arrivais à me demander si je n'avais pas eu tort de suivre le conseil de Sée. J'aurais peut-être dû laisser *Nono* en un acte. Un acte, cela pouvait se glisser facilement, car à l'époque, dans tous les grands théâtres, on donnait des levers de rideau. Quant aux petits théâtres, il n'y fallait pas songer. On ne jouait de pièces en trois actes ni aux Capucines, ni aux Mathurins. Et le théâtre Michel n'existait pas encore.

Et c'est pourtant aux Mathurins que je fus joué, grâce à Paul Clerget à qui j'avais offert le rôle principal de ma pièce. M. et Mme Quillardet, couple charmant de directeurs, avaient accueilli *Nono* avec la plus vive sympathie. J'étais aux anges. Mais il fallait trouver l'actrice, la vedette qui consentirait à créer le personnage de *Nono*.

— Blanche Toutain.

— Elle est à l'Odéon,

— Elle demandera un congé !

Je la vois. Je lui lis mes trois actes – elle accepte ! Mais quand elle apprend que c'est Clerget qui doit jouer le principal rôle d'homme, elle refuse.

— Je suis brouillée avec Clerget.

Je lui réponds que c'est Clerget qui m'a fait recevoir ma pièce et que, dans ces conditions, je vais avoir le regret, le très, très grand regret de me priver d'elle.

Le soir, je vois Clerget et je lui rapporte franchement mon entrevue avec Toutain. Il m'écoute en souriant, puis, sans avoir même hésité :

— Prends Toutain... elle a bien plus de talent que moi.

Il m'a été donné depuis bien des témoignages d'amitié, mais aucun, jamais, ne m'a plus touché que celui-là. D'ailleurs, Clerget mentait, car il avait au moins autant de talent que Toutain – qui, du reste, en avait beaucoup. Mais elle était en vérité plus difficile à remplacer que lui. Je le croyais du moins – car lorsque je lui proposai de prendre Montcharmont pour le rôle de Clerget, elle me répondit que, également brouillée avec Montcharmont, il n'y fallait même pas songer. Le nom de Castillan me vint à la bouche – elle leva les bras ! Elle était brouillée aussi avec Castillan.

— André Dubosc ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Un instant plus tard, elle dit :

— Moi je veux bien.

Alors, j'ai cru comprendre que c'était lui qui était brouillé avec elle.

Je retrouve à l'instant un agenda sur lequel je prenais journallement des notes, à cette époque. Les voici telles que je les ai prises.

2 novembre 1905. – J'ai lu aujourd'hui *Nono* à mes interprètes, mais je n'ai malheureusement pas tous mes interprètes. J'ai Blanche Toutain, Delphine Renot, Dubosc, mais je n'ai pas encore trouvé le jeune premier rêvé pour le rôle de Jacques.

3 novembre 1905. – Je suis allé hier au soir dans plusieurs théâtres et tantôt j'ai fait passer dix auditions.

Les jeunes premiers qui feraient l'affaire ne sont pas libres – quant à ceux qui sont libres, hélas ! je comprends qu'ils le soient.

4 novembre 1905. – Quillardet m'a dit : « Voyez donc le jeune homme qui joue en lever de rideau, dans mon spectacle actuel. »,

5 novembre. – J'ai vu, ce soir, le jeune homme en question. Il a quelque chose en lui de naïf et de placide qui déchaîne évidemment le rire, mais ce n'est pas du tout le personnage de ma pièce. Je l'ai dit à Quillardet qui insiste beaucoup pour que je lui fasse lire néanmoins le rôle.

— Mais c'est qu'il est comique.

— Cela vous effraie ?

— Dame, le rôle de Jacques est un rôle de jeune premier.

— Essayez.

— Je veux bien... mais...

— Vous lui reprendrez le rôle au bout de deux jours...

— Bien entendu.

10 novembre. – Il a lu cet après-midi le rôle. Je n'en croyais pas mes oreilles. Ses intonations sont d'une justesse et d'une drôlerie telles qu'il ne m'est plus possible à présent d'imaginer le rôle de Jacques joué différemment – et par un autre interprète. Il m'a révélé que ma pièce était comique.

— Voilà un acteur et un nom à retenir : Victor Boucher.

Puis-je me permettre de dire que *Nono* fut un très grand succès ? Laissez-moi le dire – tout à l'heure je vous dirai quel four j'eus l'année suivante avec la Clef.

Au baisser du rideau, Tristan Bernard, Edmond Sée, Nozière, Picard, Pierre Mortier et combien d'autres m'entouraient et me complimentaient, quand, tout à coup, j'ai vu venir à moi deux hommes dont les paroles allaient se graver ineffaçablement dans mon cœur. Le premier m'embrassa et me dit des choses assurément excessives, mais qui décidèrent, ce soir-là, de toute ma carrière. C'était Octave Mirbeau.

Le second, lui, n'était pas homme à s'enthousiasmer de la sorte et son attitude était très différente de celle de Mirbeau. À trois pas de moi, les mains derrière le dos, il hochait la tête en me regardant et son

œil extraordinaire exprimait l'étonnement le plus vif. Je dis bien son œil, car Jules Renard semblait n'avoir qu'un œil. Il me regardait comme quelqu'un « qui n'en revient pas », ce qui me laissait supposer qu'il m'avait jusqu'alors considéré comme un crétin. Cet étonnement se prolongea d'ailleurs pendant plusieurs années. Il l'exprima le soir même en rentrant chez lui – et rien ne m'empêchera de reproduire ici ces lignes de son Journal intime :

7 décembre 1905. – Hier, aux Mathurins, *Nono*, trois actes qui sont une révélation. C'est du Guitry accouchant lui-même d'un auteur dramatique. De la jeunesse, de l'esprit, et jamais bête. Nous étions tous ravis et frappés. La pièce, signée de Capus ou de Donnay, nous aurait paru bien et Sacha aura d'étonnants succès.

Le lendemain, Porel me demandait une pièce. De son côté, Réjane m'en demandait une autre.

Lecteur, ne croyez pas que j'attache à *Nono* une importance extrême, car si sa réussite étonna bien des gens, celui qu'elle étonna le plus c'est encore moi.

Je suis sincère en ce moment. La preuve en est qu'après trente ans, et bien qu'elle ait été reprise au moins sept fois, je n'ai jamais osé la publier, estimant qu'au départ j'avais bénéficié peut-être d'une erreur.

Premiers coups durs

Le 7 décembre 1905, au lendemain de la première de *Nono*, le roi n'était pas mon cousin !

J'avais une pièce sur l'affiche, deux comédies nouvelles en répétition – un acte en vers à l'Odéon, un acte en prose aux Capucines – et deux commandes !

Je devais être odieux, peut-être, mais je ne m'en rendais pas compte. Je me souvenais de mes pitoyables études, de l'inquiétude si justifiée, la veille encore, de mes parents. Oui, justifiée, mais une inquiétude aussi grande a quelque chose d'un défi ! Je prenais ma revanche, j'avais vingt ans – et j'étais le plus heureux des hommes !

Un homme heureux, c'est insolent. Qu'on me pardonne.

Ah ! je ne prévoyais guère la série noire qui m'attendait l'année suivante – et les suivantes, jusqu'en 1910.

On avait peu parlé de *Nono* dans la presse.

Catulle Mendès avait assisté à la représentation, mais, au directeur respectueux et tremblant qui le sollicitait :

— Mon cher maître, pouvons-nous espérer que vous nous ferez l'honneur de parler de *Nono* ?

Le vieux lion magnifique avait répondu :

— Non... ça n'en vaut vraiment pas la peine !

Donc, trois ou quatre articles excellents, mieux qu'excellents, disons-les même inespérés, mais dont je n'ai gardé que le souvenir – tandis qu'il en est un que j'ai gardé vraiment : celui du Radical. [Journal fondé en 1871, de tendance républicaine ; supprimé en 1872, reparait en 1881 et joue un rôle relativement important dans la politique de la III^e République.]

Je viens de le relire. Le papier, certes, en est jauni – il a trente ans. Mais il ne les paraît pas. Pour moi, il est d'hier – et ce soir, il est d'aujourd'hui.

Il y a des plaisirs qu'on éprouve une fois pour toutes et dont on ne parle plus jamais ensuite qu'au passé. Il en est d'autres, qui sont rares, dont on parle au présent, toujours. Et c'est le cas de cet article.

Quant à celui qui l'écrivit, il n'a pas fait une bien belle carrière de critique – mais il s'est rattrapé dans une autre branche : c'est Henry Bernstein.

Si nous devions un jour nous brouiller tous les deux, l'un de nous deux serait toujours moins brouillé que l'autre, à cause de cet article, *Nono* n'a été jouée que soixante-deux fois. Aujourd'hui cela paraît bien peu de chose. Mais je parle d'il y a trente ans, d'une époque où une centième était un véritable événement. Du reste, on n'aurait pas manqué de remplacer Blanche Toutain quand l'Odéon l'a rappelée, et *Nono* eût été jouée plus longtemps sans doute, si le fait suivant ne s'était pas produit.

Le soir de la première, Porel était dans la salle. Il dirigeait alors le Vaudeville. C'était le plus beau théâtre de Paris – ce n'est plus, hélas ! qu'un cinéma.

C'était très important, Porel dans une salle !

Pour qui – pour quoi venait-il ?

Je m'étais dissimulé dans l'ombre d'une loge inoccupée, et du coin de l'œil je le guettais. Il souriait.

À la fin du premier acte, je le vis qui traçait quelques mots au crayon sur une page de son programme. Il déchira le coin de cette page, appela l'ouvreuse et le lui remit.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

L'ouvreuse, un instant plus tard, entrouvrait la porte de ma loge et, sur le bout de papier qu'elle me glissa, je lus ces mots qui me semblaient écrits en lettres de feu : « Bon pour trois actes l'an prochain. Porel. »

Je courus à lui pour le remercier. Il était debout dans sa loge et remettait son pardessus.

Il partait donc ?

— Vous partez ?

— Oui, mon petit. Je ne suis venu que pour votre pièce.

— Mais... ma pièce a deux actes encore.

— Ah ! c'est une pièce en trois actes ? Je ne le savais pas. Alors, je reste. Et, dans ces conditions, nous nous reverrons tout à l'heure.

Il avait dit cela sur un ton prometteur qui me remplissait d'un fol espoir.

À la fin du spectacle, il était à ce point satisfait qu'il engagea séance tenante Victor Boucher et Dubosc en me disant :

— Comme cela, vous les aurez sous la main tous les deux pour reprendre *Nono*...

—... 9

—... qui entrera au répertoire du Vaudeville la saison prochaine ! Puis, à voix basse, il ajouta :

— Seulement, alors, tâchez qu'on n'en prolonge pas trop les représentations ici.

Et voilà pourquoi *Nono* n'a été jouée que soixante-deux fois.

Le mois suivant, Porel annonça la reprise de ma pièce par voie d'affiche et en termes imprévus, car il la qualifiait de « fine pâtisserie » – mais cette reprise au Vaudeville n'eut lieu que treize années plus tard, et sous une autre direction !

Quant à la pièce nouvelle – « Bon pour trois actes l'an prochain » – il me la refusa tout bonnement lorsque je la lui lus. Son titre était Chez les *Zoaques*.

Pauvre cher homme, je lui en ai bien voulu alors – et cependant, la déception qu'il me causa était bien peu de chose en regard de la joie qu'il m'avait donnée.

Si je raconte tout cela très en détail, c'est que je pense à mes jeunes confrères. Il n'est peut-être pas mauvais qu'ils sachent que les carrières les plus heureuses peuvent n'être pas exemptes, au départ, de certains petits coups qui sont, sur le moment, très durs.

Au premier acte de *Nono*, un homme d'une quarantaine d'années se sépare brutalement, presque grossièrement d'une vieille maîtresse dont il est excédé. Il lui répète sans cesse : « Je n'en peux plus. Tu m'assomes. Va-t'en ! »

Or j'étais allé proposer le rôle de la maîtresse à une vieille actrice connue qui m'a presque mis à la porte de chez elle, après avoir écouté le premier acte :

— Que vous vous soyez permis de faire une pièce sur ma vie privée, déjà c'est ignoble... mais que vous osiez me proposer de la jouer... tenez, je veux croire que c'est de l'inconscience !

« Le Kwtz »

Tel est le titre inconcevable d'une loufoquerie que j'avais écrite en une heure et qui fut représentée au théâtre des Capucines en 1905.

Le directeur très étonnant, très avisé, de ce petit théâtre, Michel Mortier, que nous appelions familièrement « le père Mortier », qui devait fonder quelques années plus tard le théâtre Michel, composait des spectacles variés et leur donnait des distributions éclatantes. On aimait à le plaisanter, car c'était un original, mais on admirait son audace. Il engageait Max Dearly, Gémier, Victor Maurel, Louise Balthy – il donnait huit cents francs par jour à Jeanne Granier ! Il avait dix-huit cents francs de frais, et il ne pouvait faire que deux mille francs de recette – seulement, il les faisait ! Il faisait le maximum tous les soirs. Le reste lui importait peu !

Tous les directeurs de théâtre aiment à se vanter de connaître leur public. Je crois bien qu'ils se trompent. Un grand théâtre n'a pas un public. S'il n'avait qu'un public, il ne pourrait pas vivre. Il faut qu'il les ait tous, de l'orchestre au poulailler. Or, tous les publics, cela s'appelle le public. Aux Capucines, il n'y avait pas de balcon. Ce n'était pas un petit théâtre, c'était l'orchestre d'un théâtre. Il n'y avait qu'une seule catégorie de places. Il n'y avait donc qu'un seul public. Et voilà pourquoi Michel Mortier, lui, pouvait se vanter d'avoir un public. Il ne s'en privait pas d'ailleurs ! De plus, il était là, tous les soirs, au contrôle, et il recevait les spectateurs, il leur parlait, et, à l'entracte, il les questionnait, et à la fin du spectacle il les remerciait d'être venus. Alors, lui, il pouvait se permettre de dire qu'il connaissait son public.

Le directeur, en général, est un commerçant qui s'en va à l'heure où l'on ouvre la boutique, à la minute même où les clients arrivent. Il avait une âme de Barnum, Michel Mortier, et il a passé sa vie à chercher des veaux à cinq pattes – et à en trouver. Rien ne lui semblait impossible – et pourtant il n'avait que des idées qui paraissaient folles.

Il consacrait sa vie entière à son théâtre. Il en avait la passion – à tel point que c'en était émouvant, respectable. C'était plus que de la passion du rester. Il avait un théâtre comme on a un vice – et il l'aimait comme on aime le jeu.

On doit à Michel Mortier un des plus beaux mots qui soient. En 1910, au moment des inondations, on ferma les théâtres. Or, il faisait salle comble tous les soirs avec le Rubicon – car c'est lui qui révéla Édouard Bourdet. Grâce lui soient rendues ! – alors il s'écria, devant Paris inondé :

— Oh ! Me faire ça, à moi !

Michel Mortier avait accepté ma pièce à la condition que j'en jouerais moi-même le rôle principal. Il s'était dit que le fils de Lucien Guitry jouant une pièce de lui, cela pouvait être attrayant.

Je répétais depuis huit jours lorsqu'un ami de mon père vint trouver Michel Mortier en le priant de renoncer à ce projet.

Mon père l'avait-il réellement chargé de cette commission ? L'autre

avait-il pris cela sous son bonnet ? Je ne l'ai jamais su et n'ai jamais cherché à le savoir.

Mortier ne tenait pas à contrarier mon père – peut-être espérait-il avoir un jour son nom sur son affiche ? Oui, d'ailleurs – et j'ai dû me rendre à moi-même mon rôle. Décidément, j'avais bien du mal à jouer la comédie !

Mais il fallait choisir un interprète pour ma pièce puisqu'elle avait été mise en répétition. Alors, une idée m'est venue. Depuis quelques jours, je m'étais pris d'une amitié vive et soudaine pour René Fauchois qui arrivait de Rouen – à pied. Il venait de faire cinq actes en vers sur la Révolution française et il ne rêvait que de fonder une revue mensuelle, qui se serait appelée la Grande République. D'ailleurs, ce rêve, il le réalisa grâce à l'appui de mon extraordinaire ami Raunheim. Je raconterai cela plus tard.

Fauchois était débordant d'avenir et d'idées, et il écrivait en vers au courant de la plume. Mon Dieu, que je l'enviais ! Nous habitions à crédit dans un hôtel qui se disait du Canada et dont tout confort était exclu. On s'en passait bien, de confort, car on avait mille projets plein la cervelle, chacun trois pièces commencées et quarante ans à nous deux !

Ma chambre était plus grande que la sienne et donnait sur la rue. C'est donc chez moi qu'il travaillait – et je nous revois tous les deux, lui commençant son Beethoven, moi terminant *Chez les Zoques*.

Mais revenons aux Capucines.

Fauchois avait été acteur et il ne demandait qu'à le redevenir. Il était le créateur du capitaine Foresti, de l'Aiglon. Il n'avait qu'un seul vers à dire à l'acte de Wagram :

Prince, que faites-vous, c'est votre régiment !

Mais c'était à Sarah Bernhardt qu'il le disait. Un vers, dans ces conditions, cela devenait un rôle !

Oui, revenons aux Capucines.

L'idée qui m'était venue, c'était de faire jouer par Fauchois mon rôle dans ma petite pièce. C'était une mauvaise idée. Non pas qu'il manquât de dons, mais ma pièce était suffisamment loufoque, et Fauchois, avec ses yeux ardents, sa barbe et ses cheveux noirs, et ce sombre chandail qu'il portait en guise de chemise, était d'une absence de drôlerie dont seul je m'amusais.

À cette époque, d'ailleurs, je me méprenais sur ce qui pouvait faire rire le public – et je ne me suis jamais complètement guéri de cette manie de croire qu'il peut rire d'une chose parce qu'elle n'est pas drôle. C'est lui prêter un sens de l'humour que les collectivités n'ont pas – surtout en France.

Voici comment et pourquoi je fus amené à retirer à mon ami Fauchois le rôle que je lui avais offert.

Dans le spectacle dont le Kwtz allait faire partie, Jeanne Granier devait jouer la Bonne Intention, cette ravissante comédie de Francis de Croisset qu'on devrait bien reprendre, et dans laquelle elle a été admirable. Elle était venue assister à l'une de mes répétitions accompagnée d'une assez vieille dame, modestement vêtue, et qui se tenait discrètement auprès d'elle, un peu à la manière d'une dame de compagnie.

À la deuxième réplique de ma pièce, se penchant vers Jeanne Granier, elle lui dit quelque chose à l'oreille. Un instant plus tard, Jeanne Granier m'appela :

— Asseyez-vous à côté de moi. Il est impossible que ce garçon joue ce rôle.

Et la vieille dame répéta :

— Impossible.

Jeanne Granier dit encore :

— Il a une jolie voix, mais il est d'une tristesse, d'une gravité qui fichent tout par terre.

Et la vieille dame ajouta tout bas :

— Il faut absolument un comique pour jouer ce rôle-là !

Tout ce que Jeanne Granier me disait m'impressionnait, bien entendu, mais tout ce que la vieille dame ajoutait m'insupportait, m'insupportait tellement que je dis à Jeanne Granier tout bas :

— Vous, dites-moi ce que vous voulez, mais que votre dame de compagnie ne se mêle pas d'une chose qui ne la regarde pas.

Jeanne Granier me répondit :

— Je vois qu'il faut que je vous présente. Monsieur Sacha Guitry... Madame Hortense Schneider.

Imaginez mon émotion. Ainsi cette vieille dame modeste, effacée, c'était la Grande-Duchesse, c'était la Belle Hélène, c'était la Périchole, c'était trente années de triomphe, c'était tout le Second Empire !

Je lui baisai les mains, la remerciai de son conseil et la priai de bien vouloir dire elle-même à mon ami Fauchois pour quelles raisons elle me déconseillait de le garder pour interprète. Elle le fit de la meilleure grâce du monde et Fauchois comprit très bien, d'ailleurs, qu'il était également de son intérêt de ne pas jouer ce rôle.

Il fallait un comique. Une nature comique. Je choisis Galipaux, comédien de très grand talent dont la verve était inépuisable – mais il était écrit que ma bizarre petite pièce serait bizarrement jouée, car notre pauvre Galipaux perdit sa mère qu'il adorait le matin même de la générale.

J'ai deux rois !

C'est au cours des représentations de ce spectacle que se produisit un fait exceptionnel et que je veux conter.

Jeanne Granier gagnait donc 800 francs par jour – mais vers la cinquantième les recettes baissèrent, et ce cachet, normal dans un théâtre normal, devint bientôt très lourd pour un petit établissement dont la recette maxima ne dépassait pas 2 000 francs.

Que fit Michel Mortier ?

Il proposa à Jeanne Granier 50 pour 100 de la recette.

— Quand nous ferons 1 600 francs, lui dit-il, vous aurez vos 800 francs. Si, un soir, nous ne faisons que 1 200 francs, vous n'en toucheriez que 600... mais, si, par bonheur, un samedi nous refaisons 2 000 francs, vous auriez ce soir-là 1 000 francs !

C'était assez logique, en somme, et la comédienne accepta.

Mais que fit-elle ?

Ayant appris que le roi Edouard VII, qui venait de passer officiellement quatre jours à Paris, allait y rester une semaine incognito, elle lui fit demander par un ami commun de venir assister un soir à la représentation. Il l'avait applaudie et connue à Londres quelques années auparavant, il avait pour elle de l'amitié et de l'admiration : il promit de venir – et il vint,

Le roi d'Angleterre aux Capucines !

Il n'en fallut pas davantage pour faire instantanément remonter les recettes. Dès le lendemain, la salle fut comble tous les soirs – et, de ce fait, notre admirable Jeanne Granier toucha désormais 1 000 francs par représentation, au lieu de 800 !

Mais c'est cette soirée fameuse que je veux raconter.

En apprenant que le roi d'Angleterre allait venir dans son petit théâtre, Michel Mortier crut devenir fou.

Il fit retirer la séparation des deux loges du fond, et des drapeaux français et britanniques, drapés au bord de cette loge, étaient destinés à attirer l'attention des spectateurs dans le cas où ceux-ci n'eussent point remarqué la présence inespérée du roi Édouard.

L'ambassadeur d'Angleterre avait fait dire à Michel Mortier que Sa Majesté désirait que son arrivée et son départ s'effectuassent le plus discrètement du monde. Michel Mortier, bien entendu, ne tint pas compte de ces recommandations, et, dès neuf heures du soir, une petite fanfare dissimulée dans la cour des Capucines se tenait prête à attaquer le God save the King. Michel Mortier, en habit noir, et dans un état extrême d'émotion, faisait les dix pas devant la porte de son minuscule théâtre. Je me trouvais là également.

Soudain – nous n'en crûmes pas nos yeux ! – la haute silhouette du roi Léopold de Belgique se dressa devant nous ! Que se passait-il ? Nous nous trompions, sans doute, et cette belle barbe blanche n'était-elle pas plutôt celle de ce monsieur connu qui ressemblait tellement à

Léopold Ier ? Non, nous ne nous trompions pas. Cette belle barbe blanche était bien celle de ce monarque dont Émile Verhaeren disait qu'il était « un trop grand roi pour son petit pays ».

Alors Michel Mortier, perdant la tête, s'avança vers le roi Léopold surpris et lui dit ces mots insensés :

— Mais... ce n'est pas vous !

Le roi des Belges pensa sans doute qu'il avait affaire à un dément, et, sans s'arrêter davantage, il entra dans le théâtre avec le jeune homme blond qui l'accompagnait. Il avait loué depuis quelques jours deux fauteuils au premier rang d'orchestre et il se rendit directement à sa place.

Michel Mortier n'en était pas encore revenu qu'un landau à deux chevaux arrivait dans la cour. Le roi Édouard VII en descendit au son d'un *God save the King* tout à fait grêle et que couvrait le bruit du pas des chevaux. Le roi d'Angleterre avait si rapidement franchi le seuil du théâtre que Michel Mortier n'avait pas eu le temps de lui adresser les quelques paroles de bienvenue qu'il avait sans doute préparées. Sa présence eût passé peut-être même inaperçue si Michel Mortier n'avait pas cru devoir s'écrier : « Vive le Roi ! »

Ce cri fit retourner toute la salle, à l'exception pourtant du roi Léopold et de son secrétaire qui se consultaient et se demandaient quelle attitude il devait prendre, lui, le roi des Belges, en présence de cette manifestation imprévue. Mais quand il entendit un nouveau *God save the King*, fort celui-là, et exécuté dans le couloir même des loges, il n'y comprit plus rien ! Pourquoi lui jouait-on l'hymne national anglais ? Alors il leva la tête et s'aperçut que ses voisins, debout, ne le regardaient pas. Que se passait-il donc ? Il se retourna complètement, vit toute la salle qui lui tournait le dos – et à son tour il se leva. Comme il était très grand, il n'eut point de peine à découvrir le roi d'Angleterre, qui, pour la même raison, le vit à son tour et en exprima la plus grande et charmée surprise. Il leva même la main – ce qui fit retourner toute la salle vers le roi des Belges. Dans le plus petit théâtre de Paris, il y avait ce soir-là deux Majestés !

Et Michel Mortier parcourait le couloir en criant à tue-tête :

— J'ai deux rois ! J'ai deux rois !

Et ce directeur comblé avait l'air d'un joueur de poker exalté qui se contente de peu.

« Chez les Zoaques »

Cette comédie en trois actes, reçue par Gémier sans l'avoir lue, remporta au théâtre Antoine un véritable succès. Elle formait avec Biribi le spectacle inaugural de sa direction.

La critique avait été excellente – et tout allait bien lorsque à la quatre-vingtième représentation, l'acteur qui jouait le rôle principal de ma pièce crut devoir s'en aller du jour au lendemain. Il en avait le droit – il eut à mes yeux le très grand tort d'en user, car il savait qu'il n'était pas doublé. Pour sauver la situation, j'ai dû reprendre son rôle au pied levé, sans l'avoir même répété – et c'est à ce geste inamical et prémédité que je dois d'avoir joué pour la première fois une pièce dont j'étais l'auteur.

J'eus, ce soir-là, la sensation très nette qu'à l'avenir j'allais pouvoir très bien jouer mes pièces. Je ne dis pas « les jouer très bien » : je dis : très bien les jouer.

À quelque temps de là, un imprésario emmena tel quel le spectacle en tournée, mais le directeur du théâtre de Chartres, à qui l'on avait envoyé la maquette de l'affiche, pensa qu'une erreur avait été commise. Le mot « Zoaque » ne figurant pas dans le dictionnaire, il répara ce qu'il croyait être une erreur et, réunissant nos deux titres en un seul, il composa son affiche ainsi ;

BIRIBI CHEZ LES ZOUAVES

« La Clef »

La Clef comédie en quatre actes, que j'avais écrite pour Réjane, avait été reçue par elle d'enthousiasme.

Les répétitions s'étaient déroulées dans une atmosphère de véritable bonne humeur et nous allions vers la générale, confiants et gais.

Ce fut un désastre.

Le premier acte marcha mal, le deuxième très mal – en dépit d'un éclat de rire – unique, d'ailleurs – et uniquement dû sans doute à l'interprétation de l'admirable Réjane. Le troisième acte fut emboîté, et même on le siffla. Au cours du dernier acte, la salle se vida lentement, goutte à goutte.

Soirée affreuse, désolante – mais instructive, et que plus tard on ne regrette pas tellement, mon Dieu, d'avoir vécue. Ces soirées-là n'ont d'importance, en vérité, que pour l'auteur. On se souvient, soi, de ses fous. Les autres les oublient.

Au premier entracte, seuls deux ou trois amis très intimes vinrent dans les coulisses. Je me doutais bien que cela marchait mal – c'est-à-dire que j'en doutais encore un peu. Le sourire glacé de mes amis m'en apporta la certitude.

Au deuxième entracte, personne ne vint – et mes interprètes commençaient à me fuir déjà.

On avertissait pour le troisième acte, lorsque Feydeau parut sur scène, venant de la salle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Je viens passer le troisième acte avec toi.

— Pourquoi ?

— Parce que. Je te dirai.

Plus tard, il me l'a dit. C'était pour deux raisons. D'abord, il en avait assez d'entendre parler de moi comme on en parlait déjà dans les couloirs. Dame ! j'avais eu deux succès, les *Zoaques* et *Nono* – ça ne pouvait pas durer !

Oh ! je ne défends pas ma pièce en ce moment. Je l'ai relue depuis. Elle est certainement mauvaise. Elle est surtout très maladroite. Mais n'oublions jamais qu'en cas de malheur, il y a dans toute salle de générale qui se respecte – se respecte-t-elle toujours ? – une vingtaine d'auteurs qui ne parviennent jamais à se faire jouer et qu'accompagnent leurs épouses malveillantes, une vingtaine de critiques dont la plupart ne dissimulent leur opinion que lorsqu'elle est favorable à la pièce, une vingtaine d'amis impuissants à vous sauver et dont les efforts dans ce sens ressemblent au pavé de l'ours – et enfin une centaine d'individus qui viennent on ne sait d'où, qui devraient être ailleurs, qu'on rencontre partout et qui sont là toujours pour « veiller le cadavre ».

Feydeau venait aussi me rejoindre parce qu'il avait deviné qu'on allait emboîter ma pièce à la première occasion. Il ne tenait pas à entendre cela non plus – et il ne voulait pas me laisser seul.

Le troisième acte de la Clef se passe sur le pont d'un yacht. C'est un acte à trois personnages : le mari, la femme et un jeune homme — et au moment où le mari s'aperçoit que sa femme le trompe avec le jeune homme, il est pris d'un violent mal de mer. Cette scène, évidemment bizarre, car, ratée ou non, elle n'était pas franchement comique, me paraissait être pourtant la meilleure de la pièce. Or, c'est précisément aux premières répliques de cette scène que l'emboîtage commença.

L'emboîtage est un phénomène très curieux. C'est la manifestation spontanée d'une exaspération qui ne peut plus se contenir. Je parle du véritable emboîtage, sincère, collectif, et non pas de l'emboîtage isolé, systématique – et vain. Le véritable emboîtage commence généralement par un rire, par un drôle de rire, mais par un rire auquel l'auteur peut – seul – très bien se laisser prendre. Il se dit : « Tiens, voilà un effet auquel je ne m'attendais pas ! » Malheureusement ce rire se transforme vite en une sorte de murmure duquel fusent d'autres rires plus nerveux et moqueurs qui ne peuvent laisser subsister aucun doute désormais dans l'âme du pauvre auteur. Parfois, tout à coup, le murmure s'apaise. Un grand silence terrifiant lui succède. Une réplique étonnante, imprévue, extrêmement claire ou complètement

incompréhensible, peut en être la cause. Courte trêve. Et quand le murmure reprend, deux minutes plus tard, il va, s'accroissant alors – et bientôt le premier coup de sifflet est donné. Signal terrible d'un départ !

Qui ne s'est jamais entendu siffler ne peut pas se faire une idée du mal physique que cela fait. J'imagine que lorsqu'on a commis une mauvaise action, une déloyauté, une trahison, une félonie, on doit courber la tête sous l'orage et se dire en se frappant la poitrine : « Je l'ai bien mérité. » Mais faire un mauvais troisième acte n'est pas un acte à ce point répréhensible ! Non, je ne méritais pas un châtiment pareil – voilà du moins ce que je me disais en écoutant l'horrible bruit qui me déchirait les oreilles et me pinçait le cœur.

Le public ne devrait pas siffler. Il en a le droit. Il faut le lui laisser – mais il ne devrait pas en user. C'est excessif. C'est barbare.

Qu'un comédien se conduise d'une manière injuste envers le public et qu'on exige de lui des excuses immédiates, je l'admets – mais siffler un auteur quand sa pièce n'est pas provocante ? C'est excessif je le répète, et c'est barbare.

C'est déjà bien assez terrible, allez, d'avoir un four !

Je devais avoir bien mauvaise mine derrière ce décor, à la minute où l'on siffla, car de sa voix douce Feydeau me dit :

— N'écoute pas ça ! Viens.

Et m'ayant pris par le bras, comme un malade, il m'entraîna hors de la scène, et nous allâmes nous réfugier dans la loge de Réjane.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me demanda-t-il en entrant.

C'était un espalier de deux mètres carrés, aux losanges duquel pendaient des pêches. Au bas de l'espalier, il y avait un plant de fraises. J'avais envoyé cela à Réjane pour la remercier. Ce n'était pas encore assez ! Pauvre Réjane qu'on emboîtait à cause de moi !

Dix minutes plus tard, nous avions, distraitemment, Feydeau et moi, tout en parlant, mangé les fraises...

À minuit, le rideau tomba – avec la pièce. Vingt amis sont venus à moi les mains tendues, affectueux, gentils, navrés – mais chacun d'eux formel :

— Coupe le trois !

— Moi, je supprimerais le premier tout simplement !

— Mettez donc le deux à la place du trois, en changeant dix répliques.

— Le seul dangereux, c'est le quatre !

— Que le trois se passe dans un salon, et la pièce est sauvée !

Et tous parlaient à la fois. C'était intenable. Alors, une voix s'est élevée, tout près de moi, qui s'adressait aux autres :

— Vous croyez qu'il n'est pas assez embêté comme ça, ce garçon ! Foutez-lui donc la paix !

C'était Jean Ajalbert. Mon amitié pour lui date de ce jour-là.

Une demi-heure plus tard j'entrais chez Pousset pour prendre « quelque chose » – comme si je n'avais pas assez pris ce soir-là ! Mais je n'osais regarder personne en traversant le restaurant. Je savais que bien des gens de théâtre étaient là – et j'étais honteux comme si j'avais fait quelque chose de mal, alors que je n'avais fait que quelque chose de mauvais. J'étais triste surtout. En venant à pied de chez Réjane au Pousset, l'avenir m'était apparu problématique pour le moins.

Quelqu'un de loin m'appelle. Je tourne la tête.

C'est Antoine qui soupe avec cinq ou six personnes. Je m'approche en tremblant.

— Faites-moi trois actes pour l'Odéon. Je vous les reçois d'avance.

J'aurais voulu l'embrasser.

Je le fais aujourd'hui.

J'ai été applaudi – j'ai été sifflé : je me considère désormais comme un véritable auteur dramatique.

PORTRAITS ET ANECDOTES

En écoutant Risler

La maison de Loti et autres souvenirs

Ce soir, chez des amis, j'ai rencontré Risler. Il en a l'air. Il a bien l'air d'être Risler. C'est un homme assez jeune, assez grand, assez gros, assez timide, assez modeste.

Il sortait de table, il était un peu rouge et, vauté dans un large fauteuil trop bas, il fumait un cigare trop long.

Hormis lui, tout le monde parlait. Il semblait n'écouter personne, promenant autour de lui un regard vague, d'ailleurs volontaire et doux. J'imagine qu'il doit avoir souvent ainsi l'air de se reposer.

Instinctivement, je cherchai des yeux le piano sur lequel tout à l'heure il allait jouer – car je savais qu'il allait jouer, comme il le savait lui-même – et je fus tout de suite frappé de leur ressemblance. Un piano à queue, sans personne devant, ce n'est pas beau, ce n'est pas laid, ça tient de la place, c'est calme, c'est froid, c'est inutile : c'est Risler.

Les conversations s'étaient raréfiées. Une dame parlait de la difficulté qu'il y a à se procurer des domestiques, et chacun attendait poliment qu'elle eût fini de dire ses bêtises. Une entente tacite s'était conclue entre les invités, et il était bien convenu, n'est-ce pas, que personne après elle ne prendrait la parole. Risler avait compris que son heure venait de sonner et, dans son œil, soudain mobile, je vis de l'inquiétude au sujet de son cigare encore un peu trop long pour être abandonné. Il regarda tout le monde. Tout le monde le regardait...

La dame qui parlait s'en rendit compte enfin. Elle lui adressa même personnellement les dernières réflexions qu'elle avait faites récemment sur les domestiques, et elle ajouta :

— Monsieur Risler, on ne pense plus qu'à vous !

Sans se faire aucunement prier, sans hâte et le plus naturellement du monde il se leva, déposa son cigare au bord d'une soucoupe, soigneusement, puis il traversa le salon et vint s'asseoir à ce grand diable de piano qui semblait lui sourire de ses cinquante-deux dents. Il le fit de telle façon que je me demande encore s'il avait ou non envie

de jouer ce soir. Il avait apporté avec lui la soucoupe dont il venait de faire un cendrier, et il la déposa sur une pile de partitions. Puis, s'asseyant, il annonça le titre et le nom de l'auteur du morceau s'il allait jouer – et il joua. Et, tout de suite, un phénomène extrêmement curieux se produisit. À la seconde même où le piano vibra, Risler devint un autre homme. Ils semblaient s'être éveillés tous deux en même temps. Cet homme et cet objet étaient inertes tout à l'heure lorsqu'ils s'étaient séparés. Les voilà maintenant réunis qui vivaient tous les deux d'une vie semblable, intérieure, contenue et passionnée. Ils avaient nettement besoin l'un de l'autre. Le contact avait eu lieu, la jonction s'était faite entre l'homme et la chose. Chaque touche frappée rendait un son, chaque son donnait à l'homme une force nouvelle. C'était comme une voix surnaturelle qui s'élevait, s'enflait et s'apaisait – c'était comme un miracle !

Je viens tout doucement me placer derrière le piano afin de le mieux voir. Non, vraiment, ce n'était plus le même homme. Bien qu'il fût immobile et d'apparence calme, son visage singulièrement embelli exprimait à la fois l'effort de sa mémoire et le don total qu'il faisait de lui-même. Ses paupières baissées, ses larges épaules frémissantes, sa bouche crispée, la rapidité, la douceur ou la puissance de ses mains savantes, son attitude grave et recueillie qui n'avait rien de théâtral, cet oubli absolu des gens qui l'entouraient, cet isolement dans ce silence et dans ce bruit, c'était très beau.

Il jouait une danse de Granados. Je ne vous dirai pas qu'il évoqua pour moi toute l'Espagne et que c'est un morceau d'une couleur extraordinaire. Je ne sais pas ce que c'est que la couleur de la musique et j'ignore également le bruit que peut faire un tableau. Je n'aime d'ailleurs pas les titres que les compositeurs donnent arbitrairement aux œuvres qu'ils destinent à des instruments : « Rêverie », « Songe d'amour », « Solitude », « Un soir d'été » – non, je n'aime pas cette obligation pour moi de partager leurs souvenirs. Les miens me suffisent et c'est pour les évoquer, eux, que j'ai besoin de leur musique. Si, pendant leur « rêverie », je préfère songer à « un soir d'été » à moi, c'est mon affaire.

Un instant plus tard, Risler joua le Tambourin, de Rameau, qui a l'avantage exquis d'être court et rapide. J'y pris un plaisir extrême et j'admirai sa merveilleuse virtuosité.

On le complimenta. Il ralluma son cigare éteint et en aspira quelques bouffées. Il se leva comme quelqu'un qui ne sait pas où il va aller, resta debout quelques secondes, puis, instinctivement, reprit sa place naturelle et dit gravement :

— Voici une chose de Liszt...

Je ne sais pas ce que c'est que cette « chose de Liszt » et je ne veux pas le savoir, mais ce que je sais bien, c'est que cette « chose de

Liszt », il l'a jouée pour lui-même en me donnant constamment l'impression qu'il la jouait pour moi seul. J'ai pu penser librement aux choses que j'aime et j'ai vu réalisées les choses que je désire. Il brodait mes pensées de gammes infinies, et je me disais : « Mais comment peut-il ainsi deviner tout ce que je pense ! »

Et si j'avais attendu, prévu, guetté la fin du Tambourin, pour le féliciter, je souhaitais qu'il ne terminât pas de sitôt « la chose de Liszt ».

Il était devenu très beau, très pâle et très jeune. Les veines de ses tempes étaient gonflées et parfois de ses lèvres, entrouvertes un instant, sortait un grognement sourd...

J'avais, en l'écoutant, cette sensation qu'il me confiait mille choses en une langue inconnue, mille choses de sa vie privée, et lorsqu'il eut fini, il me sembla gêné d'avoir été si loin, et j'ai failli lui dire, tout bas :

— Vous pouvez compter sur moi, ceci restera entre nous. Je vous demande, d'ailleurs, la même discrétion !

*

LA MAISON DE LOTI

Nous avons visité la maison de Loti.

C'était hier et notre émotion n'est pas encore dissipée, car nous avons, en moins d'une heure, vécu un peu sa vie et parcouru son œuvre.

Cette maison, c'est sa maison natale. Elle est à Rochefort. C'était son port d'attache et c'est là qu'il souhaitait s'éteindre. Elle l'avait vu naître, elle l'avait vu vivre, mais le destin n'a pas voulu qu'elle le vît mourir.

Faut-il s'en étonner ?

Je m'imaginais qu'on doit fuir, sitôt qu'on l'a choisie, la maison dans laquelle on s'est fait le serment de terminer ses jours...

De la rue, la maison de Loti est aveugle et muette. J'entends par là que ses volets sont clos et qu'elle ne dit rien : Elle est comme un livre à l'envers. Entrons : c'est un livre de lui – ou plutôt un recueil de ses pages choisies.

C'est d'abord un salon, un salon de province avec des portraits de famille accrochés aux murs, de grands portraits mal peints – personnages figés, sans aucune expression, dans leurs vêtements démodés qui seront bientôt des costumes. Rideaux épais d'un rouge sombre, un mobilier de style Empire, un clavecin et quelques bibelots qui ne sont pas précieux, mais qui sont sacrés...

Et ce salon, c'est son enfance.

C'est ce salon qu'il a quitté quand il s'est engagé, joyeux, dans la marine. C'est ce salon qu'il a revu dix ans plus tard, et qu'il a traversé, sur la pointe des pieds, pour aller s'installer dans le salon voisin avec la jeune fille qu'il venait d'épouser.

Ce deuxième salon n'a pas le charme désuet du précédent. Dans ce salon gris perle, on ne le voit pas bien, ce voyageur en uniforme, cet officier qui porte en lui tant de chefs-d'œuvre qu'il ignore, et qui croyait prendre des « notes » en écrivant Aziyadé !

On devrait, j'y pense, élever une statue au ministre de la Marine qui, le 6 mai 1876, a donné l'ordre au lieutenant Julien Viaud d'aller croiser vers Salonique. Et, sur le socle, on écrirait :

Au ministre de la Marine qui donna l'ordre à Pierre Loti d'écrire un jour Aziyadé.

Et, plus tard, on devrait mentir en racontant sa vie. On devrait dire aux jeunes gens : « Vivait jadis un écrivain que l'on admirait tellement dans son pays qu'une escadre l'accompagnait quand il faisait le tour du monde. »

Mais revenons à ce salon très conjugal, sans autre caractère défini. Et quand je dis qu'on l'y voit mal, dans ce salon, c'est qu'à vrai dire on a bien de la peine à se l'imaginer marié, ce voyageur. L'homme était marié, l'officier l'était moins – Loti ne l'était pas. C'est plutôt le salon de celle qui restait.

Était-il à Stamboul tandis qu'on accrochait ces rideaux de guipure ?

Et sur quel océan voguait-il pendant qu'on installait la grande pièce qui succède à ce salon ?

Salle ou salle à manger ?

Décor de pierre, inattendu. Tentative gothique. Vitraux. Vaisselier de Quimper, vingt fauteuils Renaissance ou Louis XIII, tous différents les uns des autres. Brocarts, velours aux tons passés, fleurs de lis sur les rideaux, sur les fauteuils, sur les coussins. Velléité de voir très grand, retour vers le passé : comme une brusque envie de se découvrir des aïeux – en Bretagne.

Regretterait-il de n'avoir pas ce qu'on appelle un nom, lui qui venait de s'en faire un immortel ?

Au milieu de cette salle, un escalier monumental et surprenant qui semble avoir été construit pour être descendu. Il y a des escaliers qui montent et d'autres qui descendent. La dernière marche de celui-ci se trouve en bas. Il pourrait ne conduire à rien.

Et, d'ailleurs, d'où vient-il ?

Tout de suite, à gauche, le Japon. Et la porte qui le sépare de la Bretagne est une porte épaisse, en bois massif de ce côté, tandis qu'elle est de l'autre en laque rouge incrustée de nacre. Cette porte me fait penser à une reliure mixte sous laquelle on aurait réuni *Pêcheur*

d'Islande et Madame Chrysanthème.

Traversons ce Japon.

Bois sculptés et dorés, dans très peu de lumière. Divinités, gardes de sabre, ivoires jaunis, un fouillis de cadeaux reçus, de choses rapportées – et cette impression que rien n'est à sa place, que les nattes qui sont à terre devraient être aux murs, que les rideaux sont des tapis, que les inscriptions sont peut-être à l'envers et que les poutres étaient des colonnes, là-bas...

Nous montons. Une portière se soulève, et c'est, nous dit-on, la mosquée.

Non, ce n'est pas une mosquée, mais c'est un désir ardent, très émouvant, d'être une mosquée. Plaques de mosaïque, tapis de prière, coussins rehaussés d'or, colonnettes de marbre, murs blanchis dans le haut, fenêtres authentiques – et, au centre, la tombe d'Aziyadé, reproduite en plâtre, avec la longue inscription verticale, en lettres d'or, sur le fond vert...

Beaucoup de soins, des documents, cinq ouvriers et trois longs mois n'ont pas suffi pour recréer cette mosquée qu'on connaît bien. Vingt lignes de Loti l'évoquent davantage !

Horace avec deux mots en faisait plus qu'Arnolphe !

Puis par trois marches que l'on monte, nous passons dans une toute petite pièce dont celui qui nous accompagne nous dit que c'est là que le « commandant » aimait à se tenir. Nous sommes en Turquie, et presque en Turquerie – mais, sous une petite peinture maladroite qui représente Aziyadé, se trouve un divan bas, très bas, et je viens de sentir enfin que mon cœur bat plus vite. Il n'a sans doute pas écrit dans cet endroit, mais je suis sûr qu'il a rêvé sur ce divan et c'est de là qu'il a refait tous ses voyages. On est ému quand on y pense.

Nous poursuivons notre visite, et son vieux valet de chambre, cet ancien matelot qui l'a servi pendant plus de quarante années, et qui, tout à l'heure, semblait l'attendre à la porte de sa maison quand nous sommes arrivés, son vieux valet de chambre a un geste bien beau et un son de voix bien touchant quand il pose la main sur le bouton de la porte de la chambre de son maître et qu'il nous demande :

— Vous voulez voir aussi sa chambre ?

Oui, nous voulons la voir, et nous le lui disons, à lui qui voudrait tellement ne pas nous la montrer.

Qui peut lui sembler digne d'entrer dans cette chambre où son maître a dormi ?

De la chaux sur les murs, un lit de fer, voulu peut-être, ou bien qu'il n'a pas regardé – c'est possible. À la tête du lit, deux masques d'escrime et des fleurets. Un revolver sur une planchette, à portée de la main. Un lavabo dérisoire. Une Vierge incroyable, en chromolithographie. Au-dessus de sa tête, un crucifix modeste – à ses

pieds une petite divinité d'Extrême-Orient...

Au milieu de la chambre, une table de bois blanc qui paraît minuscule. Une serviette la recouvre. Avec respect, son secrétaire la soulève.

— C'est là qu'il travaillait, nous dit-il.

Nous regardons, courbés en deux, sous la serviette : son encrier, sa plume...

On ne peut pas le croire !

On a le cœur serré – et nous sortons de cette chambre, silencieusement, comme des gens qui viennent d'être indiscrets...

Le jardin.

On y fait un tour, mais il est si petit que c'est un tour sur soi-même que l'on fait. Jardin sans forme et sans style, qui se prolonge et s'agrandit en grim pant sur la maison.

Cette verdure qui pousse à son gré, dans tous les sens, on dirait qu'elle cherche à recouvrir des tombes. Une tortue qui a quatre-vingts ans, qui l'a vu naître, lui, Loti, remue encore son cou ridé comme un serpent mal écrasé entre deux pierres. »

Trois palmiers qu'il a plantés sont là qui meurent tristement, avec comme des poils de nègre qui leur poussent le long du corps...

Il faut partir – et nous partons.

Nous sommes dans la rue et je m'aperçois que je n'ai pas encore remis mon chapeau.

Cette maison !

Nous étions venus pour visiter la maison dans laquelle il avait vécu : elle est le témoignage de sa vie errante – et nulle maison n'a plus l'apparence d'une maison mortuaire que cette maison natale.

Pourtant aucune indication ne signale au passant qu'un homme de génie l'appelait « sa maison » – et que fait là ce vieux serviteur qui a repris sa faction au seuil de la porte entrouverte ?

Il attend son maître – et le nôtre.

Dame !

Mort, lui, Loti ?

Non, reparti...

LE VEILLEUR DE NUIT

Le Veilleur de nuit m'avait été commandé par la direction d'un théâtre – ou, plus exactement, la direction d'un théâtre m'avait commandé une pièce – et j'ai fait le Veilleur de nuit. Cette direction écouta la lecture des deux premiers actes, mais, estimant que la pièce était injouable, elle préféra n'en pas connaître le dénouement.

Elle m'en a tenu rigueur par la suite.



Cette pièce me réservait bien des joies.

Représentée au théâtre Michel pour la première fois, elle resta longtemps sur l'affiche. Elle fut reprise au Palais-Royal, aux Bouffes Parisiens, à Edouard-VII, à la Madeleine. Il y a dans cette comédie, un rôle de vieux monsieur qui fut interprété à sa création par Harry Baur, puis par Arquillière. Duquesne le joua au Palais-Royal. Ce fut ensuite le tour de Jean Perier – et enfin Maurice de Féraudy voulut bien reprendre ce rôle à sa sortie de la Comédie-Française. Il y fut admirable. D'autant plus admirable pour moi que j'avais dans l'oreille le son d'une autre voix.

Le Veilleur de nuit faisait partie du répertoire des pièces que nous emmenions à Londres, en 1923. À qui allais-je confier ce rôle difficile du vieux monsieur ? Aucun des comédiens qui nous accompagnaient ne me semblait désigné pour le jouer. Engager un acteur pour un seul rôle, quand on part en tournée, c'est de la bien mauvaise administration. J'en touchai deux mots à mon père, un soir, sans arrière-pensée. Il me dit le plus simplement du monde : « Pourquoi ne me demandes-tu pas de le jouer ? »

C'était le rêve de ma vie. Je n'avais pensé qu'à lui en écrivant ce rôle – et je vous demande de bien vouloir imaginer quelle fut ma joie.

Je me souviens de cette première à Londres – et ceux qui ont joué le rôle à Paris, et qui l'ont joué si bien, ne m'en voudront pas de dire que c'était une création. Dans la scène que nous avons au dernier acte, il avait de longues tirades à dire – et tandis qu'il parlait, il me venait à l'esprit bien des choses qui ne sont pas dans cette pièce, mais qui devraient y être. C'était lui, par son jeu, qui me les suggérait. J'aurais voulu pouvoir les lui souffler !

Ah ! qu'on ne vienne pas nous dire qu'un acteur est un perroquet. Le fait seul d'écrire en pensant à un grand comédien nous donne des possibilités auxquelles tout d'abord nous n'avions pas songé. Mais, jouant nos propres pièces, quand nous avons la joie d'avoir en face de nous, sur scène, Lucien Guitry ou Jeanne Granier ou Féraudy ou bien Baron, ces êtres-là donnent à nos bonshommes une telle existence, une telle évidence, ils sont d'une telle véracité qu'ils nous ouvrent des horizons et nous suggèrent, à nous auteurs, des idées, des réflexions, des actes même qui nous navrent – car nous disons : « Trop tard ! Moi qui croyais ma pièce, non pas parfaite, mais faite : elle n'est qu'ébauchée ! »

Admirable métier d'acteur si mal connu, et méconnu par ceux-là mêmes qui se trouvent assez bien placés cependant pour l'apprécier à sa juste valeur et lui rendre justice.

Je parle en ce moment des auteurs dramatiques – et je me permets de dire que parmi les gens qui n'aiment pas les acteurs – car on n'aime pas les acteurs, on ne les aime pas vraiment et on ne les aimera jamais – et je me hâte d'ajouter que cette mise en marge de la profession de comédien lui est extrêmement favorable et nécessaire même ! – oui, je me permets de dire que parmi les gens qui n'aiment pas les acteurs, ce sont – malgré tant d'exceptions présentes à mon esprit – les auteurs dramatiques, eux qui leur doivent le plus, qui les aiment peut-être le moins – le moins bien.

Pourquoi ?

Est-ce parce qu'à leurs yeux leur dette est justement trop lourde envers leurs interprètes, et qu'à la fin ça les ennuie de tant leur devoir ?

Sont-ils jaloux de leur gloire, de leur notoriété, de la grosseur de leur nom sur l'affiche, des appointements qu'ils touchent ?

Si vous leur parliez de cela vous les feriez bondir – mais Beaumarchais qui ne détestait pas dire ce qu'il pensait, s'exprime à ce sujet d'une bien spirituelle et curieuse manière dans sa Lettre modérée sur la chute et la critique du « Barbier de Séville ».

Il parle de la lecture qu'il fit de sa pièce à des gens préférés, et il ajoute que l'auditoire était à sa dévotion et qu'il jouissait d'un triomphe d'autant plus doux que le jeu d'un fripon d'acteur ne lui en dérobait pas les trois quarts pour son compte.

Quel aveu, n'est-ce pas ?

La dernière représentation du Veilleur de nuit a été donnée la veille de la répétition générale du Beau Mariage, et ce jour-là, c'était, l'après-midi, les couturières. J'étais dans ma loge, je me démaquillais. On frappe – et je vois entrer Charles Esquier, ce bon Charles Esquier, qui avait du talent, qui était si gentil – mais qui était distrait. Il me demanda :

— Donnez-moi, s'il vous plaît, deux places pour la dernière du Veilleur de nuit, ce soir.

Je lui répondis :

— Mon cher ami, vous voyez que j'ai les mains pleines de maquillage, demandez donc vos deux places à Michel Mortier...

— Je suis très mal avec Mortier depuis que j'ai sifflé, un soir, à une générale chez lui.

— Comment, vous, auteur, acteur, fils de Marie Samary, neveu de Madeleine Brohan, vous sifflez un jour de générale...

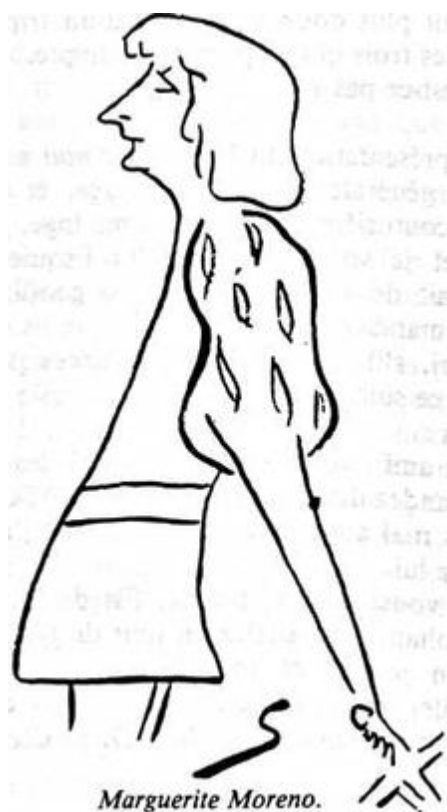
— C'est qu'on jouait, ce jour-là, une espèce de revue... non seulement imbécile, mais outrageante, au cours de laquelle l'auteur s'était permis de mettre en scène le Bon Dieu. C'était une revue de... de...

— De moi !

Et voilà pourquoi ce bon Charles Esquier n'a pas assisté à la dernière du Veilleur de nuit.

2

J'avais écrit le rôle de la bonne du Veilleur de nuit pour Marguerite Moreno qui a toujours eu d'incomparables dons comiques. Ses imitations tenaient du prodige, mais elle n'imitait pas que des artistes, elle imitait tout le monde, et elle « tenait » une Anglaise saoule – inoubliable ! Ce que Sem faisait magistralement en quatre coups de crayon sur une nappe, elle le faisait avec sa voix et avec son esprit. Ce n'était pas toujours d'une indulgence extrême, mais c'était toujours d'une extrême drôlerie. Je lui donnais parfois la réplique et nous improvisions à nous deux des scènes, des dialogues, des sketches dont il me souvient que Mirbeau et Monet riaient comme des enfants. Pourtant, Marguerite Moreno s'obstinait à conserver pour ses amis intimes ces dons éblouissants. Et n'ayant pas accepté ce rôle dans le Veilleur de nuit, je me permets de dire qu'elle a retardé de vingt ans sa très belle carrière d'actrice comique.



Marguerite Moreno.

Ce rôle, Betty Dausmond puis Pauline Carton l'ont joué avec infiniment de talent – mais quand elles l'ont repris, il était connu que ce rôle était un très bon rôle ! Elles ne m'en voudront pas de dire alors qu'elles n'ont pas eu le mérite de celle qui l'a créé. Il fallait une actrice d'une rare intelligence pour accepter ce rôle – et d'un véritable courage. C'était la première fois que l'on voyait une jolie femme s'enlaidir à ce point. Le triomphe qu'elle remporta récompensa Charlotte Lysès du talent qu'elle avait dépensé et du courage qu'elle avait eu.

À la représentation de retraite de *Le Bargy*, nous avons joué le premier acte du *Veilleur de nuit*, nous en avons joué le troisième acte pour les adieux de Féraudy – reste encore le deuxième et la pièce aura été entièrement jouée chez Molière.

C'est parce qu'il en avait joué ce soir-là le troisième acte que Maurice de Féraudy voulut bien reprendre la pièce quelques mois plus tard à la Madeleine.

Je conserve de cette soirée d'adieux un souvenir mélancolique. Nous terminions le spectacle. Lorsque, après avoir été rappelé en scène une vingtaine de fois, Maurice de Féraudy rentra dans la coulisse ému, extrêmement ému, nous avons vu venir à lui Émile Fabre et deux de ses camarades !

Oui, vous avez bien lu : deux de ses camarades !

Il avait passé cinquante années de sa vie dans cette Maison et tous ceux qui furent, en somme, ses élèves plus encore que ses camarades – car jouer avec un acteur de sa classe, c'est être dans sa classe, c'est prendre des leçons de lui – n'étaient pas là pour lui dire adieu et lui demander pardon d'être obligés – peut-être – de le laisser partir !

Oui, oh ! je sais que Maurice de Féraudy n'était pas la bienveillance même, qu'il avait des mots durs, et qu'il s'était fait des ennemis dans la Maison. Oui, mais aujourd'hui que reste-t-il de ces querelles, de ces haines justifiées même ? Il reste le souvenir d'un très grand acteur qui a quitté la Comédie-Française après l'avoir servie et honorée et qu'on a laissé partir comme s'il avait volé la caisse !

J'admirais beaucoup Maurice de Féraudy. Mon amitié pour lui date de ce jour-là.

Oh ! cet œil merveilleux qu'il avait, tellement expressif qu'il le dispensait de tout éclat de voix, de tout geste inutile !

C'est en le faisant répéter qu'il m'a été donné d'apprécier davantage encore son talent. Qu'on ne soit pas choqué par cette expression « faire répéter ». Un auteur doit faire répéter ses interprètes, et j'ai constaté que plus les acteurs avaient de talent, moins ils éprouvaient de gêne à demander un conseil à l'auteur. Sarah Bernhardt m'a dit un jour devant trente personnes : « Comment veux-tu que je dise ça ? » J'en étais gêné – pas elle. Cette question, Maurice de Féraudy me l'a posée plusieurs fois, Victor Boucher aussi – et mon père lui-même ! Je ne dis pas qu'ils m'ont fait l'honneur de me la poser, ce serait de la vanité, ils me l'ont posée parce qu'il est tout à fait naturel qu'un comédien, quelque admirable qu'il soit, demande à un auteur, quel qu'il soit, de lui expliquer ses intentions. Seulement, ce qui est curieux, c'est que jamais un mauvais comédien ne vous la pose, cette question-là.

Maurice de Féraudy fut un très grand acteur et sa carrière, assurément, fut magnifique, mais il est pourtant regrettable qu'un comédien de cette valeur ait consacré sa vie entière à la Grande Maison de la rue Richelieu.



Maurice de Féraudy.

Qu'on ne prenne pas en mauvaise part ce que je dis là, mais qu'on y pense : un rôle admirable, digne de lui, Léchât – deux ou trois, quatre ou cinq même très bons rôles, le cardinal de Primerose, Poliche et quelques autres, et puis c'est tout ! Et c'est bien peu, qu'on en convienne, en cinquante ans, pour un acteur de ce talent, pour un acteur qui eût pu servir l'art dramatique d'une manière plus efficace, plus active.

Imaginez Maurice de Féraudy sur le Boulevard il y a quarante ans ! Comme on eût travaillé pour lui !

Et nous lui devrions aujourd'hui vingt pièces remarquables – et deux ou trois auteurs nouveaux – peut-être !

Oui, car il y a pour un auteur deux sources d'inspiration : la vie qui lui propose des sujets – l'acteur qui lui permet de les traiter comme il l'entend.

Ce n'est pas seulement en lisant le divin Musset que l'on se sent devenir un auteur dramatique – c'est aussi en voyant jouer Réjane.

Je le répète, il y a des possibilités que seuls les grands acteurs peuvent faire entrevoir.

Tout paraissait possible donc avec Maurice de Féraudy, et c'est pourquoi je me permets de regretter qu'il n'ait pas été pour un auteur

ce que Geoffroy fut pour Labiche, ce que Dupuis fut pour Meilhac, ce que Desclée fut pour Dumas, ce que Sarah fut pour Sardou et pour Rostand, ce que mon père fut pour tant d'autres !

Et puisque le ministre de l'Instruction publique a le pouvoir de faire entrer chez Molière un comédien qui lui en semble digne, ne devrait-il pas avoir également le droit d'en faire sortir un qui lui paraîtrait trop grand pour y passer sa vie ?

*

AVANT « LA PRISE DE BERG-OP-ZOOM »

Cette présentation de la pièce figurait dans le programme.

Mesdames et messieurs,

M. Larousse nous apprend que Berg-op-Zoom est « une place forte célèbre qui soutint avec honneur plusieurs sièges mémorables ».

En effet, en 1588, les Espagnols assiégèrent Berg-op-Zoom, et ils durent se retirer après avoir subi des pertes considérables.

En 1622, Spinola – dont l'éloge n'est plus à faire – tenta vainement de vaincre une résistance à jamais légendaire.

Je passe volontairement sur d'autres échecs afin de ne blesser personne.

Et j'arrive en 1747.

En 1747, le comte de Lowendal, envoyé par le maréchal de Saxe, qui occupait à l'époque une situation superbe, le comte de Lowendal, dis-je, prit d'assaut Berg-op-Zoom et remporta une victoire qui semblait impossible.

Et il gagna du même coup son bâton de maréchal de France.

Mais ce que M. Larousse feint d'ignorer – pour des raisons personnelles peut-être – moi, je vais vous le dire.

Berg-op-Zoom est une ville jolie, courageuse et fière – et le comte de Lowendal n'était pas du tout un inconnu la veille du jour fameux où il prit Berg-op-Zoom.

Ce capitaine intrépide possédait un cerveau charmant. Fin, délicat, lettré, Lowendal aurait pu se contenter d'être un homme de cour, un écrivain goûté, un causeur estimé. Il voulut plus, il voulut mieux.

Aguerri dès l'enfance au beau métier des armes, son ambition grandit avec sa valeur.

Il « essaya » vingt fois « sa force », si j'ose dire, et, un beau jour, il s'écria :

— Je sais ce qu'il me faut !

C'est alors qu'il forma le projet magnifique de prendre Berg-op-Zoom. Il voulait l'impossible !

Je ne sais pas si je me fais comprendre.

Si on lui avait dit :

— Mais Berg-op-Zoom est à quelqu'un !

Il aurait répondu :

— Ce quelqu'un ne la mérite pas !

D'ailleurs, il disait :

— Berg-op-Zoom, ce sera ma ville !

Comme il aurait dit :

— Mme Une telle, ce sera ma femme !

Je ne sais pas si je me fais comprendre.

Bientôt ce fut chez lui une idée fixe.

Berg-op-Zoom !

Berg-op-Zoom !

Il n'en dormait plus.

Avec sagesse, avec lenteur, avec prudence, il prépara ce qui devait être le couronnement d'une carrière admirable.

Et, lorsqu'il entendit sonner en lui la grande heure de sa vie, il concentra son énergie, son intelligence et sa volonté... Berg-op-Zoom était prise !

Je ne sais pas si je me suis fait comprendre.

*

LA PIÈCE QUE NOUS N'AVONS PAS FAITE, HENRY BERNSTEIN ET MOI

Sortant de la générale de Chez les *Zoaques*, je venais de réconcilier Octave Mirbeau et Laurent Tailhade, lorsque Henry Bernstein me prit par le bras et me dit :

— Voulez-vous que nous fassions une pièce ensemble ?

— Avec joie !

Le lendemain, après un délicieux déjeuner, nous nous sommes enfermés tous les deux dans son bureau.

Il me dit :

— Trouvons une idée. Quand nous l'aurons trouvée, je construirai la pièce...

— Vous ferez bien !

— Et vous, vous ferez des mots.

— J'essaierai.

Et nous nous sommes mis à chercher des idées. Nous en avons trouvé une demi-douzaine. Toutes nous emballaient, mais aucune ne nous satisfaisait – lorsqu'il nous sembla, tout à coup, que nous étions tombés enfin sur le plus formidable point de départ qui soit !

Qui n'a pas fait de pièces ignore ces enthousiasmes dont cinquante années d'expérience ne vous guérissent pas – heureusement !

Je nous revois, Bernstein et moi, fébriles, heureux, certains du résultat, convaincus du triomphe – et prêts à dépenser déjà nos droits d’auteurs futurs !

Mais, cette pièce ?

Eh ! bien, nous ne l’avons pas faite, ni ensemble, ni lui de son côté, ni moi du mien. Et je vais vous dire pourquoi nous ne l’avons pas faite.

Mus par le même désir de bien nous épater l’un l’autre, au bout d’une heure c’est moi qui avais construit la pièce, tandis qu’il n’avait pas cessé, lui, de faire des « mots » !

*

LAURENT TAILHADE

Pamphlétaire redoutable – et redouté d’ailleurs – dont Verlaine a chanté la langue richissime.

Mais poète avant tout – poète en vers, poète en prose, et dans ses lettres, et dans sa vie.



Laurent Tailhade.

Très grand ami à moi – que j’aimais tendrement – parce que c’était lui, parce que c’était moi, comme disait Montaigne – et puis sans

doute aussi parce qu'il faisait peur à ceux qu'il n'aimait pas – et que je détestais.

Anarchiste – il passa six mois à la Santé pour une phrase restée fameuse. Lorsque le 9 décembre 1893, Vaillant jetant sa bombe en pleine Chambre des députés, blessa grièvement plusieurs parlementaires, Tailhade s'écria :

— Qu'importe de vagues humanités, pourvu que le geste soit beau !

À quelque temps de là, alors qu'il dînait chez Foyot, seul avec sa maîtresse, une bombe fut lancée – lancée par la police, a prétendu Tailhade – et qui, pulvérisant la vitre extérieure, arracha l'œil droit du poète.

Dois-je dire que les journaux, le lendemain matin, ne se sont pas privés de poser la question :

« Eh ! bien, monsieur Tailhade, le geste a-t-il été beau ? »

J'appris incidemment un jour, par un journal, l'internement subit, dans un asile d'aliénés, de mon très admirable ami Laurent Tailhade.

S'il se trouvait là-bas depuis trois jours déjà, ainsi que le mentionnait cet article, il venait d'y entrer pour moi.

La nouvelle stupéfiante, comme vous devez bien le penser, me fit me précipiter et bondir jusqu'à lui pour le voir ou l'aider dans son horrible épreuve.

Donc, à peine arrivé en cet endroit sinistre où l'on détenait mon ami, avisant le premier venu – un fou très calme d'apparence et qui prenait l'air dans la cour – je lui demandai gentiment :

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je cherche Laurent Tailhade.

Et cet homme me dit, le plus aimablement du monde :

— Veuillez l'attendre ici – je vais le prévenir.

Puis il partit à sa recherche.

Je n'attendis pas trop longtemps et vis bientôt venir vers moi, tranquille et d'un pas assuré, mon cher ami Tailhade, heureux de me revoir aussi.

Je m'appliquai à ne lui pas montrer le visage affligé du bon ami compatissant qui vient constater de lui-même « où ça en est », – et, tout comme si de rien n'était, ignorants de l'heure et du lieu, nous avons devisé de bien des choses tous les deux.

Or Tailhade, qui voyait tout et m'observait de son côté, crut discerner dans mon regard une certaine inquiétude. Il me dit tout à coup :

— Vous me croyez fou, n'est-ce pas ?

— Oh ! répliquai-je pour m'en défendre.

— Eh bien, non, fit-il tristement, ce n'est pas la folie qui m'a conduit ici, mon cher Sacha, c'est la misère. J'étais sans aucune ressource et je ne pouvais plus attendre. J'ai donc cherché à m'en

sortir, et j'ai trouvé la solution ! Le directeur de cet asile est l'un de mes amis intimes et il m'héberge, en somme, aux frais de la commune. Oui, voilà où j'en suis réduit.

Cette navrante confidence, autant que faire se peut, me tranquillisa sur son sort – je respirai, et plongeai mon regard ravi dans l'œil unique de Tailhade – car son autre œil était absent. D'habitude, il était de verre – mais pour se rapprocher davantage physiquement des malheureux déments dont il partageait l'infortune, il l'avait retiré, accentuant ainsi par son orbite vide la désolation sur son visage empreinte.

Hélas ! il ajouta, résumant la situation tragique :

— Le jour, ça va encore et je parviens à m'isoler – ce sont les nuits qui sont affreuses, interminables, dramatiques... de toutes parts, déchirant le silence, je les entends, Sacha, crier de leurs cellules...

Lorsque mourut Laurent Tailhade, Gaston Pawlowski, à l'époque rédacteur en chef de *Comœdia* me téléphona aussitôt.

— Voulez-vous faire la « nécrologique » de Tailhade ? Triste corvée pour un ami, nous sommes d'accord – mais si vous voulez que l'article soit fait selon vos désirs, faites-le vous-même, allez !

Et il avait raison – si peu de gens l'aimaient.

J'ai donc fait cet article avec beaucoup de peine et beaucoup de chagrin.

Or là, s'est présentée une coïncidence extraordinaire.

J'avais écrit :

« Laurent Tailhade aura déchiqueté ses contemporains. »

Ayant écrit « déchiqueté », je me demandai d'abord si ce mot était français, puis s'il n'était pas impropre.

Le Petit Larousse me renseigna au-delà de mes espérances. Cherchez « déchiqueter » et vous lirez ceci : « Découper par taillades. »

Une question se pose – que souvent l'on se pose.

— Si ces gens d'autrefois revenaient aujourd'hui...

Eh ! bien, s'ils revenaient, j'en connais justement quelques-uns aujourd'hui qui tout à coup nous sembleraient bien démodés.

Je n'avais voulu laisser à personne le soin de veiller à ce que les obsèques de Tailhade fussent décentes. Mais Tailhade n'avait pas de tombe, et il fallait attendre trois semaines pour procéder à cette triste cérémonie.

Un journal publia un écho dans lequel il était dit en propres termes que j'avais « le cercueil de Tailhade sur les bras ».

Le soir même, un homme simple, de mine modeste et sympathique, se présenta à ma loge, au théâtre :

— Monsieur, on m'a dit que vous ne saviez où mettre le corps de Laurent Tailhade. Dans notre tombe, il reste une place. – Voulez-vous le déposer auprès de Papa ?

- De Papa ? Mais, monsieur, qui êtes-vous ?
— Je suis le fils de Verlaine.

*

À PROPOS DE MONSIEUR FRANCE

Anatole France déjeunait à la maison, ce jour-là, avec Mme Anatole France que nous continuions d'appeler dans l'intimité « Mademoiselle de Laprévotte ». Elle avait été la dame de compagnie de Mme Arman de Caillavet, puis, à la mort de Mme de Caillavet, elle était devenue la compagne d'Anatole France. Quelques années plus tard, en 1920, il l'avait épousée.



Monsieur France.

C'était une personne modeste et charmante – et qui veillait sur Monsieur France de la façon la plus discrète.

À table, Monsieur France s'étrangla tout à coup. Était-ce en buvant – était-ce en mangeant ? Je ne l'ai pas remarqué – mais, comme il n'y avait pas de poisson ce jour-là, nous étions tranquilles. Il toussait, toussait, et, pour pouvoir tousser à son aise, il avait porté à sa

bouche sa serviette de table. Cette serviette de linon était extrêmement fine et n'était pas volumineuse. Elle n'était guère plus grande qu'un mouchoir. Et c'est parce qu'elle ressemblait à un mouchoir que Monsieur France, après avoir toussé tout ce qu'il avait à tousser, la porta à son nez et se moucha dedans.

Nous avons vu ce geste et, tous, nous avons baissé la tête afin qu'il pût se moucher à son aise. Mais Mademoiselle de Laprévotte qui l'avait vu aussi, bien entendu, en était désolée. Monsieur France, s'étant mouché, introduisit sa serviette dans sa poche-mouchoir et il nous regarda en souriant.

Mademoiselle de Laprévotte, que mon père avait placée auprès de Monsieur France, se pencha vers lui et lui dit :

— C'est votre serviette.

— Comment dites-vous ?

— C'est votre serviette.

— Ma serviette ?... Qu'est-ce qu'elle raconte ?...

Il regarda sur ses genoux, regarda par terre et dit :

— Je n'ai pas de serviette.

— Mais si ! lui dit Mademoiselle de Laprévotte, vous l'avez mise dans votre poche.

— Dans ma poche ?... J'ai mis ma serviette dans ma poche ?... Elle ne sait pas ce qu'elle dit !

Pourtant, il avait porté sa main à sa poche. Il en retira sa serviette, puis il en retira son mouchoir – ?... et c'est alors qu'il nous dit d'une manière ineffable :

— Oh !... Je suis dans un état de confusion... que...

Il hésita un peu, pensa sans doute qu'il était Anatole France, que nous l'aimions tendrement – et il ajouta :

— ... dans un état de confusion... qui va passer !

*

LA FIN DE GEORGES DE PORTO-RICHE

Nous répétions, Yvonne Printemps et moi.

En sortant de la répétition, nous sommes allés le voir tout de suite.

Mme de Porto-Riche, qui nous avait aperçus traversant la cour, est venue nous ouvrir elle-même. Elle nous a fait entrer dans le petit salon et elle nous a dit :

— Attendez un instant, je lui ai fait dire que c'était vous... il va sûrement vous recevoir...

Et elle a ajouté, comme si elle parlait d'un homme en excellente santé :

— Il n'est pas seul en ce moment.

Un instant plus tard, la jeune bonne alsacienne parut, et Mme de Porto-Riche lui demanda :

— Il est seul ?

— Oui, répondit la bonne.

Alors, malgré sa douleur, tout à coup triomphante un peu, elle nous a dit :

— Venez que je vous conduise.



Georges de Porto-Riche.

Dans le couloir, Yvonne Printemps lui a demandé comment elle pouvait tenir encore après tant de jours de veille. Elle s'est retournée et, très simple, elle a eu cette réponse qui a l'air d'un mot de lui :

— C'est l'inquiétude qui me soutient.

Nous sommes entrés.

Il a beaucoup changé. Son ravissant visage s'est encore amenuisé : l'arête du nez est plus apparente et la barbe a poussé un peu. Nous avons tout d'abord l'impression qu'il ne nous reconnaît pas. Il nous parle et nous ne comprenons pas très bien ce qu'il nous dit. Il le répète, et c'est un compliment qu'il fait à Yvonne sur son chapeau.

Mme de Porto-Riche nous conjure de lui demander de bien vouloir manger quelque chose. Alors je le supplie. À tout ce que je propose, il fait « non » de la tête. À certaines choses même, il fait la grimace. Je dis : « De la gelée ? » Alors il fait un geste, il ouvre grands les yeux et

dit :

— Oui, de la gelée.

Nous ne perdons pas une seconde. Nous lui disons que nous revenons dans cinq minutes. Nous descendons très vite, nous sautons en voiture et nous allons directement au Café de Paris. Je demande au maître d'hôtel s'il a de la gelée très fraîche et surtout très pure. Il me répond affirmativement et, pendant que le garçon descend la chercher, je lui dis pour qui est cette gelée – et, pendant deux minutes, nous parlons de Porto-Riche dont il connaît très bien le nom et dont il voit journellement que les journaux signalent l'état alarmant. On apporte la gelée, il l'enveloppe et, quand je veux payer, il me dit : « Non, monsieur, ce sera un petit hommage de M. Barraya. »

Nous retournons à la Mazarine. Il nous attendait – mais il voit approcher sans plaisir le petit pot que je lui tends et la cuillère que je tiens. Mme de Porto-Riche lui demande s'il désire qu'on l'asseye un peu dans son lit. Il ne veut pas. Alors je me penche et, doucement, je lui fais prendre une petite cuillerée de gelée. Il l'avale, s'essuie soigneusement la moustache et nous dit :

— C'est royal.

Il en prend une seconde, mais refuse la troisième. Il la refuse en repoussant la cuillère avec sa main. Nous le supplions de l'accepter, il refuse. Il boit quelques gouttes d'eau de Vichy que je lui tends.

Et, tout à coup, le voilà qui s'anime.

Il rajeunit de pas beaucoup mais de deux jours – et le revoilà comme il était avant-hier. Il complimente de nouveau Yvonne, mais sur sa robe cette fois. Puis, par je ne sais quelle association d'idées, il me demande si je connais le mot d'Edmond About à un ministre de l'époque. Il raconte :

— Le ministre dit à Edmond About : « Fermez les yeux. Qu'est-ce que je vous fais en ce moment ? » Et Edmond About, les yeux fermés, répond : « Officier de la Légion d'honneur. »

Il nous demande aussi si nous connaissons le mot de Sardou à propos du ruban rouge de l'un de ses confrères. Nous connaissons ce mot célèbre et admirable – mais nous disons que nous ne le connaissons pas, et il raconte :

— Le ministre de l'Instruction publique demandait à Sardou s'il devait ou non donner la croix à ce confrère, et Sardou répondit : « Donnez-la-lui, monsieur le ministre, sans quoi il la volerait ! »

Je lui redonne encore à boire, en lui disant :

— Évian ? Vichy ?

Alors il sourit, et me montrant à Yvonne, il dit exquise-ment :

— Désiré...

Pour la troisième fois, Mme de Porto-Riche répète :

— Il n'est plus le même... Regardez le bien que vous lui avez fait !

Et c'est vrai qu'il n'est plus le même. Dès qu'il se sent un peu moins mal, il paraît être beaucoup mieux. En quelques secondes, il revient en arrière de plusieurs semaines et reprend la vie où il l'avait laissée. Son ravissant cerveau marche toujours, bien sûr, et marche vite, mais souvent il n'a pas la force de dire ce que son cerveau pense. C'est qu'ils sont deux maintenant. Son esprit a toujours ses ailes, mais le cœur essoufflé a bien du mal à le suivre. Pourtant, depuis un instant, c'est vrai qu'il va mieux.

Il est beau, distingué – il a l'air d'un seigneur, d'un guerrier de la Renaissance, d'un soldat poète qui s'éteint – et les armes qui sont aux murs ont l'air d'avoir été les siennes.

Nulle mémoire n'est plus émouvante que la sienne. Si vous ne le questionnez pas, si vous ne l'obligez pas à vous parler de choses qui lui sont indifférentes ou bien antipathiques, il ne se souviendra que de choses spirituelles ou jolies. Il me demande :

— Qu'est-ce que vous lisez, en ce moment ?

Je lui réponds que je lis des livres sur la Hollande car nous nous apprêtons à aller passer quelques jours à Harlem.

— Ah ! Oui ! Pour Frans Hals, me dit-il.

Et le voilà parti :

— Frans Hals ! La vieille cour... et les tableaux de lui saccagés pendant la Révolution... Quand vous serez là-bas, je vous écrirai...

Et, comme il se sent mieux vraiment, il ajoute :

—... si je ne suis pas malade à ce moment-là.

Quand il se sent très mal, quand il n'a plus la force de parler, quand ses paupières se ferment, quand sa bouche s'entrouvre et que ses narines s'appliquent aux parois du nez, quand il est Georges de Porto-Riche sur son lit de mort, on se sent envahi par un grand respect, on le regarde s'éteindre en songeant qu'il a quatre-vingt-deux ans bientôt, en songeant qu'on ne peut pas demander l'impossible non plus et que, si sa dernière heure a sonné, il nous faut bien l'admettre et nous incliner devant le Destin.

Mais dès qu'il tourne un peu la tête, dès qu'il soulève ses paupières, dès que d'une main lente et pâle il esquisse ce geste familier de retrousser ses moustaches – car c'est son premier soin dès qu'il se sent moins mal – dès qu'il prononce un mot – alors on n'admet plus que la mort nous le prenne. On se révolte, on est navré – et l'on voudrait tenter l'impossible ! S'il peut penser encore, s'il peut nous dire encore quelques-unes de ces ravissantes choses qui nous rendaient ses entretiens si précieux, alors le cœur chavire et l'on voudrait se jeter à genoux pour le supplier de se laisser soigner. Dès qu'il revient vers nous pour nous parler musique ou peinture, ou pour nous dire un vers qui chante dans sa tête, nous lui offrons de la gelée ou bien un verre de lait – et nous le désolons, et son œil a l'air de nous dire :

— Vous ne pensez donc qu'à manger ?

Il a vécu toute sa vie comme un poète, et nous nous étonnons qu'il ne veuille pas mourir comme un homme. Il est un homme, bien sûr, il le sait bien lui-même, mais il fait tout au monde pour n'y pas penser. Quand il y pense, il a du chagrin – quand on le soigne, il a de la peine.

Il aimerait mieux rester encore, mais comme il ne peut plus rester, il voudrait bien qu'on ne lui gâtât pas sa mort.

Il pense constamment que c'est une minute très importante de sa vie, et il voudrait bien qu'elle soit en harmonie avec toute son existence.

Tout ce qui est matériel lui a toujours déplu. La nourriture, la santé, les questions d'argent, toujours il a voulu mépriser tout cela – et, depuis quatre semaines, on ne lui parle plus, justement, que des choses qui lui sont le plus désagréables. On lui offre des soins qu'il trouve répugnants, et des médecins viennent l'ausculter, le visiter, des médecins soulèvent ses draps, se permettent de le toucher – des hommes !

Et ses dernières heures, ces heures dont chacune est peut-être sa dernière heure, on les lui abîme, on lui gâte le plaisir qu'il aurait à mourir comme il a vécu.

Si ses amis autour de lui, si ceux qui l'aiment et l'admirent dans cette obscurité qu'il exige le questionnaient sur Michelet, sur Hugo, sur Musset, sur lui-même... Comme il aimerait à mourir ainsi...

Car il ne veut pas qu'on ouvre les rideaux, il ne veut pas savoir que la nuit vient... Il semble vouloir prolonger son dernier jour.

Mais, vraiment, comme il est mieux depuis dix minutes ! Il s'anime et, même, voilà qu'il plie sa jambe droite.

Il nous cite un mot ravissant de Dumas fils que, malheureusement, j'ai oublié...

Mais dans la crainte où nous sommes de l'énerver peut-être, nous pensons qu'il est préférable de partir maintenant. Je l'embrasse. Yvonne Printemps lui baise la main. Il nous promet qu'il mangera de sa gelée quand nous serons partis. Sur le pas de la porte, je lui répète encore :

— À demain. Mangez.

Alors, il dit :

— C'est comme un refrain...

Et, chantant ces trois mots, il ajoute :

— À demain, mangez ! Mangez, à demain !

Et, du fond de son oreiller, ayant une fois encore retroussé sa moustache, il nous envoie un baiser...

*

Lorsque Tristan Bernard s'est présenté à l'Académie française, il y a un an de cela, cette candidature a été accueillie dans le monde des lettres et par le public avec la plus charmante sympathie – mais peu de gens l'ont prise au sérieux.

Il obtint deux voix sur trente-neuf votants et personne ne s'en étonna. Non. Personne ne fut surpris ni qu'il n'eût que deux voix, ni qu'il eût deux voix.

Qu'un homme absolument inconnu du public se présente à l'Académie et soit élu, on trouve cela tout naturel, mais on trouve également naturel qu'un écrivain aussi justement célèbre que Tristan Bernard n'obtienne que deux voix sur trente-neuf votants.

Pourquoi trouve-t-on cela naturel ?

Parce que Tristan Bernard est un auteur gai, dont on dit qu'il est humoriste parce qu'il a de l'esprit. Je ne vais pas jusqu'à prétendre qu'il faille n'avoir pas d'esprit pour être académicien, mais cependant nous ne pouvons pas oublier que Piron a dit en passant devant l'Académie :

— Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre !

Un écrivain qui n'a pas d'esprit passe pour spirituel sitôt qu'il cesse d'être triste. Mais un écrivain qui a réellement de l'esprit, dans la vie courante, fait à ses œuvres le plus grand tort.

En France, comme partout ailleurs, il faut être ennuyeux pour être considéré.

Rien n'est plus dangereux que d'avoir de l'esprit. Parce que les mots que l'on fait sont immédiatement propagés et déformés par ceux qui les répètent – parce qu'on vous en attribue qui ne sont pas toujours de la meilleure qualité – et c'est surtout dangereux parce que la familiarité, la cocasserie de certaines reparties finissent par établir de vous un portrait caricatural qui n'est pas du tout ressemblant.



Tristan Bernard.

D'autant moins ressemblant que les mots d'esprit ne sont pas ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit d'un homme vraiment spirituel. J'ai eu la joie de vivre dans l'intimité des hommes les plus fins de notre époque. Eh ! bien, ce qui est ravissant en eux, c'est la manifestation constante de leur intelligence. Après le déjeuner le plus brillant qui soit, il ne s'est peut-être pas dit deux mots qu'on puisse répéter – et cependant chacun des convives a été éblouissant d'esprit.

On cite de Tristan Bernard une dizaine de mots qui, répétés les uns à la suite des autres, sont capables de donner une idée tout à fait inexacte de son caractère. Il y a dans les mots d'esprit quand ils sont rapportés quelque chose de brutal qui ne me plaît guère et, dans les mots qu'on attribue aux gens célèbres, il y a souvent quelque chose de muflé que je déplore vivement.

Ce qui me navre surtout, c'est que les mots répétés des hommes spirituels laissent toujours à supposer qu'ils n'ont pas de cœur. Or, en l'occurrence, c'est un bien grand dommage, car le cœur de Tristan Bernard est certainement aussi grand que son esprit. Tristan Bernard dit et fait continuellement des choses qui témoignent d'un cœur et d'une intelligence inestimables et rares.

En voici un tout petit exemple.

Il est venu me voir avant-hier, pour me raconter le troisième acte d'une pièce de Lope de Vega qu'il avait lue la veille et qu'il trouvait admirable.

Eh ! bien, se déranger, traverser Paris pour venir raconter à un ami le troisième acte d'une pièce écrite en 1632, ce n'est pas un trait d'esprit, mais c'est un trait de caractère singulièrement joli, n'est-ce pas ?

Mais revenons à l'Académie française.

L'un des phénomènes les plus curieux qui soient en art – et particulièrement en art dramatique – est assurément cette sorte de discrédit qui s'attache aux œuvres gaies – quand elles n'ont pas cent ans d'existence.

Il est tout à fait rare, en effet, qu'un auteur comique soit, de son vivant, traité sur le même pied qu'un auteur tragique.

Le comique n'a jamais été en faveur auprès des autorités.

Le temps, je le sais, remet les choses au point et les gens à leur place – mais c'est toujours après s'être fait tirer l'oreille que la Renommée consent à rendre enfin l'hommage que l'on doit à ceux qui possèdent la merveilleuse faculté de nous présenter la vie sous un jour favorable, en nous obligeant à sourire de nos propres malheurs et de tous nos défauts.

N'est-ce point commettre une injustice que de marchander la gloire à ceux qui dispensent la joie, qui provoquent le rire, dissipent les soucis, bafouent les ridicules, chantent l'amour heureux, professent l'indulgence, ne nient pas le bonheur – à ceux enfin dont la fantaisie ne fait de longs détours que pour s'approcher un peu plus de la vérité ?

Vous savez ce que Molière en pensait, n'est-ce pas ? Vous le savez, bien sûr, mais je vais vous le répéter quand même.

Il disait – ou, plutôt, il dit : « Je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche pas de ressemblance ! et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature.

On veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle.

En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter : et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens. »

Eh ! bien, mesdames, mesdemoiselles, messieurs, le jour où Tristan Bernard, auteur de dix livres remarquables et de deux chefs-d'œuvre,

Mémoires d'un jeune homme pauvre et le Mari pacifique – auteur de trente comédies et de plusieurs chefs-d'œuvre comiques : Triplepatte, Daisy, Monsieur Codomat, le Petit Café, l'Anglais tel qu'on le parle – le jour, dis-je, où Tristan Bernard se représentera à l'Académie française, écrivez tous aux trente-neuf immortels que, malgré son esprit éblouissant, vous votez pour lui !

Mon cher Tristan Bernard !

Humoriste ?

Bien sûr.

Mais Mallarmé disait : « Tout écrivain complet aboutit à un humoriste. »

Il le disait dans une lettre que j'ai, là.

Et ce n'est ni Voltaire, ni Renan, ni M. France qui le démentiront.

Mais – à quoi aboutit tout humoriste complet ?

À un philosophe.

Tristan Bernard était précisément un philosophe. Mais d'une espèce rare – et pas prémédité.

Philosophe, il l'est à chaque page, il l'est à chaque mot – dans chacun de ses « mots ».

Philosophe en action – il l'était dans sa vie comme il l'est dans son œuvre ; avec mesure, avec pudeur, avec tendresse – avec tendresse pour les hommes qu'il absout.

Il était le dernier des quatre mousquetaires.

Les quatre mousquetaires, c'étaient Jules Renard, Alfred Capus, mon père et lui.

Les mousquetaires se réunissaient à déjeuner chez mon père deux ou trois fois par semaine – et je laisse à penser ce qu'étaient ces repas – repas que je n'aurais pas manqués pour un empire – repas auxquels Alphonse Allais trouvait toujours son couvert mis.

Le déjeuner des mousquetaires inauguré vers 1895 dura douze ans.

C'était alors des hommes jeunes, Renard avait trente et un ans, mon père trente-cinq, Tristan vingt-neuf.

Ce jeune homme de vingt-neuf ans – voilà cinquante-deux ans que je le connaissais.

C'est lui qui m'avait donné ma première bicyclette – c'est lui, vingt ans plus tard, qui nous avait réconciliés, mon père et moi.

Il brise en s'en allant le lien qui m'attachait encore à cette vie davantage.

C'est bien pour ça que sa vie à lui m'était si chère...

Il y a de cela deux ans.

Il m'avait accueilli ce jour-là plus tendrement encore que de coutume.

Puis, tout aussitôt, prétextant qu'il avait à me montrer quelque chose, il m'avait entraîné dans sa chambre – ne m'avait rien montré et

s'était allongé sur son lit, en me faisant signe de m'asseoir auprès de lui.

Et nous sommes restés ainsi, la main dans la main – sans rien nous dire, pendant dix, douze, quinze minutes peut-être.

Je ne dis pas que nous avons pensé ensemble – car je me suis précisément efforcé de ne prendre à cet égard aucune initiative. Je l'ai suivi comme j'ai pu. À plusieurs reprises, il m'a semblé qu'il cherchait dans mes yeux le regard de mon père. Et dans ses yeux, à lui, dans ses yeux noirs où scintillait l'intelligence, j'ai vu passer l'image aussi d'Allais, les lorgnons de Capus, l'œil de Jules Renard...

Il se souvenait, se souvenait pour son plaisir – et revivait des heures douces de naguère.

Mais voilà que, soudain, passa sur son visage une ombre de tristesse. Il détourna la tête et regarda par la fenêtre assez longtemps. Puis ses yeux se fermèrent, il fit une grimace – et de ses lèvres entrouvertes il laissa tomber ces mots :

— J'en ai assez.

*

CLEMENCEAU

Avant de le connaître, je l'aimais déjà. C'est Mirbeau et c'est Monet qui me l'ont fait aimer – mais ce sont ses ennemis qui m'ont attaché à lui.

Oh ! ses amis en parlaient bien – mais ses ennemis en ont encore bien mieux parlé.

Chez les meilleurs de ses amis, à travers leurs plus grands éloges, j'ai constaté toujours une sorte de petite restriction concernant ses « injustices ». Je dois d'ailleurs ajouter que les exemples qu'ils m'en donnaient me donnaient l'impression d'un homme que ses amis trouvaient un peu trop juste – et c'est cela quelquefois qui leur semblait injuste.

La haine de ses ennemis était extrêmement intéressante à observer, car elle avait tous les caractères d'une passion. Elle comportait elle-même une restriction, et c'était cette restriction qui en faisait justement le prix. Ils disaient – ils le disent encore d'ailleurs :

— Oui, c'est entendu, il a sauvé la France... mais...

Et ils ajoutaient quelque chose, ils pouvaient ajouter quelque chose à cela !

Amis, ennemis, j'ai toujours vu les gens pétrifiés devant lui.

Et quant à ceux qui le détestent, ils en parlent toujours avec une telle animation qu'on le croirait encore vivant – et c'est un grand sujet d'émotion pour ceux qui l'ont aimé.

Il m'a été donné de recevoir plusieurs fois sa visite et j'ai eu avec lui de longs entretiens. J'en conserve un souvenir ineffaçable. Non seulement aucun autre homme politique ne m'a produit semblable impression, mais aucun homme ne peut, dans mon esprit, lui être comparable. Devant Auguste Rodin, on n'en croyait pas ses yeux. Devant Anatole France, on n'en croyait pas ses oreilles. On s'inclinait devant le génie de l'un, et l'intelligence de l'autre vous donnait le vertige. Clemenceau vous donnait de la température.

Nos entretiens que je notais, en rentrant chez moi, le soir même, je ne peux pas tous les publier, mais en voici quelques bribes, telles que, hâtivement, je les ai notées.

I

Je lui avais téléphoné à 2 heures pour lui demander un rendez-vous. Il m'avait fait répondre qu'il m'attendrait toute la journée, que je pouvais venir à n'importe quelle heure.

Je voulais le consulter au sujet des Histoires de France que j'étais en train d'écrire pour le Théâtre Pigalle.

Le valet de chambre me fait entrer dans son bureau, dans cette petite pièce sombre de trois mètres sur quatre, dont la fenêtre donne sur un minuscule jardin. Des livres tout autour de la pièce, et, sur les murs, plusieurs photographies de bas-reliefs et de statues grecques. Son bureau est en forme de fer à cheval. Je crois qu'il est Louis XV et j'ai l'impression qu'il n'est pas bien joli, mais il doit être commode pour lui. Il n'a pas de fauteuil de bureau, il a une chaise, mais il y a trois grands fauteuils très confortables qui attendent les visiteurs probables. Un seul tableau : Don Quichotte et Sancho Pança, par Daumier.

Il entre, cordial, affectueux même, et vraiment prodigieux de verdeur. C'est un chêne. Il n'est pas du tout voûté. Cependant je pense qu'il a dû perdre quelques centimètres de sa taille. Il porte un étrange petit chapeau de feutre et ces fameux gants gris qu'il ne quitte jamais parce qu'il a, dit-on, de l'eczéma aux mains. Son teint est très jaune, mais ce n'est pas le teint jaune de quelqu'un qui est malade. Il a l'air un peu d'un Mongol. D'ailleurs, ses moustaches et ses cheveux ne sont pas blancs encore. Je dis « encore » comme s'il pouvait encore vieillir ! Il donne pourtant l'impression de quelqu'un qui ne vieillira plus. On voit bien qu'il est très vieux, mais il ressemble plutôt à une momie qu'à un vieillard. Il a quatre-vingt-six ans.

Il me dit tout de suite :

— Je suis désolé de ne pas pouvoir aller voir Mariette. Malheureusement, je ne peux plus entendre de loin. J'entends bien encore la musique, mais les paroles, dans un théâtre, ne me

parviennent pas distinctement.

Je lui raconte alors les deux tableaux de ma pièce qui le concernent. Le premier et le dernier. Tout d'abord, il a l'air de ne pas très bien comprendre à quoi je veux en venir, mais sitôt que je lui raconte le second tableau, il comprend le premier, et il les approuve. Il me dit même qu'il est très flatté. Il me le dit si brièvement et si nettement que j'ai l'impression que c'est vrai.

Puis, nous nous mettons à parler longuement de Monet et de son livre qui vient de paraître sur les Nymphéas. Il parle admirablement de Monet, comme en parlait Mirbeau, avec un grand respect – sans aucune familiarité.

Clemenceau sait très bien que l'on peut avoir été le plus intime ami de Monet sans avoir jamais connu ses pensées. Il fallait le prendre comme il était, il fallait se contenter de savoir qu'il vous aimait – mais ce qu'il fallait renoncer à connaître, c'était l'opinion qu'il avait de vous. Il y a des choses que Monet n'a jamais dites – mais comme il ne les a jamais dites à personne, on attachait un très grand prix à cette opinion et l'on s'efforçait de mériter son estime.

La conversation ayant dévié, je lui demande de me dire quelles ont été les grandes dates de sa vie. Il me parle tout de suite de la guerre. Ces heures-là me paraissent avoir effacé toutes les autres. Il me parle de l'Armistice.

— Où vous trouviez-vous quand vous avez appris que l'Allemagne demandait l'armistice ?

— Dans mon bureau, au ministère de la Guerre,

— Comment l'avez-vous appris ? Verbalement ?

— Non, par une dépêche.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Rien.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

Il me regarde. Il hésite – et il me fait l'honneur de me confier :

— J'ai pris ma tête dans mes mains... comme ça... et j'ai pleuré.

Et, les coudes sur la table, il laisse tomber sa rude et lourde tête dans ses mains.

Il en pleurerait encore sans doute, mais une pensée fulgurante lui traverse l'esprit :

— Ah ! le Chemin des Dames...,

Et il part, et pendant dix minutes il m'en parle – et il m'en dit des choses magnifiques, déchirantes.

Puis il se calme. Il se reprend.

— Vous parliez de dates... eh bien ! tenez, il y a une séance historique que je n'oublierai jamais : c'est le jour où ayant décidé l'unité de commandement, je suis venu trouver Pétain avec Foch. Pétain a été admirable. Il m'a dit : « Je ferai tout ce que vous voudrez,

mais laissez-moi à la tête d'un corps d'armée, que je puisse au moins mourir pour mon pays. »

Un instant plus tard, sans transition aucune, il me dit son écœurement de ce qui vient de se passer à la Société des Nations. Il s'écrie :

— Il paraît que M. Stresemann a frappé l'autre jour sur la table... et on a supporté ça, au lieu de...

Imaginez ce que Clemenceau eût de beaucoup préféré qu'on fit à Stresemann, plutôt que de supporter cela !

II

Je l'ai revu tantôt. Nous avons reparlé des mêmes choses : de la guerre, de Monet – et de ma pièce. Il a l'incroyable gentillesse de bien vouloir s'intéresser à ce que je suis en train d'écrire – et, ma foi, j'en ai profité pour lui demander quelques précisions sur sa visite à Monet le jour de l'Armistice. C'est sur cette scène entre eux que j'ai l'intention de terminer *Histoires de France*.

Monet m'avait raconté la chose, mais je voulais l'entendre de sa bouche à lui.

Il m'a dit :

— Oh ! c'est bien simple. Je suis arrivé chez Monet. Il était en train de travailler, naturellement. De temps en temps, je m'échappais du front et, sans rien dire à personne, j'allais passer une heure comme ça, chez lui... avec interdiction de parler de la guerre. J'y allais pour me reposer. Je lui parlais de sa peinture. Il me parlait de ses fleurs. Mais, ce jour-là, quand je l'ai appelé de loin, il a compris à ma voix qu'il s'était passé quelque chose. Sans me dire bonjour, il m'a dit : « Quoi ? » Je lui ai crié : « C'est fini ! » Et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre.

— Et puis ?

— C'est tout. Enfin... heu... quelques mots encore. Je me souviens que je lui ai dit que j'étais bien content qu'il soit français !

— Et, est-ce que ce n'est pas à ce moment-là que vous vous êtes écrié en riant ; « Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire, maintenant ? »

— Ah ! si, c'est vrai... et savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

— Non.

— Il m'a répondu : « Eh ! bien, il va falloir s'occuper tout de suite du monument de Cézanne ! »

J'ai reproduit cette scène exactement, fidèlement, mot pour mot, dans ma pièce – et c'est sans doute la raison pour laquelle certains critiques se sont alors demandé comment l'idée pouvait m'être venue d'un dialogue aussi peu vraisemblable !

Je lui ai demandé un instant plus tard quels étaient les rois de

France qu'il préférerait. Il m'a répondu :

— Aucun.

— Même pas Henri IV ?

— Celui-là moins que les autres. Tous nos malheurs viennent de lui. S'il ne s'était pas converti, il y aurait toujours eu en France une minorité protestante qui aurait constamment rétabli l'équilibre.

Je lui ai demandé brusquement s'il n'avait jamais été de sa vie monarchiste. Il a bondi :

— Monarchiste ! Monarchiste ! Non, mais cette idée de me demander à moi si j'ai été monarchiste !

Il avait bondi, mais il n'avait pas mal pris la chose. Si je n'avais pas été sûr de ses sentiments pour moi, je ne me serais pas permis de lui poser cette question baroque. Il s'était mis dans une espèce de colère gaie, d'ailleurs réjouissante – et il riait en répétant le mot : « Monarchiste, monarchiste ! »

Mais il cessa tout à coup de rire, donna un grand coup sur son bureau, me regarda bien en face, et, d'une voix sourde :

— Non, me dit-il, je ne l'ai jamais été... mais si je devais l'être, c'est maintenant que je le serais !

Puis, il m'a donné cette photographie qu'il avait mise de côté pour moi. Il m'expliqua qu'elle avait été prise à l'époque où il venait d'être blessé par ce Cottin qui avait tenté de le tuer au début de 1918, en lui tirant dans le dos trois balles de revolver. Nous en avons parlé. Je lui ai demandé s'il l'avait vu le lendemain de l'attentat. Il me répondit :

— Non, mais je l'avais vu la veille. Oui, la veille, je l'avais remarqué. Il m'attendait devant ma porte et j'avais observé qu'il avait un drôle d'air. Il a été condamné à mort et j'ai fait commuer sa peine en dix ans de prison. Je ne pouvais vraiment pas faire plus. On n'a jamais fait davantage. Sa mère était venue me voir et m'avait demandé sa grâce en pleurant, sous prétexte que Cottin avait une sœur qui l'aimait beaucoup ! Je lui avais répondu que moi aussi j'avais une sœur qui m'aimait beaucoup. Depuis, il aurait pu venir me voir, mais il n'est jamais venu.

Il ajouta :

— D'ailleurs, il n'était pas complètement responsable, on l'avait poussé à faire ça.

Il ajouta encore :

— Et c'est M. René Renoult qui l'a gracié ! M. René Renoult à qui j'avais donné mon fauteuil au Sénat... et qui l'a gracié sans même m'en informer dès qu'il a été ministre ! Et voilà qu'hier M. Renoult m'a fait dire qu'il serait heureux de me voir parce qu'il m'aime bien. Je lui ai fait dire qu'il reste donc tranquille.

Il voulut bien me demander de revenir bientôt le voir – car il y a une légende Clemenceau qui aime à le représenter comme un homme

bourru et parfois même grossier. Mais ceux qu'il a honorés de son amitié ne doivent manquer aucune occasion de dire combien cet homme rude était courtois, combien même il avait le souci de le paraître, et combien il était sensible.

Lorsque je me levai, il me parla de son beau petit tableau de Daumier.

— C'est le cadeau que m'ont fait mes collaborateurs le jour de l'Armistice. Je le lègue au Louvre.

— Il est admirable.

— Admirable, oui... et regardez le moulin, on dirait, n'est-ce pas, qu'il n'a pas d'ailes?... Eh bien ! il en a... seulement savez-vous pourquoi on ne les voit pas?... C'est parce qu'elles sont en train de tourner !

III

Lorsque j'ai appris par les journaux qu'il allait un peu mieux, que tout danger semblait écarté, je suis allé prendre de ses nouvelles.

Le valet de chambre, à ma grande surprise, me dit qu'il allait avertir tout de suite le Président que j'étais là. Je lui fis alors observer que je n'étais pas venu dans l'intention d'être reçu, mais comme il insistait, je le laissai faire.

Un instant plus tard, Clemenceau me reçut dans sa chambre à coucher. Il était habillé, chaussé, ganté, et il avait son étonnant petit chapeau sur la tête. Assis dans un large fauteuil recouvert d'une housse, il semblait assoupi. Mais sitôt qu'il entendit que j'étais entré, il ouvrit les yeux et me tendit la main. Il n'avait pas du tout changé depuis que je l'avais vu. Sa respiration, pourtant, me parut très courte.

D'ailleurs, il me dit tout de suite qu'il avait bien de la peine à respirer. Puis il me parla de ma pièce. Il se souvenait parfaitement de tout ce que je lui avais raconté et du dialogue entre lui et Monet dont il m'avait fourni les répliques. Je lui dis l'effet que produisait chaque soir « son » entrée en scène au dernier tableau d'Histoires de France – mais je n'ai pas cru devoir lui dire que plus les nouvelles de sa santé étaient alarmantes, plus les applaudissements du public étaient fournis. Et comme il me dit qu'il aimerait bien avoir une photographie de cette scène, je lui demandai pourquoi il ne viendrait pas un soir assister à la représentation. Je savais très bien qu'il ne pouvait même pas en être question. C'est pourquoi justement je le lui demandai.

Il me répondit :

— J'irai peut-être dimanche à la matinée, mais il faut me promettre que vous ne signalerez pas ma présence au public.

Et, comme il insistait sur ce point, je lui dis en souriant :

— Vous craignez donc de ne pas être assez acclamé ?

Et j'eus tout de suite l'impression que j'aurais mieux fait de ne pas lui parler de cela, car cette plaisanterie l'a fait très tristement sourire. Pour l'effacer, je lui ai dit notre émotion, notre émotion à tous, dans Paris, lorsque le bruit se répandit que sa vie était en danger. Je lui dis que la France tremblait de le perdre. Il me regarda d'un œil sceptique, et j'eus la certitude que je venais de mettre le doigt sur la plaie. Le Tigre a besoin de caresses – et je suis sûr qu'il lui serait infiniment doux de se sentir aimé. Car enfin, pourquoi ce grand homme d'État, pourquoi ce vieillard au seuil de son tombeau me reçoit-il ainsi ? Je ne peux tout de même pas m'imaginer qu'il a pour moi de la tendresse. Pourquoi m'a-t-il prié de revenir demain ? Est-ce parce que nous n'avons jamais rien eu de commun, sinon notre amitié profonde pour Monet ? Peut-être. Est-ce parce que je ne lui ai jamais rien demandé ? Plutôt – car il me paraît écœuré d'avoir fait tant d'ingrats !

Après une phrase qu'il m'a dite, lorsque je lui ai baisé la main, pourquoi m'a-t-il embrassé si fort ?

Hélas ! ses heures sont comptées, et le temps qui lui reste à vivre, il le consacre à ceux qui le détestent : il écrit – et il a l'air de leur écrire.

Clemenceau fut maire, député, sénateur, ministre, président du Conseil, il eut entre ses mains les destinées du monde, mais à le voir ainsi au déclin de sa carrière et de sa vie, se dépêchant d'écrire, écrivant, raturant, surchargeant sa copie, donne-t-il l'impression d'un vieil homme politique, d'un chef de gouvernement en exil, d'un monarque déchu ? Non. Franchement non. Il donne l'impression d'un très vieux journaliste qui, de temps à autre, aurait cessé d'être journaliste pour devenir député, ministre, sénateur, président du Conseil.

Lui donna-t-on le pouvoir pour qu'il cessât d'écrire ?

Si Clemenceau était mort en 1917, il eût laissé le souvenir d'un tombeur de ministères, d'un polémiste ardent, d'un faiseur de mots d'esprit d'une violence extrême, mais le Destin voulut qu'en 1917 il fût si bien vivant qu'on mit entre ses mains le sort de l'Europe, et le jour où s'évanouiront les haines que son intransigeance, que son esprit, que ses injustices peut-être même susciterent, il laissera un nom impérissable. S'il faut en croire ses ennemis – et, mon Dieu, je veux bien les croire – ce grand homme n'est pas exempt de tout reproche, et même on entend dire quelquefois que ce qu'il a fait en 1918, un autre l'eût fait à sa place. Je veux bien également l'admettre, mais lorsqu'on a l'honneur de se trouver à cinquante centimètres des yeux de cet homme, on est ému en songeant que c'est lui qui l'a fait.

IV

Lorsque dans cinquante ans, dans cent ans, dans deux cents ans, un

auteur dramatique s'avisera de porter à la scène la figure immortelle de Georges Clemenceau, lorsqu'il aura dévoré les cinq ou six, ou dix meilleurs volumes consacrés à la vie du grand homme d'État, lorsqu'il établira son scénario, lorsqu'il aura montré Clemenceau maire de Montmartre en 1870, à la tribune de la Chambre en 1887, à *L'Aurore*, dans son bureau, pendant l'affaire Dreyfus, puis dans les tranchées de la Grande Guerre à la fin de 1917 – et lorsqu'il lui faudra conclure, la question se posera pour lui de savoir si son dernier tableau, le cinquième, qui se passera en 1918, le jour de l'Armistice, ne devrait pas être plutôt l'avant-dernier, et s'il ne ferait pas bien, en guise de conclusion, d'en ajouter un sixième daté de 1929.

Alors il ira à la Bibliothèque nationale et demandera communication de la collection de deux ou trois grands journaux de l'époque. Il apprendra que dès le mercredi 20 novembre, la vie de Georges Clemenceau était en danger, que le vendredi 22 les médecins perdaient tout espoir de le sauver, et que, dans la nuit du samedi 23 au dimanche 24, celui qu'on appela le Père-la-Victoire rendait le dernier soupir. Alors il lira le récit de sa mort, la courte liste nominale de ceux qui vinrent saluer sa dépouille, puis le départ de son corps en fourgon, dans la nuit – donnant l'impression d'un homme qui tourne le dos à son pays – et il n'en croira pas ses yeux.

Non, il ne s'expliquera pas pourquoi deux ou trois cent mille personnes n'obstruaient pas la rue Franklin cette nuit-là – car nous n'étions pas plus de onze !

Les journaux du 25 le renseigneront mal. Pourtant il n'ignorera plus que Clemenceau, par testament, refusait que ses obsèques fussent nationales.

Il ne comprendra pas.

Dans un grand journal du soir, du même soir, il verra que M. Poincaré, convalescent, et qui n'était point précisément son ami politique le plus cher, avait, parlant de Clemenceau, tracé ces mots émouvants, splendides, péremptoires :

IL A SAUVÉ LA FRANCE

Alors l'auteur dramatique ne comprendra plus du tout.

Mais quand il saura de quelle manière, quelques années plus tard, son monument fut, ou plutôt ne fut pas inauguré, quand il saura qu'on a donné le nom de Clemenceau à un rond-point, à une sorte ; de place, à un endroit enfin qui n'a pas de maisons pour qu'on ne puisse jamais écrire ce nom sur une enveloppe – alors, il commencera à comprendre et il murmura :

— Oui, c'est cela, il vivait à une drôle d'époque... et sous un drôle de régime !

J'avais deux grands amis en province : Octave Mirbeau et Claude Monet.

Ce n'était pas moi qui avais eu l'idée de les appeler ainsi, c'était Mirbeau lui-même. Un jour qu'ils entraient ensemble chez moi, du seuil de la porte, Mirbeau m'avait crié :

« Voici vos deux amis de province ! »

En réalité, ils n'étaient pas de province – mais ils n'habitaient plus Paris, ni l'un ni l'autre.

La tendre amitié que me portaient ces deux hommes remplissait ma vie de joie et de fierté. Je ne me suis jamais consolé de les avoir perdus, et j'en garde un souvenir que personne ni rien ne sauraient effacer. Je les aimais tendrement l'un sans l'autre, et je les adorais ensemble. Tant, et si bien, qu'il m'est difficile de parler de l'un sans tout de suite penser à l'autre. Les visites qu'ils m'ont rendues, leur séjour à la campagne, en Normandie, chez moi, nos longues conversations, sont parmi les souvenirs les plus beaux de ma vie.

Leur amitié réciproque datait de quarante ans et je n'ai jamais rien vu qui m'ait semblé plus beau que leurs yeux quand ils se regardaient.

Un homme de vingt ans qui regarde une femme de vingt ans, c'est ravissant, c'est merveilleux, mais je partage à ce sujet l'opinion de Victor Hugo qui dit que si l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens, dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Oui, lorsque je les avais chez moi tous les deux, il faisait plus clair à la maison.

Souvent, de ma fenêtre, je les ai vus s'éloigner côte à côte et disparaître au fond d'une allée – je les vois, revenant, passant et repassant, silencieux : d'accord. Et je n'oublierai jamais ces deux silhouettes, l'une élégante et si fragile, celle de Mirbeau, l'autre trapue, puissante et souple, celle de Monet. Car ils ne craignaient pas de rester silencieux ensemble. Quarante années d'amitié sans le moindre nuage, jamais, leur en donnaient le droit – et leurs silences étaient d'une éloquence extrême. C'étaient de ces silences plus précieux mille fois que certains bavardages. Certes il est malséant de couper la parole – mais je sais des silences que l'on n'a pas le droit de rompre. Ceux qui s'établissaient entre Mirbeau et Monet étaient de l'espèce la plus rare : Mirbeau d'ordinaire en faisait les frais.

Je rêve d'écrire un livre qui s'appellerait *La Vie exemplaire de Claude Monet*, car il ne me semble pas qu'on puisse imaginer un être plus parfait que lui. Son existence fut pure d'un bout à l'autre. Claude Monet pouvait se vanter de n'avoir jamais fait, ni dans sa vie privée, ni dans son art, une chose qui fût répréhensible. Je dis qu'il pouvait s'en vanter, mais vous pensez bien qu'il ne s'en vantait pas. Monet ne

se vantait de rien.



Claude Monet.

Ce qui différencie cet homme de la plupart des humains que j'ai, jusqu'ici, rencontrés, c'est que les autres vous donnent des conseils, tandis que Claude Monet vous donnait des exemples.

Sa vie, d'ailleurs, était la plus simple du monde. Il regardait, mangeait, fumait, marchait, buvait et écoutait. Le reste du temps, il travaillait. En somme, il ne faisait que deux choses : travailler et vivre. Il avait d'abord travaillé pour vivre, y parvenant à peine, puis il avait ensuite vécu pour travailler.

Il habitait Giverny, l'hiver comme l'été...

Il conservait dans une petite vitrine l'enveloppe d'une lettre qu'il avait un jour reçue de Mallarmé. Mallarmé aimait à faire parfois ses adresses en vers.

Celle-ci est, je crois, la plus jolie de toutes :

Monsieur Monet, que l'hiver ni

L'été sa vision ne leurre,

Habite, en peignant, Giverny

Sis auprès de Vernon, dans l'Eure.

Il habitait Giverny, l'hiver comme l'été, se levait avec le soleil et se couchait en même temps que lui. Il ne fermait ni les persiennes, ni les rideaux des fenêtres de sa chambre, et c'étaient les premiers rayons du soleil qui le réveillaient. Sitôt levé, il mangeait une andouillette

grillée, buvait un verre de vin blanc, allumait une cigarette et allait se mettre au travail. À midi, il était à table. À deux heures, de nouveau il était devant sa toile et, lorsque le soleil disparaissait à l'horizon, il dînait et montait se coucher, car, il le disait lui-même : « Quand le soleil est couché, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? »

Claude Monet ne voyait personne et ne recevait que ses amis très intimes. D'ailleurs, si on était son ami, on était son ami intime. Je n'ai jamais rencontré chez lui que Clemenceau, Octave Mirbeau ou Gustave Geffroy. Il passait pour un ours et je sais que des artistes sont venus de tous les pays du monde pour le voir et qu'ils ne l'ont pas vu. Je sais même que des peintres, par admiration pour lui, vinrent s'installer, louèrent des maisons et même en construisirent tout autour de chez lui, et je sais qu'ils n'ont jamais pu lui parler.

Pourtant, il n'était pas maussade. Et je crois bien, en vérité, que l'espèce de peur respectueuse que les artistes ont eue de lui, avait pour cause, tout d'abord, le droit qu'il avait d'être sévère, et, plus encore, ce goût très prononcé qu'il a toujours eu pour le silence.

Quand on voyait passer Monet sur une route, à l'ombre de son chapeau de paille, sa boîte à couleurs d'une main, sa toile commencée de l'autre, on n'osait pas l'aborder, on n'osait pas lui demander comment il allait, parce qu'on voyait tout de suite qu'il allait bien – et on savait où il allait. Il allait vers le soleil et l'on sentait très bien qu'il fallait les laisser ensemble.

Claude Monet n'avait pas ce qu'on appelle de la conversation. Aux questions les plus importantes qu'on lui posait en art, il répondait par « oui » ou par « non ». On n'avait donc qu'à bien le questionner pour connaître son opinion.

Ses grands yeux profonds étaient d'ailleurs pleins d'ironie – et cette ironie, semblable à celle de Jules Renard, était d'autant plus redoutable qu'elle ne s'exprimait jamais.

C'était un homme qu'il fallait étudier lentement, Monet, et, après un an ou deux d'observation, en mettant bout à bout quelques lambeaux de phrases qui lui avaient échappé, vous parveniez à reconstituer son admirable caractère.

Vous lui parliez. Il vous écoutait. Il ne discutait pas vos opinions – mais quand il ne les partageait pas, il vous riait tout simplement au nez, ce qui était extrêmement troublant.

Mais si Monet n'avait pas de conversation, du moins racontait-il admirablement les choses qu'il avait vues, les mots qu'il avait entendus. Il le faisait au mépris de l'art des préparations, brièvement, presque brutalement, sans jamais viser à l'effet, et vous laissant en outre le soin de tirer vous-même la conclusion logique, morale des faits qu'il rapportait.

Je sais que Claude Monet a vu le jour le 12 novembre et que Rodin

naquit le 14 – à moins que Monet ne soit né le 14 et Rodin, lui, le 12. Mais puisqu'ils aimaient à dire qu'ils étaient nés le même jour, nous n'allons pas les chicaner pour si peu – et pour ne pas défavoriser ni Rodin ni Monet, coupons, si j'ose m'exprimer ainsi, la poire en deux et, nous conformant à leur dire, et pour que leurs deux noms s'immortalisent côte à côte, décrétons désormais qu'ils sont du 13 novembre l'un et l'autre.

Et si je me permets de proposer la chose, c'est que, jadis, ayant eu la joie de déjeuner un jour avec Monet et Rodin, j'ai noté ce dialogue – qui nous a tous émus. C'était au moment où l'on devait passer à table et Rodin s'effaçait devant Claude Monet.

Rodin. – Passe.

Monet. Non, toi.

Rodin. – Tu es le plus vieux.

Monet. – Qu'en sais-tu ?

Rodin. – Je suis de 40.

Monet. – Moi aussi.

Rodin. – De novembre.

Monet. – Moi aussi.

Rodin. – Du 13.

Monet. – Moi aussi.

Et ils sont passés à table bras dessus bras dessous.

Eh ! bien, aujourd'hui, c'est ainsi que je les revois, accolés l'un à l'autre, frères par le génie, jumeaux de par la volonté du Destin, admirables tous deux et de la même taille, avec leurs grandes barbes blanches. Beaux visages sans ombre, au regard pur, qui se souvient.

J'ai noté tout ce qu'il me disait – et voici quelques-unes des notes que j'ai prises.

Il me raconta :

— Un jour, je travaillais au bord d'une route lorsque quelqu'un qui venait dans mon dos s'arrêta derrière moi. C'était un ouvrier légèrement ivre. Il sifflotait. Il resta peut-être un quart d'heure ainsi me regardant faire et sifflotant. L'intérêt qu'il portait à mon travail me touchait, je l'avoue. Mais bientôt je le vis qui s'éloignait en fredonnant :

J'ai du talent,

Mais je suis si modeste

Que mon talent

Ne se voit pas du tout...

Il m'a raconté :

Nous nous baladions souvent sur les routes, Sisley, Renoir, Pissarro et moi, à la recherche d'un motif. Pissarro était juif. C'était le seul parmi nous. À ma connaissance, sa qualité d'israélite ne se manifesta jamais qu'une fois. À la sortie d'un petit bois, nous nous sommes

trouvés soudain tous les quatre devant un paysage si joli que nous avons tous levé les bras au ciel, mais Pissarro nous coupa la parole en s'écriant : « Ah ! non, celui-là est à moi ! ».

J'ai cent lettres de lui qui sont plus belles les unes que les autres. Dans l'une d'elles, il me dit : « Je viens de passer une assez mauvaise période pour mon travail, mais cela va mieux et je reprends bon espoir. »

Il avait quatre-vingt-un ans !

*

MIRBEAU

Ce qui rendait précieuse, inestimable et rare la conversation de Mirbeau, c'était que Mirbeau ne pensait pas tout le temps qu'il était Mirbeau.

Il n'attendait pas d'avoir quelque chose à dire pour parler. Il parlait de tout, s'intéressait à tout et il disait n'importe quoi, comme tout le monde – seulement, ce qu'il disait était mieux que ce que disaient les autres, voilà tout.

Il n'avait pas de méthode et il était le seul à ne pas faire attention à ce qu'il disait. Jamais je n'ai pu lui faire répéter la même chose sur le même sujet. Ses opinions ne changeaient naturellement pas, mais ses formules étaient toujours nouvelles. Il n'avait pas de clichés. Et cette façon involontaire qu'il avait de ne jamais se répéter et de ne jamais se contredire donnait à sa conversation une grâce, une valeur, un intérêt vraiment unique et sans cesse renouvelé.

Lorsqu'on ne le questionnait pas sur des sujets artistiques, quand on lui laissait toute sa liberté, il semblait ne s'intéresser qu'aux choses les plus banales de la vie. Si vous ne lui parliez pas de Rodin, il n'en parlait jamais le premier. Il avait dit, il avait écrit une fois pour toutes ce qu'il pensait de cet homme et il ne pouvait que se répéter, mais, sur le jardinier qui passait, il était intarissable. Là, il était sûr de ne pas se répéter, et il savait qu'il ne dirait pas de ce jardinier-ci ce qu'il avait pensé d'un autre jardinier. Je n'ai jamais observé une honnêteté plus grande que la sienne. Il n'avait ni esprit véritable, ni grande imagination, mais son intelligence suppléait à tout. Il devinait les êtres et les comprenait avec une rapidité prodigieuse. Il signalait les qualités et les défauts d'un homme, et il les présentait tels qu'il les voyait, sans haine, sans indulgence, en une langue admirable, naturelle, rapide et claire. Il constatait la vie et ne la discutait jamais.

Quand on bavardait avec lui, quand on lui disait une chose que l'on croyait être sans réplique, il vous regardait alors fixement et semblait vous avoir mal écouté. Si bien que l'on ne savait pas s'il était

convaincu ou s'il était distrait. Cela ne durait qu'une seconde – et l'on s'apercevait soudain qu'il n'était pas distrait, qu'il n'était pas convaincu et qu'il avait très bien écouté. Car son avis, absolument opposé au vôtre, se formulait de la façon la plus imprévue, en une phrase très courte qui vous surprenait, vous étonnait et ébranlait d'un coup sec votre assertion. À son tour, il attendait une seconde, il avait interverti les rôles, et c'était à vous maintenant de répondre. Mais comme vous n'aviez pas sa rapidité d'expression, comme vous, vous deviez répondre à Mirbeau, vous restiez interdit. Cela lui suffisait. Il vous tenait, et deux minutes plus tard vous étiez de son avis – ou, en tout cas, vous n'étiez plus du vôtre !

Les gens qui le connaissaient peu le connaissaient très mal.

Parce qu'il était très jeune, c'était l'homme le plus redouté, le plus détesté de Paris – plus encore détesté que Laurent Tailhade ou Léon Bloy. Tailhade et Bloy étaient d'admirables pamphlétaires, mais – à très peu d'exceptions près, parmi lesquelles j'avais l'honneur et la joie de me trouver – ils n'étaient que des pamphlétaires, et ne s'occupaient, si j'ose dire, que des gens qu'ils n'aimaient pas. Mirbeau, c'était tout différent : c'était le contraire.

On n'a pas détesté Mirbeau pour le mal qu'il a dit de Bonnat, de Bouguereau ou de Henner – mais pour le bien qu'il a dit de Van Gogh, de Monet et de Cézanne. Si les sculpteurs ne l'ont pas aimé, c'est parce qu'il adorait Rodin, et c'est parce qu'il a compris, révélé Maeterlinck que bien des gens de lettres l'ont haï 25.



Octave Mirbeau.

C'était très important, c'était très bon signe, il y a trente ans, d'être aimé par Mirbeau – mais, dame ! il n'aimait pas beaucoup de monde ; ça lui faisait beaucoup d'ennemis !

À l'époque où l'on se moquait stupidement, ignoblement, de Rodin, que disait Mirbeau ?

Ceci :

« Son génie » ce n'est pas seulement de nous avoir donné d'immortels chefs-d'œuvre : c'est d'avoir fait sculpteur, de la sculpture, c'est-à-dire d'avoir retrouvé un art admirable et qu'on ne connaissait plus. »

Quand Albert Wolff osait écrire, en parlant de Monet, de Pissarro, de Renoir et de Sisley :

« Ces soi-disant artistes s'intitulent les intransigeants, les impressionnistes. Ils prennent des toiles, de la couleur et des brosses, jettent au hasard quelques tons et signent le tout. C'est ainsi qu'à Ville-Evrard des esprits égarés ramassent des cailloux sur le chemin et se figurent avoir trouvé des diamants. »

Oui, quand le célèbre critique Wolff, du Figaro, disait de pareilles âneries et bavait de la sorte sur de grands artistes, il fallait avoir un rude courage pour écrire ainsi que l'a fait Mirbeau :

« Tous les peintres d'aujourd'hui doivent leur palette à Claude Monet. Nul peintre désormais ne pourra s'affranchir des problèmes que Claude Monet a résolus ou posés. L'œuvre de Claude Monet a passé déjà, dans le langage de la peinture, comme l'œuvre d'un écrivain de génie passe dans la langue écrite et l'enrichit à jamais. Et il n'est pas question de peinture claire ou de peinture sombre. Le problème de la lumière est plus vaste que celui de l'éclat. Un Rembrandt qui naîtrait demain devrait de la gratitude à Claude Monet. »

Est-ce que vous ne sentez pas que dans ses phrases passe un vent généreux – dont il me semble bien que nous sommes aujourd'hui sevrés ?

Il y a dans la langue de Mirbeau un rythme que l'on ne découvre chez aucun autre écrivain. Ce rythme lui est absolument personnel – et c'est sa poésie à lui.

Il était excessif ?

Certes, il l'était. Comme il avait raison de l'être ! Les gens trop modérés n'atteignent pas leur but.

Il était excessif dans ses opinions, comme il l'était dans son œuvre. On le lui a reproché. C'est bien cela pourtant qui la rendra durable.

Est-ce un défaut d'être excessif ?

Cervantès et Rabelais ne le sont-ils pas ? et Molière !

Pourquoi n'accorderait-on pas à tous les écrivains ce droit de

dépasser la mesure qu'on accorde aux écrivains comiques ?

Mirbeau est un si bel écrivain qu'il est impossible en le lisant de ne pas constamment s'écrier : « Oh ! quel homme ! » et, quel que soit le ton sur lequel on le dit, cela rend en vérité quelque peu difficile la lecture entreprise. Je sais que, pour ma part, il m'est infiniment agréable de lire chaque page de lui deux fois – la seconde fois je le fais à voix haute.

D'habitude, lorsqu'un livre vous passionne, vous captive ou vous amuse, les personnages seuls et leurs aventures occupent votre pensée car l'auteur est absent pendant tout son volume. Il raconte une histoire, il explique des états d'âme et son opinion à lui n'est pas en Question. Il conserve une neutralité particulière et – bien qu'il soit parfaitement et uniquement responsable des incidents qui surgissent et des faits qui se passent – vous admettez momentanément volontiers qu'il n'y est pour rien. Je ne pense pas que, avec Mirbeau, les choses puissent se passer de la sorte, car sa présence est absolue et constante. À la fin de chaque page, au bout de chaque phrase, Mirbeau est là qui vous regarde.

Lorsque Mirbeau raconte l'histoire d'un pauvre vieux bonhomme qui souffre, je ne me dis pas : « Pauvre vieux bonhomme... » – Non, je me dis : « Pauvre Mirbeau, comme il a dû souffrir en écrivant cela ! »

Et, en effet, Mirbeau portait sur son visage tourmenté les chagrins, les dégoûts et la mort de tous ses personnages.

Mirbeau passait pour un haineux et pourtant ce n'était pas un haineux. C'était un homme plein de tendresse et de bonté pour ceux qui souffrent. Je l'ai connu intimement ; sa douceur était infinie, je le jure – et je suis désolé lorsque j'entends parler de lui si bêtement par tant de gens.

Savez-vous bien pourquoi la plupart des hommes de lettres le détestaient ? C'est parce qu'il méprisait la plupart des hommes de lettres. Flaubert, Henry Becque, Jules Renard et Mirbeau ne pouvaient pas se contenter de sourire et de hausser les épaules devant certains succès qui semblent à tous injustes et risibles – car ils avaient cette faculté de pouvoir s'indigner sans cesse. Celui qui apporte dans son art une formule nouvelle doit avaler bien des couleuvres, avouez-le. Songez à Manet, voyez Degas, pensez à Rodin, regardez Renoir et Claude Monet, que de rancœur et de dédain dans leurs beaux yeux !

Vous savez, n'est-ce pas, que, souvent, dans le monde des lettres, un succès, une élection se fait contre quelqu'un... Oui, c'est pour ennuyer Y... qu'on fait plaisir à X... Ce n'est pas une très jolie coutume, mais c'est la coutume. Eh ! bien, Mirbeau, lui, comme Jules Renard et comme Flaubert, disait ce qu'il pensait, ce que tout le monde pensait de X..., quelque sévère que fût cette opinion, dans le but surtout de faire du bien à Y... et, s'il se battait, ce n'était pas

contre, c'était pour quelqu'un. Moi, je vous en réponds – car il ne me devait rien, je ne lui étais rien et il est venu à moi spontanément et il m'a conseillé, soutenu, aidé, comme Jules Renard et Laurent Tailhade et Marcel Schwob l'ont fait également. Depuis une quinzaine d'années que je fais des pièces, puis-je n'être pas frappé de ce fait évident que les seuls êtres qui m'aient réellement prêté leur appui soient justement ceux-là dont la réputation de « méchanceté » fut si grande ? Ceux, au contraire, qui passent pour être « bons » et qui étaient bien mieux placés encore pour me faciliter les choses n'ont rien fait pour moi – ce qui n'est pas évidemment bien grave – mais n'ont également rien fait pour personne, jamais – ce qui finit par être assez grave à la fin. Tandis que Mirbeau, vieux, malade, se dérangeait pour un jeune homme, se battait en duel pour une idée, luttait pour Rodin, défendait Cézanne et chantait Monet – et franchement, voyons, c'est tout de même un peu plus respectable que de manigancer pour avoir la rosette ou quelque présidence passagère.

J'ai lu l'autre jour vingt lignes de critique consacrée à ce dernier livre de lui et je rageais en les lisant, ces lignes, car je songeais que ce jeune homme ou ce vieillard ne les aurait certes pas écrites si Mirbeau avait été vivant. Combien en ai-je vu qui l'appelaient « maître » et qui tremblaient devant lui – et qui ne le lui pardonnent pas !

Mirbeau était un grand monsieur et ce sera un grand homme quand tous les hommes de sa génération seront morts.

Il ne fabriquait pas ses romans, bien sûr, il ne les composait pas selon les règles accoutumées. Son art lui était extrêmement personnel. Il avait presque horreur de la littérature. Tout ce qui est factice lui était odieux parce qu'il ne comprenait pas que le mensonge le plus joli du monde pût prendre – ne fût-ce que pendant une heure – la place d'une vérité.

On lui a souvent reproché d'exagérer les choses et de les présenter sous un jour volontairement navrant.

Eh ! bien, et Molière ?

L'exactitude est-elle son plus grand souci ? Ne déforme-t-il pas les choses ?

Pourquoi ne pas laisser à la science cette magnifique et constante préoccupation ?

Pourquoi réclamez-vous l'exactitude à certains et pas à d'autres ?

Pourquoi dites-vous que Georges Dandin est un chef-d'œuvre ?

Pourquoi n'accordez-vous à tous les écrivains cette liberté que vous accordez volontiers aux auteurs comiques ?

Vous croyez peut-être qu'un auteur comique n'est pas sérieux ?

Vous croyez peut-être que Molière « s'amusait » plus que Racine en écrivant ?

Quelle drôle d'idée !

À PROPOS DE CLAUDE MONET

Monet dînait chez moi. Nous étions tous les deux dans le salon – et il y avait, par terre, alignés, une douzaine de tableaux, les uns derrière les autres et qui se trouvaient être tous de dos. J'ai toujours eu des tableaux rangés ainsi chez moi – en attendant leur place.

Monet m'a demandé ce qu'étaient ces tableaux et, un par un, je les lui ai montrés. Il y avait entre autres, deux Bonnard, trois Vuillard, un Roussel et un Pissarro. À chaque tableau, Monet donnait son impression. Il disait :

— Ravissant... j'aime encore mieux celui-là... Voici le plus joli de tous...

Or, parmi ces tableaux, s'était glissée une petite toile que j'avais faite – pour m'amuser – et qui représentait des branches de prunus dans un vase chinois. Je ne l'avais pas signée bien entendu ! Je retournai le petit tableau – et le lui montrai sans rien dire. Alors il fronça les sourcils, se pencha vers la chose et dit :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Et il répétait :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Non mais, qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce que ça veut dire... ? Qu'est-ce que ça signifie ?... Ce n'est pas sérieux ?... Ce n'est pas sérieux voyons, qui a fait ça ?...

Je répondis :

— C'est moi...

Monet devint extrêmement grave et il me dit le plus sérieusement du monde :

— Ah ! Sacha, je n'aime pas ce que vous venez de me faire... Je vous ai peut-être causé de la peine... Vous m'avez obligé à vous donner mon opinion sur une œuvre de vous – et c'est très mal de votre part : vous m'avez pris en traître.

Et je vis que Monet était sincèrement désolé. Je tentai de lui expliquer que je n'attachais aucune importance à ma peinture – il me coupa la parole :

— Vous, c'est possible, mais moi je ne plaisante pas avec le travail.

Une heure plus tard, il ne s'en était pas encore remis.

C'est pour cette raison, c'est pour effacer le chagrin qu'il croyait m'avoir fait, qu'il consentit à poser pour moi et que j'ai pu faire son portrait. C'est un tableau très grand. Il y a Monet avec sa palette et son pinceau. Il me regarde. Il est dans un coin du tableau – et tout le reste du tableau est comme une immense toile blanche comme si Monet allait commencer un chef-d'œuvre...

Quand nous arrivions chez Monet, Mirbeau et moi, nous le trouvions généralement au travail, dehors – c'était l'époque des nymphéas. Nous frappions contre le cadre de la toile. Il disait :

— Qui est là ?

— Mirbeau, Sacha.

— Alors, entrez.

Je suis un des seuls qui l'aient vu travailler. Et quand je l'ai cinématographié, il n'a pas cessé un instant d'être furieux.

J'avais une propriété à Jumièges – tout près de Vernon. Monet y venait souvent. Nous regardions le paysage ensemble. Il me voyait cligner des yeux et, un jour, n'y tenant plus, il me dit :

— Ce que vous m'agacez quand vous faites cela ! Il faut tout dévorer des yeux.

Et c'est vrai. Ce n'est pas très honnête de faire cela : on fait de l'œil. Tandis que Monet dévorait la nature, les objets. Il voulait toujours plus de lumière, les lampes n'étaient jamais assez fortes.

Une fois, il m'a donné ce conseil étonnant :

— Quand vous avez trop regardé, quand vous voulez mettre en place certains points... une fois que vous avez bien regardé encore votre paysage, baissez-vous – et regardez entre vos jambes.

Et ce magnifique vieillard de soixante-dix ans, avec une souplesse extraordinaire, s'est baissé pour me donner l'exemple !

Monet m'a raconté un jour :

— Van Gogh a fait un admirable portrait du père Tanguy. Le père Tanguy était marchand de couleurs, rue des Martyrs. Sa boutique était tout à fait minuscule et sa vitrine si petite qu'on ne pouvait y montrer qu'un tableau à la fois. C'est là que nous avons commencé, chacun de nous, à exposer nos toiles. Le lundi, Sisley, le mardi, Renoir, le mercredi, Pissarro, moi le jeudi, le vendredi, Bazille, et le samedi Jongkind. C'est donc ainsi que chacun à son tour nous passions toute une journée dans la boutique du père Tanguy.

Un jeudi, je bavardais avec lui sur le pas de sa porte, quand il me désigna du doigt un vieux petit monsieur, portant collier de barbe blanche, important, chapeau haut de forme, qui descendait à petits pas la rue. C'était Daumier – que je n'avais jamais vu. Je l'admirais passionnément et mon cœur battait fort à la pensée qu'il allait peut-être s'arrêter devant ma toile. Prudemment, nous rentrâmes dans la boutique, Tanguy et moi, et, au travers des rideaux de lustrine que j'écartai un peu, je guettai le grand homme. Il s'arrêta, considéra ma toile, hocha la tête, fit la moue, haussa l'une de ses épaules – et s'en alla.

M'ayant raconté cela Claude Monet me regarda fixement et, gravement me confia :

— Ç'a été le plus grand chagrin de ma vie.

Il m'a raconté qu'il se trouvait un jour au Havre avec Courbet dont il venait de faire la connaissance – et il me dit :

— Courbet apprenant qu'Alexandre Dumas père est au Havre, nous nous mettons à sa recherche. On nous indique son adresse. Il est midi. Nous sonnons à sa porte. Une femme d'une cinquantaine d'années vient nous ouvrir. Courbet lui dit son nom. Un instant plus tard, nous entendons un formidable « Qu'il entre ! » – et nous entrons dans une salle à manger où Dumas est en train de dévorer un gigot en compagnie des trois filles de la femme qui nous avait ouvert la porte. Il est en chemise et les trois filles qui l'entourent sont si peu vêtues que l'on voit leurs seins. Dumas se lève et dit : « Mon vieux Courbet ! » Courbet lui répondit : « Mon vieux Dumas ! » et ils s'embrassent... Ils se voyaient pour la première fois !

*

LE « JOURNAL » DE JULES RENARD

Enfin !

Le Journal de Renard vient de paraître en librairie.

Oui, j'entends bien – et l'édition de François Bernouard, naguère, nous l'avait révélé. Mais c'était une édition de luxe, dispendieuse, et d'ailleurs introuvable. Oui, le Journal était imprimé : il s'agissait de le faire paraître.

Que la NRF soit bénie !

Le voilà donc ce gros volume compact de 861 pages sans marges que j'attendais, que j'espérais depuis dix ans !

On va enfin pouvoir l'offrir à ceux qu'on aime – et le faire parvenir de force à ceux qu'on n'aime pas.

Personne n'aura plus d'excuse à présent. Il va falloir le lire – et il va falloir en parler.

On ne dira jamais assez combien ce livre est admirable.

On ne dira jamais assez combien cette « conspiration du silence » ourdie contre lui est un véritable crime.

J'ai lu les cinq ou six articles qui lui ont été parcimonieusement consacrés dans la presse. Léon Daudet, très bien, naturellement. Souday, pas mal. Maurois, parfait. Mais certains autres : pitoyables, mesquins – pions !

Ah ! que Vauvenargues avait raison quand il écrivait que c'est une grande preuve de médiocrité que d'admirer toujours modérément.

Et tous ceux qui auraient dû en parler, qui devraient en parler souvent, pourquoi se taisent-ils ?

La crainte de se tromper ?

J'ose à peine l'espérer.

Et ce qui doit les paralyser, c'est que le Journal de Renard est un chef-d'œuvre évident, et que, de ce fait – de ce fait si rare ! – il échappe à la critique. Ça ne se critique pas, un chef-d'œuvre. Ça ne se discute pas. C'est à prendre ou à laisser. Alors, ils le laissent. Ils le laissent parce qu'ils ne savent pas par quel bout le prendre.



Jules Renard.

Chez Renard, comment voulez-vous trouver le défaut de la cuirasse – c'est un homme tout nu !

Ceux qui l'ont critiqué, que lui reprochent-ils ?

Ce qu'ils reprochent d'ordinaire aux autres : de n'être pas différents de ce qu'ils sont !

Non, ils ne veulent pas que Jules Renard soit comme il est. Ils ne le voient pas comme ça !

Malgré toutes les erreurs commises depuis que des hommes se sont arrogé le droit – le droit, encore, passons – mais le pouvoir de juger infailliblement les œuvres des artistes, les critiques continuent à ne jamais se satisfaire de nos travaux. Ils nous refont nos pièces ou nos livres et ils nous supplient de leur « donner » bientôt l'œuvre parfaite qu'ils attendent de nous, et qui durera ! Car non seulement ils savent ce que c'est qu'une œuvre parfaite, mais ils peuvent en outre vous décerner pour elle un brevet de longue vie.

Pourquoi ne l'ont-ils pas décerné à Stendhal quand il se posait

l'angoissante question, en ces termes d'une émouvante actualité : « J'ai pris un billet à une loterie dont le gros lot se réduit à ceci : "être lu en 1935 !" ». »

C'est l'année où jamais d'aller déposer quelques fleurs sur sa tombe désolée en lui disant qu'il a gagné le gros lot.

L'un d'eux déclare que : « La réputation de Jules Renard fut essentiellement une réputation de chapelle. »

De combien de grands hommes ne l'a-t-on pas dit !

Un autre s'écrie que dans ce livre on trouve « du bon et du très mauvais ».

Pourquoi du bon et du très mauvais ? Pourquoi pour lui le bon n'est-il que bon, quand le mauvais est très mauvais ?

Ah ! Que Vauvenargues avait raison...

Non, ce n'est pas du bon et du mauvais qu'on trouve dans ce livre. Et ce n'est pas cela qu'il faut dire quand on veut être juste. Ce n'est même pas suffisant de dire qu'on y trouve de tout. En vérité, on y trouve tout. Tout ce que le cœur d'un homme peut contenir de grandeur et de bassesse, de haine et d'amour. C'est l'aveu constant, renouvelé de l'incertitude. C'est la contradiction du cœur et de l'esprit. C'est le reflet d'une âme en peine. C'est le témoignage d'une scrupuleuse honnêteté littéraire. C'est un ardent désir de dire la vérité au jour le jour. C'est le cœur mis à nu d'un humoriste-né. C'est une déclaration d'amour à la nature et qu'il lui fait à mots couverts.

Cruel, il l'est souvent – injuste, il l'est parfois – mais il en est toujours le premier informé.

C'est l'homme qui a décidé de dire ce qu'il pensait. Il peut lui arriver de regretter de penser ce qu'il pense, mais il ne peut pas le garder pour soi – surtout si c'est cruel, ou bien si c'est injuste. Et c'est pour sa punition qu'il le note. Et comme il sait qu'il est sensible et qu'il est bon, il doit se dire, en le notant : « Ils verront ainsi les pensées abominables qu'un brave homme peut avoir – et ils se reconnaîtront ! »

Telle réflexion de lui vous paraît sujette à caution ?

Et à lui, donc !

Quelques pages plus loin, – il dira le contraire, allez, n'ayez pas peur. Vous ne le prendrez pas en faute.

Mais pourtant soyons justes : je dois convenir qu'il faut peut-être avoir connu Renard pour apprécier pleinement les beautés de son œuvre, et même pour saisir le sens exact de ces répliques hâtivement transcrites, de ces réflexions brièvement notées.

J'en ai fait vingt fois, cent fois l'expérience. Je ne cesse de lire à mes amis certaines de ces pages plus particulièrement aimées – et lorsque je m'applique à imiter, non pas la voix de Renard, qui n'avait rien de singulier, mais son ton, sa manière, l'effet produit sur ceux qui

m'écoutent est mille fois plus vif et beaucoup plus profond. Car il est essentiel de ne pas oublier que Renard, avant tout – ou plutôt, après tout – était un humoriste.

Oui, oh ! mais, attention – n'allez pas mal prendre ce mot ; Entendez-le comme il l'entend.

Voici ce qu'il en dit, peu de jours avant de mourir :

Humour : pudeur, jeu d'esprit. C'est la propreté morale et quotidienne de l'esprit. Je me fais une haute idée morale et littéraire de l'humour. L'imagination égare. La sensibilité affadit. L'humour, c'est, en somme, la raison. L'homme régularisé.

Donc, il reste encore à faire un livre avec ce livre. Et je suis convaincu que l'on pourrait, en une prochaine édition, établir certaines différences typographiques entre les réflexions personnelles de Renard et celles qu'il notait pour les avoir imaginées ou entendues.

Il se crée, dans l'esprit du lecteur non averti, de perpétuelles confusions qui sont détestables. Il attribue à Renard des observations dont celui-ci n'avait pris note que parce qu'il les trouvait risibles.

Certains éclaircissements sont nécessaires, et ce que Renard n'eût point manqué de faire s'il avait publié lui-même son Journal, un ami très intime à lui – je ne vois que Tristan Bernard – pourrait en être chargé.

Mais, tel quel, nous nous trouvons en présence d'un livre exceptionnel.

À ma connaissance, il n'en existe pas qui lui soit comparable – ni les Confessions de Jean-Jacques, ni les Cahiers intimes de Balzac, ni les Choses vues de Victor Hugo, ni les Aveux de Baudelaire, ni les Mémoires de celui-ci, ni les Souvenirs de celui-là. C'est autre chose que tout cela. Ça ne remplace rien, ça ne prend la place de personne – mais ça remet bien des personnes, bien des choses à leur place – et ça trouve sa place inoccupée encore, et parmi les plus grands. On pouvait s'en passer, puisqu'on s'en passait bien – on ne pourra plus s'en passer maintenant.

*

ALPHONSE ALLAIS

Ce m'est une bien grande joie de vous parler d'Alphonse Allais, parce que non seulement j'adore Alphonse Allais, son œuvre et son esprit, mais aussi parce que ce fut l'un de mes amis les plus chers. Mais je dois ajouter que pour ces deux raisons ce n'est pas sans émotion que je vais vous parler de lui ; car si je ne parviens pas à vous le faire aimer un peu ou bien à vous le faire aimer davantage, je serai désolé.

S'il faut en croire sa réputation Alphonse Allais serait un écrivain

plein de verve et de gaieté, à l'esprit très original, très pince-sans-rire. C'est d'ailleurs vrai, mais ce n'est pas suffisant. Pince-sans-rire, il l'était, plein de verve et de gaieté, oui si l'on veut, mais il était bien autre chose encore – et il était bien mieux que cela.

Il était un des hommes les plus intelligents et les meilleurs qu'il m'ait été donné de rencontrer – et j'ai eu le bonheur de connaître les hommes les plus remarquables de notre époque.

Le teint fleuri, l'air d'un Anglais, une démarche souple et de larges épaules, un visage allongé, des cheveux blonds qui commençaient à grisonner, de belles mains et le regard humide et tendre, un peu lointain des gens qui boivent – tel m'apparut Allais lorsque j'étais enfant.

Mais, tout de suite, je veux m'expliquer sur ce point délicat. Si je dis qu'il avait ce doux regard particulier des gens qui boivent, si je me suis permis d'y faire allusion, c'est bien pour la raison que d'autres en ont parlé. Et je veux mettre au point précisément la chose. Allais n'était pas ivre, il ne l'était jamais – mais il semblait toujours n'être pas dégrisé.

Du moins, pas tout à fait.

Et cet état second lui convenait si bien qu'il parvenait à s'y fixer. Il y trouvait son équilibre – et s'y tenait en équilibre.

Pensait-il que l'excès en tout est un défaut – et qu'il est excessif de ne pas boire assez, comme il est excessif aussi de boire trop ?

Je n'en serais pas surpris – et, cet état second devenu désormais son véritable état normal, il regardait la vie avec indulgence et malice.

Il regarda la mort de la même manière.

Atteint d'une phlébite et cloué dans son lit depuis bientôt huit jours, avec interdiction, bien entendu, formelle, de boire une goutte d'alcool et de mettre le pied par terre, il se leva pourtant.

Pourquoi se leva-t-il ?

Parce qu'il se sentait mal, au plus mal ce soir-là.

Il avait son idée.

Il sortit, et s'en alla clopin-clopant – mais pas bien loin – jusqu'au café.

Il y resta le temps – dirai-je nécessaire.

Et, deux heures plus tard, Alphonse Allais mourait dans son état normal : remis en équilibre et pour l'éternité.

« Très beau, après sa mort, nous dit Jules Renard, avec sa figure anglaise, fine, noble. »

Oui, très beau – et souriant tandis que, tous, nous sanglotions autour de lui.

« Né natif d'Honfleur », comme il aimait à dire, Allais mourut à Paris, le 16 octobre 1905, à l'Hôtel Britannia, rue d'Amsterdam.

Il avait cinquante et un ans.

Sa vie n'a pas été heureuse.

Peut-être, un jour – plus tard – on la racontera.

Sa femme était jolie, séduisante et fine. Elle lui donna une petite fille qu'il adora – et je l'ai vu, pendant des heures et des heures, penché sur son berceau, la regardant dormir.

Il était, dans l'intimité, silencieux, réfléchi ; parfois mélancolique et tendre avec une extrême pudeur – tout cela sans cependant jamais cesser d'être en un état constant d'humeur, et n'abdiquant en aucune circonstance cette manière de s'exprimer qui n'était véritablement qu'à lui seul.

C'était l'esprit le plus indépendant qui fût. Aucune considération ne pouvait intervenir entre le monde et lui.

Il était libre, absolument.

Sa situation d'écrivain était à peu près nulle. Il n'avait pas de Passé, se savait sans avenir, vivait au jour le jour – ou, plus exactement, mourait au jour le jour ! – ne désirait rien et pouvait hardiment plaisanter les travers de chacun sans qu'il eût à redouter qu'on lui rendît la pareille. Je dois ajouter qu'une délicatesse infinie le préservait de tout excès dans cette voie.

Était-il donc invulnérable ? Non, et ses amis auraient pu le taquiner sur la boisson – car, hélas ! il buvait. Mais tous ils savaient bien qu'il en mourrait un jour.

Il n'en est pas mort tout à fait involontairement, car il lui restait pour toute fortune 17 francs ce jour-là. Je le sais bien, hélas ! puisqu'il m'a été donné d'entrer dans sa chambre une heure ou deux après sa mort.

Peu d'hommes furent pleurés par leurs amis comme le fut Alphonse Allais par les siens.

Était-il supérieur à son œuvre ? À mon sens, il l'était indiscutablement – mais il ne faudrait pas en profiter pour parler de son œuvre avec cette sympathie un peu méprisante qu'on adopte en général à l'égard des humoristes.

Humoriste, il l'était, mais derrière son humour se dissimulait un don d'observation extrêmement aigu et au-dessus de son humour, il y avait sa langue : Alphonse Allais était un grand écrivain – c'est Jules Renard qui l'a dit, c'est lui le premier qui l'a dit – et Jules Renard s'y connaissait.

À part deux comédies qui sont mieux que spirituelles et qu'il écrivit en collaboration l'une avec Alfred Capus, l'autre avec Tristan Bernard – Alphonse Allais ne fit que des contes assez brefs qu'il faisait paraître dans les journaux. Chaque année, il les réunissait en volume.

Ils ne sont pas tous de la même qualité – car il était paresseux et il les faisait souvent à contrecœur, mais, chose extrêmement curieuse et probablement unique, ce sont ses contes les moins réussis qui sont les

meilleurs.

Comprenez-moi.

Il avait pris l'habitude de publier chaque semaine un conte humoristique, une invention nouvelle, en un mot, une histoire.

Il en avait trouvé de prodigieusement cocasses, comme l'invention des glaçouillottes destinées à prendre pendant l'été la place des bouillottes dans les chemins de fer – mais c'est quand il ne trouvait rien qu'il devenait alors admirable et unique. Quand il trouvait, c'était très drôle et il était alors l'égal de Mark Twain, le grand humoriste américain, mais quand il n'avait rien trouvé et qu'il lui fallait cependant couvrir de son écriture légère cinq ou six feuilles de papier, il égalait alors les écrivains les plus originaux, les plus purs, les plus exquis, les plus spirituels, les plus admirables de notre époque.

Certaines phrases d'Allais sont de véritables chefs-d'œuvre. Lisez ses livres et relisez-les à vos amis, à ceux que vous aimez, vous passerez des moments charmants et vous vous apercevrez que certaines façons qu'il a de s'exprimer se graveront dans votre mémoire et je suis sûr que vous en ferez votre profit, car il y a dans son œuvre un optimisme, une bonté – en un mot : une tournure d'esprit tout à fait rare et qui ne peut que vous être profitable, car c'est un grand bienfait que l'humour.

Jules Renard, dans l'admirable Journal de sa vie, parle souvent d'Alphonse Allais. Il cite des phrases de lui qui lui ont plu. Celle-ci, par exemple :

« La nuit tombait, je me penchai pour la ramasser. »

Il raconte sa présentation à Alphonse Allais. Il lui dit :

— Monsieur Allais, je suis enchanté de vous connaître, j'ai lu un livre bien amusant de vous.

Allais, flegmatique, lui répond :

— C'est un chef-d'œuvre, monsieur.

Il raconte devant Alphonse Allais que certains poissons vivent à de telles profondeurs que la lumière ne pénètre pas jusqu'à eux.

— Et même, dit Allais, il leur pousse des visières vertes, un bâton et une nageoire, une besace sur le dos et ils sont conduits par des petits chiens de mer.

D'ailleurs, Jules Renard, parlant d'Alphonse Allais, écrit ceci :

« J'ai lu du Mark Twain hier pour la première fois, cela me paraît fort inférieur à ce qu'écrit notre Allais. »

Un jour, au restaurant, Alphonse Allais dit au garçon qui lui offrait des pommes nouvelles :

— Il n'y a rien de nouveau, mon ami, sous le soleil.

Dialogue entre Jules Renard et Alphonse Allais :

— Quand je pense, mon pauvre Allais, que tu mourras avant moi.

— Tu es sûr ?

- Autant qu'on peut l'être.
- Et tu me survivras de combien ?
- Qu'importe puisque tu ne le sauras pas.
- Combien d'années ai-je encore à vivre ?
- Une huitaine.
- En effet, dit Allais, je me sens des forces pour aller jusque-là.

Il n'y a pas de « procédé » Alphonse Allais, mais il n'est pas mauvais que ceux qui l'ont connu indiquent sa « manière » à ceux qui le liront.

Il ne se départissait jamais d'un imperturbable sérieux, paraissant pénétré toujours de son sujet. Quand il montait le ton, il simulait alors l'impatience, et parfois la mauvaise humeur contenue.

Certains diront : blagueur à froid.

Oui, si l'on veut – mais pourtant ce n'était pas cela. Il y avait le choix des mots, la qualité toujours – et, pour tout dire, la manière.

Cette manière, nous la trouvons aussi dans des lettres de lui. Dans celle-ci, par exemple – lettre qu'il m'adressait naguère et qui est bien le prototype de la lettre inutile aux yeux des gens qu'on n'aime pas à fréquenter :

Cher jeune et généreux Sacha,

Je profite de ce que c'est aujourd'hui la veille du 14 Juillet, jour où je pourrai me lever un peu plus tard que de coutume, circonstance qui m'autorise à un léger surmenage actuel, pour vous adresser les communications suivantes :

Comment allez-vous ?

Et votre digne père, comment est-ce qu'il se porte également ?

Et votre mauvais sujet de chauffeur de frère ?

Sans oublier vos petites chéries dont la santé, je l'espère, se maintient.

Abstraction faite de quelques thermomètres démentiels, nos parages se maintiennent en de douces flottaisons et l'ambiance est flatteuse.

Jamais nous n'avons été moins fixés sur l'avenir qu'en les temps présents.

Peut-être une plage belge en août, après quoi apparition chez ces crapules de Vernou – chez les Capus – d'où rappliquage vers ton azur, ô Méditerranée.

Car, j'ai grand-peur de cette année, nibhonfleuriser, rapport à la plus vomitoire des sœurs qui n'en va pas décaler.

Il y aurait bien la ressource de s'amener froidement au Breuil, chez votre père, et de n'en sortir, longtemps après, que chassé par les défauts de la toiture laissant filtrer le dégel.

Évidemment, évidemment, mais de quoi qu'on aurait l'air aux yeux des gens du pays ?

Voilà, mon pauvre Sacha, où nous en sommes, en plein XIX^e siècle !

Sous peu, je vous en dirai beaucoup plus long.

Ma santé ne laisse aucune inquiétude à mes proches, et, de leur côté, mes proches se portent infiniment mieux les uns que les autres ou – localisons – l'une que l'autre, ce qui n'est pas peu dire.

Serrez pour moi, autour de vous, mille mains dont, mon ami Sacha, les vôtres.

A.A.

Or, sa façon de s'exprimer, lorsque nous la retrouvons dans ses contes, nous en éprouvons une véritable joie qu'il nous serait doux de partager avec ceux qui ne l'ont pas connu.

À vrai dire, nous rions nous aussi de ses inventions cocasses, ingénieuses – mais nous devons avouer que ses contes les plus réussis ne sont pas pour nous les plus délectables.

J'entends par là qu'il lui arrivait souvent de commencer l'un d'eux sans en avoir encore trouvé le sujet – et c'est alors que son esprit faisait merveille.

Il avait du génie pour « tirer à la ligne » et ses « renvois » au bas des pages sont bien, avec ses parenthèses, des chefs-d'œuvre.

Et je lui passe la parole à ce sujet.

Il écrit :

« Chaque jour que Dieu fait... »

Et aussitôt, il ajoute :

(Et il en fait, le bougre !)

Il écrit :

« Ceci se passait en... »

Sans tarder davantage, il ouvre une parenthèse :

(Et c'était à l'époque où le petit Isidore Cohen ne se doutait pas qu'un jour il s'appellerait Isidore de Lara.)

Il écrit :

« Des réflexions ingénieuses et bien personnelles me sont suggérées par une lettre que j'ai reçue la semaine dernière et dont j'ai tenu à constater la parfaite exactitude des faits qui s'y trouvent énoncés. »

Et, entre parenthèses, il ajoute :

(Ça m'étonnerait bien que cette dernière phrase fût française.)

Parfois, quand il lui arrivait d'écrire des phrases biscornues dans le genre de celle que je viens de citer, il les attribuait froidement à M. Paul Leroy-Beaulieu, célèbre économiste. Mais il ne se contentait pas de les lui attribuer, il y ajoutait : (sic).

Et je me suis laissé dire que M. Paul Leroy-Beaulieu lui reprochait ce « sic » assez amèrement.

Il parle :

«... de la croissante stupeur de ces Messieurs des Contributions

Indirectes. Et de ceux, plus mélancoliques, des Postes et Télégraphes. »

Puis, entre parenthèses, il ajoute :

(Les commis des Postes et des Télégraphes jouissent tous en province d'une forte mélancolie.)

Il juge utile enfin d'adjoindre à cette déclaration ce « renvoi » au bas de la page :

« Pline le Jeune a, voici quelques siècles, fait cette remarque ; animal triste post coitum, ce qui veut dire : le commis des postes est un animal triste. »

Il écrit :

« Rien de contagieux comme l'exemple ! »

Et il ajoute :

(J'ai stipulé dans mon testament une récompense de 100 000 francs au savant qui découvrira le microbe de l'exemple.)

Il écrit :

« Je me suis composé une moralité aussi haute que celle émanant du Code Napoléon. »

Et il ajoute :

(Napoléon ! Ça lui allait bien, à celui-là, de codifier la protection de la vie humaine et de la propriété.)

Il manquait six lignes à l'un de ses articles. Le rédacteur en chef du Journal lui en fait l'observation. Alors, en post-scriptum, il ajoute ceci que rien ne justifiait :

« P.S. – La dame que j'ai rencontrée hier dans l'omnibus Panthéon-Courcelles, et à l'enfant de laquelle j'ai dit : « Mon petit ami, si tu ne te tiens pas tranquille, je vais te fiche mon pied dans les parties », et qui m'a répondu : « Pardon, monsieur, c'est une petite fille », est priée de passer au bureau du Journal.

Et, pour ce qui est de « tirer à la ligne » et de gagner un peu de place, voici, je pense, son chef-d'œuvre :

« Un jour, je traversais la rue Greneta en pensant à Lucie, quand je rencontrai – je vous le donne en mille – quand je rencontrai Lucie.

Lucie !

Mon sang ne fit pas cent tours.

Mon sang ne fit pas cinquante tours.

Mon sang ne fit pas vingt tours.

(J'abrège pour ne pas fatiguer le lecteur.)

Mon sang ne fit pas dix tours.

Mon sang ne fit pas cinq tours.

Non, Mesdames ; non, Messieurs, mon sang ne fit pas seulement deux tours.

Vous me croirez si vous voulez : mon sang...

Mon sang ne fit qu'un tour. »

Discours qui ne fut pas prononcé le 16 octobre 1905 à

l'enterrement d'Alphonse Allais :

Adieu, mon très cher ami !

Pour la première fois, inconsciemment, vous venez de faire du chagrin à ceux qui vous aiment.

Nous subissons encore cependant l'étrange espoir qui accompagne la douleur qu'une mort vient de causer... mais dans quelques heures, une grande tristesse et une inexplicable lassitude physique anéantiront dans nos cœurs la folle espérance d'un mystère ou d'une erreur médicale...

Alors, assis à ma table de travail, les yeux fixes et non fixés, je penserai à vous.

Ma peine aura gonflé mon cœur et m'étreindra les tempes, et d'inutiles larmes me monteront aux yeux chaque fois qu'un souvenir en passant me rappellera les traits de votre visage ou la forme de vos mains...

Je ferai de grands efforts pour percevoir en moi le son lointain de votre voix...

Et, puisque poussé par une force invincible on tâche toujours à entretenir sa douleur, je rechercherai parmi d'anciennes et minuscules photographies celles où l'on vous voit. J'exprimerai tout haut le regret d'avoir pris au soleil tel cliché où l'ombre de votre chapeau me cache à présent vos yeux.

Puis je ferai l'impossible pour me rappeler les dernières paroles que vous m'avez dites...

Quand j'aurai fait toutes ces petites bêtises et d'autres encore pendant un nombre de jours que je ne peux fixer déjà, mon chagrin sera calmé. Je tirerai de votre mort, je vous en demande pardon d'avance, le bénéfice d'une série d'histoires sur vous. Histoires souvent inexactes mais ayant pour but de mettre en valeur mon observation et mon goût.

Puis un soir, je délimiterai mon rôle amical envers votre souvenir.

Je ne souffrirai pas que devant moi l'on tourne en dérision les œuvres ou les gens que vous avez aimés.

Je répandrai les « mots » charmants et fous que vous avez « faits » devant moi et qui contribueront à propager votre nom.

Et je raconterai plus tard à ceux qui ne vous auront pas connu l'homme que vous étiez. Pour qu'ils aient une idée de votre personne physique, je leur dirai que vous aviez un peu l'air d'un Anglais. Je leur dirai :

— Il était grand et dans les dernières années de sa vie, seulement, il prit un peu de ventre. Malgré la simplicité de sa mise, une élégance naturelle le distinguait. Son visage était de forme allongée, il portait une courte moustache blonde et sous un très beau front, brillaient deux petits yeux tristes. Il avait de belles mains et de larges épaules.

Et j'ajouterais :

— Ce fut l'homme le plus spirituel de sa génération, mais ce qui le caractérisait surtout, c'était l'intelligence. Une de ces intelligences qu'on rencontre rarement chez les écrivains car elle était ouverte à toutes les questions, qu'elles fussent scientifiques, littéraires ou sociales. Il était doué d'une compréhension rapide et il avait une érudition si peu pédante que parfois l'on hésitait à écouter sans sourire ses extraordinaires dissertations sur les sujets les plus graves et les plus différents.

Il est mort à cinquante ans, d'une maladie qu'il aggrava par une fatale imprudence. Il est mort sans avoir laissé, hélas ! son livre, le livre d'Alphonse Allais. Son œuvre totale est composée de douze volumes : *On n'est pas des bœufs*, *À se tordre*, *Le Parapluie de l'Escouade*, *Rose et vert-pomme*, *Deux et deux font cinq*, *Le Bec en l'air*, *Vive la vie !*, *Amours*, *Délices et Orgues*, *Les Aventures du capitain Cap*, *L'Affaire Blaireau*, *Ne nous frappons pas* et *Album Primo-Avrilesque*. En présence de ces douze titres, une hésitation naturelle vient à l'esprit de l'acheteur. Et puis l'implacable Temps ne fait-il pas son choix, souvent arbitraire, parmi les œuvres des plus grands écrivains ?

Et j'imagine que le Temps sera bien embarrassé lorsqu'il devra choisir les meilleurs volumes d'Alphonse Allais, puisque ces volumes sont la réunion, chacun, d'une trentaine de contes ! Pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-là ?... Et j'estime qu'un éditeur moderne a le devoir, et probablement l'intérêt, de réunir sous un même titre, ou, ce qui serait préférable encore, sans aucun titre, les contes d'Alphonse Allais.

Tristan Bernard, Alfred Capus et Maurice Donnay me semblent désignés pour faire l'expurgation nécessaire afin que l'on ait de ce grand humoriste une œuvre complète, parfaite et point trop volumineuse.

Alors, ce jour-là seulement, Alphonse Allais prendra, parmi les écrivains contemporains, la place qui lui est due. On cessera d'en parler comme d'un « blagueur à froid », on réfléchira avant de placer son nom entre Jules Jouy et Goudeau. La plaisanterie facile de Grosclaude s'effacera bien vite et l'on reconnaîtra qu'Alphonse Allais maniait avec une habileté prodigieuse une langue originale dont la pureté n'était jamais exclue. Et l'on s'accordera sur la profondeur de son observation aussi aisément qu'on le fit, dès l'abord, sur la supériorité de son esprit.

Et nous qui l'admirons comme un maître, nous éprouverons une joie émue et orgueilleuse, le jour où dans la bibliothèque d'un savant ou dans celle d'un philosophe, nous verrons l'œuvre complète d'Alphonse Allais à côté de Rabelais, tout près de Dickens et pas bien loin de Cervantès.

Voilà, mon très cher ami, ce que je leur dirai. Je vous adresse un

tendre et suprême adieu.

*

GEORGES FEYDEAU

Je pense qu'aucun homme, jamais, ne fut plus favorisé que lui par le Destin.

Il avait, dans son jeu, tous les atouts : la beauté, la distinction, le charme, le goût, le talent, la fortune et l'esprit.

Puis, le Destin voulant parachever son œuvre, il eut ce pouvoir prodigieux de faire rire des personnes assemblées dans ce but. D'autres, me direz-vous, l'avaient eu avant lui et d'autres l'ont encore, ce pouvoir. Eh ! bien, non. Ce que d'autres ont eu, ce que d'autres ont encore, c'est le don de faire rire, c'en est la possibilité – et ce n'est pas moi qui vais contester à Courteline son génie, ou bien à d'autres leur talent et leurs trouvailles – mais lui, Georges Feydeau, ce qu'il avait en outre, ce qu'il avait en chef et sans partage, c'était le pouvoir de faire rire infailliblement, mathématiquement, à tel instant choisi par lui et pendant un nombre défini de secondes.

Ses pièces étaient conçues, construites, écrites, mises en scène et jouées à une cadence particulière et que, vingt ans après sa mort, on est tenu de respecter.

Ses vaudevilles, puisque c'est ainsi qu'on appelle ses œuvres, portent sa marque indélébile. D'autres vaudevilles ressemblent aux siens, mais les siens ne ressemblent pas aux vaudevilles des autres.

Faites sauter le boîtier d'une montre et penchez-vous sur ses organes : roues dentelées, petits ressorts et propulseurs – mystère charmant, prodige ! C'est une pièce de Feydeau qu'on observe de la coulisse. Remettez le boîtier et retournez la montre : c'est une pièce de Feydeau vue de la salle – les heures passent, naturelles, rapides, exquises...

Il était un ami fidèle, attentif et discret. C'était un solitaire – et cet homme qui faisait éclater de rire ses contemporains, a traversé la vie mélancoliquement. Son visage était si fin, si beau, si français que c'est celui que M. Larousse avait choisi pour illustrer le mot « moustache ».

J'ignore ce qu'il adviendra de son nom, mais j'ai la conviction que lorsqu'il se présentera devant le Tribunal de la Postérité et que le Président Suprême lui posera cette question :

— Avez-vous des titres à la Postérité ?

Feydeau pourra répondre :

— Oui.

— Quels sont ces titres ?

— *Champignol malgré lui, Mais n'te promène donc pas toute nue, Feu*

COURTELINE

Discours qui n'a pas été prononcé à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Georges Courteline le 29 juin 1935 :

Cher et admirable Courteline,

C'est une bien grande satisfaction pour ceux qui-t-ont connu de voir ce monument que l'on élève à ta mémoire.

Tout ce qu'on fait pour toi depuis que tu n'es plus réjouit le cœur de tes amis, mais les plus enchantés sont ceux qui comme moi souffrent de ce dédain que d'ordinaire on a pour ceux qui font sourire.

Nous savons que l'Académie est inconsolable de n'avoir pas accueilli Molière...

Nous savons, à l'exception de Racine et de Corneille, qu'aucun poète dramatique n'a pu survivre à son époque...

Nous donnerions tout Crébillon pour un acte de Marivaux, et toutes les tragédies de Voltaire pour dix répliques de Beaumarchais... Et cependant tous ces exemples trop fameux ne nous auront pas convaincus : ceux qui dispensent les honneurs continueront toujours de mépriser ceux qui font rire.

Quand je rencontre, dans Paris, Jeanne d'Arc, Henri IV et Louis XIV sur leurs chevaux de bronze, quand je vois Gambetta, Déroulède, ou l'inventeur du télégraphe, je les salue tous, chapeau bas... bien entendu !

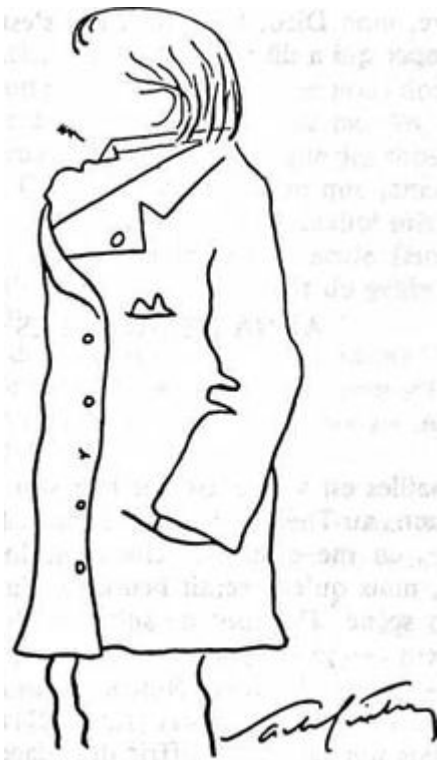
Mais quand je traverse Paris, j'aimerais aussi rencontrer Rabelais.

Mais maintenant, j'ai bon espoir ! Et ce n'est pas aujourd'hui que nous allons nous plaindre puisque précisément le rire est à l'honneur.

On t'admirait de ton vivant et certes on s'inclinait devant ce don prodigieux que tu avais de déchaîner le rire et de mettre d'accord les esprits délicats et ceux qui l'étaient moins. On reconnaissait volontiers que personne au monde, jamais, n'avait fait rire plus que toi. Mais désormais l'on ne saurait trop répéter combien tu honorais les lettres et ton pays. Car nul n'est plus français que Georges Courteline. Il est tellement français qu'il n'est pas devenu parisien.

Il ne doit rien à personne. Ni à Cervantès, ni à l'humour anglo-saxon, ni même au snobisme. Son génie lui est personnel.

Il n'a même pas de comptes à rendre à Molière ! Mais j'imagine que Molière doit se demander comment Courteline a bien pu s'y prendre pour écrire Boubouroche après *L'École des Femmes* !



Georges Courteline.

Dans un « Discours qui n'a pas été prononcé à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Georges Courteline » j'avais écrit ceci : « Il ne doit rien à personne. Ni à Cervantès, ni à l'humour anglo-saxon, ni même au snobisme. Son génie lui est personnel... » Non, il ne doit rien à personne. Sa seule façon de voir les choses était originale.

Il y a de cela une trentaine d'années, j'ai eu la joie d'assister, en compagnie de Courteline, de Brieux et de Jean Ajalbert, au mémorable meeting d'aviation organisé à Reims. Journées inoubliables ; émotion sans cesse renouvelée – Santos-Dumont, Blériot, Farman, Latham : émerveillement !

Courteline jamais encore n'avait vu un avion quitter le sol. J'étais tout près de lui lorsque Latham décolla. Il n'en crut pas ses yeux. Son regard le suivait dans les airs comme si ce prodigieux jeune homme eût été son propre fils. Son angoisse était extrême et elle était plus vive encore que son admiration – car tandis que tous autour de lui avaient fait : « Ah ! » – il faisait : « Oh ! »

Puis après quelques secondes de réflexion, tournant vers moi son visage ému, il me dit :

— Et encore, mon Dieu, le premier qui s'est élevé... mais pensez, pensez au premier qui a dû redescendre !

ANNA DE NOAILLES

15 novembre 1931.

Mme de Noailles est venue assister hier soir au nouveau spectacle que nous donnons au Théâtre de la Madeleine. Elle m'avait téléphoné vers six heures en me disant qu'elle avait loué deux fauteuils au septième rang, mais qu'elle serait heureuse d'avoir des places moins éloignées de la scène. J'ai tout de suite téléphoné au théâtre, mais, malheureusement – je dis malheureusement, mais j'en étais, bien entendu, ravi – toutes les loges étaient prises et les fauteuils étaient tous loués jusqu'à l'avant-dernier rang. Il restait bien quelques strapontins, mais pouvais-je lui offrir des places aussi peu confortables !

Lorsque je suis entré en scène, je l'ai vue tout de suite assise sur l'un de ces strapontins. Je ne pouvais pas ne pas la voir d'ailleurs, car la personne qui l'accompagnait, ce soir-là, avait préféré occuper l'un des deux fauteuils qu'elle avait loués – et Anna de Noailles ne cessait de communiquer ses impressions à cette personne dont elle se trouvait séparée par plusieurs rangs. Elle ne devait assurément dire que des merveilles, puisqu'elle a pris cette habitude une fois pour toutes, et si quelques spectateurs du fond de la salle manifestaient leur mécontentement, c'est parce qu'ils ne percevaient sans doute pas très bien les choses qu'elle disait. On leur faisait : « Chut ! Chut ! » S'ils avaient su que c'était Mme de Noailles, ils n'eussent pas manqué de lui crier : « Plus haut ! »

Je la regardais de la scène, en jouant, et je jure qu'elle ne se rendait pas du tout compte qu'elle troublait le spectacle. La pièce que l'on jouait et la façon dont elle était jouée lui suggéraient des réflexions et l'idée de les conserver pour elle ne pouvait pas lui venir. À la fin d'un morceau chanté qui lui avait plu, elle se leva même pour applaudir – son strapontin se referma bruyamment, ce fut un sujet de distraction pour le public, et, de ce fait, elle coupa complètement l'effet de la chanson.

À la fin du spectacle, elle est venue dans nos loges et, pendant trois quarts d'heure, son incroyable intelligence nous donna réellement le vertige. Il s'échappe de ses lèvres un flot de paroles – que rien ne saurait arrêter – heureusement ! Elle ne dit que des choses ravissantes, originales, profondes. On a bien l'impression que jamais une sottise, que dis-je : une sottise – que jamais une banalité même n'est sortie de sa bouche. Et Mme de Noailles est la seule femme qui m'ait donné l'impression qu'elle avait constamment du génie.

Entre autres merveilles, elle m'a dit ceci :

— Je vous ai vu dans la revue où vous faisiez le personnage d'Aristide Briand. C'était très bien, vous lui ressembliez beaucoup, mais vous lui avez fait de la peine et je vous en veux de cela.

— Je lui ai fait de la peine ?

— Beaucoup.

— Ce que vous me dites là me surprend et me désole, car j'ai pour lui la plus vive admiration et mon intention avait été plutôt de lui être agréable.

— Faisant allusion à son échec à Versailles, vous lui faisiez dire qu'il avait eu tort de se présenter à la présidence de la République.

— Il l'avait dit lui-même, madame.

— Oui, seulement, lui, il ne l'avait dit qu'une fois... Vous, vous le disiez tous les soirs !

Un instant après, je lui ai demandé de bien vouloir m'envoyer, autographe, quatre vers d'elle entre mille autres que j'adore – et je les lui ai cités. Le lendemain, elle me fit porter une lettre ravissante dont je détache ce passage :

Hier soir ; vous m'avez demandé de vous transcrire des vers de moi que vous aimiez. L'habitude que j'ai de ne pas pouvoir penser à ce qui me concerne au moment où je me trouve auprès de ce que j'admire et cette bienheureuse contemplation chargée de raison et de poésie m'ont empêchée de garder le souvenir de ce que vous désiriez. Les seuls mots de vous que je n'ai pas entendus hier étaient des vers de moi.

Une photographie d'elle, alors qu'elle était toute petite fille, était jointe à sa lettre – et je n'en comprenais pas la raison. Mais la fin de sa lettre me l'expliquait :

Pareille au jongleur de Notre-Dame, je cherche à vous faire un petit présent. Je vous envoie ce que nous avons tous de plus simple et de plus persistant : l'enfance.

Voici ces quatre vers qu'elle m'envoya deux jours plus tard :

Dans le parc, les miroirs du sable

Reflètent l'ombre du sapin ;

La pelouse est comme une fable

Avec sa pie et ses lapins.

Quand elle s'en alla, je l'entendis qui disait à Yvonne Printemps :

— N'est-ce pas... vous pourriez avoir vos yeux et votre sourire... et n'avoir pas, en plus, avalé des oiseaux !

Quelques jours plus tard, Anna de Noailles déjeunait chez mon ami Gaston Bernheim. Elle avait dit : « Faites-moi déjeuner avec Édouard Herriot, car j'aimerais le faire bavarder un peu. »

Le déjeuner était pour une heure un quart. À une heure un quart Édouard Herriot était là. À une heure et demie, Mme de Noailles n'était pas encore là. À deux heures, elle arriva. On l'entendait qui

parlait derrière la porte avant que de sonner. Elle amenait donc quelqu'un ? Non, elle était seule, mais cela ne l'empêchait pas de parler. Elle parla en entrant. Elle parla au maître d'hôtel – assez longuement d'ailleurs – mais le maître d'hôtel n'a jamais pu dire de quoi elle lui avait parlé. Elle parla en serrant les mains de tout le monde. Elle parla pendant tout le déjeuner – même en mangeant, elle parlait. C'était merveilleux. Ça ne cessait pas un instant d'être merveilleux. Édouard Herriot n'a pas pu placer un seul mot. Elle parla en sortant de table. On la reconduisit jusqu'à la porte. Elle parlait toujours. Au moment de sortir, elle se retourna, regarda fixement Édouard Herriot, fit :

— Oh !

Ajouta :

— Et, en plus, il a des yeux d'abeille !

Et elle disparut dans l'escalier – en parlant.

*

ANDRÉ MESSENGER

J'avais écrit *L'Amour masqué* pour Yvan Karil, compositeur viennois, qui avait beaucoup de talent. C'est lui qui avait fait *La Dame en rose*.

Je lui remis le manuscrit et il s'en montra enchanté. Puis il partit pour Vienne.

Le surlendemain, j'ouvrais les journaux et je vis : « Mort d'Yvan Karil ».

Tout s'effondrait.

Messenger avait été opéré quatre ou cinq jours auparavant. Mais, quand il a ouvert le journal et qu'il a vu « Mort d'Yvan Karil », il s'est levé et a demandé son habit noir.

Il a pris une voiture – et est venu au théâtre Edouard-VII.

Et, en ouvrant la porte de ma loge, il m'a jeté :

— Et moi, je n'ai pas de talent ?

Je tiens à raconter le considérable service qu'il m'a rendu un jour.

C'était un homme sévère, net, précis, brutal parfois – mais délicat toujours.

Imprudemment, je m'extasiai devant lui sur une valse nouvelle – j'entends par nouvelle : à la mode – et que je trouvais ravissante.

— Vous avez tort.

— Elle n'est pas jolie ?

— Non.

— Qu'est-ce qu'elle a de « pas joli » ?

Il hésita – mais pas longtemps. À le voir, il cherchait à m'exprimer son opinion de manière à se faire comprendre d'un homme comme

moi, si peu expert en la matière. Il trouva et il me dit :

— Est-ce que vous aimez les gens que vous rencontrez, à qui vous dites bonjour, et qui vous demandent : « Comment que ça va ? »

— Ah ! non, je n'aime pas ça !

— Eh bien ! votre valse est pleine de « Comment que ça va ».

Et il ajouta :

— Elle est pleine de fautes de français !

Il était distingué, charmant – ne disait que des choses très jolies et sages.

Seulement, il avait le plus mauvais caractère que j'aie jamais reconnu à personne.

Tandis que nous travaillions ensemble à *L'Amour masqué* il me faisait la joie de venir passer de longues semaines dans ma propriété de Cap-d'Ail.

Je laisse à imaginer ce que fut cette collaboration entre nous deux : diverse, nerveuse, enthousiaste – finalement merveilleuse.

En lui remettant la pièce, je lui avais désigné les passages qui devaient être chantés. Le manuscrit, d'ailleurs, les lui indiquait...

Or, un jour, il entra dans mon bureau – et par chance il était ce jour-là d'une excellente humeur – et il me dit :

— Je viens de mettre en musique des paroles qui n'étaient pas prévues pour être chantées !

J'étais inquiet, je ne le cache pas. Car un air que l'auteur n'a pas prévu peut être indésirable – même s'il est de Messenger.

Il me demanda :

— Voulez-vous l'entendre ?

— Avec joie.

Il m'entraîna jusqu'au piano, et il me joua : « J'ai deux amants », le plus éblouissant morceau de toute la partition qui assura le plus grand succès de notre pièce.

Il trouvait que l'on déjeunait toujours trop tard – et l'heure du dîner ne lui convenait pas non plus. Alors, que faisait-il ?!

Il avançait les pendules.

Mais, malheureusement, il n'en avançait que quelques-unes, ce qui apportait un trouble très grand dans le service.

Il avait un si mauvais caractère qu'il pouvait rester silencieux pendant tout un repas.

Je me souviens d'un jour où, dès l'aube, il répondit sèchement à toutes les questions que je lui posais. Au milieu du repas ce jour-là, je lui dis à brûle-pourpoint :

— Messenger, il faut me dire la vérité !

— Quelle vérité ?

— Au sujet de ma grand-mère !

— De votre grand-mère ?

— Oui, de ma grand-mère et de vous. Pourquoi m'avoir caché ce qui s'était passé entre grand-maman et vous ?

Il a tourné vers moi un regard furieux.

— Mais Sacha, que voulez-vous dire ? C'est une plaisanterie, j'ose l'espérer...

— Ai-je donc l'air de plaisanter ?

— Non, et justement, je ne comprends guère pourquoi... Voyons, c'est insensé ! D'abord, je n'ai jamais connu votre grand-mère ! De quel droit me posez-vous une question pareille ?

— Messenger, je vais vous le dire. Si gratuitement je suppose que ma mère était peut-être votre fille, c'est que, mon cher ami, vous êtes tellement em... que j'en arrive à me demander si nous ne sommes pas parents !

Il a compris – et nous avons ri de bon cœur.

En vingt ans d'amitié, il m'a invité une seule fois à dîner au restaurant et, pendant tout le dîner, il m'a demandé pardon d'être à ce point désagréable, d'avoir un aussi sale caractère.

C'était délicieux !

Une autre fois, entrant dans un grand restaurant où il y avait beaucoup de monde, les musiciens, en nous voyant entrer, se sont levés et nous ont applaudis.

Et, immédiatement, le chef d'orchestre a attaqué quelque chose de Messenger... les Deux Pigeons, je crois. Les musiciens jouaient le mieux qu'ils pouvaient – mais pendant tout le temps qu'a duré le morceau, Messenger n'a cessé de dire :

— Ce qu'ils peuvent mal jouer... Ce qu'ils peuvent mal jouer, ce n'est pas le mouvement !

J'en témoigne, Messenger n'avait de haine pour personne.

Et il est pourtant arrivé une chose très triste.

Il avait composé un opéra-comique ravissant : Madame Chrysanthème. Cette pièce avait été reçue à l'Opéra-Comique, avait même été mise en répétitions – les décors étaient prévus.

Lorsque Riccordi a eu connaissance du manuscrit de Madame Butterfly, il a vu le directeur de l'Opéra-Comique et le lui a offert.

Et c'est dans les décors de Madame Chrysanthème qu'a été jouée Madame Butterfly. Ce fut un triomphe ne laissant plus aucune chance à Madame Chrysanthème...

L'orchestration de Pelléas et Mélisande a été faite par Büsser et Messenger. Mais tellement revue par Debussy qu'on n'a pas le droit de dire qu'elle n'est pas de Debussy.

C'était en juillet 1926. Nous étions ensemble à Royan, André Messager et moi. Il venait de terminer cette musique de scène ravissante qui devait accompagner la reprise de ma pièce *Deburau*. Un soir, au milieu de son repas, il se sentit mal, très mal tout à coup. Si mal qu'il dut quitter la table et monter à sa chambre. Il se coucha, sans gémir, sans se plaindre, sans hâte et sans faiblesse – gravement, comme on va à un rendez-vous fâcheux mais inéluctable, il venait de ressentir les premières atteintes du mal qui devait remporter. Deux heures plus tard, ses souffrances étaient devenues tellement intolérables que le docteur lui fit une piqûre de morphine. La douleur cessa – mais avec la douleur la vie d'André Messager sembla s'en aller. Le visage redevenu calme, et presque souriant, il dit en fermant les yeux : « Eh ! bien, on va aller voir de l'autre côté comment cela se fait, la musique ! »



André Messager

Nous le regardions dans un état d'émotion qu'il est inutile de décrire. Dormait-il ? N'était-il plus là ?

Vers minuit, la crise étant passée, il rouvrit les yeux, comprit qu'il tenait à la vie et dit d'un ton de voix inoubliable et charmant :

— Tiens, on va donc pouvoir faire encore un peu de musique !

Il partit en y songeant,

Il revenait en y pensant.

Claude Debussy est mort.

Rien ne m'autorise à parler de lui : je ne suis guère musicien et je ne le connaissais pas ; mais j'ai peur simplement qu'on n'en parle pas assez. Par principe et par amour de l'art, je ne veux qu'augmenter le nombre des lignes qui lui seront consacrées et je viens déposer sur sa tombe des fleurs qui, pour surprenantes qu'elles puissent paraître, n'en sont pas moins des fleurs.

En s'en allant si tôt, Debussy n'aura pas connu deux grandes victoires : la nôtre à tous et la sienne. Il aura vu nettement se dessiner l'une et l'autre, mais si sa conviction devait être absolue, il n'aura point touché la certitude, hélas !

Une double et cruelle angoisse devait l'étreindre affreusement, s'il s'est vu mourir. Il était de ceux auxquels la gloire sourit sans cesse, mais qui ne parviennent pas à la légitimer. Si M. Camille Saint-Saëns l'a dûment épousée, j'ai l'impression qu'elle le trompait avec Debussy. C'était son amant de cœur ; mais elle ne l'accompagnait que chez les intimes encore. C'était une union que l'on n'ignorait pas, mais elle semblait toujours un peu forcer les portes.

Faire figurer le nom de Claude Debussy dans un programme classique, c'était pour l'organisateur un acte de bravoure.

Debussy supportait encore le poids des parodies et des stupidités dont il avait été l'objet. Son visage étrange en conservait d'ailleurs une tristesse inaltérable.

Et je pense à tous ceux qui, comme lui, ont eu à souffrir de la bêtise aveugle et sourde du public quand il est mal guidé. On s'est moqué de *Pelléas* obstinément – comme on s'est moqué de Rodin, comme on se moque encore de Cézanne, comme on se moquera demain du premier artiste venu, pour peu qu'il soit original. Car il n'en faut pas davantage pour déchaîner les ignorants. Si vous leur apportez ce qu'ils n'attendent pas, si vous les surprenez, gare à vous ! Leurs habitudes leur sont chères, leur repos est sacré : n'y touchez pas, grands dieux ! Et si vous y touchez, tant pis pour vous car, le premier moment de stupeur passé, vous les verrez se redresser, caustiques ou furieux. Soutenus et envenimés par la haine de quelques-uns, ils vous abreuveront de jeux de mots et d'injures – et si le snobisme ne s'en mêle pas, vous n'aurez plus qu'à crever de faim, comme Verlaine ou comme Henry Becque.

Car, reconnaissons-le, le snobisme est souvent un bienfait. Et j'ai l'impression que Debussy lui doit beaucoup. Dès l'abord bien des gens l'ont adoré par snobisme, ne se rendant peut-être pas bien compte eux-mêmes à quel point leur admiration exclusive allait finir par l'imposer.

Et dire que demain les mêmes journaux, et sans doute les mêmes

hommes qui se sont moqués de lui il y a quinze ans vont se lamenter sur « la perte cruelle que vient d'éprouver l'art français ». Oui, demain sans doute, la presse entière va se mettre d'accord sans s'être concertée – et parce qu'il est mort. Et cette immense joie qu'il aurait eue lui sera supprimée – parce qu'il est mort. Et c'est cela justement qui me navre ce soir. Qu'autrefois l'on se soit trompé, mon Dieu ! ce n'est pas autrement grave – et puis, c'est fait. Mais, puisque l'on peut faire appel d'un jugement fâcheux, pourquoi faut-il attendre le jour fatal qui n'est pas même le dernier jour de sa vie ? Pourquoi faut-il attendre le premier jour de sa mort pour lui rendre un hommage qui lui était dû ? Pourquoi faut-il lui dire enfin les mots qu'il attendait, alors qu'aucune voix ne peut lui parvenir ?

Pourquoi ne les avoir pas dites, ces choses, quand il pouvait encore en sentir le charme et le prix ?

Pourtant, vous voyez bien qu'un seul prétexte suffisait. Quel dommage, vraiment, qu'on ait attendu celui-là !

Ne méprisons pas nos grands hommes, car nous pouvons en être fiers. Nous les rendons parfois vaniteux, stériles et maussades à force de les méconnaître. Nous avons trop souvent la honte d'admirer. Nous ridiculisons toujours la popularité. Nous avons peur, en vérité, de nous tromper. Or, il est cependant préférable de se tromper dans ce sens-là que dans l'autre. Il est moins désagréable de penser à Scribe qui a eu trop qu'à Flaubert qui n'a pas eu assez.

J'ai parfois l'impression que, pour ne pas être « fichus dedans », nous apaisons nos enthousiasmes, en effritant nos idoles. Et, pour ma part, je n'aime pas entendre dire « le bon papa Joffre », alors qu'il est question du sauveur de la France.

ARTHUR MEYER

Journaliste français ?

Non : Parisien fameux – et véritable phénomène »

Son histoire a l'air d'un pari gagné haut la main.

Or, ce pari, s'il l'avait fait, s'il avait tout prévu d'avance, il se serait exprimé de la façon suivante :

— J'ai vingt ans, je suis juif, je suis laid, je n'ai ni talent ni fortune, mais je suis très intelligent – et je n'en demande pas davantage. Nous sommes en 1854, ce n'est un secret pour personne, et le second Empire est à son apogée. Or, voulez-vous parier qu'avant un an j'aurai fondé un quotidien que j'appellerai *Le Gaulois* – oui, oui, le coq gaulois. En France, le ridicule tue – à moins que l'on en vive. Le Gaulois saura se contenter d'être un journal mondain pendant cinq ou six ans. C'est alors que j'aurai pour maîtresses les plus jolies femmes

de Paris – car j’estime qu’il faut payer de sa personne. S’il m’arrivait d’avoir un duel, je saurais, d’un mot, le rendre fameux – car, si mon adversaire commettait l’imprudence de se fendre, je saisiserais de la main gauche la pointe de son épée et, l’écartant du champ, j’en profiterais pour le blesser – puis, remonté dans mon landau, je confierais à mes témoins : « Messieurs, pour oublier cela, il faut dix ans ou une guerre ! » Dès lors, j’aurai toutes les audaces. À la chute de l’Empire, prenant position, *Le Gaulois* deviendra « l’organe officieux du prince impérial ». Mais, changeant son fusil d’épaule, il sera, dix ans plus tard, conservateur et monarchiste – témoignage éclatant de son indépendance. Entre-temps, j’aurai pris la précaution de me faire baptiser – car, devenu boulangiste, j’aurai l’impayable toupet de me dire antidreyfusard, afin que *Le Gaulois* soit désormais considéré comme le plus grand quotidien clérical de France – et il le sera. Il le sera tant et si bien, qu’ayant atteint la soixante-dixième année de mon âge, estimé, richissime et redouté d’ailleurs, il ne me restera plus qu’à épouser une ravissante et pure jeune fille, héritière d’un des plus grands noms de France. La branche des Turenne-Meyer étant fondée, j’attendrai d’avoir un peu perdu la mémoire pour écrire mes souvenirs.

AURÉLIEN SCHOLL

J’étais enfant. Ma mère m’avait emmené à Dieppe. Y passait ses vacances un vieux monsieur qui paraissait lugubre à mes dix ans d’alors. Il avait de grosses moustaches grises et le ruban noir de son monocle n’aurait pas pu être plus large.

Un jour que je m’étais assis près de lui sur la terrasse du Casino, il me parla pendant une heure ! Il me posa mille questions auxquelles il répondait lui-même – et il m’ennuyait ! Je me demandais comment je pourrais bien faire pour m’en aller. Enfin, ma mère qui me cherchait me vit et vint me délivrer. Elle était surprise et semblait contrariée de me trouver en compagnie du vieux monsieur. Elle lui dit :

— Pardon, monsieur...

Et elle me dit à moi :

— Tu n’as pas honte, voyons, d’ennuyer M. Scholl !

Je venais de passer une heure avec l’homme le plus spirituel de l’époque : Aurélien Scholl.

Journaliste de la vieille école il n’avait qu’une médiocre estime pour notre moderne journalisme d’information, et il ne ménageait pas ses expressions quand il parlait de ses jeunes confrères qui faisaient des interviews, ou poursuivaient comme des limiers des enquêtes criminelles.

Un jour, un monsieur se plaignait devant Scholl et ses amis de la

pauvreté de la langue française.

— Ainsi, disait-il, vous êtes obligés d'emprunter des mots aux Anglais. Vous n'avez point d'équivalent, par exemple, de reporter. En connaissez-vous ?

Les assistants cherchaient... Alors Aurélien Scholl, dans le silence :

— Oui, il y a mouchard.

On parlait un jour d'une femme célèbre par ses galanteries, et que l'on soupçonnait d'être atteinte d'une maladie... mystérieuse.

— Je l'ai connue, dit Scholl. Je l'ai même beaucoup aimée. Pendant longtemps, je n'eus qu'un rêve : posséder cette femme et mourir ! Eh bien, je l'ai eue... et je n'en suis pas mort...

Au cours d'une réunion publique, un candidat à la députation, dans un élan d'éloquence, s'évertuait à convaincre ses électeurs de la nécessité chaque jour plus impérieuse, selon lui, de perfectionner nos institutions et de « refaire la France ».

Présent à la séance, Scholl, dans son coin, soupira :

— « Refaire » la France ! c'est admirable... Comme si la France n'avait pas toujours été « refaite » !

Le philosophe Victor Cousin rencontra un jour à la Maison Dorée (comment s'était-il hasardé jusque-là ?...) Aurélien Scholl entouré comme toujours d'une joyeuse compagnie. Présentations. La conversation s'engage et Cousin en arrive à dire de son ton brusque :

— Je n'aime pas l'esprit, monsieur.

— Je le sais, maître, répond Scholl en souriant, j'ai lu vos œuvres.

Passant sur les boulevards, très pressé, un jour de pluie, Scholl marche légèrement sur les bottines d'un monsieur qui, sans lui donner le temps de s'excuser, l'interpelle rageusement :

— Faites donc attention, vous ne pouvez pas marcher à côté ?

Alors Scholl ayant toisé le quidam du haut de son monocle, laisse tomber flegmatiquement ces mots :

— Il y a des flaques d'eau à côté... j'ai fait attention !

Il y a dans les pays où les citronniers fleurissent des familiarités charmantes. Scholl, passant à Florence, alla rendre visite à la princesse de B... qu'il avait connue à Paris.

C'était le matin, elle était encore couchée ; il se nomme ; on le fait entrer.

Il trouve la princesse dans un de ces grands lits du pays, mais elle n'était pas seule...

À cette vue, il recule.

— Entrez, entrez ! lui dit la princesse, je suis enchantée de vous voir. Parlons un peu de Paris !

Puis se tournant tout à coup et indiquant du doigt son voisin :

— C'est le prince. Vous ne l'avez pas reconnu ?

— Ma foi ! non, répondit Scholl, il est fort engraisé ; et je me

demandais qui ce pouvait être...

*

JEAN DE BONNEFON

Il était très bien, très beau, immense.

Il lui était arrivé un horrible accident. Montant beaucoup à cheval, un jour sa monture s'était emballée et, hasard ou instinct, était passée entre deux arbres où il y avait juste sa place – pas celle des jambes de Jean de Bonnefon. Les deux genoux ont frappé contre le tronc des arbres et ont été brisés. Il a été des mois dans le plâtre. Et, quand il redevint valide, il avait engraisé de cent kilos.

Très grand – on ne pouvait pas dire qu'il était gros – c'était une montagne qui entraînait.

Il avait un très beau nez, de très beaux cheveux, portait monocle, écrivait sur du papier rouge à l'encre blanche – ou sur du papier vert à l'encre rouge.

Très Oscar Wilde – c'était une force de la contre-nature.

Mystérieux au demeurant, il vivait comme un prêtre, avec autour de lui des chasubles, des tabernacles précieux, des objets anciens magnifiques.

Il recevait des gens qu'il confessait. Il s'intéressait beaucoup à l'Église, allait à Rome, très souvent. Il habitait un fort bel appartement de la rive gauche.

Le jour de la séparation de l'Église et de l'État, il avait convié chez lui Briand et l'archevêque de Paris.

*

MOUNET-SULLY

Autrefois administrateur du Théâtre-Français, Jules Claretie proposait à Mounet-Sully, qui en était, lui, le doyen, d'acquérir la montre authentique de son prédécesseur indirect et fameux dans la maison : le grand tragédien Talma.

Ce à quoi le hautain, le dédaigneux Mounet lui répliqua, si j'ose dire, à propos de montre, du tic au tac :

— La montre de Talma ? Mais, monsieur, j'ai la mienne !

Il m'est arrivé de passer une inoubliable soirée au Théâtre-Français. On jouait *Le monde où l'on s'ennuie* – ce qui n'est pas déjà d'une très grande originalité... Au beau milieu du deuxième acte, au cours de la soirée offerte par Mme de Reville, nous entendîmes avec surprise Mme Pierson dire à ses invités :

— Maintenant une surprise ! J'ai prié ce soir les plus illustres et les meilleurs artistes de la Comédie-Française de bien vouloir venir chez moi pour réciter des vers... et les voici !

Puis la porte du fond s'est ouverte et M. Falconnier annonça successivement : Mme Bartet, M. Mounet-Sully, Mme Segond-Weber, Mme Pierrat, Mlle Colonna-Romano, d'autres encore...

Je me demandais vraiment ce qui se passait !

Ces messieurs et ces dames se groupèrent sur scène, tandis que Julia Bartet s'avancait vers la rampe.

Il se fit un grand silence dans la salle – et Mme Bartet récita une poésie. Elle la récita, mon Dieu, comme elle récitait toutes choses, d'une façon parfaite, avec une grâce infinie... Néanmoins, sa présence parmi les invités de Mme de Reville ne semblait pas justifiée par son grand talent de diseuse.

Car, entre nous, ce n'est pas une raison parce qu'on dit admirablement les vers pour venir interrompre une pièce – fût-elle du répertoire !

Je fis la même observation au sujet de Mme Segond-Weber, et encore à celui de Mlle Colonna-Romano.

Quant à Mme Pierrat, ce fut autre chose...

Elle entra soudain, brusquement, par la porte du fond presque en dansant, les cheveux tirés, en robe crinoline – et poursuivie par un délicieux jeune homme vêtu à la mode de 1850. Tous deux vinrent se poursuivant ainsi jusqu'à la rampe et là, avec une vivacité véritablement remarquable, ils se lancèrent de petits vers d'Hugo qui m'ont semblé divins. Ils avaient l'air de jouer au volant !

Ce fut une apparition folle, ravissante, inattendue et fugitive – car ils s'envolèrent bientôt par la porte côté jardin. Ils n'étaient pas restés en scène deux minutes...

Mais, à présent, c'était au tour de Mounet-Sully. Il se leva – et ce fut une longue acclamation... C'était un vieillard parfaitement respectable et beau. Il s'avança. Il portait un habit noir et ses mains, voisines l'une de l'autre tenaient une paire de gants blancs. Il avait l'air un peu de défier qui que ce soit au monde de lui arracher sans son consentement cette paire de gants blancs...

Il annonça d'une voix grave :

— Oceano Nox.

J'entendis assez nettement Oceano Nox – mais la poésie elle-même, je ne la perçus que d'une façon intermittente, car il l'avait prise un peu bas.

Il imprimait à ses bras un mouvement rythmique destiné sans nul doute à bien scander les vers, mais qui, du fond de la salle où j'étais, donnait l'impression plutôt du désir formel qu'il aurait eu de déchirer sa paire de gants avant même d'avoir achevé de déclamer Oceano

Nox.

Cela dura quelques longues minutes, puis il frappa du pied – et le rugissement intérieur que l'on entendait cessa tout à coup. Il avait laissé retomber ses bras le long de son corps dans l'attente désolée, mais hautaine, d'un monsieur qui aurait renoncé à déchirer une paire de gants blancs ce soir-là.

Le public lui fit une longue ovation à laquelle je pris part de tout mon cœur, car j'avais pour ce tragédien l'admiration la plus vive et la plus respectueuse – ovation que justifiait d'ailleurs son brillant passé artistique.

Je voulus voir de près ceux qui venaient de me donner de si belles et inattendues joies et j'allai fumer une cigarette dans le bureau de Duberry.

Mounet-Sully était là, appuyé à la cheminée, olympien, superbe – et le regard obstinément dirigé vers la Grèce. Je le saluai. Il prit ma main, comme il avait l'habitude de le faire, entre les deux siennes et la conserva un long moment – me donnant l'impression qu'il tenait à la mettre à sa température. Quelques artistes vinrent se grouper autour de lui et de mutuelles félicitations furent échangées.

Vint alors Mme Pierrat, démaquillée, déshabillée et rhabillée – elle partait. Quelqu'un lui dit :

— Tu étais exquise en crinoline !

Et Mounet-Sully qui entendit cette phrase, murmura :

— Qui était en crinoline ?

— Moi, répondit Mme Pierrat.

— Quand ? demanda-t-il.

— Tout à l'heure !

— Où ?

— Sur la scène, pardi...

— Tiens ! Je ne t'ai pas vue ! dit-il en remontant chez les dieux.

Il mourut quelques mois plus tard, et ce fut une perte réelle pour l'art français.

Mounet-Sully nous a donné l'exemple d'une carrière incomparablement pure et d'une existence entièrement consacrée à son art. Il brigua l'honneur d'être de l'Institut – j'estime qu'il le méritait et je regrette, autant pour le Théâtre que pour lui-même, que cette joie ne lui ait pas été donnée.

*

VICTOR BOUCHER

Il faut, oui, qu'un acteur ait l'air d'être un acteur.

Or, à cette règle, il y a de rarissimes exceptions – et il nous est donné parfois d'applaudir et d'aimer de grands comédiens nantis précisément d'un physique qui ne se plie à aucune des exigences du métier.

L'adorable Victor Boucher en a été le plus pertinent exemple – récemment.



Victor Boucher.

Il n'était pas grand, il n'était pas beau, il n'était pas non plus risible – enfin il n'avait pas l'air d'un acteur – et, de surcroît, il ne pouvait apporter aucune modification à sa personne.

Au moral comme au physique il était tenu, en effet, de rester lui-même. À telle enseigne que, d'ailleurs, il a fait sa carrière – et quelle éblouissante carrière ! – avec la même petite moumoute sur la tête, le même étonnement naïf dans le regard, ne changeant guère d'intonation et ne faisant qu'un geste ou deux.

Seulement, voilà – c'était un merveilleux acteur. Et si quelqu'un s'avisait d'observer :

— Il est toujours le même.

Il se trouvait toujours quelqu'un pour répliquer :

— Heureusement !

Et c'est fort heureux en effet car tel quel il s'adaptait

automatiquement à toutes les circonstances et les subtiles intentions de l'auteur n'étaient jamais trahies par lui.

En outre, il était – sans conteste, je crois – l'homme le plus sympathique que jamais l'on ait vu.

De plus, il y avait en lui cette pointe de mélancolie touchante et si particulière, qui est le privilège des grands comiques – et qui fait que Charlie Chaplin a du génie quand il le faut.

Enfin, il jouait avec une telle franchise, avec une si grande sincérité, avec un naturel si peu fabriqué que l'on s'alarmait avec lui des craintes qu'il pouvait avoir – pour partager finalement les joies qui étaient adroitement réservées par l'auteur.

Il n'aurait pas fallu qu'il lui arrivât malheur en scène – la pièce ne s'en serait pas remise.

Il y avait naguère un acteur qui se nommait Léonce – et qui était aimé comme l'était Victor Boucher.

Or, au dernier acte d'une pièce de Gondinet, un comédien du nom de Christian jouait le rôle d'un garde-chiourme. L'acte se passait dans le cachot d'une prison – et le charmant Léonce était le prisonnier. Le dénouement était tragique : Christian devait entrer, se jeter sur Léonce et l'étrangler, tout bonnement.

On répétait la pièce – et lorsque ce jeu de scène devait se produire, Christian s'en acquittait toujours à contre-cœur. Il s'approchait de Léonce, plaçait ses mains en demi-cercle autour du cou de son camarade, mais à distance – et il adressait à l'auteur un regard suppliant.

— Mais, enfin, qu'est-ce que vous avez, Christian ? lui demanda un jour Gondinet.

— J'ai, monsieur... que ça ne me plaît pas du tout d'étrangler Léonce. Le public l'adore, vous le savez bien, et sa strangulation ne fera de plaisir à personne. Je n'ai, naturellement pas de conseils à vous donner mais – ça a beau n'être qu'un simulacre – j'aimerais bien que vous le fassiez faire par un autre que moi.

Edmond Gondinet, auteur de grand talent mais dilettante aussi, humoriste morose et tendre, lui répondit :

— Préférez-vous le faire évader ?

— Oh ! cent fois, oui !

— Eh bien ! Je vais changer la fin de ma pièce !

Il changea donc la fin de sa pièce – pour son plaisir à lui et dans son intérêt à elle – et tous les soirs Christian fit évader Léonce.

Eh bien ! Je vois parfaitement André Lefaur dans le personnage de Christian, Victor Boucher dans celui de Léonce et, dans celui de Gondinet, Robert de Fiers.

SIBYL SANDERSON

J'ai beaucoup connu Sibyl Sanderson, la grande cantatrice.

Un jour, j'entrais chez elle après m'être fait, naturellement, annoncer.

Il y avait un monsieur au piano, elle était debout – et elle chantait en anglais des chansons nègres que ce monsieur accompagnait d'étonnante façon. Il paraissait s'en amuser follement. C'était Massenet, qui trouvait cela remarquable. Il les accompagnait avec beaucoup d'art.

Il était fou de cette femme, lui aussi.

Sibyl Sanderson a créé Thaïs à l'Opéra-Comique.

J'ai vu les quatre dernières représentations de Manon. Elle était prodigieuse de beauté, de grâce – une voix sublime – un être magnifique dans la vie. Elle touchait de très gros cachets – elle n'avait pas un centime. Sur ses quatre derniers cachets, elle en a donné un aux pauvres, un aux musiciens, un troisième aux choristes.

Et sa fin a été horrible – mais il ne faut pas parler de cela...

*

SEYMOUR HICKS

La mort de Seymour Hicks me causa une peine réelle.

J'ai eu à plusieurs reprises la joie de l'avoir pour interprète – et il était devenu mon ami.

C'est lui et l'admirable acteur qu'était Gérald du Maurier qui furent mes parrains au Garrick Club.

C'est lui qui fut mon partenaire quand Leurs Majestés le roi et la reine me firent l'honneur d'accepter qu'une petite pièce soit jouée à l'India Office pour la réception officielle du président de la République, en 1939.

Enfin, c'est lui qui fut désigné pour représenter les comédiens anglais à l'enterrement de mon père.

Pour toutes ces raisons, c'est avec émotion que j'évoque aujourd'hui son souvenir.

Seymour Hicks jouait la comédie avec cette aisance à laquelle nous sommes particulièrement sensibles, nous, comédiens français – avec cette aisance qui nous paraît être la qualité essentielle des comédiens anglais – avec cette aisance qui, chez Seymour Hicks, allait jusqu'à la désinvolture et qui lui permettait de se comporter en scène à la façon d'un clown, mais sans jamais cesser d'être un gentleman. Il était, en effet, mesuré dans l'outrance – et il était si « vraisemblable » que

quand il entra sur le théâtre en disant : « Il pleut à torrent dehors » – les spectateurs regrettaient de n'avoir pas pris, ce soir-là, leur imperméable.

*

ERNEST LA JEUNESSE

Des gilets de velours, des gilets bretons, un ventre en avant et les pieds en dedans, des breloques et des bagues : Ernest La Jeunesse.

Il était grand, il était maigre – avec un gros ventre. 33

Il a vécu toute sa vie boulevard des Filles-du-Calvaire, dans une chambre d'hôtel. La chambre était remplie de livres – les piles commençaient par terre et finissaient au plafond. Il écartait les livres pour se coucher – et il se couvrait avec des habits de maréchaux, des uniformes, qu'il mettait sur son lit.

Il écrivait tous ses articles au Napolitain, café en vogue, en face du Vaudeville, sur le boulevard. Il avait une petite écriture, d'ailleurs très jolie. Il prenait de l'absinthe blanche. Il rédigeait des articles nécrologiques qu'il serait intéressant de retrouver et de publier en volume. Le jour où est mort Larroumet, critique qui avait succédé à Sarcey, il en avait dit ceci : « Depuis déjà longtemps seuls, dans son visage, ses lorgnons avaient encore un peu de vie. »

Il passait pour être un eunuque. En vérité il en avait la voix – mais il ne l'était pas. Cette légende venait de ce qu'il avait eu, rue de Richelieu, un grave accident de voiture à la suite duquel il avait dû subir une opération.

Ernest La Jeunesse était le secrétaire de Mirbeau.

Nous avons été très intimes. Mais il a fait des choses très vilaines. Mirbeau, entre autres, lui ayant confié des photographies de Mme Mirbeau nue, il les avait répandues dans Paris. Puis nous nous sommes fâchés.

Un soir, à l'Odéon lors d'une générale, il s'est jeté sur moi, et il m'a mordu jusqu'au sang. Il trépignait de colère. Je le tenais pour lâche.

Il avait donné une petite pièce aux Capucines : Madame est morte. Un monsieur a une femme et une maîtresse et reçoit une dépêche avec ces mots : « Madame est morte. » Il ne sait pas s'il s'agit de sa femme ou de sa maîtresse. L'idée était très drôle. Cette pièce avait été créée par Jeanne Cheirel et André Brulé. Elle était si singulière que les gens ont sifflé à la sortie. Un monsieur croisant La Jeunesse, et le reconnaissant, lui dit :

— Eh bien ! votre pièce, monsieur, je l'ai sifflée !

Et La Jeunesse répondit :

— Je ne savais pas que les trous du cul pouvaient siffler.

MARGUERITE MORENO ET MARCEL SCHWOB

J'avais lu récemment les Contes cruels de Villiers de L'Isle-Adam lorsqu'un soir je vis entrer dans la loge de mon père un couple extraordinaire.

L'homme n'était pas grand, la femme était maigre. Il était blême, elle était blafarde. Tous deux vêtus de noir, ils semblaient porter ironiquement le deuil de leur santé.

Leurs yeux brillaient d'intelligence et leurs mains, d'ailleurs ravissantes, étaient diaphanes. Il s'était enfoncé frileux, dans un fauteuil. Elle s'était accroupie, désinvolte, sur le divan. Ils fumaient l'un et l'autre – et tandis qu'il disait en souriant des choses très profondes, elle faisait gravement des mots spirituels. Personnages de Poe, d'Hoffmann ou de Villiers, ils m'effrayaient et pourtant m'attiraient.

Il m'a été donné de les connaître intimement plus tard et je les ai beaucoup aimés, elle pour sa drôlerie, lui pour sa lumineuse et claire intelligence – lui, c'était Marcel Schwob et elle Marguerite Moreno.

Il était impossible d'imaginer un couple d'une part plus spirituel et, d'autre part, plus intelligent.

Marcel Schwob habitait rue Saint-Louis-en-l'Île et son appartement était la cité des livres. Il y en avait partout. Il y en avait en rayons d'abord, du sol jusqu'au plafond. Il y en avait encore sur tous les meubles.

Schwob avait élu domicile dans une toute petite pièce qui était également remplie de livres, bien entendu.

Il lisait beaucoup plus qu'il n'écrivait. Son œuvre, si brève, hélas ! et si prodigieusement fournie en fait foi.

Il s'éclairait avec une lampe à huile dont l'abat-jour était de carton vert. En outre, une petite feuille de papier était collée à cet abat-jour et il plaçait la lampe de manière que la petite feuille de papier lui fit toujours de l'ombre sur le visage. Je pense qu'il ne devait pas avoir l'électricité car, cette lampe, on la promenait de pièce en pièce. Quand nous passions à table on mettait la lampe sur la cheminée – et c'était tout l'éclairage de la pièce.

Il avait un valet de chambre chinois qui faisait la cuisine, cuisine étrange, peut-être chinoise. On semblait ne manger que des crêtes de coq qui nageaient dans un brouet brun.

L'après-midi, Schwob recevait des hommes de lettres. Je ne dis pas des confrères à lui, car il était très loin d'eux.

Ils venaient lui demander des sujets de contes.

EDMOND ROSTAND

C'est place Vendôme, un matin, qu'Edmond Rostand vint lire à mon père l'Aiglon.

Il entra :

Je le voyais pour la première fois et ma surprise fut très grande.

Pourtant, je savais bien qu'il était chauve, qu'il portait un monocle, une cravate qui faisait deux fois le tour de son cou et de petites moustaches dont les pointes étaient relevées – et même j'aurais pu dessiner son profil de mémoire tant ses portraits et ses caricatures avaient été reproduits depuis deux ans, depuis la première de Cyrano.

D'où venait donc ma surprise ? Je m'en rendais mal compte.

Aujourd'hui, je sais : il avait trente et un ans. Or, à cette époque, j'en avais quatorze. Allai-je à quatorze ans trouver jeune un homme chauve et si connu ? Non, certes.

La jeunesse n'a pas de charme pour l'enfance.

Il me semblait extraordinaire sans que je comprisse pourquoi.

Mais c'était cela certainement qui m'étonnait, et bien plus que son étonnante cravate, l'homme du jour, le poète que l'on comparait à Hugo, celui que déjà guettait l'Académie, Edmond Rostand était un jeune homme.

Son charme physique était irrésistible. Il n'était pas beau : il était joli. Petit, très mince et très fragile, il attirait. Tout ce que ses œuvres contenaient de force et de santé, il paraissait s'en être dépouillé pour elles.

Ne pas l'aimer en le voyant, c'était presque impossible bien qu'il ne fût pas exempt d'un certain ridicule, qui n'était dû qu'à son excessive élégance. Trop de recherches dans son costume et pas assez de trouvailles. En vérité il n'était ni à la page ni à l'heure.

Il se mettait en redingote le matin, en jaquette le soir et il portait des cols dont la forme datait de plus de dix années.

Les hommes qui attachent de l'importance aux vêtements qu'ils portent doivent choisir avec discernement le genre qu'ils veulent se donner afin qu'ils puissent s'adapter à toutes les circonstances – et à leur vieillesse comme à leur maturité.

Le genre artiste est plein de charme, assurément, mais il a son danger. Il semble être d'avance une sorte de renoncement à la réussite, à la fortune, à la gloire. Il convient à mon sens de l'abandonner aussitôt que le succès paraît à l'horizon.

Nos relations datent de 1905 ou 1906. Comment avais-je connu Willy ? Comment aurais-je pu ne pas le connaître ?

Il était l'un des hommes les plus connus de Paris.

C'était un homme d'assez d'esprit, d'un peu de talent, qui passait pour avoir une culture musicale étendue – mais l'habitude qu'il avait prise de faire faire « ses » livres et « ses » articles par ce qu'on appelait à l'époque déjà des nègres, cette habitude abominable rend toute appréciation difficile de sa valeur réelle. Ce que l'on sait, c'est qu'il choisissait avec discernement les écrivains besogneux dont il signait effrontément les ouvrages. On sait que Jean de Tinan, P.-J. Toulet, Curnonsky, entre autres, lui apportèrent leur concours, et je crois savoir que Vuillermoz faisait des articles de critique musicale sous le pseudonyme de « l'Ouvreuse du Cirque d'Été » adopté par Willy. On ne peut ignorer que *Amour, Amour* est de Pierre Veber ; paru sous le nom de Willy, il reparut sous les noms de Pierre Veber et Willy, pour devenir ouvertement ce qu'il était : de Pierre Veber – enfin, nous savons tous que les *Claudine*, parues sous le nom de Willy, étaient de Colette.

Elle avait fait *Dialogues de bêtes* pour « amuser » Willy car c'en est la dédicace.

Pour amuser Willy, elle avait fait un chef-d'œuvre !

La naissance, l'enfance, la prime jeunesse de Colette, tout cela nous est connu, conté, raconté par elle. Son mariage lui-même avec Gauthier-Villars, c'était Willy, elle ne nous en a pas fait grâce – fort heureusement – et dans l'hebdomadaire *Marianne*, il y a de cela une vingtaine d'années, elle nous a sinon tout dit, du moins tout fait comprendre.

Chronique révélatrice d'une union singulière entre une petite campagnarde hermétique, têtue, qui ne parvenait pas à se débarrasser de l'accent de son village et un homme sans moralité, pervers et méprisable au premier chef.

Lui devons-nous l'admirable écrivain qu'est devenue Colette ?

Un peu, peut-être – mais ce n'est pas bien sûr. Et des dons pareils n'eussent pas manqué de se manifester dans d'autres circonstances.

La première fois que je l'ai vue, Colette avait de longs cheveux blonds, si longs qu'elle les nattait et les portaient en macarons sur les oreilles.



Elle était bien charmante alors, avec son visage triangulaire, ses yeux en amande et son nez de fouine.

Ce que Colette a dû souffrir – dans les deux sens du terme – pour conserver Willy est inimaginable.

J'en ai été le témoin – et je m'y suis trouvé, mêlé, bien malgré moi.

J'ai vu Willy cherchant à se débarrasser de Colette. Son désir était qu'on la lui prît. Et un jour que j'entrais chez lui vers 5 heures – un jour de réception – je le vis, le chapeau et la canne à la main. Je lui en demandai la raison. Il me répondit :

— Je fais cela pour faire croire que nous sommes séparés Colette et moi – et que je suis en visite chez elle.

Hier soir, vendredi 29 février 1952, nous avons dîné Lana et moi à l'Hôtel de Paris à Monte-Carlo, avec Maurice de Rothschild et la princesse d'Arenberg,

Colette était dans la salle.

Elle m'avait écrit huit jours auparavant. Je n'avais pas répondu à sa lettre. Je suis allé lui baiser la main. Et cinq minutes plus tard, elle se joignait à nous. Son mari, Maurice Goudeket, l'accompagnait.

Colette est immobilisée dans un fauteuil à roulettes. Les rhumatismes l'ont clouée là – du moins le dit-elle. Mais son mari, je me demande d'ailleurs pourquoi, m'a dit :

— Non ce qu'elle a, c'est de l'arthrite de la hanche.

Colette va avoir quatre-vingts ans. Elle en paraît bien davantage, en dépit – ou à cause – d'un maquillage excessif de ses yeux et de cette coiffure.

À vrai dire, elle ressemble à toutes les très vieilles femmes illustres – et son regard a je ne sais quoi qui rappelle un peu celui de Sarah Bernhardt.

Démaquillée, un fichu sur la tête, et consentant à perdre dix pouces de sa taille, ce n'est sans doute plus qu'une vieille paysanne bourguignonne rêveuse.

*

GOUNOD

Gounod, en pleine gloire, venait à Lyon conduire un festival Gounod. Les musiciens de l'orchestre s'étaient réunis au café. Ils étaient très inquiets, car leur manquait un exécutant : le triangle. Ils se demandaient tous avec angoisse ce qu'ils allaient faire... lorsque l'on vit entrer Morel.

Morel était extrêmement Intelligent et remarquable.

Ils poussèrent un seul cri :

— Voilà Morel, nous sommes sauvés ! Et de lui expliquer :

— Morel, vous êtes très musicien et vous allez comprendre : le maître Gounod en personne vient conduire l'orchestre aujourd'hui. »

L'homme au triangle est malade... Vous allez faire le triangle : il n'y a qu'un seul coup à donner.

Morel consulte la partition et, après un peu d'hésitation, accepte.

Ils rentrent tous dans la salle du théâtre où doit avoir lieu la répétition de ce festival, et ils attendent la venue du vieux maître...

Gounod arrive. Les musiciens se lèvent. Retournant leur violon, ils lui administrent la fessée – geste que font pour saluer tous les violonistes du monde. On se rassied. Gounod demande un silence absolu, puis :

— Messieurs, leur dit-il, j'ai composé le morceau que nous allons interpréter, il y a quarante et un ans. Dans ce morceau...

Gounod s'arrête et demande :

— Quel est l'artiste qui fait le triangle ?

Morel intimidé se lève.

Gounod reprend :

— Donc, messieurs, j'ai composé ce morceau il y a quarante et un ans. J'ai eu souvent l'occasion de le conduire. Dans ce morceau, il n'y a qu'un seul coup de triangle. Ce coup de triangle n'a jamais été donné quand il le fallait. J'ose espérer qu'il le sera ce soir.

On commence à jouer, Morel compte les mesures désespérément.

Le moment fatidique arrive – et Morel, nerveusement, donne trois petits coups au lieu d'un.

Gounod arrête tout soudain, se tourne vers Morel et lui fait remarquer, dans son plus féroce sourire :

— Comme toujours !

*

FORAIN

Un soir, nous achevions de dîner chez Edwards – et Forain vint nous y rejoindre. Il allait en soirée, à un bal costumé et il ne faisait que passer. Il s'était déguisé en Napoléon Ier : la redingote grise et le petit chapeau. Ayant fait son entrée nous le félicitâmes tous en chœur chaudement de sa silhouette. Il nous dit :

— Vous trouvez cela réussi ? Vous êtes bien les seuls ! et Mme Forain n'est pas de votre avis ! Apparaissant tout à l'heure devant elle dans cet accoutrement de fantaisie, elle m'a dit, sévère : « Vous avez l'air d'un gendarme ! »

Un autre soir, Forain vint dans ma loge avec son fils Jean-Lou. Et ce dernier qui avait tort de dessiner, surtout à côté de son père, me demanda :

— Ça vous serait égal, Monsieur Guitry, que je fasse un petit croquis de vous ?

— Certainement.

Il tourna tout autour de moi, m'examinant, tandis que je me maquillais – puis il entreprit de me « croquer ».

Enfin, constatant quelque chose, il crut devoir amorcer cette phrase :

— Je ne sais pas, monsieur, si on vous l'aura déjà dit, mais c'est extraordinaire à quel point vous pouvez ressembler à...

Son père alors lui coupa la parole en le mettant ainsi en garde :

— Fais attention à ce que tu vas dire !

Forain avait l'accent faubourien – et il l'exagérait un peu comme on corse un dessin.

Pendant la Grande Guerre, il s'était engagé.

Il n'était que simple soldat – et il faisait du camouflage. Le grand peintre peignait des camions avec des raies rouges, des raies jaunes, des raies vertes – et il peignait cela avec la rosette de la Légion d'honneur sur l'uniforme de simple soldat. Il avait des cheveux qui tombaient, je ne dis pas sur ses épaules, mais presque.

Le maréchal Pétain vint à passer. Je sais bien qu'il n'était que le général Pétain à l'époque – mais c'était Pétain.

Il avisa Forain, le reconnut et, souriant, lui dit :

— Si Forain vous voyait !...

Arthur Meyer quittait à regret un repas, pressé de se rendre au Gaulois. Sur le seuil de la porte, se retournant, il implora :

— Ne soyez pas trop méchants !

Et Forain répliqua, féroce :

— Je vous défendrai.

*

ÉLISE

Lucien Guitry vivait à la fois très simplement et très somptueusement. Il mangeait dans de la vaisselle plate, buvait dans des verres anciens de cristal taillé. D'ailleurs, tous les objets dont il se servait étaient précieux et beaux.

Mais la servante qui lui apportait son déjeuner était celle qui l'avait préparé. Elle était vêtue d'une blouse, n'était pas autrement bien coiffée, et n'avait pas de manières – mais elle était le dévouement personnifié et, jusqu'à la dernière seconde de la vie de mon père, elle lui a témoigné une tendresse dont je ne cesserai jamais de lui être reconnaissant.

Elle se nommait Élise – et elle était une extraordinaire servante. Elle avait un défaut pourtant : elle ne pouvait pas tolérer la présence d'autres domestiques dans la maison. Elle s'astreignait à une besogne gigantesque.

Une nuit, à trois heures du matin mon père entendit du bruit dans la galerie, un bruit étrange. Au haut d'une échelle, Élise nettoyait les lustres.

Mais, malgré sa haine des domestiques – elle ne la cachait pas – mon père ne se tenait pas pour battu et, de temps à autre, il engageait un valet de chambre ou bien une cuisinière. Quinze jours plus tard, Élise en avait obtenu le renvoi et, pendant dix ou quinze jours, elle reprenait possession entière de son patron et de la maison.

Femme extraordinaire qui récurait les cuivres et réparait les dentelles – jamais l'on ne vit quelqu'un d'aussi propre.

À la mort de mon père, je l'ai, bien entendu, gardée chez moi – mais j'ai désiré qu'elle cessât d'être une servante, et je lui ai dit qu'elle serait désormais la gouvernante de toute la maison, et qu'elle aurait en somme sous ses ordres tous les autres domestiques. Elle en fut extrêmement flattée. Alors elle cessa de se promener dans la maison en blouse, et porta désormais une robe noire sur laquelle elle mettait un tablier de soie changeante. Mais dès que j'avais le dos tourné, elle retirait ce tablier et cette robe, remettait sa blouse – et lavait à grande eau l'escalier !

J'avais également gardé à mon service le mécanicien de mon père – bien qu'il fût pourri de défauts. Il se disait mécanicien, alors qu'il n'était que bricoleur dans l'âme. Il se flattait de n'avoir jamais conduit la voiture de mon père à l'usine. Il réparait tout lui-même et le moteur de sa voiture, quand il en soulevait le capot, donnait l'impression de bric-à-brac – car toutes les pièces de ce moteur étaient rattachées par des fils de fer.

Il me conduisait tous les jours à Edouard-VII où je répétais, mais, sitôt que j'étais rentré, il retirait sa casquette, sortait d'un de ses coffres un chapeau gris, et remplaçait la plaque de cuivre qui portait mon nom par une autre plaque sur laquelle il avait fait graver le sien. Un jour, je m'en suis aperçu et je lui ai demandé pourquoi il faisait cela. Il m'a répondu :

— Parce que, comme ça, je peux faire croire aux autres chauffeurs que la voiture est à moi. Alors ils la respectent.

Ce chauffeur se nommait Albert, et il était l'amant d'Élise – si bien que, le jour où je m'en suis séparé, j'ai dû m'excuser auprès d'Élise de le mettre à la porte. Albert n'en est pas revenu, car il était convaincu que personne au monde ne pourrait, après lui, conduire ma voiture.

Il passait ses journées à déambuler autour de ma maison avec son chapeau gris sur la tête, triste, maussade et rancunier. Chaque jour, il s'arrêtait devant le garage et disait à mon nouveau mécanicien :

— Ne t'en fais pas, tu n'es là que pour quelques jours. Dès que la colère du patron sera tombée, je reprendrai ma place.

Quelques semaines plus tard, ayant enfin le sentiment que, cette place, il l'avait à jamais perdue, il se demanda ce qu'il pourrait bien faire pour se venger.

La fenêtre de la chambre d'Élise donnait sur la rue. Il s'accoudait à cette fenêtre et ne cessait de prier Élise de me donner ses huit jours. Elle n'en fit rien. Alors, il lui vint une idée étonnante. Il cessa d'être menaçant avec sa maîtresse. Il devint tendre, et bientôt il lui proposa de l'épouser. Elle m'en demanda la permission – et je lui répondis que cela ne me regardait pas.

Quelques jours plus tard, Albert épousa Élise. En sortant de la mairie, elle vint reprendre sa place à la maison.

Mais alors, Albert apparut à la fenêtre et lui dit :

— Tu connais la loi, n'est-ce pas ? La femme doit suivre son mari – et je te prie de me suivre immédiatement.

Et voilà comment j'ai perdu Élise.

Elle ne s'est jamais remplacée.

*

Mon père avait une cuisinière prénommée Eugénie.

Elle était courte, épaisse, édentée et maussade – mais c'était une excellente cuisinière.

Mon père la mettait à la porte tous les deux mois, mais huit ou dix jours plus tard, il la reprenait. Elle est restée à son service intermittent pendant une dizaine d'années. Je l'ai gardée aussi lorsque mon père est mort, et cela pendant trois ans. Un jour que je distribuais des billets de faveur à la cuisine et que j'en remettais à tous mes domestiques, je lui offris deux fauteuils pour le dimanche suivant ; elle refusa.

— Vous ne voulez pas venir voir ma pièce ?

— Non, monsieur, merci.

— Vous êtes allée pourtant voir les autres ?

— Non, jamais, monsieur.

— Vous ne voulez plus aller au théâtre ?

— Non, monsieur.

— Pourtant, vous y alliez du temps de M. Guitry ?

— Non, monsieur, jamais.

— Vous n'avez pas vu jouer mon père ?

— Non.

— Mais, quoi ?... Vous détestez le théâtre ?

— Oh ! non, c'est pas ça !

— Alors pourquoi n'y allez-vous pas ?

— Parce que je n'ai pas de chapeau !

Elle était depuis treize ans à notre service !

LA MALADIE

Journal manuscrit tenu par Sacha Guitry en avril-mai 1914 et publié en fac-similé par Maurice de Brunhoff la même année.

« La Santé, ça, c'est tout ! »

Ces cinq mots forment un chapitre – un chapitre entier – d'un livre de moi.

Je les avais écrits, ces mots ; avec la cruauté joyeuse de l'homme qui n'a jamais été malade et qui ne réfléchit pas qu'il y a des gens qui souffrent et sous les yeux de qui cette phrase peut tomber.

Pourtant, le livre paru, il m'arriva d'y penser. Et même, un jour, j'ai regretté de l'avoir écrite cette petite phrase.

Mais depuis...

Depuis j'ai été malade, depuis j'ai souffert, je suis resté vingt-huit jours couché sur le dos, j'ai été à la diète, on m'a mis des ventouses, on m'a fait des injections, des médecins à mon chevet se sont consultés et j'ai eu douze jours de température élevée – en un mot, je sais ce que c'est.

Donc, plus de scrupules, plus de délicatesse !

Je peux maintenant sortir le front haut, j'ai voix au chapitre, je ne suis plus le profane, l'étranger qui ne sait pas, je suis un homme normal ! Je dirai plus : je suis un homme complet !

Et, quand ce sera mon tour de parler, je raconterai ma maladie, comme tout le monde.

Sans la raconter, je pourrai du moins l'évoquer à tous propos.

Par exemple, je dirai :

— Quelque temps avant ma maladie...

Ou bien je dirai :

— Quelque temps après ma maladie...

Mais revenons à notre affaire.

Donc, ayant été malade, j'ai voulu en profiter pour apporter une modification, un éclaircissement à ma si brève opinion sur la Santé.

J'ai cherché.

J'ai cherché honnêtement – et en vain – une formule qui fût plus précise, qui fût plus complète.

Je crois bien qu'il n'y en a pas, de même qu'il n'y a pas deux façons de dire la Vérité...

La vérité, c'est oui ou c'est non – eh ! bien, la Santé, c'est tout !



COMMENT JE SUIS TOMBÉ MALADE

COMMENT JE SUIS TOMBE MALADE

Je ne suis malade que depuis dix minutes – je veux essayer de noter comment la chose s’est passée. Seulement il faut que je me dépêche.

Voilà.

J’ai souffert assez longtemps avant d’être malade.

J’avais des parties de moi-même qui étaient attaquées, mais je les défendais, je me défendais. Le mal changeait constamment de place et j’avais l’impression qu’il cherchait la sortie.

J’ai lutté de la sorte pendant 15 jours, persuadé qu’enfin je resterais vainqueur.

(On vient de me donner à boire une chose ignoble. Ça commence !)

Hier, vendredi 27 mars – je vous demande pardon, mais pour moi c’est une date – le médecin, mon admirable médecin qui venait chaque jour, m’examina et me dit que, le mal semblant vouloir se localiser, je ferais bien de rester couché pendant trois jours afin de me libérer tout à fait et sans doute pour toujours.

Je lui fis promettre formellement que ces trois journées de lit suffiraient à mon rétablissement. Il me le promit et me le jura même sur la tête de sa femme et de ses enfants.

Je ne doutais pas un instant de sa parole, et, tout de suite je pris mes dispositions de façon à pouvoir rester pendant trois jours éloigné de mes affaires.

Il ne m’était jamais arrivé de rester 3 jours couché, et certes cela, m’eût impressionné si je n’avais pas eu la certitude de n’être point malade.

Car je n’étais pas encore malade.

Je souffrais – oh ! Ça, oui, je souffrais !

Je supportais ma douleur soutenu par cette idée que j’étais un homme en excellente santé en train de souffrir le martyre.

Tel fut mon état d’esprit pendant vingt-quatre heures.

Le lendemain dans le courant de la journée je m’aperçus que mes douleurs s’étaient atténuées – mais également j’eus la sensation de n’être plus tout à fait le même homme. Mes préoccupations, mes idées,

mes espoirs, les choses que j'attendais, les lettres auxquelles je n'avais pas répondu – tout cela m'était devenu indifférent. J'avais l'esprit et le corps engourdis. Mes oreilles bourdonnaient et se faisaient l'écho d'un carillon monotone et lointain tandis que les petits paniers de fleurs de la tenture murale se mettaient à jouer à saute-mouton.

Que se passait-il ?

Je me rendais bien compte que les petits paniers ne dansaient que pour moi – mais ils dansaient tout de même à entendre les cloches – mais je les entendais.

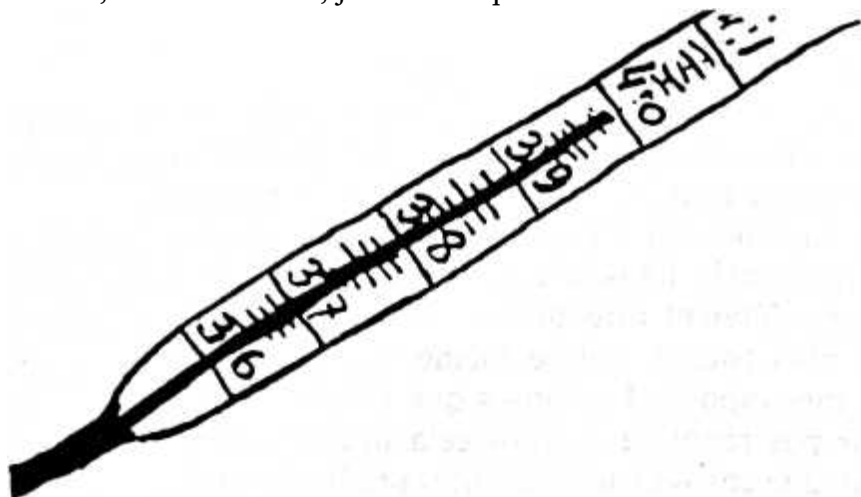
Et moi qui devais me relever demain soir au fait !

Et je ne disais rien ! Et je supportais cela sans me révolter...

Mais enfin que se passait-il donc ?

Il me semblait que j'avais abdiqué...

Eh ! Oui, c'était bien cela, j'avais abdiqué !



Lundi 30 39° 8.

On ne veut plus me laisser écrire.

Mardi 31.39° 9.

Mercredi 1er avril. 40° 1.

Jeudi 2, 39° 9.

Vendredi 3.40° 2.

Samedi 4.40° 9.

Dimanche 5.39° 7. ;

Lundi 6.40° 2.

Mardi 7.38° 8.

Mercredi 8.38° 2.

Si, demain, je n'ai pas 38, on me laissera écrire pendant une demi-heure – mais aujourd'hui j'ai encore 38° 2, et on vient m'arracher ma plume et mon cahier !...

À demain

Quelle existence ! Ah ! C'est bien la dernière fois que je suis

malade !!!
À demain.

ÊTRE MALADE

Être malade, c'est affreux, c'est honteux, c'est ignoble, c'est triste, c'est injuste, c'est laid et ce n'est pas propre.

On croit qu'on aura plus de volonté que les autres et qu'on pourra conserver un peu de sa personnalité – impossible !

Il n'y a rien à faire.

Il faut renoncer à tout comme tout le monde. Il n'y a pas de pudeur, il n'y a pas de fantaisie qui résiste à 39° 7.

Et tous ceux qui ont 39° 7 sont les mêmes – et ce ne sont plus des hommes, ce sont des malades.

Un malade, ce n'est plus un homme ! Quand on est malade, on n'a plus son nom, on n'a plus son âge, on n'a plus sa fortune, on n'a plus ses relations – on a sa température !

Que dis-je, on a ?

Même pas !

Les autres ont votre température : sitôt que vous l'avez, ils vous la prennent et ils l'emportent vite, vite dans la chambre à côté !...

Et j'ai vécu – si j'ose dire – comme ça, pendant plus de douze jours, hors le monde, sans rien savoir, sans rien demander, ne pouvant pas dire exactement ce que je voulais, bafouillant, abruti, sinistre, et, si je ne me trompe, d'une sensibilité ridicule.

Il me semble que j'ai passé une douzaine de jours dans un tableau de Carrière accroché pas très droit – avec des yeux fixés sur moi à travers la fièvre comme à travers le brouillard.

Les Médecins

On est avec les médecins d'une impitoyable exigence, on ne leur passe rien – et on a raison puisque leurs erreurs peuvent être mortelles.

Nous voulons qu'ils soient infailibles, nous voulons qu'ils soient irréprochables et, de même que lorsqu'ils sont souffrants cela nous paraît étrange et risible, nous ne leur tolérons aucun des petits défauts qui donnent aux individus leur personnalité.

Quand nous avons besoin d'un médecin, ce n'est pas un homme que nous faisons chercher, c'est la Faculté.

Si, pendant la consultation, il laisse apercevoir « l'homme », son autorité tout de suite s'en ressent et elle diminue.

Et c'est pourquoi je ne saurais trop regretter que les médecins ne portent plus le costume. Il ne me semble pas qu'il leur manque autre chose !

Ces hommes jouissent d'une autorité véritablement exceptionnelle dont la magistrature elle-même doit être jalouse.

Quand on annonce que « le docteur est là », il se passe une chose inouïe : les visages anxieux se tournent vers la porte, les cœurs battent plus vite, l'émotion est extrême et l'on jurerait vraiment qu'on a annoncé le Bon Dieu.

Eh ! Bien, étant donné ce pouvoir infini – et logique d'ailleurs – songez à l'impression que l'on aurait si ces messieurs entraient dans les chambres des malades avec un vêtement qui les distinguerait davantage et qui dissimulerait le col, la cravate, la chaîne de montre, le ventre, la forme même d'un corps qui est inutile – car vous voudrez bien en convenir, n'est-ce pas, rien n'est plus inutile qu'un corps de médecin.

J'aurais voulu examiner plus attentivement les médecins qui sont venus pour m'examiner – mais ils sont moins dociles que moi !

Moi, au moins, je me laissais faire.

Je ne sais ce qu'on entendait en appuyant contre moi son oreille et en la promenant des épaules à la ceinture... mais, nom d'un petit bonhomme, ils s'en sont payé ! Que ça devait donc être joli !!!

Moi, j'aurais voulu les faire parler – mais ce n'est pas commode.

Les médecins ne répondent pas aux questions qu'on leur pose et ce doit être intolérable pour eux d'être questionnés.

Dame, la maladie ne les trouble pas – mais le malade, parfois, peut les troubler !

Atténuer la douleur, chasser le mal, guérir enfin – dire que pour

plusieurs, pour la plupart peut-être, cela devient un métier !

S'il n'y avait pas de mauvais médecins – les médecins seraient comblés d'honneurs, d'argent, de présents magnifiques...

Ces hommes ont pour fonction première et capitale celle de découvrir la cause du mal, l'endroit où il se trouve, les ravages qu'il a déjà causés. Cette découverte est donc pour eux une victoire – et c'est à la minute même où ils la remportent qu'on exige d'eux l'attitude indifférente qui doit rassurer le malade !

Ils n'ont pas cette joie de pouvoir exprimer leur légitime satisfaction. Il faut au contraire qu'ils s'observent, les malheureux, et qu'ils ne laissent pas échapper le geste, le mot, la moue qui révélerait l'affreuse vérité.

Il faut qu'ils mentent.

[Sur le manuscrit, le texte suivant était barré.]

Le mien, mon médecin à moi, celui qui me soigne, est véritablement surprenant.

Mais d'abord sachez qu'il est... comment dirais-je... sachez qu'il est l'entrepreneur général de ma santé. Je la lui ai confiée une fois pour toutes.

Il lui plaît à présent de m'amener des confrères à lui, de grands et d'illustres confrères, soit – ce sont les menuisiers, les serruriers, les maçons, les spécialistes enfin – mais si ça ne marche pas, s'il y a un ennui, tant pis, c'est lui l'entrepreneur général !!!

Et voilà maintenant pourquoi je le trouve surprenant.

N'ayant jamais été malade, ne l'ayant jamais fait venir que pour un petit rhume ou pour une grosse indigestion, je me disais : « Cette fois-ci, il va être épaté ! »

Erreur. Il n'a pas été épaté du tout.

J'ai beau n'être pas dangereusement malade, il pourrait néanmoins modifier cette liberté d'allure et cette bonne humeur qui font son charme – mais qui dénotent une insouciance inouïe et une indifférence que je ne m'explique pas.

Il continue à rire, à fumer sa cigarette au pied de mon lit et à me dire que « ce n'est rien » quand je lui dis que j'ai mal.

Il m'a privé de manger – mais il me nourrit de médicaments, je vous le jure !

Une certaine fantaisie d'ailleurs préside au choix des potions et des cachets qu'il me donne. Un jour les cachets sont tout petits, le lendemain ils sont énormes. Le mardi ce sont des gouttes de ceci, le jeudi c'est une cuillerée d'autre chose !

Ah ! Quel champ d'expérience je suis !!!

Avez-vous lu ces quatre pages qui sont barrées d'un grand trait noir ?... Il faut les lire, car elles sont édifiantes !... Mon intention était, les ayant relues, de les supprimer ; mais j'ai pensé qu'il fallait

faire les choses complètement ou bien ne pas les faire. Donc, je les publie – mais je les désapprouve. Pourquoi ?... Parce que le jour où je les ai écrites, ces pages, on me cachait encore la vérité, parce que je ne savais pas que j'avais été extrêmement malade et que j'avais autour de moi causé des inquiétudes. Parce que je ne savais pas que cet homme supérieur qui m'a soigné, qui m'a guéri et que j'ai calomnié avait été 20 fois plus malin que moi puisqu'en conservant volontairement son attitude habituelle, sa cigarette et son bon rire, il m'avait fait croire que je n'avais pas beaucoup plus qu'un rhume ou qu'une indigestion !

Qu'il trouve ici ma gratitude la plus tendre.

Mon Garde

J'ai pour garde un garçon charmant. Il est d'une grande douceur et d'une serviabilité parfaite. Il n'est ni bavard ni triste et semble n'avoir pas de défaut – de même qu'il me donne l'impression de n'avoir ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni femme, ni maîtresse, ni ami, et d'être seul au monde.

Je dis qu'il n'a pas de défaut, car ce n'est pas un défaut, n'est-ce pas, de pouvoir dormir 20 ou 22 heures par jour ?

Il dort en effet 20 ou 22 heures par jour.

L'après-midi il dort dans une chambre à côté de la mienne, la nuit il dort dans le fauteuil auprès de mon lit.

C'est d'ailleurs assez agaçant pour quelqu'un qui ne peut pas dormir d'avoir aussi près de soi un homme dont c'est le métier de rester éveillé – et qui s'endort et se rendort aussi facilement.

Je lui fais servir du café à la fin de ses repas, mais il n'en prend que le matin, prétendant que le café, le soir, l'empêche de dormir.

Ce matin je lui ai demandé ce qui avait bien pu l'engager à prendre ce métier de garde-malade.

Il m'a répondu :

— C'est une idée qui m'est venue à la suite d'une grande maladie que j'ai eue !

LA DAME QUI VIENT POUR LES VENTOUSES

— Meseu, c'è la
dame ki vien poaire
li van-touze !



— Monsieur, c'est la dame qui vient pour les ventouses !

— Qu'elle entre !

Je n'oublierai jamais cette dame qui venait pour les ventouses et qui avait le sourire idéal de Cassive.

Elle entra, me dit gracieusement bonjour et déposa près de mon lit, sur une chaise, un sac jaune qu'elle ouvrit et qui contenait une cinquantaine de petits verres sans pied.

Elle prépara quelque chose, rapidement, et me dit :

— Quand vous voudrez, monsieur, je commencerai.

Et elle me souriait ineffablement.

Bien que ce fût ma première ventouse, j'offris à cette dame la partie de moi-même qu'elle réclamait sans trop d'appréhension, presque sans peur, tant ce sourire était engageant, tant il semblait me proposer et me promettre des satisfactions infinies.

Sitôt que j'eus atteint la position qu'elle souhaitait, elle commença...

Eh ! Bien, depuis Kubelik et un certain nègre qui jouait à l'Alhambra du xylophone je n'avais pas observé une dextérité, une virtuosité comparables à celles de cette dame.

Et je ne pense pas qu'on puisse mieux jouer de la ventouse.

En quelques instants elle avait orné mon pauvre dos d'une floraison étrange et véritablement spontanée – et elle souriait toujours.

Un certain temps s'étant écoulé, elle me retira ma carapace de verre en me félicitant de l'efficacité de son intervention.

Puis elle replaça, vite mais sans brusquerie, chaque petit verre dans son sac jaune et me dit avec ce perpétuel, inoubliable et insignifiant

sourire :

— Eh ! Bien, maintenant, au revoir, monsieur...

Et, preste, elle s'éloigna – pour toujours !

Quelle chose surprenante !

Cette dame que je n'avais jamais vue, qui est entrée chez moi, qui m'a posé quarante énormes petits verres à liqueur sur le dos... les a repris... et s'en est allée...

Avouez que ces choses-là n'arrivent qu'aux malades !

Chacun son point
de vue

Un matin – un beau matin ! – le docteur qui parle bas depuis quinze jours élève la voix et prononce ces mots :

— Allons ! allons ! Tout va bien... maintenant ce n'est plus qu'une question de jours !...

La joie se peint sur les visages, le malade ouvre tout grands les yeux et les domestiques se répètent la chose jusqu'à ce que la concierge en soit informée.

Le médecin, vainqueur du mal, s'en va triomphant en disant qu'il ne reviendra pas dans la soirée et que d'ailleurs on ne le verra plus qu'une fois par jour désormais.

Le malade, qui n'a observé, lui, aucune amélioration dans son état, se dit qu'il est sans doute naturel que le médecin s'en soit aperçu le premier – et il attend.

Le lendemain, le surlendemain « le mieux » s'accroît paraît-il de la façon la plus satisfaisante. Je ne dirai pas que le médecin « n'en revient pas », mais je vous certifie qu'il est radieux.

Le malade, lui, est moins radieux car il souffre toujours et il commence à s'énerver.

Et cela dure ainsi pendant quelque temps...

C'est que, voyez-vous, ils n'ont pas le même point de vue : le malade ne pense qu'à la santé, le médecin ne s'occupe que de la maladie.

Je l'avais remarqué, et, à un ami qui me demandait de mes nouvelles, je répondis :

— Oh ! Ma maladie va admirablement... malheureusement, ma santé, elle, ne va pas très fort !

Mes Amis

Oh ! Je ne vous parlerai pas de mes amis intimes – je ne dis que ce que je veux dire. J'ai ma mémoire d'un côté, j'ai mes souvenirs de l'autre. Ma mémoire est à vous, mes souvenirs, je les garde pour moi.

Mais je vous parlerai volontiers de certains amis que j'ai, parce que, ceux-là, j'ai l'impression que vous les avez aussi !

J'ai l'ami qui s'est accoudé au chevet de mon lit, bien en face de moi, qui m'a regardé souffrir, qui a hoché la tête et laissé tomber ces mots :

— Hein, mon vieux, te l'avais-je assez dit !... Combien de fois t'ai-je supplié de modifier ta façon de vivre ?... Ça te faisait rigoler ! J'étais sûr, tu entends, j'étais sûr qu'un jour tu finirais par payer tout ça !

— Eh ! Bien, mon vieux, tu dois être content aujourd'hui !

— Contait, non... mais enfin, c'est une leçon !

Il est revenu trois fois me voir, et, chaque fois, il m'a dit la même chose ! Ma maladie ne lui aura pas suggéré une autre pensée. Il était agréablement accablé par la justesse de ses prédictions.

J'ai l'ami indifférent qui est entré dans ma chambre et m'a demandé le plus simplement du monde :

— Comment ça va ?

Un peu étonné, je ne trouvai à lui répondre que :

— Couci-couça !

Alors il me dit :

— Ne vous laissez pas abattre, mon vieux, croyez-moi !

Quand on n'a pas mangé depuis vingt jours et qu'on a encore les articulations broyées par d'invisibles tenailles, ça fait quelque chose d'entendre un ami qui vous conseille froidement de ne pas vous laisser abattre.

J'ai l'ami qui a eu exactement il y a douze ans ce que j'ai aujourd'hui. J'allais lui raconter ma maladie, il m'a raconté la sienne. Il n'est resté que 25 minutes auprès de moi, mais pendant 25 minutes il n'a parlé que de lui !

Il a fait en somme ce que j'aurais fait s'il ne m'avait pas empêché de parler.

Et en partant, en me serrant la main – trop fort – il m'a dit :

— Et moi, mon cher, je suis resté quatre mois couché... et après, des rechutes, des rechutes... tout le temps !

J'ai l'ami impressionnable qui est entré sur la pointe des pieds, qui m'a touché le bout des doigts, qui a esquissé un sourire et s'est mis à pleurer en disant :

— Il a tout de même un peu changé !

J'ai le vieux camarade de toujours qui, apprenant qu'on autorisait les visites, est tout de suite venu :

— Mon cher vieux, quelle joie de te revoir !... Enfin !... Ah ! J'ai pensé à toi, va, je te le jure !... Comme tu as dû souffrir... Alors, vrai, maintenant on peut venir te voir tous les jours ?

— Mais oui !

— Tous les jours, tous les jours ?

— Tous les jours !

— Ah ! quel bonheur !

Il n'est jamais revenu.

Un soir, la fièvre étant tombée, on m'a remis la liste des personnes qui étaient venues demander de mes nouvelles depuis quinze jours. Quoi ? Me faisait-on une farce ?

Je regardais cette liste, je la parcourais de haut en bas, de bas en haut – et je n'en revenais pas !

Celui-là s'est dérangé quatre fois !... Et celui-là cinq fois !... Et celui-là que je ne vois jamais il est venu trois fois !... Et celle-là qui est venue tous les deux jours !... Et celui-là, que je connais à peine – sans doute il voulait voir comment j'étais installé !... Oh ! Et celle-là que c'est gentil – quatre fois !!!!

Ainsi, tous ces gens sont venus parce que j'étais malade !

C'est incroyable... c'est... je... mais... comment...

Je suis touché profondément et rien ne me semble plus doux que la sympathie vive et spontanée des êtres – mais en l'occurrence, n'est-ce pas, je peux tout de même m'étonner de quelque chose sans désobliger personne ?

Pourquoi ceux-là sont-ils venus et pas les autres ? Pourquoi tout le monde n'est-il pas venu ?

Comprenez-moi bien.

Je suis d'abord surpris que tant de personnes soient venues – véritablement et délicieusement surpris – mais je me dis que, puisque tant de personnes sont venues, il est étonnant qu'il n'en soit pas venu davantage.

Je pense en ce moment à des gens qui auraient pu très bien venir...

Et en regardant ma liste je vois en revanche des noms qui pourraient parfaitement ne pas y figurer.

Comment cela se fait-il ?

Pourquoi ceux-ci et pas ceux-là ?

Eh ! Bien, j'y ai pensé, et je ne serais pas éloigné de croire que certaines personnes sont attirées par la maladie, par le malheur, par le

chagrin des autres. Je ne prétends pas que ces personnes prennent du plaisir aux alarmes d'autrui – du tout, du tout, mais elles y prennent part. Elles s'inquiètent et se tourmentent réellement.

Elles s'offrent à veiller le malade, car la maladie ne les dégoûte pas. Elles veulent se rendre utiles. Ce sont des personnes de nature dévouées, qui ont ce qu'on appelle « du cœur », qui vont aux enterrements plutôt qu'aux mariages et qui feraient volontiers 40 minutes de voiture pour voir pleurer quelqu'un.

Dans quinze jours – peut-être avant – je sortirai, et déjà je pense à tous ceux que je rencontrerai, qui ne seront pas venus me voir et qui me diront :

— Mon cher, j'ai eu de vos nouvelles tous les jours !

La plus étonnante Visite que j'aie eue

Un matin...

(J'étais encore assez malade pour être dans l'obligation de choisir « mes visites » – ce qui m'a sans doute privé de bien des plaisirs, car, instinctivement, je donnais la préférence à des amis intimes oubliant que les indifférents m'amusez toujours davantage. Mais enfin, on ne peut pas tout le temps s'amuser !)

Un matin, donc, vers 11 heures on m'annonça un ami d'enfance que je vois très rarement parce qu'il voyage huit mois par an, mais que j'affectionne néanmoins à cause d'un tas de souvenirs. Il avait appris le matin même ou la veille peut-être que j'étais malade et, tout de suite, il venait.

C'était fort gentil, mais allais-je le recevoir ?... J'étais fatigué, et je craignais un peu son émotion et la mienne. Était-ce bien utile de le voir ?... Non, certes – mais ce garçon pouvait être inquiet et la pensée de lui refuser ma porte m'était odieuse.

Je lui fis dire de monter.

Il entra, me serra fortement la main et me dit :

— T'es pas honteux d'être encore couché à cette heure-ci !

J'allais répondre, il me coupa la parole :

— Un mot seulement et je file ! Voilà... je suis sur le point d'acheter une 20 hp, pareille à la tienne... es-tu content de la tienne ?

— Très content...

— Tu ne dépenses pas trop d'essence ?

— Non, pas trop...

— Bon. Et les pneus ?

— Normalement...

— Tu peux faire du 60 en palier ?

— Oh ! Oui...

— Merci, vieux !... Je te laisse te lever, au revoir !

Il me resserra fortement la main et s'en alla... !

Évidemment ! Tout le monde ne pouvait pas savoir que j'étais malade !

Maintenant un conseil...

Si vous êtes malade, ne le soyez pas trop longtemps.

Tâchez de ne pas dépasser les 21 jours réglementaires, car, vous ne pouvez pas l'ignorer, la patience des meilleurs amis est assez courte et vous auriez vite l'impression d'être délaissé.

Vos parents eux-mêmes ne tarderaient pas à vous signifier une certaine lassitude et parfois un peu d'agacement.



Et après le vingt-deuxième jour vous verriez l'un de vos ascendants les plus proches demander au médecin qui vient pour vous s'il ne pourrait pas lui donner pour lui « quelque chose qui le remonterait ».

C'est que rien au monde, il faut l'avouer, n'est plus fastidieux qu'une maladie qui traîne.

C'est un peu comme les très vieilles gens qui meurent et qui meurent par petits coups, qui ont des hauts et des bas, qui s'éteignent et se rallument sans cesse, enfin qui ne se décident pas – cela devient agaçant à la longue !

Ah ! Et que je vous prévienne – méfiez-vous du jour où vous direz :

— Il me semble que je vais mieux !

Car, ce jour-là, ce sera fini. Plus de cadeaux, plus de prévenances et on vous laissera des quarts d'heure entiers tout seul. Ne le dites donc que lorsque vous en serez bien sûr.

Ceci est très important.

Il est rare qu'on vous pardonne une rechute. On a tout de suite l'air d'abuser des gens – et vous finiriez par vous faire prendre en grippe.

Et rappelez-vous aussi que le jour où vous recommencerez à manger, ne fût-ce qu'un bout de pain, vous cesserez tout à fait d'être intéressant – car, c'est la formule, et vous savez n'est-ce pas qu'un homme bien portant n'est pas intéressant.

Quelle bêtise !

Et cette bêtise, mon dieu, l'aurais-je assez entendue, me l'aura-t-on répétée ! Car tout le monde me l'a dite cette phrase :

— Vous ne souffrez plus... vous mangez... vous allez bientôt vous lever... vous n'êtes plus intéressant !

Ainsi, sur ce point, vous êtes tous d'accord ?

Eh ! Bien, vous n'êtes pas d'accord avec moi !

Et ceux qui sont venus me regarder quand je souffrais et me tortillais dans mon lit, auraient mille fois mieux fait de venir me voir manger mes premières pommes de terre.

La Convalescence

On m'avait prévenu que la convalescence allait me procurer d'incomparables joies. J'allais observer, paraît-il, « cette impression qu'on a de revenir à la vie ».

Soit, soit, avec plaisir.

Lundi

J'entre aujourd'hui en convalescence.

J'y entre comme on entre en religion – avec la foi.

On me glisse des caleçons – oh ! que j'ai maigri ! – des chaussettes... on me soulève... on me dresse... on me passe une robe de chambre... on me lève... aïe !... Patatras !...

Fâcheuse expérience.

Je me suis écroulé dans les bras de ceux qui me soutenaient. On m'a arraché mes caleçons et mes chaussettes et l'on m'a immédiatement recouché.

Puis ce fut un liquide bouillant et quelques claques que l'on m'administra sur les joues.

Eh ! Bien, loyalement... je ne peux pas dire que j'ai eu l'impression de revenir à la vie !

Mardi

Vais-je avoir ce matin l'impression de revenir à la vie ?

Je ne le crois pas.

Aussi n'ai-je pas du tout envie de me lever.

Ah ! Non, merci, pour trébucher comme hier et sentir mes deux pieds qui entrent dans le tapis – jusqu'aux genoux – non, vraiment j'aime mieux rester couché !

Ceux qui m'entourent n'en reviennent pas. Ils disent :

— Comment, toi ! Toi qui rages d'être malade... toi qui ne penses qu'à la santé... toi qui ne parles que d'en finir... on te dit que tu peux te lever et tu n'en profites pas !!!

— Pardon ! Pardon !... Il y a 15 jours, je vous ai supplié de me laisser me lever... vous n'avez pas voulu !... Je vous l'ai demandé il y a huit jours... vous n'avez pas voulu !... Vous m'avez bouclé dans mon lit... eh ! bien, voyez ce que c'est que l'habitude – je m'y suis fait ! Je viens de m'y faire et je m'y trouve à présent très bien dans mon lit !... Non, ne me mettez pas mes chaussettes de force... non, laissez-moi... je vous en prie ! Je veux rester couché !

Mercredi

Oui, aujourd'hui, je crois que je vais pouvoir... essayons...

Jeudi

Je voudrais rester dans le fauteuil cinq minutes de plus que hier... davantage, ce serait imprudent.

Vendredi

— Attendez... ne me touchez pas... je vais essayer d'aller tout seul jusqu'à la bibliothèque... ça y est !

Samedi

— Venez, aidez-moi... je voudrais les surprendre pendant qu'ils déjeunent... Si je ne peux pas remonter, vous me prendrez sur vos bras avec Louis.

Dimanche

— Non, sincèrement... si ça me fatiguait, je le dirais !... Je peux très bien rester comme ça jusqu'à six heures.

— Du blanc de poulet ?... Je peux vraiment ?... Oh ! Chic, chic chic !!!

Lundi

Ce matin je me suis levé tout seul !... Il était six heures, à peine. Je suis allé à la fenêtre, et – sans écarter les rideaux – je l'ai entrouverte, pour voir... et j'ai été aveuglé, ou plutôt ébloui, j'ai été surpris, suffoqué, presque renversé par le soleil qui est entré dans ma chambre comme quelqu'un qui attend depuis une heure et à qui, enfin, on vient ouvrir.

Ah ! Que c'est drôle...

Autrefois je me représentais le soleil sous les aspects d'un homme de cinquante-huit ans, orné d'un lorgnon et d'une superbe barbe rousse en éventail – et tout à l'heure il m'a semblé que c'était un jeune homme qui entrait dans ma chambre.

D'ailleurs, ce matin, tout me paraissait jeune, tout me paraissait neuf. L'air, lui-même, était si léger, si transparent, si mince que rien ne me séparait des arbres, des maisons et des gens qui passaient là-bas dans la rue – et je pensais que, en étendant le bras, j'aurais pu les atteindre.

Ah ! Que c'était joli !...

Ainsi, tenez... voyez ce petit toit de vieilles tuiles... en face, là, juste en face... il ne dit pas grand-chose, n'est-ce pas ?... Eh ! Bien, à six heures, sous le soleil, il est méconnaissable !... Et il durera longtemps, allez, puisqu'il est neuf chaque matin !

Tiens ! Tiens ! Je ne parle plus exclusivement de moi – je crois que

ÇA Y EST ! JE SUIS GUÉRI !

MES MÉDECINS

1932, Édition hors commerce publiée pour les Laboratoires Cortial.

Il m'a été donné de voir bien des médecins depuis le jour de ma naissance, mais à la vérité, depuis 1902, je n'ai vraiment confié ma santé qu'à deux hommes : le Docteur Isch-Wall et le Professeur Thirolaix.

L'un m'a soigné pendant quinze ans, l'autre depuis quinze ans me soigne. Et puisque j'ai reporté sur le second l'amitié, la confiance et l'estime profonde que j'avais pour le premier, il est bien juste que ces pages leur soient dédiées.

S.G.

Au seuil d'un petit livre dans lequel il ne va être guère parlé que de médecins, l'auteur a pensé qu'il était de son devoir de faire à ses lecteurs éventuels l'immédiate déclaration suivante : « J'adore les médecins. »

Maintenant, entendons-nous.

Vous pensez bien que je ne les adore pas tous, car il m'est arrivé de rencontrer quelques idiots, des vaniteux, des charlatans, des maladroits, des entêtés et des maniaques. Mais, à la vérité, j'en ai rencontré peu qui fussent, à mon avis, réellement indignes d'exercer cette profession périlleuse entre toutes – périlleuse pour le malade !

Il doit y avoir moins de mauvais médecins que de mauvais peintres – heureusement ! – heureusement, car le plus bénin des défauts devient d'une gravité extrême quand c'est un médecin qui en est affligé. On sourit des distractions d'un mathématicien – on frémit en songeant à celles que pourrait avoir un chirurgien.

Ce qui m'a quelques fois, souvent même, frappé – donc déplu – chez de bons, de très bons, de très grands médecins, ce sont leurs fautes psychologiques, leurs erreurs de diagnostic moral.

C'est admirable, bien sûr, d'être médicalement infaillible, et c'est le principal, bien entendu – mais ce n'est que le principal. Et, véritablement, ce n'est pas tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un homme à qui l'on offre éperdument sa confiance.

Il est rare en effet qu'un malade ne soit pas doublement malade – car d'ordinaire on est malade d'être malade. Le moral est atteint très vite quand on souffre. On a besoin d'un réconfort – d'un réconfort que la tendresse familiale est impuissante à vous donner, car elle ne sait

pas déguiser son angoisse. Or, si la même médication peut être également efficace quand il s'agit de deux ou trois personnes différentes, n'y a-t-il pas cependant deux ou trois façons différentes de l'ordonner à ces personnes ?

Efficace, c'est bien – bienfaisante, c'est mieux.

Il y a des médecins qui vous sauvent – et il y en a qui vous guérissent.

C'est bien à ces derniers que va ma préférence.

Et si j'adore les médecins c'est que j'en ai connu d'admirables. Non point seulement par leur valeur, par leur savoir, mais aussi par leur dévouement, leur probité, leur tact et leur entendement.

Quand j'y pense – et j'y pense souvent – la vie d'un médecin m'impressionne toujours, m'amuse et m'intéresse.

Cet homme qu'on fait venir dès qu'on « ne se sent pas bien », cet homme qui ne vient jamais assez vite quand on a besoin de lui – et qui a toujours l'air de venir une fois de trop lorsqu'on se rétablit !

Car il faut que cette horrible question d'argent se mêle à tout – même à l'heure la plus tragique de la vie.

Et comme on est injuste avec le médecin, lorsque cette heure sonne !

Il semble toujours demander trop d'argent – et, dans le fond, on ne lui en donne jamais assez.

Et, n'est-ce pas étrange, plus la somme qu'il vous demande est forte, plus elle semble dérisoire !

Car on est en contradiction constante avec soi-même, à son sujet. Le mercredi soir, à six heures, on lui donnerait tout ce qu'on a pour qu'il prolonge un peu la vie d'un être que l'on aime, et quarante-huit heures plus tard, s'il a sauvé cet être, comme on trouve que trois mille francs c'est cher pour trois visites !

On a beau dire : « C'est trop ou ce n'est pas assez... » – on trouve toujours que c'est trop.

Et quand on dit que le conseil d'un grand docteur n'a pas de prix, c'est un vague espoir qu'on exprime.

Oui, la vie de ces hommes est impressionnante.

Ils ne voient jamais que des visages anxieux, tourmentés.

De deux heures à cinq heures, ils reçoivent chez eux des gens qui sont inquiets. De cinq heures à huit heures, ils font la tournée de leurs malades. Ils vont « relever » leur température. Entre-temps, on les appelle – souvent trop tard – au chevet d'un mourant. On les appelle comme on appelle au secours. Ils sont accueillis par des gens affolés qui mettent en eux toute leur espérance et les supplient de faire un miracle – car il faut bien en convenir enfin, quelque croyants que soient les gens, ils font toujours appeler le médecin avant de faire venir le prêtre.

Et puis, pourquoi ne l'avouerai-je pas, je les envie.

Je ne dis pas que j'aurais voulu être médecin, mais j'aurais voulu l'impossible : j'aurais voulu être, sous un faux nom et avec une fausse barbe, médecin de deux heures à cinq heures du soir, et j'aurais voulu continuer de faire des pièces tout le reste du temps.

Nous qui, auteurs, passons notre existence à supposer des états d'âme, des cas de conscience, nous qui avons tant de peine à arracher des aveux sincères à ceux dont nous nous efforçons de faire des personnages, quelle serait notre joie si nous avions comme eux, comme les médecins, le droit de poser à des personnes que nous ne connaîtrions pas ces questions étonnantes et directes que, dès la première entrevue, le médecin pose sans rougir à sa cliente, à son client.

Il n'a même pas besoin de les poser, du reste, ces questions. On lui dit tout, on lui raconte tout – parce qu'on ne peut pas ne pas tout lui raconter. On commence bien par ne lui dire que la moitié des choses, mais le médecin voit bien, voit tout de suite qu'on lui ment – et l'on finit par tout lui dire !

Ah ! Le médecin qui soigne un couple – il en entend de belles ! C'est plus qu'un confident, c'est mieux qu'un confesseur. Sa profession le condamne au silence – et l'absolution que nous lui demandons est d'une espèce singulière – car ne finit-on pas souvent par lui en dire bien plus même qu'il ne faudrait, dans le secret espoir de lui voir absoudre pathologiquement nos fautes ?

Si les médecins voulaient parler, ils nous en donneraient des sujets de pièces !

Toutes nos misères, ils les connaissent, tous nos chagrins, ils les devinent.

Et je sais un dialogue de Henri Monnier, dialogue entre un paysan et un médecin, au cours duquel le paysan demande au médecin s'il ne croit pas que l'on pourrait abréger un peu les souffrances coûteuses de sa malheureuse femme...

C'est un chef-d'œuvre.

Et, d'autre part, comment n'être pas ému devant ces hommes dont un trait de génie peut sauver la vie d'un enfant.

MA CARRIÈRE DE MALADE

Je puis dire sans me vanter que, depuis quarante ans, j'ai fourni une assez belle carrière de malade.

Ce n'est pas que je sois d'une fragilité extrême – et je n'ai vraiment failli perdre la vie qu'une seule fois – mais j'ai une telle horreur de la maladie que j'envisage tout de suite l'aggravation possible du moindre malaise que je ressens.

Cela tient, d'une part, à ce goût singulier que j'ai pour l'existence – et, d'autre part, à cette profession que j'exerce le soir.

On peut tout faire, étant souffrant – même l'amour ! – mais on joue mal la comédie quand on a la migraine.

Qu'on me permette à ce propos de déclarer ici que le métier d'acteur est un bien beau métier, si l'on en doit juger par les innombrables et constants témoignages d'endurance, d'abnégation et d'héroïsme même que donnent les acteurs.

Sarah Bernhardt !

Quel courage il fallait à la Duse !

Dans quel état jouait Réjane !

Et de Max !

Et tant d'autres !

Autour de moi, tout près de moi, j'ai vu des choses insensées.

Mon père, atteint du mal qui l'emportait, nous dissimulant ses angoisses, et mentant à son médecin tellement il redoutait qu'on l'empêchât de jouer !

Yvonne Printemps voulant terminer la soirée, et la terminant vaillamment, l'œil déchiré par le coup de patte d'un petit chien.

Pour ma part, j'ai commis l'imprudence de jouer pendant trois jours avec une fracture du pied. Je l'ai regretté pendant trois mois.

Et je pense à tous les dévouements que je n'ai pas connus – mais qu'en scène j'ai devinés. Mains glacées ou mains brûlantes de camarades qui risquent leur santé, et leur vie quelquefois, parce qu'ils sont honnêtes, parce qu'ils aiment leur Art, parce qu'ils respectent le Public et qu'ils ne veulent pas être soupçonnés de manquer de courage.

Il est vrai que, pour Patron, les comédiens ont Molière – et que son agonie commença sur la scène.

Il est mort maquillé, Molière !

Quel est le comédien qui ne l'envierait pas ?

Et, d'ailleurs, les acteurs, qui sont déjà très différents des autres gens, sont de bien étonnants malades. Et les médecins qui les soignent doivent avoir parfois beaucoup de peine à les comprendre. Moribonds à sept heures du soir – deux heures plus tard ils sont en scène, gesticulant, riant, criant, hurlant : actifs – et, souvent, à minuit, guéris par le succès !

Le comédien est un homme qui n'a pas droit à ces fameuses vingt-quatre heures d'attente, de température – et de réflexion que demandent les docteurs et les maladies avant que de se déclarer.

Mais revenons à ma carrière de malade.

Elle débute par des malaises infantiles qui m'ont laissé le souvenir de ravissants joujoux – puis elle se précise par une crise aiguë de rhumatisme articulaire contracté en 1907 à l'hôpital militaire où j'avais été conduit par une endocardite.

C'est à cette époque que je fus réformé.

Crise douloureuse, mais passagère. Et ce n'était, en somme, qu'un avertissement dont je n'ai malheureusement pas eu l'intelligence de faire mon profit.

Sept ans plus tard, le 28 mars 1914 – qu'on veuille bien me permettre de considérer que, pour moi, c'est une date – une nouvelle crise, ou bien la même en léthargie depuis sept ans, se déclara soudainement, se compliqua et présenta les symptômes d'une exceptionnelle gravité ; albumine, congestion pulmonaire double, température atteignant 41° – et, même, annonce de ma mort dans un journal.

C'est au cours de cette longue maladie que j'étendis le cercle de mes relations médicales. Les Professeurs Robin, Sicard, Gilbert et Enriquez, appelés à tour de rôle en consultation par le Docteur Isch-Wall, se sont assis à mon chevet et, tous, ils m'ont pris dans leurs bras – et, dans mon délire, je m'émouvais de cette affectueuse confiance que semblaient me témoigner ces inconnus pour moi, ces hommes âgés, ces grands médecins, qui se penchaient ainsi vers ma modeste personne et posaient doucement leur front soucieux sur ma poitrine. Ils avaient l'air vraiment de venir se faire consoler, cajoler. Je revois la blancheur de Robin, les cheveux en brosse grisonnants d'Enriquez et ses lorgnons énormes. Je revois l'œil bleu clair, et terrifiant pour le malade, de Gilbert – et je n'oublierai jamais le visage attentif de Sicard, son faux col un peu haut peut-être, et son regard si pénétrant bien qu'il fût doux. Comme il semblait intelligent, cet homme – comme il l'était, du reste.

On dit que le rhumatisme préserve de la tuberculose. Je ne lui vois pas d'autre avantage. Depuis dix-huit années que nous vivons ensemble, mon rhumatisme et moi, j'ai eu tout le loisir d'en apprécier

les inconvénients et la bizarrerie.

C'est un étrange et diabolique individu. Il redoute le froid, l'humidité, l'oseille et le vin de Bourgogne. Il est capricieux, perfide et sa ténacité le rend intolérable. Il se manifeste – chez moi, du moins – de deux manières différentes. Il m'énerve, m'agace, me fait souffrir ou bien il me démoralise. Et quelque habitude qu'on en ait à la longue, il trouve toujours le moyen de vous surprendre. Il s'amusera un jour à vous faire croire que vous avez les reins malades – et ce sera un lumbago déguisé. Vous vous demanderez le mois suivant si vous ne vous êtes pas luxé la clavicule – et ce sera lui, cette douleur aiguë, localisée. Et cette rage de dents que vous aurez un jour, ce sera lui encore. Et ce point douloureux que vous ressentirez, si vif, en respirant, ce ne sera pas un point pleurétique – non, non, ce sera lui toujours. Il change de visage, il prend toutes les formes – et quelquefois il vous déforme.

Une scène de Jean de La Fontaine, que vous rencontrerez plus loin, vous en reparlera sur un ton différent.

Mes autres maladies furent assez bénignes.

« Quant à mes opérations », elles furent sans attrait.

La première était inutile – à moins que l'on ne m'ait trompé – mais si l'on m'a trompé, merci !

La seconde fut plus sérieuse – et j'en conserve un assez mauvais souvenir en dépit des soins dont je fus entouré, en dépit même de l'habileté notoire de celui qui se livra sur ma personne à un travail minutieux qui rappelle à la fois celui du ciseleur, celui de l'horloger et celui de la dentellière aussi.

Comment se terminera ma carrière de malade – je n'en sais rien encore, mais si la place est bien choisie pour en dire deux mots, pour exprimer un vœu, j'avouerai franchement que je ne partage pas l'opinion de ceux qui disent qu'une mort soudaine est la plus belle mort.

Il n'y a pas de belle mort. Il y en a qui sont belles à raconter – mais, celles-là, ce sont les morts des autres.

Combien de fois l'ai-je entendue cette phrase :

— Je voudrais mourir d'un seul coup sans souffrir et sans avoir connu les infirmités de l'extrême vieillesse.

Eh ! Bien, moi, je voudrais mourir le plus tard possible – non seulement de vieillesse, mais encore avec une lenteur infinie, car n'ayant jamais eu le temps de vivre, je voudrais bien avoir du moins le temps de mourir. Oui, je réclame une mort lente et toutes les infirmités possibles. Il me faudra bien cela pour que je parte sans trop de regrets.

La mort accidentelle m'a toujours semblé la plus abominable. La mort par maladie met la science en échec et, de ce fait, elle a quelque

chose d'absurde et d'injuste. Le suicide est un assassinat, car celui qui se tue, tue un homme – et c'est un crime.

Mourir de vieillesse est la seule mort qui soit acceptable – mais alors, celle-là, je la trouve parfaitement acceptable.

Donc qu'on n'abrège surtout pas ma vie d'une minute – même par pitié pour ceux qui seront autour de moi !

Une minute de plus, pensez donc, c'est énorme !

Songez qu'en une minute, à ma dernière minute, on peut m'apprendre qu'on vient de découvrir la guérison du cancer : quelle belle mort j'aurais !

UN GUÉRISSEUR

Oui j'ai connu un guérisseur.

C'était le Docteur Isch-Wall.

Le charme de cet homme était irrésistible – et ceux qu'il a soignés vous parleront de lui comme je vais le faire.

Et je dis bien, exprès, « soignés », car ce sont ceux qu'il a soignés qui l'ont connu, qui l'ont aimé. Et ils en gardent un souvenir ineffaçable, tous.

Ce n'était pas qu'il fût beau, certes, mais il avait un visage émouvant de bonté, d'indulgence et d'intelligence. On n'aurait pu lui reprocher que son excessive simplicité de mise et d'attitude – mais ce n'est, fichtre ! pas moi qui la lui aurais reprochée.

Il donnait confiance – c'était là son prestige.

Il entraît, venait à vous et, patient, tout d'abord il vous écoutait. Et tandis que vous lui parliez, s'il ne devinait pas instantanément de quel mal vous étiez atteint, du moins se faisait-il tout de suite une opinion sur vous, dont il allait faire son profit – pour votre bien. Ce que vous étiez, il le savait avant de savoir ce que vous aviez – et son opinion sur vous étant bien établie, il commençait par vous guérir, pour vous soigner ensuite.

Il y avait entre le Docteur Isch-Wall et moi une sorte de magnétisme, une véritable télépathie.

Il m'avait sauvé la vie au mois de juin 1914. Or, quelques mois plus tard, à deux ou trois reprises, je l'ai vu arriver chez moi à l'heure la plus imprévue du jour, sans que je l'eusse fait appeler – soudainement – et je me souviens de cette phrase commencée par lui sur le seuil de ma porte et terminée en me serrant les mains :

— J'ai eu l'impression que tu avais mal... et je suis venu. Je me trompe ?

Et il ne se trompait pas !

J'avais tellement confiance en lui qu'un soir, inquiet d'une douleur

violente que je venais de ressentir, je lui téléphonai pour le prier de venir tout de suite chez moi. Sa femme de chambre me répondit qu'il était parti le matin même pour Marseille et qu'il ne rentrerait pas avant trois jours – et je me souviens d'avoir raccroché le récepteur en murmurant : « Alors c'est que je n'ai rien de grave ! »

Pendant quinze ans, cet homme réellement admirable a rétabli la santé de tous les miens, de tous les amis pauvres que je lui adressai, et il n'a jamais voulu accepter un centime de moi, ni pour les miens ni pour mes amis pauvres.

— Tu me paieras tout ça, plus tard, me disait-il.

Il consacra sa vie entière à ses malades – et nos insomnies l'empêchaient de dormir.

Sa mort fut déchirante et – comme l'avait été sa vie – elle fut exemplaire.

C'était à l'automne de 1920, et je revenais de la campagne, lorsque quelqu'un m'apprit que le Docteur Isch-Wall était malade.

Un médecin malade – cette idée m'avait toujours fait rire ! Ce jour-là, elle me serra le cœur.

Il était, en effet, très malade. Il ne couchait plus dans sa chambre. On lui avait dressé un lit dans le salon, ce qui m'impressionna beaucoup. Quand un malade se déplace, c'est mauvais signe, à mon avis – et c'est qu'il est, souvent, hélas ! déjà, sur son départ.

Il n'était plus le même. Il avait ce teint terreux que vous savez... Son admirable compagne était auprès de lui, lorsque j'entrai.

— Ne t'affole surtout pas, me dit-il tout de suite, car j'ai fort peu de chose. Une petite ulcération de rien du tout à l'estomac... qui heureusement n'est pas, et ne peut pas devenir cancéreuse...

Il était formel – et il me tranquillisait sur son mal comme il m'eût tranquilisé sur le mien.

Il continua :

— Hartmann m'opère demain matin... et, dans huit jours, je déjeunerai chez toi !

À ce moment Mme Isch-Wall nous laissa seuls. Alors, sans cesser de sourire, il me dit à mi-voix :

— Ce n'est pas vrai... je suis perdu.

Et il ajouta très vite :

— Je t'en supplie, ne pleure pas... elle va rentrer !

Le lendemain on l'opéra.

Deux jours plus tard, je le revis. Pour tout le monde il allait mieux – même pour lui !

Son chirurgien, seul, lui, savait la vérité – et ce n'était plus qu'une question de jours.

— Eh ! Bien, tu vois, me dit-il, est-ce drôle... je m'étais complètement trompé... Je n'avais rien du tout !

Il se laissait tromper – comme le premier malade venu, comme tous ceux qu'il avait trompés depuis trente ans !

Le lendemain on lui apporta une aile de poulet hachée et une tasse de bouillon, et je l'entendis qui posait cette incroyable question :

— Est-ce que je dois prendre le bouillon d'abord ?

Cet homme qui avait passé sa vie à faire des « ordonnances » demandait un conseil – et quel conseil ! – à une infirmière.

Huit jours plus tard, rentré chez lui, son agonie commença. Elle dura une semaine encore.

Mais, alors, ce qui se passa pendant cette semaine fut extraordinaire. Tous ses malades défilèrent à son chevet.

C'était l'inquiétude affectueuse, sincère, qui les amena et tous ainsi – et ils ne pensaient qu'à lui, bien sûr, quand ils entraient dans cette chambre où rôdait, invisible, la mort. Mais sitôt qu'ils l'apercevaient, décharné, moribond, tragique et souriant toujours, ils blêmissaient pour eux !

Imaginez ce médecin qui meurt, entouré de ses malades. Imaginez cette étrange dernière visite qu'ils lui rendaient, imaginez cette consultation in extremis, ce monde renversé, ces clients désolés qui voient partir leur guérisseur – chacun pensant à soi ! – et qui se mettent à le questionner – avec d'innombrables précautions, j'en conviens – mais qui cependant le questionnent !

— Dois-je continuer, Docteur, le traitement que vous m'aviez ordonné ?

— Le jour où tel symptôme aura disparu, devrai-je faire ceci... ou cela...

— S'il m'arrivait un jour, Docteur...

— Et si, plus tard...

— Pourriez-vous m'indiquer à tout hasard le nom d'un bon Docteur...

Et comme il comprenait ce qui se passait là ! Comme il en percevait l'effroyable drôlerie !

Et, ne pouvant plus écrire lui-même, il dictait en mourant ses dernières ordonnances, comme il eût dicté ses dernières volontés.

Cette émouvante fin d'un guérisseur authentique constituera le dernier tableau d'une pièce que je fais sur le Docteur Isch-Wall et ses vertus.

Lorsque par téléphone, on m'annonça qu'il était mort, j'eus l'impression très nette que je venais de perdre la santé.

LE DOCTEUR MALGRÉ LUI

Un petit vieillard à barbe blanche, à cheveux longs est arrivé ce matin

à l'hôtel. Il a le type sémite nettement prononcé, il porte une jaquette noire et il est commandeur de la Légion d'Honneur.

Lorsqu'il est entré dans la salle du restaurant » tout le monde l'a remarqué et chacun s'est demandé :

— Qui est ce vieux savant ?

Notre voisine de table, que nous connaissons un peu, me l'a même demandé à moi. Je lui ai répondu que je n'en savais rien.

Alors, elle a appelé le maître d'hôtel et lui a posé la même question.

— Je vais vous le dire tout de suite, Madame.

Il a quitté la salle, est allé à la réception et en est revenu avec un petit bout de papier qu'il a remis à notre voisine. Elle s'est de nouveau penchée vers nous et elle m'a dit :

— C'est le Professeur Hayin. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

— Rien du tout, Madame.

Une heure plus tard, j'ai su que c'était le Professeur Hayem, le plus illustre médecin français. Alors, je me suis souvenu de la curiosité instinctive et générale qu'il avait soulevée en entrant dans cette salle du restaurant. Nous sommes tous ici des malades, presque des malades, puisque, en principe, nous sommes venus à Évian pour nous soigner, et la présence parmi nous de cette sommité médicale, nous l'avons vraiment devinée, nous l'avons sentie. Une demi-heure plus tard, tout l'hôtel savait que c'était le Professeur Hayem et nous en éprouvions un plaisir extrême. Quelle impression reconfortante, quelle tranquillité cela donne de savoir qu'on a, à portée de la main, un homme d'une telle infaillibilité ! Ce médecin que ses confrères appellent en consultation depuis quarante années, dire que nous n'avons qu'un signe à faire pour qu'il nous guérisse ! Car on a beau nous répéter qu'il n'exerce plus, il est bien évident que si on lui demandait exceptionnellement de venir au chevet de l'un de nous, il y viendrait de grand cœur – et il le sauverait !

Et puis, nous apprenons une nouvelle qui vient augmenter encore l'intérêt que nous lui portons égoïstement : le Professeur Hayem a 91 ans !

Un médecin âgé de 91 ans paraît être la preuve évidente de l'efficacité de ses méthodes thérapeutiques.

Dès le repas suivant, nous cherchons tous à savoir ce qu'il mange, ce qu'il boit et s'il prend du café. Chacun de nous, à tour de rôle, questionne le maître d'hôtel et l'on sent que dans quarante-huit heures nous allons tous nous conformer au régime que suit le Professeur Hayem.

Nous sommes devenus, sans qu'il le sache, ses clients, puisqu'il est devenu notre médecin – malgré lui. Et je n'oublierai jamais nos têtes à

tous lorsque nous le vîmes allumer un magnifique cigare à la fin de son repas. Les non-fumeurs étaient consternés, les fumeurs exultaient.

De tous les coins du restaurant, on entendait ces mots :

— Garçon, passez-moi donc les cigares !

Lorsque le Professeur Hayem traverse à petits pas le grand salon, chacun le salue. C'est la Santé qui passe.

Personne n'a encore osé lui parler. D'ailleurs, il n'a pas l'air aimable. Dame ! Il doit savoir ce qu'il lui en coûte dès qu'il a l'imprudence de répondre trop gracieusement à un salut. Et j'imagine qu'il a dû bannir à jamais de son langage certaines formules de politesse. Celle-ci, entre autres – surtout, celle-ci :

— Comment allez-vous ?

Que se passerait-il si ces mots lui échappaient ?

On ne serait pas long à le lui dire comment on va !

Nous sortions de table, hier, lorsque le Directeur de l'hôtel vînt à moi et me dit :

— Le Professeur Hayem voudrait vous serrer la main, Monsieur. Ma joie fut grande, mais de courte durée, car, immédiatement, je me suis demandé si je n'avais pas une mine épouvantable, et si ce n'était pas par pitié qu'il désirait me voir. Il n'en était rien, grâce à Dieu.

Nous avons bavardé assez longtemps tous les deux – et comme il est la perspicacité même, il n'est pas surpris qu'on se permette de transformer tout de suite en consultation la conversation qu'il se proposait d'avoir avec vous. On n'oserait pas demander à Paderewski de vous jouer une valse de Chopin, on hésiterait à prier Monsieur Nénot de vous faire le plan d'une petite maison de campagne, mais on ne résiste pas à l'envie de savoir du Professeur Hayem si l'emploi de la digitaline est efficace ou non, si l'aspirine doit se prendre en mangeant, et si la diathermie combat le rhumatisme.

Il répond en souriant aux questions qu'on lui pose. Il me paraît sceptique et j'ai l'impression qu'il considère que le nombre des malades imaginaires est considérable.

Entre deux bouffées de cigare, il m'a dit :

— En tout cas, vous avez tort de fumer, ce n'est pas bon.

Le soir, je l'ai revu et je me suis permis de lui poser la question suivante :

— S'il vous fallait, Monsieur, résumer d'un seul mot toutes les connaissances que vous avez acquises, tout ce que l'expérience a pu vous apprendre... ou, plus exactement, si vous ne pouviez donner qu'un seul conseil à un être qui vous serait cher, lequel lui donneriez-vous ?

En somme, je lui demandais de faire son testament. Je l'imaginai à son lit de mort, je le voyais faisant un effort suprême pour prononcer

quelques mots.

Ma question, d'abord, l'étonna, mais il comprit vite ce que j'attendais de lui. Il y pensa – et je cherchai à deviner ce qu'il allait me répondre. Allait-il me dire : « L'estomac... » – ou bien : « Les reins... » – ou bien : « Le foie... » ?

Il me posa très nettement la main sur le bras et, les yeux dans les yeux, comme quelqu'un qui sait de quoi il parle, il me répondit :

— Eh ! Bien, Monsieur, je lui dirais : travaille... parce que le travail, c'est ce qui élimine le mieux les toxiques !

UN MÉDECIN DE PROVINCE

C'était en 1904, et je passais l'été, cette année-là, à Saint-Valéry-en-Caux.

Pour une indisposition – heureusement légère ! – j'avais dû faire venir un médecin, le « meilleur médecin du pays », au dire du pharmacien que j'avais consulté.

Or, « le meilleur médecin du pays » était un homme excessivement âgé dont l'état de santé devait inspirer aux siens les plus vives inquiétudes – à ses clients aussi !

Il m'examina lentement, longuement, machinalement – puis il me fit une ordonnance qui n'était pas pour me tranquilliser, car il avait une peine extrême à se souvenir du nom des produits solubles qu'il se proposait de faire mélanger par le pharmacien. En outre, il était fort hésitant quant au dosage de ces produits. Il écrivait. « 30 centigrammes » – et, après une minute de réflexion, il revenait à ce nombre et, du chiffre 3 dont il fermait les petits crochets, il faisait un 8 qui ressemblait à une calebasse.

Ma résolution était prise – et lorsqu'il signa son ordonnance, j'étais formellement décidé à ne pas adopter la solution qu'il avait envisagée – c'est-à-dire ma mort, sans doute !

Mais pour rien au monde, je ne me serais séparé de ce charmant vieillard sans l'avoir fait un peu bavarder.

C'est une habitude que j'ai prise très jeune de questionner ainsi les gens que je rencontre, et je m'en suis toujours bien trouvé. On ne perd jamais son temps en causant avec quelqu'un qu'on ne connaît pas. Il n'en va pas, hélas ! toujours de même avec les gens que l'on connaît.

Mon brave médecin de province dépassa, ce jour-là, toutes mes espérances.

Voici notre entretien fidèlement rapporté.

— Est-ce qu'il y a longtemps, Docteur, que vous êtes installé à Saint-Valéry-en-Caux ?

— Depuis plus de vingt ans, Monsieur, depuis que j'ai quitté

Rouen.

— Ah ! Vous étiez à...

— Oui, Monsieur, je suis né à Rouen... c'est là que j'ai fait ma médecine, c'est là que je me suis marié...

— Quelle admirable ville !

— Admirable, en effet.

— Et ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle la patrie des grands hommes... Corneille... Fontenelle... Boieldieu... Flaubert...

— Je l'ai connu !

— Flaubert ?

— Mais oui, Monsieur. Je l'ai même intimement connu.

— Est-ce possible, Docteur !... Asseyez-vous, je vous en prie... et, pour l'amour de Dieu, parlez-moi de Flaubert !

— C'était un grand Monsieur...

— Ça, vous pouvez le dire.

— Mais, Monsieur, je le dis.

— Était-il, dans l'intimité, aussi grognon qu'on le prétend ?

— Mais jamais de la vie. C'était un homme grave et réfléchi, bien sûr... mais c'était un homme parfaitement aimable et bon. Il était conscient de sa valeur, mais il n'avait point cette sotte vanité que l'on voit trop souvent chez la plupart des grands hommes...

Et pendant une heure il m'en parla de la sorte, et, bien que ses observations ne fussent pas d'une extrême originalité, j'étais dans le ravissement – et je lui posai mille questions concernant ce grand homme qu'il avait eu la joie, le bonheur d'approcher. J'allai jusqu'à lui demander de quelle manière il portait son chapeau, comment il pliait sa serviette, s'il aimait le fromage et s'il buvait beaucoup...

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque mon brave homme de Docteur laissa tomber ces mots :

— J'ai eu le plaisir aussi de rencontrer une fois ou deux son frère Gustave, le littérateur...

Oui, depuis une heure il me parlait du Docteur Flaubert !

OCTAVE MIRBEAU ET ALBERT ROBIN

Depuis deux ans déjà la santé de Mirbeau nous tourmentait beaucoup. Il se voûtait, se sentait las à son réveil, traînait un peu la jambe et était haletant.

Il prévoyait sa fin prochaine, en parlait volontiers – et cela nous torturait, Monet et moi, qui l'aimions tendrement.

Il en parlait, comme il parlait de toute chose, avec une évidente curiosité et le plus vif intérêt. Même il nous fit un jour cette singulière déclaration :

— C'est Robin qui me soigne... alors, je suis tranquille, je ne mourrai qu'à la dernière minute.

Eh ! Bien, il ne se trompait pas – et Robin même alla plus loin.

Mirbeau n'était pas homme à faire à moitié les choses. Donnant sa confiance à Albert Robin, il la lui avait donnée entière, absolue, totale. Mais ce n'était pas une confiance aveugle. Elle était précisément clairvoyante, Mirbeau s'y connaissant en homme de génie.

Car Robin était un homme de génie. Non pas à la façon de Pasteur ou de Curie, non pas à la façon de ceux dont les découvertes sont d'immenses bienfaits pour l'humanité tout entière – non, les traits de génie de Robin, ses trouvailles, il n'en faisait bénéficier jamais qu'un seul être à la fois.

C'était un médecin traitant. Il traitait un malade, soignait la maladie de ce malade-là – mais non cette maladie-là.

Les grands médecins ont souvent une tendance à se spécialiser. Enriquez soignait l'estomac, Vaquez soigne le cœur – Robin s'était aussi spécialisé : il soignait les malades.



C'était un fort bel homme, élégant, distingué, mais, au premier abord il n'était pas affable. Son visage hermétique, impassible en imposait beaucoup. Jamais personne plus que lui n'eut davantage l'air d'un médecin. Lui adresser la parole, c'était le consulter, car il était

physiquement l'image même de la réflexion.

Il serait inexact de dire que son regard était fuyant, mais il se dissimulait dans l'ombre de l'arcade sourcilière, et, derrière les verres de son lorgnon, il était à l'affût comme ces gens qui vous observent, invisibles, à travers les vitres d'une fenêtre.

Il habitait dans Paris une sorte de petite maison de campagne, démolie depuis peu, et qui, surprenante, se trouvait au centre d'un jardin minuscule, derrière la statue de Balzac, avenue de Friedland. On eût dit la maison pieusement conservée d'un poète illustre.

Abandonnant Cheverchemont, Mirbeau, pour se rapprocher de Robin, avait loué l'entresol de l'immeuble qui fait le coin de la rue Beaujon – et, de sa fenêtre, il aurait pu appeler son médecin !

Mais il n'eut jamais à se donner cette peine : Robin venait le voir deux ou trois fois par jour.

Assis au bord de son lit, vêtu d'un pyjama de laine brune, les jambes pendantes, une couverture de voyage pliée en deux sur les épaules, soutenu par des oreillers qu'on tassait dans son dos, ce n'était plus le Mirbeau ardent, combatif que nous avons connu. C'était un Mirbeau patient, pensif et grave.

Quand ses paupières se soulevaient, ses yeux immobiles ne regardaient rien – et pour qu'il entendît, il fallait lui parler à l'oreille, très fort. Ce n'était pas qu'il devînt sourd, mais il n'écoutait plus. Mirbeau s'éloignait chaque jour de nous davantage. Il n'attendait même pas la fin des questions que nous lui posions. D'avance il répondait négativement à tout, et cette négation mimée était accompagnée d'un « oh » mélancolique et péremptoire qui le dispensait d'ajouter le mot « non ».

Mirbeau ne luttait plus.

Robin luttait pour lui.

Tout ce que le grand médecin avait acquis de connaissance, tout ce que l'expérience avait pu lui enseigner, il le mettait en œuvre pour prolonger la vie du grand écrivain.

Fidèle à son ami fidèle, il composait pour lui sans cesse de mystérieuses petites pilules qu'il lui apportait dans le creux de sa main. Parfois, négligeant même de prendre son chapeau et laissant entrouverte derrière lui la grille de son jardin, il traversait la rue, très vite – et c'était extrêmement émouvant, ce savant, ce vieillard qui accourait au chevet de cet autre vieillard et lui disait, formel :

— Prenez ça, tout de suite.

Ils se voyaient trop fréquemment pour se dire bonjour.

Mirbeau, confiant, prenait tout ce que l'autre lui apportait – et Robin s'en allait pour revenir encore quelques heures plus tard avec une autre pilule !

Mais s'ils ne se disaient plus bonjour, ils ne manquaient jamais de

se dire au revoir. C'était comme un ordre que celui qui s'éloignait lançait de la porte à celui qui mourait – tandis que celui-ci répondait « au revoir », comme il eût dit « peut-être ».

J'ai assisté à ces dernières heures de la vie de Mirbeau, et j'étais là lorsque Robin vint faire l'ultime tentative. Il était cinq heures du soir. À six heures, Mirbeau, qui me regardait fixement depuis une heure, fit un petit mouvement de la tête. Il m'avait reconnu et il m'appelait. Je me levai, m'approchai de lui et le pris dans mes bras. Sa respiration était courte et, ma tempe appuyée contre sa tempe, je percevais les battements précipités de son cœur. Il m'embrassa longuement alors et me dit à l'oreille :

— Ne collaborez jamais !

Depuis dix ans, cet homme, le meilleur, le plus regretté de tous mes chers amis, ne cessait de me prodiguer de précieux conseils, et, à sa dernière minute, il avait voulu me rendre un dernier service !

Je dis bien « à sa dernière minute », car je suis convaincu que l'âme ardente de Mirbeau s'éteignit à cette minute-là.

Oh ! Je sais bien qu'il ne rendît le dernier soupir que douze heures plus tard – mais tous les démentis qu'on pourrait me donner ne seraient pas des preuves et ne modifieraient pas mon opinion sur cette mort qui fut peut-être sans pareille.

Mirbeau cessa de vivre à six heures du soir dans mes bras – et le Professeur Robin qui prolongea artificiellement son existence jusqu'au lendemain matin six heures, aurait pu très bien nous dire à ce moment :

— Puisque Mirbeau n'est plus... nous pouvons maintenant le laisser mourir !

COMMENT JE FUS MAINTENU DANS MA RÉFORME

C'était en 1914, au mois d'octobre, et, dans une ville d'eaux peu gaie du Sud-Ouest, je suivais le traitement pénible qui m'avait été ordonné, lorsque je fus avisé que je devais me présenter le mercredi suivant devant le Conseil de Réforme.

J'étais cloué au lit depuis trois jours par une crise de rhumatisme particulièrement violente et localisée dans les deux genoux. J'en informai qui de droit – c'est-à-dire le maire, si j'ai bonne mémoire. On m'accusa, purement et simplement, réception de ma lettre – et je me demandais ce qui allait se passer. Il se passa ceci.

Le mercredi matin, vers huit heures, on frappa violemment à ma porte – ce qui est, en principe, une question que l'on pose – mais je n'ai pas le souvenir qu'on ait attendu ma réponse. Deux personnes étaient entrées : un médecin-major et un gendarme. Le visage de ces deux personnes ne témoignaient point d'une vive sympathie à mon égard. J'étais pour elles, évidemment, l'individu qui ne fait pas les choses comme tout le monde et se permet de déranger l'Autorité !

D'ailleurs, la plus considérable de ces deux personnes ne fit rien pour me dissimuler les sentiments que je lui inspirais. Et cependant, malgré la sévérité de son regard, ou bien à cause d'elle, cet homme jeune encore, distingué, très français, me sembla séduisant.

Il se tenait au pied de mon lit, son képi sur la tête.

— Alors, c'est vous qui êtes trop malade pour pouvoir vous lever ?

— Oui, Monsieur.

— Qu'est-ce que vous avez donc ?

— Des rhumatismes.

— Où cela ?

— Aux deux genoux, Monsieur.

— Je ne serais pas fâché de m'en rendre compte.

Et, d'un geste assez brusque – peut-être un peu trop brusque même – il releva mes couvertures.

Si ces lignes, jamais, tombaient sous les yeux de ce médecin-major dont j'ignore le nom, qu'il considère bien que je ne garde pas un mauvais souvenir de sa visite. Tout au contraire. Et voici pourquoi.

Quand il vit mes deux genoux, extrêmement enflés, sa colère tomba soudainement, comme on voit quelquefois s'apaiser la tempête.

— Oh... dans quel état êtes-vous !

— Je suis dans cet état, Monsieur, depuis le mois de mai dernier.

Cinq minutes plus tard, lui ayant indiqué un siège qu'il voulut bien

prendre, et le gendarme s'étant également assis, je fis à mes deux visiteurs le récit détaillé de ma trop longue maladie – et je sentais leur sympathie pour moi qui s'éveillait.

— Mais, de toutes les souffrances qu'il m'a été donné d'endurer depuis cinq ou six mois, aucune n'est comparable à celle que procure la goutte.

— Comment, vous avez la goutte, à votre âge ?

— Mais oui.

— Eh ! Bien, figurez-vous, Monsieur, que j'en suis atteint moi-même et que j'en souffre cruellement.

Et il voulut bien à son tour me parler longuement de son mal, de cette impression si nette qu'on a d'avoir l'orteil broyé par des tenailles ou bien dévoré par des rats.

— Puis-je me permettre de vous demander, Monsieur le Major, quel traitement vous suivez quand une crise se déclare ?

— Je prends de l'aspirine à dose massive.

— Eh bien ! il y a mieux que cela !

Et je lui nommai le seul produit qui m'ait jamais soulagé vraiment. Je lui en vantai l'efficacité, l'infailibilité même.

— Voilà qui m'intéresse... et je voudrais bien noter, tout de suite, ce médicament.

Sur ma table de nuit j'avais de quoi écrire.

— Voulez-vous me permettre de vous indiquer également la meilleure façon de l'employer.

— Mais, comment donc, je vous en prie.

Je commençai ainsi : « Prendre un cachet au milieu des deux principaux repas. Jamais à jeun. Le prendre avec un demi-verre d'eau alcaline... »

Et cinq minutes plus tard, ce médecin-major, aimable et distingué, quittait ma chambre avec son gendarme et une ordonnance de moi dans sa poche.

IMPRESSION D'UN OPÉRÉ

À dix heures trente du matin, j'entre à la maison de santé, et une demi-heure plus tard je dors – mais sans m'être endormi par mes propres moyens. Sommeil artificiel et si profond qu'on peut me trépaner, me couper les deux jambes et me supprimer la vésicule biliaire sans que j'en sois même informé.

Comprenons-nous. Je ne dis pas que c'est ce qu'on m'a fait, je dis que c'est ce qu'on aurait pu me faire.

Je reviens à la vie. Mais je suis seul à le savoir, et je n'ouvre pas tout de suite les yeux. L'opération est-elle terminée ? Oui, sûrement. Je le reconnais à ce silence très particulier – fait par les autres – dont on m'entoure, comme on entoure d'ouate une chose fragile, un objet précieux. Car il y a deux sortes de silence : celui qui se fait de lui-même et celui que l'on fait exprès. Le premier est causé par un manque absolu de bruit. Le second est fabriqué de toutes pièces par des êtres humains qui s'appliquent à le créer, qui le surveillent, l'entretiennent et le prolongent en supprimant volontairement tous les bruits qu'ils pourraient faire.

Je pense que l'on peut très bien être réveillé par un bruit qui ne s'est pas produit, alors qu'il devait logiquement se produire – mais je crois que, le plus souvent, ce qui vous ramène à la vie, c'est un regard aigu qui se glisse sous vos paupières entre les cils et qui vient dénicher le vôtre.

Pourtant, je ne veux pas déjà les soulever, mes paupières. Non, je voudrais savoir d'abord ce qu'on m'a fait – ce qu'on m'a fait exactement.

Oh ! Pardi, je sais ce qu'on devait me faire – mais ne m'a-t-on pas fait davantage ? Mon médecin et mes deux chirurgiens ont bien pu me mentir, après tout ! Pourquoi pas ? Les avais-je questionnés ? Très peu – le moins possible – exprès. Ils m'avaient dit :

— Ce sera moins que rien... et cela durera dix minutes.

Mais ils avaient le droit de me cacher la vérité. Ils en avaient même le devoir.

Comment savoir ?

Le silence est complet.

Tic-tac ! Tic-tac !

C'est le tic-tac d'une pendule qui fait apprécier le silence. Sans ce tic-tac on est un sourd.

— Quelle heure est-il ?

— Midi et quart.

— « Ah ! Ah !

Depuis onze heures – hé ! hé ! – ça fait du temps, pendant lequel ils ont eu le loisir de m'en faire des choses ! Eux qui m'avaient parlé de dix minutes – une heure et quart !

Quand on a été rayé du nombre des vivants pendant une heure entière, n'a-t-on pas, au moment de mourir, si tout est bien organisé, n'a-t-on pas droit à une heure de plus ?

Nous en reparlerons plus tard. Rien ne presse.

Ouvrons les yeux.

Autour de moi des visages attentifs assistent à mon réveil comme on assiste à une naissance, ou bien à l'arrivée de quelqu'un qui vient de très loin.

Vais-je faire celui qui ne reconnaît personne ?

C'est bien tentant – mais je ne suis pas Jules Renard et je n'ai pas le droit de m'offrir un plaisir de ce genre.

On me sourit.

Quand on est allongé, combien les yeux, déjà jolis, de ceux qu'on aime, deviennent plus jolis encore !

Je suis rentré chez moi – et je m'aperçois que ma chambre n'a pas été organisée pour y être malade.

J'ai reçu dans la journée vingt-trois visites. À ce sujet, le Professeur Thiroloix n'est pas content. Mes amis partagent son sentiment, du reste, et chacun d'eux me dit, à part ;

— Tu ne devrais pas recevoir autant de monde.

Ce défilé charmant me fatigue, bien sûr, et ce soir j'ai très mauvaise mine – d'autant plus que depuis trois jours je porte toute ma barbe. Mais dans le fond, tant mieux si j'ai mauvaise mine !

Cela justifie l'inquiétude de mes amis et leur dérangement.

À la vérité, on ne devrait pas recevoir plusieurs personnes à la fois, car elles finissent toujours pas parler entre elles d'autre chose que de votre maladie – et c'est cela qui est éreintant !

Je vais moins bien qu'hier et le Docteur Truchot qui était venu ce matin, est revenu de lui-même à minuit. Sa sollicitude me touche. Nous avons parlé d'un tas de choses. Il est resté à mon chevet jusqu'à deux heures du matin. J'ai beaucoup d'amitié pour lui, mais sa visite qui se prolonge commence à m'inquiéter un peu sur mon état.

Suis-je donc si malade ?

Non.

Et il me dit enfin :

— Vous comprenez, moi, je ne vous vois jamais que lorsque vous êtes souffrant, alors j'en profite !

Le bruit s'est répandu que j'avais été opéré, et, d'autre part, la promotion de l'Instruction Publique vient de paraître, et me voilà

Officier de la Légion d'Honneur – ce qui fait que, journellement, je reçois douze ou quinze dépêches qui semblent contradictoires. En effet, les unes me disent : « Suis enchanté de la bonne nouvelle » – tandis que d'autres me déclarent : « Suis désolé de ce que je viens d'apprendre. »

Et je ne sais jamais si l'on me parle de ma rosette ou de mon opération.

UNE RÉFLEXION

À moins que vous ne teniez absolument à désobliger votre médecin, ne lui dites jamais :

— Docteur, je ne sais pas si c'est le médicament que vous m'avez ordonné qui en est la cause, mais il y a un fait certain, c'est que je me sens beaucoup mieux aujourd'hui.

UNE IDÉE

Un jour que je me sentais en excellente condition physique, reposé, de très bonne humeur et ne souffrant de nulle part, j'ai fait venir mon médecin :

— Docteur, j'ai voulu vous voir, ou plus exactement me montrer à vous dans mon meilleur état de santé. Vingt fois déjà vous m'avez vu malade, mais vous ne m'avez jamais vu bien portant – et j'ai pensé que cela pourrait vous être utile. Regardez-moi, Docteur : voilà comment je suis lorsque je vais très bien. Désormais, vous verrez mieux la différence, je suppose.

UN SOUVENIR

Je m'en voudrais de ne pas dire deux mots d'un autre guérisseur aussi que j'ai connu. C'était le Docteur Borsch, cet oculiste américain qui fit de véritables miracles et qui mourut soudainement l'année dernière. Il exerçait sa profession comme on exerce un art, avec passion, et, l'ayant plusieurs fois constaté, je puis dire que son dévouement était sans limite.

Encore un chez qui je ne pouvais pas ne pas conduire ceux de mes amis souffrants et qui n'étaient pas riches...

Comme il les accueillait !

Georges de Porto-Riche, notre maître, était venu me voir la veille

au Théâtre. Il avait l'œil gauche injecté de sang. Et, ce jour-là, je le menais, de force, chez le Docteur Borsch.

Borsch était très ému devant ce grand homme exquis, devant ce beau visage, et cette émotion respectueuse était ravissante à observer.

Pour savoir si l'auteur d'*Amoureuse* ne portait pas de verres trop faibles pour sa vue, il lui tendit cet échantillonnage de caractères minuscules d'imprimerie qui, dans son cadre de bois prolongé par une poignée, ressemble au menu d'un restaurant modeste, et il lui demanda s'il pouvait lire cette phrase répétée quatre fois en lettres de plus en plus petites, cette phrase qui n'a ni queue ni tête, n'ayant, en effet, ni commencement, ni fin.

M. de Porto-Riche essaya de la lire, l'approchant, l'éloignant de ses yeux. Cela dura quelques instants.

À la fin, Borsch lui demanda :

— Pouvez-vous lire ce qui est écrit ?

— Non...

Et, se doutant de ce que pouvait être cette phrase, il ajouta avec ce sourire adorable qu'il avait :

— Mais, dois-je le regretter ?

UN AUTRE SOUVENIR

Le jour où mes cheveux commencèrent à tomber – ou, plus exactement, le jour où l'on me le fit observer – l'idée me vint de consulter ce spécialiste notoire dont vous avez le nom sur les lèvres, Lecteur.

— Il ne fait peut-être pas repousser les cheveux, m'avait-on dit, mais, en tout cas, il les empêche de tomber !

Je n'en demandais pas davantage. Mais jugez de ma surprise quand ce docteur entra chez moi : il était chauve.

UNE COUTUME

Sait-on comment, jadis, en Chine, s'exerçait la profession de médecin ?

D'une manière originale si l'on veut, mais à quel point logique, et que bien des gens adopteraient sans doute avec plaisir chez nous, si Messieurs les Docteurs voulaient s'y prêter.

On paie ici son médecin quand on est mal portant – c'était tout justement le contraire là-bas. On faisait choix d'un bon docteur et l'on convenait avec lui d'appointments annuels dont le paiement était d'office suspendu pendant le temps que l'on était malade.

L'intérêt du docteur à vous guérir très vite était donc évident.

Pages choisies sur ce sujet dans mon théâtre

FRANÇOISE (Acte II)

Une chambre, dans une Maison de Santé.

L'Opéré. – Ma sœur... est-ce que vous ne croyez pas qu'ils m'ont donné beaucoup de morphine ?...

La Religieuse. – Pourquoi ?

L'Opéré. – Parce que... savez-vous l'impression que j'ai ?... Eh Bien ! j'ai l'impression que je devrais souffrir en ce moment... oui... j'ai l'impression que je souffre sans le sentir... et ça, c'est très mauvais... parce que... si je n'avais pas autant de morphine... je souffrirais, vous comprenez... et si je souffrais... on me soignerait !... Vous ne croyez pas qu'ils m'ont donné beaucoup de morphine pour n'avoir pas à me soigner cette nuit ?...

La Religieuse. – Mais non, mais non, mais non...

L'Opéré. – Oui, eh ! Bien, moi, j'ai bien l'impression que la morphine... c'est une chose que les médecins donnent aux malades pour pouvoir, eux, dormir tranquilles. Oui... c'est fait pour faire dormir les médecins, la morphine.

JEAN DE LA FONTAINE (Acte IV)

Jean de La Fontaine : – Oh ! Que j'ai mal...

Ninon de Lenclos : – Vous avez vu le médecin ?

Jean de La Fontaine : – Oui, malgré l'interdiction de Molière.

Ninon de Lenclos : – Et que vous a-t-il dit ?

Jean de La Fontaine : – Il m'a dit que j'avais des douleurs. J'en aurais bien fait le pari ! Il m'a dit que c'était du rhumatisme. Mais il a tout de suite ajouté : « Soyez content, car, si ce mal est incurable, du moins il n'est pas mortel, et je vous prédis que vous vivrez vieux. » Donc, il me faut me réjouir, je souffrirai longtemps. C'est une invention du diable !... C'est odieux, car je ne suis plus mon maître et ne m'appartiens pas. Je ne peux même pas choisir la veille l'endroit où je consens à souffrir le lendemain.

Ninon de Lenclos : – La douleur se déplace ?

Jean de La Fontaine : – Tout le temps. Mais la coquine n'aurait pas

l'idée de découcher un soir !... S'il lui plaît de me prendre aujourd'hui les reins, j'ai beau faire, il faut que je m'incline... et que je reste incliné. Je dois toujours profiter à l'instant des gestes que je peux faire sans douleur. Quand les bras me font mal, je marche toute la journée. Ce soir, ce sont les jambes qui sont prises... aussi, voyez mes bras, je pourrais conduire... à sa perte, un ballet de Lulli !... Depuis quelque temps, je n'ose même plus donner de rendez-vous pour le lendemain. Je suis aux ordres de mon mal ! Chaque jour, au réveil, j'examine mes mains, mes genoux, mes épaules et me passe en revue...

Ninon de Lenclos : – D'où cela vient-il, le rhumatisme ?

Jean de La Fontaine : – Cela vient du grec : Reuma. Mais ce n'est pas un mal qui tue ! Il ne me quitte pas, il m'accompagne partout où je vais, il exaspère mes désirs et me fait regretter chaque matin les plaisirs que j'ai pris la vieille... mais ce n'est pas un mal qui tue !... Et c'est un peu comme une femme, quand j'y pense. Oui, c'est une femme – une autre ! – intolérable, à laquelle pourtant il faut que je m'habitue, puisque nous devons vivre ensemble et que nous sommes inséparables. Cela ne tue pas, cela énerve, cela tourmente, cela fait du mal, se déplace sans cesse... mais est toujours là... hein ?... c'est tout à fait une femme, une autre – en plus !... Et avouez vraiment que c'est une malchance d'être bigame pour un homme qui, déjà, n'aime pas beaucoup le mariage !

PASTEUR (Acte IV)

À Arbois. Le décor représente le salon de la maison paternelle de Pasteur. Au lever du rideau l'Élève est seul en scène. Il est assis à une petite table, auprès du bureau de Pasteur, et il écrit. Deux grandes fenêtres donnent sur le jardin ensoleillé. Quelques instants plus tard le Docteur est introduit par le valet de chambre.

Le Docteur : – Bonjour...

L'Élève : – Ah !... Bonjour, docteur... et permettez-moi de dire : enfin !... Je vous attendais avec une telle impatience...

Le Docteur : – Est-ce qu'il est malade à ce point ?

L'Élève : – Hélas ! Docteur, je le crois très malade...

Le Docteur : – Il est couché ?...

L'Élève : – Non, non... Il est au jardin avec Madame Pasteur et ses enfants...

Le Docteur : – J'ai reçu votre mot avant-hier. Je n'ai pas pu venir plus vite. Madame Pasteur sait-elle que vous m'avez appelé ?

L'Élève : – Oui... mais elle fera semblant de l'ignorer... et si par hasard il avait un mouvement d'humeur, j'en supporterais seul les

conséquences.



Le Docteur : – D'ailleurs, pour le lui épargner, je puis donner à ma visite une cause quelconque... ou bien, mieux encore, pour n'en pas diminuer l'effet, je puis l'attribuer à l'inquiétude réelle que j'ai depuis notre dernière entrevue...

L'Élève : – Oui, peut-être...

Le Docteur : – Je viens de moi-même, voilà tout.

L'Élève : – Vous l'aviez donc trouvé changé ?

Le Docteur : – Oui !... Il travaille beaucoup trop !... Pensez donc, voilà un homme qui ne s'est pas reposé depuis cinquante ans !... Il a toujours son laboratoire, ici ?

L'Élève : – Je pense bien !

Le Docteur : – Alors, il faut qu'il s'en aille !... Qu'est-ce qu'un régime, qu'est-ce que des médicaments peuvent faire s'il continue de travailler !

L'Élève : – Celui qui lui fera quitter son laboratoire n'est pas né !... Pourtant, je vous en prie, faites tout au monde, docteur...

Le Docteur : – Vous le connaissez comme moi, n'est-ce pas ? Mes conseils sont à la merci de son humeur. Je ne peux rien prévoir... et je ne peux même pas me préparer !... Pasteur n'est pas un malade... et s'il me fallait lui ordonner quelque chose... je crois que, malgré moi, je lui demanderais d'abord son avis !...

L'Élève : – J'ai pensé néanmoins que j'avais le devoir de vous avertir.

Le Docteur : – Vous avez bien fait... et je voudrais tant pouvoir prolonger une telle existence !...

L'Élève : – Je vais lui dire que vous venez d'arriver...

Le Docteur : – Oui, mais je préfère le voir seul.

L'Élève : – Bien entendu...

(L'élève s'en va vers le jardin. Un instant plus tard Pasteur paraît.)

Pasteur : – Non ?... Oh !... Que c'est gentil de venir voir son vieil ami... si loin !... Quelle surprise charmante !... Vous allez nous rester quelques jours, j'espère... Bonjour...

Le Docteur : – Bonjour, mon grand maître...

Pasteur : – Asseyez-vous !... Asseyez-vous, que je vous regarde, un peu !... Ah ! Ça, mais vous n'avez pas très bonne mine, vous...

Le Docteur : – Je suis fatigué...

Pasteur : – Il ne faut pas vous fatiguer... il ne faut pas en faire trop... il ne faut pas dépasser la limite de ses forces !... Nous avons les uns et les autres une tendance fâcheuse à prendre toujours un peu tard le repos qui nous est nécessaire ! C'est qu'il faut encore avoir la force de supporter le repos !... Cependant, je crois bien que je serai plus sage que vous tous, moi, et que je saurai m'arrêter le jour où il le faudra...

Le Docteur : – Hum... en êtes-vous bien sûr ?... Et qui consulterez-vous, ce jour-là ?

Pasteur : – Vous !

Le Docteur : – Et le jour où je vous conseillerai de vous arrêter, de suspendre un peu le travail...

Pasteur : – Je...

Le Docteur : – M'écouteriez-vous ce jour-là ?

Pasteur : – Mais oui...

Le Docteur : – Même si je n'attendais pas que vous me demandiez mon avis ?

Pasteur : – Mais pourquoi pas !...

Le Docteur : – Même si je vous le disais... aujourd'hui...

Pasteur : –... Aujourd'hui ?

Le Docteur : – Oui.

Pasteur : – Vous avez donc l'impression que...

Le Docteur : – Oui...

Pasteur : – Vraiment ?

Le Docteur : – Oui...

Pasteur : – Sans m'examiner davantage ?

Le Docteur. – Oui...

Pasteur : – C'est frappant ?

Le Docteur : – Oui...

Pasteur : – Gravement ?

Le Docteur : – Oui...

Pasteur : – Très gravement ?

Le Docteur : – Je crois...

Pasteur : – Ah ! Ah !... J'ai beaucoup changé ?

Le Docteur : – Oui...

Pasteur : – C'est pour ça que vous venez ?

Le Docteur : – Oui...

Pasteur : – Ils ont eu peur ?

Le Docteur : – Oui. Vous avez des choses en train ?

Pasteur : – Oui...

Le Docteur : – Importantes ?

Pasteur : – Très... l'épilepsie !

Le Docteur : – Ah...

Pasteur : – Remarquez bien que c'est très avancé et que Roux pourra continuer tout seul admirablement, si je m'en vais... mais enfin j'aurais préféré... La question qui se pose est la suivante... suis-je en état de donner actuellement un dernier effort d'une façon efficace... ou vaut-il mieux que je prenne un peu de repos... à la condition expresse que ce repos puisse être bienfaisant ?... Vous me comprenez bien, n'est-ce pas... si je suis atteint définitivement, je préfère de beaucoup donner tout de suite le dernier coup de collier !... Parce que, ce qui serait navrant, ce serait de m'obliger à prendre un repos qui ne me serait pas nécessaire. Réfléchissez bien. Il ne faut pas que par amitié vous me fassiez perdre mon temps puisqu'il est à ce point compté. Ce serait me rendre un très mauvais service. Faites bien attention !... Si c'est une question de jours, je rentre à Paris ce soir, je m'enferme dans mon laboratoire et je n'en sors plus... si c'est une question de mois... je veux bien me reposer trois semaines..., vous comprenez ?

Le Docteur : – Mais... je crois que c'est une question d'années, Pasteur, si vous vous reposez...

Pasteur : – D'années ?

Le Docteur : – Oui...

Pasteur : – Mais alors, mon ami, j'ai tout le temps !... Vous m'avez fait peur, vous savez... et j'ai tremblé pour l'épilepsie ! Des années... mais c'est plus qu'il ne m'en faut ! Pensez-donc... j'ai besoin de six mois... et s'il m'en reste après quelques-uns de plus à vivre... je ne sais pas ce que j'en ferai !...

Le Docteur : – Oh ! Je suis bien tranquille...

Le Valet de Chambre, entrant : – Il y a là un jeune garçon qui demande à parler à Monsieur...

Pasteur : – Faites-le entrer.

(Le valet de chambre sort.)

C'est sans doute un gosse du pays qui doit avoir un rhume !... (Joseph Meister paraît alors...)

Joseph Meister : – Bonjour, Monsieur Pasteur...

Pasteur : – Approche un peu, petit, je te vois mal...

(L'enfant fait quelques pas...)

Mais... tu es bien ?...

Joseph Meister : – Je suis le fils Meister !...

Pasteur : – Oh ! Mon petit..., viens vite... viens... que je te regarde..., viens... Tu n'es pas malade, j'espère ?

Joseph Meister : – Mais non, Monsieur Pasteur, au contraire... c'est parce que je vais très bien que je viens...

Pasteur : – Ah ! Que c'est bien, ça..., que c'est gentil de venir me voir !... Tu viens me montrer, n'est-ce pas, comme tu vas bien ?

Joseph Meister, – Mais oui, Monsieur Pasteur...

Pasteur : – C'est mon petit... vous vous souvenez... le premier... que j'ai... sauvé !... Et tu vas très bien, n'est-ce pas, maintenant ?

Joseph Meister, – Oh ! Oui, Monsieur Pasteur...

Pasteur : – « Et tu n'as plus jamais, jamais mal, n'est-ce pas ?

Joseph Meister : – Oh ! Jamais...

Pasteur : – C'est bien !... Montre-moi tes mains... on ne voit presque plus rien maintenant, c'est très bien !... et il a eu si mal, ce pauvre petit bonhomme... et il a été si courageux !... Tu te rappelles quand tu jouais avec les lapins, là-bas ?... Il savait que j'étais obligé de les tuer... et souvent il me demandait leur grâce... et je faisais toujours ce qu'il me demandait !... Tu es un grand garçon, à présent... j'espère ! Est-ce que tu vas en classe ?

Joseph Meister : – Oui, Monsieur Pasteur...

Pasteur, – Il faut y aller, tu sais... et puis il faut bien travailler.

C'est si bon de travailler !... Tu verras !... Il faut que tu deviennes un petit garçon très intelligent... il faut que tu me fasses honneur... tu me dois bien ça, n'est-ce pas ?... Tu sais ce que tu me dois ?

Joseph Meister : – Maman m'a dit, Monsieur Pasteur, que je vous devais la vie...

Pasteur : – Ah ! Que ces mots sont beaux dans cette petite bouche !... N'est-ce pas que c'est très beau d'entendre ces mots-là ?... Ce petit enfant me doit la vie !... S'il était orphelin je ne m'en séparerais jamais !... Sa petite existence m'est plus précieuse encore que si je la lui avais donnée... car il me l'avait confiée dans un horrible état... et j'ai pu la lui rendre.

Le Docteur : – Je partage votre émotion, Pasteur...

Pasteur : – Elle est immense, mon ami !... Oh ! Que tu as bien fait de venir, mon chéri... c'est d'un bon petit cœur ce que tu as fait là... et tu remercieras bien ta maman. Qu'est-ce que c'est que ce livre que tu as sous le bras ?

Joseph Meister : – C'est mon prix de cette année...

Pasteur : – Son prix ! Tu as eu un prix ?

Joseph Meister : – C'est pour vous le montrer que je suis venu.

Pasteur : – Et dire qu'il ne comprend pas ce qu'il est en train de

faire !... Montre-moi d'abord tes beaux yeux vivants... regarde-moi..., dans mes yeux à moi... et dis-moi que tu ne souffres plus jamais... jamais...

Joseph Meister : – Jamais... Jamais...

Pasteur : – Merci, merci, merci !... Je t'aime !... Merci !

(Il l'embrasse et pendant un instant il le tient contre lui. Puis l'Élève paraît.)

Le Docteur : – C'est le petit Meister...

L'Élève : – Ah...

Pasteur : – Il faut dire à Madame Pasteur que cet enfant est là... et que je désire qu'on lui prépare à goûter... un bon goûter... aimes-tu le chocolat ?

Joseph Meister : – Oui, Monsieur Pasteur...

Pasteur, – Qu'on en fasse tout de suite...

L'Élève : – Je vais m'en occuper, maître...

(Il sort.)

Pasteur (au Docteur) : – Mon ami, je suis en train de vivre des minutes incomparables. La visite de ce petit m'a fait un bien que vous ne soupçonnez pas !... C'est un beau petit garçon, n'est-ce pas ?

Le Docteur : – Oui, très...

Pasteur ; – Moi, je n'en ai jamais vu de plus beau !... Vous allez bien me soigner, n'est-ce pas ?... Je ferai tout ce que vous me direz de faire... je veux vivre... je veux vivre encore un peu... je voudrais en sauver d'autres... Ah ! Si je pouvais les sauver tous !... S'il faut que je parte demain, je partirai demain... dites-le à Madame Pasteur... prévenez-la que je suis devenu obéissant... et que dans le Midi je ne travaillerai pas... que je me reposerai... et dites-lui que je viens tout de suite... mais que je veux rester seul avec ce petit une minute encore.

Le Docteur : – J'y vais... et je vais lui annoncer la très bonne nouvelle.

(Il sort.)

Pasteur : – Viens tout près de moi, mon chéri... et maintenant montre-moi ton prix... Oh ! Le joli livre... Robinson Crusoé... C'est un très beau livre !... Alors, comme ça, je vois que tu as eu le premier prix de calcul... c'est très bien, je te fais tous mes compliments... Tiens, voilà pour toi...

(Il a pris dans son portefeuille un billet de cent francs qu'il lui donne.)

Joseph Meister : – Oh...

Pasteur : – C'est pour toi et ta maman... assieds-toi là sur mes genoux... là !... Et, veux-tu être gentil... si ça ne t'ennuie pas trop... montre-moi un peu comment tu lis...

Joseph Meister, lisant : – « Un jour un grand navire fit...

nauffrage...»

Pasteur : – Oui...

Joseph Meister, continuant : – « et fut... englouti dans les flots. »

Pasteur : – Très bien ! Tu lis couramment... c'est très bien !... Et écrire ? Est-ce que tu sais écrire ?

Joseph Meister : – Oui.

Pasteur : – Il faut que tu aimes ça beaucoup... et il faut que tu saches très bien écrire... pour pouvoir m'écrire, à moi... tu veux bien m'écrire ?

Joseph Meister : – Oui, Monsieur Pasteur...

Pasteur : – Il faut que tu puisses me donner de tes nouvelles... pas ?

Joseph Meister : – Oui, Monsieur Pasteur...

(Pasteur est allé à son bureau.)

Pasteur : – Tiens... attends... Je vais te faire une enveloppe... voilà... « Monsieur Louis Pasteur, à Arbois, près Poligny, Jura »... et puis dans le bas tu mettras « faire suivre »... comme ça... voilà !... Tu vois ?... Tu feras les autres toi-même, en recopiant celle-là... et tous les mois tu m'enverras de tes nouvelles... pas ? C'est promis ?... Tu sais que je vais les attendre...

Joseph Meister : – Oui, Monsieur Pasteur...

Pasteur : – Tiens, voilà... six feuilles et six enveloppes... comme ça, j'aurai toujours de tes nouvelles...

Joseph Meister : – Comment, toujours... avec six enveloppes ?

Pasteur : – Tu en veux davantage ?

Joseph Meister : – Oh ! Oui...

Pasteur : – Tu veux la boîte entière ?

Joseph Meister : –... Heu... oui...

Pasteur : – C'est peut-être beaucoup... enfin !... Si les dernières te revenaient, tu ne m'en voudrais pas !

Joseph Meister : – C'est que vous seriez parti...

Pasteur : – Oui...

Joseph Meister : – Pour où ?

Pasteur : – Là, où je n'ai pas voulu que tu ailles !

Joseph Meister : – Pourquoi ?

Pasteur : – Parce que ce n'est pas la place des enfants !

Le Valet de Chambre, entrant : – Le chocolat est prêt, Monsieur...

Pasteur : – Nous y allons !... Viens... viens montrer ton prix à Madame Pasteur... viens... (Il prend le petit par la main, et s'adressant à des personnes qui sont dans le jardin, il dit :) Je vous présente mon petit médecin...

Rideau.

LE PETIT CARNET ROUGE

Textes réunis par Henri Jadoux en 1979 (Librairie Académique Perrin).

JOURNAL RAPIDE DE MA VIE

À Helsingfors, nous sommes allés en traîneau, par 18° de froid, sur la Baltique gelée. Le traîneau filait à une vitesse folle entre les coques des navires enchâssés dans la glace... Pensez-y !

En février, je fais une conférence sur l'art birman. Ce n'est pas racontable et je n'ose plus la refaire aujourd'hui.

En 1911, nous jouons Le Veilleur de nuit au théâtre Michel, de la fin janvier jusqu'au mois de juin – et nous le reprenons au mois de septembre.

Depuis je me flatte de n'avoir pas cessé de jouer pendant un mois.

D'ailleurs, à titre documentaire, voici ma vie depuis le mois de septembre 1911.

Je ne me plains pas, mais je ne veux pas qu'on dise de moi que je suis un paresseux.

Mais, direz-vous, pourquoi ne vous reposez-vous pas de temps en temps ? Pour deux raisons, madame : d'abord je ne peux pas, et ensuite, j'adore cette existence-là.

Quand je me repose, je suis fatigué. Je ne le suis jamais quand je travaille.

Ce que j'aime en dehors de mon travail ?

Tout. Mes amis, la peinture (je parle de la peinture des autres), l'instant où je vis, celui d'avant, celui qui vient, le jardinier qui passe, Les Corbeaux de Becque, l'encre de Chine parce qu'elle est noire, la neige parce qu'elle est blanche, vous parce que vous êtes en train de me lire et, par-dessus tout, la campagne.

Pourquoi je fais des pièces ?

Parce que ce n'est pas mon métier : je suis dessinateur.

Pourquoi je dessine ?

Parce que ce n'est pas mon métier : je suis comédien.

Pourquoi je joue la comédie ?

Parce que je fais des pièces de théâtre.

Comment je fais des pièces ?

Vite.

Vous ne le croyez pas ?

Bon. Je me trompe peut-être.

Alors, c'est la pendule qui va vite quand j'écris.

En tout cas, je n'ai jamais le temps de faire un acte entier sans qu'on vienne me dire que c'est servi.

Si je voudrais avoir la croix ?

Oui.

Donnez-la-moi.

Ce que signifie cette photographie sur la couverture de Je sais tout ? Rien, si vous ne connaissez pas Little Tich. Si vous le connaissez, vous conviendrez que je lui ressemble.

Ç'a été ma marotte de ressembler à Little Tich parce que c'est un petit bonhomme admirable.

J'ai voulu aussi ressembler à Renan.

Il y a des jours où l'on n'a rien à faire.

Qui est ce monsieur avec la pipe ?

C'est Ibels le peintre.

La photo est de moi. J'en suis très fier.

Pas, qu'elle est bien ?

Si j'aime le public ? Ben, voyons !

C'est mon professeur.

Je lui dois tout. C'est lui qui m'a appris à faire des pièces, c'est lui qui m'a appris à les jouer.

Mais ne le lui dites pas. Il ne faut pas qu'il le sache.

Comment je dessine ?

Sur du papier.

Quoi ?

Ah ! Bon !... Comment je m'y prends ?

Voyons... je... comment vous expliquer ça ?

Voilà.

Ne possédant ni le talent délicieux de Cappiello, ni la virtuosité magistrale de Sem, et n'ayant jamais eu l'intention d'en faire ma carrière, j'ai tenté simplement d'utiliser en dessin les qualités que mes amis ont bien voulu me reconnaître en littérature.

Et c'est de mémoire que je dessine.

C'est la seule façon pour moi de le faire utilement. Et – autre complication – je pense n'avoir réussi complètement que les portraits des gens que j'admire.

Pour Marcel Schwob, j'ai tâtonné pendant huit mois. Pour Octave Mirbeau, je tâtonne encore. Et je n'ai pu faire revivre à mon gré le visage aimé de Jules Renard qu'après sa mort – un jour que j'avais besoin de le revoir.

Vous pensez qu'une photographie aurait pu me rendre ce service ?

Je ne le pense pas, moi.

Sur une photographie, il y a des choses qu'on ne regarde pas quand on regarde quelqu'un. Et puis, sur une photographie, on est immobilisé. On ne doit pas l'être en caricature. C'est ainsi du moins que je comprends la caricature.

On ne doit être ni de profil ni de face – on doit y être tout entier, en quelques traits, en un minimum de traits et de points.

Ayez la gentillesse de jeter un coup d'œil sur cette caricature de Jules Renard.

Si j'avais voulu, j'aurais pu, bien entendu, lui faire deux yeux, j'aurais pu indiquer sa bouche et dessiner son nez, car il avait un nez, une bouche et deux yeux. Mais c'est volontairement que j'ai négligé certains détails afin de donner aux autres toute l'importance qu'ils avaient à mes yeux.

Quand je regardais Jules Renard – et je l'ai bien regardé, je vous le jure ! – je ne voyais pas son nez et sa bouche était invisible. Mais son œil, son œil rond de poule, son œil perçant, attentif, immobile, terrible et bon, cet œil-là, je ne l'oublierai jamais. Il avait l'air d'écouter aussi avec son œil.

Pour le mettre en valeur, cet œil, il m'a fallu supprimer l'autre.

Vous savez, n'est-ce pas, qu'on ne regarde jamais qu'un œil à la fois.

Cette façon spéciale de procéder, cette nécessité où je me trouve parfois d'attendre la mort d'un homme pour réussir son portrait, me prive du plaisir de faire pour quarante sous à la terrasse des cafés des charges rapides et des profils en ombre chinoise.

On ne peut pas tout faire.

Comment je joue la comédie ?

Sans méthode, sans façon, sans gêne, sans habitudes, avec facilité, avec plaisir, avec plaisir, pour mon plaisir, pour le plaisir du public.

Ce que j'aime le plus ?

Faire des conférences.

Pourquoi ?

Parce que j'ai l'impression de causer avec le public.

Ce que je n'aime pas ?

Je n'aime pas qu'on me critique.

*

LE TATOU

1

Étant enfants, mon frère et moi, nous appelions notre grand-père « le Tatou ».

Et comme cet irrespectueux surnom n'était justifié par aucune sorte de ressemblance entre l'aïeul et le dasypodidé, nous ne songeâmes jamais à en discuter la drôlerie.

Notre grand-père avait quarante-deux ans en 1870 et toujours il conserva le souvenir attendri d'une époque (1850-1870) éblouissante, disait-il et « qu'on ne reverra pas de sitôt ».

En effet, depuis le second Empire nous vécûmes presque exclusivement en République.

Notre grand-père était courageux, galant, joueur et bavard.

Il prétendait avoir tenu un rôle politique considérable à la chute de l'Empire. Mais l'impossibilité où il était de citer des faits l'obligeait à laisser supposer que sa conduite avait été louche.

Il attribuait au régime républicain uniquement la rareté de ses aventures amoureuses depuis vingt-cinq ans.

« Les femmes ne marchent plus ! » constatait-il avec amertume et sans songer au nombre des années qui le séparaient de sa jeunesse.

Cependant il ne fut jamais le commanditaire d'une dame, et le souci de l'élégance ne le quitta pas jusqu'à sa mort.

En 1904, et bien qu'il les renouvelât souvent, il portait encore avec orgueil des vêtements dont la forme était démodée.

Sa boutonnière était ornée d'une énorme rosette de la Légion d'honneur. Il ne la portait que par dépit de n'avoir jamais pu obtenir le ruban.

II

C'est à l'âge de quinze ans que la femme me fut révélée.

La personne à qui le destin confia ce soin délicat exerçait ouvertement la profession de courtisane dans la ville d'eaux où nous passions les vacances.

Elle habitait une villa contiguë à la nôtre, et, de ma fenêtre, chaque jour je la voyais au moins une fois peu vêtue.

Je devins amoureux de cette femme d'autant plus rapidement qu'elle n'était pas très jolie, ce qui me fit supposer qu'elle n'était pas trop difficile.

Je passais mes nuits à réfléchir et à faire des brouillons de lettres enflammées, tantôt en me vieillissant de deux ou trois ans et en affectant une grande habitude de la chose, tantôt en mettant en valeur mon innocence. Mais jamais aucun brouillon ne me satisfait.

Une nuit (oh ! la belle nuit !) que j'étais à ma fenêtre, espérant vaguement la voir paraître... elle parut sur son petit balcon de bois, émitouflée dans un grand manteau de loutre.

« Tiens, pensai-je, elle a donc froid !... Pourquoi ? Il fait si beau ! »

Elle regardait fixement la lune et, avec ses petits doigts mobiles et roses, machinalement, elle improvisait sur le rebord du balcon des valse... que j'entendais !

(Que j'entendais !... n'allez pas croire ça au moins !)

Je n'osais pas bouger, de peur qu'elle ne me vît. « Elle rentrerait, me disais-je, certainement dans sa chambre, si... »

Elle me vit et ne s'en alla pas. Même, elle ne me quitta pas des yeux pendant quelques instants...

Tout à coup je ne sais quelle folie me prit, j'élevai tout doucement ma main ouverte à la hauteur de ma bouche et, dans le baiser que je lui envoyai, je mis tout ce qu'il y avait en moi d'amour et de désir, de ce désir mystérieux...

Elle répondit à mon baiser, d'abord par un sourire, et puis par un baiser...

Je crus mourir de joie...

Nous en échangeâmes des baisers ! Pendant dix minutes peut-être ! Et, soudain, se redressant, elle écarta son manteau...

Sur la fourrure sombre, son corps complètement dévêtu se découpait superbement, plein, souple et blafard.

Je me souviens d'avoir pris ma tête entre mes mains, ébloui que j'étais par l'éclat de cette apparition...

Alors elle laissa sur elle son manteau se fermer, et il me sembla que la nuit était noire... noire... et que je ne voyais plus rien.

Trois minutes plus tard, j'étais dans son lit, dans ses bras et dans le ravissement.

Cette femme qui venait de me « lever » me donnait bien l'impression d'avoir été conquise à force de patience et d'amour.

Comment ne suis-je pas mort d'émotion, cette nuit-là ? Quel est le prodigieux instinct qui m'indiqua ma conduite et la marche à suivre ?

Je ne sais... mais je revins le lendemain... et le surlendemain et les jours suivants également.

Une nuit que je n'avais pas eu la patience d'attendre que mes parents fussent complètement endormis, je sortis de ma chambre et j'allai chez ma belle maîtresse.

Mon grand-père avait entendu du bruit, il s'était levé, il avait vu que ma chambre était vide et, par ma fenêtre ouverte, il nous avait surpris, elle et moi, sur le petit balcon de bois, enlacés éperdument.

— Veux-tu rentrer, cria-t-il, petit misérable !

Je rentrai.

Une paire de gifles magistrale m'attendait au seuil de notre villa ; je fus obligé de la recevoir.

Le lendemain, bien entendu, je retournai chez ma tendre amie. Mon grand-père s'en aperçut de nouveau et nous eûmes une conversation d'une gravité inattendue, cette fois.

Je lui avouai que j'aimais cette femme à la folie et que je mourrais si l'on me privait d'elle.

Il en conçut une grande tristesse. Il réfléchit pendant quarante-huit heures et, un beau matin, pommadé, parfumé et guêtré de blanc, il se présenta chez ma maîtresse.

IV

— Madame, lui dit-il, je ne viens pas jouer ici la scène du père Duval qui réclame son fils Armand... et cependant, madame, rendez-moi mon petit-fils. Vous l'avez détourné de ses devoirs...

V

Le lendemain matin, ma mère fut obligée d'envoyer la femme de chambre chez la courtisane afin de faire remettre à mon grand-père un télégramme qui venait d'arriver pour lui et dont la réponse était payée.

MON SERVICE MILITAIRE

Ce n'est pas, je l'avoue, sans un certain effroi que je voyais arriver le moment fatal où j'allais être appelé sous les drapeaux.

Deux ans !

Deux années capitales, décisives pour moi. Après le succès de *Nono* et celui, plus modeste, de *Chez les Zoaques*, bien des espoirs m'étaient permis, me semblait-il ! et je voulais battre le fer comme on dit pendant qu'il était encore chaud.

Oh ! J'étais loin de méconnaître mes devoirs, mais n'avais-je pas aussi des droits ?

Je n'allais pas jusqu'à penser qu'il existait peut-être un article de loi commençant par ces mots : « Tout homme ayant fait représenter trois actes au théâtre des Mathurins... » et qu'à ce titre on m'aurait dispensé du service militaire, non... c'eût été trop beau. J'appris tout de même que « Tout homme ayant un frère sous les drapeaux peut obtenir un sursis d'incorporation jusqu'à l'expiration du temps obligatoire de service de son frère. »

Or, Jean, mon frère aîné, était sous les drapeaux. Je fis donc valoir mes droits et cet ajournement, ce sursis d'incorporation, je l'obtins sans peine.

Mon frère soldat

À ce sujet, je voudrais bien dire deux mots de mon frère Jean qui faisait à cette époque son service militaire à Melun.

Tous ceux qui l'ont connu – je devrais dire aimé – se souviennent à quel point cet être léger pouvait être charmant.

Donc, il est à Melun, cavalier. Mais, il n'a pas de cheval. Qu'on ne m'en demande pas la raison. Je l'ignore. Cependant, c'est un fait. Et non seulement il n'a pas de cheval, mais il a une motocyclette. Il n'en faut pas conclure qu'il est motocycliste. Non. Il est cavalier, mais il va à motocyclette. Cette motocyclette, c'est un cadeau que lui a fait mon père et c'est à califourchon sur cette machine infernale qu'il a rejoint son corps et qu'il a fait tout son service.

Ce service, d'ailleurs, fut de courte durée. Voici pourquoi.

Chaque fois qu'il entra – et à quelle vitesse ! – dans la cour du quartier, il faisait un bruit tellement terrifiant que tous les chevaux se

cabraient, et c'était par des bordées d'injures qu'il était accueilli. Il se trouvait toujours un officier pour lui crier :

— Voulez-vous me f... le camp, nom de Dieu !

Et je vous prie de croire qu'il ne se le faisait pas dire deux fois, Entré par une issue, vite il avait disparu par l'autre.

Oui, oh ! je sais bien que c'est peu vraisemblable, mais je sais bien aussi que c'est la vérité.

Mon frère avait été chassé, comme moi, d'une douzaine de collègues, or – libre à vous, lecteur, de ne pas me croire – il a été renvoyé aussi de la caserne au bout de quelques mois !

Lorsque je lui disais :

— Tu ne vas plus à Melun ?

Il me répondait :

— Non... Ils ne veulent plus de moi !

Il était en effet tellement sympathique que, au lieu de le fourrer dedans, on le mettait dehors.

J'obtiens donc ce sursis qui porte à deux ans mon incorporation et, battant le fer dont j'ai parlé plus haut, je place quatre actes chez Réjane, trois actes à l'Odéon, et d'autres petits actes ailleurs.

Toutes ces pièces, hâtivement conçues et quelquefois bâclées, vont échouer les unes après les autres.

Ce sont : *La Clef*, *Petite Hollande*, *Le Scandale de Monte-Carlo*. Seule une adaptation des Nuées d'Aristophane semble ne pas déplaire et tient l'affiche au théâtre des Arts pendant un mois, peut-être deux. (Trente-quatre représentations exactement.)

Dois-je dire que, cette adaptation, je l'ai faite d'après une traduction littérale de l'œuvre d'Aristophane, puisque j'ignore du grec jusqu'à l'alphabet ?

Il m'a été donné de la relire depuis. Elle est si familière, si libre et si peu soucieuse du respect que l'on doit aux chefs-d'œuvre classiques, que je ne suis pas éloigné de croire que, présentée moins théâtralement, dans des décors inattendus, genre théâtre d'art, interprétée par des acteurs ne jouant pas la comédie comme on la joue ailleurs, même au besoin la jouant mal, à condition d'avoir l'air de la jouer exprès de cette façon-là, je crois, oui, qu'elle eût alors impressionné favorablement encore un public formellement décidé d'avance à trouver intéressantes les manifestations de ce genre.

On a vu de ces pièces qui se sont jouées trois ou quatre cents fois – donc devant trois ou quatre cent mille spectateurs individuellement convaincus qu'ils formaient une élite !

J'ai raconté déjà le désastre de *La Clef*³⁴.

Celui de Petite Hollande n'est pas moins absolu, mais il est plus discret.

Antoine m'a reçu cette pièce à l'Odéon par gentillesse, par bonté, à cause du four de *La Clef* et aussi à cause du succès de *Chez Zoques* et de *Nono*. Il a dû se dire : « Avec des pièces comme ça, foutues n'importe comment, on ne peut pas savoir d'avance l'effet qu'elles produiront. »

D'ailleurs, à la lecture – faite par moi, en escamoteur – la pièce avait produit une certaine impression. Ses défauts les plus évidents donnaient assez l'illusion d'un genre de théâtre nouveau.

À la générale, elle est écoutée poliment, car elle n'est pas agressive, la malheureuse : elle est gauche ! C'est un four, mais ce n'est pas un four antipathique : il ne comptera pas. C'est un coup d'épée dans l'eau et, si mes souvenirs sont fidèles, la critique elle-même se montre assez indulgente à son égard.

La générale a eu lieu l'après-midi – le 24 novembre 1908 – et la première doit être donnée le lendemain soir. Mais, imprévisible dénouement ! Mon interprète principal Desjardins est aphone.

À mon réveil, je reçois d'Antoine le pneumatique suivant :

Mon cher ami,

Desjardins est malade. Sauvez la situation et rendez-moi le service de jouer ce soir son rôle. Vous connaissez votre pièce par cœur et l'on aura pour vous toutes les indulgences.

Je sens que c'est à prendre ou à laisser et j'ai l'impression très nette que, – si je refuse, ma Petite Hollande n'aura jamais de première.

Et quelques heures plus tard, sans même avoir répété, j'entre en scène comme on se jette à l'eau, et c'est en somme ce soir-là que, pour la première fois, j'ai joué réellement la comédie.

Comment l'ai-je jouée, la comédie ? Pas bien, sans doute.

Comment ai-je joué ma pièce ? Probablement pas mal.

D'ailleurs, ai-je joué la comédie, ce soir-là ? Pas tout à fait. Non, pas si bête, je ne l'ai pas jouée, ma pièce : je l'ai lue. Oui, je l'ai jouée en auteur, comme si je la lisais. Et je ne sais ce qui me retient de dire que, à la vérité, je n'ai pas dû si mal le faire, car la pièce a « porté » très différemment, et, si je ne sauvai pas ma pièce, du moins je sauvai la situation !

En deux années, j'avais pu faire jouer onze pièces.

Je venais de prendre une décision qui devait être – pour moi – d'une importance extrême. J'allais désormais jouer moi-même mes pièces.

Gémier m'avait reçu *Le Mufle* et il me conseillait d'en créer le rôle principal au théâtre Antoine.

Je ne me rends pas compte de ce que valait cette pièce, mais elle

faisait rire et elle eut du succès.

Quant à moi, j'ai eu, ce jour-là, 25 novembre 1908, l'impression que, sans jamais devenir un véritable acteur, j'allais désormais pouvoir très bien jouer mes pièces. Je ne dis pu » : le » jouer très bien – Je dis : très bien les jouer.

Mon affectation militaire

Ayant passé le conseil de révision, j'avais été versé dans l'armée auxiliaire pour cause d'obésité précoce. À cette époque, en effet, je pesais plus de cent kilos. Sur mon carnet militaire, que je possède encore, il est stipulé que, en cas de guerre, «... le deuxième Jour de la mobilisation, le soldat Guitry Alexandre devra se rendre à Bernay où il remplira les fonctions de cuisinier ».

C'est sans doute cela qu'on appelle l'utilisation des compétences et j'imagine les ravages que ma cuisine eût pu causer dans les rangs de l'armée française.

Mon premier mariage

Entre-temps, j'avais appris que tout homme marié peut obtenir l'autorisation de faire son service militaire dans la ville où il est domicilié – ce à quoi je tenais essentiellement – et aussitôt j'épousai Charlotte Lysés, ma première femme, le 14 août 1907 – artiste délicieuse et d'ailleurs remarquable qui, depuis trois années déjà, était devenue l'interprète choisie de mes pièces. Je me serais marié sans cette raison-là, mais je dois avouer que je n'y pensais guère, ou plus exactement nous n'y pensions pas. Disons que ce fut un prétexte.

Nous nous sommes mariés à Honfleur, mais nous ne nous sommes pas mariés à la mairie de Honfleur. Non, c'est dans une petite villa normande couverte d'un toit de chaume que cet événement s'est passé.

Mon père habitait, à Honfleur, le château du Breuil. Nous étions, à cette époque, encore brouillés lui et moi, et j'avais pensé que son absence à mon mariage eût été trop remarquée.

Voilà pourquoi j'allai trouver le maire et lui dis que ma fiancée était un peu souffrante et ne pouvait se rendre à la mairie.

Cet aimable homme consentit à se déranger et c'est le plus simplement du monde que la chose s'est faite. On s'est plu d'ailleurs à exagérer cette simplicité et l'on a raconté que nous avons reçu l'officier de l'état civil en costumes de bain ! Ce n'est pas tout à fait exact. Charlotte Lysés était en robe d'intérieur.

Nos témoins étaient Laurent Tailhade, Marguerite Moreno, Jean

Ajalbert et Jean d'Aragon.

D'autres amis étaient présents : Alfred Edwards, dont j'aurai l'occasion de parler longuement, Nina Edward, Marguerite Deval, Lucie Delarue Mardrin, le docteur Murdrus, Abel Ranheim, Léo Weill, mon frère Jean – d'autres encore – et le mariage se conclut dans une atmosphère d'extrême gaieté.

À la fin du repas, que l'on servi sous les pommiers, Laurent Tailhade prononça un admirable discours.

Mon service militaire

Ce n'est pas pour répondre aux calomnies ni aux mensonges, aux imbécillités ni même aux inexactitudes qui ont été jadis imaginés, puis colportés et publiés concernant ma réforme que j'en vais raconter toutes les circonstances, certes non ! car je m'en voudrais de répondre à des personnes auxquelles, pour rien au monde, je n'adresserais la parole.

Nul n'a été plus injustement vilipendé que moi au sujet de sa situation militaire.

Je m'en suis consolé quand je me suis rendu compte que les personnes qui s'acharnaient à attirer l'attention sur moi étaient toujours les mêmes.

Par bonheur, leur nombre est restreint. Elles sont trois à ma connaissance.

Ces trois personnes, d'ailleurs, n'ont jamais mis les pieds au front.

Si l'on veut être exact, ce n'est pas « ma réforme » qu'il faut dire, mais bien « mes réformes » puisque, ayant dès l'abord été versé dans l'auxiliaire, je fus réformé en 1909, par la suite maintenu deux fois dans cette réforme : en 1914 et en 1916.

Voici pourquoi et voici comment :

Après l'ajournement que j'avais obtenu, on veut bien m'accorder un sursis de deux mois, car je viens de créer *Le Mufle* au théâtre Antoine et l'aventure a dépassé mon espérance !

La presse et le public accueillent mon désir de plaire et mon bonheur de vivre avec une complaisance, je dirais même une amitié, qui me comble de joie. Je suis le plus heureux des hommes et j'ai complètement oublié qu'il me faudrait peut-être un jour être soldat !

La générale a eu lieu le 25 novembre, c'est un succès.

Joie ! Ivresse !

Mais, le 9 décembre, quatorze jours plus tard, je suis appelé sous les drapeaux.

Catastrophe !

Car Gémier me donne généreusement cent francs par jour et j'en ai

le plus pressant besoin, n'ayant pas d'autre moyen d'existence.

La pensée d'abandonner mon rôle me navre, car je sais bien qu'il est interdit aux soldats d'exercer leur profession pendant la durée de leur service militaire. Je conserve cependant l'espoir qu'une exception serait faite en ma faveur.

Alfred Edwards

L'avant-veille du jour où je devais me présenter à la caserne de la Nouvelle-France, faubourg Poissonnière, étant incorporé au 24^e régiment d'infanterie, je dînais chez Alfred Edwards, homme extraordinaire, puissant, dévoué, étonnant, pittoresque, terrible – et serviable et sensible et bon – qui possédait une fortune que l'on disait immense, et fondateur du journal *Le Matin*. Il avait épousé Missia Godebska, si belle, si charmante, si artiste, si bienfaisante pour les peintres.

Au cours du dîner, j'exposai à Edwards combien ma situation serait vite odieuse si, devenant soldat, il m'était interdit de jouer la comédie le soir.

— Tu es donc caserné à Paris ?

— Mais oui, puisque je suis marié... et comme, d'autre part, je suis dans l'armée auxiliaire, il me semble que...

Edwards, qui ne pouvait douter de rien, me répondit :

— Je vais arranger ça. Il faut qu'on te laisse continuer tes représentations. J'en fais mon affaire. Quand dois-tu entrer à la caserne ?

— Après-demain, mercredi.

— Eh bien ! Il n'y a pas une minute à perdre ! Viens me prendre demain matin ici, vers onze heures, et nous irons ensemble voir le ministre de la Guerre.

Puis, se tournant vers un de ses convives, il demanda :

— Qui est le ministre de la Guerre ?

On lui répondit que c'était le général Picquart, qui avait héroïquement soutenu la cause de Dreyfus pendant l'affaire. Il était ministre, à ce moment-là, dans le cabinet présidé par Clemenceau...

Edwards dit :

— C'est parfait.

Je connaissais un peu le général Picquart, mais je ne me serais jamais permis de lui demander la chose. Lui, Edwards, il pouvait tout se permettre.

Le lendemain à 11 heures, je passai le prendre rue de Rivoli et nous allâmes ensemble au ministère de la Guerre. Dans la voiture, je lui demandai s'il connaissait intimement le général Picquart. Il me

répondit qu'il ne l'avait jamais vu de sa vie, mais que cela n'avait aucune importance. Cela ne pouvait pas m'inquiéter, car je savais qu'il était difficile de refuser quoi que ce soit à Edwards.

Il avait téléphoné de bonne heure au ministère et obtenu sans peine un rendez-vous pour onze heures et demie.

Je savais qu'Edwards était un homme influent, mais j'étais ébloui quand même.

Nous sommes entrés ensemble dans le bureau du général Picquart qui nous reçut à l'heure dite et j'assistai à l'une des scènes les plus curieuses qui soient.

Edwards alla vers lui, prit entre ses deux mains la main que lui tendait timidement le ministre et, sans même laisser à celui-ci le temps de nous accueillir, il avait déjà pris la parole en ces termes :

— Que je suis heureux, mon cher ministre, de vous voir assis à cette place ! J'ai tout fait pour que vous y soyez, vous y êtes, et s'il me fallait intervenir pour que vous y restiez, vous n'auriez pas à me le demander, je vous prie de le croire !... Voici maintenant ce qui m'amène : mon ami, Sacha Guitry, ici présent, que j'aime infiniment, fils de Lucien Guitry, loin de se dérober à ses obligations militaires, doit se présenter demain matin à la caserne de la Nouvelle-France où il va faire son service. Or, il joue actuellement tous les soirs, depuis deux mois une pièce extrêmement amusante dont il est l'auteur et qui réussit à merveille ! Il n'est pas riche, il est marié, il a des charges, il gagne sa vie en jouant la comédie et ce serait une absurdité, un crime que de l'en empêcher !... Vous me comprenez. Je ne viens donc vous demander pour lui qu'une seule faveur et une seule grâce, c'est de bien vouloir lui accorder l'autorisation de continuer pendant un mois ou deux encore à jouer sa pièce. Donc, veuillez donner des ordres pour que le soldat Sacha Guitry soit discrètement autorisé à jouer le soir. Je ne vous en dis pas plus. Vous êtes trop intelligent et trop bon pour ne pas comprendre !... Vous aurez ainsi fait le bonheur d'un jeune homme, d'une jeune femme et de votre vieil ami Edwards qui vous est entièrement acquis, vous le savez, cher ministre... je suis sûr que ce n'est pas en vain que je vous aurai sollicité ! Je vous en remercie très sincèrement, puisque cela me procure, en somme, un moyen de vous assurer que vous pouvez disposer de moi dans l'avenir !... Au revoir mon cher ministre, et considérez bien que, de mon côté, je ne manquerai jamais une occasion de vous être agréable... ou utile !

En prononçant ces derniers mots, il s'était levé, avait repris la main du ministre entre les siennes et, pour que je ne gâte rien, m'entraîna aussitôt. Et nous sommes sortis, laissant littéralement abasourdi le général Picquart.

Un instant plus tard, nous étions dans l'escalier du ministère.

Je remerciai chaudement Edwards de son amicale intervention. Il

me dit :

— Eh bien ! J'espère que tu es content ! Je crois que maintenant te voilà tranquille ! Tu vas pouvoir continuer de jouer ta pièce. Tu as vu comme il a été gentil !

Je dois indiquer que le général Picquart n'avait pas eu la possibilité de placer un seul mot.

Et Edwards ajouta :

— Les ministres, c'est comme cela qu'il faut les traiter si l'on veut obtenir d'eux quelque chose !

À la Nouvelle-France

Lorsque je rejoignis mon corps et me suis présenté le lendemain matin à 8 heures à la caserne de la Nouvelle-France, je fus immédiatement conduit par un planton au bureau du colonel Bruzon qui allait être mon chef supérieur.

L'homme était jeune encore, fort bien de sa personne, des plus aimables et, d'ailleurs, distingué. Un véritable gentilhomme.

Il voulut bien me recevoir le plus gracieusement du monde et, me faisant asseoir, il me dit :

— Je viens de recevoir à l'instant même une note de M. le ministre de la Guerre qui vous concerne...

J'étais dans un état de joie que je laisse à penser. Il continua :

— M. le général Picquart me demande de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que l'on ait à votre égard toutes les attentions compatibles avec l'état militaire, mais il attire mon attention sur le fait que vous jouez actuellement une pièce de vous et que, sous aucun prétexte, bien entendu, il ne saurait être question de vous laisser poursuivre vos représentations dramatiques au théâtre Antoine.

J'étais atterré et ne lui cachai pas mon désappointement. J'ai fait :

— Oh !

Et le colonel ajouta en souriant :

— Évidemment, il ne saurait en être question, en effet !

Il m'expliqua fort aimablement que ma demande était insensée, puis, pour me remettre de l'émotion que je ne cherchais pas à lui dissimuler, il ajouta :

— Mais en revanche, je vous promets bien que vous ne serez pas le moins du monde malheureux ici. D'ailleurs, venez avec moi. Je vais vous faire visiter la caserne.

Je sais bien que je n'avais pas encore revêtu l'uniforme, mais une telle sollicitude me toucha infiniment.

Il prit son képi et, effectivement, il me fit faire le tour du propriétaire.

Nous traversâmes la cour, et ce colonel dont je ne saurais trop répéter qu'il était la distinction même me conduisit directement aux cuisines où il me donna à goûter des pommes de terre que l'on était en train de frire. Il en mangea lui-même et il me dit :

— Vous voyez que l'on mange bien à la caserne !...

Je dois avouer qu'elles étaient excellentes.

Il me fit traverser le réfectoire, la salle du rapport, l'infirmierie, d'autres locaux encore, puis il me conduisit dans ma chambrée.

Je dois dire que l'étonnement de tous était à son comble car, enfin, on se demandait quel était ce jeune homme dont le colonel prenait tant de peine.

Il me fit observer que tout cela était d'une grande propreté. La chambrée était belle, bien aérée, mais c'était une chambrée, et je me suis permis de dire alors à M. le colonel Bruzon :

— Mais, mon colonel, vous n'avez pas l'intention de me faire coucher dans une de ces chambrées où il y a tant de lits trop étroits ?

— Mais où voulez-vous donc coucher ?

— Dans une chambre tout seul.

Cette idée le fit bien rire.

Cependant, j'insistai :

— Mon colonel, je ne trouve à cette chambrée qu'un seul défaut : c'est que c'est une chambrée et qu'il me serait impossible d'y reposer avec tant d'hommes, moi qui ai pris l'habitude de ne dormir qu'avec une seule femme !

Et j'ajoutai :

— Je vous en conjure, mon colonel, trouvez-moi une chambre où je sois seul et ne m'obligez pas à...

— Mais il n'y a pas de chambre ici, il n'y a que des chambrées, et vous y coucherez comme les autres !

Combien de fois déjà l'avais-je entendue, cette phrase, combien de fois, par la suite, allais-je devoir l'entendre : « Comme les autres ! »

Elle a une variante : « Comme tout le monde » !

Vous devez faire comme tout le monde, vous n'êtes pas autrement que les autres. Alors que, tout au long de ma vie – sans m'y appliquer bien sûr – je n'ai jamais voulu rien faire comme les autres et je me suis toujours félicité de ne pas être comme tout le monde !

Je connais toutes les objections que l'on peut opposer à un principe pareil, mais je ne m'en soucie pas plus que de ma première pantoufle !

Je n'ai jamais cru devoir faire état que des opinions que j'avais sollicitées, et voilà une chose que, par la suite, j'ai eu bien souvent l'occasion de répéter.

Mais retournons à la caserne.

À la suite de ma déclaration souriante, mais formelle, concernant la chambrée, je sentis qu'il y avait un petit froid dans mes relations

avec le colonel Bruzon.

Revenu à son bureau, il me serra la main et il me dit :

— Je vais voir ce que je peux faire.

Puis il m'envoya à « l'habillement » comme on envoie paître quelqu'un.

À l'habillement, j'eus de la chance : on m'essaya une douzaine d'uniformes – aucun ne m'allait. J'étais beaucoup trop gros ; un mètre quatre-vingts et une centaine de kilos, cela ne s'habille pas facilement autrement que sur mesure !

J'avais l'impression que je me trouvais dans le magasin de costumes d'un théâtre où l'on montait une pièce militaire. Toutes ces capotes bleu marine, tous ces pantalons rouges, empilés ou pendus, faisaient prévoir une grosse figuration.

Le sergent-costumier – qu'on appelle paraît-il le garde-mites – qui me les essayait me dit finalement :

— Non, nous n'y arriverons pas. Reviens dans deux jours et je t'aurai trouvé quelque chose.

Deux jours de sursis !

J'avais gagné deux jours et j'étais fou de joie. J'allais pouvoir jouer Le Mufle pendant deux jours encore !

Deux jours plus tard, j'avais mon uniforme. Il ne m'allait pas bien. Quant au képi, il m'allait mal.

— Quand tu auras les cheveux coupés, il ira mieux ! Les cheveux coupés, il n'en était pas question.

Mais restait une autre question, celle de la chambrée, qui me tourmentait le plus fort.

— Où dois-je aller ?

— Va te présenter à ton capitaine.

Ce capitaine était un homme charmant. Il s'appelait Thibault et, le croiriez-vous, sur le tard, il devint directeur de la Maison de Pont-aux-Dames !

— Ah ! vous voilà, vous ! Voilà ce fameux Guitry qu'on attend depuis deux ans, deux mois, deux jours !... Eh bien ! vous en avez de la chance, vous !

Et il ajouta :

— Venez que je vous montre quelque chose qui va vous faire plaisir.

Étant sorti de son bureau, il me conduisit au bout d'un couloir, et il s'arrêta devant une porte vitrée sur laquelle étaient peintes les douze lettres du mot : Bibliothèque.

— Ouvrez vous-même et regardez.

— Oh !

C'était une espèce de bibliothèque, en effet, mais dans laquelle il y avait un lit !

Il m'annonçait que le colonel Bruzon m'avait désigné comme chef bibliothécaire adjoint.

— Voilà votre chambre. Ordre du colonel.

J'étais sauvé !

Mais en tournant la tête, je m'aperçus qu'il y avait un second lit. J'eus l'audace, non pas de m'en plaindre, mais de m'en étonner.

— Ne vous en occupez pas, me dit mon capitaine, on l'a mis là...

— Pour ?

— Pour Chambéry du Désert.

— Chambéry du...

— C'est un soldat que nous attendons depuis quelques semaines, mais sans grand espoir !

Et en effet, par la suite, j'entendis souvent parler de Chambéry du Désert, mais personne, à la caserne, ne pouvait se flatter de l'avoir vu.

Je ne saurai jamais si je dois au général Picquart les faveurs, les amabilités dont j'ai été l'objet, mais, puisque, j'en ignore la cause, je puis en témoigner ma gratitude à ceux qui me les ont prodiguées.

Dix minutes plus tard, étant venu les mains vides, mon capitaine m'autorisa à aller dîner chez moi, à la seule condition que, à 9 heures exactement, je serais rentré au corps.

— Alors vous êtes content, j'espère ? Vous n'aurez qu'à faire votre lit tous les matins...

— Faire mon lit ? Oh !... Mon capitaine, je ne pourrais pas avoir une ordonnance ?

— Une ordonnance ? Vous êtes fou ! Il n'y a que les officiers qui en ont.

Là-dessus, il tourna les talons – et j'avisai un soldat qui passait.

Je lui demandai :

— Est-ce que vous voudriez bien être mon ordonnance ?

Je lui avais fait cette demande en lui tendant une petite pièce d'or qui, à l'époque, valait dix francs. Ce garçon n'en croyait ni ses oreilles ni ses yeux. Il hésita un peu et me répondit :

— Oui, mais il ne faut pas que les autres le sachent.

— Pourquoi ?

— Parce que... je suis votre caporal.

— Tâche de me dégouter une tasse de café et va me chercher deux croissants.

Émerveillé, il disparut.

C'est ainsi que j'ai eu mon caporal pour « ordonnance ».

C'était en plaisantant que, par la suite, tout le monde l'appelait ainsi, mais il n'en reste pas moins que ce brave petit gars se tenait à ma disposition et me rendait de constants services.

Comme vous voyez, cela ne commençait pas trop mal.

Rejoignant mon corps avec tant de retard, mon arrivée à la caserne

ne fut pas sans soulever quelques curiosités, d'autant que mon physique était bien peu discret : j'étais beaucoup trop gros, mon visage était glabre, mes cheveux extrêmement longs – en ce temps-là, les soldats portaient la moustache – j'arborais les palmes académiques, tout cela paraissait surprenant, burlesque, et je n'avais pas encore perdu l'habitude de soulever poliment mon képi lorsque je croisais un de mes chefs, colonel, commandant, capitaine.

Chaque fois qu'il m'a été donné de faire ce geste, je me suis souvenu d'Alphonse Allais qui, lorsqu'il était soldat et qu'il entraît au mess où des officiers se trouvaient réunis, soulevait son képi et disait :

— Bonjour, messieurs-dames !

Le soir même, lorsque je suis entré vers 9 heures, dans « ma » chambre pour me coucher, ma surprise fut grande...

Deux soldats s'y trouvaient et y fumaient la pipe. Assis tous les deux, débraillés, jambes pendantes sur le lit de Chambéry du Désert, ils me regardaient en souriant, mais leur sourire était moqueur et prometteur de quelque farce envisagée par eux, ou de quelque brimade.

Mille histoires qu'on m'avait racontées à ce sujet me revenaient à l'esprit et je n'étais pas du tout rassuré sur mon sort.

— Bonjour messieurs.

Cette appellation les fit éclater de rire et, dès lors, ils n'allaient cesser de me pouffer au nez. Je les regardais froidement.

— Vous désirez ?

— On te gêne ? me demanda l'un d'eux.

— Oh ! pas du tout.

Assez inquiet, je faisais pourtant celui qui n'y prenait pas garde.

Quelle attitude devais-je adopter ?

Devais-je les prier de sortir ?

Avaient-ils le droit d'être là ?

Devais-je poursuivre la conversation ?

Leur en laisser l'initiative ?

Dans le doute, je m'abstins et pensai qu'en me déshabillant sans mot dire, mes deux moqueurs allaient comprendre à quel point leur présence m'était indifférente.

Ma corpulence, déjà, les amusait beaucoup. Ma chemise très vaste, en rien réglementaire, les amusa aussi outre mesure. Mais leur hilarité ne connut plus de bornes quand je l'ôtai, cette chemise, car je portais – qu'on veuille bien m'excuser de fournir ce renseignement, d'indiquer ce détail intime – je portais et porte toujours, aujourd'hui comme à cette époque, des caleçons et des maillots de soie noire, collants. De sorte qu'ils me virent apparaître, stupéfaits, en rat d'hôtel pourvu de biceps rares.

Ils en restèrent bouche bée.

Comme par enchantement, leur étonnement brisait leurs rires. Leur gaieté devint mitigée. J'y découvris également une certaine inquiétude et je crus comprendre pourquoi.

L'un d'eux, qui ouvrait le plus de grands yeux, me demanda timidement, d'un ton presque respectueux :

— Ah ! ça, mais... qu'est-ce que tu fous dans le civil ?

Alors, prenant mon courage à deux mains, bombant le torse et mettant en valeur mes pectoraux superbes, je me plantai devant eux pour déclarer :

— Je suis lutteur.

Et j'en avais l'air, en effet.

Leur plaisir fut gâté, leur joie fut compromise.

Ils se regardèrent, me regardèrent encore des pieds jusqu'à la tête, puis, revenus au sol, ils s'aperçurent qu'ils étaient moins grands que moi...

Piteusement, ils se levèrent sans hâte et, se retirant, ils me serrèrent assez gauchement la main.

— Bonsoir, mon vieux...

— Bonsoir.

Je l'avais échappé belle !

La liberté que l'on accordait aux auxiliaires, surtout quand ils étaient mariés, le fait que nous n'étions astreints qu'à une heure d'exercice par semaine et l'affabilité de nos chefs, tout cela contribuait à rendre ce séjour presque agréable, en somme.

N'étant utile à rien, puisque personne ne déplaçait les livres de la bibliothèque, j'étais vite parvenu à me faire oublier et mes absences passaient inaperçues.

Je me faisais l'effet d'un invité discret. J'étais l'homme qui ne peut rendre aucun service et que cela gêne d'être en surnombre, de prendre une nourriture à laquelle il n'a pas droit – restant des heures à ne rien faire – et d'user des vêtements qui ne sont pas à lui.

Lorsque je jugeai que le moment était venu de donner à mes chefs un témoignage du sentiment dont je viens de parler, fatigué de coucher dans une chambre où personne, jamais, ne mettait les pieds, sinon « mon ordonnance » pour refaire mon lit, j'imaginai un nouveau mode d'existence...

Et tout fut pour le mieux à partir de ce moment-là.

Chaque matin, vers dix heures, je me présentais devant le capitaine-major, que je trouvais très occupé à cette heure-là, et je déposais devant lui un petit rectangle de papier sur lequel, préalablement, j'avais écrit ces mots :

Le soldat Guitry est autorisé à se rendre en ville pour achat de fournitures de bureau.

Le capitaine-major.

Et il signait, je ne dis pas distraitemment, mais comme un homme qu'on dérange.

En signant ce papier, il se demandait sans doute par qui j'y étais autorisé, et je suis convaincu qu'il prenait pour une affirmation ce qui était une proposition.

Je n'avais pas prémédité la chose, mais je suis absolument certain qu'il ne se rendait pas tout à fait compte que c'était lui seul qui m'y autorisait.

Et c'était un malentendu qui passait, en somme, pour un bien-entendu.

Puis je rentrais chez moi, j'y déjeunais, j'y passais la journée, j'y dînais, j'y couchais et, le lendemain matin, vers 9 heures, ayant acheté deux croissants à la boulangerie du square Montholon, je regagnais la caserne. Et comme j'étais toujours exact, je retrouvais là mon « ordonnance » qui me servait aussitôt ma tasse de café bouillant.

Une heure plus tard, je recommençais le coup du petit rectangle de papier « autorisant le soldat Guitry à se rendre en ville ».

Cela dura – le croiriez-vous – pendant trois mois, mais seulement pendant trois mois.

En effet, le capitaine-major, exaspéré, me dit un jour :

— Vous savez, Guitry, on commence à parler de vous... Faites attention, ça durera ce que ça durera, ce truc-là, je vous en avertis ! Vous devez faire l'exercice avec les autres.

— Pas avec un fusil, au moins, c'est dangereux !

— Non, non, rassurez-vous, pas avec un fusil. On vous fera marcher – à votre tour !

— Je m'y rends de ce pas.

Or donc, ce matin-là, on nous fit tous descendre dans la cour. Et nous y attendaient des officiers du régiment entourant notre colonel.

Bien maladroitement, j'exécutai tout de travers les mouvements divers que l'on nous commanda. Impatienté, le capitaine intima l'ordre au caporal de tourner dans la cour et de me régler sur son pas.

Une, deux, une, deux !

Comme, à mon sens, ce manège manquait d'imprévu, passant, chemin faisant, pour la troisième fois, devant le capitaine impassible nous contemplant, à mon tour j'ordonnai pour varier un peu :

— Au pas gymnastique !

Et nous nous mîmes à courir, le caporal et moi, sur le rythme à peu près de Galswinthe fuyant le palais de son père. Ayant effectué ce nouveau tour complet, afin de mettre un terme à notre randonnée, épuisé, je criai :

— Halte !

Et enfin nous nous arrê tâmes.

Cela me suffisait.

Le lendemain, le capitaine Thibault me fit appeler et m'annonça d'autorité que le capitaine-major n'allait pas plus longtemps prêter la main à mes sorties qu'il déclarait trop fantaisistes – à juste titre, je l'avoue.

Considérant de mauvaise foi cette remontrance comme une brimade, je lui ai tout simplement dit :

— Cela tombe très bien.

— Fatigué ?

— Oui, fatigué... malade. Et j'ai l'intention de demander un congé d'un mois, d'ailleurs renouvelable.

— Si vous êtes malade, allez voir le major.

Je me rendis aussitôt au bureau du médecin-major.

Ce bureau se trouvait au troisième étage du pavillon central.

Ces trois étages, je les montai deux marches par deux marches et aussi vite que possible. Si bien qu'en entrant dans le bureau du major, le cœur battant et soufflant comme un bœuf, je pouvais à peine parler.

Ce major me reçut de mauvaise humeur, en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

— Monsieur le major, je viens vous consulter... parce que... ça ne va pas...

— Qu'est-ce que vous avez ?

Je portai la main à mon cœur.

— Je n'en sais rien, mais je me sens tout époumoné.

— Déshabillez-vous donc !

Je déboutonnai ma tunique.

Il me prit dans ses bras et laissa lourdement tomber sa tête sur ma poitrine. Mais je n'avais pas l'impression que c'était pour être dorloté.

Ayant posé son oreille velue sur mon jeune cœur battant, il releva la tête et dit :

— Est-ce qu'on se laisse engraisser comme ça, voyons, c'est absurde !

Revenu à sa place, il me demanda mon nom et traça quelques mots sur une feuille de papier rose.

Je balbutiai :

— Je viens d'être assez malade, il me semble qu'un petit congé de convalescence me...

Il me coupa brutalement la parole :

— Non. Je sais ce que j'ai à faire.

Debout, il me tendit cette feuille de papier rose dont j'étais convaincu que c'était une ordonnance. Je voulus en prendre connaissance, mais :

— Vous le lirez dehors ! Rompez !

La porte à peine refermée, je lus ce qu'il venait d'écrire :
« Emphysème pulmonaire, endocardite. Doit être admis en observation

pendant un mois à l'hôpital militaire des Récollets. »
C'était exactement le contraire de ce que je voulais !
J'avais manqué mon coup.

Aux Récollets

J'entrai aux Récollets le lendemain matin.

On échangea mon uniforme contre une longue redingote de laine grise et un petit calot fendu. Puis l'on me conduisit à la salle B. Une trentaine d'hommes étaient là, couchés, d'autres debout ou bien assis. J'allais pour la première fois coucher dans la même chambre qu'une trentaine d'hommes, et voilà que c'étaient en outre des malades ! Le lit qu'on me désigna se trouvait placé entre celui d'un homme qui crachait ses poumons et celui d'un malheureux atteint de méningite cérébro-spinale. Ce dernier avait le délire et hurlait sans discontinuer. C'était gai !

Je me demandai avec épouvante ce qui allait arriver, m'apprêtant à passer une sinistre nuit.

Cinq minutes plus tard, le médecin-chef de l'hôpital entra. Il examina chaque malade – ou plus exactement la feuille de température de chacun.

Quand mon tour fut venu, il me posa sèchement trois ou quatre questions, et quand il approcha de mon cœur son oreille, j'en profitai pour lui dire à mi-voix :

— Monsieur le médecin-chef, est-ce que vous ne pourriez pas m'installer seul dans une chambre ?

— Dans une chambre ! Il n'y a pas de chambres ici pour les soldats. Une heure plus tard il reparut. Et, du seuil de la porte, il dit :

— Il me semble que vous êtes bien nombreux dans cette salle-ci. Voyons... Voyons... Soldat Guitry, vous irez dans la chambre 11 dès ce soir.

Puis il s'en retourna.

Je vis avec surprise que la plupart de ceux qui n'étaient pas couchés venaient à moi les mains tendues, me regardant avec un drôle d'air. Leur visage exprimait de la compassion.

— Mon pauvre vieux !

— On ne le dirait pas pourtant !

— Adieu, mon vieux lapin !

Que s'était-il donc passé et que se passait-il donc ?

Il se passait que cette chambre. Il était une espèce de chambre de trois mètres sur quatre, n'ayant pour tout ameublement que deux lits, et dans laquelle on venait déposer à la dernière minute les malheureux soldats qui allaient rendre l'âme.

Lorsque je m'y installai, elle était vide. Le médecin me dit :

— C'est tout ce que je puis faire pour vous... Si on vous envoyait un compagnon c'est qu'on n'aurait pas pu faire autrement.

Oui, j'étais dans la chambre des agonisants.

Je n'en conclus pas que déjà j'en étais à mon heure dernière et je m'inquiétai plutôt de savoir ce qui s'était passé et comment il se faisait que, selon mon désir, on me donnait une chambre.

Or, il s'était passé ceci : Charlotte Lysès était allée rendre visite à Georges Mandel, qui était l'un de mes amis les plus intimes et qui se trouvait être le secrétaire particulier de Clemenceau, toujours président du Conseil. Et Georges Mandel avait aussitôt téléphoné à l'hôpital des Récollets, disant au médecin-chef :

— Monsieur Clemenceau fait demander des nouvelles de M. Sacha Guitry et veut espérer qu'on a pour lui toutes les attentions possibles. Surtout, soignez-le bien et qu'il ne lui arrive rien de fâcheux !

Je suis resté aux Récollets pendant un mois, et, pendant un mois, chaque jour Clemenceau fit ainsi prendre de mes nouvelles !

Et, c'était en tremblant que, chaque matin, le major plein de prévenances me demandait comment j'avais passé la nuit.

Quant aux visites hebdomadaires autorisées, elles devinrent aussitôt quotidiennes pour moi et je puis dire que, dans cette chambre macabre inconcevable, tout Paris, défila, car il était aisé de parvenir discrètement jusqu'à moi pour peu que l'on passât par « l'Allée des Typhiques ».

Je travaillai pendant un mois, écrivant des articles que publiait Le Matin.

Et si je dis que cette chambre était inconcevable, c'est parce qu'elle était à la fois mortuaire et mortelle, puisque son sol ne comportait ni plancher ni dallage. Que de la terre, de la terre battue. L'humidité qui en résultait, effroyable, devait m'être à la fois fatale et bienfaisante.

Et là se place un mot que je trouve admirable.

Un matin, vers 11 heures, M. le médecin-chef vint me rendre visite, ainsi qu'il le faisait chaque matin d'ailleurs.

Il me trouva couché, en fut un peu surpris et, souriant, me fit observer :

— Encore au lit, grand paresseux, mais vous n'avez pas honte ?

Je soulevai mon drap et lui montrai que mon genou gauche semblait aussi gonflé qu'un ballon de rugby.

Alors, pensant à Clemenceau, il s'écria, navré :

— Mon Dieu ! Vous n'allez pas être malade, vous, au moins ?

J'étais entré aux Récollets pour une endocardite que je n'ai jamais eue et j'avais contracté dans cette chambre une crise d'un rhumatisme qui se généralisa par la suite, dont je faillis mourir en 1913 et dont jamais je n'ai pu me débarrasser.

Cette réforme, pour laquelle on me proposa peu après, devint justifiée à ma sortie de l'hôpital, alors qu'en y entrant je ne pouvais y prétendre.

La commission de réforme

La commission de réforme était présidée par un antique général à grosses moustaches et à barbiche, qui semblait tout à fait sortir du répertoire de Déjazet.

En entendant mon nom, il sursauta et me fixa avec stupeur.

— Approchez-vous... Vous dites que vous vous appelez ?

— Guitry, mon général.

— Guitry ! Mais quel âge avez-vous donc ? Je vous ai vu jouer au Gymnase, il y a vingt-cinq ans, *Le Fils de Coralie*.

— C'était mon père, mon général.

— Votre père ? Ah ! Bon... Ah ! Bon... Bien. « Réformé n° 2 »

De retour à la caserne, le capitaine me demanda :

— Eh bien, vous êtes content, cette fois ?

— Content ? Ah non ! mon capitaine !

— Comment ? non ! Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

— Pourquoi m'a-t-on donné la réforme n° 2... et pas la réforme n° 1 ?

— Pourquoi ? Parce que la réforme n° 1 c'est la réforme avec pension. Il vous aurait fallu une pension par-dessus le marché ?

Tout de même, j'ai convenu que ce n'était pas nécessaire.

*

MA PREMIÈRE TOURNÉE

Antoine, qui dînait chez moi le soir où j'ai signé mon contrat avec Schürmann, m'a dit que j'avais tort de partir avec cet homme dont il avait eu jadis à se plaindre. Il avait fait avec lui une tournée de villes d'eaux au cours de laquelle Schürmann s'efforçait de gagner, chaque jour, au baccara, entre cinq et sept, le prix de la location de la salle dans laquelle il devait jouer le soir.

Il ne disait pas que Schürmann était malhonnête – grands dieux ! – mais il laissait à entendre que ce curieux homme apportait dans les affaires une fantaisie qui desservait souvent les intérêts des autres.

J'avais eu tort également d'engager le pauvre Chelles pour jouer les rôles principaux de mes pièces.

J'ai toujours eu pour les vieux acteurs une prédilection très vive. Je m'en suis souvent félicité : Baron, dans Jean III ; Noblet dans La

Pèlerine écossaise ; Germain, dans Le Blanc et le Noir ; Maurice de Féraudy dans Le Veilleur de nuit – que de beaux souvenirs pour moi ! C'est exquis de jouer avec un vieil acteur admirable, c'est un enseignement précieux et, pour un auteur, c'est inestimable !

Mais il ne faut pas attendre trop, trop longtemps non plus. Chelles avait remarquablement joué la comédie. Mais je n'aurais pas dû l'emmener en Russie, et le jour où il vint chez moi signer son engagement, il était trop tard. J'en eus la conviction lorsque ma femme de chambre, lui ayant demandé qui elle devait annoncer, il répondit :

— Annoncez... Monsieur... heu... Chelles.

Et je le vois encore à Varsovie, sur scène, le rideau étant déjà levé, mettant la main sur le bouton de la porte du décor pour entrer, et me demandant, avec les yeux d'un homme qui se noie ;

— Qu'est-ce qu'on joue ?

Quant à la fantaisie de Schürmann, elle se manifesta dès le début de la tournée : il n'est pas parti avec nous. Il n'est même pas venu à la gare. Et tout était si mal organisé qu'à la frontière russe sept de nos malles étaient perdues.

Nous débutions à Varsovie. C'était en plein hiver et Schürmann avait choisi un théâtre en bois qui se trouvait au milieu d'un parc.

À Pétersbourg, nous avons donné nos représentations dans la salle du Conservatoire qui n'a pas moins de quarante-huit rangs de fauteuils d'orchestre, c'est-à-dire qu'elle est quatre fois plus grande que celle du théâtre des Variétés. La particularité la plus curieuse de cette salle, c'est que les spectateurs des quatorze premiers rangs n'entendent rien de ce qui se dit sur scène ; quant à ceux des huit derniers rangs, ils l'entendent deux fois à cause d'un écho dont on n'a jamais pu découvrir le siège.

À Moscou, Schürmann nous avait réservé une surprise. Il s'était entendu avec la direction du Club des Marchands, et nous avons donné six représentations consécutives au troisième étage d'un immeuble ! On avait improvisé une scène au bout d'un grand salon, mais ce salon était si bas de plafond que, lorsque nous montions sur les tréteaux, nous étions obligés de retirer nos chapeaux et devions jouer la tête légèrement inclinée en avant, comme si nous avions tous un infini respect les uns pour les autres.

À Odessa, Schürmann avait fait mieux. Il avait retenu pour nous le théâtre Juif. Rien ne motivait ce choix. Et il faut être allé en Russie avant 1910 pour en saisir l'originalité.

Je ne me souciais pas de pousser jusqu'au Caire avec un tel imprésario. La Russie, j'en faisais mon deuil, mais la Roumanie, la Turquie, la Grèce et l'Égypte, je voulais leur faire une première visite dans de meilleures conditions. Alors j'ai dit à Schürmann : « Puisque

vos contrats avec les artistes vous autorisent à interrompre la tournée à Odessa, profitez-en et restons-en là. »

Depuis plusieurs jours, il me répétait sans cesse que l'aventure était désastreuse pour lui, et je pensais bien qu'il accueillerait avec joie ma proposition. Il me dit en effet qu'il valait mieux ne pas prolonger une expérience qui pouvait le ruiner à la longue. Il exagérait, car toutes nos représentations, il les avait vendues d'avance aussi bien à Pétersbourg qu'à Moscou.

Restait la question du retour. Je ne m'en inquiétais pas sans raison, car Antoine m'avait également raconté certaines histoires de rapatriement qui me revenaient à l'esprit. Je ne savais comment l'aborder, cette question, lorsque Schürmann prit les devants.

— Pour le retour, me dit-il, vous allez me rendre un grand service. Comme je n'ai plus un centime et que l'argent que j'ai fait venir de Paris n'arrivera pas ici-avant trois ou quatre jours, avancez-moi le prix des billets... C'est-à-dire prenez les billets et je vous les rembourserai à mon retour à Paris.

— À votre retour ? Vous n'allez donc pas rentrer avec nous ?

— Je ne le peux pas, puisqu'il faut que j'attende ici l'argent que je me suis fait envoyer.

Et j'ai pris les billets pour tout le monde et nous sommes rentrés à Paris. Et huit jours plus tard, Schürmann m'envoyait du papier timbré, prétendant que j'avais interrompu, sans l'en avoir avisé, notre tournée et que j'avais ramené de mon propre chef la troupe à Paris, et la preuve en était, disait-il, que j'avais payé moi-même le montant du prix des billets de chemin de fer !

Eh bien ! Ce procès, figurez-vous que je l'ai perdu, et j'ai dû lui verser des dommages-intérêts !

Mais il y a une chose qui est plus curieuse encore : c'est que je ne lui en ai jamais réellement voulu, tellement cet homme singulier avait à la fois de charme et de toupet. Mais lorsque deux ou trois semaines plus tard il me demanda effrontément de lui donner une photographie de moi « avec un petit mot aimable, disait-il, comme souvenir », je la lui ai envoyée avec ces mots : « À l'impresario Schürmann, qui m'avait dit qu'il me ferait tourner en Russie et qui m'a fait tourner en bourrique. »

Je pensais que cela nous brouillerait enfin. Pas du tout – et jusqu'à la dernière année de sa vie il m'a demandé des places pour toutes mes générales, ne manquant jamais d'ajouter en post-scriptum à sa lettre : « N'oubliez pas que je suis votre mascotte. »

Et moi, dans le doute, toujours superstitieux, je ne les lui refusais jamais !

Je suis arrivé de tournée ce matin, et j'ai ressenti de nouveau cette douce et profonde joie que j'éprouve chaque fois que je rentre à Paris. Elle est toujours la même quant aux motifs qui la font naître. Elle est seulement plus ou moins forte, proportionnée qu'elle est à la longueur de mon absence – mais elle est toujours d'une qualité supérieure.

Quand je venais de l'étranger, c'était dans le train déjà qu'elle se manifestait, cette joie, sitôt qu'autour de nous l'entrecroisement des rails devenait innombrable. Quand j'arrive de Marseille, c'est en quittant la gare de Lyon que je la sens poindre – mais elle n'éclate jamais en moi complètement qu'à la place de la Concorde.

Dame ! Le cœur de Paris ne peut pas être à la même place pour tous les Parisiens !

Chacun a son Paris dans Paris !

Or, le mien commence à la porte Dauphine et se termine place de la République – en passant par l'avenue du Bois-de-Boulogne, les Champs-Élysées, la rue Royale et les grands boulevards. Il est limité d'un côté par la Seine et de l'autre par le boulevard Haussmann.

Remarquez bien que je ne conteste à personne le droit d'habiter à Montmartre ou à Passy, mais que voulez-vous ? Je n'appelle pas ça Paris ! D'ailleurs, on dit Passy comme on dit Auteuil et, s'il n'y avait pas de fortifications, on dirait Auteuil comme on dit Boulogne. On prétend, je le sais, que ce sont des quartiers de Paris, mais, en réalité, ce sont de petites villes, avec leur physionomie, leurs habitudes, leurs coutumes – et souvent leur accent. Mais oui. Un petit garçon né à Grenelle n'a pas du tout la même façon de parler qu'un petit garçon né à Ménilmontant.

Si mon Paris à moi est limité par la Seine, c'est parce que la rive gauche de ce fleuve, malgré son importance, ne m'attire guère. Son charme est indiscutable, bien sûr, et la beauté de ses monuments est évidente, mais c'est un quartier grave et que je trouve un peu triste. Les costumes modernes ne lui vont pas très bien.

Et puis c'est de ce côté-là que la Politique, la Justice, l'Instruction, la Médecine et les prisons se sont installées – et tout cela ne m'est pas extrêmement sympathique.

La Chambre des députés, le Palais de justice, la Sorbonne, l'Académie, le Jardin des Plantes, l'Odéon et le Panthéon lui-même – non, vraiment, je ne vois pas ma place dans tout cela.

Je ne me sens réellement chez moi, tout à fait à mon aise qu'entre la Madeleine et le faubourg Montmartre.

Autrefois, quand on parlait devant moi d'un « boulevardier », je me demandais ce que cela pouvait bien vouloir dire – et je ne voyais pas la différence qu'il y a entre un Parisien et un homme qui est né tout

simplement à Paris.

Depuis, je crois que j'ai compris.

*

CHEZ LES ZOAQUES

Règlement à l'usage des invités

Article premier.

Nous voulons consacrer ce premier article à vous souhaiter la bienvenue, et nous vous disons :

— Vous êtes ici chez vous.

Mais rendez-vous compte que c'est une façon de parler.



Article II.

Faudrait-il vous répéter que, votre chambre ayant été choisie avec discernement, il est inutile de vous entêter à vouloir en changer ?

Article III.

Vous trouverez sans peine à la tête du lit une petite poire avec un fil : c'est la sonnette.

À ce sujet nous croyons devoir vous rappeler le vieux dicton français : « On n'est jamais si bien servi que par soi-même. »

Article IV.

Si vous avez l'habitude de vous coucher de bonne heure, ne changez rien à vos habitudes. Mais les chambres donnant sur le hall, appliquez-vous à ne pas troubler par votre sommeil les conversations de ceux qui ne dorment pas.

Article V.

En aucun cas messieurs les invités ne pourront se servir des baignoires pour y laver leurs bicyclettes.

Article VI.

La clef de la cave est à la disposition de messieurs les invités. Nous voulons parler de la cave à charbon.

Article VII.

À table, quelque appétit que vous ayez, songez que vous n'êtes jamais le dernier à vous servir.

Article VIII.

Au salon, si messieurs les invités croyaient se trouver dès le premier jour en mesure de pouvoir prendre part à la conversation, ils le feraient bien entendu avec la plus grande circonspection et sous leur entière responsabilité.

Article IX.

Les personnes qui viennent du samedi au lundi sont priées de ne pas prolonger leur séjour au-delà du mercredi.

Hélas ! Toutes les joies sont limitées ! Quand l'heure affreuse du départ aura sonné pour vous, que votre décision soit brusque. Ne demandez pas à consulter l'indicateur, ne cherchez pas à nous faire comprendre que vous allez partir, ne traînez pas, dites seulement : « Je pars ! », et vous verrez que nous serons aussi courageux que vous. Nous vous indiquerons brièvement les heures des trains et, sitôt que votre choix sera fait, nous n'en parlerons plus.

Nous ne voulons pas que votre départ soit un souvenir pour nous.

Le souvenir, c'est que vous serez venu.

Les *Zoaques*.

*

DEUX COUVERTS

J'ai fait Deux couverts à Jumièges, c'est-à-dire dans ma propriété qui s'appelait « Chez les *Zoaques* ». Mirbeau, quelques jours plus tard, est arrivé chez moi avec Claude Monet pour y passer deux semaines, et lorsqu'il m'a demandé ce que j'étais en train de faire, je lui ai lu ma petite pièce. Il m'a fait alors l'un des plus beaux compliments qui m'a jamais été fait. Aussitôt la lecture terminée, il m'a dit : « Relisez-la-moi, je voudrais la réentendre. »

Un mois plus tard, il m'écrivit de Paris qu'il avait vu Jules Claretie et que ma pièce était reçue au Théâtre-Français. J'allais remercier Claretie qui voulut bien me dire que, pour la forme, il me fallait lire ma pièce au Comité. Cette lecture eut lieu quelques jours plus tard. J'avais à ma droite Mounet-Sully. Ma pièce fut reçue à l'unanimité, mais, M. Claretie étant décédé, c'est Albert Carré qui monta la pièce.

Un jour, il me convoqua. J'entrai dans son bureau et il me dit :

— J'ai lu votre sketch et je le trouve charmant.

Je lui demandai ce qu'il appelait mon « sketch » ? Il me dit que c'était Deux couverts et, comme je semblais surpris, il ajouta : « Je dis sketch parce que ce mot est à la mode. »

Alors il me proposa Georges Berr pour jouer le rôle du collégien, ou bien Marie Leconte !

Je lui dis à quel point ni l'un ni l'autre de ces deux artistes ne pouvait faire l'affaire. Il insista et me déclara qu'avec Georges Berr ce serait « tordant ».

— Tordant ? mais c'est que je ne tiens pas du tout à ce que le public se torde.

— Pourtant, je me suis tordu, moi, en la lisant.

— Alors, lui dis-je, monsieur l'administrateur, c'est que vous l'avez

mal lue. Passez-moi mon manuscrit et permettez-moi de vous la lire moi-même.

Il m'écouta et je dois dire que, le plus loyalement du monde, il voulut bien convenir qu'il l'avait, en effet, mal lue. La distribution fut d'un commun accord décidée. M. de Féraudy jouerait le rôle du père, Berthe Cerny le rôle de la maîtresse et l'on engagea un jeune élève du Conservatoire, ce jeune élève fut Géronimus.

La pièce entra en répétitions deux ou trois mois plus tard et Mirbeau me fit la joie de venir assister à plusieurs d'entre elles.

La veille de ma répétition générale, je tombai gravement malade, si gravement malade que je devais rester couché pendant deux mois et je n'ai pas pu assister à la répétition générale de ma petite pièce. J'en connus le succès par Mirbeau et par Claude Monet qui vinrent me l'annoncer à 6 heures du soir.

*

LE QUINZIÈME VOLUME DE MES MÉMOIRES

Préface

Voilà le quinzième volume de Mes mémoires – les quatorze premiers ne sont pas encore faits. J'ai commencé par celui-là parce qu'il est sans doute pour moi le plus facile à faire. Il intéresse les quatre années qui viennent de s'écouler – je souhaite qu'il intéresse également ceux qui le liront. Tous les faits qui se sont passés dans ma vie depuis 1914 sont présents à mon esprit et je veux en profiter. Depuis trop longtemps déjà je regrette de n'avoir pas noté avec plus de précision et de soin les choses que j'ai vues depuis mon enfance. Pourquoi faut-il attendre de n'avoir plus de mémoire pour écrire les siens !

1914

2 août.

La guerre est déclarée.

Je suis à la campagne, chez moi, près de Jumièges. J'apprends la nouvelle vers midi. Une heure après, je suis en auto sur la route de Paris. À Rouen, on s'arrache les journaux. Quelqu'un nous arrête à la sortie de Vernon et nous prévient que les automobiles ne peuvent pas entrer dans Paris. Je m'arrête à la Malmaison que conserve Ajalbert, comptant sur lui pour avoir des détails et des conseils. Je trouve Ajalbert nerveux, grave, amical, autoritaire et dévoué. Il me supplie de ne pas quitter la Malmaison et de m'y installer jusqu'à la fin de la guerre. Il redoute à Paris des émeutes. Je me range à son avis et je décide de passer la nuit dans la chambre qu'il a bien voulu mettre à ma disposition. En déposant au pied de mon lit, sur une chaise, une pile de livres, il me dit en souriant : « Si vous avez envie de modifier l'ameublement de votre chambre, vous pourrez choisir demain dans le musée les choses qui vous plairont ! »

3 août.

Un gardien qui était allé de bonne heure à Paris revient vers onze heures avec des nouvelles toutes fraîches. On se les arrache, on le bourre de questions. Il nous parle de l'enthousiasme qui grandit, du départ magnifique des premières troupes, des laiteries Maggi qui ont été pillées. Il parle, il parle, il parle... Il est impressionné des nouvelles qu'il apporte !

Mon mécanicien m'annonce qu'il doit rejoindre son corps le second jour et qu'il va s'en aller. Ajalbert alors me fait part de ses inquiétudes au sujet de l'approvisionnement qui va, dit-il, devenir impossible. Nous décidons que mon mécanicien ira jusqu'à Paris, qu'il remplira de victuailles la voiture et qu'il reviendra.

Une automobile franchit la grille. C'est Garros et Audemars qui viennent déjeuner. Garros s'est engagé le matin même.

Vers 3 heures, mon mécanicien revient avec des nourritures. Il a mis dans l'auto tout ce qu'il a pu y mettre. Ajalbert se réjouit d'avoir été prévoyant.

Les journaux du soir nous remplissent d'orgueil et de joie. La mobilisation s'est effectuée d'une façon splendide, la confiance est absolue, et nous faisons en dînant les rêves les plus beaux et les plus fous du monde !

Je reste à la Malmaison quarante-huit heures encore. Mon mécanicien est allé « rejoindre ». La très grande amitié que j'ai pour Ajalbert est moins forte cependant que mon désir de revoir à présent Paris, si bien que, me trouvant dans l'impossibilité de conduire moi-même, je télégraphie à mon frère en lui demandant de bien vouloir venir me chercher à Rueil. Il arrive. Il est fébrile. Les choses qu'il a vues depuis quarante-huit heures l'ont transformé et il tient les propos les plus patriotiques qui soient. Il m'étonne même un peu, je dois l'avouer. Je ne lui connaissais pas cette faculté de pouvoir s'enthousiasmer. Il est d'ailleurs parfaitement sincère, et le projet qu'il forme de s'engager, il le met à exécution quelques heures plus tard. Ajalbert le pria à déjeuner et sitôt après le repas nous quittâmes la Malmaison.

Je n'ai jamais aimé la façon de conduire des hommes de sport – moins que jamais ce jour-là. J'avais ouvert la glace de devant afin d'être en rapport constant avec mon frère et pour qu'il n'eût pas trop l'impression d'être un mécanicien et je l'ai tout de suite regretté car, pendant tout le trajet de Rueil à Paris, il ne cessa de me communiquer ses impressions et ses opinions techniques sur les camions automobiles que nous croisions sur la route. Il le faisait parfois en levant les bras au ciel ou en applaudissant les soldats qui passaient, ce qui ne constitue pas une méthode prudente de conduite.

En arrivant à Paris, j'ai tout de suite senti le souffle magnifique qui venait de passer sur la France.

Ces minutes angoissantes et sublimes, nous les avons tous vécues et je trouve, hélas ! que les mots dont personnellement je dispose sont trop faibles pour pouvoir les exprimer. J'envie ceux qui peuvent le faire mais, persuadé d'une part que j'eusse jamais imaginé un tel sujet et, d'autre part, honteux de n'avoir joué à ce moment définitif aucun rôle, si petit soit-il, je préfère m'abstenir de « littéaturiser » ces impérissables souvenirs.

D'ailleurs, j'étais très malade encore quand éclata la guerre et, dans l'incapacité où je me trouvais de faire dix pas dans la rue, c'est dans les yeux de mes amis seulement que j'ai pu voir ce qui se passait au-dehors.

La certitude d'une campagne extrêmement courte et triomphale était dans tous les cœurs. La prise d'Altkirch vint la confirmer et ce fut réellement du délire.

Mon médecin m'ayant conseillé de ne pas rester à Paris, je suis retourné à la campagne pour y attendre la fin de la guerre, pour un mois ou deux disait-on !

Que d'illusions merveilleuses nous soutenaient alors !

Hélas ! quelques jours plus tard, que d'affreuses réalités.

Nous n'avions pas à cette époque l'habitude de déchiffrer le langage des communiqués officiels. Les premiers reculs nous semblèrent naturels, stratégiques même. Un soir, enfin, la vérité nous apparut déchirante. L'immense vague allemande déferlait sur la France. Les journaux, mystérieux depuis quelque temps, devenaient sinistres tout à coup. Par une dépêche venue de Tours, un de mes amis me suppliait de venir le rejoindre. Je voulais espérer encore et attendre les nouvelles avant de m'éloigner, mais, sur l'avis pressant d'un fournisseur de Rouen, j'ai quitté le lendemain Jumièges. Je l'ai beaucoup regretté depuis.

Puisque j'avais des amis à Tours, je suis parti dans la direction de Tours, avec l'impression que les Allemands étaient dans notre dos. La crémière avait dit au gardien qui l'avait répété à la cuisinière qu'elle avait vu des uhlands sur la route de Duclair, et c'était faux, bien sûr !

L'idée d'aller à Tours ne m'enchantait guère et je me suis arrêté à Deauville.

Très aimablement accueilli par Cornuché, je me suis installé au Normandy Hôtel.

J'y suis resté deux mois. J'y ai appris la grande nouvelle de la Marne. D'ailleurs, il faut l'avouer, nous ne nous sommes pas tout de suite rendu compte de ce qui venait de se passer. La joie fut considérable, mais elle fut grave et recueillie. Si nous avions pu comprendre exactement ce que cette victoire avait empêché, nous serions devenus fous certainement. Nous n'avions pas eu assez nettement, pendant les jours qui l'avaient précédée, la sensation réelle du désastre où sombrait notre pays. Nous avons tout compris plus tard, et si notre joie fut par cela même moins vive, elle n'en sera que plus durable, je pense.

Il y avait à Deauville, à cette époque, un noyau de Parisiens qui rendait ce séjour pittoresque et divers. Il y avait des artistes, des gens du monde et des bourgeois. Je cite au hasard : Mme Hochon, Marthe Chenal, Mme L. Gillou, le duc de Grammont, le comte de Montesquiou, un M. Benoît, Polin, Santos-Dumont, Francell, Isadora Duncan, une princesse dont j'ai oublié le nom, une grosse femme que je crois hydropique, une famille dont les membres étaient en complet désaccord, un Américain que tout le monde ignorait et qui feignait

d'ignorer tout le monde, une dame avec deux petites filles, Marthe Brandès, M. Anchorena, une marchande de fourrures qui avait un jour un manteau de chinchilla, le lendemain une étole de zibeline, et toujours une gueule de putois, d'autres, quelques autres encore, et enfin, surtout, M. le comte Greffulhe !

Je dis surtout, parce que l'arrivée de ce gentilhomme, infiniment courtois et libéral d'ailleurs, fut une source très grande de distraction pour nous. Il avait trois automobiles – trois Rolls Royce admirables ! Ils se trouvait personnellement dans la première, la seconde portant ses malles et son valet de chambre, et, dans la troisième, il y avait tout simplement son cuisinier et son entremétier – je ne plaisante pas.

Le comte Greffulhe n'est pas homme à se nourrir comme tout le monde. Il a des habitudes. Il prit le plus bel appartement de l'hôtel et se fit faire sa cuisine par ses gens. C'est un homme grand, fort et fort élégant. Il porte la rosette de la Légion d'honneur et la barbe en éventail. Il n'est pas de ces voyageurs qui traversent à petits pas un hall d'hôtel, non, il le parcourt, lui, la tête haute, les épaules effacées, l'œil fixe, le chapeau en bataille et un petit sac à la main qui contient, paraît-il, une vingtaine de millions. C'est une grosse impression.

Lorsque le chasseur âgé de huit ans lui demande en tremblant s'il désire sa voiture, il a une façon particulière d'abandonner son rêve et de lui dire d'une voix impérative et forte :

— Qu'est-ce que vous dites ?

C'est un monsieur auquel on ne s'adresse jamais en vain s'il s'agit de secourir un misérable ou d'organiser une nouvelle salle à l'hôpital, mais c'est le comte Greffulhe.

Quant à M. Robert de Montesquiou, son cousin, c'est autre chose. C'est le charme et l'intelligence mêmes. Je ne vous dirai pas qu'en temps de guerre il devient d'une extrême banalité, non, vous ne me croiriez pas. Il conserve en toute circonstance une allure anormale. Il est très grand, très mince, et sa voix criarde et mordante ignore la sourdine. Au début des guerres, il porte des gants paille et un plaid écossais sur le bras. Il fait des poèmes et des mots étincelants sur les gens qu'il salue. Un soir il nous a dit des vers de lui qui sont fort beaux. Il les dit d'une façon qui semble risible tout d'abord, mais il est tellement spirituel lui-même qu'il serait puéril je crois de ne pas l'admettre tel qu'il est. D'ailleurs, je ne pense pas que le fait de sourire en le regardant lui soit désagréable. Il doit bien savoir qu'il est un personnage extrêmement spécial et qu'il lui est impossible de passer inaperçu. C'est une espèce de Barbey d'Aureville. Je voudrais pouvoir me souvenir de toutes les choses profondes ou simplement jolies qu'il a dites là-bas... hélas ! Pourtant, je n'oublierai pas ce mot de lui que j'ai trouvé délicieux. Il avait été obligé de quitter brusquement son castel que le recul des troupes exposait à la mitraille allemande et je

lui demandais s'il avait emporté de chez lui ses plus précieuses miniatures. Il m'a répondu :

— Non ! J'ai failli pourtant le faire... mais au dernier moment, m'étant rendu compte que je ne pouvais pas tout emporter... je me suis aperçu que, chez soi, l'on n'avait pas le droit de choisir... et j'ai tout laissé !

25 août.

L'Américain dont personne ne connaît le nom et qui dîne et déjeune chaque jour seul à une petite table, au milieu de la grande salle à manger de l'hôtel, a fait ce soir une entrée sensationnelle : le pouce de sa main gauche était encapuchonné dans un doigt de gant noir et son visage exprimait une grande douleur contenue par une parfaite éducation.

Il ne fit rien pour attirer l'attention des dîneurs bien qu'il traversât la salle à manger en tenant son pouce rigide et fier comme on tient une petite statuette antique d'une grande valeur.

28 ou 29 septembre.

Représentation au casino de Deauville et au bénéfice des blessés de l'hôtel Royal. Ce fut la première que j'organisai et à laquelle je pus prendre part. Elle fut très belle et bienfaisante. Tous les artistes qui se trouvaient dans les environs y apportèrent spontanément leur concours et M. Camille Saint-Saëns nous fit l'honneur d'y paraître.

Il me souvient que, malgré les circonstances, il y eut au sujet des places sur l'affiche de petites discussions. On me reprochait d'avoir favorisé Polin. Dame ! je n'avais qu'un souci : la recette !

La mauvaise saison me chassa de Deauville et j'allai dans le Midi, à Juan-les-Pins. J'en garde un assez mauvais souvenir. J'y payai l'imprudence du séjour prolongé en Normandie malgré l'humidité et je fus obligé, tellement je souffrais, d'aller à Dax me soigner.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais moi, je sais que j'ai horreur de ce qu'on appelle « faire une saison ». D'abord, le fait de les limiter à vingt et un jours, ces saisons, m'énerve un peu depuis que je sais pourquoi les saisons balnéaires sont de vingt et un jours. Est-ce que vous savez pourquoi ? Comme vous ne pouvez pas me répondre, je suis obligé de supposer que vous en ignorez la raison, donc, la voici : c'est à cause des femmes ! Oui, mesdames, c'est à cause de vous. Il paraît que tous les vingt et un jours – vous voyez, enfin, ce que je veux dire. Et je trouve inouï qu'on veuille nous obliger à nous régler, nous autres, sur ces dames !

Mais si je n'aime pas, en général, les « saisons » – j'en avais fait une trois mois auparavant à Évian – je dois dire que celles de Dax dépassent toutes les autres quant à l'ennui mortel qu'elles procurent et renouvellent chaque jour.

Voici ce qu'on subit durant chaque « saison ». On vous descend dès

le réveil dans les caves de l'hôtel par un ascenseur, ancien déjà, mais pourtant plus récent que l'hôtel lui-même, puisque l'escalier qui conduit aux chambres ayant été conçu et exécuté à une époque où les ascenseurs n'étaient point prévus, les nouveaux propriétaires de l'établissement thermal ont été obligés de le faire installer à l'extérieur de la bâtisse, de sorte qu'il monte et descend pour ainsi dire en plein air, et l'on y attraperait certainement bien des corizas et des fluxions de poitrine si l'Administration prévoyante n'avait pas eu l'excellente idée d'y mettre un poêle à pétrole qui fume, évidemment, mais qui le chauffe un peu. Certes, le traitement n'est pas très agréable ; il consiste en applications de boue, d'une boue qui sent, ma foi, fort mauvais et qui est bouillante. Cette boue, qui n'est autre que le limon de l'Adour, est recueillie et réchauffée, elle devient alors radioactive, ce qui ne signifie pas grand-chose, mais elle est bienfaisante, ce qui est capital. Le baigneur qui vous l'applique vous transforme en quelques secondes en une sorte de Rodin mal ébauché et il vous en met bien une trentaine de kilos sur le corps. Lorsque la boue est tiède et qu'il vous la retire, une demi-heure plus tard, vous êtes incapable de faire un mouvement tellement vous êtes engourdi. Je n'ai donc pas absolument tort de dire que, certes, le traitement n'est pas très agréable, et cependant je dois avouer que ce sont, de beaucoup, les minutes les plus exquises de la journée, car le traitement se borne à ce bain, que j'appellerais volontiers le bain K.K. si je l'osais. On vous remonte à votre chambre, on vous couche, le médecin vient vous voir, il vous annonce une recrudescence de douleurs pendant les huit premiers jours, et c'est tout, c'est tout jusqu'au lendemain ! À partir de ce moment-là, vous êtes libre. C'est-à-dire que vous êtes libre de rester enfermé dans votre chambre ou de faire les trente pas devant l'hôtel !

Après un nouveau séjour d'un mois dans le Midi, je rentrai à Paris sur le conseil de mon ami Quinson et je mis en répétition au théâtre des Bouffes-Parisiens une comédie que je venais de terminer. Je ne peux vous cacher que je suis assez fier d'avoir donné la première répétition générale pendant la guerre. J'en suis assez fier parce que personne n'osait le faire. Les auteurs dramatiques ne voulaient risquer aucune pièce nouvelle, dans la crainte, sans doute, de ne réaliser que de lamentables recettes. Ils disaient que, pendant la guerre, ils ne consentiraient qu'à des « reprises ». Certains sont revenus sur cette décision. D'autres ont préféré se tenir parole. Or, sans vouloir pour rien au monde critiquer la conduite de mes confrères, il me semble qu'il faut avoir une bien singulièrement flatteuse opinion sur soi-même, sur ses œuvres, et sur leur destinée pour observer une telle prudence, en risquant de commettre une telle imprudence, car, entre nous, c'est être un peu prétentieux que de supposer que des pièces peuvent ne pas vieillir dans leurs cartons ! Et puis, il faut aussi

pouvoir ne rien faire jouer pendant quatre ans !

Cette première pièce que j'ai donnée s'appelait *La Jalousie*. Elle ne fut jouée aux Bouffes que dix-huit fois et ce fut ce qu'on est convenu d'appeler une mauvaise affaire. Le Gymnase voulut bien en prolonger la carrière, il a dû le regretter. Pourtant, je ne me décourageai point et je me remis au travail.

Quelques semaines plus tard, le Palais-Royal joua une revue de Rip qui fut un succès. Le théâtre Antoine venait d'en donner une excellente de D. Bonnaud et L. Boyer. Ce genre semblait avoir acquis la faveur du public et, pour ne pas le contrarier, je fis une revue avec mon ami Albert Willemetz.

C'était une seconde revue – la première, je l'avais donnée au théâtre Michel six ans auparavant. Je l'avais donnée, mais le public ne l'avait pas prise. Celle-ci eut un destin meilleur. Il est vrai que Willemetz en était et que j'avais, surtout, pour interprètes : Cassive, Vilbert, Lamy, Raimu, Arquillière et Yvonne Printemps.

Au mois de novembre (1915) je donnai aux Variétés un film assez spécial dont, pour de tristes raisons, la valeur augmente chaque année. Je le dis parce que je n'y suis personnellement pour rien. J'avais eu simplement l'idée de cinématographier mes amis les plus chers et les plus illustres, chez eux, au travail. On y voyait Rodin, Octave Mirbeau, Degas, Mme Sarah Bernhardt, Camille Saint-Saëns, 35 Claude Monet, Anatole France, Renoir, Antoine, Henri-Robert et Edmond Rostand.

Je n'avais pas de très grandes illusions sur le sort de ce spectacle.

Et je me doutais bien que le public ne pourrait pas y prendre un extrême plaisir. Et cependant, bien que les représentations en aient été limitées au chiffre 30, j'ai été heureux de pouvoir constater toujours une attention très grande et soutenue parmi les spectateurs. Le public se rendait certainement compte des services innombrables que le cinématographe pourrait rendre un jour. Il lui faisait constater certaines possibilités. Le fait de pouvoir conduire un orchestre avec la seule image d'un maître l'impressionnait agréablement, et la vision du grand Rodin travaillant à un marbre, celle de Renoir peignant, d'autres encore, ne pouvait pas le laisser indifférent.

D'autre part, je sais de jeunes peintres qui sont venus dix et douze fois de suite pour voir comment Claude Monet tenait ses pinceaux, à quelle distance il se tenait de sa toile, et je pense à l'intérêt qu'auraient des films comme ceux-là s'ils étaient faits d'une façon méthodique et dans le but d'instruire.

TIMIDE

Je me trouvais jeudi soir à dîner dans un restaurant extrêmement élégant, avec des gens délicieux qui s'étonnaient de mon attitude, en ce sens qu'ils la trouvaient un peu trop réservée.

— Mais, comme vous avez l'air de vous ennuyer, monsieur ! me disait ma voisine.

J'avais beau lui jurer que je ne m'ennuyais pas, cette pensée lui revenait sans cesse à l'esprit et elle me posait aimablement toutes sortes de questions :

— Est-ce que ce restaurant vous déplaît ?... Avez-vous de l'antipathie pour quelqu'un qui se trouve dans cette salle ?... La musique que l'on joue vous agace-t-elle ?... Avez-vous froid ? Avez-vous chaud ? Préférez-vous le vin rouge au champagne ?

Pour calmer ses inquiétudes, j'ai fini par lui dire que j'étais simplement gêné, comme je le suis chaque fois que je me trouve dans un endroit public. Ma voisine se mit à rire et, considérant que je me moquais d'elle, elle me dit alors :

— Vous n'espérez pas me faire croire que vous êtes timide ?

Cette idée que je pouvais être timide lui semblait comique au possible.

— Je suis timide comme tout le monde, madame, quand je ne me sens pas à mon aise !

— Et vous n'êtes pas à votre aise ?

— Non, madame... jamais dans un endroit public !

— Qu'appellez-vous « un endroit public » ?

— Un endroit où il y a du public !

— Du public ? Vous n'avez pas peur du public, je pense ?

— Non, madame, quand je suis devant lui... mais quand je me trouve avec lui, je suis mal à mon aise !

— Mais d'abord, pardon... ces gens qui dînent, là, et qui bavardent, et qui s'amusent... ce ne sont pas des spectateurs... ce sont tout simplement des dîneurs !

— Non, madame, pour moi, ce sont des spectateurs qui sont en train de dîner... et, s'il faut que je vous dise le fond de ma pensée, sachez que je suis poursuivi par cette idée incroyable et cocasse que les gens, les individus, les êtres humains que je croise dans la rue, que je coudoie dans les magasins, que je rencontre au bois de Boulogne ou bien dans les musées sont tous des spectateurs qui travaillent, font des courses, se promènent ou se distraient en attendant l'heure d'aller au

théâtre ! Je suis tout à fait disposé à sourire avec vous d'une pareille idée, d'une aussi folle conception de la vie... mais convenez avec moi que cette idée devait me venir – puisqu'elle m'est venue, d'abord – et puisque je passe, moi, mes journées entières à attendre cette heure fatale et merveilleuse où pour votre plaisir – peut-être ! – je vais me mettre à exercer la plus étonnante des professions !

— Mais, quand bien même, monsieur, j'admettrais cette folle conception de la vie, comme vous dites, cela ne me ferait pas comprendre l'état de gêne dont vous me parlez... et qui me paraît incompatible avec... disons, l'amitié que vous portez au public... et qui est réciproque, vous devez le penser !

— Je ne le pense justement pas, madame. Et je suis convaincu qu'il y aura toujours entre le public et les comédiens ce je-ne-sais-quoi de très particulier qui n'est pas de l'antipathie.

Un médecin aimerait-il à se trouver dans un endroit où il y aurait ses clients ?

Et je suis convaincu qu'il y aura toujours entre le public et les comédiens... je ne dis pas une barrière, car, cette barrière, à la fin vous l'avez démolie. Mais elle était si solidement enfoncée dans le sol que, pour l'en arracher, il a fallu creuser, creuser tellement qu'il y a maintenant un fossé entre nous !

*

CLINS D'ŒIL DE LA CHANCE

J'ai toujours eu dans mon travail beaucoup de chance.

J'entends par là qu'à plusieurs reprises le hasard m'a singulièrement favorisé.

En 1914, j'écrivais Deburau.

Alfred Bloch, notre cher agent général, vient déjeuner chez moi. Il me demande à quoi je travaille. Je le lui dis, alors, lui :

— Pourquoi n'allez-vous pas voir Mme Deburau. Elle pourrait vous donner bien des renseignements qui vous seraient utiles.

— Vous plaisantez ?

Et j'étais convaincu qu'il voulait plaisanter.

Il ne plaisantait pas. Mme Deburau était vivante encore, et je dirais, bien vivante même.

— Dans quel pays vit-elle ? Est-ce au fond de l'Ardèche ou bien de la Vendée ?

— Mais non, c'est à Paris.

— J'irai demain.

— Allez-y donc tout de suite.

— Elle doit habiter au diable.

Moi, j'habitais, à cette époque, dans la rue Pergolèse. Et Alfred Bloch me répondit.

— Elle habite au coin de la rue Pergolèse et de l'avenue Malakoff.

Je n'avais pas cent pas à faire pour aller chez elle. Trois minutes plus tard, je sonnais à sa porte. Une vieille dame, avec un ravissant visage et des cheveux tout blancs, m'ouvrit la porte.

— Madame Deburau ?

— C'est moi, monsieur.

Je n'en croyais pas mes oreilles et j'étais très ému. Par bonheur, je n'étais pas un inconnu pour elle et elle voulut bien me montrer les mille souvenirs dont elle était entourée. Les murs étaient couverts de tableaux, de dessins, d'aquarelles et de lithographies, mais il n'y en avait pas de toutes les couleurs, car ce n'étaient que des Pierrots. Pierrot pleurant, Pierrot riant, Pierrot mangeant, Pierrot buvant. Il y avait un Pierrot d'ivoire sur la pendule. Il y en avait partout, vraiment, et – j'en étais émerveillé. Lorsque j'eus bien tout regardé, elle me dit :

— Et maintenant, je vais vous montrer ce que j'ai de plus précieux.

Et elle me conduisit devant un long coffre de bois noir dont elle souleva lentement, pieusement le couvercle. Dans le fond de ce coffre, il y avait, bien à plat dans ses plis, le costume blanc à longues

manches et la petite calotte noire qu'avait portés vers 1840 le plus admirable mime qu'on eût jamais connu.

Lorsque, huit ans plus tard, j'écrivis Béranger – j'habitais alors rue Scheffer – je reçus la visite d'un monsieur qui me dit :

— J'ai lu, monsieur, dans un journal que vous faisiez une pièce sur le chansonnier Béranger. Or je viens d'acheter la maison dans laquelle il est mort et je suis malheureusement obligé de la démolir... mais si vous voulez la visiter...

— Je pense bien.

Voilà, je fus le dernier visiteur de la dernière maison de Béranger.

*

VACANCES, ÉTÉ 1930

I Entre Royan et Évian

Venant de Royan, nous avons déjeuné à Angoulême, fort bien d'ailleurs. Puis nous nous sommes arrêtés à Limoges et là, selon mon habitude, j'ai acheté des tasses à café... je dis « selon mon habitude » car il m'est impossible de traverser une ville qui s'est rendue célèbre par la fabrication de quoi que ce soit sans me procurer un spécimen au moins de sa spécialité. Aussi, comme je vais souvent à Royan, je possède une assez grande quantité de couteaux de Châtellerault. Je ne passe jamais par Montélimar sans faire une abondante provision de nougat – mais je déconseille aux personnes qui traversent la ville de Mantes de demander, même à un pharmacien, des pastilles qui portent euphoniquement le nom de cette ville car c'est une plaisanterie dont ils sont extrêmement las.

Je me suis donc offert à Limoges des tasses que je trouve certainement ravissantes et auxquelles je dois une charmante réponse de la marchande.

— Sont-elles anciennes ? lui ai-je demandé.

— Oh ! non, monsieur. Nous ne faisons pas d'ancien.

Vers neuf heures du soir, nous étions à Royat. Hôtel excellent, confortable.

Lorsque je voyage en automobile, je m'applique toujours à choisir pour étapes – quand cela n'est pas impossible – de grandes villes d'eaux. J'ai couché dans toutes les villes d'eaux, peut-être, de France. J'ai donc l'impression d'avoir eu chaque fois, pendant vingt-quatre heures, toutes les maladies possibles.

Je n'oublierai jamais un déjeuner à Châtel-Guyon, ville où l'on soigne les intestins. Les maladies de l'intestin sont particulièrement celles qui intéressent, occupent et préoccupent le plus. Malgré le fait

que ce soient les moins ragoûtantes qui soient, ce sont celles dont ceux qui en sont atteints adorent particulièrement s'entretenir.

Nous déjeunions de très bonne heure et j'ai pu voir entrer tous les gens de l'hôtel dans cette salle de restaurant. Chaque nouvel arrivant était questionné du regard par les personnes déjà installées et la réponse, invariablement, était dans un sourire, une sorte de petite moue qui laissait à penser que ça allait un peu mieux, mais un peu, un très petit peu seulement.

On soigne, à Royat, les maladies de cœur et je pense que, dans les hôtels, on doit s'appliquer à éviter aux clients toute espèce de contrariété. Les dépêches doivent être remises avec infiniment de précaution. Le portier doit d'abord dire à l'intéressé :

— Monsieur, je crois qu'il y a une dépêche pour vous, je n'en suis pas sûr, mais je le crois.

Un quart d'heure plus tard, il doit lui dire : « Monsieur, on a retrouvé la dépêche qui est arrivée pour vous. Le chasseur vous cherche en ce moment pour vous la remettre. » Et enfin, un quart d'heure plus tard, on la lui remet. De sorte qu'il a eu le temps de se faire à toutes les morts possibles parmi les membres de sa famille. Et j'imagine au baccara que, contrairement à la règle habituelle, celui qui a 9 doit communiquer ses deux cartes au croupier qui, afin de les faire connaître aux pontes, leur adresse ces mots :

— Mesdames, messieurs, le sort, pour un instant, vous est défavorable. J'ai l'impression que vous avez perdu la partie car le banquier a 9.

Au moment de quitter Royat, dans la matinée, un orage éclata, un de ces orages « comme on n'en voit qu'ici » m'a dit l'homme de l'ascenseur. Et comme je m'étonnais de cette suite ininterrompue de coups de tonnerre, le directeur de l'hôtel m'expliqua :

— Ce ne sont pas seulement des coups de tonnerre, monsieur, ce sont aussi des coups de canon. Oui, monsieur, à chaque coup de tonnerre, on tire une dizaine de coups de canon afin de transformer la grêle en pluie. Dame ! il faut sauver le plus possible les moissons.

Et dans cette ville où l'on soigne les maladies de cœur, la municipalité transforme le moindre orage en une véritable guerre.

Alors, pour ne pas faire deux cents kilomètres sous la pluie, nous avons attendu la fin de l'orage, et comme il tonnait encore vers midi, je ne dissimulai pas ma joie d'avoir une raison péremptoire d'aller déjeuner chez « la Belle Meunière ».

La Belle Meunière ?

Oui, la même toujours et toujours belle meunière, celle de l'Exposition de 1900, celle surtout, enfin, du général Boulanger. Elle ne vieillit pas. Elle a vieilli une fois pour toutes, il y a une vingtaine d'années, et maintenant elle est comme un personnage du musée

Grévin et, sous la coiffe de son pays, dans son costume national, elle reste accueillante, mais elle ne l'est pas sans noblesse, et les clients, chez elle, ont l'air d'avoir été choisis par elle. Il semble vraiment, oui, que ce soit une faveur de déjeuner chez « la Belle Meunière ».

C'est une très remarquable personne que Marie Quinton. Elle est intelligente, autoritaire et fine. Elle fait tout, voit tout, surveille tout. Voilà cinquante années qu'elle donne à manger des choses savoureuses et qu'elle commande à des chefs. Elle a dirigé quatre restaurants : celui de la chaussée d'Antin, où nous allions mon père et moi tous les dimanches et souvent en semaine, lorsque j'étais enfant, celui de l'Exposition où l'on s'arrachait les tables. Enfin ceux de Nice et de Royat qu'elle possède et dirige toujours.

C'est à Royat que le général Boulanger et Mme de Bonnemains étaient venus se cacher, et l'on montrait encore dernièrement leurs chambres.

Marie Quinton publia ses Mémoires qui sont intéressants, amusants et bien faits. Elle publie aussi de petites brochures qui sont vraiment délicieuses, et la recette du coq au vin est présentée par elle de la façon la plus spirituelle.

Donc, nous avons déjeuné chez elle ce jour-là. Elle fut enchantée de nous revoir et je la priai de commander elle-même notre déjeuner. Elle nous conseilla certains hors-d'œuvre qu'on ne trouve que chez elle, des truites meunière et justement ce coq au vin qui est bien l'une des choses les plus délectables qui soient. Puis ce furent des crêpes, et le tout fut arrosé d'un vin rouge étonnant dont elle se plaît à dire que c'est exactement du lait.

Comme il me déplaisait de la voir debout, nous racontant mille anecdotes du passé, je la priai de s'asseoir.

— Non, me dit-elle, je ne veux pas vous gêner. Je viendrai prendre avec vous seulement le café, si vous le voulez bien.

Elle alla de table en table demander à ses clients s'ils étaient satisfaits, avec toujours cette noblesse qu'on ne rencontre plus que chez les paysans. Au moment du café, elle revint vers nous. Le maître d'hôtel lui donna une chaise et, sans vouloir s'approcher tout à fait de la table, elle prit avec nous son café. Comme je demandai de la chartreuse au garçon, elle lui dit : « Donnez donc de la vraie » et elle ajouta, en clignant de l'œil : « Il m'en reste une demi-bouteille. »

Dix minutes plus tard, sans qu'elle ait pu l'entendre, j'ai demandé l'addition au maître d'hôtel, mais quand il revint, la feuille pliée en deux sur une assiette, elle lui dit, en l'arrêtant d'un geste :

— Qu'est-ce que vous faites ?... Voyons, vous voyez bien que je suis assise. Jamais d'addition lorsque je suis assise.

— Comment... mais je...

— Non, me dit-elle, en me prenant la main que je tendais vers le

maître d'hôtel, jamais, je me suis assise à votre table, vous êtes devenus mes invités.

L'idée de me gendарmer, d'insister pour régler cette addition ne me vint pas, je dois l'avouer, car je sentais très bien que je l'eusse désobligée en la privant de ce plaisir, le plus grand plaisir qu'elle puisse avoir désormais : inviter à dîner des gens qu'elle connaît, qu'elle aime bien, et puis surtout, inviter à cette minute-là, à cette dernière minute-là, leur laisser toute leur liberté de commander ce qui leur plaît, exactement ce qui leur plaît et n'intervenir qu'à la fin du repas, à la minute même où l'on n'a plus envie de rien, où il ne peut plus vous arriver qu'une chose désagréable : l'addition, et, cet ennui, vous l'épargner.

II Le « Royal » à Évian

L'après-midi, c'est un hôtel bâti à flanc de coteau, d'un style mal défini mais qui rappelle un peu le style basque. Il n'a pas de voisins et, de ses fenêtres, domine le lac, ce lac de Genève, ce Léman que je ne me lasse pas de regarder. On est injuste avec ce lac et, si j'étais poète, il m'inspirerait. Il est bien moins toujours le même que d'autres lacs qu'on a chantés. D'abord, il est une frontière, et je trouve que c'est amusant ces deux pays qui se regardent. C'est rare deux pays qui se voient. Les Pyrénées nous séparent de l'Espagne, les Alpes nous séparent de l'Italie, quant à la frontière belge, avouez que si les gabelous allaient se promener pendant une heure, nous passerions de France en Belgique sans même nous en apercevoir. On nous dit qu'à partir de cet arbre-ci c'est la Belgique, nous l'admettons, mais rien ne le prouve, nous ne l'aurions pas deviné. Tandis que lorsque d'Évian on regarde Lausanne, aucun doute n'est possible. La Suisse commence au bord du lac, là-bas, ainsi qu'au bord du lac, ici, la France se termine. Ces deux pays qui se regardent sont charmants, et ces bateaux blancs qu'ils s'envoient du matin au soir, et dont le sillage parfois n'est pas encore effacé alors qu'on atteint déjà la rive opposée. Et Genève, à gauche, au fond, là-bas ! Genève, ce mot que je ne peux pas voir écrit sans ne penser jamais qu'à Jean-Jacques. Elle n'a pas eu que ce citoyen-là, bien sûr, mais celui-là...

La Suisse, curieux pays, étonnant pays, dirigé par des hommes dont on ignore les noms. On me dit que c'est une République et qu'il y a un président, je veux bien le croire, mais y a-t-il un gouvernement en Suisse ? J'en doute, car enfin, s'il y avait un gouvernement, il en changerait. On dirait un pays qui se dirige tout seul. J'imagine que chaque citoyen a chez lui un petit livre d'une trentaine de pages intitulé *Les Lois de notre pays* et j'imagine que tous le connaissent par cœur et le suivent à la lettre. Je ne vois pas un Suisse discutant les lois

de son pays car il a, j'en suis sûr, la conviction de les avoir faites lui-même. S'il y a des ministères, ils doivent avoir des titres spéciaux. Il doit y avoir un ministère de la Salubrité publique, un ministère des Laitages.

Petit pays très singulier, que l'on respecte et qu'on envie parce que, regardez bien, c'est le seul pays du monde qui soit heureux. Il ignore les guerres et les révolutions, il ignore les grèves, les crimes, les assassinats, les scandales financiers, les faillites monstrueuses et même les scandales mondains, et, s'il y a des pauvres, des mendiants, j'imagine que ce sont des hommes appointés par les cantons pour mettre un peu de pittoresque sur les routes.

Oui, l'après-midi, l'hôtel Royal d'Évian est bâti à flanc de coteau mais quand vient la nuit il prend un aspect tout à fait différent. Toutes fenêtres éclairées, dans la nuit qui l'entoure, il est comme un transatlantique. Il est en rade d'Évian, et les automobiles qui lui ramènent ses passagers ressemblent à des vedettes, et dès 9 heures du soir il semble séparé de la terre. Il vit sur lui-même. On n'en sort plus, on n'y vient plus. C'est un transatlantique de luxe, avec ses orchestres, sa grande salle à manger, ses salons, ses deux ascenseurs dont l'un paraît être le contrepoids de l'autre, et tous ses passagers en tenue de soirée. C'est un transatlantique qui n'est composé que de cabines de luxe.

Vers minuit, tout s'endort et, s'il y a deux cents passagers, le grand bateau vogue en s'élançant vers deux cents directions inconnues.

C'est le dernier hôtel du monde qui soit distingué. Une grue n'y resterait pas quarante-huit heures. Et pourtant, ce n'est pas un hôtel de famille. Ce n'est pas non plus un hôtel de malades. Les malades sont en ville, dans le bas. Là-haut, si c'est une cure que l'on fait, c'est une cure particulière. Elle consiste à boire de l'eau qu'on vous apporte dans des bidons qui sont cachetés. Quelle est donc la vertu de cette eau ? Est-elle si précieuse pour qu'on la cache ainsi ? Oui, elle est propre, elle est claire. Je ne lui conteste pas ses propriétés médicales mais j'ai l'impression qu'elle n'est bue dans cet hôtel que parce qu'elle est claire, que parce qu'elle est propre, et c'est pour se laver l'intérieur qu'on en boit.

C'est un hôtel où l'on ne vient pas se soigner. On y vient quand on veut s'éloigner un peu de tout ce qui vous a peiné, chagriné, contrarié, dégoûté pendant l'hiver. On dirait qu'on y fait une cure contre la médiocrité, contre la goujaterie, contre l'ingratitude.

C'est un endroit très singulier, où les gens qui ont l'air de s'ennuyer n'ont pas l'air d'être ennuyés de s'ennuyer. Les gens les plus divers voisinent au Royal sans que personne en soit gêné.

2 août 1930.

Je suis agréablement réveillé par quelqu'un qui chante dans le

salon qui se trouve au-dessous de ma chambre, mais par quelqu'un qui chante beaucoup mieux qu'on ne chante d'ordinaire dans les hôtels. C'est Muratore qui travaille et prépare un concert qu'il donne ici le 11. Ce n'est pas pour lui que je dis cela, mais comme les chanteurs devraient chanter devant le public comme ils chantent quand ils répètent, presque à mi-voix.

4 août 1930.

Je croise la comtesse de Cheigné qui me demande ce que j'ai fait tantôt. Je lui réponds que je me suis associé avec M. Bader, le directeur des Galeries Lafayette.

— Vous vous êtes associés ?

— Oui.

Et je vois dans ses yeux une immense surprise et, comme elle m'aime bien, je crois, une certaine joie. Mais visiblement elle se demande si je m'associe avec M. Bader pour les Galeries Lafayette ou si M. Bader s'associe avec moi pour la construction d'un théâtre. Comme elle est exquisément curieuse, elle me demande de préciser ce que c'est que cette association. Alors je lui explique :

— Nous partons de mille francs chacun et au troisième banco...

Alors elle comprend que nous nous étions associés, M. Bader et moi, pour prendre au casino la main au baccara chemin de fer.

12 août 1930.

Sont arrivés ce soir Arthur Rubinstein avec Paul Kochanski et sa femme, un trio polonais composé de deux merveilleux virtuoses et d'une des plus délicieuses femmes qu'il soit possible de rencontrer. Ils parlent admirablement français tous les trois, Rubinstein, d'ailleurs, lui, parle toutes les langues, mais quand ils se mettent à parler polonais tous les trois, langue que personne ne comprend, ils ont l'air de s'enfermer à double tour dans un petit salon.

Rubinstein est assurément l'un des hommes les plus intelligents du monde. Il est jeune encore puisqu'il a quarante ans, mais pour moi qui l'ai connu quand il avait quinze ans, il est un jeune homme toujours. D'ailleurs, quand on a été un enfant prodige, et c'est son cas, quand on a été acclamé par des salles émues quand on avait douze ou treize ans, ne reste-t-on pas toujours un peu comme un enfant ? On est du moins toujours ainsi traité par ceux qui vous ont vu quand vous étiez tout jeune.

Le couple Kochanski l'entoure. Ils sont comme son frère et sa sœur. D'ailleurs, pour qu'il se soigne un peu et pour qu'il se repose, ils l'ont amené de force à Évian.

Kochanski est un merveilleux virtuose dont, depuis dix ans, l'Amérique a sevré l'Europe, et c'est un grand dommage. Il ne se sépare jamais de ses deux violons – heureusement. Ces deux violons, un Stradivarius et un Guamerius, sont parmi les plus beaux qui

existent. Il me promet de me les montrer demain.

Août 1930.

J'ai prévenu Mme de Chevigné que, ce soir, Kochanski nous jouera quelque chose.

Sitôt après dîner, nous nous installerons dans le petit fumoir où se trouve un piano. Kochanski va chercher sa boîte à violons. Ils vivent tous les deux dans cette boîte, côte à côte. La boîte est capitonnée de velours vert et les deux violons sont enveloppés dans de la soie. Au couvercle de la boîte sont maintenus huit ou dix archets. Je suis heureux d'assister à l'ouverture de la boîte. Il l'ouvre comme on ouvre un sarcophage. Il me signale tout de suite que tous ces archets sont de fabrication française. Il me dit les noms de ceux qui les fabriquent et il ajoute :

— Ce sont les meilleurs du monde.

Comme il est un homme charmant, plein de délicatesse, il est certainement convaincu qu'il me fait un plaisir extrême en me le disant. Il sait bien que les Français sont nationalistes et il est bien évident que pour lui, violoniste, qui ne vit que pour son art, la France c'est surtout, et c'est uniquement peut-être, le pays où l'on fabrique les meilleurs archets. Voilà qu'il désemmaillote son premier violon, son Stradivarius. Aucune miniature du XIV^e siècle, aucun objet précieux, aucun visage aimé n'a jamais été découvert avec plus de respect, plus de tendresse. Ce Stradivarius, comme toutes les très belles choses, je crois, comme l'Acropole, comme le saint Jean de Donatello, comme la tête de jeune fille de Vermeer de Delft, comme *La Présentation au Temple* de Rembrandt, est beaucoup plus petit que je ne pensais. Si je compare ce violon à ces chefs-d'œuvre c'est qu'il en parle, lui, comme d'un chef-d'œuvre et qu'il me raconte l'anecdote suivante :

— Quand on a su que j'avais acheté ce violon, des gens, des amateurs, des luthiers sont venus de loin, ont fait des voyages pour le voir de tout près. C'est à Londres que j'en ai fait l'acquisition pour 1 300 000 francs. Quelques jours plus tard, un homme est venu qui m'a demandé l'autorisation de le voir. Je l'ai placé devant lui sur un coussin. Alors il l'a regardé longuement, l'a examiné de tout près, pendant peut-être une heure sans dire un mot. Puis quand il a pensé qu'il ne devait pas se permettre de rester davantage chez moi et de me prendre ainsi mon temps, il s'est levé et m'a dit : « Est-ce que vous me permettez de revenir le voir demain ? »

L'autre violon que Kochanski possède est un Guarnerius et il est d'une valeur supérieure encore à celle de son Stradivarius, et il est, me dit-il, d'une qualité également supérieure.

8 au 16 septembre 1930

Lundi 8 septembre 1930,

Départ à 11 heures. Arrivée à Amsterdam à 7 heures du soir, hôtel Carlton. Nous y dînons. Promenade dans la ville. La statue de Rembrandt. La statue est laide, mais c'est beau que sur la plus grande place de la capitale d'un pays il y ait un peintre. Il pourrait y avoir la statue de Guillaume d'Orange ou de la reine ou de Ruyter – non, c'est Rembrandt, c'est vers Rembrandt que vont toutes les rues de la ville.

Mardi matin, nous allons visiter le musée de Rembrandt, ses eaux-fortes, son atelier. La maison avait été vendue à un antiquaire, elle fut rachetée par la ville il y a quelques années, elle est ouverte au public maintenant. Elle est propre, astiquée, on a l'impression que s'il revenait il dirait de cette maison que par la disposition de certaines pièces elle lui rappelle un peu la sienne. Pour la première fois et pour la dernière fois sans doute, l'instinct de propreté si développé chez les Hollandais me semble déplorable. On voudrait voir un mètre carré de parquet qui fût vraiment le sien et sur lequel il y aurait des taches que nous pourrions prendre pour des taches de couleurs.

Nous déjeunons dans un petit restaurant où l'on ne sert que du poisson. On nous sert du saumon fumé, de l'anguille fumée, puis des soles et enfin du homard. Nous n'avons pas demandé de dessert car je suis convaincu qu'on nous aurait apporté des harengs.

En sortant de table, nous allons tout de suite au musée.

Dès la première salle, nous nous rendons compte – nous le savions mais maintenant nous en sommes sûrs – qu'il nous faudrait rester un mois à Amsterdam pour pouvoir nous vanter d'avoir vu le musée. Alors je me suis souvenu de ma première visite à ce musée il y a vingt-sept ans, avec mon père, guidés tous les deux par Eugène Demolder, et aux deux dames délicieuses qui nous conduisaient et qui sont attachées au musée, nous demandons à être présentés à Rembrandt. Je ne commettrai pas l'imprudence de vous raconter nos impressions devant ses chefs-d'œuvre. Se trouver tout à coup devant *La Ronde de nuit* selon l'expression consacrée, cela vous flanque un coup dans l'estomac. Il est difficile d'avancer tout de suite, on a vraiment les pieds cloués au sol. Mais c'est moins la beauté, la splendeur du tableau que sa présence réelle qui vous met dans cet état. On l'a vu si souvent reproduit, on en connaît si bien tous les détails par cœur que la première impression que l'on ressent pourrait se formuler ainsi : « C'est vraiment lui ! » En vérité, on ne peut pas croire que c'est lui, lui, le vrai, l'unique. Cette première impression s'efface et on attend alors la grande sensation, qui ne vient pas toujours. J'imagine que *La Ronde de nuit* est justement parmi tous les chefs-d'œuvre le plus troublant, car l'œil peut difficilement rester plus d'une seconde en place. Si vous regardez le Capitaine Cocq, son voisin vous attire et,

deux secondes plus tard, vous êtes en droit de vous demander qui de ces deux hommes est le capitaine Cocq. Si vous les regardez tous les deux, c'est l'enfant éclairé par un mystérieux rayon de soleil qui vous arrache aux deux hommes, et c'est pourquoi je donnerais ce tableau magnifique pour le sublime portrait de Rembrandt par lui-même, vieux et bouffi, qui se trouve dans la salle suivante, comme je donnerais toutes les corporations de Frans Hals pour *L'Homme à la mandoline* ou pour *Le Gai Buveur*. La mère de Rembrandt, de profil, la main posée sur un gros livre, m'émeut bien plus que la merveilleuse Leçon d'anatomie qui se trouve à La Haye.

Ce mardi 9 septembre restera gravé dans ma mémoire comme un des plus merveilleux souvenirs de ma vie car, en sortant du musée d'Amsterdam, nous sommes allés au musée municipal voir l'exposition Van Gogh organisée par M. de la Faille. Nous avons quitté le musée royal bien après l'heure de la fermeture et lorsque nous nous sommes présentés à l'exposition Van Gogh, les derniers visiteurs en sortaient. Nous allions pouvoir crier en franchissant le seuil de la première salle où sont accrochés les Van Gogh, car c'est à crier vraiment. Le génie de Van Gogh n'est pas moins évident que celui de Rembrandt. Il ne s'agit pas de comparer ces deux hommes, mais c'est une merveilleuse joie de constater l'évidence du génie d'un homme qui pourrait vivre encore et que l'on a connu. Il y a, devant les tableaux de Van Gogh comme devant ceux de Cézanne, de Renoir, de Manet, de Monet, cette incomparable sensation que donne la certitude. Quand on connaît le nombre incalculable de faux, de copies dont les musées les plus surveillés sont remplis, on ne peut pas ne pas éprouver un tel sentiment.

Nous avons, avant le dîner, visité la ville en nous éloignant du centre, et je ne suis pas éloigné de croire que c'est la plus jolie ville qu'on puisse imaginer. Certes, je suis sensible à la beauté des palais. Mais, hélas ! les palais, c'est pour les autres, c'est toujours pour les autres, tandis que les maisons, les petites maisons, celles qu'on peut acquérir en quinze ans de travail, celles-là me touchent beaucoup plus. Je ne méconnaissais pas non plus les autres styles, j'aime les cottages anglais, les bungalows américains, les mas provençaux, les villas italiennes, les patios d'Espagne et les maisons du Pays basque, et j'aime plus que tout celles de cette Normandie que je continue à considérer comme mon pays natal, mais partout où j'ai été, partout où je vais, mon plaisir est constamment gâté par le mauvais goût personnel des individus, car enfin tout le monde n'a pas le droit de se faire construire une maison à son idée. Il faudrait savoir si « l'idée » de M. Dupont est vraiment une idée.

I Naples

Naples le 23 février, 6 heures du soir.

Je suis venu trois fois à Naples et je n'ai jamais aimé Naples jusqu'ici...

(Si je lisais cette phrase au lieu de l'avoir écrite, je n'hésiterais pas à m'écrier : « Qu'est-ce qu'il veut que ça me fasse ! »)

Oui, car, enfin, il ne faut pas se croire obligé d'avoir une opinion sur Naples. Il ne faut pas que cela devienne une manie d'avoir une opinion sur tout. On a tout de même le droit de traverser une ville sans se faire une opinion sur elle. Et même en admettant qu'on ait une opinion sur Naples, il n'est peut-être pas absolument indispensable de la communiquer aux foules !

7 heures du soir.

Je suis rentré dans ma chambre à la tombée du soir. La fenêtre était ouverte, grande ouverte, et, grâce à Dieu, je n'ai pas pu trouver tout de suite le commutateur électrique. C'est à cause de cela que, pour la première fois de ma vie, j'ai vu Naples, j'ai vu ce que cela signifiait : Naples, la baie de Naples. C'était mauve, rose et bleu, c'était divin comme un air de Mozart, c'était léger comme un tableau de Monet qui eût été seul éclairé dans cette pièce. C'en était émouvant. Je suis resté dans l'ombre à m'en délecter.

Mais voilà justement de ces choses qu'il vaut bien mieux ne pas décrire parce qu'on est à peu près certain que tout ce qu'on en peut dire a déjà été dit par une dizaine de personnes – dont trois idiots.

Comme ce serait curieux, un homme qui adorait les œuvres d'art, les paysages, toutes les belles choses, et qui n'en parlerait jamais à personne, qui ne partagerait pas ses joies avec les autres, qui garderait tout ça pour lui !

Ce serait un étonnant personnage, je ne dis pas de comédie, mais de roman. Les gens parleraient devant lui de livres qu'il aurait lus, de pays qu'il aurait visités, et il n'en dirait pas un mot. À ses amis qui partiraient pour l'Italie ou pour l'Égypte, il indiquerait les bons hôtels, les bonnes routes, mais pas de belles choses. Une sorte d'avare, en somme.

En tout cas, voilà un défaut – ou une qualité – que je n'ai pas. Et je crois que j'aimerais mieux plutôt raconter une chose que je n'aurais pas vue !

Cela m'est arrivé, du reste, assez souvent. C'est ma façon à moi de faire de l'exercice. Il faut considérer que l'imagination est un muscle et il convient de l'assouplir. Or je me flatte de pouvoir décrire très

convenablement le lever du soleil à Téhéran ou un orage en Australie, où je n'ai jamais mis les pieds. Mais il y a des précautions à prendre. Ce qui aide énormément dans le genre descriptif, c'est que les personnes auxquelles vous vous adressez vous entendent très bien mais ne vous écoutent généralement pas, aussitôt que vous commencez par : « Vous ne pouvez pas vous rendre compte de ce que c'est que le soleil qui se lève à Téhéran... » Comme ils ne peuvent pas s'en rendre compte, ils y renoncent tout de suite, et alors vous voyez dans leurs yeux tout ce qu'ils pensent. Ils pensent :

« Ça doit, évidemment, être très intéressant de faire ainsi de grands voyages. Malheureusement, ça prend beaucoup de temps et ça coûte un prix fou !... Et puis, enfin, les voyages, c'est surtout agréable de faire ça avec une femme qu'on aime. Ça me fait d'ailleurs penser que si ma femme ne va pas prendre le thé aujourd'hui avec Mme Thévenot, je ne pourrai pas aller chez Juliette avant six heures !... Il commence à m'embêter celui-là, avec son Téhéran !... »

Oui, en somme, je m'aperçois que les voyages, ça sert surtout à embêter les autres une fois qu'on en est revenu !...

Remarquez bien que si vous aviez été à Téhéran, ce serait extrêmement vexant pour vous de lire tout cela dans les yeux de votre interlocuteur, mais comme vous n'y êtes pas allé, vous vous offrez là cinq minutes charmantes.

Ne manquez pas d'observer ce hochement de tête, ce petit salut perpétuel que fait la personne qui n'écoute pas ce qu'on lui raconte.

Il est savoureux.

Mais qu'il ne vous arrive pas ce qui m'est arrivé un jour. Je m'appliquais à décrire la baie de Yagamata vers sept heures du soir, « quand les bateaux chargés de fleurs s'éloignent vers le sud, pavoisés de lanternes multicolores » et j'étais malheureusement tombé sur quelqu'un qui savait que Yagamata n'était pas au bord de la mer. Moi, je l'ignorais.

Naples, 9 heures du soir.

Mon Dieu, qu'on est désarmé sitôt qu'on cesse de jouer ! C'est incroyable, et cependant compréhensible, car nous n'avons pas l'entraînement du repos hebdomadaire, nous autres. Même, au contraire, puisque nous jouons deux fois le dimanche. Du reste, nous ne travaillons que pendant les heures de repos des autres, ce qui fait que plus les autres se reposent, plus nous travaillons. Lorsqu'ils prennent deux jours de vacances, à la Noël, par exemple, nous jouons alors quatre fois de suite.

Non, et je suis sûr que le public ne se rend pas compte à quel point la vie peut être différente pour nous quand nous cessons de jouer. À la longue, bien sûr, nous finirons par nous y faire, mais le lendemain d'une dernière, que ce soit à Paris, que ce soit en tournée, quand vient

le soir, nous sommes un peu comme des âmes en peine.

La journée d'un acteur n'est complète que si elle se termine par une représentation. Ne pas jouer, c'est anormal. Les villes où l'on ne joue pas ont en elles je ne sais quoi de bizarre et d'hostile ! On a l'air d'y être venu de force malgré l'assentiment de tous ses habitants.

Déformation professionnelle ?

Qu'on appelle cela comme on voudra. Mais, pour ma part, j'éprouve une sympathie réelle pour toutes les villes où j'ai joué et, quant aux autres, y serais-je même allé dix fois qu'il me serait impossible d'émettre une opinion équitable sur elles tant elles me restent étrangères.

Jouer la comédie, c'est mieux encore que normal, c'est nécessaire à la santé. Il est, en effet, non seulement interdit d'être malade quand on joue – ce qui est déjà très important, cette obligation vous contraignant à une certaine surveillance alimentaire et à des précautions multiples – mais, en outre, le fait qu'un millier de personnes pensent à vous dans la journée ne peut que vous faire le plus grand bien, qu'elles en pensent du bien ou du mal. Et si l'on est souffrant, c'est un si beau métier qu'on cesse de souffrir en entrant sur la scène. Et mille fois j'ai constaté que, dégoûtée de ce mépris qu'on a pour elle, la température tombait avec le rideau.

Analgésique et curatif, le théâtre est de plus un merveilleux consolateur. Aucun chagrin ne lui résiste, et c'est sans doute la raison pour laquelle ceux qui sont obligés de le quitter un jour restent inconsolables.

Chez Alfredo

L'homme est curieux. Il est connu, mais il se croit célèbre et, d'ailleurs, il est convaincu que c'est pour lui, personnellement, qu'on vient chez lui.

Il est restaurateur, mais ce n'est pas un métier qu'il exerce, c'est un rôle qu'il joue. Il est restaurateur comme on est Arlequin ou Cassandre. Et ce rôle, il se l'est fait lui-même, sur mesure. Il est de son invention. C'est le rôle d'un restaurateur inépuisablement gai. Optimiste, léger, frivole, il fait celui qui oublie ce qu'on vient à l'instant de lui commander. Oui, c'est un personnage de la comédie italienne. Et quand on lui demande l'addition, il vous répond :

— L'addition !... Qu'est-ce que c'est que l'addition !... Ce n'est rien... c'est un détail !... Négligeons-le... ne gâtons pas notre plaisir... foin des soucis matériels... aimons... rêvons !...

Et l'on a l'impression qu'il vous l'offre, ce repas que vous venez de prendre, mais dans le même instant l'addition qu'il avait entre les mains, cachée, vous est remise avec un sourire et de telle sorte qu'il a

l'air de vous donner un billet de banque ou de loterie.

Mi-danseur et mi-comédien, il se fait accompagner par un orchestre réduit mais habile. Musique de scène. Il faut voir Alfredo devant un plat de nouilles. Sa façon de les triturer en mesure ne vaut pas le voyage, mais presque. Il dépense dans ce travail une souplesse, une élégance, une application, une énergie qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas admirer. C'est du talent. Le plat n'est destiné qu'à deux ou trois personnes, mais les autres clients, déjà servis, déjà repus, peuvent malaisément s'en désintéresser. Tout le monde a les yeux fixés sur Alfredo. Son personnel « autour de lui rangé » hoche la tête et simule cette espèce de découragement que devaient éprouver les élèves de Michel-Ange devant leur maître travaillant.

Mais son triomphe, c'est l'omelette flambée. Lorsque, venant de la cuisine, il en apporte une qui flambe, la lumière dans tout le restaurant s'éteint brusquement. Le violon fait un trémolo et, dans l'obscurité, Alfredo danse avec sa flamme de marasquin qui l'illumine et se divise en feux follets, puis revient la lumière et Alfredo salue.

À la fin de notre repas, je l'ai vu s'avancer vers moi, pressant sur son cœur son livre d'or. Cinq cents pages couvertes d'autographes, témoignages précieux dont il est fier à juste titre.

Moment fatal où l'homme connu prend l'air de trouver cette contribution tout à fait naturelle. Mais il s'agit pour lui de dissimuler son évident plaisir d'avoir été reconnu sous un sourire bienveillant qui semble dire : « Rançon de la gloire ! Venez, venez, j'ai l'habitude ! »

Venu à moi, il entrouvrit son livre et, le feuilletant d'un pouce dont il renouvelait constamment l'humidité, il me montra cent signatures d'hommes célèbres.

Me cherchait-il un voisinage pittoresque ?

Non, car il remporta son livre sans même me l'avoir un instant confié, car, sans doute, il craignait de m'y voir mettre aussi ma signature. Et il avait l'air de me dire en l'emportant : « Pas de blagues, ça, c'est pour les gens connus. »

EN TOURNÉE II

Lyon, le 14 mars.

Oui, quand ce prêtre, l'autre soir, dans son discours, a dit en parlant de nous « les étrangers qui sont ici », il m'a semblé que tout à coup je comprenais pourquoi nous nous sentions, en province française, parfois bien plus dépaysés, bien plus à l'étranger qu'à Liège ou qu'à Lausanne.

Pourquoi n'a-t-il pas dit « les Parisiens » ?

Peut-être craignait-il de nous déplaire ?

C'est possible. Car il se peut très bien que, pour nous rendre la pareille, les provinciaux aient fini par donner un sens péjoratif au mot « parisien ».

Il leur reste encore à trouver un sens flatteur au mot « provincial » et alors nous serons complètement quittes !

Les provinciaux observent parfois à notre égard une réserve prudente et qui me paraît excessive. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est que nous nous moquions d'eux. Or nous ne plaisantons guère que leur excessive réserve – ou leur dédain cordial. Il y a là un malentendu qui me tourmente et me chagrine. Nous avons l'air d'être brouillés avec la province, c'est tout de même inconcevable !

Il est certainement malheureux que l'on ait mis le mot « province » au singulier et qu'on ait supprimé sa majuscule, car toutes les villes sont de province, d'une province – même Paris. C'est très bien, n'est-ce pas, d'être un Béarnais, un Bourguignon, un Vendéen ; alors, pourquoi serait-ce ridicule d'être un provincial ?

Une lettre changée, une seule, et tout change : une femme de Provence, c'est parfait, une femme de province, c'est tout de suite autre chose.

Et plus une ville est importante, moins elle est de sa Province et plus elle est de province. Il est en effet dommage qu'elles aient toutes voulu ressembler à Paris, car, dans cet effort, elles ont beaucoup perdu de leur caractère. Elles se ressemblent toutes et aucune d'elles ne ressemble à Paris.

Et c'est pourtant leur rêve. Hier, au coin de la place Bellecour et de la rue de la République, un de mes amis lyonnais m'a dit :

— Regardez-moi cet embouteillage... c'est magnifique.

Je déjeunais ce matin avec des Lyonnais, de charmants Lyonnais, cultivés et diserts, ayant en art tout aussi bien qu'en politique des idées pleines de bon sens et de justesse. À huit ou dix reprises, j'entendis ces mots : « Nous autres, Lyonnais... quand on est lyonnais... si vous étiez lyonnais... » Et les autres approuvaient. Alors il m'a semblé qu'on plaçait entre nous de petites barrières. Isolaient-ils les Parisiens, ou bien s'isolaient-ils eux-mêmes ?

Je me suis poliment permis de leur faire observer que nous étions tous français autour de cette table. Ils ont souri, mais peu. Et j'ai compris qu'ils étaient avant tout lyonnais. Il leur est indifférent d'avoir des travers, ils en inventeraient plutôt ! mais à condition que ces travers fussent lyonnais.

Alors il m'a paru que ces gens-là, tout bonnement, adoraient leur ville natale, comme on aime sa mère.

Et je les ai trouvés bien plus encore que sympathiques, tout à coup.

Eh oui ! Lyon, Périgueux, Nevers, Poitiers sont des villes natales. Paris n'est pas une ville natale. Il ne s'agit pas d'être né à Paris ! On

vient de Clermont-Ferrand, on arrive à Paris. Paris, ce n'est pas une mère, c'est une femme, une femme qui vous attire, vous ensorcelle et qui vous prend, qu'on aime éperdument, que l'on s'arrache et dont on peut devenir fou – mais qui peut un jour vous décevoir et vous trahir, dont on peut même se lasser, qu'on peut haïr et qu'on peut fuir avec l'espoir de la tromper avec une autre.

On ne peut pas remplacer sa mère, c'est évident.

Marseille, le 16 mars.

Les villes qui se trouvent au bord de la mer ne sont pas tout à fait des villes de province. Comme elles sont toujours en forme de croissant, le centre même de la ville, ce quartier palpitant, flottant, ne leur appartient pas puisqu'il vient de tous les coins du monde et qu'il est de passage et qu'il se renouvelle...

C'était très bien, Marius. On en a la confirmation quand on fait les vingt pas sur le port, à Marseille. Je dis bien les vingt pas, car il faut constamment revenir sur ses pas si l'on veut voir bien quelque chose, et j'ai l'impression que j'ai revu tantôt Marius. J'avais beaucoup aimé la pièce et je m'étais réjoui de son immense succès. Tout à l'heure, je me suis mieux rendu compte encore de cette fraîche odeur de marée qui s'en dégageait.

J'ai cru m'apercevoir que les naturels du pays avaient ici une certaine tendance à exagérer un peu les choses. Cette observation avait-elle été faite déjà ? C'est possible.

Si l'on demande à un passant de bien vouloir vous indiquer le chemin qu'il vous faut prendre pour aller à tel ou tel endroit, il se recueille un instant, puis il vous fait une description soigneusement détaillée de la route à suivre. Il a même l'air de se demander si votre santé et vos bottines vous permettront d'atteindre le but proposé, et, vous disant presque adieu, il vous laisse vous éloigner en vous donnant nettement l'impression que vous ne vous reverrez jamais. Cependant, sitôt que vous aurez tourné le coin de la rue et traversé un boulevard, ne soyez pas surpris si déjà vous êtes arrivé à l'endroit où vous alliez.

C'est ainsi qu'on se donne, en somme à peu de frais, l'illusion d'habiter une ville immense dans laquelle il est dangereux de s'aventurer sans en avoir une approfondie connaissance.

C'est tout de même curieux de penser que les Marseillais trouvent que nous avons de l'accent !

Toulon, le 17 mars.

Connaissez-vous cette petite place de Toulon qui se trouve à cent mètres du port, par laquelle on ne peut pas ne pas passer et pourtant par laquelle on ne peut pas passer tant elle est encombrée ? C'est une page de Loti. Charme indéfinissable. Les rues ne la traversent pas, elles y conduisent. Les cafés ont débordé sur les trottoirs. Je ne suis même

pas sûr qu'il y ait des trottoirs. On a dû les retirer, et depuis longtemps les voitures n'y circulent plus. Ça sent l'apéritif et l'orange. Sous les quatre palmiers vivants qui la décorent, on peut gagner des fruits confits multicolores à des loteries au tourniquet. De l'intérieur de chaque café sort une chanson différente, voix amplifiées de barytons ou de ténors qui veulent encore « un peu d'amour ». Sept heures sonnent. La ville entière se promène et prend le frais, et la foule émaillée de cols bleus paraît avoir vingt ans.

On quitte la province en entrant à Toulon. Dès qu'on en sort, on est sur la Côte d'Azur.

Hyères, aujourd'hui.

Dans la nuit noire et par une petite route serpentine, nous sommes arrivés dans un parc fleuri dont l'ordonnance entrevue dans la projection des phares de l'auto nous fit la meilleure impression, car elle nous donnait à prévoir un hôtel confortable. Nous constatons qu'en France, depuis quelques mois, les grands hôtels laissaient parfois à désirer. Or celui-ci, vraiment, dès son entrée...

Ah ! ça, mais où sommes-nous ?

Des Rolls à la porte, rien que des Rolls et, dans ce salon, les hommes en smoking, les femmes en robes décolletées, quelles sont ces personnes qui jouent silencieusement au bridge ?

Nous traversons le hall, personne ne nous regarde.

Nous sommes en Angleterre !

Toutes les colonies anglaises ne sont pas sur les atlas.

Et nous avons passé trois jours en Angleterre à cause d'une trentaine de vieux Anglais distingués qui vivent là d'un bout de l'année à l'autre. Le matin, ils jouent au golf, l'après-midi, ils rejouent au golf et, le soir, ils posent une sorte de cendrier au centre du tapis du salon de l'hôtel, et ils jouent au golf.

Pendant les repas, ils n'ont pas l'air de se connaître. Ils n'éprouvent pas le besoin de se communiquer leurs impressions, de loin, sur l'excellente qualité des aliments. Ils peuvent se rencontrer le matin, se séparer le soir sans mettre en contact leurs épidermes. Ils réservent leurs poignées de mains pour les grandes circonstances. Ils parlent bas, mais le plus souvent ils ne parlent pas. Et ils n'ont pas l'air d'avoir d'opinions politiques.

Si les Anglais qui sont ici s'adressaient à nous, ils ne feraient aucune allusion à nos difficultés, pas plus qu'ils ne demanderaient à un malade des nouvelles de sa gangrène.

D'ailleurs, il n'y a que des journaux anglais dans le hall, et lorsqu'on demande quelque chose au maître d'hôtel italien, il vous répond :

— Yes, sir.

Tout l'hôtel se réveille à huit heures, et l'on est réveillé par le bruit

que font trente baignoires qui se remplissent d'eau, et le soir à onze heures tout le monde est couché.

L'hôtel est mieux que confortable : il est anglais, et même il y a dans le couloir un essai loyal de courant d'air pour que ces ladies et ces lords aient l'impression d'être chez eux.

*

VOYAGE AUTOUR DE MON BUREAU

Soyez le bienvenu, monsieur, dans cette pièce qui n'est pas mon bureau, qui n'est pas mon salon, mais dans laquelle je travaille et dans laquelle je reçois – dans laquelle je vis. Car en dehors des repas et à l'exception des heures de sommeil – heures perdues, hélas ! j'entends perdues pour le travail – c'est dans cette pièce étroite et longue que depuis des années j'entasse livres, tableaux, reliques et souvenirs. Chaque fois qu'un objet nouveau vient s'ajouter aux autres, j'éprouve de la peine à lui trouver une place et cependant presque chaque jour je fais une acquisition nouvelle.

Faisons le tour de cette pièce.

Voici le portrait de Cézanne par lui-même.

Ce tableau-là, monsieur, voyez-vous, je l'ai désiré pendant dix ans. Il était chez un de mes amis. Chaque fois que je voyais cet ami, je le suppliais de me vendre ce tableau, et je l'ai tellement ennuyé qu'il a fini par me le céder un jour, et je savais à quoi je m'exposais, je savais qu'il le regretterait et que cela nous brouillerait, et ça nous a brouillés. Mais un tableau comme celui-là, monsieur, ça console de tout, même de la perte d'un ami.

Voici Goncourt, par Carrière et, par Manet, voici le baryton Faure. Regardez ces fleurs par Courbet, ce pastel de La Tour. Voici le Corot que Corot offrit à sa sœur, Mme Sennelongue, le jour de son mariage. Voici le fin visage de mon cher ami Noblet, par Forain. Voici la tête de vieillard par Van Dyck, de la collection Wameck, et voici cette aquarelle de Rembrandt dont le roi de Portugal me parle chaque fois que j'ai l'honneur de le voir, car c'était lui qui la « poussait » le jour où, à la galerie Georges-Petit, elle me fut adjugée.

Les objets d'art que je possède ne sont pas disposés par époque chez moi, ni même par genre. C'est mon goût personnel qui préside seul à leur groupement. Les anciens et les modernes voisinent sans la moindre gêne à mes yeux, car j'ai toujours pensé que l'on se rencontrait aux sommets. Et ce jeune homme dessiné par Watteau regarde en souriant cet enfant dessiné par Degas.

Et quand je parle de mon goût personnel, je ne me flatte pas d'avoir du goût, comprenez-moi, mais, de par ma nature, j'ai le goût

d'un certain désordre organisé minutieusement. Certes, je n'ai pas à regretter d'avoir choisi la profession d'auteur dramatique, mais je reste convaincu que j'aurais pu devenir un excellent étalagiste. Et je passe souvent de longues heures, la nuit, à déranger mes vitrines, car vous voyez que mes livres ne sont pas serrés les uns contre les autres dans des bibliothèques. Mêlés à des reliques, ils sont exposés aux regards dans de longues vitrines.

Cette première vitrine, à gauche, est celle du XIX^e siècle, et tous ces livres que vous voyez ont été touchés par leurs auteurs, qu'ils soient de Balzac, de Flaubert, de Stendhal, de France ou de Mirbeau, puisque chacun d'eux porte la signature de son auteur. Oui, les livres qui sont là sont tous dédiacés.

Double raison souvent de s'émouvoir en les ouvrant. Quand c'est à Marceline Desbordes-Valmore que Balzac envoie ses Scènes de la vie privée ; quand cet exemplaire de La Parisienne est dédié par Henry Becque à Sarah Bernhardt ; quand c'est à Zola que Léon Bloy, ironiquement, envoie ce volume.

À la page 313 de ses Souvenirs d'enfance et de jeunesse, Renan écrit : « L'habitude que j'avais prise de réciter mes psaumes en hébreu dans un petit livre écrit de ma main, que je m'étais fait pour cela, et qui était comme mon bréviaire, les étonnait beaucoup... »

Eh bien ! ce petit livre, cette relique, la voici.

Voici la lettre de Maupassant annonçant à un ami la mort de Flaubert.

Accompagnant un petit morceau de corde de pendu, voici le sonnet autographe et inédit que Maupassant adressait à Mme de Commanville.

Voici une lettre émouvante de Balzac, annonçant à un ami qu'il vient de signer un traité qui, dit-il, « finit toutes mes angoisses et une agonie qui m'eût emporté si elle eût continué », et qu'il termine par ces mots : « Je mourrai dans le travail auquel je suis condamné. » Connaissez-vous cette dédicace de Loti sur un livre de lui adressé à Sarah Bernhardt :

« À Madame Sarah Bernhardt qui ne lira pas, bien entendu, et qui, par comble, aura l'aplomb de me soutenir que je ne lui aurai rien envoyé. Son vieil ami qui l'aime tendrement quand même.

Pierre Loti. »

Voici un chèque de cinq livres sterling qui n'a jamais été touché. Il est de Charles Dickens.

Toute cette partie supérieure de la vitrine est réservée aux manuscrits autographes.

Voici celui du Candidat, de Flaubert.

Voici douze quatrains inédits d'Anatole France.

Voici le manuscrit du Rire, de Stendhal.

Voici celui des Corbeaux, d'Henry Becque, celui des Ronds-de-cuir, de Courteline, celui de Poil de carotte.

Voici le premier manuscrit de Les affaires sont les affaires, de Mirbeau.

Voici des manuscrits de Georges de Porto-Riche, de Laurent Tailhade, de Pierre Loti, de Maurice Barrés, d'Émile Zola, de Léon Bloy, de Mme de Noailles, de Villiers de L'Isle-Adam, de Jarry, en voici d'autres, beaucoup d'autres. Voici enfin, de Musset, le manuscrit autographe de Louison et voici les 2 600 pages de L'Éducation sentimentale.

Voici l'encrier de Flaubert, voici sa robe de chambre chinoise, encadrée comme un tableau ; voici, dans cet écrin, la bague qu'il a portée toute sa vie, et cette coupe en vermeil, c'était sa tasse à déjeuner.

Et regardons de près son contrat que voici avec l'éditeur Michel Lévy et qui concerne la vente de Salammbô et le renouvellement de Madame Bovary.

Quatre pages de « Conditions particulières » au bas desquelles Michel Lévy ajoute ces mots : « Approuvé l'écriture », tandis que Flaubert écrit : « Approuvé l'acte ».

Ne s'est-il pas spirituellement refusé à approuver le langage employé ?

Voici les éditions originales des Fables de La Fontaine, des Pensées de Pascal, des Maximes de La Rochefoucauld, des Essais de Montaigne et des Caractères de La Bruyère.

Voici d'autres tableaux. L'admirable portrait de mon père par Vuillard ; et par le même artiste celui d'Yvonne Printemps. Voici trois tableaux de Claude Monet ; ils n'ont connu que deux maisons, la sienne et la mienne. On sait quelle tendre amitié me liait à ce grand homme exemplaire.

Voici un jeune homme, par Modigliani, devant lequel un médecin venu chez moi dernièrement s'arrêta pendant quelques minutes puis, l'ayant bien examiné, me dit de quel mal héréditaire souffrait ce jeune homme.

Voici une lettre de Jean de La Fontaine, en voici une de Mme de Sévigné, une de Louis XIII, adressée au cardinal de Richelieu ; en voici de Tolstoï, de Franklin, de Goethe, de Garrick ; en voici une de Mozart ; et je vous conseille de lire cette magnifique lettre de Rodin adressée à sa femme alors qu'ils étaient tous les deux très âgés !.

Voici le moulage de la main de Rodin tenant entre ses doigts un chef-d'œuvre de lui.

Voici des dessins et des aquarelles de Daumier, de Forain, de Renoir, de Gavarni, d'Henri Monnier, de Guardi, de Jongkind, de Tiepolo, de Greuze, de Dunoyer de Segonzac, de Delacroix, d'Ingres,

de Cézanne, de Rodin, de Millet, de Constantin Guys, de Boudin, d'Hubert Robert, de Fragonard, de Van Gogh, de Coypel, de Vuillard, de Boucher, de Rubens.

Dans cette vitrine, voici, de la main de Victor Hugo, une gouache de lui donnée à Sarah Bernhardt, et cette belle dédicace adressée à elle : « À une reine dont j'eusse voulu être le Ruy Blas. V.H. »

Voici le diplôme de bachelier de Verlaine ; voici un petit poème de lui adressé à Raoul Ponchon et écrit sur du papier de l'hôpital Broussais.

Voici une lettre de Baudelaire à Alfred de Vigny :

Monsieur,

Je vous ai vu souffrir, et j'y pense bien souvent. Un de mes amis, dont l'estomac est dans un état fort triste, me dit que Guerre, le pâtissier anglais dont la maison fait le coin de la rue Castiglione et la rue Rivoli, fait des gelées de viande combinées avec un vin très chaud, Madère ou Xérès sans doute, que les estomacs les plus désolés digèrent facilement et avec plaisir ! C'est une espèce de confiture de viande au vin, plus substantielle et nourrissante qu'un repas composé.

J'ai présumé que le document méritait de vous être transmis.

Votre bien dévoué,

Charles Baudelaire.

Voici une bouteille d'encre que m'a donnée M. Louis Barthou et sur laquelle Victor Hugo écrivit ces mots : « La deuxième moitié de *L'Année terrible* a été écrite avec l'encre de cette bouteille. »

Et c'était de l'encre allemande !

Cette quatrième vitrine est réservée au XVIII^e siècle. Au centre se trouve l'un des plus évidents bijoux de l'art français : l'épreuve originale en plâtre du Voltaire de Houdon. Autour de lui, voici les premières éditions de *La Nouvelle Héloïse*, des *Confessions*, de *La Religieuse*, de *l'Émile*, du *Mariage de Figaro*, du *Barbier de Séville*, des comédies de Marivaux. Voici le *Turcaret* de Lesage, *Le Glorieux* de Destouches...

Dans cette petite vitrine-ci, j'ai disposé des souvenirs de théâtre :

Molière a joué devant ces deux petits bougeoirs de forme étrange.

36

La rampe au palais de Versailles était composée d'une trentaine de ces bougeoirs. Voici le manuscrit autographe des Mémoires de la Clairon. Voici la couronne d'or de Talma et voici la petite couronne que portait Sarah Bernhardt dans la reine de *Ruy Blas*.

Saviez-vous que Déjazet avait été la maîtresse de Fechter, le créateur d'Armand Duval de *La Dame aux camélias* ? Voici une vingtaine de lettres amoureuses de l'un et de l'autre.

Voici Rachel photographiée quelques secondes après sa mort.

Et, entourant le dernier portrait de mon père, voici de nombreux

objets qui lui ont appartenu.

Dans cette dernière vitrine, j'ai placé l'ordre du jour de la Marne, écrit de la main du maréchal Joffre. Parmi les étrangers qui me font l'honneur de me rendre visite, l'un d'eux, dernièrement, grand ami de la France, fut pris d'une sainte émotion en lisant cette page immortelle, et il me demanda la permission de déposer un baiser au bord du cadre qui le préserve.

Voici l'aquarelle originale qui fut faite à bord du Bellérophon par le captain Marryat et qui représente l'Empereur, son chapeau sous le bras, ses deux mains dans ses poches. Cette pièce historique, l'une des plus impressionnantes qui soient, avait appartenu au grand acteur anglais Irving, qui l'avait offerte à Sarah Bernhardt.

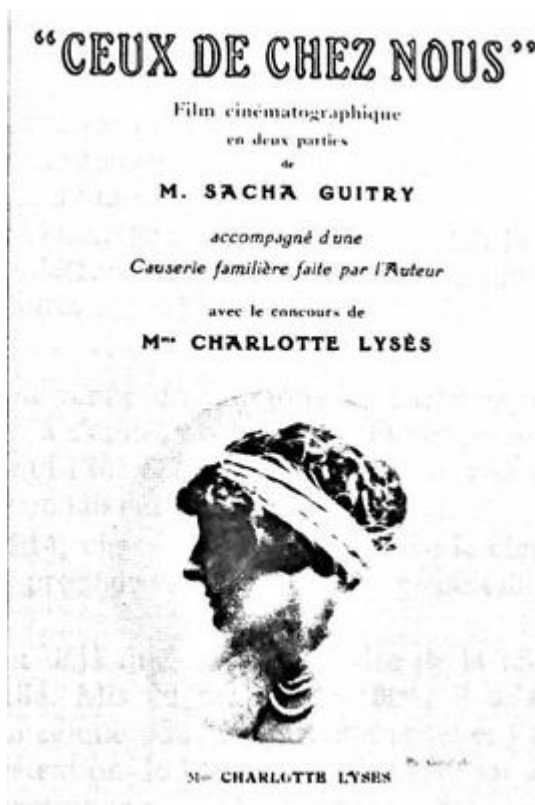
Voici la dernière photographie que m'a donnée M. Clemenceau, et voici sa dernière paire de gants.

Dans ce petit portefeuille de maroquin, vous trouverez quarante et une lettres autographes de Jean-Jacques.

Et maintenant, monsieur, venez vous recueillir avec moi devant cette toute petite vitrine où reposent les éditions originales des comédies de Molière...

Sacha Guitry, comédien et auteur dramatique, à Paris.

CEUX DE CHEZ NOUS



Le film qui porte ce titre fut présenté pour la première fois lors d'une causerie au théâtre des Variétés le 22 novembre 1915. Sacha Guitry projeta par la suite ce film à maintes reprises.

Le texte et les images concernant Lucien Guitry furent rajoutés en 1939.

Mesdames, messieurs, puisqu'on m'a fait l'honneur de me le demander, j'aurais mauvaise grâce à discuter la chose, mais il faut convenir que l'idée de convier le monde à l'audition d'un film est pour le moins originale, quand on songe surtout que ce film est muet.

Il est vrai que je suis moi-même un tel bavard... D'ailleurs, ainsi, la chose est complète. Après tout, un film sans paroles ? Je suis un sourd qui parle à des aveugles en leur présentant un film muet et, dans une circonstance pareille, j'estime que je n'ai même pas à vous demander votre indulgence, car c'est à votre complaisance en vérité qu'il faut

que je m'adresse.

Donc, soyons complices et faites s'il vous plaît la moitié du chemin tandis que je m'efforcerai d'en faire l'autre moitié. Et Dieu veuille qu'on se rencontre...

L'idée m'était venue un jour que le cinématographe pouvait être utilisé de façon à donner au public certains renseignements précieux sur des sujets qui l'intéressent et qui l'intéresseraient bien davantage encore s'il les connaissait mieux.

C'était en 1914, chacun pensait alors que le cinématographe était une invention prodigieuse, une source inépuisable de surprises et d'agréments.

On convenait déjà que, mis au service de la science, il était plus agréable qu'utile. Mis au service des arts, il m'apparut alors que cette lanterne magique pouvait faire merveille et j'ai eu, il y a vingt-cinq ans, la prétention de vous offrir aujourd'hui une courte série de documents exceptionnels.

Si, à cette époque, je n'avais pas eu cette prétention, certes je n'aurais jamais eu la patience de faire ce que j'ai fait.

Le cinéma vous avait montré jusqu'alors des comédies, des paysages, des animaux en liberté et des souverains qui descendent rapidement de voiture.

Cela ne manquait pas d'intérêt. Les petites comédies que l'on photographiait ainsi, en 1913, amusaient le public. On s'en moque aujourd'hui assez cruellement, et bien injustement d'ailleurs.

Certains comédiens célèbres d'autrefois sont ridiculisés à vos yeux. Par la précipitation de leurs gestes, précipitation qu'on augmente encore par la suppression d'une image sur deux. Plaisanterie doublement insolente : pour l'artiste d'abord, et pour celui qui fit cette admirable invention.

Le cinéma a fait depuis vingt ans tous les progrès prévus, et se moquer aujourd'hui de ses balbutiements, c'est rire d'un enfant qui fait ses premiers pas, alors qu'il conviendrait plutôt de s'en émouvoir, à mon sens.

Ce que je vous dis là n'est pas pour aller au-devant des critiques qu'on pourrait faire aux images qu'alors j'avais enregistrées, car je ne les crois pas critiquables.

À plusieurs reprises, j'avais vu, moi, des choses dont je vais vous parler et, chaque fois, je m'étais dit en pensant à vous, puisque je ne cesse jamais de penser à vous, je m'étais dit : « Ah ! si le public connaissait tout cela, comme il serait enchanté. »

Eh bien, j'espère ne pas m'être trompé.

Je parlais de ce principe qu'on double ses joies en les partageant, et je n'ai pas d'autre but ce soir que de vous faire partager quelques-unes des joies que j'ai eues jusqu'ici.

Ne vous êtes-vous jamais écrié en pensant au cinéma : « Ah, si on avait inventé cela plus tôt ! » Moi, je me le suis dit très souvent.

Je me suis dit : Quelle émotion nous aurions si, tout à coup, on nous montrait Michel-Ange sculptant son Moïse, Léonard de Vinci peignant la Joconde, Bossuet prêchant, Jean de La Fontaine écrivant une fable, Racine, Voltaire, Jean-Jacques...

Si nous pouvions voir ces visages, les regards de ces hommes, leurs gestes familiers, comme ce serait beau !

Et d'autre part, si nous pouvions projeter sur l'écran Molière lui-même, en personne, jouant *L'École des femmes* ou *Le Malade imaginaire*, nous pourrions réprimer alors certaines pantalonades et certains sacrilèges qui se sont commis jadis ou récemment, dans le but insensé de rajeunir des chefs-d'œuvre qui, pourtant n'est-ce pas, ne vieilliront jamais.

C'est très joli la mise en scène assurément, mais c'est un art bien secondaire, et lui donner une place prépondérante, c'est vouloir qu'on s'extasie devant le cadre d'un tableau ou de Van Dyck ou de Rembrandt.

L'article 227 ou 712 du Code pénal, qui prend sous sa protection les jardins publics, devrait également sauvegarder les chefs-d'œuvre.

Oui, je rêvais d'une encyclopédie nouvelle : c'est ce que je voulais faire. Nous n'avons sur le passé que des renseignements écrits, qui sont parfois contradictoires ou qui sont vagues trop souvent.

Le cinématographe allait désormais nous permettre de laisser des renseignements précis, inestimables, sur les traits importants et sur les gens illustres.

Depuis cette époque, on a pensé à cinématographier la naissance des enfants et les opérations faites, d'un bout à l'autre, par de grands chirurgiens. Ces documents sont d'une importance considérable. Mais on n'a pas encore demandé à Matisse ou à Vuillard, à l'admirable sculpteur Maillol, de faire une œuvre entièrement, d'un bout à l'autre, devant un appareil qui l'enregistrerait, de sa naissance à son achèvement.

Je sais bien que nous avons, nous Français, beaucoup de peine à admettre l'immortalité des hommes qui vivent en même temps que nous. Et vraiment c'est dommage !

La peur de se tromper fait d'ordinaire qu'on se trompe, et pour ne pas commettre une erreur on en commet souvent une autre, irréparable celle-là...

Nous sommes enclins toujours à discuter les nôtres, et si notre tempérament nous pousse à prédire volontiers de l'avenir à ceux qui nous plaisent, ils cessent assez brusquement de nous plaire le jour où nos prophéties se sont réalisées.

Ceux qui décernent les hommages consentent à diriger leurs petits

projecteurs vers certains hommes éminents, mais à la condition que ceux-ci veuillent bien cependant rester dans la pénombre... Car si la fortune, la chance, en un mot le succès les met trop en lumière, on commencerait alors à les discuter, et lorsque la question d'argent vient s'en mêler, la lutte alors devient sauvage.

On accepte l'idée qu'un homme sans valeur peut gagner de l'argent, mais qu'un homme de valeur parvienne à s'enrichir, on ne le lui pardonne pas !

Sitôt en somme que sa valeur devient palpable, elle devient douteuse aux yeux des médisants...

Je dis que nous avons, nous Français, cette fâcheuse tendance. Mais ailleurs, il en va de même et c'est bien Oscar Wilde qui a dit : « Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles ! »

En vérité, je crois qu'un grand homme doit vivre extrêmement vieux, afin que la plupart des gens de sa génération soient morts, s'il veut avoir tous les honneurs qui lui sont dus. Et cela tient à ce que les arts ne jouent pas un assez grand rôle dans la vie.

Or, quand on est français, c'est servir son pays que de goûter les arts ! Car nul pays n'est mieux partagé que le nôtre. Le malheur est qu'il est souvent aussi partagé en deux...

Et si nous étions mieux élevés, dans le vrai sens du terme, nous pousserions des cris de joie devant un beau tableau ; et dès l'enfance nous saurions discerner la différence essentielle qu'il y a entre la vraie musique... et l'autre.

Hélas ! Nous n'en sommes pas encore là.

Pendant une heure, un jour, j'ai parlé de Rodin à l'un de mes amis. Il m'a laissé parler et, au bout de cette heure, il m'a dit : « Oh moi, tu sais, les hommes de génie, je m'en fous ! »

Ça m'a bien fait rire aussi, mais je persiste à croire que mon ami est idiot. D'autant plus qu'il s'est mis ensuite à critiquer Rodin, ce qui est alors tout bonnement insupportable.

Ne pas admirer Rodin est un témoignage évident d'infériorité, et il est navrant d'avoir pour ami un être inférieur. Mais ce qui est odieux, c'est d'entendre critiquer un homme de génie par un homme inférieur ! D'autant plus odieux que c'est toujours le même reproche qu'on lui fait, formulé de la façon suivante : « Qu'est-ce que c'est que ces femmes sans tête, ces hommes sans bras, ces bras sans homme ? Qu'est-ce que c'est que ce sculpteur qui expose des statues qui ne sont pas terminées, qui ne sont pas complètes ? »

Oui, les gens ordinaires trouvent extraordinaire qu'on puisse exposer un corps sans tête, alors qu'ils trouvent absolument naturel qu'on expose une tête sans corps... c'est-à-dire un buste.

Un buste, en effet, ne les étonne pas et volontiers ils disent de lui : « Oh ! comme il est vivant ! » Alors qu'il est aussi impossible de vivre

sans corps que d'exister sans tête...

Il y a une phrase de Vauvenargues que j'aimerais voir écrite sur les murs de tous les endroits où l'on réfléchit, où l'on travaille... Voici cette phrase :

« C'est une grande preuve de médiocrité que d'admirer modérément. »

Or, en 1914, j'avais réuni ceux qui, dans toutes les branches de l'art, m'avaient semblé incarner le génie français. Et j'avais intitulé ce film : « Ceux de chez nous », indirecte et modeste réponse à l'odieux manifeste des intellectuels allemands.

Il y a vingt-cinq ans, j'ai montré ce film à peu de personnes. Mais depuis vingt-cinq ans, personne ne l'a vu, et ce n'est pas sans émotion que je le présente au public, car il voit revivre un instant sous ses yeux douze admirables Français qui furent mes amis, et dont un seul sur douze est encore vivant...

Et maintenant, fermez les yeux !...

Rodin

Durant les dernières années de sa vie, Rodin habita l'hôtel Biron – magnifique demeure – entre cour et jardin – vraiment digne de lui et qui, depuis sa mort, est le musée Rodin.

Pas très grand mais trapu – en redingote – avec un béret de velours ! La barbe blanche, personnage de la Renaissance avec un nez puissant – des mains incomparables – et l'œil un peu d'un satyre. Tel était Rodin.

Souvent il se promenait dans son atelier, comme un fauve... fauve.

Il l'était d'ailleurs !

C'était le lion de ce désert où se dressaient, comme autant de sphinx, ses œuvres gigantesques !

Et c'était le lion diffamé !

Nul homme de génie, en effet, n'a été plus bafoué, plus méprisé que lui, dans son pays.

De son vivant, il y avait des musées Auguste Rodin en Suède, en Amérique, au Brésil, au Japon... alors qu'en France on continuait à se demander si Rodin ne se moquait pas du monde.

Il en concevait une noble tristesse, un mépris souverain, une surprise amère et un certain dégoût que rien ne pouvait atténuer...

Quand j'ai voulu le cinématographier pour mon film *Ceux de chez nous*, je lui avais déclaré, l'avant-veille, chez moi :

— Je viendrai mercredi vous immortaliser.

Il en avait souri.

Mais ce mercredi-là, regardant l'appareil, il m'a dit :

— Oui, enfin... appelez ça comme vous voudrez... ce n'est jamais que de la photographie.

Quand la prise de vue commença, il ne s'en rendit pas compte.

De temps à autre il me disait :

— Vous me direz de m'arrêter quand vous serez prêt pour que je ne bouge plus !

Je l'avais prié de ne pas m'adresser la parole pendant qu'on le cinématographiait, mais il n'en tenait pas compte. Heureusement, d'ailleurs, car, à brûle-pourpoint, il m'a dit ce jour-là :

— Figurez-vous que mon maître fut Carrier-Belleuse... oui... il avait beaucoup de talent... il m'a donné des conseils, mais, plus tard, j'ai été obligé de les lui rendre !

Homme admirable – et dont Mirbeau m'a dit un jour :

— Regardez-le de tous vos yeux car j'ai l'impression qu'on dira du siècle où nous vivons : le siècle de Rodin.

Mais, à cause de l'incompréhension coléreuse de tant de gens de mauvais goût devant une œuvre magnifiquement originale, la statue de Balzac par Rodin n'a été acceptée par la Ville de Paris qu'après quarante années de lutte. Même on ne trouvait pas la somme nécessaire pour payer le fondeur puisqu'on m'a fait l'honneur de s'adresser à moi.

Je regrette seulement qu'on n'ait pas accordé au Balzac de Rodin l'endroit de Paris que je m'étais permis de solliciter pour lui, devant l'Institut.

Oui, puisque l'Académie des Beaux-Arts n'avait pas cru devoir accueillir Auguste Rodin, et puisque l'Académie française elle-même avait laissé Balzac à la porte, il eût été plaisant de le voir là, dehors, immortel véritable, et lui tournant le dos.

Henri-Robert

Je me plais souvent à établir un parallèle entre l'acteur et l'avocat. Je prétends que les grands comédiens défendent les pièces qu'ils jouent – et parfois les font acquitter quand elles sont coupables – et j'estime qu'un grand avocat en atténuant la culpabilité d'un criminel, et en ébranlant à ce propos la conviction des jurés... – alors qu'il est lui-même convaincu du contraire – j'estime, oui, que, à ce moment-là, le grand avocat est un grand comédien.

Eh ! bien, figurez-vous que tous les avocats ne partagent pas mon opinion à cet égard – et, même, il m'a semblé parfois que cette façon de voir leur paraissait impertinente... alors que les acteurs, eux, ne s'en offusquent pas le moins du monde.

Les maîtres du barreau ne comprennent probablement pas qu'en

les comparant à des comédiens, je leur adresse le plus beau compliment que je puisse leur faire !

Pour illustrer cette opinion si favorable – je vais vous conter comment j'ai pu cinématographier, faisant une plaidoirie, le plus grand, le plus illustre avocat d'assises de notre époque – j'ai nommé Maître Henri-Robert – qui voulait bien m'honorer de son amitié.

Quand je montrais ce film, en 1914, je racontais toute une histoire mensongère sur la façon dont j'avais dû m'y prendre pour le réaliser.

Je racontais que la chose s'était faite au palais de justice d'une ville de province.

Je racontais que je m'étais servi d'un appareil minuscule de prises de vues.

Je racontais que Maître Henri-Robert n'en était pas informé – en un mot je mentais sur toute la ligne.

Henri-Robert m'avait dit :

« Vous raconterez la vérité quand je ne serai plus là. »

Hélas ! il n'est plus là – et Mme Paul Reynaud, sa fille, qui était présente le jour où j'ai pris ce film, veut bien m'autoriser à dire aujourd'hui la vérité.

Cela s'est passé tout bonnement dans la cour de sa maison boulevard Pereire.

Nous avons fait pendre un rideau de la fenêtre du premier étage... Nous avons placé une table auprès de ce rideau – et, comme elle était un peu basse, nous avons mis les quatre pieds de cette table sur quatre bidons renversés.

Puis Maître Henri-Robert a bien voulu passer sa robe – ensuite il a placé devant lui, sur la table, quelques papiers, parmi lesquels se trouvait un cahier de moleskine... et enfin, il a plaidé.

Combien il est regrettable que je n'aie pas eu la possibilité d'enregistrer ses paroles. Mais... – je vous prie instamment de le croire – Maître Henri-Robert a plaidé ce jour-là l'innocence d'une femme, imaginée par lui, coupable d'un crime inventé de toutes pièces – et il l'a fait avec une force de persuasion, une éloquence, vraiment admirables !

Et il était, à cette minute-là, l'auteur et l'interprète d'un drame – et tout cela pourtant n'était qu'une comédie.

Lorsqu'il eut terminé – nous en avons souri tous les deux.

J'ai cependant voulu savoir ce qu'était ce cahier qu'il avait sous les yeux... et qu'il semblait consulter de temps à autre...

Il le prenait à témoin de l'innocence de sa cliente...

Il disait :

« La preuve est là, Messieurs... »

Eh ! bien, ce livre, ce cahier, pris au hasard par lui sur son bureau, n'était autre que le livre de sa cuisinière.

Or, j'ai vu faire à mon père des tours de force de cette espèce – et j'espère ne calomnier ni la mémoire de l'un, ni la mémoire de l'autre en les comparant l'un à l'autre.

Rostand

Faites-moi la grâce, maintenant, d'imaginer l'auteur dramatique le plus célèbre de notre époque : Edmond Rostand.

Visage ravissant. Beaux yeux, jolies moustaches – et ce front sans cheveux qui lui allait si bien. Il semblait être coiffé à la chauve.

Ceux qui l'ont approché en conservent un souvenir extrêmement ému... car je crois bien que nul homme illustre n'a été plus charmant que lui. Il était absolument impossible de ne pas aimer Edmond Rostand – et, ne pas l'admirer serait un curieux témoignage de mauvaise humeur ou de mauvaise volonté.

Lui aussi, je l'ai cinématographié et la prise de vue que je possède a été faite dans le petit jardin d'une maison que j'avais villa Dupont.

Nous sortions de table, ce jour-là – et Edmond Rostand, de la meilleure grâce du monde, voulut bien poser devant l'appareil. Je lui avais demandé d'écrire sous l'œil de la caméra son admirable sonnet à la cathédrale de Reims :

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle.

Mais avant de l'écrire, il voulut dessiner la cathédrale. Il était d'ailleurs convaincu que, de loin, on ne se rendrait pas compte qu'il dessinait et non pas qu'il écrivait.

Dans son Journal Jules Renard dit de Rostand ceci :

« Rostand, je l'aime et je suis content de le faire aimer aux autres.

« C'est mon Prince lointain, et c'est un petit frère dont la face douloureuse me fait mal.

« J'ai toujours peur d'apprendre sa mort et de le voir glisser dans mes bras. »

Anatole France

Et voici maintenant, celui que nous appelions « Monsieur France » quand nous parlions de lui et à qui nous disions « Monsieur France » quand nous lui parlions... Parce qu'il fallait lui dire non seulement « Monsieur France », comme on disait « Monsieur Renan », mais je pense qu'il fallait aussi lui dire « Monsieur France » comme on aurait pu dire « Monsieur Espagne » en s'adressant à Cervantès...

Si être intelligent c'est comprendre, il est bien évident que personne au monde n'a jamais été plus intelligent qu'Anatole France.

Sa conversation était un enchantement continu. Je dis bien « continu », car chaque phrase de lui était comme une fête... Et son ironie était de toutes les fêtes...

Il m'a été donné de lire à deux reprises, récemment, des opinions sur lui qui m'ont semblé tout bonnement absurdes.

Tel écrivain, qui avait eu le bonheur de le rencontrer, prétend avoir été déçu par Monsieur France. Et il l'écrit. Il raconte qu'Anatole France ne lui a rien dit de remarquable ce jour-là.

Eh bien, je trouve qu'il a tort de s'en vanter, car c'est pour lui que c'est dommage, et pas pour Monsieur France !...

Anatole France, lui, ne risque rien !

C'est évidemment mauvais signe. C'est même assez inquiétant d'avoir été l'interlocuteur indigne d'un aussi merveilleux esprit ! Mais combien de gens, hélas ! pour attirer l'attention sur eux, ont la détestable manie d'aller faire ainsi leurs petits besoins contre des statues !

Enfin, heureusement que ce qu'ils font alors leur retombe sur le nez je pense !...

Voici la Béchellerie que France habitait aux environs de Tours. Le voici, lui, dans son cabinet de travail, rangeant ses beaux livres.

Reconnaissez le long visage et ces grands yeux pleins de lumière... Cheveux blancs, barbe blanche... Et courtoisie dans tous ses gestes...

Or, ce jour-là, bien entendu, Monsieur France a dit des choses ravissantes, puisqu'il a parlé. À une jeune femme qui entrait chez lui et qui lui déclarait : « Oh, Monsieur France, comme vous avez bonne mine ! » il a répondu : « Mais oui, mais si j'avais vingt ans, vous ne me le diriez pas. » Puis, se tournant vers moi, il ajouta : « Comme c'est triste d'être vieux ! C'est triste parce que, voyez-vous, on peut faire en somme les mêmes choses que quand on est jeune, seulement voilà, on les fait moins bien... »

Un peu plus tard, il m'a dit : « À mesure que l'heure du déjeuner approche, mon inquiétude grandit et j'ai peur que le repas ne soit pas ce que je souhaiterais qu'il fût. Plus les gens que je reçois me sont chers, plus ma cuisinière s'applique... Oui, mais voilà, plus elle s'applique, moins elle réussit les choses qu'elle prépare... Si bien qu'en somme, dans votre malheur, vous aurez une double satisfaction, en pensant que d'abord, plus le déjeuner sera manqué, plus elle en comprenait l'importance, et en songeant ensuite que demain, puisque vous ne serez plus là, nous aurons nous, un repas qui sera excellent. »

Maintenant, le voici derrière son bureau... Il est de face et l'on dirait que son visage est éclairé par son front seul... Il serait immobile et l'on pourrait jurer que c'est une photographie de lui si on ne voyait pas sa main droite. Il écrit... Sa main gauche est placée à plat sur le plateau. Mais si on pouvait isoler cette main, on croirait que c'est un

moulage, le moulage étonnant de la main d'un prélat...

J'avais en effet demandé à Monsieur France de bien vouloir écrire quelque chose pendant qu'on le cinématographiait. Et comme il n'était pas homme à prendre pour rien la plume, il écrivit ceci :

« Mon cher Sacha, je vous devrai le funeste présent de l'immortalité. De tout le papier que j'ai barbouillé dans ma vie, ce feuillet seul traversera les âges. Qu'il porte à la postérité la plus reculée le témoignage de l'estime et de l'amitié que j'ai pour vous.

Anatole France. »

Degas

Au début de ma causerie, mesdames et messieurs, je vous ai dit que j'avais choisi, pour faire ce film, des hommes que j'aime et que j'admire. Et jusqu'ici, je peux me flatter d'avoir tenu parole.

Mais le moment est venu pour moi de vous avouer qu'il y a, parmi eux, un très grand homme qu'il m'était impossible, et vous allez voir à quel point, de considérer comme un ami.

C'était un homme d'un talent considérable, illuminé... C'était un des plus grands peintres de notre époque, c'était M. Degas.

Ayant été obligé de le cinématographier dans la rue, contre son gré, son apparition sur l'écran est des plus fugitives... Mais je veux vous parler de lui pendant quelques minutes avant de vous raconter son image.

Né à Paris, le 14 juillet 1834, M. Degas est doublement illustre parmi les artistes du monde entier. D'abord à cause de son génie, ensuite à cause de son esprit qui était redoutable.

Les mots qu'il a faits sur les peintres qu'il n'aimait pas – et il n'en aimait guère à l'exception de Ingres ! – sont si profonds et si cruels que, dans le monde des arts, on estime à juste titre qu'ils étaient mortels. En voici quelques-uns.

Il a dit de Gustave Moreau : « C'est un homme qui attache les dieux avec des chaînes de montre. »

Il a dit, en parlant des tableaux de Carrière, un mot bien sévère mais bien frappant. Il a dit : « On dirait des cervelles au beurre noir. »

Il a dit, en parlant des admirables natures mortes de Cézanne qui, si l'on veut, ne sont pas toujours droites, il a dit : « Ce sont des natures ivres mortes ! »

Un jour un collectionneur l'aborde et lui dit : « Monsieur Degas, je vous annonce que la toile que je vous avais achetée 300 francs, je l'ai vendue hier 20 000... »

« Eh bien, lui répondit M. Degas, nous ne nous parlerons plus désormais qu'à travers un guichet ! »

Un jour, un jeune peintre lui disait qu'il avait beaucoup de mal à arriver. Et M. Degas lui a répondu : « Mais, de mon temps, on n'arrivait pas ! »

Un jour, à l'Hôtel des ventes, l'un de ses chefs-d'œuvre, le tableau des Danseuses à la barre qu'il avait vendu lui, jadis, 500 francs, a fait en vente publique, bien avant l'autre guerre, a fait 500 000 francs.

Quelqu'un lui a demandé quelle était son impression et il a répondu : « Oh, je suis un pur-sang, je sais me contenter de ma ration d'avoine... »

Un jour, il a dit à Forain : « Forain, qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Vous avez fait installer le téléphone chez vous ? »

— Oui.

— Oh, un homme comme vous, quelle honte !

— Mais pourquoi ?

— Comment ! On vous sonne et vous y allez ? »

On exposait un jour l'œuvre de Ingres, et Raffaelli, peintre connu et de talent, avait fait la préface d'un catalogue.

Or, dans cette préface, il n'avait pas parlé de Ingres avec assez d'enthousiasme. Et même il l'avait critiqué, ce que Degas considérait comme un crime.

Il rencontre Raffaelli quelques jours plus tard et, mettant à brûle-pourpoint la conversation sur le côté éphémère de la gloire, il lui dit : « Ah, mon ami ! Que restera-t-il de nous ? Mon Dieu, pas grand-chose !... Corot, Courbet, Manet, Delacroix et moi-même, ah ! on nous aura vite oubliés... Vous Raffaelli, vous resterez ! Oh, oui, votre nom durera !

— Mais jamais de la vie !

— Oh mais si, si, si, si... Sûrement, oh si ! On dira toujours :

« Raffaelli, vous savez bien ?... l'homme qui n'a pas compris Ingres... »

Un autre mot de lui encore.

Au Salon de 1893, un sculpteur médiocre exposait des statues énormes, inutilement énormes... Des hommes nus avec des biceps et des torsos considérables... Des statues beaucoup plus grandes que nature, de véritables monstres enfin.

Une jeune femme les regardait avec une candide admiration, et disait ne sachant pas que Degas était à côté d'elle : « Ah !... Oh !... C'est formidable ! Ah !... Et que ça doit être lourd !... Et comment fait-on pour les emporter ? Comment, comment fait-on ? »

Et Degas dit : « On les dégonfle. »

Devant le tableau de Meissonier, tableau fameux qui représente une charge de cuirassiers, Degas conclut, après l'avoir un instant regardé : « Oui, oui, oui, c'est ça... Tout est en acier, excepté les cuirasses. »

Et voici maintenant le compte rendu exact de la visite que je lui ai faite. Le jour où j'ai cinématographié Renoir, je lui annonçai mon intention d'avoir également Degas. Renoir m'a demandé si je le connaissais. Je lui ai répondu que je n'avais pas ce bonheur. Alors Renoir m'a dit : « Oh, je vous déconseille d'y aller parce qu'il ne vous recevra pas. »

— Pourquoi ?

— Parce que, depuis six ans, il n'a voulu recevoir personne. Si vous voulez y aller quand même, allez-y ! Mais vous verrez...

Eh bien, j'ai vu. Renoir avait raison.

Je suis allé boulevard de Clichy, et j'ai monté les cinq étages qui séparaient M. Degas du reste du monde. Si d'ailleurs vous passez boulevard de Clichy, admirez s'il vous plaît, au numéro 6, la trop modeste maison qu'habitait ce grand homme...

J'ai sonné... Une vieille bonne est venue m'ouvrir. Elle portait des lunettes noires... Elle avait l'air fort peu engageant... Et, à moi qui n'étais jamais venu chez M. Degas, me demanda : « Qu'est-ce que vous voulez encore ? »

Je lui dis : « Je voudrais voir Monsieur Degas. »

— Il vous attend ?

— Non pas.

— Alors, pas la peine, vous ne le verrez pas !

— Passez-lui ma carte...

— Pas la peine, Monsieur, il ne veut voir personne.

J'allais donc m'en aller, lorsqu'une porte s'ouvrit et je vis paraître M. Degas qui, son chapeau sur la tête, son pardessus sur le bras, allait sortir...

Quatre-vingts ans passés... Barbe blanche... Lèvres terribles...

Il demanda : « Qu'est-ce que c'est ? »

La bonne lui dit : « C'est un monsieur qui voudrait... qui voudrait vous voir. »

Alors je m'approchai, je lui tendis ma carte, car je savais qu'il était « dur » aussi d'oreille, et je ne tenais pas à répéter mon nom.

Il regarda ma carte, et mon nom sur lequel je comptais beaucoup ne lui fit aucune impression. Il ne l'avait certainement jamais ni vu ni entendu. Il me dit : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Je lui fis observer que les cinq étages que je venais de monter m'avaient fort essoufflé. Alors, me désignant dans l'antichambre une petite chaise : « Si vous êtes essoufflé, asseyez-vous un instant. »

Je n'insisterai pas sur les difficultés qu'il y a à demander quelque chose à un homme qui vous reçoit de cette façon... Néanmoins, je lui exposai le but de ma visite. Je lui dis qu'il y aurait un grand intérêt à ce qu'il figurât parmi tous les grands hommes de notre époque.

Dès qu'il comprit ce que je voulais, il me coupa la parole :

« Non ! »

— Oh ! Vous ne voulez pas ? Juste pendant cinq minutes...

— Non, monsieur, non !

— Mais pourtant... Monsieur Degas...

— N'insistez pas ! N'insistez pas ! Moi, je veux qu'on me laisse dans mon coin... Je ne demande rien à personne !

— Vous serez avec Rodin, Claude Monet, Renoir...

— Ça m'est égal !

Sa nièce, qui allait sortir avec lui, me fit signe qu'il n'y avait rien à faire. Elle précisa : « Non, non, non, n'insistez pas ! Non, il ne veut rien. Ç'a été la même chose pour la Légion d'honneur... »

Alors, pour voir la tête qu'il ferait, j'ai insisté : « Mon cher maître... » À ce mot de « maître », il se dressa devant moi et me dit sur un ton que je n'oublierai jamais : « Maître, pourquoi maître ? »

Parlez-moi comme à un homme comme tout le monde, s'il vous plaît ! »

Avant de partir, je le regardai fixement et attentivement. J'avais bien la sensation que je ne le verrais plus jamais, jamais... D'ailleurs je ne l'ai pas revu.

Et je ne saurai trop vous dire à quel point le visage de cet homme était impressionnant de beauté, de noblesse, de rage contenue et de mélancolie...

Il était presque aveugle. Il tenait ses sourcils très haut, et la fixité de son regard était inoubliable.

Je pris congé de M. Degas en lui disant combien j'avais été heureux de le voir et de lui témoigner ma grande admiration pour lui. Il me fit alors une sorte de grimace qui devait être son plus gracieux sourire.

Je m'inclinai devant lui. Il souleva son chapeau... Et je sortis...

Je n'ai jamais de ma vie été aussi mal accueilli, mais jamais non plus je n'ai eu autant la certitude qu'il était douloureux pour un pays comme le nôtre que de tels hommes aient une telle vieillesse.

Et je pense à M. Branly en ce moment. Comment ne pas penser à lui quand on emploie le cohéreur qu'il inventa ? Je veux parler de la radio.

Je pense à M. Branly qui découvrit le cohéreur en 1890 et qui, quarante années plus tard, donc récemment, écrivait ceci : « Je me trouve dans l'impossibilité de travailler sérieusement, car on me refuse tout moyen de recherche expérimentale. »

Oui, je pense à M. Branly dont on fête aujourd'hui les quatre-vingt-quinze ans et à qui l'on vient, enfin ! de donner le nécessaire ; c'est-à-dire un laboratoire qu'il attendait depuis cinquante-cinq ans et 2 500 francs par mois !

Réjouissons-nous ! M. Branly a désormais le nécessaire... Mieux vaut tard que jamais ! Mais songeons que peut-être, à quatre-vingt-

quinze ans, le nécessaire, hélas, doit être superflu !

Revenons à M. Degas.

J'ai descendu aussi vite que j'ai pu les cinq étages que je venais de monter. Et j'ai retrouvé, en bas, dans la rue, les deux opérateurs que j'avais amenés. Je leur ai dit alors : « Écoutez, dans un instant, un homme de quatre-vingts ans va sortir de cette maison. Il faut le prendre sans qu'il s'en aperçoive... » Car, surtout, je ne voulais pas désobliger M. Degas, ni l'agacer.

Par malheur, une quarantaine de badauds entouraient l'appareil. J'ai pensé que M. Degas, en les voyant, ne sortirait pas de chez lui. Alors je les ai envoyés se poster au coin de la première rue à droite,

M. Degas, en sortant, prit à gauche... Et pendant une demi-heure, ce fut une course inouïe sur le boulevard de Clichy...

Enfin, un peu au-dessus du Moulin-Rouge, les opérateurs habilement dissimulés derrière un kiosque purent le prendre pendant une vingtaine de mètres...

Et le voici... Voyez cet homme illustre, l'une de nos gloires les plus pures, qui marche à petits pas, sans regarder personne... et qui peut traverser Paris sans être reconnu...

Sarah Bernhardt

Et voici maintenant celle dont mon père disait que nous l'appelions « Ma Dame », mais Ma Dame en deux mots, car elle était véritablement notre Dame du Théâtre...

Voici Sarah Bernhardt, personnage fabuleux, légendaire, incomparable actrice, absolument géniale...

Elle avait soixante-douze ans ce jour-là. Elle vivait depuis cinquante ans avec un seul poumon, depuis trente ans avec un seul rein et depuis quinze jours hélas ! avec une seule jambe.

Mais c'était le courage personnifié, et d'un homme de cinquante ans qui mourait, elle disait : « Faut-il qu'il soit bête ! »

Ce jour-là, elle venait de mettre, pour la première et pour la dernière fois d'ailleurs, cette jambe articulée qu'elle s'était fait faire et qu'elle n'a pas voulu conserver... C'était une disgrâce pour elle. Elle a dit : « J'aime mieux rien ! »

Et ce jour-là d'ailleurs, elle préparait une « dernière tournée » en Amérique. Grâce à Dieu, cette dernière tournée, elle a pu la faire cinq fois.

Et désormais on la portait de ville en ville... D'ailleurs, elle a toujours été portée en triomphe...

On la voit sur l'écran, assise auprès de moi sur un banc de jardin. Elle est prodigieuse de vie et de gaieté. D'ailleurs, elle m'a dit ce jour-

là : « Tu devrais me faire un rôle comique... Je te jure que je saurais très bien faire rire, et il est reconnu que je suis tragique quand je veux. »

La voilà maintenant qui fait signe à Lysiane, la fille de son fils, qui vient à elle et lui remet des vers qu'elle voulait me lire. On voit peu Lysiane et c'est vraiment dommage. Elle est ravissante.

Oui, voici celle qui a fait dix fois le tour du monde...

Elle est allée jusque chez les Peaux-Rouges. Elle a joué devant eux en plein air. Et chaque fois qu'ils la trouvaient particulièrement admirable, ils tiraient des coups de feu en l'air, en signe d'allégresse. D'ailleurs, elle m'a dit que c'était odieux... Et je le pense volontiers.

Mais elle a vu tant de gens à ses pieds et elle a vécu tant d'aventures fabuleuses ! Elle a reçu tant d'hommages que rien à cet égard n'aurait pu la surprendre.

Et, un jour qu'elle partait en vacances pour Belle-Île, rencontrant sur le quai de la gare le préfet de police qui lui-même allait de son côté à la campagne, elle lui a dit : « Oh, merci de vous être dérangé ! »

Saint-Saëns

Parmi tous les grands hommes, il me fallait un compositeur illustre, et j'ai choisi le plus illustre, j'ai demandé à Camille Saint-Saëns de bien vouloir être des leurs.

Il accepta volontiers. Mais cela se passait à une époque où le ciné sonore n'était pas inventé. Avec un musicien, comment pouvais-je m'en tirer ? Eh bien, en plaçant sur la scène, derrière l'écran, une remarquable pianiste que Saint-Saëns lui-même avait désignée. Et au moment où, sur l'image, le vieux maître posait les mains sur le clavier, la pianiste, qui le voyait en transparence, attaquait la valse qu'il joue.

La chose aujourd'hui ne pourrait avoir qu'un intérêt bien entendu rétrospectif. Vous avez trop pris l'habitude du cinéma sonore pour vous en étonner.

Mais veuillez convenir qu'en 1914, lorsque le public entendit le son du piano, le synchronisme étant parfait, la surprise fut assez grande.

À cette époque, il s'est passé une chose bien drôle. À la cinquième représentation de ce film, la pianiste est venue dans ma loge, après le spectacle, et elle m'a dit : « Monsieur, je ne peux plus le suivre. Il joue de plus en plus vite, et je n'ose pas dire ça au maître Saint-Saëns !... »

— Mais qu'est-ce que vous me racontez ?

— Il joue tellement vite que, quelquefois, il passe des notes. »

J'ai cru que cette pauvre jeune femme était devenue complètement folle. Elle n'était pas folle du tout, et elle me disait la vérité.

Et voici ce qui se passait. La pellicule quelquefois se déchirait, et pour pouvoir la raccorder, le projectionniste, mon Dieu, coupait tout simplement une ou deux images, c'est-à-dire une note ou deux. Et notre malheureuse pianiste cherchait à rattraper en vain le mouvement accéléré d'une valse inouïe.

Mais j'ai voulu pousser plus loin l'expérience musicale et sonore, partant toujours de ce principe que si nous possédions l'image de Mozart conduisant l'ouverture de Don Juan, ou de Beethoven dirigeant la Neuvième symphonie, nous aurions un document d'un intérêt prodigieux : la volonté exprimée, formelle d'un maître concernant l'exécution de son œuvre. Document avec lequel il nous serait possible de diriger un orchestre deux cents ans plus tard.

Partant de ce principe, j'ai demandé à Camille Saint-Saëns de bien vouloir diriger quelques passages d'un opéra de lui. L'expérience, je l'ai faite, et l'expérience a réussi. J'ai pu conduire tout un orchestre avec ce film qui nous montre Saint-Saëns conduisant. L'orchestre était placé également derrière l'écran. J'aurais pu courir aujourd'hui après le même effet, mais aujourd'hui, encore une fois, l'effet n'eût pas été le même.

Donc, imaginez Saint-Saëns, de face et conduisant. La gesticulation d'un chef d'orchestre est une chose surprenante quand elle ne s'accompagne pas du bruit nombreux que fait l'orchestre.

Or, si vous voulez bien imaginer la scène, je me permettrai alors de vous faire observer que vous ne voyez jamais un chef d'orchestre de face. Et c'est vraiment dommage ! parce que nous sommes en ce moment privés d'une des plus belles choses qui soient au monde : Toscanini, cet homme de génie, dont le visage est agréable et régulier, devient d'une beauté que vous ne soupçonnez pas quand il conduit l'orchestre à la victoire !

Un jour de répétition, j'ai pu me mettre parmi les musiciens, et cette vision ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je n'avais à ma disposition qu'un seul instrument, c'était mon cœur, mais il vibrait à l'unisson et Toscanini en dirigeait les battements.

Mais il me faut vous dire comment j'ai fait ce film. J'avais donc demandé à Saint-Saëns de conduire une œuvre de lui, à son choix. Il m'avait répondu : « Oui, je veux bien... Le ballet d'Henri VIII.

— Vous faut-il un orchestre ?

— Bien entendu !

— On ne le verra pas. On ne verra que vous jusqu'à la ceinture.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse qu'on ne voie que moi ! Il faut que je l'entende.

— Alors combien vous faut-il de musiciens ?

— Il m'en faut quatre-vingts... Hein, voyez, c'est écrit pour quatre-vingts musiciens...»

Je faisais moi-même les frais de ce film et j'étais effrayé de la dépense qu'il m'imposait. D'autant plus que, d'ailleurs, je ne voyais pas comment, en pleine guerre, je pourrais réunir quatre-vingts musiciens.

Alors, timidement, je lui ai dit : « Mais, est-ce que vous ne croyez pas que si je vous en trouve quarante très bons ?... »

Il avait un fichu caractère. Il était affectueux, admirable, charmant... Mais enfin il avait un fichu caractère... Il était très... gneu... gneu... gneu... et l'idée de n'avoir que quarante musiciens l'avait mis en colère...

« Qu'est-ce que ça veut dire “très bons” ? Qu'est-ce que ça veut dire “quarante très bons” ? »

Puis, comme il était également très intelligent, il s'est calmé. Il a compris. Il a dit : « Oui, mais alors... Je veux bien, mais il faut qu'ils soient très bons... »

— Ah ça, bien entendu ! »

Encouragé par cette première concession, je continuai : « Et si je vous en trouvais vingt admirables ? »

Sans hésiter alors, mais avec la même mauvaise humeur, il m'a répondu : « Oui, alors je veux bien... Mais alors admirables... Ou alors... »

Je lui dis : « Ou alors dix, du moins extraordinaires ? »

— Ah, dix extraordinaires ? Voilà ! On est gentil, puis bon... et alors... Entendu, mais alors il faut qu'ils soient extraordinaires... »

Ou alors, je lui dis : « Qu'est-ce que vous penseriez du Quatuor Capet ? »

Il me dit : « Ça, je veux bien, ah oui ! Ce sont quatre instrumentistes de premier ordre, je veux bien... »

Courageusement : « J'ai une idée bien meilleure, Cortot au piano tout seul... »

« Ah, il me dit ; je pense bien ! Avec joie ! Cortot, mais oui ! Tout de suite ! C'est cela ! »

Ceci s'est passé chez mon ami James Hyde, ayant déjeuné tous les trois, Saint-Saëns, Cortot et moi, chez lui qui avait un très grand salon et un très grand piano.

J'ai pu prendre ce film qui constitue l'un de mes souvenirs les plus vivaces et que je me permets de trouver surprenant.

Imaginez la chose : l'admirable Cortot, tout seul au piano, aux ordres du vieux maître... L'appareil... Et Camille Saint-Saëns, âgé de quatre-vingt-quatre ans, prodigieusement lucide, constamment de mauvaise humeur et dirigeant, au son d'un piano, tout un orchestre supposé et dont il était seul à percevoir les harmonies...

Je vais vous parler maintenant d'un film assez impressionnant je crois, celui de Renoir, l'autre grand peintre de l'impressionnisme.

Il m'a semblé que, parmi tous ces grands hommes, Renoir était le plus simple de tous, et Dieu sait pourtant si tous ces grands hommes étaient simples, mais orgueilleux, oui, cuirassés d'orgueil, pour se défendre un peu contre la muflerie, la familiarité des ignorants et des médiocres.

Juste orgueil que les sots aiment à faire passer pour de la vanité ! Mais l'opinion des sots doit être négligée, n'est-ce pas ?

L'admiration dont Renoir était entouré n'avait nullement modifié son caractère. Et ceux qui l'avaient connu jadis m'ont dit qu'il était le même exactement dans sa jeunesse, alors qu'il lui arrivait de vivre avec Sisley, Claude Monet et Pissarro pendant toute une année sur un sac de pommes de terre...

Renoir a soixante-dix-sept ans quand j'en enregistre l'image, et il est très malade. Les rhumatismes ont déformé ses pauvres mains, et bien qu'il souffre perpétuellement, il travaille sans cesse.

Rien n'était plus émouvant que de voir cet homme, ce grand homme plié en deux par la douleur... Il était obligé, pour peindre, de glisser ses pinceaux sous les bandelettes de toile dont on entourait ses malheureuses mains, nouées comme des sarments... Et il continuait de peindre malgré tout...

Et sa vision des choses était telle qu'elle était quand il avait vingt ans. Il n'avait aucune mélancolie, et sans tristesse il voyait chaque année reflourir les anémones qui n'avaient pas de secret pour lui.

Il disait le plus simplement du monde des choses magnifiques...

S'étant aperçu que des toiles de lui, faites trente ans auparavant, avaient un peu perdu de leur éclat, il employait depuis quelques années les tons les plus violents, les plus vifs de sa palette. Et si on lui en demandait la raison, il répondait : « Je travaille à présent pour l'avenir, et les toiles que je fais aujourd'hui seront bien dans vingt ans. »

Et voici, au sujet de Renoir, un souvenir... qui nous reporte à l'époque où il était en train de faire ce magnifique tableau qui s'appelle Le Moulin de la Galette, et qui est au Louvre.

Les gens qui passaient et le regardaient peindre pensaient de lui qu'il était certainement fou, car jamais ils n'avaient vu de peinture semblable à celle-là. Sans doute parce qu'ils n'avaient jamais regardé de Rubens...

Un jour, une jeune dame le vit qui pleurait devant sa grande toile inachevée... Elle lui demanda pourquoi il pleurait et Renoir lui répondit : « Je pleure parce que mon tableau n'est pas terminé et que personne ne veut plus poser maintenant pour moi. »

Cette dame, bien qu'elle n'aimât pas la peinture de Renoir, était

bonne, et elle lui dit : « Mais, monsieur, moi je suis à votre disposition. »

Elle posa donc le premier plan de ce chef-d'œuvre. C'est elle qu'on voit au centre de la toile avec la ravissante petite capeline.

Lorsque Renoir eut terminé enfin son tableau, ne sachant comment prouver à cette dame sa gratitude, il lui dit : « Pour vous remercier, madame, je ne peux faire qu'une chose pour vous, c'est votre portrait, voulez-vous que je le fasse et que je vous l'offre ? »

La dame, qui se croyait décidément d'une bonté inépuisable, accepta pour ne pas lui faire de peine !... Et Renoir lui fit son portrait.

Elle le mit dans son grenier. Elle ne le trouvait pas joli. Et elle n'y pensa plus...

Quel ne fut pas son étonnement, il y a une douzaine d'années, lorsque, se trouvant dans la misère et obligée de vendre tout ce qu'elle possédait, son portrait peint par Renoir la sauva et lui assura l'avenir puisqu'elle le vendit 260 000 francs !

L'enfant qui se trouve auprès de lui dans mon film est son plus jeune fils, et c'est aujourd'hui Jean Renoir, le cinéaste connu. Et c'est ce gosse attentif qui pressait sur la palette de son illustre père les tubes de couleur dont il avait besoin, car il n'avait plus la force de le faire lui-même...

J'ai déjeuné chez Renoir le jour où il a été promu commandeur de la Légion d'honneur, il était tellement simple qu'il avait accepté même les décorations...

Alors, je lui demandai : « Est-ce que vous vous êtes offert votre cravate ?

— Comment ?

— Vous vous êtes payé votre cravate ?

— Ma cravate, pour quoi faire ? J'ai pas de col !...»

Chaque matin, lorsque sa cuisinière revenait du marché, elle vidait son panier sur la table de la salle à manger. Généralement, c'était là qu'il travaillait. Et alors il choisissait parmi les légumes ou parmi les fruits le sujet d'une nature morte qu'il faisait immédiatement, car pour lui, bien entendu, chaque chose était un sujet de toile.

Imaginez ce qui pouvait se passer, lorsque Renoir choisissait pour modèle le poisson que la cuisinière avait rapporté pour le déjeuner... Elle venait de temps à autre le réclamer à Renoir qui disait : « Non, pas encore...»

— Mais monsieur, le poisson...

— Non, pas encore !

Parce qu'il voulait toujours l'avoir fini avant de le manger... Et chaque jour, à son réveil, pour se faire la main, disait-il, Renoir faisait un chef-d'œuvre.

Je pense que, plus tard, en montrant mon film à ses élèves, un

professeur de peinture pourra leur prouver aisément qu'on ne peint pas avec ses mains, mais bien plutôt avec ses yeux.

Antoine

Parmi tous ces hommes illustres, voici le seul qui, grâce au ciel, est encore des nôtres... et toujours sur la brèche... Antoine ! Le plus grand homme de théâtre que nous ayons connu.

Il a bouleversé l'art de la mise en scène. Il n'a pas rompu avec les traditions, mais il a balayé toutes les conventions absurdes qui fleurissaient vers 1890. Et il a tracé une voie nouvelle à travers les ruelles et les faubourgs pour rejoindre précisément la grande tradition du XVII^e siècle.

Comédien singulier, il a donné l'exemple d'un jeu puissant, sobre et constamment détaillé.

Il a créé le rôle de M. Lepic dans Poil de carotte... Mais soyons-lui reconnaissants, surtout, d'avoir reçu Poil de carotte, et soyons-lui reconnaissants d'avoir banni l'emphase et la sensiblerie... Et s'il y a des critiques à lui adresser, ce n'est certes pas moi qui les formulerais car nous, gens de théâtre, nous sommes et resterons toujours ses obligés.

Sa vie laborieuse peut se résumer de la façon la plus simple. Lorsqu'Antoine fonda le Théâtre-Libre, il avait trente ans. Après neuf ans d'un travail acharné, il avait conquis Paris... Et il avait 100 000 francs de dettes !...

Il fonda le théâtre Antoine pour pouvoir les payer. Il resta neuf ans au théâtre Antoine. Il y connut la gloire, le succès et la fortune. Mais toutes les années ne furent pas belles et, au bout de neuf ans, il avait 100 000 francs de dettes...

Alors, il prit l'Odéon pour pouvoir les payer. Et il les paya... Il fit à l'Odéon des choses magnifiques. Il y fit même des recettes ! Mais malheureusement, il n'en fit pas assez... Et après neuf ans d'un travail insensé, ayant épuisé son crédit, il n'eut qu'un geste à faire... et Paris qui l'aime et l'admire, sous le prétexte d'une représentation de gala, lui apportait les 100 000 francs qu'il avait empruntés vingt-sept années auparavant pour fonder le Théâtre-Libre...

Or, j'ai voulu cinématographier Antoine indiquant à deux comédiens les mouvements d'une des scènes principales de *L'Avare*. Et Antoine avait demandé à M. Faber de la Comédie-Française et à Desfontaines de bien vouloir lui rendre ce service.

Donc, ils prêtaient leur concours à cette fausse répétition, car je voulais montrer au public une fausse répétition avec tout de même Antoine... Mais ce que l'on voit à l'écran est une vraie répétition, car,

au bout de cinq minutes, Antoine avait complètement oublié qu'on était en train de le cinématographier... Et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il avait complètement oublié aussi que ces deux malheureux acteurs étaient venus par gentillesse... Et comme ils ne faisaient pas exactement ce qu'il voulait, il leur a fait de très sévères observations. Il avait pris, malgré lui, son rôle au sérieux...

On a souvent dit qu'Antoine était sévère avec les comédiens. C'est vrai du reste. Et même on l'accusa parfois d'être injuste, et cela, c'est faux ! Mais il est évident que, dans le feu du travail, il lui est arrivé de dire à des acteurs des choses surprenantes...

Quand il faisait répéter, il se tenait toujours au centre de la salle et un jour, il a dit à un comédien qui n'était pas très bon : « Oh, monsieur, monsieur, venez voir de la salle comment vous jouez... venez, venez ! »

Un autre jour, il a dit à un acteur qui devait allumer une cigarette en scène, et qui avait déjà raté deux allumettes :

« Monsieur, vous auriez dû essayer votre allumette avant ! »

Mirbeau

Je vais avoir la joie de vous parler maintenant de celui que, parmi tous mes amis les plus chers, j'ai le plus particulièrement aimé.

Unique, inoubliable, irremplaçable aussi, tel est pour moi, vingt ans après sa mort, Octave Mirbeau !

Il n'était pas seulement un grand écrivain. Il était un homme admirable, violent, courageux, éloquent, déterminé, capable de risquer sa vie pour une idée et de donner son sang pour défendre une cause. Il l'a prouvé.

Et il était un homme redoutable et redouté, pour la seule raison qu'il semblait infaillible dans ses jugements.

Rodin, Cézanne, Van Gogh, Monet, Maeterlinck et combien d'autres n'auraient peut-être pas connu, de leur vivant, la gloire, sans Octave Mirbeau.

Mirbeau prenait le manuscrit d'un inconnu et le portait à un éditeur, ou à un directeur de théâtre... Je jure que c'est rarissime... Et il le lui imposait. Et préfacé par lui, le livre se vendait...

Mais, comme il n'était pas à vendre, lui, Mirbeau, et comme il conservait son indépendance absolue, il était détesté par la plupart de ses contemporains à cause du bien qu'il aurait pu leur faire, et, plus encore, à cause du bien qu'il faisait à certains. Parce qu'il aura vraiment passé sa vie entière à réparer les injustices – et voilà bien, hélas ! de quoi se faire détester...

Et je revois son visage tourmenté par le malheur des autres...

La prise de vue dont je vous parle a été faite quelques mois avant sa mort... Mirbeau déjà n'était plus le même homme. À cette époque, il prévoyait sa fin prochaine, et il en parlait volontiers...

À Claude Monet et moi, qui l'aimions tendrement, il parlait de sa mort comme il parlait de toutes choses, avec une évidente curiosité et le plus vif intérêt. Et même, il nous a dit un jour ceci : « C'est Robin qui me soigne, alors je suis tranquille, je ne mourrai qu'à la dernière minute... »

Il disait vrai d'ailleurs, et je reste convaincu que ce grand médecin, le professeur Robin, prolongea artificiellement sa vie pendant douze heures au moins...

Mirbeau est mort entre mes bras... Il me regardait fixement depuis une heure, quand il fit un petit mouvement de la tête. Je m'approchai de lui. Il m'embrassa longuement et me dit à l'oreille : « Ne collaborez jamais ! »

Depuis dix ans, cet homme ne cessait de me prodiguer ses précieux conseils, et à la dernière minute, il avait voulu me rendre un dernier service...

L'enterrement d'Octave Mirbeau...

Il était mort le jour anniversaire de sa naissance... Événement fortuit... Simple coïncidence, mais qui donne une impression d'achèvement et qui suggère l'idée d'un accord tacite avec le destin.

Deux jours plus tard, nous étions peut-être soixante qui allions suivre le convoi de Mirbeau : gens de lettres, gens de théâtre, hommes politiques, peintres, sculpteurs...

Je garde le souvenir d'un départ silencieux de la maison mortuaire. Silence impressionnant parce que singulier... On me dira « de circonstance »... Oui, je sais bien... Mais c'était un silence autrement plus profond, plus significatif que le silence accoutumé de ces cérémonies... C'était un silence imposé précisément par le silence de celui qui s'en allait...

Tous, ils venaient de se rendre compte que Mirbeau n'allait plus jamais les contredire... Et ils en avaient la parole coupée... Ils n'en croyaient pas leurs oreilles ! Ils allaient enfin pouvoir exprimer leurs libres opinions en art, en politique et sur la vie, sans courir le risque d'être rabroués vertement, et menacés d'un duel à mort, pour avoir contesté le génie de Rodin, de Maeterlinck ou de Cézanne !

Le grand contradicteur ne les écoutait plus, et ils n'en revenaient pas encore !

Ils allaient s'en remettre... À peine le cortège s'était-il mis en marche que les conversations à mi-voix s'établirent. Questions chuchotées tout d'abord... Réponses brèves... Et des soupirs... De grands soupirs... Avec un certain soupir de soulagement...

Et je percevais leurs paroles...

— Quel âge avait-il exactement ?
— Soixante-dix ans !
— Hum ! Hum ! Hum !
— Quel est son plus beau livre, à votre avis ? Pour moi, c'est Le Calvaire...

— Le Journal d'une femme de chambre.

— Oui, et La 628-E8.

— Oui, oui, mais enfin, mais enfin, il exagère ! Avec Gauguin, grand homme, et certains autres ! Vous avouerez tout de même, Chardin et Greuze... Et même aussi Fantin-Latour...

— Qu'il le veuille ou non, Meissonier est un peintre, un grand peintre ! Et j'ai chez moi deux Alfred Roll et une esquisse de Corneau qui valent, à mon avis, tous les Renoir du monde !

Et j'entendais à droite, à gauche : « À mon avis, mon cher... » « À mon sens, voyez-vous... » « À mon idée... voyez... » « Mon opinion, vois-tu... » « Ma conviction formelle... »

Et bientôt ce fut une sorte de bourdonnement qui montait de tous ces hommes libérés... Alors je m'aperçus que tous ils allaient deux par deux, l'un cherchant à convaincre l'autre... Et leurs propos s'animaient davantage bien qu'ils aient un peu élevé la voix.

Isolé, par bonheur, je n'entendais plus rien, la rumeur étant devenue générale. À mi-chemin, je sentis que quelqu'un me prenait par le bras... C'était Claude Monet.

Il paraissait exaspéré et m'entraînait obliquement... « Venez ! Venez ! Venez ! » Il semblait ne plus vouloir accompagner Mirbeau jusqu'à sa tombe, lui pourtant qui l'aimait autant que je l'aimais moi-même... Je ne comprenais pas...

Nous étions à présent sur le trottoir de droite, seuls tous deux et, surtout, loin des autres...

Claude Monet

Je rêve d'écrire un livre qui s'appellerait : La Vie exemplaire de Claude Monet, parce qu'il ne semble pas qu'on puisse imaginer un être plus parfait que lui. Son existence fut pure d'un bout à l'autre. Claude Monet pouvait se vanter de n'avoir jamais fait, ni dans sa vie privée, ni dans son art, une chose qui fût répréhensible.

Je dis qu'il pouvait s'en vanter, mais vous pensez bien qu'il ne s'en vantait pas. Monet ne se vantait de rien. Ce qui différenciait cet homme de la plupart des humains que j'ai jusqu'ici rencontrés, c'est que les autres vous donnent volontiers des conseils, tandis que Claude Monet vous donnait des exemples.

Sa vie d'ailleurs était la plus simple du monde. Il regardait,

mangeait, fumait, marchait, buvait et écoutait. Le reste du temps il travaillait...

Il ne faisait en somme que deux choses : travailler et vivre.

Il avait d'abord travaillé pour vivre, y parvenant à peine. Puis il avait ensuite vécu pour travailler.

Il habitait Giverny, près de Vernon ; l'hiver comme l'été il se levait avec le soleil. Il se couchait en même temps que lui. Il ne fermait jamais ni les persiennes, ni les rideaux des fenêtres de sa chambre... Et c'étaient les premiers rayons du soleil qui le réveillaient et l'appelaient...

Sitôt levé, il mangeait une andouillette grillée, buvait un verre de vin blanc, allumait une cigarette et allait se mettre au travail.

À midi, il était à table. À 2 heures, de nouveau il était devant sa toile. Et lorsque le soleil disparaissait à l'horizon, il dînait et montait se coucher, car, il le disait lui-même : Quand le soleil est couché, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?...

Claude Monet ne voyait personne et ne recevait que des amis très intimes. D'ailleurs, si on était son ami, on était son ami intime...

Je n'ai jamais rencontré chez lui que Clemenceau, Octave Mirbeau ou Gustave Geoffroy. Il passait pour un ours et je sais que des artistes sont venus de tous les pays du monde pour le voir, et ils ne l'ont pas vu...

Je sais même que des peintres, par admiration pour lui, vinrent s'installer, louèrent des maisons et même en construisirent, tout autour de chez lui... Et je sais que jamais ils n'ont pu lui parler.

Claude Monet connut la misère, l'indifférence et le mépris. Et il m'a dit qu'à l'âge de quarante-sept ans il n'avait pas encore vendu une toile plus de 500 francs...

Il n'en conservait aucune amertume, mais c'est assurément de là que venait son orgueil.

Devenu riche, il n'avait qu'un mot à dire pour l'être davantage...

Claude Monet n'avait qu'un seul luxe : les fleurs. Son jardin était un des plus beaux jardins du monde. Il en décidait la couleur quelques mois à l'avance. Il réunissait tous ses jardiniers, leur disait : « Je veux que cette année tout mon jardin soit mauve... »

Le jour où Clemenceau lui dit brusquement, presque distraitement : « Tiens, Monet, je vais vous donner la Légion d'honneur », Monet le regarda, très calme et répondit : « Non, Clemenceau, merci. J'ai soixante ans, c'est trop tard, il fallait y penser plus tôt. »

Et il avait l'air d'ajouter : tant pis pour vous...

Mon père disait que Claude Monet était grand-croix du dédain de la Légion d'honneur...

Claude Monet adorait la peinture d'Édouard Manet, mais je savais

qu'il n'aimait pas Bonnat. Je lui ai demandé un jour ce qu'il en pensait. Il m'a répondu : « Oh ! Je déteste M. Bonnat, pas tant à cause de sa peinture qu'à cause d'un geste abominable, horrible qu'il a eu... » Je pensais alors que Bonnat avait peut-être tué cinq ou six personnes.

C'était autrement grave.

Monet continua : « Ah oui, un geste abominable ! qu'il a eu quand il a fait visiter au président de la République les nouvelles salles du musée du Louvre... Il a tourné le dos à l'Olympia de Manet, en disant à Loubet : « Passez, monsieur le président... »

Lorsqu'en 1923 le ministre des Beaux-Arts vint à Giverny demander à Claude Monet une toile de lui pour le musée du Louvre, Monet répondit : « Oui, oui, je veux bien... Mais je veux la choisir moi-même. »

Le ministre y consentit bien volontiers. On ne discutait pas d'ailleurs avec Monet. Et Monet désigna ce magnifique et grand tableau intitulé Femmes dans un jardin.

— Mais mon cher maître, lui dit le ministre, puis-je vous demander pourquoi vous avez choisi cette toile-ci plutôt qu'une autre ?

— Oui, monsieur le ministre, j'ai choisi celle-ci, répondit Monet, parce qu'elle m'a été refusée au Salon de 1887.

Nous sortions de table un jour, et nous étions à son atelier, quand il me dit : « Oh, figurez-vous qu'une Américaine qui était venue l'autre jour pour m'acheter une toile m'a demandé de lui donner, devinez quoi ? Un de mes pinceaux. Je me demande l'intérêt que cela peut avoir ? Vraiment, il y a des gens qui ont des idées idiotes, vous ne trouvez pas ?

— Non, je ne trouve pas. Et la preuve, je vais vous en demander un pour moi aussi.

— Un de mes pinceaux ?

— Ça vous ennuie ?

— Oh, non, pas du tout ! »

Alors, j'avancai la main vers une trentaine de pinceaux très usagés qui se trouvaient là... Il m'arrêta et me dit :

« Prenez-en au moins un neuf qui puisse vous servir à quelque chose ! »

Quand Monet paraît sur l'écran, on comprend que je dise qu'il est bien le plus beau vieillard qu'on puisse imaginer. Barbe blanche, comme celle qu'on fait au Bon Dieu dès qu'on le représente... Très grand chapeau de paille comme en ont les planteurs... Vêtement clair sur un corps souple et puissant...

À quatre-vingt-deux ans, Monet respirait encore la force et la santé. C'était un chêne ! Il paraissait invulnérable. Comment, par où la mort allait-elle le prendre ?

Eh bien ! Elle le prit par la ruse, lâchement... Elle s'attacha à

l'organe le plus précieux de ce grand homme, à sa raison de vivre, à sa raison d'être, à ses yeux...

Oui, le destin a commis ce crime et troubla sa vue avant de lui fermer les yeux !

Dans son atelier, Monet était entouré de toiles de lui, non encadrées. C'était comme autant de fêtes... Parmi toutes ces toiles l'une d'elles n'était pas signée. Elle représentait un coup de vent dans des arbustes au bord de la Loire. Elle était admirable d'ailleurs, et elle est toujours admirable.

Je lui demandai pourquoi il ne l'avait pas signée. « Oh ! m'a-t-il répondu, pour n'être pas tenté de la vendre ! Car c'est celle que je préfère. »

Alors, immédiatement, j'ai eu envie de cette toile. Mais il me la refusa.

Cependant, quelques mois plus tard, alors que j'étais en extase devant cette merveille, il m'a dit de la manière la plus affectueuse : « Allez, entendu, prenez-la ! À vous, je veux bien la vendre. »

Je ne lui aurais, pour rien au monde, parlé du prix de cette toile. Nous en avons seulement dit deux mots, sa belle-fille et moi.

Lorsque je revins vers lui, il avait décroché le merveilleux tableau, et il le regardait comme on regarde quelqu'un qu'on aime et qui s'en va... Alors je lui ai demandé de bien vouloir signer la toile et la dater.

À cette époque déjà, sa vue avait beaucoup baissé. Il signa le tableau, le data et me dit : « Écoutez Sacha, je l'ai daté de 81, mais je ne veux pas vous mentir à vous, c'est en 82 que je l'ai faite. Seulement voilà, j'ai mis 81 parce que maintenant, un 1 pour moi c'est plus facile à faire qu'un 2... »

Un jour que je venais le voir, Blanche Monet, sa belle-fille, le dévouement personnifié, m'a dit : « Oh ! vous arrivez bien. Venez ! Venez ! Il est dans un état épouvantable ! »

Il était là tout seul, dans son grand atelier, devant sa palette... Et il semblait terrassé par le malheur... Il venait de commettre une erreur en travaillant. Il avait pris du blanc pour du jaune...

Il me prit les mains, et me dit avec une intonation de voix déchirante : « Mon pauvre ami ! C'est fini ! Maintenant je ne vois plus le jaune ! »

Un après-midi, vers 5 heures, il cessa tout à fait de voir. Alors il se coucha et, désormais, ne voulut plus se relever.

Quelques jours plus tard, il était à l'agonie. Vaincu, il avait appelé la mort.

Tenant sa promesse, Blanche Monet télégraphia à Clemenceau qui se trouvait en Vendée. Celui-ci ne perdit pas une seconde, sauta dans son auto et, pendant sept cents kilomètres, de Saint-Vincent-sur-Jard à Giverny, du fond de sa voiture, toutes glaces baissées, il ne cessa de

crier à Brabant, son chauffeur : « Plus vite ! Plus vite ! Plus vite ! »

Merveilleux, cet incomparable vieillard voulait arriver à temps pour embrasser celui qui s'en allait. Il arriva tout juste à temps et Claude Monet mourut dans ses bras...

Pendant deux jours, Clemenceau dormit, s'allongeant sur une vague chaise longue, dans la chambre voisine de celle où reposait son vieil ami.

Silencieux, émouvant, il assista à la mise en bière et, comme l'homme des pompes funèbres voulait recouvrir le cercueil du voile noir traditionnel, Clemenceau le lui prit des mains en disant : « Non ! Non ! Non ! » Puis ayant regardé autour de lui, il vit les grands rideaux de toile fleurie qui pendaient aux fenêtres... Il arracha un de ces rideaux et il en recouvrit lui-même le cercueil du grand peintre, en disant : « Non, non ! Pas de noir pour Monet, voyons ! Le noir n'est pas une couleur ! »

Lucien Guitry

Pour terminer cet entretien sur les hommes les plus éminents de chez nous, voici mon père...

Image fugitive, prise un matin chez lui, qui reproduit son visage et sa physionomie...

Ce sont les seules images qui restent de mon père...

Au début de ma causerie, je vous ai dit que ce film faisait revivre un instant ces hommes admirables et que j'ai tant aimés.

Il me semble que j'ai dit vrai, puisque je sais qu'il m'est impossible de regarder, même un instant, l'image vivante de mon père...

LUCIEN GUITRY (1860-1925)

LUCIEN GUITRY

(1860-1925)



LUCIEN GUITRY PAR SON FILS

Sept années de bonheur

Au lendemain de la première de *Nono*, Jules Renard tenta de nous réconcilier. Hélas, ce fut en vain. Puis les années passèrent, et chaque année nouvelle semblait creuser davantage le fossé qui nous séparait. Lorsqu'en 1918, au cours des représentations de Debureau au Vaudeville, le secrétaire général du théâtre m'annonça un soir que mon père avait loué dans la journée une baignoire pour la matinée du lendemain, je ne pouvais pas le croire. Cet homme avait beau me dire qu'il lui avait parlé, que même il lui avait offert cette baignoire et que mon père n'avait pas voulu l'accepter, je continuais de croire qu'il avait sûrement fait erreur, pour la première fois ! C'était impossible, voyons...

Et pourtant c'était vrai. Bien avant le début du spectacle, il était là, dans cette baignoire qu'il avait louée. Quand je suis entré en scène, quand je l'ai aperçu, mon cœur s'est mis à battre follement et il m'a fallu faire un véritable effort pour émettre un son. Je me disais : « Il ne vient pas pour me juger, j'en suis bien sûr... je le connais. Alors pourquoi vient-il ? » – et je me sentais jeune, jeune, bien mieux que jeune, tout enfant. Je ne me revoyais pas tel que j'étais en 1905, le soir où, dans sa loge, nous nous étions quittés – non, je me revoyais en Russie, à cinq ans, dans ses bras.

Entre la matinée et la soirée, Tristan Bernard m'apporta une lettre de mon père qui me parlait de ma pièce en termes émouvants, et qui se terminait ainsi : « Je t'attends à déjeuner demain. Viens seul, ou viens avec elle. Venez donc tous les deux. »

Je suis arrivé seul chez lui, le lendemain. Yvonne Printemps n'est venue me rejoindre qu'au bout de dix minutes.

Il m'attendait, visiblement ému. Il est venu vers moi. Nous sommes restés longtemps dans les bras l'un de l'autre, puis il m'a dit enfin :

— Pendant que tu jouais, hier, sais-tu comment je te voyais ?... cinq ans, en Russie, dans mes bras.

En sortant de table, il me prit dans un coin et me dit : « Fais-moi une pièce ! »

Je lui répondis qu'elle était déjà commencée, ce qui était presque vrai.

L'idée de mettre Pasteur à la scène me hantait en effet depuis deux années, mais la difficulté de choisir un interprète pour personnifier un tel homme m'arrêtait. Depuis vingt-quatre heures la chose ne me paraissait plus impossible.

Nous nous étions revus le 7 mars 1918. Nous ne devions plus nous quitter jusqu'au 1er juin 1925 – sept années de bonheur pendant lesquelles nous avons rattrapé le temps perdu.

Nous ne restions pas six heures sans nous téléphoner, douze heures sans nous voir, vingt-quatre heures sans nous écrire...

L'homme

Il eut deux vertus : la pudeur et la dignité. Pudeur morale et physique.

Rien ne fut en lui ni mesquin ni mièvre.

Il n'était jamais nerveux – ou bien alors il dominait ses nerfs – et je ne l'ai jamais vu impatient.

Il pouvait refaire dix fois le nœud mal réussi de sa cravate sans la soupçonner d'y être pour quelque chose.

Il avait en horreur de se presser, d'ailleurs il ne se pressait jamais. Et je me suis souvent demandé comment il s'y prenait pour être ainsi toujours exact.

Il n'était aucunement vaniteux.

Bien trop intelligent, bien trop « sur l'œil » pour être vaniteux !

Mais peut-être donnait-il l'impression qu'il était orgueilleux.

L'était-il ?

Je répondrais : oui, si l'on voulait bien me permettre de me servir du mot « orgueil » selon la seconde définition que Littré nous en propose : « sentiment noble, élevé qui inspire une juste confiance en son propre mérite ». Mais pour être exact, je dois dire que, s'il était orgueilleux, il l'était, à mon sens, surtout physiquement, donc d'une manière d'abord involontaire, et qu'on pouvait alors parler de lui comme Mme de Sévigné parle du mont Saint-Michel dont elle dit : « Ce mont si orgueilleux que vous avez vu si fier... »

Oui, s'il était orgueilleux, il l'était comme on est grand, comme on a de beaux yeux – malgré soi.

Et d'ailleurs, il l'était sans doute aussi, tout naturellement, comme l'était Rodin, comme Monet l'était, comme ils le sont tous – ils : les hommes supérieurs – chacun à sa manière, à sa guise, à son heure. Mais j'ajoute – et voilà qui le différencie des autres hommes de son espèce – j'ajoute que, ayant conscience de son orgueil, il s'amusait à ne pas le dissimuler, car l'idée qu'on pouvait se faire de lui une fausse opinion ne le contrariait pas.

Tromper son monde était même une de ses distractions favorites. Donc, plus il se montrait, moins son orgueil était réel... Car, en

somme, il « faisait l'orgueilleux » donc il était modeste, au fond, modeste, puisque ceux qui font les modestes sont orgueilleux au fond.

Et je vais plus loin encore au sujet de cet orgueil à la fois véritable et pourtant simulé. Je ne suis pas tout à fait sûr que cette attitude ne lui ait pas semblé préférable à toute autre pour cacher son incroyable timidité.

Oui, vous avez bien lu. C'était un timide, un vrai timide. Peu de gens s'en sont rendu compte, mais je pourrais en donner des preuves. Entrer dans un restaurant, dans une salle de théâtre, dans quelque endroit public que ce fût était un supplice pour lui. Déjeuner en ville, se montrer, se sentir regardé, faire la connaissance de quelqu'un, tout cela lui était insupportable. Écrire même, lorsque ce n'était pas à des intimes ou à des indifférents, cela le paralysait à tel point que j'ai retrouvé cinquante lettres de lui, ravissantes, élogieuses, émues, qu'il destinait à des artistes, à des écrivains, à des peintres et dont il n'a jamais fait les enveloppes.

Dans ses rapports avec ceux qui n'étaient pas ses familiers, il se plaisait à prendre un air un peu distant et il aimait à dire des choses, à employer certains mots, certaines formules, comme on aime à porter tel chapeau parce qu'il vous va bien. Donc, s'il semblait distant, cela tenait à ce qu'il y avait en lui de majestueux : ses traits, sa corpulence, son port de tête, sa voix, et s'il était distant, c'est qu'il n'aimait pas la familiarité. Même, il la détestait. Un mot, grossier, une expression vulgaire ne le gênait pas, mais un geste trop cordial lui était désagréable.

Je me souviens d'un acteur qui répétait avec lui, et qui, depuis deux jours, lui posait sans raison la main sur l'épaule en parlant. Le troisième jour, mon père lui dit doucement :

— Ne me touchez pas, voulez-vous.

Mais cet orgueil, si c'est de l'orgueil, cette fierté plutôt – en vérité, je n'ai pas trouvé le mot qui lui conviendrait bien – disons : cette particularité, ne se manifestait bien entendu jamais dans l'intimité de sa vie.

Là, c'était l'homme le plus exquis, le plus simple, le plus indulgent qu'on pût imaginer.

Il était d'une courtoisie charmante et d'une extrême politesse. Respectueux des opinions des autres, conciliant, ne réfutant les erreurs et les mensonges que par un sourire ou par un simple mot à mi-voix prononcé, il évitait de discuter, ne contredisait jamais personne et, lorsqu'il mettait en œuvre les grâces de son esprit, je puis bien me permettre de dire qu'il était irrésistible.

Tous ses actes et toutes ses paroles étaient régis par une intelligence constamment en éveil, par un désir inné de plaire et par la crainte perpétuelle d'être en défaut. Son sens prodigieux du ridicule le

rendait exigeant même envers lui. Et cette pudeur dont j'ai parlé déjà ne l'abandonnait jamais.

Il passait pour moqueur et l'on disait de lui qu'il « charriait » volontiers. Il aimait à charrier, c'est vrai. Oui, mais qui charriait-il ? Jamais un ouvrier, ni un machiniste, ni un paysan, vous le pensez bien. Seulement, je dois convenir qu'il était sans pitié pour les snobs et pour les vaniteux. Épris de naturel et de simplicité, toute affectation le mettait en colère ou le portait à rire.

Il avait une horreur instinctive du « chiqué ». Et personne, à cet égard, ne sut mieux que lui démasquer les êtres. Les simagrées que font la plupart des gens l'exaspéraient parfois et il éprouvait un vif plaisir à plonger dans une extrême confusion ces demi-imbéciles dont le monde des lettres et du théâtre est infesté.

Ses colères étaient très rares.

Elles étaient terribles.

Il posséda l'inestimable faculté d'admirer, de vénérer.

Peu de grands hommes l'ont, cette faculté-là.

C'était peut-être le seul sentiment qu'il ne déguisât pas. Sa pudeur l'empêchait parfois de manifester sa tendresse, sa bonne éducation lui conseillait souvent de dissimuler son antipathie la plus vive, mais son admiration, il ne songeait jamais à la masquer.

*

« Un sujet de roman »

Oh ! Quel souvenir pour moi que la dernière répétition de cette pièce avec Sarah Bernhardt et lui. Elle avait à dire, au dernier acte, une longue tirade à laquelle il devait répondre par une autre tirade. Elle la répéta, ce jour-là, comme jamais encore elle ne l'avait fait, sans un défaut de mémoire, dans un mouvement terrible, saccadé, magnifique, déchirant. Il était assis en face d'elle, son chapeau descendu sur les yeux, et quand elle eut fini, au lieu de lui répondre, il lui tendit la main par-dessus la table et dit : « Un instant... », car il pleurait.

« Bonjour, Édouard »

Le soir de la première représentation au théâtre Edouard-VII de l'École des femmes, Jeanne Granier entra dans la loge de mon père les yeux remplis de larmes et tellement émue qu'il lui était impossible de prononcer un mot. Il l'embrassa, lui dit : « Merci », et on lira plus loin la lettre qu'il lui écrivit à ce propos, deux ou trois jours plus tard.

Au cours de cette lettre, il mit entre guillemets ces mots « Bonjour, Édouard ».

Cette réplique, car c'était une réplique du rôle de Jeanne Granier dans *Les Deux Écoles*, était l'un de ses plus ravissants souvenirs de théâtre.

Jeanne Granier, séparée de son mari Albert Brasseur, le rencontrait au deuxième acte dans un restaurant. Elle le regardait, se troublait, remettait son manteau, passait près de sa table et lui disait tout simplement : « Bonjour, Édouard... » en s'en allant.

Mais, dans ce « Bonjour, Édouard », dans ce mot tout d'abord et surtout dans ce nom, pourtant pas bien joli – Édouard ! – elle mettait tant de tendresse et le rendait si familier, que, malgré la situation comique de la pièce, on en avait les larmes aux yeux.

Dix ans plus tard, Lucien Guitry s'en souvenait encore et ne manquait aucune occasion d'en parler. Parfois, quand elle venait dans sa loge, il lui disait :

— Jeanne, dis-moi tout bas : « Bonjour, Édouard », pour moi tout seul.

Voici la lettre que mon père avait écrite à Jeanne Granier :

Ma chère Jeanne,

Depuis mercredi je cherchais dix minutes pour mon plaisir.

Les voilà. C'est afin de te dire comme je t'ai aimée ce même mercredi. Tu sais de quoi tu avais l'air devant moi : d'une récompense.

Tes yeux me disaient : « Si ça peut te faire plaisir... regarde ! »

J'ai regardé, j'ai bien vu et j'ai emporté ton regard et ton émotion et j'en fais mon affaire, je te jure. Je dis sans vergogne « ton émotion », parce que nous savons toi et moi bien des choses et quand nous les rencontrons après les avoir perdues de vue pendant le temps qui sépare les bonnes choses, nous en pleurons de joie.

« Bonjour, Édouard » – je n'y peux penser sans tressaillir.

Je te raconterai une belle histoire de Diderot à Sedaine.

Tu étais belle, bien belle mercredi. Tu étais l'amour de ton art.

Je t'embrasse.

Lucien Guitry.

Les derniers jours de Lucien Guitry

Le bruit s'était vite répandu que Lucien Guitry était malade et ses intimes venaient le voir. Il reçut Tristan Bernard, André Messager, le prince Poniatowski, d'autres encore, et tous, en s'en allant, pensaient que leur ami n'avait rien, heureusement, de grave, car mon père, bien entendu, ne fit part à personne des craintes qu'il commençait à avoir, et même il feignait de tourner en dérision les précautions excessives que l'on prenait à son égard.

D'ailleurs, il redoutait un peu ce genre de visite et du jour au lendemain il devint grave, sinon triste.

Il était couché depuis huit jours lorsque nous rejouâmes, avec Henry Krauss dans son rôle, la pièce interrompue le lundi précédent.

Vers minuit et demi, ce soir-là, nous étions près de lui.

— Eh bien, comment ça a-t-il marché ?

Je n'ai pas hésité une seconde, et j'ai répondu :

— Aussi bien que possible.

Même si « ça n'avait pas bien marché » j'aurais répondu de la même manière, car je savais bien ce que souhaitait son cœur de père et d'artiste.

Un soir il me demanda quels étaient mes projets.

Je lui parlai d'un Frans Hals pour lui et d'un Mozart pour Yvonne.

Le vendredi 22 mai, il confia à notre amie Margot Bernheim trois lettres qu'elle devait me remettre « en cas d'accident ». C'étaient ses dernières volontés. Elle me les remit le 2 juin.

Le lundi 25 mai, j'étais à son chevet, lorsque le docteur Thiroloix vint lui faire sa seconde visite journalière. Il traversa la chambre en nous disant :

— Bonjour, messieurs.

Puis tout de suite il souleva le drap qui recouvrait mon père et, comme un homme qui ne vient pas pour autre chose, il appuya son index sur la cheville gauche envahie par l'œdème. Je me penchai vivement et je vis que l'empreinte de son doigt ne s'effaçait pas. Il releva la tête et, sous ce coin de drap qui nous dissimulait, nos regards se rencontrèrent. Le mien le questionnait, le sien me déchira.

Le mardi 26 mai, mon père déclara sans colère, mais fermement, qu'il en avait assez de ces médicaments, cachets, gouttes et pilules qui ne lui faisaient aucun bien.

— Plus de médecins, plus de médecines... assez... la paix !

Cet état d'esprit me sembla déplorable et je lui dis que cette résolution arrivait mal, fort mal, car j'allais justement lui demander de recevoir le professeur Vaquez.

D'abord il refusa. Mais Thiroloix lui fit comprendre que cela me tranquilliserait, et il accepta.

Je téléphonai vite à M. Vaquez et le rendez-vous fut pris pour le soir même.

Ce fut une entrevue émouvante dans son extraordinaire simplicité.

— Bonjour, docteur.

— Bonjour, monsieur Guitry. Alors ?

— Alors tout va bien. On vous a dérangé pour fort peu de chose.

De pauvres petites intermittences de rien du tout...

— Voulez-vous me permettre de les écouter ?

— Mais je pense bien.

Et M. Vaquez l'ausculta lentement, longuement, silencieusement.

Mon père me souriait par-dessus son épaule.

Quand l'examen fut terminé, M. Vaquez dit :

— Eh bien, voilà... heu...

Mon père lui fit signe de s'asseoir dans un fauteuil que j'avais approché. Il s'y assit et, heureux d'avoir eu la parole coupée, il demanda :

— Que prenez-vous comme médicaments ?

Le docteur Thiroloix en indiqua les noms et les doses.

— C'est parfait. Je ne vois pas autre chose à conseiller. Non... je ne vois pas, vraiment. Vous avez un cœur... en somme excellent. Ménagez-le pourtant...

Et ces deux hommes se regardaient, et le grand docteur essayait de jouer la comédie devant le grand acteur et n'y parvenait pas. Il n'était pas de force. Le médecin se troublait, le comédien s'en amusait courtoisement. Il avait l'air de lui dire : « Vous êtes un très grand docteur, un véritable maître, d'une infaillibilité notoire, et vous vous êtes tout de suite rendu compte que l'état de mon cœur n'était pas bien fameux... mais pour pouvoir me le cacher, docteur, il aurait fallu répéter ça pendant un bon mois ! »

Le professeur Vaquez prit congé de mon père et, en compagnie de Thiroloix, je sortis avec lui. Au bas de l'escalier :

— Laissez-nous seuls tous les deux cinq minutes, me dit Thiroloix.

Deux minutes plus tard, Vaquez était parti et Thiroloix me disait :

— Nous sommes complètement d'accord.

Et ses yeux me suppliaient : « Ne me questionnez pas ! »

Le samedi 30 mai, j'arrivai chez mon père à cinq heures. Thiroloix était là. Il préparait une piqûre qu'il allait lui faire. À ma question : « Comment te sens-tu ce soir ? » c'est Thiroloix qui répondit :

— Il se sent très bien, votre père, et il est complètement d'accord avec moi.

— C'est l'absolue vérité. Je suis décidé maintenant à lui obéir les yeux fermés. Tout ce qu'il me dira de prendre, je le prendrai.

Et mon père disait cela en affectant une bonne humeur dont je n'osai pas me réjouir. Et puis : d'accord, ils étaient d'accord tous les deux, comme Vaquez et Thiroloix, la veille, étaient d'accord.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

— Alors puisque tu te sens mieux, faisons des projets ?

— J'allais te le proposer.

Et il fut convenu ce soir-là que nous passerions ensemble tout l'été aux environs de Paris, afin que Thiroloix pût continuer ses visites, si cela était encore nécessaire.

Quand pouvait-il partir ?

Dans huit ou dix jours.

Je proposai de me mettre en chasse dès le surlendemain pour dénicher au Vésinet ou bien à Rueil une maison agréable qui pût nous convenir, à lui comme à nous.

Il accepta. Cette idée me remplissait de joie et je finissais par me

demander si mes angoisses des jours passés n'avaient pas été excessives.

— Et demain soir, après la matinée, me dit-il, je vous attends tous les deux, Yvonne et toi, pour dîner.

— Ça va te fatiguer, peut-être...

— Me fatiguer ?... Tu me crois donc malade ?

Le lendemain dimanche, nous étions à sa porte à six heures et demie. Élise nous attendait, souriante :

— Que Monsieur et Madame Sacha montent vite !

Nous montons vite et nous ouvrons la porte de sa chambre : il est là, debout, en vêtement d'intérieur, son chapeau sur la tête et les bras tendus vers nous.

— J'allais aller vous chercher !

Il nous est impossible de retenir nos larmes. Il est debout ! Après trois semaines de lit, le voilà – le revoilà !

— En vérité, je voulais vous faire la blague de me mettre en smoking... mais la chemise, le faux col, la cravate, c'était trop.

Le couvert est mis près de la fenêtre. Nous nous asseyons. Et nous voilà, tous les trois, comme les dimanches depuis plusieurs années – pour la dernière fois.

Vers la fin du repas, il dit à Élise :

— Donnez-moi donc mes bijoux !

Il le dit comiquement et Élise lui apporte un petit coffre-fort qu'il ouvre. Dans ce petit coffre, il y a un petit portefeuille de cuir rouge et une demi-douzaine d'écrins. Dans les écrins, pêle-mêle, des boutons de manchettes, des breloques, des épingles de cravate ; dans le portefeuille, une photographie de mon frère et des lettres de moi. Il nous parle de ses épingles de cravate. Celle-ci lui a été donnée par l'empereur de Russie, celle-là, il se l'est offerte lui-même, c'est dit-il :

— Un cadeau...

Je me demande avec angoisse ce que signifie cette sorte d'inventaire. Il continue :

— Quant à ce gros saphir, je te préviens qu'il est faux.

— Mais qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ?

— Je te le dis, comme ça, en passant...

À minuit et demi, quand nous sommes revenus, il dormait, et nous avons fait les cents pas pendant une heure devant sa porte.

— Monsieur et Madame Sacha feraient mieux de rentrer chez eux, nous dit Élise.

— Non, je veux l'embrasser avant d'aller me coucher.

Et je suis monté. Il dormait toujours, très calme, mais très pâle. Je me suis agenouillé auprès de son lit et mon visage était tout près du sien. Je suis resté là pendant un long temps, à le regarder dormir, à écouter sa respiration régulière.

Il ouvrit les yeux et me vit.

— Comment, tu es là... Quelle heure est-il ?

— Deux heures.

— Et Yvonne ?

— Elle est en bas. Elle n'ose pas monter.

— Il faut aller vous coucher, voyons.

Il avait refermé les yeux.

Nous allons y aller.

— Combien avez-vous fait ce soir ?

Je lui dis le chiffre de la recette.

— C'est très beau.

(Lecteur qui me lisez, sachez-le bien, ce n'est jamais par intérêt que nous parlons de nos recettes. Quand nous faisons « le maximum », c'est bien moins « le maximum argent » que le « maximum succès » qui nous enchante. Quand nous disons : « Ce soir on n'a fait que huit mille », cela veut dire que nous n'avons pu donner que pour huit mille francs de plaisir et cela nous paraît peu. Quel est l'acteur qui n'abandonnerait pas une part de son cachet pour un rappel de plus !)

— Comment te sens-tu, ce soir ?

— Très, très bien. Thiroloix m'a donné, pour me faire dormir, une chose admirable et je dors... je dors depuis onze heures... Embrasse-moi, vite, embrasse Yvonne pour moi et allez vous coucher tous les deux.

Il m'embrasse de toutes ses forces, sans ouvrir les yeux, et me dit :

— Tu trouveras dans le tiroir de la coiffeuse de ma loge un livre, un gros cahier sous reliure ancienne, et sur lequel j'ai griffonné des choses... qui ne sont pas trop mal... peut-être, et qui t'amuseront. À demain.

Ces derniers mots, il les avait prononcés dans un demi-sommeil. J'attendis un instant et, à pas de loup, je me dirigeai vers la porte. Au moment où j'allais sortir, je me retournai et, les yeux toujours clos, il me dit :

— Fais Mozart.

À propos de « Mozart »

J'avais écrit Mozart pour André Messenger.

Il était depuis longtemps convenu entre nous que nous donnerions une comédie musicale à la rentrée.

J'étais parti pour la campagne et, à peine le dernier acte était-il terminé, que Messenger venait me rejoindre.

Il écouta ma pièce avec émotion – car il pensait à lui – et avec enthousiasme, car il pensait à Mozart.

Il emporta le manuscrit, et je suis resté sans nouvelles de lui pendant quatre semaines, et enfin il m'écrivit une lettre de huit pages pour bien m'expliquer les raisons pour lesquelles il se refusait à écrire

la musique de ma pièce.

Elles pouvaient se résumer ainsi : il ne faut pas faire chanter à Mozart une musique dont il n'est pas l'auteur, et il me conseillait de faire jouer ma pièce telle quelle, en comédie, et d'avoir seulement un orchestre restreint qui se contenterait de jouer aux entractes certains morceaux choisis de l'auteur de Don Juan – et il ajoutait que si je faisais chanter Mozart, ma pièce irait à un échec certain.

J'envoyai immédiatement à Reynaldo Hahn la dépêche suivante : « Cher ami vouiez-vous avoir un four avec moi ? »

Reynaldo me répondit télégraphiquement : « Avec plaisir. Je serai demain à Paris. »

Je lui ai lu ma pièce et, aussitôt après, je lui ai raconté ce qui s'était passé entre Messenger et moi, et même, bien entendu, je lui communiquai sa lettre de refus.

— Eh bien, me dit alors Reynaldo, moi, j'aurai l'audace de faire chanter Mozart !

La veille de la répétition générale, je proposai à Reynaldo Hahn d'inviter Messenger et de jouer pour lui seul la pièce, d'un bout à l'autre, en costumes et avec l'orchestre.

Messenger, à l'époque, était le critique musical d'un grand journal du matin.

Reynaldo Hahn accepta ma proposition, et la représentation fut donnée devant l'adorable et sévère Messenger, seul, assis au milieu de la salle.

Après le premier acte, Messenger, les yeux remplis de larmes, m'embrassa en me disant : « Je ne suis qu'un vieil idiot ! »

Et le surlendemain, dans son article, il écrivait ceci :

« À un moment, le personnage de Mozart chante un passage d'une œuvre de lui. Puis il enchaîne avec un air de Reynaldo Hahn. Je n'ai pas vu la soudure. »

Un compliment pareil, et dans de telles circonstances, honore également celui qui le reçoit, celui qui le décerne...

Messenger n'était pas seulement un grand musicien, c'était un grand esprit et c'était un grand cœur.

NOTES DE LUCIEN GUITRY³⁸

Tu m'as dit, tout à l'heure, dans ta loge, pendant que tu t'habillais après avoir de loin échangé avec Yvonne quelques répliques de ta nouvelle comédie, tu m'as dit : « J'ai peur que tu t'ennuies de ne pas jouer, et que cela ne te prive. »

Mais, mon cher petit, je ne cesse jamais de jouer. J'ai toujours joué – toujours et partout, en tous lieux, à toute minute – toujours, toujours ! et je n'imagine pas qu'il ait jamais pu en être autrement tout le long de ma vie. Mon double, c'est moi-même. L'initial, c'est le comédien.

Je joue comme un sourd est sourd. Il l'est en permanence, moi de même.

Au restaurant, quand je redemande du pain, je joue. Si je m'informe de la santé de Mme X... auprès de son mari, je joue. Et lui, il joue à mes yeux en me répondant, et je le juge, je le juge comme acteur me donnant la réplique et je la lui renvoie. Il est merveilleux, et j'improvise !

Un homme d'affaires, un de ceux qui, placés par nous à la tête de nos affaires, les tiennent à la gorge et les étouffent pour quatre sous, un de ces hommes vient et m'annonce une nouvelle détestable et qui m'empoisonne d'amertume. Il a une gueule abominable et je flaire le bandit... Eh bien, le voilà, par ma volonté, acteur, et je lui fais jouer ma scène !

Oh ! tout n'est pas en moi artificiel et feint, oh ! non, et tu me comprends trop bien et trop vite et trop clair.

Mais si je suis agité, débordé parfois, amusé ou ému, nous nous regardons à la dérobée, lui, le comédien, et moi, en une seule personne.

Et pourquoi ? Parce que mon art – mot devenu infâme – mon métier, je l'aime, je l'adore et je le sers perpétuellement.

Travail béni qui m'emplis d'une joie qui soûle et qui apaise, combien je te dois !

Le métier d'acteur, l'état de comédien est pour moi le plus beau du monde !

Des gens le considèrent comme l'abjection la plus déshonorante. Qu'ils soient, ceux-là, roulés sur une pelle avec un peu de cendre, pour que ça ne colle pas, et jetés à l'égout !

C'est le plus beau du monde !

Et si, de leur métier, pensaient autrement Claude Monet et Vuillard, je serais bien surpris !

« Vois-tu, mon petit Henri, disait devant moi un charpentier à son apprenti, tous ceux qui ne travaillent pas le bois me font l'effet de c... ! c'est malgré moi, mais c'est comme ça ! »

Vive le travail ! Chacun le sien. Travailler, c'est vivre !

En scène, il y a le magnétisme au-dessus de tout. Mais il n'y a pas que le magnétisme. Il y a tout le reste. Mais il est pour tout dans l'émotion. Il est la lueur qui auréole l'acteur. Dans la décision, il est la foudre. Lui seul transmet l'émotion à fond et honnêtement.

Lorsque vous vous réjouissez des marques accusées de la réception de cet émoi de la part du public, bien que vous lui ayez glissé de la fausse monnaie... mauvaise affaire, laide affaire !... Vous pouvez avoir vendu du toc à qui s'en contente, et déclare même qu'il a son compte, mais vous, avez-vous votre compte et votre bel contentement, comme dit à peu près Corneille ?

Voulez-vous que je vous dise qu'elle est ma seconde de joie ? La mienne vraiment, celle que j'ai tout seul, et par moi-même, où je me détache de la pièce, où je perds la tête, je l'avoue...

C'est la seconde où je me décide, où je prends à brassée la situation et où, bien sanglé, ramassé de partout, par tout ce que j'ai de nerfs volontaires, je décolle et j'emporte ma charge, prêt à toute émotion et bouillant de passion et d'une froide précision qui éloigne de moi à l'infini toute idée de mécompte possible. Alors cela se développe selon ma volonté qui improvise dans une sécurité réjouissante...

En dehors de cela, presque rien.

Si... l'attitude merveilleusement vraie d'un figurant... une réplique de Sacha splendide d'honnêteté... d'Yvonne si souvent étonnante... autrefois de Sarah... et puis qui... ?

Un nègre dans Kismet... un garçon de café, un vrai, qui nous servait des prunes dans *L'assommoir*...

Je ne parle que des sublimes.

Il faut laisser à son auditoire une bonne partie de la besogne, c'est-à-dire la moins bonne et en même temps la plus facile. Il ne faut pas lui en laisser trop, il ne pourrait pas y arriver ! Il ne faut pas surtout qu'il vous fasse autre chose !

Des gens m'appellent « maître » pour se mettre à leur aise, sans aucun doute. Je n'y trouve aucun plaisir.

— Oh maître !

— Je ne suis pas « maître », madame.

— Oh ! maître, vous êtes trop modeste.

Trop modeste, moi ?

Mais oui, au fait, elle a raison – mais elle ne sait pas pourquoi, car

elle n'est pas là quand je suis seul et que je me traite si durement.

Si ceux qui me détestent, appelons-les mes ennemis mortels, savaient ce que je pense de moi, ils diraient, le premier moment de joie passé :

— Tout de même, il va un peu trop loin...

Quand un comédien peut-il avoir de l'agrément ?

Je n'ai rien à apprendre à personne mais, en ce qui me concerne, j'ai du plaisir et même, pardon, de l'ivresse quand il m'arrive, chez moi, tout seul, dans la rue, en voiture, n'importe où, quand il m'arrive de me figurer la réalisation, si menue soit-elle, d'un sentiment, d'une sensation qui me traverse. J'en ai parfois la peau grenue, comme un galuchat de requin non poli.

Alors, oui, là, un emportement qui va jusqu'aux larmes.

Quand je peux transporter cela au théâtre, et que je le palpe, et qu'il est, comme disent les antiquaires, à fleur de coins... ah ! oui, là, je suis satisfait.

Quant à la joie, à l'émotion qui doit l'accompagner ou en résulter, j'avais pris mes précautions, j'en avais largement profité par avance.

Il faut jouir en scène.

Le succès, c'est de quoi l'on se contente.

C'est de quoi l'on se contente soi-même et qui ne vient que de soi. Cela s'appelle s'applaudir. C'est aussi de quoi l'on se contente et qui vous vient des autres, on appelle cela être applaudi. Que préférez-vous des deux ?

Les deux ?

Nous sommes d'accord, et il n'y a de succès que quand l'un peut répondre aux autres, l'applaudi aux applaudisseurs :

— Nous sommes d'accord.

À Londres, dernièrement, il y avait à l'une des représentations de Pasteur une brochette de cinq vieux Anglais qui occupait le milieu du premier rang des fauteuils. L'un d'eux a passé tout le quatrième acte à sangloter dans son mouchoir. J'étais bouleversé.

J'ai entendu à Paris, pendant ce même quatrième acte, un soupir profond de femme. C'était splendide.

Décidément, j'y repense, et je ne veux pas croire que Vuillard s'arrête de peindre. Son bras s'arrête, oui, mais il regarde, il acquiert, il s'améliore, se modifie, tout lui est travail, les rapports, les valeurs, les mouvements.

Oh ! ceux qui font vite et mal et sans plaisir leur turbin avec la hâte d'aller godailler et d'oublier leur travail, leurs travaux forcés, je ne les aime pas, ceux-là !

Et j'imagine un peintre qui, navré de peine, ferait à travers ses larmes le portrait de son père sur son lit de mort. La décomposition le creuse, le décolore et le recolore, et le fils pense : « Allons, bon, voilà

encore qu'il change, c'est assommant ! »

Il, ce n'est pas son père, c'est son motif.

Les exploitants de théâtre, pour la quasi-unanimité, pensent aux avantages que leur vaudront les recettes encaissées par eux. Vous les feriez presque mourir d'étonnement (s'ils étaient capables de mourir de quoi que ce soit) en leur disant qu'il y a d'autres plaisirs à recevoir du théâtre que le bordereau de recettes et le numéraire qui s'ensuit.

Et puis deux choses en scène dont il ne faut pas faire le semblant : c'est rire et pleurer. Il faut le faire vraiment et au nom du personnage que vous jouez, et dans la situation où il se trouve. Pas de pleurnicheries écœurantes, pas de secouements frelatés.

J'ai fixé arbitrairement le lieu d'origine de Tartuffe pour des raisons à moi, dont la plus importante est que cela m'arrange pour votre plaisir.

Je ne tiens pas à instituer, à établir une tradition. Je ne suis pas traditionaliste résolu, aveugle. Mon Tartuffe est le mien. S'il est absurde, il mourra avec moi et voilà tout. Je ne demande pas que mon erreur s'éternise. Voyez-vous que, dans cent ans, un acteur, s'autorisant de mon exemple, joue Tartuffe... avec l'accent du Plateau central, et le joue mal ?

On dira : « Voilà, et savez-vous qui est le père de cette erreur ? » Et on citera mon nom, et s'il n'est pas, comme c'est pourtant probable, tombé dans un gouffre d'oubli, on me déclarera coupable du délit de déformation, de contrefaçon.

Il faut se dire en scène que tout le monde a les yeux fixés sur votre petit doigt qui chasse un grain de poussière tombé sur votre vêtement, que ce geste découvre votre état d'esprit et indique de quels éclats vous êtes capable dans la fureur.

Au théâtre, ce n'est pas comme au billard. Il ne faut pas marquer les coups raccrochés, car ce sont autant d'abus de confiance.

J'ai souvent entendu Émile Augier dire : « Un acteur m'enlève tout ce qu'il ne m'ajoute pas. »

Qu'à votre hésitation devant le bouton de la serrure l'on comprenne la crainte qui vous dévore d'apprendre ce que vous redoutez de connaître. Vous me direz qu'à un tel comédien il faut un spectateur, eh bien, et vous-même, n'êtes-vous pas votre premier spectateur, le plus prompt à s'émouvoir, le moins facile à contenter, le mieux attentionné ?

Quand on frappe les trois coups, il n'y a plus que des débutants.

À la mélancolie d'une dernière représentation s'ajoute la tristesse que l'on ne pourra pas, demain, essayer d'être meilleur.

À la cent vingt-sixième de Samson, je disais à Roussel, après le troisième acte : « Il faudra corriger notre mouvement de telle réplique à telle autre. Nous le ferons plus serré. »

— Oui, mais quand ?

C'était le soir de la dernière.

— Cela ne fait rien, pensons-y tout de même !

Ce qu'il y a de beau dans notre métier, c'est que jamais on n'en a fini. C'est toujours à suivre, à continuer. On amasse toujours. On voyage tout le temps. Il n'y a pas de but.

Celui qui se croit arrivé est simplement arrêté, et les autres lui passent sous le nez.

L'acteur doit penser à ce que dans dix ans on lui dira d'un geste qu'il aura fait un soir, non parce qu'il y avait préalablement songé, ou bien qu'il l'avait étudié – Dieu l'en préserve ! – mais parce qu'il l'a fait comme malgré lui et par nécessité immédiate. Les bravos souvent escroqués sont-ils enviables davantage que ce témoignage de reconnaissance recueilli bien après, dix ans après, de la part d'un spectateur qu'on a touché et qui se souvient ?

À Bâle, on voit une décoration murale du vieil Holbein. Elle est célèbre. On l'appelle *La Danse macabre*. Elle me semble très belle aujourd'hui. Bien plus qu'autrefois, parce que j'y découvre un sens. Chaque personnage de chair est accompagné d'un personnage d'os. J'ai pensé jusqu'ici que c'était la mort qui faisait en dansant marcher le vivant. Il a l'air étonné et un peu bête, ce vivant. Elle est sautillante et joyeuse. Je ne crois pas que ce soit la mort, non, c'est sa mort. Je pense que le vieil Holbein a peint chaque personnage au moment de sa vie où il voit sa mort. Et c'est curieux comme il la regarde sans haine...

C'est la sienne.

Qu'elle est belle, ta phrase, dans *Mon père avait raison* : « Rien n'est grave en dehors de la mort des autres... »

Et j'y pense après la page qui précède.

Cette vieille perruche qui avouait ne pas connaître le remords ! ajoutant : « Pour avoir des remords, il faut avoir commis des crimes ! »

Une conscience suffit. Elle se charge de les découvrir.

Quand on a l'honneur d'être vivant...

« Tous les hommes sont égaux. »

M... !

J'ai pu, malgré moi, ou à mon insu, faire entendre des plaintes, mais au fond, je ne me suis jamais cru digne d'être plaint.

Raconter les rêves que l'on a faits dans la nuit, les mots d'esprit de ses enfants, les traits d'intelligence de son chien, me semble, en stupidité, ne venir qu'après les discussions littéraires, mais immédiatement après.

J'ai vu cette saison deux des plus sûres manifestations de l'abject : un combat de boxe et une course de taureaux.

On est confondu de la petite quantité et de la triste qualité de

bonheur dont se contentent la plupart des gens si bien traités par la fortune »

J'avais dix-neuf ans quand je me suis rendu compte que ma maîtresse – cette gueuse ! – me trompait, et avec qui »... !

Je lui en fis mille reproches.

— C'est une honte, lui disais-je, et avec un vieux encore !

Savez-vous quel était l'âge de ce vieux ?

Trente et un ans !

À trente-trois ans, j'ai aimé. Et, faisant confidence de mon état à qui voulait, je disais :

— Croyez-vous, ce qui m'arrive... à mon âge !

J'ai redit la même chose, dix ans plus tard, à propos d'une autre personne.

Tous les dix ans, jusqu'à cinquante ans, on dit qu'on est trop vieux pour cela. Après cinquante ans, on le dit tous les ans.

Quand cesse-t-on de le dire ?

Je vous le dirai.

Un soir, Lucien Guitry, dans sa loge, eut une crise cardiaque – et comme il était justement en train d'écrire ou de corriger certaines de ces notes il traça ces mots, en travers d'une page, et d'une écriture méconnaissable :

« C'est une question d'heure, de moment, de seconde... »

*

18, AVENUE ÉLISÉE-RECLUS

Histoire de cette maison.

Rencontrant un soir, à dîner, Freya, la célèbre chiromancienne, mon père lui avait demandé :

— Serai-je riche, un jour ?

Et elle lui avait répondu :

— Riche, non, mais... le petit hôtel.

Et dès lors, cette idée lui trotta par la tête.

La pensée de monter sur un bateau, de faire une traversée qui durerait vingt et un jours et d'aller jouer dix-huit ou vingt pièces différentes de Rio de Janeiro à Santiago du Chili, cette pensée ne pouvait guère enchanter Lucien Guitry qui redoutait le mal de mer comme on craint la variole ou la peste, mais l'idée qu'il en résulterait sa maison, cette idée le détermina à signer le contrat qui lui était offert.

Et il est allé là-bas pour avoir ici sa maison.

Et la chose d'ailleurs s'est faite en deux temps, en deux tournées. De la première il avait rapporté le terrain, de la seconde, l'année suivante, il revint avec la maison.

Si bien que, recevant un jour à déjeuner notre fidèle ami, M. de Souza Dantas, ambassadeur du Brésil, j'ai pu l'accueillir en ces termes :

— Vous êtes ici chez vous !

Mon père aimait à dire qu'il avait été le premier acquéreur d'un terrain au Champ-de-Mars, et tout porte à le croire.

Lié déjà d'amitié avec Charles Mewès, architecte en renom, il lui confia le soin de bâtir sa demeure.

— Comment la voyez-vous ? lui demanda Mewès.

— Je vois un escalier, lui répondit mon père.

— Oui, mais encore ?

— C'est tout. Le reste m'est indifférent.

Il avait souvent de ces réponses singulières – qui pour lui seul avaient un sens.

En vérité, le reste – ce jour-là – lui était indifférent. Seul l'escalier lui importait, il ne regretta jamais de lui avoir fait une place aussi prépondérante.

Je dois ajouter qu'il devenait parfois l'esclave et, partant, la victime d'une repartie inattendue et sans réplique.

Sans doute pensait-il qu'un interlocuteur doit être interloqué.

Il eut un jour, ainsi, la déplorable idée de déclarer à Mewès :

— Je veux que mon appartement privé soit au rez-de-chaussée, qu'il se compose de trois pièces et qu'elles soient sans fenêtre aucune. Rentrant le soir, à minuit, du théâtre, elles seraient déjà fermées. À mon réveil, à l'aube, elles ne seraient pas encore ouvertes – elles ne me serviraient donc absolument à rien. N'en percez pas.

Tant et si bien qu'au rez-de-chaussée de sa maison il y a trois pièces sans fenêtres, car il préféra transporter sa chambre au premier étage plutôt que de revenir sur ce qu'il avait dit.

Mon père aima cette maison comme on aime une femme. Sans cesse, il la parait, l'ornait, la décorait, lui choisissait des meubles, des tableaux, des marbres, et il semblait les lui offrir.

Il en franchit le seuil pour la première fois le 20 avril 1910, et il y rendit le dernier soupir le 1er juin 1925.

Quinze ans, durant lesquels il vécut là royalement, au jour le jour.

Recevait-il ?

Oui, ses amis. Sinon, personne.

Il n'avait pas de relations, fuyait les importuns, n'allait pas « dans le monde » et n'invitait jamais de femmes à déjeuner. J'entends par là qu'il recevait toujours ses amis sans leurs femmes.

Ce n'était pas un parti pris, mais c'était le parti que, prudemment, une fois pour toutes, il avait pris.

Ni Mme Tristan Bernard, ni Mme Alfred Capus, ni Marinette Renard ne se sont assises à sa table.

Mme Alphonse Allais elle-même – ô combien charmante, pourtant ! – était exclue de ces repas, où chacun profitait ainsi des autres, en liberté.

En une vie entière, combien rencontre-t-on de couples recevables ?

Pas trois sur dix et, quand les hommes sont éminents, pas deux sur vingt.

Qu'il y ait des femmes remarquables, cela n'est pas douteux, mais il est alors à noter que ce sont leurs maris qui sont à supporter.

D'ailleurs comment mon père aurait-il pu recevoir ? Il n'avait pas de salon.

Et quant à la salle à manger, dont il avait lui-même indiqué les limites, six personnes y sont à leur aise, huit y sont à l'étroit.

Mais s'il n'avait pas de salon, du moins se flattait-il d'avoir une galerie.

Cette galerie était une pièce de treize mètres sur cinq, arrondie aux deux extrémités, meublée uniquement de quatre grands fauteuils Louis XIV et d'une table longue, en bois doré, du même style. Un portrait du

grand roi se reflétait dans la glace d'une cheminée haute.

C'était en somme l'un des plus beaux décors imaginables du Grand Siècle. Et ce n'était pas autre chose que cela. Oui, c'était un décor, mais pas en toile : en marbre rose. Et ce décor était celui qu'il s'était fait pour répéter *Le Misanthrope*. Et chaque jour, et pour lui seul, il y disait le rôle d'Alceste, se donnant la réplique comme il aurait souhaité qu'elle lui fût donnée.

Représenter *Le Misanthrope* et redonner la vie à « l'homme aux rubans verts », c'était cela son rêve, et je puis affirmer que, théâtralement, il n'en eut jamais d'autre.

La chose, il la voyait parfaite, mise au point, splendide.

Et quand il la voyait ainsi, il hésitait.

C'était trop beau !

Il en avait écrit :

« Si je joue *Le Misanthrope* en matinée, il faut que ce soit si bien... si bien qu'on ait envie de le jouer tous les soirs... et il faut Qu'on le joue... et que cela fasse venir autant de monde... je ne dis pas qu'à une ordure... mais presque ! »

Si bien qu'un jour enfin, le 14 janvier 1922, son rêve se réalisa. Il joua *Le Misanthrope* au théâtre Edouard VII – et il en donna cinquante-trois représentations consécutives, ce qui jamais ne s'était fait.

Encouragés par cet exemple mémorable, des comédiens sans envergure ont présenté depuis des œuvres de Molière – montées à leur idée, hélas !

Et si je dis « hélas », ce n'est pas sans raison, car bien souvent la faiblesse de leur jeu les incitait à composer des mises en scène imprévues, en elles-mêmes jolies, mais déplacées en somme, et qui les obligeaient à prendre avec un texte immortel et sacré des libertés choquantes.

Molière, je crois, n'eût pas manqué de les en féliciter de la façon suivante :

— Merci infiniment, mais, s'il vous plaît, n'essayez pas de sauver mes pièces !

Lucien Guitry joua *Le Misanthrope* devant une magnifique tapisserie des Gobelins, et si quelqu'un lui avait parlé de la mise en scène de la pièce, sans doute se serait-il excusé de n'avoir pas su mieux en cacher les ficelles.

Peut-être on me dira qu'étant sublime dans Alceste, un cadre harmonieux seul lui était nécessaire.

Je le pense aussi.

Le mot que je viens d'employer, Paul Souday, critique dramatique, lui-même s'en servit. Il écrivit en effet que dans *Le Misanthrope* « Lucien Guitry donnait la sensation du sublime ».

Je le cite par curiosité, car ce critique était fertile en âneries. Mais

nous savons que dans la vie on ne peut compter sur personne !

Un soir d'avril 1912, à la tombée du jour, nous descendions l'avenue Rapp, Josse Bernheim et moi.

Il me demande :

— Connaissez-vous seulement la maison de votre père ?

Nous étions, à l'époque, brouillés, mon père et moi, depuis déjà dix ans.

Je lui répondis :

— Non. Et je ne sais même pas où elle est.

— Elle est là, devant vous.

J'étais là, devant elle.

Et j'en ai fait le tour, en me cachant un peu de peur d'être indiscret. Et je l'ai vu, lui, qui sortait de sa maison, allant dans son jardin, les deux mains dans les poches...

J'y suis retourné, cinq ans plus tard, pour déjeuner.

J'ai dit plus haut que Lucien Guitry, royalement, vivait au jour le jour dans sa belle et charmante demeure.

Je m'explique.

Mon père n'était pas homme à mettre de l'argent de côté, pas si bête !

Et puis, c'est le métier d'acteur aussi qui veut cela. L'argent qu'on gagne est quotidien, il est donc bien normal qu'il ne vous en reste jamais de la veille, et l'on s'estime encore heureux quand celui du lendemain n'est pas promis déjà !

Et j'admire qu'il ait vécu sans avoir de souci constant des jours qui viennent, sans connaître cette inquiétude qui rompt le charme de la vie et qui rétrécit tous les gestes.

Cependant je pensais qu'il devait posséder un ou deux millions, mis en dépôt dans quelque banque. Et l'avant-veille de sa mort je lui ai conseillé d'acheter un Renoir qui passait à l'Hôtel des ventes le jour même.

— C'est une femme nue, couchée dans l'herbe, très belle, ravissante, et qui n'atteindra peut-être pas cent mille francs. Tu devrais te l'offrir.

— Je n'en ai pas envie.

— Tu aimes pourtant Renoir ?

— Oui, mais... pas à ce point-là.

Il n'était entouré que de tableaux anciens et, bien qu'il admirât Monet, Sisley, Renoir, Lautrec et Pissarro, il avait une prédilection marquée pour les peintres du XVII^e siècle.

Et pourtant j'insistai :

— C'est un des plus jolis Renoir que je connaisse.

— Achète-le toi-même.

— Non, car le nu couché que j'ai chez moi, que tu connais, paraît

en être la réplique. Celui qui se vend tout à l'heure est d'ailleurs aussi bien. Et cependant tu n'en as pas envie ?

— Non.

— Est-ce que tu n'aimerais que la peinture ancienne ?

— Ne me pose pas de questions. Un jour, tu comprendras.

Ces derniers mots, il me les dit avec un sourire tel que je n'en parlai plus.

Pensait-il que, dans l'avenir, je me lasserais de cette école impressionniste que j'adore ?

Non, la question n'était pas là, et j'ai compris trois jours plus tard pourquoi mon père n'avait pas eu « envie » de ce tableau.

Il était mort, et, hormis sa maison, il ne laissait que quelques dettes, suffisantes pourtant, et de nature à me prouver que, par bonheur, il ne s'était privé de rien.

QUATRE ANS D'OCCUPATIONS

Quatre ans d'occupations

Soixante jours de prison

On trouvera dans l'index des noms figurant en fin de volume des repères biographiques sur la plupart des personnes évoquées ici par Sacha Guitry.

QUATRE ANS D'OCCUPATIONS

Octobre 1947. Éditions de L'Élan.

DERNIÈRE HEURE

Alors que ce livre est sous presse, alors qu'il va paraître, M. le Commissaire du Gouvernement me fait savoir indirectement qu'il « vient de rendre, en date de ce jour, 8 août 1947, une décision de classement » qui ferme mon dossier et qui – n'ayons pas peur des mots – signifie qu'un non-lieu m'est accordé enfin.

Il n'y avait donc pas lieu !

Il n'y avait pas lieu de me mettre en prison, de me faire insulter, de prohiber mon nom, d'interdire mes films – il n'y avait pas lieu de m'empêcher de remonter sur un théâtre et de poursuivre mon destin.

Le 23 août 44, on m'arrêtait avec éclat parce qu'on me supposait coupable.

Le 8 août 47, c'est clandestinement que l'on me certifie que je suis innocent.

Il n'y a donc pas lieu pour moi de changer une ligne à ce livre.

S.G.

Sacha Guitry jugé par ses contemporains

Entre les noms que chacun salue, il faut écrire d'abord celui de Sacha Guitry, ce Molière du XXe siècle, dont la gloire classique illuminera les générations futures, dont l'œuvre, loin de passer comme celle d'Augier, de Dumas, de tant d'autres, acquerra d'âge en âge une force nouvelle et de plus larges succès.

Quelles œuvres poignantes, d'un accent humain et véridique où le cœur mis à nu palpite à la lumière implacable de la Vérité ! Jean de La Fontaine, Debureau sont, à coup sûr, les plus beaux drames qui aient illustré la scène française. Et je ne trouve à nommer auprès de leur auteur que Becque ou Porto-Riche, ces cruels témoins de la société contemporaine.

La plus grande originalité de Sacha Guitry sera peut-être d'avoir échafaudé son œuvre entière sur sa propre vie. Il s'est, en elle, confessé comme Jean-Jacques ou Montaigne. Il a trouvé dans sa joie ou sa propre douleur un microcosme où se reflète en aspects infinis l'homme de tous les temps et de tous les univers. Le philosophe indulgent des Essais n'a pas été plus loin dans l'investigation, dans l'analyse de son moi. Il n'a pas mis une plus haute sagesse, une vision plus œcuménique de l'Être universel dans le bréviaire dont nous admirons le désenchantement et la prudence résignés. Cependant, Michel de Montaigne était un vieillard. Il philosophait au déclin de sa vie.

Sacha, lui, a commencé d'entrer dans la gloire au temps où le commun des hommes n'est pas sorti de page. Sa philosophie a dans les veines une pourpre de jeunesse qui prête à chacun de ses mots l'éclat du soleil levant et la fraîcheur du mois de mai.

Laurent Tailhade

Mon Cher Sacha,

Je vous embrasse avec je ne sais quelle fierté,

Jules Renard

Mon Cher Sacha,

Je vous devrai le funeste présent de l'immortalité. De tout le papier que j'ai barbouillé dans ma vie, ce feuillet seul traversera les âges.

Qu'il porte à la postérité la plus reculée le témoignage de l'estime et de l'amitié que j'ai pour vous.

Anatole France

À Sacha Guitry,

Un admirateur.

H. Bergson

À Sacha Guitry,

En témoignage d'une affection qui ne peut plus augmenter et d'une admiration qu'il ne cesse d'accroître.

Tristan Bernard

Sur le manuscrit autographe de Messieurs les Ronds-de-Cuir :

À Sacha Guitry, humble hommage de son admirateur et ami

Georges Courteline

Il convient, pour parler de Sacha Guitry, de lui retourner d'abord comme autant de compliments les critiques les plus courantes qui lui sont adressées. On se rendra compte plus tard de l'énorme influence qu'exerce Sacha Guitry sur le théâtre contemporain. Il a substitué à un esprit agréable, mais artificiel, qui était l'esprit de théâtre, un esprit direct et humain. Enfin, puisque j'essaie d'analyser l'écrivain dans ces lignes, comment nier le progrès dû à Sacha Guitry dans l'écriture dramatique moderne ? C'est surtout grâce à lui que les lieux communs sentimentaux ou drolatiques nous sont devenus insupportables. Nous serions condamnés à ce XVIII^e siècle de tapissiers et à tous les retapages plus ou moins ingénieux de Marivaux, de Crébillon le fils et de Meilhac et Halévy sans le coup de poing triomphant dont Sacha Guitry a crevé ces vieilles toiles. Et ce n'est pas seulement le choix du sujet, ce n'est pas l'ingéniosité, ce n'est pas son entente de la scène qui font de Sacha Guitry un véritable novateur, c'est avant tout son style dramatique, c'est son écriture. Lisez le dialogue de Sacha Guitry, étudiez-le comme on doit étudier un maître. Voilà le dialogue de théâtre, du très grand théâtre. Ce qui empêche la plupart des gens de juger à sa valeur exacte Sacha Guitry écrivain, c'est qu'il interprète lui-même ses pièces. On pourrait leur objecter qu'il y a des précédents qui comptent, Molière et Shakespeare entre autres. Nous avons en l'auteur de Béranger l'exemple d'un auteur dramatique en possession complète de son art. On doit suivre son effort prodigieux avec une attention scrupuleuse, déférente et admirative.

Henri Duvernois

À Sacha Guitry,

Pense à ton glorieux père en lisant Amoureuse, moi je pense à ta belle et juste renommée en t'envoyant ce volume.

G. de Porto-Riche

M. Sacha Guitry est allé aussi loin que les novateurs réalistes de 1890.

Ce que fait M. Sacha Guitry échappe en réalité aux procédés et au vocabulaire usuel de la critique. On aime ou on n'aime pas. On est séduit ou offensé. Pour moi, je suis de ceux qui goûtent et qui admirent...

Léon Blum (1908)

Sacha Guitry dans Mozart joue comme Dieu le Père !

Henry Bidou

Je pense que bien peu d'écrivains ont révélé à dix-neuf ans des dons, un don, plus éblouissants ! Oui, je fus ébloui littéralement.

Henry Bernstein (1905)

On connaît ma vénération pour le talent de Sacha Guitry. Je le considère depuis de longues années comme le plus grand directeur de Paris. Placé à la tête du Théâtre-Français, jadis, il eût donné une impulsion magnifique à tout notre théâtre contemporain.

Lugné-Poe

J'ai été à la représentation de la pièce de Sacha Guitry *Histoires de France*.

Quelle émotion : j'ai vu la plus belle œuvre théâtrale – l'œuvre d'un grand esprit amoureux de la France. De la grande France d'autrefois. Et ne craignant pas de dire leur fait à ceux qui l'ont diminuée. J'ai eu souvent les larmes aux yeux et, quand je suis allé féliciter Sacha dans sa loge, moi, qui de mon naturel suis peu démonstratif, je n'ai pu m'empêcher de l'embrasser de tout mon cœur.

G. Lenotre

J'ai toujours la sensation, chaque fois que j'écoute du Sacha Guitry, que ce diable d'homme devance son époque et qu'il s'est donné pour mission de nous enseigner à nous, les gens d'hier, la langue française d'aujourd'hui – et de demain.

Claude Farrère

Un grand auteur dramatique comme Sacha Guitry honore son pays.

Albin Valabrègue

Une pièce de Sacha Guitry, c'est le plus beau des rêves.

G. de Pawlowski

Avez-vous vu Sacha Guitry ? C'est un génie.

Régis Gignoux

J'en veux beaucoup à Sacha Guitry auteur, non point de son talent supérieur que j'admire et que j'aime, mais de la veine insolente et qui appartient à lui seul, d'avoir Sacha Guitry comme interprète.

Robert de Flers

« pasteur ».

Noble et grand succès qui marque dans la plus splendide carrière.

Les crapauds de l'orchestre se sont tus devant l'acclamation unanime d'une salle fêtant le fils et le père dans cette rencontre touchante de leur incomparable maîtrise.

Quel gala où conduire nos hôtes étrangers, un soir où le Gouvernement de la République saurait disposer de deux croix pour l'auteur et pour l'acteur qui honorent le plus la scène française de cette époque.

Jean Ajalbert

Quelque tort que lui fasse son succès dans l'esprit des lettrés, il est le seul dramaturge d'à présent qui tienne le fil d'une tradition délicate : celle de Marivaux et d'Alfred de Musset. Il a écrit le *Veilleur de Nuit* et l'admirable *Jean de La Fontaine*.

Roland Manuel

Le Parlement vote souvent l'affichage de phrases creuses dans toutes les

communes de France. On voudrait pouvoir forcer Lucien Guitry à jouer Pasteur devant tous les étudiants français du territoire, par ordre supérieur du ministre de l'Instruction Publique.

E. Vuillermoz

En d'autres temps, où il semble bien pourtant que nous ayons vécu, il eût été ordinaire de dire que la France vient de remporter, par la représentation de *Deburau*, de M. Sacha Guitry, une jolie victoire.

Georges Pioch

Jamais on ne célébrera assez M. Sacha Guitry comme auteur dramatique. Il a tous les dons : la facilité, la langue, le naturel, l'invention, la vérité, le renouvellement, la fertilité, la clarté, la sensibilité, l'invention, l'émotion et l'esprit. L'esprit par-dessus tout, l'esprit sans lequel l'intelligence n'est qu'une chose pédante, lente et monotone. Il a aussi ce mérite, et cette sagesse, de ne jamais sacrifier à l'actualité, de ne jamais s'occuper de la chose publique, ni de ces questions dites sérieuses dont on nous rebat les oreilles, de ne jamais viser ni au moraliste, ni au pédagogue. M. René Benjamin a eu bien raison de dire qu'il est notre Molière. Il y a longtemps que je voulais le dire. J'hésitais. Est-ce bête ? Je savais pourtant bien que je dirais juste. M. Benjamin n'a pas hésité. Il l'a dit. Il a dit juste. Si le théâtre a pour objet d'intéresser en amusant, de faire rire en peignant la vie, de faire réfléchir en montrant des travers, des ridicules, cela sans discours, sans tirades, sans pathos, sans thèses, par le simple jeu des répliques et les caractères des personnages, avec clarté et vérité – et le vrai théâtre est cela sans conteste – M. Sacha Guitry est le premier auteur dramatique d'aujourd'hui.

Paul Léautaud

M. François Mauriac dit qu'en écoutant Mon Père avait raison, il avait eu envie de crier, comme le vieillard du parterre le jour où Molière donna *Les Précieuses Ridicules* : « Bravo, Sacha Guitry, voilà de la bonne comédie ! »

Et il ajoute : « Je paierais cher pour avoir entre les mains le texte de *Mon père avait raison*. »

Au sujet de ce même ouvrage, Antoine écrit :

Devant une pièce de cette hardiesse et de cette qualité tout notre bric-à-brac habituel s'effondre. On peut aller dormir tranquille, les idoles sont ébranlées ce soir et il y a vraiment du nouveau sur la scène française.

Antoine

Sur l'exemplaire de Sainte-Jeanne :

To Sacha Guitry who, like myself, does not write in chains, and who, indeed, should have written this play.

Bernard Shaw

À Sacha, qu'on aime et qu'il faut aimer,

Anatole France

À Sacha Guitry, mon ami et le seul auteur dramatique de ce temps.

DÉDICACE

À un Français pris au hasard – parmi les 500 000 spectateurs de *N'écoutez pas, Mesdames !*

à l'un de ceux qui ne manquaient aucune de mes pièces – je voudrais pouvoir en dire autant !

à l'un de ceux qui m'appelaient « Monsieur Moâ », qui me disaient exaspérant, mais qui ne se privaient pas d'aller voir tous mes films à l'un de ceux qui, fin 40, ont regagné la Capitale à l'un de ceux, le cœur brisé, qui se sont remis au travail à l'un de ceux qui haïssaient la présence à Paris de l'armée allemande à l'un de ceux qui, cependant, s'attendaient à bien pire à l'un de ceux qui se disaient : « Ah ! Quel bonheur, mon Dieu, qu'on ait le Maréchal ! »

à l'un de ceux qui, tous les jours, s'interrogeaient sur la Russie à l'un de ceux qui, tous les soirs, se répétaient : « Et l'Amérique ? » à l'un de ceux qui se disaient : « Comme on aimerait à les gifler, dans le métro, dans les cafés – mais malheureusement ça ne servirait à rien ! »

à l'un de ceux qui se sont dit : « Si je connaissais l'un de ces salauds, j'essaierais de faire revenir mon frère prisonnier, Stalag V.L. 12.040 »

à l'un de ceux qui se sont dit : « J'aimerais bien avoir un S.P. tout de même ! »

à l'un de ceux qui m'écrivaient : « Maître, il paraît que les Allemands vous ont offert des prisonniers, je vous supplie donc de me recevoir... »

à l'un de ceux qui me disaient : « Quelle aubaine pour tous que vous soyez ici ! »

à l'un de ceux, deux ans plus tard, qui se sont étonnés qu'un auteur dramatique « à l'abri du besoin ait repris son travail quand les boches étaient là »

à l'un de ceux qui disaient à leur frère, en juillet 43 : « Dans le fond, nous ne savons pas si c'est bien lui, vraiment, qui t'a fait revenir »

à l'un de ceux qui se sont dit, en avril 44 : « Comment se met-on de la Résistance ? »

à l'un de ceux qui se sont écriés, le 23 août suivant : « Puisqu'il a vu des Allemands, il est juste après tout qu'on le mette en prison ! » à l'un de ceux, dans quelque temps, qui me diront : « C'est affreux ce qu'on vous a fait, je l'ai dit à tout le monde, mais, vous savez, les gens sont d'une ingratitude... »

S.G.

PRÉFACES

Avis liminaire

Il faut absolument que celui qui me lit se fasse à cette idée qu'il a pu se commettre à mon intention la plus inconcevable injustice qui soit.

Il ne doit pas avoir d'autre idée préconçue.

Qu'il ne franchisse pas le seuil de cet ouvrage s'il est d'avance convaincu que... cependant... mon Dieu... n'est-ce pas, malgré tout... j'aurais pu... j'aurais dû – non, non, je ne veux pas d'un lecteur « prévenu ».

Qu'il mette de côté tout ce qu'il « croit savoir » – il pourra le reprendre à la sortie du livre – mais, pendant sa lecture, qu'il soit en un état de réceptivité propre à m'en faire un défenseur et, s'il le veut, même, un ami.

Car je l'estime un honnête homme, intelligent.

Et de la sorte nous n'aurons qu'une idée préconçue – l'un et l'autre.

Peut-être observera-t-il, au cours de sa lecture, maintes répétitions et quelques négligences aussi, parfois, de style.

Qu'elles soient considérées par lui comme autant de témoignages du mécontentement que j'éprouve à relater des faits qui souvent me répugnent.

Je désirais ne prendre aucun plaisir à ce travail.

Préambule

Il fallait à ma vie, qui fut exceptionnelle, un parachèvement qui fût à sa mesure.

Pour être à sa mesure et rester dans les règles, il fallait que ce fût un rebondissement.

Ce rebondissement se devait à son tour d'être spectaculaire.

Et, de ce côté-là, je n'ai pas à me plaindre.

Mais voilà qu'aujourd'hui j'ai la prétention – on sait bien que je les ai toutes ! – hormis celle d'être modeste – oui, voilà qu'aujourd'hui j'ai la prétention de conclure moi-même, en apportant des faits nouveaux, qui sont, à mon sens, de nature à retourner la situation.

Tant et si bien d'ailleurs que cette comédie, qui tient depuis trois ans l'affiche, et dont le premier acte se passait en prison, doit

logiquement se terminer, à la façon des pantomimes d'autrefois, par des danses rythmées, quelques feux de Bengale et des tableaux vivants – le tout considéré comme une apothéose.

Je n'en demande pas plus – mais à la vérité je n'en voudrais pas moins.

J'ai fort à faire à cet égard, je m'en rends compte – et je dois remonter la côte à petits pas.

Pour être pittoresque, elle n'en est pas moins accidentée – je sais.

Dos-d'ânes, caniveaux, culs-de-bouteilles et chausse-trapes – rien n'y manque. Elle est parée, comme il convient, pour faire trébucher celui qui s'aventure entre les barbelés, les ronces et les orties qu'elle a disposés en chicane.

Mais que m'importe – en route !

En route et droit au but car si certains se sont juré d'avoir ma peau, moi, je me suis promis qu'ils ne l'auraient jamais.

Bref exposé de l'aventure.

D'ordinaire, voici comment les choses se passent :

I. – Un crime est découvert.

II. – Un homme est soupçonné d'avoir commis ce crime.

III. – On l'interroge.

IV. – On l'inculpe.

V. – Enfin, on le met en prison.

Or, c'est exactement le contraire qui s'est produit pour moi :

I. – On m'a mis, d'abord, en prison.

II. – On m'a, par la suite, inculpé.

III. – On ne m'a interrogé qu'après.

IV. – puis, l'on m'a soupçonné – de n'être pas coupable.

V. – Et l'on s'est enfin demandé quel crime j'avais bien pu commettre – pour avoir été mis en prison.

Je ne plaisante pas.

Voici des faits – voici des dates.

23 août 44. Je suis arrêté par des gens qui ne sont nantis d'aucun mandat.

29 août. Six jours plus tard. La fiche officielle – et secrète – qui me concerne à la Commission de Contrôle, porte ces mots :

« MOTIF DE L'ARRESTATION : IGNORÉ ».

30 septembre. Un mois plus tard. Mon « dossier », qui se trouve entre les mains de M. Cagnard, à la Police Judiciaire, ne comporte, pour tout « chef d'accusation », que ces deux mots : « rumeur publique ».

15 octobre. Deux semaines plus tard. Je suis « inculpé d'intelligences avec l'ennemi ».

Par qui ?

Je n'en sais rien.

Et pourquoi ?

Je l'ignore.

Je le saurai demain sans doute.

16 octobre. Le lendemain. Je fais la connaissance de M. Angéras, juge d'instruction.

Il me questionne.

Je réponds.

Et je m'aperçois qu'il n'en sait pas plus long que moi.

La preuve en est que :

18 octobre. Deux jours plus tard. M. Angéras – ce qui ne s'était jamais vu – fait passer une note dans les journaux disant que « M. le Juge d'instruction Angéras attend que des dénonciations lui soient adressées concernant M. Sacha Guitry ».

Le cher homme en était encore à « rumeur publique ».

Et pourtant, ce jour-là, on avait cru devoir me passer les menottes !

24 octobre 44. Quatre dénonciations anonymes, plus absurdes les unes que les autres, incitent M. Angéras à classer mon dossier.

Je suis remis en liberté, mais la question reste posée – différemment.

Il ne s'agit plus de savoir, en effet, pourquoi j'avais été mis en prison. Ce qui intéresse mes confrères, c'est de savoir pourquoi j'en suis sorti.

À telle enseigne que, le 2 décembre 1944, le journal le Front National 1 publiait la note suivante :

« Le juge, M. Angéras, a demandé que les personnes qui auraient des reproches à formuler contre Sacha Guitry lui écrivent ou viennent le voir. »

Vraiment, l'on croit rêver – et cet appel direct à la délation fait mauvaise figure – du moins me semble-t-il.

Dans le second volume de cet ouvrage, il sera longuement parlé d'un très haut personnage qui n'a pas craint de s'écrier alors :

— On n'a rien trouvé à lui reprocher, c'est tout de même invraisemblable !

En conséquence, la première instruction n'ayant rien « donné », une seconde instruction fut ouverte !

Mon dossier passa des mains de M. Angéras dans celles de M. Raoult – et cela en dépit d'un réquisitoire qui m'est, d'un bout à l'autre, favorable.

C'est alors que je réalisai de quelle monstrueuse iniquité j'étais victime – car j'étais entré en rapport avec M. Angéras parce que l'on m'avait mis en prison, et j'allais maintenant fréquenter M. Raoult parce que j'en étais sorti !

Vit-on jamais pareil acharnement ?

Deux juges d'instruction – mesure exceptionnelle et significative !

Et peut-on concevoir que deux juges d'instruction et trente mois d'enquêtes aient été nécessaires pour instruire une affaire qui cependant ne comportait aucun chef d'accusation ?

Oui – mais on ne peut le concevoir, en vérité, que par le fait, précisément, qu'elle n'en comportait aucun – et que c'était invraisemblable.

Tristan Bernard a fort bien exprimé sa pensée à cet égard, quand il a dit :

— Je trouve abominable cette chasse à l'homme !

Peut-être un jour me dira-t-on que si j'avais été coupable un seul juge d'instruction eût été suffisant.

Peut-être même, un soir, entendrai-je ces mots :

— Vous avez eu deux juges d'instruction, Monsieur Guitry : voyez donc les égards que l'on a eus pour vous !

La dernière fois que nous nous sommes vus, M. Raoult et moi, je lui ai dit ceci :

— Monsieur le Juge, maintenant que vous connaissez tout mon dossier par cœur, m'enverriez-vous en prison ?

— Certainement pas, Monsieur Guitry.

— Donc, veuillez convenir, Monsieur le Juge, que je ne suis devant vous que parce que l'on m'a mis en prison ?

Il m'a paru qu'il en convenait.

Et c'est effectivement vrai.

Rien de tout cela ne serait arrivé, et il n'y aurait pas eu ces commissions rogatoires, ces dépositions, ces confrontations, toutes ces recherches infructueuses et blessantes, si – envoyés par Dieu sait qui ! – cinq hommes armés jusqu'aux dents ne s'étaient pas présentés chez moi le 23 août 44 – haut les mains, mitraillettes et tout ce qui s'ensuit – comme pour Al Capone ou Landru, c'est bien simple !

L'affaire en elle-même

Elle est inexistante.

Et celui qui me lit doit en être informé dès à présent d'ailleurs ?

Il n'y a pas d'Affaire Sacha Guitry.

Il n'y en a jamais eu – et il n'y en aura jamais.

Il y a cependant bien une Affaire – mais c'est une « Affaire Goncourt-Sacha Guitry » – qui se terminera d'ailleurs par une « Affaire Sacha Guitry-Goncourt ».

M. André Billy – qui croit qu'il est de l'Académie Goncourt – est l'auteur d'un article perfide – et mal écrit bien entendu – qu'il publia – courageusement – loin de Paris, voilà deux ans – et qu'il intitula : Le Cas Sacha Guitry.

Or, il n'y a pas non plus de « Cas Sacha Guitry » – mais, en revanche, il y a un « Cas André Billy » qui est des plus curieux – et dont il sera longuement parlé dans le troisième volume de cet ouvrage.

Son article perfide, où l'a-t-il publié ?

Cela, je vous le donne en mille.

Dans le Courrier – tenez-vous bien ! – dans le Courrier du Val-de-Travers-Fleurier, Canton de Neuchâtel, en Suisse.

Voilà l'homme.

Quant à « l'Affaire Goncourt-Sacha Guitry » – animée par Le Figaro – elle date fort exactement du 28 juin 1939, c'est-à-dire du jour de mon élection à l'Académie Goncourt. C'est donc une vieille 39 querelle littéraire qui s'est atrocement envenimée pendant l'Occupation – jusqu'à devenir par la suite inhumaine.

Mais – que vient faire là Le Figaro ?

Vous l'allez voir.

C'est bête comme chou !

M. André Billy, critique littéraire au Figaro, avait été présenté contre moi à l'Académie Goncourt – et il n'avait totalisé qu'une voix : celle de M. Lucien Descaves.

Voyez donc comme le monde est petit !

Une voix, cependant, c'était déjà quelque chose.

Eh ! bien, M. Billy n'a pas été content.

Le Figaro non plus.

Les gens sont difficiles !

Le Figaro qui se croyait puissant avait en vain mené campagne contre moi – et il a pris cela très mal. Ce n'était, en vérité, qu'un four

– mais M. Brisson est critique : il n’aime que les fous des autres – et comme il est mon pire ennemi depuis vingt ans, il n’était pas homme à me le pardonner.

(Je m’en excuse auprès de M. Descaves, mais mon pire ennemi, ce n’est pas lui, c’est Pierre Brisson.)

Pour quelles raisons me détestaient-ils ainsi l’un et l’autre à l’époque ?

Cela, franchement, je l’ignore.

Ils n’aimaient pas mes pièces – ce qui était leur droit – et ils le disaient – ce qui était leur devoir. Moi, je n’aimais pas leurs articles – ce qui était mon devoir – et je m’en félicitais – ce qui était mon droit.

Ils pouvaient estimer dès lors que nous étions quittes.

Eh ! bien, non – les critiques sont drôles ! – ils n’admettent pas qu’on les critique.

Or donc, M. Brisson s’était promis que je ne « passerais » pas aux Goncourt.

Quant à M. Descaves, il avait juré ses grands dieux que si j’étais élu, il ne reparaîtrait pas chez Drouant.

Mon élection fut triomphale – et reparut M. Descaves !

C’était l’échec, l’échec, total – total et, disons-le, risible.

Mais il se trouve que ces Messieurs n’ont pas l’habitude de faire rire – et ça les a beaucoup fâchés.

Moi, cela m’a mis de bonne humeur.

Et le soir même, à la Radio, j’ai plaisanté.

J’ai dit :

M. Descaves a fait savoir qu’il quitterait l’Académie Goncourt si j’y entrais. C’est une des raisons qui m’incitèrent à laisser poser ma candidature – car n’ayant jamais approuvé l’élection de M. Lucien Descaves, ne comprenant pas qu’il soit entré chez les Goncourt, je suis enchanté de l’en faire sortir.

Puis, pour mettre un comble à mes bontés pour eux, j’ai dit des vers – et les voici :

Petit poème composé dans le but évident de déplaire à un journaliste insignifiant

Quand certains faits se sont produits, accidentels,

Et Dieu sait s’il en est de tels,

Catastrophiques, désolants, voire infernaux,

Que la destinée improvise,

Il est parfaitement normal que les journaux

Le lendemain nous en avisent.

Et lorsque le jour même une chose se passe,

Inévitable, hélas !

Et qui peut nous intéresser,

Il est logique aussi qu'on nous en rende compte.
Or donc, ce qui se passe ou bien qui s'est passé
Qu'on le raconte.
Mais prévoir des malheurs et nous les annoncer
La veille en bonne place,
À mon avis c'est une honte !
Ainsi Le Figaro de ce matin me navre.
Il nous apprend qu'hier, un train parti du Havre,
À déraillé. Cent vingt blessés. Trente cadavres.
Affreux détails sur l'accident :
Jambes et bras cassés,
Poitrines défoncées...
Mais cependant,
Rien à redire.
Puisque la chose s'est passée,
Le journal informé devait nous en instruire.
Donc, voilà pour hier. Pour aujourd'hui, c'est pire :
Hitler, à Badgastein, prononce un long discours
Sur le destin de son Empire !
En fait-il jamais qui soient courts ?
Nouveaux Micromégas,
Voyez tous ces micros, mes gars,
Dont il s'entoure !
Ne jurerait-on pas qu'il va faire des tours !
Mais comment rester sourd
Et comment rester coi
Devant un fait pareil ?
Certes voilà de quoi
Faire dresser l'oreille
Et donner le frisson !
Mon Dieu, que d'appareils
Pour diffuser le son
Jusqu'au-delà des mers !
Étendards, écussons,
Tambours – pas une mère
Et cent mille garçons !
C'est toujours le même air
Et la même chanson.
Plaintes amères
Et proférées
Gorge serrée,
Combien pareilles !
Mots acérés,
Blessants, pointus,

Et qui nous rayent
Un peu l'oreille,
Car ils nous sont
Tous adressés !
Raison de plus
Pour la dresser !!
Dressons, dressons,
Dressons l'oreille !
Et puisque, quand il parle, il parle pour autrui,
Trouvons juste et normal qu'on nous en ait instruit.
Or donc, inclinons-nous pour aujourd'hui – passons !
Mais qu'à la même page
On nous annonce encor :
« Demain, Pierre Brisson »
Ça, vraiment, c'est dommage !
Et c'est décourageant !
Pourquoi cette menace ?
Ah ! de grâce, de grâce,
Ayez pitié des gens !
Pourquoi nous l'annoncer ?
Ce n'est pas charitable,
Deux malheurs en un jour n'était-ce pas assez ?
Pourquoi nous assombrir ?
Racontez-nous l'inévitable,
Et j'entends par là le passé,
Mais laissez à Dieu l'avenir !
« Demain, Pierre Brisson »,
menace meurtrière.
Je comprendrais encor : hier.
Figaro, Figaro,
Là, tu manques d'esprit !
C'est agressif. C'est trop.
C'est maladroit d'ailleurs – et méchant pour le moins.
Est-ce qu'on doit prévoir les malheurs de si loin ?
Est-ce qu'on oserait, par exemple, prédire :
« Demain matin, dix-huit avril, mourra le nonce » ?
Ou bien : « Madame D... tuera son nourrisson » ?
Alors, pourquoi faut-il, hélas ! qu'on nous annonce :
« Demain, Pierre Brisson » ?
Voyez-vous que la veille un journal nous prédise
L'assassinat du sous-préfet de Briançon ?
Pourquoi faut-il alors, hélas ! qu'on nous avise « Demain, Pierre
Brisson » ?
D'ailleurs, en vérité, qu'est-ce qu'on nous annonce ?

Un article de lui !

C'est nous dire, demain, qu'en somme il se prononce
Inconsidérément sur le travail d'autrui.

Or, pourquoi s'en vanter – comme dit la chanson.

Et faut-il que, vraiment, l'on nous en avertisse ?

Cher Barbier, quand tu dis : « Demain, Pierre Brisson »

C'est dire que demain, l'on rasera gratis !

Mais tout à coup j'y pense,

Il se peut que l'annonce ait un tout autre sens,

Et qu'elle ne soit là que pour nous protéger.

« Demain, Pierre Brisson » – ça veut peut-être dire :

« Attention, Lecteurs d'Avignon, d'Agadir,

De Paris, de Zurich, d'Amsterdam ou d'Angers,

Ne lisez pas demain Le Figaro : danger ! »

C'était désobligeant – nous sommes bien d'accord – et je tenais d'ailleurs à le désobliger – mais ce n'était aucunement diffamatoire – ni mensonger d'ailleurs. Car ce petit poème exprime une opinion désormais unanime.

Pourtant je reconnais qu'il était de nature à contrarier le directeur provisoire du Figaro.

Et si j'en donne ici la primeur, c'est afin que celui qui me lit connaisse la raison de l'animosité persistante, acérée, d'un homme sans esprit et, disons-le, méchant. Car il faut être un homme assurément méchant pour avoir publié dans son triste journal d'abominables calomnies à mon sujet – et des injures de commande à tant la ligne.

Car il est à noter qu'aucun des écrivains de grande valeur qui collaborent au Figaro – que ce soit Duhamel ou François Mauriac, ou que ce soit André Siegfried, ou bien Jérôme et Jean Tharaud, n'a pris part au débat, n'a prononcé mon nom.

Pour me faire insulter, le directeur du Figaro avait dû faire appel à des folliculaires venus de l'extérieur – et quand M. Billy lui-même éprouva le besoin d'épancher sa bile – bile de Billy ! – il l'envoya, recommandée, à ce canton neuchâtelois de 1 832 âmes.

Quant au patron lui-même, il sut se contenter de l'emploi de souffleur.

Il est gêné aux entournures – ayant trop retourné sa veste.

Et combien donnerait-il pour n'avoir pas écrit naguère :

Devant cette idolâtrie fabuleuse du public, je songe que M. Sacha Guitry est vraiment heureux – le théâtre est sa vie et le théâtre est Roi et il est Roi au théâtre. P.B.

Je me suis tu pendant trois ans.

Je me suis tu d'abord pour la bonne raison qu'on ne m'a pas laissé parler.

Les journaux refusaient mes rectifications. Ils m'accusaient de tout – et de n'importe quoi : d'avoir été pro-allemand, d'avoir fréquenté Stülpnagel, d'avoir « touché » 18 000 francs sur les comptes secrets de la Compagnie du Gaz, d'avoir reçu chez moi Goering – enfin, d'avoir été, pendant quatre ans d'occupation, le modèle accompli du « collaborateur ».

Ils savaient bien que c'était faux – mais là n'était pas la question. J'avais été choisi comme tête de turc – et je devais payer, payer pour tout le monde – et tout de suite encore : c'était l'occasion ou jamais ! C'était l'occasion inespérée pour eux – tant espérée par eux depuis quinze ou vingt ans. Pas d'attendrissements ! Pas de demi-mesures ! Il convenait d'aller cette fois jusqu'au bout. Il fallait me traîner devant un tribunal. Il fallait que c'en fût fini de ce bonheur que chacun d'eux considérait comme une injure personnelle.

Dès lors, imaginez l'accueil qu'ils ont pu faire aux rectifications qui leur sont parvenues !

La Radio, n'en parlons pas.

C'est elle, en 42, qui m'avait « dénoncé » – ce n'est pas elle qui allait me permettre de me disculper !

Quant à mes avocats, c'était bien mieux encore.

Toutes les fois que je leur indiquais un argument nouveau propre à m'innocenter, ils me poussaient du coude en me disant :

— Chut ! Argument d'audience. Taisez-vous.

Ils redoutaient pour moi cette Chambre civique – épée de Damoclès – et prétendaient fort justement qu'il était inutile de déflorer tout mon système de défense en découvrant mes batteries.

Or donc la Radio faisait la sourde oreille, mes avocats me disaient : chut ! – et tandis qu'à Drancy nous étions au secret, ce quotidien si journalier, Le Figaro, publiait un article absurde intitulé : Silence au camp !

J'ai supporté cela pendant trois ans de suite – mais, à force de m'entendre dire ; taisez-vous – j'ai compris à la fin que je devais parler.

Je vais le faire sans plaisir – mais je puis me flatter de le faire sans haine.

J'éprouve un tel dégoût devant tant de bassesses – et le mépris que j'ai pour tous ces médisants dénués de valeur est si profond, si vif, que – sans aller jusqu'à les plaindre – il me faut cependant leur déclarer ce soir qu'il vaut bien mieux être à ma place qu'à la leur.

Aujourd'hui, 12 mars 1947, je prends donc la parole – et je la prends d'une assez drôle de manière : en la passant à d'autres à toute

occasion – en la donnant à ceux qui m’ont été fidèles – en la donnant à ceux dont l’opinion m’honore – en la donnant à ceux qui, pendant quatre années, ne m’avaient ménagé ni l’encens ni les fleurs et qui, depuis, froussards, ingrats ou négligents, se sont exactement conduits comme s’ils n’avaient pas la conscience tranquille.

C’est ainsi que, preuves en mains, j’ai conçu le projet de réduire à néant toutes les calomnies formulées contre moi.

Or, ces preuves, ce sont des lettres – et ces lettres sont des réponses. Elles sont des réponses à toutes les questions qui m’ont été posées – elles sont des ripostes à toutes les injures dont je fus abreuvé. Et j’aime assez que « mes » ripostes, et j’aime bien que « mes » réponses soient de Paul Valéry, de Georges Duhamel, ou de Tristan Bernard – j’aime qu’elles soient d’un inconnu, d’un homme illustre – ou d’un brave homme – ou d’un voyou ! J’aime qu’elles soient éplorées, louangeuses, imprudentes. J’aime enfin que, diverses, toutes elles soient à présent des atouts dans mon jeu.

Je sais qu’en publiant certaines de ces lettres j’oblige leurs auteurs à prendre ma défense – mais ce n’est pas la première fois que je les oblige – on va le voir.

J’attends depuis bientôt trois ans qu’ils veuillent bien me manifester leur gratitude.

Qu’ils m’excusent de ne pas pouvoir attendre plus longtemps.

Les accusations formulées contre moi peuvent se résumer de la façon suivante :

« Il était collaborateur – puisqu’il était antisémite et qu’il était pro-allemand – et s’il a joué la comédie pendant l’Occupation – c’était pour voir des Allemands – qui lui donnaient à volonté du charbon, du tabac, de l’essence et du lait. »

J’en veux immédiatement finir avec les trois premières : Collaborateur, Antisémite, Pro-allemand.

Je les prends une à une et j’en fais mon affaire.

COLLABORATEUR ANTISÉMITES PRO-ALLEMAND

Collaborateur

Voilà bientôt trois ans que je mets au défi mes calomniateurs de me citer un fait, une phrase, un mot, qui semblerait seulement justifier cette accusation mensongère.

Car elle n'est fondée sur rien.

Or, j'ai la conviction que ceux qui m'accusent d'avoir « collaboré » – sans en avoir aucune preuve – ne m'accuseraient pas d'avoir triché au jeu – sans en être certains.

J'en déduis que « le crime d'intelligences avec l'ennemi » leur paraît moins infamant qu'un vol – et, d'autre part, plus admissible.

Et j'en conclus que, s'ils l'admettent, c'est qu'ils eussent été capables – eux, oui – de le commettre.

Je me propose donc de leur clouer le bec à quinze ou vingt reprises au cours de cet ouvrage.

Et tout d'abord il est un fait d'une importance capitale – et qui pourrait me dispenser de toute autre justification :

Il y avait un groupe appelé Groupe Collaboration 1 – et je n'en faisais pas partie.

Certes il est généreux, le geste négatif de la presse française, qui, depuis la Libération, a cru devoir ne pas révéler les noms de ceux qui avaient adhéré à ce groupe fameux – mais il faut convenir que ce silence est surprenant, pour ne pas dire déplorable, car s'il favorise les égarés, du moins lèse-t-il singulièrement les intérêts moraux de ceux qui, comme moi, accusés sans raison, peuvent se prévaloir aujourd'hui d'une abstention qui confirme leur indépendance absolue, qui les honore et qui témoigne de leur répugnance à l'égard d'une collaboration qui ne pouvait être que funeste à la France.

Cette accusation d'avoir : « collaboré » ne fut, en vérité, formulée contre moi, que par un journaliste : le fils du président actuel de l'Académie Goncourt – j'ai nommé M. Pierre Descaves.

En un article inqualifiable – et qu'il avait porté au Clou – M. Pierre Descaves n'avait pas craint d'écrire :

J'accuse Sacha Guitry d'avoir été un des premiers initiateurs de la Collaboration.

Au cours de ma seconde instruction je demandai à M. le Juge Raoult si j'avais ou non la liberté de faire comparaître devant lui mes

témoins à décharge.

— Vous en avez absolument le droit, me dit-il.

Je nommai tout de suite M. Pierre Descaves.

M. Raoult sembla surpris.

Je m'expliquai :

— Monsieur le Juge, je ne me fais guère d'illusion sur mes amis, mais, en revanche, je crois pouvoir compter sur mes ennemis.

Je ne me trompais pas d'ailleurs – ils ont servi ma cause, au-delà de mes espérances.

(La formule consacrée : « Jurez de dire la vérité, toute la vérité » trouble toujours un peu ceux qui n'ont pas pour habitude de la dire.)

M. Pierre Descaves, appelé par mes soins, fut prié par M. Raoult de bien vouloir fournir des éclaircissements concernant l'accusation qu'il portait contre moi.

Ce « Groupement des énergies françaises pour l'unité continentale », créé à l'automne 1940 et présidé par Alphonse de Châteaubriant, se présente en fait comme une organisation idéologique pro-allemande. Il se compose de cinq sections (littéraire, artistique, scientifique, juridique, économique et sociale, plus la radiophonie) et est constitué en grande partie par des notables, se recrutant plutôt dans les cercles culturels à Paris et dans les milieux économiques en province.

Or, au cours de sa déclaration, M. Descaves, ayant prêté serment de dire toute la vérité, déclara que son accusation n'était fondée que sur des « renseignements » qui lui avaient été fournis par « son ami M. Maurice Noël, rédacteur en chef du Figaro ».

M. Maurice Noël, dénoncé de ce fait par un de ses amis, et appelé à son tour, se fit d'abord tirer l'oreille. Pourtant, il voulut bien enfin se rendre à l'invitation de M. Raoult.

Ayant prêté serment de dire toute la vérité, M. Maurice Noël déclara ne rien savoir, n'avoir aucun « renseignement » à donner, son opinion sur moi n'était fondée que sur un article de M. Martin-Chauffier paru précisément au Figaro.

M. Martin-Chauffier n'ayant pas pu se rendre à l'invitation de M. Raoult, celui-ci, en vertu d'une commission rogatoire, se transporta chez lui.

Ayant prêté serment de dire toute la vérité, M. Martin-Chauffier n'articula aucune accusation contre moi relative à un fait quel qu'il soit de « collaboration ».

(Je parlerai bien entendu très longuement de ces Messieurs dans le troisième volume de cet ouvrage.)

Ainsi donc l'accusation de M. Pierre Descaves se trouvait réduite à néant.

Mais il n'en restait pas moins qu'il l'avait portée contre moi.

Pour quelles raisons ?

On me dira : « Pierre Descaves, égal Lucien Descaves – et l'on sait que depuis trente ans Lucien Descaves exprime à tout bout de champ sa haine à votre égard. »

Nous sommes bien d'accord – mais, cependant, n'y avait-il pas autre chose ?

M. Pierre Descaves n'avait-il pas sur la conscience un petit je-ne-sais-quoi qui troublait son sommeil ?

Tant de gens à l'époque vous noircissaient pour se blanchir !

N'avait-il rien à se faire pardonner – lui ?

Or, un hasard providentiel m'a mis entre les mains un ouvrage dont il est l'auteur.

Le titre de l'ouvrage ?

Je vous le donne en mille : HITLER.

Oui, vous avez bien lu.

Hitler – c'est à ne pas croire !

Hitler – tout bêtement.

Hitler avec une croix gammée sur le dos du volume – pour qu'on ne puisse même pas le retourner.

Il vous dira que ce livre, il l'a fait en 1936.

Soit.

Il l'a fait tout de même.

Il a consacré tout un ouvrage à l'auteur de *Mein Kampf* – à celui qui traitait de « singes » les Français !

Et avec des photos, encore !

Hitler à tous les âges – et la maman d'Hitler – et le papa d'Hitler !

Et qu'il ne s'avise pas de nous dire qu'il en est fier aujourd'hui.

Ce ne serait pas vrai.

Je ne sais pas s'il en est honteux – mais tout porte à le croire – et je l'en félicite – puisque, en tête d'un nouveau livre qu'il vient de publier – en 46 – son Hitler n'est pas mentionné parmi les ouvrages dits « Du même auteur », ouvrages qu'il propose ingénument à des lecteurs problématiques.

Antisémitisme

Mon cas doit être unique.

J'ai pendant quatre années, passé pour être juif – et je passe à présent pour être antisémite !

J'ai dû fournir aux Allemands les preuves absolues de mon aryanité – et voilà qu'aujourd'hui, je dois me disculper d'une accusation qui n'est pas moins absurde.

Me dire antisémite – alors qu'en 39 j'avais pour avocat Pierre

Masse, pour médecin Wallich et pour producteur Sandberg ! Me dire antisémite, alors qu'en somme je confiais ma santé, mes intérêts et mon honneur à trois juifs !

Elle n'est pas seulement absurde et non fondée, cette accusation – elle est en contradiction même avec l'attitude courageuse que j'ai prise à l'égard des juifs dès les premières heures de l'occupation.

Or, si depuis un an nous voyons les israélites soucieux de découvrir tous ceux qui secondaient les Allemands dans leur criminelle entreprise – il ne m'apparaît pas qu'ils aient la curiosité de retrouver ceux qui n'ont pas craint de les défendre – au péril de leur liberté.

Ils ne sont pourtant pas nombreux, ceux qui se sont occupés d'eux pendant l'occupation !

Qui s'en sont occupés pour leur faire du mal, je n'en ai vu que trop – mais pour leur faire du bien, je n'en connais pas trois.

On pourra m'en citer deux cents, trois cents, huit cents qui les auront aidés dans l'ombre et par bonté – mais jusqu'à nouvel ordre, je n'en connais que deux qui sont allés plaider leur cause ouvertement : Robert Trébor et moi. Et l'on conviendra que j'avais un certain mérite à le faire, puisque Le Pilon, La France socialiste et La France au Travail m'accusaient publiquement d'avoir trompé les Allemands sur mes origines.

Et, de 40 à 44, n'ai-je pas accueilli chez moi ceux qui s'y présentaient : le malheureux Marcel Lattès, René Lyon, le docteur Isch-Wall, Jean Wiener, Marguerite Bernheim, Mme Courteline, Marcel Simon, Mme René Wilde, Mme Bokanowski, Mme Claude Bernheim, le docteur Étienne Bernard, Numès fils, Jacques Franck, Arnyvelde – et combien d'autres ! – et voilà qui était bien imprudent de la part d'un homme qui passait pour recevoir chez lui des Allemands.

Si tous ceux que je viens de citer en ont rencontré chez moi, qu'ils le disent – eux qui ne se privaient pas de venir me voir à l'improviste.

Antisémitisme ?

Tristan Bernard est là pour dire le contraire – puisqu'il m'avait confié pendant l'occupation toutes les lettres qu'il possédait de Léon Blum – lettres précieuses s'il en fut, et compromettantes à l'époque – lettres datées de Bourassol qui sont encore en ma possession – et que je vous rendrai sur un signe de vous, ami de ma jeunesse, cher directeur du Populaire 40 où l'on m'insulte.

Oyez ceci, Lecteur, et vous m'en direz des nouvelles.

Le doyen de la Comédie-Française, André Brunot – qui s'en souvient – fut un jour le témoin d'un singulier dialogue entre M.

Epting, directeur de l'Institut Allemand, et moi.

La question juive était en cause – et je rapporte fidèlement ici ses propos et les miens.

Moi. – Eh ! Bien, non Monsieur, vous ne nous ferez jamais admettre, à nous, Français, votre façon de concevoir et de résoudre la question juive, parce qu'elle n'est pas seulement inhumaine, elle est... puis-je achever ma phrase ?

M. Epting. – Je vous en prie, Monsieur Guitry.

Moi. – Elle est absurde. Elle a l'air, à mes yeux... puis-je continuer ?

M. Epting. – Certainement.

Moi. – Elle a l'air d'être la vengeance d'un cocu. Oui, ç'a l'air d'être la vengeance d'un homme qui aurait été cocufié par un juif et qui se serait mis à détester la race juive tout entière. Vous vous privez – et, actuellement, vous nous privez, d'artistes et d'écrivains qui sont considérables.

M. Epting. – À quoi voulez-vous en venir, Monsieur Guitry ? Avez-vous à me demander quelque chose ?

Moi. – Ah ! Si j'osais.

M. Epting. – Osez.

Moi. – Je ne vous demanderai pas de vivants : il y en a trop – mais que j'aimerais, Monsieur, vous demander des morts !

M. Epting. – Combien en voudriez-vous ?

Moi. – Heu... cinq, six, sept...

M. Epting. – Nommez-les.

Moi. – Sarah Bernhardt, Bergson, Rachel, Georges de Porto-Riche, Marcel Schwob, Paul Dukas, Pissarro – je cite les premiers noms qui me viennent.

M. Epting. – Eh ! Bien, je vous les donne.

Moi. – Vraiment ?

M. Epting. – Vraiment.

Moi. – Je peux citer leurs noms ?

M. Epting. – Comme vous l'entendrez.

Moi. – Alors, je vais vous en demander encore un.

M. Epting. – Qui donc ?

Moi. – Henri Heine.

M. Epting. – Henri Heine est Allemand, Monsieur Guitry.

Moi. – Oui, mais puisque vous n'en voulez pas, moi je le prends.

M. Epting. – Non, ne plaisantons pas, Monsieur.

Et nous en sommes restés là – et les noms que j'avais cités, je les ai tous mis à l'honneur – et j'en donne plus loin la preuve.

Chacun témoigne à sa façon des sentiments qu'il éprouve.

Loin d'être platoniques, les miens se sont manifestés dès ma prime jeunesse à l'égard de l'Allemagne – et n'étaient-ils pas de nature à dresser contre moi son animosité ?

Qu'on en juge.

J'ai fait jouer cent quatorze pièces – et j'ai toujours évité de les vendre à l'Allemagne.

Je ne pense pas qu'un autre auteur ait jamais agi de la sorte.

J'ai fait le tour du monde en jouant la comédie – mais je n'ai

JAMAIS CONSENTI À M'ARRÊTER CHEZ LES GERMAINS.

Je ne pense pas qu'un autre acteur ait jamais fait de même.

Mon antipathie pour l'Allemagne n'avait en cela rien d'éclatant, mais elle était probante puisqu'elle lésait mes intérêts – et elle était sans mélange puisqu'elle restait secrète. Du moins, secrète en France – car, eux, les Allemands, en étaient informés. Et qu'on ne me dise pas qu'ils négligeaient la chose et s'en accommodaient – car le 27 février 1926, en effet, je recevais la lettre suivante de Georges Courteline :

43, avenue de St-Mandé, 12e

Voici, mon cher Sacha, la lettre que je reçois de Gémier. Il me demande, comme vous le verrez, d'agir sur vous en vue de lui faire obtenir une autorisation qu'il souhaite. Je lui ai répondu que je n'avais sur vous aucune espèce d'influence et que vous étiez assez grand pour pouvoir vous passer des conseils des autres. Ce qui est exact. Mais sans vous dicter votre conduite, peut-être puis-je me risquer à vous dire franchement ce que je pense. Eh bien, je pense que Gémier est dans le vrai quand il estime que la Paix tend à remplacer la guerre, que l'imbécile Loi du plus fort a suffisamment fait ses preuves, qu'il faut en finir avec elle et qu'elle doit céder le pas à la Loi du plus sage, et, probablement, du plus doux, car c'est d'elle que demain sera fait. Je pense donc, mon cher Sacha, que vous ne devriez perdre aucune occasion d'aider, dans sa marche en avant, le vrai qui veut remplacer le faux, le bien qui veut remplacer le mal. Ne le croyez-vous pas, aussi ?

Pour moi je n'en doute pas une seconde.

Mais ce n'est pas une raison, ou du moins, si c'en est une, peut-être ne la jugerez-vous pas péremptoire.

Je voudrais savoir dans quel sens vous souhaitez que je réponde à Gémier.

Au revoir mon vieux. Marie Jeanne et moi embrassons tendrement Yvonne et serrons votre main amie avec la plus grande affection.

Votre vieil empoté d'amputé.

G. Courteline.

joignait à sa lettre celle-ci, de Gémier.

Paris, le 3 février 1926

Mon très cher ami,

Je vous demande pardon de vous écrire quand je voudrais depuis longtemps aller vous voir mais je mène une vie tourbillonnante et je ne trouve pas dans l'emploi de mon temps les deux heures nécessaires pour aller chez vous.

Cette fois-ci j'ai un service à vous demander. Il est d'intérêt général et même national. Je sais que vous avez une grosse influence sur l'esprit de Sacha Guitry. Or, Sacha qui permet à ses traducteurs de faire jouer ses pièces à Vienne et dans les autres pays de l'Europe centrale qui entourent l'Allemagne, refuse son autorisation pour Berlin et les autres villes allemandes. Par exemple, Max Reinhardt qui monte les pièces de Sacha à Vienne ne peut les produire à Berlin, ce qui le gêne énormément à tous les points de vue. Je crois d'ailleurs que vous êtes au courant de la situation car j'ai rencontré à Vienne un de vos amis qui est peut-être le traducteur de Guitry. Max Reinhardt m'a parlé de cette situation tout à fait anormale de la part d'un auteur dramatique qui occupe une place prépondérante dans notre théâtre français. Sacha ne se doute pas de l'effet déplorable que produit son refus alors que tout est à l'apaisement des esprits et à la reprise des relations internationales et cela pour concourir sincèrement de part et d'autre à établir une paix vraiment solide, aussi bien à Vienne qu'à Berlin. Ce geste de Sacha a plus de réaction sur les esprits germaniques qu'un geste politique.

Je voudrais que vous lui téléphoniez ou que vous lui écriviez comme vous savez si bien le faire, avec votre esprit et votre cœur, pour le décider à envoyer le plus tôt possible à Max Reinhardt un télégramme l'autorisant à jouer ses pièces à Berlin. Et je vous demande de me prévenir de la réponse de Sacha.

Depuis mon retour de Vienne j'ai promis de faire tout mon possible pour détruire cet état d'esprit chez Sacha et j'ai assuré là-bas qu'il ne fallait pas donner une importance politique à ce mouvement mais, il ne faut pas que cette situation dure. J'ai parlé de tout cela à Tristan Bernard qui a déjà fait une demande pour circonvier Sacha. Il n'a pas réussi complètement mais il croit avoir gagné du terrain. Je crois que si vous vous en mêlez, vous triompherez et vous rendrez un fameux service à tous ceux qui veulent foutre la paix au Monde et surtout à notre beau pays. Dites bien à Sacha, et c'est un Français qui vient de voyager dans l'Europe centrale qui vous l'affirme à vous-même, mon très cher Ami, dites bien à Sacha que sa meilleure façon de servir la France en ce moment c'est d'autoriser Reinhardt à jouer ses pièces à Berlin.

Je vous embrasse bien affectueusement.

F. Gémier.

J'avais, bien par hasard et fort heureusement, conservé le brouillon

de ma réponse à Courteline.

J'étais en deuil de mon père à l'époque et c'est l'explication de ce papier bordé de noir.

Cette réponse, la voici, textuelle d'un bout à l'autre :

Mon cher et admirable ami,

Je veux tout de suite répondre à votre lettre, et s'il faut que je vous dise non pas le fond de ma pensée, mais ce qui me vient à l'esprit, je vous dis : vous avez raison. Oui, vous avez certainement raison – et même je suis tout à fait disposé à convenir que mon attitude n'a aucun sens. Mais vous savez ce que c'est que – mettons : l'antipathie ? Eh ! Bien, j'ai de l'antipathie pour ces gens-là. Je désire n'en connaître aucun, et je ne tiens ni à leur plaire, ni à les émouvoir ; ni à les amuser. On m'offrirait 100.000 frs par jour pour aller jouer chez eux : je refuserais. Bien avant la guerre j'avais les mêmes sentiments à leur égard – et ce n'est tout de même pas la guerre qui pouvait les modifier. Si, cependant. Oui, si j'avais fait la guerre, peut-être penserais-je différemment, mais je n'ai pas été soldat, et si je n'en ressens aucune honte quand je me trouve avec des Français – il me semble que j'en serais extrêmement gêné devant eux. On ne peut tout de même se réconcilier qu'après s'être battu ! Gardez pour vous seul cette lettre, cher grand ami que j'admire, car attacher tant d'importance à ses actions pourrait sembler bien orgueilleux peut-être à un autre qu'à vous. Je ne cesse de vous aimer et de vous admirer.

Sacha Guitry.

En post-scriptum à ma lettre, il faut que je vous dise que j'avais vendu pour l'Autriche et pour l'Allemagne aussi « Jacqueline » parce que la pièce était tirée d'un conte de Duvernois et que je ne voulais pas priver mon collaborateur de cette source de revenus – et pour Mozart j'étais disposé à faire de même pensant aux intérêts de Reynaldo Hahn. Mais M. Reinhardt, qui m'avait fait demander Mozart, exigeait communication du manuscrit, ce qui m'a permis de sauter sur cette occasion de lui répondre : Non.

S.G.

Vous y croyez, vous, cher et grand Courteline, aux bons sentiments de l'Allemagne pour la France. Moi pas. Quand il y aura une statue de Molière sur une place publique de Berlin, je changerai peut-être d'avis !

S.G.

Courteline, Gémier, Tristan Bernard intervenant à cet égard – et M. Poincaré qui s'en était mêlé lui-même !

Car c'est allé jusque-là.

Il m'avait fait venir aux Finances, en 26, pour me dire sèchement des choses agréables. À l'en croire, mon attitude nuisait aux intérêts culturels de la France.

Dès lors, on avouera que j'ai vraiment de la malchance : quand je me refuse à jouer devant les Allemands, mon geste est « politique » et je dessers la France – quand je joue devant eux, je trahis mon pays !

Mais revenons à ma réponse à Courteline.

Quand je dis que « si l'on m'offrait 100.000 frs par jour pour aller jouer chez eux, je refuserais » je ne me vante que de peu.

En 1938, en effet, M. Mulhenhausen vint inutilement d'Allemagne à Paris pour me proposer la somme de un million pour quinze apparitions consécutives d'un quart d'heure sur la scène de la Scala de Berlin.

Ma réponse fut négative.

À quelque temps de là, la Scala de Berlin me faisait relancer par un imprésario connu, M. L...

Une lettre que j'ai de lui, datée au 31 mai 1939, commence ainsi :

Cher Monsieur,

Encore une fois, on me relance très énergiquement pour Berlin.

On me donne même une date ferme en me priant de vous la proposer : celle du 8 octobre pour quinze jours, etc., etc.

Ma réponse encore une fois fut négative.

Relativement à la première de ces deux sollicitations, voici le témoignage de M. Serge Sandberg :

Je puis affirmer avoir été témoin lorsqu'un imprésario allemand est venu proposer à M. Sacha Guitry un contrat de 1.000.000 pour paraître pendant quinze jours sur la scène de la Scala de Berlin, et l'avoir vu refuser.

Puis vint la guerre.

Au cours d'une émission que je faisais au Poste Parisien 1 le 10 décembre 1939, il m'a été donné de lire la lettre suivante qui est de Léon Bloy et qui, elle, est datée du 18 novembre 1916.

La voici telle quelle :

Nous avons réintégré Bourg-la-Reine et on vivote comme on peut. Mais quelle guerre diabolique et à quelle époque en verrons-nous la fin. J'ai vu celle de 70 et j'y ai pris part, vous le savez. Je ne croyais pas qu'il fût possible d'en faire une plus atroce. Eh ! bien, ce n'est rien auprès de ce que nous voyons aujourd'hui. Quarante-quatre ans d'une éducation abominable où la haine de la France était enseignée dans toutes les écoles d'Allemagne ont fait de ce peuple une nation de démons. Il ne s'agit même plus de conquête, c'est l'extermination des hommes et des choses qui est demandée, vous savez par quels moyens atroces. Heureusement, par l'effet d'une protection que vous me permettez d'appeler divine, l'imbécile Kaiser, empereur des assassins et des cambrioleurs, a manqué son coup, et son empire de crapules semble condamné.

Dans un temps qui peut être court, ses sales armées seront forcées

de repasser le Rhin avec un million de baïonnettes dans le cul.

Léon Bloy.

L'enregistrement de cette lettre avait été fait ce jour-là : 10 décembre 39. Le disque en fut subtilisé par M. Philippe Richard à l'arrivée à Paris des Allemands. Il avait agi là de son propre chef – et ce disque il me l'a récemment offert.

Reconnaîtra-t-on que les expressions dont se sert Léon Bloy – et que je diffusais en décembre 39, n'étaient pas de nature à m'attirer la sympathie des Allemands, alors qu'elles répondaient vertement aux ignobles propos de l'affreux Ferdonnet ?

Mon désir de n'être pas représenté en Allemagne aura toujours été si formel et si vif que, fin octobre 42, sollicité par le Comité d'Assistance aux Prisonniers, je me tins sur mes gardes – et répondis ceci :

Paris 27 octobre 1942

Monsieur,

Je suis enchanté de pouvoir être agréable aux Prisonniers et je vous adresse le manuscrit de *N'écoutez pas, Mesdames !* puisque certains d'entre eux ont exprimé le désir de connaître cette pièce.

Les contrats que j'ai avec le Théâtre de la Madeleine, avec mon éditeur et avec une firme cinématographique m'obligent à poser les conditions suivantes :

N'écoutez pas, Mesdames ! ne pourra être jouée que par des prisonniers, et à l'intérieur d'un Stalag. Elle ne devra, sous aucun prétexte être imprimée en tout ou partie, ni même communiquée à d'autres personnes.

Je m'excuse de poser ces conditions, mais j'y suis contraint, et je vous prie d'agréer, Monsieur, le témoignage de mes sentiments les plus choisis.

Sacha Guitry.

Dois-je dire que je n'avais de contrat ni avec le Théâtre de la Madeleine, ni avec un éditeur, ni avec une firme cinématographique – mais pour rien au monde je n'eusse consenti à être joué devant des Allemands en Allemagne.

En réponse à ma lettre je recevais celle-ci, datée du 30 octobre :

Commissariat au Reclassement des Prisonniers de Guerre Rapatriés.

3, rue Meyerbeer, Paris 9e

Paris, le 30 octobre 1942

Maître,

J'ai l'honneur et le plaisir de vous accuser réception de « *N'écoutez pas, Mesdames* ». Encore mes plus vifs remerciements pour nos chers prisonniers.

Je transmets ce jour le livret à Madame la Générale Lasserre du

Comité Central d'Assistance aux Prisonniers de Guerre, 29, Bd de la Tour-Maubourg, en lui indiquant qu'il y aura lieu de porter la mention suivante sur la première page du texte – (en dessous du titre de la pièce) :

« Droits d'exécution, de traduction et de reproduction rigoureusement interdits pour tous pays. Avec l'autorisation de l'auteur, « *N'écoutez pas, Mesdames !* » pourra être jouée par les prisonniers de Guerre à l'intérieur des camps. Sous aucun prétexte la pièce ne pourra être imprimée ou reproduite en tout ou en partie, ni même communiquée à d'autres personnes. »

Je lui demande également de bien vouloir faire numérotter les exemplaires et de m'indiquer les numéros des camps respectifs dans lesquels ils seront envoyés.

Je vous prie de bien vouloir croire, Maître, à l'assurance de mes sentiments reconnaissants.

J. Marques.

Peut-être conviendra-t-on que les conditions posées ainsi par moi, ouvertement, témoignent pour le moins d'une certaine indépendance – et que l'on n'y perçoit pas le ton d'un « collaborateur ».

Or, ni le temps – ni la prison – ni la victoire enfin, n'ont modifié mon point de vue.

Le 27 janvier 1946, je recevais la lettre suivante :

Mon cher Sacha Guitry,

Aimant la vérité, détestant l'injustice, laissez-moi donc vous faire souvenir que je suis votre adaptateur en langue allemande, et que, après la guerre de 1914-18, vous m'avez catégoriquement déclaré que vous ne désiriez pas être joué en Allemagne et que vous me cédiez vos pièces uniquement pour l'Autriche, la Tchécoslovaquie, et la Hongrie.

Il m'est agréable aujourd'hui de le certifier. À cette occasion j'aimerais savoir le plus tôt possible quelles pièces de vous sont libres pour l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, puisque vous m'avez dit par téléphone que vous n'aviez pas changé d'idée au sujet de l'Allemagne.

Dans l'attente de vous lire, je vous prie, mon cher Sacha Guitry, de croire à mes sentiments distingués et dévoués.

Robert Blum.

Mais, en dépit de l'évidence, il a fallu pourtant qu'à son retour d'Amérique M. Henry Torrès, dans *L'Ordre*, m'accusât d'avoir en mai 38, fait dégeler mes droits d'auteur en Allemagne,

En 1938 – c'est-à-dire à l'époque exacte où je refusais un million pour me rendre à Berlin ! – je faisais « dégeler mes droits d'auteur » – moi qui n'ai jamais eu de « droits » en Allemagne et pour cause !

Il tombait mal, M. Torrès ; et ce n'était là qu'une accusation de plus – aussi gratuite que les autres – mais, en 45, il était de bon ton de

m'accuser de tout.

Enfin – passons – les faits sont là.

Et peut-être conviendra-t-on qu'ils m'exposaient à des représailles.

Car, encore une fois, si des Français furent étonnés de me savoir en plein Paris dès l'an 40 – je sais des Allemands qui en étaient encore bien plus étonnés qu'eux.

À cet égard, on me dira :

— Mais comment se fait-il que vous ayez pu jouer devant eux pendant quatre ans de suite, vous qui dites si bien, et qui prouvez d'ailleurs, que vous ne les aimez pas ?

Je répondrai :

— Parce que ce n'était pas le moment de penser à ses préférences et de s'occuper de ses opinions. Je m'étais fourré dans la tête l'idée que ma présence à Paris pouvait dans une certaine mesure servir la France, et je lui faisais allègrement le sacrifice de mes goûts.

Mais mes goûts, pour cela, eux, n'auront pas changé. Ils étaient, sont encore et resteront les mêmes.

Mes confrères, en effet, reprendront bientôt leurs relations commerciales avec les Allemands, ils leur vendront à nouveau leurs pièces – 46 et les comédiens, mes camarades, iront rejouer chez eux, et tourneront là-bas des films – moi, pas.

Moi, je ne vois les Allemands que quand cela peut être utile aux autres – mais dans mon intérêt, jamais.

DAX

L'Armistice

J'étais à Dax en traitement depuis un mois quand sonna l'heure de l'Armistice.

Je m'y trouvais en compagnie de mes amis Josse et Gaston Bernheim, les marchands de tableaux.

Tant de gens s'étaient dit qu'il n'y aurait personne à Dax, que l'hôtel à la fin regorgeait de clients.

Il y avait P.B. Gheusi et sa famille, M. et Mme Puiforcat – d'autres Parisiens encore dont je n'ai pas connu les noms.

Il en arrivait tous les jours – il en repartait tous les matins.

Dans un hôtel voisin du nôtre – et plus tranquille que le nôtre – logeait M. Bergson.

Sitôt que j'en fus informé, je lui rendis visite.

Je le retrouvai, tel que je l'avais vu quelque temps auparavant. Sa clairvoyante intelligence continuait d'opposer une fin de non-recevoir à sa misère physique.

C'était merveille, en vérité, que de le voir ainsi presque immobilisé déjà, tordu par la douleur, à jamais déformé, mais d'esprit lumineux,

indulgent et profond. Nul homme mieux que lui ne m'a donné jamais le sentiment de la mesure – et, parce qu'il avait le sens de l'humour, il tenait des propos d'une saveur extrême. Ses hypothèses étaient formelles et ses doutes eux-mêmes étaient définitifs.

Inestimable privilège que celui de pouvoir s'entretenir en un moment pareil avec un si grand homme !

Le va-et-vient s'accroissait alors tous les jours entre Biarritz et Bordeaux, et nombreux étaient ceux qui s'arrêtaient à notre hôtel pour y prendre un repas, pour y passer la nuit. Tels M. Hanotaux, le général Denain, Alice Cocéa, Elvire Popesco, Pierre Benoit – tels Robert Trébor et Albert Willemetz qui venaient y passer quelques heures avec moi tous les quatre ou cinq jours.

C'est là que nous avons vécu les dernières heures désespérantes de la guerre – c'est là que nous avons, un jour, appris par la Radio la funeste nouvelle : la France demandait, hélas, un armistice.

Autour de l'appareil, nous étions là vingt-cinq ou trente, accablés de chagrin et blêmes de colère. Ayant tous écouté debout La Marseillaise, nous avons détaché nos yeux de la Radio sitôt qu'elle s'est tue – et nos regards, tous nos regards, se sont tournés vers le même homme – vers celui d'entre nous qui nous semblait le plus à plaindre : vers M. Hanotaux – parce qu'il avait 87 ans, parce qu'il avait donné soixante-dix ans de sa vie à la France, parce qu'il l'avait connue triomphante et prospère et parce que sans doute il ne la verrait pas guérie de ses blessures.

Statufié par le désespoir, le vieil historien, du fond de son fauteuil, pleurait en nous regardant fixement – sans nous voir.

Premier contact

À quelques jours de là, le maréchal Pétain, parlant à la Radio, nous conseillait à tous : « Rejoignez vos foyers. Remettez-vous au travail. »

Or, deux foyers s'offraient à moi : ma villa du Cap d'Ail, ma maison de Paris.

Ma villa du Cap d'Ail, c'était le calme et le repos. C'était aussi l'inaction. Ma maison de Paris, c'était tout à la fois ma maison – et Paris.

Je n'ai guère hésité.

Une phrase de M. Bergson précipita ma décision.

Je l'avais en effet consulté sur ce point – et sa réponse avait été :

— Oh ! Voyons, vous : Paris... puisque vous lui devez tout !

Et il avait ajouté :

— J'ai bien l'intention d'y retourner moi-même. Et sans tarder, d'ailleurs. J'essaierai de passer par Tours afin de voir si ma maison

n'est pas détruite, et, dès le lendemain, je repartirai pour Paris.

Et, même, il voulut bien me charger de demander pour lui le sauf-conduit qui, vraisemblablement, lui serait nécessaire.

L'aimable maire de Dax, à qui je m'adressai, m'indiqua qu'une employée requise à cet effet, se tenait en permanence dans la Salle des Mariages.

Là, une cinquantaine de « nomades » impatients piétinaient à la file indienne – chacun d'eux recevant à son tour l'autorisation d'aller « rejoindre ses foyers ».

La préposée dacquoise ne soulevait à cet égard aucune difficulté, heureuse apparemment de voir s'en retourner cette horde de gens due à l'exode, hélas, et non à l'arthritisme.

Lorsque ce fut à mon tour d'exposer mon désir en lui donnant nos noms, elle me demanda :

— Vous êtes réfugiés, ce Monsieur et vous ?

— Réfugiés n'est pas le mot, et nous ne voudrions pas frustrer des ayants droit...

— Il n'y a de sauf-conduits que pour les réfugiés, et vous devez en avoir pour rentrer à Paris.

— Alors nous sommes des réfugiés.

Elle prépara deux fois la formule suivante : M. X... est autorisé à quitter Dax et à regagner Paris.

Un gribouillis de signature les authentifia l'une après l'autre – et, d'un coup de tampon qu'elle appliqua sur l'une et redoubla sur l'autre, nous devînmes « réfugiés », M. Bergson et moi.

Nanti de ces deux sauf-conduits, je retournai dans le bureau du maire, anxieux de savoir s'il délivrait des bons d'essence.

— Il n'y en a pas une goutte en ville.

— Alors, est-ce qu'il y a des trains ?

— Pas encore.

Il ajouta :

— Et n'oubliez pas de les faire viser par les Allemands, vos sauf-conduits.

Il n'y avait plus à s'étonner de rien.

Depuis le matin même – 28 juin 40 – la Kommandantur allemande s'était installée au Splendid – et elle en occupait tout le deuxième étage.

À mon retour, un groupe d'officiers se trouvait dans le hall.

Je fis porter à l'un d'eux nos sauf-conduits, afin d'en obtenir le visa.

Ils se montrèrent nos noms, parurent étonnés, firent des commentaires – puis le plus galonné de tous s'en vint à moi.

— Vous êtes M. Sacha Guitry ?

— Oui, Monsieur.

— Et ce Monsieur Bergson, est-ce le grand philosophe ?

— Oui.

— Et c'est cela, vos sauf-conduits ?

— Oui.

— Je vous en ferai porter deux autres tout à l'heure.

Ainsi donc, mon premier contact avec les Occupants venait de se produire.

Quelle impression en avais-je eue ?

Aucune, en vérité – pour la raison que je m'étais intéressé bien davantage à l'impression que lui, cet Allemand, pouvait en ressentir.

Il connaissait nos noms – et, sans doute, il savait que le « grand philosophe » était israélite.

Qu'allait-il advenir ?

Quant à ce sentiment dont j'ai parlé plus haut – dont je parlais à Courteline – ce sentiment de gêne en face des Allemands, je ne l'éprouvais plus du fait qu'ils se trouvaient en France – et non chez eux.

Puisqu'ils étaient venus de force et qu'ils envahissaient la France, j'estime qu'ils nous mettaient dans l'obligation de les regarder en face – à nos risques et périls.

Dans le courant de la journée, je recevais deux sauf-conduits en langue allemande.

L'un était pour M. Bergson, l'autre était à mon nom. J'en demandai tout aussitôt la traduction.

Il était dit ceci :

M. Henri Bergson est autorisé à rentrer à Paris en voiture automobile. Qu'il reçoive au départ 100 litres d'essence renouvelables en chemin et qu'on ait pour lui les égards que l'on doit à un représentant de la culture française.

Tel fut le résultat de ma première intervention – d'ailleurs involontaire – auprès des Occupants.

Et je n'en suis pas encore à regretter la chose, puisque M. le Docteur François-Joachim Beer la relatait ainsi, dans la revue *Les Arts*, le 15 juin 1945 :

Le philosophe n'a pu retourner à Paris, dans son appartement du boulevard Beauséjour, qu'à la suite d'une intervention qui aurait été faite auprès des Autorités Occupantes par Sacha Guitry ainsi que je l'appris lors d'une visite que je fis à cette époque à Henri Matisse. C'est ainsi que Henri Bergson est mort à Paris.

Se remettre au travail

L'avant-veille de mon départ, nous avons eu, Robert Trébor, Albert

Willemetz et moi, une importante conversation relative au Théâtre.

Elle s'était déroulée dans le cabinet de M. le Sous-Préfet de Bayonne.

Robert Trébor était à l'époque président de l'Association des Directeurs. Il avait donc la haute main sur les théâtres.

Albert Willemetz était l'ami intime et le porte-parole de Maurice Lehmann et de Benoît-Léon Deutsch.

Or donc, les intérêts généraux du Théâtre étaient représentés par eux – et, plus précisément, ceux de la Madeleine, du Théâtre Michel, des Bouffes-Parisiens, des Nouveautés, du Théâtre Saint-Georges et du Châtelet.

J'étais moi-même président de l'Union des Arts – et j'avais ainsi charge d'âmes.

La question se posait de savoir s'il était opportun, nécessaire, inutile ou blâmable, de rouvrir les théâtres en un moment pareil.

Trébor était allé jusqu'à Bordeaux le matin même, il avait vu cent mille gens, le président Lebrun, le président Chautemps, le président Laval – et, des impressions qu'il avait recueillies, il ressortait très nettement que chacun se devait de regagner son poste et de se rendre utile.

Il nous parlait aussi de certains aigrefins qu'il avait entrevus, et qui pliaient bagages animés de projets pour le moins répugnants – qu'ils ont réalisés – impunément du reste.

En conséquence, il fallait donc envisager la réouverture des théâtres – et ne fut-ce d'ailleurs que pour les protéger contre les chapeardeurs éhontés que pressentait Trébor.

Il n'y avait pas de temps à perdre, et cependant il convenait de « tâter le terrain », d'agir avec prudence – et Trébor m'en chargea, puisque ma décision de rentrer était prise.

Willemetz me proposait de voir en arrivant son ami Jean Chiappe, dont il connaissait la droiture et vantait le courage.

Trébor croyait savoir que le recteur Roussy serait en l'occurrence un meilleur conseiller.

Ils m'envoyaient en éclaireur – et je l'ai pris comme un hommage qu'ils rendaient, l'un et l'autre, à mon discernement.

Danger mortel

Le soir même, à l'hôtel, alors que nous étions assis à la terrasse, j'ai vu venir à moi l'officier qui, la veille, m'avait fait l'échange de nos deux sauf-conduits.

J'en fus extrêmement contrarié – et d'autant plus que je tombais, si j'ose dire, sur un homme bien élevé.

(S'il faut en croire la directrice de l'hôtel, dont la déposition se trouve entre mes mains, cet officier s'appelait Biesel.)

Il désirait savoir si les deux sauf-conduits m'avaient été remis. Prétexte, assurément, qu'il prenait pour m'adresser la parole et m'assurer à ce propos des sentiments de l'Allemagne à notre égard – sentiments, disait-il, faits de compassion, désormais bienveillante, et d'amitié réelle.

Il s'exprimait en bon français et nous parlait sur ce ton pénétré que l'on emploie quand on s'adresse à des gens en grand deuil.

Je l'écoutais, hanté par cette question que je me posais à moi-même : « À quoi veut-il en venir ? »

Il voulait en venir à ceci : que nous devions considérer qu'ils arrivaient tout juste à temps pour nous remettre en équilibre en nous dotant de leur culture.

J'en eus la chair de poule – à proprement parler. Et si ma décision de rentrer à Paris n'avait pas été prise déjà – je l'aurais prise à l'instant même.

Je me suis brusquement levé – nous nous sommes salués – et je l'ai planté là.

Cette phrase qu'il m'avait dite, je me la suis répétée pendant toute la nuit.

Je me la suis répétée de fin juin 40 à juillet 44.

Elle inspira toutes mes paroles et détermina tous mes actes.

Je n'ai plus eu qu'une pensée, je n'eus plus qu'un seul but : défendre, et par tous les moyens, notre culture à nous – qui a je ne sais quoi d'impondérable et qu'on ne peut pas asservir, à laquelle on essaierait en vain de mettre un uniforme et qui ne marche pas au pas – mais qu'ils pouvaient fort bien juguler à leur aise – aidés dans leur besogne infâme et destructrice par une poignée de saligauds qui se vendaient à eux sans vergogne et sans fard.

Les Allemands n'auraient jamais dû pouvoir trouver un Français qui consentît à « démolir » Anatole France – car même en supposant qu'ils fussent assez sots pour ne pas aimer France, était-ce le moment d'aller pisser comme ils l'ont fait sur sa statue ?

C'était un crime assurément de reparler de Fachoda¹, de ressortir *La France juive*² et de dévoiler les secrets de la Franc-Maçonnerie – mais c'était bien hideux aussi de jeter au feu Porto-Riche ou de baver, comme l'a fait l'affreux Jeanson, sur le cercueil de Lavedan le lendemain même de sa mort.

Mais – puisque j'ai cité le nom de ce voyou – j'en voudrais finir avec lui.

Il a, tout récemment, fait un papier, du genre torché, qui me concerne et qui m'incite à lui répondre.

(Quotidien de l'anticonformisme de gauche financé par Roger Capgros, copropriétaire du théâtre des Ambassadeurs, fondé en septembre 1940. Dirigé par Henri Jeanson, transfuge du Canard enchaîné qui est entouré d'une équipe brillante (Marcel Aymé, Marcel Carné, Robert Desnos, Léon-Paul Fargue...), il rencontre un succès foudroyant dû à sa ligne antimilitariste et sa liberté de langage. Trop sarcastique, Jeanson est remplacé par le pamphlétaire opportuniste Georges Suarez. Le journal tombe finalement sous la coupe du trust de presse allemand Hibbelen. Il disparaît en 1944.)

Monsieur,

Le 31 décembre 39, alors que vous étiez en prison pour avoir outragé l'armée, j'ai reçu la visite du producteur Lucachevitch et de l'acteur Juvet qui venaient me prier d'intervenir en votre faveur auprès de M. Lebrun, me donnant leur parole d'honneur que, si vous étiez libéré par mes soins, ils sauraient vous contraindre à vous engager sur-le-champ.

Cette éventualité me fit sourire – mais savez-vous alors ce que j'ai fait pour vous ?

C'est donc en connaissance de cause et pour toutes les raisons que je vous considère, Monsieur, comme l'un des individus les plus représentatifs de la bassesse humaine.

Sacha Guitry

Un incident imprévisible

À l'instant où M. Bergson quitta son hôtel et fut porté dans sa voiture, une douzaine de soldats allemands, qui se trouvaient là dans la cour, rectifièrent la position – et saluèrent le philosophe.

Les témoins de la scène en furent extrêmement impressionnés – à juste titre, il faut le dire – et Mme Tousis, négociante à Dax, en a gardé le souvenir.

Dans une lettre, en effet, datée du 5 février 46, lettre qu'elle adresse à l'un de ses amis, elle relate le fait.

Puis elle ajoute :

Instruit sans doute de la haute personnalité de M. Bergson, ce groupe se mit au garde-à-vous et salua, mais ce ne fut pas un acte préparé d'avance et ce fut un fait qui se produisit tout à fait incidemment.

Nous sommes bien d'accord – et le fait, précisément, n'en est que plus curieux.

Le Dr Lavielle, qui avait accompagné M. Bergson à sa voiture, fit un saut jusqu'à mon hôtel et me rapporta l'incident.

Dix minutes plus tard, on ne parlait plus que de cela. Mes amis Bernheim en tiraient des conclusions optimistes et chacun pensait qu'un geste pareil était de bon augure.

Le bruit s'en répandit très vite – et Paris déjà connaissait la nouvelle le jour de mon arrivée. Elle était d'importance et, donc, propre à calmer bien des appréhensions. À telle enseigne d'ailleurs qu'elle était commentée de diverses manières. Un journal imprudent ou malicieux s'en fit l'écho – et 48 heures plus tard, à Radio-Paris, une voix, malheureusement française, opposa un démenti formel à ce qu'elle appelait une légende absurde, protestant que jamais des soldats allemands n'auraient ainsi rendu les honneurs à un juif.

Telle est, à ma connaissance, la première manifestation de la répression israélite en France.

Le salut de M. Bergson n'avait été qu'un fait isolé dont il eût mieux valu ne jamais faire état, parce qu'il y avait à redouter la déplorable réaction qui s'est précisément produite à la Radio.

À la minute même où M. Bergson quittait Dax, quelqu'un me remettait ce précieux témoignage :

À Sacha Guitry

Il faut que je vous dise, cher Monsieur et ami, combien nous vous sommes reconnaissants de toutes vos bontés, et quel souvenir profond nous conservons des conversations que vous avez parsemées, sans y penser et comme par mégarde, de vues si originales.

Croyez, je vous prie, à nos sentiments admirativement dévoués.

H. Bergson.

PARIS FIN 1940

Ma maison

Entre Dax et Paris, je ne pensais qu'à elle. J'allais donc la revoir !

Allais-je la revoir ?

J'en ai douté ce 2 juillet 40, vers 11 heures du matin, alors qu'ayant fait un détour, je me suis présenté à la grille de ma maison de 49 campagne, à Saint-Cyr ; elle était occupée par une cinquantaine de soldats allemands qui s'y prélassaient.

Inoubliable vision. Preuve palpable, exaspérante. Abominable impossibilité de les chasser.

Or, les ayant vus là, je n'ai plus eu qu'une pensée, qu'une crainte : ma maison de Paris – s'ils l'occupaient aussi !

Il ne m'a pas fallu longtemps pour parcourir les 25 kilomètres qui m'en séparaient.

Grâce au ciel, elle était intacte – et dès lors, j'ai compris qu'elle

était en danger.

Cette maison joue dans ma vie un rôle essentiel. J'en suis depuis vingt ans l'esclave – et non le maître. Elle influe sur toutes mes actions – sur ma vie privée elle-même – car elle contient tant de reliques et de merveilles que je la considère comme un dépôt sacré.

Donc, ne fût-ce qu'à cause d'elle, je ne regretterai jamais d'être revenu à Paris.

Si je n'étais pas rentré, les Allemands – j'en suis sûr aujourd'hui – ne se seraient pas privés de piller ma maison, car il y avait à Paris de pendables vauriens qui déjà me déclaraient juif – pour pouvoir s'emparer aussi de « mon » théâtre et le donner sans doute à l'un de leurs valets.

Ma maison est connue dans le monde entier. On a, plus de cent fois, photographié les vitrines de mon cabinet de travail. J'ai souvent refusé de la laisser visiter à des groupes universitaires – envisageant d'ailleurs la possibilité d'en laisser l'entrée libre, hebdomadairement, au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance.

Et c'est dire à quel point j'en suis fier mais jaloux – puisque, ayant dès longtemps conçu ce projet, je me suis toujours abstenu de le réaliser.

Pressentant que des visites inopinées allaient vraisemblablement m'être faites, je pris la détermination d'officialiser ma maison.

(Mon cher vieux régisseur qui la gardait en mon absence, n'avait-il pas déjà reçu deux de ces visites indésirables et menaçantes ?)

Vrai musée, ma maison désormais devenait un Musée – que je légueais plus tard aux Goncourt.

(Je suis le premier à en rire aujourd'hui !)

Pour la rendre « officielle » – et pour qu'elle fût dorénavant protégée à ma manière, je pris une décision qui surprendra peut-être – et j'allai tout de go jusqu'au Musée Rodin.

J'en ressortais cinq minutes plus tard avec le buste, entre mes bras, de Clemenceau – l'un des plus admirables et le plus ressemblant qu'ait jamais faits Rodin.

Ma hâte avait été si grande que j'avais négligé d'en acquitter le prix.

La facture en fait foi.

Je l'emportai dans ma voiture, et, rentré chez moi, tout de suite, je le plaçai bien au centre de mon cabinet de travail – témoignant ainsi de ma tendresse et de ma vénération pour celui qui avait sauvé la France et vaincu l'Allemagne – et me disant que, dans l'impossibilité où je me trouverais de refuser ma porte à ceux qui s'y présenteraient – j'aurais du moins l'avantage de leur montrer la maison d'un Français qui place au-dessus de tout l'amour qu'il a pour son pays.

Combien a-t-on vendu de « Clemenceau » pendant l'Occupation –

j'aimerais bien le savoir.

Paris I

Aimer Paris rend orgueilleux, car il vous devient à ce point nécessaire qu'on en arrive à croire qu'on peut lui être utile.

(De 1429 à 1942.)

Le jour même de mon arrivée, le 2 juillet 40, j'ai parcouru, dans tous les sens, la capitale.

Il n'y a pas de mots – du moins, j'en manque, moi – pour exprimer le sentiment d'horreur et de stupéfaction que l'on éprouvait à les voir se fixer de la sorte chez nous – avec froideur, méthode et précipitation.

On a des cauchemars, parfois, de cette espèce : on assiste, impuissant, à des drames horribles, on voit assassiner sa mère – et, les deux pieds cloués au sol, on ne peut rien pour la défendre.

Cela ne ressemblait pas, d'ailleurs, à des gens victorieux et joyeux qui s'installent. Et ç'avait l'air plutôt d'un envahissement par les rats, par la teigne ou par le doryphore. Car c'était à vrai dire une calamité. Et cela donnait aussi l'idée d'un phénomène cosmique, d'une catastrophe qui se serait produite ailleurs et qui les aurait conduits jusque-là – d'une catastrophe dont ils seraient un jour eux-mêmes les victimes – pour en avoir été les complices ou la cause.

Leur attitude collective à cet égard avait un sens profond – car ils étaient comme des gens qui n'en croient pas leurs yeux, qui n'en reviennent pas – qui n'en demandaient pas tant.

Ils ne se sentaient pas en pays conquis.

En fait, ils ne l'étaient pas.

Et leurs pancartes, et leurs drapeaux, leurs banderoles et leurs barrières avaient je sais bien quoi de provisoire et de précaire qui devait les frapper eux-mêmes. N'avaient-ils pas le sentiment que, tant qu'ils ne seraient pas à Londres, ils seraient de passage à Paris ?

Ils ont rageusement descellé des statues – mais ils n'ont rien scellé chez nous.

Michelet a dit que l'Angleterre était un empire, que l'Allemagne était un pays – que la France était une personne.

On ne saurait mieux dire.

Cette personne, ils l'ont violée : ils n'en ont pas fait la conquête. Ils n'ont pas un instant cessé d'être chez nous – car on ne se sent, ici, chez soi, que si l'on y est invité.

Nous avons dit « drôle de guerre » – ils devaient dire « drôle de victoire ».

Pour qu'il y ait en effet victoire, il faut que, d'une part, il y ait des vainqueurs – de l'autre, des vaincus.

Or, nous n'étions pas des vaincus.

Et la visite matinale, inopinée, furtive aussi de Hitler en est la preuve.

Elle s'est faite au lendemain, précisément, de l'armistice.

Elle doit être racontée.

Arrivé, presque à l'aube, en compagnie du sculpteur Arno Breker, Hitler s'est fait conduire à Montmartre d'abord, et, de là-haut, du Sacré-Cœur, il a longuement regardé Paris. Puis, il a désiré visiter l'Opéra. Il s'en est fait ouvrir les portes, a voulu suivre le trajet que fait le président de la République pour se rendre à sa loge – et, là, fut tout surpris de se trouver dans l'avant-scène. Il n'en revenait pas que le chef de l'État fût ainsi, de côté, alors qu'il devait être, à son avis, de face.

Avant de s'en retourner, il a voulu revoir Paris. Ils sont allés, Breker et lui, jusqu'à ce point de vue que l'on appellera toujours Trocadéro. Il est resté là, très longtemps, sans dire un mot. Puis il a descendu les marches – et s'est planté devant Paris.

Or, un pêcheur passait – qui passa devant lui – à dix mètres de lui.

Il allait, sifflotant, sa canne à pêche sur l'épaule.

Il vit Hitler, le reconnut, s'arrêta de siffler pendant une seconde et – sur le ton d'un homme qui vient d'avoir la plus petite surprise du monde – il dit simplement :

— Tiens !

Puis il reprit son sifflement sans avoir ralenti, même un instant, sa marche.

Eh ! Bien, cet homme-là n'était pas un vaincu.

Et je ne comprends pas que le général de La Laurencie ait signé la phrase suivante : « En 1940, nous étions les vaincus. »

Nous ne sommes pas d'accord.

Et je n'admettrai jamais que M. Pierre Descaves, résistant de la plus belle eau, « Membre de la France Libre, appelé à un poste important par le Gouvernement Provisoire de la République et par le Comité Français de Libération Nationale », ait écrit qu'en 40, l'Allemand était vainqueur.

Ce n'est pas vrai.

J'aurai d'ailleurs à reparler de ces Messieurs.

Non, nous n'étions pas vaincus en 40 – et je sais des Français qui, même, allaient plus loin.

Je m'excuse de me citer – mais l'incident en vaut la peine.

Convité un jour à déjeuner, en 43, chez le comte de C... je m'y trouvai en compagnie de son oncle, ambassadeur de France, de trois dames et du baron de Mumm dont la femme est française.

Au cours de ce repas, l'ambassadeur qui a son franc-parler et qui a le verbe haut, fit une déclaration assez inattendue. S'adressant à M. de

Mumm, il lui dit en propres termes :

— D’abord, on ne vous a pas déclaré la guerre.

Puis, tout de suite, il ajouta :

— La preuve en est d’ailleurs qu’on ne s’est pas battu.

Nous étions tous un peu gênés – et M. de Mumm était stupéfait.

Pourtant l’ambassadeur tint à le répéter :

— Non, nous ne vous avons pas déclaré la guerre.

C’est alors que j’ai dit :

— En effet, pas encore, non, mais bientôt peut-être.

Mais – revenons au 2 juillet 40.

Celui qui n’aura pas vécu à Paris les premières semaines de l’Occupation ne pourra jamais se faire une idée bien exacte de l’état de désolation dans lequel se trouvaient plongés les Parisiens. Livrés aux Allemands, sans directive aucune, abandonnés en somme, ils s’en allaient de par les rues, les dents serrées, la rage au cœur et s’appliquant à regarder droit devant eux – pour tâcher de ne pas les voir.

Tournant le coin de la rue Boissy-d’Anglas, je me suis trouvé nez à nez avec un certain M. Kollen, que je n’avais pas l’honneur de connaître. Il m’a regardé, s’est arrêté, puis il m’est tombé dans les bras – non pas au figuré, mais vraiment.

Nous n’avons échangé que très peu de paroles, et, quant à moi, je ne lui ai dit que quelques mots – mais il s’en souvenait encore cinq ans plus tard, et, le 12 décembre 45, il m’écrivait :

Cher Monsieur,

Un jour, le 2 juillet 1940, sur cette place de la Concorde alors que tout annonçait la chute de notre malheureuse patrie, vous avez su trouver les mots d’espoir, de réconfort pour reprendre courage.

Aujourd’hui qu’il m’est impossible dans ma détresse d’entendre des paroles d’espérance, le fait de penser que vous voudrez bien me lire, etc, etc.

Si quelqu’un me disait :

— C’était insuffisant de dire « des mots d’espoir » à quelque promeneur rencontré par hasard. Ce n’était pas assez que de réconforter ce seul M. Kollen. C’est à d’autres Français qu’il fallait s’adresser. C’était publiquement qu’il fallait prononcer des paroles d’espoir – et c’est au nez des Allemands qu’il convenait de le faire !

Je répondrais :

— Nous sommes bien d’accord – et c’est pourquoi, d’ailleurs, dans Désirée Clary, tous les soirs, en public, au nez des Allemands, et cela pendant trois ans de suite, M. Clary, le père, déclarait à ses filles – et c’est moi qui parlais :

Quel que soit le destin qui vous est réservé, aimez par-dessus tout la France. C’est le plus beau pays du monde. Je reconnais aux

étrangers le droit de penser que le leur est le plus beau de tous – et même je le souhaite pour qu'ils n'aient pas l'idée de nous prendre le nôtre – mais soyez convaincus que le plus beau pays du monde, c'est la France – et si jamais vous la voyez dans le malheur ne vous en effrayez pas plus qu'il ne faut : relisez son histoire – elle s'en tire toujours.

Si d'autres dialoguistes en ont fait tout autant – je les en félicite.

Paris II

Le lendemain, le 3, je rendis visite à Jean Chiappe, président du Conseil municipal, et lui communiquai le message dont m'avaient chargé mes amis.

Il s'agissait, l'on s'en souvient, de « tâter le terrain » relativement à la réouverture éventuelle des théâtres.

Jean Chiappe m'informa que le docteur Roussy, recteur de l'Académie, remplissait à Paris les fonctions de ministre de l'Éducation nationale et que, de ce fait, toutes les questions culturelles lui incombaient.

Trébor avait dit vrai.

M. Roussy, dont l'accueil fut chaleureux, me répondit sans ambages que la réouverture des théâtres était mieux que souhaitable. Il avait eu l'occasion d'encourager dans ce sens ceux nombreux qui, déjà, s'étaient adressés à lui pour la même raison.

Il m'indiqua qu'il me suffirait de transmettre son acquiescement préalable au gouverneur administratif de la Région parisienne pour obtenir de lui l'autorisation demandée.

Ce gouverneur administratif n'était autre que le général Turner.

Par l'entremise de la Préfecture de Police, j'obtins de lui le rendez-vous que je sollicitais.

Un inspecteur – faisant office d'interprète – m'accompagna jusqu'à dans son bureau.

Le général Turner était un homme volumineux et d'aspect rébarbatif. Il parlait incorrectement le français et se flattait d'avoir des ascendances anglaises. Mais il n'affectait pas cette courtoisie de commande dont certains Allemands se paraient volontiers.

Par la suite, il m'a été donné de pouvoir le définir ainsi : rude mais accessible.

Accessible, il l'était devenu – rude, il l'est resté.

J'ignore s'il a, personnellement, fait du mal à la France – et je suis prêt à revenir sur l'opinion que j'ai de lui – mais, jusqu'à nouvel ordre, je dirai qu'il était compatissant.

Je le dirai parce que j'en eus la preuve – et même aussi pour la raison qu'il fut soudainement relevé de ses fonctions et rappelé à

Berlin, après un an seulement de présence à Paris.

En lui transmettant l'avis favorable de M. Roussy concernant la réouverture des théâtres, je lui demandai également l'autorisation d'ouvrir immédiatement une permanence à la Madeleine, afin de pouvoir, en qualité de président de l'Union des Arts, venir en aide aux artistes nécessiteux.

Il me l'accorda – et il me pria de considérer que l'autorisation de rouvrir le théâtre m'était acquise aussi – mais que, pour la forme, je devais adresser ma requête au lieutenant Raedemacker, à la Propaganda Staffel, 52, avenue des Champs-Élysées.

Jaloux de ses prérogatives, M. Raedemacker ne me dissimula pas sa surprise d'avoir été prévenu de ma visite par le général Turner – et je vis alors combien nous aurions à souffrir des dissensions qui allaient se manifester bien vite entre tous les services d'une administration compartimentée à dessein – mais, d'autre part, je pressentis les avantages certains que nous pourrions en tirer.

À quelques jours de là, pour se venger sans doute, M. Raedemacker pratiqua d'inacceptables coupures dans ma pièce Pasteur que je venais de mettre en répétitions.

Le général Turner, avisé aussitôt, fit rétablir le texte intégral de l'ouvrage.

Mais l'attitude de M. Raedemacker avait, en l'occurrence, été si singulière que je n'hésitai pas à déposer une plainte contre lui.

Il n'était pas admissible, en effet, que les théâtres de Paris fussent ainsi sous la dépendance absolue d'un jeune acteur sans compétence, impertinent et frivole.

C'était par trop mettre en péril le plus beau répertoire théâtral qui soit au monde.

Le 23 juillet, je recevais la réponse suivante :

PRÉFECTURE DE POLICE

Direction Générale de la Police Municipale

Paris, le 23 juillet 1940 L'administration Militaire Allemande prie M. Sacha Guitry, demeurant 18, avenue Élisée-Reclus, de bien vouloir se présenter demain 24 juillet 1940 à 11 heures, au Service de la Propagande Allemande, 52, avenue des Champs-Élysées (4^e étage) où il sera reçu par M. Wachter, représentant du Ministre de la Propagande du Reich.

En cas d'empêchement, M. Sacha Guitry est prié de se mettre en rapport avec M. Wachter pour convenir d'un autre rendez-vous.

Le Commissaire Divisionnaire Lortat.

M. Wachter tenait à savoir exactement ce qui s'était passé.

Au cours d'une confrontation qui fut pour lui pénible, M. Raedemacker dut me faire des excuses.

Il fut éloigné de Paris, peu de temps après.

Mais « l'affaire Raedemacker » devait avoir des suites – et, ce M. Wachter ayant quitté Paris, nous avons eu sans cesse à lutter désormais contre la malfaisance absurde et tyrannique d'un certain lieutenant Lücht qui prit la succession du jeune Raedemacker.

Cet homme sans culture et sans éducation régna pendant quatre ans sur les théâtres, en France – tandis que M. Greven et le Dr Dietrich asservissaient le cinéma.

Or, en outrepassant les droits que leur donnait provisoirement notre malheur, les Allemands nous plaçaient constamment en état de légitime défense – et, dès lors, il était de notre devoir de mettre entre eux la zizanie.

À cet égard, je puis déclarer que pendant quatre années, je n'ai négligé aucune occasion de les dénoncer les uns aux autres – ouvertement toujours, et parfois par écrit.

Ils restaient les plus forts – nous devons continuer d'être les plus malins.

Après la lutte interrompue du Pot de Terre contre le Pot de Fer, c'était celle du Chêne et du Roseau qui commençait.

Et j'estime – en conséquence – que de 40 à 44, chacun de nous, selon ses moyens, devait s'efforcer d'être un petit Talleyrand.

À ce propos, je me souviens d'une dame de mes amies qui se flattait un jour d'avoir, le matin même, craché dans le dos d'un officier allemand à la sortie d'un magasin. Elle parlait de cela comme d'un geste héroïque et spirituel aussi. Je me suis permis de lui dire que je désapprouvais précisément son geste – puisqu'il ne pouvait en rien servir nos intérêts.

— Alors, qu'est-ce qu'il faut faire ? m'a-t-elle demandé.

Je lui ai répondu :

— Madame, tant que vous ne pourrez pas les mettre dehors, essayez donc de les f... dedans !

Cette résistance-là ne valait assurément pas l'autre – mais j'ai la conviction qu'elle en débroussaillait les voies.

L'Union des Arts

Je n'étais à Paris que depuis quatre jours quand la note suivante parut dans les journaux :

M. Sacha Guitry, président de l'Union des Arts, installe une permanence au Théâtre de la Madeleine pour venir en aide aux artistes, écrivains, peintres, artistes dramatiques et lyriques.

Je ne me vante pas d'avoir réalisé ce que je m'étais juré de faire en quittant Dax – mais je m'en félicite en me ressouvenant que l'obole versée à tous ces malheureux leur apportait un réconfort moral tout aussi nécessaire.

Nous n'étions pas nombreux le 6 juillet 40 à secourir les pauvres gens.

Quelques semaines plus tard, je réunissais les membres du Comité de l'Union – et voici la sténographie de l'allocution que j'ai prononcée ce jour-là :

Mesdames, Messieurs,

Depuis notre dernière réunion, un immense malheur a frappé notre pays. Nous avons vécu d'horribles heures – il nous en reste encore à vivre qui seront douloureuses et qui, déjà, sont angoissantes. Nul ne peut prévoir ce que sera l'avenir – et nous ne savons, en vérité, qu'une seule chose, c'est que la France est immortelle. Que cette pensée constante nous donne à tous la force de vivre – et qu'elle nous incite à travailler sans relâche.

Voltaire, extrêmement âgé, a dit un jour :

« Si vous ne voulez pas vous suicider, ayez toujours quelque chose à faire ! »

Jamais cette réflexion, ce conseil ne m'a semblé plus judicieux.

En relisant attentivement l'histoire de notre pays, j'ai cru m'apercevoir, en outre, que ce que la France ne parvenait pas à acquérir par la force, elle l'obtenait généralement par la ruse. Glorifions Turenne et Condé et, de tout notre cœur, adorons Napoléon – mais, de toute notre intelligence, admirons le Roi Louis XI, vénérons le Cardinal de Richelieu et souvenons-nous de M. de Talleyrand – nous n'en aurons jamais une meilleure occasion.

S.G.

Ces mots leur indiquaient la ligne de conduite que je m'étais tracée.

Je ne m'en suis jamais écarté durant l'Occupation.

Au cours de ces quatre ans l'Union des Arts accueillit tous mes dons et chanta mes louanges.

Les comptes rendus sténographiés des séances en font foi :

Le 29 novembre 1940

Le Comité fait l'éloge du Président, de son attachement à l'œuvre et le remercie de son zèle à secourir les Artistes malheureux.

Le 4 juin 1943

Le Conseil applaudit longuement le Président pour l'exposé et le résultat obtenu à la Nuit du Cinéma.

Le 29 juin 1944

L'Assemblée remercie le Président pour son inlassable et bienfaisante activité et son esprit de solidarité.

Or, depuis le jour de mon arrestation, ces Messieurs et ces Dames, Membres du Comité, ont cru devoir se comporter à mon égard de la façon la moins élégante qui soit.

Le 15 avril 1915, je donne, avec *La Jalousie*, la première répétition générale à Paris.

Franco-Nohain s'en étonne en termes agressifs, L'Intransigeant me blâme et d'autres se révoltent.

Oser jouer pendant la Guerre !

Chacun, certes, a le droit d'exercer son métier – mais pas les comédiens !

(Ça doit crever de faim, les acteurs – n'est-ce pas ?)

Un mois plus tard, tous les théâtres ouvraient leurs portes et les auteurs les plus célèbres et les acteurs les plus fameux prenaient leurs places sur l'affiche – et les critiques, ces démons, étaient aux anges !

Hypocrisie, que de sottises auras-tu fait commettre !

Le 31 juillet 40, la Madeleine ouvrait ses portes.

Ah ! Quelle horreur – n'est-ce pas ?

(Bien entendu – ça doit toujours crever de faim les acteurs !)

Donc, tollé général – à Cannes, à Carpentras, à Nîmes, à Draguignan.

Phénomène inouï de mômeerie collective – et voulue d'une part – et consentie de l'autre.

Voyons-la de plus près.

On m'a d'abord fait le reproche d'avoir rouvert la Madeleine, mon théâtre.

Mais l'on s'est souvenu tout à coup que mon théâtre avait un directeur – effacé, mais présent, responsable du reste, anglophile, gaulliste, en un mot : résistant.

Alors, on a pensé qu'il valait mieux ne pas insister sur ce point.

Pourtant, comme il fallait qu'on m'accusât de quelque chose, on a dit que j'avais, en somme, continué de jouer comme si de rien n'était, pendant l'Occupation.

Comme si de rien n'était !

Quand un être chéri se meurt à la maison, nous jouons ce soir-là comme si de rien n'était – et nous jouons aussi comme si de rien n'était quand nous avons, un soir, 39 degrés de fièvre.

(Il n'y a que deux façons de jouer la comédie : bien ou mal – et, mieux on la joue, plus on la joue d'ailleurs comme si de rien n'était.)

Pour dire encore quelque chose, on a dit que j'avais donné l'exemple.

Mais, malheureusement, ce n'était pas exact – et l'on s'est rendu compte, en outre, que l'exemple avait été suivi par Bourdet, par Claudel, par Jean Cocteau, Marcel Achard, René Fauchois, par Jean Anouilh – et par tant d'autres ! – et par Raimu, Victor Boucher, Gaby Morlay, par, enfin, tous les grands acteurs – et que, dès lors, il valait

mieux ne pas insister sur ce point-là non plus.

Pourtant, il fallait bien qu'on m'accusât de quelque chose, n'est-ce pas ?

Alors, certains ont insinué que j'avais précipitamment rouvert la Madeleine.

Ils ont dû déchanter encore à cet égard.

On m'avait devancé.

Dès le 15, en effet, le Théâtre de l'Œuvre avait rouvert ses portes – et d'autres avaient suivi.

Quand ils ont su cela, ils ont épluché le *Courrier des Théâtres*. Alors, ils se sont aperçus que l'un donnait : *Toujours Paris*, qu'un autre offrait : *Beautés de Femmes* – qu'un troisième annonçait déjà : *Tous aux Folies* – ce qui n'avait rien d'anormal assurément – mais quand ils virent, effarés, que les Ambassadeurs, « direction nouvelle », rouvraient avec une comédie douteuse d'un auteur décrié, nommé Michel Duran, et que, formule dégoûtante, l'affiche promettait : « Trois heures de fou rire » – oui, oui : trois heures de fou rire, le 24 juillet 40 ! – alors ils ont enfin compris que *Pasteur* arrivait en somme à point nommé pour arrêter une fois de plus la contagion, et qu'il allait ainsi limiter les dégâts.

Car c'est intentionnellement que j'avais choisi cet ouvrage – on doit bien le penser – et je l'avais choisi pour toutes les raisons : la gravité du sujet même de la pièce, le fait qu'elle ne comporte aucun rôle féminin, la possibilité qu'elle offre d'engager pour la jouer un grand nombre d'acteurs – enfin, les sentiments connus, affichés de *Pasteur* à l'égard de l'Allemagne.

Qu'on me permette, à ce propos, de rappeler qu'au premier acte de ma pièce, *Pasteur*, apprenant que la Prusse vient de déclarer la guerre à la France, dit à l'un de ses élèves : « Faites-moi penser à renvoyer demain à l'Allemagne mon diplôme de docteur. »

Et qu'on ne vienne pas me dire que j'ai rejoué la comédie pour ma satisfaction personnelle – car je n'avais jamais encore interprété sur un théâtre ce rôle austère de savant qui n'est pas de mon emploi et que mon père avait inoubliablement créé.

Pour mon plaisir, j'aurais repris *Faisons un rêve* – et si je m'étais soucié du plaisir de certains, j'aurais donné *L'Amour masqué*.

Et qu'on ne vienne pas non plus me dire que j'ai rejoué par intérêt. Voici l'engagement collectif de ma troupe :

Paris, 30 juillet 1940.

Mes Chers Interprètes,

Mes Chers Camarades,

Il est donc convenu entre nous que vous jouerez, dans ma pièce *Pasteur*, au Théâtre de la Madeleine.

Il est également convenu entre nous ceci :

La recette nette, c'est-à-dire après défalcation des droits et des taxes, la recette sera divisée en trois parts égales :

La 1^{re} part restera entre les mains de la Direction du Théâtre.

La 2^e part ira aux pauvres, aux prisonniers, aux malheureux.

La 3^e part, nous nous la partagerons de manière que mon cachet de comédien ne soit pas supérieur à chacun des vôtres.

J'ai examiné le problème dans tous les sens et je ne lui ai pas trouvé de meilleure solution.

J'attire votre attention sur le geste élégant de Robert Trébor – et je vous serre cordialement les mains.

Sacha Guitry.

Et c'est ainsi qu'il m'arrivait de jouer pour 90 francs – comme eux.

Or, cet exemple-là, il ne m'apparaît pas que d'autres l'aient suivi.

Ce qu'ils étaient, mes interprètes ?

Des acteurs excellents mais que, pour la plupart, je ne connaissais pas.

À cet égard, d'ailleurs, je raconterai ceci.

Un matin de juillet 40, j'avais reçu la lettre d'un jeune homme qui me demandait de l'engager. Ni vaniteux ni sot, il me parlait fort bien de lui. Après dix mois de guerre, il revenait déçu. Dans sa lettre, j'ai vu le mot « désespéré » – j'ai lu : « Ce serait bête qu'il n'y ait de miracles que ceux qui font échapper à la mort. Il y en a peut-être aussi pour vivre. »

Et sans l'avoir même encore vu, je l'ai tout de suite engagé, par téléphone – de confiance.

Il jouait, dans Pasteur, un élève – et c'était lui qui présentait la pièce, chaque soir, à ce public si « mélangé ».

Il s'en tirait très bien d'ailleurs.

À quelque temps de là, je le faisais « tourner » – puis, de nouveau, je l'engageais pour une pièce – et pour une autre encore – et je me laissais interviewer par lui pour lui rendre service.

Mais je n'ai pas eu vent qu'il s'en soit souvenu à l'heure où, président d'un Comité d'Épuration de Comédiens, il avait le loisir de prendre la parole.

À ce propos, du reste, il m'a tout récemment – et fort ingénument – fait dire que je n'avais aucun reproche à lui adresser, puisqu'à la Libération, il s'était abstenu de faire chorus avec les autres, évitant justement de prononcer mon nom.

Eh ! Oui, c'est justement ce que je lui reproche.

Mais – passons.

La première représentation de Pasteur eut lieu le mercredi 31 juillet. L'effet que produisit la pièce fut considérable.

Que l'on comprenne bien que je ne parle pas ici du succès qu'elle a remporté. Je note seulement l'effet qu'elle a produit – qu'elle a produit

pour des raisons absolument indépendantes des qualités dramatiques qu'elle peut avoir.

Il y avait des Allemands dans la salle. Il y en avait dix, peut-être quinze, peut-être vingt – pas davantage – et ils ne pouvaient pas se méprendre sur le sens des acclamations dont ils étaient les témoins.

J'ouvre une parenthèse à ce propos, d'ailleurs.

Il est nécessaire, en effet, que celui qui me lit sache bien que les services de la Propagande du Reich se réservaient dans chacun de nos théâtres et à chacune de nos représentations, un nombre variable de places.

Nul n'était épargné.

Or, je crois pouvoir affirmer que le Théâtre de la Madeleine était à cet égard le plus favorisé de tous : le nombre des places réservées aux Allemands n'excédant que rarement, en effet, la douzaine. Souvent ils n'exigeaient qu'une loge ou deux fauteuils – et parfois même il n'y avait aucun « occupant » dans la salle.

J'en ai la preuve, ayant conservé la plupart des bulletins quotidiens que l'administrateur du théâtre me remettait chaque soir à l'entracte et sur lesquels étaient mentionnées la recette et les « faveurs » accordées ce jour-là.

La publication en serait assurément fastidieuse – mais, à titre d'indication, j'ai voulu rechercher quelle était la quinzaine qui se trouvait à la mi-temps des représentations que j'ai données à Paris du 31 juillet 40 au 31 mai 44. Cette quinzaine – en tenant compte de la relâche hebdomadaire – commence le 9 juin 42 et se termine le 21 du même mois.

En voici le détail :

Date Recette Propagande allemande

Mardi 9 37.017 1 loge et 4 faut. : 8 All.

Mercredi 10 36.843 2 loges et 2 faut. : 10 All.

Jeudi 11 36.654 2 loges et 4 faut. : 12 All.

Vendredi 12 36.676 2 loges et 2 faut. : 10 All.

Samedi 13 33.880 Pas d'All. dans la salle.

Or, d'une part, le maximum ayant été réalisé pour ainsi dire à chacune des représentations de N'écoutez pas, Mesdames / et la Madeleine, d'autre part, pouvant recevoir 800 personnes, je constate que, pendant deux années consécutives, j'ai joué chaque jour la comédie devant 795 Français et 5 Allemands.

Dimanche 14 (matinée) 37.628 Pas d'All. dans la salle.

Dimanche 14 (soirée) 37.420 1 loge : 4 Allemands.

Mardi 16 36.504 2 loges : 8 Allemands.

Mercredi 17 36.687 1 loge et 2 faut. : 6 All.

Jeudi 18 37.004 1 loge et 6 faut. : 10 All.

Vendredi 19 37.390 1 loge : 4 Allemands.

Samedi 20 (matinée) 34.174 1 loge : 4 Allemands.

Samedi 20 (soirée) 37.646 Pas d'All. dans la salle.

Dimanche 21 (matinée) 37.588 Pas d'All. dans la salle.

Dimanche 21 (soirée) 37.017 5 fauteuils : 5 Allemands.

Soit : 15 représentations consécutives.

Soit : 81 Allemands.

Soit : en moyenne, par représentation : 5 ou 6 Allemands.

Comme nous voilà loin de la hideuse accusation formulée contre moi par un adversaire venimeux qui prétend que je jouais « devant des salles où se pressaient des soudards bottés ».

Et si l'on devait considérer comme un crime le fait d'avoir joué tous les soirs devant cinq Allemands, je serais bien obligé de dire alors que j'avais chaque soir 795 complices !

Mais c'était loin d'être un crime – et quant à celui qui m'accuse, je lui ferme la parenthèse au nez.

Revenons à la première de Pasteur.

J'avais reçu, pneumatiquement, le matin même, ce précieux encouragement de M. le Dr Roussy :

Cher Monsieur et ami,

Vous rouvrez ce soir ! Et je veux que vous sachiez que de loin et de tout cœur j'applaudis à votre pièce qui signifie la guérison...

Le recteur, en grand deuil, n'allait pas au spectacle. Mais il se souvenait qu'il avait approuvé la réouverture des théâtres. Le représentant à Paris du ministre de l'Éducation Nationale applaudissait de tout cœur à ma pièce. Il me conviait à déjeuner, se disait mien, toujours, et m'était amicalement dévoué. Je ne pouvais rien demander de plus.

Et pourtant, il m'en donnait davantage : il disait de ma pièce qu'elle a signifiait la guérison...»

On peut tout reprocher à M. Roussy, mais pas d'être spirituel – M. Roussy ne plaisantait pas. Ma pièce signifiait pour lui la guérison – et trois petits points de suspension indiquaient justement quelle était son arrière-pensée.

Il entendait par là que Pasteur apporterait aux Parisiens, non pas, certes, la guérison, mais bien un peu de réconfort et d'espérance.

Son vœu fut exaucé.

Et voici trois lettres qui diront mieux que je ne saurais le faire l'impression ressentie par des Français présents à la première de Pasteur.

De Lucien Daudet, ce message :

Mon cher ami,

Je ne doutais pas du grand succès. Il me semble que c'est très

important.

Et il souligne le mot très.

De Rip, le même jour, ce mot :

Merci pour la grande joie que nous avons eue hier d'applaudir votre merveilleux Pasteur et son admirable interprète.

Rip.

De Maurice Lehmann, le lendemain, cette lettre :

Cher ami,

J'étais bien fier hier d'être votre compatriote. C'est une magnifique soirée – et si utile.

Votre amicalement dévoué.

Maurice Lehmann.

Il était utile en effet que, dès juillet 40, des Français eussent l'occasion de pouvoir exprimer collectivement leur confiance inébranlable dans le destin de la Patrie.

Il ne faut pas que l'on s'étonne de me voir donner au théâtre une telle importance.

Ma conviction est qu'il est apte à jouer un rôle de premier plan dans la vie nationale – s'il n'est, cela va de soi, ni guidé ni soutenu.

Je suis hanté par cette idée depuis mon plus jeune âge.

La preuve en est que dans une pièce dont je suis l'auteur intitulée *Le Comédien* – et qui date de 1921 – le personnage principal s'exprime ainsi :

— Savez-vous ce que c'est que le public ? C'est votre pays. Y avez-vous jamais pensé ? Et ce n'est pas rien que de pouvoir se dire : « J'amuse mon pays, je le fais rire, je l'émeus, je le distrais. » Et est-ce que ce ne serait pas beau de pouvoir se dire un jour : « Je lui j'ai fait du bien ! »

Qu'un tel espoir soit présomptueux, j'en conviens volontiers mais fût-il insensé qu'il n'en serait pas moins noble – et c'est dans cet espoir que j'ai joué Pasteur dès mon retour à Paris.

Où, et dans quelles circonstances – à l'époque – était-il possible à des Français d'attester hautement leur amour pour la France – et de quelle autre manière pouvaient-ils en donner impunément le témoignage à ceux-là mêmes qui tentaient de l'anéantir ?

Le théâtre procure à des gens assemblés le loisir d'affirmer ce qu'ils pensent en frappant dans leurs mains.

Incomparable privilège.

La gamme est infinie des applaudissements. Elle va du frivole au grave. Il y a l'applaudissement de commande, insolemment poli, il y a l'ironique, le pitoyable, l'amical – et il y a l'applaudissement revanche comme il y a l'applaudissement hostile.

Laissez-nous nous vanter d'avoir, en scène, les nerfs assez à fleur de peau pour discerner ceux qui nous sont adressés, ceux qui vont à

l'auteur – et ceux auxquels un double sens impose un rythme accéléré qui trouble les acteurs et ne les trompe pas.

Et si le 1er septembre 40, à l'issue de la dernière représentation de Pasteur la salle entière s'est levée pour applaudir, c'est bien pour la raison que des Allemands se trouvaient dans la salle – et que, sur scène, il y avait un général français en uniforme, un président de la République portant le Grand Cordon de la Légion d'Honneur, tous deux auprès d'un savant de génie que l'on glorifiait aux cris répétés de : « Vive Pasteur ! Vive la France ! »

Cette soirée mémorable est marquée dans mon souvenir d'un caillou noir et blanc.

Je m'explique.

C'est en effet ce soir-là que j'ai reçu dans ma loge la visite du général Turner – visite qui allait avoir des conséquences singulières. Visite à laquelle je dois en somme mes « malheurs » – visite à laquelle je dois d'avoir pu secourir tant de gens.

Je tiens à rapporter fidèlement ici les termes de notre entretien.

Il me dit :

— Je vous félicite, Monsieur, de ce que vous faites pour votre pays. Avec tous les Français qui étaient là ce soir, je me suis levé pour applaudir Pasteur.

Puis, il ajouta :

— Que puis-je faire pour vous ?

Ma surprise était grande.

Je lui répondis.

— Pour moi, rien. Merci. Mais il est évident que si vous insistiez je vous demanderais des prisonniers.

— Eh ! bien, faites-moi parvenir leurs noms avec les renseignements que vous avez sur eux. Combien en connaissez-vous ?

— Dix.

Or, je n'en connaissais qu'un seul : Gérard Willemetz, le fils de mon ami.

Robert Trébor, qui assistait à l'entretien, m'indiqua tout de suite le nom du fils de M. Vernisse, ami intime de sa secrétaire.

C'en faisait deux.

Pendant trois jours, j'ai littéralement battu le rappel – et je n'ai recueilli que trois autres noms : celui de Pierre Duflos, le fils de Huguette Duflos, celui de Jean Moutier, fils du Dr Moutier, celui, enfin, du fils de M. Page. Or donc, c'en faisait cinq avec Jacques Vernisse et Gérard Willemetz.

Dans la crainte où j'étais de perdre une occasion pareille, je fis remettre cette première liste au général Turner.

Il eut bientôt en mains la seconde.

Je n'avais pas eu grand-peine à la constituer.

Le bruit que des libérations m'avaient été accordées s'était en effet répandu avec une telle rapidité que, de province même, il m'arrivait déjà des sollicitations pressantes.

Celle-ci, par exemple, datée du 4 septembre 40 :

Flanc-Berge à Sorel-Moussel (Eure-et-Loir)

Le 4 septembre 1940.

Mon cher Sacha,

Ma nièce m'écrit que les Allemands vous ont offert, en échange du plaisir de vous voir et de vous entendre sur la scène, la libération de dix prisonniers français ! Or il se trouve que le mari de cette nièce, un neveu pour lequel j'ai beaucoup d'estime et d'affection, est sur la liste à vous proposée : il s'agit de Marcel Chanson, capitaine d'artillerie de réserve, engagé volontaire en 1914, blessé et décoré, dans le privé avocat et père de famille, lequel mériterait à tous égards une aubaine aussi miraculeuse.

C'est donc, si tout cela est exact, cette libération que je vous demande de maintenir, en vous assurant de ma gratitude.

Je n'ai à vous offrir en échange de votre intervention bienfaisante que ma longue admiration à l'égard de l'homme de théâtre remarquable que vous êtes et aussi les manifestations, orales ou écrites, de cette opinion, à toute occasion.

Croyez, mon cher Sacha, à mes sentiments bien amicaux.

Miguel Zamacoïs.

Or, donc, Zamacoïs, en 1940, m'assurait de sa gratitude. Il m'offrait les manifestations orales et écrites de son opinion sur moi – et il me les offrait à toute occasion.

Pourtant, lorsqu'en 44, cette occasion lui fut donnée, Zamacoïs observa un silence oral et écrit qui ne témoigne pas d'une mémoire fidèle – ni non plus, disons-le, d'un cœur très haut placé.

J'ai donc maintenu le nom du capitaine Chanson sur ma seconde liste !

Y figuraient aussi celui de Gaston Douvillé, mon régisseur, celui du gendre de Louis Artus, ceux du lieutenant Bernard Naquet et de son frère, Henry Naquet – enfin celui de Raymond Crépin, le fils d'une concierge voisine.

C'en faisait six – ce qui portait à onze le nombre des prisonniers qui allaient bénéficier de « l'aubaine miraculeuse » dont me parlait Zamacoïs.

Conclusion.

Si j'ai commis une imprudence, je l'ai commise, en vérité, ce 1er septembre 40 en ne refusant pas l'offre que me faisait le général Turner.

Je mettais, ce jour-là, le doigt dans l'engrenage – et pendant ces quatre ans d'occupation maudite, j'allais, en conséquence, être

sollicité sans cesse – honoré, je l'avoue, d'être sollicité.

Glorieux – dira-t-on – naïf, je m'en rends compte – un peu tard, il est vrai ! – je me suis fait de la sorte une solide réputation de « collaborateur », puisque, même, j'allais jusqu'à solliciter les sollicitations !

Folie, évidemment.

J'aurais dû, n'est-ce pas, répondre à ce Turner : « Non, je vous remercie, gardez nos prisonniers, ils sont très bien chez vous. »

Oui, mais – pardon – c'était l'autre danger.

Trébor, présent à l'entretien, l'aurait dit à Brulé, qui n'aurait pas manqué de le dire à Coward, à Léopold Marchand – le bruit s'en serait répandu, et sans doute, aujourd'hui, serais-je en prison pour m'être systématiquement opposé au retour de dix prisonniers !

Je l'espère, du moins, car j'estime, entre nous, que, là alors, je ne l'aurais pas volé.

Tout s'explique.

Je tiens à mettre en évidence un fait qui me paraît d'une importance extrême.

Le 15 août 1940, Mme Sacha Guitry m'informait qu'un ami d'enfance à elle, M. Jacques Dourdin, était blessé, malade et prisonnier dans un hôpital militaire allemand en Belgique, et elle me demandait de recevoir un solliciteur qui n'était autre que le frère de M. Dourdin.

Je n'avais vu Jacques Dourdin qu'une seule fois, naguère, et, de cette rencontre, je conservais le souvenir d'une assez vive antipathie qui s'était manifestée – réciproque – entre lui et moi.

Son frère m'exposa la situation grave dans laquelle se trouvait Jacques Dourdin et il me supplia d'intervenir en sa faveur auprès des Autorités Occupantes.

Cela se passait, je le répète, le 15 août, c'est-à-dire antérieurement à l'offre du général Turner.

Donc, pris de court et pressé par l'heure, j'eus l'audace – ou la tranquille inconscience – d'adresser sur-le-champ au médecin-chef de cet hôpital une lettre formelle et brève dans laquelle je le priais de bien vouloir faire soigner sans retard M. Jacques Dourdin – puis, aussitôt rétabli, de le faire rapatrier.

Les termes que j'employais laissaient à supposer que j'étais en droit de demander la chose et qu'il ne lui était pas possible, à lui, de me la refuser – et le miracle s'est produit !

Je n'en veux pour témoignage que cette lettre que Jacques Dourdin adressa par la suite à mon avocat :

Mon cher Maître,

Ce que je vous ai dit de vive voix, je tiens à vous le répéter par écrit.

N'ayant jamais pratiquement connu Monsieur Sacha Guitry, je veux que vous sachiez la reconnaissance que j'éprouve à son égard et que je garderai toujours. C'est en effet grâce à la lettre qu'il a envoyée au médecin chef allemand du camp-hôpital d'Enghien, près de Bruxelles, que je dois d'avoir obtenu ma réforme et mon retour en France. Le prestige international de Sacha Guitry et son rayonnement étaient tels en Europe qu'il lui a suffi d'envoyer un mot à un Allemand inconnu pour que celui-ci fasse son possible. J'étais alors paralysé totalement, dans un état effroyable et je n'avais plus guère d'espoir. La lettre de Sacha Guitry, envoyée le 15 août 1940, parvenue à Enghien le 15 septembre suivant, a eu pour effet, premièrement de me faire soigner et, ensuite, de me faire rapatrier. 51

Je ne l'oublierai jamais : grâce à lui je suis rentré en France le 15 novembre 1940.

Agréez, mon cher Maître, l'hommage de mes sentiments distingués.
Jacques Dourdin.

Pour moi, cette lettre explique tout.

Tout d'abord, elle montre que je puis avoir de l'antipathie pour quelqu'un – et n'en pas faire état quand il me sollicite.

Cette lettre prouve également que, dès le mois d'août 1940, des personnes que je connaissais fort peu s'adressaient à moi et m'attribuaient une influence – que j'ai fini par acquérir à cause d'elles.

Cette lettre prouve enfin que mon « prestige international et mon rayonnement », comme le dit si aimablement Jacques Dourdin, étaient tels en Europe – tels que je m'en serais estimé indigne si je ne les avais pas mis en œuvre pour soulager, autant que cela m'était possible, les malheurs de mes compatriotes.

Il me suffisait donc d'écrire une lettre à un médecin-chef allemand, dont je ne connaissais même pas le nom, pour obtenir de lui le rapatriement d'un blessé français – et je ne l'aurais pas fait ? Et je n'aurais pas couru le risque de voir arriver ce médecin-chef un jour à Paris, dans ma loge ou chez moi, désireux de faire ma connaissance – pourquoi ?

Je parle là d'un fait qui ne s'est, du reste, pas produit. Je n'ai jamais connu le nom ni le visage de ce médecin-major.

Or donc, j'ai vraisemblablement sauvé la vie de Jacques Dourdin – puisqu'il était « totalement paralysé, dans un état effroyable » et qu'il n'avait « plus guère d'espoir ». Je lui ai vraisemblablement sauvé la vie, puisqu'il ajoute que ma lettre a eu « pour effet de le faire soigner » – donc on ne le soignait pas – et l'on me ferait aujourd'hui grief d'avoir écrit cette lettre ?

Je ne peux pas le croire.

Et d'ailleurs si c'était à refaire, c'est bien simple, je le referais.

Nous vivons à une époque où l'on honore la mémoire des hommes

qui sont morts de l'Occupation Allemande – et c'est, en vérité justice.

Mais, puisque l'on attache tant d'importance à la mort d'un homme – il me semble que la vie d'un homme devrait être prise également en considération. Et puisque l'on condamne celui qui s'est permis d'abréger la vie d'un homme – ne devrait-on pas accorder certains privilèges à celui qui, par son action, prolonge, lui, la vie d'un homme ?

Il n'est pas courant qu'un simple citoyen demande à l'ennemi le rapatriement d'un prisonnier de guerre – et il est pour le moins étonnant qu'il l'obtienne.

Certes, il ne saurait être question de ranger ce citoyen parmi les héros, mais il m'apparaît qu'une petite place à part pouvait lui être faite – et pas nécessairement à Fresnes.

Ceux de chez nous

Après la première série des représentations de Pasteur, je donnai mon film *Ceux de chez nous*, ce film où, fugitivement, revivent Claude Monet, Rodin, Renoir, Degas, Saint-Saëns, Edmond Rostand, Henri-Robert, Octave Mirbeau, Antoine, Anatole France, Lucien Guitry – et Madame Sarah Bernhardt. Images muettes longuement commentées par moi tandis qu'elles passent sur l'écran. Film que j'avais réalisé en 1915, en réponse à l'odieux Manifeste des Intellectuels Allemands 1. Film dont M. Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque Nationale, m'écrivait en 39, que « ces documents bienfaisants, exaltants, donnent la plus authentique image de la grandeur ». Film, en conséquence que j'ai donné toutes les fois que cela m'a semblé nécessaire : en novembre 39 à Paris – en décembre et janvier 40 à Nice, à Monte-Carlo, à Marseille, à Genève – en avril, à Bruxelles, à Namur, à Liège – film que je donnais encore à Paris au printemps – et que j'ai cru devoir projeter à nouveau, dès le mois d'août 40, au nez des Allemands.

Il faut se reporter de sept ans en arrière pour se faire une idée du courage qu'il fallait avoir – j'ai dit le mot et je le répète : du courage qu'il fallait avoir pour afficher alors le nom de Sarah Bernhardt – et pour proclamer, parlant d'elle et la désignant sur l'écran : « Voilà celle que je considérais comme ma seconde mère. »

Je dirai même qu'il fallait être téméraire pour agir de la sorte, car la censure allemande – et pour cause – la disait juive et m'avait fait interdire de prononcer son nom, de montrer son image.

Or, voici deux coupures de presse qui attestent sa présence dans le film :

paris-soir 52 53 Lundi 19 août 1940

Une soirée triomphale de M. Sacha Guitry. Sur l'écran des images se sont succédé. Nous avons vu Auguste Rodin – Anatole France –

Claude Monet – nous avons vu Octave Mirbeau, Sarah Bernhardt – et Antoine, etc.

Georges Forestier.

Les dernières nouvelles de paris 1

20 août 1940

Voici le géant sculpteur Rodin – Claude Monet – Saint-Saëns – Henri-Robert – enfin voilà Sarah Bernhardt, Notre-Dame-du-Théâtre, étonnamment jeune malgré ses 72 ans.

L. – M. de Lancat.

À la onzième représentation du film, la Propaganda Staffel me donnant à choisir : supprimer Sarah Bernhardt ou interrompre les représentations – j'ai préféré ne pas supprimer Sarah Bernhardt.

Mais je ne me tins pas pour battu – et, le jeudi 4 décembre 1941, je reprenais Ceux de chez nous.

Je les reprenais d'ailleurs sans avoir attendu l'assentiment de la censure allemande.

On peut voir que cette autorisation tardive est datée, en effet, du lendemain, du 5.

On observera qu'elle est donnée « seulement pour les conférences de M. Sacha Guitry » – et que « la présentation de ce film dans une salle de projection n'est pas autorisée ».

Il est également stipulé qu'il s'agit là d'un documentaire sur : Rodin, Edmond Rostand, Claude Monet, Maître Henri-Robert, Anatole France, Degas, Octave Mirbeau, Renoir, Saint-Saëns, Antoine, Lucien Guitry.

Un point, c'est tout : le nom de Madame Sarah Bernhardt ne figure pas sur cette liste.

Je m'honore de l'avoir maintenue néanmoins dans mon film.

Voici trois autres coupures de presse qui en témoignent – puisqu'elles sont datées de décembre 41.

PARISER ZEITUNG 54 55

6 décembre 41

On aperçoit Anatole France, Edmond Rostand, Octave Mirbeau – puis Sarah Bernhardt, Antoine, Lucien Guitry...

L'ŒUVRE 1

12 décembre 1941

Il suffit de citer ces douze noms de Rodin, Claude Monet, etc., etc. Sarah Bernhardt, Saint-Saëns, Mirbeau, etc.

L'ATELIER 56 57

13 décembre 1941

Sacha Guitry fait revivre sur l'écran du théâtre de la Madeleine : Auguste Rodin, Edmond Rostand, Octave Mirbeau – Claude Monet, Sarah Bernhardt, Saint-Saëns, etc.

Sans cesse menacé par la censure allemande, j'interrompais de

nouveau le spectacle après sa cinquante-cinquième représentation. Voudra-t-on convenir que cela – aussi – c'est résister ?

Au cours du commentaire accompagnant le film, je rapportais des mots d'esprit que j'avais entendus naguère, je contaï de savoureuses anecdotes – et j'éprouvais un malin plaisir à répéter chaque soir les dernières paroles de Mirbeau – qui m'a dit en mourant dans mes bras : « Ne collaborez jamais ! »

L'effet que produisaient ces mots sur le public était inénarrable.

Et certains imbéciles disent encore de moi que je « collaborais » !

Le 25 août 1940, d'un inconnu pour moi, je recevais cette lettre :

N'est-ce pas, Monsieur Sacha Guitry, qu'il vous sera agréable de recevoir les remerciements de l'un de vos auditeurs ?

Ce courage dans la discrétion n'appartient qu'à vous. Songez que, pendant les deux belles heures que vous nous avez offertes, nous avons vécu une trêve, une trêve où le cœur meurtri s'allégeait, cessait de souffrir, il goûtait « reconquis » l'esprit et le charme de Paris redevenu nôtre pour quelques instants et retrouvait cet envol si particulier que vous avez fait vôtre ou pour lequel vous semblez être fait.

Votre salle, ce soir-là – vendredi dernier – respirait l'âme des Générales, mais d'une Générale éprouvée où les cœurs vibrants qui vous sont acquis, participaient pleinement au festin que vous avez osé leur présenter. Et plus d'un pensait en vous voyant au cher grand Rostand : « Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances. »

À peine deux « parts » adverses, peut-être là par contrôle, et nous étions entre nous avec « Ceux de chez nous ». Et ça, c'est appréciable, ô combien !

Alors, vous voyez tout ce bonheur inespéré grâce à vous ?

Il me fallait bien vous l'exprimer et venir vous en dire merci.

L. Brabant.

50, bd de Strasbourg.

Quand j'ai redonné *Ceux de chez nous* l'année suivante, j'ai reçu cette lettre-ci de Lucien Psichari :

7 décembre 1941

Maître,

Vous avez, hier soir, une nouvelle fois charmé un spectateur qui, dans l'ombre du théâtre, vous a applaudi avec cette ferveur et cette allégresse que vous savez si bien susciter. Mais, aussi bien, hier, vous avez ému ce spectateur car, parmi d'autres figures illustres de chez nous, vous avez fait revivre par l'image et par le verbe, celle d'Anatole France.

Permettez au petit-fils du grand écrivain que vous aimez et qui vous aimait, de vous dire toute sa gratitude.

Cette soirée de la Madeleine est pour moi dans la nuit de cet hiver

une charmante oasis de lumière et d'esprit.

Voulez-vous accepter, je vous prie, Maître, avec toute ma reconnaissance pour des minutes inoubliables, l'hommage de mes sentiments les plus dévoués.

Lucien Psichari.

Et j'aurais dû m'abstenir de jouer pendant l'Occupation ?

Mais non.

Ma question juive personnelle

Celui qui dénonçait un juif aux Allemands, vous le considérez bien, n'est-ce pas, comme un immonde individu ?

Et combien vous avez raison !

Mais ne trouvez-vous pas qu'il est immonde aussi l'individu qui dénonçait aux Allemands, comme étant juif, un Français qui ne l'était pas ?

Si, tout autant, j'en suis bien sûr.

Alors, plutôt que de me demander si j'avais ma voiture pendant l'Occupation, ne ferait-on pas mieux de chercher à savoir quels étaient les deux individus immondes qui, dans Le Pilon et La France ou Travail prétendaient que Lucien Guitry s'appelait Wolff, que ma mère était russe, israélite aussi, et que je me vantais d'avoir trompé les Allemands sur mes origines ?

Or, tous les deux, je les connais, ces individus-là. Ils sont en place à l'heure actuelle. L'un dirige un journal et l'autre une industrie. Ce n'est pas moi qui les nommerai – je ne fais pas ce métier-là – mais l'on devrait les rechercher. Et je vous assure qu'il y en aurait de belles à ajouter à leurs deux casiers judiciaires – s'il y reste encore de la place !

Voici des faits.

Dès septembre 40, l'ignoble Pilon, qui pourchassait les juifs, commence à m'attaquer insidieusement.

Dans les papiers intimes de Georges Mandel, ils découvrent un télégramme affectueux adressé par moi à cet ami de jeunesse que j'aimais et que j'admirais. Ils le publient, le reproduisent et le commentent – et de quelle manière, on peut le deviner !

À quelque temps de là, je reçois dans ma loge un comédien – français – dont je tairai le nom par générosité.

Il me pose l'inconcevable question suivante :

— Monsieur Guitry, je viens vous demander de la part du Dr Dietrich, de la Propaganda Staffel, si vous êtes aryen.

Outré, je lui demande s'il n'a pas honte de se charger de commissions pareilles.

Il se trouble, rougit – et m'explique que c'est précisément « pour

m'éviter tout ennui que...»

Je ne lui laisse pas achever sa phrase, je me refuse à répondre à sa question – et je le congédie.

Je dois dire que, par écrit, deux jours plus tard – et j'ai sa lettre – il s'est excusé de m'avoir fait cette visite incongrue.

Mon refus de répondre à la question qui m'avait été, là, verbalement posée devait avoir des conséquences immédiates.

M. le conseiller Rahn, par téléphone, me pria de passer le voir tel jour, à telle heure, « à son domicile ».

Son domicile était un ravissant hôtel particulier qu'il occupait avenue Charles-Floquet.

M. Rahn était un homme fort intelligent, très courtois et qui s'exprimait en français sans accent.

(L'accent des Allemands nous est antipathique – mais ceux qui ne l'ont pas nous inquiètent toujours.)

Il me demanda si j'étais juif.

Je lui répondis que je ne l'étais pas le moins du monde.

Il ne m'en demanda pas davantage – ce jour-là.

Mais une nouvelle campagne de presse, venimeuse, hypocrite, s'amorça dans La France au Travail.

Huit jours plus tard, M. le conseiller Rahn me convoquait à nouveau.

Il était toujours intelligent – mais il n'était plus si courtois.

Il me dit :

— Monsieur Guitry, je vous ai récemment demandé si vous étiez juif. Les circonstances m'obligent à vous demander aujourd'hui si vous êtes aryen.

Ma réponse fut affirmative.

Poli encore – mais tout juste – il me fit comprendre que ma parole en l'occurrence, lui paraissait, sinon suspecte, du moins insuffisante.

Il précisa :

— Veuillez donc nous en fournir les preuves.

Et il ajouta :

— Comme tout le monde.

Alors, j'ai commencé cette chasse imbécile aux extraits de naissance, aux certificats de baptême, cette chasse indiscreète aux actes de mariage – cette chasse où l'on a l'air de dénicher des nids dans son arbre généalogique – et j'ai pu réunir enfin, mais après des semaines, des mois de recherches, tous les certificats, tous les extraits, tous les actes requis par les lois monstrueuses, absurdes, que ces gens s'étaient permis de mettre en vigueur chez nous.

J'avais pu réunir tous les certificats exigés – sauf l'acte de baptême de mon aïeule maternelle. J'étais – si j'ose dire – tranquille à cet égard : ma grand-mère était la sœur de Mgr de Bonfils, évêque du

Mans.

Néanmoins, désireux de parachever cette documentation originelle, j'eus l'idée imprévue de demander à M. le Grand Rabbín une attestation de mon arianité. Il accueillit ma demande avec autant de bonne grâce que d'esprit.

Je lui demandai si j'étais juif.

Il me répondit :

— Hélas, non !

Entre temps la campagne amorcée contre moi dans La France au Travail, avait éclaté, virulente – par un article intitulé :

M. Moà est-il juif ?

L'article était daté du 31 décembre 40 – et il y est dit notamment ceci :

Vous connaissez tous ce bon M. Moà.

Eh bien ! Il nous est revenu.

Depuis plusieurs mois d'ailleurs.

Vaguement inquiet au début. Il se rassura bien vite.

Ils ignorent mes origines ; confiait-il à son ami Lévy, avec un clignement d'œil complice.

Parbleu : il ne s'en vante guère.

Il eut même soin de les cacher tout récemment encore lorsqu'il dut fournir aux autorités les preuves de ses origines ariennes. Dans le questionnaire qu'il remplit n'inscrivit-il pas le nom de théâtre de son père à la place de son nom patronymique.

Il a de tout temps témoigné une vive sympathie envers les juifs, ses congénères.

Dans ses affaires, il réservait les meilleures places aux gens de sa race.

Ce n'était plus l'allusion – c'était, comme on le voit l'accusation formelle d'avoir trompé les Allemands – et j'en savais les conséquences inéluctables : le théâtre fermé, ma maison au pillage et moi-même à Drancy.

(Ainsi, j'aurais donc pu choisir : Drancy pendant ou bien après l'Occupation ?)

(Si j'avais su, j'y serais allé, ma foi, du temps des Allemands.) (Cela doit être moins hideux d'être interné par l'ennemi que d'être écroué par les siens.)

Pourtant, j'ai cru devoir poursuivre ce journal – organe officieux de l'ambassade d'Allemagne – auquel j'adressai par la suite une rectification sévère qui parut.

(Quelques semaines auparavant, Édouard Bourdet avait dû rectifier lui-même une accusation semblable.)

Je ne raconte tout cela que pour montrer combien les Allemands et leur clique étaient acharnés après moi – et jusqu'à quel point j'étais en

défaveur auprès de leurs services.

Et si j'avais été leur « collaborateur », il ne m'apparaît pas qu'ils m'eussent empoisonné la vie comme ils l'ont fait pendant quatre ans.

Et j'en donne ici-même une dernière preuve.

M. le Juge d'instruction Raoult, ayant cru devoir s'adresser à M. Otto Abetz pour en savoir plus long sur moi, obtint et recueillit cette réponse-ci, très significative – et qui figure à mon dossier :

Je suis certain que Sacha Guitry n'avait pas de relations de service avec les Allemands et je ne crois pas non plus qu'il ait eu des relations personnelles et mondaines nombreuses. Il était du reste considéré dans beaucoup de milieux allemands comme étant non aryen.

Signé : Otto Abetz.

Florence et Louis XI

Le 6 septembre 40, je reprends Florence – et pour terminer le spectacle, je joue pour la première fois Louis XI.

(Louis XI n'est autre que le III^e tableau de ma pièce Histoires de France.)

J'étais aussi peu que possible le personnage de Louis XI – mais je tenais à dire certaines choses qui se trouvent précisément dans ce petit acte en vers.

Entre autres, celles-ci :

J'ai fait la guerre à ma façon – bien convaincu

Que c'est un jeu terrible auquel on peut tricher,

Et qu'on doit, s'il le faut, risquer dix mille écus

Pour sauver la vie d'un archer.

Quant à ma politique, on peut la condamner,

Mais je n'en démords pas :

Il faut donner ce qu'on n'a pas

Et promettre ce que l'on ne peut pas donner.

La France !

Qu'on en prenne grand soin, qu'on veille bien sur elle,

Ne l'abandonnez pas, Seigneur, elle est si belle !

C'en est fini, je meurs.

Adieu, ma France que j'adore !

Ces choses-là, que je les aie bien ou mal dites, il n'en reste pas moins que le public au baisser du rideau en soulignait l'opportunité en criant : « Vive la France ! »

À telle enseigne, d'ailleurs que la Propaganda Staffel me fit demander de bien vouloir jouer « de manière à ne pas provoquer de manifestations ».

Dois-je dire que je n'ai tenu aucun compte d'une observation aussi sagrenue.

Un mois plus tard, les choses se gâtèrent.

Ces messieurs étaient las d'entendre ainsi crier : « Vive la France »

– et je le comprends fort bien du reste, car il y a plusieurs façons de crier : « Vive la France ! » – et dans certaines circonstances « Vive la France ! », cela « donne » bien : « À bas l'Allemagne ! »

C'était le cas.

Mais interrompre le spectacle pour cette raison c'était, d'autre part, un aveu bien difficile à faire.

Ils s'y prirent autrement.

Un matin, M. Lückt avisa Robert Trébor que la Madeleine aurait à fermer ses portes le soir même, puisqu'un acteur israélite faisait partie de la distribution de Florence.

Il s'agissait d'Émile Drain, qui n'était pas israélite – mais que M. Lückt prétendait juif pour la raison qu'il faisait en jouant « des gestes parallèles » !

Plaintes. Protestations. Preuves fournies en vain. Démarches de Trébor – mais Drain ne fut autorisé à reprendre son rôle que six jours plus tard !

Un incident se produisit un soir qui déclencha une tempête de rires, imprévue et significative.

Au prologue de Florence, le principal personnage féminin, que jouait si admirablement Elvire Popesco, se trouve parmi les spectateurs, au troisième rang des fauteuils d'orchestre – et ce personnage ne cesse d'interpeller les artistes qui sont en scène, interrompant ainsi le spectacle.

C'est le sujet même de la pièce.

Ce soir-là, un officier allemand se trouvait placé au deuxième rang, exactement devant Elvire Popesco.

Or, il « marcha ».

J'entends par là qu'il crut réellement que cette spectatrice troublait la représentation.

À plusieurs reprises, il avait donné déjà des signes manifestes d'impatience – quand, tout à coup, n'en pouvant plus, il se leva, se retourna vers Elvire Popesco et, fort insolemment, il lui cria dans la figure :

— Assez, Madame !

Sa malencontreuse intervention fut saluée par un immense éclat de rire.

Et il y avait de tout dans ce rire vengeur – mais il y avait par-dessus tout de l'éloquence.

Et, nettement, il signifiait : « Tu vois bien que tu ne peux pas nous comprendre et que ta place n'est pas ici. Retourne donc chez toi ! »

C'était on ne peut plus drôle – et ce fut extraordinaire.

Le 27 septembre 1939, Trébor fondait le Déjeuner des artistes, œuvre très belle, bienfaisante, à laquelle la direction de Tabarin participait généreusement – et qui, en une année, avait servi 92 000 repas à des acteurs nécessiteux.

Le 27 septembre 40, il en fêtait l'anniversaire en un grand déjeuner – au bénéfice encore des acteurs malheureux – grand déjeuner que présidaient le général de La Laurencie et le Dr Roussy – auxquels je devais me joindre.

Souffrant ce jour-là, j'adressai à Robert Trébor la lettre suivante dont il donna lecture à l'issue du repas :

Mon cher ami Robert Trébor, me voilà donc privé du plaisir de fêter cet anniversaire émouvant qui consacre la générosité de votre cœur. Emmitouflé jusqu'aux oreilles, humant l'eucalyptus et gorgé d'aspirine, je vous donne une fraternelle accolade qui de loin n'est pas contagieuse – et pour me consoler d'être seul au logis, permettez-moi de prendre à ma charge les 300 déjeuners d'aujourd'hui. De toute façon, nous nous rencontrerons ce soir à la Madeleine – si je vais mieux, ce sera au théâtre ou, sinon, à l'église !

Sacha Guitry.

Je veux saisir cette occasion de rendre un amical et public hommage à Robert Trébor qui, jusqu'à la dernière limite de ses forces, n'a cessé de se dévouer, d'intervenir et de multiplier ses démarches en faveur des uns et des autres. Il m'a été donné cent fois d'apprécier son dévouement judicieux, efficace et discret. Nous l'avons beaucoup plaisanté sur sa souplesse habile et sur son entregent, mais sa souplesse habile était celle d'un homme sensible – soucieux de se conduire en homme bien élevé.

Elle doit à présent devenir proverbiale.

Le Bien-Aimé

Vers la fin du mois d'août 40, je fus avisé par un coup de téléphone que le comte Metternich se présenterait chez moi le lendemain matin, entre onze heures et midi.

Le comte Metternich est la distinction même. Pour mieux me faire comprendre, je dirai qu'il est à l'opposé de ce que nous considérons, nous autres Français, comme étant le prototype de l'Allemand. À telle enseigne que, chaque fois qu'il nous est donné d'entrevoir un Germain qui n'est ni gros ni lourd, ni brutal ni grossier, nous supposons tout de suite qu'il est Autrichien.

Cette hypothèse nous permet d'apprécier certaines qualités évidentes qu'il a, sans avoir l'air pour cela de renoncer à l'Alsace et à la Lorraine.

En foi de quoi, je dirai que le comte Metternich doit, à mon sens,

être Viennois.

J'ajouterai que, d'ailleurs, il n'est pas militaire.

Le but de sa visite était de voir mes collections. Il projetait alors d'organiser à l'Orangerie une exposition commémorative des œuvres de Rodin et de Claude Monet – nés tous deux en 1840.

Il passa la revue des tableaux et des objets d'art qui ornent mon bureau – et je ne parvenais pas à démêler les secrètes raisons de cette inspection minutieuse et discrète. Il m'était cependant difficile d'y découvrir quoi que ce fût de menaçant tant elle était affable.

Ayant rempli sa mission – c'en était une assurément – le comte Metternich, dont la culture est étendue, me parla des grands peintres français et de leur influence. Puis, parce que l'épreuve originale du Voltaire de Houdon, près d'un dessin de Fragonard, était là, sous ses yeux, une pensée lui traversa l'esprit.

Regardant alternativement le dessin de Fragonard et le visage de Voltaire, il prononça ces mots, non sans mélancolie :

— Voltaire et Fragonard, l'ironie et la grâce... c'est-à-dire : la France... car cela, c'est à elle, et c'est à elle seule.

On ne pouvait pas mieux dire – et c'était dit de telle manière qu'aucun doute n'était possible : il convenait que ces deux vertus, précieuses entre toutes, ne leur étaient pas familières.

Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd – car le 30 octobre suivant je donnais à la Madeleine la première représentation d'une comédie nouvelle intitulée Le Bien-Aimé.

Cette « comédie nouvelle » n'était en vérité qu'un habile tripatouillage de mon film Remontons les Champs-Élysées – dont j'avais conservé les somptueux costumes – et ç'avait été pour moi l'occasion d'ajouter une scène entre Voltaire et Fragonard, scène que, tous les soirs, sous les traits de Louis XV j'interrompais pour mon plaisir, pour le plaisir de proclamer :

— Voltaire et Fragonard : la France ! Voltaire et Fragonard ; l'ironie et la grâce... vertus incessibles et insaisissables !

Le jour de la première, en fin de soirée, je reçus dans ma loge la visite d'un général allemand – qui était, je crois, le général Schombourg – et qui me dit, en guise de compliment :

— Eh ! bien, Monsieur Guitry, depuis deux heures vous n'êtes pas vaincus !

Je lui répondis que c'était fort exactement l'impression que j'avais espéré donner.

Le 14 novembre 1940, je recevais la lettre suivante de M. Lamoureux, ancien ministre qui, l'avant-veille, avait assisté à une représentation du Bien-Aimé.

Mon cher Maître,

Permettez-moi de vous dire que c'est un réconfort, dans un

moment où nous avons tant de sujets de découragement, de constater que, grâce à vous, il est dans Paris un théâtre où les Occupants ont le moyen de juger que le génie de notre pays n'est pas éteint.

L'AMOUREUX.

Voilà pourquoi j'ose prétendre que c'était mon devoir de jouer la comédie pendant l'Occupation.

Mais, j'ai deux mots encore à dire – et qui concernent le comte Metternich.

Depuis la Libération, j'ai eu maintes fois l'occasion d'évoquer le souvenir de la visite qu'il m'avait faite en août 40.

À ce propos, quelqu'un m'a dit un jour :

— Vous ne devriez pas dire que vous avez reçu cet Allemand chez vous. Moi, je comprends très bien qu'il ne vous ait pas été possible de lui refuser votre porte – mais vous savez comment sont les gens...

Oui, je sais comment sont les gens – et c'est pourquoi je livre à leurs réflexions ce qui suit.

Mon ami, l'éminent archiviste Michel François, qui, en Allemagne Occupée, se trouve, à l'heure actuelle, à la Direction des Beaux-Arts, m'a appris que, d'accord avec les Autorités Anglaises, il avait eu l'occasion de délivrer récemment un Satisfecit d'Honneur au comte Metternich « pour avoir, pendant l'occupation, protégé les œuvres d'Art en France ».

Point de vue

Dès 1940, il fallait, à mon sens, que les Allemands eussent le spectacle d'une activité française formellement décidée à maintenir le prestige intellectuel de la Nation en face de l'adversaire – et de l'adversité. Il convenait tout de suite de leur faire comprendre qu'ils n'avaient aucune illusion à se faire, que la liberté de penser et d'écrire nous était plus précieuse encore que la vie, et que la culture française était assez forte, assez cohérente, en sa diversité même, pour se passer de directives et repousser toute influence.

Et faut-il être « épuré » aujourd'hui pour avoir voulu démontrer qu'à cet égard la France n'a besoin de personne – alors que tous ont besoin d'elle !

Était-ce donc le moment de s'abstenir et de mettre en sommeil nos vertus les plus rares, alors que les Germains ne se contentaient pas d'occuper militairement la France, alors que cette lutte culturelle était engagée, alors qu'ils avaient soudoyé déjà tant de valets qui pouvaient à leur tour devenir corrupteurs ? Et quand l'Institut Allemand

s'installait à Paris, ne fallait-il pas opposer une résistance immédiate, vigilante, effective au choix que l'occupant prétendait faire parmi nos grands hommes ?

Le boycottage israélite, auquel trop de Français, hélas ! avaient prêté la main, nous montrait assez combien les méthodes allemandes pouvaient mettre en péril les arts, les sciences, la littérature – et plus particulièrement encore le théâtre, car depuis une vingtaine d'années déjà l'influence chez nous d'un Max Reinhardt ne se faisait que trop sentir. Je ne critique pas ses conceptions scéniques – mais le moins qu'on en puisse dire est qu'elles sont dépayisées dans la patrie de Molière et de Beaumarchais.

Or, en juillet 40, un crime fut commis – dont il se pourrait bien que le désordre actuel fût en somme la conséquence.

Dès après l'Armistice, une demi-douzaine d'individus, vrai gibier de potence, revenus à Paris en hâte, eurent la prétention de prendre des décrets. Corrupteurs effrontés ; ils parvinrent à soudoyer des consciences fragiles et des volontés à tout faire. Une révolution, pour ces gens-là, cela consiste toujours à usurper des places, à ternir des réputations, à brûler des images. Sous prétexte de tordre le cou à la routine, on les voit qui s'attaquent à la tradition.

Ceux-là disaient qu'ils ne voulaient s'en prendre qu'aux mœurs détestables qui nous avaient conduits à la défaite, à la ruine. Mais, de toute évidence, ils cherchaient la bagarre et voulaient la rupture. Ils demandaient obstinément la révision des valeurs. À les entendre, cette révision, tant souhaitée par eux, exigée aujourd'hui, allait nous permettre de nettoyer les écuries d'Augias.

Car, révisionnistes, ils l'étaient par principe et par nécessité. D'office, ils s'étaient rangés parmi les mécontents, parmi ceux qui s'étaient imaginé qu'à la faveur de la défaite, le tour des incapables allait enfin venir. animateurs rusés, ils n'eurent pas grand-peine à convaincre ceux-ci qu'il fallait agir vite. Dame, c'était le moment ou jamais de profiter du malheur des uns et de l'absence des autres !

Une poignée de jeunes gens, récemment débarqués, venus on ne sait d'où, se vendirent à eux pour une bouchée de pain. Enrôlés aussitôt, pourvus de directives, ils s'insinuèrent dans le Monde des Arts, dans le Monde des Lettres – d'ailleurs dans tous les Mondes et dans tous les milieux.

Entreprise inouïe, insensée : la révision des valeurs demandée à cor et à cri par des non-valeurs !

Tout ce passage en italique est daté de 1942 – et je l'ai fait paraître au nez des Allemands.

Je veux bien qu'on me pendre si, feuilletant tous les journaux d'alors, on peut mettre la main sur un texte pareil, à ce point réfractaire à tout ce qui favorisait l'emprise germanique.

Je pressentais le choc en retour – et redoutais déjà que notre époque ne devînt l'âge d'or de ceux qui avaient eu jusqu'ici la chance de n'avoir pas de veine.

Le tombeau du vainqueur de la Marne

Je ne connaissais pas Madame la maréchale Joffre lorsqu'en novembre 40, elle m'a fait l'honneur de me rendre visite en compagnie de mon ami le peintre Guy Arnoux.

La Maréchale me confia que sa propriété de Louveciennes, où repose le corps du Vainqueur de la Marne, était occupée par les Allemands. Elle en était, à juste titre, bouleversée – et c'est en termes émouvants qu'elle me pria d'intervenir auprès des Autorités Occupantes.

Estimant que ce n'était peut-être pas à moi de faire une aussi noble démarche, je m'adressai d'abord au Préfet de Police – puis au Préfet de la Seine – et j'allai même enfin jusqu'à celui qui représentait à Paris le Gouvernement français.

Entretiens sans issue. Propos embarrassés. Prudence. Temps perdu. Il m'apparaissait cependant que c'était une bien belle occasion de faire toucher du doigt aux Allemands l'inconvenance de leurs réquisitions et notre refus d'y souscrire.

En désespoir de cause, c'est au général Turner que je transmis les doléances de la maréchale Joffre.

Ce que je sollicitais n'était pas de son ressort – mais il se renseigna sur l'heure.

Louveciennes était occupé par les services de l'aviation. Je devais donc m'adresser au général Hanesse.

Je le fis aussitôt.

Celui-ci me reçut dès le lendemain même – et je lui exposai l'objet de ma visite en ces termes exacts :

— Monsieur, vous occupez la propriété où se trouve le tombeau du Vainqueur de la Marne. Trouvez-vous que cela soit bien ?

Dix jours plus tard, j'eus la joie d'accompagner la maréchale Joffre jusqu'à sa maison de Louveciennes qui lui était rendue.

Le soir même, en rentrant chez moi, je trouvai la Médaille Militaire de Joffre et son fanion de maréchal de France – avec cette lettre :

Cher Monsieur Guitry,

Je suis heureuse de pouvoir vous offrir ces deux souvenirs de mon cher mari, le maréchal Joffre, sachant combien, en bon et grand Français que vous êtes, vous avez le culte du souvenir. Cette Médaille militaire, il l'a portée pendant vingt-trois ans, chaque fois qu'il représentait la France à une cérémonie chez nous et à l'étranger comme vous en jugerez sur la photographie ci-jointe que je suis

heureuse aussi de vous offrir, et ce fanion de maréchal de France, qui l'a suivi dans toutes ses tournées autour du monde, ne quittant jamais sa voiture, et qui, à sa mort, fut mis sur son cercueil avec le drapeau tricolore.

Je sais ces souvenirs dans de bonnes mains, et qu'ils resteront en notre beau et bon pays de France ensuite. En reconnaissance de ce que votre cœur de patriote vient de faire pour ma chère propriété occupée. Je sais aussi que les beaux gestes vous sont coutumiers.

Henriette J. Joffre.

Dès lors, on comprendra d'où me vient ce mépris que j'ai pour les injures – et pourquoi je néglige, en haussant les épaules, l'opinion des ratés, des sots et des voyous.

Le général de La Laurencie

5 décembre 40

(Je ne rapporte ici le fait suivant qu'à seule fin de prendre date.)

Je recevais à dîner ce soir-là, M. le général de La Laurencie, délégué officiel du Gouvernement de Vichy,

Il estimait alors qu'il était utile pour lui de rencontrer le général allemand Turner, chef de l'administration de la Région Parisienne.

D'autre part, il se souvenait que cet officier m'avait accordé le retour de onze prisonniers, et incompréhensiblement, il avait envisagé les conditions d'une entrevue avec lui qui se serait effectuée chez moi.

Je n'ai pas cru devoir accéder à un aussi singulier désir – et cette rencontre ne s'est pas produite. Mais il n'en reste pas moins que j'en avais été sollicité par M. de La Laurencie.

Je n'en veux pour témoignage que ses déclarations dictées et signées par lui sous la foi du serment :

Je jugeais utile de rencontrer le général Turner – pour la mission que m'avait confiée le maréchal Pétain – je m'étais adressé à M. Sacha Guitry – et j'avais envisagé les conditions de la rencontre.

Général F. de La Laurencie.

Ce projet d'entrevue trouva son dénouement dans le cabinet de M. le Juge d'instruction Raoult où M. de La Laurencie, qui m'avait gratuitement outragé, se rétracta au-delà même de mes espérances.

L'aventure est contée tout au long dans le troisième volume de cet ouvrage.

Mon auguste grand-père

Le 31 décembre 40, un certain article paraît en première page de La France au Travail.

J'en ai parlé déjà – je le résume ici : je suis soupçonné d'être juif, accusé d'avoir voulu tromper les Autorités Allemandes sur mes origines, le nom de Guitry est un nom de théâtre, mon grand-père

était juif – etc, etc.

L'aventure qui m'arrive – absurde en elle-même et répugnante en soi – n'en est pas moins significative. On accuse Harry Baur, on accuse Bourdet, on m'accuse à mon tour – on en accuse d'autres – et nous allons tous y passer.

Conséquence des « lois raciales » et de cette autorisation perverse qui nous est accordée de nous dénoncer entre nous – corruption méthodique et microbe filtrant dont il ne m'apparaît pas que nous soyons guéris.

Édouard Bourdet répond, Harry Baur se révolte et moi je rectifie – mais il y a tant de malheureux qui n'ont pas, eux, la possibilité de se défendre !

Est-ce que l'on va tolérer cela davantage ?

Pas une voix ne s'élève.

Personnellement, que puis-je faire ?

En vérité, je ne peux réagir – peut-être utilement – que par un seul moyen, le seul dont je dispose : le théâtre.

Donc, faire tout de suite une pièce qui tournerait en dérision la question juive telle que les Allemands la conçoivent. En souligner la gravité en montrant le ridicule. Détourner les Français d'en être les complices. Leur faire entendre un son de cloche différent – en insistant sur les ravages que peut causer la délation.

La faire sans tarder, cette pièce – en raison même des dangers auxquels une pareille démonstration m'expose.

Quel en sera le sujet ?

Je le trouverai bien en la faisant.

J'en connais déjà l'essentiel – puisque j'en sais l'objet.

Quant au point de départ – est-ce que je ne suis pas en train de le vivre ?

Et cette pièce-là – comme tant d'autres – je l'ai faite en trois jours, engageant les acteurs qui m'étaient nécessaires, commandant les décors, les robes, les costumes, à mesure que la pièce avançait d'acte en acte.

Nous l'avons apprise en trois semaines – et six jours avant sa première, Trébor, nanti du manuscrit, s'en est allé le déposer à la censure.

Trois jours d'attente – inquiétants.

Puis, catastrophe !

L'avant-veille de la générale, alors que nous répétions en costume et dans les décors, la censure allemande nous signifie qu'elle s'oppose formellement à la représentation de la pièce.

Le pauvre Trébor se démène.

Rien à faire.

Je suis convoqué par M. Epting, directeur de l'Institut Allemand.

J'entends ces mots :

— Non, Monsieur Guitry, nous ne pouvons pas tolérer que vous tourniez en dérision les lois raciales. Vos intentions sont claires et nous ne sommes pas dupes de la légèreté apparente de l'ouvrage. Vous nous croyez vraiment trop bêtes ! Votre pièce est drôle, elle est précisément trop drôle et nous n'acceptons pas qu'on se moque de nous. Quant aux Français, ils ne sont pas mûrs encore pour entendre une pièce pareille.

Je n'ai pas cherché à saisir le sens de cette dernière phrase, mais j'ai compris que M. Epting était irréductible et que jamais la représentation de ma pièce ne serait autorisée.

Elle ne l'a jamais été.

Et il paraît que je suis un collaborateur !

Le retour des cendres de l'Aiglon

Je m'y trouvais.

Je ne saurais dire exactement qui m'invita, mais ce fut, vraisemblablement, le général de La Laurencie qui, quelques jours auparavant, m'en avait longuement parlé – fort bien placé pour m'en parler, puisqu'il présidait en effet la cérémonie aux côtés de l'amiral Darlan et du général Laure.

Impression très vive.

Il est une heure du matin, les gardes républicains sont en grande tenue et un immense drapeau tricolore protège le cercueil du fils de l'Empereur. On ne voit pas un Allemand. On nous laisse entre nous – sans doute exprès. Il fait un froid mortel – et nous sommes là, deux ou trois cents Français, tous grelottants dans l'ombre.

C'est solennel – et c'est sinistre.

L'Illustration du 21 décembre 1940 relate l'événement.

Vingt-deux noms sont cités au cours de cet article.

Parmi les hautes personnalités françaises, se trouvent nommément désignés : deux cardinaux, un amiral, trois généraux, des altesses, un ambassadeur, des ducs, des princes, des barons, deux académiciens – l'un de la place Gaillon, l'autre du quai Conti – enfin je suis cité moi-même.

Qui s'en étonnerait ?

Quelqu'un s'en étonna.

Quelqu'un de pas sérieux ?

Ne dites pas cela !

C'est M. le Commissaire du Gouvernement – qui :

« Vu un numéro de l'Illustration du 21/12/1940 ;

Vu l'article 75 du Code pénal ;

Requérons qu'il plaise à M. le juge d'instruction d'instruire par

toutes voies de droit.

Au parquet de la cour de justice, le 4 février 1946. »

Je ne plaisante pas.

Et lui non plus ne plaisantait pas : on instruisit.

Or, je dois dire que, dans les couloirs de M. le Juge d'instruction, je n'ai pas aperçu l'ombre d'un cardinal, un général quelconque, un prince quel qu'il fût, la plus petite altesse ou le moindre baron – pas même un duc – et pas même un autre écrivain – non, non, j'étais là, seul, représentant tout ce beau monde – et donnant bien l'impression que M. Hitler m'avait envoyé, à moi personnellement, le Roi de Rome pour mes étrennes !

L'AN 1941

Je suis un plagiaire

Fin janvier 46, j'adressai la lettre suivante à M. le Dr Roussy, membre de l'Institut, recteur de l'Académie de Paris – et aujourd'hui Grand-Croix de la Légion d'Honneur :

Cher Monsieur et Ami,

Voici longtemps, bien longtemps que je n'ai eu l'occasion et le plaisir de vous voir.

Depuis les événements que vous savez, je me suis terré pendant quelque temps. Mais voici qu'à mon tour, j'ai besoin de vous voir pour vous demander un conseil et peut-être un appui.

Faites-moi savoir par un coup de téléphone – (Inv. 51-71) – je vous prie, à quel moment et où je pourrai vous rencontrer, et, par avance, je m'engage à être très bref.

En attendant, cher Monsieur et Ami, je vous prie de présenter à Madame Gustave Roussy mon hommage respectueux et de garder pour vous l'assurance de mes sentiments toujours dévoués.

Sacha Guitry.

Bientôt, l'on comprendra pourquoi je donne ici copie de cette lettre-là.

Huit jours plus tard – le 7 – j'étais avisé par un tiers que M. Roussy me recevrait huit jours plus tard – le 13 – à six heures du soir – mais pas à la Sorbonne : à la faculté de Médecine, 21, rue de l'École-de-Médecine.

Cela sentait la prudence – et respirait la peur.

Je fus exact au rendez-vous.

La concierge, non avertie de ma visite, m'indiqua que M. le Recteur avait bien un bureau « là-haut, dans les étages », mais que j'avais peu de chance de l'y trouver.

Elle ajouta :

— Monsieur Roussy reçoit toujours à la Sorbonne et je ne le vois pour ainsi dire jamais ici.

L'aventure commençait à bien m'intéresser – et, dès lors, j'en prévoyais la fin.

Sans autre indication, je montai les étages.

J'allai jusqu'au cinquième.

Partout, silence et portes closes.

Un aimable jeune homme enfin me renseigna – et je découvris le recteur, tapi, si j'ose dire, au fond d'un cabinet.

L'accueil fut chaleureux – mais pour être sincère, il le fut un peu trop.

Me prenant presque dans ses bras, M. Roussy m'exprima la peine que lui avaient causée tous les « ennuis » que j'avais eus !

Puis, m'ayant fait asseoir avec précaution – je souffrais d'une double sciatique – il me demanda :

— Que puis-je faire pour vous ?

Ma réponse était prête :

— Exactement ce que j'ai fait pour vous naguère : vous déranger, plaider ma cause, mentionner que c'est sur votre avis formel que nous avons rouvert les théâtres à Paris – car, à l'heure actuelle, on m'en fait un grief – proclamer s'il le faut quelle fut mon attitude en face des Allemands – et vous souvenir enfin combien j'aimais à me dévouer, jusqu'à me compromettre.

Nous nous sommes alors regardés dans les yeux pendant quelques secondes – et j'ai continué :

— J'attends depuis dix-huit mois que ceux qui sont mes obligés veuillent bien me manifester enfin leur gratitude.

Il accusa le coup – puis, se ressaisissant, il me dit :

— J'ai compris. Donnez-moi le nom et le numéro de téléphone de votre avocat et je suis bien certain que... nous tomberons d'accord à ce sujet, très vite.

Je rapporte ici l'essentiel de notre conversation – et je passe sur les détails insignifiants d'un entretien au cours duquel M. Roussy s'efforça de me dissimuler sa gêne sous des protestations d'amitié qu'il entremêlait de conseils relatifs à mon état de santé.

Et même, il m'indiqua certains médicaments – ce qui, venant de lui, peut être considéré comme une entreprise homicide.

Néanmoins, je dois dire qu'en dépit de son embarras rien ne laissait à prévoir l'inconcevable résultat négatif qu'allait avoir ma démarche.

Quarante-huit heures plus tard, M. Roussy eut une entrevue avec mon avocat, Maître Delzons – mais, estimant sans doute qu'il n'avait aucune raison de se « compromettre » pour moi, il prétendit que toute

intervention irait à l'encontre de mes intérêts – et il ajouta que « ce n'était pas le moment » d'en faire l'expérience.

Les gens estiment volontiers que, quand on est dans le malheur, ce n'est pas le moment d'être secouru.

Mon avocat, par téléphone, m'informa de cette défection nouvelle qui s'ajoutait à tant d'autres.

Il le fit en ces termes :

— Ne comptez pas sur M. Roussy.

Il ajouta :

— Même, au contraire, méfiez-vous-en.

Et j'ai su que M. Roussy, depuis lors, en effet, observait à mon égard un silence péjoratif du plus mauvais aloi.

Eh ! Bien, tant pis pour lui – Roussy l'aura voulu !

Son attitude imprévisible, inamicale, hostile à dire vrai, m'incite à m'engager dans la voie des aveux.

Je suis un plagiaire.

La lettre qu'on a lue plus haut n'est pas de moi.

Elle est de lui.

Il me l'avait écrite en 1941.

Qu'on en juge d'ailleurs.

J'avais troqué contre le sien mon numéro de téléphone, et je n'avais changé que le nom de l'épouse – lui retournant la politesse après l'avoir recopiée.

Il avait donc reçu « sa » lettre – et ne l'avait pas reconnue.

Décidément Gustave Roussy n'est pas « reconnaissant ».

Or donc, M. le Recteur, en 1941, « avait besoin de me voir » – et, « par avance il s'engageait à être bref ».

Qu'attendait-il de moi ?

Quel service avait-il à me demander ?

De quelle utilité enfin pouvait lui être mon appui ?

Toutes questions auxquelles il sera répondu dans le troisième volume de cet ouvrage.

Mes camarades les acteurs

Il existe une Union des acteurs – qui, le 26 février 1941, m'adressait la lettre suivante :

Mon cher Maître,

Les artistes du Schiller-Theater seront reçus par leurs camarades français en l'hôtel de l'Union le vendredi 28 courant, à 15 heures 30.

Comme artiste et au titre d'auteur, nous vous considérons bien affectueusement comme le plus digne représentant de l'Art dramatique français, et nous osons espérer que vous tiendrez à vous trouver à notre tête pour recevoir nos camarades allemands.

Nous vous remercions à l'avance et nous vous prions de croire, mon cher Maître, à nos sentiments les plus dévoués.

Le Président, Untel.

Je n'ai pas cru devoir me rendre à l'appel de mes camarades.

Or, je me suis laissé dire qu'ils me tenaient rigueur de mon abstention.

Sans doute estiment-ils qu'il était de mon devoir de me mettre « à leur tête » – afin de les couvrir en me compromettant.

Qu'ils m'excusent.

J'ai fait ce que j'ai pu pour eux pendant quatre ans.

Mais – que penser de cette Union d'acteurs qui me considère en 41 « comme le plus digne représentant de l'Art dramatique français » – et qui me laisse incarcérer comme un voyou sans élever seulement la voix ?

Qu'en eût pensé Lucien Guitry – leur Maître à tous !

Le Triomphe d'Antoine

En avril 41, alors que j'organisais la représentation que nous allions donner à la Comédie-Française à la gloire et au bénéfice d'Antoine, je recevais la lettre que voici :

Monsieur,

Il paraît que, par le temps qui court, un Juif n'a plus le droit, dans ce beau pays de France, d'exprimer son avis ni son sentiment sur une question théâtrale.

J'espère qu'il sera toutefois permis à quelques Juifs, de condition modeste, de manifester, sous la forme d'un chèque, hélas ! également modeste leur fidèle admiration pour notre grand Antoine.

En vous laissant libre de nous accorder la ou les places qu'il vous plaira, je vous prie, Monsieur, d'agréer, nos salutations admiratives.

Matéï Roussou.

Ci-inclus, un chèque barré de 2 000 francs.

On observera que cette lettre – amère par ailleurs, et je le conçois fort bien – n'est que strictement polie.

Je connais de longue date M. Matéï Roussou – de son vrai nom, Docteur Fainsilber – je l'ai toujours tenu pour un très galant homme et pour un très brave homme, il est le père du comédien Samson Fainsilber qui fut mon interprète, et dès lors le ton de sa missive apparaît pour le moins inattendu.

Pourquoi ce « Monsieur » – et pourquoi ces « salutations » – un peu tardivement qualifiées d'ailleurs.

Pourquoi me laisse-t-il « libre de lui accorder la ou les places » qu'il désire occuper dans la salle d'un théâtre dont je ne suis pourtant ni l'administrateur ni le caissier ?

Pourquoi semble-t-il me tenir pour responsable, un peu, du malheur dont les Juifs sont frappés ?

Enfin, pourquoi me parle-t-il ainsi – presque agressivement – quand, quatre mois plus tard, je recevais la lettre suivante :

Mon cher ami, vous êtes un peu la providence de tout le monde et tous ceux qui sont en détresse pensent à vous qui avez rendu tant de services et donné tant de preuves de bienfaisance.

Je vous passe la lettre ci-jointe du Dr Fainsilber qui, lui aussi, invoque votre nom, d'autant que c'est un excellent homme qui n'a fait que du bien autour de lui et qui se trouve victime de sa race et de sa religion. Tout cela est bien déplorable et bien triste. On divise la France à l'heure où elle aurait au contraire (besoin) d'être regroupée et on ne voit pas où cela nous mène.

Votre vieux dévoué.

A. Antoine.

La lettre du Dr Fainsilber que me passait Antoine commençait ainsi :

Notre cher grand Antoine,

Il est superflu que je vous dise combien nous avons été heureux, ma femme et moi, de constater le succès matériel et moral de votre matinée.

Car il avait pu le constater, en effet, puisqu'en dépit des doutes qu'il émettait, à cet égard, dans sa lettre précédente, il avait assisté au Triomphe d'Antoine, occupant au balcon, ce jour-là, les fauteuils 99,101,103 et 105.

Mais il dit encore :

Ce pays demeure tout de même un bien beau pays puisque malgré tout il a été capable d'enthousiasme et d'élan envers un homme de théâtre. Je dois dire que Sacha Guitry s'est montré dans cette circonstance un organisateur et un meneur de jeu exceptionnel.

Je reste sensible à ces compliments indirects – mais je trouve étonnant ce « je dois dire » qui les précède. Cette contrainte où il est de faire mon éloge est d'autant plus surprenante, en effet, qu'aussitôt après il ajoute :

Au fait, je pense à ceci : voudriez-vous m'adresser un mot pour Sacha Guitry, par exemple, qui « est bien vu », pour le cas où j'aurais des ennuis.

Prévoyant de l'avenir, le Dr Fainsilber s'assurait mon appui par avance – et s'il m'accuse d'être « bien vu » par les Allemands, je constate que je n'en suis pas moins fort bien vu par lui – dès l'instant que je peux venir à son secours !

Mais – puisque j'ai parlé du Triomphe d'Antoine, j'en voudrais dire encore un mot.

Antoine était dans la misère en 1940 – et nul ne songeait à le

secourir.

Je m'y suis appliqué de mon mieux.

La recette a dépassé toutes ses espérances. Il escomptait 100 000 francs et j'ai eu la joie de lui en verser plus de 400 000.

Et pourtant M. le Juge d'instruction a cru devoir me faire observer que la manifestation s'était produite sous le patronage de M. de Brinon !

J'ai cru devoir, à mon tour, lui faire observer :

1° Que je n'y étais pour rien.

2° Que la représentation avait été donnée dans un théâtre national, la Comédie-Française, et que, de ce fait, elle était officielle.

Enfin, je me suis permis de lui dire que « la question n'était pas là » – et qu'il fallait sauver Antoine.

Quant à ce que fut cette représentation, ce n'est pas à moi d'en parler.

Mais je n'empêcherai pas les autres de le faire.

Le surlendemain, je recevais cette lettre d'un industriel notoire, M. Paul Rodier.

Cher Monsieur Sacha Guitry,

S'il y eut samedi le triomphe d'Antoine, il y eut également, et je vous le dis en toute sincérité, le triomphe de Sacha Guitry ; il était impossible de trouver une solennité plus grandiose, et en même temps plus touchante et plus ingénieuse que celle à laquelle vous avez présidé.

L'atmosphère, et de joie, et de recueillement, a été immédiatement créée par vous-même dès que, arrivant sur la scène avec le bâton qui fut magique en cette circonstance, vous vous êtes adressé à Antoine en lui demandant : « Patron, peut-on commencer ? »

Vous avez associé dans cette grande fête, et les souvenirs des illustres Comédiens et Comédiennes du passé, ceux et celles du présent, et enfin cette apparition de ce tout jeune homme qui est l'Avenir et qui foulait les planches de la scène pour la première fois. Encore une fois, ce fut très beau, très noble, très grand, très sublime.

Paul Rodier.

Le même jour je recevais cette lettre-ci d'un écrivain, Auguste Villeroy :

Mon cher Président,

Un simple mot qui vous dira toute mon admiration pour l'œuvre de poète que vous avez si magnifiquement réalisée samedi en l'honneur de notre grand Antoine. Car cela fut, dans son ensemble comme dans son détail, dans son émotion comme dans sa gaîté, dans son rythme, dans son allure, dans sa fantaisie, dans tout, une authentique réalisation de poète.

Auguste Villeroy.

Le soir même de la représentation, je recevais enfin cette lettre-ci d'un jeune homme :

À Monsieur Sacha Guitry,

Monsieur,

J'étais au Triomphe d'Antoine je rentre bouleversé, merci !

Merci pour notre France, merci pour Antoine, merci pour moi aussi qui suis un jeune et à qui des spectacles comme ceux-là prouvent qu'ils ne souffriront pas dans le vide.

J'écris, je dois être joué, je suis apprécié sans doute mais la vie est si lente à réaliser que je désespère. Eh bien non, je ne désespère pas, je ne désespère plus et je vous le dois.

E.E. Bertelle.

48, rue du Centre Pantin.

Et j'aurais mieux fait d'aller me reposer pendant quatre ans sur la Côte d'Azur ?

Mais non.

La carte anglaise

Il m'a été donné de rencontrer un soir, chez des amis, une charmante jeune femme qui se piquait d'anglophilie. Elle manifestait à toute occasion sa tendresse pour nos alliés – et sa prononciation s'en ressentait alors.

Parlant de la ruée inopinée des Allemands sur la Belgique, en mai 40, elle disait volontiers :

— Ce fut un véritable gouett-apenn's !

Il était alors de bon ton de jouer la « carte anglaise ».

Aux convictions les plus profondes, il se mêle parfois des sentiments – disons : frivoles – tels le snobisme et l'intérêt.

Ainsi parmi tous ceux qui jouaient la carte anglaise, j'en observais certains qui, plus exactement, jouaient la Livre anglaise.

Tous les Français avaient des Livres – pour peu qu'ils eussent quelques francs.

Or, se souvient-on que le 5 mai 41, les journaux de Paris tiraient des éditions spéciales pour annoncer que, devant le Reichstag, la veille, Hitler avait rendu compte des récentes victoires des armées allemandes.

Se souvient-on qu'en lettres capitales, il était dit notamment :

PLUSIEURS CENTAINES D'AVIONS BOMBARDENT LIVERPOOL
L'ANGLETERRE A PERDU LE PÉTROLE DE L'IRAK LES Puits DE
MOSSOUL SONT NOYÉS

Propagande ?

Pardi !

Pourtant certains s'y laissaient prendre – et prenaient quelques

précautions – puisque, quatre jours plus tard, je recevais la lettre suivante :

LLOYDS & NATIONAL PROVINCIAL FOREIGN BANK LIMITED

43, boulevard des Capucines.

Paris, le 9 mai 1941

Monsieur,

Vous êtes titulaire sur nos livres d'un compte en livres sterling présentant à l'heure actuelle un solde de :

[... Livres sterling]

Au cas où vous désireriez disposer de tout ou partie de cet avoir, nous vous serions obligés de bien vouloir nous donner un ordre ferme de vente que nous exécuterons au cours officiel et après autorisation de l'Office des Changes, dans la mesure où nous trouverons un acheteur parmi notre clientèle.

Nous nous chargerons de toutes formalités vis-à-vis de l'Office des Changes.

Veuillez agréer...

Le Directeur.

Il est assez odieux d'avoir à se vanter de ses bonnes actions – mais nous vivons, hélas, à une époque où le casier judiciaire d'un homme ne « joue » que quand il est chargé !

Ainsi donc, je viens me vanter d'avoir en mai 41 conservé ma confiance inébranlable à l'Angleterre – inébranlable aux heures mêmes où d'autres vacillaient, pris de panique, un peu.

Et puisqu'on est friand de preuves à l'appui – en voici donc la preuve :

LLOYDS & NATIONAL PROVINCIAL FOREIGN BANK LIMITED

43, boulevard des Capucines.

Paris, le 2 juin 1947

Monsieur,

Je vous confirme qu'en mai 1941, nous vous avons écrit pour vous demander si vous seriez disposé à céder le solde de votre compte en Livres sterling dans notre Banque. Comme vous n'aviez pas très bien compris la portée de cette demande, vous êtes venu me trouver et je vous ai exposé que les Livres sterling étaient destinées aux besoins de nos clients débiteurs de leurs fournisseurs anglais.

Après cette explication, vous m'avez fait part de votre conviction que la Grande-Bretagne finirait par gagner la guerre et qu'en conséquence vous préféreriez conserver votre dépôt en sterling.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

Y. Besos,

DIRECTEUR.

Ce geste négatif n'avait assurément rien de spectaculaire – mais, pour être resté secret, il n'en paraîtra que plus sincère, je pense.

Le 15 mai 41, Robert Trébor, président de l'Association des Directeurs de Théâtres, offre sa démission.

Ses collègues l'acceptent.

Six jours plus tard, le 21 mai, MM. Baty, Dullin et Pierre Renoir prennent solidairement la présidence et la direction de cette Association – ne croyant pas pouvoir, disent-ils, « se dérober à un devoir patriotique ».

(Je signale en passant le mot « patriotique ». Voilà trois directeurs : Baty, Dullin, Renoir – représentant Jouvet – qui vers 41 estimaient qu'en assumant une présidence, ils remplissaient « un devoir patriotique » – car tel était l'état d'esprit de ceux que leurs fonctions exposaient cependant à des rencontres considérées aujourd'hui sous l'angle criminel d'intelligences avec l'ennemi.)

Le 28 novembre suivant, MM. Baty, Dullin, Renoir démissionnent à leur tour.

Le 30, deux jours plus tard, je reçois une délégation des Directeurs de Théâtres, ainsi comprise : Victor Boucher, Maurice Lehmann, Varna, Quinson, Reynaud, Hébertot, Willemetz, d'Orgeix, Volterra, André Brulé.

Ces Messieurs viennent fort aimablement me solliciter au nom de leurs collègues : ils m'offrent la présidence de leur association et ils me remettent une copie de la lettre de démission de MM. Baty, Dullin et Renoir.

Je n'étais pas en fait directeur de théâtre – l'absence en outre, parmi eux, de mon associé, de mon ami Robert Trébor, était significative – et enfin, j'avais « mon idée » sur leur association.

Tout cela m'incitait à décliner l'offre flatteuse qui m'était faite.

Cependant, je n'ai pas voulu m'y soustraire sans leur avoir fait la communication suivante ;

Messieurs,

J'ai l'impression très nette que nous, gens de théâtre, nous allons au-devant des dangers les plus graves en continuant de donner tant au Gouvernement Français qu'aux Autorités Occupantes le spectacle navrant de nos antipathies mutuelles, de nos dissentiments. Nous courons le risque, en effet, de voir un dictateur venu d'ailleurs ou de Vichy mettre la main sur nous et nous imposer des directives qui favoriseront certains d'entre nous au détriment des autres.

Nous serons menés à l'aveuglette ou à la baguette, selon que le dictateur viendra de Vichy ou de Berlin.

S'il venait de Berlin, je le répète, nous recevrons des directives littéraires. S'il venait de Vichy, le « Misanthrope » serait bien vite censuré !

En un mot, Berlin nous donnerait la becquée, c'est-à-dire des « béquets » – ou bien, c'est Vichy qui ferait des coupures.

Je vous propose donc la constitution immédiate d'une Association Corporative du Théâtre qui n'aura d'autre but que de servir les intérêts de notre art, qui n'attaquera personne, mais qui défendra nos intérêts moraux et vitaux sans esprit de parti et sans perdre de vue jamais que le plus grand homme de théâtre qui ait jamais existé en France est Molière – auteur, acteur et directeur.

En foi de quoi, voici comment se présente à mes yeux la constitution de cette Association Corporative :

- 9 auteurs dramatiques,
- 9 directeurs de théâtre,
- 9 comédiens.

Il est parfaitement logique, en effet, que les auteurs dramatiques aient la place prépondérante dans cette Association – mais, d'autre part, il serait inadmissible que l'on continuât d'en écarter les comédiens, alors qu'il leur vient une part considérable des succès que nous remportons –, etc., etc.

Cette communication dactylographiée doit se trouver aux Archives de l'Association des Directeurs de Théâtres.

Ces idées qui étaient miennes – et qui le sont toujours – ne pouvaient pas être agréées par eux, je le pensais bien, mais il était de mon devoir de les leur indiquer.

À quelques jours de là, MM. Baty, Dullin et Renoir retirent leur démission – et reprennent la présidence de l'Association.

Mais voilà que, de nouveau, les choses se gâtent – du moins je suis en droit de le penser – puisque le 3 mars 42 je reçois la lettre suivante de Gustave Quinson, directeur du Théâtre du Palais-Royal :

Cher Maître et cher Ami,

En ma qualité – si j'ose ainsi m'exprimer – de doyen des directeurs de théâtres en exercice, je vous prie d'accorder à l'Association des Directeurs de Théâtres de Paris, votre haute protection, en acceptant de bien vouloir la présider.

C'est de vous que notre corporation attend le salut.

Vous êtes le premier parmi les directeurs, les auteurs et les artistes de ce temps.

Notre corporation n'a plus que la tête hors de l'eau – l'expression n'est pas de moi – votre refus ne laisserait flotter que quelques mèches de cheveux de ceux qui, parmi nous, en ont encore.

Nous sommes encore trop jeunes pour encourir un tel supplice, songez que votre doyen n'a que 75 ans.

Je suis toujours, Sacha Guitry, votre sincère admirateur, votre ami dévoué. Je n'ai jamais donné, ni prêté à d'autres, la place que vous avez dans mon cœur tant qu'il battra.

Quinson.

Une fois encore je crus devoir ne pas accepter cette offre affectueuse et pressante.

Le 21 février 42, le Théâtre est en pleurs. Nous perdons un grand comédien et un homme adorable : Victor Boucher.

Sa mort laisse vacant le fauteuil présidentiel de l'Association des Artistes Dramatiques.

Le 19 mars 42, après un mois de deuil, ce fauteuil m'est offert.

Ne m'étant jamais considéré comme un acteur, je réponds à la délégation qui m'est envoyée que je repousserais cette offre si je n'étais pas élu par un vote unanime des Membres du Comité.

Le vote fut unanime et le 9 avril je pris séance.

Voici le texte du procès-verbal :

Copie du texte du procès-verbal à la séance du 9 avril 1942

Le Comité est debout pour recevoir Monsieur Sacha Guitry, Président de l'Association des Artistes Dramatiques. Monsieur Desmoulins, Vice-Président, lui présente chaque Membre et ce n'est pas sans émotion qu'est serrée la main qu'il tend avec cordialité. Selon le rite Monsieur Desmoulins, Vice-Président exerçant les fonctions de Président intérimaire, passe les pouvoirs à Monsieur Sacha Guitry et, au nom du Comité, l'assure qu'accueilli avec joie et gratitude il trouvera auprès de tous les Membres du Comité le dévouement le plus complet.

Puis c'est le président de la Chambre Syndicale des Directeurs de Théâtres de France, le directeur de la Maison de Retraite de Pont-aux-Dames, le président de l'Association des Régisseurs de Théâtres, enfin c'est le président de l'Association des Comédiens Combattants qui tiennent à me dire « leur joie », et qui me sont « reconnaissants d'avoir bien voulu assumer la présidence de la grande Association des Artistes Dramatiques ».

Le Journal Officiel du 21 février 1942 publie à Vichy un arrêté nommant les Membres du Comité d'Organisation des Entreprises de Spectacles : Président, M.J.L. Vaudoyer, Administrateur de la Comédie-Française – Membres MM. Gaston Baty, Directeur de théâtre, Émile Bertin, Décorateur, Bigot, Chef d'Orchestre, Chauvet, Représentant des Théâtres de Province, Derval, Représentant des Music-Halls, et M. Sacha Guitry.

(Les Journaux.)

Nous l'apprenons effectivement par les journaux et je vois cela d'un mauvais œil.

À vrai dire, j'ai toujours été l'ennemi de l'ingérence du Gouvernement dans les questions théâtrales – quel que soit ce Gouvernement ~ donc à plus forte raison quand ce Gouvernement n'a pas ses coudées franches.

Le 23 février, M. Hauteœur, Directeur des Beaux-Arts, nous réunit dans son cabinet – et je suis nommé président du Groupe des Théâtres.

Je me permets de poser mes conditions – et je demande à M. Hauteœur que liberté absolue me soit laissée de composer mon Comité comme je l'entends. Ayant, non sans peine, obtenu satisfaction, je n'attends pas quarante-huit heures pour en désigner les membres.

Je choisis trois auteurs : Edouard Bourdet, Charles Méré et Albert

Willemetz – deux comédiens : André Lefaur et Pierre Renoir, auxquels je saurai bien me joindre à l'occasion – trois directeurs : Gaston Baty, Maurice Lehmann, Henri Varna – et, pour secrétaire général, je choisis M. Reynaud.

La présence de deux comédiens parmi nous paraît insolite à certains – mais j'en avais fait une condition sine qua non de mon acceptation.

André Lefaur se trouvait alors en un état de santé qui ne lui permettait pas de venir aisément à Paris.

Je le remplaçai aussitôt par Léon Bellières.

Le 27 mai 42, j'en suis remercié par cette lettre-ci :

Union des Artistes Siège Social 7, rue Monsigny Paris 2e

Paris, le 27 mai 1942 Monsieur Sacha Guitry 18, Avenue Élisée-Reclus Paris

Mon cher Maître,

Le Comité de l'Union des Artistes a été profondément sensible à votre désir d'avoir auprès de vous un représentant des artistes dans la commission des Théâtres que vous présidez au Comité d'Organisation des Entreprises de Spectacles.

En son nom, je vous en remercie très vivement.

Le choix que vous avez fait de M. Léon Bellières pour être ce représentant des artistes a paru à notre Commission particulièrement heureux.

Veuillez agréer, mon cher Maître, l'expression de nos sentiments dévoués.

Pour le Conseil de l'Union Le Vice-Président R. Marco.

À peine mon Comité est-il constitué que j'en réunis les membres, avenue Élisée-Reclus, chez moi. Je ne le fais pas seulement pour ma commodité personnelle, mais bien aussi pour la raison qu'au siège officiel du Comité nous sommes menacés de la présence d'une sténodactylo allemande, ce qui est inadmissible et révoltant. J'en fais l'observation à M. Herpeux, secrétaire général et lui dis que, tant que cette menace sera sur nos têtes je m'abstiendrai de paraître aux séances du Comité. La menace est écartée – mais je me suis abstenu néanmoins d'y paraître.

Il y régnait une atmosphère dictatoriale absolument irrespirable.

À telle enseigne d'ailleurs qu'un an plus tard, le 23 février 43, Jacques Hébertot projetait de faire « un coup d'État ». D'accord avec certains de ses collègues, il adressait à M. Hautecœur une lettre comminatoire dans laquelle il est dit notamment :

Nous voulons avoir à notre tête un homme qui connaisse exactement nos besoins, qui soit conscient de l'œuvre du Théâtre et qui nous défende auprès des Pouvoirs Publics. La personnalité de M. Sacha Guitry nous semble à tous la plus souhaitable pour nous

représenter et il est indiscutable que sa candidature, désirée par chacun de nous, sera plébiscitée par l'Assemblée.

Jacques Hébertot.

Je le remerciai infiniment de la confiance que ses collègues et lui voulaient bien me témoigner, mais je le détournai de ce projet – dont il me communiquait préalablement les termes – en lui déclarant que je désirais vivement ne jamais me trouver à la tête d'un Comité d'Organisation contraint de soumettre ses décisions aux Autorités Occupantes avant que de les avoir prises.

Cependant, le 19 mars 43, Jacques Hébertot revenait fort aimablement à la charge.

Il m'adressait en effet la lettre suivante :

Mon cher Président,

J'estime qu'en tant que Président du groupe des théâtres de Paris, vous avez à connaître de la situation actuelle de l'Association des Directeurs de Théâtres de Paris.

À la dernière Assemblée Générale qui a eu lieu le 25 février, le Comité s'est complété par l'adjonction de deux membres qui ont été élus à la majorité.

Moins de quinze jours après, le Comité en entier a démissionné.

À l'heure actuelle notre Association est sans Comité de Direction et, par conséquent, en infraction avec les statuts et avec la loi.

Le Comité tout entier étant démissionnaire, le rôle du Président était de convoquer une Assemblée Générale extraordinaire pour lui apporter la démission du Comité et procéder à de nouvelles élections.

Non seulement, le Comité n'a pas rempli ses devoirs, mais il cherche actuellement à débaucher la plupart des Directeurs et à leur faire donner leur démission de l'Association ce qui est encore contraire aux statuts.

Nous sommes plusieurs Directeurs à estimer que même dans le cadre de la loi du 16 août 1940 et du décret du 7 juillet 1941, notre Association était susceptible d'exister et de rendre des services.

En tout état de cause, il est impossible que notre Association reste dans cet état d'illégalité.

Certains de nos confrères et moi-même, avons pensé, que vous étiez le mieux qualifié par votre prestige, votre personnalité indiscutée et votre rôle de Président du Groupe des Théâtres de Paris, pour provoquer une Assemblée des Directeurs, prendre leurs avis, écouter leurs doléances et être leur interprète auprès du Président du Comité d'Organisation des Entreprises de Spectacles et des Pouvoirs Publics.

Nous espérons, mes confrères et moi, que vous ne nous refuserez pas cette preuve d'intérêt et nous vous prions, mon cher Président, de trouver ici, à l'avance, nos sentiments de gratitude et de notre dévouement le plus fervent.

Jacques Hébertot.

Je ne me suis jamais cru indispensable – mais on ne sera pas surpris que, de 40 à 44, je me sois parfois demandé si je n'étais pas nécessaire.

En conséquence, peut-être aimerait-on connaître les termes exacts de la protestation collective adressée à M. le Juge d'instruction Angéras, fin août 44, lors de mon arrestation – et qui portait les signatures des membres du Comité de l'Association des Directeurs de Théâtres et de l'Association des Artistes Dramatiques ?

Hélas !

Nulle protestation ne fut envisagée.

Peut-être ces Messieurs ont-ils pensé que je m'étais offert en holocauste.

Vive l'Empereur

Je l'avais écrite avant la guerre, en août 38, cette comédie en cinq actes – et le manuscrit avait été présenté en avril 41, à la censure allemande.

Elle s'intitulait alors : Le Soir d'Austerlitz.

La réponse de la censure se fait attendre.

La pièce est refusée.

J'en demande la raison – et l'on me répond que ces messieurs considèrent que le titre est une provocation.

Chinoiserie, querelle, absurdité, dépit ?

Peu m'importe, d'ailleurs – et je la débaptise.

Le rappel d'une éclatante victoire française m'aurait plu davantage, mais je saurai pour aujourd'hui me contenter d'un cri d'amour – elle s'appellera : Vive l'Empereur !

La première en est donnée le 11 mai 41 – la dernière aura lieu le 3 mai 42.

À la quinzième je reçois de Maurice Donnay le quatrain que voici :

Quelques heures de joie en ces temps malheureux.

Détente, évasion, oasis, espérance !

Quel talent, que d'esprit naturel, généreux !

On se sentait chez soi, chez vous, chez nous... en France.

Et je vous embrasse de toute ma vieille amitié soudain rajeunie.

Maurice Donnay.

Ainsi, l'on se sentait en France en écoutant ma pièce ! Et l'on viendra encore me demander pourquoi j'ai joué la comédie pendant l'Occupation ?

Quoi – c'était ce Français si pur, et soudain rajeuni, c'était ce philosophe exquis, ce Parisien né, ce poète si fin qui m'écrivait cela ! – et j'irais me soucier aujourd'hui de l'opinion d'un gazetier fumeux,

d'un confrère jaloux, d'un imbécile quelconque – ah ! mais non, pas si bête !

Un homme à gages

Tenez, voici, Lecteur, une petite histoire – bien mince, en apparence et bien vilaine en soi – qui va vous éclairer sur cet état d'esprit funeste dans lequel se trouvaient à la Libération une assez grande quantité de petits coupables, froussards et venimeux, dévorés d'ambition mais dénués d'orgueil.

Voici la chose.

Un auteur dramatique occasionnel – qui ne s'appelle même pas Durand puisqu'il a supprimé de ce nom répandu la lettre terminale – donc un nommé Duran donne au lendemain de l'Armistice une pièce fort quelconque annoncée en ces termes : trois heures de foudre – et il la donne dans un théâtre subtilisé à un juif.

Voilà l'homme.

À quelque temps de là, il écrit des dialogues pour la Continental (Si je le dis, c'est qu'il le dit.)

On peut considérer que c'était là son droit – mais l'on ne dira tout de même pas que c'était son devoir.

Voilà l'individu.

Je ne sais rien de son attitude pendant l'Occupation – et je désire n'en rien connaître. Celle qu'il adopta dès la Libération me renseigne suffisamment.

Qu'on en juge.

Sa collaboration à la Continental et ses « trois heures de fou rire » devaient assurément l'empêcher de dormir puisqu'il éprouva l'impérieux besoin de donner un gage à la Résistance.

Qui pouvait-il bien « dénoncer » – sans courir trop de risques ?

Qui se trouvait, en 45, vilipendé par tous – défendu par personne – et dans l'impossibilité de répondre à chacun ?

J'étais tout désigné.

Et ce confrère aigri, envieux, malappris, que j'avais accueilli naguère – et que j'avais fait débiter – a publié dans l'Ordre un répugnant article relatif à mon « attitude » pendant l'Occupation.

Or, était-il si bien placé pour en entretenir ses innombrables lecteurs, puisqu'en juin 41 voici comment il m'écrivait :

Cher Sacha,

Trébor introduisait tant de gens importants dans votre loge l'autre soir que je n'ai pas osé y ajouter ma modeste personnalité. J'ai renoncé au plaisir de vous dire combien j'avais aimé « Vive l'Empereur », mais comme devant vous, je bégaye toujours

d'admiration, vous n'y avez rien perdu.

C'est un compliment commode que de dire à un auteur : « C'est votre meilleure pièce ». Il y a trop de « meilleures » dans votre œuvre, mais je suis sûr que les scènes que vous jouez si magnifiquement avec Marguerite Pierry, compteront dans votre théâtre parmi les plus humaines, les plus justes, et aussi les plus drôles.

Je ne puis que vous redire encore toute ma gratitude, toute ma reconnaissance pour les heures heureuses que je vous dois, mais ce n'est là que le rabâchage d'une vieille passion.

Michel Duran.

Il dira par la suite, en un article idiot, que, sitôt après juin 41, les Allemands ayant fusillé des otages et déporté des travailleurs, il cessa 60 toute collaboration avec eux et que, désormais, il s'abstint de m'écrire !

Ce qui revient à dire qu'il lui a fallu un an pour s'apercevoir que les Allemands étaient restés nos adversaires.

Mauvais système de défense, un peu trop répandu, éculé maintenant.

Pourquoi ne dit-il pas plutôt qu'il a roulé les Allemands en acceptant d'eux de l'argent et en ne leur donnant jamais que des dialogues absurdes ?

Il resterait ainsi dans la vraisemblance.

Sarah Bernhardt

J'en veux parler encore.

Je me suis promené pendant quatre ans, avec, dans ma serviette, son acte de naissance, son acte de baptême, le faire-part de la mort de sa mère, d'autres papiers encore – et à toute occasion je les mettais froidement sous le nez de ceux qui contestaient ses origines aryennes – à juste titre, encore une fois – mais j'espérais toujours trouver un homme assez intelligent pour en être complice.

Hélas !

En novembre 41, j'organise au Palais de Tokyo et au bénéfice de l'Entr'aide aux Artistes, une Exposition théâtrale – et, bien entendu, Sarah Bernhardt est là, à la place d'honneur, représentée par une photographie agrandie au possible où l'on me voit près d'elle et lui baisant la main.

La veille du vernissage, le lieutenant Lückt, accompagné, vient visiter l'exposition. L'image de Sarah Bernhardt lui saute aux yeux – et le prend à la gorge. Il m'interpelle alors et me prie sèchement de retirer cette photographie. Je lui réponds sèchement qu'il peut la retirer lui-même – mais que, moi, je m'y refuse. Il donne l'ordre à

celui qui l'accompagne de décrocher la photographie, puis il avise une vitrine dans laquelle j'avais exposé la couronne de Sarah Bernhardt dans Ruy Blas, sa robe dans Phèdre, un portrait de Rachel et des autographes d'elles deux. Il blêmit de colère et me parle en allemand. Je lui réponds en français. L'entretien tourne mal, mais quelqu'un l'interrompt – et nous nous séparons sans nous être salués.

La robe, la couronne, le portrait et les autographes sont restés dans la vitrine pendant toute l'exposition.

Je tiens à reproduire ici cette photographie dont les journaux actuels ont fait leurs choux gras – voyez le commentaire. Est-il assez spirituel !

Or cette photo – coïncidence ! – a précisément été faite à l'instant même où je tournais le dos au lieutenant Lückt et à son acolyte. Un portrait ovale de Déjazet que l'on distingue à droite, au fond, en témoigne d'ailleurs.

Nous ne devons pas tolérer sans nous plaindre – ou sans leur rire au nez – certaines exclusions plus stupides peut-être encore que révoltantes.

L'idée, en effet, que l'on pouvait biffer le nom de Sarah Bernhardt de l'Histoire du théâtre en France – et dans le monde – est une idée tellement bête en elle-même qu'elle suffirait à démontrer l'inanité de ce qu'ils appelaient le problème racial.

Je plains beaucoup M. Dullin d'avoir été contraint de prendre la direction du Théâtre Sarah-Bernhardt – alors qu'on le débaptisait, vers 1941.

Débaptiser Sarah Bernhardt – elle qui était si fière d'avoir été tenue sur les fonts baptismaux !

Oh ! Ces affiches, dans Paris – avec son nom prestigieux précédé de la particule : ex !

Et ce programme – qui n'était pas bordé de noir ! – avec encore : ex-Sarah-Bernhardt – mal orthographié, d'ailleurs.

Et ce nom mal choisi qui remplaçait le sien : le Théâtre de la Cité – quand on lui refusait justement le droit de cité !

Affreuse époque.

Époque affreuse, en vérité, que celle où l'on voit les eunuques et les sots s'efforçant de rayer du nombre des vivants un poète immortel, un sculpteur de génie – une actrice – un savant.

Décrocher des tableaux !

Recouvrir des statues !

Interdire des livres !

Et prohiber des noms !

C'est exactement cela, la haine et l'impuissance et c'en est l'aveu répugnant.

5 octobre 1941.

Quittant pour quelques jours sa retraite bretonne, le président de l'Académie Goncourt, J.H. Rosny Jeune, vient à Paris.

En dépit de l'Occupation, il envisage la reprise de « notre activité » – et, fort aimablement, vient m'en entretenir.

Or, il a commencé ses démarches, déjà.

Mais les membres de l'Académie sont dispersés – comment les réunir !

La plupart sont en zone libre. Si Dorgelès est à Marseille, Ajalbert est à Vic-sur-Cère – Francis Carco est en Savoie, Léon Daudet est à Lyon et Léo Larguier à Mougins.

Il a bien leurs adresses – toutes, il les a chez lui – mais comment obtenir des « ausweiss » pour eux ?

Si je pouvais intervenir auprès des Autorités Occupantes – voilà qui arrangerait tout, me dit M. Rosny.

Et dès le lendemain je reçois leurs adresses – avec ce mot du président :

Cher ami,

Je joins ici le petit mot dont nous avons parlé. J'ai dans les mains une circulaire qui m'a été envoyée par le Préfet de la Seine, spécifiant que nous devons demander aux Autorités Allemandes l'autorisation de continuer notre activité. Cette formule heureuse signifie que nous pourrions réunir des assemblées générales et distribuer nos prix.

J'ai gardé un souvenir exquis de ma visite d'hier et je vous prie de me croire bien amicalement vôtre.

Rosny.

15 octobre 1941.

M. Rosny est impatient – et le voilà déjà qui vend la peau de l'ours.

Il m'écrit :

Ploubazlanec Le 15 octobre 1941

Cher ami,

Ce n'est pas la première fois que je suis intervenu dans les échos des journalistes.

Je cite un de mes articles pour marquer le ton : « Le fléchissement de la ligne de démarcation nous permet d'entrevoir que des facilités nous seront accordées et que les deux parties de l'Académie Goncourt pourront se réunir. »

Si vous avez besoin d'un renseignement ou d'un papier quelconque adressez-vous à l'Avoué de l'Académie Goncourt, M^e Raveton, qui a le dossier de la demande d'autorisation.

Voilà comment nous abusons de votre générosité.

De tout cœur vôtre, mon cher ami.

J.H. Rosny Jeune.

Que celui qui me lit ne soit pas étonné que je publie ces lettres.

D'aucuns m'ont accusé d'avoir « exigé que les prix fussent décernés, les vacances comblées. »

Il m'est dès lors fort agréable de prouver combien cette accusation était calomnieuse et perfide.

Or donc, le dossier de la demande d'autorisation, constitué par M. Rosny, se trouvait entre les mains de l'avoué de l'Académie – et M. Rosny m'en informait.

Je marque un point.

1er novembre 1941

Le Président m'écrit :

Ploubazlanec, 1er novembre 1941

Cher ami,

Où en sommes-nous avec le Goncourt ? Ne croyez-vous pas que je pourrais laisser partir l'instance lancée par M^e Raveton ? Vous pourriez ensuite l'appuyer, la presser, et surtout, ce qui est la grosse affaire, obtenir le passage de nos amis.

Car il ne nous servirait à rien d'obtenir l'autorisation de reprendre notre activité, si nous ne pouvons assurer une réunion d'Assemblée Générale à Paris.

Puis-je vous demander, cher ami, une réponse par le plus prochain courrier.

Vôtre de tout cœur.

Rosny.

Ainsi M. Rosny me pressait à présent d'appuyer son instance.

10 novembre 1941.

M. Rosny revient à la charge :

Mon cher ami,

Dans le cas où je devrais pourvoir à l'obtention de l'activité, M^e Raveton, notre avoué, porterait immédiatement le dossier à la demande du bureau compétent. Tout est prêt.

Croyez-moi, cher ami, vôtre de tout cœur.

Rosny.

15 novembre 1941.

Enfin, je reçois de M^e Raveton la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Ayez donc l'obligeance de me faire savoir dès que vous aurez reçu l'autorisation régulière des Autorités d'Occupation.

Veuillez agréer...

L. Raveton.

Alors, je suis intervenu – mais non pas comme le proposaient MM. Rosny et Raveton.

J'ai transmis la demande de notre président à M. Ingrand, préfet

délégué à Paris du ministre de l'Intérieur.

J'estimais en effet qu'une pareille démarche, faite directement par l'un de nous auprès des Autorités Occupantes, eût été de nature à sanctionner le droit que s'arrogeaient les Allemands de s'immiscer dans des questions purement littéraires, agitées en privé d'ailleurs, et placées de ce fait hors du cadre des conventions de l'Armistice.

22 novembre 1941.

Je reçois la réponse de M. Ingrand. Elle donne satisfaction à notre président.

En voici les termes :

Cher Monsieur,

Comme suite à notre conversation téléphonique, je vous confirme que les Autorités allemandes, consultées par mes soins, ne soulèvent aucune objection à la prochaine réunion de l'Académie Goncourt. Vous pouvez donc apporter tous les apaisements nécessaires à vos collègues.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs et dévoués.

Le Préfet Ingrand.

25 novembre 1941.

Informé par moi de la réponse de M. Ingrand, le cher Monsieur Rosny m'adresse la lettre suivante :

Ploubazlanec, 25 novembre 1941

Cher ami,

Victoire ! Benjamin doit rentrer le 9 au soir. Il me semble que je dois lui laisser deux jours de marge. Je vais donc convoquer pour le 11 et pour le 12 décembre, une séance pour pourvoir au siège vacant ; une séance pour le prix : c'est légal, c'est aussi courtois pour le candidat qui pourrait voter le prix.

Croyez, cher ami, à ma gratitude, à ma vive, à ma sincère affection.

Rosny.

Entre temps, je propose à M. Rosny et à René Benjamin de présenter Pierre Champion aux suffrages de nos collègues. Ils y consentent volontiers.

3 décembre 1941.

M. Rosny m'écrit :

Cher ami,

Sous serons à Paris le samedi 6 au matin et je vous téléphonerai tout de suite pour vous exprimer ma joie et ma reconnaissance.

Dorgelès et Larguier arrivent, Carco et Ajalbert se débinent, Descaves est irrésolu !

À vous de tout cœur.

Rosny.

17 décembre 1941.

Nouvelle lettre :

Cher ami,

Voici la situation : j'ai reçu un mot de Dorgelès ; il arrivera à Paris avec Larguier le vendredi 19 au matin.

Vôtre de tout cœur.

Rosny.

Pourtant Larguier n'est pas venu.

20 décembre 1941.

Élection de Pierre Champion qui succède à J.H. Rosny Aîné.

Il est élu au premier tour par six voix contre trois – qui vont, elles, à M. Billy.

C'est le second échec de ce M. Billy – que dis-je « le second », c'est plutôt le deuxième.

Et cela va devenir une habitude maintenant de repousser M. Billy.

22 décembre 1941.

Attribution du Prix Goncourt à M. Henry Pourrat.

Le déjeuner traditionnel, place Gaillon, chez Drouant, n'aura pas lieu.

Je convie les Goncourt à déjeuner chez moi – excluant Ajalbert – et je reçois MM. Rosny, Benjamin, Dorgelès et le nouvel élu, mon ami Pierre Champion.

Aussitôt introduits, je les avise que, depuis quelque temps déjà, j'ai conçu le projet de léguer à l'Académie Goncourt ma maison telle quelle – avec ses objets d'art, ses tableaux et ses livres – exauçant ainsi le vœu que M. de Goncourt avait exprimé lui-même.

Je leur cite, en effet, cette phrase de son testament – que j'ai la joie de posséder autographe :

J'entends que si, plus tard, des legs étaient faits à la société fondée par moi, ils soient destinés à l'achat d'un hôtel comme lieu de réunion et de séances.

Puis, leur disant combien je souhaite que la chose ne soit pas ébruitée pour l'instant – j'ajoute que, dorénavant, l'Académie Goncourt peut se considérer chez moi comme chez elle.

Mes collègues, émus, m'expriment leur reconnaissance et tous me donnent l'accolade.

Le 21 janvier 1942, la Radio-Suisse, informée cependant, diffuse la nouvelle – et les journaux français longuement la commentent en termes élogieux.

À quelque temps de là, M. Lucien Descaves publie dans *Comœdia* un long article relatif au fameux Grenier des Goncourt – proposant sa résurrection et demandant qu'on y « instaure le siège social qui manque toujours à l'Académie Goncourt ».

Et il conclut :

Mieux vaut se réunir dans un grenier plein de souvenirs impérissables que dans n'importe quel hôtel sans cœur et sans visage, fût-il richement attifé.

J'attends que notre président réponde quelque chose.

J'attends pendant vingt jours.

M. Rosny se tait.

J'imité son silence – et, sans en souffler mot, je reprends ma maison.

29 juin 1942.

Meurt Pierre Champion.

30 juin 1942.

Meurt Léon Daudet.

Bientôt, il est question de les remplacer tous les deux – ou bien l'un d'eux d'abord.

Je propose le nom de Jean de La Varende.

20 septembre 1942.

M. Rosny m'écrit :

Cher ami,

La candidature de La Varende me plaît infiniment. J'y ajouterai volontiers celle de Béraud. Pensez-y.

De tout cœur,

(Si le vœu de M. Rosny s'était réalisé, nous aurions parmi nous un « condamné » de plus.)

11 novembre 1942.

Nouvelle lettre à ce sujet.

Mon bien cher ami,

La Varende me plaît infiniment, mais on ne lui a pas demandé s'il acceptera ? Il a déjà quatre voix assurées : la vôtre, celle de Benjamin, celle de Roland Dorgelès et la mienne qui compte quelquefois pour deux.

Vôtre de tout cœur,

Rosny.

13 novembre 1942.

Donc, l'élection de La Varende est, par avance, chose faite, et il aura toutes les voix qui lui sont nécessaires.

Ajalbert, égaré, propose à nos suffrages Alphonse de Châteaubriant. Quant à M. Billy, lui, coutumier du fait, il se contentera de la voix du père de Pierre Descaves.

14 novembre 1942.

À ce sujet, nouvelle lettre :

Mon bien cher ami,

La Varende accepte, voilà la grande nouvelle !

Si vous acceptez Tharaud, la majorité lui est assurée comme à La Varende.

Cette solution est doublement heureuse...

Je suis vôtre

Rosny.

Oui, Tharaud, des deux mains !

Pardi – le seul Tharaud qui reste libre ! – nous sommes bien d'accord.

Je vois Tharaud – qui ne veut même pas en entendre parler.

(J'ai l'impression que son frère a dû lui donner rendez-vous quelque part.)

Or, devant ce refus, je propose Colette.

Le président Rosny trouve l'idée très bonne : il admire Colette.

Qui ne l'admire pas !

Mais il faut que Colette accepte.

Je la consulte – et pour le faire, à ma façon, je la convie à déjeuner place Gaillon – et je nous mets dans un petit salon voisin précisément de celui des Goncourt – et, le lui présentant à la fin du repas, je lui demande alors :

— Colette, voulez-vous être bientôt des nôtres ?

Ainsi donc, je vous ai brûlé la politesse et j'ai voté pour elle avant vous, mes collègues – et votre élection n'a fait que confirmer la mienne, et rien de plus – car c'est seule avec moi qu'elle a pris son premier déjeuner chez Drouant.

(À suivre – et même à poursuivre.)

L'AN 1942

Le Destin fabuleux de Désirée Clary

En février 41, je reçois la visite de deux messieurs âgés dont je n'ai pas retenu les noms, mais qui étaient les directeurs ou les représentants des deux grandes firmes allemandes la Tobis 1 et la Ufa.

Ils me demandent quels sont mes projets cinématographiques.

Je leur réponds que je ne fais aucun projet à cet égard et que je n'ai pas l'intention de tourner pour l'instant.

Quelques semaines plus tard, je suis convoqué par le Dr Kügl, civil – qui porte un uniforme – et fort civil lui-même. Il m'informe qu'une proposition de la Continental va m'être faite concernant un film à tourner – film dont il ne me sera même pas demandé le sujet, dont j'aurais seul la direction, dont la Continental assumera les frais et pour lequel une somme de trois millions me sera versée.

Aussi poli que lui, mais formel sur ce point, je lui déclare que je ne tournerai jamais qu'avec un producteur et des capitaux français.

Puis, en fin de conversation, je lui demande de bien vouloir me permettre de téléphoner sur-le-champ à mon producteur, à mon ami

Harispuru.

En vérité, je l'appelai à mon secours.

Harispuru, venu très vite, écouta la proposition que me faisait M. Kügl.

Nous n'avons même pas eu de signe à nous faire, Harispuru et moi, pour qu'il dise :

— Je connais les principes de Sacha Guitry et il est inutile de lui faire plus officiellement cette proposition. D'ailleurs, nous sommes d'accord pour réaliser prochainement ensemble un nouveau film.

Ce n'était pas exact, car nous n'étions qu'en pourparlers – mais il répondait excellemment ainsi à mon S.O.S.

Or, en dépit de ces refus réitérés, quelle ne fut pas ma surprise de me voir appelé quelques jours plus tard par MM. de Carmoy et Raoul Ploquin – qui se trouvaient alors à la tête du Comité du Cinéma Français.

La proposition de M. Kügl me fut officiellement faite par eux, ce jour-là.

De nouveau je déclinai l'offre allemande et, pour en finir, je traitai sur l'heure avec Harispuru – à des conditions qui n'avaient qu'un très lointain rapport avec celles exprimées par la Continental.

Ce serait une erreur de croire que M. Greven, directeur autocrate et maussade de cette firme allemande, accepta mon refus sans en être irrité – bien qu'il s'y attendît.

Lucien Masson, directeur des Films Sirius, me raconta qu'un jour, en effet, M. Greven lui avait déclaré que « les deux premiers qu'il aurait, seraient Raimu et Sacha Guitry » – et Masson lui avait répondu : « Raimu vous l'aurez peut-être, mais Sacha Guitry, lui, vous ne l'aurez pas. Je connais ses idées. »

Je n'ai jamais rencontré ce M. Greven, mais il n'a cessé de me témoigner, pendant quatre ans, son animosité.

La Censure allemande refusa tout d'abord le scénario de Désirée Clary.

Le manuscrit n'obtint le visa qu'à grand-peine – le Dr Dietrich déclarant que je « ternissais la mémoire de l'Empereur ».

(De quoi je me mêle !)

Le film étant terminé, ce même Dr Dietrich m'obligea à retourner toute une scène. Motif : la devise de l'Angleterre : « Honni soit qui mal y pense », y était mise en valeur trop ostensiblement. C'était d'ailleurs exact – et je savais ce que je faisais.

Le film est annoncé, il doit « sortir » à telle date – et le Dr Dietrich prétend s'y opposer. Motif : l'auteur a trahi l'histoire du fait que la reine de Suède demande au roi Louis-Philippe, ce qui n'est pas prouvé, le retour des cendres de l'Empereur !

J'obtiens qu'un membre de la famille royale française veuille bien

intervenir et donner son assentiment à ce fait controuvé mais admissible en soi – et le visa de la Censure enfin m'est accordé.

Et l'on prétend que je suis un collaborateur !

De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain

En février 42, les directeurs de la Madeleine – Robert Trébor et André Brulé – conclurent un accord avec Le Petit Parisien, afin que, sous son patronage, des conférences littéraires fussent données dans leur théâtre.

Je n'ai pas eu connaissance des conditions de cet accord.

(Si j'étais le maître absolu des spectacles que je montais, je n'intervenais du moins jamais dans les sous-locations consenties à des tiers par mes deux associés.)

Sollicité par eux, je fis, le 6 mars 42, la première de ces conférences. Racontant cinq cents ans de l'histoire de la France, j'intitulai ma causerie : « De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain ».

Trois semaines plus tard, un soir, dans ma loge, à l'entracte, je vis paraître André Brulé qui, rayonnant, me dit :

— Je t'apporte une affaire magnifique ! »

— Apporte !

— Connais-tu M. Sant'Andréa ?

— Pas le moins du monde.

— Mais l'acteur Bélières, tu le connais ?

— Pardi !

— Eh ! Bien, demain matin, reçois-nous vers onze heures.

Je reçus vers onze heures le comédien Bélières et mon associé.

L'affaire qu'il m'apportait était bien mieux que magnifique – et c'était la suivante.

M. Sant'Andréa – et M. Lafuma – me proposaient de publier ma conférence – et ils s'engageaient à réaliser le plus somptueux ouvrage que l'on eût jamais vu. 64

Je reçus le lendemain M. Sant'Andréa – et nous sommes tombés d'accord en dix minutes.

Nous allions élever un véritable monument à la gloire de la France – le livre aurait 400 pages – il serait illustré – j'aurais ma liberté entière à tous sujets – le tirage en serait limité à 650 exemplaires – l'exemplaire serait vendu 25 000 francs – mes droits d'auteur seraient fixés à un million – les frais ne devraient pas dépasser dix millions – car 20 % du prix de vente, soit 3 425 000 francs, serait versé au Secours National – enfin, André Brulé « toucherait » un exemplaire, soit 25 000 francs, à titre de commission.

Dans la lettre-contrat échangée le jour même, il est en outre stipulé

– sur ma demande – que je conserve le droit de faire participer à l'ouvrage des écrivains et des peintres de mon choix – dont les honoraires seront fixés et prélevés par moi sur mes droits d'auteur personnels.

Or, sur le million qui m'était consenti, j'ai distribué 700 000 francs tant aux peintres qu'aux écrivains qui m'ont fait l'amitié de collaborer à mon livre.

L'affaire, la voilà – et des talons de chèques en font foi par ailleurs. Parlons à présent de l'ouvrage.

Je n'en connais pas qui soit plus beau.

Je n'en connais pas qui montre mieux le vrai visage de la France – et son ardente volonté de se suffire à elle-même – et de rester, seule, chez elle.

L'avoir réalisé sous l'œil de l'Occupant, cela représente un tour de force inégalé.

Je suis bien obligé de le dire moi-même, puisque personne encore n'ose élever la voix pour chanter ses louanges.

Quand je dis qu'il est beau, qu'on me comprenne bien : je parle du travail réalisé par nous. Mon texte personnel, je n'en fais pas état. Mais l'ouvrage tel quel, à feuilleter, déjà, me paraît concluant.

D'abord il éblouit par la diversité du Génie de la France – puis il témoigne à tout instant de la grandeur de son destin.

Il rassure à la fin par sa continuité.

Son titre ?

Parlons-en.

Le livre s'intitule, en fait : De 1429 à 1942 ».

Mais, ne finissons pas, son titre véritable est : « De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain » – c'est-à-dire : de 1429 à 1942.

Car il est à noter que, paraissant en 44, il aurait dû logiquement s'intituler : « De 1429 à 1944 ».

Je ne l'ai pas voulu.

Et peut-être conviendra-t-on que ce n'est pas distraitement qu'il fut daté comme on le voit.

Et, même, j'aurais pu modifier son titre – et ne pas l'appeler « De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain » – l'occasion m'en fut offerte.

Le 5 octobre 42, en effet, quelqu'un me demanda de le débaptiser – quelqu'un qui prévoyait qu'il était « imprudent » de lui donner ce titre.

Je n'ai jamais été prudent – dans la crainte, toujours, de paraître poltron.

Celui qui me déconseilla de le débaptiser avait entre les mains la maquette du livre.

J'étais allé le voir pour la lui présenter.

Il la feuilleta, sans se hâter, d'un bout à l'autre. Même, il en lut certains passages – approuvant une phrase, appréciant un « mot ».

Puis, l'ayant refermée, il me dit gravement :

— C'est très beau. Mais il ne faut pas l'appeler « De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain ».

Je me suis récrié.

Alors il insista :

— Croyez-moi bien, allez. Croyez-moi. Il ne le faut pas... pour vous.

C'était le maréchal Pétain.

Cet ouvrage est un cri de foi, d'amour et d'espérance – et l'on ne saurait lui attribuer sans mentir une signification politique. Mais si l'on voulait prendre la peine de le lire avec attention, on y ferait, je crois, d'intéressantes découvertes. Et je signale entre autres cette phrase qui passa comme une anguille entre les doigts crochus de la censure allemande :

« C'était l'abîme en juin 40 – mais nous n'étions pas mat, nous n'étions qu'en échec. »

Écrire, en 42, que la France n'était qu'en échec en 40, et qu'elle pouvait gagner encore la partie – il ne m'apparaît pas que l'on pouvait aller ouvertement plus loin.

Avoir écrit 400 pages sur la France en évitant de prononcer le nom de l'Allemagne – ce n'était pas aussi facile qu'on le pense.

Avoir consacré les 20 dernières pages du livre à la commémoration de la Guerre de 14-18, et avoir reproduit en fac-similé les trois ordres du jour fameux qui proclamaient la victoire de la France et l'écrasement de l'Allemagne – est-ce que ce n'était pas se montrer résolu ?

M'être souvenu d'un entretien que j'avais eu avec M. Epting, directeur de l'Institut Allemand – entretien rapporté plus haut – m'être souvenu qu'il m'avait accordé dix noms d'israélites et les avoir mis à l'honneur dans mon livre – avoir fait reproduire un poème de Porto-Riche, une pensée de Bergson – avoir nommé Sarah Bernhardt et Pissaro, avoir cité Dukas, Rachel et Marcel Schwob, c'était bien, n'est-ce pas ? – mais avoir fait graver un exemplaire de L'Aurore daté du 13 janvier 1898 – reproduisant ainsi la lettre de Zola publiée en faveur de Dreyfus – c'était mieux encore, il me semble – et n'était-ce pas audacieux, provocant même ?

Avoir fait imprimer en caractères excessifs ces vers sublimes de Ronsard – est-ce que ce n'était pas pour le moins téméraire ?

Remontrances au peuple de France (1560)

Rien ne me fasche tant que ce peuple battu :

Car bien qu'il soit tousjours par armes combattu,

Froissé, cassé, rompu, il caquette et grommelle,

Et toujours va semant quelque fausse nouvelle ;

Tantost il a le cœur superbe et glorieux,

*Et dit qu'un escadron des Archanges des deux
Viendra pour son secours : tantost la Germanie
Arme pour sa défense une troupe infinie,
Et tantost les Anglois le viennent secourir,
Et ne voit cependant comme on le fait mourir,
Tué de tous costez !*

Ronsard.

Mais – je dois me vanter de quelque chose encore.

J'avais demandé à Aristide Maillol le dessin qui couronne l'ouvrage
– et je le lui avais demandé en ces termes :

Mon cher Maître,

Pour qu'aucune erreur ne puisse être commise, voici explicitement
ce que je viens vous demander : un admirable dessin de vous, c'est-à-
dire un dessin de vous : La France : une Femme. Une Femme qui se
relève. Auprès d'elle, à terre, une cuirasse ou bien un casque ou peut-
être une épée, mais je ne voudrais pas que cette épée fût brisée.

S.G.

J'étais hanté depuis deux ans par cette idée, qu'il ne fallait pas
reconnaître à l'Allemagne le pouvoir d'aider la France à se relever, et
que, même, il fallait à toute occasion lui contester ce droit. Enfin je
désirais que cette épée fût intacte.

Je n'ai pas conservé le brouillon d'une seconde lettre à M. Maillol
où j'insistais auprès de lui pour qu'il représentât la France se relevant
sans le secours de qui que ce soit. Mais – voici sa réponse – et cela
revient au même :

Bien cher et très admiré ami,

Je vous envoie un dessin en forme de bas-relief, mais j'ai dû
changer votre idée de la France qui se relève toute seule, vu
l'impossibilité de donner à une femme qui se relève une position noble
et gracieuse. Je l'ai transformée en cette autre idée : la France se
relève aidée par le génie des Arts. J'espère que vous pourrez vous
servir de mon dessin ainsi transformé. Je serai heureux si j'ai pu
réussir à vous être agréable...

Maillol.

Non, je n'admettais pas que nous fussions vaincus – non, je ne
voulais pas que la France eût son épée brisée : elle pouvait avoir à s'en
servir encore.

Et cela me paraît tellement normal que je suis presque honteux
d'avoir à m'en vanter.

Mon sentiment, à cet égard, s'exprime mieux encore à la fin du
volume – à sa dernière page.

On y voit le mot fin, barré de deux traits d'encre, avec – de mon
écriture reproduite – ces seuls mots : « Ça, jamais ! »

Parlerai-je de ceux qui participèrent à l'ouvrage ?

Assurément.

Je nommerai d'abord M. Henri Jadoux – car si j'ai composé ce livre, c'est du moins grâce à lui qu'il s'est réalisé. Veillant à tout, ne négligeant aucun détail, surmontant d'innombrables difficultés matérielles, il en fut l'artisan scrupuleux, attentif, éclairé. Par la suite, il a cru devoir devenir mon ami le meilleur.

Donc, ce livre, l'ayant conçu, j'en prends l'entière responsabilité – mais quand viendra le jour d'en cueillir les lauriers, on me verra les partager avec tous ceux qui contribuèrent à son succès.

Ce livre contient en effet de belles pages inédites de Georges Duhamel et de Paul Valéry, de Maurice Donnay et d'Alfred Cortot, de Jérôme et de Jean Tharaud, de Pierre Benoit, de Paul Morand, de Paul Fort et de Jean Giraudoux, du R.P. Sertilanges et d'Abel Hermant, de J.H. Rosny Jeune et de René Fauchois, de René Benjamin et du duc de Broglie, de Jean de La Varende et de Pierre Champion, de Louis Beylis et de Léo Larguier, de Colette et de Jean Cocteau.

Comment ai-je sollicité leur collaboration ?

Par une lettre – la même, à tous – adressée à chacun – et dont voici les termes :

Je compose actuellement un livre intitulé « De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain » – véritable monument élevé à la gloire de la France – et je viens vous demander une déclaration d'amour. Voulez-vous l'adresser à Montaigne – à Corneille – à Colbert – à Balzac ?

Etc. Etc.

S.G.

Or, parmi ces confrères, en est-il un qui m'ait à ce sujet, posé quelque question ?

Pas un seul.

En est-il un qui ait discuté le titre ?

Pas un seul.

En est-il un qui ait refusé de collaborer au livre ?

Un seul : Abel Bonnard !

En est-il un dont je me sois permis de critiquer le texte ?

Un seul.

Mais j'éviterai de le nommer – parce qu'il est, à l'heure actuelle, encensé du matin au soir – et que, par son talent, d'ailleurs, il le mérite.

Mais, pourtant, je dirai ce que j'ai fait pour lui.

: Il avait choisi « son » grand homme – et sa déclaration d'amour était très belle. Mais, malheureusement, elle se terminait par une douzaine de lignes qui, mal comprises – ou bien mal prises – pouvaient très bien passer pour être favorables à la « collaboration ».

Ne prétendait-il pas en effet que son grand homme « savait que ni l'air ni l'âme de Racine, ni ceux de Molière, ni ceux de Mansart ne

sont suffisants et qu'il fallait leur adjoindre le souffle – fût-il asthmatique – d'un étranger ! »

Pas suffisant, Molière ! Pas suffisant, Racine !

Et pourquoi fallait-il leur adjoindre ce souffle d'un étranger ?

« Pour nourrir la flamme dont il avait l'entretien. »

Même, il allait plus loin, car il disait encore que cet appel de son grand homme, il l'adressait « Même au pays qu'il hait et qu'il considère comme son ennemi personnel ».

Eh ! Bien, je dois le dire, cet « appel » m'a déplu – et le prôner en 42, c'était être, à mon sens, par trop peu résistant.

Je l'ai discrètement fait savoir à l'auteur.

N'ayant pas de réponse – après un mois d'attente – j'ai pris sur moi de supprimer tout ce passage.

Je m'en excuse et – puisqu'il le faut – je m'en vante.

Il en est encore un – parmi ces écrivains que j'ai cités plus haut – il en est encore un dont généreusement je vais taire le nom – mais dont je veux parler.

Académicien – de l'autre académie – résistant, nous dit-il – il s'est montré sévère à la Libération, n'a pas même aperçu la main qu'on lui tendait – et doit se demander non sans un peu d'effroi si les gens qu'il connaît conservent ou non ses lettres.

Datons les faits :

5 avril 42. Nous signons un accord – par lettres – concernant sa participation littéraire à mon livre.

Il choisit « son » grand homme et veut bien accueillir mon chèque immédiat.

19 juillet 42. Son texte me parvient – remarquable, d'ailleurs. La lettre qui l'accompagne est mieux que cordiale, elle est encourageante – et généreuse même : il y joint un présent qu'il désirait m'offrir. Puis douze mois passèrent – un an pendant lequel tant de gens inquiets revinrent sur leurs pas, désavouant ainsi leur première attitude – et, du coup, devenant les juges, les censeurs de ceux-là mêmes auxquels pendant trois ans de suite ils s'étaient donnés en exemple.

12 juin 43. Je m'apprête à lui faire porter l'épreuve de son texte – quand je reçois de lui la lettre que voici :

Mon Cher Sacha Guitry,

Vous savez peut-être que les autorités d'occupation s'opposent à l'impression de mes livres nouveaux et à la réimpression de mes ouvrages anciens. J'ai donc décidé de rester, jusqu'à la fin de cette épreuve, dans une retraite absolue et de ne plus rien publier.

Comme vous ne m'avez pas fait tenir l'épreuve des pages que vous avez bien voulu me demander l'an passé, je vous serai reconnaissant de me renvoyer ces pages.

Je vous renverrai aussitôt les honoraires que j'avais reçus pour cet

écrit. Et je vous demanderai, mon cher Sacha Guitry, de considérer cette lettre comme tout à fait confidentielle.

Croyez, je vous prie, à mon regret et à mon fidèle souvenir.

X...

13 juin 43. J'oppose une fin de non-recevoir à cette lettre singulière – mais combien significative et probante !

Elle prouve en effet – je la reprends, mais à l'envers – elle prouve en effet :

1°Que mon confrère, considérait, en 43, que l'on pouvait, sans crainte aucune, m'adresser une lettre tout à fait confidentielle, témoignage d'estime auquel je suis sensible, mais recommandation superflue – et par conséquent insolente.

2°Elle prouve que X..., en 43, n'avait pas encore « décidé de rester dans une retraite absolue ».

3°Elle prouve encore que, puisque les Autorités Occupantes s'opposaient à l'impression des ouvrages de X..., c'est donc qu'il en avait sollicité l'impression.

Elle prouve de ce fait, qu'à la Libération, X... aurait pu se dispenser de traiter sans pitié les écrivains dits « collaborateurs » qui avaient exercé ou tenté d'exercer leur profession pendant l'Occupation.

Il aurait pu s'en dispenser en effet puisque, encore une fois, X... n'eût point hésité à publier des ouvrages nouveaux de lui si les Autorités Occupantes ne s'y étaient pas opposées.

Le Résistant, dès lors, ce n'était donc pas X... – car c'étaient eux, les Allemands, qui résistaient à X...

Du moins, s'il faut l'en croire.

Et je dis bien : s'il faut l'en croire – car cette opposition n'était pas tellement irréductible, puisque son texte original qui figure dans mon ouvrage n'a soulevé aucune objection de la part de la censure allemande.

Elle n'était pas irréductible, en effet – et sa décision de rester « dans une retraite absolue » n'était pas irrévocable non plus – puisque le dernier numéro paru du journal Panorama annonçait pour la semaine suivante un article de X...

La Libération de Paris nous en aura privés.

Vous aimez, vous, l'hypocrisie ?

Devrai-je donner quelques témoignages de la satisfaction de ceux dont j'avais sollicité la collaboration ?

Oh ! Pourquoi pas – j'ai commencé : je continue.

Monsieur,

Je vous dois des remerciements pour vos gracieuses paroles et pour l'envoi qui les accompagne.

Une fois de plus, je suis à votre entière disposition et je vous prie

de croire, Monsieur et cher maître, à l'expression de..., etc., etc.

Le R.P. Sertilanges.

Cher Monsieur,

Merci d'avoir pensé à nous pour votre volume. Si vous le voulez bien nous choisirons Voltaire –, etc., etc.

Jérôme et Jean Tharaud.

Cher ami,

Voici votre Descartes. Ayez la bonté de m'en faire faire deux copies. Je l'ai écrit directement. Excusez quelques stoppages ça et là !

Je suis bien vôtre

Paul Valéry.

Mon cher ami,

Je suis heureux que vous soyez satisfait de Victor Hugo. De toute façon, vous savez que je suis à votre disposition et que cela me fait plaisir.

Votre

Pierre Benoit.

Cher grand Sacha,

Merci du beau chèque. Merci de la lettre magnifique qui me consacre.

Je vous embrasse avec toute la tendresse et tout le respect.

Jean, de La Varende.

Mon cher Sacha,

Voici Balzac. Est-ce que ça peut aller ? Dites-le moi. Je vous embrasse.

Votre vieille amie

Colette.

Cher ami,

Vous êtes admirable ! J'accepte avec joie votre proposition. Des trois auteurs, je prendrai volontiers Jean-Jacques.

À vous de tout cœur.

Rosny Jeune.

Cher et grand ami,

Je reçois votre mot, heureux de savoir que cela ne vous déplaît pas – mais quelle fastueuse générosité. Je vous remercie bien vivement – il me tarde de vous voir.

Merci encore et de tout cœur.

Léo Larguier,

On m'embrasse ! Je suis admirable ! On est à moi de tout son cœur ! On trouve ma générosité fastueuse ! Voilà comment en 42 me traitent les Goncourt quand ils collaborent à mon Livre et reçoivent de moi des chèques – mais quand je sors de la prison, on m'oublie, on m'ignore, on me laisse insulter – et Colette, une amie de quarante ans, dont j'ai fait libérer le mari, Colette se laisse élire en mon absence !

Ah ! Oui, c'est du joli !

J'ai deux lettres encore à citer – et j'en aurai fini sur ce chapitre-là.

Celle-ci, tout d'abord, du Maréchal Pétain, qu'il m'écrivit le jour où lui parvint son exemplaire personnel :

Vichy, le 4 août 1944

Maître,

Je viens de recevoir le magnifique livre où sont mises en lumière les plus belles richesses du Génie français.

Il faut vous savoir gré d'avoir pu, dans les circonstances actuelles, réaliser ce noble chef-d'œuvre. Il est d'un puissant réconfort et d'une rare beauté.

Je vous félicite et vous remercie.

Ph. Pétain.

Puis, cette lettre-ci – qui figure dans mon dossier – lettre d'un « patriote » – indigné, prétend-il – qui demanda ma mort pour avoir fait ce livre :

Paris, le 18 novembre 1944 À Monsieur le Procureur de la République

Paris

Monsieur le Procureur,

Nous avons lu avec stupéfaction l'information selon laquelle M. Angéras, Juge d'instruction, aurait signé la mise en liberté provisoire de Sacha Guitry, la justice n'ayant relevé aucune charge contre lui.

Comment, pas de charge contre Sacha Guitry ? Mais il y en a une massive et sans appel ! C'est son livre : « De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain » dont il a vendu chaque exemplaire 40.000 francs.

Pour avoir osé comparer notre héroïne nationale à ce vieux salaud qui a vendu la France, mais cela valait bien le sort infligé à Suarez.

Je pensais bien qu'un jour mon livre ferait un certain bruit – mais pas le bruit que font douze balles, à huit pas.

Quant à Vichy

Quant à l'État, quant à Vichy Vichy-État ! – c'est autre chose.

J'y suis allé deux fois durant ces quatre années. Le 13 mars 42 pour y jouer Vive l'Empereur. J'y suis retourné le 5 octobre entre deux trains. Arrivé vers 15 heures j'en repartais le soir même, en effet.

(J'étais allé montrer la maquette du Livre au maréchal Pétain.)

Je n'ai fait qu'entrevoir Vichy. Mais je puis dire que l'atmosphère m'en a paru irrespirable. Cela sentait le complot, l'hypocrisie, la peur et la mendicité.

L'un des membres de la Commission d'Enquête qui siégeait à Drancy, en octobre 44, me questionna – désireux qu'il était de

connaître mes opinions politiques.

Il en fut pour ses frais : je n'en ai jamais eu.

Je suis bonapartiste en écrivant Cambronne, royaliste en jouant Louis XV et quand je fais parler David je me sens devenir, alors, républicain – et c'est normal enfin puisque j'en arrive même à me croire savant lorsque je joue Pasteur.

Pourtant il insista, ce Membre questionneur de la Commission :

— Vous n'allez tout de même pas nous dire que le Maréchal Pétain...

Je lui fis alors observer que l'opinion des Français n'était pas encore unanime à l'égard de Louis XI.

Et j'entendais par-là que les personnages historiques se présentent toujours à nous sous deux aspects contradictoires – et qu'un homme de mon espèce prendra dès lors le contrepied de leur légende.

M'abandonnant à ces spéculations qui dépassaient un peu le cadre judiciaire, il me posa différemment la question qui l'occupait :

— Avez-vous été pétainiste ?

Aucunement, Monsieur. Je n'ai d'ailleurs pas la francisque.

— Avez-vous cependant suivi la politique de Pétain ?

— Je n'ai jamais suivi la politique de personne. J'ai respectueusement considéré le Maréchal comme le chef de l'État, et il m'a été donné d'observer son martyr.

— Êtes-vous de ses intimes ?

— Je l'ai vu trois fois dans ma vie.

— Avez-vous approuvé néanmoins la politique de Vichy ?

— Monsieur, je ne peux pas approuver la politique d'un Gouvernement qui se permet d'édulcorer Molière et qui supprime le divorce !

Ce que je n'ai pas dit au membre curieux de cette Commission – je l'écrivais à mon meilleur ami deux mois avant d'être arrêté.

Et c'est ceci :

« J'aime mon pays par-dessus tout au monde, mais je dois avouer que sa politique n'entre jamais dans mes préoccupations. J'en constate historiquement les conséquences. Et je ne trahirai personne le jour où il me sera donné d'accueillir – et d'où qu'il vienne – et quel qu'il soit – celui qui fera le bonheur de la France en lui restituant sa grandeur, en lui rendant sa liberté. Mais encore une fois, je ne pourrai lui offrir que les faibles talents dont le destin m'a gratifié – et ce n'est pas ma faute à moi si je suis dépourvu de tout sens politique et de vertus guerrières. »

Görring

En aura-t-on parlé de cette histoire-là !

Il n'est donc pas mauvais que j'en parle à mon tour – et que je rétablisse enfin la vérité.

Nous sommes en avril 42.

Il est trois heures.

Et je travaille.

On sonne.

Ce sont deux officiers allemands qui désirent me voir pour une raison « très importante ».

Je les reçois.

— Nous venons vous chercher, Monsieur Guitry. Voulez-vous nous suivre, s'il vous plaît.

— Est-ce pour me faire fusiller ?

— Non, pas du tout, Monsieur.

Je l'ai demandé sérieusement – et c'est sérieusement qu'ils m'ont répondu – cette éventualité ne leur paraissant pas inadmissible à tout jamais.

Ils m'expliquent alors :

— C'est... quelqu'un qui désire vous voir immédiatement.

Je suis loin d'être rassuré, car ils semblent effectivement pénétrés de l'importance de leur mission.

— Puis-je vous demander le nom de la personne qui désire me voir ?

— Nous ne sommes pas autorisés à vous le dire.

— Dans ces conditions, Messieurs, je ne sortirai pas de chez moi. Je suis, jusqu'à nouvel ordre, un homme libre. Vous pouvez m'emmener de force, mais, de mon plein gré, je ne me rendrai pas à l'appel d'une personne qui ne se nomme pas.

— Je vous répète, Monsieur Guitry, que nous ne sommes pas autorisés à vous dire son nom.

— Eh ! Bien, Messieurs, demandez-en l'autorisation. Vous avez, là, le téléphone, et je ne parle pas un mot d'allemand.

Visiblement contrarié – mais me sentant irréductible sur ce point, l'un d'eux alors téléphona.

(Dois-je dire que je rapporte avec la plus scrupuleuse exactitude les mots eux-mêmes que nous avons échangés cet officier et moi ?)

En raccrochant le récepteur il me dit, presque triomphant :

— Je suis autorisé à nommer la personne. C'est le maréchal Goering.

Et j'ai compris enfin d'où venait leur attitude solennelle et soumise. Goering me recevrait à 4 heures, aux Affaires Étrangères.

Les motifs d'un refus ne sauraient être formulés dans des conditions pareilles – et je dois dire que l'idée de me dérober à cette « invitation » ne m'a pas effleuré l'esprit un seul instant.

Je ne pouvais être appelé par Goering que pour une raison extrêmement grave – ou tout à fait insignifiante.

De ce fait, ma curiosité n'était pas moins en éveil que mon appréhension.

— Devons-nous vous attendre, Monsieur Guitry ?

— Du tout, Messieurs. J'ai ma voiture.

Je n'avais jamais vu Goering.

C'était un spectacle.

Énorme, assurément – mais bien plus singulier qu'énorme. Les cheveux teints ou bien déteints – et les yeux d'un bleu surprenant. L'air plutôt russe qu'allemand. Préoccupé – ou bien distrait. Je ne sais quoi d'inassouvi. De la nervosité dans des mains adipeuses. Extrêmement célèbre à voir – j'entends par là : très ressemblant – les gens célèbres, en vérité, le sont, de tout près, plus ou moins. Un gros acteur – ou, mieux encore : une très grosse dame en homme – et qui aimerait les femmes. Un homme à se faire tuer, finalement, par ses intimes.

Goering ne comprenait pas le français – ni les Français, je pense – et, comme je ne sais pas un traître mot d'allemand, notre conversation, traduite par un tiers, s'est bornée de ce fait à quelques phrases vagues.

Il avait vu *Le Roman d'un tricheur* – et il faisait semblant d'en rire encore.

Notre entrevue n'a pas duré même un quart d'heure – les portes du salon restées grandes ouvertes.

Dix ou douze officiers, se tenant à l'écart, en furent les témoins.

Curieuse entrevue.

Je n'en ai pas compris le sens.

Goering avait-il seulement désiré voir de près une personnalité théâtrale connue à plus d'un titre ?

Je le croirais volontiers.

Avait-il projeté de me poser une question – qu'il préféra garder pour lui devant mon attitude à coup sûr réservée ?

Nous le saurons peut-être un jour si notre traducteur – le général Hanesse – publie ses souvenirs.

Quoi qu'il en soit, c'est à cette seule occasion qu'il m'a été donné d'adresser la parole au maréchal Goering.

Et je puis même certifier qu'il n'est jamais venu au Théâtre de la Madeleine – car l'administrateur n'eût point manqué de m'informer de sa présence volumineuse dans la salle.

En définitive je reste convaincu que ce n'était là qu'une lubie de potentat. Si le maréchal Goering ne s'était pas cru tout permis, il m'aurait invité à me rendre chez lui, ou bien il se serait fait annoncer chez moi, au lieu de s'y prendre de cette façon cavalière qui ne

témoigne pas d'une bonne éducation puisqu'aucune raison valable ne la justifiait.

Au sujet de ces rencontres et de ces réunions dont on a tant parlé – sans en connaître rien – on aimerait que ceux qui n'ont pas eu la possibilité de s'y soustraire ne soient jugés dorénavant que par des gens invités eux-mêmes à s'y rendre et qui se seraient abstenus d'y paraître.

Lorsque M. le Juge d'instruction, désireux de s'instruire, m'a demandé pourquoi le maréchal Goering avait voulu me voir, j'ai failli lui répondre :

— Tout comme vous, Monsieur, par curiosité.

Mais j'ai dit seulement :

— Par curiosité.

Alors, il s'exclama :

— Vous qui aviez été reçu par le roi d'Angleterre !

J'ai répliqué que c'en était la conséquence.

Et, en effet – si je n'avais été reçu ni par le roi d'Angleterre, ni par le roi des Belges, ni par le roi du Portugal, ni par le roi d'Espagne et que j'aie vu Goering pendant l'Occupation, là, l'on pourrait s'en étonner.

Et comme il répétait encore :

— Vous qui aviez été reçu à Windsor, vous avez vu Goering !

Je me suis alors permis de lui répondre poliment :

— Oui, Monsieur le Juge, et même il est possible que je déjeune avec Staline avant vous.

Curiosité

Mais – il ne faudrait pas faire état seulement de la curiosité des autres à mon sujet – la mienne joue aussi un rôle à leur égard.

Au cours de cette mésaventure qui m'arrive, il m'a été demandé à plusieurs reprises, et cela sur un ton assez naïvement inquisiteur :

— Entre 40 et 44, ne vous est-il pas arrivé de rencontrer Fernand de Brinon... ou Jean Luchaire... ou Philippe Henriot... ou Alain Laubreaux ?

Ces questions en disent long sur l'ignorance de ceux qui les posent. Ignorance, d'abord, des obligations professionnelles d'un homme de mon espèce – mais, plus encore, ignorance de la curiosité naturelle, constante d'un écrivain à qui tous les éditeurs, tous les directeurs de journaux, réclament avec une aimable insistance la suite de ses Mémoires.

Ce que ces gens ne savent pas, ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas comprendre, c'est que si j'avais eu l'occasion de rencontrer le

docteur Petiot, j'aurais sauté sur cette occasion.

Un journaliste peut interroger impunément un criminel de marque aussi bien qu'un souverain de passage ou qu'un champion de boxe – mais si un auteur dramatique a rencontré un homme dont les opinions politiques ou littéraires sont à l'heure actuelle condamnées, cet auteur passera pour avoir partagé ces opinions.

C'est d'une grande niaiserie.

Ce que ces gens ne savent pas, c'est que je suis capable de sauter dans ma voiture, ainsi que je l'ai fait naguère, pour aller déjeuner à Bruxelles, chez S.A.R. le comte de Paris – et de m'en retourner à la même vitesse pour dîner le soir même avec Léon Blum – heureux d'avoir pu rencontrer précisément le même jour ces deux personnalités éminentes – ces deux hommes qui, eux, ne se sont pas étonnés qu'ayant déjeuné chez l'un, j'aie pu dîner chez l'autre.

Le « sens historique » n'attend pas pour s'exercer que les événements soient révolus – et celui qui s'en croit doté se doit de rapporter les faits dont il a été le témoin – mieux placé ainsi pour le faire que s'il y avait été mêlé.

Dès lors, qu'on ne s'étonne donc pas de nos fréquentations éphémères, diverses et quelquefois contradictoires.

Ainsi ceux qui me disent aujourd'hui :

— Vous avez vu des Allemands, taisez-vous !

Feraient bien mieux de me dire :

— Vous qui avez vu des Allemands, parlez.

Car ils ne m'empêcheront pas de considérer que je puis être plus intéressant quand je parle que lorsque je me tais.

Mes onze prisonniers

Peut-être aimerait-on savoir ce qu'il est advenu des onze prisonniers dont la libération m'avait été offerte, un soir, on s'en souvient, de septembre 40 ?

Peut-être aimerait-on savoir comment, à mon égard, ils se sont comportés, ces onze prisonniers ?

Si mal, en vérité – du moins pour la plupart – qu'il m'est pénible d'en parler.

Mais – bien que je ne sois pas homme à me flatter d'avoir été l'objet de tant d'ingratitude – il faut pourtant que ma mésaventure apporte sa contribution modeste à l'histoire de cette époque damnée que nous venons de vivre.

Je les prendrai donc un à un, mes onze prisonniers, et je dirai ce que j'en sais.

Gérard Willemetz.

Le 9 juin 1947, Albert Willemetz remettait à mon avocat la note

suivante :

Mon cher Maître,

Je sais les inlassables démarches que mon ami Sacha Guitry n'a cessé de faire pour que mon fils Gérard, prisonnier de guerre, soit libéré.

Ce n'est pas sans raison qu'il peut dire qu'il n'aurait pas fait davantage pour son propre fils.

Nous ne pouvons, ma femme et moi, que lui en garder une éternelle reconnaissance.

A. Willemetz.

Mes démarches pressantes en faveur de Gérard Willemetz « cessèrent » cependant à sa libération que j'avais obtenue – mais à quelque temps de là, j'en entreprenais de nouvelles en faveur cette fois du second fils d'Albert Willemetz, mon filleul Serge, déporté en Autriche.

II

Jacques Vernisse.

L'inefficacité de ma première intervention en sa faveur ne m'avait pas découragé – et pourtant je ne connaissais ni M. et Mme Vernisse ni leur enfant.

Je renouvelai ma demande à plusieurs reprises.

En août 42, Madame Vernisse m'adressait la lettre suivante :

Monsieur,

J'ai été très heureuse lorsque mon mari m'a appris que vous vous occupiez de hâter le retour de mon fils. Votre lettre confirmant cette nouvelle me cause une joie si profonde que je ne résiste pas au désir de vous dire merci, merci. Le merci d'une maman à qui vous redonnez beaucoup de courage et d'espoir saura trouver le chemin de votre cœur.

Henriette Vernisse.

Et, peu de temps après, son fils enfin lui était rendu.

III

Le capitaine Chanson.

Pour mémoire – je cite ce passage d'une lettre reproduite déjà de Miguel Zamacoïs :

Le 4 septembre 1940

Mon cher Sacha,

Ma nièce m'écrit que les Allemands vous ont offert en échange du plaisir de vous voir et de vous entendre sur la scène, la libération de

dix prisonniers français ! Or il se trouve que le mari de cette nièce – le capitaine Chanson – est sur la liste à vous proposée – lequel mériterait à tous égards une aubaine aussi miraculeuse.

Je n'ai à vous offrir en échange de votre intervention bienfaisante que ma longue admiration...

Etc., etc.

Miguel Zamacoïs.

Pour manque de mémoire – je rappelle que jamais Zamacoïs ne m'a depuis donné signe de vie.

IV

Goupille, ami de Louis Artus.

En octobre 40, j'avais reçu cette lettre de mon ami Louis Artus :

Mon cher ami,

Si vous obtenez la libération de mon cher prisonnier, ce sera dû uniquement à votre zèle affectueux.

Ma fille et moi, nous vous en serons profondément reconnaissants.

Croyez toujours à la vieille amitié de votre

Louis Artus.

Cette lettre, en apparence, ressemble à beaucoup d'autres : même sollicitation, même promesse aussi d'être reconnaissant.

Elle diffère pourtant de la plupart des autres – car la promesse que me faisait ce jour-là Louis Artus, il l'a tenue.

Et ce qu'il a tenté courageusement pour moi fait qu'à présent c'est moi qui suis son obligé.

V

Pierre Duflos.

Avec cette grâce infinie qui sied à la beauté, Huguette Duflos fut à l'époque la plus assidue des solliciteuses – et la plus émouvante aussi, je dois le dire.

M'adressant le dossier qui concernait son fils prisonnier en Allemagne, elle m'écrivait alors :

Cher Sacha,

Voilà le dossier. Je vous dis un immense merci et vous embrasse de tout mon pauvre cœur.

Huguette Duflos.

Elle me disait un immense merci.

Elle me le disait même une fois pour toutes.

Et cependant c'est bien par mes soins diligents que son fils, un beau jour, fut enfin libéré.

Or donc, elle aurait pu s'octroyer dans mon drame un rôle discret de mère – et jouer pour une fois les « utilités ».

J'aimerais bien savoir si celui qui me lit se rend compte à la fin qu'il me fallait avoir un bureau spécial pour tous ces dossiers-là.

Et je bénis ma secrétaire – ils étaient trois d'ailleurs qui les étiquetaient, les triaient, les classaient – et je bénis ma secrétaire qui m'a mis sous les yeux tous ces dossiers en ordre à ma sortie de Fresnes, en me disant :

— Voilà tous ceux, Monsieur, qui vous y ont envoyé !

VI

Gaston Douvillé.

Le 11 juillet 40, mon régisseur, Gaston Douvillé, prisonnier de guerre, me faisait passer la lettre suivante :

Cher Maître et Patron,

Ma petite Georgette m'a fait part de la lettre remise au commandant du camp – mais il n'y aurait que le commandant de Paris pour me faire libérer.

Au cas où vous pourriez vous occuper de mon retour, je vous donne quelques renseignements.

Je vous présente tous mes remerciements pour le dérangement que je vous cause.

Gaston.

Il m'a fallu revenir à la charge vingt fois, et je n'obtins sa libération qu'en juillet 41 – mais, enfin, je l'obtins.

Il m'est pourtant resté fidèle.

VII

Étienne Page.

Je me souviens d'un vieux monsieur pleurant un soir chez moi parce que son fils était prisonnier en Allemagne – et me suppliant d'intervenir en sa faveur.

Je me souviens d'avoir inscrit son nom sur la liste de « mes » onze prisonniers.

Je me souviens de la joie de ce père.

Je me souviens d'un blond jeune homme revenant de captivité et me disant sa gratitude.

De tout cela je me souviens – mais je n'oublierai pas non plus cette lettre-ci, datée du 28 novembre 1946.

28 novembre 1946

Mon cher Maître,

Selon votre désir, je vous confirme notre entretien de ce jour. C'est bien vers la fin de l'année 1940 que je suis allé vous demander de bien vouloir effectuer des démarches pour obtenir la libération de mon fils, prisonnier de guerre en Allemagne.

Veuillez croire, mon cher Maître à mes meilleurs sentiments.

A. Page,

On voudra bien observer qu'il m'a fallu solliciter cette confirmation qui ne s'accompagne d'aucun témoignage paternel de reconnaissance.

La sensibilité de M. Page, numismate avisé, est-elle à fleur de coin ?

VIII

Raymond Crépin.

Le 27 juin 1947, Madame Crépin, concierge au numéro 15 de l'avenue Élisée-Reclus, me remettait la lettre suivante :

Monsieur,

Je me souviens vous avoir demandé à votre retour d'exode, juillet 1940, de bien vouloir vous occuper du retour de mon fils, prisonnier au Camp d'Auvour (Mayenne).

Je vous remercie, Monsieur, très sincèrement de vos démarches à ce sujet.

Agréez, Monsieur, notre profond respect.

Crépin.

C'est sur ma prière que Mme Crépin voulut bien s'en souvenir.

IX

Jean Moutier.

Jean Moutier, prisonnier en Allemagne, fut libéré par mes soins dès le mois de novembre 40.

Son nom se trouvait sur la première liste de « mes » prisonniers, liste remise le 5 septembre, deux mois plus tôt.

Il est, de tous ces jeunes gens, le premier qui fut libéré.

Constituant ce dossier, j'avais prié M. le Dr François Moutier de bien vouloir me préciser la date de sa première visite relative à la libération de son fils.

C'était une façon comme une autre de lui remettre en mémoire la dette qu'il avait contractée envers moi et qui semblait n'être plus que le cadet de ses soucis.

Il m'adressa, le 15 décembre 1945, la lettre suivante :

Maître,

Il m'est impossible de retrouver la date à laquelle, pour la première fois, je vous ai parlé de mon fils. Cette conversation doit se placer aux environs de la première représentation de Pasteur, sans doute quelques jours plus tard.

Quant au retour de Jean, il a eu lieu le 2 novembre 1940, par conséquent très peu de temps après la date de notre entretien.

Veuillez, Maître, croire...

F. Moutier.

On voudra bien observer une fois encore que cette lettre est tristement veuve de tout témoignage de reconnaissance.

M. le Dr Moutier est un très éminent gastro-entérologue, mais je doute qu'il faille le considérer comme un spécialiste du cœur.

J'oublierai cette lettre – je l'espère du moins – et je conserverai le souvenir d'un charmant jeune homme arrivant un jour, en 40, chez moi, les bras chargés de fleurs et me disant merci.

X et XI

Bernard Naquet,

Henri Naquet.

Une certaine Madame Naquet, dont le mari était notaire à Saint-Just-en-Chaussée mais que, personnellement, je n'avais pas l'honneur de connaître, m'avait prié d'intervenir en faveur de ses fils, prisonniers en Allemagne.

Ils figuraient tous deux sur ma seconde liste.

Mais, malheureusement, ils tardèrent à revenir.

Alerté à nouveau par Mme Naquet, je priai cette fois M. Scapini de hâter leur retour.

À quelque temps de là, mue par un sentiment d'impatience que je conçois fort bien, Mme Naquet vint à Paris pour se rappeler à mon souvenir.

Pour s'excuser de ce qu'elle considérait alors comme une indiscretion, elle me faisait parvenir le 12 novembre 42 la lettre suivante :

Si j'ai osé cette visite, c'est la pensée de mes deux prisonniers qui m'a fait agir. Le cœur d'une mère déborde de souffrance de cette séparation.

Un rappel de votre part agirait peut-être à ce sujet...

L. Naquet.

Je suis intervenu encore, et, amateur de souvenirs, j'ai conservé les deux fiches de ses enfants : Bernard Naquet (lieutenant), Oflag XVII N ° 15.165 et Henry Naquet, Stalag VB. N° 10.023.

Un beau jour, je fus verbalement informé par un tiers du retour de

ces deux prisonniers.

Or, il y a de cela quatre mois – novembre 46 – alors que je composais ce dossier, j'ai demandé à Mme Naquet de bien vouloir m'indiquer à quelles dates exactes ses fils avaient été libérés.

Elle n'a pas cru devoir me répondre.

Donc, on voudra bien observer que j'ai dû battre le rappel pour obtenir d'eux tous le moindre témoignage de leur reconnaissance – et que, pour la plupart, ce fut, hélas ! en vain.

Or, j'estime que ce n'est pas bien se comporter que de se taire en pareil cas – et je prétends que s'abstenir, c'est agir – et que c'est mal agir.

Pourtant, je ne veux compromettre personne et je tairai le nom connu d'une dame dont j'ai parlé plus haut et dont le fils prisonnier ne revenait pas assez vite – bien sûr !

Déjà, j'étais intervenu trois fois. J'avais fait même agir un homme très puissant, le colonel Speidel, que j'avais rencontré chez M. de Brinon, alors que je venais précisément solliciter celui-ci en faveur de ce jeune homme.

Le colonel Speidel s'est dérangé d'ailleurs – il est venu chez moi pour prendre le dossier du fils de cette dame.

Cette quatrième intervention n'ayant pas eu l'effet immédiat que nous en espérions, je revins à la charge en octobre 41. Cette fois je remis le sort de notre prisonnier entre les mains de l'écrivain allemand Ernst Jünger, qui m'avait fait visite un soir au théâtre.

Le 10 octobre 1941, il m'adressa une note ainsi conçue :

Il serait d'abord nécessaire de demander encore des renseignements spéciaux à Mme X. Je la prie de me téléphoner (Majestic, appartement 2008) et de me fixer un jour.

À cette lettre, il joignait pour elle « un bulletin d'entrée pour le Majestic » sur lequel elle devait elle-même inscrire la date et l'heure de sa visite.

À quelque temps de là son fils lui était rendu.

Le jour même de sa libération il me rendit visite au théâtre et voulut bien m'exprimer sa reconnaissance.

Or, en octobre dernier – 1946 – après deux années de silence, je téléphonai à cette dame en la priant de transmettre à son fils le désir que j'avais de le voir aussitôt.

Le lendemain je reçus sa visite – et je lui fis observer que, depuis deux années, peut-être, il aurait pu me témoigner plus utilement sa gratitude.

Gêné, il me répondit :

— En effet.

Puis il ajouta :

— Quel dommage que votre instruction soit close... je serais allé

témoigner pour vous chez le juge.

Je lui répondis :

— Soyez heureux, elle n'est pas close et vous pouvez le faire encore.

Il ne l'a pas fait.

Et dire qu'une concierge voisine aurait pu me dénoncer en ces termes :

— Tel jour, à telle heure, en septembre 41, j'ai vu sortir de chez Sacha Guitry un colonel allemand qui tenait sous son bras un dossier qu'il n'avait pas cinq minutes plus tôt, quand il y est entré !

C'était le dossier de ce jeune homme.

Voici, pour mettre un terme à ce chapitre déplaisant, une requête inimaginable, un mot définitif – et qui explique tout – mais qui n'excuse rien.

L'un de ces onze jeunes gens m'a rendu visite en octobre dernier – 1946.

Nous avons reparlé de sa libération – puisqu'il m'en reparlait. Car il m'en reparlait d'un air embarrassé – et je voyais qu'il avait, à ce sujet, quelque chose à me dire.

Par avance, il en rougissait.

Il y avait de quoi.

Prenant enfin sa lâcheté à deux mains, il m'adressa la prière suivante :

— Monsieur Guitry, si vous pouviez ne pas dire que c'est vous qui m'avez fait libérer... parce que ça me fait du tort !

Si je ne cite pas le nom de ce jeune homme, ce n'est pas en raison de sa demande, mais c'est à cause d'elle – estimant à mon tour qu'elle lui ferait du tort.

Poète et résistant

On ne m'en voudra pas si je me flatte ici d'avoir, en 42, reçu la lettre que voici :

Mon cher Sacha Guitry,

J'ai perdu votre numéro de téléphone. Impossible de l'obtenir, donc j'écris. Il s'agit, naturellement, de vous demander quelque chose. C'est régulier.

Etc., Etc.

Paul Valéry.

C'était, en effet, régulier – et, pendant toute l'Occupation, sollicité souvent ainsi par Valéry, je mettais ma voiture à sa disposition et je lui procurais le tabac, le café qui lui étaient nécessaires – ne faisant en cela que mon devoir tout strict à l'égard d'un écrivain que j'admirais.

Et je possède un mot de lui, bien ravissant, qu'il m'écrivit en 43, relatif au tabac que je lui envoyais :

« C'est le charbon qu'il faut à ma vieille petite usine. »

On ne m'en voudra pas si je m'honore, ici, d'avoir, pendant l'Occupation, reçu Valéry à ma table – alors qu'il me lisait ses travaux ébauchés.

On ne m'en voudra pas si je m'enorgueillis d'avoir La Jeune Parque, ainsi dédicacée, en avril 42 :

À Sacha Guitry,

Qui prête une oreille généreuse à mes balbutiements faustiens et qui habille La Jeune Parque comme on n'habille plus personne.

Avec tous mes sentiments d'admiration et – qu'il me le permette – de jeune amitié.

Paul Valéry.

*

On ne m'en voudra pas si je raconte ici le petit fait suivant.

Trois jeunes gens, qui fêtaient discrètement mon anniversaire en 45, demandèrent à Valéry ses vœux autographes pour moi.

Eh ! Bien, le croira-t-on, Valéry s'excusa – ou, plus exactement encore, il résista.

Et, dès lors, je comprends que le jour où Les Lettres Françaises eurent à déplorer la mort de Valéry, un grand quotidien crut devoir annoncer :

MORT DE PAUL VALÉRY POÈTE ET RÉSISTANT,

Rien ne doit être négligé de ce qui peut grandir un homme de talent.

Je ne tiens pas rigueur à Valéry de s'être dérobé ainsi, mais, franchement, je suis navré qu'il ait eu peur.

Car – entre nous – pensez à ces trois jeunes gens qui se faisaient une joie de rencontrer ce grand poète – voir de près Valéry ! et qui l'ont vu craintif, apeuré.

C'est dommage.

Quel triste souvenir ils vont garder de lui.

Devait-on faire peur à des hommes pareils !

N'était-ce pas assez qu'ils aient tremblé déjà pendant quatre ans de suite !

Et fallait-il alors, à la Libération, qu'on se privât de leurs lumières et de leur clairvoyance – et de leur « bienveillante ironie » salutaire,

Aristide Maillot

Après toute une vie, toute une longue vie d'honneur et de travail, celui que l'on pouvait à juste titre considérer comme le plus grand sculpteur

du monde, Aristide Maillol, consent à quitter sa retraite méditerranéenne et remonte à Paris en avril 42, afin de consacrer l'œuvre d'un Allemand, d'un sculpteur allemand, M. Arno Breker.

Et cela, c'est un fait. M. Maillol a été reçu à l'ambassade d'Allemagne après avoir inauguré l'exposition d'Arno Breker aux Tuileries.

Dès lors, il y a deux façons de rapporter la chose.

M. Maillol est venu à Paris, M. Maillol s'est dérangé, M. Maillol a vanté ouvertement les qualités de M. Breker – M. Maillol a obéi à l'injonction allemande, M. Maillol s'est incliné, or donc il s'est vautré devant les Occupants – M. Maillol s'est rendu coupable d'intelligence avec l'ennemi. Il doit être frappé d'indignité Nationale.

Mais ce fait important peut être présenté d'une tout autre manière.

M. Arno Breker, sculpteur allemand, sculpteur notoire, officiel, expose ses œuvres à Paris pendant l'Occupation – mais, pour qu'elles soient à jamais consacrées, il demande à celui qu'il appelle son « maître vénéré », M. Maillol, de bien vouloir consentir à quitter sa retraite – et il l'accueille à l'ambassade d'Allemagne comme on accueille un souverain – et, devant autant de Français que d'Allemands invités ce jour-là, il s'incline devant lui – et à cette minute-là, c'est l'Allemagne qui s'incline devant le génie de la France – et la France n'est pas vaincue à cette minute-là – et loin de se vautrer devant les Occupants, M. Maillol est alors le symbole vivant de la France immortelle – il prouve une fois de plus que Paris, militairement occupé, conserve néanmoins tout son rayonnement et continue d'être « l'enclume des renommées » – selon l'expression si belle de Hugo.

Et, d'ailleurs, renversons les rôles – et que l'événement se produise aujourd'hui, en Allemagne vaincue et occupée par nous.

Qu'un jeune compositeur français donne un récital de ses œuvres à Berlin – et qu'il demande à Richard Strauss de bien vouloir conduire l'orchestre ce jour-là – qui critiquerez-vous ?

Le Français.

Vous estimerez que c'est faire trop d'honneur à l'Allemagne – car vous estimerez que c'est lui faire honneur.

Alors pourquoi n'estimez-vous pas que l'Allemagne honorait la France en la personne de Maillol ?

Et pourquoi ne convenez-vous pas que c'était M. Breker qui se compromettait aux yeux de ses compatriotes ?

Et puis, quand vous voyez que Maillol et Despiau, que Dunoyer de Segonzac et que Derain, que Vlaminck – et tant d'autres – quand vous voyez que les plus grands artistes de chez nous ont pris une attitude en face de l'adversaire, pourquoi ne vous demandez-vous pas si l'attitude qu'ils ont prise n'a pas, peut-être, été salutaire – qui sait ?

Pourquoi tel journaliste – en mal de Résistance – se croit-il un meilleur Français que Dunoyer de Segonzac ?

Et comment tel sculpteur médiocre et vaniteux – l'un ne va pas sans l'autre – ose-t-il déclarer que Maillol s'est trompé, que Maillol a failli !

Tout au plus pourrait-il avouer humblement qu'il est en désaccord avec M. Maillol.

Je dis bien : humblement – car il n'y a pas à se vanter de n'avoir pas la même opinion qu'un grand homme.

Et celui qui s'écrie :

— Je ne comprends pas que Maillol ait fait cela !

Celui-là dit la vérité – car, effectivement, il ne le comprend pas.

Il ne le comprend pas – parce qu'il n'est pas apte à pouvoir le comprendre.

Mais s'il était lui-même un homme de génie, si le Destin l'avait placé dans cette alternative où s'est trouvé Maillol, sans doute alors comprendrait-il que tel comportement qui, de la part de l'un, pourrait sembler suspect, doit être apprécié combien différemment quand il s'agit d'un homme dont la position est assise à ce point qu'il ne peut plus jamais ni monter ni descendre.

Tout hommage rendu – d'où qu'il vienne – à Maillol, rejaillit sur la France.

La preuve en est, d'ailleurs, que l'insulte à Maillol est ressentie par elle – et plus profondément qu'on n'ose encore le dire.

Il est si haut placé que rien ne peut l'atteindre – et que ce soit des fleurs ou des pierres qu'on lui jette, – soyez bien assuré qu'elles retombent sur nous.

L'aviez-vous jamais vu, d'ailleurs – vous qui vous arrosez le droit de le juger ?

Ah ! Mais – c'est qu'il fallait le voir !

Il faut les avoir vus, les gens, pour les comprendre.

Il faut les avoir vus de profil et de face, il faut les avoir vus de dos – et leur regard, il faut l'avoir croisé, si l'on tient à se faire une opinion sur eux.

Or, voyez-le, Maillol – il est là, qui travaille.

Et dites-moi si ce visage, et dites-moi si ce maintien sont ceux d'un traître éventuel ?

Cela se voit bien, voyons, les traîtres – et c'est hideux !

Voyez leurs yeux, voyez leurs mains. Pensez à ceux dont on sait bien qu'ils sont des traîtres – ou des voyous – ou des crétins !

Pensez à ceux qui l'injurient – puis regardez Maillol encore – et choisissez !

Tout ce qu'il fait avec ses mains, dont les dix doigts sont des spatules, vous savez bien que c'est son âme qui le crée.

Elle est donc là son âme, elle est là, dans son œuvre – et vous voyez bien qu'elle est pure.

Lui qui fait frissonner la chair de ses statues, il n'aurait pas eu, lui, l'épiderme sensible !

M. Maillol m'avait prié de me trouver auprès de lui le jour de sa réception à l'ambassade d'Allemagne.

Président de l'Union des Arts, c'était mon devoir d'être là.

Et je l'ai vu, si vénérable et si distant, auréolé de gloire et recevant tous ces hommages avec ce naturel et cette dignité qui laissaient à penser qu'il saurait les transmettre à qui de droit : la France.

Arno Breker, plié en deux et rougissant d'orgueil, lui présentait des généraux qui le saluaient avec respect sans oser lui tendre la main.

Il disait en le présentant : « Mon Maître vénéré, Monsieur Maillol... » – et j'ajoutais tout bas : « Ambassadeur de France ».

Et je pensais alors à Goethe – à l'Entrevue d'Erfürt, à l'époque où l'Empereur occupait l'Allemagne.

À Goethe – devant qui des maréchaux français s'étaient inclinés, eux aussi.

À Goethe – à qui Napoléon remettait ce jour-là le diplôme fameux qui le faisait Chevalier de la Légion d'Honneur – et Citoyen français.

Et, depuis, je me suis souvenu – bien placé pour m'en souvenir – des mots historiques échangés à Erfürt entre Goethe et Napoléon.

Ces mots m'avaient frappé naguère et dans ma pièce *Histoires de France* j'avais précisément reconstitué la scène, et dans son cadre exact, afin de les mettre en valeur.

Or, ces mots textuels, les voici :

— Et comment trouvez-vous votre séjour ici, Monsieur Goethe ? demanda l'Empereur.

— Fort brillant, Sire, répondit Goethe, et j'espère qu'il sera utile à mon pays.

Goethe avait donc le sentiment que sa seule présence à Erfürt pouvait servir les intérêts de l'Allemagne.

Et puisqu'il doit y avoir entre ce grand poète et moi une distance à peu près égale à celle qui sépare Hitler de Napoléon, qu'il me soit permis d'ajouter que chacun de nous pouvait penser qu'entre 40 et 44, il devait mettre son prestige, quelque faible qu'il fût, au service de la France.

Il y a des invitations auxquelles il est préférable de ne pas se soustraire, car il est une façon de s'y comporter qui met au point les choses et remet, quand il faut, les gens à leur vraie place.

Goethe, orgueilleux à juste titre, avait donc, ce jour-là, remis les choses au point.

Or, l'invitation lancée par l'Empereur à Goethe en octobre 1808 devait se renouveler cent trente-sept ans plus tard – en décembre

dernier.

L'administration des Beaux-Arts en zone française occupée vient en effet de créer un nouveau timbre, fort joli par ailleurs, qui représente Goethe, un Goethe olympien dont la glorification philatélique apparaît significative.

Goethe collabore.

N'écoutez pas, Mesdames !

Comédie sans histoire, créée le 23 mai 1942 – et qui s'est jouée deux ans de suite.

Je n'en dirai qu'un mot.

Je jouais le rôle d'un antiquaire – et quelqu'un me demandait :

— Tu es vraiment devenu antiquaire ?

Je répondais :

— En vérité, non, je ne suis pas antiquaire. Je rends service à quelqu'un qui est, en ce moment, dans le malheur. C'est tout.

Or, la sensibilité du public était si vive à l'époque et la question juive occupait tellement les esprits qu'il n'en fallait pas davantage pour qu'il se produisît dans la salle une réaction très nette que je réprimais chaque soir d'un geste rapide et complice en plaçant mon index en travers de ma bouche – ce qui signifiait bien :

— Chut ! ne dites rien, vous allez me faire couper cette phrase-là.

Le 24 juin 43, je recevais de Saint-Georges de Bouhélier, la lettre suivante :

Cher et illustre ami,

Je suis sorti enchanté, ravi, comme après chacune de vos pièces. L'esprit, la fantaisie, la sensibilité qui sont le propre de votre génie sont là, jaillissantes, verdissantes, en pleine fraîcheur, c'est un printemps perpétuellement renouvelé, égal à lui-même, et, en réalité, miraculeux.

Vous nous peignez un antiquaire qui a du cœur.

Hélas, tous ne sont pas ainsi !

C'est pourquoi vous pouvez vous féliciter, cher et illustre ami, de la grandeur de votre œuvre et des bénédictions qu'elle représente. Votre admirateur.

Saint-Georges de Bouhélier.

La moyenne des recettes de la première série des représentations de *Pasteur*, en 1940, fut de 5 317 frs.

La moyenne des recettes des 600 représentations consécutives de *N'écoutez pas, Mesdames*, dépassa 36 000 frs – et j'ai l'impression que mes confrères me « reprochent » bien plus d'avoir fermé la Madeleine avec *N'écoutez pas, Mesdames !*, que de l'avoir ouverte avec *Pasteur*.

Madeleine, tu m'as trahi

Oui, Madeleine, tu m'as trahi, tu m'as trompé, tu m'as menti – tu n'es qu'une fille !

Je t'ai aimée pendant quinze ans – et, pendant ces quinze ans, ne t'ai-je pas donné le meilleur de moi-même ?

Et même, enfin, dis-moi – n'ayons pas peur des mots – ne t'ai-je pas entretenue pendant quinze ans le mieux du monde ?

Quand tu m'as dit que tu étais libre, en février 1930, tu n'étais guère achalandée, t'en souviens-tu ?

Hein – le client se faisait rare ?

Tu m'as fait : « Psst ! » – je suis venu.

Tu t'es donnée à moi. Je t'ai, même, épousée. Un contrat nous liait. Quand j'ai voulu le rompre en 1933, tu m'as fait un procès – tu l'as gagné, d'ailleurs – et je suis revenu. J'avais sept ans encore à vivre entre tes murs.

Notre contrat de dix années n'était valable, en vérité, que jusqu'en 1940 – et de 40 à 44, c'est maritalement que nous avons vécu. Est-ce qu'on a besoin d'un contrat quand on s'aime !

En 40, je t'ai sauvée – les Allemands ne-t-ont pas eue – et tu sais bien pourtant que d'affreux maquereaux frayaient aux alentours.

Et pendant ces quatre ans, ne t'ai-je pas comblée ?

Et cependant, tu m'as trahi, tu m'as trompé – tu as rayé mon nom, banni nos souvenirs – tout ce qui restait de moi, lettres et manuscrits, tu l'as jeté au feu.

Oui, ça sent le brûlé chez toi.

Adieu, Madeleine.

Parmi tant de défections, de lâchetés, d'ingratitude, voilà celle à vrai dire dont je reste écœuré.

Écœuré, parce qu'elle touche à la chose entre toutes sacrée : le travail.

Écœuré, parce qu'elle témoigne d'un sentiment franchement inavouable où l'ingratitude se mêle à la peur, à l'envie.

Écœuré, parce qu'elle n'attendait, en somme, qu'une occasion de se manifester – puisqu'elle s'est manifestée à la première occasion.

Écœuré, parce qu'elle portait depuis quinze ans le travesti de l'amitié.

Que de protestations ! de gentillesse même – et de cadeaux modiques !

Des coupe-papier de préférence – choses qui coupent ou bien qui piquent.

J'aurais dû me méfier.

Sur l'un d'eux, ces mots :

À Sacha Guitry.

Les Directeurs de « son » théâtre.

En toute affection.

André Brulé Robert Trébor

De « son » théâtre !

Dame, dix-sept pièces nouvelles et trente et un spectacles – ça compte ! N'avons-nous pas fêté dix-huit ou vingt centièmes – ça chiffre ! Et la dernière en date n'a-t-elle pas fait 23 millions – ça valait bien un coupe-papier d'André Brulé – et sa confiance aveugle – aveugle et clairvoyante – et quand il m'écrivait en août 42 : « Que ton amitié prenne toutes dispositions utiles à notre cher Théâtre de la Madeleine, je suis tranquille. »

Il pouvait !

Or, dans l'Annuaire des Théâtres de l'Année 1945, où sont reproduits les plans de toutes les salles de Paris, chaque directeur publie l'historique du théâtre qu'il dirige. Il y joint sa photographie personnelle.

J'ai feuilleté cet annuaire.

Le Théâtre des Mathurins rappelle que *Nono* fut créée sous son toit. Le Théâtre Michel mentionne le Veilleur de nuit parmi ses succès. Les Bouffes-Parisiens se souviennent de la Pèlerine écossaise et de *Faisons un rêve*, de Jean de la Fontaine et de l'Illusionniste. Le Théâtre Pigalle n'oublie pas que c'est avec *Histoires de France* qu'il ouvrit ses portes. Le Théâtre Edouard VII dit que c'est là que « tous les grands succès de Sacha Guitry furent représentés, notamment Mozart et l'Amour masqué ».

Mais lorsque je parcours l'historique du Théâtre de la Madeleine, j'y vois bien la photo du comédien Brulé – mais c'est, hélas, en vain que je cherche mon nom.

André Brulé vient de recevoir la rosette de la Légion d'Honneur pour n'avoir représenté dans « son » théâtre que des pièces de moi, durant l'Occupation.

Life - August 42

Le 24 août 42, le grand hebdomadaire Américain Life publiait une « liste noire » de citoyens français proposés à la mort.

J'étais de la charrette – en compagnie du Maréchal et de Maurice Chevalier.

J'ai trouvé cela de mauvais goût – pas davantage.

Mais quand, deux ans plus tard, je fus incarcéré, quand j'ai su que, dehors, on fusillait du monde et qu'on rasait des têtes, je me suis demandé si le journal yankee n'avait pas dépassé lui-même la mesure en désignant ainsi nommément des Français qu'il vouait à la mort inconsidérément.

Sur cette liste noire, en effet, nous découvrons des noms de personnes notoires qui ne me semblent pas avoir encouru jusqu'ici le châtement suprême.

Est-ce oubli, négligence – ou bien plutôt devons-nous croire que, tout bien réfléchi, ni Carpentier, ni Mistinguett, ni Derain, ni René Fonck – ni tant d'autres ! – n'avaient en somme mérité qu'on les en menaçât ?

J'incline à le penser.

Même, on a commencé déjà de réparer – dans une certaine mesure – l'injustice commise, et si Marcel Pagnol, sixième de la liste, est de l'Académie, ce n'est pas seulement pour avoir fait Marius.

D'ailleurs, s'appeler Life, et demander la mort, c'est curieux déjà !

Bon travail ! Bon courage !

En janvier 45, quand Georges Duvernoy, le plus fidèle des amis, m'a demandé si j'étais en bons termes avec Georges Duhamel, je lui ai répondu que je n'avais pas l'honneur de connaître intimement l'auteur de La Vie des martyrs, mais que j'avais tout lieu de penser qu'il était en bons termes avec moi – et Duvernoy l'est allé voir.

Il espérait que Duhamel, mis au courant par lui de ma situation, renseigné sur l'absence absolue de griefs relevés contre moi, prendrait aussitôt ma défense.

Il n'en a rien été.

— Ce n'est pas le moment de s'occuper de lui, répondit Duhamel. Qu'il patiente encore pendant quelques semaines.

Il y a de cela deux ans passés.

Eh ! Bien, je regrette – pour lui – qu'il ait manqué le coche.

J'entends par là que, sans courir un bien grand risque, un écrivain de la valeur de Duhamel pouvait parfaitement sortir de sa réserve et mettre au point les choses en janvier 45. J'aurais pu n'être qu'un prétexte – et rien de plus – mais quel prétexte ! Quelle belle occasion lui était offerte là de plaider ouvertement la cause de tous ceux que l'on avait choisis, comme à dessein d'ailleurs, pour épargner les vrais coupables.

De tous les points de mire, on avait fait des cibles.

Et Duhamel, qui se trouvait à Paris pendant l'Occupation, était fort bien placé pour prendre la parole et calmer les esprits. Toutes les vicissitudes des Parisiens abandonnés et livrés à eux-mêmes, il les avait connues. Nos craintes, nos espoirs et nos alternatives, il les a partagés.

Pourquoi nous abandonne-t-il, à présent ?

Qu'il se souvienne donc d'une lettre de lui qu'il m'écrivait le 19

juillet 1942.

Que me disait-il, à l'époque ?

Oh ! Rien de grave, assurément – mais, tout de même, il me disait :

Mon cher Sacha Guitry,

Bon courage ! Bon travail !

Georges Duhamel.

Or, je dois avouer que cet encouragement fut pour moi des plus précieux, alors.

Georges Duhamel me disait : « Bon travail ! Bon courage ! » – j'ai donc continué courageusement de travailler.

Mais puisqu'en 42, pendant l'Occupation, il me faisait la grâce de m'écrire : « Bon travail ! Bon courage ! » – pourquoi ne m'a-t-il pas tendu la main à ma sortie de prison en me disant : « Bon courage ! Bon travail ! »

Donne-moi tes yeux

Au début de ce film je montrais l'intérieur du Palais de Tokyo à la veille d'un vernissage – et l'une des trois salles était consacrée à la rétrospective supposée des chefs-d'œuvre de la peinture française réalisés entre 1870 et 1871.

J'avais fait agrandir les photographies d'une vingtaine de tableaux célèbres : le Balcon de Manet, la Vague de Courbet, la Loge de Renoir, une Marine de Monet – et, mises à leurs dimensions réelles, l'effet était saisissant.

Quant au texte, il était propre à renforcer encore l'espérance des nôtres – et il était de nature à prouver aux Allemands que rien ne peut abattre le Génie de la France.

Voici ce texte.

Je m'adressais à l'un de mes amis – et lui disais :

Admire ces splendeurs !... Voilà ce que faisaient des hommes de génie à l'heure où la France venait de perdre la guerre. Et devant ces merveilles, n'a-t-on pas l'impression que ce que l'on perdait d'un côté, on le regagnait de l'autre ? Car on a bien le droit de considérer que des œuvres pareilles, cela tient lieu de victoires. Passons maintenant dans la salle voisine. Vois donc : Matisse, Bonnard, Dunoyer de Segonzac, Othon Friez, Maillot, Utrillo, Vlaminck, Despiau, Touchagues, Brianchon – la France continue !

Je signale deux incidents qui se produisirent au cours du « tournage » du film.

Un jour, ayant rencontré, rue François-Ier mon ami Marcel Simon – qui portait l'étoile jaune – je le priai de m'accompagner jusqu'au Studio.

Nous nous assîmes tous les deux dans le décor – et bientôt je

donnai l'ordre de commencer à tourner.

Je m'aperçus alors qu'un grand trouble agitait les personnes présentes : ouvriers et techniciens se consultaient à voix basse – et l'ordre que j'avais donné ne s'exécutait pas.

Le directeur de la production, informé de la présence d'une « étoile-jaune » parmi nous, me fit part des dangers auxquels j'exposais tout le monde – tout ce monde, d'ailleurs, qui se refusait à « embrayer », comme il disait, dans de pareilles conditions.

Marcel Simon s'en rendit compte.

Il se leva.

Je prétextai des courses à faire – et, remettant à plus tard ce jour-là « l'embrayage », nous allâmes tous deux déambuler dehors.

Je regretterai toujours de n'avoir pas eu la possibilité de courir jusqu'au bout ce risque révoltant.

À quelques jours de là, ceci se produisit.

Je jouais, dans mon film, le rôle d'un sculpteur – et je devais dire à mon modèle :

— Je vais d'abord vous faire en terre glaise.

Or, on « tournait » et j'ai préféré dire :

— Je vais d'abord vous faire en glaise.

L'ayant dit, j'insistai :

— Ça vous plairait, hein, d'être en-glaise ?

Et, voyant s'arrondir les yeux du producteur, j'ai ajouté :

— Pourvu que la censure ne me coupe pas ça !

Un véritable cri d'épouvante interrompit la scène.

— Coupez ! Coupez !

Pris de panique il supplia :

— Oh ! Ne dites pas ça, Monsieur Guitry, c'est effrayant !

À moins qu'il n'ait détruit ce court passage « terrifiant » – il doit exister encore, puisqu'il fut enregistré.

Lettre ouverte à Françoise Rosay

Madame,

Souffrez que je vous pose quelques questions relatives à une interview de vous, parue dans un journal américain pendant l'Occupation.

Au cours de l'interview dont voici la teneur – et la reproduction – vous avez déclaré :

« De tous les acteurs qui demeurent et collaborent, le pire est Sacha Guitry. Il est riche. Il ne devait pas sacrifier son honneur. Or, il a quitté le droit chemin pour cultiver l'ennemi et fréquenter le général Stulpnagel. »

Pourquoi me calomniez-vous, Madame – je suis très curieux de le savoir. Donc, je vous somme respectueusement de bien vouloir me dire quels sont les faits matériels et probants sur lesquels s'est fondée votre opinion sur moi ?

N'étant jamais allé chez le général Stulpnagel, ne l'ayant jamais reçu dans ma loge ou chez moi, ne lui ayant jamais adressé la parole, je puis vous mettre au défi de répondre autrement que par une échappatoire à la question que je vous pose.

Lorsque vous êtes revenue à Paris, à la Libération, pourquoi n'êtes-vous pas allée déposer contre moi chez M. le Juge d'instruction Angéras ?

N'était-ce pas votre devoir de Française – puisqu'il sollicitait des dénonciations.

Lorsque, dans *Ma Défense*, parue en 45, j'ai déclaré publiquement que, de ma vie, je n'avais précisément reçu ni fréquenté Stulpnagel, pourquoi n'êtes-vous pas allée déposer pour moi chez M. le Juge d'instruction Raoul ?

N'était-ce pas votre devoir de diffamatrice – et de Française ?

Autre question, Madame.

Alors que je refusais systématiquement de me rendre à Berlin, vers 1938, ne tourniez-vous pas à Munich un film intitulé, je crois, *Les Gens du voyage* ?

Vous répondrez que c'était alors le temps de paix.

Hum !

Je dirai de la paix allemande ce que l'on dit de la santé : état précaire qui ne présage rien de bon.

Car, en déambulant dans les rues de la ville, n'avez-vous pas remarqué, dans les vitrines des libraires, des cartes de la France avec, déjà, l'Alsace et la Lorraine « en moins » ?

Et ne saviez-vous pas qu'on haïssait là-bas la France – et que l'Allemagne se préparait à se ruer sur elle ?

Et vous « tourniez » pourtant !

Et dans les interviews que vous avez données en rentrant de Munich, avez-vous « dénoncé » les Allemands, Madame ?

Sans doute, n'est-ce pas – car je ne pense pas que vous accordiez à vos compatriotes l'exclusivité de vos ressentiments.

Encore une question, Madame.

Que signifie votre attitude envers vos camarades ?

Vous n'êtes pourtant pas de celles, éconduites, qui, vers 41, demandèrent à M. Raoul Ploquin s'il avait la possibilité de leur faire tourner des films à Paris ?

Alors ?

Une dernière question, Madame.

Voulez-vous, s'il vous plaît, me répondre.

S.G.

Je tairai certains noms...

17 septembre 1394.

Telle est la date d'un édit qui « bannissait les Juifs de France à perpétuité ».

« Cet édit, rendu par un roi déjà atteint de folie, fut la dernière sentence d'exil dont les Juifs de France furent frappés.

« Il ne leur était pas permis de paraître en public sans une marque jaune sur l'estomac. »

(Les Éphémérides. Vol. IX.)

Hélas ! Ce ne fut pas la dernière sentence rendue contre les malheureux Juifs.

Il a fallu qu'un autre fou s'en vînt ressusciter chez nous cette coutume barbare.

1942.

C'est l'an terrible pour les Juifs.

Et c'est quotidiennement alors que me parviennent leurs doléances. Je les accueille toutes – et j'interviens toujours – mais c'est souvent en vain – et je n'en ai que plus de mérite encore à continuer d'intervenir, car, ainsi, je déçois ceux qui me sollicitent et je m'en fais des ennemis – tandis que, d'autre part, j'indispose les Allemands puisqu'il est reconnu qu'on tient toujours rigueur aux gens qu'on éconduit.

Toute faveur obtenue augmente notre crédit – tout refus récolté le diminue d'autant.

Et voilà que j'aborde un sujet délicat mais je me suis promis de ne négliger rien de ce qui peut avoir un intérêt quelconque.

Or, songeant à l'édification de celui qui me lit je veux noter ici quelques observations que j'ai faites, relatives aux Juifs qui m'ont sollicité. Je veux rapporter certains entretiens que j'ai eus et relater de menus faits qui sont à mon sens de nature à l'éclairer précisément.

Cependant je ne veux désobliger personne et ne me soucie pas de passer pour un esprit chagrin, vindicatif, amer. Aussi, j'éviterai de nommer la plupart des ingrats pour lesquels j'ai couru des risques évidents.

Dès lors, l'on comprendra pourquoi je tais le nom de la veuve, israélite, d'un ancien ministre dont je reçus la visite un jour – et qui m'apprit l'arrestation révoltante de ses enfants.

Je lui en exprimai ma sincère tristesse – sa douleur faisait peine à

voir. Et je pris l'engagement d'intervenir aussitôt en faveur de ceux dont elle redoutait le départ imminent pour l'Allemagne.

Dans la soirée, elle me faisait parvenir la lettre suivante :

Maître,

Votre bonté, le souvenir que vous gardez de mon mari, vos paroles si franches m'ont profondément émue.

Elle me fournissait ensuite les renseignements qui allaient m'être nécessaires.

Et elle ajoutait :

Que pourrez-vous pour une douleur aussi cruelle que celle à laquelle vous avez bien voulu vous associer il y a quinze ans !

Merci de tout mon cœur de vouloir que cette angoisse cesse.

En grande et admirative sympathie, et confiance.

Mme X...

Elle me donnait sa confiance – et elle joignait à sa missive la reproduction photographique d'une longue lettre qu'elle avait reçue naguère à la mort de son mari, et dont le signataire n'était autre que l'ambassadeur d'Allemagne en France à cette époque.

Mme X... me priait d'employer cette lettre à toutes fins utiles. Elle pensait que telle phrase relative au « rétablissement des relations franco-allemandes auquel son mari collaborait » était de nature à impressionner les autorités occupantes.

Cette lettre, transmise par mes soins à M. le Ministre Schleier, s'est proménée par la suite de bureau en bureau – mais, en dépit de mon empressement à faire ces démarches, Mme X... n'a malheureusement pas eu le loisir de me témoigner sa gratitude depuis mon arrestation – arrestation motivée, somme toute, en partie, par lesdites démarches.

Je tiens à sa disposition sa lettre personnelle – ainsi que celle de cet ambassadeur dont, par pure délicatesse, je ne donne pas ici la reproduction.

Si je garde pour moi le nom de cette dame, pourquoi ne citerais-je pas celui de Marie-Jeanne Courteline qui, le 21 février 42, m'écrivait la lettre suivante :

Mon cher Sacha,

C'est encore moi qui viens troubler votre quiétude mais une intervention de votre part pourrait éviter un immense chagrin à ma Margot.

Le bruit court avec persistance que les appartements juifs des 7,8, 16 et 17e arrondissements doivent être évacués, mais comme il peut et doit y avoir certainement quelques dérogations, peut-être pourriez-vous user de votre influence.

Je me fie à vous pour faire le nécessaire.

Je compte sur vous, mon cher Sacha, pour éviter cette catastrophe.

Je vous envoie ma reconnaissance la plus sincèrement émue pour

tout ce que vous pourrez faire.

Marie-Jeanne Georges Courteline.

Je me souviens d'avoir fait questionner le soir même à cet égard une vingtaine de concierges, tant avenue de Saint-Mandé qu'avenue Élisée-Reclus où habite Mme Bernheim – et j'ai pu les tranquilliser bientôt, l'une et l'autre.

De Marguerite Bernheim, belle-sœur, précisément, de Georges Courteline – et dont il vient d'être parlé – je recevais, un an plus tard, la lettre suivante :

Lundi soir

Mon grand Sacha,

Grâce à toi, l'espoir renaît dans mon cœur brisé puisque à toutes les si grandes et si belles choses que tu ne cesses de créer, tu vas ajouter celle dont ton si admirable cœur n'hésite pas (au milieu de tous tes tracas) à se manifester afin de me garder mon bonheur près de celui que tu sais...

Je t'embrasse comme je sais t'aimer.

Ta pauvre vieille Gote.

P.S. Et merci encore pour l'accueil que tu as fait à la personne qui t'a dérangé hier. Il en était très ému.

Il s'agissait là de faire libérer un vieil ami de Mme Bernheim.

Je m'y suis appliqué de mon mieux – à cinq reprises.

J'y ai gagné deux mois de prison – et j'ai perdu son amitié.

Je tairai le nom d'une jeune femme dont le mari, israélite, venait d'être arrêté – mais je ne garderai pas pour moi seul cette suggestion qu'elle me fit le jour où, venue chez moi, elle me pria d'intervenir en sa faveur.

— Je vous en supplie, me disait-elle, remuez ciel et terre pour qu'il soit libéré ! Dites que vous êtes l'ami intime de son père et de sa mère... dites que vous l'avez vu naître... dites...

Elle s'arrêta de parler un instant : elle hésitait – puis, ce qui lui brûlait les lèvres, elle le dit enfin :

— Monsieur Guitry, voulez-vous le sauver ?

— Bien entendu, Madame.

— Eh ! Bien, dites qu'il est votre fils.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

Et je répliquai aussitôt :

— Mais, Madame... vous êtes en train de me demander de dire que j'ai été l'amant de la femme d'un de mes amis.

Elle me regarda dans les yeux et, le plus simplement du monde, elle me répondit :

— Ils sont d'accord.

Ce que cela peut avoir de cornélien, je le vois – mais je constate aussi l'état de désarroi moral dans lequel se trouvaient de

malheureux gens, abandonnés à leur destin funeste et, en conséquence, je m'aperçois qu'il n'y a pas de mots pour qualifier l'ignominieuse et froide sauvagerie des Allemands à leur égard – car j'observe que ceux qui en ont souffert sont animés encore d'un sentiment de haine que rien, hélas, ne saurait assouvir, ni le châtimement des coupables, ni l'écrasement de l'Allemagne.

Mais – pourquoi ne citerai-je pas le nom de Jean Wiener qui, le 6 mars 1941, m'écrivait :

C'est tellement chic de votre part de vous intéresser à mon pauvre cas...

Je vous ai appelé avant-hier ; parce que, maintenant il faudrait que quelque chose se décidât : Doucet va être à Paris d'ici trois semaines.

Vous savez la tendre confiance que j'ai en vous. J'irais aveuglément où vous me diriez d'aller.

Je demeure tout à vous.

Jean Wiener.

J'avais eu l'idée saugrenue, mais pourtant ingénieuse, de mélanger, si j'ose dire, les grands-parents de Wiener avec ceux de Doucet, afin que, étant duettistes, ils eussent collectivement une majorité de grands-parents aryens.

Les autorités allemandes n'ont pas adopté mon point de vue – mais n'empêche que, pendant toute l'Occupation, si Jean Wiener fut inquiet, du moins ne fut-il pas inquiété.

Jean Wiener à l'époque demeurait tout à moi.

Moi, je demeure toujours au Champ de Mars, Jean Wiener.

Si j'ai cité le nom de ce compositeur dont j'aime le talent – je ne mentionnerai pas celui de la pauvre femme qui me suppliait d'intervenir en faveur d'un vieil avocat israélite que les Allemands venaient d'arrêter.

Je l'avais reçue chez moi trois jours auparavant et elle m'adressait alors la lettre suivante :

Monsieur,

Mille fois merci de bien vouloir vous intéresser à cette cause si triste. C'est avec mes larmes que je viens vous supplier ; vous tout-puissant, Monsieur, de bien vouloir consentir à vous occuper de l'affreuse situation où se trouve M. L... S...

Ô Monsieur, ne nous abandonnez pas ! J'ai frappé à toutes les portes. Je ne sais plus que devenir. Je n'ai plus d'amour-propre. Je ne suis plus qu'une solliciteuse qui essaie de sauver l'homme qu'elle aime, le vieil homme malheureux qui doit tellement souffrir...

Et cette pauvre femme éplorée – dont par la suite je n'ai plus jamais eu de nouvelles – ajoutait cette phrase qui me fait rêver à l'heure actuelle :

Je fais des vœux pour que Dieu vous épargne la cruauté des

hommes !

R. W...

Pourquoi me disait-elle : « Je n'ai plus d'amour-propre ? » Que me demandait-elle donc cette dame que je viens de ne pas nommer ?

Elle me demandait de transmettre aux Autorités Occupantes un dossier qui prouvait que le vieil avocat qui venait d'être arrêté avait naguère fait une série de conférences « pour le rapprochement franco-allemand » !

Elle me priait d'indiquer aux Occupants les principaux clients allemands pour lesquels son vieil ami avait plaidé entre 1934 et 1940 – et je devais dire qu'il leur avait gagné « de très importants procès » – intentés par eux à des firmes françaises.

Je devais dire bien d'autres choses encore – pour que les autorités occupantes consentissent « en raison des services rendus aux maisons allemandes » à accorder la mise en liberté du pauvre vieil avocat français.

Je nommerai volontiers Marie-Blanche de Polignac et Louis Beylis dont j'avais transmis les sollicitations affectueuses et pressantes concernant l'infortuné Fernand Ochsé.

Mais je ne nommerai pas l'excellent comédien qui, ne s'étant « jamais considéré comme juif » avait négligé de se faire « inscrire sur les listes ».

J'ai pu le tirer du mauvais pas dans lequel il s'était fourré.

Le 29 juillet 1942, il m'en remerciait en ces termes :

Cher Monsieur Sacha Guitry,

Depuis hier, je suis en possession de la carte d'identité française.

Je vous exprime toute ma reconnaissance et me permets (tant pis) de vous embrasser fraternellement.

Votre

Je suis heureux de lui avoir rendu ce service – mais je ne me consolerai jamais de n'avoir pas obtenu la libération de Pierre Masse.

Je n'ai pu que lui faire parvenir à Drancy des vivres et des médicaments – et cela par l'entremise d'un gendarme français, courageux et bon, qui prenait la peine de venir les chercher le soir, au théâtre.

C'était bien peu de chose, ce que je faisais là – et cependant Mme Pierre Masse m'en garde une reconnaissance qui m'émeut. Et sa déposition spontanée chez le juge d'instruction souligne davantage encore l'inadmissible silence où se sont cantonnés la plupart de ceux qui, mains jointes, me suppliaient d'intervenir en leur faveur.

Je tairai le nom de l'ami très intime dont je recevais, un soir, la lettre suivante :

Vous savez le malheur qui nous frappe si cruellement. Ma femme et moi sommes désespérés.

Il me parlait là de l'arrestation de leur fils et de son départ éventuel pour l'Allemagne – et il me demandait d'intervenir aussitôt.

Cet ami dont je parle possède une collection de tableaux qui est fameuse – et il ajoutait :

Si donc notre dernier espoir se réalisait grâce à vous – et si on nous le rendait, ce serait avec une reconnaissance éternelle que je détacherais une perle de ma... couronne.

Ainsi donc, le malheureux perdait la tête au point de m'offrir l'une des perles de sa collection en échange du service normal qu'il me demandait de lui rendre.

En d'autres circonstances – ou venant d'un autre homme – j'aurais considéré cette proposition comme une injure grave. Je n'en éprouvai qu'une profonde tristesse.

Mes interventions renouvelées cinq fois – j'en dis le nombre exact – sont malheureusement restées infructueuses.

Or, il m'en tient ligueur.

Je citerai René Fauchois qui m'a transmis cette lettre si émouvante de Max Jacob relative à l'arrestation de sa sœur :

Ami Fauchois,

Je sais que tu es bon, c'est pourquoi je t'appelle au secours. La persécution juive m'arrache un cri de douleur et ce cri est un appel à la charité.

On me dit que Sacha Guitry a obtenu des libérations. Excuse-moi de te demander de lui parler. Ce n'est pas très délicat de ma part mais tu excuseras ma folle douleur. À qui s'adresser ? La charité est une rançon de la gloire. J'ai écrit à l'évêque d'Orléans. J'ai écrit à Madame Sert qui est puissante et adroite. Tout cela sans grand espoir, mais j'ai confiance car il n'y a que les poètes qui connaissent la compassion.

Max Jacob,

Et l'on aurait voulu que je restasse insensible à des appels si déchirants ?

Et l'on aurait voulu que je fusse assez lâche pour m'abstenir en pareil cas ?

Et l'on aurait voulu que je fusse assez vil pour m'inquiéter de ce qu'en penserait un jour Carco ?

Ah ! Non – plutôt Fresnes, plutôt Drancy – et plutôt mille fois, la haine de Carco que son assentiment !

Je citerai le bienfaisant Henri Jadoux qui, quelques mois plus tard, me demandait d'intervenir en faveur cette fois de Max Jacob lui-même – arrêté à son tour – impardonnable crime.

Et j'en pourrais citer combien d'autres encore !

Mais je tairai le nom d'une très vieille amie, d'une amie de trente ans qui me confiait son argent pendant l'Occupation – parce qu'elle était israélite – qui me donnait à garder ses appareils de T.S.F. – parce

que les Allemands interdisaient aux Juifs d'écouter la radio – qui m'alertait sitôt que de nouveaux sévices étaient à redouter pour eux – qui me priait d'intervenir auprès des Occupants pour que fût libéré son vieux compagnon – lui-même israélite et, naguère, Allemand – qui m'envoyait en conséquence un messenger qui, de sa part, me proposait de m'intéresser au soudoiment d'un concierge de la Gestapo – m'exposant de la sorte aux pires aléas – mais qui brisa le lien qui l'unissait à moi lorsque, à ma libération, je la priai de ne pas faire corps avec mes ennemis.

Enfin – pour terminer cette nomenclature – je raconterai le fait suivant :

En août 1941, je recevais cette lettre-ci du tragédien Alexandre :

Mon cher et grand ami,

Dans le but d'être compris au nombre de ceux appelés à bénéficier de l'article 8 de la Loi du 2 juin 41 (exception pour les interdictions prévues aux statuts des juifs) – je suis au regret de vous mettre à contribution, mais si vous vouliez bien me faire parvenir une lettre d'attestation et d'appréciation – vous vous doutez de quel poids elle pourrait être...

Alexandre.

Je ne voulus pas le faire attendre – et j'allai lui porter moi-même ma réponse à Saint-Cloud.

Il m'en accusa réception en ces termes :

Mon cher et grand ami,

Merci de tout cœur.

J'ai bien regretté mon absence. J'aurais été heureux de vous dire ma reconnaissance et aussi combien je suis touché que vous ayez pensé à déposer vous-même votre lettre l'autre soir.

Je serre, avec la plus grande affection les deux mains que vous me tendez.

Croyez-moi toujours vôtre.

Alexandre.

Puis, quand il composa son « dossier » prouvant que, né en 1885, il fut baptisé en 1918, il y fit reproduire mon attestation et il m'en adressa une copie qu'il voulut bien me dédicacer ainsi :

À mon cher et grand ami Sacha Guitry à qui j'aurais aimé donner d'autres preuves de ma reconnaissance et de mon affection.

R. Alexandre.

1941

J'étais son grand ami, il me témoignait la plus grande affection, il m'assurait de sa reconnaissance et il me priait de le croire mien toujours.

Mais à la Libération, lorsque mon avocat lui demanda de bien vouloir se joindre au président de l'Association des Directeurs de

Théâtres et au président de la Société des Auteurs qui s'en allaient plaider ma cause auprès du procureur de la République, mon grand ami, M. Alexandre, s'excusa en ces termes :

J'ai bien réfléchi aux conséquences de la demande que vous souhaitez me voir faire en votre compagnie – malgré tout le désir que j'ai de savoir notre ami définitivement sorti de la situation où il se trouve, je sais que j'engagerais, que je le veuille ou non, les associations que je préside – et cela m'interdit de me joindre à vous.

Or, il est à noter que, à l'une de ces deux associations dont il parle, il occupait mon propre fauteuil présidentiel !

Après cela, il me semble qu'il n'y a plus qu'à tirer la courte échelle – et à envoyer le rideau.

LES ANNÉES 1943-1944

Deux canards, une colombe

En avril 43, un journal clandestin publiait l'information suivante :

« Sacha Guitry expose le buste de Hitler au foyer de la Madeleine ! »

Or, il y avait au foyer du Théâtre de la Madeleine le buste de mon père – qui, en effet, ressemblait un peu à Mussolini.

L'erreur sans doute venait de là.

(Mais quelle accusation stupide – et combien insolente à l'égard des 500 000 spectateurs de *N'écoutez pas, Mesdames !* – car je veux espérer que si j'avais commis une telle bassesse jamais un Parisien n'eût seulement franchi le seuil de ce théâtre.)

Il fallait bien aussi qu'on m'accusât d'avoir donné des soupers sur le plateau du Théâtre de la Madeleine – avec des Allemands invités à ma table !

Il faut être, à mon sens, dénué de toute délicatesse et dépourvu d'honneur pour oser formuler de pareilles accusations – sans en avoir en mains les preuves.

Néanmoins, il ne m'a pas déplu de demander à mon chef machiniste un certificat de bonne tenue.

Le voici donc :

J'affirme sous ma responsabilité qu'en aucune circonstance, tant au jour de l'an que pour célébrer une centième ou une générale, un Allemand n'a sablé de champagne avec la direction, artistes ou personnel du Théâtre sur le plateau,

Ma déposition est formelle.

Alex Chevreux.

J'ai soupé tous les dimanches soir au Cabaret – pendant deux ans

de suite – avec mes interprètes, en cabinet particulier.

Et jamais un Allemand ne s'est assis à ma table – bien entendu.

Je n'ai donné, durant l'Occupation, qu'une seule fête – modeste – à une trentaine d'amis réunis chez Carrère à l'occasion du premier jour de l'an 1943.

Qu'on les questionne.

Ils diront s'il y avait l'ombre d'un Allemand parmi nous, ce soir-là.

En revanche – et c'est bien le mot – voici la couverture du menu.

Je la crois éloquente.

La France est entourée de barbelés, elle est prisonnière, mais elle arbore son drapeau et voit venir la délivrance.

(Je ne prétends pas que cette colombe ait le profil du général de Gaulle – mais c'est tout de même une colombe).

Le Dernier Troubadour

Elle n'a pas été représentée, cette opérette.

Elle n'était qu'ébauchée, d'ailleurs.

Mais, depuis, je l'ai terminée.

Elle m'avait été demandée par la direction du Théâtre Edouard-VII.

Charles Trenet devait en composer la musique et en être le principal interprète.

La chose était conclue.

Il ne restait plus qu'à écrire la pièce.

Me souvenant de ce qui s'était passé pour « Mon Auguste Grand-Père » j'en communiquai préalablement le scénario à la censure allemande.

Le scénario fut refusé – mais c'est verbalement que l'on m'en informa.

M. le Lieutenant Lückt était irréductible – mais, en somme, il ne voulait pas motiver son refus.

Le 22 octobre 44 alors que, menottes aux mains, j'allais comparaître devant M. le Juge d'instruction Angéras, je vis entrer mon avocat, Maître Delzons, illuminé de joie et brandissant quelques papiers.

Un archiviste désigné venait de découvrir, dans les dossiers abandonnés de la censure allemande, ma lettre-scénario relative au Dernier Troubadour et le refus « motivé » du Lieutenant Lückt.

Ma lettre, la voici :

Paris, 24 juillet 1943

Monsieur le Chef de la Censure Allemande

Paris

Monsieur,

Je dois donner, au mois d'Octobre prochain, une Comédie musicale intitulée Le Dernier Troubadour. C'est M. Charles Trenet qui en fera la musique et l'ouvrage sera joué et chanté par Geneviève Guitry, et par

Charles Trenet dans les deux rôles principaux.

Étant sur le point de commencer d'écrire la pièce je vous en adresse le résumé.

Le premier acte se passe de nos jours.

Un jeune homme et une jeune femme (Lui et Elle) ont réuni quelques amis à dîner et, tous, ils se demandent quand la guerre finira et comment elle finira.

(J'aimerais assez que cette dernière phrase retînt l'attention de celui qui me lit. Je ne craignais donc pas de dire à un Allemand que pour nous, Français, la guerre n'était pas finie et que nous nous demandions comment elle finirait. Je ne pouvais cependant pas être plus explicite.)

Restés seuls tous les deux, Elle et Lui, ils interrogent les Esprits, en se servant d'une petite table.

Un instant plus tard paraît la femme de chambre qui ne ressemble pas du tout à celle que l'on avait vue au début de l'acte. C'est une fée. Elle leur dit que pour être renseigné sur l'Avenir, il n'est rien de mieux que de consulter le Passé, ils y trouveront cent raisons d'avoir confiance dans le destin de la France. Elle leur conseille d'aller passer quelques heures à Paris en 1423-25 ou 29. Ils s'engagent, Elle et Lui, à conserver ce secret pour eux seuls au cours de leur visite dans le Passé, et à leur retour dans le Présent.

Le deuxième acte se passe à Paris dans une taverne, pendant l'Occupation anglaise qui a duré cent ans et qui se termine enfin quand Jeanne d'Arc est apparue.

Lui, qui était chanteur dans une boîte de nuit à Paris, devient dans le Passé le dernier troubadour. Il chante dans la taverne et elle, elle danse.

Pendant tout ce deuxième acte, il y a, bien entendu, des allusions à la vie que mènent actuellement les Parisiens : difficultés à se procurer de l'étoffe pour se vêtir, des aliments pour se nourrir, etc., etc., marché noir, etc., etc.

Au troisième acte, ils reviennent du Passé ayant compris bien des choses, plus intelligents, plus confiants dans leur pays et plus amoureux aussi l'un de l'autre.

Il m'apparaît qu'un tel ouvrage, traité légèrement, peut apporter un peu de réconfort à mes compatriotes malheureux.

Et, en attendant votre visa préalable, je vous prie, Monsieur, de bien vouloir agréer le témoignage de mes sentiments distingués.

Sacha Guitry.

Certes, il fallait avoir un assez rude aplomb – je m'en rends mieux compte aujourd'hui – pour leur proposer un tel sujet.

Il est à noter que ma lettre est datée du 24 juillet 43 et que le refus allemand est du 10 novembre – ce qui laisse à penser que pendant

quatre mois ma lettre a fait quelques voyages.

Voici maintenant la traduction du refus motivé du Censeur allemand :

« SACHA GUITRY À PROMIS À M. RENAITOUR UN OUVRAGE INTITULÉ LE DERNIER TROUBADOUR POUR ÊTRE JOUÉ AU THÉÂTRE EDOUARD-VII. LA PIÈCE DE SACHA GUITRY SERAIT UN VÉRITABLE RÉGAL POUR LES GAULLISTES. SOUS LE NOM D'OCCUPANTS ON NE VERRAIT QUE NOUS,

Luckt. »

De la diversité des sollicitations qui me sont parvenues

La maréchale Joffre, ayant « récupéré », par mes soins, Louveciennes – le comte d'Arjuzon et la chère Gaby Morlay me prient d'intervenir auprès des Occupants pour que leur soient rendues, également à eux, leurs maisons de campagne – j'obtiens qu'on les libère alors que les trois miennes, à Versailles, à Cap-d'Ail ainsi qu'à Saint-Tropez sont réquisitionnées – J.H. Rosny Jeune et M. Raufast me demandent mon appui pour que soient épargnés leurs arbres séculaires – Judith Cladel, pour que soit retrouvé le précieux clavecin de Wanda Landowska – les amis réunis du comte de Sieyès, afin que celui-ci soit désemprisonné – le baron Chasseriau, pour avoir un S.P. – le prince de Beauvau, pour qu'une villageoise épouse un prisonnier – le peintre Galanis me sollicite enfin pour que soit libérée la femme de Matisse – et tandis que Paul Valéry me demande des cigarettes et que Mme Fié me recommande son cheval, une dame du Havre compte sur moi pour que « deux paires de draps sur six » lui soient restituées par la Kommandantur de la Seine-Inférieure.

Que la plupart de ceux qui sont mes obligés, ne s'en soucient pas plus que de colin-tampon, quoi de plus naturel !

Que Lisette Lanvin ne se souvienne pas qu'elle devait « me bénir », pour mes interventions en faveur de son frère – qui s'en étonnerait ! – qu'Abel Tarride m'ait écrit : « J'ai besoin de ton secours, j'ai la tête perdue », et qu'il l'ait oublié – je n'en suis point surpris – qu'un Monsieur Dumoulin m'ait écrit en octobre 43 : « Je vous supplie d'intervenir très vite ! » – que je sois intervenu, que la personne intéressée ait été libérée moins de huit jours plus tard, et que jamais, depuis, ce Monsieur Dumoulin ne m'ait donné signe de vie – le coup, si j'ose dire, est des plus réguliers – mais que José Noguéro, le parfait comédien, me soit reconnaissant de l'avoir empêché de partir pour l'Allemagne – voilà qui m'apparaît, je ne dis pas : suspect – mais, pour le moins, extraordinaire !

Que Mme Antoinette Payen m'ait demandé d'intervenir en faveur

de son fils, requis pour l'Allemagne, qu'elle m'ait assuré, le 4 août 44, de sa « reconnaissance émue » et que, le 14 juin 46, elle n'ait même pas cru devoir s'en souvenir – vais-je m'en attrister ? – que Marcel Ciampi ait obtenu par moi, qu'un récital de lui cessât d'être interdit, qu'il m'ait écrit le 24 août 41 : « Cher Grand Sacha Guitry dans tous les domaines votre nom est électrique. Tout est arrangé grâce à votre coup de fil » – et qu'il l'ait oublié depuis, c'est bien normal – que Robert Singer, Yves Pougheon et Jean Alby ne se soient pas souvenus qu'ils me considéraient, le 2 janvier 41, comme « seul capable » de faire libérer l'un de leurs camarades – et que le jeune Geoërg, destructeur d'affiches nazies, désincarcéré par mes soins, le 15 février suivant, ne s'en souvienne pas, je devais le prévoir – mais que Maurice Teynac, le comédien si fin, si délicat, si rare, lui, n'ait pas oublié que le jour de son arrestation j'étais intervenu vers 1 heure du matin pour le faire libérer, m'étant porté garant de lui – j'en reste abasourdi !

Que le 15 janvier 1944 il m'ait écrit :

Je voudrais, Maître, vous assurer ici de mon affection presque filiale, quoique ce mot soit très téméraire pour moi, mais vous m'avez traité, l'année passée, comme un Père en faisant pour moi ce que tant de gens n'auraient ni pu ni voulu faire. Je vous dois tout le bonheur de la liberté et d'avoir pu continuer ma carrière à peine commencée et qui est toute ma vie.

Veillez agréer, Maître, l'expression de mon fidèle dévouement et de ma reconnaissance.

Maurice Teynac.

Qu'il m'ait écrit cela, et que, depuis lors, il n'ait pas un instant cessé de me témoigner sa reconnaissance, voilà qui m'incite à penser que Maurice Teynac, imitateur parfait, n'imité pas tout le monde.

Qu'un prince régnant, le 15 juillet 41, m'ait écrit : « Je tiens à venir vous remercier de votre aimable intervention en faveur de Mlle P... qui, grâce aux démarches que vous avez faites, a pu franchir sans encombre la ligne » – et que, depuis...

Mais – laissons cela.

Oublions-les – puisqu'ils m'oublient.

Cependant – pour mémoire – notons que les personnalités allemandes auxquelles j'avais eu recours, relativement aux sollicitations ci-dessus énoncées, sont les suivantes :

Mme Otto Abetz.

Le ministre Schleier.

Le général Médicus.

Le capitaine Laubenthal.

Et le baron de Mümm.

Les personnalités françaises concurremment sollicitées par moi sont celles-ci :

M. Scapini.

M. Ingrand.

M. Omar Wilhem.

M. Fernand de Brinon.

Et, plus particulièrement, Mme Simone Mitre, dont le dévouement, durant ces quatre années, fut véritablement inlassable.

Ainsi, c'est elle qui me seconda dans le macabre chantage que je pratiquai sur le commandant Beumelbourg, chantage au suicide qui nous valut, sur l'heure, la libération du mari de Colette.

Au début de juin 43, je recevais la lettre suivante :

Cher Maître,

La situation de mon oncle Michel est la suivante. À Fresnes. Les colis de son fils Georges ont été refusés hier.

Georges avec qui j'ai longuement examiné la situation cet après-midi voudrait beaucoup parler avec vous.

Vous le connaissez. Il se permettra de venir en fin de matinée vous voir demain samedi.

J'espère qu'il vous sera possible de le recevoir.

Nous sommes affreusement tristes et, c'est au nom de Grand-Père que nous vous demandons d'essayer de nous aider.

Je reste, Maître, votre fidèlement dévoué.

Georges Gatineau-Clemenceau.

Je recevais le lendemain la visite annoncée. 65

Georges Gatineau accompagnait le petit-fils du grand homme.

Ils m'exposèrent la situation de M. Michel Clemenceau. Elle était sérieuse. Il avait pris courageusement et ouvertement position contre le Gouvernement – et c'était prendre position que d'intervenir ouvertement en sa faveur. Je n'hésitai pas un instant à le faire – et puisque Georges Clemenceau me disait que la vie de son père était en danger, je téléphonai sur-le-champ à l'ambassade d'Allemagne et je fis demander à M. le Ministre Schleier de bien vouloir m'accorder une entrevue le jour même.

Il me l'accorda.

Je jugeai bon de prendre dans ma bibliothèque un livre de Clemenceau qui m'était dédié et deux lettres de lui qui attestaient quels étaient ses sentiments profonds pour moi.

Nous allâmes ensemble à l'ambassade d'Allemagne, le petit-fils de Clemenceau et moi – et c'est au nom du vainqueur de la Grande Guerre que je plaidai la cause de son fils Michel.

M. Schleier voulut bien en tenir compte – et, déjà, le soir même, le fils de M. Michel Clemenceau était autorisé à déposer à Fresnes un colis de nourriture pour son père.

Le 1er janvier 44, je recevais cette lettre :

Cher Monsieur, je ne veux pas laisser passer cette fin d'année sans

vous faire part des vœux que je fais pour vous. Je n'oublierai jamais la franche spontanéité dont vous avez fait preuve quand, angoissé à l'extrême, je suis venu vous voir. Grâce à votre geste, mon père n'est pas trop malheureux et s'il souffre de la faim dans son exil, il jouit d'une belle habitation bien chauffée. Je profite de ce mot pour dire toute ma reconnaissance et, même si l'admiration que je professe pour votre talent vous laisse indifférent, je vous prie de croire à toute ma sincère amitié.

Georges Clemenceau.

Puis, deux années passèrent – et, le 3 février 1946, je recevais la lettre que voici :

Paris, 3 février 1946 22, rue de l'Élysée

Cher Monsieur,

J'ai suivi toutes les vicissitudes que vous avez traversées depuis un certain temps et je sais que vous allez bientôt être entendu devant la chambre civique de la Seine. N'étant pas certain d'être à Paris au moment de votre comparution et de pouvoir témoigner verbalement, je tiens à vous apporter le témoignage de la reconnaissance que je vous garde pour votre intervention auprès des autorités allemandes lorsque mon père a été arrêté en mai 1943 – en effet, trois semaines après cet événement, et n'ayant aucune nouvelle de mon père, je suis allé vous voir et vous êtes le seul à m'avoir témoigné autre chose qu'une sympathie banale. Vous n'avez pas hésité, en souvenir de l'amitié qui vous liait à mon grand-père à faire personnellement et le jour même les démarches grâce auxquelles j'ai pu faire parvenir à mon père ses premiers colis. Vous avez pu également obtenir du Conseiller Schleier la promesse qu'il bénéficierait d'un régime spécial. Je vous accompagnais ce jour-là et en souvenir de mon émotion, je tiens à vous déclarer que dans l'atmosphère qui régnait alors à Paris, ce que vous avez obtenu en faveur de mon père à la suite de votre intervention a été pour moi un réconfort dont je n'oublierai jamais la valeur,

Veillez agréer, cher Monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance, l'assurance de mes sentiments très amicaux.

Georges Clemenceau.

Je m'honore grandement d'avoir reçu ces lettres du fils de Michel Clemenceau – mais pourquoi ai-je l'impression que, depuis deux ans et demi, un geste personnel de M. Michel Clemenceau lui-même, n'eût pas été, mon Dieu, tellement déplacé.

Mais – puisque j'ai parlé de la diversité des sollicitations dont j'ai été l'objet durant ces quatre années – j'en veux parler encore et relater ici la plus inattendue assurément de toutes.

Une dame que – pour maintes raisons – je ne nommerai pas, m'a rendu visite un jour de mai 44 et m'a prié d'intervenir auprès des

Autorités Occupantes en faveur de Monseigneur L... évêque de L...

Ce prélat était accusé par les Allemands d'avoir enterré quarante millions d'or. Son chanoine était arrêté déjà – et, le même sort lui étant réservé, il n'y avait pas vingt-quatre heures à perdre.

La chose était d'importance, elle était en outre insolite – et mon intervention éventuelle me semblait être de nature à la rendre plus singulière encore.

D'autre part, me récuser et m'abstenir n'est pas mon fait.

En conséquence, je jugeai que mon devoir était d'agir – mais tout différemment.

Je priai donc S.G. Monseigneur Suhard, archevêque de Paris, de bien vouloir m'accorder promptement une entrevue.

Il me l'accorda le jour même.

Je le mis au courant des faits, lui déduisant que ma position d'auteur dramatique et de comédien ne me désignait guère à ce genre d'intervention. -

C'était lui suggérer fort respectueusement l'idée de prendre la chose à son compte personnel.

Je rapporterai plus tard, et dans tous ses détails, notre conversation qui fut du plus vif intérêt – mais je m'en voudrais de garder plus longtemps pour moi seul un mot miraculeux du Cardinal Suhard.

Alors que je lui disais que Monseigneur l'évêque de L... était accusé d'avoir enterré quarante millions d'or, il me répondit avec un sourire que Talleyrand lui-même n'eût pas désavoué :

— C'est un délit : ce n'est pas une faute.

Charbon, voiture, essence...

Voici des documents que je publie sur les conseils de ma concierge.

DOC. G. 118. XII.

Mon S.P. tout d'abord.

Et l'on peut voir qu'il est français.

(La Préfecture de Police me l'envoyait au jour de l'an – avec celui que j'avais obtenu pour Mme la maréchale Joffre.)

DOC. V. 14. XVIII.

« Permis spécial » et provisoire que délivraient les Allemands.

(Il m'en fallait bien un pour aller répéter le soir. Et l'on voit que, d'ailleurs, il est de l'écriture de celui qui l'avait demandé : le cher Trébor – qui dirigeait la Madeleine et ne négligeait rien des intérêts de son théâtre.)

(Nous n'avons eu qu'un an plus tard l'autorisation française de circuler pendant la nuit.)

Car j'avais en effet ma voiture – ainsi qu'avaient la leur tant de gens de théâtre ! – et j'aimerais savoir quels sont les Parisiens qui refusèrent systématiquement alors de mettre leur voiture en circulation.

DOC. B. 43. XII.

Bon d'essence – parcimonieusement accordé – par le préfet de Seine-et-Oise.

Or, je n'avais donc pas d'essence germanique.

DOC. P. 58 bis. XLI.

Autorisation d'achat d'une voiture électrique.

Si je n'avais pas manqué d'essence, aurais-je, dès 41, fait cet achat d'une électrique ?

DOC. L. 18. XXIII.

Concernant « mon » charbon, voici la copie d'une lettre que j'adressais à M. Louradour en 1941 :

Paris, 6 novembre 1941

Cher Monsieur Louradour,

Voici les derniers tickets de charbon qui me restent – voici maintenant quel serait mon rêve :

1°– 2 tonnes de charbon pour commencer à Mme la Maréchale Joffre, 17, avenue de Lambaile.

2°– 1 tonne de boulets d'anthracite à Mme Jeanne Bourely, 48, rue Copernic, pianiste de grand talent âgée de 78 ans et qui meurt de froid.

3°– 1 tonne de boulets d'anthracite à M. René Fauchois, 38, rue Caulaincourt, poète de grand talent que vous connaissez certainement, qui a une femme et quatre enfants et qui est transi de froid chez lui.

Et s'il en reste à votre aimable charbonnière, qu'elle pense à moi !

Je tiens à sa disposition une loge au théâtre de la Madeleine à partir de demain vendredi 7 novembre ou pour demain soir, ou bien pour samedi soir ou pour dimanche ou pour lundi soir ou pour mardi soir. La loge sera déposée au nom de Madame l'aimable charbonnière de Monsieur Louradour.

Transmettez à Madame Louradour mes respectueux hommages et croyez bien, cher Monsieur, que je suis infiniment sensible à toutes vos bontés, à toutes vos attentions et à cette façon qui vous est personnelle de faire du bien et de faire plaisir.

S.G.

DOC. L SU LXXX.

À cet égard encore, voici la lettre d'un fournisseur qui se souvient aimablement à point nommé.

Paris, le 10/12/46

Mon cher Maître,

Je pense que vous allez peut-être avoir besoin de témoignages et

notamment de témoignages où votre générosité s'est manifestée.

Y ayant été mêlé d'assez près je me permets à ce propos de vous rappeler que j'ai livré pour votre compte du bois pendant la guerre à :

M. René Fauchois.

Mme la Maréchale Joffre.

Mme Jeanne Bourelly.

Mlles Arletty.

Mono Goya.

Hélène Perdrière, etc.

Certaines de ces livraisons furent faites entièrement pour votre compte et d'autres à des prix extrêmement bas, dont vous avez assumé le règlement de la différence.

Je vous prie d'agréer, mon cher Maître...

D. DE BEUVANGES.

DOC. G. 719. CXXII.

Concernant toujours cette question brûlante, voici 500 kilos de charbon qui me sont accordés par la Préfecture de la Seine, faveur exceptionnelle, j'en conviens, mais française.

Comme nous voilà loin des 32 tonnes qu'un journal médisant m'accusait d'avoir « touchées ».

DOC. P. 220. X.

Le préfet de Police me remercie de mettre ma voiture à la disposition du corps médical pendant l'Occupation.

Que ceux qui en ont fait autant le disent.

La Malibran

Je n'ai rien à signaler au sujet de ce film – sinon la merveilleuse voix de Géori Boué.

Tristan Bernard, son fils et moi

Le 10 octobre 1943, Reynaldo Hahn adressait à René Fauchois la lettre suivante :

10 octobre 1943

Mon cher René,

Tristan et sa femme ont été arrêtés hier à Cannes.

C'est affreux.

Je me remue, je fais de mon mieux – mais en vain, évidemment !

Alertez Sacha – dites-lui simplement la chose – et je suis sûr qu'il agira de son mieux. Je pense aussi que la Société des Auteurs pourrait faire quelque chose.

Affection.

Reynaldo Hahn.

P.S. Voyez Beylis. Mais c'est urgentissime. Ils sont actuellement à Nice. Mais ils seront probablement et bientôt transférés je ne sais où.

Cette lettre, Fauchois la reçut vraisemblablement le 12 dans la soirée, car c'est à minuit qu'il « m'alerta » ce jour-là.

Certes, il fallait agir vite – et j'étais décidé à remuer ciel et terre pour arracher aux Allemands cet homme qui m'a pour ainsi dire vu naître, à qui je dis « vous » et qui me tutoie, et pour lequel j'ai une prédilection particulière.

Le lendemain même, je téléphonais à M. le Ministre Schleier, à l'ambassade d'Allemagne, pour lui demander un rendez-vous. On me répondit que M. Schleier ne viendrait pas à son bureau ce jour-là – et l'on me donna son numéro de téléphone personnel.

Un instant plus tard, je l'avais à l'appareil et lui demandais si, pour une raison grave, urgente, je pouvais me permettre de me présenter chez lui dans la journée. Sa réponse fut affirmative, encore qu'il me parût surpris de ma demande.

Je venais, en effet, de m'inviter à une réception qu'il donnait chez lui ce jour-là.

C'est par un coup de téléphone de Mlle Arletty que j'en fus informé vers 1 heure de l'après-midi.

— Veux-tu que nous y allions ensemble ? me dit-elle.

— D'autant plus volontiers que je vais lui demander la libération de Tristan Bernard – et plus nous serons, mieux cela vaudra.

Je pensais qu'il y aurait à cette réception des personnalités susceptibles de me seconder dans mon entreprise.

Et c'est effectivement ce qui se produisit.

Entre temps, j'avais appris qu'un nouveau convoi d'israélites était arrivé à Drancy.

Lorsque je m'avançai vers M. Schleier, il causait avec M. Frédérick Sieburg, écrivain allemand connu. En chemin, je croisai Alfred Cortot et je le priai de se joindre à moi. Puis, m'adressant au ministre, je lui tins exactement ce langage :

— Monsieur le Ministre, vous avez arrêté Tristan Bernard, âgé de 77 ans, grand écrivain que j'aime et que j'admire. Vous me direz qu'il est juif – pour moi, cela n'a aucune signification en l'occurrence. Je ne puis tolérer la pensée qu'un homme pareil soit en prison. Je viens m'offrir à vous comme otage et je vous demande l'autorisation de prendre sa place à Drancy.

M. Schleier me répondit immédiatement :

— Calmez-vous, M. Guitry. J'ignorais l'arrestation de M. Tristan Bernard. Je vous donne l'assurance qu'il sera ce soir même à l'hôpital Rothschild et, dès demain, je ferai l'impossible pour vous le rendre.

Durant ce court entretien, Cortot et Mlle Arletty n'ont pas cessé, bien entendu, d'approuver ma démarche, et leur attitude, tout aussi bien que celle, je dois le dire, de M. Sieburg, encourageait le ministre à me donner satisfaction.

Parenthèse.

À cette époque je ne pensais pas qu'en m'offrant à prendre, à

Drancy, la place de Tristan Bernard, il me serait donné de l'occuper un jour – précisément pour l'en avoir fait sortir.

À peine étais-je arrivé au Théâtre de la Madeleine, où je jouais ce soir-là, que j'adressais à M. de Brinon un S.O.S. dont j'ai conservé le brouillon et que voici :

Monsieur l'Ambassadeur,

Je vous supplie de faire tout au monde pour que Tristan Bernard, âgé de 77 ans – mais avant tout grand écrivain, philosophe et grand cœur – ne reste pas en prison.

Et je demande à Votre Excellence d'agréer..., etc.

Sacha Guitry.

Le lendemain matin, je recevais de M. Schleier un coup de téléphone m'annonçant qu'il avait tenu sa promesse, que M. et Mme Tristan Bernard étaient à l'hôpital Rothschild – et que, dans peu de jours, ils seraient libérés.

Je le priai de bien vouloir me recevoir tout de suite.

Je me rendis à l'ambassade d'Allemagne – en compagnie de Maurice Carrère qui m'attendit dans la voiture – et j'en ressortais cinq minutes plus tard avec, dans ma poche, l'autorisation d'entrer à l'hôpital Rothschild et de voir Tristan Bernard le jour même.

Je trouvais le cher Tristan en un état moral absolument admirable. Ils occupaient, Marcelle Tristan-Bernard et lui, une chambre à deux lits, petite mais bien chauffée.

Je n'ai pas à dire quelle joie fut la nôtre.

Le surlendemain, je retournai le voir et je le priai de prendre patience, l'assurant que sa libération était proche.

Je lui demandai s'il avait besoin, pour sortir, de quoi que ce fût : linge, vêtements.

Il me répondit fort spirituellement :

— Un cache-nez.

Entre temps, j'avais eu l'occasion de demander au général Médicus de bien vouloir intervenir personnellement en faveur de Tristan Bernard.

Il m'en avait donné l'assurance.

Hélène Perdrière, Mona Goya et Solange Varenne ont été, dans ma loge, au théâtre, les témoins de cette conversation.

Elles en ont témoigné du reste.

Deux jours plus tard M. de Brinon m'informa du résultat quasi miraculeux que j'avais obtenu.

Voici les termes de sa lettre :

Je suis heureux de vous annoncer que, comme suite à la démarche que j'ai faite ce matin, le Colonel Dr Knochen m'a dit qu'il donnait immédiatement l'ordre de mettre M. Tristan Bernard en liberté.

Croyez à mes sentiments distingués et dévoués.

Fernand de Brinon.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'alerte donnée par Reynaldo Hahn – et Tristan Bernard était libre !

Ici se place un incident des plus typiques, une dénonciation inimaginable – et d'ailleurs calomnieuse – et qui témoigne d'un parti pris réellement affreux.

Le 14 octobre 44 – j'étais alors en prison – M. le Juge d'instruction Angéras recevait la lettre suivante :

Docteur Pierre Uhry 39, avenue du Roule Neuilly-sur-Seine

le 13 octobre 1944

Monsieur le Juge d'instruction,

Je lis dans un compte rendu de journal que M. Sacha Guitry se défend d'avoir collaboré et demande à être confronté avec ceux qui l'accusent.

Ceci me semble absolument inutile étant donné les faits ci-dessous dont vous devez avoir connaissance. Après l'arrestation de M. et Mme Tristan Bernard par les Allemands et leur transfert à l'hôpital Rothschild, M. Sacha Guitry obtint leur libération et, accompagné d'un officier allemand, dans une voiture allemande, vint leur en faire part. Tant mieux pour M. et Mme Tristan Bernard, mais cela prouve que les

Allemands n'avaient rien à refuser à leur ami et collaborateur Sacha Guitry. Le soir même, si je m'en souviens, il fut pris d'une indisposition en scène.

Croyez, M. le Juge, à l'assurance de ma respectueuse considération.

Dr Pierre Uhry, Médecin commandant F.F.I.

Responsable parisien de Médecine Libération Grièvement blessé le 24 août 1944 dans les rangs de la Résistance.

Qu'on observe à quel point mon accusateur est formel : j'obtins la libération de M. et Mme Tristan Bernard puis, accompagné d'un officier allemand, dans une voiture allemande, j'allai leur en faire part. Ce dénonciateur ne laisse subsister aucun doute quant au fait qu'il révèle – donnant à supposer même qu'il en a été le témoin.

Au reçu de cette lettre une enquête fut ordonnée.

En voici les résultats :

Direction de la Police Judiciaire.

Paris, 23 octobre 1944

Soit transmis à M. Angéras Juge d'Instruction

la copie du rapport fourni par l'Inspecteur Thelet au sujet de Sacha Guitry.

Le Commissaire de Police.

Rapport

De l'enquête à laquelle il a été procédé conformément aux prescriptions contenues dans la Commission rogatoire ci-jointe ; il ressort ce qui suit :

Le Docteur Pierre Uhry, actuellement à la clinique Hartmann, 26, Bout. Victor-Hugo, à Neuilly-sur-Seine, a déclaré ne pas avoir vu Sacha Guitry lors de ses visites à l'Hôpital Rothschild, 15, rue Santerre à Paris, 12e, mais qu'il tenait les renseignements contenus dans sa lettre, de gens appartenant au corps médical de l'Hôpital sans pouvoir les nommer. Il a demandé que soient toutefois entendus les Docteurs Weismann et Perrel, susceptibles de confirmer ses dires.

Enquête.

Le sieur Sacha Guitry s'est présenté deux fois à l'Hôpital Rothschild pour rendre visite à Monsieur et Madame Tristan Bernard qui y étaient détenus sur ordre des autorités allemandes.

Il y vint dans une voiture électrique, de couleur noire, conduite par son chauffeur le nommé :

Chalifour René, né le 4 novembre 1889 à Cudot (Yonne) demeurant 4, villa Croix-Nivert, Paris, 15e.

Ce dernier a déclaré avoir arrêté la première fois, par erreur, son véhicule en face d'une porte qui n'était pas la porte d'entrée de l'Hôpital. Son patron en descendit seul et alla à pied demander à la téléphoniste, la nommée Meaud, femme Rousselet, demeurant 6, rue Scipion, Paris 5e, où se trouvait la chambre des époux Bernard.

Ceux-ci étaient à la chambre N° 5, pavillon de chirurgie.

Le visiteur s'y dirigea toujours seul, suivant les déclarations de la dame Rousselet.

La deuxième entrevue de Sacha Guitry et du ménage Bernard aurait eu lieu à quelques jours d'intervalle, à peu près dans les mêmes conditions, sauf toutefois que la même voiture conduite par le même chauffeur fut arrêtée devant l'hôpital sans pénétrer dans les jardins alors que Sacha Guitry allait seul et directement à la chambre de ses hôtes. Déclarations qui ont été confirmées par le nommé :

Keinnert Edouard, né le 7 octobre 1884, à Walf (Bas-Rhin) demeurant dans les locaux de l'Hôpital dont il est le gardien, et par plusieurs infirmières et femmes de service.

D'autre part, la nommée Sartori Marina, célibataire née le 29 juillet 1908, à Groparella (Italie) demeurant 8, rue Dagorno, Paris 12e, femme de service, a déclaré avoir vu Sacha Guitry seul, lors de sa deuxième visite à l'Hôpital Rothschild. Sa voiture de couleur noire serait entrée dans le jardin dudit hôpital.

Un officier de l'armée d'occupation paraissait attendre Sacha Guitry. Il se serait promené dans les allées et aurait conversé avec un homme coiffé d'une casquette de chauffeur. Chalifour déclare que ce n'était pas lui.

Monsieur et Madame Tristan Bernard demeurant 43, Avenue Charles-Floquet, à Paris 7e, ont déclaré à leur tour que, lors de leur libération, une voiture de la Préfecture de Police, conduite par un chauffeur de l'Administration aurait pénétré dans les jardins de l'hôpital et les aurait conduits 36, quai des Orfèvres et à la Kommandantur où ils auraient été entendus par un officier allemand du nom de Schmidt. Ce dernier leur prescrivit de venir apposer leur signature à la Kommandantur, le 2 de chaque mois. Ils furent ensuite reconduits à leur domicile.

Toutes ces démarches ont été faites sans la présence du sieur Guitry.

Il semble qu'une confusion ait pu se produire dans l'esprit de la femme Sartori.

Le Docteur Weismann Jean, né le 6 novembre 1915 à Bucarest (Roumanie) demeurant 22, rue Lacépède, Paris 5e et le docteur Perrel Léon, né le 31 août 1910 à Strykou (Pologne) demeurant à l'hôpital Rothschild ont déclaré tous deux ne pas avoir été présents lors des deux visites de Sacha Guitry.

L'inspecteur : Thelet.

En définitive, le Responsable parisien de Médecine Libération aura formulé contre moi une accusation calomnieuse et gratuite – puisqu'elle n'était littéralement fondée sur rien. Et cela, il l'a fait dans l'espoir que cette libération salvatrice me fût, à moi, fatale !

Pourquoi ?

Or, je dois dire que je serais monté dans n'importe quelle voiture pour tirer Tristan Bernard des griffes allemandes – puisque je m'étais offert à monter pour cela dans une voiture cellulaire.

Je dis « griffes allemandes » parce que Tristan Bernard m'a dédicacé par la suite, en ces termes un livre de lui :

« À Sacha, qui m'a tiré – je ne l'oublierai jamais – des griffes allemandes.

Tendrement. Tristan Bernard.

Pour mémoire, voici le pneumatique qu'il m'adressa le jour même de sa libération :

Mon vieux Sacha,

Nous sommes depuis ce midi chez Jean-Jacques.

Comme c'est doux d'avoir de la reconnaissance, une reconnaissance profonde pour quelqu'un que l'on a toujours aimé si tendrement !

J'ai été bien ému et Marcelle aussi, en apprenant que tu étais souffrant. Donne-nous de tes nouvelles.

Nous t'embrassons

Tristan.

C'est, en effet, parce que j'avais eu une syncope, en scène, le 18 octobre, et que j'étais resté alité jusqu'au 23, qu'il ne m'avait pas été possible d'aller chercher moi-même, à l'hôpital Rothschild, Tristan Bernard que j'avais eu l'honneur et la joie de faire libérer.

À quelque temps de là – je cueille cette phrase dans une autre lettre que j'ai reçue de Tristan Bernard :

« Je tiens à te remercier pour le charbon que tu m'annonces...»

Un ou deux mois plus tard, je recevais de lui un pneumatique qui commence ainsi :

« Merci, cher vieux Sacha, ton bois a été le bienvenu...»

Et j'en possède d'autres encore qui témoignent de la continuité de sa reconnaissance pour moi – et peut-être aussi de la constance de ma tendresse pour lui.

Et je n'éprouve aucune gêne à reproduire ici la lettre que Tristan Bernard adressa le 21 septembre 1944 à M. le Juge d'instruction Angéras, alors que j'étais en prison depuis un mois :

Si j'intercède de toute mon âme en faveur de Sacha Guitry, ce n'est pas seulement pour payer une dette de reconnaissance à celui qui a obtenu, en octobre 43, ma libération, ce n'est pas seulement parce que je l'ai connu tout enfant, parce qu'il était le fils de mon grand ami Lucien Guitry, c'est parce que c'est un écrivain que j'admire, qu'il fait partie du trésor spirituel de la France.

Tristan Bernard.

Telle est l'histoire de sa libération.

À ce propos d'ailleurs, je dois me souvenir, à mon corps défendant, que Tristan Bernard a trois fils : Jean-Jacques, Étienne et Raymond Bernard – et qu'aucun d'eux ne m'avait demandé d'intervenir en sa faveur.

Il est vrai qu'aucun d'eux ne m'a remercié d'avoir obtenu sa libération – ce qui, me semble-t-il, passe l'entendement !

L'un d'entre eux, même, a cru devoir aller plus loin.

Le 27 janvier 45, en effet, Jean-Jacques Bernard, fils aîné de Tristan Bernard, interviewé à la Radio par M. René Lefèvre, donna au monde entier la primeur de ce singulier dialogue :

— Tristan Bernard, votre père, n'avait-il pas été arrêté par les Allemands ?

— Si. Il avait été arrêté à Cannes.

— Comment a-t-il été libéré ?

— À cause de son âge et de son nom.

Et pas un mot de plus !

Et d'ailleurs, surprenant éloge des Allemands par un israélite.

Libéraient-ils les juifs si généreusement ?

Informé dix fois dans la journée de cette véritable trahison, j'adressai à Tristan Bernard la lettre suivante :

Mon très cher ami,

Jean-Jacques Bernard, votre fils, hier, à la Radio, parlant de vous et de votre mise en liberté, en octobre 1943, mise en liberté dont je m'enorgueillis, votre fils s'est exprimé ainsi :

« Mon père a été libéré à cause de son âge et de son nom. »

Un point – c'est tout.

Je ne sais pas ce que vous en pensez, vous, mais moi, je trouve cela pire qu'inconcevable.

Voici la note que je viens de dicter et que je vous demande de bien vouloir lui communiquer dans le cas où sa gratitude à mon égard consentirait à s'exprimer un jour.

Quoi qu'il en soit, quoi qu'il arrive, je reste et resterai toujours votre admirateur fervent, votre ami respectueux et tendre.

Sacha Guitry.

La réponse de Tristan Bernard ne s'est pas fait attendre une heure :

Mon cher Sacha,

Je reçois ta lettre. Tu as raison. Et je suis toujours là pour rétablir les faits. Nous t'embrassons tendrement.

Tristan.

Les choses ne devaient pas en rester là.

Tristan Bernard ayant communiqué ma lettre à son fils, celui-ci, posément, prépara sa réponse – et, le 10 février, je l'ai reçue enfin.

C'est une horreur et qui n'est pas à prendre avec des pincettes.

Qu'on en juge :

Mon cher Sacha Guitry,

Mon père vient de me montrer votre lettre.

Les termes que vous employez me paraissent disproportionnés à la chose et je ne puis attribuer cela qu'à un état d'amertume assez explicable.

Cela dit, je n'ai pas à me justifier d'une interview qui n'était ni préparée ni préméditée. Mais je tiens à préciser :

1°) Que je n'ai jamais songé à nier ce que vous avez fait pour la libération de mon père et que bien souvent j'ai eu l'occasion de dire que, quelque opinion que l'on pût avoir sur votre attitude pendant l'Occupation, il fallait au moins vous rendre justice sur ce point.

2°) Que, si j'avais été tenté de prononcer votre nom à la Radio, je ne l'eusse certainement point fait et je pense que cette réserve était dans votre intérêt. Je connais assez l'état d'esprit général pour savoir que la manifestation eût paru à d'aucuns assez déplacée. Tout le monde sait maintenant ce que vous avez fait pour Tristan Bernard. Mais beaucoup vous reprochent de vous en faire une publicité. Fallait-il leur donner raison ?

Je connais votre affection pour mon père et je ne vous fais pas l'injure de penser qu'aucun autre sentiment ait pu dicter votre intervention.

Veillez croire, mon cher Sacha Guitry, à mes sentiments les meilleurs.

Jean-Jacques Bernard.

Cette lettre est assurément le chef-d'œuvre de Jean-Jacques Bernard.

Observons tout de suite que Jean-Jacques Bernard croit savoir que « la manifestation eût paru à d'aucuns assez déplacée ». Or, il s'agit en l'occurrence de la « manifestation » de la vérité. Il a donc une jolie opinion de « l'état d'esprit général ». En outre, observons que pour Jean-Jacques Bernard c'est « se faire une publicité » que de s'enorgueillir d'avoir fait libérer son père.

Mais voici d'autres lettres, édifiantes aussi.

La première d'entre elles est une lettre de remerciements. J'avais retrouvé de vieilles photographies prises naguère à Honfleur, chez mon père. On y voit Jean-Jacques Bernard en compagnie de sa mère, de son père et de l'un de ses frères – et je les lui avais envoyées en pensant que, peut-être, il ne les avait pas. Et cela se passait en 1941.

Voici sa lettre :

Mon cher ami,

Que j'ai été ému de recevoir ces photos, si lourdes de tendres souvenirs !

Il y a là de votre part un geste qui, dans les circonstances présentes, prend une valeur particulière. Je vous remercie de tout

cœur.

Affectueusement vôtre

Jean-Jacques Bernard.

À cette époque-là, j'étais son « cher ami », il était bien « affectueusement » mien – c'était en 1941 – et mon « geste » à son égard prenait une « valeur particulière ». Il n'avait pourtant rien que de très naturel, mon geste, mais dans les circonstances qui étaient alors présentes, cela lui semblait courageux.

Or, six mois plus tard, le 17 décembre 1941, de fort bonne heure, Jean-Jacques Bernard était arrêté chez lui par les Allemands.

À qui son fils, affolé, s'adressa-t-il ?

À moi, tout naturellement.

Il ne devait pas être plus de 8 heures du matin lorsqu'il sonna à ma porte – et me fit réveiller. Le visage inondé de larmes, le malheureux enfant se jeta dans mes bras en me suppliant d'intervenir en faveur de son père – ce que je fis le jour même, bien entendu.

Aussitôt après son départ, Mme Jean-Jacques Bernard m'appela au téléphone et me donna toutes les indications qui pouvaient m'être nécessaires.

En outre, une heure plus tard, elle m'adressait le pneumatique suivant :

17 décembre 1941 9 heures 1/2

Cher Monsieur,

Je n'ai pas pensé, au téléphone, à vous signaler que Jean-Jacques Bernard a représenté la Société des Auteurs au Congrès de Berlin de 1936 et qu'il a eu, à ce moment, un entretien personnel avec le Docteur Goebbels.

Je ne sais si cela peut avoir une importance quelconque ?

De tout cœur.

Georgette J.-J. Bernard.

Elle fit mieux encore.

Dans le courant de l'après-midi, elle déposa chez moi, une sorte d'album où sont soigneusement classés quelques précieux documents relatifs au séjour à Berlin de Jean-Jacques Bernard en 1936.

L'album était prêt – en cas de malheur – et il est extrêmement significatif.

On y voit tout d'abord une dépêche de Charles Méré, Président de la Société des Auteurs, remerciant Jean-Jacques Bernard de sa « cordiale acceptation ». Il acceptait en effet de se rendre en Allemagne – alors que M. Denys Amiel, lui, s'était « récusé ». Il y a des auteurs qui n'aiment pas à aller chez les Germains.

On y voit le programme du « Kongress », sur la couverture duquel Jean-Jacques Bernard avait obtenu des signatures autographes du Dr Goebbels, de Mme Goebbels et de M. Dino Alfieri, le ministre italien.

Relique, n'est-ce pas ?

On y voit même une sorte de carte de visite sur laquelle sont dactylographiés ces mots :

« Herr Vizepräsident Jean-Jacques Bernard. »

À encadrer, je pense !

On y voit son numéro de vestiaire – pièce à conviction !

On y voit une photographie qui représente le Dr Goebbels déposant sa signature sur l'une des manchettes de Son Excellence Alfieri, et cela, sous l'œil attendri de la « jolie Mme Goebbels ».

On en a les larmes aux yeux !

On y voit la photographie des membres du Congrès – et, pour qu'aucun doute ne fût possible, Jean-Jacques Bernard, en marge, s'est désigné d'une flèche – comme quelqu'un qu'on montre du doigt.

D'autres documents encore apportent leur témoignage à ce fait glorieux.

Mais – de mieux en mieux.

À cet album, Mme Jean-Jacques Bernard avait joint un résumé dactylographié – préparé également à l'avance – d'une conversation que son mari avait eue avec le Dr Goebbels.

On croit rêver quand on lit cela.

À titre d'indication piquons trois ou quatre phrases au hasard dans le résumé de Jean-Jacques Bernard :

« Mme Goebbels me fit manifester le désir de me parler personnellement. Au bout de quelques minutes le Dr Goebbels vint prendre part à l'entretien. »

Minutes historiques !

« Nous échangeâmes d'abord quelques impressions générales sur l'importance des échanges artistiques pour une meilleure compréhension entre les peuples. Je suggérai que bien des manifestations pouvaient être envisagées – représentations allemandes en français,... »

Il a dû être satisfait vers 1940 !

« Nous parlâmes aussi de l'Exposition de 1937. J'insistai sur l'effort que faisaient les Français et je dis qu'il serait intéressant que l'Allemagne fût brillamment représentée. »

Et c'est moi qui suis pro-Allemand !

Le Dr Goebbels m'assura qu'elle le serait. Il me dit encore : « Il n'y aura pas de difficulté de la part de l'Allemagne ».

Tiens, pardi !

Et voilà ce que je devais aller montrer aux Allemands en décembre 41 !

Voilà de quoi il était fier !

Eh ! Bien, moi, Jean-Jacques Bernard, j'aime mieux me glorifier d'avoir sauvé la vie de votre père.

Et ma « publicité », combien je la préfère à votre propagande !

Or donc, Jean-Jacques Bernard venait d'être arrêté.

Et j'avais commencé mes démarches aussitôt.

Le 27 février, je recevais de Tristan Bernard la lettre suivante, datée de Cannes :

Mon vieux Sacha,

Je trouve le temps bien long après toi.

Tu peux te faire une idée du cafard qui m'accable. J'ai horreur de la guerre. Et, depuis ce qui est arrivé à Jean-Jacques, je suis dans un état lamentable. On me dit qu'il n'est pas maltraité. On me fait espérer sa libération prochaine. Mais je n'ai aucune certitude à ce sujet.

Je ne t'en dis pas davantage. Si tu peux faire quelque chose pour lui, je sais très bien que tu le feras.

Marcelle et moi, nous t'embrassons bien affectueusement.

Tristan.

Tristan Bernard, non encore informé de mon intervention immédiate, mais, sûr de moi, me demandait de « faire quelque chose » pour son fils.

Lui, aussi, il m'envoyait aux Allemands.

Et son fils, lui, m'envoie au diable !

Certes, je ne prétends pas que le rapatriement de Jean-Jacques Bernard n'est dû qu'à mon intervention. Il est à présumer en effet que le Dr Goebbels s'est souvenu de son « entretien personnel » avec « Herr Jean-Jacques Bernard », et, d'autre part, je crois savoir que le ministre fasciste Alfieri n'y est pas étranger – mais cependant je dois penser que mes démarches constamment renouvelées ne furent pas inutiles à la longue, puisque, au lendemain même de son rapatriement, son frère, le Dr Etienne Bernard, m'écrivait ceci :

Jean est rentré hier soir avec un lot de grands malades. Il est squelettique. Avec mon pouce et mon index, je fais le tour de sa jambe.

Enfin il est là !

Merci encore de votre accueil chaleureux.

Je vous embrasse.

Étienne.

Il m'embrassait et pour me remercier de mon chaleureux accueil, il envoyait des fleurs à Mme Sacha Guitry – des fleurs qu'accompagnait un délicieux quatrain.

Mais trois ans ont passé – et les choses s'oublient.

Et c'est Jean-Jacques Bernard qui ose me parler aujourd'hui de mon « attitude » pendant l'Occupation !

Que dire de la sienne à la Libération !

Qu'en dire – et qu'en conclure ?

Ceci.

C'est qu'en dépit des apparences, l'attitude de Jean-Jacques Bernard n'est pas un témoignage uniquement d'ingratitude.

Je l'ai cru tout d'abord – mais, à la réflexion, la vérité m'est apparue.

L'attitude de J.-J. Bernard est celle d'un confrère – et non pas d'un ingrat.

Il n'est ingrat que parce que sa haine confraternelle est plus forte cent fois que sa reconnaissance.

Car il m'est très reconnaissant d'avoir fait libérer son père – j'en mettrais ma tête à couper – mais il ne me pardonne pas d'avoir à mon actif cette libération – et il en mettrait ma tête à couper !

Que penser de ce fils, en effet, qui serait peut-être orphelin sans moi, de ce confrère dont j'ai hâté la libération, et qui ne prend pas ma défense – sans doute dans l'espoir de me prendre ma place !

Ma place, mon cher confrère – mais quand bien même je vous la donnerais, ce serait toujours ma place que vous occuperiez – ce ne serait pas la vôtre.

Je répondrais : cinq lettres.

Oui, si l'on m'accusait encore d'avoir « collaboré », je répondrais par ces cinq lettres.

Celle-ci, tout d'abord, de M. Robert Regamey qui dirigeait, en 41, une revue hebdomadaire intitulée Vedettes¹ – et qui en fut d'ailleurs bientôt dépossédé par les Allemands :

Cher Monsieur,

Un de mes rédacteurs avait sollicité de vous une réponse à une enquête d'ordre général. C'est au moment même où le numéro allait être gravé qu'il m'a été signifié par la censure allemande que « M. Sacha Guitry était interdit ». Et comme j'insistais, disant que le numéro était au tirage, on m'a répondu que « le Journal serait saisi s'il contenait quoi que ce soit sur M. Sacha Guitry. »

Permettez, cher Monsieur, de saisir cette occasion pour...

R. Regamey.

Voici à présent la lettre d'une héroïne de la Résistance – de celle dont la Military Intelligence Service « affirme qu'elle a contribué par son courage et au risque de sa vie au sauvetage d'un grand nombre d'aviateurs alliés tombés en France » – de celle, décorée de la croix de guerre, qui fut citée par le général de Gaulle à l'ordre de la Division en ces termes : « Femme de grande valeur qui n'a jamais voulu parler malgré les tortures » – lettre qu'elle adressait le 4 mars 1946 au Ministre de la Justice :

Monsieur le Ministre,

À la veille du procès éventuel de Monsieur Sacha Guitry, je me fais un devoir de vous adresser la communication suivante :

Attachée pendant la période d'invasion allemande à un réseau de renseignements, un réseau d'évasion et un groupement de Résistance, j'ai eu pendant l'occupation le loisir d'observer Monsieur Sacha Guitry. 66

À aucun moment son attitude ne nous a paru suspecte, mais bien au contraire parfaitement correcte.

Si nous avons à savoir ce que faisaient les personnalités allemandes, je puis jurer sur l'honneur que Monsieur Guitry n'y fut jamais mêlé mais peut-être a-t-on voulu l'y mêler.

Il ne s'est certainement jamais rendu dans sa propriété de Seine-et-Oise occupée par les Allemands, jamais il n'a été vu en compagnie d'Officiers allemands, que ce soit dans la rue ou dans un endroit public.

Pendant l'Occupation, il a été victime de sa notoriété, cela personne ne l'ignore. Il me paraît injuste maintenant d'ignorer la jalousie qui veut l'atteindre.

Je garde encore d'inévitables contacts avec nos Alliés et nos Amis et je puis dire qu'ils sont unanimes à partager mon avis.

Je vous prie, Monsieur le Ministre, de croire à l'assurance de ma haute considération.

Georgette Gacoin.

Voici l'attestation capitale de M. Louis Robin :

Assurant le Secrétariat de la Commission de la Carte d'identité des Journalistes professionnels, siégeant en vertu de l'ordonnance M 45.307 du 2 mars 1945, sur l'épuration de la presse, comme Commission nationale d'épuration de la profession, j'ai eu incidemment à connaître personnellement un fait, d'ordre journalistique, touchant M. Sacha Guitry.

En 1941, la signature de M. Sacha Guitry a été sollicitée au Petit Parisien, puis à Paris-Soir. Il s'agissait d'un « papier », quotidien, genre Mon film de Clément Vautel, sous la forme d'une éphéméride touchant des rappels historiques, interprétés, dans un sens favorable à la collaboration. Ces offres, à plusieurs reprises, ont été catégoriquement refusées par M. Guitry quelle que soit la perspective d'un important profit.

Dans le dépouillement de toute la presse collaborationniste auquel nous sommes astreints, en liaison avec le service des recherches de l'Information, nous n'avons jamais eu connaissance d'une activité politique quelconque de M. Guitry dans les journaux à la solde de l'ennemi ; dont au contraire certains, comme le Pilori, l'ont pris vivement à partie, le dénonçant comme étant juif.

Je crois de mon devoir de porter cette attestation à la connaissance de M. le Juge d'instruction, en toute objectivité, pour servir la vérité.

Louis Robin.

Le 18 mars 1946, je recevais la lettre suivante de M. Philippe Acoulon, administrateur de l'Office Professionnel du Cinéma :

Monsieur,

Vous ne me connaissez pas et nous ne nous sommes jamais rencontrés. Cependant – j'ai immédiatement pensé à vous en retrouvant dans les archives de l'Office Professionnel un compte rendu de conversation qui eut lieu le 2 septembre 1941 entre les responsables du C.O.I.C. et le trop célèbre Docteur Dietrich.

L'un des objets de cet entretien était la communication à la Propaganda Staffel de la liste des nouveaux membres de la Commission Consultative qu'on transmettait à Monsieur Marion, alors Ministre de l'Information, pour nomination. Le vôtre y figurait mais Dietrich lui a opposé son veto.

Je vous prie d'agréer, Monsieur...

L'administrateur :

Ph. Acoulon.

Voici le document que voulait bien me transmettre M. Acoulon :

Extrait du compte rendu du 2 septembre 1941 :

18°– Faire lettre à M. Marion lui soumettant la nomination des nouveaux membres de la Commission Consultative ; compte tenu des veto du Docteur Dietrich :

accepté

FRANAY refusé

BORDERIE refusé

... accepté

CARNÉ refusé

SACHA GUITRY refusé

... accepté

accepté

... accepté

accepté

LOTHEAL refusé

Pour copie conforme Philippe Acoulon.

Par générosité, j'ai cru devoir biffer les noms des cinéastes fort connus que les Autorités Occupantes agréaient à l'époque – et qui, bien entendu, sont tous restés en place.

Voici enfin trois déclarations qui émanent de celui qui créa en territoire occupé l'un des trois premiers réseaux de renseignements –

de celui qui vient de publier ces émouvants Mémoires d'un agent secret de la France libre : le Colonel Rémy.

Je suis bien d'accord avec vous sur la réalité des motifs qui ont conduit la procédure engagée contre M. Sacha Guitry. L'occasion a paru bonne à certains de se débarrasser d'un auteur trop applaudi.

Pendant la clandestinité, j'ai, comme tout le monde entendu formuler sur le compte de M. Sacha Guitry les propos les plus désobligeants. Comme il s'agissait de faits ressortissant au crime d'intelligence avec l'ennemi, j'ai prié ceux qui me les rapportaient de me citer des dates, des noms, des précisions. Je n'ai pu rien obtenir d'autre que des ragots.

Je me suis refusé à me faire le colporteur de ceux-ci dans les courriers de mon réseau.

J'ai pu vérifier par contre que M. Sacha Guitry avait constamment opposé une fin de non-recevoir aux offres pressantes des services de la Propagande allemande. À l'inverse de certains qui sont aujourd'hui blanchis, il a refusé d'aller en Allemagne comme de tourner des films pour le compte de la « Continental ».

Un non-lieu n'est pas suffisant : une réparation éclatante et sans équivoque s'impose. J'ai déposé l'autre jour chez M. Raoult et j'irai, en uniforme, le jour venu, donner mon sentiment sur cette affaire qui a pris une tournure déshonorante, sauf pour celui qu'elle met en cause.

Rémy.

Liste incomplète des galas que j'organise ou bien auxquels je participe :

14 novembre 1940. – Gala au Théâtre Marigny au bénéfice de la Croix-Rouge française.

2 décembre 1940 – Gala donné au Cabaret « l'Aiglon » au bénéfice de l'œuvre de Pont-aux-Dames. J'offre un dessin dont je suis l'auteur, qui représente Napoléon III et qui, vendu aux enchères réalise un chiffre dont je n'ai pas le souvenir.

20 décembre 1940 – Gala à l'Opéra.

27 décembre 1940 – Gala au Théâtre du Châtelet au bénéfice des enfants des familles réfugiées à Paris.

21 février 1941 – Gala au Cabaret « L'Impératrice ».

21 mars 1941 – Gala de l'Union des Arts au Château de Bagatelle. Deux autographes « jumelés » de Réjane et de moi se vendent aux enchères : 150.000

10 mai 1941 – La recette du Triomphe d'Antoine que j'organise à son bénéfice à la Comédie-Française dépasse : 400.000

6 novembre 1941 – Grand Gala donné à Tabarin.

J'offre une édition originale des Misérables de Victor Hugo dédiée par lui. Les enchères atteignent : 150.000

15 décembre 1941 – Exposition de mains dans la vitrine de la

Maison Hermès. Au lendemain je verse à l'Union des Arts : 3.800

8 janvier 1942 – Gala au Théâtre du Châtelet auquel je prête mon concours et qui se donne au bénéfice des pauvres du 1er arrondissement.

10 février 1942 – Gala des Vedettes, Salle Pleyel, au bénéfice des Anciens Combattants du Spectacle.

J'offre et je mets aux enchères le moulage des mains de Chopin et de Victor Hugo. Elles atteignent : 75.000

9 mars 1942 – Gala à Magic-City que j'organise au bénéfice des Prisonniers du 7e arrondissement.

Vente aux enchères de livres et d'autographes.

Recette : 17.000

28 mars 1942 – La Nuit du Cinéma au Gaumont-Palace. Je prête mon concours et réalise un petit film qui ne sera projeté que ce jour-là.

15 avril 1942 – Une émission à la Radio. Je verse à l'Union des Arts mon cachet : 4.286

22 mai 1942 – Première représentation de *N'écoutez pas, Mesdames !* donnée au profit des prisonniers des H.E.C. 67 Le bénéfice est de : 100.000

13 juin 1942 – Je prête mon concours au Gala donné au bénéfice de La Costière.

4 juillet 1942 – Je préside le Gala de l'Union des Artistes, au Lido. J'offre un tableau d'Utrillo qui se vend aux enchères et réalise la somme de : 680.000

9 décembre 1942 – J'organise et je préside le Gala de Bienfaisance au profit du Secours National et de l'Œuvre du Déjeuner des Artistes. Il est donné au Cabaret « Sa Majesté ». De compte à demi, nous offrons, M. Gabriel Cognacq et moi, un buste de Rodin que Jean Weber met aux enchères et qui réalise : 1.000.000

Décembre 1942 – J'expose à la Galerie Charpentier quelques tableaux de ma collection au bénéfice de l'Union des Arts.

1er février 1943 – J'expose des autographes dans la vitrine de la Maison Hermès au bénéfice des Prisonniers.

27 février 1943 – Je prête mon concours à la Nuit du Cinéma au Gaumont-Palace et je verse à l'Union des Arts : 40.000

8 décembre 1943 – J'organise, avec M. Tœska, le Gala donné au profit des Œuvres Sociales de la Préfecture de Police, à la Comédie-Française, et je joue le 3e acte de Tartuffe. La recette dépasse : 1.400.000

21 décembre 1943 – À la Galerie Charpentier je vends et je signe des livres au bénéfice de l'Union des Arts. Recette : 18.000

9 janvier 1944 – La vente des 685 exemplaires de mon livre « De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain » permet que nous versions au Secours

National la somme de : 3.425.000

20 janvier 1944 – Je prête mon concours au Gala de l'École Polytechnique.

23 juin 1944 – J'organise à l'Opéra un grand Gala au cours duquel je fais vendre aux enchères un exemplaire du livre « De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain ». Les enchères atteignent 400.000 frs – et je verse à l'Union des Arts : 400.000

11 juillet 1944 – J'organise au Beaulieu, avec Édith Piaf, le Gala donné au profit du Stalag IV D.

J'imagine une vente aux enchères à laquelle le public participe. M. Jean Weber la réalise. La recette dépasse : 2.000.000

C'est donc une dizaine de millions qui sont allés aux malheureux, « collectés » en quatre ans par mes soins égoïstes.

Mon activité « bienfaisante » s'est arrêtée là – car j'étais arrêté moi-même un mois plus tard.

Lettre confidentielle à celui qui me lit

Lecteur,

Ne croyez pas que je vais éluder les cinq ou six questions qui vous brûlent les lèvres.

Oh ! Du tout.

Pas si bête !

Je les ai même, exprès, réservées pour la fin.

Mais ne serez-vous pas surpris d'apprendre que ce sont là de ces questions qui ne m'ont jamais été directement posées ?

Mes deux juges d'instruction – cependant curieux de par leur fonction même – ont cru devoir s'en abstenir.

Quant aux gens dont vous êtes, ils se sont contentés de se les poser entre eux.

Elles m'étaient alors transmises par un tiers – qui n'en menait pas large en me les transmettant.

Mais – pourquoi ces questions ne m'ont-elles jamais été directement posées ?

Parce qu'elles pouvaient, à l'Instruction, nous mener loin – m'incitant à des confidences fâcheuses pour autrui – confidences d'ailleurs que je n'eusse jamais faites.

Parce que, dans le privé, elles étaient de nature à provoquer chez moi des réactions très vives – entre autres, celle-ci :

— Mêlez-vous donc de vos affaires.

Alors, pourquoi vais-je y répondre ?

Parce que, encore une fois, je me suis fourré cette idée dans la tête que l'aventure qui m'arrive devait être à la fin valable et salutaire.

Et c'est dans cet espoir que, depuis quelques mois, je poursuis ce

travail – en songeant à tous ceux dont on a torturé le cœur et le cerveau confraternellement.

Je ne plaiderai pas la cause des grands artistes renommés que l'on avait choisis comme têtes de turcs – car on avait fait choix des têtes qui dépassent. Ceux-là sont tous rentrés dans l'ordre : ils publient leurs ouvrages, ils tournent dans des films et jouent la comédie – et c'est fort bien ainsi.

Mais il y a les autres.

Ils sont de deux espèces,

Il y a ceux d'abord que l'on a repoussés pour quelques peccadilles, et qui meurent aujourd'hui de faim – parce qu'on peut se passer d'eux.

Il y a ceux aussi – innombrables ceux-là – que l'on n'a pas nommés – et qui s'en sont « tirés » miraculeusement – mais qui ne s'en remettent pas de sitôt, croyez-le bien. Car on se guérit mal d'avoir tremblé pour soi, d'avoir laissé « tomber » ses amis les plus chers, d'avoir sournoisement fardé la vérité.

D'un coup qu'on a reçu l'on reste moins honteux que d'avoir fait dans ses culottes.

À mon avis, d'ailleurs, nous n'en serions pas là, si l'on avait confié l'épuration des gens de lettres aux médecins, celle des architectes aux acteurs et celle des acteurs aux abonnés Quinson.

Et, après trois ans de réflexion, ne commencez-vous pas à vous apercevoir que vous avez traité de « collaborateurs » bien des gens dont la seule faute, en somme, est d'avoir regardé les Allemands en face – sans en avoir eu peur ?

D'ailleurs, faites la liste des « collaborateurs » – je parle là des vrais – vous ne trouverez que des ambitieux ou des ratés – des corrupteurs, des corrompus ou des médiocres.

Et, finalement, vous remarquerez que les véritables collaborateurs étaient des gens qui n'étaient pas en place avant l'Occupation.

Et, de ce fait, il est possible que tous ceux qui, de 40 à 44, ont usurpé des situations, soient fautifs – ou coupables.

Mais vous ne me direz pas que Paul Claudel, Maillol, Edouard Bourdet, Victor Boucher, Gaby Morlay et moi-même avons profité de la présence à Paris des Allemands pour nous faire connaître !

Tandis que, d'autre part, faut-il considérer comme des résistants volontaires ceux qui tentèrent vainement de publier leurs ouvrages, de faire jouer leurs pièces ou de tourner des films pendant l'Occupation ?

Le fait d'avoir été tenus à l'écart par les Autorités Occupantes ne constitue pas un acte de courage ou d'abnégation.

Et leurs échecs d'hier ne devraient pas leur conférer automatiquement aujourd'hui le pouvoir de juger, en les déshonorant, leurs camarades et leurs confrères.

Voici donc, en réponse à toutes vos questions, quelques questions

que je vous pose.

Avez-vous vu des Allemands ?

(C'est à vous que je parle.)

Non – ?

Eh ! Bien, si vous n'en avez pas vu, c'est qu'ils n'ont ni voulu ni désiré vous voir.

Et je crois pouvoir vous assurer que vous n'y êtes absolument pour rien.

Éviter de les voir était chose impossible.

Ceux qui vous disent le contraire sont des farceurs.

Tous les moyens leur étaient bons – vous le savez fort bien – quand ils voulaient vous voir.

Et, d'autre part, rien ne pouvait se faire sans leur assentiment – voilà ce qu'il ne faut pas faire semblant d'oublier aujourd'hui.

Et quoi que ce soit, que qui que ce soit ait obtenu, il n'a pu l'obtenir qu'avec leur consentement tacite.

Ceux qui n'en ont pas vu n'ont pas à se glorifier de s'être passé d'eux. Ils ont eu de la chance. S'ils avaient occupé des postes officiels, ils auraient bien été forcés d'en voir.

Si quelque personnage, à l'époque nanti d'une place importante, me disait aujourd'hui :

— Moi, je n'en ai pas vu !

Je lui répondrais :

— Vous n'avez donc rendu de service à personne ?

Et, quant à moi, si j'en ai vu, j'en ai vu bien moins qu'on ne pense – et je les ai moins vu qu'ils ne m'ont regardé.

D'ailleurs, je les ai tous nommés dans cet ouvrage.

Comptez-les sur vos doigts si cela vous amuse.

Et si j'en ai vu peu, j'en aurais vu bien moins encore si ceux qui m'envoyaient précisément les voir les avaient vus eux-mêmes.

Car je sais bien des gens qui aiment à se vanter de n'en avoir pas vu – et qui n'en ont pas vu, c'est vrai – parce que c'était moi qui les voyais pour eux.

Or donc, comprenez-moi : eux, voyaient ceux qu'ils voulaient voir – mais n'en voyait pas qui voulait !

Ainsi, tenez, j'ai voulu voir le Dr Knocken, chef de la Gestapo – et jamais il ne m'a été possible de le rencontrer.

Cinq rendez-vous donnés – cinq rendez-vous remis. Je ne dis pas un chiffre en l'air. Et, peut-être, un jour, trouvera-t-on dans les archives de l'avenue Foch, des notes concernant Claude Bernheim, et aussi Théodore Ansbacher, dont j'avais demandé la libération avec une insistance qui devenait à la fin – paraît-il – dangereuse pour moi.

À ce propos, j'aimerais savoir si les Autorités Occupantes françaises en Allemagne considèrent actuellement comme traîtres à leur pays

l'écrivain Ernst Jünger ou l'acteur Hans Albers lorsque ceux-ci les sollicitent en faveur d'une actrice ou d'un homme de lettres ?

Et puisque nous parlons de ces contacts inévitables, vous devriez cesser une fois pour toutes de considérer que les rapports que l'on pouvait avoir avec les Allemands étaient empreints d'une franche cordialité.

Il en allait tout autrement.

Et leur attitude était telle que l'on ne pouvait jamais savoir si l'entretien qui s'engageait ne se terminerait pas par une arrestation.

Aucune véritable conversation n'était possible avec l'un d'eux – pas plus en art qu'en politique – du fait qu'on ne pouvait tout de même pas leur poser la question préalable : « Approuvez-vous les méthodes employées en France par les Autorités Occupantes ? »

Quelque aimable qu'il fût, l'Allemand qui vous parlait avait peut-être, une heure auparavant, contresigné la déportation de 10 000 Français – et je vous prie de croire qu'il en résultait une gêne que rien ne pouvait dissiper.

Et si l'un d'eux vous avait dit de lui-même qu'il les désapprouvait, ces méthodes affreuses, vous étiez plus encore peut-être en droit de vous en méfier – car eux n'ont pas cessé de se méfier de nous.

Tant et si bien, en vérité, que nous nous sommes réciproquement trouvés, pendant quatre ans de suite, en un état constant de légitime défiance.

Et puis, ne croyez-vous pas que l'on pourrait s'en prendre aux Allemands d'avoir ou non voulu voir certains Français ?

Pourquoi nous rendre inconsidérément responsables, nous, des rencontres qu'ils provoquaient, eux ?

Et qui nous dit que les Allemands, résidant à Paris, n'avaient pas reçu l'ordre formel de fréquenter des Parisiens ?

Or, vous savez bien que quand un Allemand reçoit un ordre, il l'exécute.

(N'ont-ils pas l'air de prendre l'initiative d'obéir ?)

Or, qui sait si l'un des Allemands qui sont venus me saluer dans ma loge ne l'a pas fait contre son gré ? Qui sait si l'un de ces hommes compassés qui me demandaient des autographes n'avait pas la rage au cœur d'être obligé de s'adresser à l'un des ennemis de son pays ?

À ce propos je veux espérer que vous n'êtes pas homme à vous étonner que je n'aie pas refusé insolemment la porte de ma loge à des personnalités allemandes qui s'y présentaient à l'entracte, parfois.

(Et je dis bien parfois, car ma loge a toujours servi de foyer aux artistes et mes interprètes sont là pour témoigner de la rareté des visites dont je parle et de leur brièveté – limitées qu'elles étaient par la durée de l'entracte.)

Certains acteurs vous diront peut-être que, eux, ils ne recevaient

pas d'Allemands dans leur loge.

Je le croirai volontiers.

Mais ils ne recevaient peut-être pas non plus de Portugais, ni de Suédois – ni même de Français qu'ils ne connussent pas.

Je ne cherche à éblouir personne par mes relations, mais, au cours de ces quatre années, il m'a été donné d'accueillir dans ma loge S.M. la reine Amélie de Portugal, l'ambassadeur d'Espagne, l'amiral Bard que je ne connaissais pas, le préfet de la Seine que je n'avais jamais vu, le général de La Laurencie que j'ignorais, S.E. Ben Ghabrit et le prince Carl de Suède que je rencontrais pour la première fois.

Faut-il donc s'étonner dès lors que Frédérik Siebürg, l'auteur de Dieu est-il Français soit venu me rendre visite, un soir, avec le consul de Suisse et l'ambassadeur d'Italie ?

Je trouve absolument naturel qu'on ne fasse aucune distinction entre un marchand de marrons et moi devant l'urne électorale, mais il y a des situations quasi-officielles qui créent certaines obligations en vertu desquelles les responsabilités ne sont pas identiques.

Qu'un acteur inconnu refuse sa porte à un caporal allemand, il n'en résultera rien.

Que je reçoive sur le seuil de ma loge l'ambassadeur d'Allemagne, j'aurai l'air d'un goujat. Je n'en vois pas l'utilité. Et je prétends que l'on peut désigner un siège à quelqu'un sans que cela veuille dire :

— Installez-vous là pour toujours.

En faisant claquer la porte de ma loge au nez d'un Allemand, je n'aurais pas fait à mes compatriotes autant de bien qu'en leur disant, tout haut, et tous les soirs, pendant cent jours de suite :

« Aimez par-dessus tout la France – et si vous la voyez un jour dans le malheur, ne vous en effrayez pas plus qu'il ne faut – relisez son histoire, elle s'en tire toujours ! »

Mais, cela, en revanche, je n'aurais peut-être pas pu le dire si j'avais fait claquer la porte de ma loge au nez d'un Allemand.

On ne peut me faire, en vérité, qu'un seul reproche – celui d'être resté poli.

La politesse est une manifestation individuelle de l'éducation qu'on a reçue – ou bien qu'on s'est donnée – et elle n'engage absolument que soi.

Il serait à souhaiter que beaucoup de Français n'eussent donné aux Allemands que des gages de leur politesse.

Lorsque je me trouve avec des gens malappris je ne vois pas la nécessité de passer à leurs yeux pour un de leurs semblables.

Mais si quelqu'un s'avisait de me dire que j'ai donné pendant quatre ans l'exemple de la politesse et de la correction, je répondrais :

— Qui donc nous a donné l'exemple du contraire ?

Car, il me faut pourtant le dire, il ne m'a jamais été donné de voir,

au cours de ces quatre ans, un Français, quel qu'il fût, gifler un Allemand, le traiter de voyou, lui faire un croc-en-jambe, ou simplement, les yeux dans les yeux, lui dire : « Je vous emmerde ! »

Et considérez bien qu'on peut parfaitement mettre les choses au point sans paraître insolent – si l'on reste courtois.

Je n'en veux pour témoignage que cette répartition définitive d'une femme – d'une femme élégante et sensible, qui, certain soir d'août 42, rencontra chez des amis à elle un officier allemand – qui lui-même était loin d'être un homme grossier – mais qui pourtant commit l'erreur de vanter avec trop d'insistance les beautés de Paris.

— Oh ! Monsieur, lui dit la jeune femme, ne parlez pas de Paris ! Ce que vous voyez en ce moment n'est pas Paris.

— Mais, cependant, Madame, tel quel, je le trouve admirable.

— Soit, mais croyez-moi bien, Monsieur, Paris, ce n'est pas cela.

— Ce que j'en vois du moins me semble merveilleux.

— Je vous jure qu'à l'heure actuelle vous ne pouvez pas vous en faire une idée...

Et elle ajouta :

— D'ailleurs, Monsieur, tenez, c'est bien simple... quand vous serez partis – revenez !

À ma connaissance, c'est là ce qui a été dit de mieux au nez d'un Allemand durant ces quatre années.

Sans doute ne retiendrez-vous de cette anecdote qu'une chose, c'est qu'une Française avait, un soir d'août 42, rencontré chez des amis à elle un officier allemand.

Vous auriez tort d'en faire état : son mot valait son pesant d'or.

Vous auriez tort d'en faire état, car, de deux choses l'une, ou bien les rencontres de ce genre étaient rares – ou bien elles sont innombrables.

Rares, elles ne comptent pas – innombrables, elles ne comptent plus.

En vous en ressouvenant sans cesse, vous éternisez un malaise funeste – et d'autant moins équitable que les canailles, les fripons, les stipendiés et les putains des deux sexes vous glisseront toujours entre les doigts.

Et avez-vous pensé aux gens dont les maisons de campagne étaient occupées par des Allemands – et qui continuaient pourtant d'y habiter quand même ?

Eux, ils en voyaient bien, n'est-ce pas !

À ce propos, j'ai une question à vous poser.

Avez-vous reçu des Allemands chez vous ?

Ne vous fâchez pas. Répondez-moi.

En avez-vous reçu ?

Non – ?

Eh ! Bien, c'est qu'aucun d'eux n'est venu s'y présenter.

Car vous savez aussi bien que moi qu'on ne peut pas refuser sa porte à des gens qui se sont arrogé le droit de la forcer.

Je ne suis pas trop mal placé pour vous le dire, puisque j'ai reçu chez moi ceux qui s'y présentaient – car ils s'y présentaient d'une façon formelle.

Ces visites – inopinées le plus souvent – j'en additionne une douzaine entre 40 et 44 – étaient de deux espèces.

Les unes m'étaient imposées par leurs services – ma maison en étant la cause ou le prétexte.

Les autres, rarissimes – je n'en compte pas deux par an – avaient un caractère officiel.

Et convenez que cette question ne se poserait pas – même entre nous – si sur la porte d'entrée de ma maison cinq petites plaques de cuivre indiquaient encore :

PRÉSIDENTE DE L'UNION DES ARTS

DIRECTION ARTISTIQUE DU

THÉÂTRE DE LA MADELEINE

PRÉSIDENTE

DE

L'ASSOCIATION DES ARTISTES DRAMATIQUES

SIÈGE SOCIAL DE

L'ACADÉMIE GONCOURT

PRÉSIDENTE

DU

GROUPE DES THÉÂTRES

Car je n'avais de bureau dans Paris ni à la Madeleine, ni à l'Union des Arts, ni à l'Association des Artistes Dramatiques, ni au Comité des Théâtres – et, ne possédant pas le don d'ubiquité, il fallait bien que je me trouvasse quelque part – d'autant que je ne suis pas homme à me dérober aux devoirs dont j'ai la charge.

Il est à noter que, d'ailleurs, ces visites encore ne concernaient qu'autrui – et que les deux seuls hommes dont dépendaient alors mes intérêts personnels d'auteur et de comédien, le Dr Epting et le lieutenant Lück, eux, n'ont jamais franchi le seuil de ma demeure.

Je suis d'ailleurs bien bon de vous donner tant d'explications, alors que personne, jamais, n'a déclaré qu'un Allemand avait été vu entrant ou sortant de chez moi.

Maintenant, quant à savoir si j'ai reçu – dans le sens « réception » – des Allemands dans ma maison, là, je réponds : jamais.

Si j'avais donné des réceptions de cette nature, je n'aurais pas manqué d'y convier mes amis personnels.

Qu'on les questionne.

Que l'on questionne ceux qui furent mes intimes : René Fauchois, André Brulé, mon associé, Paul Thiroloix, mon médecin, qui venait presque journellement me voir. Que l'on questionne Maître Delzons, mon avocat, Mme de Mazarin, mon infirmière, Harispuru, mon producteur. Que l'on questionne tous ceux qui sont venus chez moi pendant l'occupation : Rosny Jeune, René Benjamin, Léo Larguier, Jean de La Varende, Dorgelès de l'Académie Goncourt, Jean Cocteau Louis Beylis, Yves Mirande, Henri Rabaud, le Prince Carl de Suède, le Prince Poniatowski, le Prince Murat, le Prince d'Essling, le Professeur de Gennes, le Professeur Mondor, Maître Maurice Garçon, M. le Recteur Roussy, Mme la Maréchale Joffre, le Général de La Laurencie, Madame Pierre Masse, Madame Bokanowski, la Vicomtesse de La Noue, l'Abbé Fontagnères, Marcel Boussac, Elvire Popesco, Fanny Heldy, Gaby Morlay, Suzy Prim, Arletty, Géori Boué, Moreno, Jeanne Fusier-Gir, Jacques Hébertot, Maurice Lehmann, Gaston Baty, Lucien Masson, Louis Galley, les peintres Galanis, Dignimont, Dunoyer de Segonzac, Guy Arnoux, Van Dongen – que l'on questionne Henri Jadoux qui vint chez moi, pendant deux ans, deux fois par jour – que l'on questionne Jean d'Azcona – que l'on questionne enfin tous ceux qui pendant quatre années pouvaient entrer chez moi sans se faire annoncer – et qui venaient à l'improviste. Tous pourront jurer sur l'honneur que jamais ils n'ont rencontré d'Allemands dans ma maison.

Seul, Albert Willemetz, qui fut mon plus intime ami, vous dira qu'un jour il a pris le thé chez moi avec Franz Lehar, l'auteur de La Veuve Joyeuse. Encore faut-il ajouter que ce compositeur célèbre est Hongrois, que je ne le connaissais pas la veille et que je ne l'ai jamais revu depuis lors.

Et, d'ailleurs expliquez-moi donc comment il se fait qu'aucun de ces amis que je viens de nommer ne m'ait mis sur mes gardes et ne m'ait dit un jour :

— Vous vous compromettez en vous dévouant ainsi pour les uns et les autres.

Oui, j'aimerais qu'on m'expliquât la cause, la raison, le sens de leur mutisme.

Et considérez bien que la plupart d'entre eux m'auraient crié casse-cou si mon comportement n'avait pas été digne – cependant que les autres se seraient abstenus de s'asseoir à ma table.

Mes juges, les voilà. Je viens de les nommer. Et je n'en veux pas d'autres.

La déportation confère bien des droits à tous ces malheureux qui reviennent de loin – mais revenant de loin, n'ayant pas été là, sont-ils si bien placés pour juger aujourd'hui ceux qui défendaient alors le prestige de la France, à leurs risques et périls.

Ah ! Que l'hypocrisie est donc mauvaise conseillère et combien est

fâcheuse aussi cette manie qu'ont les gens de se comparer à des individus qui n'ont qu'un très lointain rapport avec eux.

Ainsi, permettez-moi de vous poser la question suivante :

— Avez-vous reçu des généraux américains depuis la Libération ?

Non – ?

Eh ! Bien, moi, oui : deux – qui sont venus chez moi pour faire ma connaissance – un soir – à minuit 20.

Mieux encore.

(Doux souvenir.)

C'était le 26 août 44. Deux officiers américains, journalistes, arrivant à Paris, désirent me rencontrer – mais je suis au Dépôt. Ils s'y présentent, me font sortir de ma cellule et, le plus naturellement du monde, ils me demandent un « message pour l'Amérique ».

Or, nous étions, au Dépôt, 6 200 Français – et il y avait bien des notabilités parmi nous.

Pourquoi ne se sont-ils adressés qu'à moi seul ?

Reste à parler de ceux qui ont fréquenté des Allemands par intérêt ou bien pour leur plaisir.

Or, ceux-là, il ne m'apparaît pas qu'on les ait recherchés.

Bien au contraire.

Tandis qu'on nous mettait « à l'ombre », on les mettait, eux, à l'abri.

On fusille le second directeur d'un journal – ; tandis que son fondateur est laissé libre à l'heure actuelle de baver sur ses contemporains.

On inquiète un critique musical de très grande valeur parce qu'il écrivit dans un quotidien – mais tous les rédacteurs, y compris le patron, d'un autre quotidien sont épargnés dans la tourmente.

On me reproche d'avoir rouvert la Madeleine – mais l'idée ne vient à personne de faire le procès de la Continental – alors que, parmi les 150 acteurs et les 60 auteurs qui travaillèrent pour elle, on en voit bien une cinquantaine qui auraient parfaitement pu se dispenser de manger à ce râtelier-là.

On s'en prend à de grands peintres parce qu'ils ont exposé leurs œuvres à Paris – mais l'on n'inquiète pas ceux qui, durant ces quatre années, livrèrent aux feux des enchères publiques de l'Hôtel Drouot des chefs-d'œuvre et des reliques qui quittaient à jamais la France.

On s'attaque à la vie privée des femmes et l'on divulgue leurs secrets – mais on ne publie pas la liste de ceux qui adhérèrent au Groupe Collaboration.

On me demande si j'ai vu des Allemands – mais on ne le demande pas à ceux chez qui je les ai vus.

Enfin, l'on se pose à mon égard des questions dont on veut bien me réserver l'exclusivité.

Ainsi l'on se demande pourquoi, pendant l'Occupation, je n'ai pas quitté Paris – pourquoi je ne suis pas allé en Angleterre – pourquoi je n'ai pas, en 42, cessé de jouer.

Toutes questions qui ne m'embarrassent aucunement, d'ailleurs. Car l'idée de fuir ses responsabilités ne pouvait pas venir à l'esprit d'un homme qui recevait d'Antoine, en août 41, la lettre que voici :

Mon cher Sacha,

Vous êtes un peu la providence de tout le monde et ceux qui sont en détresse pensent à vous.

Une lettre pareille vous cloue à votre place.

Et pourquoi serais-je parti pour l'Angleterre – alors qu'elle était notre alliée ?

À quoi pouvais-je nous être utile à Londres ?

Les Français, de là-bas, menaçaient des Français ?

Et alors !

Allais-je craindre des Français – n'ayant pas craint les Allemands ?

Cesser de jouer en 42 ?

Pourquoi ?

Paris n'en restait pas moins prisonnier du fait que les Allemands envahissaient la France entière.

Cesser de jouer – pour avoir l'air de dire aux Allemands : « Nous ne sommes plus d'accord ! »

Permettez-moi, je n'ai jamais été d'accord avec eux.

Changer d'attitude en 42, c'était reconnaître ouvertement les conditions de l'Armistice.

Je me serais fait plutôt couper les mains que d'y souscrire.

Cesser de jouer en 42 ?

Pourquoi ?

Pour donner une leçon à Paul Claudel à la veille de sa générale du Soulier de satin ?

Pour que vous puissiez lui dire aujourd'hui :

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi l'exemple de Sacha Guitry ?

Ah ! Non, merci – ç'aurait pu lui coûter son fauteuil à l'Académie !

Et, en outre, vous ne me ferez jamais admettre qu'un homme est dans son tort quand il fait son métier – à plus forte raison quand il exerce un art.

En agissant comme je l'ai fait, toujours ouvertement j'avais la conscience parfaitement tranquille – puisque je me savais à l'abri du besoin, sans ambition possible, sans rancune personnelle et d'une indépendance absolue.

D'autres ont joué le double jeu ?

Grand bien leur fasse.

Mais, quant à moi, si j'avais joué le double jeu, j'aurais trahi – puis-je le leur disais en face ce que j'avais à dire.

De même que je n'étais pas apte à déboulonner des rails, je ne suis pas de ceux qui peuvent à volonté devenir clandestin. Je ne puis m'affubler ni d'un faux nom ni d'un faux nez – mais je vous prie de croire que, de 40 à 44, ne cessant d'ouvrir l'œil et de tendre l'oreille, j'ai ragé bien souvent de n'avoir à jouer qu'un rôle de bienfaiteur.

Dès lors, quelle différence y a-t-il entre mon attitude pendant l'Occupation et celle d'un observateur agréé par le B.C.R.A. 68 – qui entrait en contact avec des Allemands et faisait son profit des renseignements qu'il pouvait ainsi recueillir ?

Était-il nécessaire d'avoir de faux papiers pour être observateur ?

Et ce don de l'observation, faut-il croire qu'un auteur dramatique en soit totalement dépourvu – alors qu'en outre cet auteur joue assez bien la comédie ?

On prend un malin plaisir à s'attaquer aux gens de plume – et, selon les besoins de la cause, on leur attribue par la suite une influence considérable – à laquelle on n'a cependant jamais recours en temps voulu.

Entre l'observateur bénévole que j'ai été pendant quatre ans et l'observateur agréé dont j'ai parlé plus haut il n'y a pas de différence – sinon que mes observations me sont restées pour compte.

Or, est-ce ma faute à moi si personne jamais ne m'a questionné pendant l'Occupation ?

Et pourquoi fallait-il qu'on attendît quatre ans pour le faire !

Et devait-on me mettre en prison pour cela ?

Ce que je puis dire aujourd'hui, j'aurais bien pu le dire en janvier 42 – et plus utilement alors, me semble-t-il.

On me demande en 47 si j'ai eu l'occasion de voir en 43 le ministre Schleier ou le conseiller Rahn – et l'on tient à savoir ce qu'ils ont bien pu me dire à l'époque.

Il fallait me le demander à l'époque – car à quoi cela peut-il servir à présent ?

En me posant ces questions, on a voulu me confondre.

On ne m'a confondu qu'avec un scélérat.

M. le Juge d'instruction Raoult a fait venir dans son cabinet M. Abetz, et il l'a questionné à mon sujet – mais, moi, il ne m'a pas questionné au sujet de M. Abetz !

Ce que cet Allemand pouvait lui dire sur moi lui paraissait donc plus intéressant que ce que j'aurais pu, moi, lui apprendre sur lui !

Je trouve cela surprenant.

Et la faute initiale, à mon sens, est d'avoir à tout prix voulu faire un inculpé d'un des meilleurs témoins que l'on pouvait s'offrir.

Mais – ce qui primait tout, n'est-ce pas, c'était que je fusse « coupable » – et qu'on en eût la preuve !

Pensez donc : un auteur adulé, commandeur, académicien, fils du

plus grand des comédiens, frappé d'indignité nationale – c'est cela qui eût été glorieux pour la France !

Malheureusement pour eux, mes ennemis n'ont pas eu la possibilité de faire promulguer un article de loi qu'ils eussent rédigé de la façon suivante :

Tout auteur dramatique français, né à Saint-Pétersbourg dans les trois premiers mois de l'an 1885, et ne mesurant pas plus d'un mètre quatre-vingt, sera passé par les armes s'il a paru sur un théâtre, avec succès, entre fin juin 40 et juillet 44,

Adieu, Lecteur.

Et ne vous posez donc plus de question à mon sujet – car ce qu'on a tenté de me faire payer, ce sont quarante années de réussite et de bonheur – croyez-le bien.

60 JOURS DE PRISON

Première édition (1949, Éditions de l'Élan) reproduisait en fac-similé
le manuscrit Sacha Guitry.

EXTRAITS DES DEUX DÉCISIONS DE CLASSEMENT RENDUES EN FAVEUR DE M. SACHA GUITRY

Extrait de la première décision de classement rendue le 7 mai 1945

« De l'ensemble du dossier d'information, il ressort en définitive qu'aucune des charges qui motivèrent à l'origine l'ouverture des poursuites ne saurait être à l'heure actuelle retenue contre l'inculpé. »

« Du moins, grâce à ses accusateurs anonymes aura-t-il eu le loisir de vérifier la justesse de cette pensée qui est de lui : Ne soyez pas de ceux qui haïssent. Jamais. Tâchez d'être plutôt parmi ceux que l'on hait : on y est en meilleure compagnie. »

Signé : Le Substitut

Extrait de la seconde décision de classement rendue le 8 août 1947

« Aussi bien pendant ces quatre ans a-t-il écrit trois autres pièces : N'écoutez pas, Mesdames, Vive l'Empereur, et le Bien-Aimé, qui échappent à tout reproche. Il n'en a jamais laissé jouer en Allemagne, pas plus, d'ailleurs, avant que pendant la guerre. Il n'a jamais non plus apporté aucun de ses scénarios à la "Continental". Pas une seule conférence, pas un seul article fâcheux à relever pendant toute l'occupation. Son activité d'écrivain est, en définitive, à l'abri des critiques : elle pourrait être presque un modèle pour certaines carrières qui ont continué. »

Signé : Le Substitut

A Jadoux

Ce que c'est que Jadoux ?

C'est le cœur et l'intelligence à l'unisson – toujours.

C'est la fidélité clairvoyante et discrète.

C'est la ténacité, l'astuce et le courage.

Mais alors, c'est un saint ?

Je ne dis pas le contraire.

Un Jadoux, ça sait tout, ça voit tout, ça lit tout, et ça peut tout comprendre – en devinant le reste.

Enfin, disons le mot, c'est exceptionnel.

On a dans sa vie un Jadoux.

Et ceux qui n'ont pas de Jadoux sont bien à plaindre.



PREFACE

Cet ouvrage est réellement le Journal de ma vie durant cette période.

Toutes ces observations, je les ai faites, étant là-bas – toutes ces notes, je les ai prises à l'heure dite – et si ce livre est la reproduction fidèle de mon manuscrit, mon manuscrit, lui, reproduit fidèlement chaque page de ce cahier sur lequel je les griffonnais – très illisiblement, d'ailleurs, car je devais toujours prévoir qu'il pouvait m'être confisqué d'une minute à l'autre. Et c'est bien la raison pour laquelle il m'est même arrivé d'en apprendre par cœur des passages assez longs.

Reconstitué ensuite, à ma libération, voici donc ce cahier – tel quel, pour ainsi dire.

Or, voici donc mon aventure.

Je ne me plains de rien, je ne me défends pas, je n'attaque personne : je raconte – c'est tout.

Et c'est ainsi que je m'y prends pour rétablir les faits, pour rectifier bien des erreurs – et pour mettre les choses au point finalement.

Car il est bien normal que certains incidents, qui se sont produits en août 44 – et qui ont été falsifiés par la suite – soient relatés – de préférence encore – par ceux qui en ont été les témoins – et, parfois, les victimes.

On voudra bien reconnaître que je le fais sans passion, sans animosité, même. Ma pensée pour autant n'en est pas travestie, car, à vrai dire, je n'éprouve aucun ressentiment à l'égard de ceux qui, pourtant, à l'époque, nous ont témoigné tant de haine.

Ce qu'étaient ces gens-là ?

Des gens fort déplacés – très ordinaires aussi.

Ce n'est pas que je les méprise – oh ! Grands Dieux, non ! – je garde mon mépris pour les gens de mon monde – mais, sans mentir, ceux-là n'étaient pas à leur place, là où le sort les avait mis.

Je les ai, tous, bien observés.

Ils forment eux-mêmes un monde à part.

Ce ne sont pas des gens foncièrement méchants. Ce sont des primitifs – très satisfaits d'eux-mêmes.

D'où leur vient ce contentement ?

Du fait qu'ils sont des justiciers.

Ils le sont devenus par la force des choses – et les choses n'allant jamais comme on le veut, ils passent leur vie entière à se faire justice.

Soit, mais – me direz-vous – pourquoi se font-ils justice ?

Parce que ces gens-là ont de l'antipathie pour la maréchaussée – et qu'ils n'ont pas pour habitude de s'en remettre aux tribunaux du soin d'apprécier s'ils ont tort ou raison.

Ils ne se font pas de procès entre eux, ils ne s'envoient pas de papier timbré, c'est de vive voix qu'ils s'avertissent – et s'ils ont des comptes à régler, je vous prie de croire qu'ils s'en chargent eux-mêmes.

S'ils devaient prendre leur femme en flagrant délit, ils n'iraient pas pour cela chercher le commissaire. Si vous leur dérobiez de l'argent, ils n'iraient pas le dire aux gendarmes – et s'ils reçoivent un jour une volée de coups de bâton, ils n'appellent pas les sergents de ville.

Non – ils n'aiment pas qu'on mette le nez dans leurs affaires.

Ils vous diront très bien :

— Les avoués, les avocats, et les notaires, et les huissiers, c'est nous, tout ça. Et la police aussi, c'est nous. Et les bourreaux, vous pensez bien qu'à l'occasion, c'est nous encore !

Or, c'étaient ces gens-là qui nous incarnaient, qui disposaient de nous, qui nous faisaient visite à 2 heures du matin, nous abreuyaient d'injures et nous avertissaient qu'au lever du soleil nous serions fusillés.

Un tel comportement prouve à quel point ces gens étaient des justiciers.

Et si vous me demandiez la raison pour laquelle je ne leur en veux pas – je vous répondrais :

— Parce qu'à ma sortie de prison, j'ai connu mieux que ça !

À cet égard, d'ailleurs je publierai dans quelques mois un troisième et dernier volume relatif à cette aventure 69.

Là, je rapporterai, sans en omettre aucun, les faits exceptionnels qui se sont déroulés, cascadeurs et divers, au cours de ces « Trois années de silence ».

Je dirai les bontés, les trahisons, les dévouements, les infamies, les gentillesse dont je n'ai cessé d'être l'objet.

Je raconterai l'histoire de mon dernier non-lieu – l'affaire de Lyon dans ses détails – les dessous indécents d'un procès ridicule, je raconterai tout, c'est bien simple, d'ailleurs.

Et, même j'ai projeté d'écrire un divertissement dont Maître Maurice Garçon, de l'Académie Goncourt, fera les frais – car ce ne seront pas toujours les mêmes qui paieront.

Ainsi, j'aurai parlé des bons et des méchants, distribuant à chacun l'hommage ou la raclée qu'il n'aura pas volé.

LE MOIS QUI PRÉCÉDA MON ARRESTATION

23 juillet 44.

J'ai reçu ce matin la visite inopinée de mon ami Albert Willemetz. C'en est un, celui-là, qui pourrait se vanter de n'être jamais venu me voir à l'improviste – car, en vérité, je l'attends toujours.

Et pourtant cette visite matinale – il était à peine 9 heures – n'a pas manqué de me surprendre.

— Monsieur Willemetz ?... Qu'il entre !

Il n'a jamais très bonne mine, Albert – mais il arborait ce matin le teint terreux des mauvais jours.

— Tu n'as pas d'ennuis ?

Non... Mais je voudrais te parler.

— Me parler ?... Parle-moi.

Il était tourmenté – mais mal à l'aise aussi, car il ne savait pas bien, comment il allait s'y prendre pour m'exposer l'objet de sa visite.

Assis en face de moi, il me regardait comme si j'étais à l'agonie.

— Ah ! Ça, mais... Qu'est-ce que j'ai ?... Qu'est-ce que tu as ?... Qu'est-ce qui se passe ?

Alors, et comme pour en finir, il me posa cette ahurissante question :

— Comment es-tu avec Claude Dauphin ?

Et il ne plaisantait pas.

Et, parce qu'il ne plaisantait pas, j'ai répondu :

— Ni bien ni mal, mais plutôt bien. C'est un charmant comédien que je connais fort peu. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que... je crois qu'il va occuper... une place très importante.

— Où ?

À Paris.

Et, pour se faire mieux comprendre, il ajouta :

— Il fait partie de l'Armée Leclerc.

Mais il ne se faisait pas mieux comprendre – et j'ai voulu dès lors en savoir davantage.

— Pourquoi me dis-tu, sur ce ton confidentiel et pénétré qu'il fait partie de l'Armée Leclerc ?

— Parce que j'aimerais te savoir en bons termes avec lui.

— Mais pour quelles raisons ?

— Parce que... tu penses bien qu'il va se passer des choses...

— Des choses ?... Quelles choses ?

— Des choses... qui peuvent tout à coup... devenir terribles, sait-on jamais !

— Explique-toi, je t'en conjure.

Alors, estimant sans doute que « le plus gros était fait » il s'expliqua, m'ouvrit son cœur et sa pensée :

— Tu ne peux pas ignorer, n'est-ce pas, les vilaines accusations

portées contre toi par la Radio de Londres ?

— Précisément, je les ignore. J'écoutais comme tout le monde la Radio anglaise, mais quand j'ai su que, de là-bas, l'on m'injurait de temps à autre, et que, Dieu sait pour quelle raison, l'on me mettait dans le même panier que certains hommes politiques, je m'en suis dès lors abstenu – sur le conseil de tous, et d'ailleurs de toi-même. S'il m'arrivait parfois d'y faire allusion, souviens-toi qu'il se trouvait toujours un ami pour me dire : « Foutez-vous donc de ça ! » Et c'était bien, en vérité, la seule chose à faire – car, à ma connaissance, aucun de vous, jamais, n'a pris au sérieux ces accusations anonymes, et qui n'étaient fondées sur rien – sur rien puisque vous me disiez vous-mêmes qu'elles étaient toujours imprécises. Me mentiez-vous ?

— Mais non.

— Elles étaient imprécises ?

— Elles l'étaient toujours.

— Alors !... Et, d'autre part, allais-je tendre l'oreille à des injures auxquelles il ne m'était pas possible de répondre ?... Car nous étions, là, sans défense, il ne faut pas l'oublier – et ceux qui nous insultaient n'en abusaient-ils pas ?... Un dialogue à la Radio ne m'aurait pas fait peur – mais pouvais-je d'ici leur donner la réplique ?... Ces émissions dénonciatrices et vengeresses n'étaient en somme que de nouvelles éditions mais, cette fois, parlées, diffusées – ô combien ! – d'un article du Life qui, vers 42, me vouait à la mort, en compagnie du Maréchal, d'André Derain, de Mistinguett et de Pagnol !... Je ne dis pas que nous en avons ri – mais presque souviens-toi. D'ailleurs, si l'un de vous « avait attaché la moindre importance à des accusations formulées de la sorte, tu ne m'en parlerais pas aujourd'hui pour la première fois.

— Il est difficile, tu sais, de te parler de ce qui t'ennuie.

— Tu ne me l'avais jamais encore reproché.

— Je ne te le reproche pas, mais j'en arrive à déplorer ce souci que nous avons tous à ne jamais troubler ton travail, ton bonheur, ta quiétude. La preuve en est, d'ailleurs que j'ai pris aujourd'hui mon courage à deux mains pour te dire : prends garde !

— Mais prendre garde à quoi ?

— Je te répète qu'on ne peut pas savoir ce qui va se passer, mais que tout est à craindre. Il peut y avoir des troubles à la faveur desquels...

— Qu'est-ce que tu me chantes là !... Des troubles ?... Il ne peut y avoir de troubles que si les Allemands ne sont plus à Paris...

— Nous sommes bien d'accord.

— Eh bien, si les Allemands s'en vont, qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes ou bien qu'ils soient chassés, c'est déjà la Victoire et c'est l'entrée des Alliés sur leurs talons.

— Oui.

— Et tu t'imagines que Paris libéré pourra faire autre chose que de sauter de joie, d'acclamer les vainqueurs... et d'ouvrir les prisons !

— Pour y faire de la place... afin d'incarcérer les collaborateurs !

— Les collaborateurs seront bien loin déjà lorsque l'Armée Leclerc entrera dans Paris !

— Il restera tous ceux qui seront accusés d'avoir collaboré... que ce soit vrai ou faux.

— Mais... accusé par qui ?

— Par leurs voisins, par leur concierge, ou, mieux encore, par leurs collègues, leurs confrères...

— Ou leurs amis.

— Enfin, tu peux m'en croire, il restera tous ceux qui paieront pour les autres.

— Et tu as l'impression que je serai de ceux-là ?

— Je veux précisément qu'une telle infamie te soit épargnée.

— Toi, tu me vois déjà en prison !

— Ne dis pas de bêtises !... Mais considère bien que tu vas avoir à te défendre.

— Tu seras là pour ça !

— Je ne serais pas de force ! Il faut que tu t'en mêles, car j'en connais qui vont essayer de tout te mettre sur le dos. Ainsi, nous avons tous ouvert nos théâtres en 40 – eh ! Bien, je te fais le pari qu'il ne sera question que de la Madeleine.

— Brulé en répondra.

— Es-tu bien sûr de lui ?

— Je ne suis pas fou. Mais enfin, il ne dira tout de même pas que c'est contre son gré que j'ai joué sur son théâtre ?

— Hum...

— Il ne joue pas assez bien la comédie pour le faire croire.

— Faisons quatre suppositions, veux-tu. Si l'on te reprochait...

— Ne te fatigue pas ; j'aurai réponse à tout.

— Alors, pourvu qu'on te questionne !

— Je ne sors plus de chez moi : j'attends Claude Dauphin !

— J'aimerais te voir sérieux pendant une seconde.

— Ce serait me faire perdre bien du temps !

— Est-ce que tu sais qu'on parle de Comités Professionnels d'Épuration ?

— Tu veux rire ?

— Mais non.

— Allons ! Tu t'imagines sérieusement que Valéry et Mauriac vont épurer Gide et Claudel – ou que Gide et Claudel vont noircir Valéry pour blanchir Mauriac !... Crois-tu qu'on trouverait des peintres et des sculpteurs assez frappés de Dieu pour demander des comptes au merveilleux Maillol ou bien encore à Dunoyer de Segonzac ? Et

penses-tu que des acteurs vont s'arroger le droit de juger les acteurs ?... Je n'en vois qu'un, d'ailleurs, qui pourrait se le permettre – et c'est lui, toujours lui, c'est ton Claude Dauphin, puisqu'il est l'exception qui confirma la règle en s'abstenant de paraître à Paris durant ces quatre années.

— Tu en conviens ?

— Volontiers. Mais je suis persuadé que jamais ce garçon ne voudra se charger d'une telle besogne !... Est-ce que les acteurs font de la politique !

— Tout le monde en fait déjà !

— Décidément, je n'envie personne.

— À ce propos, n'oublie pas qu'étant indépendant comme tu l'es, tu ne peux politiquement compter sur personne.

— Oh ! Mais, j'y compte bien !

— Et tu t'es fait tant d'ennemis !

— J'ai contre moi tous les ratés, depuis trente ans.

— Souviens-toi de Descaves, en 1917.

— Oui, oui, ça commençait déjà.

— Justement. Pense à lui.

— Là, tu me demandes l'impossible !

— Alors, fais-moi plaisir.

— Comme tu sais me prendre !

— Donne-moi une lettre.

— En veux-tu cinq ?

— Non, une seule, mais longue et qui réponde à tout.

— Je te vois venir. C'est promis.

— Je l'aurai quand ?

— Demain.

— Où dînes-tu ce soir ?

— À Fresnes en t'attendant !

24 juillet.

Le bruit court dans Paris qu'une avance foudroyante des Alliés se prépare à Saint-Lô.

Les « démentis formels » des journaux nous en donnent ce soir l'assurance.

25 juillet.

X... me téléphone.

Elle⁷⁰ est assez inquiète.

Elle parle, elle aussi, de troubles éventuels.

Elle plaisante encore un peu – mais pour la forme.

Cette personne dont j'ai biffé le nom m'était très chère à plus d'un titre. L'indépendance de son caractère, ses libertés de langage et son exceptionnel talent de comédienne l'exposaient à des « représailles » – et elle n'échappa que de justesse au sort abominable qui lui était

réservé.

Arrêtée par la suite, elle traversa le Dépôt, fit un court séjour à Drancy – et recouvra sa liberté.

26 juillet.

Avranches est libéré par l'avance annoncée de l'Armée Patton.

La nouvelle en est confirmée par la nervosité évidente des officiers allemands qu'on croise dans la rue.

27 juillet.

Willemetz me réclame la lettre que je lui ai promise.

Je lui réponds – ce qui n'est pas vrai – qu'elle est très avancée déjà.

28 juillet.

J'ai reçu tantôt la visite du pauvre Louis Gauthier – cher vieil acteur aveugle dont j'avais organisé naguère la représentation d'adieux et qui ne se lasse pas de m'en témoigner sa reconnaissance.

Il venait m'en donner une nouvelle preuve.

— Il faut que je vous parle seul à seul.

— Nous sommes seuls.

Il m'a pris dans ses bras et m'a dit à l'oreille :

— Je ne veux pas qu'il vous arrive quelque chose. Dans ma petite maison bien modeste de Presles, j'ai une cave où je défie que l'on vous trouve...

29 juillet.

Saussey, Treilly, Le Mesnil-Aubert et Langronne sont libérés.

30 juillet.

Je commence ma lettre à Willemetz – et je l'abandonne aussitôt.

31 juillet.

Beauchamp est libéré.

1er août.

X... me téléphone.

Elle ne plaisante plus.

Elle croit savoir que les Allemands vont, dès demain, plier bagage.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il faut que je fasse ?

Je lui réponds :

— Reste tranquille.

2 août.

Jadoux m'apprend la libération de Villedieu-les-Poêles – et il me dit de quelqu'un, que nous connaissons bien, qu'il « ne sait pas ce qu'il donnerait pour faire partie de la Résistance. »

3 août.

Déjeuner ce matin chez Henry Sévène avec quatre fervents gaullistes.

Avant, pendant et après le repas, longs entretiens du plus vif intérêt relatifs au général de Gaulle.

Résistants de la première heure, ceux-là ne parlent pas d'exercer

des vengeances et d'usurper des places !

Leur joie profonde et mesurée contraste d'une manière heureuse avec certaines explosions d'allégresse par trop démonstratives pour être convaincantes, et dont j'ai récemment été le témoin.

Vu tantôt, vers 5 heures, un cinéaste fort connu, d'un grand talent, venu chez moi pour me demander si je lui conseillais d'accepter la chambre que les Allemands mettaient à sa disposition à l'Hôtel Majestic !

— Est-ce que vous n'êtes pas fou ?... Une chambre au Majestic !... Vous mettre, vous Français, sous la protection des Allemands !

— Je ne serais pas le seul. Ils ont offert des chambres à beaucoup d'entre nous.

— Vous ne m'apprenez rien, et je veux bien admettre même que ce geste navrant n'est pas un traquenard. Mais il n'en est précisément que plus abominable encore, car il témoigne alors d'un mépris qui m'afflige à l'égard des Français.

Vauvenargues a raison quand il nous dit que l'on doit vivre comme si l'on ne devait jamais mourir.

Me permettrai-je d'ajouter que de craindre la mort, c'est douter de son avenir.

4 août.

Je recommence ma lettre à Willemetz.

Cette réponse toute faite, ces précautions, ce plaidoyer prématuré, tout cela ne me dit rien qui vaille. Et puis, comme c'est ennuyeux de se défendre, soi, lorsque l'on a le sentiment qu'on plaiderait si bien justement cette cause – pour peu qu'elle fût celle d'un autre !

5 août.

À déjeuner, Jean d'Azcona.

Je vois qu'on peut toujours compter sur sa malice – et qu'en dépit des circonstances il jongle encore avec les mots, les adjectifs et les adverbes – à la façon de Rastelli.



Il s'extasie affectueusement sur ce qu'il appelle mon imperturbable calme – et finalement il me demande ;

— Est-ce que vous croyez qu'on vous remerciera pour tout ce que vous avez fait pour les autres durant ces quatre années ?

On me remet un pneumatique en sa présence.

C'est une lettre anonyme.

Je n'en avais pas reçu depuis deux ans.

Elle répond à sa question.

Elle est écrite en lettres bâtons – et les mots sont disposés ainsi :
Douze Balles et... Un Poteau !

C'est tout.

Que pourrais-je demander de plus, d'ailleurs ?

Je passe la lettre à mon ami.

Il la lit, hoche la tête et me dit :

— Et c'est signé : un poteau !

Ces Comités d'Epuration que m'annonçait Albert Willemetz – et dont l'instauration m'apparaissait douteuse – sont bien en train de se former, m'apprend Jadoux.

Les avocats, les médecins, les limonadiers, les acteurs, les horlogers, les cinéastes et les somnambules eux-mêmes ont pris leurs dispositions, choisi leurs trésoriers et désigné déjà leurs Présidents

d'Honneur !

On commence à citer des noms.

Le romancier Trucmoll – qui s'était compromis pendant l'occupation – se promet bien « d'avoir » Béraud, Maurras, Paul Chack et son compère Machinchouette – parce qu'il ne sait pas que Machinchouette lui-même, qui s'était compromis pendant l'occupation, s'est bien juré « d'avoir » Béraud, Maurras, Paul Chack – et son confrère Trucmoll !

6 août.

X... est prise de panique.

Elle veut partir.

Pour où ?

Elle m'en parle à mots couverts par téléphone. Je fais celui qui comprend mal.

— Viens donc plutôt dîner ce soir.

Elle est venue dîner ce soir – et nous en avons longuement parlé.

L'ai-je convaincue de l'irréremédiable sottise qu'elle ferait en s'en allant ?

7 août.

Les occupants de ma propriété de Saint-Cyr ont brusquement levé le siège ce matin.

Quelqu'un qui me touche de près me propose très gentiment de ne plus sortir avec ma voiture.

Ce conseil hypocrite – que je ne suivrai pas – m'en dit long tout à coup.

Je constatais la peur, je redoutais la haine – et voilà que ce soir je prévois l'imposture.

Les gens vont se cacher les uns derrière les autres – ceux qui voudront sauver leur peau s'efforceront d'avoir la peau de leurs semblables – d'aucuns se couvriront d'une gloire usurpée pour s'arroger le droit de prendre des sanctions – certains seront montrés du doigt par leurs amis – la tendresse et l'honneur seront mis au rancart – et je crains que, dans bien des cas, l'amour lui-même n'y succombe.

8 août.

J'ai besoin d'une écharpe.

En entrant chez Hermès, je vois de loin X...

Je ne donne pas le nom du chirurgien fameux, et doublement fameux, qui cause avec Madame Baumel – cette fée des vitrines.

Tandis que je fais choix d'une écharpe à mon goût, il lui parle de moi, en évitant de me regarder – comme s'il lui parlait du château de Chambord ou du golfe Persique.

Il joue bien mal la comédie.

Je plains ses clients !

Oh ! Ce n'est pas qu'ils me soient hostiles, les propos qu'il tient à Madame Baumel ! – mais il estime qu'il est tout de même plus prudent de ne pas m'avoir vu aujourd'hui.

Ah ! Non, ce n'est pas beau, la peur – et un chirurgien qui tremble, c'est mortel.

Il n'aura pas ma vésicule, celui-là !

9 août.

On aère à Saint-Cyr. On nettoie tout. J'y vais demain.

Du 10 au 15 août.

Six jours passés à la campagne.

Ma secrétaire, Mme Choisel, me téléphone matin et soir – et me tient au courant de tout.

Le 14, à 10 heures, étonnée par l'émotion, elle me dit :

— Monsieur, il y a du nouveau.

— Du nouveau... bon ?

— Oh ! Merveilleux !... Heu...

Elle cherche le moyen de se faire comprendre, adroitement, car elle sait qu'ici comme à Paris, les Allemands m'ont mis sur une table d'écoute.

Elle a trouvé :

— Le gros Monsieur qui a, dans sa chambre à coucher, un dessin de vous qui représente Anatole France... Vous voyez qui je veux dire ?

— Oui.

(Il s'agissait là de Edouard Herriot.)

— Eh ! Bien, il est à Paris depuis hier... et il serait paraît-il d'accord avec... le Monsieur qui porte des cravates blanches pour prendre sa succession.

— De qui, tenez-vous ces renseignements, Madame ?

— De personne, Monsieur, mais c'est un bruit qui court.

Méfions-nous des bruits qui courent.

En allant me promener jusqu'au fond du parc, je m'aperçois qu'une meurtrière a été pratiquée dans le mur de clôture, à hauteur d'homme.

Tiens, tiens – qui vise-t-on ici ?

Un nouveau coup de téléphone de Mme Choisel m'avise que l'ambassadeur d'Espagne me prie à dîner pour le jeudi 17.

Willemetz me téléphone à son tour pour me réclamer sa lettre.

Incidemment, je l'informe que je dîne dans trois jours avec M. de Lequerica.

Il me parle aussitôt du désir vif qu'il a de le rencontrer car, peut-être, il pourrait hâter le retour de son fils Serge, mon filleul, prisonnier encore à Vienne.

J'écris tout de suite à M. de Lequerica, lui disant que j'aimerais l'avoir à dîner le 18 – et je fais comme si je n'avais pas eu connaissance encore de son invitation, à lui, pour le 17.

Nos deux acceptations se croisent par la suite.

16 août.

Les F.F.I. occupent Chartres. Ils repoussent victorieusement une contre-attaque allemande – et la Division Leclerc marche sur Paris !

Rentré ce matin, j'ai dîné ce soir chez José-Maria Sert, le peintre espagnol.

M. de Lequerica présidait le dîner. On va se voir trois fois de suite !

Revue l'éblouissant portrait de Missia par Renoir – et vu le fabuleux Greco que Sert a le bonheur de posséder aussi. C'est presque monstrueux d'avoir à soi tout seul un chef-d'œuvre pareil !

Visité les salons, les chambres, les couloirs – des merveilles partout !

On en a la tête qui tourne – de tous les côtés.

C'est comme la maison d'un marchand de meubles et de tableaux, qui n'aurait que des splendeurs – et garderait tout pour lui.

17 août.

X... vient déjeuner.

Elle est un peu plus calme – mais mon calme, à moi, l'exaspère bientôt – et la conversation dégénère en dispute.

Une bordée de gros mots dont elle a le secret la termine gaiement.

Ce soir dîné à l'ambassade d'Espagne.

Six couverts et libres propos dont la politique est exclue par M. de Lequerica lui-même.

Qu'elle montre le bout de son nez, il la noie aussitôt dans un flot de paroles à peine perceptibles où les « ch » abondent.

À deux reprises il est appelé au téléphone.

Quand il en revient, il s'en excuse en nous disant :

— Chi je chavais quelque chose, vous le chauriez tout de chute !

Que vient-il donc d'apprendre ?

À l'issue du repas, j'ai le sentiment net qu'une folle et tendre conspiration se trame à mon sujet.

J'y mets bon ordre immédiatement.

Non, je ne connaîtrai pas l'Espagne encore cette fois-ci.

Le 19 juin 40, de grands amis, avaient en vain déjà tenté de m'y entraîner.

N'ayant pas voulu fuir devant les Allemands – je ne vais pas aujourd'hui fuir devant les Français.

18 août.

Hier l'Armée Patton a libéré Saint-Symphorien.

Un garçon que je connais depuis vingt ans – dont on saura plus loin pourquoi je tais le nom – m'a fait demander par téléphone de le recevoir avant 5 heures.

C'est un excellent journaliste, un homme intelligent et serviable, dont la femme est charmante et pleine de talent – mais qui, depuis

quatre ans se tient aux ordres d'un patron qui se trouve lui-même aux ordres quotidiens de la Propaganda.

Tant et si bien qu'à maintes reprises il a publié des chroniques – disons : inopportunes.

Si je ne lui en avais pas fait deux fois l'observation – vainement, d'ailleurs – en 42, je ne me serais pas permis de lui parler comme je l'ai fait tantôt.

Dès les premiers mots qu'il m'a dits, j'ai compris à quoi il voulait en venir :

— Est-ce que vous ne croyez pas que nous devrions tout de suite nous mettre tous d'accord...

— Qui « tous » ?

— Les gens comme nous.

— Mais... qu'appellez-vous « les gens comme nous » ?

— J'appelle les gens « comme nous », ceux qui sont exposés aux mêmes représailles. Car la Radio de Londres ne mâche pas ses mots, et j'ai bien l'impression qu'il va nous arriver...

— Mon ami, lui ai-je dit alors, je ne sais pas ce qui va vous arriver, je ne sais pas non plus ce qui va m'arriver – mais il ne nous arrivera certainement pas la même chose.

— Pourquoi ?

— Parce que si l'on devait un jour nous questionner tous deux, je doute qu'on puisse nous poser, à vous et à moi, les mêmes questions.

— Cependant, comme vous, ni plus ni moins, pendant quatre ans, j'ai continué de vivre en faisant mon métier.

— Nous ne sommes pas d'accord, et vous me feriez plaisir en me laissant à l'écart. Je ne m'appuie sur personne – qu'on ne s'appuie pas sur moi. J'ai toujours fui les clans, les groupes et les cartels – j'ai l'audace de me croire seul dans ma catégorie et je suis l'ennemi-né des comparaisons.

— Soit. Mais j'aimerais savoir pourquoi vous faites une différence entre nos deux activités.

— Parce que la situation que vous occupez à l'heure actuelle est nettement supérieure à celle que vous occupiez avant l'Occupation. Pour moi toute la question est là – car vous avez bénéficié de la présence des Allemands. Dès lors, il vous a été difficile de ne pas – presque – la bénir, cette présence.

— Oh !

— Je me fais l'avocat du diable, en ce moment. Et telle est à mon sens la différence essentielle qui s'établit d'elle-même entre nos deux activités. Et j'ajouterai que si vous tenez absolument à vous comparer à quelqu'un, comparez-vous plutôt à Henri Jeanson.

— Oh !!!

— Je sais que je suis grossier. Mais comprenez-moi bien. Cette

espèce de voyou que je viens de nommer n'était avant la guerre qu'un diffamateur appointé, tripatouilleur de films et faiseur de calembours à deux sous la douzaine. Or, à la faveur de l'Occupation, il devint tout à coup directeur de journal ! Ainsi, du jour au lendemain, il passait de l'étable à la factorerie – et il en profitait aussitôt pour médire de ses contemporains. C'est en cela seulement que vous lui ressemblez – de loin, bien entendu.

— Alors, vous estimez que je suis un collaborateur ?

— Disons : modeste.

— Très modeste.

— Alors, je dirai : trop modeste. Car vous avez en vérité péché par modestie.

— ?

— Oui, vous avez jugé que cela n'avait pas d'importance.

— Quoi donc ?

— Ce que vous faisiez. Or, c'en avait beaucoup. Les Allemands avaient formé le dessein monstrueux d'anéantir notre Culture et de nous imposer la leur. Dès lors, notre plus élémentaire devoir était de contrecarrer systématiquement et par tous les moyens possibles la réalisation d'une telle entreprise. Et chacun de nous, selon sa position, se devait de torpiller leur funeste projet.



Il se leva, fit quelques pas, revint à moi, reprit sa place – et me

demanda :

— Voulez-vous me dire, s'il vous plaît, ce que j'ai fait de mal ?

— Vous avez attaqué Monsieur France et vilipendé Porto-Riche.

— Oui, vous me l'aviez reproché déjà.

— Vous avez continué pourtant.

— Ce n'était pas un bien grand crime !

— Vous faisiez tout de même le jeu des Allemands dont le secret espoir était de voir les Français se dresser finalement les uns contre les autres. Couper la France en deux » toute leur diplomatie se bornait à cela. La ligne de démarcation en avait été le témoignage immédiat. Il ne fallait pas s'y laisser prendre. Et c'était collaborer avec eux que d'en tenir compte. Les deux zones, c'était une idée allemande, ça. Il convenait donc de s'en méfier – et là où ils mettaient une barrière, il ne fallait pas creuser un fossé !



Il se leva de nouveau, refit les mêmes pas, revint à moi – et crut devoir me faire la déclaration suivante :

— Je tiens à vous répéter que je n'ai jamais aimé le théâtre de Porto-Riche.

— Et moi, je vous répète que c'était le moment ou jamais de garder cela pour vous, puisque ce grand poète était israélite.

— Quoi qu'il en soit, j'étais sincère. Et quant à « Monsieur » France, comme vous aimez à dire, lui, je le déteste depuis toujours !

Et, comme j'émettais des doutes à cet égard, il ajouta :

— Je vous en donne ma parole d'honneur !

Eh bien, il ne faudra jamais pardonner aux Allemands d'avoir mis un Français dans la nécessité de jurer sur l'honneur qu'il a, depuis toujours, été un imbécile !

La visite de ce garçon m'a été très désagréable.

Je ne veux pas être assimilé à des gens qui, dans six mois, qui, dans un an, soupireront peut-être, en se ressouvenant de l'Occupation :

— Ah ! C'était le bon temps !

Tant et si bien qu'aussitôt seul je commence ma lettre à Willemetz – en ces termes exacts :

Mon cher ami,

Depuis quelques semaines, depuis le débarquement des troupes Anglo-Américaines sur la Côte Normande, bien des personnes de ma connaissance qui ne sont peut-être pas très rassurées sur leur propre compte, ne dissimulent pas leur surprise de me voir aussi calme, aussi peu tourmenté. Elles en tirent des conclusions absurdes, ne sont pas éloignées de me croire inconscient – et, pour parvenir à troubler ma tranquillité, elles mettent en émoi certains de mes amis qui, tout à coup, pris de panique, m'offrent un abri dans leur cave ou bien un coin dans leur grenier. J'en sais même qui voudraient me voir dans les Charentes ou, mieux encore dans la Creuse – tandis que d'autres préféreraient mille fois me savoir en Espagne – pour m'y suivre sans doute.

C'est me connaître mal, et c'est décidément me connaître bien peu que de me supposer assez bête pour être lâche – ou bien assez lâche pour être bête.

Et c'est à croire vraiment que, plus on est connu, plus on est méconnu !

D'une part, je suis à Paris le bouc-émissaire d'une trentaine d'individus dont l'avenir est incertain, dont le passé manque d'éclat et qui donneraient gros pour que je sois des leurs...

Huit heures – on sonne.

Les voilà.

Le dîner avec les Willemetz et M. de Lequerica a été consacré entièrement à Serge, aux possibilités de le faire rentrer en France par Genève. Jeanne W... a remis à l'ambassadeur tous les renseignements qui concernent son fils – et notre espoir est grand de le voir revenir au plus tôt.

19 août.

Coup de téléphone mystérieux que je reçois vers 11 heures. Une voix d'homme, agréable et persuasive, me dit : « Cachez-vous pendant trois jours ! »

C'est une idée fixe.

20 août.

Je termine ma lettre à Willemetz – et j'en profite pour énumérer certaines de mes interventions heureuses auprès des Autorités occupantes – et celles notamment qui furent favorables à Tristan Bernard, à la maréchale Joffre, à Michel Clemenceau – à tant d'autres !

Aussitôt terminée, la lettre est portée chez Albert Willemetz – et j'en conserve deux copies dactylographiées.

S'il est parlé de cette lettre aussi souvent, c'est bien pour la raison qu'elle fut finalement la cause ou le motif – ou, mieux encore, le prétexte trouvé de mon inculpation.

21 août.

Rien au courrier. Pas de visite – et nul coup de téléphone de toute la journée.

22 août.

Le bruit court que Patton sera demain à Fontainebleau – et Leclerc à Paris !

Je voudrais être à demain, déjà !

Le réfractaire que je cache chez moi depuis quelques semaines – et que j'appelle mon « Veilleur de Nuit » parce qu'il dort à poings fermés dans le vestibule – disparaît brusquement sans avoir demandé la somme qu'on lui remet pourtant tous les lundis.

MON ARRESTATION

23 août.

Il est 10 heures du matin, et je viens de prendre une tasse de café – quand je suis appelé au téléphone par X...

Elle me dit que, dans Paris, des bruits courent, sinistres – que, déjà, l'on procède à des arrestations – que des femmes ont été passées à la tondeuse et marquées au fer rouge – enfin, elle ne me cache pas qu'elle redoute, à présent, le pire.

De nouveau, j'entreprends de la tranquilliser. Je lui conseille de ne pas se laisser influencer par des gens qui ont la détestable manie de vouloir, à tout prix, faire partager leur peur aux autres. Je désapprouve le projet qu'elle a formé d'aller se réfugier chez des amis à elle. Je lui propose de prendre modèle sur moi qui pour rien au monde ne quitterais ma maison. Enfin, me résumant, je lui déclare de

la façon la plus formelle qu'elle ne risque pas plus que moi.

Au même instant, la porte s'ouvre et je vois paraître Mme Choisel, haletante, éperdue, qui me dit :

— Monsieur, on vient vous chercher !

Et je raccroche le récepteur au nez de celle que je souhaite alors n'avoir pas convaincue de notre immunité !

À peine ai-je fait trois pas que, par la porte ouverte, font irruption dans mon bureau deux hommes armés qui sont d'une étrange pâleur.

— Haut les mains !

Le plus âgé des deux, qui feint de m'exécrer pour me dissimuler son trouble et pour justifier ses actes par avance, me tient sous la menace de son revolver, tandis que l'autre s'assure en me palpant que je n'ai pas d'arme sur moi – sur moi qui suis en pyjama !

Si c'est la Révolution qui commence, je dois dire que, dès l'abord, elle m'apparaît confuse et sans grandeur aucune.

Pourquoi ces hommes sont-ils si pâles et si nerveux ?

Je ne me permettrai pas de dire qu'ils ont peur – pourquoi d'ailleurs auraient-ils peur, armés comme ils le sont, placide comme je le suis ?

Non, certes, ils n'ont pas peur. Ce qu'ils ont, c'est le trac, un trac d'acteurs – d'acteurs qui ne seraient pas très sûrs de leur mémoire, d'acteurs qui rempliraient des rôles au-dessus de leurs moyens.

Car, à n'en pas douter, il y a de la comédie dans tout cela – et même aussi de l'imposture.

Ils ne sont, en effet, nantis d'aucun mandat, ils ne portent pas de brassards – et de vulgaires cambrioleurs n'agiraient pas différemment.

Oui, oui, c'est du théâtre – et du mauvais théâtre, improvisé, factice, avec des amateurs qui jouent au canevas.

Et c'est pourquoi je prends la détermination d'être le spectateur des événements qui vont se produire – n'ayant pas pour habitude de jouer dans les pièces des autres.

— Et maintenant, suivez-nous.

— Cependant, je voudrais...

— Non, non, non, tout de suite.

— J'aimerais revêtir une tenue plus décente.

— On n'a pas le temps de vous attendre. Allez ! Allez !

— Laissez-moi prendre au moins des cigarettes et mes papiers d'identité...

Et, sans attendre leur permission, je vais très calmement jusqu'à ma table de travail.

Ils s'y précipitent alors, tout comme si j'allais leur fausser compagnie – et me voilà de nouveau le revolver sous le nez.

Je prends deux paquets de cigarettes, mon portefeuille et huit pages dactylographiées sur papier vert-d'eau – copie de ma lettre à

Willemetz.

Ces pages me sont arrachées des mains par l'un de ces Messieurs – et je les vois disparaître aussitôt dans sa poche.

Ce geste brusque, inopiné, si discourtois, me laisse à penser que les choses pourraient se gâter tout à coup.

Je ne leur fournirai pas le prétexte qu'ils cherchent.

Ainsi donc, sans tarder davantage, je me coiffe d'un chapeau de paille qui se trouve à portée de ma main – et tous trois nous quittons mon cabinet de travail.

Nous descendons. L'un me précède dans l'escalier – l'autre me suit, le canon de son revolver ne quittant pas ma nuque.

Sont là, dans le vestibule, avec ma secrétaire, mon mécanicien, mon maître d'hôtel, ma cuisinière et mon valet de chambre. Ils ont des visages bouleversés et des regards très tendres. S'ils osaient me parler ils me diraient adieu.

Trois autres hommes, armés aussi – de mitraillettes – sont également là qui m'attendent.

Non, véritablement, on n'en ferait pas davantage pour Al Capone ou pour Landru !

J'entends :

— Coupez les fils du téléphone !

Je confie ma maison à Madame Choisel – et nous voilà dehors.

Une surprise désagréable m'attend : pas de voiture.

Et nous partons à pied.

Mon arrestation s'est effectuée en moins d'une minute – et ces Messieurs doivent assurément considérer qu'ils viennent de faire un coup de maître.

À ma droite se tient l'homme qui m'a pris mes papiers. L'autre marche à ma gauche.

Leurs trois acolytes nous suivent, avec leurs bicyclettes qu'ils conduisent à la main.

— En route !

— Où me menez-vous ?

— Vous le verrez bien.

— Est-ce loin ?

Celui à qui je m'adresse ne me répond pas. L'autre, à l'oreille, me dit :

Nous passons devant le buste de mon père. Ce que je pense alors ne regarde que moi.

Nous prenons la rue Saint-Dominique.

Des boutiquiers, mes fournisseurs probablement, sont là, sur le seuil de leurs portes.

Mon voisin de gauche me dit alors :

— Vous devriez baisser la tête.

— Pourquoi ?

— Parce que, sûrement, la foule va tirer sur vous.

Je lui réponds que ce n'est pas cela qui me fera baisser la tête.

D'ailleurs, je n'ai pas l'impression que cette foule me soit hostile – et je n'entends aucun murmure sur mon passage, en dépit des gesticulations hypocrites de mon voisin de droite qui fait mine de me protéger :

— Non, non, n'approchez pas... n'y touchez pas, surtout... laissez-nous faire, allez... il n'y coupera pas !

Mais c'est en vain qu'il s'évertue – et qu'il s'efforce d'ameuter contre moi ces bonnes gens qui ne semblent ni contrariés ni satisfaits de me voir en cet équipage.

Comprennent-ils déjà que nous entrons dans l'arbitraire à la faveur du provisoire – et que leur propre liberté, combien précaire en temps normal, est en péril dorénavant ?

Je le crois volontiers, car nul n'est assuré de coucher dans son lit, quand la délation, la vindicte et la peur ont tout à coup voix au chapitre.

Non, mon arrestation ne les étonne pas. Seule, ma façon de m'habiller pour aller en prison a de quoi les surprendre.

Mon pyjama se compose, en effet, d'un pantalon jaune citron et d'une chemise à larges fleurs multicolores. Je suis coiffé d'un panama exorbitant, et quant à mes pieds, qui sont nus, ils sont chaussés de mules de crocodile vert jade.

Ce côté chie-en-lit de mon arrestation – je l'ai su par la suite – a retenu l'attention de quelques citadins :

— Ils ne lui ont même pas laissé le temps de s'habiller !

Or, cette phrase, répétée, mal entendue, mal répétée, avait bientôt perdu son véritable sens – et c'est à mon propre mécanicien qu'une commère déclara, le soir même :

— Il paraît qu'ils l'ont emmené tout nu !

Mais revenons à nos moutons.

Nous passons maintenant devant les Invalides. Là, il y a foule – mais c'est pour regarder flamber le Grand Palais.

La concurrence est telle qu'enfin je passe inaperçu.

Ayant traversé l'Esplanade, nous prenons la rue de Grenelle.

Je n'ai pas fait depuis dix ans une aussi longue promenade – et j'en suis d'autant plus excédé que je dois m'efforcer à chaque pas de retenir mes mules.

Trois minutes plus tard :

— Nous y voilà. Entrons.

Tiens !

C'est à la mairie de mon arrondissement que ces Messieurs me

conduisent.

Va-t-on me marier de force ?

À LA MAIRIE DU VII

On me fait entrer directement dans la Salle des Mariages.

Je la connais.

Douze ou quinze personnes sont là, hommes et femmes, que surveillent négligemment des agents en civil.

Je dis : négligemment – pour ne pas dire plus. Car, à la vérité, ces hommes préposés d'ordinaire au maintien de l'ordre, semblent désapprouver dans leur for intérieur ces arrestations arbitraires dont ils vont s'efforcer de rester les témoins.

Spectacle singulier auquel nous assistons !

Une femme est là, jeune et jolie, qu'on vient de tondre et qui sanglote.

Deux autres femmes, allongées sur des bancs, dorment à poings fermés.

Un homme et une femme – genre petits bourgeois – d'une cinquantaine d'années chacun, se tiennent à l'écart et parlent posément. Ils ont l'air de se mettre bien d'accord sur toutes les explications qu'ils auront à fournir.

Un homme jeune, assez élégant, large d'épaules et pas très grand, est immobile, bouche bée, et paraît à jamais pétrifié par la peur.

Deux jeunes voyous inquiets se regardent du coin de l'œil fixement – et l'on dirait qu'ils pensent : « Pourvu que nous soyons accusés d'avoir fait autre chose que ce que nous avons fait ! »

Un homme âgé, que je ne connais pas – mais qui semble avoir bien changé – vient à moi et se présente. C'est Paul Chack. Il me dit des choses aimables – et il est visiblement enchanté, non pas que je sois arrêté, mais que je le sois aussi.

J'entends par là que ma présence doit le tranquilliser un peu sur son cas personnel. Et, sans doute, pense-t-il : « Ah ! Bon, je vois qu'ils arrêtent tout le monde ! »

Tous ces gens, intrigués tout d'abord – vu mon accoutrement – se sont demandé :

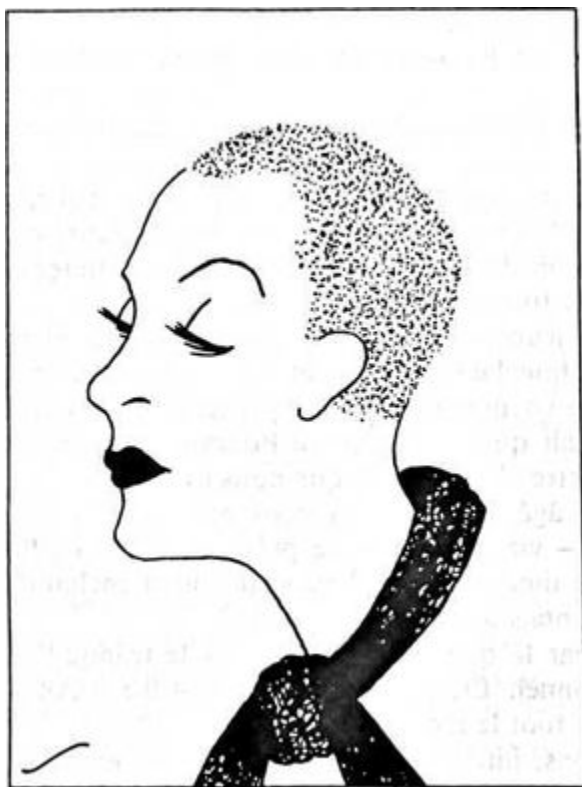
— Est-ce que ce ne serait pas... ?

Renseignés par Paul Chack, les voilà tous maintenant qui font cercle autour de moi – et l'on se met à bavarder.

Mais, à ma grande surprise, les questions qui me sont aimablement posées par eux concernent toutes le Théâtre. Ces aimables personnes ne semblent attacher aucune importance à mon arrestation – ni même à la leur, depuis quelques instants. La jeune femme tondue voudrait

savoir comment jouait exactement Sarah Bernhardt, les deux petits voyous me sourient gentiment et le jeune homme transi de peur paraît lui-même détendu. Les agents se sont mêlés à nous. Je ne les distingue plus maintenant des personnes présentes. Un doux vent d'optimisme a balayé leurs craintes – et nous voilà tous convaincus que dans une heure ou deux nous serons rentrés chez nous, ayant été brièvement interrogés.

Hélas ! Nos illusions s'envolent tout à coup : un homme extrêmement maussade vient mettre un terme à nos propos. Les agents, par lui, sont rappelés à l'ordre – et les paroles qu'il profère à notre intention sont chargées de menaces qui, pour être imprécises, n'en sont pas moins inquiétantes.



La jeune femme tondue s'est remise à pleurer – et l'homme jeune et râblé, les yeux hors de la tête, debout, les bras en croix, demande à mourir tout de suite.

Il est franchement difficile de savoir s'il plaisante ou non. Les agents lui conseillent de se tenir tranquille.

Il se rassied – mais aussitôt il se relève, il éclate en sanglots et demande qu'on le tue.

Est-ce un fou – ou bien est-ce un homme qui devient fou ?

Il veut se rasseoir – mais il est pris d’une crise d’épilepsie. Allongé maintenant sur le sol, il écume et donne des coups de pied à ceux qui voudraient lui porter secours.

Un Monsieur qui semble s’y connaître conseille de laisser passer la crise, prétendant qu’il n’y a « rien à faire ».

Un agent est allé pourtant chercher un broc d’eau froide – et il le lui déverse sur la figure. Le malheureux se calme. On le relève inondé jusqu’à la ceinture, et on l’assied. Il s’éponge avec son mouchoir – et il nous regarde avec surprise. Pour un peu, il nous demanderait ce que nous avons.

Cet homme trempé qui vient de se rouler par terre, est à ce moment l’image de la sérénité flegmatique et béate.

Le Monsieur qui s’y connaît nous déclare que la crise est maintenant passée.

Au même instant, l’autre se dresse et se met à hurler.

— Je veux qu’on me tue immédiatement !

Les agents, à bout de patience, l’empoignent – et l’emportent bien plus encore qu’ils ne l’emmènent.

Nous n’osons pas nous dire ce que nous redoutons.

Deux minutes plus tard, ils le ramènent – méconnaissable.

Entre temps, la jeune femme tonduë est venue s’asseoir auprès de moi. Elle hésite à me dire ce qui lui brûle les lèvres. Mon regard l’encourage à se confier à moi.

Elle me dit alors :

— Et vous m’avez connue si petite !

— ?

— Si vous saviez qui je suis !

— Dites-le moi.

Elle n’ose pas le dire – et de son sac, elle sort sa carte d’identité.

J’ai sous les yeux son nom, son âge – et sa photographie qui me la montre souriante, elle aujourd’hui qui pleure – le visage encadré de beaux cheveux blonds, elle, à présent tonduë.

C’est la fille d’un ami intime à moi.

Il est trois heures de l’après-midi – et je m’aperçois que je n’ai pas déjeuné.

Certains d’entre nous ont été appelés et questionnés. Les uns sont revenus – les autres ont sans doute été relâchés.

Je demande si l’on va bientôt m’interroger aussi.

Bientôt, paraît-il.

À cinq heures, l’homme maussade – entrevu déjà – fait une entrée soudaine.

Il vient directement à moi et me dit, en portant ses deux mains à mes poches :

— Vos cigarettes !

Et il ajoute :

— Si vous croyez que ceux qui vous gardent vont se contenter de cracher pendant que vous fumez !

Il m'a pris mes deux paquets de cigarettes et il est ressorti en faisant claquer derrière lui la porte.

Tous, nous fumons – mais il fallait bien faire une exception !

Je commence à me demander si je coucherai chez moi ce soir.

À six heures, enfin, je suis interrogé.

Introduit dans une salle où se trouvent une douzaine de jeunes gens armés, pour la plupart, de mitraillettes, je suis accueilli poliment par un assez joli garçon brun, vêtu d'un short et d'une chemise Lacoste, et qui ressemble étonnamment au délicieux comédien Robert Favart.

Il me fait asseoir à côté de lui – ce qui me surprend un peu. Je vais bientôt savoir pourquoi.

N'était cette jeunesse armée qui nous entoure, j'aurais la conviction que ma mise en liberté immédiate n'est pas douteuse.

À peine l'interrogatoire est-il commencé que trois photographes viennent se placer devant nous. J'ai compris.

Ce jeune homme et moi, lui m'interrogeant, ces F.F.I. armés, en demi-cercle autour de nous – quel tableau !... Quelle victoire !... Quelle mise en scène aussi – quelle organisation !

Trois ou quatre photos, simultanées, sont prises – propres à immortaliser l'action libératoire dont, pour l'instant, je fais les frais.

Et l'interrogatoire reprend.

C'est alors que je vois, devant mon interlocuteur, les pages dactylographiées qui m'ont été subtilisées quelques heures auparavant chez moi.

— Tiens ?

— Oui, me dit-il, et je vois que vos précautions étaient prises.

La remarque n'est pas sotte – mais je crois devoir faire observer à ce charmant jeune homme qu'en les lisant, ces pages, il a pris connaissance d'une lettre qui ne lui était pas adressée.

Je lui demande donc de bien vouloir me la rendre.

Il me répond que cela n'est pas possible.

— Alors, puis-je à présent rentrer chez moi ?

— Non, non, du tout.

— Vais-je passer la nuit ici ?

— Je n'en sais rien encore.

Et, à n'en pas douter, c'est la vérité pure : il n'en sait rien encore.

Je suis reconduit dans la Salle des Mariages.

— Ils vous gardent ?

— J'en ai l'impression.

À 8 heures du soir – je n'ai mangé ni bu depuis bientôt douze

heures – à 8 heures du soir, un homme, aimablement, vient me dire à l'oreille que je vais aller « rejoindre Monsieur Taittinger, président du Conseil municipal. »

J'en conclus – pourquoi, je n'en sais rien – que Taittinger est prisonnier sur parole à l'Hôtel de Ville, gardé à vue – qu'il y a là-bas des chambres, et que des gens de notre espèce – j'entends par là : inoffensifs – vont y être logés jusqu'à nouvel ordre.

Dès lors, je prends mon mal en patience.

(J'ai su, deux mois plus tard, à ma libération, que vers 1 heure de l'après-midi, ce jour-là, mon mécanicien s'était présenté à la Mairie avec un petit colis de nourriture qui lui avait été refusé.)

À 8 heures et demie, on nous appelle, Paul Chack et moi, et l'on nous fait monter dans une auto blindée.

On nous y a conduits tous deux avec d'infinies précautions – qu'en d'autres circonstances nous eussions prises pour des égards.

Dans la cour de la Mairie une trentaine de jeunes F.F.I. font la haie.

Un homme est monté près du mécanicien. Il tient son revolver à la main. Deux autres hommes, également armés, se glissent à l'intérieur de l'auto. Le joli garçon qui m'a interrogé nous accompagne et nous recommande en ces termes à ceux qui nous protègent – ou bien qui vont nous tuer :

— Et puis, hein... attention !

Attention à quoi ?

Un F.F.I. de 17 ou 18 ans, qui va fermer la portière, se penche à l'intérieur de la voiture et me demande très vite :

— C'est vrai que vous êtes coupable, Monsieur Guitry ?

— Ah ! Je vous jure bien que non !

— Oh ! Tant mieux !

Il était visiblement navré de me savoir coupable, ce gosse – et il m'a cru tout de suite quand je lui ai dit que je ne l'étais pas.

Voilà ce que j'appelle un juge impartial.

La porte cochère s'était ouverte à deux battants.

Une centaine de personnes sont là dehors, immobiles, muettes, qui nous dévorent des yeux tandis que l'auto leur passe sous le nez.

Un drapeau blanc flotte au capot de la voiture.

Les deux hommes qui sont à l'intérieur de l'auto se sont accroupis devant nous. Agrippés de la main gauche à l'une et à l'autre portière, ils tiennent de la main droite leur revolver, prêts à tirer.

Sur qui ?

Nous nous regardons, Paul Chack et moi, et il est fort évident que les mêmes pensées nous traversent l'esprit.

— Mais... que craignez-vous donc, Messieurs ?

Ma question reste sans réponse.

L'auto file à toute vitesse maintenant le long des quais.

À plusieurs reprises, elle est arrêtée par des F.F.I. mitrailleuses au poing. Nos gardes du corps sortent immédiatement alors leurs brassards, les leur montrent – et les remettent aussitôt dans leurs poches.

À cent mètres de l'Hôtel de Ville, un char allemand achève de se consumer. Un F.F.I. émergeant d'un tas de pavés, nous barre la route et nous déconseille d'aller plus loin – on se bat place de l'Hôtel-de-Ville.

Et, de fait, on entend le crépitement des mitrailleuses.

— Prenez le pont !

Les F.F.I. nous en facilitent l'accès en déplaçant des barrières mises en chicane à son entrée.

Une rafale de balles nous siffle aux oreilles. Il était temps.

Mais, dans ces conditions, comment allons-nous parvenir à l'Hôtel de Ville ?

Il n'a jamais été question de nous y conduire – et c'est au Dépôt qu'on nous mène.

Nous y voilà.

La grille en est solidement enchaînée et verrouillée.

Tant pis – allons ailleurs !

— Nous avons dû nous tromper de porte, dit l'un de nos gardes.

Nous allons plus loin – puis, nous revenons sur nos pas.

— Non, non, c'est bien ici, prétend le second garde.

À travers les barreaux de la grille, on distingue des sacs de sable derrière lesquels des hommes prudemment sont cachés.

Sans se montrer davantage, ils parlent avec les nôtres.

Ils viennent enfin nous ouvrir – comme à regret.

S'ils croient que ça nous amuse, nous !

Et nous entrons.

LE DÉPÔT

Sombres et sinistres galeries voûtées.

Obscurité bien résolue.

Hommes armés jusqu'aux dents – que nous entrevoyons – qui semblent éreintés déjà et qui discutent sans passion, autour d'une bougie, les coudes sur la table.

L'un d'eux, d'un geste las, nous indique que « c'est à gauche » – et comme nous marchons à grandes enjambées, mais en frôlant les murs, notre arrivée au Dépôt a l'air d'une évasion.

On nous a fait entrer dans une salle humide et puante où se trouvent déjà de 15 à 18 personnes – arrêtées comme nous – et dont

on ne distingue pas les traits dans la nuit qui descend et qui nous enveloppe en dramatisant tout.

Et d'ailleurs sont-ce là des personnes réelles ?

On en dirait plutôt les ombres.

Ce qui me surprend, dès l'abord, c'est ce silence qu'elles font – car, de toute évidence, elles le font elles-mêmes – et, même, d'elles-mêmes. Il ne leur est certainement pas imposé – car elles parleraient à voix basse s'il leur était interdit de parler.

Il y a toutes sortes de silences – mais il n'en existe pas de plus profond que le silence consenti de plusieurs personnes immobilisées par la peur – et qui tendent l'oreille en vain.

Il est alors multiplié.

C'est à ce prix qu'il est profond.

Cet endroit où nous sommes porte un nom – que j'oublie.

Il est innommable d'ailleurs.

C'est une salle d'attente où le trop plein des cabinets s'écoule ignoblement.

On nous y laisse une heure ou deux.

Pourquoi ?

Que se passe-t-il donc ?

Et comment se fait-il qu'il ne se passe rien ?

Car, en fait, il ne se passe rien.

On nous attaque à main armée dans nos maisons, on nous arrête sans motif, on nous promène à pied dans les rues de Paris, on nous entoure de mitraillettes en nous recommandant de mettre haut les mains, on nous fait voir des revolvers de tous calibres, on nous prive de nourriture, on nous photographie, on nous mène en voiture à travers la mitraille – et voilà qu'on nous boucle à présent dans des lieux d'aisance !

On m'a tout l'air enfin de ne pas savoir encore ce qu'on va faire de nous.

Il doit y avoir une pagaïe dans Paris !

L'obscurité devient totale.

On la croirait définitive.

Va-t-on nous faire passer la nuit dans ce cloaque ?

J'allais me faire à cette idée – lorsque nous percevons des pas venus de loin.

Une porte s'ouvre – et, dans l'encadrement de cette porte, se profile la silhouette d'un homme qui tient une lanterne à la main.

— Sacha Guitry !

Enfin !

Pourquoi « enfin » ?

Parce que ça sentira peut-être moins mauvais ailleurs.

— Suivez-moi.

Nous enfilons un long couloir – puis nous tournons à gauche. Nous descendons trois marches – et nous prenons à droite. L'homme qui m'accompagne accélère le pas – et nous nous arrêtons devant une porte vitrée qui s'ouvre tout à coup.

À peine en ai-je franchi le seuil qu'un homme d'une quarantaine d'années, qui porte une blouse blanche et qui n'a pas l'air, à première vue, d'un mauvais bougre, m'accueille avec satisfaction par ces mots imprévus :

— Ah ! Voilà ce salaud !

Je lui demande alors si nous nous connaissons.

Il me répond :

— Ça va !

Puis, me désignant à ceux qui l'entourent, et qui sont tous armés aussi, bien entendu, il ajoute :

— Pour celui-là, jugement demain matin et exécution immédiate. Acquiescement muet des personnes présentes – qui semblent pénétrées de la grandeur de leur mission.

Allons, décidément, tout ça n'est pas sérieux.

— Suivez-moi !

L'homme à la blouse blanche est formel par principe – et l'autorité de l'empereur Napoléon Ier n'est que de la gnognote au regard de la sienne.

Je le suis – et nous passons dans une sorte de casemate exigüe, sans fenêtre, où ces Messieurs se sont installés – tout récemment, je pense – un bureau sans confort.

Une autre blouse blanche est là. Elle revêt un homme qui doit bien mesurer 1 mètre 95. Il respire la force – et la brutalité possible. Il a des mains immenses – et je parierais bien qu'il n'a pas d'autre arme sur lui.

L'autre m'ordonne :

— Asseyez-vous.

Lui-même il s'est assis derrière une machine à écrire.

— Vos nom, prénoms et qualités...

À la machine à écrire ?!

On ne saurait prendre, en effet, trop de précautions.

Mais – dans ces conditions, figurerons-nous sur les registres du Dépôt ?

J'en doute fort.

Quoi qu'il en soit, me voilà maintenant identifié par lui.

Le contraire eût été bien plus intéressant !

— Monsieur, lui dis-je alors, est-ce indiscret de vous demander pourquoi l'on m'a arrêté, et pour quelle raison je dois être exécuté demain ?

Il revient vite de sa surprise, me regarde fixement dans les yeux et me répond :

— Allons... vous le savez aussi bien que moi !

C'est ainsi que j'apprends qu'il n'en sait rien lui-même.

L'homme d'environ deux mètres n'aura pas desserré les dents.

Il garde l'attitude de quelqu'un à qui l'on a dit :

— T'es là pour leur faire peur. Qu'ils voient seulement tes mains – et ne les quitte pas de l'œil.

L'autre se lève – et je me lève.

— Maintenant, passons à côté.

À côté, c'est « la fouille ».

Un vestiaire à gauche, un vestiaire à droite.

— Vos bijoux, votre argent...

— Ma montre ?

— Aussi. Et comptez votre argent vous-même, s'il vous plaît.

— 37 500 francs.

— Eh ben !

Il aurait fait le même « Eh ben » pour 3 000 francs, pour 100 000 francs, pour un milliard.

— Donnez-moi donc votre portefeuille, d'ailleurs.

Je le lui donne.

Il en vide aussitôt le contenu devant lui.

Tout l'intéresse – et comme il a décidé qu'il irait de trouvaille en trouvaille, à chaque chose, il fait :

— Tiens ! Tiens !

Il faut que tout m'accable.

L'adresse d'un encadreur :

— Tiens ! Tiens !

Trois photographies de la même personne :

— Tiens ! Tiens !

Un permis de circuler en automobile :

— Tiens ! Tiens !

Un carnet de chèques, une lettre de mon père :

— Tiens ! Tiens ! Tiens ! Tiens !

Un portrait d'homme âgé :

— Tiens... tiens !

Ce gros Monsieur pensif à qui je ressemble un peu retient son attention – et je ne puis m'empêcher d'en sourire.

Il a vu ce sourire – et sans doute il l'a pris pour un aveu cynique, car le voilà persuadé maintenant qu'il m'a pris sur le fait et qu'il a mis la main sur une pièce à conviction qui me perd à jamais.

— Qui est-ce ?

— Monsieur Renan.

— Monsieur ?

— Renan.

Et comme, visiblement, ça ne lui suffisait pas, j'ai ajouté :

— Le philosophe.

Alors, il a fait :

— Bon.

Et dans ce « bon », il a su mettre toute la suspicion humaine – et toutes les promesses possibles, aussi, de repréailles dans le cas fort probable où ce « Monsieur Renan » serait un des initiateurs de la Collaboration.

Le portefeuille est vide – mais, par acquit de conscience il fouille, fouille encore.

— Tiens...

Un seul « tiens » cette fois, mais un « tiens » prolongé, avec modulation de l'aigu jusqu'au grave.

Il vient de découvrir dans la poche intérieure de mon portefeuille une petite enveloppe cachetée.

Tout aussitôt le cachet saute – et le pouce est déjà dans l'enveloppe...

Mais il s'arrête alors, et me regarde du coin de l'œil.

À n'en pas douter, cet homme a le sentiment que ce qu'il est en train de faire, là, « ça ne se fait pas ».

Et voilà que son œil, à présent, me questionne.

Va-t-il falloir que je m'en mêle ?

Il le voudrait.

Soit – mais comment puis-je l'empêcher de poursuivre son geste.

En l'en défiant ?

Peut-être.

Et je lui dis alors :

— Allez donc jusqu'au bout !

A-t-il pris mon défi pour un encouragement ?

Je ne demande pas mieux que de le croire.

Toujours est-il qu'il a sorti cette lettre de son enveloppe et qu'il l'a lue.

Il s'agissait là d'une lettre intime.

Il l'a remise dans l'enveloppe – et pour se donner une contenance, il a cru devoir me dire finement :

— Et vous avez près de soixante ans, mes compliments !

(Je raconte plus loin dans quelles circonstances il m'a été donné de revoir ce carnet de chèques, ce permis de circuler – et cette lettre aussi.)

Mon portefeuille est allé rejoindre mes bijoux et mon argent au creux d'une écharpe que j'avais autour du cou et dont un homme grisonnant noue à présent les quatre coins.

J'aurais pourtant aimé conserver cette écharpe sur moi – mais d'un

geste, l'on m'a fait comprendre qu'on ne me laisserait pas la possibilité de me supprimer par pendaison !

— Du reste, à ce propos, retirez donc vos lacets de souliers.

Je lui montre mes mules.

— Bon, eh ! bien, alors...

Il passe en revue ses hommes de main et fait son choix.

— Toi.

Et il ajoute, en clignant de l'œil :

— Cellule 117... et puis, hein ? la dernière rigueur.

J'aime moins ça.

L'homme désigné me prend en charge, me met son revolver aussitôt sous le nez – et, marchant côte à côte, nous nous engageons dans un couloir obscur.

Mon tortionnaire éventuel n'est pas tout jeune. J'en conclus que c'est un homme qui doit faire « ça » depuis longtemps – un spécialiste.

Une grande porte – qui s'ouvre – et – ô surprise ! – des religieuses !

Des religieuses rapides, qui ne regardent rien, qui voient tout, qu'on croirait à roulettes et poussées par le vent.

Où sommes-nous ?

« Chez les Femmes » – c'est-à-dire dans le quartier des femmes.

J'en éprouve la plus vive satisfaction – et je considère cela comme une attention à la fois délicate et de très bon augure.

— Cellule 117, ma sœur.

Et nous montons.

La religieuse nous accompagne – et maintenant nous y voilà – mais l'homme veut rester seul avec moi.

— Juste une minute !

Ça peut être long, une minute.

La religieuse a fermé la porte. J'espère qu'elle prie pour moi dans le couloir.

Je suis donc seul en face de cet homme avec, plus que jamais, son revolver sous le nez.

Il hésite.

Il a bien raison.



Il plonge brusquement sa main gauche dans la poche de son veston – sa détermination est prise.

Que va-t-il en sortir ?

Il en a sorti une feuille de papier avec un crayon – et il m'a dit :

— Je voudrais un « orthographe » !

L'homme est parti avec son « orthographe » – et je suis seul, enfin.

Derrière moi, la porte s'ouvre.

Mon Dieu – il s'est peut-être souvenu qu'il avait oublié de me tuer !

Non – c'est la Mère Supérieure qui vient à moi, l'air pas tellement aimable. Elle cache quelque chose dans l'une de ses grandes manches...

C'est un morceau de pain noir à l'intérieur duquel elle a glissé une tablette de chocolat. Elle me le remet de telle façon que je dois comprendre qu'elle me favorise à ses risques et périls.

Puis, elle s'en retourne.

Je veux espérer qu'elle est hypocrite et qu'elle favorise ainsi tous les autres, un par un.

Je dévore aussitôt le pain – en économisant la tablette de chocolat.

Ainsi, c'est cela, une cellule.

Ça pourrait être pire.

Quatre mètres sur deux – une fenêtre qui ferme mal, mais qu'il est

impossible d'ouvrir – un lit de fer, scellé au mur, qui, de ce fait, n'a que deux pieds – un matelas, si j'ose dire – ni draps ni couverture – une planche de bois, un tabouret qui n'a que trois pattes – enfin, la porte : une porte de prison – au centre de laquelle s'ouvre un petit judas qui ne peut se fermer que de l'extérieur.

Le lavabo et le « vater » – n'en parlons pas, ils ne font qu'un.

Une troisième religieuse – et, celle-là, charmante – ouvre ma porte et me prévient que, dans une minute, on éteint la lumière.

Quelle grâce naturelle et quel joli accent elle a !

— Vous êtes espagnole, ma sœur ?

— Non, Monsieur, portugaise.

Je n'en étais pas loin, géographiquement.

— Est-ce qu'on arrête beaucoup de monde encore ?

Pour toute réponse, elle a levé les yeux au Ciel – dame, l'habitude ! – et cela m'en dit long.

La lumière s'est éteinte tandis qu'elle refermait très doucement la porte. Elles s'en sont allées toutes les deux ensemble.

Oui, et c'est bien ce que je pensais, tout le monde doit être en train de faire arrêter tout le monde.

Les prédictions d'Albert Willemetz se réalisent.

Sommes-nous tous en prison ?

Y suis-je pour eux tous ?

Il doit se passer des choses inouïes à l'heure actuelle – des choses affreuses.

Et je suis bien content d'être là !

Je ne plaisante pas.

Je n'aimerais pas y être pour quelque chose – fût-ce seulement par le fait d'une abstention prudente – dont j'aurais honte par la suite. Car s'abstenir à l'heure actuelle, c'est admettre. On n'admet pas.

Quand on admet une injustice, on la commet.

Or, j' imagine un sauve-qui-peut déshonorant.

Je vois des imposteurs pendus au téléphone et qui donnent des ordres – annulés aussitôt par d'autres imposteurs. Car tout doit se faire en ce moment de vive voix – sous de faux noms – et personne ne doit prendre de responsabilités.

D'autre part, cette libération de Paris, ardemment souhaitée, doit glacer d'épouvante ceux qui furent épargnés par l'Occupation – et Jean doit dire à Pierre : « Mon vieux, donnant donnant, si tu dis que j'ai fait ci, moi, je dirai que tu as fait ça ! »

Et les soldats de l'Armée Leclerc, pendant ce temps-là, se font tuer !

... huit... neuf... dix... onze heures.

Pourquoi faut-il que je repense à cette exécution qui m'a été promise pour demain – puisque je n'y crois pas ?

Car, sincèrement, je n'y crois pas.

Non.

S'ils avaient eu cette intention, ils m'en auraient fait la surprise – à mon réveil, demain matin.

Et puis, pas eux, pas ces gens-là.

Non.

Ah ! S'ils étaient des auteurs dramatiques – je suis sérieux en le disant – s'ils étaient des auteurs, j'y passerais sûrement.

En vérité, je ne crois qu'aux haines confraternelles – ou familiales.

... neuf... dix... onze... minuit.

Devant un événement pareil, quelle va être l'attitude de mes amis ? Extraordinaire.

(Avec un tel adjectif, on est tranquille – on est paré.)

Bing !

Minuit 30 ?

1 heure ?

1 heure 30 ?

Un « bing », ça peut se perdre dans une rafale de mitrailleuse ou dans l'écho d'un coup de canon.

Plus les coups de feu que l'on entend sont lointains, moins ils effrayent – plus ils inquiètent.

Mon Dieu, pourvu que Paris ne soit pas touché !

... trois... quatre... cinq heures.

Je pense à ceux que j'aime.

Je pense à des visages – et je vois des tondeuses...

Je pense – à qui je veux.

Et j'ai passé ma nuit ainsi, sans fermer l'œil – à cauchemarder.

24 août.

Rude journée – mais édifiante à plus d'un titre.

Ç'a commencé de très bonne heure – par une entrée tumultueuse.

Je n'ai pas eu le temps de faire : ouf – trois hommes étaient devant moi : un très grand garçon blond, distingué, sympathique, en short et chemise Lacoste, flanqué de deux bonshommes très différents de lui.

Sans préambule aucun, le grand jeune homme blond, étranglé de colère, a déversé sur moi un torrent de reproches relatifs à « ce que j'avais fait ». -

Malheureusement je ne parvenais pas à démêler dans ses propos confus ce que j'avais bien pu faire et quel était l'objet de sa réprobation.

Je comprenais seulement que ma conduite lui faisait horreur – étant celle surtout d'un « homme comme moi ».

Car, à ses yeux, j'étais un « homme comme moi ». Et il ne demandait qu'à le répéter :

— Un homme comme vous, avoir fait ça ! Un homme comme vous,

avoir eu une conduite pareille !

Quant aux sanctions immédiates que comportait une telle conduite, elles étaient imprécises encore dans son esprit. À cet égard, « il ne savait pas ce qui le retenait ».

Il l'avouait du reste, il disait :

— Ah ! Je ne sais pas ce qui me retient !

Et quand il disait cela, les mitraillettes des deux hommes qui l'encadraient frémissaient d'espérance.

Mais – comme il fallait bien en finir tout de même – il s'avança vers moi, s'avança tellement que le bout de son nez frôla l'extrême bout du mien – et brandissant alors son poing fermé, il cligna de l'œil gauche pour me tranquilliser, tout en hurlant :

— Ah ! Tenez, je m'en vais pour ne pas faire un malheur !

J'ai fait depuis sa connaissance.

C'est un jeune avocat de beaucoup de talent qu'on mettait à l'épreuve – et qui s'étant « chargé » de moi, remplissait son devoir en limitant le plus possible les dégâts.

La petite sœur portugaise vient constamment refermer le judas de ma porte – parce que constamment des gens viennent l'ouvrir pour me dire des bêtises ou des insanités.

Par exemple :

— Hé ! Salopard, tu es moins bien ici que chez toi !

Ou bien :

— Avez-vous des nouvelles d'Hitler, Monsieur Sacha Guitry.

Ou bien encore :

— Vous ne l'écoutez plus, Mesdames !

Et il n'y a guère de variantes.

Le ton veut être persifleur – il est rigoureusement vulgaire.

Et j'ai le regret de n'avoir pas eu à noter l'un de ces traits spirituels, incisifs, qui ont fait la réputation universelle de Gavroche.

Ce défilé comminatoire qu'on autorise – et que, peut-être, on recommande – n'est qu'un travestissement de la curiosité populaire et malsaine.

Cet homme très connu qui se tient immobile au centre d'un cachot – en butte aux visiteurs qui le dévorent des yeux à travers un judas, cela fait très musée Grévin – pas davantage.

Or, aujourd'hui, 24 août 1944, ces visiteurs qui se succèdent à ce judas, et qui font queue peut-être en bas, feraient beaucoup mieux d'aller au-devant de l'Armée Leclerc avec des fleurs à leurs chapeaux.

D'où vient que ces gens-là me parlent d'autre chose ?

Et nos gardes du corps, eux-mêmes, comment s'y prennent-ils pour nous cacher leur joie ?

Deux Français ne devraient pas pouvoir se rencontrer en ce moment sans se serrer les mains, muets d'émotion, ou hurlant de

bonheur !

Oui, franchement, ces gens m'échappent.

(Et combien j'aimerais leur échapper aussi !)

Ils ont souffert, ils ont tremblé pendant quatre ans pour leur pays et pour eux-mêmes – eux-mêmes, et leur pays sont sauvés à présent, et leur premier mouvement est un mouvement de colère – c'est triste.

J'ai l'impression que tous ceux qui ne se seront pas jetés dans les bras de leurs frères, entre hier et demain, auront manqué le coche.

Je suis assis sur ma paillasse et, parce que j'ai la migraine j'ai posé mon front dans ma main.

On chuchote au judas :

— Tu crois que c'est lui ?

— Je n'en suis pas sûre.

C'est une voix de femme qui répond :

Alors, j'entends :

— Psst !... Hé, Sacha !

Par curiosité, j'ai tourné la tête et, l'air renfrogné, j'ai fait :

— Hein ?

Nous nous sommes regardés cet homme, cette femme et moi, pendant une seconde – puis, j'ai laissé retomber ma tête dans ma main.

J'ai entendu alors :

— Oh ! Mon Dieu, il est complètement abruti !

Et il y avait de la compassion dans la voix de cette femme.

Merci, Madame – ou Mademoiselle.

Onze heures sonnent.

— Venez. On vous demande.

— On me demande ?

— En bas. Oui.

C'est la Mère Supérieure – qui ne m'en dira pas davantage – et qui vient me chercher.

Qui peut bien me demander ?

En prison, il faut s'attendre à tout, ne se bercer d'aucun espoir et ne compter sur personne. C'est à ce prix seulement qu'on peut avoir, par-ci, par-là, des surprises agréables et quelquefois très douces.

Nous traversons le hall.

On me fait entrer dans une cellule où trois hommes sont là, debout, face à la porte – et qui m'attendent.

Ce groupe est composé d'un joli garçon brun qui se tient immobile, ayant à ses côtés deux hommes armés qui sont tellement impersonnels qu'ils en arrivent à se ressembler.

Encadré comme il l'est, s'il n'avait ce brassard – F.F.I. – sur la manche, on le croirait en état d'arrestation lui-même.

Lecteur, connaissez-vous, pour l'avoir applaudi, un acteur

chaleureux, débordant de jeunesse et qui joue à ravir – il a nom Gilbert Gil ?

C'était lui, ce jeune homme entre ces deux croquants.

Il n'avait qu'un mot à me dire.

Il vint à moi et, dans l'oreille, il me glissa :

— On pense à vous.

Je l'embrassai.

Il ajouta :

Et puis, enfin, je voulais vous avoir vu.

Grâce à vous, Gilbert Gil, que je connais à peine – et qui avez couru tant de risques pour moi ! – je le marque d'un caillou blanc, ce mémorable jour, le premier de ma vie que je passe en prison.

5 heures.

Un homme, que la Mère Supérieure accompagne, se fait ouvrir la porte de ma cellule.

Il entre, il me regarde – et ne trouve rien à me dire.

Il ne cherche peut-être pas, d'ailleurs.

Il m'est visiblement hostile.

Tant mieux. Je n'aimerais pas qu'il m'aimât.

Sommes-nous quittes ?

Non, car il a tous les droits – et je n'en ai plus guère.

Alors, il en profite :

— Pourquoi est-il seul ?

— Je me le demande, répond la Mère Supérieure.

— Il n'y a aucune raison. Pas de faveurs pour lui. Qu'on le mette avec d'autres !

Et le voilà dehors – enchanté de lui-même.

Il y a vraiment de quoi !

Ils font faire leur Révolution par des mufles – ils vont manquer leur coup.

Par le judas de ma porte, entrouvert un instant – puis aussitôt refermé – quelqu'un vient de jeter dans ma cellule un journal plié en quatre.

Le Figaro !

Le Figaro reparaît. Il a reparu hier. Celui-ci porte en effet sur sa manchette : Jeudi 24 août 1944. N° 2.

Eh ! Bien, je dois à la vérité de dire que j'en éprouve une satisfaction très vive.

Je suis en mauvais termes avec son directeur, avec ce Pierre Brisson, qui me déteste – grâce à Dieu ! – mais je suis convaincu que devant les événements actuels il va se faire un devoir de prendre une position – dite : objective – et qui sera de nature à le faire passer pour un ennemi loyal.

Le Figaro se doit en effet de conserver sa classe et de poursuivre

son destin.

Il serait navrant qu'un tel journal devînt l'organe des gens de maison.

Le merveilleux Capus disait un jour à cet égard :

— Le Figaro tire à plus de 50 000... il est foutu !

Donc, je le déplie avec confiance.

Les nouvelles y sont nombreuses et palpitantes d'intérêt :

« Paris combat pour sa liberté » – « La Roumanie a signé l'Armistice avec la Russie » – « Une colonne américaine a atteint Arpajon » – « Le Grand Palais est en flammes » – « Les Français libèrent Marseille et les Alliés Grenoble » – « Une immense tâche attend les Secrétaires Généraux » – « Ravitaillement » – « Transports » – « Arrestations... »

Arrêtons-nous ici.

Et je lis cette déclaration bouleversante de M. Willard, secrétaire général à la Justice :

« Nous frapperons haut, vite et juste – et voici déjà les noms de quelques personnages arrêtés et écroués à la Santé : Devize, Magistrat ; a condamné à mort de nombreux patriotes. Poirier, Directeur des Prisons de la Seine ; a approuvé les traitements inhumains infligés aux détenus politiques. Deyras, Conseiller d'État, auteur des textes créant les Sections Spéciales des Tribunaux d'État chargés de condamner les patriotes. M. Sacha Guitry qui, dans un tout autre domaine, s'est mis lui aussi dans le cas d'avoir des comptes à rendre, est également à la Santé pour y être jugé. »

Je crois rêver !

Ainsi, au premier jour de la Libération de Paris, les quatre personnages qu'il était urgent d'arrêter étaient : un Magistrat, un Conseiller d'État, le Directeur des Prisons – et un auteur dramatique !

Telle était donc « l'immense tâche » qui attendait M. Willard !

Il y avait à Paris plusieurs centaines d'individus qui s'étaient ignoblement vendus aux Allemands durant ces quatre années, et ce Secrétaire Général à la Justice s'enorgueillissait d'avoir incarcéré un auteur dramatique et trois fonctionnaires !

Et il appelle cela : frapper haut, vite et juste !

Encore prend-il la peine d'énoncer les actes qu'il reproche à ces trois fonctionnaires – tandis que les « crimes » de l'auteur dramatique, eux, sont passés sous silence.

On nous apprend seulement qu'il a « des comptes à rendre » !

Pire perfidie que celle-là est-elle imaginable ?

Non, certes – et je la trouve si flagrante que j'en arrive à me demander si la déclaration de M. Willard est bien de M. Willard.

Un texte pareil n'a pas pu être rédigé de sang-froid – par un homme seul et réfléchi.

Non.

Ça, c'est la chose bâclée, à deux ou trois, sur un coin de table, dans la salle de rédaction d'un journal, vers une heure du matin.

Et je dis bien à deux ou trois : le premier la suggère, le deuxième s'applique à lui donner la forme lapidaire et plate qui lui sied – je troisième la signera.



L'apport du signataire est essentiel, assurément : il a fourni tous les détails qui concernent les fonctionnaires – mais le passage qui me vise est ajouté. Haineux, prudent, immonde – il est d'une autre main.

Sinon – que faudrait-il penser de ce secrétaire général à la Justice qui me prétend à la Santé, alors que je suis au Dépôt – et qui déclare que je suis « mis à la Santé pour y être jugé » – comme si l'on jugeait à la Santé !

Mais il y a mieux encore,

Il y a les six lignes suivantes, qui sont du Figaro en personne – donc de M. Brisson lui-même :

Les voici, telles quelles :

« C'est pour prévenir les injustices et les excès qu'un ressentiment populaire spontané risquerait d'engendrer que les Secrétaires Généraux prennent ces mesures de salubrité auxquelles nous souscrivons pleinement. »

Allons donc !

Quel aveu !

Et quelle hypocrisie !

Ainsi, toutes ses précautions sont prises : il souscrit à des mesures qui m'épargnent le pire !

Pour me mettre à l'abri, il me fait mettre, en somme, à l'ombre !

Il « souscrit pleinement » à mon arrestation – car il redoute pour moi l'injustice des autres !!!

Il appréhende « les excès » d'un ressentiment chimérique – alors qu'il n'en existe pas qui soit plus évident, plus manifeste même et plus pernicieux que le sien propre à mon égard !

Combien Monsieur de Porto-Riche avait raison quand il disait de lui : « Brisson, c'est un pisse-froid ! »

Et cet homme ose encore appeler son journal : Figaro ! Figaro, ça ?

Non, non, pas Figaro – non, non, non, non : Basile ! Et comme c'est bien qu'il me parvienne par un judas !

Six heures.

Je viens de faire la liste de ceux qui, dans la journée d'hier, ont dû intervenir en ma faveur. J'en ai noté quatre-vingt-deux.

(Je ne m'étais pas trompé de beaucoup : quatre l'ont fait un mois plus tard.)

— Il faut que vous descendiez à la cellule 42.

C'est la petite sœur portugaise qui vient me chercher.

Elle est angélique, et dans ce transfert qui pourtant m'est odieux, elle voit la volonté du Très-Haut, sans nul doute.

La cellule 42.

Trois hommes y sont déjà.

Je les distingue à peine.

De l'un, je vois les cheveux blancs – je vois la calvitie précoce du deuxième – mais, mon Dieu, je ne vois que le col de l'autre ! Lui aurait-on déjà coupé la tête ?

Non. C'est un nègre.

On se présente :

— Jérôme Carcopino.

Ce sont les cheveux blancs.

Ministre du Maréchal, directeur de l'École normale, nous nous connaissons de Vichy,

— Lépinard.

C'est la calvitie précoce.

Chef de cabinet du Préfet de Police pendant l'Occupation.

— Ministre d'Haïti.

Dois-je dire que c'est le nègre.

L'accueil que ces Messieurs me réservent est glacial.

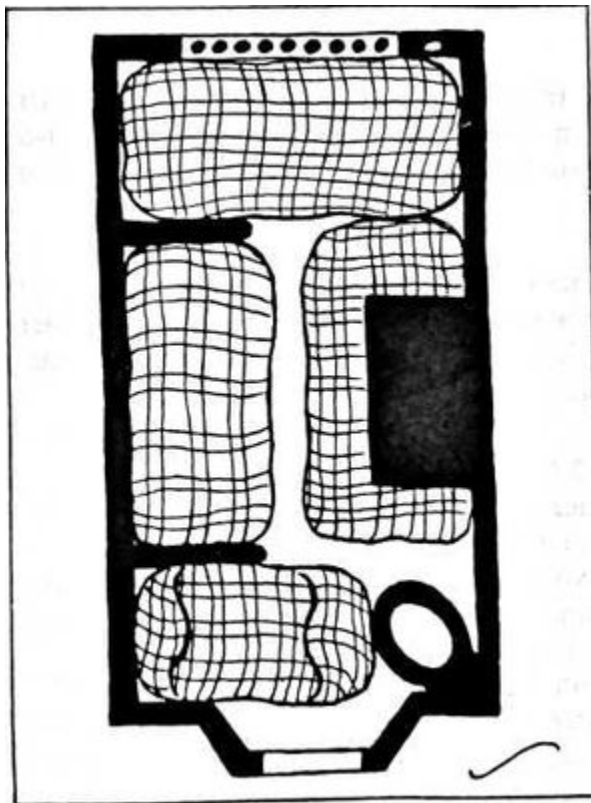
Je le comprends très bien – mais je ne l'admets pas.

Être trois déjà dans une cellule – semblable à celle que je viens de quitter – n'avoir qu'un lit, qu'un seul « vater », et se voir « ajouter » un homme de ma taille, ce n'est certes pas agréable – mais, me le témoigner, c'est pire qu'incorrect – et s'en plaindre à la sœur, c'est pour le moins absurde.

Cet ange n'y peut rien.

On m'apporte une paillasse pliée en deux.

Je ne pourrai la déplier que quand ils seront couchés eux-mêmes. Je verrai bien alors quelle est la place – qui m'est assignée dans leur esprit déjà.



Nous bavardons un peu – mais je fais seul les frais d'une conversation qui m'ennuie autant qu'eux.

Nous avons avalé la soupe répugnante.

Nous entendons des cris, des plaintes – et trop de coups de feu.

L'atmosphère est bien lourde.

Nous nous couchons enfin.

M. Carcopino, ce qui est bien normal, s'est octroyé le lit. L'homme noir est couché sous la fenêtre, au fond. Le chef de cabinet de Bussière est à droite.

Quant à moi, n'en déplaise à M. Lépinard, je suis, bien plus que lui, le chef du cabinet, car si j'appuie mon chef, c'est sur les cabinets.

25 août.

Je ne sais pas si tous les nègres font leur toilette de cette façon-là – mais rien n'est plus curieux que ce que je viens de voir.

Debout, nu comme un ver – avec, entre les pieds, une cuvette qui n'est pas beaucoup plus grande qu'une assiette à soupe – le ministre d'Haïti, pour faire ses ablutions, s'accroupit jusqu'au sol, prend au creux de ses mains jointes une cuillerée d'eau froide, puis, se redressant soudain, il l'envoie au plafond. Quelques gouttes lui en retombent sur la tête et sur les épaules. Il les reçoit en frissonnant, convaincu que les chutes du Niagara elles-mêmes ne l'inonderaient pas davantage – puis, aussitôt, il recommence.

Cela tient à la fois de la prière chez les Orientaux, de la gymnastique chez les Suédois et de la douche aussi chez les Anglo-Saxons.

L'homme est aimable et cultivé – mais obsédé à l'heure actuelle par la perte possible d'une somme de 90 000 francs qui lui a été subtilisée lors de son arrestation.

Qu'il soit incarcéré, peu lui importe ! Inculpez-le, si vous voulez, condamnez-le, fusillez-le – mais rendez-lui d'abord ses 90 000 francs !

Il ne se passe pas d'heure qu'il ne nous en reparle – nous posant à cet égard quatre questions, toujours les mêmes – auxquelles il devrait bien s'apercevoir enfin que nous ne répondons pas.

La Mère Supérieure entrouvre notre porte :

— Venez, me dit-elle, on vous demande encore.

Elle est visiblement contrariée – si visiblement même qu'elle n'est probablement pas contrariée.

Les ecclésiastiques ont le merveilleux privilège de pouvoir, à leur gré, nous induire en erreur.

— Qui me demande, ma Mère ?

— Vous allez le voir. Sortez.

Je sors – et je me trouve nez à nez avec deux officiers américains, armés, casqués, cordiaux, rieurs et bras ouverts :

— Hello ! Mister Guitry, how are you ?

Mais alors ?

Je ne rêve pas : s'ils sont là, tous les deux, c'est donc que tous, alors, sont là !

Et si, tous, ils sont là – c'est que les autres, enfin, s'en vont – et que Paris est délivré !

Et j'étreins maintenant les mains qu'ils me tendaient.

Ainsi, cette victoire tant espérée, c'est dans de telles conditions qu'il m'est donné de l'apprendre !

Et qu'importe, après tout !

Si ceux qui nous arrêtent s'imaginent que nous ne sommes pas libérés quand même en ce moment – comme ils se trompent !

Et je dirai plus tard à mes petits-enfants :

— Où je me trouvais le 25 août 44 ?... Ma foi, je n'en sais plus rien. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les Américains sont tout de suite venus me voir en arrivant !

D'ailleurs, en voilà deux que ça n'impressionne pas que je sois en prison.

Mais – j'y pense – ils ne savent peut-être pas que je suis en prison ?

Comme ce serait amusant s'ils ne le savaient pas ! Comme ce serait amusant qu'ils aient demandé où l'on pouvait me rencontrer, qu'on leur ait répondu : « Au Dépôt, quai de l'Horloge » – qu'ils aient pris cela pour mon adresse et qu'ils croient que j'habite ici !

Non – ce serait trop beau.

Et, tout bien réfléchi, je préfère qu'ils soient au courant de ce qui se passe – et qu'ils ne le prennent pas plus au sérieux que moi.

Ils sont accompagnés par l'un des directeurs – actuels – de l'endroit, qui, lui, n'est pas dans son assiette, je vous prie de le croire.

Il n'avait pas prévu que des Américains viendraient mettre le nez dans nos affaires.

Il grimace, il s'énerve, il avance, il recule et, franchement, c'est plaisir que de le voir s'agiter de la sorte !

Le bruit s'est répandu de cette visite qui m'est faite – et voilà bien du monde à présent dans le hall.

Nous nous réfugions dans un petit bureau.

L'homme agité nous y poursuit.

Nous nous asseyons tous les trois. Lui, restera debout.

— Do you speak English, Mister Guitry ?

— A little,

— Well.

Et je vais connaître maintenant l'objet de leur visite.

Il est inattendu – il est inespéré : ils me demandent un message pour l'Amérique !

L'un d'eux prend par écrit ma déclaration : salut confraternel que j'adresse aux auteurs dramatiques des États-Unis – à l'occasion de l'entrée triomphale des Alliés dans Paris.

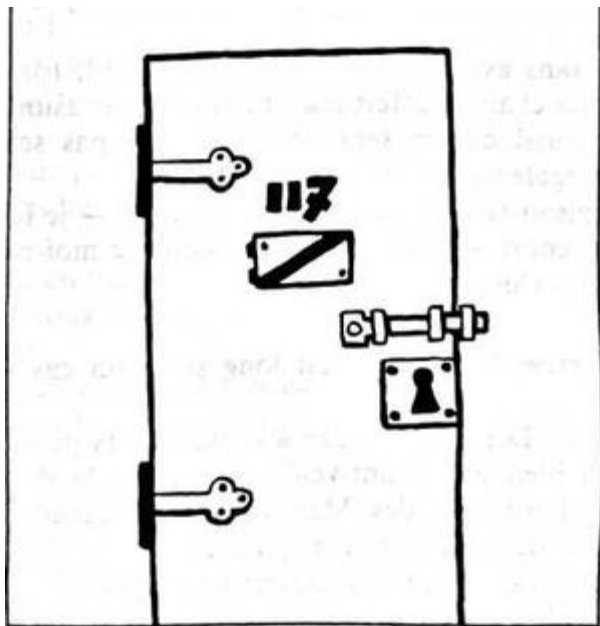
Ils veulent bien me demander à présent ce qu'ils peuvent faire pour moi.

Je me tourne alors vers celui qui les accompagne – et qui n'a pas su conserver son sang-froid tandis que je dictais mon « Message » – et je lui demande :

— Est-ce que vous comprenez l'anglais, Monsieur ?

— Non, pas du tout.

Donc, me voilà tranquille – et je peux les prier d'user de leur pouvoir pour qu'on me réintègre au plus tôt dans cette cellule 117 où, seul, j'étais si bien – toutes proportions gardées.



Je ne sais pas ce que l'autre a cru comprendre, mais, à mon grand étonnement, je l'ai vu qui sortait tout à coup de sa poche la copie dactylographiée de ma lettre à Willemetz.

Elle voyageait, ma lettre !

(Et je devais la revoir encore.)

Cet énervé la brandissait, la mettait sous le nez de ces Américains surpris – et leur disait :

— Lui, collaborateur... lui, ami de Pétain... lui, voir des Allemands... et la preuve en est là... lui, pan, pan... fusillé !

Tandis qu'en petit nègre et rouge de colère, il me vouait à la mort en m'accusant de tout, j'ai dit à ces soldats que le malheureux homme était pris de boisson.

Ils lui ont dit alors :

— Shut up, you, get away !

Et ils ne s'en sont plus souciés.

Mais – il leur restait encore quelques photos à prendre.

Or, il se trouve que, même en plein jour, le Dépôt n'est pas précisément baigné de lumière.

Alors – et comme si c'était la chose la plus naturelle du monde – ils m'en ont fait sortir pour me photographier !

Je renonce à décrire l'ahurissement des gardiens et l'effroi de ce directeur, quand ils m'ont vu franchir le seuil de la prison.

Mes deux Américains s'amusaient fort de l'aventure.

Tandis que je posais pour un dernier cliché, ils ont vu que je regardais fixement leur voiture – qui était là, tout près, à dix mètres de moi.

Alors – et sans avoir hésité – d'un clin d'œil, tout de suite, ils m'ont

donné ma chance, offert ma liberté, mon évasion, ma fuite – et les ennuis, aussi qui en seraient résultés – pas seulement pour moi, pour eux également.

Pour cette raison-là – et pour d'autres encore – je les ai remerciés d'un sourire attendri – puis, je me suis remis de moi-même entre les mains des gardes-chiourme.

Cette visite exceptionnelle en dit long sur mon cas – du moins, me semble-t-il.

Nous étions au Dépôt, de douze à quinze cents personnes arrêtées de la veille ou bien de l'avant-veille. Il y avait là des Préfets, des Ministres, des Écrivains, des Magistrats, des Savants – enfin le Dépôt regorgeait de notabilités marquantes.

Or, deux Américains s'en font ouvrir les portes.

Ils veulent avoir vu, de leurs yeux vu, l'un d'entre nous. Ils ont un message à lui demander pour leur pays et, même, ils ont l'intention de le photographier.

Ils avaient l'embarras du choix.

Leur dévolu pouvait tomber sur le préfet de la Seine ou sur le directeur de l'École normale – l'honneur et le plaisir d'adresser un message au pays fortuné qui vit naître Edison pouvait échoir à Georges Claude –, la satisfaction d'être prise en portrait pouvait être donnée à quelque jolie femme, hélas ! incarcérée.

Eh ! bien, non – il a fallu que le privilégié fût votre serviteur.

En ai-je été surpris ?

Du tout, je dois le dire.

Dès longtemps promu à la dignité de bête curieuse, je ne reste jamais interloqué devant les exigences d'un Destin qui, d'autre part, me favorise assidûment.

Que la visite inopinée de ces charmants soldats éclaire mon Lecteur sur l'attitude que j'ai dû prendre une fois pour toutes – conformément aux circonstances.

26 août.

De par la volonté de mes Américains, j'ai regagné ma cellule après leur départ – et je viens d'y passer la nuit, sinistrement, mais seul.

La Mère Supérieure, interpellée par eux, n'opposa pas de résistance à leur désir.

Dieu la bénisse – et qu'il bénisse aussi mes deux Américains.

(Qu'il ne m'oublie pas trop pendant qu'il y sera !)

— Au préau !

Ma porte s'est ouverte.

On ne l'a pas refermée.

Au préau ?

La petite sœur portugaise s'encadre dans la porte :

— Allez prendre un peu l'air.

Je descends.

Dans le hall, en bas :

— Où allez-vous ?

— Au préau.

— Prenez tout de suite à gauche.

Je prends tout de suite à gauche – et voici le préau.

Oh !

Tout le Conseil municipal est là !

Pierre Taittinger m'accueille avec cette cordialité légendaire – non, justement, pas légendaire : réelle, incontestable et fondée – fondée précisément sur un cœur généreux.

Son sang-froid, son courage, ce sens inné qu'il a de l'organisation, sa serviabilité, sa bonne humeur inaltérable – tout cela fit merveille au cours de nos tribulations – et je suis bien certain que nous ne savons pas, que nous ne saurons jamais tout ce que nous devons à cet homme, tout ce qui nous fut épargné par son audace résolue.

Tous ses amis d'ailleurs ont une tenue parfaite. Rien ne laisserait à supposer que ces gens-là sont en prison.

Tandis que M. Comillat, en gilet de flanelle, se rase avec soin, M. Bonnet Saint-Georges bavarde avec M. Bouffet. Seuls, deux de ces Messieurs semblent terrassés par ce qui leur arrive. L'un est M. Romazzotti, syndic de la Ville de Paris, l'autre est un certain Monsieur Poirier.

— Qui est ce Monsieur Poirier qui paraît si dépaycé ?

— C'est le Directeur Général des Prisons !

Quant à M. Romazzotti – qui s'est remis bien vite de son accablement et qui devint par la suite un amical et dévoué compagnon d'infortune – il a passé ses deux premiers jours au Dépôt, en un état de distraction des plus particuliers. Ainsi, le soir même de son arrestation, la porte de sa cellule étant restée ouverte un instant, il en a profité pour déposer tout naturellement ses souliers dans le couloir – comme il l'eût fait dans un hôtel.

L'un de ses amis lui a fait comprendre qu'on les lui « ferait » certainement – mais pas comme il semblait le croire.

On nous apprend dans ses détails inouïs le passage à « la fouille » de Jean de Castellane.

L'homme-à-la-blouse-blanche est planté devant lui.

Peu lui importe le mépris de ce lourdaud.

D'une élégance raffinée, avec, bien entendu, son impeccable gilet blanc, sa canne à pommeau d'or « et son air bien connu de se foutre du monde », il pense assurément que son arrière-grand-père en a vu bien d'autres en 93 !

— Vos bijoux.

— Les voici.

— Votre argent.

— Le voilà.

— Votre montre.

— Tenez.

— Votre canne.

— Ah ! Non... si vous me prenez ma canne, je m'en vais !

Et l'homme, interloqué, lui a répondu :

— Alors, non, gardez-la !

La promenade est terminée.

— Regagnez vos cellules en silence.

Nous croisons dans le hall un nouvel arrivant que ces Messieurs connaissent – et qui, sans se soucier de ceux qui le font taire, nous met vite au courant de la situation.

— Nous sommes tous foutus, j'aime autant vous le dire ! Ils nous font arrêter pour nous prendre nos places, formellement décidés à ne jamais nous les rendre, et ils disent de nous : « Qu'on en fusille 25, les autres en crèveront ! » Car ils veulent qu'on en crève, ou de honte, ou de rage, ou de misère, ou de chagrin ! Tout ça est orchestré par une bande d'aigrefins vendus aux Allemands pendant l'Occupation et qui ne peuvent se dédouaner qu'en faisant coffrer tous ceux dont ils préfèrent ne pas croiser le regard en ce moment ! C'est une horreur, une infamie et c'est un vol organisé, une imposture contre laquelle les véritables résistants sont impuissants et désarmés ! Quant aux atrocités qui se commettent, elles dépassent l'imagination. Ainsi, d'après ce qu'on m'a dit hier au soir...

— En voilà assez de ce conciliabule, là-bas ! Tous dans vos chambres ! Allez, ouste !

Et on nous a séparés sur ces mots effrayants :

—... Arletty a les seins coupés !

8 heures.

Je suis rentré dans ma cellule – et je suis littéralement effondré par ce que je viens d'apprendre.

Ce n'est certainement pas vrai. Non – il n'est pas possible que ce soit vrai.

Mais ce qui, déjà, est affreux, c'est que cet homme, en nous le racontant, paraissait en somme l'admettre.

Deux heures passent – goutte à goutte.

Et, là, se place un incident que je m'étais promis de relater en vers.

Or, bien qu'il soit en vers, le récit que j'en fais n'en est pas moins conforme à la vérité pure.

Dans le seul but de me distraire, j'ai fait rimer des mots entre eux pour exprimer mon sentiment et rapporter ce que j'ai vu.

J'ai vu la mort – et de bien près.

Je m'en suis rendu compte après.

J'ai vu la mort – et sans apprêts.
Elle est loin d'être ce qu'on croit.
Car je l'ai vue – et de bien près !
Ça ne m'a fait ni chaud ni froid.
Mais depuis lors j'en ai rêvé.
J'ai vu la mort – et j'ai trouvé
Qu'elle était logée à l'étroit.
J'ai vu la mort – et j'ai pensé que c'était laid
De la cacher dans le canon d'un pistolet.
Oh ! Le canon d'un pistolet – cet œil crevé !
Celui qui tient un pistolet – j'en ai rêvé –
Vous apparaît
Comme une espèce de manchot.
J'ai vu la mort – et de bien près.
Ça ne m'a fait ni froid ni chaud.
Je m'en suis rendu compte après.
Un homme était entré, soudain, dans mon cachot,
L'arme à la main, le bras tendu.
Je l'avais à peine entendu.
Il me disait : « Tu vas mourir ! »
Et je l'ai cru – car on le croit.
Ça ne m'a pas plus fait sourire
Que ça ne m'a glacé d'effroi.
Et pour, en vérité, tout dire,
Ça ne m'a fait ni chaud ni froid, il répétait :
« Tu vas mourir, c'est décidé ! »
J'ai répondu : « C'est bien possible. »
Quand une chose est déridée,
C'est donc qu'elle est possible.
Et, même, enfin, j'admire
Que, cessant d'être un point de mire,
On puisse devenir aussi vite une cible.
J'ai vu la mort – et j'ai compris
Que ma vie avait plus de prix
Pour ce garçon que pour moi-même.
Il avait peur, il était blême, il était ivre
Et semblait attacher une importance extrême
Au fait que, tout à coup, j'allais cesser de vivre.
Anémique, pervers, vindicatif, malsain,
Vrai gibier de potence, échappé d'hôpital,
Il vivait un moment terrible et capital
Puisqu'il avait conçu le surprenant dessein
D'être, tout à la fois, le juge – et l'assassin.
Oui, c'était bien le crime, alternativement

Avec le châtement.
Car j'observais, silencieux.
Qu'à de certains moments
La mort quittait son arme « passait dans ses yeux.
Il le réalisait – sans en être indigné.
À me donner la mort, s'était-il résolu,
D'ailleurs, ou résigné ?
Pour le récompenser d'avoir commis son crime, Allait-il toucher
une prime ?
Ou bien, peut-être, deux galons ?
C'était selon Qu'il l'ait voulu
Lui-même – ou non.
Savait-il qui j'étais ? Mon nom,
L'avait-il lu
Sur une affiche – ou bien, plutôt, sur une liste ?
Était-il communard ? Était-ce un nihiliste ?
Étais-je condamné par un vote unanime ?
Ou n'étais-je pour lui qu'un notable – anonyme ?
Et s'il s'était trompé simplement de cachot ?
Je l'ai pensé. Ça ne m'a fait ni froid ni chaud.
Peu m'importait en l'occurrence !
Puisqu'on vivait sous la terreur,
Entre l'injustice et l'a leur,
Je n'avais pas de préférence.
Il répétait : « Tu vas mourir ! » – et j'attendais.
Il ajoutait : « Tu m'entends bien ! » – et j'entendais.
Car j'attendais toujours – et j'entendais fort bien,
Mais je ne mourais pas.
Et c'était lui qui retardait,
Sans y comprendre rien,
L'heure de mon trépas.
Si j'avais dit un mot, si j'avais fait un geste Adieu, le petit-fils de
Monsieur de Pont-Jest !
Mais j'ai gardé mon calme et je suis resté coi.
Et c'est précisément pourquoi
Nous n'y comprenions rien – ni lui ni moi, du reste.
Car ce qui l'étonnait, c'était mon peu d'émoi,
Quand le plus étonné de nous deux, c'était moi.
Notre surprise extrême, en un moment si grave.
Avait je ne sais quoi de drôle et d'effarant.
Lui ne me savait pas si brave,
Et moi, je me croyais bien moins indifférent.
Je n'en fais pas mystère et j'en sais le secret.
La vie avait perdu pour moi tout son attrait

Du fait seul que la mort perdait tout son prestige.

Je la mettais – bassesse oblige ! –

En harmonie avec la mort que l'on m'offrait.

Car travestie et malmenée

Par ce garçon,

Par ce vaurien,

Il ne lui restait rien

De ce qui donne le vertige

Et nous fait frissonner

Lorsque nous y pensons.

Il faut que notre mort ait au moins des façons,

Qu'elle ressemble à notre vie,

Et qu'elle soit enfin la nôtre !

Si vous voulez qu'un jour nous en ayons envie

Il ne faut pas qu'on nous convie

À la mort ignoble d'un autre.

Qu'elle soit sans pitié,

J'y souscris volontiers.

Mais que, terrifiante, elle ait un certain charme.

Or, la minute étant passée,

L'homme a laissé Tomber son arme

Et, sans mot dire, il est sorti comme à regret..

J'avais vu la mort de bien près !

J'en garde un souvenir assez peu reluisant,

Devrais-je vivre cent dix ans,

Je nous verrai toujours dans l'ombre, face à face,

Le moribond puissant, l'exécuteur chétif.

L'honnête homme jugé par le gars des fortifs !

Ô vision que rien n'efface !

Dont je ne parlerai dans aucune interview,

Mais qui m'écœure et qui me navre :

M'être vu menacé de mort par le cadavre

D'un voyou !

Ce poème est daté de Fresnes – un mois plus tard.

S'il tombait sous les yeux du malheureux garçon qui m'inspira ces vers – ces vers qui sont pour lui plus que désobligeants – qu'il ne m'en garde pas rancune, puisque je ne lui tiens pas rigueur de l'émotion qu'il m'a causée.

Quant à mes appréciations concernant son physique, qu'il ne s'en affecte surtout pas. Qu'il sache bien que je le considère comme une sorte d'Adonis depuis que j'ai revu les visages flétris de quelques-uns des mes confrères et de certains de mes amis.

Et si l'on me demandait maintenant la raison pour laquelle cet homme ne m'a pas tué, ce jour-là, je répondrais :

— Parce que je n'avais pas l'air d'un homme qui allait mourir.

L'homme qui va mourir, qui sent qu'il va mourir, doit faire, j'imagine, une partie du chemin. Sans y consentir positivement, il doit y croire, y croire même à tel point, que cela doit aider l'autre et lui faciliter sa tâche abominable.

Les hommes que l'on tue en les regardant bien en face, on doit les achever, je pense.

Tandis qu'il ne doit pas être facile de tuer, sans quitter son regard, un homme qui – d'ailleurs – dans un instant ne sera pas mort.

27 août.

Cinq heures du soir.

Morne journée. Pas de préau. Pas de visites. ;

La solitude m'est pesante – mais j'ai le sentiment que l'on m'oublie un peu.

Crac !

Ma porte s'ouvre tout à coup.

— Voulez-vous descendre immédiatement à la cellule où vous étiez avant-hier !

— Mais, Monsieur...

— Il n'y a pas de « Monsieur », ici. Allez, du balai !

Quel dommage !

Et lui, quelle vulgarité !

Cet homme-là ferait beaucoup mieux de garder des bestiaux.

En traversant le hall, je passe auprès d'un groupe animé. La Mère Supérieure est au centre du groupe. J'entends mon nom. Je tends l'oreille.

— Pourquoi est-il remonté hier à la 117 ?

Et la Mère Supérieure de répondre aussitôt :

— Que voulez-vous, celui-là, on ne peut pas le tenir !

Je dois dire qu'à cette minute-là j'ai trouvé la Mère Supérieure extrêmement inférieure.

Cellule 42.

— C'est encore moi, pardon !

Même accueil – réservé.

J'y suis fait maintenant.

M. Carcopino et M. Lépinard font une belote – ou bien, peut-être, un écarté.

Je les salue – puis m'adressant au Monsieur noir :

— Votre Excellence va bien ?

Il me répond :

— Je n'ai toujours pas de nouvelles de mes quatre-vingt-dix mille flancs !

Un instant plus tard, j'indique aux deux joueurs :

— J'aimerais faire une réussite. Quand vous aurez fini votre partie,

Messieurs, je vous demanderai de me prêter votre jeu de cartes pendant quelques minutes.

Pas de réponse – et la partie terminée, le jeu de cartes de M. Lépinard disparaît comme par enchantement.

Mon opinion est faite.

Ces deux hommes – dont la culture est étendue, dont l'éducation est parfaite – ne me sont pas foncièrement hostiles. Je doute même qu'ils aient de l'antipathie pour moi. Mais nous vivons des heures pour le moins singulières – et ce n'est pas le moment de se faire remarquer.

Or, on ne peut pas le contester, je suis voyant – et d'autre part, je suis visé.

Donc, ma présence en leur cellule attire fatalement l'attention sur eux – et c'est cela, bien entendu, qui les tourmente.

Il se pourrait très bien qu'il m'arrivât malheur – ils en seraient les premiers désolés ! – mais ils préféreraient ne pas se trouver « dans le champ ».

Si je l'affirme ainsi, c'est bien pour la raison qu'ils n'en faisaient pas mystère. Car c'est, ouvertement, par le petit judas, que le cher directeur de l'École normale pria la Mère Supérieure de me « mettre autre part ».

Va-t-on me changer de cellule encore ?

Et vais-je devenir l'inspirateur involontaire d'une nouvelle formule d'emprisonnement : l'incarcération ambulante ?

Leurs appréhensions, d'ailleurs, étaient fondées.

Vers deux heures du matin, cette nuit-là, en effet, alors que nous dormions tous les quatre, deux gardiens de la paix de 18 à 20 ans nous ont rendu visite – par le petit judas.

— Sacha Guitry ?

— Je suis là.

— Levez-vous. Écoutez. C'est important pour vous...

L'un d'eux m'éclairait avec une lampe de poche.

— Approchez-vous.

Je me suis approché.

Il m'a craché au visage.

Il a mal visé, grâce à Dieu.

L'autre, d'un geste brusque, avait sorti son revolver et il le braquait sur moi :

— Finissons-en !

Le premier – le cracheur – écarta le canon :

— Non, pas comme ça... pour lui, ce sera la guillotine !

Et le judas s'est refermé.

La respiration courte et précipitée de mes codétenus troublait seule le silence qu'ils observaient tous trois.

28 août.

Nous sommes avisés qu'à la tombée du jour nous quittons le Dépôt – et nous croyons savoir qu'on nous mène au Vél'd'Hiv.

Je doute que ce soit pour y faire de la bicyclette – et, d'autre part, je n'ai pas le souvenir qu'il y ait là-bas des chambres par centaines.

Taittinger n'augure rien de bon de ce transfert imprévu – et bien baroque aussi – dans un vélodrome.

Je lui demande :

— Est-ce que ce ne serait pas pour nous y interroger – enfin !

Il me répond alors :

— Eux, nous interroger ?... Croyez-vous donc que ceux qui nous ont fait arrêter aient envie de nous revoir et d'en savoir sur nous davantage ?... Du tout !

Il va falloir pourtant qu'ils s'y résignent un jour. J'entends par là qu'il va falloir qu'ils aient finalement l'audace de se laisser questionner par nous – car nous allons avoir bien des questions à leur répondre !

Journée morne. Nous évitons de nous parler.

Chacun pense profondément à soi – et c'est-à-dire à ceux qu'il aime – ou bien à celle qu'il adore.

— Soyez tous prêts dans dix minutes !

Nous sommes tous prêts depuis deux heures.

— Mettez-vous trois par trois !

Nous voilà trois par trois.

— Silence, nom de Dieu !

C'était deux autres gardes-chiourme qui parlaient.

— En route !

Nous passons par « la fouille ». On nous rend nos bijoux, notre argent, nos portefeuilles, nos montres.

J'entends, derrière moi :

— Messieurs, vous n'auriez pas mes quatre-vingt-dix mille francs, pal hazal ?

— Vous les aviez déposés ici ?

— Non. On me les a pris chez moi.

— Ça ne nous regarde pas.

Pauvre ambassadeur noir, il ne s'y fera jamais !

Puis, c'est encore une heure d'attente – interminable.

L'inquiétude est sur tous les visages.

Parqués dans un couloir obscur, nous continuons d'être traités de la façon la plus absurde.

(J'avais écrit : de la façon la plus indigne – mais, tout bien réfléchi, ce que ces gens faisaient était surtout absurde : ils prétendaient nous

humilier !

N'humilie pas qui veut.

En somme, ils se vengeaient sur nous d'avoir tremblé de peur pendant quatre ans de suite. Et – tout mieux réfléchi – c'était, d'ailleurs, indigne.)

— Avancez !... Reculez !... Serrez-vous maintenant sur deux rangs ! Encore !... Assez !... En marche !

Et nous montons dans des voitures cellulaires.

Canailles, honnêtes gens, criminels, profiteurs, bons Français ou métèques – nous voilà tous dans le même panier – à salade.

On nous y place, on nous y force, deux par deux, dans ces cellules où, seul, on serait à l'étroit.

Dans le couloir central, veillent sur nous trois ou quatre agents de police, majeurs à peine, habillés de neuf et dont les visages entrevus sont sournois et vindicatifs.

Nous manquons d'air, l'appréhension nous rend muets – et j'ai le sentiment qu'on nous conduit à l'abattoir.

Nous avons dû nous enlacer, mon compagnon de voyage et moi — et nous ne pourrions plus desserrer notre étreinte.

C'est un homme petit, pitoyable et souffrant qui pleure dans mes bras et qui me dit souvent « Merci » – parce qu'il ne comprend pas que ce sont les cahots qui m'obligent à le presser si tendrement de temps à autre sur mon cœur.

À travers ses sanglots, le voilà tout à coup, qui me parle à l'oreille — et, d'ailleurs, dans l'oreille.

— Ils n'avaient pas le droit de nous faire ce qu'ils nous ont fait. Ils n'ont pas le droit de nous faire ce qu'ils nous font en ce moment. Le Dépôt est une prison provisoire où, depuis la loi du 8 décembre 1897, la détention ne doit pas dépasser le délai de 24 heures. Les arrestations arbitraires dont nous avons été les victimes sont dûment prévues et punies par le Code pénal. Quant à notre détention, elle intervient en violation des garanties de la liberté individuelle. Appuyons-nous...

— Mais, je m'appuie.

— Non, non, je dis : appuyons-nous sur un texte fort clair de M. Louis André, procureur de la République, à Chartres. Il nous indique qu'en vertu de l'Article 609 du Code d'instruction criminelle, les gardiens ou concierges des Maisons de Dépôt qui auront reçu un prisonnier sans mandat seront punis de six mois à deux ans d'emprisonnement...

Me disait-il n'importe quoi ?

Me disait-il la vérité ?

Était-ce un fou ?

Il continua :

— Les détentions arbitraires font en outre l'objet des articles 114 à 122 et 341 à 344 du Code pénal, ne l'oubliez pas – et retenez surtout que le juge d'instruction peut, seul, décerner un mandat de dépôt !

Il eut alors un sanglot long – le sanglot long du violon ! – et c'est en m'inondant de larmes qu'il me dit :

— Je suis un juge d'instruction !

Son nom commence par un D.

Je n'en dirai pas davantage.

Mais – quels sont ces cris qu'on entend ?

Nous approchons certainement du terme du voyage.

Les agents, qui parlaient à voix basse, commencent à s'agiter – et, tous, nous avons maintenant la certitude que quelque chose est préparée à notre intention.

Nous redoutons le pire.

Et c'est bien le pire, en effet, qui nous attend : la foule.

La voiture s'est arrêtée.

— À mort ! À mort !

Sont-ils deux cents, sont-ils deux mille ?

Ils sont soixante – mais choisis !

Les agents nous ouvrent nos portes et, l'un après l'autre, nous sommes à l'instant projetés par eux vers cette foule hurlante, menaçante – car il nous faut, bon gré mal gré, sauter de la voiture – à pieds joints, même, et dans le vide – puisqu'on a négligé bien entendu de déplier l'escalier métallique qui nous permettait d'en descendre.

La cellule est placée de telle sorte que nous avons à parcourir une vingtaine de mètres entre deux barrières qui maintiennent la foule – mais qui ne la maintiennent que si elle y consent.

Comédie encore – mise en scène ?

Sans doute – et cependant, bien que cette foule ait été pressentie, elle peut, tout à coup, se mettre à « jouer vrai ». Une tête peut lui déplaire, l'un de nous peut avoir un geste maladroit, dire un mot malheureux, l'une des deux barrières peut être renversée accidentellement – et c'est alors la boucherie – obligatoire.

Elle n'aura pas été voulue, mais rien n'est fait pour l'empêcher. Tout au contraire. On lui donne « sa chance » – et si elle se produit, personne n'en sera responsable.

(Souci fondamental, essentiel des imposteurs – toujours ! Et voilà une révolution qui promet d'être sanguinaire, mais qui s'est bien jurée de rester anonyme.)

— À mort ! À mort !

Tous ces visages sont hideux, défigurés par la colère : un jeu de massacre qui se venge !

Le malheureux qui me précède, un gros unijambiste sur béquilles, poussé par un agent, n'a pu retenir son équilibre en arrivant au sol,

qu'en s'appuyant de tout son poids sur la barrière, à droite.

Il est lardé de coups de canif par une femme.

Et c'est à mon tour d'y passer.

Je reçois sur la nuque un coup de poing, et c'est un coup de pied dans les reins qui me projette en avant.

Atterrissage en vol plané.

J'évite par miracle un croc-en-jambe qui m'est fait par un homme roux d'une laideur surhumaine. Je me retourne alors, comme instinctivement – et je vois l'un de nos jeunes gardiens de la paix qui assène un abominable coup de matraque sur les cheveux blancs de M. Carcopino.

Projeté à son tour dans cette foule qui hurle à mort, il tombe dans mes bras, le visage inondé de sang...

Mais – je ne vois pas la nécessité d'en raconter davantage.

Ce sont assurément, là, ces « mesures de salubrité » auxquelles, il y a quatre jours, Le Figaro « souscrivait pleinement » !

Tout ce que j'en puis dire, c'est que je suis navré d'avoir été le témoin de pareilles horreurs.

Tout ce que je puis ajouter, c'est que je suis honteux pour mon pays de ce qui s'est passé ce jour-là.

LE VÉL' D'HIV'

Nous sommes tous assis sur les fauteuils en gradins du Vél'd'Hiv'. Il est onze heures du soir, nous n'avons ni mangé ni bu de la journée – et, derrière nous, dans le promenoir, on dépose maintenant des civières sur lesquelles des gens que l'on a trop battus font les morts pour n'être pas battus encore – et, peut-être achevés.

Je vais pouvoir enfin passer l'inspection de mon portefeuille – et de tout ce qui m'a été rendu à « la fouille »,

Voyons le portefeuille d'abord.

Il y manque mon carnet de chèques, mon permis de circuler en automobile – et, hélas ! la petite lettre intime.

Comme c'est laid.

Tout le reste est là – et la photographie de Monsieur Renan a repris sa place.

Sans doute, ces Messieurs ont-ils consulté le Petit Larousse à son sujet.

Il doit assurément faire chaud, mais, tous, nous avons froid, d'un froid qui doit venir de l'intérieur – du nôtre.

Pauvre Monsieur Carcopino, il fait pitié – mais moins que Maître André Berton qui fut frappé de telle sorte qu'il court le risque affreux de perdre son œil gauche.

On est fort mal dans ces fauteuils, quand on sait qu'on y va passer

la nuit entière.

— Appuyez-vous sur moi, me dit M. Rueffer. Moi, je vais m'appuyer sur mon voisin de droite.

Et nous voilà bientôt tous inclinés ainsi sur l'épaule d'un autre.

On nous croirait couchés par un grand coup de vent.

Tous les quarts d'heure, une trentaine de nos semblables viennent se joindre à nous, plus ou moins écharpés.

Il y en a qui sont indemnes – et qui ne tiennent pas du tout à ce que cela se remarque.

Drôle de bonhomme, en vérité, que ce hâbleur qui nous arrive à l'instant même, et qui se présente à nous – qui ne lui demandions rien.

C'en est encore un, celui-là, qui croit que l'on peut faire semblant d'être sympathique.

Il porte un titre invraisemblable, un vêtement beaucoup trop neuf, un abdomen beaucoup trop gros – et je ne suis pas certain qu'il trouve son arrestation aussi « amusante » qu'il veut bien le dire.

En arrêtant des tas de gens, les yeux fermés, comme ils l'ont fait depuis cinq jours, ils ont sans doute appréhendé, sans le savoir, un certain nombre de coupables.

S'ils s'en apercevaient, cela compliquerait tout !

Il est vrai que, quand ils s'en apercevront, il sera trop tard : ceux-ci se seront évadés.

De nouvelles civières, encore – et toujours pas d'iode, et toujours pas d'alcool.

Rien.

Si, cependant : des mouchoirs sales sur des plaies vives.

Ce n'est pas Buchenwald et ce n'est pas Dachau – nous sommes bien d'accord.

Mais je vous assure qu'ils font ce qu'ils peuvent – et, franchement, pour des Français, ce n'est pas si mal.

Mais voilà que deux jeunes gens – sont-ce des F.F.I. ou bien sont-ils des nôtres ? – et qu'importe après tout, puisqu'ils sont souriants et gentils – oui, voilà que deux jeunes gens nous distribuent à tous de quoi nous « remonter » – c'est le mot qu'ils emploient. Et ce qu'ils nous remettent avec parcimonie – dame, il en faut pour tous – ce sont, à chacun de nous, deux de ces biscuits, durs comme du bois, de taille à peu près d'une boîte d'allumettes et qui tiennent le milieu entre la croquette de régime à l'avoine et le biscuit de chien.

Ils nous déclarent sans sourciller que, « deux comme ça, ça correspond à un bifetèque. »

Nous ne saurons jamais si ces biscuits étaient, au fond, bons ou mauvais, car ils nous ont semblé ce soir-là délectables. Des civières encore – et toujours pas de médicaments.

Et Dieu sait si, pourtant, Taittinger se démène !

Les arrivages se font de plus en plus nombreux.

Nous étions quatre cents – nous serons mille à l'aube.

Une heure du matin.

Une voix rauque ordonne :

— Tout le monde sur la pelouse !

29 août.

Or, nous avons passé la nuit sur « la pelouse ».

Ce qui caractérise cette pelouse, c'est que ce n'est pas une pelouse.

C'est un terre-plein – d'un ovale très allongé – que la piste ceinture et qui, loin d'être gazonné, oppose précisément une résistance inflexible à la chute des corps.

Nous y avons passé trois nuits consécutives, étendus sur le sol, sans même un brin de paille – avec interdiction de nous tenir debout.

Le jour venu, il nous était cependant loisible de nous mettre à genoux, ou bien de nous asseoir – par terre, bien entendu !

Je dois à la vérité de dire que nous ne nous sommes pas conformés à ces prescriptions inhumaines et absurdes.

Pourquoi « assis » ou bien « à genoux » ?

Parce que, « debout », ils redoutaient une révolte !

Je crois qu'elle se serait produite justement s'ils avaient exigé que nous fussions à genoux.

À peine étions-nous descendus cette nuit sur la pelouse qu'un « lot de femmes » est arrivé – deux cents, trois cents, peut-être davantage, hélas !

Je ne sais rien qui soit plus hideux que des femmes menées en troupeau par des hommes.

Plusieurs d'entre elles étaient tondues, quelques-unes étaient blessées et, presque toutes, elles pleuraient.

Une clameur affectueuse les avait accueillies – et nous étions debout pour mieux leur témoigner notre compassion.

Elles n'en croyaient pas leurs yeux – des hommes !

Elles allaient être avec des hommes : elles se sentaient moins seules – et, déjà, plus tranquilles. Elles savaient à présent que, tant que nous serions là, personne n'oserait se permettre de lever la main sur elles.

À telle enseigne que, soudain, tout a changé.

Et il nous a été donné d'assister à un spectacle ravissant.

Celles qui n'avaient pas été tondues ne pensaient déjà plus à elles. Leur arrestation, les menaces de mort qu'elles avaient entendues, les dangers que, sans doute, elles courraient encore, leur incarcération certaine maintenant, rien de tout cela ne comptait plus, elles consolaient, dorlotaient, pomponnaient celles qui avaient été tondues.

Elles drapaient sur leurs têtes, avec des doigts de fées, les écharpes dont elles ne demandaient qu'à se priver pour elles.

Elles sont allées plus loin encore : elles se sont coupé des mèches

de cheveux qu'elles ont glissées sous les écharpes, au long des joues et sur le front, pour encadrer plus joliment des visages bouillis de larmes – qui se remettaient à sourire.

Et les mèches « tenaient », comme par enchantement.

Elles n'étaient plus des femmes, ni les unes ni les autres, elle étaient des enfants qui jouaient entre elles à la poupée.

Ils les ont parquées sur la piste – une barrière à leur droite, une barrière à leur gauche – et nous en sommes séparés par un cordon de mitrailleurs, braquant sur nous leurs armes.

Ils feraient bien mieux de les protéger contre ceux qui pourraient leur faire encore du mal.

Cela doit être normal de se coucher par terre – mais c'est une habitude à prendre.

Je n'ai pas eu le temps d'en prendre l'habitude.

Quand rien ne s'interpose entre le sol et soi, on est mal à son aise, on s'ankylose vite – du moins pendant les quatre premiers jours.

Après, je ne sais pas.

Nous dormons en lumière – sous une douzaine de « mille bougies » qui nous aveuglent pour peu que la fantaisie nous prenne de dormir sur le dos.

Le nombre est grand, d'ailleurs, des hommes qui dorment sur le ventre.

Ceux-là, le front posé dans l'angle aigu d'un bras plié, ne jurerait-on pas qu'ils pleurent ?

Ils pleurent peut-être.

Certains avaient des couvertures.

On leur avait laissé le temps de s'en pourvoir à l'heure de leur arrestation.

Or, j'en étais donc démuné – et j'en étais privé d'ailleurs, car bien que nous fussions au mois d'août, ils ont, au Vél'd'Hiv', un système de courant d'air perpétuel si merveilleusement établi que, vers quatre heures du matin, tout homme peut y prendre une bonne bronchite – pour peu que, en outre, il ait eu l'excellente idée de s'y rendre en pyjama.

La nuit dernière, à mes risques et périls, je me suis mis debout, pendant quelques instants, pour me défatiguer.

Inoubliable vision de ces mille Français allongés sur le sol, de par la volonté – exactement de qui ?

Ma question n'est pas bien posée.

Et ce n'est pas cela qu'il fallait dire.

Je rectifie.

Inoubliable vision de ces mille Français allongés sur le sol de par le manque de volonté – nous saurons bien un jour de qui.

Je me faisais cette réflexion – c'était pendant la nuit du premier

jour que nous avons passé là-bas – quand j’ai vu, tout à coup, qu’un homme se dressait à vingt mètres de moi.

C’était un homme distingué, jeune encore, élégant, et que je n’avais pas l’honneur de connaître.

Désenveloppé de sa couverture, il la pliait en deux, dans le sens de sa longueur – puis, s’armant d’un canif qu’il avait emprunté, je le vis qui faisait deux couvertures d’une seule.

Il enjamba légèrement les « cadavres » allongés de ceux qui nous séparaient – et il m’apporta cette demi-couverture avec l’air de trouver ce geste naturel.

M. Roques, directeur des Usines Renault, vous êtes dans mon souvenir, et gravé à jamais : le Bon Saint-Martin du Vél’d’Hiv’.

J’ai partagé pendant deux jours cette moitié de la couverture de M. Roques avec un tout jeune homme, ouvrier typographe, enlacé dans mes bras, pour qu’il en eût sa part.

Au cours de son sommeil, il m’appelait, de temps à autre, Marie-Claire.

On commence à manquer de cigarettes.

J’entends par là que l’on commence à en acheter.

Ce qui revient à dire qu’on commence à en vendre.

On nous « donne à manger » – tout de même !

Et – comme il faut bien rire un peu – on nous « colle » à chacun, dans des assiettes rouges en celluloïd, une poignée de nouilles froides avec des confitures – mais sans cuiller et sans fourchette.

Et pour ceux qui nous gardent, et pour ceux qui nous servent, il y a là prétexte à beaucoup s’amuser.

Rien ne peut leur sembler plus drôle, à ces gens-là, que de nous voir manger comme le font les bêtes.

Et, même, ils avaient eu la délicate pensée de faire venir des photographes ce jour-là.

Dame, c’est quelque chose, un souvenir pareil !

Je leur en souhaite pourtant de meilleurs.

Enfin – des infirmières et des médicaments !

Le paquet de 20 cigarettes est à 1 500 francs, ce matin.

Depuis quarante-huit heures, je me suis pris d’amitié pour un charmant garçon, bien simple, bien modeste – et bien intelligent.

Mais quand je dis qu’il est modeste, entendons-nous. Il l’est de mise, d’apparence et de maintien – car, dès qu’il parle, il est formel et merveilleusement précis. Il a de jolis yeux de myope, sa culture est très grande – et, même en politique, il a des vues ingénieuses et qui sont pénétrantes.

Je n’ose pas lui demander quelle est sa profession.

Mécanicien, peut-être – ou professeur dans un lycée.

Alpiniste, à coup sûr : il en a le barda complet. Et il en sort, à

volonté, un gobelet, des ciseaux, sa brosse à dents, son peigne, un Thermos, des couverts, une paire de savates – et c'est merveille que de le voir se glisser pour la nuit dans son sac de couchage.

Il s'endort en rêvant qu'il est au haut d'un pic – sur un sol qui, pour lui, manque malheureusement, je crois, d'aspérités.

J'en suis là de mes réflexions, quand le désir me prend d'en savoir davantage – et je m'adresse à Taittinger qui, lui, précisément, connaît mon alpiniste.

Il m'éclaire aussitôt.

— Votre alpiniste, me dit-il, est un nommé Jean Berthelot. Sorti numéro 1 de l'École polytechnique, décoré pour faits de guerre en 14-18, ministre des Communications sous le Gouvernement du maréchal Pétain, dévoué, courageux, clairvoyant et subtil, voilà ce que c'est que votre alpiniste !

Le matraquage de M. Carcopino aura eu pour conséquence sa libération immédiate.

C'était la payer cher.

Cette libération nous a été cachée.

C'était mal nous connaître.

Il nous eût été doux de l'en féliciter, de lui dire au revoir.

L'injustice n'était pas de lui rendre sa liberté – mais bien plutôt de l'en priver.

Et que faut-il penser de cette libération clandestine ?

Est-ce qu'on aurait honte à présent d'être juste ?

Est-ce qu'on aurait peur de faire un geste généreux ?

Ce n'est pas beau de se cacher pour faire quelque chose de bien.

C'est à ce matraquage encore que j'attribue la disparition soudaine des F.F.I. qui nous gardaient – remplacés aussitôt par des gendarmes de carrière.

Je ne pensais pas qu'il fût possible d'acclamer des gendarmes.

À leur apparition, ceux-là pourtant furent acclamés.

Révélation soudaine d'un fait qui n'était pas pourtant imprévisible.

Je viens de me voir dans une glace. Cela ne m'était pas arrivé depuis huit jours.

J'ai donc huit jours de barbe. Mais cela, je le savais.

La révélation fut pour moi que j'avais huit jours de barbe blanche.

Mon Dieu, que se passe-t-il ?

Des hommes en veston, corrects et sans chapeau, s'installent au bout de la pelouse.

On apporte des tables, on apporte des chaises.

Ils vont de l'un à l'autre, ils se parlent à voix basse – ils se mettent d'accord.

— Interrogatoire !... Interrogatoire !

La nouvelle aussitôt circule parmi nous, l'espoir nous transfigure –

pas tous, mais presque tous – et le mot « liberté » fait le tour de la piste en prenant les virages à la corde.

— Vos noms, prénoms et qualités...

Ça recommence !

Et tout espoir s'évanouit.

Ah ça ! vont-ils continuer longtemps à nous demander où nous sommes nés – alors que nous voudrions tellement, savoir où nous mourrons !

Cependant – je me penche – et je lis, à l'envers, un mot qui me bouleverse.

Je déchiffre d'abord : « Motif de l'arrestation », deux points – puis : é, r, o, n, g, i !

E, r, o, n, g, i, à l'endroit, cela fait bien : ignoré – n'est-ce pas ?

Ils ignorent le motif de mon arrestation !

Cet aveu les condamne – à me garder en prison.

Et, même, à m'y garder jusqu'à ce qu'ils aient trouvé – à défaut du motif de mon arrestation – un prétexte quelconque et valable – à leurs yeux – de m'y laisser moisir !

Je crois ces gens-là capables de tout – car je ne les crois capables de rien.

L'original de cet interrogatoire, avec : « Motif de l'arrestation – ignoré » – est devenu ma propriété.

Comment ?

C'est mon affaire.

On ne vend plus les cigarettes qu'au détail.

Depuis midi, la cigarette est à 100 francs.

La bouffée, elle, est à 100 sous – payés d'avance.

Il paraît que nous serons demain soir à Drancy.

Et nous connaissons à présent la raison pour laquelle nous sommes au Vél'd'Hiv'.

Le Dépôt, le Vél'd'Hiv' et Drancy, tel est l'itinéraire que les Allemands imposaient aux malheureux israélites qu'ils internaient.

Soit.

Mais c'est une bien singulière façon de haïr les gens que de les prendre pour modèles.

Sensation vive.

Une Américaine, en uniforme, vient de faire, sur la pelouse, une entrée remarquable.

La femme n'est pas jeune, elle n'est pas jolie – mais elle est belle à voir, parce qu'elle est déterminée.

Elle a l'air d'être entrée de force – et, maintenant, elle veut tout voir. On lui en parle depuis trois jours – elle veut se rendre compte par elle-même de ce qui se passe ici.

Elle s'en rend compte immédiatement : l'infirmerie est là, tout de

suite, à sa gauche – en plein vent – et voilà de quoi l'édifier déjà.

Notre attitude, à nous, n'est pas moins éloquente. Aucun ne gesticule et le silence qui s'est fait, total, en trois secondes, est significatif.

Elle regarde à présent les femmes.

Elle a dû faire un quart de tour sur elle-même pour les voir.

Toutes la regardent – et les tondues, d'un geste lent, dénouent à présent leurs écharpes.

Nous regardons l'Américaine.

Elle en rougit.

Je n'en dirai pas plus.

Je n'en dirai pas plus, car il n'en a pas fallu davantage, à ces femmes, pour escalader la barrière qui les tenait à distance.

Elle est allée, de son côté, au-devant d'elles – et toutes celles qu'elle peut embrasser, elle les embrasse maintenant.

Fricassée de museaux qui nous amuse et nous émeut.

Les gendarmes sont dépassés – le Vél'd'Hiv' est en fête !

Force leur est pourtant de mettre galamment un terme à ces effusions qui n'étaient pas prévues.

Tout semble être rentré dans l'ordre – mais ils ne sont pas au bout de leurs peines, car je viens d'entendre mon nom crié dans un porte-voix.

Cette dame désire me parler.

Tous mes codétenus s'écrient alors :

— Libéré ! Libéré !

Et comme c'était bon à eux de l'espérer pour moi !

Cette dame étant une étrangère, au cours de l'entretien qu'elle sollicitait, j'ai cru devoir ne formuler aucune plainte relative aux traitements qui nous étaient infligés. Je me suis seulement permis de lui dire qu'aucun homme ne consentirait à être libéré tant que des femmes seraient encore sous les verrous.

Cette déclaration, aussitôt colportée, déchaîna l'enthousiasme immédiat de tous – hommes et femmes étant convaincus que, par générosité d'âme, je venais de refuser une libération – que cette dame, d'ailleurs, ne m'avait pas offerte.

L'effervescence était extrême, les hommes applaudissaient à mon abnégation, les femmes, renversant de nouveau la barrière, se jetaient dans mes bras – et les gendarmes encore durent intervenir.

L'un d'eux, m'ayant pris par le bras, me disait fermement :

— Assez de manifestations comme ça ! Retirez-vous, Monsieur !

Et j'avais l'air d'un prisonnier qu'on met dehors – ou qu'on arrête.

Taittinger doit savoir des choses – qu'il me cache.

Nous quittons le Vél'd'Hiv'.

Taittinger le savait.

Il paraît qu'il y a « du monde » dehors.

Nous n'aimons pas le monde.

— Sortons ensemble, me dit Jean Berthelot.

Jean Berthelot, merci encore.

Une double haie de sergents de ville, tous très jeunes et gouailleurs, cette fois, nous protège.

Ils se contentent de murmurer sur mon passage :

— Moâ ! Moâ ! Moâ !

La plaisanterie n'est pas très fine, mais je la préfère à leurs matraques.

La foule est partagée entre deux sentiments : la curiosité vive et l'animosité vague.

Que nous soyons des « trahisseurs », pour ces gens-là, cela ne fait pas de doute – mais c'est que nous sommes aussi « des gens connus », ne l'oublions pas !

Or, ils veulent faire d'une pierre deux coups : nous insulter, parce qu'il le faut, mais, avant tout nous reconnaître.

Et ça donne ceci :

— Oh ! Untel... salaud !

Une grosse dame, gonflée à bloc, me traite de « vendu », de « sale collabo », puis, sans conviction, mais ne trouvant rien d'autre, elle ajoute :

— Assassin !

— Qui c'est, c'lui-là, lui demande quelqu'un.

Affirmative alors, elle répond :

— Raimu !

DRANCY

Drancy.

Une caserne – affreuse – en ciment armé – pas terminée encore, mais délabrée déjà – et qui peut se vanter de n'avoir aucun style.

Un corps central, épais, avec deux ailes de plomb.

Une cour intérieure – limitée par des lieux d'aisance.

Un asile conçu pour y loger des ouvriers, des ouvrières – qui pourrait en recevoir tout au plus quinze cents – et où nous serons plus de cinq mille dans deux jours.

Les malheureux israélites, internés là par les Allemands, en sont partis la veille ou l'avant-veille – et le camp est occupé par des F.F.I. qui nous y attendent avec impatience.

Il y a bien un directeur, mais si l'administration du camp lui reste acquise, les maîtres absolus en sont les F.F.I. ?

Oui, mais, voilà – quels F.F.I. ?

Nous savons tous que ces trois lettres signifient : Forces Françaises

Intérieures.

Or si, parmi nos F.F.I. il y a bien quelques Français, leurs chefs du moins sont étrangers.

Ce sont, pour la plupart, des Espagnols ou bien des Russes – et c'est dommage, d'une part – alors que, d'autre part, nous devons être fiers en songeant que pour « maintenir le moral » des nôtres à un certain niveau on a dû finalement recourir à la main-d'œuvre étrangère.

Les deux chefs principaux qui règnent sur le camp se sont assurément juré de mériter la confiance que met provisoirement en eux notre pays.

Il n'eût pas été possible à deux Européens de naître à une plus grande distance l'un de l'autre : le premier nous arrive en effet tout droit d'Andalousie et le second descend des Monts blancs de l'Oural.

Si l'Andalou s'était hâté, ils se seraient rencontrés ailleurs.

L'Espagnol est replet, sans personnalité. Il est revêtu d'un uniforme flambant neuf et il est coiffé d'un calot fendu qu'il tient incliné sur l'oreille.



Le Russe a plus de caractère. Il porte, largement ouverte, une chemise sale, une culotte usagée, retenue à la taille par une vieille cravate, il est chaussé de courtes bottes, deux mèches de cheveux noirs lui balafrent le front, il est maigre, il est blême, il lui manque des

dents, mais dans ce masque raviné flambent deux yeux fiévreux d'une rare indécence – et sa démarche souple est celle d'un félin.

En somme, il est horrible – avec beaucoup d'allure.

Quant aux injures dont il veut bien nous abreuver nonchalamment, il les profère avec ce doux accent qui berça mon enfance – et, pour tout dire, ce monstre a je ne sais quoi de séduisant du fait qu'il terrifie – mais qu'il n'est pas vulgaire.

Sans cesse, il va, vient, s'en retourne – armé d'un nerf de bœuf dont il menace tous ceux qui passent à sa portée.

Les deux Maîtres du Camp,

Dansons la Carmagnole !

N'étaient natifs de Caen,

D'Alençon ni d'Elbeuf.

Russe était l'un, l'autre Espagnol.

L'Espagnol arborait un uniforme neuf.

Le Russe avait, lui, du panache,

L'Espagnol volontiers prenait un air de vache.

L'autre s'armait d'un nerf de bœuf.

Nos jeunes compatriotes F.F.I., eux, n'étaient pas à redouter.

Armés de mitraillettes, ils prenaient des attitudes menaçantes – mais ces gosses-là, visiblement, faisaient jolou.

Seule, leur maladresse était en somme à craindre – et, de fait, quelques jours plus tard l'un d'eux s'est traversé le pied en manipulant gauchement son arme.

Notre arrivée au Camp s'est signalée par de vifs incidents.

L'Espagnol était là, campé sur le seuil de la porte.

Le premier descendu du premier autobus fut Pierre Taittinger.

L'étranger lui porta un coup en plein visage – et c'est en plein visage qu'il reçut à l'instant la main de Taittinger.

Nous sommes à présent trois par trois dans la cour – aux ordres, à la merci de cette délégation étrangère du Gouvernement actuel de la France. Et nous sommes tous très inquiets.

Le geste si courageux de Taittinger aura-t-il de suites ?

J'avais observé, durant le trajet, qu'une voiture découverte suivait l'autobus dans lequel je me trouvais – s'appliquait même à ne pas le perdre un instant de vue.

Deux personnes occupaient la voiture : un officier, portant le képi bleu-de-ciel des Chasseurs d'Afrique, et une jeune femme, plutôt jolie que laide.

Ils sont entrés derrière nous – et les voilà maintenant qui nous passent en revue et qui nous dévisagent.

J'ai l'impression qu'ils me cherchent.

Ils me cherchaient effectivement.

Sitôt qu'ils m'aperçoivent, l'officier s'élance – mais la dame le

retient par le bras :

— Non, non... moi, moi, je veux... laissez-moi faire !

Et elle se jette alors sur moi, m'arrache ma rosette de Commandeur – et, pour parachever ce geste si vilain, elle la jette à terre.

Je ne l'ai vue qu'un instant, cette dame, mais de si près que j'ai pu lire dans ses yeux le sentiment qui l'animait.

Je ne lui en fais pas mon compliment.

Un jeune F.F.I. me glisse à l'oreille :

— Casez-vous donc dans le Bloc III. C'est le mieux de beaucoup.

Nous nous y précipitons, Jean Berthelot, le Conseil municipal et moi.

Ce bloc va devenir : « le Bloc des Huiles ».

Celui de droite sera « le Bloc des Femmes ». Celui de gauche, « le Bloc des Hommes ».

Jean Berthelot et moi nous avons « dégagé » une chambre – petite par bonheur – et qui semble peut-être un peu moins sale que les autres.

Elles sont toutes, en vérité, répugnantes.

Je veux même espérer que c'est à notre intention que toutes les paillasses ont été conchiées ainsi et que les pauvres juifs n'ont pas vécu dans cette ordure.

Notre logement comporte deux pièces : une sorte de cabinet de toilette minuscule et une chambre d'environ 3 mètres sur 3.

Deux lits de fer, une table et deux tabourets en composent le mobilier. Une armoire se trouve dans le cabinet de toilette – quant au lavabo, ce n'est qu'un évier – et l'on passe par le cabinet de toilette pour entrer dans la chambre.

Nous avons immédiatement « balancé » les matelas. Les sommiers métalliques des lits pour inconfortables qu'ils soient, seront préférables encore à l'ignominie des paillasses.

— Et puis, nous trouverons bien de la paille, allez, me dit Jean Berthelot que rien ne décourage.

Il s'est mis au travail tout de suite – et, avec une ardeur juvénile et gaie, le voilà qui fait le ménage !

Je l'aide – mais si gauchement qu'il me dit :

— J'aime autant que vous ne fassiez rien !

(En vérité, je ne peux rien faire, car je commence à souffrir intolérablement d'une double sciatique provoquée par le coup que j'ai reçu dans les reins trois jours auparavant.)

(Je ne devrais plus m'en souvenir après trois ans – mais le malheur pour moi est que j'en souffre encore.)

On vient nous informer qu'on nous apporte un troisième lit.

— Où voulez-vous qu'on le mette ?

— Arrangez-vous !

Jean Berthelot s'arrangera – tandis que j'irai quérir un troisième « client ».

Je cherche – et, par bonheur, je trouve M. Roques : le Bon Saint Martin du Vél'd'Hiv'.

— Venez, venez, Monsieur, nous disposons pour vous d'une place de choix !

Le troisième lit est arrivé.

Berthelot n'a pu le loger qu'à condition de ne faire en somme qu'un seul lit des trois.

Ils se touchent littéralement – de sorte que nous pourrions nous coucher en travers si nous le désirions.

Nous avons passé notre journée entière à tuer des punaises.

Debout sur nos lits, nous étant déchaussés d'un pied, c'est avec le talon du soulier de ce pied-là que nous les écrasons au mur.

M. Roques ferme les yeux au moment de les tuer, moi, j'en rate beaucoup – Berthelot, lui, n'en rate pas une.

Une jeune détenue se présente à moi.

(Durant les premiers jours il nous a été loisible d'aller d'un bloc à l'autre. Des « barbelés » bientôt sont venus mettre un terme à des abus inévitables.)

Donc, une jeune détenue se présente – et me dit :

— Monsieur Guitry, Madame la Comtesse de S... me prie de vous demander si vous pourrez la recevoir vers 5 heures.

Je lui ai répondu :

— Chère Mademoiselle, pas tant de façons ! Dites à Madame de S... que je la recevrai bien volontiers vers 5 heures.

La comtesse de S..., qui préfère n'être pas nommée, est une fort belle personne, grisonnante et distinguée au possible.

Espagnole par son mariage, elle est de nationalité polonaise. Les deux accents se la disputent.

Elle s'est présentée à 5 heures.

Nous avons échangé toutes les formules de politesse habituelles – puis, elle m'a dit :

— Monsieur Guitry, en m'excusant encore de vous déranger, je viens vous demander si vous pourriez avoir la gentillesse de me faire libérer !

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Vous faire libérer, Madame ? Mais... ne savez-vous pas que je suis interné comme vous.

Elle eut alors un geste éloquent et gracieux, et elle me répondit :

— Oui, mais... vous !

Je ne sais rien du comportement de M. Roques dans la vie normale, mais je puis certifier qu'en prison, il a, de son confort, un souci raisonné qui fait l'admiration de tous.

Respectueux d'ailleurs de l'inconfort des autres, il est l'homme le plus discret, le plus courtois du monde !

En quittant sa demeure, il s'était prémuni de tout ce qui pouvait améliorer son sort.

Ainsi, M. Roques fait usage d'un matelas pneumatique. Ce merveilleux objet, quand il est privé d'air, ne tient aucune place. Plié en huit, M. Roques peut le glisser aisément dans une poche de son pardessus. Déplié, il a deux mètres de large et – alors – il n'est pas plus épais que deux feuilles de papier. Mais sitôt qu'il le gonfle en soufflant dans une valve qui se trouve à l'un de ses angles, il prend alors la forme d'un matelas ordinaire.

Nous le regardons faire – et c'est merveille, en vérité, que de le voir donner à cette poche d'air le moelleux qui lui convient.

Il la palpe sans cesse au cours de l'opération – et, quand elle est à point, il referme la valve.

M. Roques se couche alors – mais il le fait avec une telle légèreté qu'il serait plus exact de dire que, rompant tout contact avec notre planète, M. Roques, les yeux clos, vogue dans l'atmosphère.

2 septembre.

9 heures du matin.

Cent internés nouveaux nous arrivent encore.

C'est trop – ou alors ce n'est pas assez !

11 heures.

On frappe discrètement.

Et c'est Abel Hermant qui se présente – octogénaire depuis deux ans et détenu depuis deux heures. Il n'en paraît aucunement affecté, du reste. Affable et distant, tiré toujours à quatre épingles, il nous pose du seuil de la porte l'étonnante question suivante :

— À quelle heure sert-on ?

Parlerai-je de ces repas ?

Il vaut mieux pas.

C'était, tous les matins, des choux – le soir, c'était l'eau de ces choux. C'était, tous les cinq ou six jours, un petit bout de caoutchouc qui se vantait d'être du bœuf. Et, pour tout dire enfin, ce n'était pas mangeable.

Mais cela faisait tellement plaisir à ces gens qui venaient quotidiennement du centre de Paris pour s'assurer que nous ne mangions pas à notre faim !

Un colonel de 29 ans – qui devait probablement servir dans la Forfanterie – un soir m'interpella, dans la cour, en ces termes :

— Comment trouvez-vous la nourriture à Drancy, Monsieur Guitry ?

— Détestable, Monsieur, et cependant insuffisante.

Vexé, il me répondit :

— Est-ce que vous savez que nous manquons de tout dans Paris ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander si je pouvais, d'ici, lui envoyer des colis.

Il m'a tourné le dos.

De dos, il était mieux.

Je n'ai pas l'intention de relater toutes les visites qui nous sont faites – je devrais dire : qui me sont faites – par des personnes venues de l'extérieur.

Elles ont, toutes, le même caractère injurieux, vindicatif et bête. Elles ont, toutes, le même objet : acquérir une fois de plus la certitude que nous sommes bien là – et que nous y sommes mal.

Ces visites, réellement, n'offrent aucun intérêt.

Nos visiteurs eux-mêmes s'en retournent déçus – car ils sont loin de se douter que certaines gens – parmi lesquels je me range – ne ressentent pas les tortures morales qui leur sont infligées par n'importe qui.

Je m'en voudrais pourtant de passer sous silence une rencontre qui m'a profondément touché.

Sont entrés dans ma chambre, un matin, deux officiers de l'Armée Leclerc.

Bronzés tous deux, ils étaient beaux, jeunes et charmants.

L'un d'eux m'a dit :

— Vous êtes vraiment Sacha Guitry ?

J'avais quinze jours de barbe et j'avais l'air bien plus d'un clochard, en effet, que d'un auteur dramatique.

Je lui ai répondu que j'étais la personne en question.

Alors, il m'a dit, en me tendant la main :

— Eh ! Bien, écoutez, franchement, ce n'est pas pour ça que nous nous sommes battus !

Il me l'a répété dans ma loge, au théâtre, en février dernier.

3 septembre.

Un miracle vient de se produire : M. Roques est libéré !

Nous partageons sa joie, nous fêtons son départ – et considérant que ce 3e lit lui a porté bonheur, il nous reste à l'offrir tout de suite à quelqu'un qui nous plaise – et qui nous plaise même assez pour souhaiter qu'on nous en prive – en lui rendant sa liberté.

Je me précipite à la fenêtre et je vois dans la cour – qui ? – Maurice Dollfus – le beau Dollfus ! – un ami de quarante ans dont j'ignorais la présence à Drancy.

— Vite ! Venez, Dollfus, nous avons à vous offrir un lit porte-bonheur !

Le lendemain Dollfus était libéré !

Je m'étais pris depuis quelques jours d'une franche sympathie pour un de nos compagnons – dont le nom m'échappe – maître-verrier de

son état – homme brave, sensible, affable et sain – et puisque jamais 2 sans 3, qu'il soit donc le bénéficiaire du lit porte-bonheur !

Or, non content de m'avoir au Vél'd'Hiv', donné la moitié de sa couverture, M. Roques m'a fait, en s'en allant, don de son merveilleux matelas pneumatique.

Franchement, je ne savais pas à quoi j'exposais mes compagnons, à quoi je m'exposais moi-même, en acceptant ce cadeau mirifique.

— Vous ne voulez pas qu'on vous aide, m'avait aimablement proposé Berthelot.

— Non, Merci. J'ai vu comment s'y prenait ce charmant M. Roques. Il n'y a qu'à déboucher la valve – et à souffler !

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Je ne dois pas avoir de bien grandes capacités pulmonaires, car il m'a fallu souffler dans cette valve pendant au moins 40 minutes avant que de voir prendre à mon matelas sa forme rationnelle.

J'étais alors fort époumoné – et d'autre part assez inquiet, car il me semblait que mes compagnons endormis avaient eux-mêmes la respiration un peu courte.

N'étaient-ils pas privés de la quantité d'air considérable que je m'étais permis de prélever dans la chambre au profit de mon matelas ?

Non, puisque M. Roques, hier encore, n'avait pas fait différemment.

Le matelas étant en place – restait encore à me coucher.

Je ne suis pas un acrobate.

Or donc, m'asseoir très posément – pour m'allonger ensuite.

Tel était mon programme.

J'ai tenté vainement de le réaliser – à plusieurs reprises.

Aussitôt que je m'asseyais, si c'était au pied du lit, tout l'air remontait à la tête – si c'était à la tête, l'air descendait au pied – et si c'était au centre, je voyais se dresser tout à coup les deux extrémités du matelas prêtes à éclater.

Alors, j'ai conçu le projet de le prendre par la ruse – de m'allonger sur lui tout d'une pièce et, qui plus est, soudainement.

J'ai calculé mon coup. J'ai compté : un... deux... trois – et hop ! – tout mon matelas s'en est allé sur Berthelot – très étonné de recevoir sur la figure une chose pareille, et qui criait en s'éveillant :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est mon matelas.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Il a glissé. Pardon !

— Mais c'est parce que vous l'avez trop gonflé, parbleu ! Laissez-moi faire.

Et deux minutes plus tard, grâce à l'inlassable gentillesse de ce ministre, j'étais couché douillettement sur un nuage – et j'allais, ma foi, m'endormir, quand j'entendis un petit bruit qui semblait ne devoir jamais s'arrêter :

— Pfffffffff...

Mon matelas se dégonflait !

Quand il eut restitué tout l'air, parfumé à présent de caoutchouc, qu'il avait absorbé malgré lui, je suis entré en contact immédiat avec le sommier métallique de mon lit dont les détails nombreux, tortillons en relief et ressorts à boudin, n'ont plus eu bientôt de secrets pour moi.

4 septembre.

L'un de nos F.F.I. – dont je ne suis pas bien sûr que ce soit un Français – est possesseur d'une voiture automobile.

C'est sa première voiture. Elle n'est à lui que depuis quelques jours – je ne sais pas si je me fais bien comprendre – et la mécanique n'est pas son fort. En fait, il n'a que des ennuis avec cette acquisition nouvelle.

Elle a besoin d'une mise au point certainement.

Voyons, il doit bien y avoir un mécanicien parmi ces 6 000 internés ?

Deux jeunes lascars se présentent – qui sont plus futés l'un que l'autre.

— Qu'est-ce qu'elle a, votre bagnole ?

— Je n'en sais trop rien.

— On va vous dire ça tout de suite.

Et les voilà déjà à l'ouvrage.

Dévisant tout, nettoyant tout, révisant tout, revissant tout, ils y travaillent pendant vingt-quatre heures.

— Vous voyez ce qu'elle a ?

— Oui, oui. Ça venait du gicleur. Mais ça va aller.

Or, ce matin, vers 9 heures – ô merveille ! – le moteur tourne.

Ils montent tous deux dans la voiture – le moteur cale.

Deux heures plus tard, de nouveau le moteur tourne.

Ils remontent dans la voiture, ils font vingt mètres – le moteur cale.

Ils y travaillent pendant une heure.

Ils remontent dans la voiture – et ils font presque entièrement le tour de la cour. Mais cela ne marche pas comme ils le veulent.

Ils règlent encore quelque chose.

— Voyons voir maintenant, dit l'un d'eux.

Ils remontent dans la voiture – et les voilà qui font une fois, deux fois, trois fois, dix fois le tour de la cour. Et chaque fois qu'ils passent devant le propriétaire de la voiture, ils lui disent :

— Ça va aller !

Ils tournent, tournent, tournent encore.

On dirait qu'ils attendent, qu'ils guettent quelque chose.

La grille s'ouvre tout à coup devant une cellulaire qui nous amène encore une vingtaine de clients.

C'était cela qu'ils attendaient – et par la grille grande ouverte, ils s'en sont allés tous les trois, eux deux et la voiture – et on ne les a jamais revus.

5 septembre.

J'ai fait ce matin la connaissance de Fabre-Luce.

Première impression, excellente et très vive : l'homme le mieux élevé du monde – tellement bien élevé qu'il ne veut même pas que cela se voie – pour ne gêner personne.

Oui, l'homme le mieux élevé du monde, qui se fait un devoir de venir nous saluer – et qui n'est pas plus surpris de nous rencontrer là qu'il n'est étonné de s'y trouver lui-même.

Seconde impression : l'intelligence personnifiée.

Quant à son attitude, elle serait exemplaire – s'il était possible de le suivre en tout.

C'est un homme précieux et fragile dont le courage et la volonté semblent inébranlables – et qui peut écouter poliment des propos qu'il désapprouve.

En vérité, il ne voit et n'entend que ce qu'il désire voir, que ce qu'il veut entendre.

Nu jusqu'à la ceinture, il fait, tous les matins, vers 8 heures, dans

la cour, sa gymnastique suédoise – et cela, en dépit du temps qu'il fait et au mépris absolu de ceux qui s'en étonnent.

Il rencontre à l'infirmerie, tous les soirs, à 5 heures, la duchesse de B... et il prend avec elle « le thé » – c'est-à-dire un verre d'eau chaude dans lequel il a préalablement fait fondre une petite tablette jaunâtre qui colore l'eau chaude et lui donne la saveur d'une infusion de camomille éventée mais amère.

Le reste du temps, il travaille – il écrit. Il écrit, assis sur sa paillasse, ganté quand il a froid et, toujours, les genoux remontés en pupitre.

Et si l'on me disait aujourd'hui que Alfred Fabre-Luce avait obtenu en septembre 44 l'autorisation de faire à Drancy un séjour de quatre semaines, afin d'y composer, dans l'ambiance voulue, les livres admirables qu'il a publiés par la suite – oui, si l'on me disait cela aujourd'hui, je n'en serais pas autrement surpris.

6 septembre.

Il est 3 heures. C'est l'heure de la promenade – et je suis seul dans notre chambre.

On ne frappe pas : la porte s'ouvre – et c'est le Russe qui paraît.

De sa main gauche, il tient son nerf-de-bœuf, et, quant à sa main droite, elle est introduite dans sa culotte, par la ceinture. Il cache quelque chose – et je m'attends à tout.

Mais je ne m'attendais pas à lui voir sortir de sa culotte un litre de vin blanc.

Quand je dis : de vin blanc – je parle de l'impression que m'a donnée cette bouteille.

L'ayant fait apparaître, il l'a posée sur notre table en me disant :

— Vin blanc !

Dès lors, je me suis demandé si c'était du vin blanc.

Il a pris l'un de nos deux gobelets, le mien précisément, qui se trouvait à sa portée, et aussitôt il l'a rempli de ce dont il disait que c'était du vin blanc.

Son sourire était diabolique et fin.

— Buvez, Sacha Guitry.

C'était, tout à la fois, un ordre et un conseil – et si son ordre était formel, son conseil se flattait, lui, d'être salutaire.

Alors, j'ai pris le gobelet de Berthelot – et, le posant auprès du mien, j'ai répondu :

— Buvons ensemble.

Son sourire s'est élargi – mais son regard s'est attristé.

Il s'est servi, puis nous avons trinqué – et, les yeux dans les yeux, nos nez dans nos gobelets, face à face et debout, nous avons bu notre rasade de vin blanc – car ce n'était que du vin blanc.

— Merci.

— De rien.

Il a repris son litre, l'a remis dans sa culotte, a haussé les épaules et, très vite, s'en est allé.

Ainsi, celui qui se plaisait à terrifier les 6 000 Français dont il avait la garde, aurait voulu qu'on eût, en plus, confiance en lui !
septembre.

Grande réunion ce matin dans notre chambre.

Nous nous trouvions, Bernard Fay, Fabre-Luce, Berthelot, Abel Hermant, le maître-verrier et moi, groupés autour de M. Ripert, doyen de la Faculté de Droit.

« Domicilé » lui-même au Bloc III, nous l'avions appelé en consultation.

— Vous qui savez tout, Monsieur le Doyen, dites-nous quels sont nos droits. Pouvait-on nous arrêter comme on l'a fait ?... Peut-on nous maintenir en prison davantage ?... Pouvons-nous exiger que l'on nous interroge ?

— Messieurs... :

Nous avons eu tout de suite le sentiment que la vérité allait sortir de ce puits de science, de la bouche de ce docte petit vieillard.

— Messieurs, nous sommes actuellement à la merci de ceux qui se sont emparés des leviers de commande. Je ne sais pas ce que l'avenir immédiat nous réserve, mais j'ai tout lieu de penser qu'il nous restera finalement la possibilité de poursuivre Monsieur le Ministre de l'Intérieur. Mais, entendez-moi bien...

Et pour l'entendre mieux nous nous sommes tous un peu déplacés.

— Mais ?

— Mais... de le poursuivre intuitu personæ !

Intuitu personæ ?

Fabre-Luce, Bernard Fay, Abel Hermant et Berthelot, approbateurs, hochaient la tête – tandis que le maître-verrier et moi, nous nous regardions du coin de l'œil, confus et, pour la première fois, navrés de n'avoir pas poursuivi naguère l'étude des langue mortes.

8 septembre.

Depuis quelques jours, la lecture des journaux est autorisée – et nous devons penser que, si elle est autorisée, c'est que, certainement, « ils » ont décrété que « ça nous ferait du bien ».

Ils ne se trompaient pas – cette lecture, en effet, nous fait beaucoup de mal – mais pas comme ils l'entendent.

Nous en achetons chaque matin la gamme entière – qui va du Figaro jusqu'à L'Humanité, en passant par L'Aurore et par Le Populaire.

Quelle mauvaise humeur !

Il nous apparaît à la lecture de ces feuilles, que deux des vertus

essentielles de notre pays sont, à l'heure actuelle, proscrites, congédiées.

Je veux parler de l'ironie et de la grâce.

Et c'est cela qui nous fait du mal.

En outre, politiquement, humainement, littérairement, scientifiquement, qu'ont-ils donc de si singulier tous ces journaux, lus à la file ?

Je me le demandais depuis quelques jours.

Je sais, je crois : ils sont d'accord.

Ce n'est pas normal.

9 septembre.

Le bruit court que, après-demain, lundi, une Commission d'Enquête viendra siéger ici deux fois par semaine.

— Nous n'osons pas le croire !

10 septembre.

Ce matin, dans la cour, sur un autel improvisé un prêtre de passage a dit pour nous la messe.

Or, il a cru devoir nous « sermonner » réellement – et il l'a fait avec une telle âpreté qu'il a démoralisé tous ceux qui avaient eu l'imprudence d'aller au Saint Office.

Taittinger a pris tout de suite la chose en main – et, de ma fenêtre, je le vois qui péroré en ce moment dans la cour et répare déjà le mal.

Tous ceux qui étaient à la messe font cercle autour de lui et boivent ses paroles.

Cet homme a le don merveilleux de faire entendre aux gens les mots qui leur sont nécessaires. Il les émeut, les fait sourire et les convainc.

Ainsi, il parle, là, depuis bientôt dix minutes et je constate que le nombre de ceux qui l'écoutent augmente constamment.

Ils étaient peut-être cinquante à la messe – dans un quart d'heure, ils seront trois cents à l'écouter.

Dans ses propos, d'ailleurs, il n'est plus question du curé ni du Bon Dieu – il leur parle à présent politique.

Il se penche vers eux pour élever le débat. Ils vont finir par l'applaudir, certainement – et je ne serais pas surpris que, vers 11 heures, Taittinger soit élu – je ne sais pas à quoi – mais à l'unanimité en tous cas.

11 septembre.

L'un de ces individus – sans brassard – qui entrent au Camp et qui en sortent à volonté, qui nous rapportent, un jour des cigarettes, un autre jour un camembert – l'un de ces individus vient nous demander si nous serions acheteurs d'une boîte de lait en poudre : mille francs.

Nous sommes acheteurs.

Tantôt, il ira en ville – et nous l'aurons ce soir.

12 septembre.

C'était vrai !

Ils sont en retard d'un jour, mais c'était vrai : une Commission d'Enquête installe à Drancy ses bureaux.

Ils en ont aujourd'hui questionné quarante – tous les espoirs nous sont permis !

Il est à retenir pourtant qu'aucun de nous – j'entends par « nous » : les huiles – n'a eu les honneurs de la première fournée.

13 septembre.

À deux heures du matin, cette nuit, nous avons été réveillés par ces mots :

— Sacha Guitry, en bas !

L'homme qui vient me chercher porte une lanterne à la main, et deux autres hommes, armés, l'accompagnent.

— Pourquoi dois-je descendre ?

— On va vous le dire en bas.

Cela ne me dit rien de bon.

Le maître-verrier – son nom vient de me revenir : Bonnefoy – M. Bonnefoy et Jean Berthelot sautent à bas de leur pailleasse : ils ne veulent pas que je descende seul.

On nous fait entrer au rez-de-chaussée dans une salle basse, une sorte de cave, glaciale et voûtée.

Quelques hommes sont là – Français malheureusement – éclairés à la bougie.

Atmosphère créée – sinistre.

Du déjà vu.

On me fait asseoir.

— Vous êtes accusé d'avoir volé à l'infirmerie une boîte de lait en poudre !

C'est bien moi seul qui suis visé.

— Qui m'en accuse ?

— Lui.

Et nous voyons alors l'individu qui nous l'avait offerte.

À l'attitude gênée de ce garçon, nous avons cru comprendre qu'il ne m'en accusait pas.

J'ai répondu alors au chef de la bande :

— Vous savez bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas possible, et que je ne suis pas homme à voler quelque chose.

Je n'ose pas dire que ce fut une révélation pour lui et pourtant, devant ma réponse, il resta bouche bée.

Comprenait-il que la question ne pouvait pas se poser ? Réalisait-il qu'il existe des gens qui ne peuvent pas voler ?

Sans doute, car cela s'est terminé ainsi – confusément – comme en queue de poisson, par une gifle qu'a reçue le malheureux voleur.

Que signifiait ce qui venait de se passer là ?

Était-ce la conséquence d'une phrase entendue – celle-ci par exemple :

— Tâchez de le prendre en faute !

Était-ce un piège qu'on me tendait ?

Le voleur n'était-il qu'un agent provocateur ?

S'agissait-il de me faire aller au cachot, à tout prix – à seule fin de m'y « tabasser » ?

Je ne le saurai probablement jamais.

Je préfère l'ignorer, d'ailleurs.

Mais, quoi qu'il en soit, j'ai bien eu le sentiment que Berthelot et Bonnefoy n'avaient pas eu tort de m'accompagner.

14 septembre.

Le cher Bonnefoy – récompensé – a été libéré ce matin !

Et nous autres – récompensés aussi – nous avons à coucher, ce soir, Alfred Fabre-Luce !

15 septembre.

Une dame nous est arrivée hier – qui préfère également n'être pas nommée – et c'est dommage, car elle porte un nom célèbre – et elle le porte avec tant de grâce que son bref séjour à Drancy fut un véritable triomphe : le triomphe de la bonne éducation sur les événements les plus sordides.

C'est une dame qui n'est plus très jeune et dont l'élégance surannée lui sied à merveille.

Je ne conseillerais à personne de s'habiller comme elle – mais je me permettrais de lui déconseiller de se vêtir, de se parer, différemment.



Tulle, gaze, organdi, mousseline et linon, vous avez ses suffrages – et vous avez, vous, ses faveurs, vert jade, bleu pastel, gris perle et rose aurore.

Elle est de ces personnes dont les gens ordinaires mais sensibles disent, en élevant très haut leurs sourcils :

— Il y a donc encore des femmes comme ça !

À son arrivée, on l'a conduite à l'une des grandes chambres où sont parquées « les femmes ».

Elles étaient là soixante, au moins, couchées par terre, sur des

paillasses innommables.

Elle est entrée, n'en a vu aucune, leur a souri à toutes – et, quand on lui a désigné sa paillasse, elle n'a pas tressailli – mais elle a regardé tout autour d'elle – et elle a demandé :

— J'en voudrais bien avoir une autre.

— Une autre ?

— Une autre, en plus.

— Pour vous ?

— Non, pour ma femme de chambre.

— Elle est arrêtée aussi ?

— Non, du tout. Mais j'ai bien l'intention de la faire venir demain.

16 septembre.

Un homme qui me cherchait m'aborde dans l'escalier :

— J'ai quelque chose à vous montrer. Allons dans un coin tous les deux.

Je ne sais pas ce que c'est que cet homme.

Est-il des leurs, est-il des nôtres ?

Qu'il soit des nôtres ou bien des leurs, c'est un terrible personnage – et qui doit être d'une force herculéenne.

Nous allons dans un coin tous les deux.

La chose qu'il désire me montrer, il la cache dans sa poche.

— Est-ce que vous connaissez ça ?

Et il me présente au creux de son énorme main la petite lettre intime qui m'a été prise au Dépôt.

— Mais... Comment se fait-il...

— Ne perdons pas de temps. C'est bien à vous, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh ! Bien, prenez-la vite, alors.

— D'où vient-elle ?

— D'un tiroir, en bas. Ils se la montrent entre eux, et je trouve ça dégueulasse.

— Vous la leur avez prise ?

— À l'instant, oui, pendant qu'ils étaient tous dehors. Allez, débarrassez-moi de ça.

— Je ne le peux pas, si vous l'avez prise.

— Mais... puisque c'est à vous ?

— Ce n'est pas une raison.

— Vous vous foutez de moi ?

— Je vous jure bien que non, et je suis même très sensible à votre gentillesse, mais je ne peux pas accepter une chose qui a été prise...

Vite, il l'a remise dans sa poche – quelqu'un venait – et nous nous sommes brusquement séparés.

Et tant pis, ma foi, si j'ai perdu son estime !

17 septembre.

Depuis vingt-quatre heures, il y a bien de l'animation dans le monde des F.F.I.

À n'en pas douter, quelque chose se prépare.

On pose des barbelés entre les femmes et nous.

Cela va mettre un peu de piquant dans les relations que nous allons avoir avec elles, maintenant.

L'histoire de ma petite lettre me trotte par la tête.

Je veux revoir cet homme – et je veux relire cette lettre. La relire et, qui sait, la reprendre peut-être...



Je vais à la recherche de l'homme.

Au portrait que je lui en fais, le jeune F.F.I. à qui je m'adresse le reconnaît tout de suite.

— Oui, oui, je vois. Eh ! Ben, ne vous en occupez plus.

— Que je ne m'en occupe plus ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on le recherchait depuis quinze jours,

— Et alors ?

— Ben, alors, il a été embarqué hier soir et fusillé ce matin. Fusillé – avec ma petite lettre dans sa poche !

18 septembre.

Une grande nouvelle – les F.F.I. s'en vont !

C'était cela, pardi, ce remue-ménage que nous observions depuis avant-hier.

Ils partent – bon voyage !

Et, tout comme au Vél'd'Hiv', ils vont être remplacés par des gendarmes.

Dame, ç'allait trop loin, au gnouff.

(Le gnouff, c'était, en sous-sol, une demi-douzaine de cachots où les miliciens, les L.V.F. étaient « punis » – et le corps médical du camp, constitué par huit ou dix docteurs internés, s'était refusé à reconnaître pour naturels certains décès qui lui avaient semblé précisément suspects.)

Le départ de ces Messieurs ne s'est pas effectué sans récriminations de leur part. Même, ils ont cru devoir formuler des menaces qui sont assez inquiétantes.

Tandis que je me promenais tantôt, seul, dans la cour, un homme est venu à moi, de loin – très animé, souriant, cordial et de petite taille.

— Pierre Tabourin, m'a-t-il dit, comme s'il m'avait avoué toute la vérité.

Puis, aussitôt, il ajouta :

— Vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez jamais vu, mais je tiens à vous dire que je bénis maintenant ceux qui m'ont arrêté, car jamais, Monsieur Guitry, je n'aurais pu vous approcher sans cela !... Je ne sollicite de vous qu'une chose, c'est la permission de vous demander de temps à autre si vous n'avez besoin de rien.

Il insista sur : de temps à autre – et, dès lors, il ne m'a plus quitté.

Industriel, de son état – et, de nature, industriel – imitateur et boute-en-train, spirituel, d'ailleurs – il a l'air de vous devoir les services qu'il vous rend – et pendant ces six semaines que nous avons passées ensemble, il n'a cessé de me témoigner un sentiment d'amitié – qui, depuis quatre années, ne s'est pas démenti.

19 septembre.

— Sacha Guitry à la Commission d'Enquête !

Le haut-parleur n'aura pas à me le répéter – et, avec une vingtaine de mes compagnons qui sont venus me chercher, je traverse la cour à grandes enjambées.

— Ça y est ! C'est sûr ! On vous libère !

Tous, animés du même espoir, et m'ayant accompagné jusqu'à la porte de la Commission, ils se promettent bien de m'y attendre. Ils veulent être les premiers à connaître la bonne nouvelle.

Dans une grande salle, une douzaine de tables – et, à chacune d'elles, un tribunal : trois hommes sans passion, jeunes pour la plupart, et qui font asseoir devant eux celle ou celui qu'ils interrogent.

— Vos nom, prénoms et qualités...

Et, tout de suite, la question la plus inattendue qui soit :

— Pourquoi vous a-t-on arrêté ?

— C'est à moi de vous le demander, Messieurs.

— Vous n'en avez aucune idée ?

— Aucune. Et vous ?

— Nous n'en savons pas davantage.

Ils ont devant eux mon dossier constitué par une chemise orange qui me paraît singulièrement plate.

— Est-ce mon dossier que vous avez là, sous les yeux ?

— Oui, justement.

Ils ouvrent cette chemise. Elle contient le carnet de chèques et le permis de circuler en automobile qui m'ont été subtilisés au Dépôt.

Et, à mon tour, je fais :

— Tiens ! Tiens !

Et j'ajoute :

— Est-ce tout ?

— C'est tout.

— Mais... Quelles sont alors, Messieurs, les charges articulées contre moi ?

— À notre connaissance aucune. Mais... il y a la rumeur publique.

— Est-ce que vous la considérez comme un grief ?

— Heu... non, mais, enfin, il faut compter avec elle.

Celui qui préside m'explique :

— Ce serait un autre que vous... nous le mettrions immédiatement en liberté.

— Pourquoi ne le faites-vous pas ?

— Parce que c'est une grande responsabilité à prendre.

— Que redoutez-vous donc ?

— Une insurrection.

— Vous voulez rire ?

— Non.

Et, effectivement, ils ne riaient pas.

— Dans ces conditions, me dit alors l'un d'eux, il vaut mieux que vous restiez tranquillement ici, et dans quelques jours nous nous reverrons.

Depuis, j'ai raconté la chose à maintes reprises, et le mot « insurrection » n'a jamais étonné personne.

— Hé ! Hé ! ont fait parfois mes interlocuteurs.

Et, par la suite, cela m'expliqua bien des abandons.

20 septembre.

Nous avons vécu cette nuit le prologue d'une tragédie.

Les F.F.I. ont attaqué le camp, Espagnols et Russes en tête, hurlant : « À mort ! À mort ! » – et émettant la prétention de nous massacrer tous.

Les gendarmes ont exécuté les ordres qu'ils avaient reçus – tandis que M. Goujon, le directeur du camp, recouvrant son autorité, semblait ne plus savoir où donner de la tête.

Pierre Tabourin, téméraire en diable, lui demandait avec insistance s'il voulait bien nous accorder le droit de nous défendre – avec des chaises probablement !

Au cours de ce Journal, j'ai souvent l'occasion d'évoquer le souvenir de nos F.F.I.

Or, chaque fois qu'elle m'est donnée, cette occasion, je suis pris d'un regret sincère en songeant à ceux qui se sont couverts de gloire sous ces trois initiales – et j'aimerais pouvoir établir une différence entre ceux qui se battaient pour nous et ceux qui nous battaient pour eux.

21 septembre.

Le va-et-vient entre les nôtres et le « bloc des femmes » est surveillé de plus en plus.

Seuls peuvent franchir librement les barbelés ceux ou celles dont un brassard justifie les allées et venues : « Infirmière », « Serrurier », « Comptable ».

On a découvert de ces brassards, en assez grand nombre, au fin fond d'un tiroir, et les malins, les audacieux, les débrouillards se les sont partagés.

Or, tantôt, André Dubonnet, ayant été dire bonjour à sa femme, « repassait » les barbelés, vêtu d'un magnifique raglan beige et portant au bras gauche un brassard apparent sur lequel cette fonction imprévue se lisait : « Plombier ».

L'abbé Renaud, si fin, si spirituel, interné lui aussi, le croisa dans la cour.

Il le salua, vit ce brassard, s'en étonna et, souriant, lui dit :

— Plombier ?... Fumiste serait mieux !

22 septembre.

Midi.

Nous recevons la visite attendue – ô combien ! – de trois belles dames en uniforme – des S.S.A.F. – qui veulent bien se charger de nous remettre des lettres et d'en emporter d'autres.

Qu'elles en soient, une fois de plus, remerciées.

L'une d'elles, la princesse de B..., vient à moi – et me parle à l'oreille :

— Arletty est sauvée.

23 septembre.

Nous avons eu la visite d'un personnage officiel au cours de la journée.

À peine était-il arrivé au camp que le bruit s'en était aussitôt répandu.

— Le Préfet est dans nos murs !

— Quel préfet ?

— De police !

Minute par minute, on nous tient au courant :

— Il est chez le directeur...

— Il n'a pas l'air commode...

— Il doit chercher quelqu'un...

— Le voilà justement qui traverse la cour !

Et, de nos fenêtres, nous apercevons un homme jeune encore, mince, assez élégant, qui gesticule et qui s'adresse à des gens qui l'accompagnent et dont, par avance, le concours, visiblement, lui est acquis.

— Il va aller de chambre en chambre.

Et, de fait, le voilà qui va de chambre en chambre – et dans chacune d'elles, il se fait une entrée – la même – qu'il croit spectaculaire et propre à terrifier.

Deux hommes le précèdent – et quatre autres le suivent.

Les portes sont ouvertes avec un tel fracas que les murs, ma parole, en sont ébranlés – et, tandis qu'il paraît, arrogant et farouche, une voix péremptoire annonce :

— Le Préfet !

Et cela fait, ni plus ni moins, théâtre de province vers 1882.

Ah ! Dame – n'est pas terrifiant qui veut, et l'impression qu'il nous fait ne récompense pas la peine qu'il se donne.

Et, d'ailleurs, nous doutons qu'un homme aussi nerveux, si peu sûr de lui-même et d'un aspect si maladif, ait été désigné pour occuper ce poste essentiel.

Me reconnaissant aussitôt, il fait ;

— Ah !

C'est donc moi qu'il cherchait.

Nous nous regardons maintenant fixement – sans parler.

Moi, je n'ai rien à dire – mais lui ne trouve rien.

Il a pourtant bien la tête du Monsieur qui s'est promis d'en dire

Comment va-t-il s'y prendre pour s'en tirer glorieusement – tant aux nôtres qu'aux yeux de ceux qui l'accompagnent ?

Il se le demande.

Il y a trois semaines environ j'ai vécu, au Dépôt, une scène identique à celle-là – et cela va se terminer de la même façon.

Tous ces gens-là se ressemblent – et ce sont des hâbleurs sans grandeur d'âme et sans finesse – parce qu'ils sont sans avenir.

Un livre est là, sur ma paillasse. Le livre est à l'envers. L'homme a le sentiment qu'il lui tourne le dos. Il le retourne – presque brutalement, comme si l'autre s'y opposait.

— « Les Dieux ont soif » !

Allons donc !

Voilà son affaire.

Et alors, il a un sourire – un de ces sourires qui tiennent le milieu entre la névralgie faciale et la grimace du Monsieur qui se met un monocle pour la première fois – sourire annonciateur d'un mot cinglant.

Il ajoute, en effet :

— C'est de circonstance !

Mon impassibilité devant ce trait d'esprit l'incite à quelque représaille immédiate.

Je sens que je vais lui payer ça.

Il entraîne aussitôt à sa suite ses acolytes subjugués – et pour se faire une sortie, je l'entends qui me parle à la troisième personne :

— Il est trop bien logé, voyons, c'est scandaleux !

Une demi-heure plus tard, le directeur du camp m'informe que « Monsieur le Préfet » exige que, dès ce soir, je couche dans la soupente du Bloc IV, chambre – si l'on peut dire ! – que l'on appelle le 6-4.

On la connaît : on la redoute. Elle est la plus spacieuse – et c'est la plus sordide aussi de tout le camp.

On y pourrait loger 25 hommes – à l'étroit : soixante-trois hommes y sont parqués. Des Espagnols, des Italiens, quelques Français, quatre Bulgares et trente Arabes.

Accueilli de la manière la plus délicate par ces hommes divers, égaux par le malheur, entouré de prévenances et comblé d'égards, j'ai dormi là pendant six jours, sur de la paille – et, mon Dieu, pas plus mal qu'ailleurs – contrarié seulement dans mon sommeil léger par le va-et-vient constant des souris qui me passaient sur le corps.

Qui était ce « Préfet » qui avait trouvé juste et malin de me faire coucher là ?

J'ai voulu le savoir.

On m'a répondu que c'était « l'un des trois Préfets de police » !

Il y avait donc trois Préfets de police – à responsabilité, de ce fait limitée.

Et j'ai su que ce n'était pas M. Luizet.

Et plus tard enfin j'ai connu les tribulations de mon « tortionnaire », arrêté à son tour – et bientôt relaxé – accusé qu'il était – mais certes injustement – je l'espère, du moins – d'avoir participé à des baignades inhumaines.

24 septembre.

Les F.F.I. sont revenus cette nuit – mais leurs intentions n'étaient plus les mêmes : c'est le feu cette fois qu'ils voulaient mettre à Drancy.

Il paraît que leurs chefs, le Russe et l'Espagnol, ont été « coffrés ».

25 septembre.

Appelé vers 3 heures à la Commission d'Enquête, j'ai passé de nouveau 20 ou 25 minutes avec ces Messieurs.

Ils en sont au même point, toujours – et moi aussi.

Aucune accusation n'a encore été formulée contre moi.

Au cours de l'entretien, ils ont cru pourtant devoir faire une allusion discrète au maréchal Pétain – et à sa politique.

Je me suis abstenu de les suivre dans cette voie qui me semble actuellement sans issue.

Cependant, l'un d'eux insista :

— Vous n'allez tout de même pas nous dire que...

— Monsieur, je me permettrai seulement de vous dire que nous ne sommes pas encore, tous, d'accord sur Louis XI.

26 septembre.

On s'attendait à tout – mais pas à ça !

On vient de nous amener le Russe et l'Espagnol entre quatre gendarmes !

Oui, c'est ici, c'est à Drancy, sur les lieux mêmes de leurs exploits qu'ils ont conçu le projet de les incarcérer !

Eh ! Bien, voyez-vous, on ne se rend pas compte du bruit que peuvent faire 6 000 personnes quand elles sont satisfaites d'une chose et indignées par une autre !

Or, l'indignation ayant pris le dessus, on jugea plus prudent de ne pas « nous » les laisser !

À peine étaient-ils au gnouff, qu'ils en furent extraits et emmenés aussitôt.

On nous a dit que, deux jours plus tard...

Mais, ça !

27 septembre.

Tantôt, j'ai croisé dans la cour un homme qui entrait à la Commission d'Enquête.

Il allait enfin savoir pourquoi il était en prison !

Jamais encore je n'avais vu un visage d'homme plus tourmenté.

Il en ressort dix minutes plus tard.

Jamais encore je n'avais vu un visage d'homme plus rayonnant.

— Voilà un homme libéré, me suis-je dit.

Et je lui ai demandé :

— Vous êtes content ?

— Très, oui.

— Vous êtes libre !

— Non. Ils m'ont inculpé de « commerce avec l'ennemi ».

C'était sans doute un véritable traître – ou bien peut-être un assassin, tout simplement – qui venait de l'échapper belle !

28 septembre.

3 heures.

Je suis invité à me rendre sans retard à un petit bureau qui se trouve à côté de l'Infirmierie.

Je suis reçu par deux hommes d'une cinquantaine d'années et par un tout jeune homme. Les deux hommes sont laids et le jeune homme est beau. Eux, ils sont habillés n'importe comment – lui, il est revêtu d'un uniforme de capitaine d'artillerie. Il ne manque pas de distinction – eux, ils en sont dénués.

Ce jeune homme et ces deux hommes sont aussi différents que possible, mais – phénomène des plus curieux – ils ont le même sourire idiot tous les trois.

Lui, immobile, poseur, il est appuyé à un meuble – eux, sans façons, ils m'accueillent et me font asseoir.

Puis, sans préambule aucun, la comédie commence.

— Vous êtes accusé d'avoir donné 10 000 francs à chaque femme tondue.

— C'est absolument faux.

— N'essayez pas de nier, puisque nous le savons.

— Comment l'auriez-vous su ?

— Cinq d'entre elles ont fini par nous l'avouer.

— Faites-les venir immédiatement et qu'elles le répètent devant moi.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Elles viennent d'être libérées.

— C'est trop facile !

— Facile ou non, c'est comme ça. Et vous feriez bien mieux de l'avouer vous-même. Oui, pour vous, ça vaudrait mieux. Je voudrais me faire bien comprendre. Si vous l'avouez, on ne vous fera rien...

Et je voyais les poings fermés – qu'ils me montraient.

— Puisqu'on vous dit qu'on ne vous fera rien, avouez-le donc...

Et ç'a duré plus d'un quart d'heure – et j'ai passé là un fichu quart d'heure – avec leurs deux visages extrêmement près du mien, alors qu'ils avaient chaud et qu'ils sentaient le vin rouge.

C'était bien écœurant, bien vulgaire et bien bas – il faut en convenir – mais ce qui m'écœurerait bien davantage encore, c'était le beau jeune homme qui, lui, ne disait rien – car il a pu regarder cela pendant tout un quart d'heure, en souriant, sans rien dire.

Eh ! Bien, dans ma pensée, je lui préfère de beaucoup les deux autres hommes.

Eux, au moins, ils faisaient leur métier – car, certainement c'est un métier.

Ces hommes-là n'avaient pas des têtes d'amateurs – et ils ne faisaient pas cela pour leur plaisir.

Lui, si.

Par la suite, on m'a dit que ce jeune homme qui se faisait passer pour « le Capitaine Stéphane », était un garçon de très bonne famille et qu'il s'appelait Worms.

Je ne peux pas le croire.

29 septembre.

Parlerai-je de cette jeune fille – « réceptionnée » par Tabourin – de cette jeune fille dont on avait atrocement brûlé la plante des pieds, sur les seins de laquelle on avait apposé des cigarettes allumées et qu'on avait mise « en contact » par deux fils électriques insérés en elle – et voisins...

En parlerai-je ?

Ni plus – ni moins.

On l'a très vite libérée.

Sans doute, estimait-on qu'elle avait fait sa peine.

30 septembre.

J'en ai assez de la 6-4, je n'en peux plus des souris et j'en ai plein le dos des punaises !

À telle enseigne que, depuis ce matin, je tire des plans pour n'y pas remonter à la tombée du jour.

Sauvé !

Avec la complicité du corps médical, il est convenu que je couche ce soir à l'Infirmierie.

Oui, mais – où ?

Dans la cabine de la Radio – sorte de placard où deux petits infirmiers serviables et dégourdis, me dresseront, la nuit venue et la ronde passée, une espèce de lit qui viendra s'insérer dans l'appareil même de la radiographie.

J'ai dormi là pendant huit jours, la tête appuyée – à peine – sur l'écran, et les deux pieds posés sur le rhéostat.

— Et je devais avoir l'air ainsi d'une momie électrocutée, tellement je m'immobilisais, dans la juste crainte où j'étais de donner un coup de pouce à ce rhéostat – ce qui n'eût point manqué de mettre en action le tube de Coolidge, qui, lui, peut tolérer jusqu'à 500 000 volts.

1er octobre.

Notes.

À toute occasion, désormais, vanter le courage extraordinaire des femmes, leur dignité aussi, leur endurance encore – et, chez les plus modestes même, leur infinie délicatesse.

Mary Marquet racontera ce qu'elle a vu – mais c'est nous qui dirons combien elle était belle, en grand deuil de son fils adoré, belle par sa prestance, belle par la noblesse de son âme, par la douceur de son caractère et par la liberté aussi de son esprit.

Se souvenir toujours du bien qu'auront fait les Quakers –

admirables.

Ne jamais oublier ce qu'ont été pour nous les Dames de la Croix-Rouge.

Je vous baise les mains, Madame de Venduvre.

Dire le dévouement, le courage et l'ingéniosité de tous ces savants internés – pour Dieu sait quelles raisons absurdes !

Au docteur Bécart, au professeur Vignes, à tous les autres – et, plus particulièrement, au cher docteur Percheron, de l'Institut Pasteur : Merci – au nom de tous.

Le professeur Vignes me croise, un matin, dans la cour et me demande à l'oreille :

— Est-ce que vous avez du sucre ?

— Je n'en ai plus qu'un morceau...

— Mais non, je vous demande si vous avez du diabète.

Et, enfin, que soit bénie la petite infirmière⁷⁵ qui, par tous les temps, traversait cette cour et franchissait les barbelés, au mépris des interdictions, pour venir me gorger, matin et soir, de vitamines.

2 octobre.

Nous avons droit à un colis par semaine – et cela fait aujourd'hui le deuxième colis qui ne me parvient pas.

Je m'en plains à la direction du camp.

— Voilà deux colis qu'on me vole.

On me répond :

— Ça ne m'étonne pas. Les vôtres, vous pensez !

3 octobre.

— Le Préfet de police vient d'arriver au camp !

— Ça recommence ?

— Oui, ça recommence, mais ce n'est pas le même Préfet.

Je suis dans mon ancien taudis, bavardant avec Fabre-Luce.

Le haut-parleur, au même instant, nous informe qu'il nous est justement interdit de sortir de nos chambres.

Que va-t-il encore m'arriver ?

— Le Préfet !

La porte s'est ouverte. Un homme sans chapeau, pas mal de sa personne, est entré tout à coup.

Comme l'autre, il est accompagné d'hommes de police – de ces hommes dont Laurent Tailhade disait qu'on ne les « reconnaît que lorsqu'ils sont en civil ».

Ce deuxième préfet n'est pas antipathique – et ce doit être un gai luron quand il ne joue pas au Préfet de police.

Les attitudes empruntées m'ont toujours diverti beaucoup.

Il est là, devant moi – car c'est moi qu'il vient voir, de préférence à d'autres.

Je continue d'être la cible.

Sans politesse aucune – et c'est visiblement voulu – il me pose la question suivante :

— Où est Arletty ?

Scrupuleusement rapporté, sans en omettre une syllabe, voici, réplique par réplique, quel fut notre entretien.

— Où est Arletty ?

— Je l'ignore.

— Vous a-t-on dit qu'on l'avait arrêtée ?

— Oui.

— Qu'on lui avait rasé la tête ?

— Oui.

— Qu'on lui avait coupé les seins ?

— Oui.

— Qu'elle était morte ?

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je veux espérer que le Destin n'a pas permis cela.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'adore.

— Allons donc ?

— Oui, Monsieur, c'est ainsi.

— Quel est son vrai nom ?

— Je n'ai pas à vous le dire.

— Vous devez justement me le dire.

J'ai dit alors ce nom.

— Est-ce qu'elle est à Drancy ?

— Mais non.

— Pourquoi « mais » non ?

— Parce que si elle était ici, je le saurais et je l'aurais vue.

— Et vous lui auriez parlé ?

— Bien entendu, puisque je vous dis que je l'adore.

Il m'a regardé dans les yeux – je l'ai regardé bien dans les yeux – puis, il m'a tourné brusquement le dos.

Alors, je l'ai rappelé :

— Monsieur !

— Plaît-il ?

— Quand vous aurez des nouvelles de Mademoiselle Arletty, est-ce que vous voudrez bien m'en donner ?

Après une seconde de réflexion il m'a répondu :

— Je le ferai !

Et, avec son beau complet veston neuf, il est parti furieux – en faisant claquer la porte aussi fort que possible.

Deux mois plus tard, fortuitement, nous déjeunions ensemble.

4 octobre.

Mes compagnons de misère se sont réunis et ils m'ont composé tout un colis prélevé sur les leurs – l'un m'offrant une boîte de sardines, un autre du gruyère, un troisième un œuf dur...

Et M. Louradour m'a dit à la promenade :

— Ma femme arrive à me faire passer facilement des colis toutes les semaines, le jeudi. Donnez-moi donc votre numéro de téléphone – je vais le lui faire parvenir tout de suite. Elle préviendra votre secrétaire par un coup de fil demain matin. Deux heures plus tard, elle passera prendre un colis pour vous – et vous l'aurez demain soir, sans faute.

5 octobre.

M. Louradour, qui me cherchait, me trouve à l'Infirmierie.

— Raté !

— Le colis ?

— Oui. Raté. Ma femme avait perdu votre numéro de téléphone. Ne sachant à qui s'adresser, elle a eu une idée qui n'était pas bête, elle a téléphoné au théâtre de la Madeleine – et la direction lui a répondu...

— Quoi donc ?

— Ça ne va pas vous ennuyer...

— Quoi ?

— Ce qu'on lui a répondu ?

— Sûrement pas.

— Sûrement si. On lui a répondu que vous aviez joué à la Madeleine comme tant d'autres, et qu'ils ne conservaient pas les numéros de téléphone des acteurs.

— C'est impossible.

— Je vous jure que c'est vrai.

— Et moi, je vous jure que c'est faux.

Et c'était vrai.

6 octobre.

— Sacha Guitry à la Commission d'Enquête !

Pour la troisième fois !

Ai-je un espoir ?

Aucun.

Ils en sont au même point – toujours. Et, pourtant, je démêle dans leurs propos qu'ils ne cessent de consulter des gens à mon sujet.

Qui – je l'ignore. Mais, à n'en pas douter, nul, en haut lieu, ne prendra la responsabilité d'une libération qui ne manquerait pas de susciter dans la presse un tollé général.

La Commission se donne, vers 4 heures, vingt minutes de répit – et, pour se dégourdir un peu les jambes et les idées, ces Messieurs, 3 par 3, font les cent pas dans la cour, en évitant de nous parler, comme il se doit.

L'un de ces « tribunaux » – mais pas le mien, bien entendu – me prend à part, et dans l'Infirmierie, nous causons tous les quatre.

— Qu'est-ce que vous attendez de la Commission d'Enquête, Monsieur Guitry ?

— Qu'on veuille bien m'accuser enfin de quelque chose.

— Tiens, pardi ! Mais cette chance-là, Monsieur, on ne vous la donnera jamais ! Ils ne sont pas assez bêtes pour ça ! On ne vous accusera jamais de rien, voyons, car on sait bien que vous seriez homme à retourner l'opinion publique comme un gant !... Vous ne serez même jamais jugé, c'est moi qui vous le dis !... Ils auraient trop peur d'un acquittement !... Ils veulent bien être abominables – parce que ça, ça ne se voit pas – mais ils ne veulent pas être ridicules – parce que ça, ça se voit !... Vous êtes en train de payer pour tout le monde en ce moment ! Je ne vous dirai pas que vous êtes trop modeste : vous croiriez que je me moque de vous – mais vous me semblez n'avoir pas encore réalisé que votre arrestation, qu'ils ont voulue spectaculaire, les dispense à présent d'en faire beaucoup d'autres. Et puis, surtout, ne comptez sur personne – et méfiez-vous de ceux que vous avez obligés pendant l'Occupation – et si vous commettiez l'imprudence de dire que vous avez fait libérer Tristan Bernard, qui sait si vous ne verriez pas son fils se dresser contre vous !... Croyez bien que ce n'est pas sans raison que je vous dis cela. Les asticots et les vipères ne savent plus où donner de la tête en ce moment – et c'est un sauve-qui-peut général dans Paris !... Vous avez un ami intime, n'est-ce pas ?

— J'en ai plus d'un.

— Le plus intime, nommez-le.

Je l'ai nommé.

— Combien de fois vous a-t-il écrit depuis que vous êtes ici ?

J'ai cru devoir détourner la conversation.

7 octobre.

Je viens de croiser dans l'escalier un homme que je crois reconnaître pour l'avoir entrevu au Dépôt – sous-directeur ou surveillant.

Affreux homme, en tout cas.

Que tient-il à la main ?

La copie dactylographiée de ma lettre à Willemetz !

Aussitôt qu'il me voit, il la brandit triomphalement en me disant :

— Avec ça, on vous tient !

Avec ça, on me tient – ?

À quoi fait-il allusion ?

8 octobre

Ma rencontre d'hier avec cet homme, dans l'escalier, me laisse rêveur – et j'ai passé ma journée entière à prendre, à cet égard, des

notes. Il n'est peut-être pas mauvais que je réponde moi-même à ma lettre !

Dès lors, les événements – pour moi – vont se précipiter.

9 octobre.

Appelé par M. le Commissaire Duez, qui occupe un petit bureau attenant à la salle où siège la Commission d'Enquête, je me présente devant lui.

Il est seul, il est accueillant – nous causons et, tout de suite, il me tranquillise.

J'étais allé, par écrit, au-devant de toutes les questions qui pouvaient 76 m'être posées et je lui confie les notes manuscrites que j'ai prises hier. Je rectifie là toutes les erreurs volontairement commises par les journaux depuis six semaines – et M. Duez en paraît fort impressionné.

Nous devons nous revoir avant trois jours.

Je m'en réjouis déjà.

10 octobre.

Une lettre de Delzons, de mon très cher ami Delzons, mon avocat, me parvient aujourd'hui, miraculeusement.

Elle me réconforte, sa lettre, et, cependant, il ne me cache pas qu'ils vont avoir, Chresteil et lui, bien des difficultés à vaincre.

(Cher Delzons, combien vous m'aurez été fidèle, vous !)

10 Octobre, tu seras donc le jour des miracles !

Il m'arrive à deux heures une cartouche de cigarettes américaines avec le sourire de celle qui me l'envoie.

Et l'on me remet en fin de journée un colis exquisement composé par Marguerite Pierry.

Après chaque bouffée, après chaque bouchée, je vous crie : Merci !

11 octobre.

Sainte-Clémence !

J'ai quitté la Radio – et, désormais, je loge au dernier étage du Bloc III, dans une chambre, seul avec Bernard Fay.

On m'aurait donné l'appartement privé de Louis XIV au palais de Versailles que je n'en éprouverais pas plus de satisfaction.

Parole.

L'endroit est minable, mais l'on peut y dormir – et la prodigieuse culture de Bernard Fay se chargera du reste.

12 octobre.

M. le Commissaire Duez me fait appeler dans son bureau.

Je m'y précipite.

— Asseyez-vous, me dit-il, et écoutez-moi bien. Pour la quatrième fois vous allez comparaître devant la Commission d'Enquête...

— Encore ?

— Oui.

— Quand ?

Dans quarante-huit heures. Et vous allez être inculpé.

— Inculpé ?

— Oui. Ne bondissez pas.

— Mais... de quoi suis-je accusé ?

— Vous n'êtes pas accusé, ne confondez pas ! Mais vous allez être inculpé – car si vous voulez en sortir, il faut que vous passiez par un juge d'instruction. Oui. C'est ce qui peut, à l'heure actuelle, vous arriver de mieux. J'ai lu attentivement les notes que vous m'avez confiées lundi dernier. Vous avez là des arguments qui sont irréfutables, et je vous en ai fait faire une copie – que voici...

Il a ouvert un tiroir, et je reçois de ses mains la dactylographie de mes notes.

Il reprend :

— Vos notes elles-mêmes, je les garde... et ce n'est pas seulement pour le plaisir d'avoir un autographe de vous, mais je tiens à les conserver parce qu'elles apportent certains éclaircissements nécessaires à une longue lettre que vous avez écrite à l'un de vos amis, qui vous a été prise et qui se promène un peu partout en ce moment...

— Allons donc ?

— Oui. Et, d'ailleurs, entre nous, quelle idée vous a pris d'aller raconter que vous êtes intervenu en faveur de tous ceux qui vous sollicitaient ?

— J'ai bien le droit d'en être fier !

— Oui... Mais je me demande si c'était le moment de le dire – car, être intervenu, c'est avoir vu des Allemands... et personne ne l'aurait su si vous ne l'aviez pas dit vous-même !

— Mais c'est que je ne m'en cache pas, car il fallait avoir un rude courage, vous savez, pour oser dire à ces gens-là, quotidiennement :

« Vous avez mal agi ! »

— Soit, mais c'est un point de vue que ceux qui les ont fuis ne partageront pas de sitôt !... Et, dans l'état actuel des choses, jamais la Commission d'Enquête ne prendra la responsabilité de vous remettre en liberté.

— J'en ai l'impression.

— Je vous en donne l'assurance. Donc, sans hésitation, laissez-vous inculper.

Et, à son regard, à son intonation, j'ai compris que je devais considérer cela comme une faveur insignie.

13 octobre.

La plupart des pauvres bougres qui sont internés ici restent convaincus que je m'intéresse à leur « affaire » personnelle – ce qui est vrai, d'ailleurs.

L'un d'eux, ce soir, s'en vint à moi :

— Puisque nos histoires vous amusent, me dit-il, je vais vous raconter, Monsieur, ce qui m'arrive. Je suis passé tantôt à la Commission d'Enquête et, maintenant, je sais enfin pourquoi je suis arrêté. Ils me l'ont dit. Ils m'ont dit – écoutez bien ça ! – ils m'ont dit : « C'est le concierge de votre immeuble qui vous a dénoncé !... »

Le concierge de mon immeuble !!! Eh ! Bien, Monsieur Guitry, regardez-moi bien...

Puis, se montrant du doigt, il ajouta :

— C'est moi le concierge de l'immeuble !

Et il riait aux larmes.

14 octobre.

À trois heures, aujourd'hui, devant la Commission d'Enquête j'entends ces mots inouïs :

— Nous allons donc vous inculper, Monsieur Guitry.

— De quoi ?

— Nous nous le demandons précisément.

Car, ils se le demandaient – et, du regard, ils se consultaient en effet tous les trois.

L'un d'eux, presque timidement, proposa alors :

— Commerce avec l'ennemi... ?

— Commerce avec l'ennemi ?

Devant la menace d'une giffe, je n'aurais pas réagi plus vite – et j'ajoutai aussitôt :

— Quel commerce aurais-je pu faire avec les Allemands ?

— Aucun, nous sommes d'accord. « Complot contre la sûreté de l'État » ne serait pas plus vraisemblable. Et, dans ces conditions, reste alors, « Intelligence avec l'ennemi ».

Jouant sur le mot, j'ai répondu :

— Il me semble, en effet, n'en avoir pas manqué.

— Eh ! Bien, alors, va pour « Intelligence avec l'ennemi ».

Je jure sur l'honneur

QUE C'EST EXACTEMENT AINSI QUE LES CHOSES SE SONT PASSÉES.

15 octobre.

Je reçois, aujourd'hui, 15 octobre, après six semaines de prison, la première lettre de « mon ami le plus intime ».

Elle m'est apportée par une infirmière.

Ah ! Cette lettre !

On me la remet et, vite, je la parcours.

De qui est-elle ?

Je n'en reconnais pas l'écriture.

Je la lis – mot à mot.

Alors, je devine – elle est de toi !

Sais-tu ce que tu faisais en l'écrivant ainsi ?

Tu tuais notre amitié.

Tu déguisais ton écriture !

Et pour ne pas te compromettre Tu déposais en fin de lettre Un gribouillis de signature.

Ainsi, pour ne pas te nommer Tu faisais la caricature D'un prénom que j'ai tant aimé.

16 octobre.

À 2 heures, le haut-parleur m'informe que je dois plier bagage et me rendre aussitôt à la Direction.

Émoi parmi mes compagnons qui ne cherchent pas à me dissimuler leur appréhension.

Si je plie bagage, assurément, c'est qu'on m'emmène – où m'emmène-t-on ?

Ils me savent « inculqué », et, dès lors, tout espoir de libération est écarté d'office.

Long conciliabule entre eux.

Je les y abandonne – et je cours chez le commissaire Duez. Lui, certainement, va m'expliquer ce qui se passe.

— Monsieur Duez ?

— Il ne vient pas aujourd'hui.

Catastrophe !

Le haut-parleur devient formel :

— Sacha Guitry, à la Direction, tout de suite, et avec ses colis !

J'y vais. Tabourin m'y accompagne. Deux inspecteurs de la police judiciaire m'y attendent.

— Nous Venons vous chercher, Monsieur Guitry.

— Pour aller où ?

— Ne vous en inquiétez pas.

Là, ils me demandent l'impossible !

On ne m'a pas prévenu qu'on viendrait me chercher. Personne ne s'y attendait. Le directeur du camp, lui-même, semble n'être au courant de rien – et comment pourrais-je ne pas m'inquiéter quand je ne vois alentour que des visages soucieux ?

— Dépêchons-nous, dépêchons-nous !

L'un des deux inspecteurs est allé me chercher lui-même mes colis – et j'ai l'impression que je ne dois pas questionner le second.

On me rend mes bijoux, mon portefeuille, ma montre – et les douze mille francs qui me restent.

Je serre toutes les mains qui se tendent vers moi.

— Ne perdons pas de temps, maintenant, venez vite.

Et nous sortons.

Et l'on me fait monter dans un grand char à bancs où deux autres inspecteurs nous attendent, placides.

Où m'emmène-t-on – que se passe-t-il – et que va-t-il m'advenir ?

Je me le suis demandé – et j'ai fermé les yeux.

Et, en une seconde – en une seule seconde, j'ai revu tout : le Russe, l'Espagnol, les paillasses, les choux, la saleté, l'horreur, les souris, les punaises – et j'ai pensé que ce serait affreux s'il allait m'arriver de regretter tout ça !

ALLER ET RETOUR

Je suis à la Brigade Mondaine, dans un bureau – seul – et j'attends.

Ce bureau n'a rien qui soit rébarbatif – même, au contraire.

Les objets m'ont tout l'air d'y mettre du leur – et le coin de Paris qui s'encadre dans la fenêtre est un enchantement.

Mon Dieu – que vois-je ? – un téléphone ! Voilà bientôt deux mois que je n'en ai pas vu !

Un téléphone – cela contient tant de possibilités !

Celui-ci est à cinquante centimètres de moi – je n'ai qu'à étendre le bras pour me saisir du récepteur.

Si j'osais ? J'ai osé.

Puis, ayant osé, j'ai eu une folle envie de donner deux, trois, cinq, dix, vingt autres coups de téléphone à des gens, à des tas de gens – qui en auraient piqué une crise en entendant ma voix, en m'entendant leur dire : « Je me suis évadé. Je vous téléphone d'un bureau de tabac. Je serai chez vous dans dix minutes. Préparez-moi tout de suite une chambre. »

Je n'en ai pas eu le temps – une porte s'est ouverte – et je ne suis plus seul.

L'homme qui vient d'entrer est grand – il est blond, il est fort, il respire la santé – et je crois n'avoir jamais vu un homme plus sympathique.

Il me parle – et, tout de suite, je me confie à lui comme si nous étions des amis de vingt ans. Et j'ai passé avec cet homme l'une des heures les plus douces de ma vie.

C'est rare, un homme – et qui se trouve être un Monsieur.

Il m'a écouté pendant une heure – puis, nous avons bavardé pendant deux heures – et, enfin, il m'a questionné pendant dix minutes. Mais, lui, il ne m'a posé que des questions pleines de sens — et de bon sens.

Et, à la fin de notre entretien, il m'a dit :

— Maintenant, je vais vous faire conduire à Fresnes.

— À Fresnes ?

— Il le faut bien.

— Aujourd'hui même ?

— Aujourd'hui même, puisque vous devez voir demain votre juge d'instruction. Or, il faut que vous soyez écroué pour cela.

— Monsieur, lui ai-je dit alors, je vais vous demander une grâce : remettez à demain cette incarcération et permettez-moi de passer à

Drancy une dernière nuit.

— Vous me demandez là une singulière faveur !... Et, d'autant plus qu'en reportant d'un jour votre entrée à Fresnes, vous reculez de vingt-quatre heures votre libération... possible.

— J'insiste cependant.

— Soit.

— Peut-être même obtiendrez-vous que mon entrevue avec ce juge ne soit pas reportée.

— Puis-je vous demander votre nom, Monsieur, car j'ai bien l'intention de ne jamais l'oublier ?

— Je m'appelle Maurice Cagnard.

Et, deux heures plus tard, j'étais de retour à Drancy.

J'attendrai que des gens racontent devant moi des histoires d'accueils émouvants pour, à mon tour, leur raconter celui qui m'a été réservé ce soir-là.

Je n'avais pas dîné.

J'ai dîné quatre fois – invité par tous – et redînant chaque fois pour ne désobliger personne.

J'ai pris une sardine chez les uns, un peu de jambon chez d'autres, une pomme chez Fabre-Luce et du café ailleurs – et, chaque fois, j'ai recommencé le récit détaillé de mon entrevue avec M. Cagnard – et, chaque fois, mon récit s'augmentait d'un élément nouveau, propre à leur apporter à tous un peu de réconfort en les tranquillisant sur mon propre compte.

17 octobre.

Les deux mêmes inspecteurs – ceux d'hier – sont venus de nouveau me chercher à Drancy et – en taxi, cette fois – ils me conduisent Quai des Orfèvres.

Une porte discrète, un escalier quelconque – on a dû me faire entrer par l'Entrée des Artistes.

On m'introduit dans un petit bureau attenant au cabinet de M. le Juge d'instruction Angéras.

Et, là – ô surprise ! – Albert Willemetz, Madame Choisel, et mes deux avocats !

Une émotion très vive et des regards pesants – un sentiment confus qui vous émeut, vous trouble – et qui vous gêne aussi. Ce sont là des instants très difficiles à vivre. Les mots n'ont plus leur sens exact, leurs proportions non plus – et la plupart d'entre eux sont comme à double entente. Tout cela, d'ailleurs, est trop exceptionnel pour être analysé – trop singulier aussi pour n'être pas gardé pour soi.

Un homme de taille moyenne, les cheveux en brosse et tout rasé paraît alors.

Il ne me salue pas, dit deux mots à l'oreille de Maître Chresteil et de Maître Delzons – puis, s'en retourne.

- Qui est ce Monsieur ?
- C'est lui.
- Qui « lui » ?
- Votre juge d'instruction.

Mon impression est bonne – j'entends par là que, à première vue, il ne me paraît pas être systématiquement « contre ».

Cette première impression se confirme au cours de l'interrogatoire : il n'est certainement pas « contre » – mais je n'ai pas le sentiment qu'il soit « pour ».

Et c'est dommage, en vérité – car si ces gens-là vous disaient tout de suite : « Je suis décidé à vous trouver coupable » – ou bien : « J'ai résolu de vous reconnaître innocent » – on saurait au moins sur quel pied danser. Mais ce qui complique tout, c'est qu'ils ont l'intention – je dirai plus : la prétention d'être justes !

Aux questions qu'il me pose, je constate que mon dossier en est toujours à « rumeur publique » – et que je continue à n'être accusé de rien – alors que je suis inculpé déjà !

Cet interrogatoire aura duré deux heures – et tous les sujets que j'expose dans le mémoire que j'ai remis à M. Duez, la semaine dernière, ont été abordés aujourd'hui.

M. Angéras se lève.

Je me lève.

Et je lui demande :

— Me remettez-vous en liberté, Monsieur le Juge ?

— Mais... pas du tout.

Il n'en revient pas de ma question – et il ajoute :

— Je dois vous revoir dans quelques jours.

— Et, d'ici là... ?

— Vous resterez à Fresnes.

— C'est nécessaire ?

— Indispensable.

— Puis-je, alors, vous demander la faveur, Monsieur le Juge, d'être seul dans une cellule et de pouvoir écrire ?

— Je vais voir cela.

Je traverse à présent le petit bureau voisin du cabinet du juge.

On veut bien me laisser le temps de poser à mes avocats deux questions.

— Quelle est votre impression ?

— La même que la vôtre, me répond Delzons.

— Mais c'est que je n'en ai aucune, justement. Et, franchement, je ne comprends rien à ce qui se passe. Il m'a posé deux cents questions – mais il ne m'a accusé de rien... et cependant, je suis inculpé d'« Intelligence avec l'Ennemi » !

— Oui... et, maintenant, il va essayer de savoir si c'était justifié.

— Mais... C'est du Courteline tragique, ça !

— Nous sommes d'accord !

FRESNES

Fresnes, au moins, c'est sérieux.

Le Dépôt, c'était l'imposture.

Le Vél'd'Hiv', c'était l'horreur et la pagaïe.

Drancy, c'était indigne – et c'était bête aussi. Et puis, c'était raté – parce que c'était bête.

Fresnes, c'est autre chose – et, sans en savoir davantage, l'impression première est très nette : c'est réussi.

À Fresnes, il y a un règlement. Il est ce qu'il est – mais il est le même pour tous. Et c'est une grande satisfaction que de penser qu'on est aussi mal traité que les autres – mais pas plus.

Fresnes, c'est la prison.

Et, sans me vanter, je peux dire à présent que je suis en prison.

À Fresnes, au moins, on est gardé – on peut être tranquille.

Ils ont bien fait de mettre ainsi des barreaux partout – on se sent protégé.

Ici, je ne vais plus être menacé de mort du matin au soir.

À Fresnes, on n'est ni visé – ni visité.

Si l'on reçoit des visites, ce sont celles d'un avocat, d'un prêtre ou d'un procureur de la République,

Et si l'on est visé, un jour – c'est par des soldats qui, eux, ne vous ratent pas.

Ailleurs, c'était l'assassinat probable.

À Fresnes, c'est la mort – possible.

Car, ici, on ne vous menace pas de vous tuer – on vous tue, au besoin.

Oui, Fresnes, c'est sérieux.

Entrez par là !

J'entrai par là.

Assis derrière un grand registre, un homme sans parti pris sans malveillance, indifférent à tout et la plume à la main, lève vers moi le regard las du fonctionnaire français qui n'est jamais assez payé :

— Vos nom, prénoms et qualités...

Ça continue !

Oui, mais, ici, c'est compréhensible.

Et notre entretien vaut, je crois, la peine d'être rapporté mot pour mot.

— Votre nom ?

— Guitry.

— Vos prénoms ?

— Alexandre, Georges, Pierre.

— Ben, et Sacha ?

— Si vous voulez, mais ce n'est qu'un diminutif. C'est comme qui dirait Mimi ou Toto.

— Bon. Alors : nationalité ?

— Français.

— Né à ?

— Saint-Pétersbourg, Russie.

— Ah... !

Et ce « Ah... » signifiait : « Tout de même ! »

— Vos qualités, maintenant.

— Bon, gentil, serviable, dévoué...

— Mais non, il ne s'agit pas de ça ! Vos qualités... enfin, ce que vous êtes.

— Auteur dramatique, Commandeur de la Légion d'Honneur, Académicien Goncourt.

Il me regarda fixement comme si je m'étais moqué de lui – puis, revenu de sa surprise, il dit :

— Alors, naturellement, licencié ès sciences, licencié ès lettres.

— Ma foi, non.

— Vous n'êtes pas licencié ?

— Pas encore.

— Bachelier, seulement ?

— Je ne suis pas non plus bachelier.

— Oh...

Je me voyais, baissant, baissant dans son estime.

— Vous avez tout de même votre brevet élémentaire ?

— Non, je ne l'ai pas, Monsieur.

— Et votre certificat d'études ?

— On ne me l'a pas donné.

— Mais, alors, qu'est-ce que je vais mettre ?

— Mettez ce que vous voulez, Monsieur,

— Je vais mettre : Sait lire et écrire.

— Ça dit tout, en effet.

Il écrivit alors : « Sait lire et écrire ».

Il le fit en hochant la tête – et c'est en hochant toujours la tête qu'il prit mes empreintes digitales – avec l'air de me dire : « Tiens, paresseux, que tu le veuilles ou non, tu auras de l'encre au bout des doigts ! »

Tandis que je m'éloignais, je l'entendis qui murmurait :

— Académicien Goncourt... Sait lire et écrire !

Et son impression n'était pas bonne.

Il ne faudrait jamais s'aviser de demander à cet homme-là ce que c'est que l'Académie Goncourt, car je parierais bien qu'il répondrait alors :

— C'est un ramassis de cancre !

M. Angéras a tenu sa promesse : j'ai le droit d'écrire et je suis seul dans une cellule.

Je m'en réjouis.

Je ne m'en suis pas réjoui longtemps.

Ma cellule ?

Je n'y vois pas de différence avec celles du Dépôt.

La nourriture ?

Dérisoire – et insuffisante, bien entendu. Mais cela n'a pas compté pour moi. Je suis resté ici trop peu de temps pour en souffrir – ou pour m'y faire.

Et puis, j'ai le souvenir d'un pot de rillettes qui m'a rendu bien des services à cet égard.

18 octobre.

J'ai passé ma journée entière à faire des vers.

Cela fait très André Chénier.

— La soupe !

— Qu'elle entre !

Les hommes qui nous apportent notre pitance sont revêtus d'un uniforme brun qui n'a pas de boutons.

Ils n'ont pas des têtes de geôliers, ces hommes. Et il y a en eux quelque chose de singulier. Ils semblent dégagés de toute préoccupation morale – et l'on dirait qu'ils tiennent à n'être responsables absolument de rien.

Rapides dans leurs gestes, officieux et doux, jouissant d'une liberté qui m'apparaît totale, ils vont à pas feutrés d'une cellule à l'autre.

J'ai su bientôt pourquoi ces hommes n'avaient pas des têtes de geôliers : ce sont des condamnés – à 10 ans, à 15 ans, à 20 ans de prison.

J'ai demandé alors à l'un d'eux :

— Intelligence avec l'ennemi ?

Il a souri :

— Oh ! Non, du tout. Nous autres...

Et il y avait une pointe de mépris pour nous dans sa voix.

— Nous autres, nous sommes des « droit commun ».

— ?

— C'est-à-dire des faussaires, des débauchés, des cambrioleurs, des incendiaires ou des « coups et blessures ».

— Ah ! Ah !... Mais, vous, personnellement ?

— Moi ?... « Coups et blessures ».

Et, pour bien me remettre à ma place, il a ajouté :

— Nous sommes des coquins, nous autres.

19 octobre.

J'ai reçu ce matin la visite de mes deux avocats.

Ils avaient pour moi, dans leurs serviettes, des œufs durs, des cigarettes et un morceau de fromage.

Mais il n'y avait pas que des douceurs dans leurs serviettes, il y avait aussi deux articles de journaux – qui valaient bien leur pesant de gruyère.

— Les deux sont importants, m'a dit Maître Chresteil. Le premier, celui-ci, a paru hier dans plusieurs journaux.

Et il me tendit l'un d'eux :

— Là, tenez. Lisez vous-même, et vous allez tout de suite comprendre bien des choses.

Je lus alors ce « communiqué » bouleversant :

M. le Juge (instruction Angéras attend que des dénonciations lui soient adressées concernant M. Sacha Guityr.

— Oh ! Non ?

— Mais si.

— Cela se fait, ça ?

— Jamais. Et, à ma connaissance, c'est la première fois qu'une chose pareille se produit. Et vous devez en conclure que vous avez été inculpé d'intelligence avec l'ennemi de la façon la plus singulière, qu'aucun chef d'accusation n'a encore été articulé contre vous et que votre dossier n'est constitué à l'heure présente que par des dépositions qui, toutes, vous sont favorables – mais vous devez en conclure également que, l'opinion publique n'étant pas une quantité négligeable, votre juge d'instruction ne veut pas courir le risque d'être révoqué à cause de vous – et qu'il prend à cet égard toutes ses précautions.

— C'est effarant !

— Oui, mais puisque cela se voit comme le nez au milieu du visage, attendons calmement les dénonciations.

— Calmement ?

— Oui, et en silence pour l'amour de Dieu !

— En silence ?

— Oui. Ne parlez pas.

— Mais... à qui voulez-vous que je parle : je ne vois personne !

Maître Delzons me tendit alors un autre journal, en me disant :

— Mettez ça dans votre poche, et vous lirez tout à l'heure l'article qui vous concerne, en première page. Il vous fera mieux comprendre ce que nous voulons vous dire. Quand on a des ennemis d'aussi mauvaise foi, acharnés à vous perdre, il faut évidemment se tenir sur ses gardes.

À peine suis-je rentré dans ma cellule que je prends connaissance aussitôt de l'article en question.

Il s'agit d'un « papier » paru dans le Figaro – bien entendu ! – et intitulé : « Silence aux Camps » – avec un point d'exclamation.

Silence aux Camps ?

Ah ! Ça, mais – c'est un ordre, ça.

Et c'est signé ?

Ravon.

Ravon, Ravon – attendez donc, cela me dit quelque chose.

J'y suis : Georges Ravon, l'historiographe des Goncourt !

Comme on se retrouve !

Quant au « papier » en lui-même, c'est un chef-d'œuvre – entendons-nous, n'est-ce pas ? – et c'est à ce titre que j'en veux citer les passages suivants :

« M. Sacha Guitry réoccupe les journaux comme s'il n'y avait pas eu de Libération. »

« Qu'on laisse donc M. Sacha Guitry à ses pitoyables vanités. Que l'on n'étale pas en première page des journaux la photographie de Madame Mary Marquet... »

« Il est grand temps de faire entendre aux éminentes personnalités de nos Camps et de nos prisons qu'elles n'ont qu'un devoir : le silence. »

Tiens, parbleu !

On t'arrête, on te met en prison, on t'insulte, on t'inculpe : tais-toi – puis un jour on te reconnaît innocent : Silence !

Évidemment, Messieurs, pour vous, ce serait le rêve.

Oui, eh ! Bien, n'y comptez pas trop !

Et, à vous lire, M, Ravon, sachez-le bien, ce qui vous fait le plus défaut, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, l'intelligence – non, c'est le cœur.

20 octobre.

— Soyez prêt à une heure. Vous allez à l'Instruction.

Le grand jour est-il enfin venu ?

En cellulaire, j'ai pour compagnon de route le comte de Puységur, étonnant vieillard drapé dans une cape verdâtre, coiffé d'un taupe qui en a vu de toutes les couleurs et qui en a conservé les reflets.

Il est assis sur mes genoux – et il me dit que sa condamnation à mort ne fait pas de doute pour lui. Il m'en donne les raisons avec une déconcertante bonne humeur – ajoutant même :

— Et s'ils savaient combien je m'en fous !

En arrivant quai des Orfèvres, on nous fait entrer, six par six, dans des cages – cela ne peut pas s'appeler autrement – et ça se nomme « La Souricière. »

C'est infâme.

Nous y sommes restés jusqu'au soir – sans boire ni manger – dans l'ombre.

Chacun à notre tour, nous étions appelés.

Mon tour vint à 6 heures.

— Guitry !

— Présent.

— Sortez.

Je sors.

Un gendarme est là qui m'attend – et qui semble me tendre les mains. Mais ce ne sont pas ses mains qu'il me tend – ce sont les menottes.

Ceux qui n'ont pas tout fait pour empêcher cela sont des lâches.

Et pourtant, libre à moi de ne voir dans cet objet hideux qu'un accessoire de théâtre – puisque je me plais à considérer que tout cela n'est qu'une comédie.

Mais parmi ces savants, parmi ces amiraux, parmi ces écrivains que vous incarcérez, parmi ces vieux soldats de la guerre de 14, peut-être y en a-t-il qui croient encore à la Justice et qui respectent encore la Loi...

Il est vrai que s'ils croient encore à la Justice, ils doivent croire aussi en Dieu – ils sont sauvés !

Je revois le petit bureau attenant au cabinet du juge – je revois mes avocats – j'aperçois un instant mon cher Jadoux – et je me retrouve en face de M. Angéras.

Je ne dis pas qu'il rayonne, mais il est satisfait.

Il n'aura pas en vain fait appel à la haine : il a reçu, contre moi, des dénonciations !

J'ai enfin un dossier, ce qu'on appelle un dossier – puisque j'ai maintenant des témoins à décharge – et à charge. Et leurs déclarations, il les a sous les yeux. Il ne s'agit plus de « rumeur publique », à présent – car des dénonciations, ça, c'est palpable, au moins – et ç'a son poids. M. Angéras va pouvoir les déposer dans les plateaux de la balance. Mon aventure devient une affaire normale : maintenant, je suis perdu – ou bien, je suis sauvé.

De 6 heures à 8 heures, je me suis défendu contre trois imbéciles et deux fieffés menteurs.

Le premier prétendait qu'il m'avait vu, de ses yeux vu, pas une fois, mais onze fois, dînant avec des Allemands au restaurant « Le Cabaret ».

Réponse : je n'ai, de ma vie, dîné au « Cabaret ».

Cet homme, convoqué, s'est rétracté, d'ailleurs. Ce n'était pas lui qui m'avait vu, mais « des personnes » !

Le deuxième aussi m'avait vu – où ? Sur la tombe de mon père, « entouré d'un cordon de soldats de la Gestapo » !

Or, il s'est rétracté, lui aussi – pour la même raison : ce n'était pas lui, c'étaient « des gens » qui m'avaient vu !

Le troisième déclara que j'avais eu du lait pendant l'Occupation – du lait, bien entendu, qui me venait des Allemands ! – et la preuve en

était qu'il l'avait vu, ce lait, sur le rebord de la fenêtre de ma cuisine !

Réponse : j'avais deux vaches, à Versailles, chez moi.

Le troisième prétendait que j'étais allé chercher dans une voiture allemande, à l'Hôpital Rothschild, le cher Tristan Bernard, libéré par mes soins.

J'en ai longuement parlé dans « Quatre Ans d'occupations » – et il a été facilement prouvé par la suite que cette dénonciation absurde était, en outre, mensongère.

Un autre individu, quarante-huit heures plus tard, lui demanda pour moi la mort, ni plus ni moins – châtement mérité, disait-il, pour avoir publié ce livre dont je suis si fier : « De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain ».

Et c'était tout.

Et c'était, à la fois, si visiblement faux, si bête et si méchant, que M. Angéras avisa mon gendarme qu'il pouvait se dispenser de me remettre les menottes.

À la porte du juge, mes deux avocats me disent en me serrant les mains :

— Bonne journée.

— Alors ?

— Laissons passer quarante-huit heures... et ne soyez pas impatient.

Que je ne sois pas impatient !

Je ne leur ai pas dit qu'ils en avaient de bonnes – parce que je suis poli – mais je l'ai bien pensé.

Je repasse à la Souricière – mais on ne me remet pas en cage.

On n'attendait que moi pour s'en retourner à Fresnes.

On ouvre les grilles.

— Mettez-vous trois par trois.

Nous voilà trois par trois.

— En route !

Et nous marchons.

Et je m'aperçois alors que je suis encadré – coïncidence inouïe ! – par les deux plus illustres bottiers de Paris.

M. Gréco est à ma gauche, à mon pied gauche – à mon pied droit, j'ai Pérugia !

Et j'ai l'impression d'avoir aux pieds la plus belle paire de souliers dépareillés qu'il y ait au monde.

21 octobre.

C'est long ! C'est long ! C'est long !

Je n'aurais pas dû demander à être seul dans une cellule.

Depuis son enfance, on entend des phrases comme celles-ci : « Son père a été en prison » – « Il a failli aller en prison » – « Il finira par aller en prison » – et cela fait froid dans le dos.

Il ne devrait pas y avoir de prison préventive.

J'ai dû maigrir énormément depuis avant-hier.

(En vérité, depuis trois semaines, j'ai maigri de 14 kilos.)

Si l'on me demandait :

— Combien de temps êtes-vous resté à Fresnes ?

Je répondrais sans réfléchir :

— Un mois.

J'y suis resté huit jours.

Trente jours, en prison, cela doit faire – dans le souvenir – entre 5 et six mois.

Ceux qui y sont depuis quatre ans – y sont au moins depuis 20 ans.

À leur sortie, cela se verra.

Si je suis libéré – j'aimerais pendant un mois ne voir absolument personne – et pouvoir travailler. Voir clair, me recueillir et m'efforcer de tout comprendre.

Oui, mais – où aller ?

Où que j'aille, je serai repéré deux jours plus tard.

Où m'enfermer, alors ?

Et je pense à Lenotre, à l'historien Lenotre que j'aimais tendrement, vieil ours – dans le meilleur sens du mot – qui, pour fuir le monde et méditer plus à son aise, disparaissait de temps à autre – et se cloîtrait, pendant un mois, chez de vieux prêtres – en plein Paris.

Garde-chiourme – cela doit être un métier très attachant.

Car ces gens-là peuvent, à volonté, faire du bien ou du mal à ceux dont ils ont la garde – circonstances favorables, l'une comme l'autre, à l'attachement.

Et dire que si l'on m'a mis les menottes, hier, c'est sans doute parce qu'un Monsieur – qui est ministre de la Justice à l'heure actuelle, et qui en a eu assez tout à coup des illégalités commises depuis deux mois – oui, c'est parce que, sans doute, ce ministre a donné par écrit l'instruction suivante :

« C'en est assez de tout cela. Rentrons dans la légalité.

Menthon. »

Il est 5 heures.

Ma porte s'ouvre.

Un prêtre.

Mon Dieu !

C'est le mot.

Un prêtre – déjà ?

Non, c'est M. l'Aumônier des prisons qui vient me faire visite.

C'est un homme délicieux, justement pénétré de la grandeur de sa mission et courtois au possible.

— Ah ! Monsieur l'Abbé, vous arrivez bien.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Et nous voilà tous deux assis sur ma paille.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Un conseil. Pourriez-vous m'indiquer, à Paris, une bonne congrégation ?

— Pour ?

— Pour m'y rendre.

— Vous ?

— Oui.

— Votre demande me bouleverse. Est-ce grand Dieu possible ?

— Mais oui.

— Mais... y avez-vous beaucoup pensé ?

Et je vois dans ses yeux la méprise, l'erreur qu'il est en train de faire.

L'y laisser ?

Deux minutes – pour voir.

— Monsieur, vous me parlez là d'une détermination capitale. Je comprends les raisons qui peuvent, aujourd'hui, vous pousser à la prendre – mais pensez à demain !... Vous devez considérer que ce doit être une vocation et non pas un refuge. Réfléchissez encore. N'oubliez pas, Monsieur, que c'est un acte grave – et que c'est pour la vie...

— Non, non... c'est pour un mois seulement.

— Un mois ?... Ah ! Bon. Je vois.

Il n'a pas ajouté qu'il préférerait cela – mais sans doute l'a-t-il pensé – et, en partant, il m'a donné deux bonnes adresses.

22 octobre.

Onze heures du matin.

Ma porte s'ouvre.

— Votre avocat vous demande.

« Mon » avocat ?

L'autre, probablement, n'aura pas pu venir.

Et, vite, je descends – car il doit y avoir du nouveau.

J'entre – et je me trouve en face du fils de Chresteil.

— Vous excuserez mon père...

Il n'a aucune nouvelle à me donner. On continue d'attendre la décision de M. Angéras. Elle peut arriver d'une minute à l'autre.

— À telle enseigne, me dit-il, qu'une voiture, dès ce soir, vous attendra, vers 9 heures, à la porte.

Puis il me remet quelques victuailles et un paquet de cigarettes.

Visite, en somme, destinée à me faire prendre patience.

J'en remercie ce charmant jeune homme à qui je souhaite le grand talent de son père.

Au moment de nous quitter, dans le couloir, il me dit :

— Oh ! Pardon, j'oubliais de vous remettre cette lettre arrivée hier

chez vous.

Je la lirai là-haut – et nous nous séparons.

J'en ai reconnu tout de suite l'écriture – pas déguisée, celle-là !

J'ouvre l'enveloppe – et je lis ces mots :

Mon cher Patron,

Je ne sais pas où vous êtes, mais je donnerais cher pour y être avec vous.

Et c'est signé : Pauline Carton.

Ça, c'est quelqu'un.

23 octobre.

C'est long ! C'est long ! C'est long !

Même, il y a des minutes où cela devient invivable.

Pourquoi mes avocats, hier, ne sont-ils pas venus ?

Me cache-t-on la vérité ?

Et j'en arrive à faire toutes les suppositions – il n'y en a pas tant, d'ailleurs à faire ! – pour être bien certain d'avoir tout supposé.

Décidément mon impression première ne m'avait pas trompé : Fresnes, c'est très sérieux.

Et je me souviens d'avoir marché dans ma cellule, en diagonale, pendant des heures et des heures – jusqu'à ce que mon voisin d'en dessous me fit supplier de m'arrêter de temps à autre.

Si vous saviez ce qu'on peut faire de chemin

Dans un cachot de quatre mètres !

Et d'autant plus d'ailleurs qu'on revient sur ses pas.

Or, pour y parvenir, il faut d'abord connaître

Et, par avance, définir,

Entre la porte et la fenêtre,

Un nombre rigoureux de pas.

Dans un cachot normal, on doit compter huit pas.

Puis, fixant l'ouverture exacte du compas,

À ce nombre de pas

Vous devez vous soumettre,

Afin d'y revenir.

Revenir sur ses pas,

C'est, dans ses propres pas,

Constamment les remettre.

Et c'est ça, le problème !

Car il faut que ce soit un retour sur soi-même.

Et c'est ça, la sagesse !

Revenir sur ses pas,

C'est raturer sans cesse,

Et c'est se corriger.

C'est repasser Ses souvenirs.

C'est effacer

Beaucoup de choses du passé

Et c'est envisager

D'un œil froid l'avenir.

Revenir sur ses pas,

C'est aller à confesse

Et c'est en revenir.

Revenir sur ses pas,

C'est se tenir en laisse

Et s'empêcher de s'en aller.

C'est s'obliger à se parler.

C'est, au huitième pas,

Soudain, se retourner

Et se trouver avec soi-même nez à nez !

C'est savoir enfin qui nous sommes

Et s'imposer un examen.

Revenir sur ses pas,

C'est réfléchir en somme.

Et, dès lors, n'est-ce pas,

Revenir sur ses pas,

C'est faire du chemin !

J'ai dit au « droit commun » qui m'apportait ma soupe :

— Lorsque vous connaîtrez le résultat pour Suarez, soyez gentil, venez me le dire – car c'est bien aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, c'est maintenant le verdict. Mais je vous préviens que la cellulaire ne reviendra pas avant la nuit.

Je me suis endormi, alors – et j'ai rêvé.

Rêvé !

J'ai cauchemardé que je passais moi-même en jugement – et que Brulé venait déposer contre moi.

Je le voyais, debout, plus blanc que ses cheveux – il ne tiendrait qu'à lui qu'ils fussent blancs comme neige ! – je l'entendais disant de moi des infamies – et, pour la première fois, ne parlant pas trop faux ! – je le voyais, gesticulant avec ses mains – qui sont vulgaires – et qui tremblaient. Le Président lui-même en était écoeuré.

Quant à moi, j'attendais, placide, la sentence...

Et c'est alors que j'entendis dans mon oreille :

— À mort !

Réveillé en sursaut – je vis mon « droit commun » qui venait de me donner à mi-voix le résultat fatal du procès de Suarez.

24 octobre.

J'ai retiré mes souliers pour pouvoir, tranquillement, marcher pendant trois heures sans agacer personne.

La soupe était, ce soir, meilleure.

Et je me souviens tout à coup d'une lettre que mon père m'écrivait,

il y a de cela trente ans peut-être.

Il me disait :

« Détestable dîner, hier, chez Madame de M... – il y avait de ces asperges, tu sais, comme il y en a dans les prisons quand c'est la fête du directeur. »

Ce « tu sais » – qui m'avait semblé si drôle, à l'époque !

D'ailleurs, je n'ai pas su comment étaient, ce jour-là, les asperges.

J'entends sonner 9 heures.

Ereinté, je m'allonge – et, bientôt, je m'endors.

Je rêve qu'un « droit commun » est entré dans ma cellule – qu'il me frappe sur l'épaule et qu'il me dit :

— Vous êtes libéré ! Prenez vite vos affaires et allez-vous-en !

J'ouvre les yeux – il est là, près de moi, et il me le répète :

— Vous êtes libéré, prenez vite vos affaires et allez-vous-en !

Je ne rêvais pas !

— C'est vrai ?

— Mais oui, c'est vrai.

Un gardien vient d'entrer à son tour.

— Tout le bordel en bas, allez !

— Mais... j'aimerais savoir...

— Savoir quoi ? Vous êtes libéré : dehors !

— Oui, mais... quelle heure est-il ?

— Il est dix heures du soir.

— Eh ! Bien, j'aimerais savoir s'il y a une voiture pour moi à la porte...

— Non, sans blague, vous croyez qu'il y a des voitures à la porte pour attendre les clients ?

— Comment voulez-vous que je rentre chez moi ?

— Par le métro, comme tout le monde, tiens pardi ! Il lui faut une voiture, à celui-là !

— Si j'ai parlé d'une voiture, c'est parce que je crois savoir que, depuis deux ou trois jours, une voiture vient tous les soirs m'attendre là. Alors, j'aimerais savoir si, par bonheur, elle est venue ce soir.

— Non, mais... est-ce que vous croyez que je vais aller regarder dehors si votre voiture est là ?... Comme culot, celui-là, il n'en craint pas !

Et sur ces derniers mots, il a quitté la cellule – mais je l'entends qui, dans le couloir, continue encore à pester en s'éloignant.

Le « droit commun » me conseille de me taire, de ne plus perdre une seconde – et il m'aide à « ramasser mes affaires ».

L'autre revient, toujours furieux :

— Alors, vous restez ou vous partez ?

— Je pars, je pars...

Nous descendons.

Il dit au « droit commun » :

— Passez devant.

Le « droit commun » passe devant.

Il me retient alors par le bras. Je m'arrête – et je le regarde. Il va parler. Je tends l'oreille – et il me dit :

— Elle est là, votre voiture.

Formalités remplies en moins d'une minute, par des gens complaisants, sensibles, qui comprennent – et me voilà dehors dans les bras de Jadoux !

Et c'est ainsi que l'infamie se termina.

Les infamies ont commencé le lendemain.

COLLECTIONNEUR

« De 1429 à 1942 ou De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain

Des merveilles

DE 1429 À 1942

ou

DE JEANNE D'ARC À PHILIPPE PÉTAİN

Parue en 1944, l'édition originale de ce livre est un luxueux in-folio (in-quarto Jésus) dont le tirage fut limité à 650 exemplaires.

L'ouvrage, dont Sacha Guitry évoque la conception dans Quatre ans d'occupations (p. 814), est ainsi présenté :

« Ouvrage conçu, composé et commenté par Sacha Guitry.

Paré de textes inédits de Pierre Benoit, le Duc de Broglie, Maurice Donnay, Georges Duhamel, Abel Hermant, Jean Tharaud, Paul Valéry, René Benjamin, Pierre Champion, Léo Larguier, J.H. Rosny jeune, Jean de La Varende, Colette, Louis Beylis, Jean Cocteau, Alfred Cortot, René Fauchois, Paul Fort, Jean Giraudoux, Aristide Maillol, Paul Morand, le R.P. Sertilanges, Jérôme Tharaud.

Illustrations originales de Guy Amoux, Pierre Bonnard, Lucien Boucher, Louis Bouquet, Brianchon, Robert Cami, Despia, Dignimont, Dunoyer de Segonzac, Léon Gard, Jacques Ferrand, Valentin Le Campion, Georges Lepape, Aristide Maillol, Bernard Naudin, Maurice-Edmond Perot, Utrillo.

Lettrines, bandeaux, culs-de-lampe et frontispices de Galanis. »

Nous reproduisons ici le texte de Sacha Guitry seul (qui avait été réédité par la Librairie Académique Perrin en 1964) et quelques illustrations.

Oui, de Jeanne d'Arc à Philippe Pétain, de 1429 à 1942, c'est-à-dire la France. Et c'est bien dire, en vérité, car si le Royaume de France était dûment fondé depuis quatre cents ans – mettons un cierge à Saint Louis ! – il n'en reste pas moins que la France elle-même – j'entends par là : l'idée que nous nous en faisons – ne s'est réalisée qu'à l'heure où s'est éteint le Monde féodal.

Or, qu'elle en soit la cause ou qu'elle en soit l'effet, c'est à cette heure-là que Jeanne est apparue.

Ce qu'est la France, alors ?

Hélas ! bien peu de chose : elle est vaincue – et occupée.

Nous nous flattons d'avoir le duché d'Aquitaine et celui de Bourgogne, les comtés de Nevers, de Provence et d'Anjou – mais, en fait, ils sont loin d'être nôtres. Le Domaine royal ne s'étend guère que de Senlis à Beaugency – et les Anglais sont là, chez nous, comme chez eux. Tant et si bien, d'ailleurs, que le roi d'Angleterre vient d'être bonnement proclamé roi de France – tandis que Charles VII de France devra se contenter d'être le roi de Bourges.

1429-1942 !

C'est le même problème – avec les mêmes chiffres.

Donc, en 1429, nous en sommes littéralement là : les deux tiers de la France occupés, un roi dépossédé, d'une indolence extrême, des provinces résolues à ne pas s'entraider, disposées même à se haïr – car, détestable conséquence de la défaite et de l'occupation, un égoïsme absurde s'efforce de creuser un fossé là où l'ennemi semblait se contenter de mettre des barrières. Quand leur conscience n'est pas en paix, la peur ne tarde pas à s'emparer des hommes. Une animosité soudaine, abominable, dresse alors les Français les uns contre les autres et la guerre civile est bien près d'éclater.

Seul un miracle peut nous sauver.

Et le miracle se produit.

Il est daté de Vaucouleurs : 23 février 1429.

Car aussitôt que Jeanne apparaît, le sentiment de la Patrie se manifeste – et c'est là le miracle inouï, positif.

Jeanne appelle la France au secours de la France – et son appel est entendu. Ce ne sont point ses voix qui sont miraculeuses, seules et c'est la sienne, aussi.

Son signal de détresse aura délimité l'étendue du Royaume. Toutes les provinces lui envoient des hommes d'armes – et voilà que les Toulousains et les Nîmois vont prêter main forte aux Orléanais : la France vient de naître.

Pourquoi Jeanne a-t-elle quitté Domrémy – et que dit-elle en parvenant à Vaucouleurs ?

Elle dit :

Avant que soit la Mi-carême, il faut que je sois vers le Roi, dussé-je user mes pieds jusqu'aux genoux. Car il n'y a au monde ni rois, ni ducs, ni autres qui puissent recouvrer le Royaume de France. Il n'y a secours que de moi-même.

Puis, elle dit encore que « la grande pitié qui est au Royaume de France » a déterminé son départ.

N'est-ce pas pour la même raison que le Maréchal a quitté sa retraite et qu'il fit « à la France le don de sa personne » ?

— Mais quand Jeanne eut « bouté l'ennemi hors de France » et que la France fut sauvée, qu'advint-il ?

Il advint que, suspecte à l'Église, discutée par les uns, calomniée par d'autres, abandonnée à l'adversaire, elle fut emprisonnée, jugée, puis immolée.

Et cinq cents ans plus tard, on la canonisa.

Voilà pourquoi je dis de Jeanne d'Arc à Philippe Pétain, de Celle qui l'a faite à Celui qui la tient tendrement dans ses bras.

Et si quelqu'un s'avisait de me dire :

— Mais...

Je lui couperais la parole, aussi poliment que possible, en lui répondant que, pour moi, il n'y a pas de « mais ».

*

Quant à ceci, quant à cette causerie, elle est, d'un bout à l'autre, à bâtons rompus.

Elle l'est à dessein. C'est là son unité.

Et c'est bien une causerie, en effet – et familière même – puisque j'écris à haute voix.

On a ses habitudes.

Je m'adresse à quelqu'un qui me lira plus tard – et, dès à présent, je lui parle et lui dis :

Lecteur, il ne faut pas que vous soyez ému – et ni non plus surpris du désordre apparent dont ce livre est l'image.

Est-ce bien un livre, d'ailleurs ?

C'est plutôt une idée.

Et quant à ce désordre, je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'il fut prémédité, mais j'avouerai volontiers que je l'ai respecté quand il m'est apparu.

Lorsque l'on se permet de concevoir une œuvre pareille, il faut avoir une sorte de confiance assez aveugle en soi. J'entends par là qu'il faut modestement se prendre comme on est, ne point s'embarrasser de considérations et ne demander conseil à personne – à moins qu'on ait la prétention de faire le livre d'un autre.

Il convient, en un mot, d'écouter son cœur – en le mettant constamment à l'unisson de son cerveau.

Que le volume de ce volume ne vous inspire aucune crainte – et,

parce qu'il est énorme, n'allez pas en déduire qu'il pouvait l'être davantage. Plus un ouvrage est corpulent plus il donne cette impression, je le sais. Pourtant, ne l'ayez pas – car il se présente à vos yeux, tel que je l'avais imaginé.

Ce n'est pas un inventaire méthodiquement dressé, ce n'est pas une nomenclature, ce n'est pas un mémoire – c'est une mémoire. C'est la mémoire d'un Français – aujourd'hui.

En vérité, c'est une mémoire à laquelle on demande de prédire l'avenir.

Or, un ouvrage comme celui-ci ne doit précisément pas être un travail de longue haleine. Il doit porter la marque de son temps. Sans être précipité, il convenait qu'il eût un caractère d'urgence – et, mieux encore qu'un rythme, une certaine mesure.

Et j'étais même allé plus loin – je m'étais dit : « J'y consacrerai tout le temps qu'il faudra, mais il conservera son air improvisé. »

Enfin, et pour tout dire, c'est une œuvre voulue qui a sa raison d'être et qui doit dater – déjà.

Elle ne traite que du Passé – mais vu, mais observé présentement. Et nous sommes en 1942.

Cela peut se regarder de diverses manières, le passé de son propre pays. Selon les circonstances, on l'examinera d'en haut, d'en bas, de loin, de près – et chacun choisira son point de vue personnel, son angle de réflexion.

J'offre à vos réflexions celui-ci – ce volume imposant qui s'imposait peut-être et peut s'enorgueillir des difficultés matérielles dont il a triomphé.

Je l'ai conçu et composé avec ferveur, pour deux ou trois raisons qui vous apparaîtront – je l'espère du moins. Il est un cri de foi, d'amour et d'espérance.

Quant aux grands écrivains et quant aux grands artistes qui m'ont fait l'honneur d'y collaborer, j'en veux dire deux mots. Aucun d'eux n'hésita – et ce fut délicieux. Je leur disais : « Nous élevons un monument à la gloire de la France, et je viens vous demander une déclaration d'amour. Voulez-vous la faire à Pasteur, à Turenne, à Descartes, à Racine, à Cézanne, à Colbert ? » Les réponses étaient vives – et ma main, jamais, ne s'est tendue en vain.

Et le livre s'est fait ainsi – livre d'Histoire sans histoire. Il m'en est arrivé chaque jour un chapitre – et j'ai vu s'élever pierre à pierre l'édifice.

Pour en finir avec mon préambule, cette causerie n'a d'autre prétention que d'être une sorte de préface officieuse et constante, qui se faufile entre les pages du volume, qui s'efface quand il le faut, qui reparait quand elle a l'audace de se croire nécessaire, qui se permet d'intervenir et va jusqu'à donner son avis motivé – mais chapeau bas,

toujours, avec un petit air de gardien de musée. D'un gardien de musée qui serait attentif, déférent, convaincu – point malicieux d'ailleurs • – oh ! bien trop amoureux pour cela des reliques et des chefs-d'œuvre et des œuvres qu'il vient d'avoir l'honneur de rassembler pour vous.

*

FRANÇOIS VILLON

On est en droit de supposer qu'il a dû naître vers l'an 1431.

La date de sa mort ne nous est pas connue.

On ignore quel fut exactement son nom.

On ne sait pas très bien comme il a vécu.

Il est à présumer pourtant que ce fut un voleur – et l'on n'est pas éloigné de penser qu'il fut même assassin...

On suppose...

On ignore...

On doute...

On ne sait pas...

Mais ce qui est certain, ce qui est évident, ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il eut du génie.

Et combien il est émouvant de penser que le premier homme de génie que la France ait donné au monde soit un poète.

Il écrivait en une langue divine qui n'était encore qu'à lui – et c'était la langue française.

Et comment ne pas l'adorer, cet être qui n'eut rien, qui vécut en haillons, et qui aura passé le plus clair de sa vie à écrire son Testament et à léguer à autrui des biens imaginaires !

Le Génie de la France est un diamant pur qui projette ses feux sur le monde ébloui depuis cinq cents années. Villon en a taillé la première facette.

Vous imaginez-vous un poète français qui n'ait pas lu Villon – et qui ait du génie ?

Je n'en vois qu'un – et c'est Villon.

*

CE QUI N'EST PAS FRANÇAIS

Lecteur, je vous informe qu'un chef-d'œuvre se trouve au verso de ce feuillet-ci – mais, avant que de tourner la page, faites-moi la grâce de m'entendre. Je n'ai que deux mots à vous dire.

À l'époque bénie où je composais cet ouvrage – il y a un an de cela

– j'en feuilletais constamment la maquette, ou bien pour mon travail ou bien pour mon plaisir, et, de la sorte, cent fois l'occasion m'a été donnée de placer tout à coup le chef-d'œuvre en question sous les yeux de personnes qui se trouvaient là par hasard, personnes non averties – guère avisées non plus – et qui s'écriaient d'ordinaire : – Non... c'est français, ça !

Exclamation naïve et qui en disait long sur l'état d'ignorance dans lequel la plupart des nôtres se complaisent. Car pourquoi les gens, si fiers, du peu qu'ils savent, ont-ils un tel mépris pour tout ce qu'ils ignorent ? Eux qui ne sont pas autrement surpris que soient françaises, hélas ! tant de fadeurs décoratives et tant de monstruosité dont la IIIe République nous abreuve depuis une cinquantaine d'années, ils s'étonnent que soit français un chef-d'œuvre de cette espèce !

Notez que ce n'est pas leur ignorance en Art contre laquelle je m'élève. Non. Ce qui me révolte et ce qui me chagrine, c'est leur méconnaissance crasse de la France.

Ignorer le tombeau de Valentine Balbiani par Germain Pilon, ne saurait être considéré comme un crime, bien entendu. Mais s'étonner qu'une œuvre aussi puissante, aussi pure, aussi claire, soit née en France, cela c'est criminel – parce que c'est un signe évident de désaffection.

Ce qui n'est pas français, c'est l'artificiel et la préciosité. Ce qui n'est pas français, c'est ce qui est affecté, mièvre ou balourd.

Que ces défauts, nous les ayons, que nous soyons balourds ou mièvres et trop souvent même affectés, comment ne pas en convenir. Mais, entendons-nous bien, ce n'est pas nous, Français, qui les avons, ces défauts-là, c'est nous, humains. Et nous n'y pouvons pas grand-chose. Mais, en revanche, il nous est parfaitement loisible de repousser l'obscur et le galimatias, et le nébuleux, et l'abscons, qui ne nous sont pas nécessaires et qui ne sont pas de chez nous.

Méfions-nous-en comme de la peste – sinon nous en arriverions à prendre l'exception pour règle, alors qu'elle n'est là que pour la confirmer.

Tout ce qui n'est pas clair n'est pas français.

Rivarol.

On peut être hermétique et ne rien renfermer.

Il y a des portes sans issue – il y a même de fausses portes.

Certes, ce n'est pas une raison parce que vous ne comprenez pas pour que cela ne signifie rien – mais ce n'est pas une raison non plus pour que cela signifie quelque chose.

Aimez la chose à double sens – mais assurez-vous bien d'abord qu'elle ait un sens.

Quand on vous assure : « C'est profond ! » – répliquez donc : « C'est

creux peut-être ». Et quand une œuvre d'art vous donne le vertige, souvenez-vous que ce qui donne le mieux encore le vertige, c'est le vide.

*REMONTRANCES AU PEUPLE DE FRANCE
(1560)*

*Rien ne me fasche tant ce peuple battu :
Car bien qu'il soit tousjours par armes
Froissé, cassé, rompu, il caquette & grommelle,
Et tousjours va semant quelque fausse nouvelle :
Tantost il a le cœur superbe et glorieux,
Et dit qu'un escadron des Archanges des cieux
Viendra pour son secours : tantost la Germanie
Arme pour sa défense une troupe infinie,
Et tantost les Anglois le viennent secourir,
Et ne voit ce-pendant comme on le fait mourir,
Tué de tous costez !
Ronsard*

N'est-elle pas d'une éloquence sans pareille cette continuité mise, là, sous vos yeux ?

Qu'elle nous soit sacrée – au même degré que notre union. Elle est, à l'heure actuelle, le plus clair de notre avoir, puisqu'elle en est par excellence l'élément incessible et insaisissable.

Et l'on peut hardiment considérer comme ennemis de la Nation ceux qui chercheraient à rompre cette chaîne qui nous lie au Passé.

Certes, ils n'y parviendraient pas – mais ils pourraient briser certains élans, peut-être, et détourner quelques naïfs de la bonne voie.

En 1415, lorsque la France fut défaite à la bataille d'Azincourt, une partie considérable du territoire fut occupée par l'ennemi.

Nous nous trouvions, alors, dans le plus grand désordre. L'armée était vaincue, la noblesse s'était réfugiée dans ses terres, Paris était abandonné et le Gouvernement Royal errait de ville en ville.

À la faveur de ce désordre, une demi-douzaine d'individus, vrai gibier de potence, revenus à Paris en hâte après l'armistice, eurent la prétention de prendre des décrets. Corrupteurs effrontés, ils parvinrent à soudoyer des consciences fragiles et des volontés à tout faire. Une révolution, pour ces gens-là, cela consiste toujours à usurper des places, ternir des réputations, à brûler des images. Sous prétexte de tordre le cou à la routine, on les voit qui s'attaquent à la tradition.

Ceux-là disaient qu'ils ne voulaient s'en prendre qu'aux mœurs détestables qui nous avaient conduits à la défaite, à la ruine. Mais, de toute évidence, ils cherchaient la bagarre et voulaient la rupture. Ils demandaient obstinément la révision des valeurs. À les entendre, cette révision, tant souhaitée par eux, exigée aujourd'hui, allait nous permettre enfin de nettoyer les écuries d'Augias.

Car, révisionnistes, ils l'étaient par principe et par nécessité. D'office, ils s'étaient rangés parmi les mécontents, parmi ceux qui s'étaient imaginé qu'à la faveur de la défaite le tour des incapables allait enfin venir. Animeurs rusés, ils n'eurent pas grand-peine à convaincre ceux-ci qu'il fallait agir vite. Dame, c'était le moment ou jamais de profiter du malheur des uns et de l'absence des autres !

Une poignée de jeunes gens, récemment débarqués, venus on ne sait d'où, se vendirent à eux pour une bouchée de pain. Enrôlés aussitôt, pourvus de directives, ils s'insinuèrent dans le monde des Arts, dans le monde des Lettres – d'ailleurs dans tous les mondes et dans tous les milieux.

Entreprise inouïe, insensée : la révision des valeurs demandée à cor et à cri par des non-valeurs !

Car il avait suffi de cinq ou six gredins pour engendrer une centaine de petits goujats. Et ils allaient de par la ville, jugeant, calomniant, sabrant – et s'y prenant de la plus basse façon qui soit,

bien entendu. J'entends par la plus basse : anonyme, toujours.

Grâce à Dieu, leur vilenie devint bientôt flagrante et leurs machinations furent enfin déjouées.

On incarcéra prudemment les instigateurs de cette feinte révolution, on musela la valetaille – et les choses rentrèrent dans un ordre plus sain.

Et ce fut pain bénit – car il fallait qu'ils n'eussent ni cœur ni cerveau pour agir de la sorte.

C'est manquer de pudeur, en effet, et c'est n'avoir pas le respect de son propre pays que d'entreprendre une pareille besogne sous l'œil surpris de l'étranger.

Or donc, pas d'indulgence pour les pêcheurs-en-eau-trouble, point de pitié pour les calomniateurs, et nulle miséricorde pour des Français qui poussent des Français à s'entre-dévorer.

En un coin secret des Archives, on découvrit, en 1562, quatorze lignes manuscrites, sur vélin, d'une écriture expédiée – indéchiffrable, me dit-on. C'était tentant. J'en demandai communication. La chose était datée de juillet 1415, et je vis que c'était une admonestation précisément adressée à cette jeunesse dévoyée, turbulente et crédule dont je viens de parler. Dès lors, je consacrai de longues heures à ce déchiffrement. Je ne vous dirai pas qu'un mot compris par-ci, qu'un mot saisi par-là, m'ont permis de reconstituer ce texte manuscrit, car ce serait mentir. Mais j'ai tout lieu de penser que l'admoniteur devait s'exprimer de la façon suivante :

Jeunes gens, méfiez-vous des hommes de quarante ans qui sont insatisfaits. Mettez en doute leurs paroles – et leur parole.

Méfiez-vous de ceux que le succès des autres empêche de dormir. Car, de même qu'un livre n'est pas fatalement bon parce qu'il ne se vend pas – de même qu'une comédie n'est pas nécessairement mauvaise parce qu'elle a du succès – n'avoir pas réussi, sous le défunt régime, n'est pas une preuve évidente de génie. Ce sont là raisonnements de ratés – et vous devriez savoir que les ratés ratent même leurs raisonnements.

Méfiez-vous des vieux qui disent : « Place aux jeunes ! » Ils n'ont qu'à s'en aller s'ils aiment tant les jeunes. Or, vous observerez que ceux qui disent : « Place aux jeunes ! » – ne leur offrent jamais que les places des autres.

Défiez-vous des révolutionnaires appointés. Fuyez les petites chapelles où l'on se congratule à longueur de journée – au détriment de ceux qui n'en font point partie. Fuyez les clans, fuyez les cliques. Fuyez les lieux où l'on met en commun des convoitises et des rancœurs. N'allez pas rechercher l'assistance des faibles. Et, même, écarter-vous de ceux qui s'associent – car, ordinairement, quand on établit des statuts, c'est qu'on a des statues à déboulonner.

Et, pour tout dire, enfin, ne soyez pas de ceux qui haïssent. Jamais. Tâchez d'être plutôt parmi ceux que l'on hait. On y est en meilleure compagnie. Pour cela, travaillez. Travaillez pour votre plaisir. Travaillez comme si c'était défendu. Prenez la bonne route – et allez droit au but. Quand on vous traitera de parvenu, c'est que vous serez arrivé.

Et si l'on s'attaque, un jour, à votre vie privée, vous pourrez en conclure que l'on ne trouve plus rien à redire à vos ouvrages.

Attendez-vous à tout cela – mais moquez-vous-en bien, devenez « honnête homme », et vous verrez alors que l'on n'est détesté que par des imbéciles ou par des gens qui sont d'une laideur extrême.

*

« LE DOUX PARLER DE FRANCE »

Pourquoi ne nous vantons-nous jamais de savoir bien parler le français – alors que nous sommes si fiers de pouvoir baragouiner l'espagnol ou l'anglais ?

Peut-être n'avons-nous pas pour notre langue maternelle une tendresse assez vive, un assez grand respect. On nous l'enseigne assurément, mais l'on devrait aussi nous apprendre à l'aimer – à l'aimer comme on aime une personne vivante. Et pourquoi ne nous ferait-on pas souvenir que l'Académie de Berlin proposait en 1783 ce sujet de concours :

« Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ? »

Ces trois questions ne nous plongent-elles pas aujourd'hui en un abîme de tristesse – alors que depuis une centaine d'années nous prenons avec la langue française tant de fâcheuses libertés ?

Pourquoi s'est-elle ainsi laissé corrompre – et envahir !

Se peut-il que l'argot pour nous ait tant d'attraits !

Et, d'autre part, ne savons-nous pas qu'une langue est appauvrie par les mots étrangers qu'elle accueille – car loin d'être une parure, ils viennent précisément rompre le charme et la cadence des phrases dans lesquelles ils se glissent. D'ailleurs, isolés de la sorte et souvent pris à contresens, ils vous ont un petit air égaré qui n'est pas pour eux de bien bon augure. Mal prononcés ici, les reconnaîtra-t-on quand ils s'en retourneront chez eux – et ne se feront-ils pas traduire alors ?

La chose nous est arrivée.

Et le mot Boulevard, mal écrit Boule-Vert, fut traduit : bowling-green et nous est revenu, prononcé boulingrin !

*

Il est un des moments les plus beaux de la France parce qu'il l'a conquise – et qu'il en était digne.

Nous l'adorons pour sa beauté, pour sa santé, pour sa bravoure — et pour sa mort. Nous l'adorons pour ce qu'il a de légendaire. Sa familiarité royale nous honore, sa gaieté nous séduit, son esprit nous enchante – et son inconduite elle-même a je ne sais quoi d'exemplaire qui nous encourage et nous flatte.

Mais, vais-je en dire davantage quand j'ai, là, trois lettres de lui — prestigieuses entre toutes – qui le dépeignent à merveille, et d'autant mieux qu'elles nous le présentent sous trois aspects dont on ne saurait dire lequel est le plus séduisant des trois. La première est en prose, la deuxième est en vers et la troisième est prosaïque – mais avec quelle allure !

La première est d'un homme, la deuxième est d'un amant, la dernière est d'un soldat. Mais elles ne peuvent être que d'un Roi – qui ne peut être que de France.

La première est à Sully, qui signait : de Béthune – et qu'il appelait Rosny. Trois noms pour un Ministre. Il est vrai que, Sully, c'était un Ministère.

La deuxième est fameuse. Elle est ce madrigal charmant – si charmant et si beau que l'on s'est demandé si Malherbe n'en était pas l'auteur. Elle est à Gabrielle d'Estrées.

La dernière est portée à Marie de Médicis – sa fiancée. Elle est, vous l'allez voir, d'une verve inouïe. Cavalière, affectueuse et distante, elle est écrite au débotté.

Vous allez admirer cette écriture aisée, belle comme un dessin, libre comme une esquisse – et cependant majestueuse. Et vous observerez que ces missives sont ornées d'un signe mystérieux qu'il employait en guise d'astérisques, qu'il traçait chaque fois qu'il en avait la place ou l'occasion et dont sa signature à Gabrielle est parsemée. Vous en compterez six dans sa lettre à Sully – et vous verrez que la future Reine peut se flatter d'en avoir douze.

Ce ne sont point des S barrés, comme on le pense ordinairement. Ce sont des S fermés – et ce n'est qu'un jeu de mots. Fermer PS, c'est jouer avec le mot fermefie, employé au XVI^e siècle, et qui signifiait fermeté, fidélité. La barre placée en travers de l'S ferme ses panses, ainsi que disent les graphologues. L'usage s'en répandit alors – puis, il s'en perdit sous Louis XIII.

Elles sont au feuillet suivant, ces lettres, fidèlement reproduites. Mais pour votre commodité, Lecteur, vous les trouverez également imprimées et orthographiées selon l'usage. Pourtant, ne vous privez donc pas du plaisir de les déchiffrer et d'en apprécier la fantaisie

grammaticale, témoignage d'un mépris – souverain – pour les règles. La ponctuation en est, certes, sommaire, mais s'il y manque des accents, l'accent royal du moins n'y fait jamais défaut.

De plus, dans la troisième de ces lettres, dans celle qu'il adresse à Marie de Médicis, à sa « belle maîtresse », il est une rature – combien évocatrice et touchante ! – et que je vous signale. Le roi la remercie du présent qu'elle lui a envoyé. Il dit qu'il le mettra sur son habillement de tête. Or, le mot qu'il avait écrit d'abord et qu'il a cru devoir remplacer par le mot présent, ce mot se laisse lire en dépit des hachures – et c'est le mot panache.

Il aurait pu penser qu'il est ineffaçable !

Mon ami : Tantôt parlant à vous, j'ai oublié de vous dire comme ces jours passés, durant la foire Saint-Germain, j'ai donné ou joué de la marchandise jusques à la somme de trois mille écus et pour ce que les marchands desquels j'ai eu ladite marchandise, me tiennent au cul et aux chausses, je vous fais ce mot pour vous dire de faire bailler présentement ladite somme à Beringhen auquel j'ai commandé de payer ceux auxquels je dois et l'employer dans le premier comptant que vous ferez au trésorier de mon épargne.

Adieu, mon ami. Ce mercredi au soir, dernier de février, à Paris. Henry.

II

Charmante Gabrielle Percé de mille dards Quand la gloire m'appelle
Dans les sentiers de Mars,

Cruelle départie,

Malheureux jour,

Que ne suis-je sans vie Ou sans amour.

Je n'ai pu dans la guerre Qu'un royaume gagner Mais sur toute la
terre Vos yeux doivent régner.

Cruelle départie...

L'amour, sans nulle peine M'a, par vos doux regards Comme un
grand capitaine Mis sous ses étendards,

Cruelle départie...

Partagez ma couronne Le prix de ma valeur Je la tiens de Bellonne
Tenez-la de mon cœur,

Cruelle départie,

Malheureux jour,

Que ne suis-je sans vie

III

Depuis le portement de M. Le Grand, Constance est arrivé, dont j'ai reçu un extrême contentement pour avoir su bien particulièrement par lui de vos nouvelles.

Je vous remercie, ma belle maîtresse, du présent que vous m'avez envoyé. Je le mettrai sur mon habillement de tête si nous venons à un combat et donnerai des coups d'épée pour l'amour de vous. Je crois que vous m'exempteriez bien de vous rendre ce témoignage de mon affection, mais en ce qui est des actes de soldat, je n'en demande pas conseil aux femmes. Je me porte fort bien, Dieu merci, vous aimant autant que moi-même. Si vous désirez autant me voir que moi vous, vous ne séjournerez guères là après la venue de M. Le Grand. Bonjour, ma belle maîtresse, je vous baise cent mille fois. De Chambéry, ce 24e d'août.

*

L'ESPRIT

Et d'ailleurs, de Jeanne d'Arc à Philippe Pétain, il est une autre continuité que, certes, il convient de ne pas négliger – c'est celle de l'esprit.

Je veux parler ici de l'esprit tel que le définit Voltaire et qui donc mieux que lui pourrait le définir !

« Ce qu'on appelle esprit, c'est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine ; ici, c'est l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre ; là, un rapport délicat entre deux idées peu communes ; c'est une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais qui est, en effet, dans lui ; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner ; enfin je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage. »

Admirable et délicieux morceau de choix. Maîtrise, jonglerie – parade qu'il achève en faisant le modeste, et tandis qu'il se donne un bon coup de chapeau.

Les Français ont toujours passé pour être les gens les plus spirituels

du monde. Ce n'est pas à nous de le dire, bien entendu, mais ce n'est pas à nous, non plus de l'oublier – ni de le faire oublier. C'est un luxe.

Et puisque c'est un des seuls luxes qui nous restent encore – cultivons-le.

On dit communément que l'esprit ne court pas les rues. Allons donc ! Il galope dans les faubourgs, chez nous. En France, l'homme du peuple a de l'esprit. Gavroche est éternel. Et, du haut jusqu'en bas de l'échelle sociale, la repartie est vive. Les termes en sont, mon Dieu, plus ou moins choisis, le sens en est plus ou moins profond, mais la riposte est là, toujours – qu'elle soit éclatante ou seulement cocasse.

Cette riposte, on nous l'envie, on la redoute – et quelquefois même on la blâme. Cela n'a rien qui me surprenne. Et le Renard Gascon de Jean de La Fontaine nous donne, à ce sujet, tous les apaisements qui seraient nécessaires.

Oui, l'on se plaît à dire que nous sommes légers – et l'on prétend que notre esprit est la cause initiale de cette légèreté.

Il n'en est pas la cause – il en est la raison.

Légers, nous le sommes à l'excès, je n'en disconviens pas. Mais, si nous le sommes à l'excès, c'est que nous sommes excessifs – et nous tomberions alors dans l'excès contraire si nous cessions d'être légers. Or, ne vaut-il pas mieux être excessivement légers qu'excessivement lourds ?

Et, du reste, il n'est pas admissible que l'on se permette de reprocher à toute nation certaines particularités qui, précisément, la caractérisent et la différencient.

Nous sommes quelquefois tombés dans ce travers, nous-mêmes, et nous avons collé des étiquettes péjoratives au dos des peuples, sans nous apercevoir que nous incriminions leur « personnalité » – alors qu'il eût été combien plus spirituel d'en faire notre profit.

Ce n'est pas être psychologue – ou bien c'est être malveillant – que de tourner en dérision ce qui constitue l'originalité même d'un peuple ou d'une race.

Faire grief à quelqu'un d'avoir le nez trop court ne serait pas plus sot – et cela n'est pas moins fou que de désapprouver la profondeur d'un lac, la longueur d'une route ou la hauteur d'un pic.

Et d'ailleurs, rien de ce qui est inné ne saurait être considéré comme défaut. Un défaut n'est défaut que lorsqu'il est acquis – et seulement alors on peut s'en corriger. Mais on ne se corrige pas des singularités qu'on apporte en naissant. On est comme on naît. Et si la chose est vraie pour un individu, à plus forte raison l'est-elle lorsqu'une nation tout entière est mise en cause.

Reprocher à quarante millions d'êtres leur légèreté – c'est se prononcer à la légère.

Les caractéristiques évidentes d'un peuple – c'est-à-dire ses défauts

comme ses qualités – permettent d'en établir le dénombrement, tout aussi bien que les frontières naturelles d'un pays en délimitent l'étendue.

Qu'on nous prenne – ou bien qu'on nous laisse – tels que nous sommes. Et qu'on ne vienne donc pas nous reprocher nos qualités !

La France. Laissez-lui faire des choses frivoles sérieusement et gaîment les choses sérieuses.

Montesquieu.

Et, d'autre part, il y aurait beaucoup à dire de cette classification arbitraire qui veut qu'on place les qualités à gauche et les défauts à droite, comme l'on met doit et avoir aux Livres des Banques. Déplorable coutume – et qui vient tout fausser, car elle est en contradiction formelle avec la nature. C'est nous qui avons, en effet, décrété que le loir était la paresse incarnée, que le paon était orgueilleux et que les oies étaient stupides.

Défauts et qualités, quand vous êtes innés, je vous mets dans le même sac, considérant alors que, là, tout est avoir – si l'on sait bien s'y prendre. Car nous sommes loin de nous douter des services que pourraient nous rendre nos défauts – si nous savions les mettre en œuvre.

Plutôt que de chercher à nous corriger, efforçons nous d'en faire un judicieux usage à l'heure où ces défauts peuvent nous être utiles. C'est ainsi qu'on parvient à les dominer, et qu'on les met en esclavage – à son service.

Or donc, guérissons-nous des maux dont nous avons souffert et dont nous sommes collectivement responsables, renonçons aux mauvaises habitudes que nous avons prises, aux manies que nous avons empruntées, souvent par snobisme, aux autres nations.

Oui, s'il se peut, délivrons-nous individuellement de nos défauts acquis – mais ceux que le Bon Dieu nous a donnés à tous, à tous Français de France, conservons-les jalousement pour conserver notre équilibre. En nous dessaisissant de l'un de ces défauts, nous risquerions de perdre une ou deux qualités.

La légèreté d'esprit...

*

La légèreté d'esprit n'est-elle pas compatible avec les vertus les plus hautes – avec le génie même ?

Nous en avons des témoignages innombrables.

Et, pour ma part, j'aurais plutôt quelque méfiance à l'égard de la gravité – car il est fort aisé d'en faire le simulacre. Cela peut être une attitude, un parti pris – tandis qu'on ne peut pas prendre le parti d'être léger. On ne peut pas faire semblant d'avoir de l'esprit. Il faut en

avoir. Et n'en a pas qui veut.

Même, je vais plus loin. Les gens qui ne peuvent pas admettre l'ironie me donnent de l'inquiétude à leur propre sujet. Et quant à ceux qui ne tolèrent pas la plus inoffensive plaisanterie à l'égard de leurs entreprises et de leurs conceptions, ceux-là me laissent à penser que leurs conceptions comme leurs entreprises ne sont peut-être pas raisonnables. Redouter l'ironie, c'est craindre la raison.

Il y a des exceptions, j'en conviens. Elles sont rares. Un homme comme Pasteur, oui, est une exception, mais de toutes les manières, il est une exception. Et Pasteur est trop grand pour servir d'exemple. En vérité seule une passion dévorante, et par ailleurs contrariée, justifierait une gravité constante. Mais, ordinairement, quand un homme s'exprime en termes résolument solennels sur un sujet qui lui est cher, on est en droit de se demander si la chose dont il parle est vraiment sérieuse – et s'il y croit lui-même.

Un homme qui ne tient pas compte du scepticisme éventuel de son interlocuteur ne me semble pas être un homme complètement intelligent.

Et si je pense ainsi, c'est qu'il m'a été donné de rencontrer, de fréquenter intimement d'authentiques grands hommes. Ils n'étaient pas des hommes graves – qu'ils fussent étrangers ou français. En revanche, j'ai connu des hommes extrêmement spirituels – et qui étaient des gens très sérieux.

La gravité est le bonheur des imbéciles.

Montesquieu.

Être sérieux, visiblement, c'est visiblement se prendre au sérieux. C'est attacher beaucoup trop d'importance à soi, à ses opinions, à ses actes. C'est croire à son destin plus qu'au Destin lui-même.

Être léger, visiblement, c'est démasquer les vaniteux, c'est inquiéter les hypocrites, confondre les méchants, c'est opposer la grâce à la mauvaise humeur – et c'est donner en outre un témoignage exquis de pudeur morale.

Ce n'est pas sans raison qu'un mot spirituel, cela s'appelle un trait d'esprit. C'est une flèche, en effet. Flèche qui peut blesser quelqu'un – mortellement, parfois – et qui même peut faire obstacle à quelque chose. C'est donc très sérieux – et il ne faut pas plaisanter avec l'esprit. J'entends par là que l'ironie, la fantaisie, le jeu de mots lui-même, loin d'être négligeables, ont un rôle à jouer en toutes circonstances.

L'esprit vient modérer le zèle intempestif, il tient en respect les médiocres – et intellectuellement, il est, si j'ose dire, un excellent thermomètre du climat des individus. Faites-en l'expérience. Quand vous vous asseyez à table avec des gens que vous ne connaissez pas encore très bien, citez donc sans retard un mot spirituel, et, tout de suite, vous saurez à qui vous avez affaire.

Un trait d'esprit qui vaut véritablement la peine d'être cité, donc retenu, est un réflexe philosophique qui se formule en peu de mots, d'ordinaire imprévus, et qui n'est à la fois plaisant et significatif qu'en fonction de l'objet qui l'a déterminé. Car un trait spirituel est le plus souvent provoqué puisque, neuf fois sur dix, il est une réplique. Donc, sans la question préalable, le trait n'a pas raison d'être – et si l'on dit de lui qu'il est une riposte, c'est que, neuf fois sur dix, la question était provocante. Tout est provocation d'ailleurs – enfin, disons : prétexte et l'attention d'un homme d'esprit est constamment sollicitée par les événements, par les individus, par les objets eux-mêmes, en un mot par ses sens – la Fantaisie étant considérée comme un sixième sens.

Les vertus sont impersonnelles – et la probité d'un coiffeur ressemble à s'y méprendre à celle d'un teinturier. Tandis que la fantaisie de Henri Monnier diffère essentiellement de celle de Alphonse Allais.

Les vertus que nous pouvons avoir nous ont été prêtées – et nous devons les rendre intactes, afin qu'elles puissent servir à d'autres. La Fantaisie, elle, n'est pas un prêt, elle est un don. Elle est, je le répète, un sens. Sens qui, à l'image de nos autres sens, naît, vit et meurt avec nous.

Et de quelle adorable manière Musset la définit :

« La Fantaisie est l'épreuve la plus périlleuse du talent. Ils ne savent pas, les imprudents, tout ce qu'il faut de bon sens pour oser n'avoir pas le sens commun ! »

Il en va de même de l'humour. Et ce n'est pas sans raison que les Anglais disent d'un homme qu'il a ou qu'il n'a pas the sense of humour. Et c'est parce que la plupart des gens en sont dépourvus qu'il est si mal considéré. Il est vrai que, si tout un chacun possédait ce sens, l'humour en souffrirait, car pour qu'une plaisanterie humoristique ait son plein rendement, il convient d'être trois : celui qui la profère, celui qui la comprend – et celui à qui elle échappe. Le plaisir de celui qui la goûte étant décuplé par l'incompréhension de la tierce personne.

Oh ! le sourire douloureux, l'œil inquiet des gens qui vous écoutent en se disant : « Mon Dieu, pourvu que je comprenne ! »

Humour : pudeur ; Jeu d'esprit. C'est la propreté morale et quotidienne de l'esprit. Je me fais une haute idée morale et littéraire de l'humour – nous dit Jules Renard dans son admirable Journal,

Et cette réflexion si importante de Mallarmé que je cueille dans une lettre de lui que j'ai la joie d'avoir :

« Tout écrivain complet aboutit à un humoriste. »

Une pensée philosophique est, en principe, le fruit d'une longue méditation, mais bien souvent, pourtant, le fond en est moins solide que la forme n'en est séduisante. La preuve en est que nous pouvons

être charmés, ravis par des aphorismes qui sont contraires à nos doctrines, et je connais bien des pensées qui ne supportent pas la réflexion – alors qu'un mot d'esprit, s'il est de premier ordre, est une réflexion qui donne à penser.

On en pourrait citer de cette espèce une centaine – des centaines ! – de Jeanne d'Arc à Philippe Pétain.

Je n'ai pas l'intention de m'en priver, d'ailleurs – et pourquoi vous en priverais-je ?

Tenez, allons déjà de l'Une à l'Autre,

— Quelle langue parlaient vos voix ? demandait insidieusement à Jeanne son juge limousin.

— Meilleure que la vôtre, répondit-elle.

Pierre Champion causait avec Philippe Pétain :

— Avez-vous l'intention d'écrire vos Mémoires ?

— Non, répondit le Maréchal, je n'ai rien à cacher.

*

MONSIEUR VINCENT

Il était une fois...

(Il faudrait en effet Perrault pour vous conter sa vie – car c'est un vrai conte de fées.)

Il était une fois un petit garçon qui était né dans les Landes et qui gardait là-bas le modeste troupeau de son père. À l'âge de douze ans, il ne savait encore ni lire ni écrire – à dix-neuf ans, il était prêtre. Et ceci se passait en des temps très anciens, vers 1596.

À l'âge de vingt ans, il est enlevé par des pirates barbaresques qui le conduisent à Tunis, chez un vieux charlatan cruel et renégat dont il devient l'esclave. Un mois plus tard, Vincent de Paul – c'était le nom de ce jeune homme – avait par son intelligence et fort habilement fait la conquête de son maître, et l'avait converti. Tant et si bien que celui-ci libéra son esclave et l'autorisa même à reprendre la mer.

Notre héros arrive à Rome. Sa Sainteté Paul V consent à le recevoir, lui donne sa confiance et le charge d'une mission secrète auprès du roi de France.

(Si ce n'est pas un conte de fées, je veux bien qu'on me pendre !)

Aumônier de Marguerite de Valois, puis curé de Clichy, il devient le précepteur des enfants de Philippe-Emmanuel de Gondi. Il va connaître enfin quelle est sa vocation.

À la vue de ces enfants si beaux, si bien vêtus, si bien nourris, et tant choyés, la pensée qu'un enfant peut n'être pas heureux l'afflige désormais et bientôt le torture.

Ceux dont il fait l'éducation sont comblés par le Ciel – et c'est fort bien ainsi – mais combien il en est que l'injuste destin voue au malheur, à la misère ! Il ne peut pas l'admettre. Il ira dans la rue, il prendra dans ses bras tous les petits enfants qui sont abandonnés aux portes des églises, il les réchauffera, les nourrira, les sauvera.

Mais lui-même, il est pauvre – où trouvera-t-il l'argent qui va lui être nécessaire ? Partout où il y en a. Il frappe à toutes les portes – il frappe à tous les cœurs. Il a tous les courages et toutes les audaces.

Et comme il s'est juré qu'il n'y aurait plus de petits enfants perdus, il crée l'œuvre sublime des Enfants-Trouvés.

Mais à peine a-t-il réalisé ce rêve qu'une nouvelle idée lui vient. Il lui en viendra bien d'autres ! Il n'en repousse aucune – et chacune à son tour devient aussitôt une merveilleuse réalité. Il se porte au secours des filles de mauvaise vie et leur offre un refuge. Puis il crée l'œuvre des Sœurs des Pauvres – qui vont porter son nom jusqu'à la fin des siècles. Il fonde l'Hôpital de la Salpêtrière et l'Infirmierie de la Charité. Supérieur général de la Mission instituée par lui, directeur perpétuel de l'Hôtel-Dieu, il prend en pitié les galériens eux-mêmes, s'efforce d'adoucir leur sort abominable et devient aumônier des Galères.

Mais comment parvient-il à tout ? Par les femmes. Ce prêtre sait comment on parle aux femmes, parce qu'il sait que toute femme est une mère. Il se fait appeler par elles « Monsieur Vincent » – et il leur tient des propos inaccoutumés. Il les met à contribution sans cesse et leur dit : « Faites gaîment ce que vous avez à faire. »

Ingénieux, subtil, autoritaire et patient, il devient vite un organisateur prodigieux – car il fait des prodiges avec l'air ingénu de faire des miracles.

Il aura fait le bien comme d'autres font le mal, avec persévérance et non sans volupté – et s'il croyait en Dieu, Dieu le lui rendait bien. Il est sans doute l'homme au monde qui aura fait le plus de bien. – ce qui m'incite à penser qu'il a peut-être été le plus heureux des hommes.

Le pape Clément XII, en le béatifiant un siècle après sa mort, n'a fait que son devoir – mais il nous prive d'une joie. S'il n'avait pas canonisé Monsieur Vincent, nous pourrions dire encore de lui :

« C'était un saint ! »

Mais c'était à Perrault de vous conter sa vie !

*

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

FÉERIE EN MILLE ET UN TABLEAUX DONT VOICI LE PROLOGUE

Le décor représente une salle, au Palais-Royal et la scène se passe

en 1643. Le Roi Louis XIV vient précisément de monter sur le trône. Il a 5 ans. Un homme de génie s'avance, il accompagne une douzaine de très jeunes gens. L'homme de génie, c'est Corneille. Il s'incline devant l'Enfant-Roi et lui dit :

PIERRE CORNEILLE

Sire, j'ai l'insigne honneur de présenter à Votre Majesté : Henri de La Tour d'Auvergne, Nicolas Mignard, Abraham Duquesne, François de La Rochefoucauld, André Le Nôtre, Paul de Gondi, Charles Lebrun, Jean de La Fontaine, Louis de Condé, J. – B. Poquelin, Biaise Pascal, Marie de Rabutin-Chantal, Jacques-Bénigne Bossuet, Sébastien Vauban et Jean Racine.

Puis les ayant ainsi nommément désignés, il ajoute :

Sire, voici votre Siècle.

RIDEAU



Cette effigie de Louis XIV, plus émouvante encore que monstrueuse, a été faite en 1706, donc du vivant du Roi. Elle est de A. Benoist, peintre et sculpteur de Sa Majesté. C'est une cire coloriée, grandeur nature. La perruque est une véritable perruque. Quant à l'œil, il est en émail.

L'ACTEUR MOLIERE

Car il est un acteur, qu'on ne s'y trompe pas.

Et cela, c'est un fait d'une importance extrême.

L'acteur qui fait des pièces et qui les joue lui-même est en droit de se dire un comédien complet – ce qui n'est pas exact – mais s'il fait des chefs-d'œuvre et s'il les interprète, il devient alors, et de toute évidence, un auteur accompli. On en sait deux exemples : Shakespeare et Molière.

Quant aux auteurs qui jouent leurs propres ouvrages, ils ont le plus souvent bien tort de croire qu'on peut s'improviser acteur. On naît comédien, on ne le devient pas. Cette singulière profession ne peut s'exercer qu'avec l'assentiment du public – or donc, en sa présence. Et s'il nous est permis à tous d'écrire en secret des pièces de théâtre, du moins ne nous est-il pas possible de jouer la comédie, en cachette, chez nous.

Il n'est pas douteux que Molière, en jouant, ait eu du génie – du génie comme auteur.

Avoir du génie pour un auteur, en scène, c'est, d'un regard, d'un geste, éclairer sa lanterne. C'est s'arrêter un instant de parler, c'est faire semblant de réfléchir pour donner au public le temps de mieux comprendre, et, s'il s'égarait, c'est le remettre dans la bonne voie. Et même, quand il se peut, c'est ajouter une réplique – mais à la condition que ce soit une réplique : répliquer, c'est répondre – donc, à la condition que ce soit une réponse à telle question que le public était en train de se poser.

En un mot, c'est prendre à bon escient certaines initiatives, infimes et cependant essentielles – expériences faites sur le vif que seul un comédien de valeur peut tenter.

Donc, Shakespeare et Molière étaient deux acteurs-nés qui ont fait des chefs-d'œuvre. Or, il se trouve précisément que ce sont les deux plus grands auteurs dramatiques de tous les temps. Voilà qui explique à la fois leur génie du théâtre et toutes les misères qui leur ont été faites.

C'est parce qu'ils étaient, en effet, comédiens l'un et l'autre que l'on s'est permis de leur contester la paternité de leurs œuvres. Personne, jamais, ne s'est demandé si Corneille était réellement l'auteur du Cid, si Racine avait fait seul Britannicus, s'il était concevable que Beaumarchais, de but en blanc, ait écrit deux chefs-d'œuvre, on n'a pas inquiété Marivaux, ni tourmenté Musset, mais que deux comédiens aient fait tant de merveilles, cela c'était inadmissible et il convenait au plus tôt de démasquer les traîtres ! Dès lors, que d'inventions machiavéliques, absurdes.



Après avoir tout supposé, quant à Shakespeare, on est allé jusqu'à lui contester même son existence ! Et j'adore, à ce propos, l'exclamation narquoise d'Alphonse Allais : « Shakespeare n'a jamais existé. Toutes ses pièces ont été faites par un autre homme qui s'appelait également Shakespeare. »

Et il en a été de même pour Molière. La question s'est posée, en effet, de savoir s'il n'était pas le propre frère de Louis XIV, et si ce n'était pas lui l'Homme au Masque de Fer – et cela, après lui avoir fait de son vivant toutes les avanies possibles.

Voyez quelle est sa vie. On le blâme, on l'insulte, et Boileau le critique. Le curé de Saint-Barthélemy propose qu'on le brûle – et Bossuet lui-même le condamne en ces termes au lendemain de sa mort :

Faudra-t-il que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière – qui a expiré pour ainsi dire à nos yeux et qui remplit à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens.

La postérité saura peut-être la fin de ce poète-comédien qui, en jouant son malade imaginaire ou son médecin par force reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après et passa des plaisanteries du théâtre parmi lequel il rendit le dernier soupir au tribunal de celui qui dit : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez. »

Beau morceau d'éloquence !

Je préfère Tartuffe.

Reprocher à Molière d'être mort maquillé !

Quel est le comédien qui ne l'envierait pas.

Et cela continue. Il y a une vingtaine d'années, en une série d'articles bien inutiles, Pierre Louis tentait de prouver que Corneille avait été le collaborateur caché de Molière.

— Quel nègre ! s'écria Tristan.

Et aujourd'hui encore, un critique de profession publie un volume de quatre cents pages sur Molière. Mais, en dépit de ses éloges, il ne parvient pas à le diminuer.

Molière est tellement le théâtre en personne qu'il est peut-être le seul homme illustre qu'il vaudrait mieux ne pas tenter de faire revivre sur la scène.

Molière est la plus claire expression du génie de notre race, car, sublime ou burlesque, il ne cesse jamais d'être le bon sens même.

Molière est parmi les grands hommes celui dont la France pourrait le moins aisément se passer.

Molière est nécessaire. Il est une preuve permanente – et l'on a constamment l'occasion de clouer le bec à des gens qui voient faux en leur disant :

— Eh Bien !... et Molière ?

*

DEUX DYNASTIES DE MUSICIENS

Deux dynasties contemporaines : les Couperin, les Philidor. Les Philidor jouaient du hautbois, les Couperin étaient organistes.

Et pendant deux cents ans, de 1640 à 1840, les Couperin, de père en fils, ont joué de l'orgue – tandis que, inlassablement, de père en fils, les Philidor jouaient du hautbois. Nous découvrons sept Philidor consécutifs contre neuf Couperin qui se suivent.

Oui, véritables dynasties, car ces artistes solennels, à la façon des rois, portaient, si j'ose m'exprimer ainsi, des numéros : Michel Ier, François II, Louis III. Et les Couperin se succédaient aux grandes orgues comme se succédaient les Valois ou les Bourbons sur le trône de France – cependant que les Philidor se passaient le hautbois comme les Capétiens se transmettaient le sceptre.

L'Histoire ne nous dit pas si ces deux dynasties parallèles vivaient à l'unisson – mais il est à noter que l'une et l'autre eut son grand homme, son compositeur de génie, et ce Philidor-ci, comme ce Couperin-là, se prénomma François, fut sacré François II, puis surnommé le Grand. On disait, en effet, Philidor le Grand comme l'on dit encore Couperin le Grand.

Mais si la gloire de Couperin – François II – surpasse de beaucoup celle de Philidor, Philidor – François II – peut se flatter du moins d'avoir été le plus illustre joueur d'échecs de son époque.

Il composa vingt opéras dont un ravissant chef-d'œuvre : Ernelinde – mais s'il laisse un nom fameux c'est pour avoir écrit dans son Analyse du Jeu d'Échecs : « Ne vous impatientez jamais du temps que prend votre adversaire avant de jouer, c'est un hommage qu'il rend à votre mérite. »

*

Lecteur, chemin faisant, ne vous étonnez pas de rencontrer ici tant d'esquisses, tant de croquis – et tant de lettres.

Ce n'est pas le fait du hasard.

Et puissiez-vous partager ma prédilection si vive pour les unes, mon penchant naturel pour les autres.

Donnant la préférence aux pastels, aux dessins, aux ébauches, nous n'avons en effet retenu que des tableaux inévitables. Détermination prise pour la raison que, la peinture, cela se fait sur de la toile ou sur du bois. Si bien que, reproduit à l'échelle d'un livre, et si bien reproduit qu'il soit, un tableau qui, déjà, n'est plus à sa mesure, perd de sa vraisemblance en perdant de son poids.

On ne doit pas pouvoir feuilleter la peinture.

Reproduire un tableau, ce n'est pas le réduire, c'est le diminuer. Question de taille et de volume. Et puis aussi question de plan. Les tableaux, en effet, c'est verticalement qu'on doit les présenter, puisque c'est ainsi qu'ils ont été faits. On n'aurait jamais l'idée de poser un tableau sur une table, à plat.

Il faut toujours se mettre à la place du peintre. On se penche sur un dessin. On s'éloigne un peu d'une toile.

Et c'est précisément pourquoi j'ai prié qu'on laissât notre volume en feuilles. Vous avez ainsi le loisir de mettre verticaux les tableaux qui vous plaisent – et les portant à la distance favorable, à bout de bras, il ne vous reste plus qu'à pencher quelque peu la tête à gauche – puis à droite – en connaisseur.

Revenons aux dessins – qui sont ici comme chez eux, qui continuent d'y vivre à plat, sur feuilles volantes, comme ils sont nés.

Et convenez que c'est adorable, une ébauche. Le temps sur elle n'a pas de prise. Cela ne peut ni se démoder, ni vieillir.

Et c'est en outre implagiable. C'est la chose qui vient de naître et qui viendra toujours de naître. C'est la genèse et c'est la jeunesse d'une œuvre. Et c'est d'ailleurs la manifestation la plus formelle du génie – avec tout ce que cela comporte, parfois, d'un peu désordonné et

d'imparfait peut-être – en apparence. Ce n'est hâtif, en vérité, que parce que c'était urgent. L'œil avait vu la chose et la main n'avait plus une seconde à perdre. Mais hâtif, imparfait, désordonné ou non, cela a ce naturel, cette légèreté, ce mouvement que l'application ne parvient pas toujours à rendre. Examinez-les bien, ces croquis de grands maîtres. Voyez ces regards faits d'un point, ces arbres faits d'un trait, ces mains faites d'une ombre. Avez-vous admiré comment Rodin, les yeux fixés sur le motif, cerne le corps d'une odalisque – avez-vous vu comment La Tour se fait sourire – comment Daumier sait mettre Rossinante au pas – comment Degas s'y prend pour que sa danseuse ait effleuré le sol la seconde d'avant – avez-vous vu comment Watteau fait s'asseoir un marquis très confortablement, bien qu'il ait négligé de lui donner un siège ? Traits de crayon – traits de génie. Instants miraculeux qui déjà s'éternisent. Et c'est toujours ainsi que le plus beau tableau du monde a commencé. Car si ce n'est la fin ni le début d'une œuvre, c'en est du moins l'essentiel.

Ce sont de ces dessins qui se font en moins d'une minute et dont l'action se passe en moins d'une seconde.

Et c'est le privilège des hommes de génie. Car les peintres qui n'ont, hélas ! que du talent, ne savent pas improviser – ils ont toujours besoin de repasser, d'abord, leurs leçons.

*

LE XVIII^e SIÈCLE

C'est tout de suite avant le coucher du Soleil que commence le XVIII^e siècle – et ses premiers balbutiements déjà nous émerveillent. Nous assistons au triomphe de l'intelligence affranchie, du goût déterminé, de l'esprit libre et résolu. Nous percevons des voix convaincantes, inouïes, que l'ironie met en sourdine : « Ce qui s'est fait, nous l'adorons – jusqu'à considérer que c'est définitif et qu'il n'y faut plus revenir. Nous n'allons rien recommencer – nous avons trop de choses à dire. Nous serons dépourvus de festons, d'astragales – mais nous dirons la vérité. La Fontaine l'a dite et Molière aussi, mais nous la dirons, nous, sur un ton différent – peut-être un peu plus déférent. Nous nous efforcerons de ne jamais manquer de grâce, mais nous déposerons s'il le faut nos perruques, et nous serons spirituels afin de ne jamais dépasser la mesure. »

Et les femmes d'esprit, qui n'attendaient que ce signal pour évincer l'hypocrisie, donnèrent audience au cynisme lui-même.

La Duchesse de Chaulnes, séparée de son mari, était à l'article de la mort. On vint lui dire :

— Monsieur le duc de Chaulnes est là qui voudrait vous revoir.

— Il entrera avec les sacrements, répondit-elle.

Mademoiselle Duthé venait de perdre son amant. Deux jours plus tard, quelqu'un vint lui faire visite. Elle jouait de la harpe et fredonnait une chanson. Le visiteur en fut extrêmement surpris :

— Je m'attendais à vous voir éplorée.

— Il fallait venir hier alors.

M. de Barbançon, fort âgé, avouait à la Duchesse de La Vallière qu'il l'avait adorée jadis.

— Il fallait me le dire ! lui répondit-elle, vous m'auriez eue comme les autres !

Quelqu'un demandait à Mademoiselle de Lespinasse :

— Ce que veulent les femmes, n'est-ce pas, c'est être aimées ?

Elle répliqua :

— Ce qu'elles veulent par-dessus tout, c'est être préférées.

La Comtesse de Grolée, âgée de 80 ans, et prévoyant sa fin prochaine, désira se confesser. Elle le fit en ces termes :

— En vérité, Monsieur l'Abbé, je n'ai que deux mots à vous dire. J'ai été jeune, j'ai été jolie, on me l'a dit, je l'ai cru : jugez du reste !

La Marquise de Saint-Pierre, parlant du Maréchal de Richelieu,

disait :

— Je sais une femme qu'il aimait à ce point qu'il fit deux cents lieues pour venir la rejoindre. À peine entré chez elle, il la porta sur le lit avec une violence incroyable... et nous y sommes restés trois jours.

— Quelle fantaisie a donc pris à Madame Du Châtelet de revoir tout à coup son mari alors qu'elle en est séparée depuis dix ans ?

— Vous verrez que c'est une envie de femme enceinte, répondit Madame Geoffrin.

Madame de Coislin disait à son lit de mort :

— On m'a dit que si l'on était bien attentif, on ne mourrait pas. Je le crois volontiers, mais j'ai peur d'avoir une distraction.

Cette esquisse de Hubert Robert ne suggère-t-elle pas mille réflexions – auxquelles il est doux de s'abandonner. Pas seulement esquisse, elle est mieux qu'une esquisse – et c'est comme un décor sur lequel le rideau viendrait de se lever. Le premier acte se passe dans le petit salon de Madame Geoffrin – et elle est en scène au lever du rideau.

Le deuxième acte se passera dans la salle à manger. On est en hiver, il est 5 heures du soir – et nous sommes en 1776. Un jeune serviteur allume les chandelles – et déjà l'atmosphère est créée.

Nous sommes au cœur de ce XVIII^e siècle dont M. de Talleyrand disait que ceux qui ne l'ont point connu « avaient ignoré la douceur de vivre » – de ce siècle dont nous nous enorgueillissons jusqu'à considérer qu'il est un siècle français, ce qui est assurément inexact sans être absolument faux.

Ce que Madame Geoffrin écrit en ce moment, je veux croire que c'est le menu du souper. Elle aura de bien admirables hommes à sa table, ce soir.

*

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Ce qui passionne, émeut, subjugue chez Jean-Jacques, c'est moins peut-être le mécanisme de son cerveau que cette mélodie absolument miraculeuse qu'il compose avec des mots – mots qui jamais n'ont l'air d'avoir été choisis, mots qui ne semblent pas avoir d'équivalent. Il y a des heures où l'on préfère à tout Jean-Jacques – comme il y a des minutes où rien n'est plus délectable au monde qu'un peu d'eau vive prise à sa source et qu'on porte à ses lèvres au creux de ses mains jointes.

Il est fort émouvant que des personnes illustres soient appelées par leur prénom – et le soient par des gens qui, de toute évidence, ne les

ont pas connues. Témoignage, en effet, d'une tendresse dont tout respect n'est pas exclu. Et je dis bien alors qu'elles sont appelées – je devrais dire : élues.

Quand ils parlent de Madame Desbordes-Valmore, les poètes entre eux aiment à dire : Marceline – et c'est charmant.

Il est vrai d'ajouter qu'un prénom peu commun facilite la chose. Il n'y a qu'une Marceline. Et il en va de même lorsque deux prénoms se trouvent accouplés. Jean-Sébastien, c'est Bach – et Paul-Louis, cela ne peut-être que Courier.

Cette familiarité est plus significative encore à l'égard de Jean-Jacques Rousseau.

Celui-là, on l'appelle Jean-Jacques afin, contre son gré, de s'en faire un ami. On ne regrette pas qu'il soit mort – on en profite pour prendre avec lui certaines libertés qu'on ne se serait jamais permises de son vivant. Quand on l'appelle Rousseau, Rousseau tout court, c'est qu'on a eu à s'en plaindre en le lisant, la veille. On dit alors Rousseau, pour faire croire qu'on s'est brouillé avec Jean-Jacques – ce qui augmente d'un degré fâcheux, mais d'un degré pourtant l'intimité voulue. On est en, au fond, désolé, car n'être pas d'accord avec un grand homme, voilà qui est bien plus ennuyeux pour soi que pour le grand homme !

Mais ces dissentiments sont de courte durée : on n'a qu'à le reprendre quelques pages plus loin pour être de nouveau repris. D'ailleurs l'on s'aperçoit un jour qu'il est le seul écrivain peut-être dont on peut apprécier le génie alors même qu'on ne partage pas ses idées et ses goûts.

Et cela tient à ce que Jean-Jacques possède la faculté quasi divine de combler mille désirs secrets. Il enchante – et quand le charme opère il semble vous aimer et vous avoir choisi pour aller dans son ombre « en quelque lieu désert » et « gravir lentement des sentiers assez rudes ».

Ainsi :

J'ai lu Rousseau tout entier ; j'ai lu ses vingt volumes, y compris le dictionnaire de musique. Je l'admirais avec plus que de l'enthousiasme ; j'avais un culte pour lui. À quinze ans je portais à mon cou, au lieu de la croix habituelle, un médaillon avec son portrait. Il y a des pages de lui qui me sont si familières qu'il me semble les avoir écrites.

Tolstoï.

Tout ce qui peut venir d'un grand homme est relique. Mais toutes les reliques n'ont pas le pouvoir de s'adresser au cœur. Celles de Napoléon sont sacrées – et l'on ose à peine y porter la main. Tandis que l'on caresse avec émotion ce qui fut à Jean-Jacques. Tout ce qu'il a touché, tout ce qui l'a touché reste à jamais touchant : sa montre, ses manchettes, sa tabatière, les paysages qu'il aima, les maisons qui

furent siennes – oui, tout et parfois même jusqu’aux mots dont il s’est servi. Aucun grand écrivain, quelque génie qu’il ait, ne peut dire d’un mot que ce mot est à lui. Mais les mots assemblés par un homme de goût deviennent en quelque sorte sa propriété. Ainsi l’on peut dire que le verbe former, aussi bien que les mots exemple, imitateur et entreprise n’appartiennent à personne. Chacun de nous peut se flatter en écrivant de former une entreprise. À la page suivante, il peut prétendre que cette entreprise n’eut jamais d’exemple. Il peut même ajouter quinze lignes plus loin qu’elle n’aura point d’imitateur – mais qui oserait se permettre d’écrire : « je forme une entreprise qui n’eut jamais d’exemple... »

Privilège inouï – mais, qu’on le veuille ou non, ces quatre mots placés dans cet ordre-là sont à Jean-Jacques désormais.

Autre prodige encore. Il n’est pas nécessaire de lire entièrement une phrase de lui, d’en connaître l’issue, même d’en percevoir le sens pour en être charmé déjà. Il possède en effet l’inestimable don de complaire à l’esprit comme on plaît à l’oreille – et le prodige est tel que les mots qu’il emploie sont agréables aux yeux.

Et – merveilleuse illusion ! – il semble, en le lisant, qu’il est en train d’écrire.

Eh bien ! figurez-vous qu’il est s’est trouvé des gens – et qu’il s’en trouve encore – pour discuter son style.

Pauvres gens – quand lui-même en a si bien parlé :

Toutes les fois qu’à l’aide de dix solécismes, je pourrai m’expliquer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai point. Pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots.

Je vais plus loin et je soutiens qu’il faut quelquefois faire des fautes de grammaire pour être plus lumineux. C’est en cela que consiste le véritable art d’écrire.

N’avez-vous pas observé d’ailleurs que toute controverse au sujet de Jean-Jacques est oiseuse – et que c’est perdre du temps que de le discuter ?

À la 357^e et dernière page d’un livre tout entier composé contre lui, Jules Lemaitre nous déclare qu’il quitte Rousseau « avec une horreur sacrée devant la grandeur et le mystère de son action sur les hommes ». Cette déclaration finale annule, à mon avis, les 356 pages qui précèdent.

Il faut être Voltaire pour se permettre d’attaquer Rousseau !

Il ne s'en privait pas, du reste – et Jean-Jacques lui rendait la monnaie de sa pièce. Mais d'égal à égal, tout est permis, je pense. Peu nous importe que Voltaire ait dit d'un livre de Rousseau qu'il était, à son gré, « sot, bourgeois, impudent, ennuyeux », puisqu'il ajoute : « Mais il y a un morceau admirable sur le suicide, qui donne appétit de mourir ». Et nous ne détestons pas que ce grand vieillard diabolique, parlant de Jean-Jacques, se soit un jour écrié : « Je voudrais arracher toutes les belles pages de ses livres ! » – puisque Rousseau lui répondit : « Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute. Je vous hais puisque vous l'avez voulu, mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. »

Que Voltaire et Jean-Jacques se soient détestés, oui, c'est fort bien ainsi. On ne saurait les imaginer d'accord. Voltaire et Rousseau bras dessus, bras dessous – quel sujet de pendule affreux et dérisoire !

Grâce au ciel, ils se tenaient éloignés l'un de l'autre – c'est ce qui nous permet de les mettre en pendant.

*

L'ESPRIT DE TALLEYRAND

Il disait de Chateaubriand :

— Il croit qu'il est sourd depuis qu'il n'entend plus parler de lui.

Il disait, d'un médecin célèbre :

— C'est un puits de science, il sait tout... même un peu de médecine !

Et, parlant des émigrés :

— Ils ont tout oublié, et ils n'ont rien appris.

Il écrit à M. de Flahaut :

« La loyauté, c'est très beau, mais malheureusement, ce pays-ci ne nous laisse jamais le temps d'être fidèle. »

Quand on lui annonça la mort de Napoléon, il conclut :

— C'est une nouvelle, ce n'est plus un événement.

Pensant à Madame de Talleyrand sans doute, il a dit un jour :

— Un homme d'esprit doit toujours épouser une sotte, car les bêtises d'une sotte ne compromettent qu'elle, tandis que les bêtises d'une femme intelligente compromettent son mari.

À la mort du duc d'Enghien, il s'est écrié :

— C'est pire qu'un crime, c'est une faute.

Il nomme par décret un nouvel ambassadeur qui, les larmes aux

yeux, le remercie et lui déclare que, pour la première fois de sa vie, enfin, il a de la chance.

Alors, Talleyrand déchire le décret en disant :

— Rien de fait, Monsieur, car en politique, il faut être heureux.

Une dame lui demandait un jour, à lui qui boitait :

— Comment allez-vous ?

Il lui répondit, à elle qui louchait :

— Comme vous voyez.

*

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

On dit d'elle qu'elle est une très grande Dame.

On n'en saurait, en vérité, mieux dire.

Affable et parvenue – du verbe parvenir – elle tient résolument son rang et témoigne en toute circonstance d'une exemplaire dignité. Et c'est bien là le fait d'une grande dame qui en a vu de toutes les couleurs, ayant été mise à tous les régimes, et qui, depuis le 6 Thermidor An II, s'attend toujours au pire.

À ses débuts, débuts modestes, c'était, toutes proportions gardées, l'Académie Goncourt. Ils n'étaient en effet que dix, tous écrivains : Godeau, Gombauld, Habert, Chapelain, Cérizy, Malleville, Sérizay, Bois-Robert et Giry qui se réunissaient à souper chez Conrart. Richelieu s'inquiéta bientôt des entretiens secrets de ses dix personnages et, de force, il les prit sous sa protection.

— Soyez quarante, leur dit-il, et n'ayez qu'un objet : le perfectionnement de la langue française.

L'Académie était fondée.

Elle a trois cents ans d'existence aujourd'hui. Or, en dépit de ses erreurs et nonobstant son âge, elle continue d'avoir le Salon le mieux achalandé du monde.

Depuis trois siècles, elle a reçu chez elle 581 personnes du sexe masculin, choisies parmi les plus illustres ou bien parmi les moins connues.

Coquetterie ?

Malice ?

Elle est en vérité très femme – et n'en veut faire qu'à sa tête. Si le génie ne l'effarouche pas, la médiocrité littéraire elle-même ne lui fait pas peur. Chaque fois qu'elle accueille un homme très illustre, elle invite aussitôt trois ou quatre inconnus. Elle a le goût de l'équilibre, elle a le sens de la mesure et la pratique du beau monde. D'ailleurs, j'entends par inconnus, connus pour leurs vertus, leurs grades dans l'Armée, leurs quartiers de noblesse, leurs dignités ecclésiastiques ou

leur situation politique – connus enfin pour des raisons combien valables. Ils sont en quelque sorte les spectateurs éminents et décoratifs sans lesquels il n'est pas de Salon véritable.

La grande Dame est ainsi faite. Elle a conservé ses manières – en prenant des manies. Elle fait bon visage à des évêques superflus et refuse sa porte aux hommes de génie – mais pas à tous, c'est là précisément sa force ! Elle ignore Molière – et reconnaît Racine. Elle oubliera Jean-Jacques – et recevra Voltaire. Elle ne saura pas le nom de Lavoisier – mais devant Louis Pasteur, elle s'inclinera. Elle laissera passer Balzac – mais il est juste d'ajouter qu'elle ne retiendra pas non plus Flaubert, ni Michelet – et c'est là sa faiblesse.

Il est vrai qu'au « départ », elle avait négligé Corneille – ce qui sans doute la mit à l'aise pour toujours.

Pourtant il ne faut pas se montrer trop sévère envers elle, car elle doit ménager sans cesse les susceptibilités de sa « figuration ». Elle ne peut pas contenter tout le monde et ses pairs.

Ainsi jugez de l'embarras dans lequel elle se trouve quand Montesquieu s'écrie : « Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été. »

Dans le salon de cette grande Dame, il s'est dit bien souvent de ravissantes choses, d'admirables discours ont été prononcés – et mille mots d'esprit ont été faits chez elle.

On en connaît, nombreux, qui, venus du dehors, l'avaient prise pour cible – mais il faut convenir, hélas ! que ces mots-là n'ont pas l'attrait des reparties. Ils conservent un goût de rancœur, un relent de dépit, je ne sais quoi d'amer qui nous fait souvenir que le Renard Gascon de Jean de La Fontaine est Immortel aussi.

Cette Académie Française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres ; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Voltaire.

Et certes, il est ravissant le mot que Rivarol fit au lendemain de l'élection de Chamfort. Il a dit :

— Chamfort à l'Académie, c'est une branche de muguet entée sur des pavots !

Oui, mais Rivarol n'était pas de l'Académie ! S'il en avait été, s'il avait occupé le fauteuil de Chamfort, le mot serait signé Chamfort et concernerait Rivarol.

De tous les traits lancés contre l'Académie, le plus connu de tous, plus souvent cité, le plus drôle d'ailleurs, c'est le mot de Piron, devenu proverbial – et pourtant que l'on prête à tant de gens d'esprit.

Piron passait devant l'Académie.

Il fit un geste et dit :

— Il sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre !

Trouvaille formulée de la plus spirituelle manière qui soit, mais – encore une fois – Piron n'était pas de l'Académie ! Et son regret de n'en pas être était si vif, et ce fut une telle obsession pour lui qu'il demanda que sur sa tombe on fît graver ces deux seuls vers :

Ci-gît Piron qui ne fut rien

Pas même académicien.

*

LA SCIENCE

Il est une autre continuité – singulièrement troublante, celle-là – et qui n'est comparable en rien aux autres. Je veux parler de la continuité scientifique.

La chaîne littéraire a ceci d'émouvant qu'elle est nationale – la chaîne scientifique a ceci d'émouvant qu'elle ne saurait l'être. La Science ne s'embarrasse pas de question de frontières – et pour cause. Elle va vers l'Inconnu, par-delà-les nuages – et ce qui n'est pas elle lui semble, en vérité, de fort peu d'intérêt.

L'écrivain subira les conséquences des grands événements qui bouleversent le monde. Celles-ci ne sauraient atteindre le savant.

Aucune considération, fût-elle politique, religieuse ou bien d'ordre sentimental, ne peut intervenir au cours de ses travaux.

« En chacun de nous, il y a deux hommes : le savant qui veut s'élever à la connaissance de la nature et qui a fait table rase et puis l'homme de sentiment, de foi ou de doute. Les deux domaines sont distincts et malheur à celui qui veut les faire empiéter l'un sur l'autre, dans l'état si imparfait des connaissances humaines. »

Pasteur.

Et, de fait, inlassablement, la Science va, droit devant elle, de découvertes en découvertes. Chemin faisant, sans parti pris, sans ironie et sans égards, elle corrige une à une toutes les erreurs accumulées depuis des siècles. Elle coordonne, enchaîne, entreprend, continue, annule, s'il le faut – achève, s'il se peut.

Et je dis bien : sans ironie – car une erreur scientifique ne porte pas à rire. Elle est parfois révélatrice et peut être féconde. Avoir dit, de bonne foi, le contraire de la vérité, c'est s'en être approché – de dos – mais de bien près. Ce n'est pas l'avoir vue, mais c'est l'avoir montrée, et l'astronome sincère qui, vers 1603, se serait écrié : « Puisque la terre ne tourne pas... » aurait singulièrement facilité sa tâche à Galilée, en soulevant ce lièvre.

Il est à noter que, d'ailleurs, l'on peut impunément se tromper ici-bas. Une erreur fondamentale cause bien peu d'émoi. Elle n'apparaît point contraire aux Écritures – et la juridiction ecclésiastique ne s'en inquiète guère. Mais que la Vérité vous apparaisse un jour, et vous verrez alors ce qu'il vous en cuira !

« Quand on a raison vingt-quatre heures avant le commun des mortels, on passe pour n'avoir pas le sens commun pendant vingt-quatre heures. »

Rivarol.

Et l'on constate à ce propos la même irritabilité chez tous les savants.

Que ce soit Pasteur ou Leibniz ou Branly, que ce soit Descartes, ou Newton, nous les voyons tous ces grands hommes, exaspérés par l'incompréhension des uns, par l'inertie des autres.

Newton, las d'être discuté, va jusqu'à faire cette déclaration surprenante, inouïe : « Si je continue à cultiver la physique, ce sera désormais pour mon plaisir et c'est seulement après ma mort que seront connues mes découvertes. »

Descartes s'en prend à Richelieu des difficultés matérielles qu'il ne parvient pas à surmonter pour mener à bien ses travaux. Au lendemain de la mort du Cardinal il déplore que celui-ci n'ait pas « laissé deux ou trois de ses millions pour pouvoir faire toutes les expériences qui seraient nécessaires » car il ne « doute pas de parvenir à de grandes connaissances qui seraient bien plus utiles que toutes les victoires qu'on peut gagner en faisant la guerre ».

Leibniz, après toute une vie de travail et de lutte, parvient enfin à la gloire, à la quiétude, au bonheur même – mais soudain le vent tourne : il est injustement accusé de plagiat par Collins et, du jour au lendemain, le voilà dépossédé de tout !

Pasteur, lui, s'abandonne à de justes colères et les murs de l'Académie de Médecine retentissent de ses éclats fameux – jusqu'au jour où, calmement, il prononce ces mots terribles : « Je souffre du dédain que la France a pour les grands travaux de la pensée. »

Édouard Branly enfin, dans une lettre que j'ai sous les yeux, s'écrie en 1930 : « J'ai le malheur d'appartenir à un établissement où je n'ai aucun moyen de travail scientifique. » Et, par dérision, je pense, il ajoute à sa signature : « Bachelier ès Lettres, Docteur ès Sciences, Docteur en Médecine, Membre de l'Académie des Sciences. »

Et, puisque nous avons parlé de Branly, comment ne pas insister davantage sur ce point capital : le savant collabore – mais il ne choisit pas ses collaborateurs.

Et, en effet, si l'on peut dire à quelqu'un : « Cherche ! » – on ne peut pas lui dire : « Trouve ! »

Or, l'homme de science entreprend des travaux qui sont de longue

haleine – et nul chimiste, nul physicien ne peut se flatter d’atteindre au but qu’il se propose. Peu lui importe – et sa mort elle-même ne mettra pas un terme à l’œuvre commencée. Elle sera poursuivie et sans doute menée à bien par quelque autre savant que le Destin désignera. Il le sait par avance, il y souscrit d’ailleurs – et se met au travail.

Et ce n’est pas en lui ce qu’il y a de moins beau.

« Toutes les sciences qui sont soumises à l’expérience et au raisonnement doivent être augmentées pour devenir parfaites. Les anciens les ont trouvées seulement ébauchées et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous en un état plus accompli que nous ne les avons reçues. »

Pascal.

On aime à dire que l’Art n’a pas de patrie. Soit. Mais les artistes en ont une. Et le génie d’une nation est manifeste en toutes choses. Il y a une École Anglaise de peinture, le Parthénon ne peut être que grec, l’Impressionnisme est français – tout comme Wagner est allemand – et Cervantès ne serait pas universel, s’il n’était pas l’Espagne elle-même, en personne.

On n’est traduit en toutes langues que si l’on est de son pays, absolument.

Et la philosophie, pour la seule raison qu’elle s’exprime avec des mots, conserve elle-même son caractère national, quelque dommage qu’on lui cause en la traduisant.

Il en va tout différemment pour l’homme de science, et puisque sa pensée se traduit par des signes, aussitôt énoncée, elle est déjà traduite – traduite en un langage convenu, parfaitement intelligible pour tous les savants de la terre.

On peut jouer sur les mots, mais non pas sur les chiffres – et 2 et 2 font quatre d’un bout du monde à l’autre.

Que Flaubert en mourant laisse un chef-d’œuvre inachevé – qui donc se permettrait d’en écrire la fin.

Mais ce que Copernic a cherché, que Galilée le trouve – et c’est fort bien ainsi.

Que les luthériens tourmentent le premier et que l’Inquisition condamne le second – et c’est fort bien encore. Il est édifiant de voir en effet le Saint-Office absolument d’accord avec le Consistoire pour que la Vérité soit proscrite.

Copernic était Polonais et Galilée est Italien – ils ne se sont pas rencontrés sur cette terre qui, précisément, les a tant occupés – cent années séparent les recherches de l’un des trouvailles de l’autre – mais, pour la même cause, ils sont mis à l’index – et voilà leurs deux noms unis à tout jamais, dans la mémoire des hommes.

Que le Seigneur en soit loué !

UN DERNIER MOT

Forain mourait et son médecin l'examinait encore :

— Franchement, monsieur Forain, je vous trouve en bien meilleur état qu'hier. Vous n'avez plus de température... le pouls est régulier... et votre tension est absolument normale.

— Oui, en somme, conclut Forain, je meurs guéri.

Vaugelas, illustre grammairien, à l'instant de sa mort, put encore établir deux règles de grammaire. Ayant dit :

— Je m'en vais...

Il se reprit :

— Ou je m'en vas...

Dans un murmure, il expliqua :

— L'un et l'autre se dit...

Puis, rendant le dernier soupir, il ajouta :

— Ou se disent.

Âgé de 102 ans, Fontenelle expirait.

— Qu'éprouvez-vous, monsieur ? lui demanda son médecin.

— Rien qu'une grande difficulté à vivre, docteur.

Eugène Labiche allait mourir – et l'un de ses proches, veuf et pieux, lui demandait :

— Vous qui allez revoir au Paradis ma femme, dites-lui, s'il vous plaît, que je l'aime toujours.

— Tu pourrais faire tes commissions toi-même.

Hector Berlioz :

— Quel talent je vais avoir demain !

Villiers de L'Isle-Adam :

— Je m'en souviendrai de cette planète.

Francis de Croisset

— Je m'ennuie déjà... x

ÉLOQUENCE DES DATES

1694. Voltaire éprouve la nécessité de venir au monde. Il écrira plus tard qu'en 1694 « on périssait de misère au bruit des Te Deum ». Tout s'explique.

1695. C'est le déclin du Roi Soleil. Meurent précipitamment : La

Fontaine, La Bruyère, Racine, Bossuet, Vauban, Boileau – tandis que naissent tout à coup : Diderot, d'Alembert et Jean-Jacques.

La France continue.

1791. Alors que, prudemment, s'en sont allés : Voltaire, Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert et Mirabeau lui-même, viennent au monde, confiants : Lamartine, Arago, Stendhal, Ingres, Béranger, Laennec, Lamennais, Cuvier – d'autres encore.

La France continue ;

Mais, de 91 à 94, aucun grand homme ne veut naître. Il est vrai que mouraient alors sur l'échafaud ; Lavoisier, André Chénier, Fabre d'Églantine – cependant que Chamfort préférait se trancher la gorge lui-même et que M. de Condorcet s'empoisonnait.

1795. La Terreur a pris fin. Le Directoire prétend tout remettre dans l'ordre. Alors, hâtivement, en huit années, naissent : Corot, Alfred de Vigny, Michelet, Auguste Comte, Eugène Delacroix, Balzac, J.-B. Dumas, Victor Hugo, Mérimée, Dumas père, George Sand et Berlioz.

La France revit et continue.

1804. Mais voilà qu'une autre dictature s'impose à nous, formelle – et, pendant les six ans qui vont suivre, aucun grand homme ne peut naître, à une exception près : Daumier – parce qu'il se devait de devancer son temps.

1810. S'annonce la fin de l'Empire – et déjà viennent au monde : Alfred de Musset, Le Verrier, Théophile Gautier, J.-F. Millet – bientôt : Claude Bernard, Courbet, Leconte de Lisle, Flaubert, Gounod, César Franck et Louis Pasteur enfin.

La France continue.

*

INGRES

M. Ingres disait à ses élèves :

— Il n'y a pas de dessin correct ou incorrect, il y a un dessin beau ou laid, voilà tout.

Raffaëlli, dans la préface d'un catalogue de ses œuvres, commettait l'imprudence de critiquer M. Ingres. Degas le rencontre et lui dit :

— Mon cher Raffaëlli, je pensais à vous ce matin et je me disais : voilà un nom qui restera !

— Oh ! fit modestement Raffaëlli.

— Soyez-en sûr. On dira toujours : « Vous savez bien, Raffaëlli, l'homme qui n'a pas compris Ingres. »

*



Chef-d'œuvre fait en 20 minutes avec la terre de son jardin. Vingt minutes à jamais sauvées sur ses pauvres moments perdus. Sculpture ou pas sculpture ? Bien malin qui nous le dira. C'est dessiné avec les doigts. Il a regardé le bonhomme puis il l'a fait en même temps de dos, de profil et de face. On nous dira : Caricature ! Et nous répondrons, nous : Chef-d'œuvre ! Chef-d'œuvre modelé par Honoré Daumier en vingt-cinq ans de travail et vingt minutes de génie.

Corot adorait Daumier. J'entends par là qu'il aimait l'homme autant qu'il admirait l'artiste. Corot était riche. Daumier était pauvre.

Or, ce jour-là, Corot vit arriver chez lui Daumier qui s'effondra dans un fauteuil en avouant :

— Corot, je suis dans les embêtements d'argent jusqu'au cou et je ne sais plus où donner de la tête. Je dois payer demain mon loyer et je n'ai véritablement pas un centime dans ma poche !

Corot hocha la tête, posa sa palette ; alla à son secrétaire, l'ouvrit, y prit une somme importante, très importante même puisqu'il la remit à Daumier en lui disant :

— Tenez. Daumier ne doit pas avoir à payer son loyer, achetez la

HENRI MONNIER ET SON BONHOMME

Auteur, dessinateur, acteur : il avait trois cordes à son arc. Au dire des envieux, il avait trois violons d'Ingres.

Les acteurs, en effet, trouvaient qu'il jouait à ravir « pour un dessinateur », les peintres convenaient que ses dessins, « pour un auteur », étaient fort remarquables, et tous les écrivains disaient qu'il écrivait très bien « pour un acteur ».

Ces appréciations, pour flatteuses qu'elles fussent, n'en étaient pas moins perfides. Elles tendaient à faire passer Monnier pour un amateur bien doué, mais touche-à-tout, fantasque et, pour tout dire, pas sérieux – c'est-à-dire à ne pas prendre au sérieux. Alors qu'il était, en vérité, un comédien exceptionnel, un maître dessinateur et le plus admirable dialoguiste qui ait peut-être jamais existé. Et c'est parce qu'il était tout cela, précisément, qu'il a créé et mis au monde un personnage vivant.

Oui, vivant, c'est un fait – et c'est un fait unique.

Il a donné la vie à un bonhomme qui n'est pas près de disparaître. Et pour le réaliser, Monnier n'a négligé aucun détail, car il était un véritable et profond humoriste et il savait qu'il ne faut pas plaisanter avec ce qui doit être drôle. Son bonhomme, il le créa de toutes pièces et de toutes manières. Et c'est là que son arc à trois cordes fit merveille.

Dessinateur, il en conçut l'image – écrivain, il en établit le langage et, même, il en donna la signature – acteur, enfin, il le personnifia. Et ce fantoche animé, devenu proverbial, immortel désormais, n'est autre que Monsieur Prudhomme.

M. Prudhomme, chacun le sait, c'est l'idiot intégral. C'est le bourgeois borné, imbu de lui-même. C'est l'électeur, dans toute la force du terme. Il ne parle pas, il décrète. Il a des opinions, bien entendu, sur tout – et il les exprime en termes solennels.



Il dira, d'ailleurs :

— C'est mon opinion et je la partage.

Il proclame :

— Je porte une épée au côté pour défendre les institutions et, au besoin, pour les combattre.

Cette épée, dont il parle, n'est autre que son sabre de Garde National. C'est une sorte de coupe-chou, – et le jour où il le reçoit, il s'écrie :

— Ce sabre est le plus beau jour de ma vie.

Il dira, d'une grosse dame :

— Je l'estime, à vol d'oiseau, pouvoir peser dans les 240 livres.

Il insinue :

— Otez l'homme de la société, vous l'isolez.

Il prétend que :

— Si Napoléon avait consenti à rester simple officier d'artillerie, il serait peut-être encore sur le trône.

Et il constate enfin que :

— Le char de l'État navigue sur un volcan.

Personnage d'une cocasserie épique, et que Henri Monnier présenta pour la première fois sur la scène dans une comédie intitulée *La Famille improvisée*. Voici comment il s'y prit pour camper son bonhomme d'une seule réplique – et d'un seul geste.

Il n'y a personne en scène au lever du rideau. On sonne. Une accorte servante traverse le théâtre et va ouvrir la porte. Majestueux, M. Prudhomme fait son entrée. Il voit la servante, la trouve jolie et aussitôt il la lutine. Celle-ci, d'un revers de main, lui donne un

soufflet. Le maître de la maison paraît alors – et M. Prudhomme, sans se troubler davantage et sans perdre un instant, se présente en ces termes :

— Monsieur Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, expert assermenté près les Cours et Tribunaux, et qui, pour le moment, plaisantait avec la bonne !

Je me permets de considérer que cette présentation est un chef-d'œuvre.

Or, s'étant aperçu que son bonhomme tenait fort bien debout psychologiquement, comme il tenait physiquement sur ses deux pattes, Monnier tenta l'expérience définitive – qui pouvait lui être fatale. Ayant porté M. Prudhomme à la scène, il le plaça dans la vie. Le 23 mai 1830, à l'issue de la représentation qu'il venait de donner, Henri Monnier ne se démaquilla pas, resta « M. Prudhomme ». En redingote noire, avec le col très haut, les favoris au vent, la cravate excessive, le pantalon trop court et les chaussettes blanches, il alla par les rues, se mêlant à la foule, prêtant complaisamment l'oreille aux sottises d'autrui et tenant à son tour des propos savoureux. L'épreuve dépassa toutes ses espérances : il ne détonna pas. Cessant d'être lui-même, il devint désormais M. Joseph Prudhomme, en personne, vivant. Il s'était effacé devant son personnage – et c'est ainsi que celui-ci devint illustre alors qu'il rentrait, lui, dans l'ombre.

Il y a là une injustice à réparer, et la création est trop belle, elle est trop réussie pour que M. Prudhomme soit né de père inconnu.

Personnage représentatif de l'incompréhension vaniteuse et bavarde, de l'égoïsme le plus sot, de l'entêtement le plus ignare – on en pourrait fort bien commémorer aujourd'hui le souvenir, discrètement bien entendu, mais en termes précis pour que nul n'en ignore.

Que l'on place dans un musée l'admirable statuette de Daumier que nous possédons de Monnier sous les traits de Prudhomme et que sur son socle l'on veuille bien graver ces mots :

CRÉÉ ET MIS AU MONDE PAR HENRI MONNIER MONSIEUR JOSEPH PRUDHOMME NAQUIT À 55 ANS LE 23 MAI 1830

*

VICTOR HUGO

Il y a une trentaine d'années, c'était devenu un genre, une habitude, une manie de plaisanter Victor Hugo, de le tourner en dérision et d'en parler insolemment. On l'appelait « le père Hugo », on disait qu'il était « bête comme l'Himalaya », et des hommes d'infiniment de talent et d'esprit daubaient sur le grand homme :

— Victor Hugo était un fou qui se croyait Victor Hugo !

Quelqu'un demandait un jour à André Gide :

— Quel est le plus grand poète du XIX^e siècle ?

— Victor Hugo, hélas ! répondit Gide.

Et c'est très drôle d'avoir répondu cela. Oui, c'est indiscutablement drôle. Mais ce n'est drôle que si c'est André Gide qui le dit, parce que Gide est un grand écrivain, d'ailleurs fort singulier, et que, en l'occurrence, seul il se trouve en cause. Le « hélas » d'André Gide n'est qu'un petit croquis de Gide par lui-même.

Mais que n'importe quel imbécile se permette d'en dire autant – et c'est Gide le premier qui se gendarmerait.

Car c'est bien là qu'est le danger. Les hommes d'esprit ont en effet tous les droits – et l'on aurait le devoir de répéter leurs mots les plus aigus, les plus fins et les plus cruels même, si les écrivains de la dernière espèce ne se croyaient pas dès lors autorisés par eux à traîner dans la boue des hommes de génie.

Ce qui fait la grandeur de Victor Hugo, c'est que, à une époque comme celle que nous traversons, tragique pour la France, toutes ces plaisanteries à son sujet ne paraissent pas seulement surannées mais sacrilèges aussi.

On ne porte pas la main sur une Cathédrale.

Et quant à ceux qui le discutent gravement, ils me font penser à ces gens qui se révoltent contre la violence du vent, l'inflammabilité des forêts ou la persistance de la pluie.

Victor Hugo n'est pas à prendre ou à laisser. Il est inévitable.

À moins qu'on ne veuille absolument passer pour un original, il vaut mieux n'en pas faire une question personnelle.

Son génie est fondamental.

Victor Hugo fut créé par un décret spécial et nominatif de l'Éternel.
Ernest Renan.

Qu'il ait voulu tout dire, comment s'en étonner. Hugo devait tout dire. Et, grâce au Ciel, il a tout dit.

Il a dû même aller jusqu'à se contredire, pour être sûr d'avoir tout dit.

*

CETTE LETTRE DE MUSSET 77...

Éblouissante lettre où son esprit se montre à chaque ligne, où sa grâce infinie se voit à chaque mot, où son génie se manifeste à chaque phrase !

Cette lettre est, à mon sens, le plus émouvant témoignage de cette

fantaisie douloureuse et légère – et qui n'est qu'à lui seul. Ce sont là de ces choses que l'on relit dix fois, vingt fois, cent fois, sans jamais s'en lasser et qu'on aime à relire, alors même qu'on sait qu'on les connaît par cœur. Privilège de l'écriture – source inépuisable de joies. Elle m'appartient, cette lettre, et depuis des années – mais j'y découvre encore des détails qui m'enchantent. Je sais à quel moment il a repris de l'encre. Je crois avoir deviné quels sont les mots qu'il a choisis de préférence à d'autres et même je prétends saisir le sens de ses accents.

Donc, allais-je tenter de dépeindre Musset, de vous le raconter, Lecteur, et de vous l'expliquer, alors qu'il se raconte et se dépeint si clairement lui-même tout au long de cette lettre admirable – qui, elle, explique tout. Oui, tout – tout et jusqu'à la haine pour lui de Charles-Augustin de Sainte-Beuve – on disait : Sainte-Bave. Sainte-Beuve, en effet, si clairvoyant avec les morts et si bel écrivain lui-même, n'a pas aimé Musset. C'est, au fond, préférable. Le génie exaspère ceux qui sont assez intelligents pour s'être rendu compte qu'ils en sont dépourvus. Sainte-Beuve prétend que Musset n'était que « le caprice d'une époque blasée et libertine ».

Croire qu'on dit la vérité parce qu'on est sincère – bévue !

S'imaginer que l'on s'élève au-dessus d'un grand homme parce qu'on s'élève contre lui – Sainte-Bévue !

Disons que Musset a échappé à Sainte-Beuve comme on échappe à un accident.

*

MOTS DE PEINTRES

Claude Monet m'a raconté qu'il avait eu l'occasion de présenter inopinément Dumas père à Courbet, Courbet à Dumas père. À peine avait-il prononcé leurs deux noms que Courbet s'écriait :

— Mon vieux Dumas !

Tandis que l'autre en l'embrassant lui répondait :

— Mon vieux Courbet !

Dame, cela faisait si longtemps qu'ils ne se connaissaient pas – et qu'ils s'aimaient.

Claude Monet, ce peintre de la lumière, haïssait l'obscurité et, même, il la redoutait. Se promenant une nuit avec Mirbeau, il lui dit :

— Parlez, Mirbeau, parlez... quand il fait noir, il me semble que je meurs.

Voici le plus terrible mot qui ait jamais été dit peut-être sur la Critique.

Eugène Delacroix exposait une vingtaine de toiles. C'était le jour du vernissage. Un critique renommé – dont le nom cependant n'est pas

venu jusqu'à nous – s'extasiait devant l'une des toiles du grand peintre. À ce moment, Delacroix passa près de lui. Alors, le critique, d'une manière formelle, crut devoir lui déclarer :

— Monsieur Delacroix, voilà un chef-d'œuvre !

Et Delacroix lui répondit :

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Corot s'était levé ce jour-là bien avant l'aurore et il était au travail déjà depuis une heure quand le soleil apparut !

— Ah ! voilà le charlatan, dit-il.

PEINTS PAR EUX-MÊMES

Les peintres, de tous temps, se sont portraituretés.

Grâce leur soit rendue !

Combien en avons-nous, en effet, de ces chefs-d'œuvre nécessaires, révélateurs, faits ainsi dans cette solitude deux fois plus grande encore puisqu'elle est réfléchie. Ah ! Si les miroirs pouvaient parler, nous en apprendrions de belles.

Ce que furent ces heures de pose, on aime à se l'imaginer. Les voyez-vous se regardant, tous ces grands peintres ? Les voyez-vous se regardant du coin de l'œil, comme s'ils se rencontraient pour la première fois ? Dame s'ils s'étaient vus très souvent, peut-être jamais ne s'étaient-ils regardés de la sorte – avec des yeux de peintre. Car, s'immobilisant soudain, s'ils se donnent des airs de modèles, il faut bien que leurs yeux restent pourtant des yeux de peintre.

Regardez-les. Comme ils se sentent observés – et découverts. C'en est troublant. Même à tel point que l'on en voit qui se dérobent. Et celui-ci, l'entendez-vous qui se dit à lui-même : « En ce moment, tu mens. »

Combien il en est qui se vantent – et qui se flattent, en effet ! Il en est d'autres qui s'accusent – et qui se chargent. Mais il en est aussi qui, par plaisir, avouent. Tel Chardin qui se fait de vrais yeux de peintre en train de peindre. Tel ce La Tour, sensuel, curieux, s'avancant vers lui-même, se saisissant au vol – avec quelle malice ! – et s'immortalisant.

Et Louis David qui nous apprend qu'il est asymétrique et qui se peint de face, impitoyablement – mais non pas sans orgueil. Et Monet qui se croque – tandis que Corot se savoure. Et Cézanne qui se fait son portrait sans se dire qu'il fait le portrait de Cézanne !

Il a posé pour lui sans prendre aucune pose, comme s'il était un autre – et n'importe quel autre. Son œil splendidement honnête, est celui d'un peintre de génie qui fait un portrait d'homme, d'un homme qui se trouvait chez lui par hasard, ce jour-là. Car Cézanne était loin d'être célèbre – hélas ! – et ce chef-d'œuvre « par lui-même », il aurait

pu l'intituler : « Portrait d'un Inconnu ». Comme il en va différemment de ce Courbet, de cet admirable Courbet par Courbet. Quelle tendresse il a pour lui-même – et quelle chance il a d'être beau ! Mais, d'autre part, on aimerait à savoir comment il a bien pu s'y prendre pour peindre sa main droite alors qu'il n'était pas gaucher.

Imaginons la scène. Il est là, devant son miroir, debout, je pense, et le coude appuyé de façon que la main soit souple toutefois. La pose est romantique, elle est harmonieuse et s'encadre à merveille – mais il faut bien qu'il l'abandonne, cette pose, pour la peindre. Sa belle tête dont il est si fier, elle, elle peut rester penchée ainsi vers son épaule – mais sa main ! Pensez-y. Il aura beau déposer cent fois, mille fois son pinceau, pour libérer sa main – il faut pourtant bien qu'il l'avoue ! – il l'aura faite de mémoire, cette belle main blanche, active et paresseuse tour à tour. M'étant imaginé précisément la scène, je me suis tout à coup demandé si la main dont je parle était bien sa main droite. Puisqu'elle est réfléchie, ne serait-ce pas plutôt la gauche ? Pour en avoir le cœur net, je me suis mis devant ma glace et m'y livrai à une gesticulation, certes des plus cocasses, mais qui ne manqua pas de me plonger davantage en un doute que, tout compte fait, je ne tiens pas à dissiper.

Il y a là certainement, Lecteur, un petit problème d'optique assez embarrassant – et que je vous laisse le soin de résoudre vous-même.

*

LE THÉÂTRE

Son passé

Le Théâtre est né de l'Église.

Elle ne le lui pardonnera jamais.

Le premier poème que l'on écrivit en France fut en effet composé sur la demande du clergé qui, dès l'an 812, avait ordonné que l'on transposât les homélies en langue romane rustique. Les deux plus anciens de ces poèmes furent une Passion de N.S. Jésus-Christ et une Vie de saint Léger. Ils étaient récités – donc joués – sur les parvis des églises. Dès lors, le Théâtre était virtuellement fondé – et l'on peut dire que les premières œuvres dramatiques françaises furent en quelque sorte des parades imaginées pour attirer la foule et l'inciter à pénétrer à l'intérieur des basiliques.

Il est à noter, en passant, que l'Église maintenait ainsi le Théâtre à la porte – façon comme une autre, déjà, de le mettre dehors.

Hélas – ou plutôt par bonheur – il advint que les fidèles s'attardèrent de plus en plus à l'extérieur. Le goût du théâtre s'éveillait

en eux. La concurrence était flagrante. Elle pouvait devenir dangereuse. Ménestrels et jongleurs furent alors chassés – chassés à tout jamais. Et je dis que ce fut par bonheur, car l'Église en répudiant ainsi le Théâtre l'a préservé du mal qu'elle aurait pu lui faire en le prenant à son service.

Remercions l'Église – et que Dieu soit loué.

Mais il faut avouer qu'aucun pays dès lors ne s'est montré plus injuste que le nôtre à l'égard des acteurs.

Tandis qu'à Londres Anne Oldfield, illustre tragédienne, était inhumée à Westminster, nous jetons à la voirie le corps d'Adrienne Lecouvreur.

Trente ans plus tard. L'Empereur, à l'époque où il distribuait à ses frères tous les trônes d'Europe, n'a pas osé décorer Talma.

Et aujourd'hui encore, méprisés par les uns, calomniés par d'autres, attaqués dans leur vie privée de la manière la plus infâme, les comédiens sont tenus à l'écart des affaires publiques et des solennités mondaines – à moins qu'ils n'y prêtent gracieusement leur concours.

Et cependant : Baron, Préville, Clairon, Le Kain, Talma, Rachel, Mlle George, Mme Dorval, Mlle Mars, Frédérick Lemaitre, Aimée Desclée, Debureau, Déjazet, José Dupuis, Geoffroy, Mounet-Sully, Got, Coquelin, Jeanne Granier, de Féraudy, Réjane, et Lucien Guitry, et cent autres, et Celle, divine, qui avait une voix d'or – quels ambassadeurs vous avez été !

Ah ! Que n'ai-je assez de place ici pour dire des acteurs tout le bien que je pense. Ce sont les plus honnêtes gens du monde, les plus dévoués à leur Art et les plus agréables à fréquenter qui soient.

Quant à leur influence, elle est considérable sur l'Art dramatique de leur temps. Un grand comédien, une grande comédienne, offrent aux auteurs des possibilités. Et, d'autre part, continuant d'être des jongleurs, que d'illusions ils créent en escamotant les défauts des pièces qui leur sont confiées !

Et que ne puis-je, Lecteur, vous conter en détail l'Histoire du Théâtre en France depuis la Farce de Maître Patelin, dont l'auteur ne nous est point connu, jusqu'au Soulier de satin, dont l'auteur est fameux. Car c'est une bien belle et bien intéressante histoire. Mais il me faut la résumer.

Quand Corneille apparut, la France avait déjà donné le jour à François Villon, à Ronsard, à Rabelais, à Calvin, à Clément Marot, à Malherbe et à Montaigne. Pas encore un auteur dramatique de génie, et, déjà, quatre poètes parmi les plus grands, deux admirables philosophes et l'immortel Rabelais – et je ne parle ni des architectes ni des peintres qui donnaient à la France merveilles sur merveilles depuis le XI^e siècle.

Ce retard d'une centaine d'années sur la littérature et sur les autres

Arts, ce temps perdu, le Théâtre semble le rattraper sans cesse – et le perdre constamment.

Cela tient à ce que les échecs au Théâtre sont retentissants et font couler plus d'encre encore que les succès. Mais cela tient bien davantage à cette nécessité absolue où se trouve le Théâtre de satisfaire le public. Car il ne faut pas s'aviser de prétendre que l'on peut se passer de son assentiment. Ceux qui parlent ainsi n'aiment pas le Théâtre – ayant eu sans doute à s'en plaindre. Laissons-les dire. Le public est, de toute évidence, à la recherche d'une satisfaction, en quête d'un plaisir ou d'une émotion, et ses intentions sont loin d'être belliqueuses. Siffler, certes, « est un droit qu'à la porte il achète en entrant », mais il n'est remboursé du prix de son fauteuil que s'il peut exprimer son approbation.

Le problème n'est pas ailleurs : satisfaire le public, sans flatter jamais ce qu'il y a d'assez vulgaire en lui, sans éveiller non plus sa sensiblerie – plus redoutable encore ! – et cependant sans lui mentir.

Problème d'autant plus difficile à résoudre que vous vous adressez à un auditoire extrêmement nombreux, donc extrêmement divers – donc des plus hypocrites. Par bonheur, les personnes qui s'assemblent ainsi se trouvent toutes en un même état de digestion qui les nivelle un peu.

Mais comme nous voilà loin, n'est-ce pas, du monsieur seul, chez lui, qui lit un livre – et qui le pose – et le reprend – qui peut en relire une page – et qui peut même en passer deux !

Et cependant, pour que mille personnes deviennent un Public, il n'est pas que de les réunir et de les faire asseoir. Il faut qu'à la vingtième réplique de la pièce, ces mille personnes soient d'accord et que jusqu'à minuit, riant, pleurant à l'unisson, elles ne soient plus qu'un seul et même individu.

Dans une salle de spectacle, il y a – en principe – l'homme le plus intelligent du monde et le plus parfait imbécile du globe – eh bien ! quand le rideau se ferme, il faut que ces deux hommes applaudissent ensemble – sinon le but n'est pas atteint.

D'autre part, il est fort évident que la satisfaction d'atteindre ce but doit être considérée comme l'une des plus vives qui soient, car, alors qu'aucun auteur dramatique, jamais, ne s'est avisé d'écrire un roman, nous observons que les plus grands écrivains, les plus prudents eux-mêmes, finissent pas céder un jour à l'incomparable attraction qu'exerce le Théâtre : Diderot, Rousseau, Balzac, Flaubert, Zola, Daudet, Goncourt, Loti, France, Renan – j'en passe, et de moins bons ! Or, pour une Arlésienne, combien de Candidat !

Mais, en dépit de tout, le Théâtre français offre depuis trois siècles le spectacle d'une continuité sans exemple qui va de Corneille à Curel, de Molière à Courteline, de Regnard à Dumas, de Marivaux jusqu'à

Rostand, de Beaumarchais à Henry Becque, de Destouches à Sardou, de Le Sage à Bataille, de Sedaine à Capus, de tant d'autres à tant d'autres, en passant par Augier, Meilhac, Feydeau, Labiche – et de Racine à Porto-Riche en passant par Musset. Continuité qui tient réellement du prodige, chaîne qui n'a guère été rompue que pendant la dictature impériale – fatalement.

Son présent

Il y a et il est nécessaire qu'il y ait, en France, trois sortes de théâtres :

1° Les Théâtres Nationaux ; 2° Les Théâtres, dits Théâtres d'Art ; 3° Et enfin, les Théâtres.

Les Théâtres Nationaux – qui sont nationaux comme le sont les musées, avec des avantages appréciables, certes, mais avec de très lourdes charges et des obligations sans nombre – ont pour mission de vivifier sans cesse les chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique. Noble mission, délicate entre toutes, qui les oblige à déplacer constamment la poussière – et qui, d'autre part, les expose aux quolibets de ceux qui ne sont pas accueillis dans ces Temples.

Les Théâtres – sans autre qualificatif – n'ont rien qui soit particulier. Ce sont en effet de véritables théâtres où va le vrai public, où l'on joue de véritables pièces de théâtre, faites par de vrais auteurs dramatiques et interprétées par de véritables comédiens. C'est en un mot le vrai Théâtre. On y rencontre donc le meilleur et le pire.

Quant aux Théâtres d'Art, ou d'Avant-Garde, ou bien d'Essais, ils ont leur raison d'être. Elle est d'ailleurs paradoxale : ils doivent triompher, mais ne pas réussir. J'entends par là qu'ils n'ont point pour but de plaire au public, au vrai public. Bien au contraire. Eux, ils s'adressent à l'élite – et ils flattent leur clientèle dans ce qu'elle a de plus élevé, c'est-à-dire le désir qu'on l'entretienne, en termes inaccoutumés, de sentiments qu'elle n'a pas l'habitude d'éprouver. Les animateurs de ces théâtres-là doivent être à l'ordinaire de singuliers acteurs – à l'image d'Antoine – d'Antoine qui fut d'ailleurs le plus grand homme de théâtre de son temps – et qui leur a donné l'exemple. Fort bel exemple à suivre. Car, alors même qu'ils n'auraient pas son merveilleux instinct, ils doivent comme lui se montrer combatifs, provocants, impolis au besoin – méprisants s'il le faut à l'égard des Théâtres qui ne sont, eux, que des Théâtres et qui « font de l'argent ».

Tout véritable animateur doit en effet proclamer dès l'abord que ce qui est vraiment beau ne peut pas réussir. Puis – ses précautions étant prises – il choisira, le plus loin possible du Boulevard, une salle qui ne fera pas trop penser à une salle de théâtre, il recevra une pièce qui ne ressemblera pas trop à une pièce de théâtre et il engagera des comédiens qui n'auront pas trop l'air d'acteurs. Il placera en tête de

ses préoccupations la mise en scène et l'éclairage de son spectacle. Il aura même à ce sujet de réelles trouvailles. La pénurie rend ingénieux. Finalement, un soir, il ouvrira ses portes. Pour que rien ne sépare la scène de la salle, il aura pris le soin de supprimer la rampe. C'est l'habitude. Et c'est une excellente habitude d'ailleurs, car d'emblée une atmosphère d'intimité se crée ainsi de part et d'autre, donnant bien l'impression que la soirée va se passer entre vrais amateurs de théâtre.

Mais il advient que, lorsque les Théâtres d'Art, ou d'Avant-Garde, ou bien d'Essais présentent un spectacle parfaitement réussi, celui-ci réussit – et ce n'est plus seulement l'élite qui s'y rue. Le vrai public s'y précipite – et ce qu'ils redoutaient le plus au monde se produit alors : ils deviennent de vrais théâtres. Catastrophe ! Dorénavant, ils vont avoir des succès et des foudres – comme tout le monde. Les Théâtres Nationaux, c'est le passé – les Théâtres, c'est le présent – les Théâtres d'Art, c'est, éventuellement, l'avenir – et si, depuis trois cents ans, l'Art Dramatique Français rayonne dans le monde, c'est à ces trois sortes de Théâtres que nous en sommes redevables.

Son avenir

L'avenir de l'Art Dramatique en France nous est donc assuré par un passé prestigieux, par une tradition dont nous avons le droit de nous enorgueillir et que nous avons le devoir de défendre contre ceux qui voudraient détourner le Théâtre de son but véritable à la faveur d'un cataclysme politique auquel il se doit de demeurer systématiquement étranger s'il veut en être un jour le peintre scrupuleux.

Un Art ne doit trouver qu'en lui-même les sources de son renouvellement.

Que le Théâtre conserve donc jalousement son indépendance, puisqu'il est un miroir plus ou moins déformant dans lequel les humains viennent se regarder.

Et qu'on ne nous dise pas d'une voix pénétrée que le Théâtre est un mystère – alors que c'est tout simplement un miracle.

On n'a ni conseils ni ordres à lui donner, car pour son bonheur il échappe à toute scolastique.

Et, en effet, l'on peut étudier la musique, apprendre à écrire, suivre des cours de sculpture et prendre des leçons de dessin – mais qui oserait se flatter de pouvoir enseigner comment cela se fait une pièce de théâtre !

Doit-on même considérer que c'est un métier alors que tout auteur, quelque talent qu'il ait, débute à chaque pièce nouvelle.

Le Théâtre a ses lois, mais il n'a pas de règles et n'a pas de techniques. C'est ce qui fait sa force et sa désinvolture. C'est ce qui fait

sa grâce aussi.

Et qu'on ne s'effraye pas de sa diversité, car le Théâtre en France se devait de produire des chefs-d'œuvre dans tous les genres – à l'exception d'un seul : le genre ennuyeux. Il n'y a pas chez nous de chefs-d'œuvre ennuyeux. Il y a parfois des pièces ennuyeuses qui passent – un instant – pour être des chefs-d'œuvre. Mais il faut convenir que c'est ordinairement pour des raisons qui restent étrangères à l'Art Dramatique.

Donc, que des esprits bien intentionnés ne s'avisent pas de mettre des bâtons dans les roues du Chariot de Thespis. Qu'on veuille bien lui laisser poursuivre sa route. C'est le Bon Dieu qui l'a tracée :

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

Molière.

Le Théâtre, en France, ne doit être ni officiel, ni social, ni moralisateur, ni éducatif s'il veut continuer d'être un Art.

Il ne doit être ni guidé, ni soutenu s'il veut continuer d'être libre.

Il doit être envié, détesté, calomnié, combattu par les uns s'il veut continuer d'être aimé par les autres.

Il doit être inégal et divers s'il veut être toujours dans la tradition.

Et qu'il ne fasse rien pour être national s'il veut rester français.

*

À PROPOS DE BOTTES

Laurent Tailhade avait un jour traité comme il le méritait un journaliste sans talent mais non sans fiel. Or, celui-ci se rebiffa et parla d'envoyer ses témoins à Tailhade. C'était un bon moyen de se faire connaître. Mais l'admirable Laurent Tailhade qui en était à son vingtième duel ne s'y laissa pas prendre et lui répondit :

— Monsieur, je me suis déjà battu contre des lions et des tigres, mais je n'ai point accoutumé de me mettre en garde à la face d'un pou !

Au siècle précédent déjà, Beaumarchais n'avait point désiré se battre avec le duc de Chaulnes, qui lui avait pourtant insolemment parlé. À quelque temps de là, M. de La Blache, dont il s'était moqué,

lui envoya ses témoins :

— Excusez-moi, leur dit Beaumarchais, mais déjà j'ai refusé mieux.

Sans le duel, disait Jules Renard, on ferait de l'escrime tranquillement.

*

LES COMÉDIENS

Jeunes gens, si vous voulez en scène paraître passionnés, ayez l'air de craindre de toucher la robe de celle que vous aimez.

Le Kain.

Quand le public n'est pas là, il manque un personnage.

Got.

Une leçon à un élève, c'est pour toute la vie de cet élève. Enseigner Polyeucte, c'est indiquer Mascarille.

Ma plus grande joie dans la vie ? Poser ma main sur le bouton de la porte d'un décor.

Si je joue le Misanthrope un jour, il faut que ce soit si bien, si bien qu'on ait envie de le jouer tous les soirs – il faut qu'on le joue tous les soirs, et il faut que cela fasse venir autant de monde, je ne dis pas qu'à une ordure, mais presque.

Le comédien Parade est, pour moi, le premier de tous les comédiens. Presque rien dans les mains, rien dans les poches, pas d'artifices, nul procédé, la surprise toujours, l'improvisation évidente. Sa mémoire avait l'air de n'être pas à lui.

Il faut se dire, en scène, que tout le monde a les yeux fixés sur votre petit doigt qui chasse un grain de poussière tombé sur votre vêtement, que ce geste découvre votre état d'esprit et indique de quels éclats vous êtes capable dans la fureur.

À la mélancolie d'une dernière représentation s'ajoute la tristesse qu'on ne pourra pas, demain, essayer d'être meilleur.

Lucien Guitry.

Sophie Arnould disait de l'une de ses camarades de mœurs légères et qui avait de fort beaux bijoux :

— Elle a une rivière si longue, si longue, qu'elle retourne à sa source !

Dans Iphigénie l'admirable tragédien Baron disait à mi-voix :

— Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.

— Plus haut, lui cria un spectateur.

— Non, lui répondit Baron, si je le disais plus haut, je le dirais mal.

Un homme amoureux d'elle disait à Suzanne Brohan :

— Faites-moi l'aumône d'un baiser.

Elle lui répondit :

— Excusez-moi, mais... j'ai mes pauvres.

Un illustre écrivain qui n'approuvait pas l'interprétation du rôle de Tartuffe par Sylvain et qui ne s'était pas privé de le dire – et de le dire à trop de gens – crut devoir cependant féliciter l'artiste :

— Vous êtes admirable dans Tartuffe, lui dit-il.

— Vous aussi, lui répondit Sylvain.

Une heure avant sa mort, Madeleine Brohan devint aveugle, et murmura :

— Ce ne sera pas la peine de me fermer les yeux.

Au troisième acte d'Amants, Jeanne Granier (Claudine Rosay) devait présenter mon père (Georges Vétheuil) à Dieudonné (M. de Ruyseux). Incompréhensiblement, ce soir-là, la mémoire soudain lui fit défaut. Le nom de Georges Vétheuil était aussi loin d'elle que possible. Alors, tout bas, elle demanda très vite à mon père :

— Comment t'appelles-tu ?

Et, très vite, et tout bas, il lui répondit :

— Lucien Guitry.

*

CE QUE L'ON DOIT À MIRBEAU

On en fera le compte un jour.

Moi, je suis mal placé pour le faire : je l'aimais trop. J'ai peur de trop l'aimer, de ne pas être juste de n'en pas dire assez de bien.

Et pourtant je dirai qu'on ne lui doit pas seulement dix livres admirables – et ce chef-d'œuvre : Les Affaires sont les Affaires – mais qu'on lui doit aussi une part essentielle du bonheur de Rodin, de Monet, de Renoir et de Van Gogh et de Cézanne – et de tant d'autres ! Car je ne suis pas bien sûr qu'ils eussent connu de leur vivant la gloire, tous ces grands hommes, si Mirbeau ne s'était pas trouvé là pour les comprendre et pour proclamer leur génie sur ce ton péremptoire, éloquent, provocant, qui n'était qu'à lui seul.

C'est que Mirbeau occupait une place privilégiée parmi les gens de lettres : son opinion comptait. Et Marguerite Audoux qu'il nous a révélée l'a su mieux que personne.

En une langue incomparable et claire, Mirbeau mettait toutes les ressources de son intelligence et de son goût si sûr au service de ceux qui ne parvenaient pas à triompher de cette conspiration du silence dont a magnifiquement parlé Léon Bloy. Âme ardente et généreuse, Mirbeau démontrait combien est juste cette réflexion de

Vauvenargues :

« C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément. »

Belle leçon, n'est-ce pas, donnée à tous les entrepreneurs de ménagements !

Loin d'être modéré, Mirbeau ne pouvait, en effet, dissimuler ni son admiration ni son antipathie. Il en convient quand il s'écrie que, devant ceux qui l'impatientent, il se sent pris aussitôt d'une envie folle de les contredire et même de les injurier.

Ils peuvent, dit-il, soutenir les opinions qui me sont les plus chères, je m'aperçois aussitôt que ce ne sont plus les miennes, et mes convictions les plus ardentes dans leur bouche, je les déteste. Je ne me contredis pas, je les contredis. Je ne leur mens pas, je m'évertue à les faire mentir. Je me sens en joie, en verve. Si je pouvais avoir de la haine, vraiment de la haine, je crois bien que j'aurais, pauvre de moi, du génie.

Il en avait précisément – mais il n'avait pas que le génie de l'invective. En voici la preuve éclatante.

Un hasard providentiel met un soir sous ses yeux le livre ignoré encore, d'un auteur absolument inconnu à cette époque : Maurice Maeterlinck – et le lendemain même, en première page du Figaro, Octave Mirbeau déclare :

Je ne sais rien de M. Maurice Maeterlinck. Je ne sais d'où il est et comment il est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre, je ne le sais. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui ; et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre, un admirable et pur chef-d'œuvre qui suffit à immortaliser un nom. Cette œuvre s'appelle La Princesse Maleine. Existe-t-il dans le monde vingt personnes qui la connaissent ? J'en doute. Et depuis plus de six mois que ce livre a paru, obscur, inconnu, délaissé, aucun critique ne s'est honoré en en parlant. Ils ne savent pas ! Et comme dit un personnage de La Princesse Maleine : « Les pauvres ne savent jamais rien. »

Jules Renard disait de Mirbeau : « Mirbeau se lève triste et se couche furieux. » Et c'était vrai. Triste, il l'était à son réveil en pensant aux injustices qui allaient se commettre – furieux en se couchant, il l'était de ne pas les avoir toutes réparées.

Il faut avouer d'ailleurs que cet état d'indignation dans lequel il vivait favorisait singulièrement ses éclats magnifiques. Tel celui-ci qui témoigne de sa tendresse pour les Arts, de son respect pour les artistes :

— La peinture... la peinture... est-ce que vous savez seulement ce que c'est ?... Ce n'est pas fait pour être vu, la peinture... c'est de la vie privée, ça !

Il y a plusieurs façons de servir son pays – et par sa prescience en

Art, par son amour de la justice et de la vérité, Mirbeau a droit aux plus grands égards.

Je sais que bien des gens de lettres déclarent encore volontiers qu'ils n'aimaient pas Mirbeau. Erreur – c'était Mirbeau qui ne les aimait pas !

*

LA PEUR DE SE TROMPER

Entrouvrez ce feuillet, Lecteur – voyez et faites-moi la grâce de revenir aussitôt.

(Dans l'édition originale, il y avait aux pages suivantes en fac-similé deux pages manuscrites de musique que le format du présent volume ne nous permet pas de reproduire.)

Cette page du manuscrit de Pelléas et Mélisande n'est pas venue se placer d'elle-même auprès d'une page manuscrite de *Messager*. Ce n'est pas non plus par inadvertance que le compositeur de *Véronique* voisine avec Claude Debussy – et si vous en avez été surpris, je ne vous cacherais pas que mon but est atteint. Je voulais, en effet, vous surprendre – vous surprendre en défaut sur un point capital et qui me tient à cœur. J'ai remarqué que la plupart des gens étaient pris de panique devant les œuvres d'art. La peur de se tromper leur fait perdre la tête, et bientôt ils ne savent plus où donner de l'admiration.

Alors, pour ne pas « commettre de gaffe » et pour faire le moins possible d'erreurs, ils commettent l'erreur et font la gaffe d'aller se ranger dans l'un des deux camps. Car ils sont convaincus qu'il est, en Art, deux camps – et que les contraires s'opposent. Classification sommaire, d'essence bourgeoise – odieuse entre toutes. Les uns vous déclareront qu'ils aiment les ouvrages gais, les autres vous diront qu'ils préfèrent les œuvres à thèse – n'ayant jamais, ni les uns ni les autres, observé qu'une œuvre gaie peut être à thèse – et que rien au monde n'est plus sérieux que *Tartuffe*.

Trouvera-t-on choquant que ce compositeur de musique « légère » coudoie ainsi « celui qui faisait des miracles » ?

Qu'importe – et, même, en l'occurrence, je ne me soucie pas plus de mon opinion sur ces deux grands compositeurs que je ne m'inquiète de la vôtre. Je me contente, aujourd'hui, de penser à la leur, à la leur réciproque et, de cette opinion, je ne dirai qu'un mot – qui vous éclairera peut-être, en vous donnant à réfléchir : c'est à *André Messager* que Claude Debussy a dédié *Pelléas et Mélisande*.



Claude Debussy par Sacha Guitry.

*

MONSIEUR FRANCE

Parce que nous avions observé qu'il aimait à dire : Monsieur Renan – nous l'appelions Monsieur France.

C'était lui déclarer : « Vous en êtes un autre. »

Monsieur France était l'intelligence personnifiée : il ne s'arrêtait pas un instant de comprendre. Dégagé de toute obligation, n'ayant nul souci de sa gloire et ne soignant pas sa légende, il avait un sens du ridicule et un mépris de l'opinion d'autrui qui le plaçaient très au-dessus des écrivains les plus fameux qui, comblés de talent, se trouvaient cependant dépourvus d'ironie.

Il vivait en un état continu de réjouissance intellectuelle. Tout le satisfaisait et, plus particulièrement, la sottise humaine parce qu'elle est inaltérable et native. Or, Monsieur France est en train de passer ce fatal « fichu quart d'heure » que toute génération suivante prétend infliger aux grands hommes qui n'ont pas eu pour elle assez de considération.

La plupart, en effet, des gens de lettres qui avaient une quarantaine

d'années quand Monsieur France vivait encore ne lui pardonnent pas son silence à leur égard – et parce qu'il éprouvait un malin plaisir à ignorer certains noms, à n'avoir pas lu certains livres, combien l'on en voit de ces écrivains blessés qui voudraient aujourd'hui le repousser dans l'ombre et prendre leur revanche.

Peine inutile, temps perdu – et, même, insigne maladresse, car vouloir le mettre à l'index, c'est le montrer du doigt. Dès lors, c'est l'indiquer.

Et, d'ailleurs, le génie de Monsieur France est lumineux ; essayez donc de mettre une lumière dans l'ombre ! Une bibliothèque où ne figurerait pas l'œuvre de Monsieur France serait boiteuse – et pencherait du mauvais côté.

*

PARIS ET L'ESPRIT DE PARIS

Elle est la ville capitale. Elle est unique au monde.

Elle est même à ce point singulière, inimitable et personnelle que ce qu'on est convenu d'appeler « la province » devient une sorte de privilège dont la France paraît avoir l'exclusivité.

Naguère, il y avait des Provinces et Paris – depuis 91 il y a Paris et la province. Et si l'on n'est pas de Paris, on est un homme de province – et le mot n'a jamais qu'un sens péjoratif.

Elle avait de beaux yeux pour des yeux de province.

J.-B. Gresset.

Être Valentinois, c'est être natif de Valence, Draguignanais de Draguignan et Briochain de Saint-Brieuc – mais être Parisien, ce n'est pas être né à Paris : c'est y renaître. Et ce n'est pas non plus y être – c'est en être. Et ce n'est pas non plus y vivre – c'est en vivre. Car on en vit – et l'on en meurt. Être de Paris, ce n'est pas y avoir vu le jour – mais c'est y voir clair. On n'est pas de Paris comme on est de Clermont – mais on est de Paris comme on serait d'un Cercle. On est élu Parisien – élu à vie. C'est une dignité. C'est une charge aussi.

On doit être à ses ordres, à sa dévotion, quand Paris vous a fait l'honneur de vous admettre.

Aimer Paris rend orgueilleux, car il vous devient à ce point nécessaire qu'on en arrive à croire qu'on peut lui être utile.

Hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

Molière.

Et s'éloigner de Paris – sans raison péremptoire – lorsqu'il est malheureux, c'est s'arroger le droit de rendre la justice.

Une vieille coquette assommait tout le monde à dîner ce soir-là.

Elle disait.

— Que Dieu m'épargne la vieillesse !... Oh ! D'ailleurs c'est bien simple, à ma première ride...

Et, donnant à sa main la forme un peu d'un revolver, elle appuyait son index à sa tempe. Alors, Forain dit :

— Feu !

Un de ses élèves disait à Gounod :

— Nous ne voulons plus de maîtres... ni de doctrines.

— C'est cela, dit Gounod, plus de pères, rien que des fils !

Un orateur méridional et véhément criait, hurlait depuis une heure à la tribune du Sénat. Soudain, se trouvant à bout d'arguments, il se tourna vers Emmanuel Arène qui était de son parti et, d'une voix que la colère étranglait :

— Qu'en pensez-vous, Arène ?

— Moi, je suis comme vous, je m'en fous, lui répondit Arène.

Un soir de générale, Georges Feydeau sortait discrètement du Théâtre du Gymnase, à la fin du dernier entracte. Un contrôleur lui dit :

— Il y a encore un acte, mon cher Maître.

— C'est bien pour ça que je m'en vais, lui répondit Feydeau.

Ce grand socialiste, véhément et sincère, avait occupé la tribune pendant plus de deux heures. Quand il eut terminé son discours, Adrien Hébrard, le directeur du Temps, et l'un des hommes les plus spirituels du nôtre, dit avec son ineffable accent du Tarn-et-Garonne :

— On ne saurait dire moins de choses en plus de mots.

Quelqu'un disait à Barbey d'Aurevilly :

— Vous dites pis que pendre de la nouvelle pièce des Variétés...

— Parce qu'elle est détestable.

— Et cependant le public l'adore.

— Oui, mais il est le seul.

Puis-je me permettre de citer ici un mot que Clemenceau m'a dit un jour :

— Je lis souvent dans les journaux des entrefilets sur vous qui sont bien venimeux. Comment cela se fait-il ? Vous ne demandez donc jamais de service à personne ?

*

L'ESPRIT D'ALFRED CAPUS

Arthur Meyer était aussi chauve que possible. Or, s'étant blessé un jour à la jambe, il téléphonait à Capus :

— J'ai très mal au genou, disait-il.

— Un peu de migraine sans doute, lui répondit Capus.

Il annonçait la mort de l'un de ses confrères :

— Oui, il est mort, disait-il, et on ne sait pas de quoi il est mort.

Puis, tout de suite, il ajouta :

— D'ailleurs, on ne savait pas non plus de quoi il vivait.

On parlait à un dîner de deux frères, écrivains détestables, qui ne cessaient de publier des romans absurdes.

Quelqu'un dit :

— Il paraît que l'un d'eux ne sait pas lire.

Et Capus de répliquer :

— Qu'est-ce que cela peut faire, puisque l'autre ne sait pas écrire.

Jules Renard lui dit un jour :

— Je viens de voir Desbeaux, le nouveau directeur de l'Odéon. Tu lui ressembles d'une façon extraordinaire.

— Et pourtant, je ne l'ai jamais vu, lui répondit Capus.

À force de faire le sceptique, disait-il, je suis devenu sceptique sur beaucoup de points, et, notamment, sur le scepticisme.

*

QUELLE EST LA CHOSE AU MONDE QUE JE DÉSIRE LE PLUS ?

Vous êtes-vous parfois posé cette question ? Je parle : en Art, bien entendu et je ne pense pas à des choses impossibles, à un manuscrit autographe de Molière ou bien à la Joconde. Non, je ne veux parler que de choses improbables. Eh bien ! cette question, je me la suis très souvent posée. Je me la pose encore à la minute même – et ma réponse, depuis vingt ans, ne varie pas :

— La petite danseuse de Degas !

Oui, cette petite danseuse, grandeur nature, est l'objet d'art que je désire le plus au monde. Elle est là, sous vos yeux, quatre fois reproduite : de face, de trois quarts, de profil et de dos. Bien qu'elle soit en bronze, elle est colorée.

Car elle est la reproduction fidèle, à s'y tromper, de l'œuvre originale conçue en cires de couleurs. La jupe qu'elle porte est de vraie tarlatane et le ruban qui noue sa tresse est un véritable ruban de satin. Elle est l'image de la pauvreté, de la dégénérescence et de la soumission. Elle est un des sommets de l'art de la sculpture. Mais c'est aussi de la peinture – et du dessin. Et puis, c'est quelque chose encore – et qui n'a pas de nom. C'est une espèce de momie, hallucinante. Et cependant c'est la vie même. C'est une chose unique – et qui doit le rester. Elle est si loin de l'ordinaire qu'elle est même un exemple à ne jamais suivre. Elle est définitive. C'est à la fois l'esquisse – et c'est le

point final. C'est la perfection absolue. Il faudrait aller loin, très loin, jusqu'en Égypte et remonter bien haut, jusqu'à je ne sais quelle dynastie, pour rencontrer une œuvre d'art aussi formelle. Ce n'est qu'une petite danseuse de l'Opéra – mais c'est elle, à jamais. Degas l'a « travaillée » pendant toute sa vie. Il a fait d'elle vingt tableaux, cent pastels et mille dessins. Peut-être en a-t-il fait cinq cent mille croquis. Or ces croquis, tous ces dessins, tous ces pastels » tous ces tableaux, c'était pour en arriver là. Elle les résume tous. Elle en est la synthèse et la déduction. Car pour l'éterniser de la sorte, immobile, combien avait-il dû de fois la faire allant, venant, dansant, s'épongeant, se peignant, s'habillant ! Fallait-il en effet qu'il en connût par cœur les moindres mouvements pour que son immobilité soit encore une pose – et pour qu'elle ait la précision même d'un mouvement.



*

LA FRANCE

La voilà, cette France, assise par terre, comme Job, entre ses amies qui viennent la consoler, l'interroger, l'améliorer si elles peuvent, travailler à son salut.

Bonnes sœurs qui venez consoler ainsi la France, permettez que je vous réponde. Elle est malade, voyez-vous ; je lui vois la tête basse, elle ne veut pas parler. Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang et d'or, et d'efforts de toute sorte qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au

ciel...

Ne venez donc pas me dire : « Comme elle est pâle, cette France ! » Elle a versé son sang pour vous. « Qu'elle est pauvre ! » Pour votre salut, elle a donné sans compter. Et n'ayant plus rien, elle a dit : « Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne. » Alors elle a donné son âme. Ce qui lui reste, c'est ce qu'elle a donné. Mais écoutez bien, nations, apprenez ce que sans nous vous n'auriez appris jamais : « Plus on donne, et plus on garde ! » Son esprit peut dormir en elle, mais il est toujours entier, toujours près d'un puissant réveil.

Il y a bien longtemps que je suis la France, vivant jour par jour avec elle, depuis deux milliers d'années. Nous avons vu ensemble les plus mauvais jours, et j'ai acquis cette foi que ce pays est celui de l'invincible espérance. Il faut bien que Dieu l'éclaire plus qu'une autre nation, puisqu'en pleine nuit elle voit quand nulle autre ne voit plus ; dans ces affreuses ténèbres qui se faisaient souvent au moyen âge et depuis, personne ne distinguait le ciel, la France seule le voyait.

Voilà ce que c'est que la France. Avec elle, rien n'est fini ; toujours à recommencer.

Quand nos paysans gaulois chassèrent un moment les Romains et firent un empire des Gaules, ils mirent sur leur monnaie le premier mot de ce pays et le dernier : Espérance.

Michelet.

SI NOUS IMAGINIONS UN SINGULIER DIALOGUE...

Donc, de 1429 à 1942, cinq siècles de grandeur, de misère et de joies – et devant nous, maintenant : l'inconnu.

C'était l'abîme en juin 40 – et nous nous attendions au pire. Le pire, à cette heure-là, n'étant pas advenu, chacun de nous, journellement, pendant des heures et des heures, est assis devant son échiquier et, prenant sa tête à deux mains, s'est mis à chercher la solution du problème – car la partie était perdue, mais la question restait posée, et cela continuait pour nous d'être un problème.

Nos cavaliers s'étaient enfuis, nos tours étaient démantelées, nos fous étaient en prison et nos pions se trouvaient en un bien singulier État – les uns fort compromis, les autres dispersés – mais nous n'étions pas matt nous n'étions qu'en échec et, comme dit le vulgaire, nous discussions le coup.

On aurait dû, peut-être...

On aurait pu, sans doute...

En vérité, nous nous mettions à la torture.

L'Avenir qui se ponctue toujours à l'interrogatif ne nous avait, à nous Français, jamais encore paru plus incertain, plus sombre et

d'ailleurs plus impénétrable.

Alors, pour nous soustraire à l'obsession des minutes présentes et pour ne pas tomber dans la désolation, nous avons détourné la tête. Certains s'en sont allés vers le Passé tandis que d'autres se tournaient vers l'Avenir – les uns vivant d'espoir, les autres d'illusion.

Ceux qui questionnent le Passé obtiennent des réponses à tout. Ceux qui interrogent l'Avenir prennent leurs questions pour des réponses – comme on prend ses désirs pour des réalités.

Mais il n'en reste pas moins que les uns et les autres témoignent d'un même amour sans bornes pour la France.

C'est pourquoi j'imagine un singulier dialogue entre Celui-Qui-Questionne-Le-Passé et Celui-Qui-Interroge-L'Avenir.

C. Q.I.L'A.

Qu'allons-nous devenir !... Nous sommes dans le malheur et nous voilà plus bas que terre...

C.Q.Q.L.P.

On peut se prosterner dans la poussière quand on a commis une faute, mais il n'est pas besoin d'y rester, m'a conseillé Chateaubriand.

C.Q.I.L'A.

J'entends bien. Mais comment voulez-vous qu'on en sorte ?

C.Q.Q.L.P.

En matière d'État, lorsqu'il arrive un mauvais accident, m'a dit Richelieu, il faut regarder le remède qu'on y peut apporter et le bien que d'ailleurs on en peut obtenir, car il n'y en a pas de si mauvais dont on ne puisse tirer quelque profit.

C.Q.I.L'A.

Je vous envie de n'être pas désespéré !

C.Q.Q.L.P.

Le désespoir est la plus grande de nos erreurs, me disait récemment Vauvenargues.

C.Q.I.L'A.

N'empêche qu'il court à l'heure actuelle un bruit très alarmant et, de fort bonne source, on m'a certifié que...

C.Q.Q.L.P.

Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger, m'a dit à ce sujet Pascal.

C.Q.I.L'A.

Soit, mais vous conviendrez bien qu'à la fin de cette horrible guerre, notre malheureux pays...

C.Q.Q.L.P.

Les esprits du Nord sont trop bons pour ne connaître pas que, quelque accord qu'on fasse sans la France, il n'y en a point de suite, m'a dit également Richelieu.

C.Q.I.L'A.

Dieu vous entende. Pauvre France !

C.Q.Q.L.P.

Il y a longtemps que la France serait la maîtresse du monde si la division de ses enfants ne l'avait trop souvent exposée aux jalouses faveurs de ses ennemis, me déclarait à l'instant le roi Louis XIV.

C.Q.I.L'A.

Oui, mais voilà justement le point délicat et rien ne va être plus difficile que...

C.Q.Q.L.P.

La violente amour que je porte à la France me fait trouver tout aisé et honorable.

C.Q.I.L'A.

f : Qui vous à dit cela ?

C.Q.Q.L.P.

Henri IV.

C.Q.I. L'A.

À ce propos, je dois vous avouer que j'ai une opinion, et je vais vous la dire...

C.Q.Q.L.P.

La parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée, ne cesse de répéter Monsieur de Talleyrand.

C.Q.I. L'A.

Sans doute, mais n'avez-vous pas l'impression que les Français...

C.Q.Q.L.P.

Laissez-moi croire qu'ils sont d'accord pour être désunis.

C.Q.I. L'A.

Qui vous a dit cela ?

C.Q.Q.L.P.

Chut !

Donc, de Jeanne d'Arc à Philippe Pétain : cinq cents ans. C'est un long espace de temps – mais cela ne représente guère qu'une quinzaine de générations, quand on y pense. Or, puisqu'on croit savoir que le poète Alain Chartier assistait au procès de Jeanne, supposons voulez-vous ? – supposons que Jeanne & lui se soient vus, seule à seul, un instant. Supposons qu'elle lui ait, à l'oreille, confié un secret, un grand secret touchant la France. Supposons qu'il s'en soit ouvert à la Dauphine, le jour où celle-ci posa ses lèvres sur les siennes. La Dauphine, à son heure, en aurait informé le Roi Louis, son époux – qui n'aurait point manqué de rapporter la chose à Philippe de Comines – Comines, à son tour, en aurait bien touché deux mots à Jean Clouet – qui ne se serait pas privé d'en donner connaissance à Pierre de Ronsard – & puisque Malherbe a fréquenté Ronsard dans sa prime jeunesse & qu'au soir de sa vie il a croisé Corneille, qui nous dit que

Corneille, par Malherbe instruit du secret de la Sainte, n'en aurait pas fait confidence à Fontenelle ? Dès lors je vois mal Fontenelle le conservant par devers soi – &, pour peu qu'il l'ait dit un soir à Beaumarchais, celui-ci bavardant avec Chateaubriand n'eût pas tardé, je pense à le lui divulguer. Chateaubriand l'aurait transmis sans faute à Jules Michelet, Michelet à Anatole France, France à Benjamin qui pourrait dire au Maréchal : « J'ai une commission à vous faire de la part de Jeanne d'Arc ».

PRÉPARONS À LA FRANCE UN PASSÉ MAGNIFIQUE

Le Passé est comme une lampe placée à l'entrée de l'Avenir pour dissiper une partie des ténèbres qui le couvrent.

Lamennais

Or, il se trouve que des gens, que de certaines gens, qui déjà limitent l'avenir à leur ambition personnelle, ont en outre une fâcheuse tendance à considérer que, quand on parle du Passé, on fait allusion au leur, au leur dont ils n'ont aucune raison d'être fiers – et vous les entendez alors qui réclament à cor et à cri l'abolition définitive du Passé. Mais ne vous y laissez pas prendre : ce n'est pas le souvenir d'Henri IV qui les tourmente, c'est leur casier judiciaire.

Comme ils n'osent pas dire qu'il faut passer l'éponge et faire table rase, ils s'écrient tous en chœur :

— Crachons sur le Passé !

Et sans égard pour le Génie, et sans respect pour la grandeur, et sans amour pour la patrie, vous les voyez qui sapent tout.

Cracher sur le Passé !

Jeunes gens, ne suivez pas ce conseil détestable, n'obéissez pas à ce mot de désordre, ne vous laissez pas mener par les insatisfaits du précédent régime : ne rompez pas la chaîne.

Si vous crachiez sur le Passé, cela pourrait un jour vous retomber sur le nez – si vous avez de l'avenir.

Avoir de l'avenir, ce n'est pas seulement « arriver à se faire connaître », c'est, préférablement, parvenir à ne pas se faire oublier. C'est se survivre, en somme. Dès lors, cracher sur le Passé, c'est s'avouer vaincu d'avance. Et si vous parveniez à démontrer que le Passé n'existe pas, ce serait par anticipation vous condamner vous-mêmes à n'y point figurer. Car s'il n'y a pas eu de passé pour les autres, vous n'allez tout de même pas prétendre qu'il y en aura un pour vous !

Imaginez en quelle horreur de ténèbres et quelle fondrière d'ignorance bestiale et pestilente nous serions abîmés, si la

souvenance de tout ce qui s'est fait ou est advenu avant que nous fussions nés était entièrement abolie et éteinte.

Amyot,

L'Avenir est à Dieu. Le Passé est à nous.

Quant au présent, ce n'est qu'une façon de s'exprimer. Il n'y a pas de présent puisque « la minute où je parle est déjà loin de moi », et que chaque instant qui s'écoule tombe dans le Passé.

Le Passé se nourrit des minutes présentes et c'est ainsi qu'il nous absorbe. Mais ce n'est pas encore assez de dire qu'il est à nous : il est de nous. Il est notre œuvre.

Ce qu'on donne au Passé, le Passé nous le rend. Et si ce qu'on lui donne est bien, il nous le rend impérissable. Mieux : il nous le restitue présent.

Et en effet, quand nous citons une pensée de Pascal, nous annonçons que Pascal dit ceci, et non qu'il le disait – car il le dit toujours.

Le Passé, quand on l'interroge, est là qui nous répond : « Présent ! ».

Et s'il s'interrompt parfois d'être exemplaire, il n'en continue pas moins de fournir des exemples – qui sont, en vérité, des avertissements.

Pour toutes ces raisons, je dirai volontiers : « Préparons le Passé. Préparons à la France un Passé magnifique, en n'aimant qu'elle au monde, en travaillant pour elle, en lui donnant, bien mieux encore que notre vie, notre existence quotidienne. »

~~FIN~~

ça, jamais

à la fin

DES MERVEILLES

Dans ce livre, Sacha Guitry vous parle. Vous l'entendrez comme l'ont entendu les auditeurs de l'émission radiophonique intitulée Cent merveilles. Un album réunissant cent reproductions d'œuvres d'art avait été alors édité, il permettait de se reporter à la page indiquée par Sacha Guitry et d'avoir sous les yeux l'objet de l'émission.

Il n'y eut malheureusement pas cent émissions, et toutes ne furent pas consacrées aux œuvres prévues. Pourquoi ? Parce que Sacha Guitry n'avait, pas d'autres règles que sa fantaisie, que celle-ci le ramenait sans cesse auprès de ceux qu'il admirait, qu'il aimait.

On retrouvera ici la plupart des textes de ces émissions, publiés après sa mort dans Des Merveilles.

Dans ce livre je vais vous entretenir d'une multitude de sujets que j'adore, qui me passionnent et dont j'aimerais être certain qu'ils ne vont pas vous ennuyer.

Ce qui me donne un peu confiance à cet égard, c'est que je suis totalement dénué de sens critique.

Avoir le sens critique, c'est porter le plus vif intérêt à un ouvrage qui, justement, vous paraît en manquer.

Avoir le sens critique, c'est déclarer en trois lignes qu'une pièce ou qu'un livre est une œuvre admirable – mais c'est avoir besoin d'une colonne entière de journal pour expliquer qu'une chose est mauvaise.

Avoir le sens critique, c'est faire sciemment le mal avec hypocrisie. C'est commettre une espèce de crime – sous la protection d'une loi ambiguë.

Or, n'ayant pas le sens critique, j'aime qu'on soit « pour » et je hais qu'on soit « contre » et, méprisant les cuistres, je reste convaincu que toute connaissance nouvelle est une acquisition – donc un enrichissement.

Je pars de ce principe que mieux on comprend, plus on aime – que plus on aime, mieux on admire – et que plus on admire, plus on est heureux.

Après ce préambule, il ne me reste plus qu'à vous entretenir un peu de mon idée. Je me suis posé vingt fois la question suivante – et je me permets de vous la poser :

— Si vous promenez un regard un peu distant, inexpressif, sur un

ami ou sur vos proches au moment même où l'Orchestre philharmonique de Vienne attaque une symphonie de Beethoven, est-ce que vous ne croyez pas que cela peut avoir une certaine influence sur l'opinion que vous avez de vos amis et de vos proches ?

Je n'ai pas à insister sur ce point, mais je me demande si ce que vos yeux regardent est en accord avec ce que vos oreilles ont le bonheur d'entendre...

Et de là m'est venue cette idée d'un livre d'images conçu et composé à votre intention.

En somme, il s'agissait de mettre sous vos yeux les preuves à l'appui des entretiens que je me propose d'avoir avec vous.

Il s'agissait de réunir en un livre idéal – accessible d'ailleurs – des merveilles choisies avec discernement – toutes ravissantes à voir, diverses, inattendues, que nous pourrions feuilleter ensemble – et qui seraient de nature à évoquer des souvenirs, à raconter mille anecdotes, à ne médire de personne – en méditant sur bien des points.

Il s'agissait d'avoir d'admirables prétextes à nous entretenir de la beauté des femmes – de l'intelligence des uns, de la sottise des autres – et enfin du génie perpétuel de la France.

Or donc, ce livre, le voici.

Je vous prie d'observer que mon livre est intitulé « Des Merveilles » car en fait, ce sont les premières merveilles qui me sont venues à l'esprit lorsque j'ai eu l'idée de composer ce livre. Ce sont des merveilles parmi tant d'autres innombrables et quand je vous disais, il y a un instant, qu'elles avaient été choisies avec discernement, je rendais hommage au hasard qui les avait sélectionnées.

Quand il s'agit – non pas d'avoir une opinion – mais d'exprimer un sentiment, et qu'on le sait sincère, on doit avoir confiance en soi, et même, au besoin, donner libre cours à sa fantaisie.

Or donc, ce livre, je l'ai fait. Je vous demande de le considérer comme un divertissement – propre à vous permettre d'arracher quelques heures à la vie si terriblement quotidienne – et parfois si vulgaire.

Et si, dans notre existence privée, nous restituons à l'œuvre d'art la place immense qu'elle occupe dans l'Histoire du Monde, toute notre vie s'en trouvera miraculeusement embellie.

Car il faut admettre, enfin, que le portrait de François Ier par Clouet joue aujourd'hui un rôle plus important que François Ier lui-même.

Lorsque vous regardez ce portrait magnifique, vous ne dites pas :

— Quel grand roi !

Vous dites :

— Quel grand peintre !

LA JOCONDE

Puisqu'il faut en finir par elle – finissons-en tout de suite – et commençons par elle.

Rien ne s'oppose en somme à ce que ce merveilleux chef-d'œuvre soit considéré comme le plus beau tableau du monde.

Il y en a bien une trentaine – peut-être davantage – qui ont également ce privilège...

Et chacun d'eux peut passer pour être le plus beau tableau du monde aux yeux de certaines gens parfaitement sincères – aux yeux de certains peintres aussi – aux yeux enfin d'individus qui eux ont surtout envie de se faire remarquer...

Mais il est à noter que la plupart d'entre eux emploient une formule assez satisfaisante. Ils disent d'ordinaire en parlant d'un tableau qu'ils placent au-dessus de tous les autres :

— Je le préfère à la Joconde !



Ce qui tend à prouver que ce n'est pas exact.

En tout cas, on n'entend jamais dire, en parlant d'un tableau :

— C'est aussi beau que la Joconde !

Parce que cela, sans doute, est impossible.

Que ce tableau prodigieux bénéficie des millions de regards qui se sont posés sur lui – je le crois volontiers.

J'entends par là que quand on sait que, depuis quatre siècles et demi, une œuvre d'art a été fixement regardée par une incroyable quantité d'hommes et de femmes, on ne peut pas ne pas en ressentir une impression profonde – et d'autant plus qu'elle est de face – et d'autant mieux que si, l'ayant bien regardée, vous faites un pas sur votre droite en l'occurrence, si vous placez le livre un peu sur votre gauche – c'est à vous de trouver la place qui convient – vous vous apercevrez qu'elle vous regarde à son tour.

Et dès lors, cela devient une affaire entre elle et vous.

Elle est reproduite ici deux fois... La première fois, elle est telle que Léonard de Vinci l'a peinte, avec ses admirables mains – et c'est Mona Lisa, c'est l'épouse du Signor Francesco del Giocondo. La seconde fois, c'est la Joconde : vous vous en êtes approchés.

Et maintenant, regardez-la – regardez-la sans vous hâter, sans chercher à vous faire une opinion sur elle – et vous allez, je crois, vous apercevoir que vous ne regardez ni une femme ni un tableau – mais le miracle saisissant qui se produit depuis des siècles, et peut-être allez-vous vous sentir pris, envoûté par le Génie.

Disons deux mots de son sourire... ou plutôt non, n'en disons rien, admirez-le.

J'ai désiré pouvoir le mettre sous vos yeux – d'aussi près que possible – sans cependant le déformer.

Il est sur la page suivante.

Tel quel il est informe – mais déplacez le livre – et regardez la page en large – mais, tenez, s'il vous plaît, le livre à un mètre de vous – et sans vous soucier des craquelures de la toile, ce merveilleux sourire, énigmatique et fin, va vous être révélé... Peut-être y lirez-vous ce que personne au monde encore n'a pu jusqu'ici déchiffrer.

Voulez-vous que nous terminions cet entretien par une anecdote incroyable, rigoureusement vraie et très symptomatique ?

Il y a une quarantaine d'années, un homme a volé la Joconde. Il l'a décrochée, l'a enveloppée dans une couverture, l'a mise sous son bras – et, passant devant les gardiens « qui veillent aux barrières du Louvre », il leur a dit simplement :

— Pour la restauration.

Et il l'a emportée chez lui – et il ne l'a montrée à personne. Et pendant des semaines, il s'en est délecté.

La Joconde avait disparu !

Le bruit s'en répandit – et dans le monde entier.

Eh bien ! il s'est passé alors une chose extraordinaire – il a fallu organiser au Louvre un service d'ordre pour endiguer la foule

innombrable des visiteurs qui venaient pour regarder le clou – auquel, pendant des siècles, avait été accrochée la Joconde.

On me l'avait dit, je ne voulais pas le croire, et moi-même j'y suis allé.

C'était vrai.

J'ai questionné l'un des gardiens :

— Et tous les jours, il y a autant de monde que cela ?

Et le gardien m'a répondu :

— Mais, Monsieur, c'est à ne pas croire, elle a beaucoup plus de visiteurs en ce moment qu'elle n'en avait quand elle était là !

Quant à l'histoire de la Joconde, elle est bien simple.

Léonard de Vinci a mis quatre années pour la peindre – il estimait d'ailleurs qu'elle n'était pas terminée – et il l'a vendue au roi François Ier pour la somme de 12 000 livres tournois – ce qui passait alors pour une somme immense...

Mais, entre nous, François Ier a fait une très bonne affaire – car 12 000 livres tournois font aujourd'hui, je crois, de six à sept millions – et cependant, ce n'est pas ainsi qu'il faut compter.

J'ai posé, ce matin même, la stupide question suivante à l'expert en tableaux anciens le plus connu que nous ayons en France :

« Si la Joconde était à vendre, si le Gouvernement français, perdant tout à coup la raison, consentait à s'en séparer, à quel prix pourriez-vous la vendre ? »

Il m'a répondu :

« Je ferais savoir aux deux hommes les plus riches du monde qu'il se pourrait que la Joconde fût à vendre. N'ayant pas caché à l'un que je l'avais offerte à l'autre. Je crois que, l'ayant estimée cinq cents millions, elle atteindrait vite un milliard » »

Mais, revenons sur la terre.

Ceux qui en ont parlé l'ont fait avec enthousiasme et ferveur – comme ils auraient parlé d'une personne vivante.

Ainsi Michelet nous avoue :

— Cette toile m'attire, m'appelle, m'envahit, m'absorbe...

En regardant Mona Lisa, Théophile Gautier se demande à lui-même :

— De quelle planète est tombé cet être étrange, avec son regard qui promet des voluptés inconnues, et son expression divinement ironique ?

George Sand nous dit :

— Il est peu de figures aussi connues – il est peu de physionomies moins devinées.

Enfin, Vasari nous déclare :

— Au creux de la gorge, un observateur attentif surprendrait le

battement de l'artère.

L'idée est ravissante et la chose est exacte – mais si l'observateur attentif dont il parle était un amoureux épris de ce chef-d'œuvre et de Mona Lisa, ce sont les battements de son propre cœur qui lui donneraient cette impression.

RENCONTRES

J'entends par « rencontres » deux grands hommes qui se sont trouvés tout à coup face à face – parce que l'un d'eux faisait le portrait de l'autre.

Holbein, par exemple, rencontrant Erasme.

Renoir rencontrant Mallarmé



Mallarmé par Renoir.

Et l'une des plus belles – la plus belle de toutes – Frans Hals rencontrant Descartes.

Voilà deux hommes admirables, dont rien ne laissait supposer qu'ils se rencontreraient un jour – l'un est français, et l'autre est hollandais. L'un est un philosophe – un des plus grands qui soient au monde... L'autre est un peintre de génie – mais dont la vie, hélas ! est loin d'être exemplaire...

J'ai fait toute une pièce en trois actes, jadis, sur lui – intitulée d'ailleurs Frans *Hals* – et, quand j'ai dû la raconter en quelques vers, j'ai cru devoir le faire de la façon suivante :

On sait sur lui fort peu de chose...

Et Van der Wiligen dit toujours : « On suppose... »

Donc, renonçons à le connaître Et tâchons de le deviner.

On ne sait pas exactement quand il est né...

On ne sait pas si c'est Anvers qui l'a vu naître...

Anvers le dit, l'assure et le répète – dame !

Mais Malines parfois aussi le revendique.

D'ailleurs qu'il soit natif d'Anvers Comme Van Dyck Ou de Harlem, ou d'Amsterdam Le principal, c'est qu'il soit né.

Or, il est né, nous dit-on vers Mil 580

Il fut à trente ans condamné Pour avoir trop aimé le vin Et parce qu'il battait les dames.

Plus tard, on sait qu'on l'a vendu Et que Harlem lui fit des rentes.

Et cependant vers mil 600,29 ou 30 Il avait eu quelque bonheur et quelque argent.

Mais il était si négligent Qu'il mourut pauvre et délaissé.

C'est au mois d'août de mil 664 Qu'un soir son cœur À brusquement cessé De battre.

Il fut inhumé dans le chœur De l'église de Saint-Bavon.

Certains du moins le croient D'autres pourtant Le nient.

Mais ce que nous savons...

Et c'est bien le seul point qui me semble important,

C'est que Frans Hals eut du génie.

Voilà donc deux grands hommes – je vous le disais bien, qui, en principe, n'étaient pas faits pour se rencontrer.

Le philosophe vivait à Paris – le peintre buvait à Harlem...

Mais le Destin qui, lui, ne s'embarrasse pas de principes, en décida tout autrement.

Descartes irait à Stockholm, invité à se rendre en Suède par la reine Christine – et, pour couper le voyage en deux, il s'arrêterait à Harlem pendant une quinzaine de jours.

Merveilleuse coïncidence !

Donc – je ne crois pas avoir eu tort d'appeler « rencontres » ce genre de portrait...

En aucune autre circonstance de la vie, en effet, deux grands hommes n'ont l'occasion de se regarder dans les yeux pendant des heures – sans se parler.

Puisque vous avez ce tableau sous les yeux – sur la page suivante – je m'imagine que vous en ressentez une vive et singulière impression...

Vous regardez en ce moment ce que voyait si bien Frans Hals...

Vous regardez un homme d'une miraculeuse intelligence – qui lui-même est en train de regarder un grand peintre – tandis que celui-ci le dévore des yeux – spectacle extraordinaire...

Car, encore une fois, quel est le physicien, l'astrologue ou le géomètre qui se permettrait de dévisager ainsi un poète, un chimiste, ou bien un compositeur ?

On imagine mal, en effet, Pasteur regardant fixement Berlioz pendant trois ou quatre heures de suite... s'approchant de ses yeux, retournant à sa place, revenant... repartant...

Or, c'est assurément ce qui s'est passé là.

Revivons cette première minute incroyable où, ces deux hommes présentés l'un à l'autre, se trouvent à présent face à face, seuls, dans le grand atelier du peintre hollandais.

Frans Hals ne peut pas ignorer que Descartes est un homme illustre – il ne le sait peut-être pas depuis longtemps – mais à coup sûr, il a tout de suite deviné que c'était là quelqu'un.

Descartes ne parle pas le hollandais – Frans Hals ignore la langue française – mais pour lui ce n'est pas le français qu'il s'agit de comprendre, c'est un certain Français dont il s'est proposé de reproduire les traits – dont il va s'efforcer de peindre le regard.

Il n'a probablement pas lu le Discours de la méthode – mais il faut qu'il ait l'air de le savoir par cœur...

Et c'est sans doute la raison pour laquelle ce regard, à la longue, devient obsédant – car il me semble bien qu'on y voie l'intérêt, l'amusement, le respect de Descartes pour ce grand peintre passionné, souverain maître de son art – et qui, de bonne humeur, immortalise un homme grave.



Je ne pense pas que personne, jamais, lui ait demandé de faire un paysage, une marine ou bien une nature morte.

Il faisait la ressemblance – selon l'expression assez affreuse et consacrée.

Et si, pour mieux le définir, il me fallait aller plus loin, j'emploierais même un vilain mot et dirais que Frans Hals était un photographe... et je l'ai dit exprès – et non pas sans raison.

Les gens, à cette époque reculée, qui voulaient conserver l'image d'un être particulièrement cher, s'adressaient à des spécialistes du portrait.

Or, il est arrivé à Frans Hals une mésaventure posthume qui vaut la peine d'être contée.

Après sa mort, Frans Hals tomba dans l'oubli car les œuvres qu'il avait faites se trouvaient toutes – ou presque toutes – chez ceux qui avaient été ses modèles de son vivant.

Ceux qui les possédaient les conservaient pieusement – et comme elles n'étaient pas d'une grande valeur, il n'en passait jamais en vente.

C'est au début du XIX^e siècle que les Musées enfin purent en acquérir.

On se mit alors à les rechercher – et chaque Musée du monde eut bientôt son Frans Hals.

Celui qui se trouvait au Musée d'Amsterdam faisait l'admiration de tous – lorsque tout à coup – catastrophe ! – on venait de découvrir, à Middleburg, dans un grenier, un autre portrait du même personnage absolument identique à celui du Musée d'Amsterdam.

La nouvelle fit tant de bruit qu'à force de chercher on en découvrit un troisième à La Haye.

On confronta les trois tableaux...

Non seulement ils étaient identiques mais, indéniablement, déclarèrent les experts, ils étaient tous trois de Frans Hals.

On se moqua de ces experts – et on eut tort.

Non. C'était identiquement le même personnage – et c'étaient trois chefs-d'œuvre.

Il fallut faire bien des recherches pour avoir enfin l'explication de ce mystère, la solution de ce problème.

Et la voici :

L'homme qui avait posé pour ces trois tableaux était un riche négociant – et ce négociant avait trois fils...

Et voyez-vous venir maintenant le mot photographe ?

Enchanté du premier portrait de lui, fait par Frans Hals, il lui en avait commandé deux autres identiques – afin que ses trois fils eussent à sa mort le même portrait de lui – et, comme nous disons

aujourd'hui :

« Tirez-m'en deux épreuves », il avait dit à Frans Hals de lui en faire deux copies.

Avant de nous quitter, regardons une fois encore ce chef-d'œuvre.

Et jetons un coup d'œil sur ce col blanc que porte Descartes...

Ce n'est qu'une tache blanche, n'est-ce pas...

Certains vous diront même que c'est comme l'aile d'une colombe...

Eh bien ! le miracle, pour moi, c'est que cela ressemble tellement au col d'une chemise.

MAITRES FLAMANDS ET HOLLANDAIS

Il y a au Musée Mauritshuis de La Haye le paysage de Delft de Vermeer – et, certainement, c'est un des plus beaux objets d'art qu'il y ait sur la terre...

Et Claude Monet, qui préférait ce tableau à tous ceux qui existent, m'a dit qu'il était resté parfois trois heures devant cette toile – et tous les ans, tous les deux ans, il allait la revoir.

Faisant le voyage uniquement pour lui rendre visite – comme on va revoir un très vieil ami qui ne vous a jamais déçu.

Je voudrais vous donner un exemple charmant de l'amour que l'on peut avoir pour un tableau et des sentiments que celui-ci, finalement, peut vous inspirer.

Je me trouvais ce jour-là au Musée d'Amsterdam, et je me délectais pour la énième fois devant tous ces Rembrandt fameux – devant les adorables tableaux de Vermeer de Delft – lorsque je vis venir à moi un monsieur grisonnant, sans chapeau, et qui était la courtoisie en personne.

Il me dit qu'il était le conservateur du Musée – et que, s'il avait été informé plus tôt de ma présence, il se serait mis à ma disposition pour me promener parmi les salles et me montrer tous les tableaux.

Je lui répondis que c'était fort aimable de sa part, mais que je connaissais déjà par cœur tout le Musée, et qu'il ne devait pas se déranger pour moi.

Mais il insistait de si bonne grâce que je ne pouvais pas ne pas continuer ma visite en sa compagnie.

Quelques instants plus tard, je vis qu'il s'efforçait de m'attirer vers un certain tableau qui se trouvait dans une salle à ma gauche.

Je m'y laissai conduire, et nous nous arrê tâmes devant ce ravissant tableau de Ian Steen, que vous avez sous les yeux, et qui est intitulé : La Petite Malade.

Pensant que mon appréciation pouvait lui être agréable, je lui exprimai combien j'aimais ce tableau. Je vis alors dans ses yeux que la question pour lui n'était pas là.

Me prenant alors par le bras, après s'être assuré que personne ne nous écoutait, il se pencha vers moi et me dit à l'oreille :

— Oui, mais, j'aimerais savoir une chose. D'après vous, qu'est-ce qu'elle a ?

— Qu'est-ce qu'elle a – qui ?

— La petite malade.

Et il ajouta :

— Je l'ai montrée déjà à beaucoup de grands médecins, mais aucun n'a été formel. Les uns m'ont dit : angine. D'autres m'ont dit : maladie de foie. Vous, vous n'êtes pas médecin, monsieur Guitry, mais vous êtes psychologue, et c'est au psychologue que je m'adresse : qu'est-ce qu'elle a ?

Alors, j'ai regardé moi-même autour de nous et, me penchant vers lui, je lui ai répondu :

— Rien.

— Comment, rien ?

— Non, elle n'a rien du tout. Je la crois mariée avec un homme qu'elle n'aime pas, et qui veut l'entraîner ce soir au cabaret. Or, je suppose qu'elle n'est peut-être pas fidèle à son mari, et qu'elle attend ce soir un jeune mousquetaire.

Il me regardait les yeux écarquillés et, me poussant le coude, il me dit d'une manière inexprimable et discrète :

— Cela ne m'étonnerait pas !

Demolder racontait sur la peinture et sur les peintres des histoires vraies qui ressemblaient à des légendes – et des légendes aussi qui ressemblaient à de vraies histoires.

Ainsi, au Musée d'Amsterdam, il y a une très belle toile de Ruysdaël qui représente un moulin auprès d'un bouquet d'arbres et Demolder m'expliqua :

« Ruysdaël est tellement aimé et ce tableau est si célèbre qu'on a recherché et qu'on a retrouvé le bouquet d'arbres et le moulin qui lui ont servi de modèles et depuis trois siècles, depuis que ce chef-d'œuvre a été fait, une Société s'est constituée qui restaure le moulin sans cesse et s'applique à le maintenir dans l'état exact où il était quand Ruysdaël l'a peint – et l'on agit de même avec les arbres, on les soigne, on les taille, on en replante quand il le faut, et, de la sorte, le modèle a vécu et vivra aussi longtemps que le tableau lui-même. »

Était-ce une légende, était-ce une histoire vraie ?

Demolder m'assura que, sur la route d'Utrecht, je pourrais voir ce bouquet d'arbres et ce moulin.

Je me suis bien gardé de m'y rendre : j'ai préféré ne pas savoir la vérité – car de deux choses l'une : ou la chose est exacte, ou c'est une légende – et, de toute façon, l'histoire est ravissante,

VOLTAIRE

Voici un buste de Houdon représentant M. de Voltaire. Mais soyons justes et si quelqu'un vous demandait : « Qu'est-ce que c'est que ce buste ? »



Bien qu'il soit de Houdon, vous répondriez tous :

— C'est un buste de Voltaire.

Et vous auriez raison : l'un des deux prime l'autre – et c'est le philosophe.

Nous devons à Houdon vingt bustes admirables – représentant Franklin, Montesquieu, Diderot, Jean-Jacques – et l'un des plus ravissants chefs-d'œuvre du XVIII^e : sa petite-fille, Sabine Houdon.

Nous lui devons surtout la statue, grandeur nature, de Voltaire assis dans son fauteuil, en robe de chambre et sans perruque – telle qu'on peut la voir à la Comédie-Française – et dont j'ai la joie de posséder la maquette en plâtre – véritable bijou et qui ne peut être que français.

Passionné de son art, Houdon, qui avait commencé le buste de Franklin à Paris, s'embarqua au Havre avec l'illustre ambassadeur américain, afin de pouvoir terminer pendant la traversée son œuvre inachevée.

Mais – encore une fois – malgré l'immense talent de Houdon, celui-ci ne saurait être mis sur le même plan que l'immortel auteur du Siècle de Louis XIV.

Oui, le sculpteur doit s'effacer devant le modèle.

Nous avons rendez-vous, ce soir, avec Voltaire.

Voltaire !

Chapeau bas.

Nous lui devons tous quelque chose.

Et puisque nous avons déjà son buste sous les yeux – efforçons-nous d'en faire une esquisse fidèle.

Il semblerait que ce grand homme diabolique se soit proposé d'être un objet de dégoût, de haine et de mépris – et toutes les ressources de son intelligence, tous les attraits de son génie, il paraît les avoir mis en œuvre pour y parvenir. Il n'y a pas de méchanceté qu'il n'ait écrite – ou qu'il n'ait dite.

J'emploie le mot « méchanceté » pour parler couramment – pour avoir l'air de partager l'opinion générale...

Or, ayant dit « méchanceté » – ayant dit le dégoût, la haine et le mépris qu'il inspirait à ceux qui le jugeaient jadis et qui le jugent encore inconsidérément – j'ai hâte d'ajouter que cette haine et ce mépris étaient bien peu de chose en regard de son mépris à lui, de son dégoût à lui – et de sa haine à lui pour la sottise humaine.

Cruel, sceptique, aigri, maussade et parfois sans pitié – pestant, rageant et blasphémant – tel fut ce philosophe assez peu philosophe pour regarder la vie avec indifférence.

D'ailleurs, un homme pareil ne se discute pas – car M. de Voltaire est un fait historique – et l'animosité de l'Église à son égard ne paraît pas admissible – puisqu'elle ne cesse de nous dire : « Dieu fait bien ce qu'il fait. »

S'il fait bien ce qu'il fait, c'est que sans doute, alors, il avait ses raisons de nous l'avoir laissé si longtemps sur la terre.

Et je voudrais à cet égard vous raconter une anecdote d'une absolue véracité.

Il y a de cela quelques années, je me trouvais à Genève, et, une fois de plus, je conçus le projet de me rendre au château de Ferney où Voltaire habita pendant quelques années...

Ravissante maison, bien émouvante d'autre part, et qui appartient à des gens qui sont les plus courtois du monde – et qui se laissent visiter sans témoigner d'impatience.

Conduisant ma voiture, je m'étais fait des illusions et m'étais égaré en sortant de Genève. Dès lors, je me suis mis à demander mon chemin aux gens que je croisais.

Je demandais :

— Ferney ?

On me répondait :

— Ferney ?

— Où est la maison de Voltaire.

— Alors, dites : « Ferney-Voltaire ». C'est la deuxième route à droite.

Un peu plus loin je demandai :

— Ferney-Voltaire ?

— La première, à gauche.

Bientôt, je me contentai de demander :

— Voltaire ?

C'est alors que me fut donnée une réponse inouïe.

Je demandai :

— Voltaire ?

Et quelqu'un me répondit :

— Un peu au-dessus de l'église.

Voltaire au-dessus de l'Église – avouez que c'était inespéré.

Il ne saurait être question de faire ici le tour d'une œuvre aussi considérable que celle de Voltaire.

Donc, ne commettons pas une telle imprudence... et déclarons tout simplement :

1° Que l'homme qui n'a pas lu les Contes de Voltaire ni son Histoire du roi Charles XII est un Français insuffisant, et...

2° que si vous essayez de supprimer Voltaire – ne fût-ce qu'un instant – l'Histoire de la France devient inracontable.

Et, en effet, Voltaire n'a pas perdu de temps – et il a tout prévu – car le 2 avril 1764 – vingt-cinq années avant la prise de la Bastille – il écrivait ceci au marquis de Chauvelin :

« Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera à la première occasion – et alors ce sera un beau tapage ! Les jeunes gens sont bien heureux – ils verront de belles choses ! »

Mais, deux années plus tard, c'est Voltaire lui-même qui sonne le tocsin... et je cueille cette phrase de lui dans une lettre qu'il adresse à M. Damilaville :

« Il est à propos que le peuple soit guidé et non pas qu'il soit instruit. »

Dans certains partis politiques on aime à se prévaloir des opinions de Voltaire – mais il ne faudrait pas négliger cette phrase de lui qui se trouve dans une lettre adressée à la même personne. Cette phrase, la voici. Elle est datée de 1766 :

« Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu. »

Mais revenons à sa statue, et considérons son sourire, en effet diabolique, en marbre et si vivant, tel que Houdon l'a fait.

Parmi les causes de cette aptitude que Voltaire avait de se faire exécrer, l'une d'elles était son esprit pénétrant – redoutable d'ailleurs – et bien souvent pervers... mais l'un des plus éblouissants qu'on ait jamais connu.

Passons-lui la parole – et vous allez penser qu’il se montre à nos yeux sous un jour effrayant quand il écrit à d’Alembert cette lettre inouïe au sujet d’un livre nouveau – dont il était l’auteur et qui faisait scandale.

Il écrit :

« Dès qu’il y aura le moindre danger, je vous demande en grâce de m’avertir afin que je désavoue l’ouvrage dans toutes les feuilles publiques avec ma candeur et mon innocence ordinaires. »

J’imagine qu’un tel aveu vous scandalise.

Cet écrivain qui se propose de désavouer son œuvre, est-ce que ce n’est pas abominable ?

Vous devez penser que si.

Eh bien ! figurez-vous que nous ne sommes pas d’accord – car, en somme, qui l’obligeait à faire cet aveu ?

Personne.

Ce n’est donc là qu’un mot d’esprit – une nouvelle affirmation de son cynisme volontaire.

Les mots de lui qui sont « méchants » sont fort célèbres.

Voici le plus connu de tous.

Existait à l’époque un critique nommé Fréron – dont le prénom était Elie, mais que Voltaire appelait Jean, parce que Jean Fréron donnait comme initiales : J.F., – c’est-à-dire « Jean-foutre ».

Or, Fréron ayant commis l’imprudence de s’attaquer à Voltaire, celui-ci l’immortalisa – car, effectivement, peu se souviendraient du critique Fréron si Voltaire n’avait écrit sur lui ces quatre vers :

L’autre jour au fond d’un vallon

Un serpent mordit Jean Fréron

Que pensez-vous qu’il arriva ?

Ce fut le serpent qui creva.

Regardez son sourire...

Ne jurerait-on pas qu’il vient de terminer à l’instant son quatrain ?

Oui, ses mots « méchants » sont célèbres – mais n’en a-t-il pas faits qui ne soient pas méchants ?

Si, justement, beaucoup – qui sont bien moins connus – mais ne sont pas moins beaux.

Il aimait Montesquieu – et il en dit ceci :

« L’humanité avait perdu ses titres. M. de Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus. »

Il détestait Jean-Jacques – qui le lui rendait bien ! – et, à propos d’un livre de lui, Voltaire lui écrit :

« On n’a jamais employé tant d’esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. » Mais, croyez-vous qu’il soit embarrassé pour faire des compliments ?

Mais nullement – bien au contraire.

Il a reçu les pensées de Vauvenargues – il les a trouvées belles et, tout de suite, il lui écrit :

« Si jamais je veux faire le portrait du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'âme la plus haute, je mettrai votre nom au bas.

Je vous embrasse tendrement. Voltaire. »

Et comme il aime Rivarol, il écrit :

« Rivarol, c'est le Français par excellence. V. »

Vous voyez qu'il savait aussi dire du bien.

Seulement, voilà – il choisissait !

Enfin, blasphémateur ou non, lorsque Voltaire sentit venir la mort, il écrivit ces mots qui sont restés fameux :

« Je meurs adorant Dieu, aimant mes amis, sans haine pour mes ennemis et détestant la superstition. »

C'est dur – et c'est cruel – mais admirez sa loyauté.

À quelque temps de là, les autorités suisses ordonnent que soit brûlé le livre de Jean-Jacques.

Que fait alors Voltaire ?

Il lui écrit ceci :

« Je ne suis nullement d'accord avec vous dans ce que vous dites – mais je défendrai jusqu'à la mort votre droit de le dire. »

Certes, il a blasphémé – mais avec tant d'esprit !

Il a dit :

— Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer !

Il a dit :

— Si Dieu a fait l'homme à son image, nous le lui avons bien rendu !

Quand un prêtre se présenta à son chevet, Voltaire, mourant, lui demanda :

— Qui vous envoie ?

— Dieu lui-même, répondit le prêtre.

Alors Voltaire lui demanda :

— Où sont vos lettres de créance ?

Entrant un jour, à l'improviste, chez sa vieille maîtresse, il trouva celle-ci ayant sur ses genoux un tout jeune officier.

Voltaire fit :

— Oh !

L'officier se leva.

Et Voltaire prit un siège en lui disant :

— Et vous qui n'y étiez pas obligé !

J'aimerais, voyez-vous...

Et, d'abord, j'aimerais que vous aimiez Rousseau autant que je l'adore.

Mais j'aimerais aussi retenir votre attention sur cette lettre absolument extraordinaire – et qui date de l'époque où « dérailla » Jean-Jacques...

Le mot n'est pas joli, mais avouons qu'il fait image – et je le préfère au mot « fêlé », que Jules Lemaitre emploie avec trop de plaisir quand il parle de Rousseau.

« Dérailler » donne l'espoir d'un retour possible en arrière...

Une « fêlure », hélas, annonce une perte irrémédiable.

Cette lettre navrante, ennuyeuse d'ailleurs, et qui devient finalement si belle, nécessite une explication.

Jean-Jacques était atteint du délire de la persécution, son caractère déjà mauvais était devenu même exécration...

Il s'était convaincu que Voltaire, Diderot et d'Alembert, ayant fait cause commune avec deux philosophes anglais, Horace Walpole et David Hume – ces hommes, ses amis, avaient juré sa mort.

Ce n'était pas exact, bien entendu – mais eux-mêmes l'avaient pris en exécration – et, tous, jaloux de son génie assurément, ne songeaient qu'à l'exaspérer...

Ils lui firent alors une farce abominable : ils lui adressèrent une « prétendue » lettre du roi de Prusse où Jean-Jacques était raillé sur sa manie soupçonneuse et son besoin de se croire persécuté – et cette lettre, littéralement, le rendit fou – tant et si bien qu'il écrivit à une amie à lui cette lettre insensée que vous allez lire.

Il ne faut pas considérer comme ennuyeuse une lettre ennuyeuse – quand celle-ci est d'un grand homme – car il est très intéressant qu'un écrivain considérable puisse tout à coup cesser d'être un grand écrivain quand son esprit vacille.

Mais – reprenons sa lettre – et nous allons assister à un miracle – le déraillé fait marche arrière...

Cette lettre est datée du 25 mai 1766 – et Rousseau dit pour commencer :

« Je voudrais bien, Madame, avoir reçu plus tôt votre lettre du 27 avril... »

Il voudrait l'avoir reçue plus tôt, et cependant il n'y répond qu'un mois plus tard.

« Je me serais tenu plus tranquille et j'aurais fait quelques sottises de moins ; non qu'elle m'ait fait changer de sentiment sur la conduite de l'homme en question, mais j'y ai trouvé d'utiles leçons sur la mienne dont je vous remercie et dont je ferai mon profit. Mais comment avez-vous pu croire que la lettre attribuée au roi de Prusse fût de M. Walpole ? Comment n'y avez-vous pas à l'instant reconnu le

style de d'Alembert, l'ami de M. Walpole et l'intime ami de M. Hume. Depuis ma précédente lettre j'ai lu dans les papiers publics un autre écrit où je voyais encore d'Alembert à chaque ligne, et l'on a imprimé et traduit à Londres une lettre du Prince Voltaire à moi adressée où l'arrogance et la méchanceté sont portées à leur comble. Mais la fougue et la brutalité de Voltaire éventent toutes ses mines au lieu que le rusé d'Alembert ne marche que par-dessous terre et, cachant sa haine pour la mieux servir, mène tout sans jamais paraître et ce Walpole que je ne connais point est assez lâche pour vouloir bien lui servir de prête-nom.

Quant à David...

(David, c'est David Hume.)

... Je n'ai plus rien à en dire. Vingt démonstrations de sa trahison devraient me suffire à peine pour oser l'en accuser, et telle est la déplorable situation de mon âme que sans être absolument convaincu je suis tous les jours plus persuadé.

Dans cette horrible perplexité, que puis-je faire sinon me taire et attendre : tôt ou tard le temps découvrira la vérité. Ah ! Madame, que ne se montre-t-elle à son avantage, que ne me couvre-t-elle de la plus mortelle confusion ! Comment je réparerais envers lui ma cruelle offense, avec quelles larmes de joie je montrerais, s'il était possible, à toute la terre toute sa vertu et toute mon indignité !

Que cette humiliation me serait douce et que je la subirais de bon cœur !

Mais non, chaque jour des indices nouveaux achèvent de m'accabler et jusqu'à ma dernière heure mon cœur sera déchiré de cette persuasion funeste que le meilleur des hommes s'est pour moi seul transformé dans le plus noir. Il n'est pas en mon pouvoir de conserver aucune espèce de liaison avec un homme auquel je ne puis penser sans frémir. Il continue à m'écrire sur le ton de l'amitié et s'occupe de mes intérêts d'une manière à mériter toute ma reconnaissance, et moi je ne lui réponds ni ne lui répondrai plus. Pour tous les biens de la terre je ne lui écrirais pas une seule ligne. J'aime mieux passer pour un ingrat que d'être un fourbe comme lui.

Du reste, je vous demande le plus profond secret sur cette lettre comme sur la précédente.

J'ai fait des sottises, je n'en ferai plus – mes peines resteront dans le fond de mon cœur – mes seuls vrais amis en sauront la cause.

Et maintenant, voici le passage inouï, merveilleux, passionnant, de cette lettre effrayante :

« Je prends le parti de renoncer à toute correspondance, de me consacrer absolument à moi-même, et d'être mort au public de mon vivant. Il me reste à m'occuper de moi.

C'en est assez pour le reste de ma vie.

Il y a longtemps que je médite d'écrire mes confessions... je vais tâcher de les rédiger... s'il me reste assez de temps pour cela car malheureusement j'aurais beaucoup à dire, mais je dirai tout. Nul homme jusqu'ici n'a fait ce que je me propose de faire, et je doute qu'aucun autre n'en fasse autant après moi. »

Ces derniers mots constituent en somme la première version de l'une des plus belles phrases qui aient jamais été écrites. C'est la première phrase des Confessions : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi. »

Voici maintenant la fin de cette lettre :

« Pardon, Madame, je suis dans un de ces tristes moments de la vie où l'on n'est plein que de soi. Imitez-moi, de grâce, en cette occasion dans vos lettres. Parlez-moi de vous : c'est l'une des plus douces consolations que je puisse espérer dans mon asile. Comme je renonce absolument à tout commerce par la poste, je vous prie que mon nom ne paraisse plus sur vos lettres. Si vous y mettez exactement l'adresse suivante sans aucune enveloppe et que vous les fassiez mettre à la poste à Londres ou que vous les affranchissiez jusque-là, elles me parviendront sûrement. »

Il lui donne son adresse – et il ne signe pas sa lettre.

Aux yeux de bien des gens Rousseau passait pour être fou – et tout laisse à penser que ses amis, Voltaire en tête, aient fait le nécessaire pour accréditer un tel bruit. Il est vrai d'autre part que certains de ses actes nous laissent à penser que sa méchante humeur et son hypocondrie faisaient peut-être vaciller son prodigieux cerveau.

MAURICE QUENTIN DE LA TOUR

Maurice Quentin de la Tour fut, non seulement le plus grand pastelliste qui ait sans doute jamais existé, mais l'on pourrait aller fort bien jusqu'à prétendre que le mot « pastel » est à lui – comme « nocturne » est à Chopin – comme le mot « dessin » est à Ingres.

Avant La Tour, le mot pastel avait un sens particulier.

Un « pastel », cela signifiait quelque chose de tendre, et de consistant.

C'était un art mineur – et réservé d'ailleurs aux dames – et, plutôt même, aux jeunes filles.

L'emploi du rose et du bleu ciel semblait en être l'apanage...

Du reste, on dit encore du « bleu pastel » – comme si la gamme entière des bleus lui était interdite.

Or, il est évident que La Tour n'allait pas se contenter de ces tons

fade...

Devait-il se priver du vermillon, du bleu de Prusse ou du vert émeraude ?

Pourquoi ? Et de quel droit d'ailleurs ? Et pour quelle raison ?

Et dès lors, il nous a montré qu'un pastel pouvait être extrêmement puissant – sans cesser cependant d'être d'une élégance et d'une grâce extrêmes.

Voilà pourquoi je dis qu'après le mot « pastel » on ne peut pas ne pas ajouter « de La Tour » – et d'autant plus qu'il semble bien avoir emporté le mot dans sa tombe avec lui.

Lorsque La Tour faisait le portrait de quelqu'un, il le faisait deux fois – sur deux cartons posés devant lui côte à côte...

Mais celle ou celui qui posait n'en savait rien.

Sur le second des deux cartons, le modèle portait son âge – il avait bien dix ans de moins sur le premier – et c'était celui-là qu'il offrait au modèle – tandis qu'il conservait jalousement pour lui le second : le fidèle.

Dois-je ajouter que les seconds sont des chefs-d'œuvre ?

Les autres aussi d'ailleurs – mais ils ne sont pas du même siècle...

Car, à vrai dire, les premiers sont encore du XVII^e – tandis que les seconds, disant la vérité, sont bien du XVIII^e.

La Tour, venu au monde en l'an 1704, était donc né sous Louis XIV...

Ayant vécu pendant quatre-vingt-quatre années – il mourut sous Louis XVI – ayant vu défiler les cinquante-neuf années du règne de Louis XV...

Il en aura vu de toutes les couleurs – ce qui est le rêve pour un peintre...

Et quant à son portrait, que vous avez, là, sous les yeux, fait par lui-même, j'imagine que La Tour, merveilleux virtuose, spirituel au possible et maître de son art, a dû se faire deux fois sur le même carton : tel qu'il était le jour où il posa pour lui – et tel qu'il était dix ans plus tôt.



On pourrait observer qu'il paraît extrêmement enchanté de lui-même.

Et d'ailleurs, en effet, sa bouche souriante, son nez voluptueux, ses yeux pleins de malice témoignent d'une satisfaction évidente...

Mais, entre nous, pourquoi ne serait-il pas content d'être La Tour ?

Et pourquoi voudriez-vous que cet homme qui aura passé sa vie à démasquer les autres – nous ait laissé de lui un visage hypocrite ?

Il s'est fait franchement, comme il a fait Voltaire, ou Louis XV, ou Mlle Fel-Diderot, d'Alembert – ou Marie Leczinska...

Et s'il est fier de lui – supposons qu'il le soit – est-ce que ce ne serait pas pour avoir illustré tout le XVIII^e siècle ?

Car il pouvait se vanter de l'avoir fait, ce siècle et de l'avoir fixé... d'ailleurs, au fixatif.

Sans Maurice La Tour, essayez donc de raconter le XVIII^e.

Or, lui-même, il en est précisément l'image.

Il en a l'apparente légèreté – mais voyez donc avec quelle force elle est dépeinte.

À PROPOS D'UNE ÉBAUCHE

J'ai toujours eu pour les ébauches, pour les croquis, pour les esquisses,

une prédilection particulière...

Or, à la page suivante, nous avons sous les yeux l'une des plus belles qui soient : Bonaparte par Louis David...

Et maintenant je me permettrai de vous conseiller d'aller jeter un coup d'œil sur Louis David lui-même – et par lui-même – car il n'est pas inintéressant de pouvoir regarder simultanément un chef-d'œuvre – et celui qui l'a fait – et qui s'est fait lui-même sans indulgence aucune.

Nous ne saurons jamais sans doute pourquoi David n'a pas terminé ce portrait de Bonaparte.

Bonaparte ne l'a-t-il pas aimé ?

David n'en a-t-il pas été satisfait ?

On est en droit de faire ces deux suppositions, et même on en peut faire une troisième encore :

David et Bonaparte en ont peut-être été tellement enchantés l'un et l'autre, qu'ils se sont dit :

— Restons-en là... puisque tel quel, il est admirable.

Et l'Empereur aurait pu même ajouter :

— D'ailleurs, comme je ne veux pas que vous risquiez de l'abîmer, je vous défends de l'emporter : je le garde comme il est !

Le nombre presque incalculable des portraits qui ont été faits de Napoléon tend à prouver combien il devait être insaisissable. Il donne l'impression qu'il ne pouvait pas rester en place – et que l'idée même de poser devait l'exaspérer. On ne l'imagine pas, en effet, se tenant aux ordres de quelqu'un – même d'un peintre de génie.

David a fait de lui plusieurs portraits. Ils sont tous célèbres. Mais le plus célèbre est sans doute celui qui s'intitule « Bonaparte franchissant les Alpes ». Le cheval est cabré, Bonaparte fait corps avec sa monture, sa cape rouge est soulevée par le vent et sa main droite dégantée semble désigner la route qui conduit à l'Immortalité.



L'Empereur avait approuvé l'idée du tableau – et il avait dit au peintre :

— Allez-y. Commencez.

David lui répondit :

— Avec plaisir, mais donnez-moi au moins quelques heures de pose.

Et Bonaparte lui dit alors :

— Pourquoi faire ? Lorsque vous avez peint Léonidas aux Thermopyles est-ce que vous avez fait poser Léonidas ? Non ? Eh bien ! alors...

C'était là de ces reparties foudroyantes dont l'Empereur avait le secret...

Et je puis vous en parler en connaissance de cause car je suis en train d'écrire un film qui s'appellera Napoléon – où je vais raconter le grand homme tout comme j'ai conté Versailles – afin qu'il en soit le pendant – et je m'applique actuellement à découvrir dans sa correspondance privée comme dans ses proclamations certaines de ces formules brèves et sans réplique, dont le style est exceptionnel – car si l'on peut attribuer à d'Alembert une phrase de Diderot – aucune hésitation n'est possible devant une phrase de l'Empereur : elle ne peut être que de lui.

Je veux vous en citer quelques-unes – qui sont comme des traits – dans les deux sens du mot – car elles vont droit au but – et elles le portraiturent comme des traits de crayon – formels.

Il a dit de lui-même :

— J'ordonne ou je me tais.

Il a dit :

— L'obligation de payer à l'entrée des églises est une chose révoltante. On ne doit pas priver les pauvres, parce qu'ils sont pauvres, de ce qui les console de leur pauvreté.

Il a dit, devant la tombe de Jean-Jacques Rousseau :

— Il eût peut-être mieux valu pour le repos de la France que ni Rousseau ni moi n'eussions existé.

À Sainte-Hélène, il a dit à ceux qui l'y avaient accompagné :

— Vous vous illustrez en me restant fidèles.

Il a dit un jour :

— Les hommes de génie sont des météores destinés à flamber pour éclairer leur siècle.

Mécontent de son ministre des Finances, M. Barbé-Marbois, il lui demanda de bien vouloir lui rendre immédiatement son portefeuille.

L'autre lui demanda :

— J'ose espérer que Votre Majesté ne m'accuse pas d'être un voleur ?

Et l'Empereur lui répondit :

« Je le préférerais cent fois, car la friponnerie a des bornes, tandis que la sottise n'en a pas ! »

Et alors, miracle inouï ! – Parmi toutes les lettres d'amour, la plus belle de toutes – trouvée unanimement la plus belle de toutes – est une lettre de l'Empereur adressée à la citoyenne Bonaparte.

Aucun écrivain, aucun poète n'a, semble-t-il, mieux exprimé l'amour ardent d'un être pour un autre⁷⁸.

Voici une lettre de l'Empereur, bien belle et surprenante, et qui n'est pas souvent citée.

Elle est adressée par Napoléon au prince Charles, commandant en chef de l'Armée Autrichienne.

Quartier Général, Klagenfurt, II germinal, an V (31 mars 1797)

Monsieur le Général en chef,

Les braves militaires font la guerre et désirent la paix. Celle-ci ne dure-t-elle pas depuis six ans ? Avons-nous assez tué de monde et commis assez de maux à la triste humanité ? Elle réclame de tout côté. L'Europe, qui avait pris les armes contre la Révolution française, les a posées, Votre nation reste seule, et cependant le sang va couler plus que jamais.

... Le Directoire exécutif de la République française avait fait connaître à S.M. l'Empereur le désir de mettre fin à la guerre qui désole les deux peuples : l'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre, et faut-il, pour les intérêts ou les passions d'une nation étrangère aux maux de la

guerre, que nous continuions à nous entr'égorger ? Vous, Monsieur le Général en chef, qui, par votre naissance, approchez si près du trône et êtes au-dessus des petites passions qui animent souvent les ministres et les gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière et de vrai sauveur de l'Allemagne ? Ne croyez pas, Monsieur le Général en chef, que j'entende par là qu'il ne vous soit pas possible de la sauver par la force des armes. Mais, dans la supposition que les chances de la guerre vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ravagée. Quant à moi, Monsieur le Général en chef, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je me trouverai avoir méritée que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires.

Je vous prie de croire, Monsieur le Général en chef, aux sentiments d'estime et de considération avec lesquels je suis, etc.

Voici maintenant une autre lettre d'amour adressée par l'Empereur à celle qu'on appelait « l'épouse polonaise de Napoléon » – à Marie Walewska.

Marie, ma douce Marie, ma première pensée est pour toi, mon premier désir est de te revoir. Tu reviendras n'est-ce pas ? Tu me l'as promis. Sinon l'Aigle volerait vers toi !

Je te verrai à dîner.

Daigne accepter ce bouquet... 79

Que ce bouquet devienne un lien mystérieux qui établisse entre nous un rapport secret au milieu de la foule qui nous environne. Exposés aux regards de la multitude nous pourrions nous entendre.

Quand ma main pressera mon cœur, tu sauras qu'il est tout occupé de toi et, pour répondre, tu presseras ton bouquet !

Aime-moi, ma gentille Marie, et que ta main ne quitte jamais ton bouquet.

N.

UN DESSIN D'EUGÈNE DELACROIX

Savez-vous qu'il existe des tableaux parfaitement remarquables et fort beaux en eux-mêmes, et que, pourtant, il est impossible de conserver chez soi ?

Certains d'entre eux sont même connus à cet égard. Je vais vous en donner un exemple.

Il y a de cela six ou sept ans, est passée en vente à Paris une des aquarelles les plus belles qu'il y ait au monde. Elle est célèbre. Elle a pour titre : Le lit défait – et elle est d'Eugène Delacroix.

C'est une grande aquarelle qui doit avoir environ cinquante

centimètres sur quarante.

Elle représente effectivement un lit défait. On ne voit rien d'autre et il n'y a point de personnages. Mais voilà où s'observe le génie d'un artiste : il semble qu'un homme et une femme s'y sont aimés et qu'ils viennent à l'instant d'en sortir.

Les oreillers, les draps, les couvertures sont en un désordre d'une extrême éloquence.

J'avais entre les mains le catalogue de la vente, et j'avais sous les yeux la reproduction de l'œuvre fameuse,

Un ami est entré chez moi, très averti, très amateur, et je lui dis :

— Voilà un admirable objet d'art qui sera chez moi dans quarante-huit heures, s'il n'atteint pas un trop grand prix.

Il regarde la reproduction de l'objet d'art en question et il me dit :

— N'en faites surtout rien.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un mois plus tard vous cherchiez à vous en débarrasser.

— Je n'en vois pas la raison.

— Eh bien ! je vais vous la dire... et je vais vous la montrer tout de suite. Cette merveille est déjà passée en vente, à ma connaissance, au moins cinq fois – et personne, jusqu'ici, n'a pu la conserver – et maintenant, je vais vous montrer pourquoi. Vous voyez le drap de dessous soulevé comme il l'est, avec tous ses plis...

— Oui.

— Eh bien ! ne regardez que ce point-là... Vous ne la voyez pas, la tête de méduse ?

Or, il y avait effectivement une tête de méduse, dessinée à merveille dans les plis du drap.

— Tant que vous ne l'aviez pas vue, continua mon ami, elle ne pouvait naturellement pas retenir votre attention... Mais maintenant que vous l'avez vue, éloignez de vous cette image, posez-la à cinquante centimètres de vos yeux et dites-moi si déjà ce n'est pas une obsession pour vous ?

C'était une obsession.

J'ai recommencé deux fois, trois fois, dix fois l'expérience et, finalement, je me suis privé d'une des plus belles aquarelles qui soient au monde. Et j'ai su, par la suite, qu'ayant perdu son titre primitif, les amateurs entre eux l'appelaient « L'aquarelle à la tête de méduse ».

Remarquez bien que j'aurais pu me croire plus malin que les autres et l'acheter quand même en me disant : je finirai par m'y faire – mais je savais, par expérience, qu'il m'était arrivé naguère la même aventure avec une admirable toile de Bonnard qui représentait une femme nue qui sortait de son bain. La jambe gauche était pliée, elle de face et le pied reposant au bord de la baignoire. Je l'avais chez moi

depuis déjà deux ans, et je ne m'étais pas encore aperçu que les ombres du genou représentaient très nettement deux yeux, un nez et une bouche – tels qu'on croit les voir sur la lune quand elle est pleine.

Or, dès l'instant que ce visage m'est apparu sur ce genou, il ne m'a plus été possible de regarder ce genou sans voir ce visage.

Ayant pour amis Josse et Gaston Bernheim qui m'avaient vendu ce tableau, il m'a été facile d'échanger ce Bonnard contre un autre Bonnard.

Peut-être des personnes s'étonneront-elles de singularités semblables.

Qu'elles ne s'en étonnent pas.

Quand on aime les tableaux qu'on a la joie de posséder, on les regarde sans cesse, on les dévore des yeux – on finit par les connaître par cœur comme on connaît par cœur un poème de Ronsard ou bien une page de Voltaire.

RACHEL

Ces ravissantes fleurs, signées Fantin-Latour, voulez-vous que nous les portions sur la tombe de Rachel – qui me paraît bien délaissée ?

Et ne me demandez pas quel rapport il y a entre ces fleurs et cette femme.

Le rapport est constant entre les femmes et les fleurs.

Le 3 janvier 1858, à onze heures du soir – au moment exact où le rideau se fermait à la Comédie-Française, deux grands yeux sont restés ouverts un instant dans le visage d'une morte...

Rachel venait d'exhaler son ultime soupir.

Petite juive errante, fille de colporteurs, elle était née, bien par hasard, trente-sept années auparavant dans un village du canton d'Arjan en Suisse...

Elle grandit sur les routes...

Elle chanta dans les rues...

Étonna les passants...

Fut dirigée, un jour, vers le Conservatoire...

Joua au Gymnase, obscurément...

Puis, un beau soir – un très beau soir – un des soirs les plus beaux qu'une femme ait connus – elle avait 17 ans – elle vit se lever une salle entière qui l'acclamait parce qu'elle venait d'avoir tout à coup du génie en récitant les Imprécations de Camille.

Et dès lors, elle connut une carrière fulgurante...

1838-1858 – elle a duré vingt ans – de l'heure de ses débuts à l'instant de sa mort...

Vingt ans pendant lesquels elle a conquis le monde...

Or, elle était fragile – et parce qu'elle était fragile – et qu'elle n'en tenait pas compte – elle donnait un peu de sa vie à chaque battement de son cœur – et parce qu'elle donnait sa vie à chaque battement de son cœur, Rachel aura passé sa vie à expirer...

Elle se sera donné la mort à chaque vers...

Et je crois bien qu'il ne faut pas chercher ailleurs la cause de ce frémissement qui parcourait la salle aussitôt qu'elle apparaissait...

Mais nous savons par expérience que les acteurs, hélas ! ne sont pas racontables.

Cependant, rapportons des faits – qui me paraissent saisissants.

Pour sa dernière apparition sur scène, elle choisit Adrienne Lecouvreur, drame fameux qui fut l'un des plus grands triomphes...

Elle aurait pu choisir Hermione, Phèdre ou Camille...

Non, pour son dernier soir, elle voulut jouer le rôle d'une tragédienne illustre qui meurt au dernier acte...

Et Paul de Saint-Victor qui assistait à cette représentation déchirante, parle de « la sublime et effrayante pantomime » de Rachel, alors qu'elle jouait avec « l'aiguillon de la mort », alors qu'elle répétait sa propre mort, en somme – « essayant ce linceul de théâtre qu'elle allait si tôt revêtir ».

Quelques jours plus tard, elle quittait Paris pour la Côte d'Azur – exténuée, mourante – mais le matin de son départ, de très bonne heure, sans vouloir être accompagnée – sans vouloir dire où elle allait – elle sauta dans sa voiture et elle se fit conduire au Théâtre-Français – elle entra – ne rencontra personne et monta les étages. Arrivée au troisième, aucun décor planté...

Elle alla vers la rampe éteinte – vers un trou noir, immense : la salle...

A-t-elle murmuré quatre vers de Racine ?...

A-t-elle déclamé douze vers de Corneille ?...

Elle ne l'a pas dit – et je crois qu'il vaut mieux que nous ne le sachions pas.

Arrivée au Cannet dans la seconde quinzaine du mois de décembre – elle mourut le 3 janvier – ayant elle-même « réglé le détail de ses funérailles ».

À PROPOS D'UN TROMPE-L'ŒIL

Nous voilà devant une œuvre rare, quelque peu singulière...

Certes, c'est un tableau – un ravissant tableau – mais, avant tout, c'est un trompe-l'œil...

Or, les trompe-l'œil, pour bien des gens, ne sont pas considérés

comme de la peinture.

Et ce nom qu'on leur donne acquiert un sens péjoratif qui les distingue et qui, quelquefois, les décline.

Il faut avouer d'ailleurs qu'il est difficile – pour ne pas dire impossible – de les accrocher au mur parmi d'autres tableaux...

Il convient donc de les isoler si l'on veut qu'ils conservent leurs qualités essentielles.

L'homme qui fait un trompe-l'œil se propose, en effet, de nous faire croire que les objets qu'il représente sont accrochés à une porte, ou fixés au mur par des clous, des épingles, ou bien par des punaises – et, censément, ce sont ces objets eux-mêmes que vous regardez – et ils doivent tromper votre œil à tel point que vous éprouvez le besoin de vous approcher de la toile et d'y porter même la main pour vous assurer qu'ils sont peints...

Ce sont de véritables tours de force qui exigent un talent infini – mais, encore une fois, ce n'est pas de la peinture – et, parce qu'ils sont destinés à tromper, ils ne sont pas pris au sérieux – alors que certains d'entre eux sont pourtant des chefs-d'œuvre.

Celui-ci, c'est un grand peintre qui l'a fait, c'est Boilly – et il est l'auteur de vingt-trois trompe-l'œil connus.

Celui-ci passe pour être le plus beau, le plus réussi de tous. Quant à moi, je le considère comme une véritable merveille – et c'est une des deux raisons pour lesquelles il figure dans ce livre.

L'autre raison, je vous la dirai tout à l'heure.

Pourquoi dit-on qu'un trompe-l'œil n'est pas positivement de la peinture ?

Je me le suis souvent demandé – et, tout récemment, j'en ai peut-être découvert la cause.

Les objets représentés ainsi ne peuvent être d'une taille ni supérieure ni inférieure à leur taille véritable.

Ainsi, cette paire de ciseaux, pour tromper notre œil et pour nous faire croire qu'elle est accrochée là, doit avoir obligatoirement sa dimension réelle.

En outre, la plus grande préoccupation du peintre est de restituer aux objets exposés un relief saisissant – et, quand il y parvient, le tableau qu'il a fait ne peut être accroché que verticalement – à plat contre le mur – car si sa partie supérieure s'en détachait, ainsi que d'ordinaire sont accrochées les toiles, les objets figurés n'obéissant pas à l'inclinaison perdraient aussitôt leur vraisemblance.

Une autre observation encore, qui vous est suggérée par ce genre d'exploit, c'est que, plus le trompe-l'œil est réussi, moins vous devez pouvoir en déceler l'auteur.

La personnalité d'un maître doit s'effacer devant la vraisemblance

des objets qu'il propose à notre étonnement.

Voilà sans doute le plus grand reproche que l'on peut se permettre de formuler devant ces toiles.

La preuve en est, d'ailleurs, qu'elles sont toujours signées et toutes de la même manière : le peintre écrit son nom sur un petit fragment de papier qui est épinglé ou bien collé – ou bien encore fixé par une goutte de cire.

Et c'est précisément le cas de celui-ci. Ce n'est pas une interprétation – c'est la reproduction fidèle d'un sujet composé que le peintre s'impose – et c'est dans la composition de ce sujet que la fantaisie, l'esprit, l'ingéniosité de l'artiste se voient...

En l'occurrence, Boilly a délibérément choisi : une fiole, une blague à tabac, une gravure d'après Téniers, une paire de ciseaux, un rasoir, et des lettres qu'il a posées à cheval, en équilibre sur une corde tendue...

Vous ayant parlé de relief, il me revient en mémoire un souvenir d'enfance.

Mon père avait pour ami le célèbre dessinateur Caran d'Ache.

Caran d'Ache était russe, et le mot Caran d'Ache est, en russe, le mot crayon.

Mais, pour être russe, il n'en était pas moins le plus parisien des hommes.

Mon père, pour une pièce qu'il allait jouer et dont le titre m'échappe, avait demandé à Caran d'Ache de lui brosser le portrait d'un général mexicain en grand uniforme, la poitrine constellée de décorations, sabre, épaulettes, et le col brodé d'or.

Le portrait terminé, Caran d'Ache pria mon père de se rendre à son atelier.

Recouvert d'une étoffe, le tableau se tenait à quelques mètres d'eux – et Caran d'Ache demanda à mon père :

— Tu m'as bien dit, n'est-ce pas, que le portrait devait être vu de loin par le public ?

— Parfaitement, oui.

— Et tu m'as bien recommandé, n'est-ce pas, de lui donner le plus grand relief possible ?

— Oui, en effet, je te l'ai recommandé, c'est vrai.

— Eh bien ! alors, n'avance pas. Reste où tu es – et regarde.

Il alla vers le portrait et il fit tomber l'étoffe qui le recouvrait.

— Merveilleux ! s'écria mon père, je n'ai jamais vu de ma vie un relief pareil. Comment t'y es-tu pris ?

— Eh bien ! maintenant, approche-toi, et tu vas t'en rendre compte.

Parvenu devant la toile, mon père éclata de rire – et il y avait de quoi : les boutons de l'uniforme, la boucle du ceinturon, la poignée du

sabre, les décorations et les épaulettes étaient de vraies épaulettes, de vraies décorations et des boutons véritables cousus à la toile.

Mais revenons à ce trompe-l'œil, dont je vais vous conter l'histoire.

Peint par Boilly vers 1791 pour un Monsieur Dandré qui habitait Arras, par la suite il devint la propriété d'un Monsieur Langlart habitant Lille – et enfin il échoua chez un antiquaire de la rive gauche.

C'est là qu'il m'a été donné de le découvrir, il y a environ six mois.

J'en ai été frappé. Jamais encore je n'avais vu de nature morte en trompe-l'œil qui m'ait semblé plus réussie, plus émouvante même dans sa simplicité.

Pendant une huitaine de jours, je n'ai pensé qu'à ce tableau – et j'en ai parlé avec tant d'enthousiasme devant mes intimes que, trois semaines plus tard, parce que c'était mon anniversaire, l'un de mes amis les plus chers m'en fit cadeau.

À peine était-il accroché au mur que j'appelai mon vieux maître d'hôtel et lui dis :

— Ambroise, enlevez, s'il vous plaît, ces lettres qui se trouvent en équilibre sur cette corde...

Et Ambroise s'approcha aussitôt du tableau la main tendue.

Je l'arrêtai à temps...

Eh bien ! figurez-vous que l'antiquaire à qui ce tableau a été acheté était un charmant vieux monsieur, la courtoisie personnifiée – et ce n'est pas sans regret qu'il s'est séparé de cette toile.

Sa maison composée de deux étages ressemblait à un bric-à-brac, tant elle contenait d'objets hétéroclites : meubles, tableaux, nègres sculptés, automates – tout cela couvert de poussière et en un désordre qui m'impressionna... sièges renversés, fauteuils placés de guingois sur des commodes dont les tiroirs étaient entrouverts...

Et cela faisait penser à une bataille qui aurait eu lieu, à un crime qui aurait été commis...

Et je m'en suis souvenu quand j'ai appris tout récemment que ce vieil antiquaire, qui s'appelait Chéron, avait été assassiné sauvagement dans sa boutique...

Et je pense que la bataille qui a dû se livrer ce jour-là a peut-être remis en place tous les meubles et refermé tous les tiroirs.

UN VASE DE FLEURS DE GUSTAVE COURBET

Ce tableau m'appartient – depuis quarante années et c'est vous dire assez la tendresse particulière que je lui porte.

C'est le tableau témoin – qui lui-même en a vu de toutes les couleurs.

Il a bien fait dix fois le tour de mon bureau...

Tous les cinq ou six ans – dans leur intérêt même – « un amateur, à mon avis, doit changer ses tableaux de place.



Non pas qu'on s'en fatigue – mais l'œil accoutumé ne les regarde plus...

Il se contente de les voir.

Tandis que s'il voyage, à chaque endroit nouveau que vous lui choisissiez, il redevient alors une révélation – et vous lui découvrez des qualités nouvelles.

Celui qui nous occupe est un tableau petit – mais c'est un grand tableau, parce qu'il est puissant – comme l'était Courbet.

Les fleurs qu'il a choisies n'ont rien qui soit plaisant – ce sont des soucis ordinaires – et pour qu'elles aient autant de charme, il leur fallait la main d'un maître.

D'ailleurs, je pense que Courbet devait y attacher une certaine importance – car derrière la toile il avait peint ces mots : « Les soucis effeuillent les roses de la vie. »

Il doit dater de 1844 – il a donc dépassé largement la centaine – et je peux dire, sans me vanter, que je l'ai vu devenir ancien.

Il y a un mauvais moment à passer pour les tableaux – à l'époque où, cessant d'être « tableaux modernes », ils courent le risque affreux de devenir « de vieux tableaux ».

Ils ont deux routes devant eux – celle de la vieillesse – qui les

conduit bien vite à la décrépitude – route au bout de laquelle ils tombent dans l'oubli.

L'autre est semée de fleurs – et, devenus anciens, la gloire les conduit à l'immortalité.

On aime à dire que Courbet avait été le chef de l'école réaliste.

Je dois vous dire que, pour ma part, je n'aime pas beaucoup ces classifications – qui sont faites après coup – par des critiques embarrassés, d'ailleurs toujours friands d'éloges collectifs – qui prétendent assigner aux peintres des catégories – comme on peut épingler des papillons divers – et qui, pour en finir, collent des étiquettes au dos des grands artistes.

Je suis plutôt tenté de croire qu'au contraire, Courbet fit une action d'éclat dans sa vie – un acte politique.

J'ajouterai même : hélas !

Vous n'êtes pas sans savoir que sur la place Vendôme, il y a une colonne de bronze.

Vous n'êtes pas sans savoir que ce bronze provient de canons que l'Empereur avait eu l'occasion de prendre à l'ennemi.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'en 1871, sous la Commune, cette colonne fut renversée.

Quarante-quatre mètres de hauteur et, tout en haut, Napoléon.

Il fallait abolir un souvenir pareil !

On scia la colonne à sa base – on passa une corde avec un nœud coulant autour du corps de l'Empereur afin d'en diriger la chute – puis, quelqu'un qu'on avait choisi et désigné, qui se trouvait au sol, tira sur cette corde...

— Qui avait-on choisi, désigné, pour faire ce geste absurde ?

Courbet.

On n'a jamais de peine à trouver des vandales et des iconoclastes.

Pourtant il a fallu qu'on désignât ce peintre !

Il ne leur suffisait pas d'abattre une statue – il leur fallait dégrader un artiste.

La colonne fut reconstruite – et le pauvre Courbet ne s'en releva pas.

« Poursuivi et condamné pour avoir proposé le déboulonnement de la colonne Vendôme » – et honni désormais pour avoir fait ce geste – exilé à jamais – il s'en alla mourir sinistrement en Suisse.

Cette aventure déplorable de Courbet vient confirmer mon opinion sur la participation des philosophes et des penseurs et des artistes et des poètes en politique.

Et n'avons-nous pas vu même des comédiens – pas les meilleurs assurément, mais d'assez bons acteurs pourtant – qui se sont « engagés » ?

Quand on est un acteur, on ne s'engage pas soi-même : on se fait

engager.

Qu'ils chantent la liberté, vitupèrent la tyrannie – c'est bien leur devoir et c'est leur droit – mais je n'aime pas savoir que David, ce grand peintre admirable, a voté la mort de Louis XVI – David qui, lui aussi, fut exilé et mourut à Bruxelles.

Je doute que « Napoléon le Petit » soit cité parmi les grands chefs-d'œuvre de Hugo – je comprends mal que Walter Scott se soit à ce point félicité du traitement de Napoléon à Sainte-Hélène – et il m'est impossible d'admettre que le doux Lamartine ait si mal accueilli à la Chambre, à haute voix, la proposition du retour des cendres de l'Empereur.

La Chambre votait pour – unanime, enthousiaste – un homme a voté contre, et c'était un poète.

Et, à titre d'exemple, voici les paroles que prononça Lamartine dans la séance du 26 mai 1840 à la Chambre des députés :

« Ce n'est pas sans un certain regret que je vois les restes de ce grand homme descendre trop tôt peut-être de ce rocher au milieu de l'océan où l'admiration et la pitié de l'univers allaient le chercher à travers les prestiges de la distance...

« Je n'aurais pas considéré comme un malheur pour la mémoire de Napoléon que sa destinée l'eût laissé quelque temps encore sous le saule de Sainte-Hélène. Peut-être, sous bien des rapports, cette cendre n'était-elle pas assez froide pour qu'on y touchât.

« Et sur le monument que vous allez lui élever, souvenez-vous d'écrire la seule inscription qui réponde à la fois à votre enthousiasme et à votre prudence : À Napoléon – seul. »

Napoléon avait deux ennemis, deux ennemis littéraires : Lamartine et Chateaubriand – et je veux vous donner une preuve à l'appui de ce que je vous disais tout à l'heure. Chateaubriand a écrit de lui : « Il sera le dernier des grandes existences individuelles. L'ombre de Napoléon s'élèvera seule à l'extrémité du vieux monde détruit comme le fantôme du déluge au bord de son abîme. »

Je ne suis pas certain que cette phrase eut un sens, mais elle est admirable et elle nous est un précieux témoignage du génie de Chateaubriand.

Ce que dit Lamartine a parfaitement un sens, très précis – mais je ne suis pas sûr que son génie s'y montre.

Ne soyez pas surpris que je vous parle de l'Empereur avec tant d'insistance. Venant de terminer le film que j'avais commencé sur lui – j'en ai la tête encore pleine.

Quant au pauvre Courbet – bien qu'aucun renseignement ne nous soit parvenu à cet égard, je l'imagine à la frontière ayant posé son chevalet à la limite extrême du canton de Genève – et là peignant des coins de France.

Onze tableaux anciens de l'École hollandaise hérités de mon père, une toile de Cézanne, importante, célèbre, une aquarelle aussi de lui, le portrait de Mademoiselle Nys par Lautrec, deux Renoir, un Monet, un Van Dyck, deux Vuillard et un très grand pastel de Degas – tels sont les tableaux dont j'ai dû me séparer – au quart de leur valeur – aux heures difficiles qu'il m'a été donné de vivre.

Je tiens à signaler la chose – et dans ce livre justement – car elle est à sa place ici.

Et je n'éprouve d'autre part aucune gêne à parler d'argent, puisqu'il me glisse entre les doigts de manière à justifier son appellation connue d'argent liquide.

Tout récemment, je causais avec un négociant en tableaux qui venait de me vendre l'une des toiles les plus séduisantes que je possède à l'heure actuelle, et il me demandait ce qu'était devenu un certain Renoir qu'il avait vu chez moi naguère. Ne voulant pas être précis, je lui répondis :

— M'a-t-il été volé ou bien l'ai-je vendu...,

Et c'est en souriant qu'il me dit :

— C'est tout comme !

Réplique digne de Forain, aveu qui eût enchanté Jules Renard – et qui résout tout le problème.

SI L'ON POUVAIT CHOISIR...

Il est une question que vous vous êtes sans doute souvent posée – ou bien que vous avez posée à d'autres – ou bien que d'autres encore ont pu vous adresser.

Elle m'a été posée souvent.

— Si tu pouvais choisir au Louvre un tableau quel qu'il soit... oui, si on te l'offrait... lequel choisirais-tu ?

Le premier nom qui vous vient à l'esprit doit être toujours, je crois, la Joconde – mais, tout de suite, on doit y renoncer, je pense parce qu'on ne doit pas trouver ce choix très personnel – alors on se rabat, si j'ose dire, sur la Belle Ferronnière, l'Olympia de Manet ou le Moulin de la Galette de Renoir.

Je sais l'absurdité de telles suppositions – mais cependant, allons plus loin : admettons un instant que la chose soit possible, que l'un de ces chefs-d'œuvre soit apporté chez vous.

Il n'y resterait pas longtemps.

Quelle que soit la qualité des tableaux que vous possédez, l'écrasante beauté de la Belle Ferronnière et du Moulin de la Galette aurait bien vite fait de vous rendre la vie impossible – et, avant huit jours, vous vous rendriez compte qu'un homme n'a pas le droit de

posséder pour lui seul de tels chefs-d'œuvre. Vous n'auriez rien fait de mal et pourtant vous passeriez à vos propres yeux pour un voleur.

D'ailleurs, je vous en parle en connaissance de cause. Il y a de cela quarante ans, tout à fait au début de cette vive amitié qui nous avait liés, les frères Bernheim et moi, j'avais eu l'occasion de voir et d'admirer chez eux, à leur maison de commerce, ce merveilleux tableau de Manet intitulé : le Bar des Folies-Bergère – tableau célèbre s'il en fût. Je m'étais mis à genoux devant lui, d'autant qu'il se trouvait au sol – et je m'étais extasié comme il se doit devant cette splendeur.

Quelle ne fut pas ma surprise, rentrant chez moi deux heures plus tard, de trouver le tableau accroché au mur dans mon bureau.

C'est un tableau d'une mesure inaccoutumée. Il a peut-être bien deux mètres de longueur et un mètre cinquante de hauteur. Il est d'ailleurs si grand et si précieux que l'on a cru devoir encastrer dans son cadre un niveau d'eau et un thermomètre, pour qu'il ne soit jamais de travers – et pour qu'il n'ait jamais ni trop chaud ni trop froid ! Et il était là, chez moi !



Le Bar des Folies-Bergère par Manet (détail).

Je n'en croyais pas mes yeux, vous le pensez bien, et, vite, je téléphonai à mes amis pour leur demander ce que cela signifiait.

Ils me répondirent :

— Nous avons vu à quel point vous raffoliez de ce tableau et nous vous le prêtons pendant une quinzaine de jours.

Je vous laisse à penser ce que furent pour moi ces deux semaines ! Je ne sortais plus – c'est bien simple – je ne sortais plus que pour aller jouer le soir !

Les quinze jours étant écoulés, ils vinrent dîner chez moi, et il fut convenu que, le lendemain matin, ils le feraient reprendre.

— À moins, me dit l'un d'eux...

— À moins ?

— À moins que vous ne désiriez l'acquérir.

— L'acquérir !

Et ils me dirent un prix, hélas ! pour moi inabordable – et cependant très au-dessous de la valeur du tableau.

Et le Bar de Manet, le lendemain vers onze heures, disparut à jamais de chez moi.

L'ai-je regretté ?

Eh bien ! franchement, non : c'était trop beau pour un seul homme.

Et puis, c'était invraisemblable – à telle enseigne que bien des gens qui entraient chez moi me disaient : « Ah ! vous avez une copie du Bar de Manet ! »

À quelque temps de là, mes amis l'ont vendu trois millions à Mme Courtauld, qui représente en Angleterre la soie artificielle, et j'ai revu chez elle ce merveilleux chef-d'œuvre.

Mme Courtauld, d'ailleurs, ne possédait que des chefs-d'œuvre, et si ma mémoire est fidèle, elle avait payé chacun d'eux trois millions. Elle avait les Soleils de Van Gogh – un des plus beaux paysages de Cézanne – La Parade de Seurat – La Loge de Renoir...

Eh bien ! chacun de ces tableaux, chacun de ces chefs-d'œuvre paraissait mal à l'aise, et Mme Courtauld elle-même semblait un peu gênée de les avoir acquis – car elle était une dame extrêmement sensible et fine...

Et je ne me trompe sans doute pas, puisque ces merveilleux tableaux, elle les a tous offerts de son vivant à l'un des musées nationaux de Londres.

À PROPOS D'UN TABLEAU DE CLAUDE MONET

Dévorons des yeux, si vous le voulez bien, cette admirable nature morte qui est signée : Claude Monet.

Voilà une œuvre qui s'impose – et qui n'est pas à discuter : elle est formelle.

Elle est, expressément, la chose réussie dans toute sa beauté.

La beauté d'un tableau, ce n'est pas son sujet.

Et – miracle pourtant – d'avoir pu rendre séduisante une toile qui représente une côtelette crue, une demi-livre de beurre, deux œufs – et un couteau de cuisine auprès de deux rognons !

Mais, encore une fois, la beauté d'un tableau ne vient pas du sujet.

Ce qui fait sa beauté, c'est son affirmation, sa rigueur absolue, c'est le poids des objets, c'est l'harmonie des tons...

Ce qui fait sa beauté, c'est ce qu'il a précisément d'inexplicable...

C'est la transmission d'un émoi ressenti... d'un coup au cœur reçu par un grand peintre, un jour... c'est une certaine seconde vécue un beau matin – qu'il s'agissait d'éterniser...

Et ce que cette toile a de miraculeux, c'est sa somptuosité et sa distinction – en dépit d'un sujet d'une extrême bassesse...

Et pour tout dire enfin c'est la preuve éclatante que le génie d'un peintre ennoblit toute chose.

Or, ce tableau, qui doit valoir une fortune – et qui doit se trouver sans doute à l'étranger ! – ce qui n'est pas une disgrâce – car de pareils tableaux sont des ambassadeurs...

Or, ce tableau, si mes souvenirs sont fidèles, doit dater de 1889, c'est-à-dire de l'époque où Monet n'avait pas encore vendu une toile de lui plus de cent francs.

Cette précision, je la tiens de lui-même.

Et cette date – 1889 – que j'ai citée – me remet en mémoire une anecdote inséparable de la peinture du XIX^e siècle.

À la campagne – un soir où nous parlions Claude Monet et moi d'un tas de gens, d'un tas de choses, librement – le nom de Bonnat fut prononcé...

Bonnat fut le peintre officiel le plus célèbre de son temps – grand-croix de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, président de la Nationale – il avait tout, il était tout...

Mais, peut-être, en peinture, manquait-il de connaissances.

Lorsque son nom fut prononcé, j'observai chez Monet une étrange façon de garder le silence – et je vis dans ses yeux une très grande tristesse – et puis aussi de la colère – une vieille colère que j'avais réveillée – oh ! bien innocemment – et j'en étais navré.

Il s'en est rendu compte et c'est affectueusement qu'il m'a dit :

— Je vous expliquerai demain pourquoi je n'aime pas ce monsieur.

Je vais vous le dire en vous priant de bien vouloir vous rendre auprès d'un autre chef-d'œuvre qui se trouve page suivante.

Vous ne regretterez pas le voyage, puisque je vous donne rendez-vous au chevet d'une ravissante jeune femme allongée nue sur un divan...

Là, nous sommes face à face avec l'un des plus importants tableaux

de tous les temps : c'est l'Olympia de Manet.

Peu de tableaux auront soulevé autant de critiques – et auront provoqué tant d'admiration.

Or, ce tableau a une histoire.

Une émouvante et triste histoire.

Elle m'avait été contée naguère par Claude Monet.

Or il se trouve que j'ai entre les mains un document exceptionnel à cet égard.

Grâce à la délicate obligeance de M. Guillaume Lerolle, j'ai l'avantage de le porter à votre connaissance.

Peinte en 1865, l'Olympia fut repoussée par le Jury de 1866, ainsi que toutes les autres toiles de Manet.

C'était la guerre déclarée – avec parfois des armistices – mais n'empêche qu'en 1877 le Jury officiel refuse encore les toiles de Manet.

Six ans plus tard, il meurt – l'Olympia lui restant pour compte.

Et pendant cinq ans il n'en est plus question.

Et maintenant nous sommes en 1889.

Or, voilà qu'une idée incroyable, insensée, germe en l'esprit de Claude Monet : faire entrer l'Olympia au Louvre – et qu'elle soit offerte à la France par un groupe d'admirateurs – anonymes !

Alors, Monet fait une lettre – et il l'envoie à dix, à vingt, à cent personnes... et cette lettre la voici :

Giverny par Vernon, Eure. Le 20 mai 89.

Monsieur

Je m'occupe d'une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son Olympia et l'offrir au Louvre.

C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire et c'est en même temps une façon directe de venir en aide à sa veuve à laquelle ce tableau appartient.

J'ai pensé que vous seriez heureux de vous associer à cette manifestation artistique et serai flatté de vous compter parmi nous.

Je viens donc vous prier de me répondre le plus tôt possible, en me disant pour quelle somme je dois vous inscrire.

Dans l'espoir d'une réponse favorable, agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments distingués.

Signé : Claude monet.

La lettre est belle, elle est sans phrases – et je pense qu'il ne vous sera pas indifférent maintenant de connaître les noms de quelques-uns des souscripteurs et de savoir quelles sommes ils avaient envoyées. Plus ces sommes sont basses, plus elles témoignent de la pauvreté des grands artistes qui les donnaient.

— Claude Monet 1 000 francs

— Fantin-Latour 100 francs

- M. Degas 100 francs
- Mallarmé 25 francs
- Huysmans 25 francs
- Octave Mirbeau 300 francs
- Jacques-Émile Blanche 500 francs
- Boldini 1 000 francs
- Carolus Duran 200 francs
- Renoir 59 francs
- et Rodin 25 francs

Et voilà la raison pour laquelle un cartouche fixé dans le haut du cadre de l'Olympia porte ces mots :

« Don d'une société d'amateurs et d'artistes ».

Dure leçon donnée à ceux qui gouvernaient la France à cette époque.

LES NYMPHÉAS

Voulez-vous que nous nous retrouvions à la page ci-après, c'est le portrait d'un pont de bois jeté sur un étang fleuri de nymphéas – que l'on appelle aussi des nénuphars...

Or, cet étang fleuri, ces nymphéas, ce pont de bois, sont ceux de Claude Monet et la toile est de lui, bien entendu – elle ne peut être que de lui.

Le jardin de Monet et son bassin de nymphéas...

Voici ce qu'en écrivait Clemenceau :

« Monet avait fait son jardin dont la plus grande partie était un étang de nymphéas. La bordure d'une grande prairie, avec dérivation d'une branche de l'Epte, avait fourni l'étendue nécessaire, et Monet y avait apporté l'ardeur d'une imagination résolue. Bientôt les succès d'horticulture dépassèrent toutes les espérances. Les indifférents même venaient s'émerveiller au miracle – ne fût-ce que pour dire : « J'ai vu le jardin de Monet. »

« Le jardin de Monet compte parmi ses œuvres, réalisant le charme d'une adaptation de la nature aux travaux du peintre de la lumière. Un prolongement d'atelier en plein air, avec des palettes de couleurs profusément répandues de toutes parts pour les gymnastiques de l'œil, au travers des appétits de vibrations dont une rétine fiévreuse attend des joies jamais apaisées. ».

Ce n'est pas sans raison, vous devez le penser, que je viens de vous faire lire l'opinion du grand homme sur l'œuvre du grand peintre.

Car, en effet, ce tableau, je le regarde à deux points de vue : au point de vue de l'art – ou au point de vue historique.

Le point de vue de l'art n'a pas à s'expliquer, et, comme moi, vous devez être sensibles, j'en suis sûr, à la force, à la grâce, à la beauté de ce chef-d'œuvre.

Son point de vue historique, je dois vous l'expliquer.

En 1924, je me trouvais un jour en face de Clemenceau, dans son cabinet de travail, au rez-de-chaussée de cette maison où il devait rendre bientôt le dernier soupir.

Il avait pour moi un sentiment affectueux qui m'autorisait à lui poser bien des questions au cours des entretiens qu'il m'a fait l'honneur et la joie de m'accorder.

Or, un jour qu'il avait prononcé le mot « armistice », je lui demandai :

— Où vous trouviez-vous quand vous avez appris que les Allemands demandaient l'armistice ?

Il me répondit :

— Ici... là où je suis, derrière mon bureau... et j'y pensais – car je ne pensais qu'à cela depuis des jours et des jours ! Et, tout à coup, cette porte s'est ouverte, le général Mordacq apparut sur le seuil et, le visage éclairé par une immense joie, il me dit ces seuls mots : « Ça y est » – et ça ne pouvait être que cela. J'ai répondu : « Je viens »... Il s'est retiré... et, resté seul, j'ai...

Clemenceau alors m'a regardé et, m'ayant sans doute jugé digne d'entendre la suite, il ajouta :

— J'ai laissé tomber ma tête dans mes mains, et j'ai pleuré longtemps.

Quelques instants plus tard, il était dans sa voiture, allant vers le maréchal Foch, au front...

Mais à peine avait-il quitté Paris qu'il criait à son mécanicien :

— Passez par Giverny !

Qu'est-ce que c'était que Giverny ?

Eh bien ! Giverny, c'était la maison de son plus grand ami, de Claude Monet – c'était l'étang fleuri de nymphéas, c'était le pont de bois jeté sur cet étang.

Eh bien ! ce merveilleux tableau que nous avons là, sous les yeux, je ne peux pas le regarder sans que mon souvenir y ajoute deux personnages...

L'un est à gauche, au premier plan, vêtu d'un costume gris clair, coiffé d'un grand chapeau de paille, le beau visage orné d'une grande barbe blanche...

Et il est là, peignant et faisant ce tableau...

Et, quant à l'autre personnage, il vient à l'instant d'apparaître – il est âgé, lui aussi, ses moustaches sont blanches, son teint est olivâtre, son petit chapeau tout bossué est célèbre – c'est Clemenceau enfin qui appelle :

— Monet !

— Quoi ?

— C'est fini !

Car c'est ainsi que cela s'est passé.

Puis ils sont allés l'un vers l'autre, aussi vite que possible, et se sont embrassés...

Puis ils se sont assis sur un banc où ils sont restés muets de bonheur pendant quelques minutes...

Enfin, leurs deux têtes se sont relevées, ils se sont regardés dans les yeux. Clemenceau a dit :

— Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire maintenant ?

Et Claude Monet a répondu :

— Eh bien ! on va s'occuper tout de suite du monument de Cézanne.

Cette scène et ce dialogue m'ont été rapportés identiquement et par Claude Monet – et par Clemenceau.

Et ces mots constituent le dernier tableau de ma pièce Histoires de France.

Et, ces mots, je les aime, parce qu'ils résument, dans leur magnifique simplicité, la grandeur de la France et la place prépondérante que doit y occuper l'œuvre d'art.

L'HOMME AU NEZ CASSÉ DE RODIN

Parmi toutes les faveurs que le destin m'a prodiguées, il en est une assurément contre laquelle personne au monde ne peut rien, et dont le temps qui passe augmente sans cesse la valeur.

Cette faveur insigne est de celles dont on dit :

« Vous ne pouvez pas lui enlever ça ! »

Et, en effet, il est une chose que l'on ne peut pas m'enlever – c'est d'avoir sauté sur les genoux de Tchaïkovski, d'avoir dormi dans les bras de Guy de Maupassant, d'avoir vu Oscar Wilde, d'avoir déjeuné cent fois peut-être à la gauche où à la droite de Sarah Bernhardt...

Je cite au hasard.

Or, depuis quelques années, je vois venir à moi des jeunes gens peintres ou littérateurs, les yeux écarquillés, et qui me demandent :

— Est-ce vrai que vous avez connu personnellement Claude Monet, est-ce vrai que vous étiez l'ami d'Anatole France... ?

Et je me revois à leur âge – il y a de cela quarante-cinq ans – un soir où Porto-Riche m'a dit :

« La première fois que j'ai vu Victor Hugo... »

Lui-même avait vingt ans quand il a vu Hugo, cinquante ans s'étaient écoulés depuis lors, et je n'en étais pas encore revenu.

Il est vrai que cela se passait à une époque bénie où l'on n'avait pas honte d'avoir de la vénération, du respect, de l'amour pour un homme de génie.

Ça se passait à l'époque où Octave Mirbeau se battait en duel pour Cézanne ou pour Van Gogh.

Car c'était cela la belle époque, cette fameuse « Belle Époque » dont on entend parler si bêtement par ceux qui s'imaginent ou veulent nous faire croire que la vie de Paris était suspendue aux quatre pattes en l'air de la Goulue, de Grille d'Égout, de Jane Avril et de Nini...

C'était très bien, c'était très drôle... mais on avait le droit de parler d'autre chose.

Nous avons tous aimé beaucoup Reviens veux-tu et le Fiacre allait trotinant, mais Pelléas et Mélisande, précisément créé il y a cinquante-deux ans, ne passait pas inaperçu non plus.

Eh bien ! si quelqu'un me demandait aujourd'hui :

— Parmi tous ces grands hommes que vous avez connus, quel est celui devant lequel vous avez ressenti la plus vive émotion lorsque vous l'avez vu pour la première fois ?

Je n'attendrais pas longtemps pour répondre, car cette question je me l'étais posée à moi-même souvent.

Cet homme qui m'a impressionné au point de me couper la parole, c'était Auguste Rodin.

Je devais avoir huit ou dix ans lorsque j'ai vu Anatole France pour la première fois, et à cet âge-là je ne pouvais pas me rendre compte ni de l'honneur ni du bonheur qui m'arrivait.

Mais lorsque j'ai eu la joie de déjeuner la première fois avec Rodin – j'avais vingt-cinq ans – je connaissais son œuvre entièrement par cœur et lorsque j'ai vu ce visage si célèbre, je dirais plus, si ressemblant, lorsque j'ai vu tendue vers moi cette main qui avait modelé tant de chefs-d'œuvre, il ne m'a pas été possible de prononcer un mot.

Au cours du repas il eut un geste d'une extrême éloquence.

Quelqu'un lui demanda quel était le plus beau marbre.

Dire le nom du marbre eût été suffisant et il aurait pu se contenter de répondre :

— Le marbre de Carrare.

Mais – parce que c'était Rodin – avec ses deux mains, il a fait un chef-d'œuvre qui n'a vécu qu'une seconde.

Nul être humain ne donnait à ce point l'impression d'être un créateur.

Il était comme un Dieu – qui aurait eu l'air d'un faune.

Quand il déambulait parmi ses œuvres gigantesques, les bras derrière le dos, il se tenait les mains comme pour les empêcher d'y apporter des retouches.

Et je l'ai vu, octogénaire, corrigeant le buste de Puvis de Chavannes qu'il avait fait de lui trente ans auparavant.

Il disait le plus simplement du monde des choses magnifiques. Un jour, à déjeuner, quelqu'un parla des cathédrales, s'extasiant sur la beauté des voûtes en ogive.

Et Rodin murmura :

— Ces voûtes-là, ce sont des mains qui se rejoignent pour prier.

De la statue de Ney, sabre au clair, que Rude a faite, il disait :

— Si vous savez bien regarder, vous voyez sortir le sabre du fourreau... car son pied droit n'a pas encore repris sa place naturelle.

Dans la longue amitié du grand peintre et du grand sculpteur, y avait-il eu jamais une ombre ?

À ma connaissance une seule.

Claude Monet était chez moi, à la campagne, et nous avons parlé de Rodin tout un soir. Il en disait monts et merveilles – et s'il énumérait les œuvres de Rodin, c'était pour en vanter la puissance et la grâce.

Pourtant, dans ses propos, je croyais deviner comme une petite restriction touchant le caractère de l'homme.

Questionné à cet égard par Mirbeau et par moi, Claude Monet avoua :

— Eh bien ! je dois dire qu'il m'a fait un jour un coup pendable. Oui. Nous n'avions, ni l'un ni l'autre, assez d'argent pour louer une salle dans une galerie afin d'y exposer nos œuvres. Nous avons donc décidé d'en louer une à nous deux. Il était convenu que mes tableaux, naturellement, seraient accrochés, et que ses œuvres à lui seraient groupées au centre de la salle.

La date de l'exposition était fixée au 18 juin et le 17, sculptures et toiles devaient se trouver en place.

Le 17 à midi, j'attendais Rodin avec ses œuvres et ne voulant accrocher les miennes que d'accord avec lui. Dans la soirée il me fit dire que ses œuvres ne seraient pas là avant six heures et que, sans m'occuper de lui, je n'avais qu'à accrocher les miennes.

J'accrochai donc mes toiles, les disposant le plus harmonieusement possible.

Les camions de Rodin n'arrivèrent que le lendemain vers midi, deux heures avant le vernissage, et lorsque moi j'arrivai, je constatai avec colère qu'il avait placé ses chefs-d'œuvre à cinquante centimètres du mur. Les Bourgeois de Calais, six personnages gigantesques se trouvant au milieu du panneau principal cachant complètement mes cinq plus importants tableaux.

Et Monet, racontant cela, vivait cette heure tragique comme s'il l'avait vécue la veille, alors qu'elle datait de cinquante et un ans.

Dois-je dire que son ressentiment ne diminuait en rien la vive

admiration que son vieil ami lui portait.

Cette admirable tête que vous voyez à la page suivante s'intitule l'Homme au nez cassé, c'est un de ses plus beaux chefs-d'œuvre – type même de l'objet dont on dit : « C'est classique. »

Or, bien qu'il porte le nom de l'Homme au nez cassé, c'est pourtant le buste de « quelqu'un ». Cela Rodin ne le disait jamais. Mais, quand on le lui demandait, il répondait presque timidement :

— Oui.

Pourquoi timidement ?



Parce que l'Homme au nez cassé, c'est le portrait de Michel-Ange. Et jamais Rodin n'aurait osé dire :

— J'ai fait le buste de Michel-Ange.

Le pape Benoît XV, bien conseillé, avait fait demander à Rodin de bien vouloir venir à Rome pour faire son buste.

Ce souverain pontife était d'une très petite taille. Il était, en outre, légèrement bossu.

Rodin partit pour Rome. Le pape le reçut aussitôt. Il fit deux ou trois croquis du pape et, dès le lendemain, il commença son buste.

Pendant les premières heures, il ne manquait jamais de l'appeler à la troisième personne : « Sa Sainteté veut-elle bien tourner un peu la tête... »

Puis, bientôt, pris par son travail, il se contentait de l'appeler tout court : « Sainteté... »

— Sainteté, faites ceci, Sainteté, faites cela...

Le troisième jour de pose, dans la fièvre du travail, le pape se tenant auprès de lui, Rodin lui dit brusquement :

— Levez-vous !

Le pape lui lança un regard de colère : il était debout.

Rodin ne fit pas autrement attention, et le lendemain, désireux de réussir le dessus de la tête du pape, il lui dit distraitemment :

— Soyez gentil de vous mettre à genoux devant moi.

Le pape le prit pour un fou et s'en alla.

L'AGE D'AIRAIN DE RODIN

Nous voici-devant l'un des plus évidents chefs-d'œuvre de Rodin.

Cette merveille est intitulée : l'Age d'airain...

Et à l'époque où Rodin l'a faite, c'était une révolution – et une révélation...

Et pour le dire en d'autres termes – ça foutait tout par terre – car, en effet, c'était une dénonciation – et ses confrères académiques, officiels, ne savaient plus où se fourrer !

Alors de quoi l'accusa-t-on ?

D'avoir fait un moulage – d'avoir moulé le corps d'un jeune homme !

Ignoble accusation qui ne tient pas debout.

Ses praticiens et ses intimes – et le modèle enfin, lui-même, apportèrent leur témoignage...

Et, de gré ou de force, il fallut bien le reconnaître, l'œuvre était de Rodin – et c'était un chef-d'œuvre.

Si ç'avait été un moulage, l'objet serait médiocre...

Mais parlons d'autre chose – et non pas sans raison.

Je connais une très vieille dame¹, qui habite rue Copernic – qui dans douze ans aura cent ans sur les épaules – qui fut une amie intime de ma mère et qui, dans sa jeunesse avait à son actif un

Mlle Jeanne Bourely (N. d. E.) admirable corps – que vous connaissez tous – et des yeux noirs qui faisaient comme on dit « le tour de la tête ».



Pour ce qui est de son corps, dont je viens de vous dire que vous le connaissiez, vous pensez bien qu'un tel propos mérite une explication – que je vais vous donner.

Ce corps était si beau qu'elle s'était fait faire un maillot noir collant des pieds jusqu'à la nuque, pour figurer un diable à une fête costumée que donnait mon grand-père.

Parmi les invités se trouvait un sculpteur – un célèbre sculpteur, membre de l'Institut.

Il se fit présenter et supplia Mlle B... de bien vouloir poser pour une statue de Diane qu'il projetait de faire.

Elle répondit « non », le sculpteur insista, des amis intervinrent...

Enfin, il fut convenu que l'artiste s'arrangerait de manière que le visage au moins ne fût pas ressemblant...

Et au Salon de 1887 la statue fut exposée – et le succès qu'elle remporta fut éclatant...

Et encore aujourd'hui, dans la plupart des dictionnaires, elle est reproduite.

Eh bien ! cette statue est une imposture – et c'est à cela que je voulais en venir.

Naguère, j'avais su que Mlle B... avait posé pour cette Diane – mais à la vérité, je ne m'en souciais pas – et d'autant moins qu'à cet égard

mes souvenirs manquaient un peu de précision...

Lorsqu'un jour – il y a de cela vingt-cinq ou trente ans – Mlle B... m'apporta la photographie de cette statue fameuse en me disant :

— Je vais te raconter une histoire que je n'ai jamais dite à personne. Cette statue de moi... si connue... et qui a eu tant de succès... ce n'est pas une statue. Mais non – c'est un moulage ! Il a moulé mon corps... des pieds jusqu'à la tête – qu'est-ce que tu penses de ça ?

— Que c'est une infamie.

— Nous sommes bien d'accord. Et c'est pourquoi d'ailleurs je ne l'ai jamais dit !

Et c'est d'ailleurs pourquoi je ne dis pas le nom de ce sculpteur jadis célèbre.

J'évite ainsi de faire de la peine à ses descendants éventuels – et j'ai quelque mérite à ne pas le citer car je suis l'un des seuls encore qui s'en souviennent.

MIRBEAU

Je ne citerai qu'un mot de lui – définitif.

Des gens dans un salon, parlaient peinture, un soir – et ils en profitaient pour dire des sottises.

Et Mirbeau, excédé, leur coupa la parole :

— La peinture... la peinture... vous ne savez pas de quoi vous parlez ! La peinture... c'est de la vie privée.

Et j'ai connu beaucoup Bonnard – et nous avons été, Vuillard et moi, de grands amis.

Joignant aux leurs le nom de Roussel, on les cite souvent ensemble. Et l'on disait, il y a trente ans, Vuillard, Bonnard, Roussel – comme on disait hier encore : Oudot, Legueult et Brianchon – comme on disait naguère : Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, – et Bazille. C'était l'impressionnisme – mais le nom de Bazille a bientôt disparu.

Quand ce n'est pas la vie qui disperse les « écoles », c'est le temps qui s'en charge – impitoyablement.

Or, il apparaît que le Temps ne tentera jamais de séparer les noms aimés de Vuillard et de Bonnard – liés eux-mêmes, indissolublement.

Un jour à déjeuner, chez une jeune femme dont Vuillard faisait le portrait, il eut un mot, un mot bien simple en vérité, qui n'était pas un mot d'esprit, mais qui le dépeint à merveille et nous le restitue dans son honnêteté si tendre et scrupuleuse en art.

Cette jeune femme qui posait pour lui en robe du soir n'était jamais prête, habillée, à l'heure convenue.

Elle parut, ce jour-là, vers une heure quarante – en retard de deux

heures. Elle sortait de son bain. Revêtue d'un peignoir éponge, elle portait sur la tête une serviette nouée en turban. Et Vuillard s'écria :

— Ah ! Quel tableau charmant !

Puis vite, il ajouta :

— Oui, mais celui-là, je ne peux pas le faire. Je n'en ai pas le droit – c'est un Bonnard.

Enfin, j'ai eu la joie de connaître Maillol.

Il devait y en avoir en Grèce, des hommes comme celui-là – aussi purs, aussi simples, aussi grands – car pour faire frissonner le marbre, il faut être béni des dieux.

Quand on regarde ses statues, on se demande ce qu'on attend pour lui en élever une.

ALPHONSE ALLAIS

À la page suivante se trouve un merveilleux vase de fleurs de Van Gogh.

Ces fleurs, permettez-moi d'en faire hommage à la mémoire d'Alphonse Allais.

Il serait impossible de raconter la carrière littéraire d'Allais pour la simple raison qu'elle fut inexistante.

Il est même à noter ce fait sans doute unique : Allais n'a jamais su ce que c'était que le succès, ni l'insuccès, d'ailleurs.

Pendant une vingtaine d'années, sa production s'est bornée à deux contes par semaine qu'il envoyait, l'un au Journal, l'autre au Sourire. De temps à autre, il réunissait en un volume les meilleurs d'entre eux – « Œuvres anthumes », disait-il – intitulés : Rose et Vert Pomme, Vive la vie, ou Deux et deux font cinq, livres introuvables aujourd'hui qui ne se vendaient guère alors.

Vive la vie !

Rose et Vert pomme !

Était-ce là des titres à l'immortalité ?

Or, un miracle s'est produit.

À moi, qui depuis trente ans parle d'Alphonse Allais, et qui ne perds jamais l'occasion d'en parler, voilà qu'on m'en parle à présent !

Voilà que, depuis deux ou trois ans, des jeunes gens que je ne connais pas me téléphonent et me demandent de les recevoir, ne fût-ce qu'un instant, pour me parler d'Allais, pour que je leur en parle :

— Vous qui l'avez connu, vous qui l'avez aimé...

Cela fait un peu « grand-père, parlez-nous de lui », mais je suis excellent dans ce rôle d'ancêtre, d'autant que j'ai quarante années de moins quand j'évoque ces temps heureux de ma jeunesse, où tous les

mercredis mon père attendait à déjeuner Jules Renard, Alfred Capus, Tristan Bernard et Allais, Allais qui venait, lui, quand ça lui chantait, toujours persuadé qu'il arrivait à l'improviste, alors que chaque fois son couvert était mis.

À ces repas, les ridicules, les travers, les vanités et les ambitions elles-mêmes passaient un bien mauvais quart d'heure.

Tristan Bernard, Lucien Guitry, Alfred Capus, Jules Renard, ces Quatre Mousquetaires – ainsi qu'ils s'appelaient – avaient pris le départ et la gloire leur souriait. Or donc, ils étaient vulnérables.

Allais ne « partait pas » : il était juge à l'arrivée.

À quelqu'un qui lui demandait un jour des nouvelles de Capus, il répondit :

— Capus travaille. Il n'est plus bon qu'à ça !

Et nous parlons d'Allais pendant de longues heures avec ces jeunes gens et ses « mots » les font rire, d'un rire détendu, naturel, libéré, d'un rire intelligent, d'un rire qui remet tant de gens à leur place !

C'est en cela qu'Alphonse Allais diffère essentiellement des autres humoristes.

Le rire qu'il provoque est, en effet, de nature à proprement exaspérer les faux poètes, les pédants, tous les truqueurs qui paieraient cher pour être pris au sérieux.

C'est en cela qu'il nous réjouit.

Saine gaieté, d'un esprit libre et mesuré, souvent taquin, jamais caustique, plaisanteries qui ne sont pas à double sens, propos en l'air tenus par un homme avisé – par un grand écrivain, nous dit Jules Renard, et Renard s'y connaît – folles inventions, trouvailles sans recherche, élégance de style, imprévu, sans façon, je veux bien, mais avec des manières. Allais, c'était cela.

On peut même considérer que ce n'était pas autre chose que cela. Mais doit-on faire peu de cas d'un tel délassement qui vous rend plus dispos, plus apte à discerner le vrai du simili, plus à même de savourer l'ironie de Candide et des Lettres persanes ?

France, Mirbeau, Renan, certes, ce n'est pas à vous que je vais comparer Allais – pour la raison qu'il est, d'ailleurs, incomparable – mais, et j'insiste sur ce point : on peut lâcher Allais pour la Vie de Jésus ; en quittant le Calvaire, on peut reprendre Allais, qu'on peut abandonner pour la Reine Pédauque.

Il n'est incompatible avec aucun de vous.

Ainsi, le voilà qui revient, qui revient à son heure, après quarante années, plus libre que jamais, très à son aise aussi parmi ces jeunes gens qui lui font bon accueil.

N'ayant pas été un auteur « à la mode », il n'aura pas passé de mode et n'aura pas connu cette défaveur inéluctable du public à laquelle les plus grands n'ont pas tous échappé.

Il vient prendre aujourd'hui sa place légitime – et modeste, il est vrai – mais sa très bonne place : à la portée de la main, dans nos bibliothèques.



Dans ce miracle imprévisible, dans cette résurrection d' Allais par les jeunes, il y a je ne sais quoi d'assez mystérieux qui m'enchanté et il y a je sais bien quoi de tout à fait réconfortant qui me ravit.

JULES RENARD

Mesdames, voulez-vous me faire la grâce de vous rendre à la page suivante. Messieurs, je vous demande de bien vouloir accompagner ces dames.

À cette page vous voyez un manuscrit ouvert. Vous voyez la boîte de maroquin où je conserve pieusement ce manuscrit parce qu'il est de Jules Renard, parce qu'il est le manuscrit d'un chef-d'œuvre intitulé Poil de carotte...

Vous connaissez tous Poil de carotte – mais nous allons supposer que parmi vous est une personne qui n'a jamais eu encore la joie de le lire...

C'est à cette personne que je m'adresse en ce moment.

Poil de carotte – c'est l'histoire d'un petit garçon qui n'est pas heureux dans sa famille et qui est franchement détesté par sa mère.

Combien de livres ont été faits sur ce sujet – je vais même plus loin : combien de carrières littéraires – émouvantes et sinistres – se sont établies sur ce point de départ.

... Je pourrais vous en citer vingt, mais je ne le fais pas, car, à vrai

dire, je ne raffole pas de ces sujets trop larmoyants et trop faciles – mais Poil de carotte, j'en raffole, ne fût-ce que pour une ligne – cette ligne est la dernière de l'ouvrage – elle résume tout – elle est terrible...

L'enfant est assis dans l'herbe, son père vient de se montrer indifférent à son égard, sa mère vient de s'affirmer cruelle – et Poil de carotte, resté seul, murmure ces mots :

« Tout le monde ne peut pas être orphelin. »

À la page précédente se trouve un buste de Jules Renard. Je vous en parle pour ne pas être accusé de négligence.

J'ai fait trois bustes dans ma vie... Le premier était un buste de Jules Renard, le deuxième était un buste de Jules Renard – et le troisième aussi.

Celui qui se trouve là, derrière son manuscrit, est le deuxième – et, l'ayant fait après sa mort, je puis affirmer qu'il est le plus ressemblant des trois.

Trois bustes du même homme ! Et c'est vous dire assez quelle admiration, quelle tendresse j'avais pour Jules Renard.

Lorsque j'ai commencé d'écrire des pièces, je me suis dit tout de suite : « Je vais essayer de les réussir, je vais faire l'impossible pour qu'elles réussissent mais, en tout cas, je ferai le nécessaire pour que, jamais, elles ne déplaisent à Jules Renard. » Et j'ai continué.

Jules Renard est mort depuis bien des années et je n'ai jamais cessé de me faire à moi-même cette recommandation.

Je n'ai de leçons à donner à personne, mais j'aimerais offrir, sous forme d'exemple, mon avis personnel aux artistes qui aiment à dire en public les merveilleuses réflexions qui composent son fameux Journal et qui est bien un des monuments les plus solides, les plus beaux de la langue française.

J'ai si bien connu Jules Renard que j'ai conservé dans l'oreille et le son de sa voix et sa façon de s'exprimer.

Il ne faut jamais perdre de vue que Jules Renard était un humoriste et qu'il était imperturbable.

Il ne faisait jamais que la moitié du chemin – laissant à son lecteur le soin de faire l'autre.

Voici donc quelques pensées de lui – témoignage de son intelligence, de tout ce qu'il y avait en lui de sensibilité, de cruauté, et de poésie :

Elle a une façon d'être bonne, très méchante. – Les bourgeois, ce sont les autres. – Un pédant est un homme qui digère mal intellectuellement. – Tout est beau, il faut parler d'un cochon comme d'une fleur. – J'avoue très humblement mon orgueil. – L'ironie est la pudeur de l'humanité. – Les âmes basses ne comptent que sur la noblesse des autres. – Le peintre qui s'apprête à peindre le soleil fait

des théories, et, quand il veut commencer, le soleil n'est plus là. – Surmenons-nous, surmenons-nous pour vivre plus vite et mourir plus tôt. – Elle laisserait échapper un secret qu'elle n'a pas. – Il n'y a pas d'amis, il n'y a que des moments d'amitié. – Je ne vais dans le monde que quand j'ai envie de ne pas m'amuser. – Mes enfants, pour tout héritage je vous laisserai mon âme par écrit.

LAUTREC

J'ai vu Lautrec, un soir – et c'est ineffaçable, après cinquante années, cet homme de génie était horrible à voir, pénible à regarder. C'était un nain barbu, lippu, dont le regard dépassait les verres de son lorgnon. Oui, très pénible à voir et dont il était cependant difficile de détacher les yeux, tant sa personnalité était vive.

On savait que c'était Lautrec – mais, en 1902, personne – hormis sans doute Mirbeau – ne savait ce que serait Lautrec en 1952.

Certes on reconnaissait « qu'il avait du talent », mais son talent se discutait. On en parlait comme d'un caricaturiste – et ceux qui croyaient le comprendre et qui l'aimaient convenaient finalement que, bien sûr ce n'était pas Degas !

Eh ! Non, ce n'était pas Degas – mais lui-même, Degas, ce n'était pas Lautrec.

Je me souviens de lui, assis dans ce fauteuil, tout au fond du fauteuil, tapi, blotti, renfrogné, d'ailleurs ivre – avec des bras si courts qu'ils ne dépassaient pas les deux bras du fauteuil, avec ses pauvres petites jambes qui pendaient tristement dans le vide. Spectacle hallucinant. Cela se passait dans la loge de mon père – et Lautrec avait l'air d'avoir été posé dans ce fauteuil par quelqu'un de très fort – pour s'en débarrasser.

Maxime Dethomas, son inlassable ami, était là planté devant lui, gêné, presque honteux de la déplorable impression que donnait, de ce peintre si grand, cet homme si petit.

Il lui dit doucement :

— Et maintenant, Henry, on va s'en aller.

— Oui, on va s'en aller au bordel.

— Non, on va aller se coucher.

— Oui, on va aller se coucher au bordel.

Et c'est là, en effet, qu'il allait se coucher – parce que là, au moins on ne se moquait pas de lui.

Il y restait parfois huit jours.

Et il y faisait des chefs-d'œuvre.

Et il les y laissait.

Et les musées se les disputent à l'heure actuelle !

COLLECTIONNEUR

Comment on devient collectionneur ?

On n'en sait rien.

Un jour, on s'aperçoit qu'on a collectionné.

Alors, on se souvient de quelle façon ç'a commencé.

Pour certains, bien souvent, c'est par désœuvrement, pour « faire quelque chose ». Ceux-là collectionneraient aussi bien des ombrelles que des boutons de culotte. Ce qui serait leur droit d'ailleurs – et même leur devoir, car de quelque nature qu'elle soit, leur innocente manie les retient à un foyer qu'ils eussent peut-être abandonné depuis longtemps sans elle.

Pour moi, ç'a commencé par une lettre autographe de Eugène Delacroix que mon grand-père m'avait donnée – par un livre dédicacé que m'avait offert Jules Renard – et par une aquarelle de Forain qu'au premier jour de l'an 1900 mon père avait accrochée au mur de ma chambre.

Joli début qui promettait.

Cinq ans plus tard, je me suis dit :

— Si le destin me favorise, j'aurai un jour une maison dans laquelle partout où je poserai les yeux je ne verrai que de jolies choses.

Mirbeau m'avait légué, de son vivant, sa haine, son dégoût, pour tout ce qui est laid – et j'ai réalisé mon rêve par la suite.

Mais tant de tableaux et d'objets d'art, tant de beaux livres et d'autographes, ne sauraient vous tomber du ciel, on le pense bien – et si je pouvais faire le compte des heures, des jours, des mois, des années que j'ai passé à les choisir, à les attendre, à les poursuivre, à les trouver, je m'apercevrais que je leur ai consacré plus de temps qu'il ne m'en a fallu pour écrire mes cent vingt-quatre pièces !

Je sais ce que c'est que de guetter un tableau pendant dix-sept années – et c'est le cas, par exemple, de ce Mallarmé par Renoir. Je sais ce que c'est que d'espérer – hélas en vain – pendant trente ans, l'originale des Précieuses Ridicules – la seule de Molière qui me manque – car elle me manque réellement, elle me fait défaut – et je sais que, s'il le fallait, je jouerais bien pendant un mois la comédie, pour me l'offrir.

Car cela devient une passion comparable à l'amour – et je suis prêt à reconnaître qu'il faut être un peu fou pour bien collectionner. L'avidité bientôt s'en mêle – l'insatiabilité apparaît à son tour – et l'on voit poindre enfin la symétromanie. Les autographes s'amoncellent –

n'en avoir pas un seul de Descartes devient une tragédie – en posséder douze cents de Déjazet devient un embarras – avoir deux cadres différents pour deux tableaux qui sont de la même mesure, voilà de quoi vous empêcher de dormir – et posséder enfin le torse nu d'un éphèbe datant de l'Époque romaine – mais n'avoir pas aussi un torse nu de femme contemporain du premier, c'est à se demander si vous en êtes digne !

On en est là – parole.

Être collectionneur, ce n'est ni un métier ni une profession.

Est-ce un art ?

Même pas – ou, du moins, si, plus tard, lorsque la collection est faite, composée – oui, alors, là, c'est presque un art.

Et lorsque les objets que vous avez acquis, par amour chaque fois – jamais par intérêt, jamais par vanité – lorsque, groupés avec discernement, ils forment un tout harmonieux, divers – lorsque le voisinage que vous leur imposez ne les contrarie pas, lorsque le vert de ce Gauguin n'agace pas le bleu du Rouault qu'il coudoie, lorsque l'ensemble enfin, toiles, marbres, dessins, bronzes – Rembrandt, Daumier, Watteau, Degas – Art nègre, Guardi, Picasso, XVIII^e, comptant le XVIII^e pour un siècle français – oui, lorsque tout cela se sourit, s'apparente, et semble être en un mot le reflet de vous-même – là, alors, oui, vous avez le droit de dire que vous êtes un collectionneur.

Il en est de deux sortes : celui qui cache ses trésors, – et celui qui les montre.

On est « placard » – ou bien « vitrine ».

Je suis « vitrine ».

Est-ce parce que depuis cinquante ans je mets en scène – à vrai dire, je n'en sais rien – mais il est un fait indéniable, c'est que, à la longue, je suis devenu étalagiste.

Je passe des heures, parfois des nuits entières à refaire une vitrine, à changer des tableaux de place – désencadrant ceux-ci, réencadrant ceux-là...

Je n'irai pas jusqu'à dire que j'ai manqué ma vocation, mais je me flatte d'avoir le sens de l'étalage.

Finalement, j'aurai regardé dans ma vie beaucoup plus de tableaux que je n'ai lu de livres – et les peintres m'auront sans doute appris plus de choses que les écrivains.

Leur liberté m'enchant – et comme je les envie, eux qui ne se privent pas d'exposer des ébauches, qui s'accordent le droit d'encadrer des croquis – et qui ne craignent pas d'affirmer qu'une esquisse, telle quelle, peut très bien être terminée – parce qu'elle est définitive.

De là vient ma prédilection pour les manuscrits autographes.

Incomparable joie qu'on éprouve à regarder en détail, à lire mot à

mot les deux mille six cents pages du manuscrit de l'Éducation sentimentale – que je possède.

Que de ratures, mon Dieu, que d'hésitations – et devant certaines phrases dont nous nous sommes délectés, dont nous nous étions dit qu'elles coulaient de source, quand nous les avions lues, imprimées – à présent que nous les voyons écrites, de sa main corrigées, puis réécrites et corrigées encore, nous constatons parfois que nous l'avons échappé belle !

Les livres que j'ai réunis ont ceci de particulier que, non contents d'être des éditions originales, ils sont en outre dédicacés par leur auteur. Je parle bien entendu, des livres qui parurent au XIX^e siècle. Rarissimes sont ceux que l'on trouve, datant des siècles précédents, et enrichis de la signature de l'auteur. Ce n'était pas la coutume alors. Cependant j'ai la joie de posséder l'Oraison funèbre du Grand Condé avec ces mots de la main de Bossuet : « De la part de Monseigneur de Meaux » – et l'originale d'Athalie avec dédicace autographe de Racine à Monsieur de Lisle.

Je citerai encore, à cet égard : le Tércence ayant appartenu à Racine, avec sa signature qui affirme que ce livre est à lui – un volume provenant de la bibliothèque de Voltaire et malicieusement commenté de notes marginales écrites de sa main.

Enfin l'originale de l'École des femmes – et ce livre a pour moi son histoire.

Il passait en vente à l'hôtel Drouot ce jour-là, et rien au catalogue ne signalait l'exceptionnel intérêt que présentait cet exemplaire, par lui-même déjà précieux.

C'était il y a vingt ans – et, à cette époque, les originales de Molière se vendaient de douze à quinze mille francs. Mise en vente à huit mille, celle-ci dépassa aisément vingt mille francs. Les acheteurs éventuels en étaient tout surpris. Je dis :

— Vingt et un mille !

Quelqu'un dit :

— Vingt-deux mille !

— Vingt-trois mille !

— Vingt-cinq mille !

— Vingt-huit !

— Trente !

— Trente-deux !

Et, à trente-deux mille, elle me fut adjugée, au grand ébahissement des personnes présentes – au mécontentement visible de celui qui la convoitait aussi.

Moi-même, je n'en revenais pas.

Entendons-nous. Je comprenais pourquoi je l'avais payée trente-deux mille francs – mais je ne comprenais pas pourquoi l'homme qui

la poussait contre moi était allé jusqu'à trente mille. Était-ce un homme de mon espèce, ne consentait-il pas à admettre que quelqu'un lui résistât – mais si c'était cela, pourquoi l'avait-il abandonnée à trente mille ?

Une seule chose était certaine, c'est que l'originale de l'École des femmes ne valait pas trente mille francs en 1932.

Je l'avais glissée dans la poche intérieure gauche de mon veston, afin qu'elle entendît mon cœur battant de joie.

Aussitôt rentré chez moi, je me précipitai sur le Lepetit.

Ce que nous appelons le Lepetit est la bibliographie de Molière établie naguère par un certain M. Lepetit, passionné du grand homme.

Je consultai d'autres livres encore qui relataient toutes les particularités des originales de Molière – et j'appris enfin qu'il existait onze exemplaires connus de l'École des femmes, où, à la page 52 se voit en marge de la main de Molière, le mot esprit remplaçant le mot amour.

J'allai avec émotion et respect à la page 52 de mon ravissant petit livre : le mot amour s'y trouvait, rayé et remplacé en marge par le mot esprit.

Je possède un mot de la main de Molière – et c'est le mot esprit – mis à la place du mot amour !

Si des gens, me voyant passer dans la rue, tête haute, en concluent que je suis orgueilleux et fier – qu'ils n'en cherchent pas ailleurs la raison.



Vingt-cinq coups de crayon – pas un de plus, pas un de moins : je les ai comptés.

Estimons à quatre secondes chaque coup de crayon – dès lors, vingt-cinq coups de crayon, multipliés par quatre, cela fait cent secondes, soit une minute quarante – et voilà le temps que Matisse a sans doute passé à faire ce dessin.

Pourtant, comme il faut être juste, il convient d'ajouter à cette centaine de secondes les vingt-cinq ans de travail qu'il a dû falloir à Matisse pour pouvoir faire un jour en une minute quarante un aussi beau dessin.

PICASSO

Cette colombe de Picasso, l'ai-je assez désirée !

J'avais dit à quelqu'un :

— Je la veux à tout prix !

Je l'ai eue à ce prix-là.



HISTOIRE D'UN TABLEAU

On a ou on n'a pas une âme de collectionneur.

À ce propos je vais vous raconter l'histoire d'un tableau.

Il s'agit d'un tableau de Rouault – particulièrement attachant – qui représente des fruits sur une assiette posée sur une nappe à carreaux rouges.

Or, il y a de cela deux mois et demi (je me trouvais alors sur la Côte d'Azur) lorsque mon secrétaire, par téléphone, me signala ce tableau qui était photographié dans le catalogue d'une vente qui allait avoir lieu la semaine d'après.

Il m'envoya le catalogue, et le tableau me sembla ravissant. Mais il était en noir et blanc, et je n'en avais qu'une idée assurément incomplète.

Alors, je lui téléphonai – pas au tableau – à mon secrétaire – en le priant de demander au commissaire-priseur d'en faire prendre une photographie en couleurs.

Aimable au possible, ce commissaire-priseur, M. Étienne Ader, accéda à ma demande.

Et il était convenu qu'aussitôt qu'il aurait la photo, mon secrétaire prendrait le train et me l'apporterait.

La photo m'enchantait.

Coup de téléphone immédiat à M. Dubourg, l'expert :

— Combien fera, s'il vous plaît, le Rouault d'après vous ?

Réponse :

— Entre tel et tel prix.

La vente avait lieu le lendemain.

J'y pensais pendant une heure puis, ma décision étant prise, je dis brusquement à mon secrétaire :

— Vous prenez le train dans une heure, vous arrivez à Paris demain matin... à deux heures à l'Hôtel des ventes... poussez le Rouault jusqu'à telle somme... prenez-le sous votre bras, reprenez le train demain soir et, après-demain, soyez ici avec le tableau – ou bien je vous tuerai !

J'avais noté les dimensions du tableau et, le lendemain matin à mon réveil, je téléphonai à mon encadreur en lui disant :

— Madame, il faut qu'avant six heures vous ayez livré chez moi, à Paris, un cadre de 27 sur 34, du même modèle que celui de l'aquarelle de Cézanne que vous m'avez récemment livré.

C'était de la folie – c'était vendre la peau de l'ours – et sans doute pensez-vous que j'ai été puni de mon excessive confiance ?

Eh bien ! vous ne devriez pas penser cela, car à trois heures et demie ce Rouault était devenu ma propriété, car à six heures il était encadré, car à huit heures moins cinq mon secrétaire prenait le train – car à neuf heures du matin il était chez moi dans le Midi et déjà accroché lorsque je m'éveillai.

Je suis resté quinze jours encore dans le Midi – et pendant ces deux semaines mon Rouault eut deux clous à sa disposition.

Il passait la journée dans mon bureau, et lorsque j'allais me coucher je le prenais sous mon bras et j'allais l'accrocher dans ma chambre, juste en face de mon lit.

Je l'ai rapporté à Paris enveloppé dans un plaid dont mes épaules, jusqu'ici, se réservaient l'usage.

Je le regarde sans cesse et jamais je ne suis étonné de le voir là – tellement il y est à sa place – et, tout à l'heure, j'en étais même arrivé à me demander comment j'avais pu m'en passer si longtemps !

Il n'y a rien d'héroïque dans tout cela, je m'en rends parfaitement compte. Mais il m'a semblé que cette petite histoire était pourtant de nature à vous enseigner combien après cinquante années de collection, un homme peut être pris de vertige en face d'un tableau qu'il n'a pas encore vu – alors que dans la vie courante cet homme ne donne que rarement des signes de démente.

Démentiel ou non, je fus récompensé d'avoir réalisé ce rêve.

Huit jours après la vente, l'expert M. Dubourg me téléphona de Paris pour m'aviser qu'un collectionneur belge avait eu tardivement connaissance du catalogue de cette vente – que ce tableau lui aurait plu infiniment et que si j'en voulais le double, il me l'offrait !

J'ai répondu :

— Jamais ! Il n'en est pas question, mais je vous remercie du coup

de téléphone !

Et combien en effet je pouvais l'en remercier – car, du coup, l'aventure devenait miraculeuse : on m'en offrait le double – c'était inespéré.

Tant et si bien d'ailleurs que, depuis ce jour-là, j'ai l'impression très nette d'avoir eu ce Rouault pour une bouchée de pain !

Et peut-être que dans vingt ans, n'ayant plus guère de mémoire, si quelqu'un me demandait comment j'ai eu ce Rouault, je répondrais :

— Je l'ai volé !

ET PUIS VOICI DES VERS...

Prélude • L'été • Le hibou blanc dans la nuit noire • Une chanson • Vienne • Le lévrier Ma chatte • Impromptu (17 novembre 1934) Folle imprudence • Raoul • Oui reviens... mais... • Ma maison de campagne Allocution • Ambroise et Nathalie De Marseille à Calais • Premier janvier • Vœux et cadeaux • Impromptu (21 décembre 1934) Egoïste « Jean-Louis • L'improvisation Des goûts et des couleurs » Jeudi, trois heures du matin... • Oui, cette femme...

VERS INEDITS

La chambre d'amis • La femme • Une cure à Dax • Lettre ouverte à Monsieur Berquin Interview • Il est midi ?

PRÉLUDE

Vers de Bohême... – rien de plus...
 (J'entends par là qu'ils sont de verre.)
 Vers de Bohême... – rien de plus.
 Et cependant, il m'aurait plu
 Qu'ils fussent de cristal, ces vers.
 Assurément !
 Mais le sort a voulu Qu'il en fût autrement.
 Je connais leurs travers :
 Pleins de défauts, tachés de bleu, tachés de vert,
 Et parfois même aussi couverts
 D'aspérités comme le verre,
 Ils s'en vont de travers
 Et sont ceux bonnement

D'un modeste trouvère.
Or donc – et prudemment –
Pour éviter les catastrophes,
J'ai fui les sonnets et les strophes
Et négligé la villanelle.
Puis, dédaignant Le triolet
J'ai trouvé laid
Le virelai
Et la ballade solennelle.
Et quant aux vers néo-classiques...
(Les miens sont loin d'être classiques,
Et devant chacun d'eux l'on pourrait mettre « sic » !)
Oui, quant aux vers néo-classiques,
Et que l'on prisait tant naguère,
Au vrai je n'en raffole guère.
Ces grands flandrins
D'alexandrins,
Couplés comme des bœufs,
Défilent deux par deux,
Parfois quatre par quatre,
Avec des airs d'aller se battre,
Emules de Pandore
Plus ou moins mal armés.
(Ah ! Quand ils sont de Mallarmé,
Je les adore !)
Alexandrins au petit trot,
Entremêlés
Ou jumelés,
Souvent l'un de vous deux paraît être de trop.
Observiez-vous que le deuxième est en surnombre
Et n'est que l'ombre
Du premier,
Poète, cependant que vous les enchaîniez ?
(Ah ! Quand ils sont d'André Chénier,
Là, je m'incline.)
Sinon, c'est de la discipline.
C'est méthodique et froid. C'est la chose enseignée
Et qu'on étudia.
Et les vers sont alors comme des prisonniers
Qui vont à hue et à dia.
(Ah ! Quand ils sont d'Heredia...)
Quand ils sont de Heredia,
Comme il en va différemment !
Qu'il chante Albène ou Clodia,

Ses vers deux par deux, vont ramant.
Richissime
Vocabulaire
Que dès vingt ans nous admirâmes !
Quand ses sonnets sont des galères,
Les rimes
Alors, en sont les rames.
Rimer : ramer. Et quand ce sont des caravelles,
Voiles au vent, ces caravelles,
On les croirait poussées par un air de Ravel.
En résumé :
N'étant, hélas ! Heredia ni Mallarmé,
Ni Musset, ni Banville – et ni non plus Coppée –
Mes vers à moi, je les préfère syncopés.
Et quant à ceux... mais les lit-on ?...
Qui les diraient de mirliton,
Ils me font hausser les épaules
Et jusqu'au pôle !
Vers de bohème, aussi...
(Cette fois-ci,
Différemment je l'articule.
Faites tomber La majuscule
Et me mettez un petit b.)
Vers de bohème aussi
Pour cette raison-ci :
Pauvreté de la rime
Ou son étrangeté.
On peut m'en faire un crime »
On peut s'en irriter :
Liberté prime –
Et, sans émoi,
Dieu m'est témoin que nous en prîmes
Des libertés,
Mes rimes
Et moi !
Je hais ce qui m'opprime
Ou m'enchaîne ou me lie
Et ne respecte pas les règles établies.
(Je ne reste pas sourd à l'e muet pourtant.
Et dès longtemps
J'ai considéré l'hiatus
Comme une espèce d'indécence.
Alors que je goûtais l'astuce Exquise des licences.)
(Ah ! Dans le corps

D'un vers,
Plaisir pervers
D'écrire « encor » !)
Plaisir pervers – et s'y fier.
Versifier ?
Mots que l'on place... et qu'on déplace,
Et qu'on efface
Ou que l'on raye...
Question d'oreille...
Et qu'on remplace.
En vérité, j'éprouve un agrément physique
À faire en même temps les vers et la musique.
Monosyllabes qu'on rapproche :
Quadruples croches.
Rythme plus lent
Que l'on obtient par une brève – en l'isolant. Oui, c'est cela.
Souci constant de mettre en musique des mots, Donner le « la »,
Faire danser ceux-ci... faire chanter ceux-là.
Faire valser des mots jumeaux.
Dans d'autres cas,
Leur imposer une cadence de polka.
S'imaginer qu'on met un adverbe en sourdine. Savoir qu'un « car »
peut sonner faux,
Que c'est vilain.
Croire que le mot « dîne »
Placé comme il le faut Rend un son cristallin.
Et, d'autre part,
Considérant que certains mots sont des reliques,
Les entourer d'égards.
Prévenir tout contact, éviter tout lien,
Mettre les uns en italiques,
D'autres, les mettre en italien.
Vers de bohème encor pour une autre raison :
Ce n'est pas mon « métier »... ce n'est pas « sérieux » !
Ça prend même figure un peu de trahison,
C'est curieux.
L'homme qui « fait des vers » passe dans sa maison
Pour quelqu'un de fantasque et de mystérieux.
Et l'on en parle à mots couverts,
Avec un rien d'étonnement :
« Mais oui, ma chère, il fait des vers
En ce moment ! »
Eh ! Bien, c'est ce côté bizarre, inattendu,
C'est ce côté fruit défendu

Qui me plaît tant...
Qui m'a tant plu !
Et d'autant plus
Que l'on prétend
Bien entendu
Que c'est du temps
Combien perdu.
Car, et c'est vrai – qui le tairait ? –
Ça n'a pas d'intérêt, dans le sens « intérêts ».
Livre de vers ! On en vend cent,
Deux cents, cinq cents...
Voilà pourquoi c'est tellement intéressant.
Faire des vers, c'est le contraire d'être pingre.
Me demander d'en faire, à moi, c'est demander
(Toutes proportions, bien entendu, gardées !)
Un petit air de violon à monsieur Ingres.

L'ÉTÉ

La mousse Épaisse
Et douce,
Au pied d'un arbre énorme...
Était-ce
Un chêne ? Était-ce un orme ?
Je l'ignore – et tant pis !
La mousse Épaisse
Et douce
À mes reins offrait un tapis.
Et, pendant une heure et demie,
Parmi
Tant de petits amis,
Papillons, mouches et fourmis,
Sous ma tête ayant mis
Mon bras un peu plié,
Au pied de l'arbre, j'ai dormi.
(C'était peut-être un peuplier.)
Aucune feuille ne bougeait,
Parmi celles qui m'ombrageaient.
Au-dessus de moi ramageaient
De petits geais.
Était-ce un nid qu'ils ravageaient
Et partageaient ?

Sans doute, car sur moi neigeaient
Des plumes que l'on dérangeait...
Et je songeais...
Et je m'interrogeais :
Il est facile, en vérité,
D'évoquer le printemps, l'hiver
Et puis l'automne en quelques vers...
Mais, comment évoquer l'été ?
Pour l'hiver n'ai-je Point la neige ?
Surface ou bien linceul poli
Thème inépuisable et joli – ?
Pour le printemps c'est autre chose :
J'ai l'Amour, le lilas, le renouveau, la rose...
Et, pour l'automne, j'ai la mort,
Et la tristesse et le remords...
Et j'ai la tombe...
Et j'ai la feuille aussi qui tombe...
Oui, mais – l'été ?
Oui, comment évoquer l'été ?
Vite, il faut mettre de côté
La chaleur et le ciel d'argent,
Et l'immobilité
Des choses et des gens.
Cela n'évoque pas l'été.
Mais alors, qu'est-ce ? En vérité,
C'est moins que peu de chose et ce n'est presque rien,
C'est minuscule, aérien,
C'est, dans l'espace,
Le petit sifflement d'un moustique qui passe !

LE HIBOU BLANC DANS LA NUIT NOIRE

J'avais un hibou blanc,
Très beau,
Et ressemblant
À madame Mirbeau
Que c'en était troublant
Dût-elle s'en formaliser.
Ceci se passait en...
Mais pourquoi préciser
Disons : voilà longtemps.
J'avais loué pour le mois d'août,
À la duchesse de Bellune,

Ce beau manoir de Pampelune
Qu'on appelle le Paradou.
Nous l'avions pris de part à deux, ce Paradou,
Avec un vieil ami d'enfance à moi,
Subtil et doux.
Or, vers la fin du mois : :
« Déduis-moi, me dit-il,
Ce que t'a fait de mal
Cet albe volatil,
Ce charmant animal ?
Est-il utile Qu'il soit en cage ?
Il y saccage
Ses barreaux
Qu'il voudrait sans cesse écarter.
Je lui rendrais sa liberté
Si j'étais que de toi, bourreau ! »
Combien cet homme avait raison – et, sans surseoir,
Et sans attendre au lendemain,
Ce même soir
J'ai pris l'oiseau blanc dans mes mains
Et suis sorti de mon manoir.
Palsambleu ! Jarnigué !
Ah ! Que la nuit était donc noire,
Noire et peu gaie,
En ce jardin !
On n'eût pas distingué
Un tamanoir
D'un Daim.
(Tamanoir est le nom vulgaire
D'un fourmilier,
Qui se nourrit d'hyménoptères par milliers,
Et qui n'est guère
Un nom lui-même distingué.)
Mais laissons là le tamanoir,
Et revenons à mon manoir,
Et retournons dans mon jardin.
On n'eût pas distingué Disais-je, un tamanoir
D'un daim.
Quand la lune apparut soudain,
Dans la nuit noire.
Elle était ronde, elle était pleine.
Elle éclaira le ciel, les arbres et la plaine.
Mon hibou blanc la regarda si fixement
Que nous en fûmes impressionnés, vraiment.

Savait-il que c'était la lune,
Mon blanc hibou de Pampelune ?
Je l'ignore, mais tout à coup,
Oui, tout à coup, tendant le cou,
L'une après l'une,
Il entrouvrit ses lourdes ailes
Et s'envola – vola vers elle !
J'ai pu le suivre du regard assez longtemps...
Je le revois et je l'entends.
J'entends le bruit de ses deux ailes.
Quelle hâte, mon Dieu, quel zèle !
Et j'ai couru...
Je suis allé sur le perron,
Et je l'ai vu – de mes yeux vu qui disparut
Dans la blancheur de l'astre rond !
Car c'est par là, c'est bien par là
Que je prétends qu'il s'en alla.
Tant et si bien que, sur ma foi,
Quand je repense à mon hibou de Pampelune
Je me demande quelquefois
Si ce n'est pas un trou, tout simplement, la lune.

UNE CHANSON

Lorsque tu dors dans ton grand lit
Sans nul apprêt ni maquillage
Ton visage est joli
Comme un petit village.
Sans en connaître la raison
Sans la rechercher davantage
Je tiens à la comparaison
Il est joli comme un village
À la belle saison.
On peut me dire que c'est faux
Et qu'il n'en possède en partage
Ni les vertus ni les défauts
Il a pour moi tout ce qu'il faut
Lorsque tu dors dans ton grand lit
Sans nul apprêt ni maquillage
Pour être aussi joli
Que le plus joli des villages.
Ne vous en fâchez pas, mesdames,
Et n'y voyez qu'un témoignage

De mon amour pour les villages
Et pour les femmes.

VIENNE

(1932)

Vienne !

Vienne qu'on écrit Wien et qu'on prononce Vine,
Mais qu'en France on s'obstine
À prononcer toujours, non pas Vine, mais Vienne...
Car les noms d'où qu'ils viennent,
Presque tous nous les francisons,
Et nous disons

Milan pour Milano, Naples pour Napoli,
Ce qui n'est pas poli.

Et quand des millions de personnes Prennent la peine
D'écrire Londres : d, o, n,

Avec la secrète espérance Qu'on le prononcera Londonne,
Pourquoi l'écrivons-nous : d, r, e, s, – en France ?

Et pourquoi donc faut-il qu'à ceux qui nous questionnent « Vous
allez à Londonne ? »

Nous ayons pris cette habitude de répondre :

« Non, nous n'allons pas à Londonne,
Mais nous partons ce soir pour Londres
Car on dirait, Dieu me pardonne,
Que nous avons peur de confondre

La ville de Londonne

Avec celle de Londres !

Mais laissons l'Angleterre,

Et revenons à Vienne,

Et voyons le Prater...

Et voyons Saint-Étienne...

Et voyons ces palais où dort l'Ancien Régime...

Et voyons les musées...

Ce Rubens démasqué par lui-même est sublime !

Et ces Brueghel – comment ne pas s'en amuser

Tandis qu'on les admire !

Et ce Philippe IV, à l'œil en point de mire,

Dont le visage est rose et blanc,

Dont la santé paraît mauvaise,

Et qui murmure à Vélasquez :

« Vous m'avez fait trop ressemblant ! »

Privilège de la peinture,
Motif, cause, raison de l'amour qu'elle inspire,
Avantage qu'elle a sur la littérature :
Si je relis, ce soir, vingt pages de l'« Émile »,
Ou bien le premier acte
Du « Macbeth » de Shakespeare,
Je ne suis pas très sûr
Que nous ne sommes pas dix mille
À le relire
À la même minute exacte.
Tandis que là, devant
Ce Rubens émouvant,
Ce drame intérieur
Où lui-même il s'est peint,
Si je reste un quart d'heure,
Ému,
Je suis du moins certain
Que, pendant ce quart d'heure,
Nul autre que moi seul au monde ne l'a vu !
Oh ! ce Rubens drapé dans un vêtement sombre...
Oh ! Ce regard désenchanté...
La main, la collerette, et l'autre main gantée...
La moustache, et, surtout, mieux qu'elle encor : son ombre
S'être fait jeune au moins cinq fois, s'être fait beau
Comme il l'était – et nous savons qu'il l'était très,
S'être fait triomphant sous l'immense chapeau,
Et puis faire de soi cet ultime portrait !
S'être observé jadis dans ce même miroir,
Et s'être vu du coin de l'œil,
Non sans quelque plaisir et non sans amitié.
Puis, vingt ans après s'y revoir,
Certes non sans orgueil,
Mais du moins sans pitié !
Car pour se peindre, hélas ! si vieux,
Si misérable,
Pour se faire à soi-même un si cruel aveu,
Pour se faire un regard à ce point pitoyable,
Faut-il qu'un homme ait donc des yeux Impitoyables !
Quand le regard est défaillant,
Quand la lumière va s'éteindre,
Se peut-il que les yeux soient assez clairvoyants
Pour observer précisément sa défaillance et pour la peindre.
Schönbrunn, avec ses deux ailes qui saillent,
Fait un peu penser à Versailles,

Mais il est d'un autre ordre et d'une autre nature.
Et je remarque
Qu'il y fait moins penser par son architecture
Que par cette identique absence de monarche.
Oui, c'est surtout ce fait qui saille
Et qui fait penser à Versailles.
Et c'est d'ailleurs, en vérité,
Ce même fait que l'on observe
Dans la plupart des lieux qu'on a rendus publics,
Et que, non sans fierté,
Tous les gouvernements éphémères conservent
À telle fin notoirement démocratique.
Contribuable, à ce propos
Que vous dit-on ?
On vous bâille sur tous les tons
Que les rois percevaient autrefois des impôts,
Qu'ils prélevaient des lods, des dîmes et des taxes ;
Qu'ils fussent rois de France, ou d'ailleurs ou de Saxe.
Et c'était vrai. Que vous donniez
Dix francs, trois schillings ou deux marks,
C'était bien vous, de vos deniers,
Qui les entreteniez,
Ces beaux Châteaux
De vos monarches !
Or, aujourd'hui, tout est changé ! Fini ce temps !
Voilà du moins ce qu'on prétend.
Soit, et pourtant,
Je risque encor une remarque :
Il est naturel qu'on nous prenne
Ici dix francs, là-bas deux marks,
Ou trois schillings,
Pour pénétrer dans les châteaux de nos monarches.
Que ce soit à Paris, que ce soit à Berlin
Ou que ce soit à Vienne,
Mais alors convenons
Que c'est encore nous – toujours ! – qui les donnons,
Pour qu'on les entretienne !
Chacun a sa façon de vous envisager,
Palais nationaux – où les nationaux se sentent étrangers plus que
les étrangers.
Châteaux, vous êtes beaux,
Très beaux, mais cependant je ne vous aime guère.
Vous faites penser à des guerres,
Et vous êtes plus froids encor que des tombeaux !

Salons coupés en deux par une cordelière...
Inconfort surprenant et pourtant manifeste...
Lits trop pompeux ou trop modestes...
D'ailleurs que vous soyez modestes ou pompeux
Cela m'importe peu :
Je vous vois mortuaires !
Je n'aime pas beaucoup visiter les châteaux Impériaux ou bien
royaux,

Quelque magnifiques qu'ils soient ;
Et quel que soit leur intérêt,
Car chaque fois je m'aperçois
Que tous ces gens qui les visitent
N'ont jamais l'air d'être en visite,
Et qu'ils ont vite
L'impression d'être indiscrets !
Dame ? Quelle attitude prendre ?
Une gêne se crée...
Tout ça, c'est aboli – mais pourtant c'est sacré !
Ce n'est pas facile à comprendre.
Mais, visiteurs, attention !
Voici la chambre inévitable
Avec toujours la même table
En marbre et ronde
Où dans tous les palais du monde
À sommeillé Napoléon !
Il a passé dans cette chambre
La nuit du 14 décembre !
C'est dans ce lit Qu'il a dormi
Pendant deux nuits...
C'est dans ce très petit salon,
Obscur et sobre,
Que l'empereur Napoléon
S'est reposé le 2 octobre.
C'est là qu'il a passé la nuit Du 13 mai...
Quand on entend ces mots pour la centième fois
On se dit malgré soi :
« Ah ! ça,
Mais il ne couchait donc jamais
Chez lui
Cet homme-là ! »
Il est midi. Promenons-nous. On se promène...
La rue est souriante, à Vienne,
On regarde les magasins...
On les compare avec les nôtres...

On détaille les uns...
On entre dans les autres...
On entre comme ça, mon Dieu, pour rien, pour voir... Par curiosité.
Avec l'idée
D'acheter peut-être un mouchoir...
Mais ce chapeau tyrolien
Ne vous va pas trop mal – même il vous va très bien.
Et ce petit veston verdâtre
Qui fait costume de théâtre,
Ne manque pas d'un certain chic,
Surtout avec le short – qui paraît bien pratique.
Car c'est pratique un short, et puis ce n'est pas laid.
Les gros bas blancs sont magnifiques...
Et comme ils tiennent aux mollets !
Et le foulard, et la ceinture !
Et les chaussures !
Que sais-je encore... ?
Et le blaireau
Sur le chapeau
Qui le décore...
Oh ! Voyez donc si je suis beau !
Vous étiez entré, Parisien,
Oh ! Comme ça, mon Dieu, pour regarder, pour rien,
Et vous sortez : Autrichien !
Car, ma parole, on jurerait un Autrichien.
Mais cependant, il ne faut pas vous affliger
Si les vrais Autrichiens que vous croisez dehors
Disent en vous voyant : « Ah ! Ah ! Voilà encor
Un étranger ! »

LE LÉVRIER

Le grand lévrier blanc qui marche à mes côtés,
Et qui n'en revient pas de faire une ombre noire,
Semble ne posséder ni cerveau ni mémoire,
Et n'être soucieux que quant à sa beauté.
Quand nous sommes sortis, nous étions bien d'accord
Et cette promenade était comme une fête !
Mais, au bout de vingt pas, le voilà qui s'arrête
Et s'allonge de tout son corps !
Je le regarde avec surprise. Est-il malade ?
Se pourrait-il qu'il fût déjà si fatigué ?

Non, c'est beaucoup plus simple. Il avait oublié
Que nous étions tous deux partis en promenade !
Je l'appelle. Viens-tu ? Dis, mon blanc camarade ! Allons, dépêche-toi !

Et soudain, oubliant qu'il était accablé,
D'un seul bond, le voilà qui saute dans les blés ! Une barrière... il l'escalade,

Comme un panache de fumée qui saute un toit...

À la maison, je le retrouve une heure après.

Il a tout oublié. Sa longue et fine tête

Est allongée entre ses pattes. L'on dirait

Que son nez noir est pris dans de blanches pincettes.

M'attendait-il ? Je ne crois pas.

Je l'ai trouvé souvent, allongé de la sorte,

Le regard tristement fixé sur une porte,

Bien de profil, avec son long cou de girafe.

Attend-il son repas ?

Non, même pas.

Non, il attend tout simplement le photographe.

MA CHATTE

Elle est noire, ma chatte,

Avec des yeux d'agate

Et de très longues pattes.

C'est une chatte de gouttière,

Mais si ravissamment tournée

Que l'on pourrait la soupçonner

D'être une chatte de Gouthière.

C'est une chatte de gouttière,

Et qui n'a pas de pedigree.

C'est une chatte de gouttière

Mais qui n'en est pas moins altière,

Ce dont je lui sais gré,

Or, n'étant pas chatte de race,

N'ayant pas du sang des Bragance,

D'où lui viennent cette élégance ;

Et cette allure et cette grâce ?

Et ses façons d'impératrice,

Ou de reine de Tasmanie,

Est-ce artifice ?

Est-ce manie ?

Je ne crois pas.

Non, cela vient de la cadence de son pas
Qu'elle sait mettre en harmonie
Avec la longueur de ses pattes.
Cette cadence
A fait de sa démarche une espèce de danse
Inattendue
Et délicate.
Démarche un peu d'un acrobate
Qui se croirait toujours sur la corde tendue.
Quant à son caractère,
Là, nous entrons dans le mystère.
Le goût du risque... avec un instinct très prudent.
Tout à la fois peureuse... et brave.
Un caractère en somme assez indépendant...
Mais la nature d'une esclave.
Combinaison
Qui compromet son équilibre
Et déconcerte sa raison.
Elle consent d'être en prison,
Mais voudrait faire croire au geôlier qu'elle est libre.
C'est ce côté
Captivité
Qui l'insupporte,
Et qui la porte
À regarder souvent la porte
Avec énervement – quand elle est bien fermée.
Oui, quand la porte est bien fermée,
Elle offrirait alors,
Mon Dieu,
Tout l'or
Qu'elle a dans ses beaux yeux,
Pour s'en aller se promener.
Mais quand la porte est grande ouverte,
Elle est ouverte en pure perte
Et vous pouvez bien la fermer.
A-t-elle un nom ? Je le suppose.
Mais sur ce point mon doute est loin d'être éclairci,
Car aucun de ceux jusqu'ici Qu'aimablement je lui propose (Même,
il en est que j'ai créés)
N'eut le bonheur d'être agréé.
Depuis six mois Qu'elle est à moi...
Oh ! Vanité dont tout à coup je m'aperçois,
Car se vanter d'avoir une femelle à soi !
Rectifions. Depuis six mois Qu'elle est chez moi.

Que je l'appelle Mi-a-ou (Je l'ai depuis la mi-août De l'an passé)
Que je l'appelle Messaline ou bien Circé,
Ou petit-Bronze-de-la-Chine,
Je ne vois nul frisson passer
Sur son échine.
Mais si, vainement, je m'échine
À tenter de la baptiser,
Elle a pourtant réalisé Qu'elle me doit certains égards,
Puisqu'elle me consent l'aumône d'un regard
Quand je fais le bruit d'un baiser.
Enfin, j'avouerais volontiers (Sans mettre les points sur les i)
Que nous avons parfois
Des rapports, elle et moi,
Rendus fort singuliers
Par son hypocrisie.
Quand il me prend la fantaisie (Elle m'en prend assez souvent)
De m'allonger sur mon divan,
Tout aussitôt je la vois poindre.
Elle marche à pas-de-velours
Et fait un assez long détour
Pour venir enfin me rejoindre.
Sait-elle que je sais qu'elle s'y prend ainsi ?
Elle dira que non. Moi, je prétends que si.
Quoi qu'il en soit, toujours suivant l'ordre et la marche du
programme,
Elle s'applique à ne peser que quelques grammes
En parvenant sur le divan.
Étant censé ne rien savoir,
Complice bénévole et d'ailleurs volontaire,
Je dois me taire
Et ne rien voir.
Elle s'étire, se délasse
Et dès qu'elle a trouvé tout contre moi sa place,
Elle est bien vite sur le dos.
Sédentaire et frileuse – hommage à Baudelaire – Son ventre fait
« petit cadeau » :
Les quatre pattes sont en l'air.
Et la voilà, fermant déjà ses yeux dorés,
Afin de pouvoir ignorer
Ce que peut-être, je vais faire.
Son rêve est en effet
D'y rester tout à fait Étrangère.
La comédie est commencée.
Je la caresse. Elle se laisse caresser.

Son corps ondule et se prélasse,
Mais, nonobstant ce qui se passe,
Elle dit n'être là que pour se délasser.
Pourtant il faut qu'elle y renonce,
Car un très doux ronronnement
Précède le plaisir qu'elle éprouve – et l'annonce.
Or, d'ordinaire, à ce moment,
Elle murmure un mot qui se termine en « cha ».
Est-ce mon nom qu'elle prononce ?
Ou bien demande-t-elle un chat ?

IMPROMPTU

dit par l'auteur au banquet du cinquantenaire du lycée Janson-de-Sailly
(17 novembre 1934)

Messieurs, je suis touché, très touché – mais confus.
Plus confus que jamais encor je ne le fus.
Oh ! Certes, je vous remercie
D'avoir voulu m'admettre aujourd'hui parmi vous,
Mais cependant je vous avoue
Que je ne me sens pas très à ma place ici.
Il faut être sincère
Quand on m'a dit : « Venez à Janson-de-Sailly
Pour fêter son anniversaire ! »
Eh ! Bien, messieurs, j'ai tressailli !
Venir à Janson-de-Sailly,
Me joindre aux gloires de l'école...
Et prendre la parole !
Il m'a paru vraiment que c'était bien osé,
Bien téméraire – et j'ai failli Me récuser.
On insista. Je suis venu – mais en tremblant,
Car enfin pour moi, c'est troublant
De me trouver ici, veuillez en convenir.
Est-ce pour me punir – ou pour me rajeunir
Qu'on m'a si gentiment demandé de venir ?
Non, ce n'est pas pour me punir,
Et, tout à coup, je crois deviner la raison
Qui vous fait m'accueillir
Et qui m'autorise à m'asseoir
Parmi ceux dont cette maison

Peut aujourd'hui s'enorgueillir :
Il vous fallait un repoussoir !
Et vous ne pouviez pas en trouver un meilleur !
Je suis le paresseux Parmi les travailleurs.
Je suis la couleuvre, le loir,
Parmi
Les abeilles et les fourmis...
Je suis l'oison parmi les aigles...
Enfin, chez vous, messieurs,
Je suis l'exception qui confirme la règle.
Donc, je vous en conjure, admettez mon émoi.
Et, bien que ces regards qui sont posés Sur moi,
Me semblent indulgents,
En vérité, messieurs, je tressaille en songeant
Que l'un de vous pourrait peut-être s'aviser
De m'interrompre en me disant :
« Savez-vous enfin les sous-préfectures
Du département de la Côte-d'Or ? »
Or, voyez d'ici ma torture,
Obligé d'avouer : « Non, monsieur, pas encor ! » !
Mais poursuivons notre discours.
Je n'ai passé
Dans ce lycée
Qu'un temps très court :
Huit ou dix jours ;
J'étais pressé...
J'en avais onze encor à faire, vous pensez !
Oui, onze encor.
J'en ai fait douze en treize années,
Convenez que c'est un record.
À ce propos, messieurs, je veux vous signaler
L'injustice du sort.
Le lycéen parfait,
Celui-là qui n'a fait
Qu'un seul collègue dans sa vie,
On le convie
Au banquet des anciens élèves du lycée,
Évidemment, où sa jeunesse s'est passée.
Mais
Ça ne lui fait jamais
Qu'un seul repas par an.
Un seul, hélas ! puisqu'il n'a fait qu'un seul lycée.
Tandis que moi que de partout l'on a chassé,
Exemple déplorable et terreur des parents,

Moi, j'ai douze repas par an
Qui me sont assurés.
Mais, j'abrège – n'ayez aucune inquiétude.
D'ailleurs, vous connaissez, messieurs, mes habitudes
Je ne reste jamais longtemps dans un lycée.
Cette fois-ci, vous n'aurez pas à m'en chasser.
J'y suis resté huit jours, il y a quarante ans,
Encor une minute – et je vais être loin.
Vous le voyez, je reste ici de moins en moins
Longtemps.
Celui qui m'a chassé, mon Dieu ! je le revois,
J'entends sa voix,
Comme si c'était hier.
Il rappelle un peu monsieur Thiers.
Il est debout, très irrité,
Il s'énerve, s'emporte
Et me montre la porte
En me disant : « Sortez !
Vous aviez à faire cent lignes,
Vous n'avez pas voulu les faire, c'est indigne !
Et vous ne rentrerez ici, vous m'entendez,
Que quand vous aurez fait vos cent lignes. Sortez ! »
Eh ! Bien, messieurs, je les ai faites.
Il disait vrai, ce bon vieillard.
Et puisque de Janson vous célébrez la fête
Et m'en ouvrez les portes,
Mes cent lignes, les voici donc – je les apporte
Avec quarante ans de retard

FOLLE IMPRUDENCE

Un homme qui voulait savoir la vérité
Quant à lui-même,
Et qui pensait fort justement
Qu'on ne doit pas solliciter
Le jugement
De ceux qu'on aime – et qui vous aiment...
(Car ceux-ci vous mettent à part, si haut
Ou bien si bas,
Qu'on peut les dire partiiaux
Dans les deux cas.)
Cet homme qui voulait savoir la vérité,
Eut l'idée assez bonne, encor que surprenante,

De consulter
À ce propos sa gouvernante
Et son valet de chambre et son maître d'hôtel.
Il leur dit : « Mes amis, vous qui me voyez tel
Que le Bon Dieu m'a fait,
Et qui me voyez en effet
Dès le matin quand je m'habille,
Et qui, le soir, me déchaussez,
Vous enfin qui me connaissez
Bien mieux que ma maîtresse et plus que ma famille,
Vous qui savez tous mes tourments,
Pardi !
Vous qui savez comment Je mens,
Comment je joue aussi parfois la comédie
Pour éviter, mon Dieu, des drames,
Qui me voyez pestant, rageant,
Pour des questions parfois d'argent,
Pour des questions souvent de femmes.
Vous devant qui je me délasse,
Et devant qui, peut-être, hélas !
Je me laisse un peu trop aller –
Parlez !
Parlez. Je veux savoir la vérité sur moi.
Parlez sans feinte et sans émoi.
Suis-je bon, patient, suis-je indulgent – sévère ?
Impertinent, maussade ? – agréable ? – odieux.
Oui, pour l'amour de Dieu,
Parlez à cœur ouvert.
Nommez-moi mes vertus, dites-moi mes travers.
Ce que je veux – de vous, c'est la vérité vraie.
Allez, parlez – rien ne m'effraie.
Ne redoutez ni mon chagrin, ni ma colère.
Je ne veux que savoir comment vous me voyez.
Alors, à la fin, ils parlèrent...
Et tous, le même soir, ils étaient renvoyés.

RAOUL

J'ai fait sa connaissance au mois de février.
Pour être plus précise encor : un mercredi.
Nous échangeâmes quelques mots, puis il m'a dit : « Vous devriez
Venir dîner seule avec moi ! »
C'était la fin du mois –

Qui vient précisément si vite en février.
Il insistait : « Vous devriez ! »
Alors, ma foi, j'ai répondu :
« C'est entendu. »
Son invitation laissait à supposer
Qu'il me considérait un peu comme une poule,
Certes, mais, d'autre part, si j'avais refusé,
Je n'aurais jamais su qu'il s'appelait Raoul.
Au restaurant, pour commencer,
J'ai pris des moules.
J'aime les moules –
Il les déteste. Il n'a rien dit – et m'a laissée
Manger mes moules,
Tandis qu'il savourait des artichauts – je crois.
Étaient-ils chauds,
Étaient-ils froids,
Ces artichauts ?
La chose importe peu, soyons francs et loyaux.
Ensuite, ensuite... ensuite,
On a mangé de l'aloyau,
Puis du gâteau de pommes cuites.
Et le soir même, on a – mais passons là-dessus,
Oui, passons sur la bagatelle.
Si j'avais refusé, comment aurais-je su
Qu'il habitait l'hôtel ?
Huit jours plus tard – c'était le 6 –
On est allé dîner tous les deux chez Vatel.
Et, tandis que Raoul,
Sans se faire prier,
Commandait des saucisses,
Je me suis écriée :
« Moi, je voudrais des moules ! »
Alors, il a dit : « Non – les moules, c'est mortel ! »
Et devant le maître d'hôtel,
Comme si nous étions devant le maître-autel,
Il crut devoir ajouter même : « Oh ! Que nenni !
Tu n'en mangeras plus maintenant, c'est fini,
Car ta vie est à moi ! Prends des macarons,
Prends de ceci,
Prends de cela,
Du chou farci,
Du cervelas –
Maître d'hôtel, servez-la ! –
Prends du canard au sang, du bitock à la crème,

Mais plus de moules – car je t’aime ! »
Ça m’a touchée infiniment – vous le pensez.
Ma vie Était à lui !
Le bonheur avait lui Sous un ciel azuré.
Et, du coup, l’avenir me semblait assuré
Puis, les jours ont passé...
Dame, ici-bas tout passe...
Et de tout – hélas ! – on se lasse...,
On s’aime, on se caresse, on s’embrasse, on roucoule,
Et parfois, l’un des deux en a vite assez ri.
La preuve en est qu’hier, au restaurant,
Raoul M’a dit : « Chérie,
Veux-tu des moules ? »

OUI, REVIENS... MAIS...

Je t’attends, mon amour
Et depuis tant de jours
Et depuis tant de nuits
Que je m’attache à mon ennui...
Je m’y complais, je m’y prélasse
Et pour tout dire,
Je ne donnerais pas ma place
En ce moment, pour un empire.
Ma fidélité qu’on admire
À fait de moi le point de mire.
On dit que la mélancolie
Me rend encore plus jolie.
Chacun observe ma pâleur,
On m’en fait mille compliments
Et l’on prétend que le malheur
Me convient merveilleusement...
Or, il faut que tu considères
Également, de ton côté,
Que ton absence te confère
À toi-même des qualités...
Des qualités apparemment
Pour ainsi dire surhumaines,
Qui font de toi tout bonnement
Une espèce de phénomène...
Et pour ta gloire et pour la mienne
Je t’avouerai sans plaisanter
Que j’en suis presque à redouter

Que tu reviennes.

MA MAISON DE CAMPAGNE

Elle est sans vanité – mais n'est pas familière.

Ce n'est ni le château ni la maison bourgeoise.

Ce n'est pas le manoir recouvert de lierre...

C'est quelque chose de français, en Seine-et-Oise.

Et quand je dis que c'est Français,

J'entends par là qu'elle est construite,

Ma maison,

Comme une phrase de français,

De bon français.

Et quand je dis qu'elle est écrite,

J'ai raison.

Car ce qui fait qu'elle est solide, c'est son style.

On n'y trouverait pas un détail inutile.

Nul adjectif ne l'alourdit, ne la dépare..

Et d'autre part

Un rien de plus serait de trop.

Elle est en vérité parfaite.

Et l'on croirait que c'est Voltaire qui l'a faite

Ou Diderot.

Elle est au cœur d'un parc élégamment tracé.. ?

Petits arbres touffus, grands arbres élancés –

Tous taillés à dessein.

Le sable est tamisé, tandis que l'herbe est rase.

Et si je dis que ma demeure est une phrase,

Je dirai de mon parc, lui, qu'il est un dessin ;

Et si la phrase est de Voltaire...

Ruisseaux, grottes, bassins,

Massifs, bosquets, parterres,

On vous croirait, vous, de Poussin.

Journellement, d'un pas léger,

J'en fais le tour,

Revenant par la basse-cour

Et traversant le potager.

Or, pas plus tard que ce matin,

Très gentleman-farmer en dépit de mon pull

Et d'un chapeau râpé qui fait un peu rapin,

Je suis allé rendre visite à mes lapins,

Et j'en ai profité pour saluer mes poules.

Et mes dindons aussi.

Et mes petits cochons.
Ah ! Les petits cochons !
Ils méritent les traits que nous leur décochons.
Mais d'autre part, et Dieu merci,
Qu'ils ont grossi !
Dame, tout ce qui traîne est bien vite avalé.
Donc, quels petits salauds – mais quel petit-salé !
Je suis allé
Vers un agneau qui, sans m'attendre,
Est venu de lui-même et s'est fait caresser.
C'est affreux de penser
Combien déjà, de son vivant, l'agneau, c'est tendre.
Les animaux qu'on mange, on les voudrait bourrus.
J'ai vu quelques pigeons, ma foi, qui m'ont paru
Tout à fait bien s'entendre.
Crou-crou ! Crou-crou ! Bonjour petits pigeons !
Alors, avec « crou-crou », vous pouvez vous comprendre
L'un d'eux m'a répondu : « Monsieur,
Nous, les pigeons,
Nous faisons mieux
Que nous comprendre : nous pigeons ! »
J'ai rencontré douze canards dodus et lents,
Et leur ai proposé de causer avec eux.
Ils m'ont fait « non » avec leur queue
En s'en allant.
J'ai vu deux coqs qui se battaient
Pour une poule indifférente – ou qui mentait.
L'un était grand, très grand, l'autre était tout petit.
Le handicap était flagrant.
Et c'était le petit qui répétait au grand :
« Numérote tes abattis ! »
J'ai rencontré chemin faisant
Une pintade absolument catastrophée,
Meurtrie et décoiffée,
Qui m'a dit : « Je suis avec un faisan ! »
Croisant un beau dindon majestueux et lourd,
J'ai cru devoir lui faire un doigt de basse-cour,
Et j'ai dit : « Voyez donc,
Cloches au cou, comme il est digne ce dindon...
Digne dindon... digne dindon... »
Je n'ai pas eu le don
De faire apprécier ma farce du dindon.
Un peu plus loin, j'ai vu mes oies
Qui restent convaincues que mon chien sait leur nom

Parce qu'il fait : « Oua-oua ! »
Alors qu'avec mes oies j'étais là, plaisantant
Et, sans penser à mal, développant ce thème,
Il s'est produit un incident,
Combien imprévisible et cocasse à l'extrême.
Un coq se détacha du groupe des volailles
Et s'en vint vers moi tout de go.
Ayant mis sa crête en bataille,
Il se dressa sur ses ergots
Comme pour ne pas perdre un pouce de sa taille.
Quoi, me cherchait-il une affaire ?
Que me voulait-il, celui-là ?
Qu'allait-il faire ?
Il me parla.
« Cher monsieur, me dit-il,
Nous en avons assez de vos façons de faire.
Je parle en ce moment au nom des volatiles
Aussi bien que des mammifères.
Oui, oui, je parle au nom de tous, tant que nous sommes
En vous priant de bien vouloir,
Monsieur, faire savoir
Aux Hommes
Que nous sommes à bout
De voir avec enfin quelle désinvolture
Ils traînent nos noms dans la boue
Et s'en servent entre eux comme d'autant d'injures.
C'est très joli de badiner,
Mais convient-il qu'on en abuse
Et que d'un mot l'on nous condamne ?
Ainsi, tenez,
C'est devenu très ennuyeux d'être une buse
Et c'est désagréable à la fin d'être un âne !
En vérité,
Nous n'osons plus nous appeler
Par nos vrais noms.
Lorsque le singe est amoureux, c'est un problème.
Et, désormais, peut-il ou non
Dire en montrant celle qu'il aime :
« J'ai la plus belle des guenons ! »
Devant un mot d'esprit nous disons tous bravo.
Mais considérez bien que la vache et le veau
Trouvent qu'on les diffame,
Et de façon choquante,
En empruntant leurs noms pour désigner des femmes

Abjectes, surannées, viles ou provocantes.
Et nos petits : les agnelets,
Les dindonneaux et les poussins, les porcelets,
Dont on insulte les parents – questionnez-les.
Quant aux canards, eux, c'est bien simple : ils en ont marre !
Faites cesser ce cauchemar Qui contriste les animaux.
Trouvez des mots.
S'il vous en manque, inventez-en !
Mais laissez en paix les faisans !
Laissez en paix les maquereaux !
Les maquereaux encor, cela pourrait passer.
Car nous savons, hélas ! que ne l'est pas qui veut.
Vous ayant exprimé mes regrets et mes vœux,
Les maquereaux, je vous les donne – et c'est assez.
Mais désormais laissez en paix les cétacés.
Vous n'aurez pas d'autre cadeau.
Et puis, ne croyez pas que « ça va se tasser ».
Les murmures vont crescendo.
La bécasse en a plein le dos,
Les sauriens sont offensés
Et résolus,
Et parmi les gallinacés
La poule entre autres n'en peut plus !
Non seulement on l'assimile à des catins
De la place Maubert ou du quartier Marbeuf,
Mais l'on plaisante encor son petit strapontin !
Comme c'est drôle – et que c'est neuf
On le compare à des sourires trop pincés.
Badinage du temps passé
Qui date au moins de Charles IX !
Ne dites plus « en cul de poule », par pitié !
Vous êtes bien content quand il vous tombe un œuf
Du derrière, précisément, de ma moitié !
Enfin, monsieur, trouvez des mots, trouvez-en d'autres
Ou bien, nous vous en prévenons,
Las de vous voir prendre nos noms
Nous finirons alors par vous prendre les vôtres !
Et d'ailleurs, ça commence – et je vous avertis
Que nous n'y allons pas, nous autres, de main morte.
Et du plus grand, monsieur, jusques aux plus petits,
Nous vous donnons
Déjà vos noms.
Nous avons baptisé la teigne, le cloporte,
Et, pas plus tard qu'hier, tous les batraciens.

Et si je vous disais les noms connus qu'ils portent !
Avocats, députés, académiciens,
Percepteurs, argousins, gazetiers – tous y passent !
Nous leur distribuons les butors, les rapaces,
Le tamanoir, le pou, le crabe, la panthère,
Et la punaise, et le moustique...
Réservant le putois, la taupe et la vipère
À ces messieurs de la Critique. »

ALLOCUTION

prononcée à l'inauguration d'un nouveau poste de T.S.F. (25 avril
1932)

Monsieur le président de notre République,
Je vous salue a je m'incline devant vous.
Et, ce faisant, je vous avoue
Que je m'applique
À vous dissimuler l'émotion profonde
Et réelle que je ressens.
Car s'il m'est arrivé, faisant le tour du monde,
Allant de ville ai ville,
De Marrakech à Rome, en passant par Séville...
Oui, s'il m'est arrivé parfois
D'avoir dix-sept ou dix-huit cents
Spectateurs devant moi,
C'est du moins la première fois,
Ça, je le jure, de ma vie,
Que je m'adresse à des personnes
Dont les unes sont à Lisbonne
Et les autres à Varsovie !
Car enfin, n'est-ce pas, vraiment, c'est effarant
De pensa qu'on m'entend peut-être à Téhéran !
De pensa que des gens tout à fait différons
De race Et de pays,
De langage a de classe,
Sont à l'écoute en ce moment !
Le riche en son palais, l'artisan, l'ouvria,
Le paysan dans sa chaumière,
Le poète dans son grenia,
Le matelot sur son voilia...
J'en imagine des milliers...
Et j'en vois sur toute la terre...

Et qui peut m'assura que le roi d'Angleterre
N'est pas, ce soir, lui-même, en train de m'écouter !
Et c'est, en vérité,
Troublant quand on y pense :
Être une voix qui vient de France
Et qui s'adresse au monde entier !
Auditoire innombrable, invisible et divers...
Je parle à des pays qui sont en plein hiver,
Tandis que d'autres sont en pleine canicule...
Je parle à des pays lointains dont les pendules
Marquent des heures différentes de la nôtre...
Je réveille peut-être un couple en ce moment...
Et j'en endors peut-être un autre !
Tant de pays, tant de langages, de climats
Forment un étrange auditoire...
Et si je vois des habits noirs
Je vois aussi des pyjamas !
Peut-être qu'un Roumain se dit en m'écoutant :
« Ça, c'est de l'espagnol ! »
Tandis qu'un Espagnol
Se dit : « C'est un Roumain qui doit probablement
Donna les résultats d'un concours agricole. »
Pour éloigna ce doute affreux de mon esprit,
Pour accompagna mon discours,
Je pense qu'il faudrait... l'orchestre m'a compris,
Et le voilà qui vient, aimable, à mon secours...
Aucun doute n'est plus permis.
Auditoire innombrable, invisible a divers,
Convien que la musique ennoblit toutes choses :
Mon discours était presque en prose,
Il est à présent presque en vers.
Comme l'oiseau pour s'envola
À besoin d'ailes,
Pour paraître un peu s'éleva,
Mon discours avait besoin d'elle.
Et j'en poursuis le cours avec plus d'allégresse.
Petit appareil merveilleux...
(C'est au micro que je m'adresse)
Petit appareil merveilleux,
Qui revient d'Italie et qui nous vient des deux,
Réalité qui tout à coup se change en rêve,
J'imagine qu'on doit te bénir à Genève,
Car tu fais plus pour le bonheur du genre humain
Que tu ne crois.

Merveilleux petit appareil,
On n'en est pas encore à se tendre la main,
Mais, grâce à toi, comme on tend bien l'oreille !
Par-delà les octrois,
Par-delà les frontières,
Écoutez
Monter
De la terre entière Ces sons
Mélodieux qui sont
D'une grâce infinie...
Ils nous donnent une leçon
Et de mesure et d'harmonie...
Et comment ne pas admirer
Que ce nocturne de Fauré
Se soit croisé dans les ténèbres
Avec une valse de Weber !
Mais laissons de côté, pour un instant, les arts ; »
Et rendons à César ce qu'on doit à César,
En 1890,
Un jour où les journaux devaient nous raconter
L'assassinat d'une concierge par son fils,
Ou le triomphe remporté
Par un coureur à bicyclette qui couvrait
Des quantités de kilomètres dans une heure,
Un homme découvrait
Modestement, ce même jour, le cohéreur.
Qu'est-ce que c'est que ça,
Vous dites-vous, le cohéreur ?
Le cohéreur, eh ! Bien, c'est ça..
Vous l'avez là,
Devant les yeux,
Et c'est vers lui ce soir que vous tendez l'oreille...
(Et si je vous l'apprends, comme je suis heureux
De pouvoir vous l'apprendre !)
Oui, l'appareil Prodigieux
Grâce auquel vous pouvez m'entendre,
C'est par un cohéreur qu'il commença jadis,
Au mois de mai de 1890.
Et ce jour-là,
Vous pensez bien que les journaux n'en parlaient pas.
On en parla beaucoup depuis –
Mais comme on a toujours parlé peu de celui
Qui l'inventa.
Cet homme de génie

Était-il natif des États-Unis ?
Était-il Allemand, Russe ou bien Portugais ?
Ce devait être un étranger,
Certainement.
Erreur, erreur,
Très grave erreur, précisément,
Que j'ai plaisir à relever :
Ce cohéreur,
C'est un Français qui l'a trouvé.
Alors, alors,
Vous dites-vous, c'est bien dommage qu'il soit mort...
Qu'on aimerait à l'honorer !
Eh Bien ! cet homme,
Ce grand homme Vit encore.
Il vit modeste et retiré,
Mais tout de même il vit encore.
C'est monsieur Branly qu'on le nomme –
Lorsque l'on pense à le nommer.
Il porte allègrement Les quatre-vingt-six ans
Qu'il a sur les épaules...
Et j'aimerais savoir que pendant un instant,
D'un pôle à l'autre pôle,
Des centaines de fronts s'inclinent en pensant
Que ce grand homme vit encore,
Et que peut-être il nous écoute en ce moment.
Nous savons tous, hélas ! qu'il n'est pas cousu d'or,
Mais chaque soir, quand il s'endort,
Il peut se dire :
« En ce moment,
Si Rotterdam perçoit la marche de Mozart
Que joue l'orchestre de Strasbourg,
J'en suis un peu la cause...
Et si quelque bateau perdu dans le brouillard
Peut appeler à son secours,
J'y suis aussi pour quelque chose ! »

AMBROISE ET NATHALIE

Ambroise et Nathalie !
Melpomène et Thalie,
Erato, Polymnie,
Je ne viens pas conter l'histoire
De l'un de ces couples notoires

Dont les amours indéfinies
Bercent nos âmes,
Car,
Il ne saurait s'agir d'un homme – et d'une femme.
Roméo, Juliette, Héloïse, Abélard,
7 Philémon et Baucis –
Je n'en cite que six –
Dormez en paix dans vos tombeaux ou dans vos niches,
Dormez tous, amants immortels :
Ambroise est mon maître d'hôtel,
Et Nathalie est un caniche.
Or donc, Dieu me pardonne,
Comme nous voilà loin des amants de Vérone !
Oui, Nathalie Est une chienne.
Elle est jolie,
Elle est en laine,
En laine noire Et très frisée.
Et son petit œil irisé
Est ravissant à voir
À travers tant de poils. Voilà pour le caniche.
Lui, c'est le serviteur des pièces de Labiche.
Correct et grisonnant.
C'est l'homme le plus doux
(D'ailleurs, il est natif du Doubs)
Le plus tendre du monde et le moins coléreux.
C'était jadis un homme heureux.
Depuis que Nathalie est là, c'est un martyr.
Son existence est devenue intolérable.
Car Nathalie, hélas ! ne peut pas le sentir.
Sans aucune raison valable
Elle l'exècre et l'abomine.
Dès qu'elle aperçoit sa bobine
Et qu'elle voit son veston blanc,
Hurlant, geignant, grognant, tremblant,
Elle fait feu des quatre pattes
Et donne libre cours à sa terrible haine.
Les colères de Mithridate
Ne sont rien à côté de celles de ma chienne ! ;
Dans la journée encor la vie est supportable.
Ambroise évite Nathalie avec prudence.
Mais dès que l'on se met à table
La tragédie alors commence.
Elle attend son entrée.
Aussitôt qu'il paraît,

Elle met son regard en vrille,
Décidée à donner son sang s'il le fallait.
Au premier pas qu'il fait Elle regarde ses chevilles
Et s'avance vers ses mollets.
Or, lui, recule avec le plat qu'il apportait.
Et cela fait comme une espèce de quadrille,
En somme ridicule,
Et cependant bien drôle.
Elle avance – il recule.
Sitôt qu'elle recule – il avance d'un pas.
Je vous laisse à penser ce que sont nos repas.
Quand ça dépasse la mesure,
Il me faut intervenir.
Je crie alors – et je lui jure
Que si ça continue – ah ! ça va mal finir !
Quand il m'arrive d'employer ce ton formel,
Elle vient tendrement contre moi se blottir,
Mais sans quitter de l'œil mon vieux maître d'hôtel.
Et, croyant deviner ses ténébreux desseins,
Elle semble me dire :
— Tu ne comprends donc pas que c'est un assassin !
Or, j'écrivais ces vers
En septembre dernier.
Je ne suis depuis lors devenu ni sévère,
Grands dieux, ni rancunier,
Mais je me suis lassé
De cette comédie.
Et pour y mettre fin, ma foi, j'ai dit Assez !
Et, jeudi soir,
Je me suis séparé de ma caniche noire.
Elle est partie. En vérité,
Ayant honnêtement compté, puis décompté
Ce qu'à mes yeux vraiment l'un et l'autre valaient,
J'ai renvoyé la chienne et gardé le valet.
Je l'ai donnée à mon ami Jean d'Azcona.
Vous savez le chagrin qu'on a,
Chagrin d'ailleurs normal,
De voir partir un animal
Auquel, malgré soi, l'on s'attache,
En dépit Des pipis
Et de bien d'autres taches.
Mais, quoi, l'on est ainsi.
Depuis trois ans passés
Qu'elle était là, docile, attentive, effacée,

Elle faisait partie un peu de la maison.
Et l'on a beau vouloir se faire une raison,
La maison, ce soir, paraît vide...
On voudrait caresser encor sa bonne tête...
On est stupide Avec les bêtes.
Si.
J'en ai la preuve – et la voici.
Mon ami d'Azcona
Ce matin me téléphona
Pour me donner de ses nouvelles.
Elle est chez lui depuis trois jours.
Elle a vécu chez moi trois ans.
Et ce qu'il m'a dit d'elle
Est des plus amusants.
Il m'a dit : « Quel amour,
Elle est déjà fidèle ! »

DE MARSEILLE À CALAIS

Pour aller, supposons, de Marseille à Calais,
Le plus directement possible, en traversant Le Charolais,
Par Grignan, Tonnerre et Nemours,
Or donc, pour parcourir de mille à douze cents,
Peut-être, kilomètres,
Une bonne nouvelle, à mon avis, doit mettre
Environ dix-huit jours.
C'est qu'elle va, cahin-caha, de porte en porte.
Les gens, pour l'accueillir, loin de se mettre en frais,
Soupçonnent volontiers celui qui la colporte.
On la discute, on l'examine de plus près :
On en a vu, déjà, tellement de la sorte !
Elle surprend d'abord... puis bientôt elle effraie.
On s'en méfie – on n'en veut pas. Qu'on la remporte.
Elle est trop belle, en vérité, pour être vraie !
Mais s'il s'agit d'une nouvelle, hélas ! mauvaise,
Quittant un soir Marseille et montant vers Calais,
Elle pourra passer par Sète et par Alès,
Par l'Hérault, l'Aveyron, le Lot et la Corrèze,
En dépit du détour,
Elle ne mettra pas beaucoup plus de huit jours
Pour atteindre Calais.
C'est que, de seuil en seuil,
Elle ne traîne pas !

On lui fait bon accueil,
On se la dit tout bas.
Pour celle-là, point d'examen.
Chacun l'avale toute crue.
Rien ne l'arrête en son chemin,
Et d'où qu'elle vienne, elle est crue.
C'est le méchant côté de la nature humaine :
On aime à propager les nouvelles fâcheuses.
Et contre dix-huit jours à la nouvelle heureuse,
À la mauvaise, il suffira d'une semaine.
Et celle-ci pourtant peut battre son record.
Elle peut parvenir de Marseille à Calais.
Beaucoup plus vite encor :
En un jour seulement ! Brûlant tous les relais,
Passant par la Charente et par le Beaujolais,
Par le Doubs, par le Cher, et par la Côte-d'Or,
Elle peut parvenir de Marseille à Calais...
Traversant le Vexin, revenant sur ses pas,
Visitant la Bretagne, et le Maine et la Beauce,
En un jour seulement, je ne m'en dédis pas...
Pour peu qu'étant mauvaise... en plus, elle soit fausse !

PREMIER JANVIER (1940)

Premier janvier ?... Oui, je sais bien.

Oui, j'ai vu le calendrier.

Alors, vraiment, vous voudriez... ?

Eh ! Bien, pas moi – pardon, mais je n'en ferai rien.

Se souhaiter la bonne année ?

Cette fois-ci, je n'y tiens guère.

Se souhaiter la bonne année,

C'est limiter ses vœux quand l'Europe est en guerre !

Voyons, réfléchissez – des vœux de bonne année ?

De quelle année ?

De cette année !

Vous m'étonnez.

Vous savez bien à quoi tout est subordonné.

Ce qui se joue en ce moment, c'est l'avenir...

Tout l'avenir !

Et puisqu'il s'agit d'en finir

Avec cette horreur qu'est la guerre,

Ne bornons pas nos vœux.

Ça, c'était bon naguère.

On imagine mal
En ce moment des gens normaux
Qui s'enverraient les quatre mots
Que l'on s'envoie en temps normal.
Oui, vous savez,
Les quatre mots qui sont gravés
Sur une feuille de bristol :
« Bonne année et bonne santé »
Auxquels il suffit d'ajouter
Le prénom de Germaine ou celui d'Anatole !
Vous nous voyez nous envoyant des bonbonnières
Comme l'année Dernière ?
Coutume, cette année,
Qui paraît surannée !
Qu'avez-vous donc de démodé, pralines !
Et vous, qu'avez-vous donc d'âgé,
Dragées !
Griottes, mais vous radotez !
Dattes fourrées, mais vous datez
Du temps des crinolines !
Berlingots d'Annecy,
Combien cette année-ci
Vous me paraissez déplacés !
Et vous aussi,
Marrons glacés
En papillotes !
Et d'ailleurs, entre nous,
Est-ce bien le moment de s'envoyer des crottes,
Quand ils sont là-bas dans la boue !
Au demeurant,
Foutaise !
Foutaise que ces vœux.
Ce serait une thèse
À soutenir entre parents.
Car, entre parenthèses,
Va-t-on se souhaiter des rentes
Ou des coupons à tant par an
Entre parents –
Alors que l'on s'en moque autant
Que de ce fameux an 40 !
D'ailleurs les gens devraient profiter de la guerre
Pour ne plus se donner de ces cadeaux hideux
Qu'ils se distribuent d'ordinaire
Dans le but évident de se brouiller entre eux.

Plus de drageoirs, de bonbonnières !
Plus de vases, de jardinières !
Assez ! Assez !
Assez de ces plats vernissés,
Avec, au beau milieu, la belle Ferronnière !
Ah ! Et puis, plus de vide-poches
Que l'on dépose ou qu'on accroche,
Laissez-moi vous le conseiller.
Non, plus jamais de vide-poches
Car nous préférons nous fouiller.
Je comprendrai fort bien le monsieur qui dirait :
« Si vous ne m'aimez plus, dites-le moi – tant pis !
Oui, de votre amitié je fais le sacrifice,
Mais ne me donnez pas cet horrible coffret
De lapis-lazuli,
Qui n'est pas de lapis
Et qui n'est pas zoli ! »
Petits bergers de kaolin,
Venez-vous du Tarn ou de l'Aisne ?
Fox à poils durs ou bien carlins,
Venez-vous de l'Ille-et-Vilaine ?
Figurines de porcelaine,
En robes de laine ou de lin,
Êtes-vous natives de l'un,
De l'un, de l'autre ou bien de l'Ain ?
D'ailleurs que vous veniez de l'Aisne,
D'Ille-et-Vilaine ou bien de l'Ain,
Mon Dieu, que vous êtes vilaines,
Et que vous êtes donc vilains !
D'où venez-vous, bébés joufflus
Et superflus,
Sourire aux lèvres ?
D'où venez-vous, danseuses mièvres,
Lapins ou chèvres,
Qui vous vantez d'être de Sèvres ?
Couple enlacé près d'une horloge
Et qui semble l'interroger,
Non, tu ne viens pas de Limoges,
Mais l'on devrait te limoger !
Et toi, petit marquis, dont le regard est fixe, ;
Dont il est malaisé de définir le sexe
Et qui d'ailleurs n'est pas dans l'axe,
Tu viens peut-être de Cadix,
D'Aix ou de Dax,

Ou bien de Gex,
Mais assurément pas de Saxe !
Oui, car enfin, voilà le hic,
D'où viennent ces objets qui finissent en vrac ?
Et qui fabrique
Ce bric À brac ?
Quel est l'homme qui fait ces abat-jour orange ?
Quel est celui qui met ainsi, partout, des franges ?
Quel est celui qui fait encor ces petits anges ?
Oui, quels sont les gens qui font ça ?
D'après ce qu'on m'a dit, ce seraient des forçats.
Si ce sont eux – comme ils se vengent !
Quoi qu'il en soit,
Ce sont de ces objets que pour tout l'or du monde
On n'admettrait jamais chez soi.
Et vous les offrez à la ronde !
Eh ! Bien, mais, vous gâtez le métier merveilleux
De donneur, en donnant
Sous prétexte que c'est le premier jour de l'an,
Des objets qui ne sont ni beaux ni précieux.
C'est si doux de donner des choses que l'on aime
À des gens qu'on adore,
Ou bien d'offrir encore,
Et ça revient au même,
Des choses qu'on adore à des gens que l'on aime !
Et toi, mon vieil ami, que j'ai connu gamin,
Donne-moi tes deux mains,
Donne-moi ton regard – offre-moi ton sourire
Où ton amitié se devine.
Je le préfère mille fois
À ce petit trépied chinois
Qui n'a jamais foutu les pieds, d'ailleurs, en Chine !

VŒUX ET CADEAUX

À ce propos, voici l'histoire D'une pendule –
Oh ! combien dérisoire Et d'ailleurs ridicule ! –
En bronze avec du marbre noir,
Et que, finalement, j'avais prise en horreur !
C'était comme quelqu'un de bête et qui s'ennuie.
Elle sonnait avec lenteur
Quelquefois douze coups quand il était huit heures,
Et deux coups seulement quand il était minuit.

Les autres font : « tic-tac ! tic-tac ! »
Elle faisait : « tac-tic ! tac-tic ! »
Était-ce une tactique ?
Avait-elle des tics,
Ou parfois des attaques,
Attaques
Ou non, tics ou pas tics,
Elle était toc
Et peu pratique
Et battait la berloque
En somme, ma patraque.
Or, voici son histoire – histoire sans issue.
Cette pendule, avec « Napoléon dessus »,
Comme disait le bon Coppée,
J'en avais écopé
À la mort, autrefois, de ma cousine Irène.
Or, un beau jour, mon cher Henri, tu l'as reçue,
T'en souviens-tu, pour tes étrennes ?
Eh ! Bien, qu'en as-tu fait toi-même, au bout de l'an ?
Tu l'as donnée à Ferdinand.
Ne dis pas non. Tais-toi.
Je sais tout maintenant.
Or, Ferdinand lui-même, à la fin de l'année,
Il l'a donnée !
Il l'a donnée à Noémie...
Qui l'a donnée à des amis...
Or ces amis, un an plus tard,
Ils l'ont donnée à la marquise de Saint-Marc,
Pour son anniversaire
Avec leurs vœux sincères...
La marquise, à son tour, en eut bien vite assez,
Et n'a pas été longue à s'en débarrasser
Au profit d'un cousin du frère de ma femme...
Tu la vois qui revient cette pendule infâme !
Or, ce cousin n'a rien trouvé de mieux à faire
Que de l'offrir à mon beau-frère
Pour la nouvelle année.
Or, mon beau-frère Émile,
À qui l'a-t-il donnée,
Au bout de douze mois ?
Je te le donne en mille !
À moi !!!
Oui, ce matin, je l'ai reçue !
Elle aura fait

Le tour complet,
Et son voyage est terminé !
Elle est là, sur ma cheminée.
Oui, ce matin, je l'ai reçue
Pour la nouvelle année,
Cette pendule avec Napoléon dessus !
La voilà de nouveau chez moi !
La voilà, là, pour douze mois,
L'horrible pendule d'Irène !
Et je dis bien « pour douze mois »,
Car, l'an prochain,
Je te préviens
Que tu l'auras pour tes étrennes !

IMPROMPTU

lu par l'auteur le 21 décembre 1934 au cours d'un gala organisé par
Robert Trébor et donné au bénéfice des Œuvres de Mer.

J'ai déjà fait souvent des choses dans ma vie
Dont je n'avais pas très envie...
Mais je ne connais rien qui soit plus redoutable
Que d'être le monsieur qui se lève de table
Et qui, d'un ton sentencieux,
Prononce ces deux mots :
Mesdames et messieurs...
Déjà, c'est ennuyeux !
C'est la douche glacée.
« Mesdames et messieurs »...
Ce n'est pas commencé,
Mais tout de même on est fixé !
D'avance on sait
Que c'est
Un mauvais moment
À passer.
On s'y résigne gentiment.
On n'en fait plus Qu'une question
De temps perdu...
À condition,
Bien entendu,
Que l'orateur n'abuse pas
Et qu'il ait la bonté

De limiter
Lui-même les dégâts.
Celui qui va parler
S'en rend bien compte, allez !
Car il voit des regards inquiets et malins
Qui cherchent à compter
Le nombre des feuillets qu'il tient entre ses mains.
Oui, c'est horrible !
On rompt le charme,
On interrompt le gai vacarme
Accoutumé...
Et sous prétexte des marins de Paramé
Ou des pêcheurs
De Quiberon,
On est l'empêcheur
De danser en rond !
Il faut avoir bien du courage
Et même un peu d'inconscience
Pour oser rompre le silence...
Mais il en faut bien davantage
Pour interrompre le tapage.
Vous êtes là sept ou huit cents
Qui faisiez un bruit ravissant...
Et des « oh ! oh ! » et des « ah ! ah
Et j'interromps ce brouhaha !
Je m'en accuse,
Et m'en excuse.
Empêcher de parler les autres, c'est affreux.
Que dis-je, affreux – mais c'est infâme !
L'un d'entre vous, messieurs,
Était peut-être en train de convaincre une femme...
Et je lui coupe la parole, pensez donc !
Pardon, monsieur – et vous, madame, aussi, pardon !
Après ce préambule, arrivons vite au fait,
Et parlons un peu de la fête.
Elle me semble réussie.
Et puisqu'on m'a prié de vous dire merci,
Je veux profiter de l'aubaine.
Il m'est très doux de vous le dire
Au nom de ceux
Hélas ! nombreux,
Dont vous êtes en train de soulager la peine
En prenant du plaisir !
C'est émouvant,

Les matelots.
On a pour eux
Des sentiments Particuliers –
Et singuliers.
Et je crois bien que c'est à cause de leurs yeux.
Les yeux de ceux
Qui vont sur l'eau
Sont différents des autres yeux.
Les terriens ont les yeux noirs ou les yeux gris.
Gris-bleu, gris-vert ou gris souris...
Les marins, eux,
Ont les yeux bleus.
Oui, mais d'un bleu
Qu'on distingue des autres bleus.
Et j'en devine la raison :
Ils ont les yeux bleu horizon.
Si vous me demandiez pourquoi l'on m'a choisi
Pour vous parler des matelots,
Je pourrais vous dire en deux mots,
Que ce n'est pas une hérésie.
Acteur et matelot – ça se ressemble un peu.
Entre ces deux
Professions, je vois plus d'une analogie.
Non pas physique,
Mais comme eux
N'avons-nous pas la nostalgie
D'un flot humain que l'on appelle « le public » ?
De cette vague que l'on aime
Qui revient chaque soir, énorme...
Qui n'est jamais la même
Et qui garde pourtant toujours la même forme...
Et votre rire qui s'élève
Et qui grandit – et qui s'éteint très doucement,

Rappelle un peu le bruit magnifique et charmant ;
Que font les vagues sur la grève.
Un théâtre, c'est un bateau.
C'est l'intérieur de quelque vieille caravelle,
Avec ses mâts plus ou moins hauts,
Avec ses passerelles,
Avec ses longs cordages...
Et c'est le même va-et-vient,
C'est le même remue-ménage.
Et quant à ces immenses toiles

Que l'on replie et qu'on déplie
Eh bien !
Ce sont un peu comme des voiles...
Toiles de fond
Que nous trouvons,
Nous, si jolies,
Où l'on voit passer des nuages
Et qui sont perforées d'étoiles !
Quant à la troupe, eh bien ! mon Dieu, c'est l'équipage.
Et nous avons aussi, nous autres, des vedettes
Qui n'hésitent jamais à se mettre en avant.
Et le trou du rideau,
C'est un petit hublot
Par lequel bien souvent
L'on vous guette.
Je dis les choses qui me viennent.
C'est se jeter à l'eau que de paraître en scène...
Quand on en sort, on est en nage...
Cabotage et cabotinage,
Ça se ressemble un peu, ma foi...
Et bateleur
Et batelier
Ça se ressemble aussi d'ailleurs...
Et nous faisons aussi des relâches, parfois...
Et d'une salle un peu nerveuse,
On dira volontiers
Que la salle est houleuse...
Et d'un four on dira que la pièce a sombré...
Que vous dirais-je bien encore ?
Plus rien – sinon ceci :
Pour qu'un gala soit réussi,
Pour qu'une fête Soit complète,
Évitons d'aller à bâbord
Et toujours allons à Trébor.
Et maintenant, buvons un coup...
Que dis-je, un coup – buvons beaucoup !
Prenons tous notre verre en main
Et tolérons quelques abus,
Car plus ce soir nous aurons bu,
Plus d'autres mangeront demain.

ÉGOÏSTE

Égoïste ?

C'est faux.

J'ai bien d'autres défauts

Dont je pourrais dresser la liste !

Mais égoïste, non – justement pas. C'est faux.

Médisants et railleurs,

Je vous mets au défi

De le prouver, d'ailleurs,

Car voilà quarante ans que je me sacrifie !

Oui, vous avez bien lu : que je me sacrifie.

Que ceux qui me diffament

Questionnent mes dix femmes.

Mais qu'ils demandent à Sophie

Si pour Isadora j'avais assez de zèle,

Et non pas quelle fut ma conduite envers elle,

Envers elle, Sophie.

Oui, qu'on questionne mes moitiés,

J'y consens volontiers,

Mais, mesdames leurs confidentes,

Si vous voulez vous faire une assez juste idée

D'un malheureux vilipendé,

Ne les interrogez que sur la précédente.

Quand j'ai quitté Mary,

Dont j'étais le mari,

Pour m'en aller avec Brigitte,

Brigitte a déclaré que j'étais un mari

Trop bon, trop généreux et par trop déferent.

Elle a parlé de moi sur un ton différent

Quand je m'en séparerai pour prendre Marguerite.

Car on fait toujours trop pour celle que l'on quitte

Et pas assez, jamais, pour celle que l'on prend.

Je ne regrette rien,

Mais je vous jure bien

Que je forme un projet pour le moins délectable.

Ah ! Qu'il m'arrive un jour d'être seul à ma table !

(À l'hymen condamné,

Je n'ai pas mangé seul depuis combien d'années !)

Mais, le cas échéant,

Je me ferai servir un saladier géant

Débordant de cœurs de salade,

Et, dussé-je en tomber malade,

Je les dévorerai jusqu'au dernier trognon.

C'est mieux encor qu'un goût, c'est une opinion.

D'où me vient cette envie ?

De ce que, de ma vie,
Que ce fût avec Jane ou bien avec Germaine,
Que ce fût avec Anne aux ravissantes mains,
Ou que ce fût avec Carmen
Aux lèvres de carmin,
Sans me flatter d'avoir une âme de Romain,
Je n'ai jamais mangé le cœur d'une romaine !

JEAN-LOUIS

Nous nous sommes connus chez monsieur Lecourtois,
Professeur de dessin, membre de l'Institut,
Et dès le premier jour nous nous sommes dit « tu ».
C'est l'habitude. On a vingt ans – on se tutoie.
À moins d'être une petite oie,
On se saurait s'en étonner,
Car, être nés la même année,
N'est-ce pas être, un peu, nés sous le même toit ?
On est là, quelques bonnes filles,
Avec un tas de bons garçons,
Très en famille Et sans façons...
— Bonjour, mon vieux, comment vas-tu ?
— Fort bien, et toi ?
— Prête-moi ton crayon pointu.
— Veux-tu ma gomme, elle est à toi.
Et ça n'a rien de discourtois.
Il doit en être ainsi, d'ailleurs, dans tous les cours.
Donc, dès le premier jour, nous nous sommes dit « tu ».
Puis il a commencé de me faire la cour.
C'est un être charmant – je n'en dirai pas plus.
Je n'en dirai pas plus, parce que ça me gêne.
Grands yeux câlins, cheveux d'ébène...
Donc, bref : charmant – et qui m'a plu !
Ah ! Plu... mais, plu...
Enfin, quoi, qui m'a plu.
Or, hier au soir, il avait plu Mais, plu...
Ah ! Plu...
Enfin, il avait plu.
Et nous nous trouvions seuls
Dans l'atelier désert.
Tant d'eau
Vous a des airs
En somme de rideau.

De sorte que l'on est combien plus seuls encor
Et libres de s'aimer,
Lorsque ce quatrième côté du décor
Est fermé.
Ainsi, nous étions seuls dans l'atelier désert,
Silencieux – mais éloquents.
Car Jean-Louis n'est pas disert.
Chez les peintres c'est très fréquent.
Il était près de moi,
Son trouble était extrême,
Et je ne faisais rien pour cacher mon émoi.
On était tous les deux comme on est quand on s'aime, Quoi !
Comme éblouis,
Se tenant cois,
Avec des yeux qui disent : « Oui ».
C'est alors qu'il m'a dit une chose inouïe,
Et qui m'a tout à fait conquise, je l'avoue.
Il m'a dit : Tu permets,
Désormais,
Que je te dise « vous » ?

L'IMPROVISATION

Un vieux monsieur charmant que j'ai connu jadis,
Vers mil-neuf-cent-vingt-quatre, ou vingt-sept ou vingt-six,
M'a dit, un jour – en plaisantant – d'un ton sévère :
« Je vous mets au défi d'improviser cent vers,
Cent vers de douze pieds ! » J'acceptai le défi,
Et ces cent vers, à l'instant même, je les fis.
Je ne m'en vante pas, mais, puisqu'on se dit tout,
Voici comment j'ai pu les faire tout à coup :
« Prenez votre crayon, lui dis-je, et du papier
Et nous décompterons par la suite les pieds.
Cent vers – sur quel sujet ?... L'Improvisation ?
Je n'en vois pas qui soit meilleur en l'occurrence.
Ainsi vous croyez donc qu'on peut faire cent vers
Au courant du crayon – quand un autre le tient ?
Oui – la chose est faisable, en effet, cher monsieur,
Quant à la quantité – mais sur la qualité,
Montrez-vous, s'il vous plaît, d'une indulgence extrême.
Et si je ne veux pas sortir de la question,
Je n'ai, précisément, qu'à les improviser.
En voilà déjà dix. Le fait de constater

Que le dixième est fait me donne le onzième.
Que dis-je, le onzième ? Allons donc, Comptez-les :
Un, deux, trois, quatre et cinq, et six, et sept, et huit,
Et deux font dix – et quatre, en outre, font quatorze.
Quatorze ôtés de cent – non, non, ne m'aidez pas –
Quatorze ôtés de cent – reste : quatre-vingt-quatre.
Eh ! Oui, quatre-vingt-quatre. Absolument. Tenez,
Je vais même plus loin : quatorze ôtés de cent,
Reste quatre-vingt-deux. Je ne me trompe pas
Non – puisqu'en voici vingt. Considérez d'ailleurs
Que si vous discutez la chose encor un peu,
M'appliquant de la sorte à vous prouver enfin
Que mon compte est exact et que le vôtre est faux,
Je vais avoir rempli sans m'en apercevoir
Le quart exactement de la tâche imposée.
Soixante-quinze encor à faire. Allons ! Courage.
Abordons le sujet que nous avons choisi.
(Tâchons de l'aborder sans le faire sombrer.)
L'Improvisation ! Ma foi, vous tombez bien.
J'aime qu'on improvise – et je suis convaincu
Que c'est une vertu typiquement française.
Et c'est peut-être la manifestation,
Tous comptes faits, la plus formelle du génie.
(Hélas ! N'en ayant point, je puis plaider sa cause !)
Quand monsieur de Buffon prétend que le génie
N'est « qu'une grande aptitude à la patience ! »
Il me paraît impatient d'en témoigner.
Et c'est confondre enfin « recherche » avec « trouvaille »
Que de confondre le génie et le travail.
Suivant un autre avis, l'on doit vingt fois remettre
Un ouvrage sur le métier – et le polir,
Et puis le repolir encor ! Soit. Libre à vous.
Mais ne nous dites pas que le génie exige
Un tel labeur, autant de peine et tant de soins !
Réservez au travail cette persévérance
Et ce noble souci. Mais, pour l'amour de Dieu,
Accordez au génie un peu plus de licence.
D'ailleurs, fait-il grand cas des conseils qu'on lui donne ?
Oh ! Mais non – pas si bête ! Il en sait le danger.
Il méprise l'usage, il dédaigne les règles,
Il n'en fait qu'à sa tête, et n'écoutant personne,
Il jaillit, spontané, comme une source vive !
Tandis que le talent vient modérer son zèle,
Tandis qu'il classe, groupe, agence et répartit,

Tandis qu'il subdivise, équilibre et balance,
Tandis qu'il coordonne avec discernement,
Lui, que fait-il, lui, le génie – il improvise !
L'Improvisation ! N'en disons que du bien,
Rien que du bien. J'entends par là : négligeons-la
Lorsque ses résultats sont piteux ou confus.
Car, à mon sens, ils n'eussent pas été meilleurs
Avec plus de mesure ou de réflexion.
Tout s'improvise ! Et, cependant, comprenez-moi :
Je ne dis pas qu'on peut s'improviser soi-même
Mais quel que soit pourtant le métier qu'on exerce
A-t-on pas constamment l'occasion fortuite
D'improviser des mots et des expériences ?
Qui n'improvise pas ? Réfléchissez un peu.
L'exemple vient de haut, de très haut – du Très-Haut.
Car enfin, s'il est vrai qu'en six jours le Bon Dieu
Créa le Ciel, la Terre, et les Eaux, et les Hommes,
On peut très poliment prétendre, n'est-ce pas,
Que son œuvre inouïe, imparfaite et sublime
Il l'avait quelque peu, quand même, improvisée !
Avez-vous feuilleté les croquis des grands peintres,
Avez-vous admiré ces regards faits d'un point,
Ces arbres faits d'un trait, ces gestes esquissés
Dont la précision me semble inégalable ?
Avez-vous vu comment Rodin, les yeux fixés
Sur le « motif », cerne d'un trait le corps dansant
D'une odalisque ? Avez-vous vu comment Frans Hals
Fait éclater de rire une bouche édentée ?
Avez-vous vu comment Rembrandt fait les deux mains
D'un très vieille femme accroupie et qui pleure ?
Or, un croquis, vous le savez, ça s'improvise.
C'est un trait de crayon – c'est un trait de génie !
C'est un instant miraculeux qui s'éternise.
À peine est-il conçu que le geste est fixé.
C'est un prodige, une merveille – et c'est précis.
Et vous n'ignorez pas que c'est toujours ainsi
Que le plus beau tableau du monde a commencé.
Et quand Mozart posa sa très petite main
Sur le clavier d'ivoire, à l'âge de cinq ans,
Ce menuet charmant qui traversa les âges,
Il l'avait pourtant bien improvisé – divin !
Sur le sujet choisi : l'Improvisation,
J'ai pu faire cent vers sans faire la grimace,
Puisque vous n'aviez pas pris la précaution

D'exiger, par surcroît, que ces cent vers rimassent.

DES GOÛTS ET DES COULEURS

Ah ! Je n'envie Guère la vie

Des gens comblés par la fortune à tous égards,
Gonflés d'orgueil et de banknotes,
Dont les maisons déjà ressemblent à des gares
Et qui chez eux n'ont que des croûtes et des crottes !
Sur quoi les malheureux posent-ils leurs regards ?

« Enfant qui rit. »

« Cheval qui trotte. »

« Coin de Paris. »

« Chèvre qui broute. »

Rien que des croûtes

Et quelques crottes !

Et ce n'est pas tant qu'ils soient ladres.

C'est l'ignorance qui les perd

Et les pousse à n'avoir que des tableaux par paire.

Des tableaux que, d'ailleurs, ils appellent des cadres.

Ils ont des femmes, des maîtresses, des châteaux,

Et des autos,

Et des villas,

Et des manteaux,

De chinchilla...

Ils ont tout, c'est bien simple – et même ils ont la croix.

Mais ils n'ont pas un Delacroix !

J'en ai vu devant qui vingt valets se courbaient,

Qui n'avaient pas un seul Courbet.

Et qui n'avaient

Que des navets !

Et la chose encor s'aggravait,

Car un navet,

Dieu sait combien déjà c'est laid – et cependant,

Ils trouvaient le moyen d'en avoir le pendant !

Je ne demande pas qu'ils aient un goût hardi,

Mais qu'ils aient un petit croquis de Guardi !

Quand on leur dit : Dufy,

Qu'ils répondent : défi,

Et que l'art de Rousseau leur paraisse enfantin,

Soit – mais qu'ils aient alors deux roses de Fantin !

Or, ils n'ont rien.

Rien qui soit bien.

Ces malheureux heureux
N'ont pas même un dessin
De Fragonard ou de Bonnard,
De Segonzac ou de Poussin !
J'en ai connu même un,
Terriblement commun,
Que j'avais rencontré chez Blot,
Qui disait qu'un tableau, pour être un vrai tableau,
Doit mesurer un mètre !
Aussi, chez lui, pas un dessin qui fût d'un maître.
Ah ! Non, pas de croquis, jamais, pas de lavis !
Ces gens ne savent pas ce que c'est que la vie !
Acheter des tableaux ? Démence, à leur avis !
Egarement ! Folle imprudence !
C'est vivre dans la lune ou bien dans les étoiles,
Et s'engager dans un guépier !
Donnez vingt mille francs pour un morceau de toile ?
Voilà qui les fait rire, eux, qui, gens de finance,
Versent cent mille francs pour un bout de papier !
Donc, ayez vos idées – eux, ils gardent les leurs.
Ils disent : « Mon ami, des goûts et des couleurs..., »
Car l'homme riche est « comme il est ».
Il ne déteste pas le talent de Millet,
Il en conteste la valeur.
Il a vu des Renoir, il a vu des Manet,
Mais pour lui rien n'en émanait.
Or donc, il n'en aura jamais.
Car pour lui, les Manet,
C'est comme les Corot.
C'est peut-être très beau,
Très admirable – mais !
Mais les Manet et les Corot,
Ce sont des fantaisies que l'on peut se passer
Avec l'argent qu'on a « en trop ».
Or, n'en ayant jamais assez,
Il n'en aura jamais de trop.
Combien de gens,
Qui se croient très intelligents
Parce qu'ils sont forts en affaires,
Sont convaincus que l'on doit faire
Un autre emploi de son argent.
Et j'en sais beaucoup qui préfèrent,
Considérant avec dédain
Les amateurs comme des ânes,

La Royal Dutch à Paul Cézanne
Ou bien la De Beers à Rodin !
Et cependant, si vous vendez
Cent obligations, par exemple, du Gaz,
Ça fait baisser le gaz.
Tandis que si vous achetez Quatre Degas,
Ça fait monter tous les Degas !
Hélas ! Hélas ! Trois fois, hélas !
Question de goût : question de gain.
Ils croient que la Dos Estrellas
Est plus solide que Gauguin !
Ils savent peu de chose – et ne comprennent rien.
Si vous leur demandiez s'ils n'ont pas de Monet,
Ils comprendraient « monnaie », ;
Et diraient : « De combien ? »
Si d'aventure ils remarquaient,
Esquisse ou toile séduisante,
Un paysage de Signac ou de Marquet,
Et s'ils vous demandaient ce que « ça représente »,
Ne leur répondez pas que c'est tel ou tel coin
De la Loire ou du Loing,
Car en vous demandant ce que « ça » représente,
Vous avez bien compris,
Pensant à leur budget,
Qu'ils vous parlaient du prix
Et non pas du sujet !
Des goûts et des couleurs... ?
Comparons les nôtres aux leurs.
Quoi, voir monter les Shell
Et la Pennaroya ?
Non – monter à l'échelle
Et regarder Goya !
Avoir deux Citroën,
Ou bien deux Pierce Arrow ?
N'ayons qu'un seul troène,
Mais signé Pissarro !
Ça monte vite une Mathis ?
Moins vite qu'un Matisse.
Ce n'est pas laid
D'avoir des baux,
Mais les Sisley Aussi, c'est beau !
À soixante hectares dans l'Ain
Avec des champs et des pommiers
Je préfère un petit moulin

Signé : Daumier.

Je ne sais pas si quand on a de la viscose

On ne voit plus la vie en noir,

Mais pour peu qu'on ait un Renoir

Je sais qu'on voit la vie en rose !

Car j'ai prêché d'exemple – et je m'en félicite.

Degas, Manet, Rodin – tableaux, dessins, statues.

Oui, mes ouvrages, c'est ainsi que je les cite

Et que je les situe.

Ils sont cent vingt déjà dans ma maison – témoins

Que je me suis offerts à moi-même. Témoins

Des cent vingt pièces que j'ai faites.

Les grands, les beaux, les mieux – ce sont les soirs de fête.

Les autres sont les fours – grâce à Dieu, j'en ai moins.

Mes droits d'auteur sont sur mes murs – et je m'en vante. Folie ?

On verra ça. Quand ? Le jour de ma vente !

Tableaux qui m'entourez, tableaux dont la présence

À pour moi tant d'attraits,

Nous en sommes-nous fait déjà des confidences !

Et combien avons-nous échangé de secrets !

Je vous ai raconté jusques à mes faiblesses,

Et j'ai cru deviner les vôtres !

Chaque tableau chez moi représente une pièce

Et m'en inspire une autre.

Ô vous qui me lisez, décidez vos maisons.

Décorer sa maison,

C'est élargir son horizon.

Donc ne soyez pas chiche et ne soyez pas rat.

Offrez-vous des Lautrec, achetez des Seurat...

Car, je crois m'y connaître :

Un Utrillo, monsieur, c'est comme une fenêtre

En plus qu'on a chez soi –

Et devant laquelle on s'assoit.

Quoi, vous n'êtes pas riche encor assez ? Mettons.

Oui, oui, nous l'admettons.

Et nous changeons alors de ton.

Ô vous qui m'écoutez,

Modeste parvenu,

Le moment est venu

De vous civiliser.

Tâchez de découvrir un grand peintre inconnu

Et le dévalisez.

(Il en est tant d'infortunés !)

Achetez-lui douze tableaux dans la journée.

De quoi me parlez-vous ?
D'un duel qui s'engage entre vous et vos goûts ?
N'hésitez pas si c'est un duel : fendez-vous !
Fendez-vous pour sauver le malheureux rapin.
Douze, vous en aurez pour un morceau de pain !
Et vous risquez de faire
Une très belle affaire.
Et peut-être qu'un jour, si vous avez eu l'œil,
Vos petits-fils en deuil Diront alors de vous :
« Notre cher grand-papa, comme il avait du goût ! »
Mais si vous avez fait une petite erreur,
Vous en retirerez quand même un bénéfice.
Si vos tableaux ne valent rien, vos petits-fils
Diront alors en chœur :
« Ce pauvre grand-papa, comme il avait du cœur ! »

JEUDI, TROIS HEURES DU MATIN...

Je dis :
Jeudi –
C'est une erreur.
Je devrais dire : vendredi –
Parce qu'enfin S'il est 3 heures Du matin
C'est du matin de vendredi Qu'il est 3 heures.
Et cependant je dis : jeudi –
De préférence.
Cette heure est bien
L'une des heures les meilleures,
La moins banale, en tous les cas.
C'est une zone de silence.
Une lettre neutre, en somme.
Enfin, c'est comme
Une heure, un peu, qui ne compterait pas.
D'ailleurs,
A-t-elle sa pareille ?
On est le lendemain déjà,
Sans avoir cependant cessé d'être la veille.
Jusqu'à 3 heures,
On est quelqu'un qui ne dort pas,
Tandis qu'après 3 heures,
On est quelqu'un qui veille.
Et la différence est énorme.

J'entends par là qu'après 3 heures,
On peut être assuré que tous les autres dorment.
Alors on pense à ceux qu'on aime, à ses amis...
On les imagine endormis...
On les voit tous dans leurs draps blancs...
Et c'est troublant
De les voir aussi ressemblants.
Comme ils sont seuls – déjà si seuls –
En leurs linceuls !
Dès que les masques sont tombés,
Les visages se décolorent –
Et nul ne peut s'y dérober.
On cesse de mentir aussitôt qu'on s'endort.
Et, bien qu'ils ne soient pas de véritables morts,
Observez que, déjà, les voilà tous égaux,
Le sommeil réparant l'injustice du sort.
Oui, quand ils sont horizontaux
Que de diversités frappantes qui s'effacent
Et qui s'effacent aussitôt.
Tous les hommes n'ont pas la même taille, hélas !
Et, sans parler des estropiés,
Quand ils sont verticaux
Ce sont les têtes qui dépassent.
Or, dès qu'ils sont horizontaux,
Ce sont les pieds.
Revanche des petits –
Puisque dans tous les lits
Les oreillers toujours sont à la même place,
Les petits et les grands sont enfin face à face !
Le grand ne peut plus dire à la moindre bisbille,
En parlant du petit qu'il lui vient au menton,
Alors que l'avorton
Peut se vanter de lui venir à la cheville !
Oui, tous égaux, c'est bien ainsi que je les vois.
Sans regard et sans voix...
Pas de fortune
Et les mains vides...
Un peu livides
Et dans la lune...
Et sans contrôle.
J'en vois qui sont couchés d'une façon si drôle – Inattendue.
Je vois des bras, beaucoup de bras,
Qui sont pliés ou bien tendus.
Je vois un pied qui sort des draps,

Qui les relève et les repousse
Avec un pouce qui dit : « Pouce ! »
Je vois des couples endormis.
Ils n'ont pas l'air de se connaître,
Ces gens-là !
Et, même, on les croirait fâchés.
Voyez donc comme ils sont couchés :
L'un regarde le mur – et l'autre la fenêtre.
Et pourtant ils s'étaient promis
De passer
Enlacés
Toute la nuit entière.
Ils l'avaient ainsi commencée,
Mais la tête la plus légère
Devient bien vite un lourd fardeau.
On commence par s'enlacer,
Puis on finit par s'en lasser
Et chacun s'en va dos à dos !
Je vois celle-là... celui-ci...
J'en entends deux ou trois qui ronflent...
Je vois s'envoler leurs soucis...
Je vois des cœurs qui se dégonflent
Et des visages qui s'apaisent...
Et, sous des fronts encore perplexes,
Je vois se défroncer de ravissants sourcils
Qui deviennent des parenthèses
Après avoir été des accents circonflexes.
Mais autour d'eux
Voyez ce désordre, mon Dieu !
Quoi, se sont-ils battus avant de se coucher ?
Se sont-ils arraché Leurs effets ?
En effet,
Car la chambre, ce soir, en est toute jonchée.
J'en vois partout, par terre, à gauche comme à droite.
Je vois des pantalons qui n'ont plus forme humaine,
Et de longs bas, peaux de serpents, qui se promènent
Encore moites.
Je vois des bottines lassées
Et délacées,
Qui semblent se montrer leurs langues, qui bavardent
Et qui se plaignent des pieds chauds.
Les vêtements ainsi jetés ont l'air de hardes –
Et les vestons sont tous des vestons de manchots.
Soutien-gorge ! Dessous de bras ! Sous-ventrières !

Vous voilà donc, témoins intimes
De leurs précautions – quelques fois légitimes.
Précieux auxiliaires,
Vous êtes là – mais indifférents : inanimés.
Et vous, alors, vous, seins aimés,
Vous êtes enfin libres, vous !
Seins auxquels je me voue,
Qui méritez la palme autant que saint Étienne,
Pensez à moi – qui pense à vous –
Si désormais vous désirez qu'on vous soutienne !
Dessous de bras – fichu métier !
(Femmes faut-il vraiment que vous vous en mettiez ?)
Dessous de bras – tranches de lune –
Imperméables confidents,
Nommez-nous cependant
Les blondes – qui sont brunes !
Et quant à vous, sous-ventrière,
Carcan qu'on noue à quatre mains,
On vous a mis peut-être hier
Mais n'y comptez pas trop demain !
On voudrait faire fine taille
Et n'avoir pas tant de bedon,
Mais recommencer la bataille,
Avec le buse et les cordons ?
Mieux vaut paraître une futaille !
Mieux vaut devenir édredon !
Que vois-je encor – voyez donc :
Je vois de ces objets dont on se débarrasse
Et qu'on dépose dans des verres.
Monstres marins – de quelle race ? –
Et qui, toute la nuit, demeurez entrouverts,
Attendant une proie, étranges et voraces.
On ne peut pas vous avaler
Car on sait combien vous valez !
Que vois-je encor ? Oh ! Bien des choses...
Mais, je n'ose...
Dormez, tous mes amis, dormez jusqu'à demain.
N'écoutez pas ce que racontent les pendules.
Réalisez tous vos projets, soyez crédules –
Ouvrez vos mains.
Miracle du sommeil !
Ils n'ont plus de défauts, ni de tares – vraiment.
Aucun d'eux n'est myope, aucun n'est dur d'oreille,
Aucun n'est ridicule – et tous ils sont charmants !

Rêvez, je vous protège, amis, soyez heureux.
Témoignage évident de mon orgueil extrême :
Rien ne peut arriver de mal à ceux que j'aime
La nuit quand je veille sur eux !

OUI, CETTE FEMME... 82

Oui, cette femme Je la prends !

Elle me plaît, je la comprends Et je la prends
Avec ses yeux, avec son corps, avec son âme...

Mais une voix S'élève en moi,

Voix qui me dit :

— La prenez-vous avec ses nerfs et ses mains ?

Je dis :

— Pardi !

— Avec aussi sa tyrannie de petit être ?

Je dis :

— Peut-être !

— La prenez-vous avec ses rhumes, ses otites ou ses maladies ?

Grandes, moyennes ou petites ?

La prenez-vous ?

— Oh ! là, j'hésite Je l'avoue.

Mais cette voix

M'a dit encore : — La voyez-vous évanouie ?

— Oui, je la vois.

— La prenez-vous évanouie ?

Alors, très vite, j'ai dit : — Oui.

Vers inédits

LA CHAMBRE D'AMIS

Voici venir l'époque où l'habitant des villes

Sent naître le besoin pour lui d'aller au vert !

C'est justement le cas d'Émile Auvert.

Il a loué pour la saison

Et pour une modique somme

Une assez gentille maison

Près de Saint-Valery-sur-Somme.

Bien sûr, ce n'est pas un château-manoir

Sur roche !

Et c'est tout juste grand comme un mouchoir

De poche !

Mais, quoique petit,
C'est gentil.
Et son exquise épouse en est vraiment ravie.
Elle va passer là,
Dans cette villa,
Les deux plus beaux mois de sa vie.
Dame ! Les pauvres gens,
C'est la première fois qu'ils mettent de côté
Assez d'argent
Pour passer convenablement l'été.
— Dois-je emporter mon nécessaire
De toilette ?
— N'emportons que le nécessaire,
Antoinette !
Répond Émile,
Ne nous encombrons pas de choses inutiles !
Prenons le tailleur que tu fis faire rue Fourcroy –
Pour les jours où il fera froid,
Et ta petite robe bleue de chez Godchaut
Pour les jours où il fera chaud.
Prends ton grand manteau qui a du rouge devant
Pour quand il y aura du vent,
Et les souliers que tu as fait faire chez Schmid
Pour quand il fera humide.
Moi, je ne prends que deux complets,
Le vieux, que tu trouves si laid,
Et le gris que j'ai justement
Sur moi en ce moment.
Mets dans la malle Les casquettes,
Les raquettes Et les balles.
Mets aussi mes vieux bas
Et le jeu de diabolo.
Nous trouverons certainement là-bas
Des filets si l'on veut pêcher au bord de l'eau !
La malle est faite !
Et cet événement prévu les rend joyeux !
Ils ont vraiment dans leur allure et dans leurs yeux
Cette fébrilité que donne un jour de fête !
Les voilà sur le quai
De la gare.
Ils sont encombrés de paquets,
S'étant – comme toujours – aperçus, mais trop tard,
Qu'ils avaient oublié de mettre dans la malle
Bien des choses d'une importance capitale !

Ça ne fait rien !
Tout va très bien !
Voilà le train...
— Ne traînons pas, va donc ! Va, monte la première !
— Mais ce sont les premières !
— Ça ne fait rien,
On sera aussi bien !
On arrive. Le voyage s'est bien passé.
Dame ! On est un peu, bien sûr, fatigués,
Harassés,
Mais si gais !
On va tout de suite à la maison. L'on s'installe...
Un homme de la gare a apporté la malle.
On lui donne une pièce de vingt sous.
Il n'est pas content. On s'en f... !
Le jardin est charmant !
L'antichambre est charmante !
Le salon est charmant,
La salle à manger est charmante...
L'escalier est charmant
Et la chambre à coucher est tout à fait charmante !
Vraiment c'est encore mieux qu'on ne l'imaginait !
Il y a bien les... comment dirais-je ?
Qui ne sont pas très bien !
Mais, quoi, ça ne fait rien !
S'il fallait s'occuper de ces choses-là !
On est à la campagne, n'est-ce pas ?
On traversera le jardin Et on n'en mourra pas !
— Mais regarde, chéri, dit soudain Antoinette,
Il y a même un cabinet de toilette
Qui nous sera tout à fait inutile !
— C'est pourtant vrai, répond Émile,
Il a, ce cabinet, deux mètres et demi...
On peut très bien en faire une chambre d'amis !
Avec deux chaises et un petit lit,
Ce serait très joli
Et l'on pourrait prier notre ami Paul Quandry
De venir chez nous d'un samedi au lundi !
— Quelle idée !
Quelle admirable idée !
— La semaine d'après,
Ce serait Amédée
Qui viendrait !
— Et dans trois semaines

On pourrait même inviter Germaine !

— Bien entendu, oui, mais c'est surtout Paul Quandy

Que j'aurais plaisir

À faire venir Samedi !

— Et pourquoi Paul Quandy plutôt que Pierre ou Jean ?

— Parce que Paul Quandy connaît beaucoup de gens !

Il est bavard et l'on saurait vite à Paris,

Ça, j'en fais le pari,

Que nous avons une chambre d'amis !

Et dès le lendemain Avec entrain,

Émile, aidé d'Antoinette,

Transforme le cabinet de toilette.

Les pauvres gens Dépensent un peu d'argent

Et beaucoup De goût.

On met au mur quelques portraits

Et des photographies.

Et l'on télégraphie À Paul Quandy

Que tout est prêt

Et que sans faute on l'attend samedi.

Le samedi matin, Émile dit :

— Je meurs d'envie de faire une farce à Quandy !

— Si c'est drôle, dit Antoinette, j'y consens.

— La farce est assez drôle ! Il s'agit simplement

De faire croire à Quandy que sa chambre est là-haut,

Dans le grenier !

— Oh !

— Quoi, c'est pour s'amuser !

Et il en rira le premier !

On met par terre une paille

Ignoble, plate et grasse,

N'importe quoi comme oreiller,

Et comme couverture un vieux bout de rideau,

Une bougie dans une bouteille et

Un seau Plein d'eau,

S'il veut se nettoyer !

Antoinette finit par trouver ça plaisant !

Et l'on fit Exactement

Ce qu'il avait proposé que l'on fit.

On va chercher Paul à la gare,

Il arrive – avec un peu de retard,

Naturellement !

On l'embrasse, on le presse, on l'emmène,

Et sans même Lui donner le temps

De souffler,

On le conduit vite au grenier !
— Voici, dit Émile, très sérieusement,
Voici votre appartement.
Le trouvez-vous À votre goût ?
Paul, après un instant d'horrible hésitation,
Rit avec ses amis de la folle invention.
Il dit qu'il trouve ça tout à fait amusant.
Vraiment !
Mais il ajoute : « À présent,
Mon vieux,
Conduisez-moi pour que je puisse m'y laver
Un peu,
Dans la vraie chambre qui m'est par vous réservée ! »
— Certainement ! dit Antoinette.
Et elle le conduit
À l'ancien cabinet de toilette
Transformé pour lui.
Il entre... et regarde partout...
Il examine tout...
Il rit de nouveau et dit :
— Bon, maintenant, sans blague, dites-moi où est ma chambre !
Paru dans Nos loisirs (avant 1914)

LA FEMME

Philéas Fogg ! Nansen ! Capitaine Charcot !
Brillants explorateurs ! Voyageurs intrépides !
Ô vous qui dédaignez, les trouvant rococo
(Et nous vous comprenons), nos trains les plus rapides.
Ô vous qui voyagez en ballon, en bateau
(Beaucoup plus courageux encore que Tarride
Qui va tout seul à l'Odéon), sur un chameau,
À pied du pôle Nord à la zone torride :
Avez-vous remarqué dans tous vos tours du monde,
Voyageurs ! que la femme, ou brune, ou rousse, ou blonde,
Est ce qu'on peut imaginer de plus charmant,
De plus exquis, de plus troublant, de plus aimable,
De plus joli, de plus simplement adorable,
De plus doux à la fois... et de plus em..... !
Paru dans l'Illustration (avant 1914)

UNE CURE À DAX

Je n'avais ni menti, ni volé, ni chanté,
Je n'avais pas commis De grandes infamies,
Je n'avais pas vendu de choses frelatées,
D'aucun crime important je n'étais suspecté
Et le fait de n'avoir pas encore acquitté
Mes quatre derniers termes
Ne saurait, quant à moi,
Justifier le mois
Que je viens de passer aux Thermes.
Celui qui n'a jamais dans sa chienne de vie
Vécu pendant un mois dans la ville de Dax
Ne pourrait employer
Sans être poursuivi
Pour faute de syntaxe
Le verbe « s'ennuyer » !
Et sans craindre que l'on me taxe
D'exagérer la chose un peu
Je prétends, moi, que l'on ne peut
S'ennuyer bien qu'à Dax.
L'ennui, là-bas, est si profond
Qu'on n'en atteint jamais le fond !
Il ne peut pas en exister
Un seul qui lui soit comparable !
L'ennui de Dax est insondable !
On ne peut pas lui résister !
Je n'en ai jamais vu de tel
Et je le trouve impitoyable
Puisqu'il n'est même pas mortel !
Se jeter dans l'Adour, du toit d'une maison ?
Vous auriez tort !
Vous n'y trouveriez pas la mort...
On y trouve la guérison !
Cette rivière, hélas ! n'est pas assez profonde
Pour engloutir le pauvre monde !
C'est dans l'Adour qu'on prend la boue
Qui guérit toutes les douleurs !
Ne croyez pas que je vous leurre...
Et le paralytique écœuré de dégoût
Qui s'y serait jeté
En criant : « Mort ! Enfin, je t'ai... ! »
Quelques heures plus tard en sortirait debout,
Complètement guéri !
J'en fais bien le pari.
Contre l'ennui que Dax procure

Je n'ai pas lutté j'ai compris
Que c'était compris Dans le prix
De la cure !
Et qu'on soit ou non exigeant)
Je jure
Qu'on en a bien pour son argent !
Ce n'est pas un ennui
Qui vous prend à la gorge, à l'heure où vient la nuit,
Un ennui, dirais-je, agressif...
Oh ! Non ! non, pas du tout... non, il est progressif !
J'ai vu des gens qui souriaient le premier jour...
Ils trouvaient ça « gentil »... ils regardaient l'Adour...
Et le petit béret des hommes... C'est plaisant...
Ils semblaient déguster le potage qu'on sert
Invariablement chaque jour... le dessert
À leur premier repas leur semblait amusant...
Des mendiants... c'est amusant !
Et le reste, ma foi, leur semblait acceptable...
Et j'en ai même vu qui bavardaient à table... !
Sourire ! Bavarder !... C'était le premier jour !
Mais, dès le lendemain,
Quand ils se sont rassis en face de l'Adour,
Quand on leur a servi le potage prévu,
Quand ils ont vu
Les quatre mendiants reprenant le chemin
Qui va de la desserte à leur petite table,
Le sourire esquissé
S'est bien vite effacé...
Qu'il aille à Dieu, qu'il aille au diable,
Il ne paraîtra plus : la cure est commencée !
Ils ne souriront plus Jusqu'au jour de départ,
Ces deux nouveaux venus !
J'en eus la certitude un quart d'heure plus tard
Lorsque enfin, je les vis, indiscutable indice,
Feuilleter tristement les Illustration De 1890
Qu'obligamment la patronne de l'hôtel prête,
Fière de posséder cette collection
D'ailleurs très incomplète !
Le Figaro de ce matin Dit simplement
Qu'en ce moment « Dax bat son plein » !
Je trouve la nouvelle un peu prématurée...
Nous sommes six baigneurs en comptant le curé !
Le jour de mon départ, le médecin m'a dit :
« Vous êtes affaibli,

Mais vous allez mille fois mieux,
Mon cher monsieur,
J'en suis ravi !
Et vous pouvez
Estimer cette fois que vous êtes sauvé...,
Or donc, ajouta-t-il en me serrant la main,
À l'an prochain ! »
Paru dans Oui le 10 octobre 1918

LETTRE OUVERTE À MONSIEUR BERQUIN

Cher et doux écrivain lénitif, ingénu,
Le plus édulcoré qu'on ait jamais connu,
Quittez le Royaume des
Ombres Et revenez sur cette terre.
Le cinéma français traverse une heure sombre,
On n'en fait point mystère,
Et c'est précisément pour vous l'instant rêvé.
Oui, oui, rêvé, je vous l'assure,
Et nul autre que vous ne pourrait le sauver :
On a rétabli la Censure !
Or vous la connaissez comme je la connais.
Un bandeau sur les yeux, les ciseaux en avant,
C'est, hélas ! bien souvent,
Tartufe et Trissotin sous le même bonnet !
Malgré qu'on la confie à des gens éminents,
Et c'est le cas qui se présente,
On la retrouve, incontinent,
Bornée, impérative et parfois malfaisante.
(Censeurs cultivés et courtois,
En dépit de vos vœux, nonobstant votre zèle,
Sitôt qu'elle est sous votre toit,
Observez bien qu'elle est chez elle !)
Triomphante, elle est là, coupant, biffant, sabrant,
Absolue et sévère.
Et qu'importe que les trouvères
Aient à se mettre la ceinture au dernier cran ! «
Sa préférence est très marquée Pour le banal.
Mais évitons de l'attaquer,
Son naturel est massacrant
Et si nous la mettions à cran

Rien désormais d'original
Ne paraîtrait sur un écran.
C'en est ainsi.
Voilà pourquoi, cher anodin,
Le pays de Verlaine et d'Auguste Rodin
Vous tend les bras comme au Messie.
Mais si ! Mais si !
On avait bien pensé d'abord à Monsieur Droz,
Mais la Censure a regimbé.
Ce n'était pas encore assez à l'eau de rose.
L'auteur délicieux
De Monsieur, Madame et Bébé
Lui paraissait sans doute un peu licencieux,
Et c'est sur vous, enfin, que le choix est tombé.
Revenez-nous, chaste écrivain
Qui connûtes jadis,
Aux environs de mil sept cent soixante-dix
Ou quatre-vingt,
La gloire et les succès les plus phénoménaux
Dont on se soit entretenu dans Landernau.
(Et d'ailleurs à la cantonade On dit encore « berquinade ».)
(Certains laissent un nom – mais, sans vous offenser,
Vous, Monsieur, c'est un mot que vous avez laissé.) Donc, revenez.
Mais pour ne point vous surmener Il est un hyménée,
Monsieur, qu'on imagine...
Et qui serait de bon augure,
Entre vous-même et la Comtesse de Ségur (Née Rostopchine.)
On en parlerait jusqu'en Chine !
Vous pensez : Rostopchine,
Avec, en plus, Berquin !
Vous voyez ça d'ici !
Rostopchine et Berquin,
Tous deux ne faisant qu'un,
L'un par l'autre adouci ! La rénovation de notre
Cinéma S'accomplirait ainsi,
Comme en un tournemain.
Et, dès le lendemain,
La chose se saurait même à Yokohama,
Je vous le certifie.
Les Malheurs de Sophie
Ou Le Bon Petit Diable,
Arrangés par Berquin,
Ce serait formidable,
Il faut en convenir !

Rostopchine et Berquin,
Oui, voilà l'avenir.
Et les Américains N'ont qu'à bien se tenir !
Pourtant, quand tu verras la Censure, Berquin,
Dis-lui deux mots, veux-tu, de la part de quelqu'un
Qui croit connaître son pays – et qui l'adore.
Dis-lui que la Censure
Est la Boîte à Pandore
Sitôt qu'elle s'attaque à la Littérature.
(Je sais ce que je dis – je dis ce que je sais.)
Quand elle est politique – on s'incline aussitôt.
Et devant son veto
Quiconque se rebiffe est un mauvais Français.
Mais il n'apparaît pas que la Littérature
Soit tellement de son ressort.
Elle lui jette un mauvais sort
En la mettant à la torture.
(Dis-le-lui, bon Berquin – mais sans t'appesantir.)
Et qu'elle se méfie un peu de ses ratures,
Qu'on appelle des « repentirs ».
Lorsque les gens qu'on a trop raturés sont morts,
Beaucoup de repentirs, ça peut faire un remords.
Oh ! je conviens qu'il est
Des choses qu'il faut taire.
Mais pitié pour Voltaire,
Grâce pour Rabelais !
Pitié pour l'Ironie
Et grâce pour l'Humour !
Grâce pour le Génie
Et pitié pour la Grâce – et grâce pour l'Amour !
Qu'elle pourchasse les requins
Qui dévoraient cette industrie,
Qu'elle exproprie Les sans-patrie
Et les coquins,
Qu'elle les mette en quarantaine
Et qu'elle en fasse le procès...
Mais qu'elle prenne des mitaines
Quand elle approche de Musset
Ou bien de Jean de La Fontaine !
Qu'elle soit perspicace et prudente à l'excès.
Résumons-nous : que la Censure, tout de go,
Nous débarrasse de l'argot,
Mais qu'elle épargne le français !
Paru dans Aujourd'hui le 1er août 1941

INTERVIEW

Que je me laisse interviewer ?

Ah ! Ça, Monsieur, vous voulez rire – ou vous rêvez !

Je connais l'aléa De ces entretiens-là.

Que le risque m'en soit épargné, par Allah !

Voyez-vous que certains propos par moi tenus,

Propos divers Reliés par un fil ténu,

Soient rapportés tout de travers

Car c'est bien le danger que je cours, en effet.

Et voyez-vous que par le fait

D'un journaliste négligent

Je dise Dieu sait quoi d'absurde ou de sévère :

Qu'il fait froid en été, qu'il fait chaud en hiver,

Qu'il faut se soucier de l'opinion des gens,

Que Pierre de Ronsard a fait de mauvais vers

Et de Monsieur Billy qu'il est intelligent !

Paru dans Cavalcade

IL EST MIDI ?

Il est midi ?

Parlez pour vous.

S'il fallait croire à ce qu'on dit !

Car pour moi qui suis un rêveur

Il n'est encore que neuf heures.

On est lundi ?

Parlez pour vous.

S'il fallait croire à ce qu'on dit !

Il est pour moi dimanche encore.

On est en mai ?

Parlez pour vous.

Si vous croyez que je vous crois

Moi qui suis en avril encore !

Nous sommes en quarante-trois ?

Ah ! Là, d'accord.

Je suis encore

En mil sept cent quarante-trois !

Sur un album (collection particulière)

ANNEXES

Repères biographiques¹

En 1882, Lucien Guitry se marie avec Renée Delmas dite de Pont-Jest. La cérémonie a lieu à Londres, où le jeune acteur a été appelé par Sarah Bernhardt pour jouer les rôles de don Carlos dans *Hernani*, d'Armand Duval dans *La Dame aux camélias* et de Maurice de Saxe dans *Adrienne Lecouvreur*. Pour assurer l'existence de son ménage, Lucien Guitry signa un contrat pour neuf saisons d'hiver au théâtre Michel à Saint-Petersbourg. Dans cette ville naquit un premier fils, Jean, en 1884.

1885

21 février 12, perspective Nevski, à Saint-Petersbourg, naissance d'Alexandre-Georges-Pierre Guitry, dit Sacha. Ce diminutif lui aurait été donné, non par sa nourrice russe, comme on l'a dit, mais par la baronne Bredow, au cours d'une soirée réunissant des artistes. Ce faisant, elle avait, affirma la sœur de la baronne, répondu à une réflexion de Lucien Guitry qui trouvait qu'Alexandre était un prénom un peu long.

1888

Dernière saison d'hiver pour Mme Lucien Guitry. Rentrée en France ; la séparation du couple est amorcée.

1889

Lucien Guitry se sépare de sa femme, qui a la garde des enfants. Au mois d'octobre comme le voulait son contrat, il part pour la Russie, mais avec Sacha, qu'il enlève. De retour en France, au printemps 1890, Sacha retrouve sa mère.

1891

Octobre D'un commun accord, les parents du jeune Sacha décident de l'envoyer à l'école : il entre à l'institution dirigée par M. Saint-Ange-Bautier.

1894

Octobre Il entre, comme interne, à Janson-de-Sailly. Il se déplaît dans ce lycée dont il doit porter l'uniforme.

Novembre Renvoyé du lycée, il demande à retrouver son frère à l'Institut de la Sainte-Croix, à Neuilly-sur-Seine.

de l'été 1896 seulement...

Octobre Sacha et Jean entrent chez les Dominicains d'Arcueil.

lié Établis par Henri Jadoux.

1897

Au début de l'année scolaire, Jean réussit à se faire chasser de l'institution des Dominicains d'Arcueil.

1898

Juillet Sacha parvient enfin à se faire renvoyer aussi.

Septembre Il rejoint son frère Jean à la pension Schlumberg.

1899

Juillet Les deux frères sont renvoyés ensemble de la pension Schlumberg. Septembre Ils entrent à la pension Lacordaire.

1900

Janvier Les frères se séparent. Sacha entre à l'institution Chevalier, mais la quitte aussitôt. Il entre alors à la pension de M. Hooswell, mais celui-ci meurt peu après.

Mars Entrée à la pension Mariaud. La discipline y est telle que Lucien Guitry peut convier à déjeuner le jeune Sacha quand ça lui plaît.

1901

Juin Sacha quitte la pension Mariaud.

Septembre L'institution Grandin accueille le jeune Sacha. Mais le volage M. Grandin et sa femme accordent à leurs querelles plus de temps qu'à l'éducation de leurs pensionnaires.

Décembre Sacha écrit sa première pièce et, recommandé par Francis de Croisset, la porte à Marguerite Deval, directrice du théâtre des Mathurins. Elle accepte de la monter à la seule condition d'en faire une opérette. Ce sera LePage. L'institution Grandin ferme ses portes. Sacha entrera alors chez M. Prax, un veuf qui n'a que quatre élèves, à ce moment-là.

1902

Janvier Sacha Guitry découvre son compositeur et le présente à Marguerite Deval. C'est un vieux professeur de mathématiques nommé Ludovic Saraz qui avait inventé une nouvelle notation de la musique avec des chiffres. Il signera Ludo Ratz. Sacha et Jean Guitry suivent ensemble les répétitions de la comédie musicale Le Page.

Mars Ne voyant plus revenir son élève, et de ce fait ne pouvant pas même le mettre à la porte, M. Prax en avertit Lucien Guitry, qui dut en rire. Les études scolaires de son fils se terminaient ainsi.

15 avril Création de la première pièce de Sacha Guitry au théâtre des Mathurins. Succès honorable.

4 juillet Mort de Renée de Pont-Jest, mère de Sacha. Sous le nom de Renée de Pontry elle joua la comédie, notamment au théâtre du Châtelet.

23 août Unique représentation de la seconde pièce de Sacha Guitry : Yves le fou. Petit drame écrit à Pont-Aven où l'auteur était en vacances, avec Jacques Grétilat, qui tint le rôle principal de cette « pastorale ».

1903

Cette année-là, si l'on en croit ses « Mémoires », le jeune auteur dramatique se consacra particulièrement à ne rien faire, sans cesser pourtant de songer au théâtre.

1904

Dans les couloirs du théâtre de la Renaissance que dirigeait alors son père, il rencontra un soir Charlotte Lysès, dont il s'éprit. Lucien Guitry, qui avait pour la jeune comédienne des sentiments proches de ceux de son fils, prit mal la chose.

Août Il emmène son fils en vacances, à Dieppe.

Fin septembre-octobre Lucien et Sacha Guitry partent pour la Hollande et, sous la direction d'Eugène Demolder, écrivain flamand, amateur fort averti des peintres de son pays, ils visitent les musées.

Octobre-novembre Pour empêcher son fils de retrouver Charlotte Lysès, Lucien Guitry le confie à Eugène Demolder qui le retient dans sa propriété d'Essonne, la Demi-Lune. Il a pour voisin Alfred Jarry, autre révélation pour Sacha Guitry. Début novembre, son père le rappelle à Paris. Il retrouve Charlotte Lysès.

5 novembre Il fait ses débuts d'acteur. Son père lui a confié un petit rôle dans une pièce de Maurice Donnay : L'Escalier. Il joue sous le nom de Lorcey, au théâtre de la Renaissance.

1905

Janvier Dans une pièce de Jules Lemaitre, La Bonne Hélène, il joue le rôle du beau Pâris. Toujours sous le nom de Lorcey et sous la direction de son père. Il écrit une pièce en un acte, Le KWTZ, que reçoit le théâtre des Capucines. À la fin du mois, un dimanche, il sort entre la matinée et la soirée pour dîner, dit-il dans ses souvenirs, chez Nadar, le photographe. Il se met en retard et rate son entrée au théâtre. Son père le met à l'amende. Il n'accepte pas la sanction et ils se séparent. Sacha Guitry rejoint son ami René Fauchois à l'hôtel du Canada, rue Cambon.

Fin février Il retrouve Alphonse Allais à Tamaris, près de Toulon. Ils écriront ensemble une pièce La Partie de dominos que Sacha Guitry ne retiendra pas dans son répertoire.

Avril Rentrée à Paris.

14 avril Première représentation du KWTZ, au théâtre des Capucines. Il a retrouvé Charlotte Lysès et habite avec elle à l'hôtel du Canada, rue Cambon. Juillet Grâce à Charlotte Lysès, il est engagé comme acteur au casino de Saint-Valéry-en-Caux. C'est un échec. Déçu, il songe d'abord à dessiner, puis, pour épater son père, il écrit

Nono, et ensuite *Le Cocu* qui faillit tout gâter, un acte en vers.

28 octobre Mort d'Alphonse Allais, à l'hôtel Britannia, rue d'Amsterdam, à Paris.

Novembre M. et Mme Guillardet, qui dirigent le théâtre des Mathurins, acceptent de monter *Nono*, sur une intervention de l'acteur Clerget. Peu avant, Antoine avait accepté *Le Cocu* qui faillit tout gâter pour son théâtre.

6 décembre Création de *Nono*, premier grand succès.

12 décembre Première de l'acte *Le Cocu* qui faillit tout gâter.

14 décembre Jules Renard emmène Sacha chez son père. Ils s'embrassent mais ne se réconcilient pas. Sacha Guitry et Charlotte Lysès habitent alors 8, rue d'Anjou.

1906

28 janvier Après soixante-deux représentations, *Nono* quitte l'affiche. C'était à l'époque un grand succès.

30 mars Première, au Théâtre-Royal, de la comédie en un acte : *Un étrange point d'honneur*.

5 novembre Première représentation de *Chez les Zoaques*, au théâtre Antoine, deuxième succès.

29 décembre Création d'une adaptation – très libre – des *Nuées* d'Aristophane au théâtre des Arts. Elle sera représentée trente-quatre fois.

1907

Peu avant la dernière de *Chez les Zoaques*, André Dubosc, principal acteur, abandonne ; Sacha Guitry reprend son rôle, au pied levé.

25 février Création, par Noblet, de *L'Escalier de service*, au casino de Monte-Carlo. Pièce écrite avec la collaboration d'Alfred Athis, mais que Sacha Guitry écartera de son répertoire à cause de sa ressemblance avec *La Navette* d'Henry Becque.

4 mai Première de *La Clef*, pièce écrite pour Réjane, au théâtre dirigé par la comédienne. Il n'y aura que neuf représentations.

1er juin Création au Tréteau-Royal de la pièce écrite avec Alphonse Allais, à Tamaris, elle s'intitulera successivement : *La Partie de dominos*, Maggie Gauthier et Clerget, et enfin *Le Crin*. D'abord en deux actes sous le premier titre – elle cessera d'être jouée le 18 juin – cette comédie n'aura plus qu'un acte sous les deux autres titres.

14 août *Mariage*, à Honfleur, avec Charlotte Lysès.

Octobre Tournée : Biarritz, Bruxelles, Monte-Carlo, avec *Nono* et *Chez les Zoaques*.

1908

25 mars Première représentation, au théâtre de l'Odéon, de *Petite Hollande*. Sacha Guitry remplace, dès le premier soir, Desjardins aphone. À partir de là, il jouera ses pièces. Celle-ci n'aura que onze représentations.

22 avril Le Scandale de Monte-Carlo, première représentation au théâtre du Gymnase. Ni Sacha Guitry ni Charlotte Lysès n'y tiennent un rôle.

31 octobre Conférence sur L'Art birman, au théâtre des Capucines.

25 novembre Première représentation de la comédie Le Mufle. Charlotte Lysès et Sacha Guitry tiennent les principaux rôles.

3 décembre Répétition générale de Après, sorte de revue, au théâtre Michel. Elle sera jouée quinze fois.

9 décembre Sacha Guitry est « appelé sous les drapeaux ».

1909

17 avril Théâtre Mévisto, première représentation de Tell père... Tell fils, musique de Tiarko Richepin. Trente-quatre représentations.

Juin Au début du mois, Sacha Guitry est réformé n° 2 – sans pension – pour rhumatismes aigus généralisés.

13 août Au casino de Trouville, Charlotte Lysès et Sacha Guitry jouent une comédie en un acte : La 33e.

19 novembre Première représentation au Concert de la Gaîté-Rochechouart de C'te pucelle d'Adèle, interprétée par Colette.

1910

Janvier-février Tournée Schürmann : Varsovie, Saint-Pétersbourg, Helsingfors, Moscou, Odessa. Sacha Guitry doit interrompre la tournée dans cette dernière ville et payer le retour des artistes. Il créa au théâtre de Moscou une pièce en un acte : Tout est sauvé fors l'honneur.

6 avril Matinée de bienfaisance au théâtre Sarah-Bernhardt.

26 avril Au théâtre Antoine, causerie sur La Loufoquerie. Elle sera faite une seconde fois, dans le même théâtre, le 3 mai.

Novembre-décembre Des amis de Sacha Guitry ayant acheté le théâtre des Mathurins lui en confient la direction, en fait il n'y créera pas ses œuvres.

1911

2 février Première au théâtre Michel de la comédie Le Veilleur de nuit.

8 mars Conférence sur L'Argent au théâtre Fémina et création, avec Charlotte Lysès, d'un petit acte : Mésaventure amoureuse.

17 octobre Théâtre de la Renaissance, première représentation d'Un beau mariage.

30 octobre Première exposition de tableaux de Sacha Guitry, chez Bernheim Jeune.

23 novembre Unique représentation d'Un type dans le genre de Napoléon à l'Automobile Club de France.

1912

Janvier Sacha Guitry et Charlotte Lysès vont jouer Le Veilleur de nuit à Monte-Carlo, Nice, Lyon.

5 au 22 février Ils jouent Le Veilleur de nuit à Bruxelles.

7 mars Répétition générale de Jean III à la Comédie Royale.

8 mars Première de Jean III.

31 août Générale de Pas complet, première le lendemain.

4 octobre Première de La Prise de Berg-op-Zoom, au théâtre du Vaudeville.

1913

6 mars Fête de l'Humour au thé de Marigny. Sacha Guitry et Charlotte Lysès racontent des histoires.

Avril Tournée en Italie avec l'imprésario Ullmann.

8 mai Soirée chez Josse et Gaston Bernheim, création d'un petit acte : On passe dans trois jours.

18 octobre au 23 décembre Tournée Europe et Orient, imprésario : Victor Ullmann : Gand, Anvers, Amsterdam, Vienne, Bucarest, Constantinople, Athènes, Alexandrie, Le Caire et Bruxelles. (Victor Ullmann est l'imprésario de Sarah Bernhardt.)

1914

15 janvier Première représentation de La Pèlerine écossaise aux Bouffes-Parisiens.

15 février À l'initiative de l'auteur et avec l'accord de M. Quinson, directeur des Bouffes-Parisiens, la totalité de la recette de la matinée est versée aux comédiens.

27 mars Sacha Guitry malade doit cesser de jouer dans La Pèlerine écossaise. Charlotte Lysès abandonne elle aussi son rôle pour soigner son mari.

30 mars Création à la Comédie-Française de Deux couverts.

28 mai Décision de refaire à nouveau le théâtre des Mathurins, que Sacha Guitry, en principe, dirigeait, et qu'il avait déjà fait transformer.

1915

6 avril Au théâtre des Bouffes-Parisiens, création de La Jalousie que l'auteur fait précéder d'une brève causerie où il dit pourquoi, en pleine guerre, il se remet à jouer. Au lever du rideau, un petit acte de Meilhac et Halévy : Le Bouquet.

6 novembre Première de Il faut l'avoir, au théâtre du Palais-Royal. Revue écrite en collaboration avec Albert Willemetz. Le 6 décembre, Sacha Guitry ayant ajouté de nouvelles scènes les jouera avec Charlotte Lysès dans cette revue où danse et chante Yvonne Printemps.

23 novembre Présentation au théâtre des Variétés du film Ceux de chez nous. Il est commenté par l'auteur et Charlotte Lysès qui, ensuite, créèrent Une vilaine femme brune.

1916

3 octobre Création aux Bouffes-Parisiens : *Faisons un rêve*.

17 décembre Au théâtre des Bouffes-Parisiens, première

représentation de la comédie Jean de La Fontaine, interruption du 29 mars au 25 juin.

1917

14 avril Théâtre des Bouffes-Parisiens, première représentation de la comédie Le Nouveau scandale de Monte-Carlo, pièce créée le 22 avril 1908, mais reprise avec des modifications apportées aux premier et troisième actes.

2 juin Création au théâtre des Bouffes-Parisiens de la comédie en un acte : Un soir quand on est seul, le spectacle est donné avec La Reine Isabeau et Un type dans le genre de Napoléon (Charlotte Lysès n'est pas de ce spectacle. Elle ne jouera plus désormais aux côtés de Sacha Guitry).

25 juin Reprise de Jean de La Fontaine aux Bouffes-Parisiens. Après avoir habité rue Scheffer, Sacha Guitry et Yvonne Printemps s'installent 30, rue Alphonse-de-Neuville.

28 août Aux Bouffes-Parisiens, première représentation de L'Illusionniste. Yvonne Printemps tient le premier rôle féminin.

Décembre Tournage d'un premier film dont il a fait le scénario, Un roman d'amour et d'aventures. Il y joue comme acteur, mais n'en assure pas la mise en scène.

1918

9 février Première de Deburau au théâtre du Vaudeville.

8 mars Sacha Guitry et Yvonne Printemps déjeunent 18, avenue Élisée-Reclus, avec Lucien Guitry.

22 mars Projection du film Un roman d'amour et d'aventures à l'Électric,

25 mai Reprise de *Nono*, au théâtre du Vaudeville, avec Yvonne Printemps.

17 juillet Charlotte Lysès et Sacha Guitry divorcent. Après un séjour à Luynes, auprès de son père, voyage à Dax avec Yvonne Printemps.

30 octobre Au théâtre du Vaudeville, première de La Revue de Paris écrite avec Albert Willemetz, musique de Claude Terrasse.

1919

23 janvier Création de Pasteur, la première pièce écrite pour Lucien Guitry. Ni Yvonne ni Sacha ne joue auprès de lui. Ils sont dans la salle, auprès de la fille du grand savant.

10 avril Mariage de Sacha Guitry et Yvonne Printemps. Témoins : Sarah Bernhardt, Feydeau, Lucien Guitry et Tristan Bernard.

19 avril Première de la comédie : Le Mari, la Femme et l'Amant.

8 octobre Le plus beau soir de ma vie, dira plus tard Sacha Guitry. Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, création de Mon père avait raison. Première pièce où Lucien Guitry, son fils et Yvonne Printemps jouent ensemble. Dernière représentation le 21 janvier 1920.

19 décembre Inauguration du théâtre des Mathurins. Au cours de la soirée, Sacha Guitry et Yvonne Printemps interprètent : Un type dans le genre de Napoléon.

1920

22 janvier Générale de Béranger, première le lendemain.

24 mars Exposition de peintures à l'Araignée.

10 mai au 12 juin Londres. Aldwych Theater : 10 au 12 mai : *Nono*, 13 au 15 mai : La Prise de Berg-op-Zoom, 17 au 20 mai : Pasteur, 21 au 25 mai : Jean de La Fontaine, 26 au 29 mai : L'Illusionniste, 31 mai au 12 juin : Mon père avait raison. Le 4 juin : matinée à l'hôpital français de Londres.

17 juin Reprise de *Nono* au théâtre des Mathurins qui marque la fin de la direction artistique de ce théâtre par Sacha Guitry.

13 septembre Mort de Jean Guitry, à quelques kilomètres de Deauville, dans un accident d'auto.

12 octobre Première de Je t'aime, au théâtre Édouard-VII.

4 décembre Théâtre Sarah-Bernhardt, au cours du gala Noblet, qui fait ses adieux, création d'une comédie, Comment on écrit rhistoire qui, augmentée, deviendra : Mariette.

1921

12 janvier Exposition de peinture chez Bernheim Jeune.

21 janvier Première, au théâtre Édouard-VII : Le Comédien. Lucien Guitry a pour partenaire Falconetti.

13 avril Première, au théâtre Édouard-VII, de la comédie Le Grand-Duc. Lucien Guitry, Sacha et Yvonne Printemps jouent ensemble.

7 septembre-21 octobre À Bruxelles, au théâtre des Galeries Saint-Hubert, série de représentations.

5 novembre Première de Jacqueline, pièce en trois actes d'après un conte d'Henri Duvemois. Lucien Guitry tient le premier rôle. *Faisons un rêve* complète le spectacle.

30 décembre Sacha Guitry présente le concert d'inauguration de la TSF à la tour Eiffel.

1922

17 janvier À l'Opéra, tricentenaire de Molière. Création de Chez Jean de La Fontaine.

21 janvier Toujours à l'occasion du tricentenaire de Molière, en matinée au théâtre Édouard-VII, représentation nouvelle de Chez Jean de La Fontaine.

3 mai Répétition générale de la comédie Une petite main qui se place, au théâtre Édouard-VII. Première le lendemain.

12 au 17 juin Représentations à Londres, au Princess Theater, de Pasteur, avec Lucien Guitry.

19 au 24 juin Dans le même théâtre à Londres, L'Illusionniste avec le premier acte du Misanthrope, que joue Lucien Guitry.

26 juin au 1er juillet Toujours au Princess Theater : Jacqueline et Un monsieur attend une dame (deuxième acte de *Faisons un rêve*). Enfin, du 3 au 8 juillet Le Grand-Duc.

9 novembre Première au théâtre des Variétés de la comédie Le Blanc et le Noir. 11 décembre On passe dans huit jours, comédie en un acte (ex-On passe dans trois jours), est jouée à la suite de la comédie Le Blanc et le Noir, aux Variétés.

18 décembre Après avoir répété, l'après-midi, au théâtre Édouard-VII, Un sujet de roman, Sarah Bernhardt est prise d'un malaise. Le soir, alors que les invités pour la répétition générale sont dans la salle, elle doit renoncer à paraître. La représentation est annulée.

19 décembre Aux Variétés, soirée de gala : Noël dans les ruines, au profit des régions sinistrées. On joua des scènes de la comédie Le Blanc et le Noir, et Sacha Guitry lut un poème de lui.

1923

4 janvier Première au théâtre Édouard-VII d'Un sujet de roman. Le rôle que devait jouer Sarah Bernhardt est tenu par Henriette Roggers.

15 février Première représentation de L'Amour masqué, musique d'André Messager, au théâtre Édouard-VII. (À partir du 28 mai Jean Worms remplace Sacha Guitry et Marthe Ferrare Yvonne Printemps.) Pris d'un malaise, Lucien Guitry n'a pas même pu sortir de chez lui. Par son amie la cantatrice Maria Barrientos, il fait remettre à Sacha Guitry des mots écrits d'avance, afin de lui laisser croire durant le spectacle qu'il était dans la salle.

28 mai Départ pour Londres où Lucien Guitry, Yvonne Printemps et leurs acteurs donnèrent du 4 au 23 juin une série de représentations au New Oxford Theater.

4 au 9 juin Un sujet de roman, interprété par Lucien Guitry et Mme Grumbach. Le spectacle devait être complété par Comment on écrit l'histoire, mais à partir du 5, Sacha Guitry, s'étant blessé à la jambe, dut renoncer à jouer. Il raconta des histoires et Yvonne Printemps chanta. Il recommença à jouer à partir du 11.11 au 16 juin : Le Veilleur de nuit, et 18 au 23 : *Nono*.

24 août Première représentation d'Un phénomène, parade interprétée par Raimu au théâtre de l'Alhambra.

1er octobre Nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur (Promotion Pasteur).

20 novembre Le Lion et la Poule, première représentation au théâtre Édouard-VII. Lucien Guitry en est l'interprète.

20 décembre Générale de L'Accroche-Cœur, première le 21, au théâtre de l'Étoile.

1924

6 mai La Revue de Printemps, écrite en collaboration avec Albert Willemetz, au théâtre de l'Étoile.

3 juin Chez le couturier Poiret, gala pour les Gueules cassées. On y joue des scènes de La Revue de Printemps.

6 décembre Première au théâtre Édouard-VII d' Une étoile nouvelle.

1925

25 mars Générale d'On ne joue pas pour s'amuser, première le 26, Lucien Guitry tient le rôle principal.

11 mai Lucien Guitry, malade, cesse de jouer. Il croit encore pouvoir reprendre son rôle, mais les médecins le lui interdisent, et il n'en a plus la force.

31 mai Les représentations d'On ne joue pas pour s'amuser sont interrompues. C'est un dimanche. Après la matinée, Sacha Guitry et Yvonne dînent avec Lucien Guitry.

1er juin Tandis que Sacha et Yvonne cherchent, au Vésinet, une propriété pour y passer quelques jours tranquilles avec Lucien Guitry, celui-ci a une crise, vers cinq heures de l'après-midi. Il meurt à six heures et quart.

4 juin Obsèques de Lucien Guitry. Sacha Guitry et Yvonne viennent habiter 18, avenue Élisée-Reclus. Durant le temps des vacances, il y écrit Mozart, selon le vœu de son père.

11 septembre Reprise de *Nono* au théâtre Édouard-VII. Le 25, Sacha Guitry, malade, doit cesser de jouer. Il ne reprendra que le 3 octobre.

2 décembre Création de Mozart au théâtre Édouard-VII.

1926

10 avril Première de la revue Vive la République ! écrite avec Albert Willemetz et produite au théâtre Marigny.

15 juin Départ pour Londres, où, appelés par l'imprésario Howell, Sacha Guitry, Yvonne Printemps et la troupe de l'Édouard-VII jouent Mozart du 17 juin au 13 juillet, au Gaity Theater.

12 novembre Première de la revue À vol d'oiseau, écrite avec Albert Willemetz. 25 novembre Au théâtre Sarah-Bernhardt, gala des Pouponnières de France. On joue deux actes de *Faisons un rêve*.

14 décembre Départ pour l'Amérique du Nord. Al. Wood's est l'imprésario avec M. Howell.

1927

Série de représentations au Chaning's Theater, à New York. 27 décembre 1926 au 8 janvier 1927 : Mozart, le premier soir la pièce est précédée par le deuxième acte de Deburau ; 10 au 22 janvier : L'Illusionniste ; 23 janvier : conférence sur le théâtre, et reprise de Mozart du 24 janvier au 2 février ; 7 février, Montréal, au Princess Theater : Mozart ; 14 au 19 février, Boston, Opéra House : Mozart.

27 février Retour sur le Leviathan.

28 avril Première de Désiré, au théâtre Édouard-VII.

6 décembre Première représentation d'Un miracle, au théâtre des Variétés, Pierre Fresnay et Maud Loty en sont les vedettes.

1928

8 juin Soirée à Londres, chez lady Glentenar. Il y joue le deuxième acte du Mari, la Femme et l'Amant.

25 septembre Conférence sur Tristan Bernard au poste de Radio-Paris.

30 septembre Générale, au théâtre Édouard-VII, de Mariette ou Comment on écrit l'histoire. Première le lendemain.

23 novembre Au théâtre du Châtelet, création de Charles Lindbergh, féerie en dix-huit tableaux. Première représentation le 29 novembre. Ni Yvonne Printemps ni Sacha Guitry ne joue dans ce spectacle.

1929

12 janvier Représentation d'ouverture du Palais de la Méditerranée, à Nice. Sacha Guitry et Yvonne Printemps y jouent Mariette.

3 juin Représentations à Londres au His Majestic Theater de Mariette, du 3 au 22 juin, et Mozart, du 24 juin au 13 juillet. Impréssarios : Howell et Cochran. Durant ce séjour : enregistrement de disques au Queen's Hall, et discours de Sacha Guitry pour l'inauguration du Salon de Peinture française à Londres.

7 octobre Première représentation, au théâtre Pigalle d'Histoires de France. Ce théâtre inaugurerait ainsi sa scène tournante, la plus moderne à l'époque. La musique était de Henri Büsser.

30 octobre Première de La Troisième Chambre, comédie écrite en collaboration avec Albert Willemetz, au théâtre de la Madeleine. André Brulé et Madeleine Lambert sont les vedettes de cette pièce.

29 décembre Inauguration des communications par TSF avec New York. Sacha Guitry remercie les Américains de leur accueil durant l'hiver 1926-1927 et leur souhaite une bonne année. Yvonne Printemps chante l'air de la Lettre de Mozart.

1930

1er mars Gala de l'Union des artistes au Cirque d'Hiver. Sacha Guitry et Tristan Bernard font une vente aux enchères.

12 mars Gala franco-américain au théâtre des Champs-Élysées en présence de Gaston Doumergue, président de la République, et de M. Walter, ambassadeur des États-Unis. Création d'un à-propos en un acte : Chez George Washington, à Mount-Vernon. Adaptation musicale de Henri Büsser. Vente du manuscrit aux enchères au profit de l'Accueil franco-américain.

24 mars Première de la revue Et vive le théâtre ! écrite en collaboration avec Albert Willemetz. Le neuvième tableau joué par Sacha Guitry et Yvonne Printemps est un petit acte que l'auteur

comptera parmi ses pièces et qui a pour titre : Un homme d'hier et une femme d'aujourd'hui.

7 mai Gala de retraite de Maurice de Féraudy à la Comédie-Française. Troisième acte du Veilleur de nuit.

17 juin Gala des Amis de la France au théâtre des Ambassadeurs. Sacha Guitry ne joue pas, mais il a organisé le spectacle et rassemblé les vedettes.

24 juin « Grande nuit de Paris » au théâtre Pigalle. Au cours d'un bal supposé donné aux Ambassadeurs, à Deauville, Sacha Guitry apparaît, dans une courte improvisation, comme étant le duc de Morny, fondateur un peu oublié de cette station balnéaire.

8 juillet Soirée chez lady Ludlow à Londres. Sacha Guitry lit quelques bonnes pages d'écrivains français, puis interprète, avec Yvonne Printemps, Un homme d'hier et une femme d'aujourd'hui, l'interview de Deburau et le duo de L'Amour masqué.

10 juillet Soirée Cochran présidée par le prince de Galles au « London Pavillon ».

23 septembre Sacha Guitry fait un essai de film parlant dans les studios de la Paramount, à Joinville.

28 octobre Conférence sur Alphonse Allais à Radio-Paris.

17 novembre Gala de réception du marquis de Hoyos, alcade de Madrid, à l'Hôtel de Ville de Paris. On y joue une scène de Deburau, un acte de La Jalousie et Yvonne Printemps chante : « Revenez, amours » et l'air de la Lettre de Mozart.

18 novembre À l'Empire, gala Aristide Bruant. Sacha Guitry improvise une scène, prétexte à évoquer le grand chansonnier.

20 décembre Le Théâtre d'un soir. Au bénéfice de l'Entraide française. Sacha Guitry assisté de Ko val fait des tours de prestidigitation.

1931

13 janvier Sacha Guitry est promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. C'est Tristan Bernard qui lui remettra son insigne, la chancellerie le lui confirmera le mois suivant.

6 février Au casino municipal de Cannes, gala franco-russe. On y joue le premier acte de La Jalousie, le deuxième acte de *Faisons un rêve* et Yvonne Printemps • chante des passages de Mozart et de L'Amour masqué.

Mars Présentation du film Le Blanc et le Noir au cinéma Le Panthéon.

28 mars Première de Frans Hals ou l'Admiration, au théâtre de la Madeleine, créé avec Sa dernière volonté ou l'Optique du Théâtre, avec Sacha Guitry, Yvonne Printemps et Pierre Fresnay.

24 avril À la radio, au studio de la tour Eiffel, deuxième acte de Frans Hals.

2 juin Reprise au théâtre de la Madeleine de *Faisons un rêve* avec une revue écrite en collaboration avec Albert Willemetz, Exposition de Noirs, qui s'intitulera ensuite simplement Exposition coloniale.

3 juin Gala au profit des œuvres polonaises, au théâtre de la Madeleine. Vente de programmes signés au profit de l'œuvre.

2 août Commandeur de l'ordre de Pologne.

3 août En vacances à Royan, chez Albert Willemetz, Sacha Guitry distribue les prix aux enfants de ses hôtes et à leurs amis et prononce une petite allocution. Durant ce mois d'août, il écrira sept pièces, *La Maison de Loti* et un poème sur *Le Vieux Piano de Royan*.

Septembre Rencontre à Évian du professeur Hayem, qui lui confirmera que le meilleur conseil que l'on puisse donner à qui veut conserver la santé c'est de travailler.

1er octobre Création de *Chagrin d'amour*.

4 novembre Création de *Monsieur Prudhomme a-t-il vécu ?*, la SADMP et Villa à vendre. Le spectacle du théâtre de la Madeleine est complété avec une pièce d'Henri Monnier : *La Femme du condamné* et une d'Henri Lavedan : *Sur le siècle*.

10 novembre Inauguration du monument Lucien Guitry avenue Élisée-Reclus.

11 décembre Au Moulin de la Chanson, création d'un à-propos en un acte : *Tout commence par des chansons*, musique de Louis Beylis.

27 décembre Création au théâtre de la Madeleine de *Mon double et ma moitié*, joué par André Brulé et Suzanne Dantès.

1932

28 décembre Départ de Paris pour une tournée en Italie. Milan, théâtre Manzoni : *Faisons un rêve* et *Chagrin d'amour*, du 30 décembre au 2 janvier 1932. Même spectacle à Florence, Teatro La Pergola le 4 janvier ; à Rome, au théâtre Valle les 8,9 et 10 janvier, le deuxième acte de Mariette, *Chagrin d'amour* et le deuxième acte seulement de *Faisons un rêve*. Turin, le 14 janvier, au Teatro Chiarella, *Faisons un rêve* et le deuxième acte de Mariette.

17 janvier Gala au casino de Monte-Carlo : deuxième acte de *Faisons un rêve* et, chantée par Yvonne Printemps, la Lettre de Mozart, et, de l'Amour masqué, « J'ai deux amants... ».

14 mars Création de trois comédies : *Les Dessesins de la Providence*, *Françoise* et *Le Voyage de Tchong-Li* au théâtre de la Madeleine. À la répétition des couturières, le 12 mars, assistent sir Austin Chamberlain et lord Tyrrel.

15 avril Sacha Guitry, appelé par le docteur Toulouse, raconte des histoires à Sainte-Anne. Le soir, après le spectacle de la Madeleine, une trentaine d'amis réunis fêtent les trente ans de théâtre de Sacha Guitry. Allocutions de MM. Robert Trébor, Victor Boucher, Albert Willemetz et Francis de Croisset. Sacha Guitry lit, avec Yvonne

Printemps, un petit acte de sa composition : La Nuit d'avril après quoi, avec ses amis, il soupe à l'hôtel George-V.

26 avril Inauguration du Poste parisien au Cercle Interallié. M. de Féraudy, de la Comédie-Française, dit une poésie de Sacha Guitry devant Paul Doumer, président de la République et Albert Lebrun, alors président du Sénat.

24 mai Reprise, au théâtre de la Madeleine : Villa à vendre et Désiré, relâche les 11 et 12 juin et, ensuite, seul est donné Désiré. Jacqueline Delubac jouait, dans Villa à vendre, pour la première fois avec Sacha Guitry. Yvonne Printemps jouera auprès de lui pour la dernière fois le 28 juin.

28 mai À la Comédie-Française, répétition générale de La Jalousie jouée par Alexandre, Suzanne Devoyod et Gabrielle Robinne. Première le 30 mai. La Navette d'Henry Becque complétait le spectacle.

30 mai Réunion de la Société des directeurs de théâtre aux Variétés. Sacha Guitry s'adresse à eux et préconise quelques mesures pour sauver le théâtre.

17 juin Sacha Guitry écrit quelques lignes à l'occasion de l'érection du monument Claude Debussy et dit son admiration pour le génial musicien.

21 juin Sacha Guitry est nommé, à l'initiative du directeur du Conservatoire Henry Rabaud, membre du jury du concours de comédie. Il a refusé d'être du jury pour la tragédie.

5 septembre Départ avec Jacqueline Delubac, pour une tournée France-Belgique-Suisse.

11 septembre Inauguration de la plaque apposée sur la maison natale d'Octave Mirbeau, à Trévières. Sacha Guitry prononce un discours à cette occasion.

7 au 12 novembre Cambridge Theater, à Londres, La Jalousie.

14 au 19 novembre La Pèlerine écossaise.

21 au 26 novembre Désiré.

8 au 24 décembre Tournée à Lille et en Belgique : Bruxelles, Gand, Charleroi, Liège, Verviers, Anvers.

1933

15 janvier « Les Auteurs et directeurs associés », dont Charles Méré, Albert Willemetz, Max Maurey, Robert Trébor et Maurice Lehmann, proposent à Sacha Guitry de porter à l'écran Béranger. Ce film ne se fera pas.

5 avril Création, au théâtre des Variétés, de Châteaux en Espagne.

8 mai Création à la Comédie-Française d'Adam et Ève.

12 mai Salle Pleyel, Sacha Guitry participe au gala organisé au bénéfice des artistes peintres et sculpteurs.

Fin juin-juillet Séjour à La Baule et tournée des casinos : à partir du 8 août : Vittel, Évian, Genève, Aix-les-Bains, Vichy, Deauville, La

Baule, Royan et Biarritz. 5 octobre Première de Ô mon bel inconnu, au théâtre des Bouffes-Parisiens. Les principaux rôles sont tenus par Suzanne Dantès, Arletty et Simone Simon, Aquistapace et Abel Tarride.

26 octobre Au Casino de Paris, Cécile Sorel crée Maîtresses de rois, qui tiendra l'affiche jusqu'au 16 septembre 1935.

6 novembre Première d'Un tour au paradis et du Renard et la Grenouille. Les principaux rôles sont tenus par Jean Périer, Victor Boucher, Huguette Duflos et Germaine Risse.

9 décembre Création au théâtre des Variétés de Florestan Ier, prince de Monaco. Les principaux rôles sont tenus par Henri Garat, Pauley, Larquey et Henry-Laverne, Jacqueline Francell, qui pour les dernières semaines sera remplacée par Renée Senac et Geneviève Vix.

11 décembre Début d'une tournée avec L'Illusionniste, qui part de La Haye et va ensuite à Lille, Bruxelles, où la troupe joue du 18 au 25 décembre, Luxembourg, Liège, et s'achève le 28 à Anvers ; le 20, à Bruxelles, au Palais des Beaux-Arts, Sacha Guitry, après une conférence consacrée à ses souvenirs, créera, avec Jacqueline Delubac, L'École des philosophes, devant le roi Albert Ier qui préside cette soirée.

20 décembre Représentation de gala au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles au bénéfice de l'œuvre de la Saint-Nicolas : conférence sur les souvenirs, Villa à vendre et L'École des philosophes.

1934

9 janvier À la radio, Sacha Guitry parle de l'acteur, particulièrement des instants qui précèdent son entrée en scène.

18 janvier À Cannes, première soirée d'une tournée au cours de laquelle on jouera L'Illusionniste, Mon double et ma moitié, Le Renard et la Grenouille et L'École des philosophes.

12 mars Création, à l'Opéra de Lyon, à l'occasion du centenaire de Jacquart, de Son père et lui, qui sera joué le 13 et le 14. Au programme figurait aussi Mon double et ma moitié.

2 juillet au 2 septembre Séjour à Biarritz et représentation au Casino municipal le 1er septembre. Programme : Le Renard et la Grenouille et Mon double et ma moitié.

28 septembre Avant-première, à Amiens de la nouvelle comédie : Le Nouveau Testament. Répétition générale au théâtre de la Madeleine le 2 octobre. Première le lendemain 3.

7 novembre Le divorce entre Sacha Guitry et Yvonne Printemps est prononcé.

17 novembre Cinquantième anniversaire du lycée Janson-de-Sailly. Sacha Guitry, ancien élève, y assiste et prononce une allocution en vers.

20 novembre Première diffusion de « Un quart d'heure dans la loge

de Sacha Guitry » au Poste Parisien.

11 décembre Deuxième « quart d'heure ».

19 décembre À Radio-Paris : Noël aux enfants de France, manifestation organisée par Sacha Guitry. Première émission.

24 décembre Deuxième émission à Radio-Paris.

25 décembre Troisième émission à Radio-Paris et au Poste Parisien, 1935

7 janvier « Un quart d'heure dans la loge de Sacha Guitry », au Poste Parisien.

11 janvier Au bénéfice de l'hôpital Foch : gala franco-américain donné au théâtre de l'Opéra-Comique, matinée, première représentation de *Mon ami Pierrot*, musique de Sam Barlow, et deuxième acte de *Faisons un rêve*.

17 janvier Sacha Guitry et Jacqueline Delubac jouent *Le Nouveau Testament* au théâtre du Casino à Monte-Carlo.

12 février Séjour à Caux-sur-Montreux.

21 février Mariage avec Jacqueline Delubac, à la mairie du VII^e arrondissement de Paris.

22 février Projection du film *Deux couverts*, réalisé par Léonce Perret. C'est la première fois que le cinéma pénètre à la Comédie-Française.

12 mars Première à Nice, au Palais de la Méditerranée, d'une série de représentations en France, en Suisse, en Belgique et au Luxembourg du *Nouveau Testament*.

24 mars La société « Arts-Sciences-Lettres » remet à un représentant de Sacha Guitry, alors en tournée, la médaille d'or de la société.

7 mai Première de la série d'émissions dite « La demi-heure de Paris » au Poste Parisien. Trois autres émissions suivront les 14, 21 et 28 mai.

27 mai Présentation privée, aux studios de Billancourt, du film *Pasteur*.

Du 29 mai au 11 juin Voyage inaugural du Normandie. Sacha Guitry devait en faire partie et jouer à bord, avec *Faisons un rêve*, une pièce prévue par lui, Christophe Colomb, qu'il n'eut pas le temps d'écrire. On joua, sans lui, *Le Nouveau Testament*, et on projeta son film *Pasteur*, qui obtint un grand succès.

6 juin Dîner de gala « En plein ciel » au restaurant des Ambassadeurs donné au profit de l'Aviation sanitaire, sous le patronage du Figaro. Ce dîner inaugurerait aussi un réseau de téléphonie sans fil. Sacha Guitry fit communiquer la salle avec Pauline Carton, Pauley, Chaliapine et Séverin. Un écran, sur une scène, préfigurait la télévision. On y voyait les artistes cités plus haut.

28 juin Le Comité international pour la Diffusion artistique et

littéraire par le cinématographe accorde la médaille d'or au film Pasteur.

29 juin Au Poste Parisien : allocution prononcée à l'occasion de l'inauguration du buste de Courteline.

1er au 6 juillet À Londres, au Daly's Theater : Le Nouveau Testament et, dans la même salle, du 8 au 13 juillet, conférence sur Les Femmes et l'Amour avec Un homme d'hier et une femme d'aujourd'hui et Mon double et ma moitié.

13 août Casino de Biarritz, gala de présentation de Pasteur et Bonne chance. Allocution de l'auteur avant la séance. Ces deux films seront présentés ensuite dans le même programme.

23 août Entrée en clinique, à Paris. Petite opération.

20 septembre Projection, en exclusivité au Colisée, de Pasteur et Bonne chance, jusqu'au 25 octobre.

20 septembre Répétition générale de Quand jouons-nous la comédie ? Première le lendemain, dernière le 9 octobre.

28 septembre Création, en avant-première au théâtre Georges-Leygues à Villeneuve-sur-Lot, de La Fin du monde.

1er septembre Générale parisienne de La Fin du monde, première le lendemain, au théâtre de la Madeleine.

10 octobre Causerie sur Mozart au Poste Parisien. « Un ange est venu sur la terre ».

18 novembre Au profit des Gueules cassées, au théâtre de la Madeleine, après minuit, Sacha Guitry raconte des histoires devant le président de la République.

8 décembre Première séance de télévision aux P.T.T. Sacha Guitry y est convié, et participe à l'émission inaugurale au Conservatoire des Arts-et-Métiers.

10 décembre Restaurant des Ambassadeurs, Nuit des Étoiles, au profit des artistes malheureux. Sacha Guitry joue un sosie de Sacha Guitry et dit la tirade de Deburau, quand, au dernier acte, il donne des conseils à son fils.

28 et 31 décembre Sacha Guitry adresse ses vœux à la France au Poste Parisien.

1936

16 janvier Après avoir tourné aux studios de Joinville Le Nouveau Testament, et, jusqu'au 15, joué le soir La Fin du monde, il part pour Gstaadt où il restera avec Jacqueline Delubac jusqu'au 5 février.

15 février Au cinéma Marivaux, à Paris, première projection en exclusivité, du film Le Nouveau Testament.

11 mai En rade de New York, à bord du Normandie, création par Jacqueline Francell et Dalio d'un petit drame en un acte : Le Saut périlleux.

Fin juin-début juillet Tournage de deux films, aux studios

d'Épinay : Le Roman d'un tricheur et Mon père avait raison.

3-4 août Au Journal officiel de cette date paraît la promotion dite du 14-Juillet. Sacha Guitry est élevé au grade de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur.

9 août Causerie au casino de Biarritz sur Le Jeu, le Théâtre et le Cinéma en guise de présentation du film donné ce jour-là en avant-première : Le Roman d'un tricheur.

18 septembre Au cinéma Marignan, en exclusivité, présentation du film Le Roman d'un tricheur.

28 septembre Avant-première au théâtre du Cercle Interallié : Le Mot de Cambronne et souper de centième... pièce.

1er octobre Au théâtre de la Madeleine, répétition générale de Geneviève et Le Mot de Cambronne ; première le lendemain.

6 octobre Gala organisé à l'ABC par Sacha Guitry pour les frères Isola. Il fait des tours de prestidigitation avec Jacqueline Delubac et Tristan Bernard, Arletty, Di Mazzei, Max Dearly, Jacqueline Francell, Pauley, Mayol, Victor Boucher, Damia, Fréhel et Missia, Jean Weber, Dorville et Parisys, Gaby Morlay, Maurice Chevalier, Michel Simon, Pauline Carton, et enfin : les frères Isola.

31 octobre Il prononce une allocution sur la tombe de Rachel Boyer à Neuilly. -

10 novembre Début du tournage de *Faisons un rêve* aux studios de Billancourt.

19 novembre Toujours aux studios de Billancourt, tournage du film Le Mot de Cambronne. Le même jour, il lance un appel à la radio pour ouvrir une souscription publique afin que soit élevée dans Paris la statue de Balzac par Rodin.

27 novembre Au Colisée, projection en exclusivité de Mon père avait raison.

31 décembre Projection en exclusivité de *Faisons un rêve*, au cinéma Le Marignan.

1937

1er janvier Sacha Guitry accueille l'année à la radio, par une tirade en vers qui paraîtra le même jour, un vendredi, dans Paris-Soir.

15 février On commence le tournage du film Les Perles de la couronne aux studios de Billancourt. Il sera achevé le 29 avril.

26 mars Première du film Le Mot de Cambronne au cinéma Normandie.

10 mai Présentation, au Cercle Interallié, du film Les Perles de la couronne devant le président de la République et le corps diplomatique.

9 juin Au théâtre des Champs-Élysées premier des dix galas publicitaires donnés au profit de la Caisse de secours des anciens de HEC. La revue Crions-le sur les toits a été écrite avec la collaboration de Tristan Bernard, Dorin, Cami, Albert Willemetz ; la musique est de Honegger, Adolphe Borchard et Guy Lafarge.

22 juillet Au restaurant des Ambassadeurs, soirée de gala à l'occasion de l'Exposition universelle. En présence du président de la République et du corps diplomatique, Sacha Guitry prononce une allocution qui ouvre le spectacle.

Août Voyage à Vienne, Salzbourg, Venise avec Jacqueline Delubac et Arletty. À Salzbourg, il est du public privilégié qui entend jouer sur le piano de Mozart des airs peu connus du maître par Robert Scholz.

Le piano n'avait pas été ouvert depuis la mort de Mozart.

5 septembre Baptême du poste Radio 37. Sacha Guitry parle du « bar des vedettes », et inaugure le poste avec Maurice Chevalier.

21 septembre Avant-première de Quadrille au théâtre d'Orléans.

24 septembre Au théâtre de la Madeleine, première de Quadrille.

29 septembre Allocution au Poste Parisien pour les cinquante ans de théâtre de Lugné-Poe.

6 octobre Premier jour de tournage de Désiré aux studios François-Ier.

4 novembre Souper de gala chez « Les Optimistes », à l'occasion de la cravate de commandeur de Robert Trébor. Sacha Guitry parle et improvise La Chanson de la cravate que chantent Marguerite Moreno, Charpini, Gaby Morlay, Jacqueline Delubac, Marguerite Deval, Arletty, Lucienne Boyer, Pauline Carton et Parisys.

30 novembre Premier jour de tournage de Quadrille au Bourget, suite aux studios de Pathé à Joinville.

3 décembre Projection du film Désiré au cinéma Le Marignan.

22 décembre Causerie au Centre Marcelin-Berthelot pour le Cercle français des étudiants étrangers dont le président est Paul Valéry.

1938

6 janvier Il fait une déclaration à la radio, qu'il adresse ensuite au prince de Beauvau-Craon, président du Cercle Interallié. Cette page concerne l'hôtel de l'avenue Elisée-Reclus qu'il serait tenté de situer en Amérique du Sud où son père y gagna les moyens de le faire construire.

31 janvier Au théâtre de Monte-Carlo, première projection du film Quadrille.

8 mars Au Poste Parisien, enregistrement du premier des « Quart d'heure de Sacha Guitry ». Il y aura 24 émissions, la dernière le 22 avril.

4 mai Premier jour de tournage aux studios de Joinville de Remontons les Champs-Élysées. Quelques jours auparavant, avaient été tournées, en extérieur, les scènes de chasse.

18 mai Jacqueline Delubac et Henri Garat partent pour Cannes. Ils vont y tourner une partie de L'Accroche-Cœur sous la direction de Pierre Caron. Sacha Guitry, à Paris et aux studios de Joinville, poursuit les prises de vues de Remontons les Champs-Élysées, avec Geneviève de Séréville.

19 juillet Au palais de l'Élysée, devant les souverains britanniques, le président de la République et ses invités, Sacha Guitry et Jacqueline Delubac jouent un à-propos sur l'origine de l'hymne anglais : Dieu sauve le Roy.

23 septembre Sortie du film L'Accroche-Cœur.

15 octobre Au Poste Parisien, première d'une série d'émissions dite

« Mon agenda » consacrées au rappel d'événements ou de personnages dont c'est l'anniversaire.

16 octobre Sacha Guitry remet à Jeanne Lanvin la croix d'officier de la Légion d'honneur et retrace brièvement la carrière de la célèbre couturière.

2 novembre Répétition générale, au théâtre de la Madeleine d'Un monde fou, première le lendemain. C'est la dernière comédie que Jacqueline Delubac jouera auprès de son mari.

1er décembre Grand gala au cinéma Normandie pour la sortie du film Remontons les Champs-Élysées.

15 décembre Dîner sur la scène du théâtre de la Madeleine pour la cinquantième représentation d'Un monde fou. Jacqueline Delubac, qui ce jour-là a quitté le 18 de l'avenue Élisée-Reclus pour rentrer chez sa mère au 15, n'assiste pas à ce repas.

19 décembre Le divorce est officiel. Jacqueline Delubac assigne celui qui va cesser d'être son mari. Ils sont d'accord tous les deux,

1939

15 janvier Jacqueline Delubac joue pour la dernière fois avec Sacha Guitry. Mila Parély reprend son rôle le lendemain,

13 février Départ pour une tournée Côte d'Azur-Suisse, avec Geneviève de Sérévile.

23 mars Londres, India Office, devant Leurs Majestés George VI et la reine Elisabeth, et le président de la République française, en voyage officiel, Sacha Guitry joue You're telling me, à-propos dont il est l'auteur, avec sir Seymour Hicks et Geneviève de Sérévile,

31 mai Premier jour de tournage, aux studios Pathé à Joinville, de Ils étaient neuf célibataires.

14 juin Préside le dîner des Trois Cents au restaurant des Ambassadeurs. Sacha Guitry interprète avec Gaby Morlay, Jean Gabin, Michèle Morgan, Germaine Aussey, Annie Vernay, Simone Simon et Corinne Luchaire, un impromptu de sa composition. Manifestation au profit des indigents.

28 juin Élection à l'académie Goncourt.

4-5 juillet Mariage religieux et civil avec Geneviève de Sérévile, célébré à Fontenay-le-Fleury où se trouve sa propriété de Ternay.

14 juillet Sacha Guitry et sa femme sont invités dans la tribune du président de la République, ils assistent à ses côtés à la revue militaire.

22 juillet Départ pour une tournée dans sept casinos de France.

23 juillet Casino de Deauville : Les Femmes et l'amour, Deux couverts, deuxième acte de *Faisons un rêve*. Geneviève Guitry apprend la mort de son père, mais la tournée continue.

26 juillet Obsèques du baron de Sérévile à Saint-Just-en-Chaussée.

30 août En avant-première, présentation au casino de Vittel du film : Ils étaient neuf célibataires.

1er septembre La Seconde Guerre mondiale commence.

12 septembre Dîner au mess des officiers d'aviation à Saint-Cyr. Sacha Guitry prononce une allocution et prépare ensuite un texte qu'il devait dire à la Radio nationale mais que la censure écarte.

23 octobre Répétition générale du gala qui doit être donné le lendemain. Victor Boucher dit le Récit de Thérémène, Mireille chante, on crée Une paire de gifles avec Victor Boucher, Elvire Popesco et Sacha Guitry, puis Un crâne sotts une tempête d'Abraham Dreyfus, avec Gaby Morlay. Adolphe Borchard joue trois œuvres de Chopin, enfin, on crée deux autres courtes comédies de Sacha Guitry : Une lettre bien tapée et Fausse alerte. À la fin de la soirée Victor Boucher est pris d'un malaise et devra renoncer à jouer le lendemain, André Brulé le remplacera au pied levé.

24 octobre Gala des ambulances, programme de la veille, plus une vente d'autographes organisée et menée par Sacha Guitry qui achètera lui-même la dernière pièce pour atteindre la somme prévue : quarante-sept mille cinq cents francs permettant d'offrir une ambulance à la Croix-Rouge française.

30 octobre Déjeuner de l'Union des artistes au bal Tabarin. Le président Albert Lebrun assiste et préside, avec Sacha Guitry, ce déjeuner organisé au profit des caisses de secours de l'Union. Le soir, sortie, au Marignan et au Colisée, du film Ils étaient neuf célibataires.

17 novembre Au théâtre de la Madeleine, première de Florence, le spectacle est complété par la projection de Ceux de chez nous.

13 décembre Diffusion de la première des quatre parties de Ceux de chez nous, les trois autres seront diffusées le 20 et le 27 décembre 1939 et le 3 janvier 1940.

1940

1er janvier à 7 heures 30 À la radio d'État, Henri Bergson, Édouard Branly, le professeur Abrami et Sacha Guitry souhaitent la bonne année aux soldats.

22 janvier Première à la Comédie-Française de la comédie de Labiche, 29 degrés à l'ombre, augmentée de couplets de Sacha Guitry, avec une musique de Louis Beylis.

8 février Soirée au profit des victimes finlandaises, au théâtre national de l'Opéra. On y devait jouer L'École du mensonge, mais Hélène Perdrière étant retenue dans le Midi et Geneviève Guitry étant grippée, l'auteur lut une pièce de circonstance.

23 février Création au cinéma ABC de Genève de L'École du mensonge, avec Hélène Perdrière et Geneviève Guitry.

24 février Au Théâtre 53 (quelque part en France, en vérité à Cosne), M. Michaud lit un impromptu composé par Sacha Guitry pour cette soirée donnée au bénéfice des 13e, 31e et 213e régiments d'infanterie. Le manuscrit fut vendu aux enchères. 1er mars Campagne

pour l'achat des « bons d'armement ». Réponse donnée à la radio et dans Paris-Soir.

16 mars À Madrid, présentation du film Les Perles de la couronne en présence du maréchal Pétain, ambassadeur de France, et du corps diplomatique.

1er avril Publication d'un livre où Gaston Bernheim évoque ses souvenirs des maîtres de l'impressionnisme. Sacha Guitry en a écrit la préface.

18 avril Première d'une série de représentations données en Belgique au Théâtre Royal du Parc jusqu'au 22.

20 avril À l'hôtel Métropole après la représentation au Théâtre Royal du Parc, soirée de gala, en présence du roi Léopold, donnée au profit d'un groupement automobile d'armée.

21 avril À la radio d'État, émission d'une causerie sur le métier de comédien intitulée Le Relais de la gloire, suivie de L'École du mensonge.

29 avril Gala du centenaire de l'Association de secours mutuel entre les artistes dramatiques et création, à cette occasion, de Cigales et fourmis au Cercle Interallié. 4 mai Fête de charité à Reims. On y lit des vers de Sacha Guitry sur la ville. Le manuscrit est vendu aux enchères par le sous-lieutenant Georges Prades, conseiller municipal de Paris, au profit d'une division cuirassée.

6 mai Enregistrement pour la radio d'État des Impressions sur mon voyage en Belgique.

7 mai Sacha Guitry remet au représentant de « l'American Weekly inc. » un texte intitulé Épigrammes sur l'amour. Le même jour, au théâtre Cyrano de Versailles, soirée théâtrale au profit de la Caisse de secours de la Base aérienne de Saint-Cyr.

16 mai Il rencontre le prince Louis de Monaco, à son domicile parisien. Le prince lui annonce sa nomination au grade de commandeur de l'ordre de Saint-Charles.

17 mai Les représentations au théâtre de la Madeleine sont interrompues.

20 mai Arrivée à Dax. Il y retrouve des amis, et dans le même hôtel, Le Splendid, Josse et Gaston Bernheim qui lui présentent le docteur Tissègre qui dirigera sa cure et deviendra, lui aussi, un ami. Albert Willemetz et Robert Trébor sont à Bayonne.

Au milieu de juin Apprenant que le philosophe Henri Bergson est descendu à l'hôtel de la Paix, il va lui rendre visite.

28 juin Les Allemands envahissent Dax, à cinq heures du matin. D'accord avec Henri Bergson, il décide de rentrer à Paris. Il obtient, le 29 juin, des sauf-conduits signés du maire de Dax qui lui précise que les Allemands doivent être avisés de ce départ. Sacha Guitry fait la démarche pour lui et Henri Bergson et obtient les visas nécessaires.

1er juillet Départ pour Paris.

2 juillet Arrivée à Fontenay-le-Fleury à 11 heures. Il trouve sa propriété de Ternay occupée par les Allemands. L'après-midi, retour avenue Elisée-Reclus.

3 juillet Sacha Guitry fait des démarches, auprès du préfet Jean Chiappe et du recteur de l'Académie de Paris, le docteur Roussy, pour savoir s'il était opportun de rouvrir les théâtres.

12 juillet Demande aux autorités occupantes qu'on lui accorde de reprendre Pasteur.

15 juillet Apprend qu'un censeur allemand veut faire des coupures dans sa pièce et s'insurge.

24 juillet Convocation du représentant de la propagande allemande. Il obtiendra que Pasteur soit représenté intégralement.

31 juillet Reprise de Pasteur au théâtre de la Madeleine jusqu'au 11 août.

4 août Les Allemands quittent Ternay ; le lendemain, Sacha Guitry et des amis y déjeunent.

17 août Reprise au théâtre de la Madeleine de Ceux de chez nous (film), avec un nouveau commentaire, et de Un soir quand on est seul.

28 août Reprise de Pasteur, au théâtre de la Madeleine.

6 septembre Reprise de Florence, avec Elvire Popesco, et de La Mort de Louis XI, un des tableaux d'Histoires de France.

30 octobre Première représentation au théâtre de la Madeleine de la comédie Le Bien-Aimé.

14 novembre Au théâtre Marigny, grand gala au bénéfice de la Croix-Rouge française. Sacha Guitry raconte des histoires.

23 novembre Enregistrement par Radio-Paris d'une scène de la comédie Le Bien-Aimé et du troisième acte de Tartuffe.

2 décembre Gala au cabaret « L'Aiglon », au bénéfice de Pont-aux-Dames. Sacha Guitry fait un dessin de Napoléon III qui est vendu aux enchères, Van Dongen un de Lucien Guitry dans Tartuffe.

19 décembre Lecture d'une nouvelle pièce : Mon auguste grand-père, qui tourne en dérision les lois contre les Juifs. Sont présents : André Brulé, Robert Trébor, Spanelly, Hélène Perdrière, Geneviève Guitry et Jeanne Fusier-Gir.

20 décembre Grand gala de bienfaisance au profit des indigents de Paris au théâtre de l'Opéra. Sacha Guitry raconte des histoires et dit Les conseils de Deburau à son fils. L'après-midi avait eu lieu la première répétition, à la Madeleine, de Mon auguste grand-père (Hélène Perdrière, Carette et Spanelly).

27 décembre Au théâtre du Châtelet matinée dite « Noël du maréchal Pétain » pour les enfants des familles réfugiées à Paris. Sacha Guitry prête son concours et parle aux enfants réunis.

1941

25 janvier La censure allemande interdit Mon auguste grand-père.

21 mars Gala de l'Union des artistes au cabaret « Château-Bagatelle ». Sacha Guitry écrit quelques lignes que dit Jacqueline Porel en mettant en vente aux enchères le premier contrat de sa grand-mère, Réjane, engagée au théâtre du Gymnase. Sacha Guitry, le donateur du document, le dédicace à l'acquéreur.

11 avril La censure allemande refuse le titre de la nouvelle pièce de Sacha Guitry : Le Soir d'Austerlitz qui devient Vive l'Empereur !

9 mai Générale de Vive l'Empereur !

10 mai À la Comédie-Française, Triomphe d'Antoine, grand gala organisé par Sacha Guitry en l'honneur du comédien.

24 mai « Les Escholiers » fêtent les trente-cinq ans de théâtre de Victor Boucher qui répond en lisant un discours écrit par Sacha Guitry.

24 octobre Enregistrement de Vive l'Empereur ! pour la Radio nationale.

6 novembre Gala au profit du Déjeuner des artistes, à Tabarin. François Périer mène les enchères et Sacha Guitry offre un manuscrit autographe de Victor Hugo.

13,14 et 15 novembre Enregistrement pour la radio de Mon père avait raison, qui sera diffusé le 16.

30 novembre Réunion, avenue Élisée-Reclus, des représentants des directeurs de théâtre de Paris.

22 décembre Au cours d'un déjeuner, 18, avenue Élisée-Reclus, qui réunit J.-H. Rosny aîné, René Benjamin, Roland Dorgelès et Pierre Champion, Sacha Guitry fait part de son intention de léguer sa maison et les collections qu'elle abrite à l'académie Goncourt.

1942

10 février Salle Pleyel : gala au profit des anciens combattants du spectacle, Sacha Guitry parle des mains, et, à la » suite de cette courte conférence, met en vente des moulages offerts par lui, l'un de la main de Chopin, l'autre de celle de Victor Hugo.

21 février Le Journal officiel publié à Vichy nomme M. Jean-Louis Vaudoyer président du Comité d'organisation des spectacles et, avec lui, Gaston Baty, Eugène Bigot, Chauvet, Paul Derval, Émile Bertin et Sacha Guitry.

23 février M. Hauteceœur, directeur des Beaux-Arts, nomme Sacha Guitry président du Groupe des théâtres, qui désigne à son tour les membres de son comité : Édouard Bourdet, Charles Méré, Albert Willemetz, Maurice Lehmann, Henri Varna et Reynaud.

6 mars Conférence au théâtre de la Madeleine : De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain.

9 mars Gala, à Magic-City, au profit des prisonniers du VII^e arrondissement. Après la projection de Ceux de chez nous, Sacha

Guitry, assisté de Geneviève Guitry, d'Hélène Perdrière et de René Fauchois, met en vente aux enchères des manuscrits autographes.

19 mars À l'unanimité Sacha Guitry devient, remplaçant Victor Boucher, président de l'Association des artistes dramatiques.

28 mars Grande nuit du cinéma au Gaumont-Palace. Sacha Guitry offre son concours, la recette allant aux œuvres sociales du cinéma. Il y donne des passages de son film Désirée Clary – qui ne seront pas retenus dans la version finale.

3 avril Émission Pour eux, en faveur des prisonniers.

7 avril Deux officiers allemands se présentent avenue Élisée-Reclus à 15 heures et prient Sacha Guitry de les suivre : Goering le convoquait. Entrevue sans intérêt.

15 avril Émission sur le théâtre.

16 avril Sur intervention auprès du directeur de la maison de retraite des artistes lyriques, il fait admettre Jane Avril.

9 mai Émission sur les collectionneurs.

21 mai Répétition générale de N'écoutez pas, mesdames ! au théâtre de la Madeleine, Geneviève Guitry n'a pas voulu être de la distribution.

22 mai Gala, en avant-première de la pièce, au profit des prisonniers de l'école des Hautes Études commerciales. Première ouverte au public le lendemain.

4 juillet Gala de l'Union des artistes. Allocution de Sacha Guitry qui offre, pour être vendu aux enchères, un tableau d'Utrillo.

12 juillet Émission radio ; L'Illusionniste,

3 septembre Présentation du film Le Destin fabuleux de Désirée Clary, au cinéma Le Marivaux.

5 octobre Voyage à Vichy pour présenter au Maréchal le livre édité au profit du Secours national, De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain.

26 octobre À la requête du Comité d'assistance aux prisonniers, Sacha Guitry accepte que soit représenté dans les stalags N'écoutez pas, mesdames ! mais il refuse que la pièce le soit en Allemagne hors des camps de prisonniers.

4 décembre Conférence à la Galerie Charpentier, où sont exposés des tableaux de sa collection, sur la peinture, ses souvenirs de Renoir, de Monet, et de sa rencontre avec Degas. Cette manifestation est donnée au profit de l'Union des Arts.

9 décembre Au cabaret « Sa Majesté » grand gala au profit du Secours national. Sacha Guitry raconte des histoires et met aux enchères un bronze de Rodin ; L'Homme au nez cassé, qu'il a offert.

1943

3 janvier Première émission sur les postes de Radio nationale de l'Alphabet de Sacha Guitry – émission qui débute par la lettre F soit France.

9 janvier Émission à la radio : Deburau.

24 janvier Émission à la Radio nationale : Françoise et Chagrin d'amour.

27 février Nuit du cinéma au Gaumont-Palace. Sacha Guitry, Geneviève Guitry et les interprètes de N'écoutez pas, mesdames !, devenus ce soir-là le Madeleine-Circus, jouent un petit acte qui s'achève par un numéro de transmission de pensée avec Hélène Perdrière. La recette va au Secours national.

7 mars Aux studios François-Ier, premier jour de tournage du film appelé d'abord La Nuit blanche, puis Donne-moi tes yeux.

4 avril Présentation du livre 1429-1942 à la Radio nationale.

6 avril Émission à la Radio nationale : Un soir quand on est seul.

11 mai Mort de Georges Lemaire, le fidèle régisseur. Émission, le soir, de Jean de La Fontaine à la Radio nationale.

17 mai Gala au théâtre du Châtelet au profit de l'Union des Arts et de la caisse de secours du théâtre du Châtelet.

19 mai À l'occasion du cinquantenaire de Boubouroche, qu'on célèbre à la Comédie-Française, création d'un à-propos en un acte, Courteline au travail.

13 juillet Début du tournage de La Malibran aux studios François-Ier. Géori Boué incarne la grande chanteuse. Jean Cocteau jouera le rôle d'Alfred de Musset et Sacha Guitry se réserve un rôle antipathique, celui du mari de la Malibran.

20 juillet Radio nationale : Je t'aime.

22 juillet Incommodé par la chaleur, Sacha Guitry est pris d'un malaise aux studios François-Ier. On doit interrompre les prises de vues. Retiré à Ternay, il écrit le résumé d'une opérette dont Charles Trenet doit être la vedette.

24 juillet Il adresse à la censure allemande son projet d'opérette intitulée : Le Dernier Troubadour.

2 août Reprise du tournage de La Malibran, le film sera achevé le 13 août.

6 octobre Émission à la radio sur Le Public.

9 octobre Arrestation à Cannes de Tristan Bernard et de sa femme.

13 octobre Victime d'une syncope, en scène, Sacha Guitry doit cesser de jouer.

14 octobre Première visite à Tristan Bernard et à sa femme, transférés à l'hôpital Rothschild.

15 octobre Premier gala « À la gloire d'Antoine ». Sacha Guitry le présenté, mais abandonne à Yves Mirande le soin de présenter les autres. Fatigué, il doit se reposer durant quelques jours.

23 octobre Reprise des représentations de N'écoutez pas, mesdames ! au théâtre de la Madeleine.

31 octobre La Radio nationale diffuse une causerie sur les débuts

de quelques grands hommes français.

10 novembre La censure allemande refuse Le Dernier Troubadour. Ce serait, dit le rapporteur, «... un régal pour les gaullistes ».

24 novembre Présentation au cinéma Le Biarritz du film Donne-moi tes yeux.

18 décembre Gala au profit des œuvres sociales de la préfecture de police à la Comédie-Française. Sacha Guitry joue le troisième acte de Tartuffe et Suzy Prim crée un petit acte de lui : Je sais que tu es dans la salle.

21 décembre Sacha Guitry vend et signe des livres, dont Des goûts et des couleurs illustré par Dignimont, à la Galerie Charpentier, au profit de l'Union des Arts.

1944

1er janvier La Radio nationale diffuse Le Renard et la Grenouille.

9 janvier Sacha Guitry, d'accord avec les éditeurs du livre 1429-1942 ou De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain, verse au Secours national le bénéfice des ventes de l'ouvrage soit : 3 425 000 francs.

Avril Le divorce entre Sacha Guitry et Geneviève Guitry est entamé.

3 mai Aux cinémas Le Biarritz et Le Français, sortie du film La Malibran.

21 mai Première émission à la Radio nationale d'une série consacrée à des évocations historiques : Histoires de France. Il y en aura jusqu'au 31 juillet.

29 mai Fin des représentations de N'écoutez pas, mesdames ! Sacha Guitry ne devait plus jamais jouer au théâtre de la Madeleine.

23 juin Présentation de gala, au théâtre de l'Opéra, par un film, du livre 1429-1942 ou De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain. Vente aux enchères d'un exemplaire unique au profit du Secours national.

11 juillet Gala organisé avec le concours d'Édith Piaf au « Beaulieu », au profit des prisonniers du Stalag IV D. Sacha Guitry imagine une vente aux enchères, avec le concours de Jean Weber. Elle rapportera deux millions de francs.

23 août À onze heures, cinq hommes, revolver au poing, viennent arrêter Sacha Guitry et le conduisent à la mairie du VII^e arrondissement. Le soir on le conduit au dépôt. Ici commencent 60 jours de prison.

24 octobre Sacha Guitry est libéré de la prison de Fresnes. Il est dix heures du soir. Provisoirement il s'installe à la clinique Saint-Pierre, rue Boissière. Et là commencent ce qu'il appellera Trois années de silence...

1945

21 février Alain Decaux, Maurice Teynac, José Noguéro et Colin-Simard organisent une fête, chez Mme Ror Volmar, pour le

soixantième anniversaire de Sacha Guitry. Ils jouent un à-propos, dont Alain Decaux et Colin-Simard sont les auteurs.

30 avril Première rencontre avec Lana Marconi, 18, avenue Élisée-Reclus.

1947

8 août Le Commissaire du gouvernement prend une décision de classement, signifiant qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre une enquête au terme de laquelle on n'a rien trouvé, les accusations ayant été reconnues fausses, les unes après les autres.

26 septembre La censure française refuse que soit tourné Le Diable boiteux.

21 octobre Conférence à la salle Pleyel sur ses activités durant l'Occupation.

7 décembre Mort de Tristan Bernard, que Sacha Guitry était allé voir quelques jours auparavant.

8 décembre Ni Sacha Guitry ni René Benjamin ne répond à la convocation chez Me Jourdain, notaire de l'académie Goncourt. Mais ils font connaître que s'ils avaient voté, Kléber Haedens pour son roman Salut au Kentucky aurait été leur candidat. L'éditeur, Robert Laffont, publie le livre sous une bande portant : « Le prix Goncourt de Sacha Guitry et de René Benjamin. »

1948

16 janvier Répétition dite « des couturières » de la comédie tirée du film que la censure n'a pas encore autorisé, Le Diable boiteux.

17 janvier Première de cette comédie. Seule manifestation hostile : un coup de sifflet auquel s'opposent les protestations du public qui applaudit la pièce et son auteur.

31 janvier Première audience du procès intenté par les membres de l'académie Goncourt opposés à Sacha Guitry et à René Benjamin.

Début février Tournage du film : Le Comédien (à la gloire de Lucien Guitry). Il sera achevé le 22 du mois.

7 avril Le tribunal condamne conjointement Sacha Guitry et l'éditeur Robert Laffont et met hors de cause René Benjamin dans l'affaire du prix Goncourt. Dans le courant d'avril, la censure autorise que soit tourné Le Diable boiteux. Il sera fait dans les studios Gaumont, comme Le Comédien.

19 mai Première représentation du film Le Comédien au cinéma L'Escurial.

26 mai Conférence à Lyon et présentation du film Le Comédien au Pathé-Palace. Le soir, Sacha Guitry devait donner sa conférence au casino de Charbonnières. Un commando arrête sa voiture entre deux passages à niveau et l'empêchera de faire cette conférence.

29 septembre Première représentation aux cinémas Marignan et Marivaux du film Le Diable boiteux.

4 octobre Mort de René Benjamin. Sacha Guitry adresse le même jour sa démission à l'académie Goncourt.

8 octobre Au théâtre des Variétés, première de la comédie Aux deux colombes.

1949

5 janvier Premier article dans L'Époque : Lettre à mon fils. C'est le début d'une collaboration qui cessera le 18 mars.

11 avril Premières prises de vues de Aux deux colombes, aux studios Francœur. Le 22, le film sera achevé.

6 mai Au théâtre du Gymnase, première de Toâ, dernière le 1er juillet.

3 juin On joue L'Illusionniste, à Pont-aux-Dames, avec Jean Weber, au profit des pensionnaires de l'établissement.

27 juin Premier jour de tournage en extérieurs du film Toâ.

24 juillet La 8e chambre prononce le divorce entre Sacha Guitry et Geneviève de Sérerville, qui demandera à continuer de porter le nom de Guitry.

22 septembre Premier jour de tournage, à Bois-d'Arcy, du film Le Trésor de Cantenac. Il sera terminé le 27 octobre aux studios Photsonor.

28 octobre Première du film Toâ aux cinémas Olympia, Alhambra, Les Portiques.

25 novembre Mariage avec Lana Marconi, à la mairie du VIIe arrondissement et à l'église grecque orthodoxe. On annonce dans la presse, au début du mois de décembre, un prochain film sur l'Amérique et la France, inspiré par les interventions de Beaumarchais en faveur des insurgents. Le film sera écrit, et Sacha Guitry en tirera une pièce que, considérant le nombre des acteurs nécessaires, il ne porta pas à la scène.

15 décembre Première de Tu m'as sauvé la vie !

1950

28 janvier Arrêt des représentations de Tu m'as sauvé la vie ! Sacha Guitry est malade : une forte grippe, qui dégénère en bronchite. Il souffre aussi beaucoup de cet ulcère qui, jusqu'à son opération, un an plus tard, ne le laissera pas en repos.

2 mars Première représentation du film Le Trésor de Cantenac, au cinéma Le Marignan.

Mai Tu m'as sauvé la vie ! est tourné sur le plateau des Variétés en une semaine. Durant le mois de juillet, il prépare la reprise de Debureau et achève le scénario de Adhémar ou le Jouet de la Fatalité.

20 septembre Première du film Tu m'as sauvé la vie !

Novembre Tandis qu'il prépare les prises de vues de Debureau il fait le découpage d'Adhémar qu'il devait tourner fin décembre ou début janvier 1951.

2 décembre Début des prises de vues de Deburau. Départ à Cap-d'Ail avant les fêtes de Noël.

1951

18 janvier Retour à Paris sur une civière. Le même jour, il entre à l'hôpital américain de Neuilly.

24 janvier Opération. Elle durera trois heures. (Le tournage d'Adhémar a été confié à Fernandel).

26 mai Première d'*Une folie*, au théâtre des Variétés. Dernière le 30 juillet.

29 juin Représentations du film Deburau aux cinémas Le Royal et Méliès.

9 août Présentation du film Adhémar, dont Sacha Guitry réproouve la mise en scène et les modifications apportées au scénario original.

6 septembre Première prise de vues de La-Poison.

30 novembre Sortie du film La Poison aux cinémas Berlitz, Colisée et Gaumont-Palace.

31 décembre Présentation publique d'Adhémar.

1952

15 janvier Les journaux annoncent que Sacha Guitry va ouvrir les portes de son hôtel particulier au public et que le montant de la recette ira aux œuvres de la Société des auteurs.

24 janvier Inauguration de l'exposition de l'hôtel de l'avenue Élisée-Reclus par M. André Cornu, ministre des Beaux-Arts, et Roger-Ferdinand, président de la Société des auteurs.

25 janvier Ouverture au public. Le prix de chaque entrée est fixé, ce jour-là, à 2 000 francs (anciens), il n'en coûtera que 1 000 ensuite jusqu'au dimanche 2 mars. La recette s'élèvera à 1 794 000 francs et Sacha Guitry arrondira la somme pour verser à la société 2 000 000 de francs. La présentation de la maison était assurée par Henri Jadoux, secondé par Stéphane Prince.

2 avril À Radio-Luxembourg première émission des entretiens de Sacha Guitry avec Alex Madis. À raison d'une émission par semaine, cette série se prolongera jusqu'à la fin mai.

15 avril Sacha Guitry fête ses cinquante ans de théâtre.

3 mai Tournage de *Je l'ai été trois fois* dont une partie sera faite, en extérieurs, à Monte-Carlo.

13 août Première mondiale au casino de Deauville du film *Je l'ai été trois fois*. Septembre Tournage de *La Vie d'un honnête homme*.

30 décembre La télévision donne *Ceux de chez nous*.

1953

18 février Première du film *La Vie d'un honnête homme*.

28 avril Première, au théâtre des Variétés, de *Palsambleu* !

Mai Conception de *Si Versailles m'était conté*...

1er juin À Londres, il assiste à un dîner présidé par Winston

Churchill, et crée au Winter Garden Theatre Écoutez bien, messieurs...
Il écrit à Londres une partie de Si Versailles...

22 juin Rentrée à Paris.

6 juillet Premier jour de tournage de Si Versailles m'était conté...

12 octobre Première émission d'une série enregistrée avec Pierre Lhoste : Et Versailles vous est conté... qui s'achèvera le 28 décembre.

13 décembre Sacha Guitry joue, en scène, pour la dernière fois. On doit couper ses escarpins pour chausser ses pieds enflés. Il fera ses adieux au théâtre avec les adieux de Gaspard Debureau, mais lui n'a pas de fils pour recueillir le flambeau.

15 décembre Présentation de Si Versailles m'était conté... à l'Opéra.

1954

Janvier Il enregistre, avec Pierre Lhoste, une série de vingt-quatre entretiens sur Le Théâtre et l'amour, et termine par Et puis voici des vers...

7 avril Enregistrement du premier entretien sur Les Cent Merveilles. Ces émissions sont interrompues le 19 août, elles seront reprises.

Juillet Le tournage de Napoléon commence. La bataille finale sera tournée le 13 septembre, en Provence à 1 200 mètres d'altitude, où, le cœur malade, Sacha Guitry ne peut aller. Il commande les prises de vues par radio.

Octobre Il enregistre quinze émissions pour Radio-Luxembourg. Sujet : Napoléon.

Décembre Pour la série « Tels qu'en eux-mêmes... » Pierre Lhoste enregistre quelques propos de Sacha Guitry sur le thème du dernier quart d'heure.

31 décembre Il adresse ses vœux de bonne année aux auditeurs d'Europe n° 1.

1955

Janvier Sacha Guitry subit une nouvelle opération.

21 février Pour ses soixante-dix ans, émission de Jean Nohain, « 70 chandelles », en duplex entre Paris et Cap-d'Ail où il se repose un peu en préparant un autre film.

10 mars Gala au Théâtre national de l'Opéra pour la première présentation du film Napoléon. Le président de la République, René Coty, assiste à cette manifestation dont la recette ira aux orphelins de l'Indochine. Le succès est très grand.

3 mai La télévision donne L'Illusionniste.

Début juin Les prises de vues de Si Paris nous était conté commencent.

15 juin Au studio des Agriculteurs, on donne des passages de Pasteur et de Debureau.

16 juin Exposition Boldini à la Galerie Charpentier. Sacha Guitry, qui a donné une préface pour le catalogue, y fait aussi une apparition.

27 juin Émission en duplex, avec Jean Nohain, sur les vacances.

6 juillet La Société des auteurs lui remet sa grande médaille d'or.

18 et 20 juillet On joue Le Mot de Cambronne, à Nogent-sur-Marne.

20 juillet Diffusion d'un entretien avec André Saudemont.

27 juillet Interruption des émissions sur Les Cent Merveilles.

31 août Brève allocution à la radio hollandaise pour dire son amour de la Hollande et participer à la lutte contre le cancer.

30 septembre Réception au Conseil municipal de Paris, Sacha Guitry y est accueilli par le président Féron et André François-Poncet.

5 décembre Pour « 36 chandelles » de Jean Nohain, télé-mise en scène à Sainte-Menheould.

22 décembre Il donne, pour une vente aux enchères au profit des vieux comédiens, un portrait de Lucien Guitry par Sem et une dédicace autographe de lui, pour l'acheteur éventuel.

30 décembre Remise des bobines du film Si Paris nous était conté... à M. Féron, président du Conseil municipal de Paris.

1956

26 janvier Représentation de gala, à l'Opéra, du film Si Paris nous était conté... Le président Coty, dont la femme était morte le 11 novembre 1955, s'était fait représenter. Ne pouvant déjà plus marcher, Sacha Guitry avait dû être porté, assis, de sa voiture à sa loge, par des laquais.

22 février Mort de Léautaud. Sacha Guitry se chargera de sa sépulture,

7 avril Mort de Charlotte Lysès.

14 avril Pour le mariage de Rainier de Monaco avec Grâce Kelly, Sacha Guitry compose et dit un impromptu.

Fin avril À l'occasion de la présentation du film Assassins et voleurs dont commence le tournage, il se réconcilie avec son ami Albert Willemetz.

Mai Il reprend le texte d'Assassins et voleurs, inspiré par le premier scénario écrit par lui : Un roman d'amour et d'aventures.

1957

7 février Première projection du film Assassins et voleurs.

12 juillet Première hémorragie.

24 juillet À 4 heures du matin, Sacha Guitry cesse de vivre.

Table des chapitres

I. L'ESPRIT

JUSQU'À NOUVEL ORDRE...

L'argent

La santé

L'amour

Le travail...

L'orgueil...

L'indulgence

Le courage...

La fantaisie...

L'amitié

Les repas...

Le jeu

L'auto

Les vices...

Le cœur

Le malheur des autres...

La maladie

L'économie...

Le parasite...

Les domestiques...

La montre...

La dernière d'une pièce

Le chien...

Petit manuel à l'usage des gens qui ne racontent pas bien les histoires et qui les écoutent mal...

Le train des maris...

Les mots...

PENSÉES...,...

MON PORTRAIT...,

TOUTES RÉFLEXIONS FAITES...

ELLES ET TOI

LES FEMMES ET L'AMOUR –

La femme

La femme chez elle... 129

La femme et l'amour... 131

Une vilaine femme brune 163

Lettres d'amour... 171

Le dernier acte inédit de « *Faisons un rêve* »... 215

Lettres d'amour (suite) 221

Pensées sur les femmes et l'amour... 229

Pages choisies 235

Elle a une lettre à écrire 235

La cabine 17... 237
Suzanne Linger... 244
Elle était séduisante V 247
L'ESPRIT 251
Une réhabilitation de la loufoquerie ; 253
Pourquoi je trouve la vie amusante –
Soyons sincères 257
Articles pour fumeurs
De l'automobile
Le jeu »... À 1271
Conférence sur la caricature et l'imitation 275
Conférence sur l'histoire du théâtre... 280
Conférence sur l'éducation
Lettres à mon fils
J'ai rendez-vous avec l'avenir.
IL SI J'AI BONNE MÉMOIRE
SI J'AI BONNE MÉMOIRE
Précaution liminaire... 7 314
Préface... préambule... ou plutôt monologue
Pourquoi je suis né... 7... 318
Saint-Petersbourg aller et retour... 321
Mes pensions
Souvenirs épars
Le choix d'une carrière... – 386
De révélations en révélations 394
Pourquoi et comment je suis devenu auteur dramatique.. 405
PORTRAITS ET ANECDOTES. 7 7 427
En écoutant Risler... Y... 429
La maison de Loti... 431
Le veilleur de nuit... 435
Avant « la prise de Berg-op-Zoom »... 441
La pièce que nous n'avons pas faite, Henry Bernstein et moi... 443
Laurent Tailhade...
À propos de Monsieur France
La fin de Georges de Porto-Riche
À propos de Tristan Bernard
Clemenceau...
Mes deux amis de province...
À propos de Claude Monet...
Le « Journal » de Jules Renard
Alphonse Allais...
Georges Feydeau
Courteline...
Anna de Noailles...

André Messager...
Claude Debussy...
Arthur Meyer
Aurélien Scholl
Jean de Bonnefon
Mounet-Sully...
Victor Boucher...
Sibyl Sanderson...
Seymour Hicks...
Ernest La Jeunesse
Marguerite Moreno et Marcel Schwob
Edmond Rostand... –
Colette... ••• –
Gounod
Forain
Élise
Eugénie
LA MALADIE
Comment je suis tombé malade...
Être malade
Les médecins...
Mon garde
La dame qui vient pour les ventouses...
Chacun son point de vue
Mes amis
La plus étonnante visite que j'aie eue..
Maintenant un conseil
La convalescence –
MES MÉDECINS –
Ma carrière de malade
Un guérisseur
Le docteur malgré lui
Un médecin de province...
Octave Mirbeau et Albert Robin
Comment je fus maintenu dans ma réforme...
Impression d'un opéré
Une réflexion
Une idée...
Un souvenir...
Un autre souvenir...
Une coutume
Pages choisies sur ce sujet dans mon théâtre
LE PETIT CARNET ROUGE...
Journal rapide de ma vie...

Le Tatou...
Mon service militaire...
Ma première tournée :
Mon Paris retrouvé
Chez les *Zoaques*
Deux couverts
Le quinzième volume de mes mémoires...
Timide...
Clins d'œil de la chance...,
Vacances, été 1930... -
En tournée I
En tournée II
Voyage autour de mon bureau...
CEUX DE CHEZ NOUS
Rodin... y
Henri-Robert
Rostand v... : r,.....
Anatole France
Degas...
Sarah Bernhardt...
Saint-Saëns
Renoir
Antoine...
Mirbeau...
Claude Monet
Lucien Guitry... –
LUCIEN GUITRY
Lucien Guitry par son fils
Notes de Lucien Guitry
18, avenue Élisée-Reclus
III. QUATRE ANS D'OCCUPATIONS
QUATRE ANS D'OCCUPATIONS
Sacha Guitry jugé par ses contemporains
Dédicace...
Préfaces
Collaborateur, antisémite, pro-Allemand...
Dax...
Paris fin 1940...
L'an 1941...
L'an 1942...
Les années 1943-1944
SOIXANTE JOURS DE PRISON
Préface
Le mois qui précéda mon arrestation.

Mon arrestation...

À la mairie du VII^e

Le dépôt...

En cellulaire

“ Le Vél’d’Hiv..

Drancy

Aller et retour...

Q Fresnes

IV. COLLECTIONNEUR

DE 1429 À 1942 ou DE JEANNE D’ARC

À PHILIPPE PÉTAIN

François Villon

Ce qui n’est pas français –

« Le doux parler de France »...

Henri IV...

L’Esprit

Monsieur Vincent... –

Le siècle de Louis XIV

L’acteur Molière

Deux dynasties de musiciens...

Le XVIII^e siècle

Jean-Jacques Rousseau

L’esprit de Talleyrand

L’Académie française

La science

Un dernier mot

Éloquence des dates

Ingres

Honoré Daumier...

Henri Monnier et son bonhomme...

Victor Hugo

Cette lettre de Musset

Mots de peintres...

Peints par eux-mêmes

Le théâtre

À propos de bottes VI

Les comédiens...

Ce que l’on doit à Mirbeau

La peur de se tromper

Monsieur France...

Paris et l’esprit de Paris...

L’esprit d’Alfred Capus

Quelle est la chose que je désire le plus au monde ?...

La France

Si nous imaginions un singulier dialogue...
Préparons à la France un passé magnifique...

DES MERVEILLES

Des merveilles

La Joconde

Rencontres

Maîtres flamands et hollandais...

Voltaire...

Jean-Jacques Rousseau

Maurice Quentin de La Tour...

À propos d'une ébauche...

Un dessin d'Eugène Delacroix

Rachel...

À propos d'un trompe-l'œil

Un vase de fleurs de Gustave Courbet. 1

Si l'on pouvait choisir

À propos d'un tableau de Claude Monet

Les Nymphéas...

L'Homme au nez cassé de Rodin... –

L'Age d'airain de Rodin...

Mirbeau

Alphonse Allais

Jules Renard

Lautrec... – I...

Collectionneur

Picasso...,

Histoire d'un tableau.

V. ET PUIS VOICI DES VERS

Prélude

L'été

Le hibou blanc dans la nuit noire

Une chanson...

Vienne

Le lévrier...

Ma chatte...

Impromptu (17 novembre 1934),

Folle imprudence

Raoul

Oui reviens... mais...

Ma maison de campagne...

Allocution...

Ambroise et Nathalie

De Marseille à Calais

Premier janvier (1940)

Vœux et cadeaux

Impromptu (21 décembre 1934)

Egoïste,...

Jean-Louis...»..

L'improvisation

Des goûts et des couleurs...

Jeudi, trois heures du matin...

Oui, cette femme

VERS INÉDITS...

La chambre d'amis...

La femme...

Une cure à Dax...

Lettre ouverte à Monsieur Berquin

Interview...

Il est midi ?...

VI. ANNEXES

Repères biographiques • y –,

Index des noms cités

Table des chapitres

Cinquante ans d'occupations

Jusqu'à nouvel ordre – Pensées – Mon portrait Toutes réflexions
faites – Elles et toi Les femmes et l'amour – L'esprit Si j'ai bonne
mémoire – La maladie Mes médecins – Le petit carnet rouge Ceux de
chez nous – Quatre ans d'occupations Soixante jours de prison De
Jeanne d'Arc à Philippe Pétain Des merveilles – Et puis voici des
vers...

8

Allocution prononcée à La Vie féminine, le 22 mars 1914.

9

Causerie prononcée par Sacha Guitry à diverses reprises depuis 1932 aussi bien en France qu'à l'étranger. Une partie a été enregistrée chez Gramophone en 1934 (La Voix de son Maître FKLP 7008 A).

10

Il s'agit de La Voie lactée, représentée au Théâtre des Mathurins. À sa création, le rôle principal était tenu par Harry Baur.

11

Comédie en un acte créée au Théâtre des Variétés le 23 novembre 1915.

12

C'est le texte d'une série d'émissions que Sacha Guitry enregistra pour le Poste Parisien (15,22,29 décembre 1939 – 5,12,19 et 26 janvier, 2,9, et 10 février 1940). Il réunit ensuite ces causeries sous forme d'une conférence qu'il prononça une première fois à Monte-Carlo (Théâtre des Beaux-Arts), le 15 février 1940 – puis à Nice (Palais de la Méditerranée), le 20 février 1940 – enfin, l'ayant augmentée de plusieurs documents, à la salle Gaveau, le 1er mars 1941, sous le titre plus général de les plus belles. C'est cette dernière version qui est publiée ici.

14

Lors de sa causerie Lettres d'amour, Sacha Guitry intercalait à cet endroit précis ce texte inédit de l'acte IV de *Faisons un rêve*.

16

Il s'agit d'Yvonne Printemps. Sacha Guitry se moque un peu d'elle, car Yvonne Printemps est connue pour son inculture et ses fautes de syntaxe.

17

Cette nouvelle a paru dans *Candide* le 4 octobre 1934.

19

Célèbre hebdomadaire satirique fondé en 1894 par Félix Juvin, où s'illustrent les plus grands caricaturistes (Toulouse-Lautrec, Steinlen, Capiello, Caran d'Ache...) qui ridiculisent le conformisme bourgeois.

X Feuille humoristique et grivoise fondée en 1899 ; cesse de paraître en 1914.

20

En vérité, cette réplique appartient à la scène II, qui débute ainsi :
Mère Ubu. – Eh ! nos invités sont bien en retard.

Père Ubu. – Oui, de par ma chandelle verte. Je crève de faim. Mère Ubu, tu es bien laide aujourd'hui. Est-ce parce que nous avons du monde ? ;

21

Créé en 1892, dirigé par Fernand Xau (1852-1899), journaliste-député qui y attire l'élite littéraire de l'époque, d'où un succès rapide ; en 1899, Gabriel Hanotaux en prend la tête et José Maria de Heredia succède à Catulle Mendès à la direction littéraire ; un scandale politico-financier l'éclabousse pendant la Première Guerre mondiale mais il réussit à se maintenir..

22

Journal d'échos parisiens et grivois fondé en 1879 ; il sert de décor au Bel Ami de Maupassant ; il disparaît en 1914.

23

Quotidien fondé en 1907 et consacré uniquement à la vie théâtrale, littéraire et artistique. Cédé en 1937 à Jean Prouvost, il devient hebdomadaire et disparaît en 1944.

25

Voir De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain,

33

You're telling me, 23 mars 1939.

34

Voir p. 423.

35

Voir Une cure à Dax. (Vers inédits.)

36

Voir p. 142.

38

La plupart de ces notes sont prises au crayon, et c'est à moi qu'il s'adressait en « prenant. C'est ce qui en explique le ton libre et particulier (note de Sacha Guitry).

39

Projet que Sacha Guitry abandonna.

40

Devient en juillet 1940, sous l'impulsion de l'avocat Henri-Robert, Au Pilon !, « hebdomadaire de combat contre le judéo-marxisme ». Il sera dirigé par le pronazi Jean Lestandi de Villani (1940-1942) et par Jean Drault (1943-1944) ; l'antisémitisme virulent est sa raison d'être. Il disparaît en août 1944.

41

Quotidien populiste, ouvertement pro-allemand.

42

Journal d'inspiration nationale-socialiste fondé en juin 1940 et destiné à récupérer la gauche ouvrière ; il se transforme en France socialiste en novembre 1941.

43

Journal socialiste créé en 1916 ; organe officiel de la S.F.I.O. en 1921 ; sa Publication est interrompue sous l'Occupation.

45

Importante station de radio créée en 1924 et reprise par l'État en 1933.

46

Journal du conservatisme antimunichois fondé par Émile Buré, de faible audience, connu surtout pour ses articles de politique étrangère ; il paraît de 1929 à 1940,

47

Sacha Guitry veut signifier que ce n'est pas le moment de faire de l'anglophobie en rappelant l'affaire de Fachoda, symbole de la rivalité franco-britannique au Soudan, Qui se solda par un échec pour les Français.

48

Essai antisémite d'Édouard Drumont (1844-1917), journaliste pamphlétaire, écrivain et homme politique, fondateur en 1892 de La Libre Parole.

49

Poste radiophonique parisien créé en 1940 sous total contrôle allemand, violemment antisémite et délateur. La radio gaulliste le ridiculise sur l'air de La Cucaracha : « Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand. »

51

Il l'agit de Geneviève Guitry (née Geneviève Chapelain de Sérerville) (1914-1963), quatrième femme de Sacha Guitry de 1939 à 1944, elle joua dans huit de ses pièces et quatre de ses films.

52

Sacha Guitry fait sans doute allusion à l'« Appel aux nations civilisées » lancé en 1914 par quatre-vingt-treize savants, artistes et écrivains (Max Planck, Roentgen, Max Reinhardt...) réfutant les accusations d'« atrocités » commises par l'armée allemande en Belgique et en France.

53

Journal fondé en 1923 ; il s'installe en province en 1940 et est interdit par Vichy en 1943 ; à Paris, les Allemands contrôlent la parution d'un faux Paris-Soir dont le tirage ne cesse de baisser.

54

Quotidien économique qui parut de juin à septembre 1940.

55

Journal allemand publié à Paris sous l'Occupation.

56

Mensuel lancé en 1902, quotidien en 1910 ; il s'oriente après la Première Guerre mondiale vers la gauche anticléricale ; sous l'impulsion de Déat, il se transforme en organe de la collaboration franco-allemande et cesse de paraître en 1944.

57

« Hebdomadaire du travail français », fondé en 1940 par le député Gabriel Lafaye.

60

Firme cinématographique allemande, filiale de la UFA, fondée en 1941 en France avec des capitaux allemands pour produire des films français distribués dans un circuit de « salis » confisqué aux Juifs.

61

62

Tonbild Syndikat. Firme cinématographique allemande créée en 1929 qui passe sous le contrôle de la ufa en 1939. Sa filiale en France, Films sonores Tobis, produit les films de René Clair, Jacques Feyder, Sacha Guitry.

63

Universum Film Aktiengesellschaft. Firme cinématographique allemande créée en 1917. Durant les années 20, les plus grands techniciens, réalisateurs et acteurs (Lubitsch, Lang, Murnau...) travaillèrent pour elle ; elle passa sous le contrôle des nazis qui la transformèrent en instrument de propagande.

64

Journal de la gauche républicaine créé en 1876, l'un des plus gros tirages de la presse française, qui dérive ensuite vers la droite. Il cessa de paraître en 1944.

65

Il s'agit de l'auteur dramatique et journaliste Maurice Goudekot, troisième mari de Colette, arrêté par la Gestapo.

66

Grand magazine populaire de cinéma de l'entre-deux-guerres, contrôlé par le trust allemand Hibbelen sous l'Occupation.

67

Il s'agit bien des prisonniers de guerre de l'École des Hautes Études Commerciales.

68

Sigle du Bureau central de renseignements et d'action. Créé à Londres en janvier 1942, ce Bureau de la France Libre s'occupe de l'activité militaire et de l'espionnage en métropole.

69

Ce projet ne vit jamais le jour.

70

Il s'agit d'Arletty.

75

Il s'agit de Régine Richardot, internée avec ses parents à Drancy pour marché noir, qui eut une brève liaison avec Sacha Guitry.

76

Il s'agit du compositeur et librettiste Albert Willemetz, ami d'enfance de Sacha Guitry. Albert Willemetz a souvent mis Sacha Guitry en garde contre ses fréquentations et ses sorties mondaines, qui risquaient de lui nuire.

77

Voir Les Femmes et l'Amour, p. 192.

78

Voir Les Femmes et l'amour, p. 177

79

Il s'agissait d'un joyau magnifique représentant des palmes et des fleurs.

82

A paru dans le livre de Lana Guitry : Et Sacha nous est conté.

1)

Il s'agit d'Yvonne Printemps. Sacha Guitry se moque un peu d'elle car Yvonne Printemps est connue pour son inculture et ses fautes de syntaxe. ↵